Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Lettres originales de Mirabeau [Document électronique] : écrites du donjon de Vincennes, pendant les années 1777, 1778, 1779 et 1780, contenant tous les détails sur sa vie privée, ses malheurs et ses amours avec Sophie Ruffei, marquise de Monnier / recueillies par P. Manuel,...

p1

à M Lenoir.
Je ne doute pas, monsieur, que ce ne soit
une occupation très-fatiguante que de lire
et d' examiner les plaintes fréquentes et
monotones des prisonniers qui ne pensent qu' à
leur infortune, tandis que vous êtes surchargé
de tant d' autres affaires ; mais vous
avez trop de justice et de bonté pour ne
pas sentir qu' il est bien plus pénible encore
de languir dans l' incertitude de son sort,
et que tout mon espoir est en vous, de qui
seul je puis réclamer les secours et intéresser
l' équité. J' ai été conduit ici sans pouvoir
en donner avis à personne. Je forme des
demandes auxquelles on ne manque pas d' opposer
de nombreuses objections ; je les ignore,
et n' y puis répondre. Si je suis détenu
sur un faux exposé, je ne puis le détruire.
C' est sur les imputations d' un père que ses
ressentimens rendent ma partie, qui seul a
été entendu, que je suis jugé et condamné.

p2

Ceux qui s' intéressent à moi ne savent pas
où je suis, ni comment me défendre. Il faut
donc que j' attende, que je gémisse, jusqu' à
ce qu' un heureux caprice de mon persécuteur
accrédité brise mes chaînes, ou que
j' expire sous leur poids, s' il est inflexible...
voilà, monsieur, quelle perspective me serait
offerte à 27 ans, si je n' espérais que

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

vous daignerez m' obtenir justice et clémence
du souverain. Je ne puis renfermer tout ce
que j' aurais à vous dire dans une lettre ; ce
serait abuser de votre patience. Je ne vous
offrirai donc que le résumé de ma cause,
en attendant que vous vouliez bien m' admettre
à répondre à tout ce qu' on a pu alléguer
contre moi.
Me voici à Vincennes, monsieur, depuis
plus d' un mois ; et vous savez que l' infortuné
qui compte, sait de combien de jours
et d' heures il est composé. J' y suis traité
comme un prisonnier d' état, et l' ordre de
cette austère maison ne peut être interverti
pour un seul homme. Cependant, qu' ai-je
fait ? Aurais-je, encore si jeune, et simple
particulier, mérité la disgrace du souverain ?
Ma détention importe-t-elle à l' état, à la
chose publique, à la société ? Je ne crois
pas qu' on ait prononcé ces grands mots
dans ma condamnation. Cependant je ne me
déguise point qu' on peut me dire que la
fuite de Madame De Monnier a offensé deux

familles et affligé la mienne. J' avoue que
c' est un tort, et que ce tort doit être expié.
Il ne s' agit plus que de savoir comment il
doit l' être.
Je suppose, pour un instant, qu' il fût
prouvé que j' ai enlevé Madame De Monnier ;
que l' arrêt dont j' ai été menacé, soit vraiment
prononcé : j' ose vous demander, monsieur,
si le roi ne pardonne pas tous les
jours des délits plus sérieux, plus essentiels,
plus importans dans leurs suites ? Je ne citerai
personne ; je ne rappellerai point pour ma défense,
des anecdotes scandaleuses ; mais,
en vérité, je ne puis m' empêcher d' observer
qu' il arrive très-fréquemment des choses plus
étonnantes et plus graves que la fuite de la
femme d' un époux septuagénaire, et que ces
choses n' attirent pas aux coupables une punition
aussi cruelle. Après tout, qui a fait l' éclat
dont on se plaint ? Il est aisé d' apercevoir
que, si la famille de Madame De Monnier n' eût
pas ridiculement instruit et ameuté son mari
et le public ; que si un époux emporté n' eût
point fini sa carrière comme il l' a commencée,
en sacrifiant à sa vengeance toutes les
bienséances, et même ses intérêts les plus

chers, on aurait ignoré cette fâcheuse affaire,
qui n' aurait d' ailleurs jamais eu lieu,
sans des persécutions insensées, et, j' ose
dire, atroces. Si Madame De Ruffei ne se
fût point opiniâtrée, de concert avec mon

p4

père, à me faire sortir du fort où j' attendais
en silence ce que me promettait l' équité de
mes juges ; si l' on n' eût pas poursuivi à-la-fois,
Madame De Monnier en France, et moi dans le
pays étranger, elle serait encore à
attendre que le tems la déchargeât du triste
fardeau que sa famille lui avait imposé en
la mariant. Monsieur De Monnier, aussi bien
que les Ruffei, n' ont donc recueilli que ce
qu' ils ont semé ; et je ne crois pas qu' un
homme dont ils ne sont, en aucun sens,
les égaux, soit moins intéressant qu' eux.
Je n' ai envisagé mon affaire, jusqu' ici,
monsieur, que sous le point de vue le plus
défavorable pour moi ; car il n' est pas douteux
que, si je n' ai point enlevé Madame De Monnier,
si je ne l' ai qu' accueillie dans sa fuite,
dans sa détresse, je n' ai fait que ce qu' un
homme honnête et sensible se devait
indispensablement dans les circonstances où je me
trouvais. J' ose donc croire, monsieur, que ma
détention ne serait ni longue, ni austère, si
les ministres n' écoutaient qu' eux-mêmes dans
cette occasion ; qu' elle n' a été accordée qu' aux
sollicitations de mon père, et qu' il en est par
conséquent, en quelque sorte, l' arbitre.
Mais, monsieur, c' est là le comble du
malheur pour moi ; car tout m' annonce qu' il
est très-résolu de la prolonger jusqu' au dernier
de ses jours (il m' en menace sans cesse
depuis trois ans), et je suis même convaincu

p5

qu' il ne tiendra pas à lui qu' elle ne finisse
qu' avec les miens. Je sens que vous croirez
difficilement qu' une telle animosité se trouve
dans le coeur d' un père ; mais je ne juge que
d' après les faits. Qu' il me soit permis de
vous les exposer : je vous réitère cette demande.
Je consens, si mon père en détruit un seul,
qu' on n' en croie aucun. Je consens que cet
examen produise un jugement irrévocable, pourvu

toutefois qu' on veuille bien me donner
communication de tout ce que mon père alléguera
contre moi. Si mes réponses ne sont pas
satisfaisantes et sans replique, je passe
condamnation ; je n' attends, pour rédiger ce
mémoire, que vos ordres, et les écrits qui ne sont
nécessaires.
Observez, je vous en supplie, monsieur,
que la haine personnelle de mon père n' est pas
le seul motif d' éloignement qu' il ait contre
moi. Vous pouvez croire aisément qu' il craint
d' entrer en compte, parce qu' il est très-dérangé,
et qu' il trouve fort commode de ne
me payer qu' une pension alimentaire. Mon
désintéressement ferait peut-être disparaître
ce genre de difficultés ; peut-être aussi
parviendrais-je à l' adoucir, si l' on ne travaillait
sans cesse à l' animer contre moi. Mais vous
n' ignorez pas, puisque le procès de ma mère
a rendu ces anecdotes trop publiques, que
Madame De Pailli, qui domine impérieusement
chez son ami, a le plus grand intérêt

à en bannir tous ceux qui pourraient contre-balancer
l' ascendant qu' elle s' est acquis sur
les débris de presque toute ma famille. Vous
savez que le marquis du Saillant, installé
depuis sept ans, lui, sa femme, ses enfans
et toute sa maison enfin, chez mon père qui
n' a pas hésité à dire souvent qu' il donnerait
sa famille entière pour ce gendre chéri ;
vous savez, dis-je, que Monsieur Du Saillant
n' aime point les co-partageans. Ce Monsieur
Du Saillant n' a pas rougi de faire proposer à
sa belle-mère d' assurer tout son bien à sa
femme, pour prix de la paix qu' il lui ménagerait.
Il sait que je l' apprécie à sa juste valeur,
et que ma mère ne me dépouillera jamais
pour lui dont elle a tant à se plaindre ;
mais il cherche à faire pencher la balance
en faveur de mon frère avec qui il fera ses
conditions. C' est un nombre infini d' intrigues
domestiques de cette espèce, monsieur, que
je ne puis détailler dans une lettre, que vous
devez regarder comme le véritable motif
d' acharnement de ceux qui voudraient me voir
mort civilement, parce que la nature semble
me destiner encore des années qui ne peuvent
que leur être très-importunes. Comme ils ne
peuvent avouer de tels sentimens, ils se

retranchent dans des déclamations violentes,
et malheureusement trop spécieuses, dont
mon père, excité sans cesse par ces conseillers
perfides, devient le prôneur. " mes dettes

p7

et mes affaires criminelles ne lui permettent
pas de me rendre libre, dit-il : je ne puis
être mieux que sous la main du roi, et dans
une prison où, par le profond secret qui y
est observé, mes ennemis et mes créanciers
ne peuvent ni me deviner, ni me poursuivre. "
cet argument est très-faible ; car enfin, je
puis répondre que des dettes et des procédures
criminelles ne s' arrangent pas toutes
seules ; que, si on en laisse le soin à mon
père, on doit penser qu' il se gardera bien
de rien terminer, puisque c' est son meilleur
moyen pour obtenir que je reste ici ; que
mes dettes ne seront jamais payées, si l' on
continue à employer mon revenu (comme
on le fait, dit-on) à rembourser des intérêts
usuraires, sans faire une liquidation générale,
pour laquelle je puis seul donner
des éclaircissemens et des moyens ; que l' affaire
de Monsieur De Villeneuve, premier
prétexte de ma détention, est comme finie,
puisqu' à supposer que je ne veuille pas appeler
d' un jugement qui, quoique par contumace,
est aussi honorable pour moi qu' infamant pour
mon adversaire, j' en serais quitte
pour lui donner 6000 livres ; que, tout en
blâmant les mesures que j' ai prises pour
châtier l' insolence de Monsieur De Villeneuve,
parce que ces mesures m' ont compromis, le
public a loué ma conduite et m' a absous
long-tems avant l' arrêt ; que, quant au procès,

p8

avec Madame De Monnier, il est très-facile
à assoupir, puisque la famille Ruffei y est
aussi intéressée que moi ; qu' à supposer qu' il
y ait un arrêt, et qu' on ne veuille point de
révision de procès, j' ose croire qu' on
obtiendra plus aisément de la bonté du roi, des
lettres de grace, que la lettre de cachet qui
m' a fait enfermer à Vincennes ; que les
Monnier et les Ruffei peuvent prendre toutes leurs
sûretés vis-à-vis de moi ; que je ne me refuserai

à rien ; que je donnerai et tiendrai toutes
les paroles que l' on exigera, pourvu que
Madame De Monnier jouisse d' une honnête
liberté, et que l' on ne me demande rien de
contraire aux procédés que je lui dois. C' est
ici, sans doute, l' objet apparent des craintes
les plus vives de mon père, et celle de toutes
ses représentations qui aura fait le plus grand
effet sur vous. " mon fils a prouvé, peut-il
dire, que les coups de main hardis et
dangereux ne l' étonnaient pas, puisque, malgré
les précautions prises par deux familles,
il est parvenu à enlever Madame De Monnier
gardée, pour ainsi dire, à vue. S' il sortait
demain du fort où il est enfermé, ce serait
à recommencer. " pour répondre à ceci,
monsieur, je ne chicannerai point sur les
mots, et je ne me contenterai pas de vous
dire (ce qui est, sur mon honneur, exactement
vrai,) que Madame De Monnier est
sortie seule de chez elle, et que j' étais en

Suisse lorsqu' elle a quitté la France. Il faut à
un homme aussi éclairé que vous, de meilleures
raisons que celle-là. Passons donc sur les
termes. J' ai *enlevé* Madame De Monnier ; mais
quel était mon but ? Ce n' était pas de satisfaire
ma passion, puisqu' on prétend avoir
prouvé que nous vivions depuis long tems ensemble.
C' était donc de la soustraire aux ordres
que sa famille avait sollicités, et de la sauver
du péril imminent de se voir enfermée : on
ne peut me supposer un autre motif. Mais ce
que nous craignions alors est arrivé. Madame
De Monnier est resserrée sous lettre de cachet.
Je n' avais pas cru ni dû croire que son évasion
entraînât des suites aussi bizarres et
aussi tristes qu' une procédure qui, après tout,
ne déshonore guère que Monsieur De Monnier ;
mais je ne puis ignorer que, si j' enlevais
une femme enfermée par ordre du roi,
je m' exposerais, en cas de réussite, à être
traité comme criminel de lèse-majesté, et
m' ôterais à jamais tout espoir de jouir de
ma fortune et de vivre dans ma patrie. J' ai
éprouvé que les pays étrangers n' étaient pas
un asyle sûr, et je ne suis plus, ni d' âge,
ni de santé, comme je n' ai jamais eu le goût
de faire l' aventurier. Si j' échouais au contraire,
je serais certainement renfermé pour

le reste de mes jours. Peut-on croire que je
m' expose à cette alternative, que je me
réduise à la mendicité, dans l' espoir très-incertain

p10

de rendre la liberté à une femme qui
la recouvrera sous peu d' années, par la
mort de son mari ? Vous conviendrez, monsieur,
que cela n' est point soupçonnable, à
moins que de me supposer en démence.
Vous apercevrez aisément, monsieur, dans
cette ébauche foible et incorrecte, que la
solitude et le chagrin prennent autant sur ma
tête que sur ma santé. Je n' ai plus, ni feu,
ni expression, et je sens que je me survis.
Mais j' aurai rempli mon but, si cette lettre
vous fait entrevoir que j' ai mille choses à
dire pour ma défense, qu' il serait digne de
votre équité d' entendre, ou de vous faire
rapporter par quelqu' un qui eût le tems de
m' interroger et de m' écouter sur tous les
chefs. Ne pourriez-vous pas charger de cette
commission une personne de confiance, qui
deviendrait, sinon mon défenseur, du moins
mon organe ; qui me rendrait quelque espoir,
et m' ôterait la douloureuse pensée que je n' ai
d' autres juges, que ceux-là même que je sais
avoir résolu ma perte ? Oui, monsieur,
j' ose solliciter cette grace, et je l' espère de
vous, parce que je sais que je parle à un
magistrat sage, éclairé, inaccessible à la
prévention et aux préjugés, capable d' apprécier
les réputations, et de démêler la vérité à
travers les nuages dont l' entourent les intérêts
particuliers.
S' il est décidé que mon père seul peut

p11

prononcer sur mon sort, je vous réitère,
monsieur, la demande que j' ai eu l' honneur
de vous faire : qu' il me soit permis de voir
un de mes amis, ou même des siens, pour
obtenir qu' il se charge de plaider ma cause
auprès de ce père si prévenu, et de l' engager
à consentir qu' à quelque condition, et
dans quelque pays du monde que ce soit,
je puisse du moins respirer en paix. J' étouffe
de douleur dans le dénuement général
où je me vois. Inquiet pour tout ce que

j' ai de plus cher au monde, je ne sais si
ceux par qui je tiens à la vie, si ma mère
et mon fils respirent encore. Quand je fus
arrêté pour la première fois, je l' arrosai de
mes larmes ; mon ame avait le pressentiment
que je ne le reverrais pas. Depuis cette
triste époque, ses nouvelles m' ont toujours
suivi ; et ce n' est qu' en rentrant dans ma
patrie, que je me vois privé de toute consolation,
de celle-là même qu' il serait si
juste de m' accorder. Hélas ! Monsieur, vous
n' ignorez pas qu' il est plus d' un enfant dont
je suis le père ; et si je finis ici ma carrière,
je ne pourrai pas même, en assurant la
subsistance du malheureux qui verra bientôt
le jour, lui offrir ce faible dédommagement
de la tache imprimée sur sa naissance. Privée
de tous ses biens, Madame De Monnier ne
tient que de l' humiliante pitié de sa famille,
une pension modique, dont il ne lui sera

pas libre de disposer, sans doute ; et mon
enfant, rebut de cette famille irritée, sera
le triste jouet des coups du sort, s' il ne m' est
point permis d' y pourvoir... peut-être,
monsieur, me livré-je trop, en ce moment,
à ma juste inquiétude : pardonnez les choses
déplacées qui ont pu m' échapper ; je me méfie
d' autant moins de moi-même en vous écrivant,
que je sais mieux que votre place n' est
pour vous qu' un moyen de plus d' exercer
votre bienfaisance et votre sensibilité.
J' ai pris la liberté de vous demander, dans
ma dernière lettre, la permission d' écrire à
monsieur le duc De La Vauguyon : j' attends
vos ordres pour le faire.
Il m' est resté des malles en Hollande, où
sont des vêtemens qui me sont absolument
nécessaires ; car je n' ai porté avec moi qu' un
très-petit porte-manteau : elles contiennent
aussi des livres qui me seraient une ressource
bien précieuse. Oserais-je espérer que
vous donnerez des ordres pour que ces effets
me parviennent ? Je suis honteux de vous
entretenir de ces fastidieux détails ; mais je vous
prie de ne point oublier que je ne puis écrire
qu' à vous, ce qui me contraint de vous
importuner.
J' ai l' honneur d' être, avec les sentimens
les plus respectueux, monsieur, votre

très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p13

à M Lenoir.
1 août 1777.
Je vous dois des remercimens bien sincères,
monsieur, pour la bonté que vous avez
eue de permettre que M De Brugnière vînt
me voir : je vous les fais du plus profond de
mon coeur. Il est bien doux de déposer un
moment sa douleur dans le sein d' un homme
qui connaît nos malheurs et y compâtit.
Vous m' avez rendu quelque courage en m' accordant
cette faveur que je ne dois qu' à
votre pitié. Ah ! Puissiez-vous être long-tems
à même d' aider les malheureux ! Je le suis
beaucoup, monsieur, vous n' en doutez pas.
Il me serait bien important de vous
convaincre que je ne l' ai pas autant mérité qu' on
voudrait vous le faire croire ; que j' ai éprouvé
de cruelles injustices, et que les torts,
même les plus graves, que l' on me reproche,
portent le caractère d' une ame honnête et
sensible, faite pour intéresser. Les Ruffei
rugiroient s' ils m' entendaient, et je leur
pardonne. Ils ont cruellement à se plaindre de
moi, et ne sont pas assez justes pour avouer
qu' ils m' ont provoqué lâchement. Qu' ils
adoucissent le sort de la plus infortunée et de la
plus intéressante des femmes, et je n' ai rien
à desirer d' eux. Je jure même de ne jamais

p14

récriminer, et de ne point repousser, comme
je le devrais peut-être, les indignes procédés
qu' ils ont eus pour moi. Mais mon père qui
me ruine, et voudrait m' ôter toute ressource
et tout espoir ; mon père, pour qui j' aurais
donné ma vie, avant qu' il eût horriblement
opprimé ma mère, et qu' il se fût déclaré
mon implacable persécuteur, mon irréconciliable
ennemi... que lui ai-je fait ? Je
n' ai pas tendu le cou au glaive dont il était
armé ; j' ai cru qu' il était permis, après
dix-huit mois d' une injuste prison, de chercher à
obtenir ma liberté ; je n' ai pas dissimulé
combien j' étais indigné du rôle indécent,
pour ne pas dire odieux, qu' il faisait jouer à

la mère de mon fils. Le voilà, mon crime, monsieur, le voilà ; et, si vous y joignez celui d' être nommé aux substitutions de ma maison, vous saurez les véritables motifs de la haine effrénée de mon père. Je n' avance rien que je ne puisse prouver ; mais mon sort est d' être victime de ma générosité. On s' en est toujours prévalu ; et, lorsqu' on a craint qu' elle fût lassée, on a tâché de m' imposer silence en aggravant ma captivité. Il m' eût été facile de leur montrer à tous que, si je n' étais pas fin, c' est que je dédaignais de l' être, et que j' aurais pu facilement dévoiler leur turpitude, si je ne me fusse pas plus respecté qu' eux : mais je ne sais point invoquer l' autorité, je ne le saurai jamais, pas même pour

ma défense. Une femme de vingt-trois ans, qui m' avait donné un enfant, m' inspirait, au milieu des plus justes ressentimens, plus de compassion que de colère. Je pouvais la perdre je le puis ; je ne l' ai pas voulu, je ne le veux point. Cependant quel sera le fruit de mes ménagemens ? La consolation d' avoir bien fait, d' avoir épargné qui m' a déchiré et calomnié : je n' en espère pas d' autre. Et qu' on ne me dise point que ma conduite m' impose le devoir d' être indulgent. Je pouvais me plaindre, et j' avais pardonné avant d' être enfermé. Si j' ai été depuis lâchement trahi, j' avais long-tems auparavant été la victime d' une détestable perfidie. Et après tout, il est aisé de penser, monsieur, que je n' avais pas formé de longue main le projet d' aller, dans une petite ville au pied du mont Jura, enlever une femme ; moi, destiné à jouir, à l' autre extrémité du royaume ou dans la capitale, d' une existence agréable et flatteuse. Ce n' est pas de mon aveu que j' ai été au château d' If : je n' ai point demandé à être conduit à Pontarlier. Mon destin, ou plutôt l' ingénieuse cruauté de mon père, m' y a poussé. J' y ai trouvé un être qui a parlé à mon coeur. Hélas ! On est si sensible, quand on est malheureux ! Une femme respectable (permettez-moi cette expression si vraie, quoique si contradictoire à tous les préjugés), une femme respectable par toutes sortes de

vertus, s' intéressa trop vivement à mon sort. Aigrie par mon infortune que ses parens aggravèrent, persécutée jusqu' à la plus intolérable tyrannie, séduite par l' amour, elle a renoncé à son opulence, à sa tranquillité, à sa réputation même, pour me suivre dans un pays où je cherchais la liberté, et j' ai eu la faiblesse d' y consentir. Si c' est un crime, j' en suis horriblement puni, puisque j' ai enveloppé dans ma perte l' incomparable amante qui m' avait tout sacrifié. Je n' ai plus qu' un but, monsieur ; je n' en puis avoir qu' un : c' est de contribuer, autant qu' il sera en moi, à réparer son malheur. Toutes mes démarches seront soumises à cet objet, comme tous mes voeux y tendent. Croyez donc, je vous en supplie, que je ne suis point dangereux pour elle, et que vous me trouverez toujours prêt à faire, à conseiller, à ratifier tout ce qu' on me proposera pour son bien. J' ai cru cette explication nécessaire pour vous développer mon coeur, et prévenir des soupçons et une méfiance que je ne mérite pas. Maintenant, monsieur, souffrez que je vous parle de mon affaire, qui est toujours celle de Madame De Monnier, puisque nous sommes impliqués dans le même procès.
Me sera-t-il permis de savoir où il en est ? D' en connaître la suite et les événemens ? Croyez, monsieur, que je vous parle sans prévention et dans toute la sincérité de mon

coeur. Ils ne seront jamais assez funestes au gré de mon père, pourvu qu' il sauve mon bien ; (et cela est fort aisé, puisque la plus grande partie de mes terres n' est pas même confiscable.) mon honneur et ma vie l' inquiètent peu ; et loin de les défendre, il fournirait des armes contre moi, ce qu' il a déja fait. Les ministres du roi souffriraient-ils donc que je fusse condamné sans être entendu ? Je ne le crois, ni ne le dois croire, puisque ce serait une iniquité. Je vous assure, monsieur, que je ne puis être convaincu de rapt ; et je doute que, si Madame De Monnier était bien dirigée, elle pût l' être d' adultère. Certainement je me laisserais condamner mille fois par coutumace, plutôt que

de produire une justification qui pût lui nuire ; mais je crois au contraire que nos intérêts sont inséparables. J' ai beaucoup médité sur cette étrange et malheureuse affaire : je ne suis point homme de loi ; mais les procédures criminelles, quelque défectueuses et obliques qu' en soient les formes, sont à la portée de tout homme de bon sens, au moins pour le fond. Si j' étais plus instruit des événemens, je pourrais peut-être donner du moins de bonnes idées. Quoi qu' il en soit, monsieur, permettez que je remette entre vos mains mes intérêts les plus chers. Vous voulez ce qui est juste ; tâchez, je vous en supplie, d' inspirer à d' autres ces sentimens.

p18

Souffrez, monsieur, que je vous offre, en finissant, une réflexion qui présente en peu de mots tout ce que j' ai à dire sur ma détention. Ou je suis au donjon de Vincennes à raison de mes dettes, ou j' y suis pour l' enlèvement de Madame De Monnier. Je ne crois pas qu' on puisse prétexter d' autres sujets de mécontentement : s' il en est, je les ignore. Dans le premier cas, il est évident que mon père veut me retenir ici toute ma vie, et c' est son propre exposé qui le prouve : en effet, il prétend que je dois plus de cent mille écus, ce qui n' est exagéré que des trois quarts. Il ne peut, dit-il, en défalquant la pension de Madame De Mirabeau et la mienne de dessus mes revenus, rembourser qu' environ dix mille livres par an. D' un autre côté, il soutient que je dois être enfermé jusqu' à l' acquit de mes dettes, et qu' il ne peut me libérer que par l' emploi de mes revenus. Il est clair qu' à son compte, je dois être enfermé trente ans. Le vrai est que quatre-vingt mille livres paieraient mes dettes, et qu' en autorisant un emprunt dont je paierais les intérêts, il me resterait plus de dix mille livres de rente, et l' expectative assurée d' une fortune très-considérable. Je crois que cette proposition ne peut pas se refuser, si l' on est de bonne foi, et que, dans tous les cas, le gouvernement ne se prêtera point à ensevelir tout

p19

vivant un jeune citoyen, parce qu' il a fait des dettes. Mon père devrait, en tâtant sa conscience, être plus indulgent pour ceux qui comptent mal.
Dans la seconde supposition, ou le roi daignera me traiter avec faveur, ou il m' en croit indigne. Si je dois espérer de sa clémence, ce n' est pas, sans doute, une prison perpétuelle (eh ! Quelle prison !) à laquelle il me destine. Si je suis menacé de toute la rigueur de sa justice, je me résigne sans murmure et sans crainte, et je demande qu' il me soit permis de me défendre et d' éviter un arrêt par coutumace, ou d' en appeler, s' il est prononcé. Je crois, monsieur, que mon père aura de la peine à échapper à ce dilemme, dont je vous supplie de peser toute la force.
Daignez penser, enfin, que je ne suis plus un jeune homme de dix-huit ans, dont on prétend tempérer la fougue par quelques mois de prison. J' ai vingt-huit ans : le malheur a amorti mes passions, dont quelques-unes, je l' avoue, ont été trop violentes. Ce qu' il m' en reste est, j' ose le dire, ce qu' il m' en doit rester ; et c' est en vain qu' on attendrait ma conversion à cet égard ; mais on peut compter sur ma modération. Je voudrais réparer, et je n' ai plus d' années à perdre. J' ai assez de bonne volonté et de zèle pour être utile. Mais ma santé dépérit visiblement ; et

mon ame, succombant sous le poids de tant de disgraces, s' énerve. Ce que je demande donc surtout, c' est une prompte décision de mon sort. Peut-être ai-je encore assez de force pour envisager ma perte absolue ; mais je ne saurais supporter l' affreuse incertitude qui m' enveloppe et me détruit lentement.
J' ai l' honneur d' être, avec des sentimens respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
Oh ! Non, mon amie, je ne crois pas que tu aies été insensible à cet affreux silence qui nous a enveloppés pendant près de deux mois. Quand je ne te connaîtrais pas comme je fais, qui pourrait ne pas prendre confiance dans ta délicieuse ingénuité ? Qui ne persuaderaient

tes plaintes amères, ton trouble continuel,
tes expressions si fortes, quoique si simples,
si variées et si naturelles ? Ah ! Je le sens,
je n' ai pas été seul malheureux ; et, malgré
les distractions qui t' obsèdent, tu ne l' étais
guère moins que moi. ô mon amie ! Je serais
bien cruel à moi-même, si *je ne croyais pas
à ton amour* . Eh ! Quel autre bien me reste-t-il ?
Quelle autre consolation ? Quel autre espoir ?
Tu penses peut-être qu' il y aurait plus que

p21

de l' injustice à moi, qu' il y aurait de
l' ingratitude à en douter. Mais prends garde,
chère amante, que l' amour passé est plus que
prouvé par ta conduite passée, sans doute ;
mais que le présent seul peut prouver l' amour
présent. Certainement j' ai de toi la plus haute
opinion que jamais amant ait eue de sa maîtresse ;
je te l' ai dit cent fois, je suis plus amoureux
de tes vertus que de tes charmes ; et
un mot qui me peint ton ame, m' est plus
délicieux que ces ravissantes faveurs dont l' idée
seule me plonge dans le délire. D' après cette
déclaration bien formelle, je crois que tu
peux et que tu dois me pardonner des craintes
uniquement relatives au peu que je crois mériter,
à l' opinion que j' ai de mon étoile, aux
artifices que je redoute de mes ennemis. Tu
es si jeune, si malheureuse, si tourmentée ;
je suis si amoureux, et, par cela même, si
exigeant au fond de mon coeur, qu' il n' est
pas étonnant que je tremble quelquefois ;
mais ce n' est jamais que lorsque tu te tais,
que lorsque tu ne relèves pas le coeur abattu
de ton ami. Tu peux voir, par les choses que
je t' écris depuis huit mois, que tu calmes
à ton gré ma tête et mon coeur. Je ne le crois
pas *plus vaste que le tien* . Qui mieux que
Gabriel connaît toute ta sensibilité, cette
sensibilité inépuisable qui a fait, qui fait, qui
fera tout mon bonheur ? Mais il m' est permis
d' assurer t' aimer plus encore que tu ne me

p22

chéris, parce que tu es infiniment plus aimable
que moi, ce que je sais mieux discerner

que toi, mettant à part, s' il est possible,
les préventions de l' amour qui nous sont
communes, parce que j' ai beaucoup plus connu
de femmes, que tu ne connaîtras jamais
d' hommes. Il est vrai qu' il n' en est pas un
seul capable de plus de sacrifices, de
dévouement et de sincérité que moi ; et sur-tout
pas un seul capable d' un amour aussi exclusif
que le mien, parce que l' habitude de tromper
des femmes, leur ôte la faculté d' être constant ;
tandis que cette habitude-là même m' a
fait soupirer après une amie telle que toi,
que je n' espérais pas trouver, et dont je sens
mieux le prix en raison de ce que je l' ai plus
désirée. Mais il y a tout plein d' hommes plus
aimables que je ne puis être, depuis que le vent
de l' adversité a soufflé sur moi ; et jamais
tournure d' esprit, façon de penser et caractère
ne furent mieux assortis pour me séduire,
que les tiens. Je n' eusse pu beaucoup
aimer une femme sans esprit, parce qu' il me
faut raisonner avec ma compagne. Un esprit
recherché me fatigue : qui avait plus de celui-là,
que Madame De Feuillans ? L' affectation,
selon moi, est à la nature ce que le rouge
et le blanc sont à la beauté ; c' est-à-dire,
non-seulement inutile, mais très-nuisible à
ce qu' elle veut embellir. Il me fallait donc
trouver un esprit naïf, quoique fin ; solide, et

cependant gai. J' ai si peu de préjugés ordinaires,
je pense si peu comme tout le monde,
qu' une femmelette, pétrie de petitesse et
tyrannisée par les convenances, ne m' eût jamais
convenu. Je t' ai trouvée forte, énergique,
résolue, décidée. Ce n' était pas tout. Mon
caractère est inégal, ma susceptibilité est
prodigieuse, ma vivacité excessive ; il fallait
que je rencontrasse une femme douce et
indulgente pour faire mes délices ; et je ne devais
pas espérer que ces qualités précieuses se
rencontrassent avec des vertus beaucoup plus
rares, et qu' on regarde comme incompatibles.
Cependant, ô mon épouse ! J' ai trouvé tout
cela réuni dans toi. Songe donc à ce que tu
m' es : tout l' édifice de mon bonheur est fondé
sur toi. Ne trouve pas mauvais que je tremble
à la seule idée d' un péril qui me paraîtrait
le menacer, ni que je te regarde comme un
bien infiniment plus précieux pour moi que

je ne puis l' être pour toi. Mon caractère était
fait, le tien ne l' était pas ; mes principes
décidés, et à peine avais-tu pensé à la nécessité
de t' en former. Tu aurais pu trouver dans
le monde une autre sorte d' attachement et de
bonheur que celui que tu as cueilli dans les
bras de Gabriel ; mais Sophie était
indispensable à ma félicité, elle seule pouvait
l' assurer. -que je suis sensible à cette espèce
de répugnance que tu exprimes si bien, et que
t' inspire le baiser d' une femme même ! Tu

p24

es si caressante, ô ma fanfan ! Que je dois
m' applaudir de ce changement : car c' est bien à
l' amour qu' il est entièrement dû. Hélas ! Cela
est bien naturel, que de froides caresses te
rappellent ces ardens transports que tu regrettes,
et que tu ne retrouveras jamais que
sur mon sein. ô amour ! C' était une des choses
qui me donnaient quelque humeur contre la
st-Belin, avant qu' elle eût si bien mérité
mon mépris et ma haîne ; c' est que tu lui
prodiguais de ces doux riens qui faisaient tout
mon bonheur, et que souvent tes caresses
étaient si ardentes, que tu étais obligée de
te réprimer, puisque toi-même m' as écrit
qu' il te prenait des idées qui te chassaient de
ton lit qu' elle partageait. Il me semble que
les faveurs les plus simples doivent être
réservées à l' amour, et ton sexe me paraît les
dérober : je puis dire même ton sexe seul ; car
un regard gracieux qu' obtiendrait de toi un
être du mien, me mettrait au désespoir.
Je reviens de la promenade ; j' y ai été assez
long-tems aujourd' hui. Il faisait très-chaud :
j' ai peur que tu n' en aies été incommodée ;
car tu m' y as paru très-sensible ; et le poids
qui te le rend plus difficile à supporter,
augmente tous les jours. Heureusement les
chaleurs seront absolument abattues lorsque tu
accoucheras ; mais surtout, ne fais point alors
allumer de trop grands feux dans ta chambre,
et souviens-toi, en dépit de toutes les commères

p25

qui t' entoureront, que l' excessive chaleur

a causé plus d' accidens aux femmes en
couches, que les imprudences contraires.
Hélas ! Oui, adorable amie, notre position
précaire et dépendante en Hollande, nous a
ôté bien des momens. Tu souffrais de voir ton
ami le stipendié d' un libraire, et tu aurais
bien voulu que son travail ne fût que volontaire :
il est certain qu' alors j' eusse été plus
paresseux, et qu' assurément je ne me serais
pas levé de si grand matin. Nous aimions tant
notre lit ! Ah ! C' était-là que, s' il y avait
souvent des combats, il n' y avait jamais de
longues querelles. Tu daignes te le rappeler,
ô mon amie douce ! Qu' un de tes baisers ramenait
toujours la sérénité sur mon visage et
la paix dans mon coeur. Ah ! Qui aurait pu
résister à tes douces caresses ? à ta tendresse
si complaisante, si docile même ? Car enfin
il est sûr que souvent j' étais injuste, ou du
moins trop susceptible. Le premier mois
sur-tout, cette furie de Billin était sans cesse
après moi. Elle alla jusqu' à me dire que
Draweman t' avait voulu embrasser sur l' escalier ;
et, si elle ne me dit pas qu' il l' avait
fait, cela avait plutôt l' air du ménagement,
pour ne pas trop m' affliger, que celui de la
vérité. Ensuite, quand Changuion m' écrasait
d' ouvrage, j' avais des mouvemens involontaires
de vivacité et d' impatience que tu pouvais
prendre pour de l' humeur contre toi, et

tu te serais bien trompée ; mais cette erreur
très-excusable pouvait t' en donner, à toi,
douce et bonne Sophie, qui ne m' en as jamais
montré un moment. D' ailleurs, j' avoue que
ma jalousie est sans bornes : tes leçons d' italien
me mettaient au supplice ; je m' en allais
de guerre lasse ; souvent je te grondais sur
ton étourderie grammaticale, pour cacher le
vrai sentiment qui me tyrannisait. -je te
dis tous mes secrets, ma fanfan, bien sûr que
tu me pardonneras, comme tu m' as déja pardonné ;
mais observe du moins que, convaincu
comme je le suis, que j' avais quelquefois tort
de me fâcher d' un rien très-innocent, je n' avais
pas autant de mérite que tu crois à revenir
si facilement. Il est vrai que, dans ces
circonstances, ma peine, pour n' avoir qu' une
cause légère, n' en était pas moins cuisante
et moins vive. Mais tes yeux qui me fixaient

si tendrement, et se détournaient avec tant
de tristesse quand je paraîssais encore
assombri, avaient bientôt porté l' attendrissement
et la persuasion jusqu' au fond de
mon coeur, et mes lèvres te portaient aussitôt
tout l' amour que tes regards en avaient
pompé. En tout, mon amie, ton Gabriel a
bien des défauts ; mais ils sont excusables à
raison des contrariétés, des malheurs qui l' ont
tant aigri, et sur-tout de son amour sans bornes
et de son honnêteté sans tache. Oui, je
le crois, et j' ose le répéter avec toi : peu

p27

d' amans sont capables de m' imiter ; mais c' est
qu' aucune femme n' est digne d' inspirer un tel
amour. -P m' a parlé, en courant, d' un
nouveau voyage à Lyon. Naturellement, il
ne devrait pas être bien long ; mais, comme tu
dis, il *s' éternise par-tout* ; et j' ai déja peur
que nous ne languissions long-tems. Hélas !
à peine osé-je encore y penser, et ne voici
que le neuvième jour que je l' ai vu : mais,
comme tu le remarques bien, jamais nous
n' avions connu de telles privations, et nous
en éprouvons trop à la fois. D' ailleurs mes
premières lettres sont trop tristes, et celles-ci
te feront plus de plaisir. En outre, elles
répondent à des choses essentielles, et te donnent
des avis que tu ne saurais recevoir trop
tôt. Tu le sentiras bien, ma belle amie, et
cela me fait espérer que tu le presseras vivement
de revenir bientôt : j' en ai d' autant plus
besoin, que je n' espère de papier qu' à sa
quatrième visite ; et je t' avertis que la disette
me menace beaucoup. J' ai déja sondé mon
porte-clef pour m' en donner ; mais il fait la
sourde oreille. Quand tu me sauras avec 15
ou 20 cahiers devant moi, cela te fera grand
plaisir. à présent je ne vis que de pillage ;
et, quoique, grace à mon caractère si prodigieusement
serré et petit, je t' écrive au moins
quatre heures par jour, cela me paraît bien
peu. Ma vue s' affaiblit de plus en plus ; je
ne veux la perdre que pour toi : ainsi, je

p28

désire te consacrer tout mon tems ; et ce tems
est long, comme tu sais. Adieu, ma bien
chère et à jamais unique amie, mon amante,
mon épouse, ma Sophie-Gabriel. Dis-moi
bien que tu n' apprendras jamais à pouvoir
vivre sans moi. Le tems ne doit rien diminuer
à l' amour, ô Sophie ! Puisque c' est lui
seul qui peut en confirmer la vérité et la
durée. D' ailleurs, n' est-ce pas dans le sein
de ce tems redoutable, quelquefois si rapide,
actuellement si lent, que sont enserrées toutes
nos espérances ? Que seroit-ce donc que la vie,
si, nous privant chaque jour de quelqu' un de
nos bonheurs passés, elle ne tenait aucune
des promesses qu' elle nous fait pour l' avenir ?
ô mon amie ! Encourageons-nous ; augmentons,
s' il se peut, mutuellement notre amour,
de tout ce que nous avons perdu, de tout ce
que nous espérons recouvrer. Songeons souvent
que l' honneur est pour nous où est la félicité.
Aspirons, sans relâche, à ce but qui, seul,
peut nous donner, par sa délicieuse perpective,
la force de l' atteindre.
9 août, samedi. j' ai été toute la nuit occupé
de toi, et cependant j' ai dormi ; mais je me
suis réveillé vingt fois. Ces momens-là sont
bien cruels : on vient de voir tout ce qu' on
adore ; on se hâte de profiter de son bonheur ;
et, dans l' instant où l' on croit le saisir, l' on
s' aperçoit, avec une désolante surprise, qu' il
a fui. Mon amie bonne, tu éprouves souvent

ce sentiment douloureux ; ainsi je n' ai que
faire de t' en déceler toute l' amertume. Le
jour, on n' est pas la proie de ces méprises,
parce que l' illusion n' est jamais si complette ;
mais la nuit, on arrose son chevet de ses larmes,
et, cependant, on y enfonce la tête pour y
retrouver son erreur. -je pense comme toi,
ma charmante amie, que nous nous accommoderions
très-bien d' une fortune médiocre, et
très-mal d' un grand état : mais observe que
l' opulence ne nous obligera point à tenir *un
grand état* , sur-tout, résolus, comme nous le
sommes, de vivre en pays étranger. Quelque
petit que soit le nombre des fantaisies de deux
amans, cependant il est doux de n' être arrêté
dans aucun projet, faute d' argent. Comme
nous ne vivons que pour nous et nos enfans,
nous serons bien aises de pouvoir nous transporter,

à volonté, où nous croirons mieux
être, quoique bien sûrs d' être par-tout bien
ensemble. Tu sais bien que ton ami voudrait
te donner sans cesse de nouveaux plaisirs ;
qu' il a un goût assez cher, qui est les livres ;
que l' envie de te voir parée, quoique avec
élégance, et non pas magnificence, l' excite
vivement ; qu' il ne sera vraiment content enfin, que
lorsqu' il t' aura rendu tout ce qu' il t' a coûté.
D' ailleurs, nous aurons probablement plusieurs
enfans, si nous nous retrouvons de
bonne heure ensemble ; et, pour mettre leur
fortune à l' abri de tout procès, c' est sur notre

p30

revenu, qu' il faut leur épargner. Je compte
cependant que, toi achetant d' un tiers
une de mes terres, je la leur mettrais à l' abri
de tout événement. Quoi qu' il en soit, ne nous
désire point une fortune médiocre ; nous
saurons très-bien jouir d' une plus grande,
sans nous rendre esclaves de personne, ni
d' aucun préjugé. Ah ! Je le sais bien, que la
vie la plus retirée ne t' effraye pas, qu' elle te
plaît même : eh ! Quel noviciat n' en as-tu pas
fait en Hollande ! Mais, chère amante, tu savais
bien que ton ami ne pouvait t' y procurer plus
de dissipation. Il aurait fallu te jeter dans
des sociétés mal assorties, et nous n' en
avions que trop de cette bégueule de Coul
qui ne m' a pas pardonné de ne point vouloir
de son énorme corpulence. Moi-même je n' ai
jamais voulu chercher à aller dans le monde,
parce que je sentais que je ne pourrais t' y
mener ; peut-être aurais-je bien fait cependant
de m' y introduire, parce que cela aurait pu
nous tirer de la dépendance de ce scélérat de
Le Quesne. Mais, après l' exemple de Crévenna,
tu dois voir ce qu' il y a à espérer des gens
riches. -je n' ai su, comme je te l' ai déja
dit, par P aucun détail relatif à ma mère,
et je n' ai pas même osé lui en parler dans la
lettre qu' il me lui fit écrire, dans la crainte
qu' il ne l' eût pas dit à M De Rougemont ;
de sorte que je ne sais, ni si elle l' a reçue,
ni pourquoi, dans cette supposition, elle n' y

p31

a pas repondu. Les prétextes que mon père aura pris vis-à-vis d' elle, sont bien simples. Après l' éclat qu' elle a fait, aura-t-il dit, elle ne peut vivre avec moi ; mais il est prouvé qu' elle a tort, puisque l' arrêt l' a condamnée : donc une lettre de cachet n' est point une injustice. P t' a dit sûrement que *l' ami des hommes* avait porté l' horreur jusqu' à prier le ministre d' ordonner à M Lenoir de prendre les précautions les plus secrètes et les plus exactes pour faire arrêter sa femme, parce qu' elle serait capable de soulever le peuple par ses harangues et par ses cris. Tu peux te rappeler, par ce que je t' ai dit autrefois, qu' il avait des armes contre elle, non pas de celles dont on peut se servir en justice ; mais, dans l' obscurité des bureaux de ministres, tout est bon, quand le crédit aide aux pièces justificatives. Il faut que Madame De R ait une espèce de correspondance cachée avec mon père, puisqu' elle a su, si à point, la détention de ma mère : cela est digne d' elle assurément. - le marquis ne peut m' accuser, ce me semble, de rapt, de séduction, avec l' ombre de la vraisemblance. Une femme mariée n' est jamais supposée pouvoir être séduite, sur-tout quand elle l' est depuis six ans, et que son amant n' a guère que quatre ans plus qu' elle : cela n' a pas l' ombre du bon sens. Le rapt de force n' est pas soutenable. Je ne sais donc pas du tout comment ils m' attaquent, d' autant qu' ils

n' ont pas même une lettre signée de moi. Certainement c' est toi qui m' as demandé la première à partir, et les R le savent bien, puisqu' ils ont eu entre mains les deux lettres de Dijon, où tu me faisais même un plan à cet égard ; mais, beaucoup plus certainement encore, je ne me servirai d' aucune de tes lettres qui puisse aider à l' accusation d' adultère. Je ne conçois pas comment tu as pu penser à me faire une pareille proposition : ta générosité t' a aveuglée ; mais c' est à moi à y voir pour nous deux. Hélas ! Oui, nous le croyions *solide, notre bonheur* . Je n' aurais jamais pensé que cet insensé vieillard eût entrepris une procédure ; et il n' y avait que cela qui pût nous perdre, en donnant à nos familles un prétexte de nous redemander. Assurément

ils triomphent ; mais nous ne sommes
pas au bout. Ce qui me liera toujours les mains
cependant, vis-à-vis d' eux, c' est toi. Tu es
leur sauve-garde, et ils n' ont qu' à te bien
traiter pour m' enchaîner. -P m' avait dit où
était le couvent de ma mère ; je l' ai totalement
oublié : il faut que tu tâches absolument
qu' il te le dise. Tu peux même lui promettre
de ne pas lui écrire à son insu, d' autant qu' il
y aurait du danger à le faire à présent. C' est
à moi qu' il faut écrire sans cesse, mon amie
bonne, à moi qui ne vis plus que pour lire
tes lettres et te revoir un jour. -tu vois bien
que je n' ai pas un moment pour lui parler de

p33

cachets, cartouches, etc. J' ai demandé ici des
crayons et des couleurs : on m' a répondu que
cela ne se pouvait pas. Les cachets ne nous
coûteront presque rien ; il n' y a qu' à les faire
en acier ; mais cela n' est pas pressé, tant
qu' aucun de nous n' est libre. Je veux me faire
faire un cachet dont j' ai trouvé la devise, qui
est charmante par l' énergie et la briéveté
qu' elle a en latin : *à te principium, tibi
desinet* . Cela veut dire : c' est avec toi qu' a
commencé l' amour, c' est avec toi qu' il finira. Vois
que de choses en cinq mots ! Ce sera à jamais ma
devise. Celle qui nous est commune, tu l' as
choisie ; c' est : *l' amour brave le sort,* en
attendant qu' on puisse lui substituer : *l' amour
a soumis le sort* . Je ne me souviens point du tout
des vers du cartouche, et tu me les enverras à
la première fois ; mais tout cela n' est pas pressé.
épargnons notre argent pour tes couches, je
t' en prie. J' approuve fort ton idée pour ma
bague ; mais je ne veux pas changer celle que
je porte, et d' ailleurs elle est trop gâtée.
Tu peux bien me sacrifier de tes cheveux pour
en faire une autre ; la tienne servira de modèle
pour le chiffre ; je la garderai ici sans qu' on
s' en aperçoive ; mais je n' y consens qu' à condition
que les frais de façon et la valeur de
l' entourage n' excéderont pas celle de la bague ;
sans quoi, je n' en veux pas : que P consulte
sur cela un joaillier. C' est à toi-même que
tu aurais dû faire ce cadeau ; mais je ne m' oppose

p34

point à ce charmant présent, sous la condition que je t' ai dit, et dans l' espoir d' imaginer et de pouvoir me procurer des revanches. D' i a l 1
revanches. D' ailleurs je pense que cette bague t' eût attiré des querelles ; mais cependant, je ne veux pas que tu renonces à celle que tu portes ; ni toi non plus, n' est-ce pas, Sophie ? - ma montre ne me sera sûrement pas rendue ici : j' ai eu bien du regret à voir qu' elle a été si gâtée dans les poches de P ; mais je ferai réparer cela ; car cette montre-là ne me quittera jamais. -tu sais à présent que je me suis mis au lait, et je ne le quitterai pas ; car ma poitrine délabrée en a plus besoin que jamais. -cette pauvre folle, qui va mourir, et semble recouvrer sa raison pour sentir toute l' horreur de son état, m' a fait grande pitié, ma bonne amie ; cette circonstance, sur-tout, d' avoir été abandonnée par un lâche et perfide ravisseur, m' a été jusqu' au fond de l' ame. Peut-être cette infortunée, si elle eût rencontré un homme honnête, l' eût-elle été aussi, quoique faible, et par conséquent susceptible de dépravation. La plupart des femmes, et des hommes aussi, ne sont que ce que les font les circonstances. Ce n' est point la corruption de cette femme qu' il faudrait punir, c' est l' infamie du corrupteur. C' est à un tel homme que monsieur le président De R prétendait m' assimiler. J' espère que tu ne lui pardonneras jamais cette iniquité. -ah ! Oui, mon

amie, *quand la vie n' est pas un bonheur, elle est un supplice ;* mais l' amour et l' espoir la rendent supportable. Ne perds donc pas le courage, ô ma Sophie ! Ce serait dégrader ton ame, et nous ôter toutes sortes de ressources.
à Sophie.
Tu es bien mal en livres, pauvre chère fanfan. Je suis bien aise que tu aies lu *Young* ; il y a des choses sublimes, beaucoup de bisarres, et quelques-unes de folles : mais un tel livre va au coeur quand on est malheureux ; car on n' est jamais si sensible. Ils ne veulent donc point que tu lises des romans ! Les pauvres gens ne savent pas que rien ne semble si plat que la plupart des romans, quand on aime. Tu feras de furieux reproches à Rousseau,

quand tu reliras son Héloïse ; mais tu y
trouveras des choses vraiment inspirées par la
passion, et exprimées comme il exprime toujours.
Au reste, tous ces grands écrivains ne nous
paraissent plus des maîtres, quand il est
question d' amour ; c' est nous qui savons le secret
de ce dieu. P m' a dit qu' il te prêtait le journal
de Linguet. Vois s' il n' y aura rien sur Watron,
et n' oublie pas que tu m' as promis de prendre
des notes pour mon grand ouvrage. Ce genre
d' occupation te fera toujours plaisir, puisqu' il
te rappellera sans cesse ton ami. Tu juges

p36

bien que je n' écris pas un mot sur cette matière,
depuis que je sais que mes papiers iront
à la police. Tu ne saurais croire combien cela
me gêne et me glace l' imagination. Aussi,
hormis ce que je t' écris et nos dialogues, je
ne prends que des notes pures et simples, sans
hasarder la moindre réflexion. Tu peux noter
aussi toute pensée remarquable et saillante
dans mes principes, ou contre mes principes,
en observant toujours de citer exactement. Il
faut que P t' abonne à un cabinet littéraire
dont tu aies le catalogue ; il est trop cruel de
ne pouvoir se procurer jamais que des livres
d' emprunt mal choisis. -hélas ! Mon amie,
je le voudrais bien, travailler à mes affaires
avec la plus grande activité ; mais tu sais ce
que j' y puis ; écrire des lettres auxquelles on
ne répond pas. En voilà à peu près une douzaine,
je crois, que j' envoie à M Lenoir ; de
quoi cela m' a-t-il avancé ? Cependant je
continuerai toujours ; mais il faut une permission,
et pour avoir cette permission, il faut
voir M De R. Je comptais que l' assomption
nous l' amènerait ; mais il est tout occupé
des ordres à donner pour dimanche, où tout
Paris vient à Vincennes. Au moyen de cela,
nous ne le verrons peut-être pas après-demain :
en ce cas, je lui ferai demander d' écrire
à M Lenoir, d' autant que je veux lui
faire un peu de honte de l' état où l' on me
laisse. Il est vrai de dire que je n' ai plus ni

p37

culottes, ni souliers, ni bas, ni habit. Ma culotte de drap est en pièces ; mes culottes de basin, il faut bien les faire blanchir. Je n' ai pas une paire de bas dont les pieds ne soient troués. Mon habit de drap est en loques, l' autre plus sale qu' un torchon. Tous les prisonniers qui sont au compte du roi, ont abondamment le nécessaire : faut-il que je manque de tout, parce que je suis au compte de mon père ? J' écrirai sur cela une lettre très-forte à M Lenoir, pour lui donner un peu d' humeur contre le vénérable *ami des hommes* .
-pauvre mimi, tu auras bien chaud aujourd' hui ; car j' étouffe de chaleur dans mon cachot, dont les murs sont 7 ou 8 fois au moins plus épais que les tiens. Hélas ! Les baisers de l' ami ne te rafraîchiraient pas ; mais cette chaleur te ferait oublier l' autre, et nous ne mourrions du moins que de volupté. Adieu, mon épouse ; adieu, ma bien-aimée, l' amie, l' élue de mon coeur, le bonheur de Gabriel, et son amante à jamais adorée. Je t' embrasse comme et autant que tu veux l' être, le tout sans compter, sans te dérober la langue, sans te faire aucune malice ; enfin, si ce n' est que je te mords par-tout, et que, jaloux de ta blancheur, je te couvre de suçons. Adieu, bonne bonne. Baise-moi donc bien fort.
16 août, samedi. j' aurais été cruellement inquiet de ta fluxion, si je l' avais sue à tems, ma toute belle amie ; car, outre que cela est

bien douloureux, cela pouvait avoir de fâcheuses suites pour le petit enfant que tu portes dans ton sein. Aye bien soin de ta santé, chère amour, pour lui, mais sur-tout pour toi et pour moi. Voici la saison des fruits ; ils te tenteront, car ceux de ce pays sont beaux et bons. Mais n' en mange pas excessivement, et sur-tout qu' ils soient mûrs. ô mon amie bonne ! Que deviendrait ton Gabriel, si tu étais malade ! -je pleure de bien bon coeur, quand je relis les tendres plaintes que t' arrachaient l' absence de P et la privation de mes lettres ; mais ces larmes sont douces : je vois, je sens combien je suis aimé, et je pardonne presque au malheur auquel j' en dois de nouvelles preuves. Ton pauvre coeur a bien souffert, amie douce ; tu étais presque désespérée. Tu as pensé tout ce qui m' a passé par la tête ; car

je craignais bien aussi que Briançon n' eût de nouveau séduit P ; mais je tremblais, de plus, que M De R, piqué de ce que P avait eu une permission de me voir en particulier, ne s' opposât à ce que je le revisse. S' il l' avait fait, tout était dit : je n' avais plus qu' à mourir. Ah ! *si je pouvais le toucher, ton coeur,* quand il t' étouffe, bientôt il reprendrait plus d' activité : ses battemens précipités ne seraient plus incommodes ; mes lèvres et ma main y porteraient, en un instant, le calme et la vie. J' éprouvais souvent, avant de recevoir tes lettres, et même encore aujourd' hui, quand

p39

je pense trop long-tems à nos malheurs, ou me rappelle notre séparation et ses funestes circonstances ; j' éprouve, dis-je, le symptôme que tu me dépeins. Mon coeur se serre et se gonfle alternativement, au point qu' il semble vouloir éclater, ou s' élancer hors de moi. Cela est précédé d' un froid glaçant qui, aussi vîte que la pensée, se porte d' une extrémité du corps à l' autre, et me comprime le cerveau jusqu' à m' hébéter. Si les larmes ne venaient pas, je crois que j' expirerais. -je te le promets, que tu n' ignoreras jamais rien des nouveaux événemens qui pourront survenir, quand je les saurai et que je pourrai t' en instruire : j' ai trop éprouvé moi-même que le doute et l' incertitude étaient les pires des maux, pour t' y laisser. Un malheur connu abat le coeur et arrache mille larmes ; mais enfin on cherche à y remédier, et l' on se décide sur ce qu' on sait : mais l' incertitude tourmente et déchire ; c' est un vautour dévorant qui ne laisse pas un moment de repos. -il me tarde que tu puisses être seule autant que tu voudras, car l' agitation involontaire est un tourment réel. Tu ne peux jamais réfléchir de suite à nos affaires. Au moment où ton coeur te demande la solitude, tu es obligée d' entendre des propos dégoûtans ; on t' étourdit, on t' importune même par des attentions. Du moins, quand tu auras ton chez toi, tu ne prendras de la dissipation que quand tu voudras, et alors elle te sera moins désagréable

p40

et plus salutaire. Tu m' écriras long-tems ;
tu penseras à moi plus de suite ; tu ne m' aimeras
pas plus, mais tu me le diras davantage.
-ô divine amie, tu ne regretteras jamais
de les avoir achétés si cher, *ces neuf mois de
bonheur. Tant d' amans n' en ont pas eu autant !*
me dis-tu ; mais qui d' entr' eux les a payés d' un
tel prix ? Qui les a mérités comme nous ? Ah !
Qu' aucun ne se compare à Sophie-Gabriel et à
son époux, pour le dévouement, pour le courage,
pour la tendresse ! Qu' ils ne prétendent
donc ni aux mêmes dédommagemens, ni à la
même félicité. -eh ! Qui leur demandait leurs
odieux secours ? N' avions-nous donc pas des
bras ? Ta subsistance n' était-elle point assurée ?
Que nous importait le reste ? Le bonheur était
en nous : l' opulence n' y pouvait rien. Qu' ils ne
viennent pas nous parler des embarras où nous
serions tombés ! J' étais devenu nécessaire à un
homme trop vil pour être généreux, mais trop
intéressé pour m' abandonner. S' il n' avait pas
eu la certitude de me perdre, il ne se serait pas
conduit comme il a fait ; il m' aurait libéré, ou
du moins aurait fait patienter nos âpres créanciers ;
et, une fois sortis des griffes de Le Quesne,
nous n' avions rien à craindre que des tyrans que
nous avions fuis. ô Sophie, Sophie ! Que n' ai-je
choisi un autre asyle ! Mais, hélas ! Tu as vu
par quels degrés j' ai été inévitablement précipité
dans le gouffre où nous gémissons. -ne
donne point dans le préjugé ordinaire, qu' il

faut saigner une femme grosse, à telle ou telle
époque : il n' y a pas plus de raisons de saigner
une femme grosse qu' une autre, à moins que
la nature n' en indique le besoin ; ce qu' elle
fait souvent par de grands maux de tête, des
éblouissemens, et, en un mot, des symptômes
qu' il ne faut point être médecin ou chirurgien
pour reconnaître. Alors il faut une saignée.
Les femmes très-sanguines sont plus sujettes
que d' autres aux accidens qui la nécessitent.
Je ne crois pas que tu le sois beaucoup :
tes maladies périodiques n' ont jamais été bien
considérables. Quoi qu' il en soit, consulte
un bon chirurgien, et laisse les contes de
bonnes femmes pour ce qu' ils sont. -je ne
sais à propos de quoi M Martin te tourmente
et te protège. Il me déplaît souverainement,

ton M Martin, sur-tout s' il en veut à P...
mande-moi donc ce que c' est que cet original,
et avertis P d' être sur ses gardes. Ce
n' est pas celui qui a le district des prisonniers,
au moins je ne le crois point. J' ai encore oublié
de demander aujourd' hui à Fontelliau le nom
de celui qui a cette charge, et qui vient toujours
ici avec Monsieur Lenoir. Je ne sais si
celui-là est mieux avec P ; mais c' est un
matador et presque un sous-ministre, comme son
maître.
Ta mère se trompe fort, si elle croit que je
fais consister la fermeté dans le style. On se
doit d' écrire noblement, mais sans emportement.

p42

La modération prouve un parti pris, et
la fougue n' est ordinairement que passagère.
Qu' elle croie donc qu' on ne lui refusera pas le
respect en formule ; mais de là à celui du coeur
il y a infiniment loin, et celui-ci ne se
commande pas. Ce qu' elle appelait une lettre
impudente était une lettre très-sage. Ce qu' elle
appelle des *leçons d' impudence* , ont été, j' ose
le dire, des leçons d' honneur et de vertu, dont
tu n' avais pas besoin sans doute, mais qui sont
les seules que je sache donner, si tu en exceptes
celles d' amour, chère fanfan. Je jouis de ma
maîtresse avec délices, avec transport ; je suis
le plus voluptueux et le plus ardent des hommes ;
mais je ne corromps pas. On peut jouir
sans corrompre ; mais les dévotes, qui ne le
sont qu' après avoir été des catins, ne savent
pas cela. Ces vaines apparences, qu' elles
appellent piété, sont des complimens qu' elles
font à la vertu. Elles l' ont fait consister dans
leur jeunesse à cacher leurs ébats ; elles croient
ensuite tout réparer par des momeries, et
sur-tout, une aigre sévérité. Pour Sophie et
Gabriel, ils pensent que la vertu et la
sensibilité sont inséparable ; qu' on doit tout à qui
a fait tout pour nous ; que l' honneur d' une
femme ne consiste pas à n' avoir point d' amans,
comme la sobriété n' est pas de se laisser mourir
de faim, mais qu' il ordonne de n' avoir qu' un
amant et de l' adorer ; que celui de tous les
sexes est de tenir ce qu' il a promis, d' être fidèle

p43

à ses sermens, reconnaissant, ferme, incapable de céder à l' infortune, à la persécution, de trahir par inconstance ou par lâcheté, celui ou celle dont on a reçu tous les sacrifices. Voilà notre honneur, notre religion, nos principes : malheur à qui les trouve impudens ! Son ame aride n' est pas faite pour juger la nôtre. Que tu m' as fait pleurer, quand j' ai lu ces mots, *il n' y a pas moyen de travailler ici !* mais tu ajoutes avec une dignité qui te convient, *que tu ne le ferais pas,* quand cela serait possible ; que tu ne l' eusses fait que pour ton ami et ton fils... ah ! Sophie, tu sais s' il eût bêché la terre pour toi avec joie... tu es toujours la même, ô mon amante ! Unique en délicatesse, en courage, en amour... ah ! Crois que tu es aimée comme ne le sera jamais aucune femme. -ô ma Sophie ! Je l' ai pensé bien des fois, ce que tu as écrit dans un violent accès de douleur, que nous aurions été bien heureux d' expirer au moment où nous nous sommes dit *adieu* . Cependant conviens qu' on ne médit pas de la vie, le jour où l' on reçoit des lettres de ce qu' on aime. Quelquefois je pense que c' est lorsqu' on n' a pas de chagrins qu' on ne doit pas regretter de mourir, parce qu' on ne peut plus que perdre en continuant à vivre. Souvent aussi je pense qu' il serait bien cruel de renoncer à un avenir qui peut nous dédommager de tant de maux, en nous rendant le bonheur, ne fût-ce que pour

une nuit. Tant qu' il nous restera de l' espoir et quelque consolation par des lettres mutuelles, pour tempérer le chagrin qui nous ronge, et en arrêter un peu les progrès, il faut lui résister. Ton ami, qui n' est pas moins malheureux que toi, qui sûrement est plus las de la vie, t' y invite, chère amour ; et tu sais bien qu' il ne donne jamais de conseils pusillanimes. -chère Sophie, ne vas donc pas t' imaginer que tu portes un faux germe : tu te forges des tourmens. Il est des enfans qui remuent plus tard les uns que les autres. Peux-tu croire que Gabriel et Sophie aient produit *un être insensible* ? Oh ! Non, non ; mais, au moment où je te rassure, tu l' as déja senti, cet enfant si cher ; tu comptes les preuves de son existence ; tu sens les battemens de son coeur animé par

le tien. Oh ! Que j' attends avec impatience
cette délicieuse nouvelle ! Et que celle de
ta délivrance me sera plus précieuse encore !
Dieux ! Que de larmes de crainte et d' attendrissement !
Quelle horrible inquiétude pour
ton époux ! Mais aussi, qu' il lui sera doux de
recevoir, par toi, le nom sacré de père ! ...
pauvre enfant ! ... exposé si jeune et sans
défenseur à tous les coups du sort ! L' amour
veillera-t-il sur lui ? Hélas ! Que chaque
instant ajoute à nos inquiétudes, à nos maux !
Quel fardeau que l' existence, si l' amour ne
versait pas sur nos plaies quelques gouttes de
ce philtre dont il a abreuvé nos coeurs... !

p45

Non, non, ma Sophie, jamais deux mortels
ne furent si infortunés ; mais aussi, jamais une
tendresse si vraie, si active, si continuelle ne
soutint leur courage.
à Sophie.
Oui sûrement, mon amie chère, *ma franchise
a toujours prévalu* avec toi, et jamais
elle ne m' abandonnera, quand elle devrait me
nuire. Ce m' est une qualité trop naturelle,
et dont je ne me méfie point assez avec mes
ennemis ou les gens indignes de confiance.
Ma physionomie parle, lors même que je ne
parle pas ; et tu as dû voir souvent qu' il faut
que je me prépare d' avance avec soin, quand
je veux soutenir un déguisement que j' ai cru
nécessaire. Si je ne contiens pas tous mes
mouvemens, je me décèle bientôt ; car ils
tendent tous à peindre au vrai ce qui se passe
dans mon ame. C' est un défaut très-essentiel
qui résulte de l' excès d' une qualité estimable ;
et certainement, je chercherai à m' en corriger
tout-à-fait, comme j' y suis déja parvenu
en partie : mais ce n' est point avec
Sophie que je m' observerai jamais ; je ne puis
que gagner à ce qu' elle voie mon coeur tel
qu' il est ; car elle y règne absolument et
sans partage. Les traces de jalousie qu' elle
y remarquera, ne lui paraîtront qu' un hommage
de plus, dont elle me saura gré. Je ne

p46

te cacherai pas même les événemens qui peuvent t' affliger, parce que je sais que c' est un soulagement très-réel que de savoir jusqu' à quel point on est malheureux. Les doutes et les craintes étendent les maux à l' infini, et il est impossible de prendre des résolutions et des mesures sur des objets qui n' ont point de bornes, et qu' on ne voit qu' à travers un brouillard épais. - *changer ?* ah ! Non, tu n' en admets pas la possibilité ; et jamais Gabriel n' aura besoin de se justifier d' un crime atroce dont tu ne pourrais le croire coupable, sans lui donner une preuve complette du plus parfait mépris. Mais ne va pas croire que des considérations de devoir et d' honneur entrent pour rien dans ma constance. Je t' aime parce que je vis. L' amour est mon souffle. Penser à ne plus t' adorer, me paraîtrait une supposition aussi absurde que celle de continuer de vivre sans un coeur pour distribuer le sang dans mes veines, et sans des poumons pour respirer. Je t' assure, ma Sophie, que je n' ai pas plus de mérite à t' aimer, que les rivières n' en ont à couler, ou le feu à brûler : c' est ma nature, c' est mon essence. Je t' adorerais assurément encore, quand il me serait libre de choisir l' indifférence ou l' amour, la constance ou l' inconstance ; mais cela ne me l' est pas ; et je t' aime, ne pouvant faire autrement... aime-moi donc de même, si tu peux ; mais non pas par reconnaissance, car je n' en mérite

aucune. -pourquoi donc est-ce qu' Alexandrine soupe avec toi, dès que cela te gêne ? Donne-moi les plus petits détails de ta vie journalière. Hélas ! Je voudrais minute par minute te voir, te suivre, t' entendre. - qu' il est heureux, cet inséparable ! Que j' envie son sort ! Que j' en serais jaloux, si je pouvais le remplacer quelquefois ! Mais hélas ! Il ne faut point te reprocher cette faible consolation... et puis, n' ai-je pas la petite Sophie... ? Va, va, je me venge plus et mieux que tu ne crois ; et je parie bien que mon représentant ne peut pas t' accuser d' autant d' infidélités qu' elle en a obtenues de moi. - *il en est du moins bien peu,* mon tendre amour, *de femmes qui ne soient pas méprisables :* certainement il n' en est qu' une qui sache aimer, et c' est toi. J' ai lu, avec bien

du plaisir, avec quelle indignation tu as
appris les déportemens d' Alexandrine ; et
cette découverte t' est une double preuve du
mépris que mérite ton sexe ; car sa confidente
est aussi méprisable qu' elle, de t' avoir dit
des choses qui doivent la perdre dans ton
esprit. Au reste, tu devais bien te douter de
la dépravation de ses moeurs, du moment où
tu t' apercevais de familiarités, et de familiarités
si indécentes avec son geolier. Mais,
par quel hasard *l' as-tu vu manger dans la
même assiette* ? Est-ce que cet homme mange
devant toi ? Est-ce que tu manges avec lui ?
Assurément je ne le crois pas, ni ne le dois

croire, et je te prie que cela ne soit pas.
Tiens toutes ces espèces à la distance immense
où elles doivent être de toi ; et que
cet homme ne soit jamais que ton valet,
comme en effet il n' est que cela. De la douceur
sans doute, des ménagemens aussi ; mais
de la politesse, non, non ; et des familiarités,
mille fois non, moins dans ta position que
dans toute autre. C' est dans l' adversité qu' on
se doit à soi-même le plus de respect.
Mon amie, j' ai une frayeur horrible. J' ai été
à la messe ce matin ; j' ai laissé dans une
feuille de mon papier compté, celle de tes
lettres à laquelle je répondais. Je ne craignais
aucune espèce de surprise, M De R
étant occupé aujourd' hui à l' arrangement
de la fête. Quand on est venu me tirer de ma
tribune, on m' a dit qu' il allait me voir ; et,
en rentrant dans ma chambre, je l' y ai trouvé.
Le coeur m' a manqué. Rien n' était dérangé
sur ma table. J' avais laissé un gros livre sur
mes papiers, qui y était encore ; mais il m' a
paru plus avancé. Cependant j' ai trouvé le
commandant très-riant et très-ouvert, mais
point assis. Il m' a dit : j' ai trouvé votre
chambre ouverte ; je vous y ai attendu, pour ne
pas vous faire descendre plus bas. Ensuite il
m' a parlé de ma santé : je lui ai dit qu' elle
n' était pas bonne ; et cela est vrai, sur-tout
aujourd' hui, que je n' ai absolument point
dormi, et qu' une moiteur universelle m' épuise

et m' affaiblit. Je lui ai demandé la permission d' écrire à M Lenoir, pour me plaindre de l' état où on me laissait. Il m' a dit : " écrivez-lui sur vos affaires, et ne lui parlez pas encore de vos hardes. Monsieur votre père m' a fait demander un rendez-vous, comme je vous ai dit. J' ai été si occupé, que je n' ai pu le voir. C' est sûrement pour cela qu' il veut m' entretenir ; ainsi, il rejetterait sur moi ce délai. Je vous promets de lui parler très-ferme ; et, s' il fait la sourde oreille, je m' en plaindrai à M Lenoir, et vous écrirez aussi fortement que vous voudrez. " je suis tombé d' accord de tout ; je ne pouvais faire autrement. Il m' a beaucoup parlé du projet de me faire mettre au château, et a fini par me dire que, pour me distraire un peu, il me ferait monter cet après-midi à la lanterne du donjon, c' est le sommet, pour voir le coup d' oeil de la foire où serait tout Paris, et la superbe vue. Je l' ai beaucoup remercié ; et, en effet, il me faisait le plus grand plaisir, non par la chose en elle-même, mais parce qu' il ne semble pas que, s' il m' eût surpris tes lettres, ce qui est ici le crime le plus irrémissible, il m' eût donné cette marque de satisfaction. Cependant je suis cruellement inquiet ; mais il en dira sûrement quelque chose à mon porte-clef, s' il s' en est aperçu ; et je le saurai. Hélas ! Qu' y remédierai-je ? Il empêcherait P de venir ; je serais

p50

perdu. -peut-être, ô mon amie ! N' est-ce qu' une vaine terreur. Du moins, quand tu liras ceci, tu seras bien sûre que nous en sommes quittes pour la peur : ainsi tu ne partageras pas mes angoisses. Je lui ai dit, quand il est sorti : monsieur, si vous voyez B, rappelez-lui, je vous en prie, que son mois est bientôt écoulé. Il m' a promis de venir au moins tous les mois. Je le vois rarement, m' a-t-il dit, mais si je l' aperçois, je le lui rappellerai. Il est bien dissimulé, ou il ne s' est douté de rien. Quoi qu' il en soit, je n' avais que faire de cette nouvelle crainte, et j' ai bien du chagrin. Je reviens à tes lettres, pour l' adoucir un peu.
Tu trouves bien étrange qu' on ait un comédien, ma tendre amie ; mais je t' assure que

ce Clerval, chéri d' Alexandrine, a eu les
plus huppées de Paris ; et au fait, il a rendu
service à une branche de Choiseuls, en lui
donnant un héritier. Puis assurément ce n' est
que par air qu' Alexandrine s' est livrée à lui ;
car aujourd' hui il est las, flétri, et ne doit
plus avoir les talens qui séduisent les femmes
à tempérament : puisqu' elle s' est livrée
à celui-là, elle est sans doute de celles qui
sont rivales de toutes les femmes, sans aimer
aucun homme. Elle l' a eu, parce qu' il était à
la mode. Toutes ces *diseuses* de grands mots
sont plus grandes *faiseuses* encore, crois-moi.
Je me rappelle à ce propos une certaine

p51

Madame Carrouge, dont je ne crois pas t' avoir
jamais parlé, que je me mis en fantaisie d' avoir,
parce qu' elle me parlait toujours de ses
premières amours, qui seraient les dernières.
Elle était amie et confidente de la Brémond
et de la Latour-Du-Pin, et elle savait par elles
que j' avais quelque mérite dans un tête-à-tête.
Je connaissais l' objet de sa tendresse,
petit, boiteux, malingre et absent. Je trouvai
plaisant de tenir sa place le jour même
de son arrivée. Il revenait le soir, et devait
coucher avec elle. Je le savais par la Brémond,
qui me dit qu' elle ne souperait point
avec nous à cause de cela. Que fais-je ? Je
vais chez la tendre amante pour me plaindre
du mauvais tour qu' elle nous joue ; je la
presse de venir avec moi : elle me dit qu' elle
attend Guérin ; je l' assure que je la ramènerai
de bonne heure : elle refuse ; j' insiste,
je la tiraille ; elle résiste, m' entraîne sur son
sopha, et j' ai l' honneur... cela fut si facile,
que j' en fus presque indigné. Oh ça,
convenez, lui dis-je, que bien qu' exclu de
vos dernières amours irrévocablement destinées
à Guérin, je vaux mieux que lui. Avant
d' en convenir, je crois qu' elle voulait m' admettre
à de nouvelles preuves ; mais je savais
que la Brémond en attendait de moi, et je
me ménageai. Quand la Carrouge vit qu' il
n' y avait pas moyen d' être encore une fois
offensée, elle déplora son malheur, pleura,

p52

se mit en colère et voulut me dévisager. Je
m' en allai, et ne l' ai jamais touchée depuis.
Voilà, mon amie, ce que sont toutes ces
héroïnes ; voilà ce qu' est la Cabris ; voilà
ce qu' était la Latour-Du-Pin, qui parlait
mieux que qui que ce soit au monde de sensibilité,
de délicatesse, d' amour, de passion.
Ah ! Qu' on est plus simple dans son langage,
quand on est vraiment ému ! Et que tu
es bonne de te laisser duper encore par ces
grands étalages, que l' accent, la physionomie
et les manières démentent autant que
la conduite ! Il est bien aisé de voir si une
femme aime réellement, sur-tout en la considérant
avec d' autres hommes que son amant.
Une ame vraiment remplie de son objet,
n' est pas susceptible de certaines distractions.
L' amour est une fleur si délicate, que le
moindre souffle étranger le détruit ; et je ne
croirai jamais qu' une femme capable de
voir avec plaisir les hommes, et d' entendre
sans répugnance leur jargon et leurs fadeurs,
le soit d' aimer constamment et tendrement.
Mon opinion doit être comptée pour quelque
chose en fait d' amour et de sensibilité ;
car j' ose dire que je sais aimer. Je suis
persuadé que le coeur n' est pas même susceptible
d' unir une passion violente et des goûts vifs.
Tu ne saurais croire quel plaisir m' a fait ce
jeu de mots : *j' ai le coeur trop plein de toi
pour pouvoir m' attacher* . J' ai toujours été

convaincu qu' une amitié vive était elle-même
une espèce d' infidélité, non pas criminelle,
mais qui décèle la faiblesse de l' amour. Au
reste, j' ai besoin de penser ainsi, cher tout-tout,
pour ma propre justification ; car, depuis
que je t' adore, je n' aime plus rien : je suis
susceptible d' émotion, de pitié, d' empressement
à obliger, mais non pas d' un attachement
quelconque. Quand le coeur est une
fois brûlant, il ne sent pas ce qui est tiède,
ou la sensation que cela lui procure lui est
pénible. Tu ne saurais imaginer combien,
avant même que je fusse convaincu que la
saint-Bel... était méchante, fausse et perfide,
j' étais affligé de l' ascendant que je lui
voyais sur toi ; si cela avait continué, je
n' aurais jamais cru que ton amour fût vraiment

fort et durable. La confiance, la tendresse
exclusive me paraissent les vrais symptômes
d' une passion : ce sont ceux de la mienne,
et tu permets bien que je dise qu' il n' en est
pas une autre aussi tendre : j' en excepterai
seulement la tienne, pour que tu ne boudes
pas. Oui, ma Sophie, je le crois, je le crois
du fond de mon ame, nos coeurs étaient uniquement
faits l' un pour l' autre ; toi seule
pouvais me rendre constant, et même amoureux ;
car tu ne dois point croire, ô mon amie !
Que j' eusse jamais connu l' amour avant toi.
La fièvre de mes sens n' avait pas plus de rapport
aux transports que tu m' inspires, qu' il

n' y a de comparaison à faire entre toi et les
femmes auxquelles j' ai porté mes hommages
avant d' être ton époux. Je te l' ai dit cent fois :
ta langue, ta langue, parfumée quand elle erre
sur mes lèvres, me trouble mille fois plus que
je ne le fus jamais par le dernier degré du
plaisir dans les bras d' une autre femme. C' est
un triomphe que tu ne sauras jamais apprécier,
mon amie, mais qui me console d' avoir
si long-tems encensé d' autres beautés, en me
prouvant quelle différence il y a entre les desirs
de la nature et ceux de l' amour, et que par
conséquent, je n' aimai jamais que toi. Tu sais,
mon amie, la plupart de mes frivoles exploits
dans la carrière du plaisir. La vigueur de ma
constitution paraissait autrefois par la
multiplicité et la variété de ce que j' appelais mes
jouissances ; mais jamais une seule femme
n' était l' objet d' un grand nombre d' assauts.
Une seule fois la lubricité d' une Messaline
(tu sais qui c' est) pensa me tuer. Tout le reste
de ma vie, jusqu' à toi, n' a guère été que celle
des autres hommes. Mais ces lauriers que je
croyais avoir cueillis si glorieusement, insensé
que j' étais ! Comme l' amour les a flétris ! Que
de guirlandes de fleurs il a substituées à quelques
brins d' herbe ! Dans quel délire ne m' as-tu
pas plongé ? Quelles incroyables victoires
n' ai-je pas remportées sur ton sein ? Oh Sophie !
Belle Sophie ! Que de volupté je trouve
à y penser, et que mes forces étaient encore

inférieures à mes desirs ! Mais l' ardeur de mes
sens n' est pas la meilleure preuve que je n' aimai
jamais que toi. C' est l' union des ames
qui met le sceau à notre tendresse : c' est ce
dévouement sans bornes et sans exemple, qui
fait que l' univers entier n' est à nos yeux qu' un
atôme ; que tout intérêt cède devant l' objet
aimé, ou plutôt se confond avec lui ; que tout
sacrifice est une jouissance, tout sentiment
un devoir ; que le crime et la vertu, l' honneur
et la honte, le bonheur et l' infortune, ne sont
et ne seront jamais pour nous que dans ce
qui peut servir l' amour ou lui nuire, plaire à
Sophie-Gabriel ou l' offenser. ô mon amante !
Relis et rappelle-toi tout ce que je t' ai écrit
de plus tendre, de plus énergique, de plus
enthousiaste ; fais-en un seul tableau ; repais-en
ton coeur, remplis-en ta mémoire ; ce n' est
encore que l' ébauche, la foible ébauche de
ce que sent ton ami, dans les momens où il
paraît le moins occupé de toi ! -ah ! Dis-le
moi, dis-le moi souvent, que tu n' as jamais
aimé comme tu aimes, que je suis le seul
que tu pusses aimer ainsi ! Dis-le moi, que
je tâche de le croire, ô amante chérie ! Ne te
fâches pas sur-tout de ce que je t' ai parlé
de ces hommes : crois que j' en ai des raisons
essentielles, et que si je n' eusse été que méfiant,
je me serais tu. Pour jaloux, je ne puis
l' être. Je sais bien que tu ne les verras pas,
parce que tu n' en es pas capable ; et d' ailleurs

p56

tu ne le peux point. Mais dis-moi tout, je
t' en conjure ; et nie tout, soit à cet égard,
soit à celui de M P, à d' autres qu' à moi.
à M Lenoir.
29 août 1777.
J' ai reçu avec beaucoup de reconnaissance,
monsieur, la permission que vous voulez bien
me donner d' écrire à ma mère. Il semble que
ce soit mon sort de trouver plus de bienveillance
et de pitié chez des étrangers que
dans ceux dont la nature avait fait mes appuis.
Les bons procédés et l' intérêt que me témoignent
ceux près de qui je n' ai d' autres titres
que le malheur, me touchent d' autant plus,
que l' ingratitude des êtres dont j' avais attendu
des services et de la reconnaissance, a dû
m' affecter davantage. Votre bonté m' accorde

en cet instant ce que mon père m' eût infailliblement
refusé, si je le lui eusse demandé ;
mais je lui épargnerai, autant qu' il sera en
moi, le tort des refus ; car je n' attends, n' espère
et ne désire rien de lui. C' est votre justice
et votre sensibilité que j' invoque. Quand ma
résignation et ma patience vous auront persuadé
que mon père est au moins coupable
d' exagération, vous m' admettrez à prouver
qu' il est le plus partial, le plus dur, et, pour

p57

me servir une fois du terme propre, le plus
inique des pères. Alors le ministre, éclairé
par vos soins, voudra bien se rappeler que,
comme citoyen, je n' ai qu' un maître ; c' est le
souverain, qui père de tous ses sujets, doit
les protéger contre la tyrannie domestique,
comme contre toute autre violence. Le jour
de la vérité luira sans doute, monsieur ; elle
est fille du tems et non du crédit. On s' apercevra
tôt ou tard que mon père ne tient que
de sa propre générosité le titre d' *ami des
hommes* ; que ce n' est pas au sein de sa famille
qu' il faut chercher les preuves de sa sensibilité ;
et qu' un homme qui se dit tendre,
compatissant, le *législateur des rois,* le
bienfaiteur de l' humanité entière, et qui est
l' oppresseur de sa femme et de ses enfans,
doit être écouté avec quelque précaution.
J' espère que vous trouverez dans ma lettre
à ma mère la circonspection qui m' a été prescrite.
Je ne cherche qu' à m' assurer de sa santé
et à me rappeler à son souvenir. Quand je
lui écrirais librement, je vous jure, monsieur,
qu' elle ne recevrait de moi que des conseils
modérés, parce que je l' aime trop pour lui
en donner d' autres. Si l' on m' avait voulu croire
des deux côtés, lorsque je voulais étouffer
toute semence de discorde publique, jamais
l' éclat scandaleux et funeste qui a amusé
tout Paris aux dépens de mon père, et perdu
ma pauvre mère, n' aurait eu lieu. Au reste,

p58

je n' ai jamais voulu qu' être neutre dans cette
étrange affaire, jusqu' à ce qu' on m' ait contraint

à être partie : peut-être même dois-je
me reprocher ma modération à cet égard ; car
ma mère n' aurait pas été si facilement terrassée,
si elle eût été mieux défendue. Le seul
mémoire que j' aie écrit pour elle à sa demande,
et sans autre instruction que ses lettres, a
été imprimé en Hollande, et arrêté en France
par le crédit de mon père, avant que d' être
rendu public. Celui que l' on a imprimé sous
mon nom n' est pas de moi, et je crois pouvoir
dire, sans trop d' amour-propre, que cela est
aisé à deviner en le lisant. Ainsi mon père
ne peut s' en prendre à moi d' aucune des humiliations
que lui a valu son odieux procès.
N' importe ; je sais que son amour-propre est
excessivement offensé de l' intérêt que j' ai pris
à ma mère, et sur-tout du dédain que j' ai
affiché pour sa *secte* . Qu' y ferais-je ? Le mal
est consommé, et je n' ai nulle envie de me
rétracter. Je ne suis, ni ne veux être bel-esprit.
Je hais les *sectes* et méprise les *sectaires* .
Mon unique prétention est d' avoir un coeur bon
et honnête ; il n' est pas étonnant que l' infortune
d' une mère qui m' a toujours chéri, et
qui a pu vingt fois assurer sa tranquillité à
mes dépens, m' ait affligé et indigné. Mon père
ne me pardonnera pas, je le sais bien. Je
souffrirai jusqu' au bout avec courage, espérant
toujours que vous me sauverez tôt ou tard de

p59

l' oppresion d' un homme aussi haineux qu' implacable.
J' ai l' honneur d' être avec des sentimens
respectueux, monsieur, votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Une faveur en appelle une autre, et m' encourage
à vous la demander. Il y a fort
long-tems que je n' ai vu M De Brugnière ; et
le tems est double et beaucoup plus que double
pour qui n' a pas sa liberté. Voudriez-vous
m' accorder la consolation de lui permettre
de venir ici ?
à Sophie.
Mon amie, guide-toi toujours suivant les
circonstances ; sois réservée, prudente, mais
active, et sois en garde contre ton coeur, trop
fécond en confiance, en bonté, et fautif en
pressentimens. Autrefois je croyais aux miens,
et m' en suis bien corrigé ; cependant le 31 juillet
m' a un peu raccommodé avec eux ; car, au

premier mot que me dit Berard, je pensai involontairement à P, et j' étais persuadé au fond de mon coeur que je l' allais voir, quoique convaincu par la réflexion que je n' avais aucune raison de l' espérer. Les songes m' affectent à présent, et je n' avais jamais éprouvé cette faiblesse. Je sais que le cours fortuit des

p60

esprits animaux réveille au hasard, pendant le sommeil, les idées qui ont le plus fortement préoccupé l' ame pendant le jour ; mais cela ne satisfait que ma raison, et le sentiment reste vainqueur. Il me semble impossible qu' il n' y ait pas entre nous une espèce d' attraction invisible qui nous avertisse réciproquement de ce qui nous intéresse relativement aux sentimens l' un de l' autre. Depuis que j' ai reçu tes lettres, mes rêves sont plus heureux, et souvent ils sont délicieux ; mais auparavant, j' en ai eu, un sur-tout, qui me fit fuir de mon lit, tant j' avais de crainte de le trouver. Maintenant chaque nuit me rappelle quelques-uns des événemens passés de nos amours ; souvent l' illusion est si forte, que je t' entends, je te vois, je te touche. Il y a trois jours que j' étais chez la Barbaud ; le jour même où tu consentis à me rendre heureux. Tout se retraça, ou plutôt se répéta à moi jusqu' aux plus petits détails. -ô dieux ! Je frissonne encore d' amour et de volupté, quand j' y pense. Ta tête appuyée sur mes bras... ton beau cou, ton sein d' albâtre... livré à mes brûlans desirs : ma main, mon heureuse main ose s' égarer : je soulève ces remparts redoutables dont tu m' avais toujours écarté avec tant de soin... tes beaux yeux se ferment... tu palpites, tu frémis... *Sophie... oserai-je ? ô mon amie ! Veux-tu faire mon bonheur ?* - tu ne réponds rien... tu caches ton visage

p61

dans mon sein... la volupté t' enivre, et la pudeur te tourmente... mes desirs me consument ; j' expire... je renais... je te soulève dans mes bras... inutiles efforts ! ... le parquet se dérobe à mes pieds... je dévore

tes charmes et n' en puis jouir... l' amour
rendait la victoire plus difficile pour en
augmenter le prix. Ah ! Ces obstacles étaient bien
inutiles... d' importuns voisins m' ôtaient
toutes les ressources... quels momens !
Quelles delices ! Que de contrainte ! Que de
transports étouffés ! Que de demi-jouissances
cueillies ! -eh bien, mon amante, j' ai revu,
j' ai éprouvé de nouveau tout cela ; je t' appuyais
contre ce lit, qui depuis fut le témoin
de mon triomphe et de ma félicité... je te
pressais sur ces chaises où tout m' offrait
d' invincibles résistances ; car quel genre de beautés
ne réunis-tu pas ? ... enfin, je me réveillai
d' agitation et de trouble ; et je m' aperçus
jusqu' où avait été mon délire... es-tu
quelquefois aussi heureuse, ô chère amante !
Tes rêves semblent-ils réaliser mon amour ?
Sens-tu mes caresses, me prodigues-tu les tiennes ?
Tes baisers de feu animent-ils un peu
l' inséparable ? ô fanfan, tu me dis que tu
rêves, et tu ne me dis pas ce que tu rêves ! Ne me
dois-tu pas compte de tes nuits comme de tes
jours ? Ah ! Oui, oui sans doute. Elles sont bien
plus à moi ; elles sont tout à moi, qu' à moi.
Raconte-moi donc tes illusions, ô épouse chérie !

p62

Trompe l' absence ; embrasse ton ami ; fais-lui
voir qu' il possède ton imagination aussi
bien que ton coeur. Ah ! Ton ame est si brûlante !
Tes sens seraient-ils glacés ? Non, non,
sans doute ; la nature te donna toutes les
sensibilités ; tes sensations sont exquises comme
tes sentimens délicats : je me plais à le croire
du moins, c' est-là mon seul amour-propre ; je
n' en ai que par toi, et tout le reste est en toi.
Adieu, chère, chère et incomparable amante.
Adieu, épouse de mon coeur ; bien aimée de
Gabriel. Adieu, son tout, sa déesse, son ame, sa
vie, son univers. Reçois tous les baisers que tu
voudrais me donner. Je les disperse sur ton beau
corps ; ah ! La plus petite place en est couverte ;
et combien se réfugient à l' ombre de ce délicieux
bosquet qui couvre le temple de l' amour !
En me promenant aujourd' hui au jardin,
j' ai vu que ce qui m' avait passé ce matin par
la tête était fort bien trouvé. Un soldat
consentirait plus volontiers à cette manière qu' à
toute autre, parce que, quand la lettre serait
surprise, on ne pourrait jamais savoir qui l' a

remise. Mais il serait impossible qu' elle le
fût. Il ne s' agit que de la mettre sous le banc
de pierre du côté de la petite cahute, dans
le jardin où se promènent les prisonniers.
Comme il y a là une sentinelle toute la nuit,
tous les soldats de la garnison y passent
fréquemment tour à tour ; et comme j' y vais
tous les jours, elle n' y languirait pas, et

p63

je placerais ma réponse le lendemain. Ensuite
il te dirait à combien de jours de distance
sa garde au donjon revient, afin que je ne
remisse ma réponse que le jour où il pourrait
la prendre, de crainte d' accident. Je
sais bien que nous sommes loin de pouvoir
nous servir de cet expédient, mais il est
toujours bon de savoir tout, à tout événement.
Pour la fenêtre, n' y pense plus ; elle est trop
dangereuse, et presque impossible. Il ne l' est
pas de passer des lettres ici, mais cela ne se
peut guère qu' à force d' argent. Je te dirai
positivement le nom de la fille de Bérard et son
adresse ; il faut que je prenne des détours pour
m' en informer, pour ne pas inspirer de méfiance.
Je suis convaincu qu' une négociation de ce
côté-là réussirait, parce que le bon homme
est idolâtre de sa fille, et qu' il voit bien qu' il
n' est question que d' une intrigue d' amour,
sans aucune trace d' évasion. Quand le grand
Condé a été ici, il était gardé à vue, et
cependant il recevait des lettres du dehors ; mais
c' est qu' on gagnait ses gardes à force d' argent.
Ce qui fait la plus grande sureté de cette
maison-ci à présent, c' est précisément
l' attention qu' on a que les gardes ne voient jamais
les prisonniers. Le sieur de Bar, qui était
chargé de ne quitter jamais le prince, était
souvent lui-même l' instrument dont se servait
Montreuil, secrétaire du prince De Conti, pour
faire passer des lettres. Il avait fait faire des

p64

écus qui se fermaient à vis ; on les mêlait avec
ceux qu' on envoyait aux princes de Condé, De
Conti, et à M De Longueville, pour jouer,
et que l' on confiait au sieur de Bar lui-même,

pour les leur remettre, comme un simple envoi d' argent. Le duc De Beaufort est le dernier prisonnier qui se soit évadé du donjon, et il y a de cela plus d' un siècle ; car c' était en 1648. Mais les prisonniers se promenaient dans le bâtiment qui fait notre enceinte, et qui était alors une galerie découverte. Il gagna un valet qu' on lui avait donné pour le servir, nommé Vaugrimaut, par le moyen duquel il entretenait un commerce de lettres avec ses amis. Aujourd' hui, quand on a un domestique, il est aussi surveillé que le maître, c' est-à-dire aussi seul (et c' est la meilleure manière de surveiller.) on convint qu' à l' heure du dîner des gardes, cinq hommes forts et robustes se trouveraient sur le bord du fossé, avec une corde à un certain endroit, et qu' à quelque distance de-là, il y en aurait cinquante autres qui attendraient le duc De Beaufort. Le duc De Beaufort se promenait dans cette galerie (où nous n' allons jamais à présent, et qui d' ailleurs est couverte) avec un officier nommé La Ramée, qui ne le quittait pas. Vaugrimaut ferma deux ou trois portes, par lesquelles il fallait passer pour arriver à la galerie, et en prit les clefs (actuellement nous n' entrons jamais nulle part que nous ne soyons

enfermés.) quand il fut dans la galerie, le duc et lui se jetèrent sur La Ramée, le baillonnèrent, et lui lièrent pieds et mains. Le domestique descendit le premier dans le fossé, parce que c' était lui qui courait le plus de risques, s' ils eussent été découverts. Le duc descendit après lui ; mais la corde s' étant trouvée trop courte, il se laissa tomber : sa chute le fit évanouir, et il resta étendu sans qu' on pût le secourir ; mais étant revenu à lui, il eut encore assez de force pour se lier lui même par le milieu du corps à la corde que les cinq hommes firent descendre dans le fossé, et ils le tirèrent à force de bras. Il se trouva mal encore, mais enfin il se sauva. Une femme et un petit garçon qui cueillaient des herbes dans le jardin qui est vis-à-vis, le virent bien : mais on les menaça de les tuer, s' ils criaient ou s' ils sortaient du jardin. Voilà, mon amie, la dernière évasion qui se soit faite ici, et encore tu vois que ce n' est qu' à l' aide de mille circonstances qui n' existent plus. Il s' est bien

en allé sous M D' Yonnet, prédecesseur de
Monsieur De R, un prisonnier ; mais c' est qu' on
le destinait à sortir bientôt, et qu' en conséquence
on le menait promener dans les fossés.
Un matin qu' il faisait un gros brouillard, en
remontant il prit sa course, et se jeta dans
le parc. Tu crois bien qu' on ne va plus se
promener dans le fossé : encore cet étourdi
s' est-il fait reprendre à Paris. Lorsque le
fameux cardinal

p66

De Retz fut ici, en 1652, il écrivait et recevait
des lettres, malgré les ordres les plus précis
du cardinal Mazarin. Mais la présidente
Pommereu, qui l' aimait à l' adoration, engagea
tous ses diamans pour lui faire tenir les écrits
qu' on lui adressait ; et il en coûta cinq cents
écus (ce serait plus de mille aujourd' hui pour
celui qui se chargea de lui donner le premier
billet qu' on lui envoya. Tu en ferais bien
autant, toi, et mille fois plus ; mais tu n' as ni
diamans, ni argent : d' ailleurs tout est changé ; on
ne voit plus jamais, et sous aucun prétexte,
qu' un seul homme, qui est le porte-clef. Si
celui-là est incorruptible, adieu toute espérance.
Or tous ces porte-clefs sont des gens d' un certain
âge, qui attendent la pension, et ne sont
pas tentés de perdre une expectative sûre,
pour des hasards très-périlleux, et peu séduisans
quand on est vieux. Le moyen du banc
que je te donne est excellent, mais il n' aurait
pas lieu, si les ordres de M De R étaient
exécutés ; car le porte-clef ne doit jamais nous
quitter. Il est vrai que Bérard a beaucoup plus
de confiance en moi qu' en tout autre, parce
qu' il sait que je ne suis pas prisonnier d' état ;
et je ne doute presque pas qu' il ne se laissât
même gagner pour passer des lettres, pourvu
qu' il n' y fût jamais nommé. -tu vois, mon
amie chère, comme je me tue la vue pour écrire
fin, et ménager mon papier : encore ne puis-je
diminuer mon caractère à ce point que le

p67

soir, parce qu' alors le soleil donnant à plomb
sur ma chambre, j' y vois bien clair ; au lieu

qu' en tout autre tems elle est si obscure, que je suis gêné pour écrire. N' oublie pas de m' en faire donner bientôt et abondamment, ou je serais chagrin. Pour finir de te récapituler aujourd' hui tout ce que je t' ai demandé précédemment, donne-moi une explication bien nette et bien détaillée sur Ma et sur S. L' un des deux est sûrement un lâche coquin, et peut-être tous deux. Sur-tout ne dis à personne que je t' en aie parlé ; et n' oublie pas que c' est plutôt un ami qui veut te servir, qu' un époux qui pourrait s' offenser, qui t' interroge. Tout est pardonné, je te le proteste ; mais, au nom de l' amour, plus de tergiversation et de réticence. Ne néglige pas non plus les mémoires que je t' ai demandés ; ils feront mes délices. écris-les avec détail, tendresse et naïveté ; fais pour mon usage, une petite récapitulation des dates des principaux événemens de nos amours (à la fois si heureux et si infortunés) depuis que je te connais. Comme tu as tout marqué sur ton almanach, cela te sera aisé. Adieu, bonheur de Gabriel ; adieu, mon ame : j' espère que tu signeras toujours désormais ; mais je t' avertis par avance, que je soufflète Marie-Thérèse, et ne donne et ne reçois de baisers que de *Sophie-Gabriel* .

p68

à Sophie.
Bon jour, bonne et douce mimi que j' adore. J' ai assez bien dormi, malgré le gros ouragan ; et je ne me porte pas mal aujourd' hui. Je compte à présent les jours où ma santé ne souffre pas ; mais je ne compte point ceux où je suis tranquille, car il n' en est pas un seul. Agitée d' espérance ou d' inquiétude, de douleur ou de desir, mon ame, quoique gouvernée sans cesse et exclusivement par le même sentiment, est le jouet de mille sensations contraires qui s' entrechoquent, et ne me laissent pas un moment de repos. Quelquefois je me repais de toutes sortes de chimères ; j' invente, je conjecture, je combine ; je me persuade presque que je puis compter sur des ressources qui n' existent peut-être que dans mon imagination. Mais, quand l' édifice de mon bonheur est élevé, une seule réflexion vient le détruire ; et je trouve plus aisément encore des raisons de me désespérer, que je n' avais saisi celles de me flatter. C' est

ainsi que mes jours se passent. Quelque chose
que je fasse, par quelque lecture que je m' efforce
de me distraire, je ne puis donner de
l' attention à rien. Entièrement absorbé par
mon amour, aucune distraction n' a de prise
sur moi. Les belles-lettres qui avaient tant

de charmes pour ton Gabriel, l' ennuient et le fatiguent. La politique dont je faisais mon étude la plus sérieuse, me dégoûte : je ne puis supporter que les hommes fassent tant de sacrifices et commettent tant de crimes, pour des intérêts qui me paraissent si petits.
L' histoire me met en colère, en m' offrant sans cesse la perfidie des hommes, la tyrannie des grands, la bassesse des subalternes, et sur-tout la lâcheté des historiens qui font de la profession la plus respectable, la plus utile et la plus noble, un vil commerce d' adulations, d' erreurs et de mensonges. Je parcours des pages entières avec humeur ou sans intérêt. Je tue le tems. Je ne m' occupe pas, si je ne trouve un trait qui ait quelque rapport avec la disposition présente de mon ame. Je me réveille ; je lis, je relis avec empressement : je médite ; le livre se ferme, et me voilà replongé dans mon ordinaire rêverie. Hier au soir, j' ai éprouvé cela d' une manière très-vive, en lisant, dans une assez mauvaise histoire de Louis Xii, une anecdote que je ne connaissais pas. Ce prince était très-beau. Thomassine Spinola, Génoise, devint éperdument amoureuse de lui, dans un bal à Gènes, qu' on lui donnait. Elle lui parla plusieurs fois, et lui fit l' aveu de sa tendresse, en le priant de vouloir bien être son *intendio* . Jusqu' ici tu ne vois qu' un compliment en italien, dans le genre de la c m p l. Tu

trouves même, comme moi, qu' il faut être bien inflammable pour être si amoureuse d' un roi, qui est ordinairement un assez sot homme ; mais la pauvre Thomassine va t' intéresser. Du moment où Louis Xii eut reçu ses sermens, (et l' on prétend qu' il n' en reçut que cela, ce qui, par parenthèse, est assez sot) elle dédaigna le commerce du reste des mortels, et rejeta avec mépris les caresses et les empressemens de son mari. Livrée entièrement à sa passion, elle écrivait sans cesse à son amant pendant son absence, et sut rendre son amour précieux et respectable à ses concitoyens, par les graces qu' elle leur en obtint. Sa tendresse lui coûta la vie. Le bruit courut en Italie, pendant une grande maladie du roi, qu' il était mort. Cette fausse nouvelle

trancha les jours de son amante. Thomassine s' enferma dans une chambre obscure, où, toute entière à sa douleur, elle invoquait la mort. Une fièvre ardente la consuma en moins de huit jours. L' ingrat Louis Xii lui donna quelques larmes, et fit graver une épitaphe sur un magnifique tombeau que lui élevèrent les génois. Ne te sens-tu pas émue, ma tendre amie ? Il faut être bien sensible pour pouvoir aimer à ce point sans retour et sans espoir ; et cette italienne infortunée méritait un *intendio* plus reconnaissant. ô chère et douce amie, comme tout ce qui vient du coeur y retourne ! Qu' il est doux d' être aimé pour soi-même !

p71

Celles qui aiment ainsi méritent seules les titres de vertueuses, de sensibles, et le nom d' amante. Mais, entre des millions de femmes, en trouve-t-on quelqu' une à laquelle on puisse le donner ? Au premier rang comme au dernier, c' est ce qui flatte leur vanité qui touche leur coeur ; et, depuis le sceptre jusqu' à la houlette, l' éclat de la couronne et celui du ruban sont les talismans qui enchaînent ton sexe. Oh combien différente est ma Sophie ! Que tous les riens pompeux ou frivoles ont peu d' accès dans son ame ! Que tous les rois de la terre lui paraissent petits auprès de son amant ! Oui, chère épouse, j' ose le croire, tes regards ne se détourneraient pas de dessus les miens, pour fixer le plus puissant des mortels qui t' adresserait son hommage. Gabriel, fût-il né dans un état obscur, dans un rang subalterne, eût touché sa Sophie, s' il eût été connu d' elle. Ce ne sont pas les titres, ce n' est pas le faste que tu aimes ; c' est ton amant ; et la fleur qu' il place sur ton sein, fait battre ton coeur que ne séduirait point un diadême. Voilà quelle idée j' ai de ta délicatesse et de ta sensibilité. Ah ! Ne crains pas que Gabriel, qui se croit aimé d' un tel amour, puisse être jamais sensible à l' ambition, aux honneurs, à tout autre désir qu' à celui de te posséder ! Son but unique, la fin de son être, l' objet de toutes ses démarches, sera la réunion des deux moitiés que la tyrannie

p72

a séparées, mais que la mort seule peut
désunir.
23 août. je suis maintenant, ma tendre
amie, dans cette agitation que tu m' as si bien
dépeinte, et qui ne te laissait pas un moment
de relâche, quand tu attendais P chaque
jour. Je compte sur sa promesse, parce que
j' ai besoin d' y compter ; et je me dis, dès l' aube
du jour : hélas ! Sera-ce aujourd' hui ? Si notre
bon P lambine, comme il y est un peu sujet,
malgré son excessive vivacité, il commet une
grande cruauté sans dessein. Il se hâtera sûrement,
(car il a bon coeur) s' il compare les
inconvéniens que nous souffrons par ses longueurs,
avec les motifs qui suspendent peut-être
sa visite. Tu sais du moins, ma tendre
amie, s' il viendra, ou s' il ne viendra pas ;
mais moi, je suis dans une continuelle attente,
et l' espérance ne se présente jamais à mon
ame que suivie de la crainte ; de sorte que ces
deux mobiles, réunis à l' objet toujours présent
de mon amour, de mon inquiétude, de mes
désirs, de ma douleur, me tiennent dans une
tension continuelle. L' espérance adoucit un
peu mes peines ; mais la crainte fait équilibre,
et quelquefois emporte la balance. Cependant
celle-là rend ma situation supportable, et je
contiens celle-ci ; mais je n' en serai pas
maître long-tems. Hélas ! Mon amie, tout ce que
je dis de mon chagrin, n' est que trop applicable
au tien ; et je te prie de croire que je

ne perds jamais de vue cette triste vérité. Oh !
Que nous sommes bien unis par tous les liens,
chère amante ! Les mêmes plaisirs ont fait notre
bonheur ; les mêmes disgraces nous affligent
aujourd' hui ; et, comme tu le dis si bien,
nous tenons l' un à l' autre *par l' union de nos
douleurs* , comme par tant d' autres noeuds :
mais qu' on nous fasse les épancher dans le
sein l' un de l' autre. Hélas ! C' est le seul bien
qui nous reste après tant de félicité. ô mon
amie, que n' était-elle inaltérable ! Que ne
nous étions-nous réfugiés dans des déserts
inconnus aux tyrans ! C' est là que le flambeau
de l' amour eût toujours lui pour nous, d' une
clarté céleste et pure. Je ne crois pas, ma Sophie,
qu' il soit un autre exemple d' une tendresse
aussi soutenue que la nôtre ; et graces t' en

soient rendues, ô mon amante, dont l' imperturbable
douceur enchaînait de roses ma fougueuse
sensibilité. Pourquoi tous les amours,
même les plus délicats, finissent-ils ? C' est
qu' on s' imagine y goûter des plaisirs qu' on
n' y trouve pas ; c' est que, chez presque tous
les mortels, l' imagination est plus active que
le coeur n' est sensible. Toi, toi seule es une
source intarissable de joie et de bonheur,
parce que tu n' es sujette ni à la bisarrerie,
ni à l' humeur, ni à l' impatience ; et ta tendresse
est si vive, qu' elle te dérobait tous
les défauts de ton ami, toutes les infirmités
de son esprit. Qui eût jamais obscurci cette

p74

douce sérénité due à tes vertus, à ton ame,
à tes principes, et, j' ose le dire, à ta passion ?
Rien au monde : ah ! Jamais rien. La foudre
seule a pu nous séparer ; et ce n' est que d' au
dehors de nous, que pouvaient venir les
malheurs.
à Sophie.
Si tu voyais comme je pleure, ma Sophie !
Est-ce donc une honte à un être malheureux
et sensible de verser des larmes ? Hélas ! C' est
la seule douceur qui me reste ; car quand je
pleure, ma tristesse est mêlée d' une certaine
volupté indéfinissable, mais réelle. ô mon
amie, quel sentiment que l' amour, puisqu' il
peut adoucir de si cruels malheurs ! Nous lui
devons la force de supporter notre douleur,
comme nous lui avons dû nos transports. Mais
le sentiment de la perte est aussi vif que celui
de la jouissance, et bien plus durable. Ah !
J' ai goûté tous les biens de l' amour heureux :
j' éprouve tous les supplices de l' amour persécuté...
je n' ose décider, mais je pleure,
et je n' ai pas assez de soupirs pour tous mes
maux. Quel courage n' y succomberait pas,
ô amante ? Quel effort veux-tu que je fasse
sous un tel fardeau ? Peut-il éclore en moi
une pensée, un sentiment, une sensation qui
n' en augmente le poids ? Le commun des

p75

hommes trouve qu' il y a du courage à ne pas

craindre la mort. Ne dirait-on pas qu' ils sont bien heureux ? Non ; mais ils n' aiment qu' eux, et cependant ils sont toujours hors d' eux. Ils ont mille désirs, mille goûts, et pas une passion. Ah ! S' ils aimaient un objet unique qui fît tout leur espoir, qui réunît toutes leurs affections, tous leurs voeux ; alors qu' ils le perdraient, ils ne craindraient plus rien, ils braveraient de folles terreurs. La réflexion et la raison suffisent assurément pour rabaisser le prix de la vie ; mais les maux du coeur ne lui en laissent aucun. Eh ! Qui voudrait la posséder pour n' en plus jouir ? Sophie, il nous faut bien plus de courage pour ne pas souhaiter la mort, que pour ne point la craindre.
Puisque le tems, dont la durée excessive est une véritable mort, a dévoré nos plaisirs, que lui disputerions-nous encore, s' il ne doit pas nous les rendre ? Ah ! Je lui abandonne sans regret tout ce qui ne t' est pas destiné. -je deviens plus triste chaque jour, mon amie, et je verse, malgré moi, sur le papier, les poisons dont mon coeur est abreuvé. Tu sais bien que deux lignes, deux lignes de toi me guériraient bien vite ; et sans doute tu n' as pas moins de besoin d' entendre les plaintes de ton Gabriel, que lui de recevoir tes consolations. Ma Sophie, pour être moins emportée, n' est pas moins sensible ; et je sens tout ce qu' elle souffre dans ces mêmes momens

d' attente et de tourment où je gémis plus haut, mais non pas plus amèrement. Qui sait même si l' avantage de savoir tout ce que j' ignore, n' est pas un tourment de plus pour toi, chère épouse ? J' espère du moins encore, et peut-être tu n' espères plus. Adieu, ma Sophie-Gabriel, que j' aime, que j' adore infiniment plus que je ne puis le dire, et qu' elle-même ne peut le croire. Je te donne des millions de baisers que tu prendras et que tu me rendras *sans compter* . Je caresse le petit, et je le prie de remuer bien fort, mais non pas cependant jusqu' à incommoder sa maman ; car je l' aime bien, cet enfant ; mais qu' il ne s' avise pas de vouloir jamais rivaliser avec Sophie.
Tu ne veux donc absolument pas m' envoyer des nouvelles de ta grossesse ? Ah ! Si je savais du moins qu' elle est heureuse, que tu souffres peu, que tu marches beaucoup, que ce pauvre

petit remue ! Ma mie bonne, je crois t' avoir
donné quelques avis, dans mes premières lettres,
utiles sur la conduite que tu dois tenir
à cet égard. La grossesse orageuse, dont j' ai
été le témoin et l' observateur très-attentif,
m' en a beaucoup appris. Sophie, habille-toi
bien large, pour que ton enfant se place à
son aise ; mange des choses saines, pour qu' il
se porte bien et toi aussi ; ne crois point aux
envies, mais contente tes désirs avec modération,
pour qu' il ne soit ni malingre, ni gourmand,
ni capricieux ; et sur-tout, marche

p77

beaucoup, quoique sans t' excéder, pour faciliter
tes couches. Hélas ! C' est sur cette importante
révolution que je voudrais veiller ;
car la santé des femmes dépend de leurs couches.
Point d' imprudences, mais point de
recettes de bonnes femmes : elles sont toutes
fausses, pernicieuses et importunes.
à Sophie.
M De Rou m' a fait dire, en réponse à ma
lettre, qu' il me verrait demain ; d' où je conclus
qu' il compte parler aujourd' hui à mon
père. Il ne laisse jamais partir mon porte-clef
à l' heure du rapport, quand il a une lettre de
moi, qu' il ne l' ait lue ; faveur qui, dit-on,
m' est particulière, mais dont, au fait, je ne
retire rien. Toute l' honnêteté de ses propos et de
ses manières, n' avance pas le moins du monde
mes affaires ; je sais trop que dans sa place,
on n' est guère poli qu' aux dépens de la sincérité :
et n' est-ce pas à peu près de même dans
la société ? La franchise, cette qualité noble
et généreuse, qu' on ne trouve plus, pas même
dans nos romans, et qui est aussi loin de
nos moeurs que les vertugadins le sont de
nos modes, n' est plus la manie que d' un certain
nombre d' hommes qu' on appelle fous ou
imprudens. Cependant, ma chère amie, elle
est presque toujours la marque d' une ame

p78

véritablement élevée, et le plus souvent aussi,
elle est accompagnée d' un courage indomtable ;
mais tout contribue à l' éteindre. Cette

vertu, hors de mode, si je puis m' exprimer ainsi, n' est presque plus que dangereuse. être sincère dans le monde, c' est se présenter au combat avec des armes inégales, et lutter, le sein découvert, contre un homme plastronné qui vous tend un poignard. Les vains complimens, les perfides protestations qui surchargent tous nos discours, nous accoutument à tout altérer, à tout exagérer ; et l' on ne peut penser sans indignation, à quel bas prix on doit réduire, dans le cours de cette fausse monnaie, les expressions les plus énergiques d' amitié, de bienveillance, de soumission. On se dit le serviteur de tout le monde, parce qu' on n' est l' ami de personne ; l' on offre tout, parce que l' on ne veut rien donner. Eh ! Qu' on ne croie pas que ces faussetés de convention n' influent point sur la conduite et sur l' ame. Celui qui prostitue ses lèvres, ne peut avoir un coeur pur. Si sa conscience était délicate, sa bouche le serait aussi. L' habitude et l' exemple encouragent, parce que la plupart des hommes n' ont point de caractère ; et l' on a bientôt, pour tout principe et toute conscience, un recueil de formules dont il n' y en a presque pas une qui ne soit une perfidie déguisée. Il me semble, mon amie chère, que je t' ai toujours dit cela, et que ce n' est pas

l' humeur que peut me donner le malheur qui me fait parler ainsi. Au reste, quand j' invectiverais les hommes avec un peu trop d' aigreur, je serais bien excusable ; car j' ai bien sujet d' être mécontent d' eux, et j' ai acquis le droit de me plaindre, sans être accusé de misanthropie. Ce matin Fontelliau voulait me consoler, parce que, disait-il, il y en a d' autres beaucoup plus malheureux. D' abord, je ne crois pas que cela puisse être ; et puis, je voudrais bien savoir si la jambe cassée de mon voisin raccommode ma tête brisée. ô les sottes gens que ceux qui veulent consoler des peines du coeur ! Le chagrin, dit celui-là, ne sert qu' à vous tourmenter vous-même, sans remédier à vos maux. Fort bien ! Mais dépend-il de moi de séparer le chagrin du mal ? Vous étiez prédestiné, crie cet autre, par une fatale nécessité, à ce que tel malheur vous arrivât. Ma foi, celui qui a fait la prédestination est un être très-injuste, et je ne vois pas que votre

découverte soit fort consolante. Si vous êtes malheureux, assure gravement ce ballon bouffi qu' on appelle philosophe, c' est que vous devez l' être ; cet accident concourt à l' harmonie de l' univers : si cela n' était pas ainsi, le plan de la providence serait bouleversé. Au diable soit la philosophie et ses grands mots auxquels on n' entend rien que la suffisance du fat qui les prononce. Quel est le sot qui sera satisfait par de pareilles raisons ? Quand on me convaincrait

p80

que mes plaintes sont inutiles, soulagerait-on ma douleur ? Eh non ! On ne ferait que l' aggraver ; on me mettrait plutôt au désespoir par cette méthode, qu' on ne me consolerait. Je ne sais quel imbécille disait à un homme désespéré de la perte d' une personne qu' il chérissait, que ses pleurs ne la feraient pas revivre... et c' est pour cela même que je m' afflige, répondit celui-ci. Laisse-les dire, ô ma Sophie ! Tous ces charlatans qui ne parlent que de domter les passions, parce qu' ils sont incapables d' en sentir. Ils appellent leur dureté, sagesse ; et le triomphe de leur raison est fondé sur la sécheresse de leur coeur. Oh ! Qu' un de tes baisers me serait plus salutaire que toutes les méditations et les froides harangues de ces vendeurs de mots ! Je n' étais pas prédestiné à être malheureux, puisque j' ai goûté le bonheur suprême dans tes bras. Notre amour ne trouble point l' harmonie de l' univers, puisque le soleil ne fut jamais plus serein que lorsque nous en jouîmes ensemble, l' air plus pur que lorsqu' il nous était transmis par la bouche l' un de l' autre. Eh ! Comment l' amour pourrait-il intervertir l' ordre du monde qui ne vit que par lui ? ... ah ! Qu' on nous laisse nos chagrins, jusqu' à ce que les larmes du plaisir effacent les traces de celles que nous arrache la douleur. Nous pleurons, nous pleurons amèrement ; mais l' amour qui fait couler nos larmes, y mêle quelque douceur. Eh ! Qui

p81

de nous deux voudrait être heureux, tandis que l' autre moitié de soi-même gémit ? Voudrais-tu

recouvrer le bonheur ailleurs que dans
les bras de Gabriel ? Voudrais-tu effacer de ta
vie les momens qui nous ont conduits dans un
labyrinthe de peines ? Oh ! Non, puisque ce
serait détruire une partie de notre amour.
Nous ne serions pas exposés à tant de chagrins,
si nous eussions donné moins d' étendue
à notre bonheur ; à cause de cela, voudrions-nous
avoir été moins heureux ? Pour moi, je
refuserais la liberté à celui qui me l' offrirait
au prix d' ôter de ma mémoire les traverses
qui me l' ont ôtée, puisque ce serait priver
mon ame d' une partie de sa passion. Adieu,
ma Sophie-Gabriel, adieu ; reçois tous les
baisers de ton ardent et tendre époux.
24 août, dimanche. certains peuples de
l' Afrique, au moins aussi raisonnables que
nos dévots, prétendent, ma bonne amie,
que tout ce qu' ils souhaiteront dans le ciel,
viendra d' abord se présenter à eux. C' est-là
l' idée qu' ils ont du bonheur à venir. Si cette
croyance n' est pas chimérique, il serait aisé
de me rendre aussi heureux sur la terre que
je pourrais jamais l' être en paradis ; car je
ne forme qu' un souhait, je n' ai qu' un désir,
et la possession tranquille de Sophie suffit à
mon bonheur : ainsi je ne serais pas incommode
à leur dieu ; car, tandis que les uns lui
demanderaient des promenades magnifiques,

les autres une musique voluptueuse, ceux-ci
toutes sortes de plaisirs, ceux-là une variété
continuelle d' objets qui les intéressent
et les occupent, tous mes désirs, réunis en
un, n' exigeraient qu' une seule jouissance.
Toutes les facultés de mon ame tendent
vers toi : c' est Sophie que je veux voir,
entendre, aimer : c' est d' elle seule que je suis
capable de recevoir le plaisir et l' exercice de
tous mes sens intérieurs et extérieurs. Ainsi,
si le bonheur d' une autre vie doit être le bonheur
de l' homme tout entier, c' est ma Sophie
qui le constituerait encore. Quand bien même
on parviendrait donc à nous rendre de
vrais croyans , de zélés dévots, nous aspirerions
à nous réunir, comme les ames pieuses
aspirent à leur salut ; car c' est-là le nôtre.
Peut-on nous désapprouver de chercher à
anticiper sur le bonheur céleste, et nous assimiler
aux bienheureux dès cette vie ? ... comment

trouves-tu cette théologie, ma bonne amour ? Je crois qu' elle sera de ton goût, et cela me suffit ; car je prétends qu' elle ne soit qu' à notre usage. Laissons aux coeurs glacés la leur : que renfermés en eux-mêmes, ils feignent de s' élancer vers un être imaginaire, pour lequel ils ne se piquent d' amour, que parce que, ne chérissant dans le fait que leurs individus, ils s' intéressent on ne peut moins à ceux de leur espèce, ce qu' ils n' osent avouer : qu' ils gardent leur religion qu' ils

p83

accommodent à leur égoïsme et à leur méchanceté, ou plutôt qui en est le produit ; et nous suivrons la nôtre inspirée par la nature et dictée par l' amour ; nous écouterons notre coeur, et nous lui obéirons, hélas ! Quand nous pourrons, car nous ne sommes pas les plus forts : que dis-je ? Nous ne sommes pas maîtres du moindre de nos mouvemens ; mais nous le serons toujours de nos sentimens et de nos principes. N' est-il pas vrai, ô ma Sophie ! Nos membres peuvent céder à la tyrannie ; mais nous serions aussi vils que nos tyrans, s' ils pouvaient asservir nos ames. Luttons contre la mauvaise fortune, chère amante, et croyons que l' amour nous élevera au-dessus d' elle : soutenons courageusement nos cruelles épreuves ; le triomphe en sera plus doux, et notre passion, s' il se peut, plus heureuse et plus tendre. J' ai toujours vu, ma tendre amie, les hommes et les femmes donner une longue liste des vertus et des bonnes qualités qu' ils exigent de leurs amis, ou de leurs amans ou maîtresses ; mais bien peu tâchent de les acquérir eux-mêmes, ou d' en donner l' exemple. Pour moi, tout en avouant ta supériosité, et le plaisir délicieux que je ressens à trouver dans toi mille qualités qui me manquent, je crois du moins pouvoir assurer que je ne le céderai jamais à qui que ce soit en courage, en constance et en tendresse. Je t' accorde tout le reste, ô mon amie chère !

p84

Et je m' en glorifie, puisqu' étant un autre toi-même,

j' ai quelque droit de m' attribuer,
d' une certaine manière, tes vertus ; mais
laisse-moi le prix de la tendresse, et permets
que je partage celui de la constance et de la
fermeté. Le véritable devoir de l' amour est
d' inspirer de l' ardeur, du zèle, du courage.
Animé par un mobile si puissant, on se surpasse
soi-même ; et voilà pourquoi Gabriel
peut figurer quelquefois à côté de Sophie. -
j' ai passé de mon trou à un autre trou, ma
tendre amie, auprès duquel on a jargonné ce
tissu de solécismes qu' on appelle la messe ;
mais je ne me suis pas pour cela élevé de l' amour
profane à l' amour divin, car j' avoue
que je suis terrestre.
26 août, mardi. j' ai dormi assez long-tems,
mon amie chère, et j' en avais bien besoin,
car je souffrais cruellement, et je ne suis
point tranquille encore. Ma faiblesse est
extrême : je ne puis pas me lever de ma chaise
sans être couvert de sueur. Mais quelque tourmenté
que soit mon corps, ce n' est pas la partie
de mon être la plus malade : mon coeur
et ma tête sont excessivement agités, et je ne
sais à quoi aboutiront tous ces combats. Mon
ame flétrie par la douleur est fermée à tout
autre sentiment que l' amour désespéré. Une
sombre mélancolie, une tristesse habituelle
ont succédé à cette sérénité, à cette humeur
enjouée, vive et même pétulante, qui formaient

le caractère de ton Gabriel. Il est vrai
qu' il était déjà fort altéré, et que l' infortune
avait beaucoup pris sur moi ; mais je n' étais
encore qu' inégal, et tu me le pardonnais.
L' amour, les désirs, toutes les affections les
plus douces régnaient sur moi avec empire,
et prenaient tous les jours de nouvelles forces,
quoique resserrées quelquefois par des mouvemens
subits ; mais aujourd' hui tout a pris
en moi la teinte du deuil que je porte, et
l' espérance ose à peine approcher de ma caverne.
ô mon amie ! Ce n' est pas la moindre
de mes inquiétudes, que de craindre de perdre
dans cet horrible séjour, presque tout ce qui
t' a pu plaire en moi. Hélas ! Je le sais depuis
long-tems : il est plus facile à un homme adroit
et rusé, qui n' est point amoureux, de persuader
à sa maîtresse qu' il l' aime, et d' arriver
à son but, qu' à celui qui sent vraiment une

passion violente. L' amour sincère est accompagné
de mille soucis, d' impatiences, de ressentimens
qui rendent un homme peu aimable
aux yeux de la personne qu' il veut toucher,
si elle n' est blessée du même trait. J' avoue
que je ne l' ai jamais été moins que depuis
que je te connaîs, et je vais achever de perdre
le peu qui me restait. Mon amour rempli de
craintes m' abat l' esprit, me navre le coeur,
me brise par des secousses cruelles. Ah ! Sophie,
le contraste est trop fort ; passer du
bonheur suprême au plus terrible malheur,

p86

est au-dessus de l' humanité. Livré, dans la
solitude, aux regrets, au désespoir, à la haine,
que veux-tu que je devienne ? Hélas ! Puissé-je
conserver ma raison ! Alors je mériterai du
moins toujours ton estime : elle soutiendra ta
tendresse. ô mon amie, comme ton Gabriel
est dégradé ! La nature l' avait-elle donc fait
pour perdre des jours inutiles dans un gouffre
tel que celui-ci ? Son esprit mâle et actif
n' avait-il pas une autre destination ? Son coeur
bon et tendre ne méritait-il pas un autre sort ?
Hélas ! Je ne demandais rien que ce que je
possédais : mon ambition était satisfaite, et
toutes mes passions enchaînées par l' amour.
L' orage de l' adversité s' est levé contre moi :
c' est du port même qu' il m' a arraché ; et,
ce qui est mille fois plus douloureux que tout
le reste, je n' ai pas péri seul dans ce funeste
naufrage. Mon amie, nous l' avons prévu ;
mais l' avons-nous pu éviter ? Ah ! Je crois que
non, puisqu' il n' était pas dans nous de présumer
d' horribles perfidies. Celui qui a dit,
qu' on doit vivre avec son ami comme devant
devenir notre ennemi, était peut-être fort
prudent : mais cette maxime n' est pas à notre
portée ; elle sent trop la ruse ; elle ravit un
des plus grands plaisirs de la vie ; elle ne
saurait enfin s' accorder avec la droiture de notre
coeur, même aujourd' hui que le malheur a
dû nous rendre si défians. Nous nous garderons
bien de croire aux amis ; mais, si sous

p87

ce nom l' on nous surprenait encore, nous serions encore trompés, et le monde serait assez vil pour condamner plutôt notre imprudence que la perfidie dont nous serions victimes. Ne nous engageons donc plus dans de dangereuses amitiés ; car nous ne devons compter ni sur notre expérience (elle ne nous a donné que des craintes), ni sur notre discernement (quiconque touchera notre coeur, aveuglera notre esprit). Quant à la finesse, c' est encore une faculté hors de notre portée ; et ne nous en plaignons pas, ma divine amie. Va, laisse dire ; la finesse ne fut et ne sera jamais que le partage des esprits médiocres et des coeurs équivoques : c' est une vue courte qui découvre les petits objets qui l' avoisinent, et ne peut saisir ceux qui sont éloignés. La ruse est le talent des égoïstes, et ne peut tromper que les sots qui prennent la turbulence pour l' esprit, la gravité pour la prudence, l' effronterie pour le talent, l' orgueil pour la dignité. Laissons le masque à ceux qui ne pourraient, sans rougir, se montrer à visage découvert. Pour nous, soyons francs et sincères ; nous n' avons rien à perdre à nous montrer tels que nous sommes aux honnêtes gens. Soyons réservés avec les autres, discrets avec tous ; mais ni faux, ni fins avec personne.
-je suis bien empressé de revoir Monsieur R pour savoir comment il aura pris la proposition de mettre à part une somme pour notre

enfant. Si je vois qu' il y consente volontiers, je lui demanderai qu' il soit ici. Pour deux louis par mois, il serait parfaitement bien au château : encore la nourrice ne demanderait-elle que huit liv, et j' emploierais trois liv pour lui acheter de tems en tems de la viande de boucherie. Je mettrais, en outre, douze ou dix-huit francs de côté par mois pour acheter ce qu' il faudrait pour l' entretien de l' enfant, et tu ferais de ton côté ce que tu pourrais. Hélas ! Tu voudrais sûrement bien lui servir de nourrice toi-même, et je serais bien plus tranquille pour ta santé. D' ailleurs il m' eût été si doux qu' il s' imbibât de ta substance, qu' il pompât tes vertus ! L' agneau qui tette une chèvre, prend les inclinations de sa nourrice ; sa laine s' altère et se rapproche du poil. Une greffe entée sur une tige de différente

espèce, change les productions de cette tige. Notre pauvre enfant tombera dans les mains d' une femme qui ne sera peut-être saine ni de corps ni d' esprit, et qui n' aura sûrement jamais la cent-millionième partie de ta tendresse pour ce pauvre petit innocent. Il est certain que les humeurs et les qualités d' une femme doivent passer, avec son lait, dans le corps d' un enfant ; et une expérience très-générale confirme les raisonnemens de la théorie. Pourquoi les affections morales ne se communiqueraient-elles pas comme les infirmités physiques ? Ne découlent-elles pas de la même

source ? Oh ! Mon amie, qu' il t' eût été agréable de prodiguer tes soins et ton sang à l' enfant de Gabriel ! Que tu es loin de penser comme ces mères aussi folles que dénaturées, qui prennent des prétextes faux et donnent des raisons absurdes pour se dérober au devoir le plus sacré de la nature, et à leur intérêt le plus pressant ! Elles immolent leur fruit à leur caprice, à leur passion, à leur insensibilité ; et le plus souvent, par une juste vengeance de la nature, elles sont les victimes de leur inhumanité. Chère, chère Sophie ! Qu' il te sera cruel, après avoir porté et nourri neuf mois dans ton sein cette précieuse partie de toi-même et de ton ami, d' abandonner ton enfant lorsqu' il verra le jour, et que, par ses cris et ses larmes, il implorera ton secours, il te sollicitera de lui donner ta mamelle remplie de sa subsistance ! Une véritable mère ne doit pas seulement produire ; elle veut nourrir et entretenir encore, comme la terre, cette mère commune de tout ce qui a vie. Ah ! Que cette cruauté favorisée par la mode, est sûrement loin de ton coeur ! Que tu désirerais de sacrifier la coutume à la nature, et non pas la nature à la coutume ! Mais, hélas ! La nécessité, l' impérieuse nécessité nous impose ses rigoureuses lois. Aidons du moins, autant qu' il sera en nous, le fruit de nos entrailles, jusqu' à ce que nous puissions le recueillir dans notre sein. Tu me dis quelque

part : *le voilà réalisé le projet chéri ; mais ce n' est pas pour nous* . Ah ! Cela est trop vrai, et tu seras la première à t' en apercevoir, ô ma malheureuse amie ! Si ta maison eût été tranquille, convenable et décente, je n' aurais pas balancé à te conseiller de nourrir, et tu ne te le serais pas fait dire. Mais l' intérêt de l' enfant se taît devant celui de la mère ; et je ne voudrais pas, pour rien au monde, que tu restasses dans cette maison deux heures de plus que tu n' y seras contrainte. Cette privation n' en est pas moins un grand chagrin pour moi, et sera un supplice pour toi qui baigneras de larmes bien amères ton malheureux enfant, quand on l' arrachera de tes bras ; encore douté-je qu' on te le laisse embrasser. ô mon amie ! Si tu obtiens cette grace, donne-lui pour moi de tendres et tristes baisers. Qu' il reçoive de ta bouche le gage de ma tendresse, et peut-être, hélas ! La seule assurance qu' il en aura jamais. Oh ! Non, le sort sera moins cruel pour Sophie que pour son époux : tu le reverras, cet enfant de nos plaisirs et de nos larmes : tu lui apprendras le nom de son père : tu lui diras qu' il fut le plus tendre et le plus malheureux des hommes ; que tout son bonheur eût été de faire le tien et le sien ; qu' il expira en nommant son épouse et son enfant ; qu' il n' aima et ne regretta la vie que pour eux, et que le plaisir de les voir un instant lui eût fait oublier tous ses malheurs. -adieu, chère

p91

amante : je suis trop attendri ; je ne te dirais plus que des choses trop tristes. -reçois mes baisers, mes tendres baisers, et aime ton fidèle Gabriel qui t' adore et t' adorera à jamais.
à Sophie.
27 août 1777.
J' ai beaucoup saigné du nez cette nuit, mon adorable amie, et cela m' a réveillé au milieu d' un songe bien doux. J' étais avec toi à P. Nous étions seuls ; j' humectais de mes lèvres tes paupières mourantes où pesait le doux poids de mes baisers. Je séparais ta bouche en deux roses, et, descendant toujours, je m' ouvrais un passage dans tes plus secrets appas. Je t' enveloppais de mon amour ; nos coeurs s' appelaient, se répondaient : nos haleines

unies formaient de voluptueux murmures ; des
soupirs entrecoupés tenaient lieu
de nos voix qui n' étaient plus ; je venais
d' expirer : ton ame allait suivre la mienne...
mais, hélas ! Cette illusion a fui comme une
vapeur légère... ô mon amie ! Ces rêves
brûlans m' offrent l' objet que je désire ; mais
je n' en saurais jouir... s' ils donnent quelque
plaisir, il est sitôt évanoui ! Loin d' appaiser
la soif qu' il procure, il ne sert qu' à la redoubler.
Toujours enflammé et jamais satisfait,

p92

je me consume, et mes pleurs n' éteignent pas
le feu qui me dessèche. -hier, en travaillant
à mon quatrième dialogue, j' ai éprouvé
un vrai plaisir ; c' est d' avoir trouvé et réuni
la démonstration complette que tu ne m' as
rendu heureux que parce que tu l' as dû. Telle
que je l' ai écrite, je la mettrais sous les yeux
du moraliste le plus sévère, pourvu qu' il
ne fût pas bigot. Ce dialogue est trop long
pour que je te le transcrive ; mais je veux te
dire en substance comment j' ai prouvé que,
comme Madame De Monnier, tu étais libre
de me rendre heureux. C' était là sans doute
ce qu' il y avait de plus difficile à manier,
car tu n' avais pas fait le voeu de chasteté, et
tu étais maîtresse de ta personne, si les devoirs
de la fidélité conjugale ne te liaient pas.
Après avoir invoqué mon honneur et ma générosité,
tu me demandes 1 si j' approuve
la conduite de Madame De Mirabeau ; 2 si les
devoirs du mariage sont des mots dépourvus
de sens : et je réponds à la première question :
non, sans doute ; je la déteste : mais c' est
plutôt sa perfidie que son infidélité que
j' abhorre.
Si elle eût choisi tout autre amant que
l' homme qui me devait tout, qui avait mon
amitié, que je regardais comme un frère,
qui m' a trahi à l' ombre de ma confiance, elle
me serait moins odieuse. Cependant ce n' est
ici que mon sentiment particulier que j' expose,
et mon opinion n' est pas un principe. L' infidélité

p93

de Madame De M serait toujours une
action très-lâche, quel que fût son complice.
Elle m' avait épousé par amour, disait-elle :
j' avais été préféré par son choix à cinq rivaux.
Je lui avais fait de grands sacrifices pour
sauver sa réputation : j' avais lutté contre ma
famille et la sienne, et bravé tous les malheurs
que me présageait l' odieuse parcimonie de
mon père. Mes procédés ne se sont pas démentis
un instant. La plupart de mes dettes
ont été contractées pour elle. J' ai couru
au-devant de ses goûts, et prévenu toutes ses
fantaisies. En un mot, je me suis toujours conduit
avec elle comme si j' étais son amant,
et je ne l' étais pas. Mon âge et ma conduite
ne lui laissaient point d' excuse. C' est donc de
gaieté de coeur, si je puis m' exprimer ainsi,
et par une infâme dépravation d' ame et d' esprit,
qu' elle s' est égarée. Aucune de ces
circonstances n' a de rapport à toi. Immolée
à la cupidité de ta famille, tu as été plutôt
livrée que mariée. Cette différence infinie en
apporte une considérable dans vos devoirs
mutuels. Mais il ne faut pas traiter une question
si importante, seulement dans quelques-uns
de ses détails ; il faut l' approfondir. Les
devoirs du mariage sont-ils un vain nom ?
La réponse n' est pas douteuse. Le mariage
est une institution civile souverainement
respectable : c' est un contrat sacré, dont les
obligations sont la base de la société. Elles

intéressent à la fois l' ordre politique et le
bonheur des individus, même des célibataires ;
car ils ont un père et une mère, et
l' union domestique est le meilleur garant du
bien-être des enfans. Tous les hommes sont
donc intéressés à respecter et à maintenir la
force du lien conjugal ; et si quelques
circonstances peuvent excuser l' infraction des
devoirs qu' il impose, aucune ne la justifie.
Ce n' est pas là la morale du siècle, mon
amie, mais c' est la vérité ; et je suis incapable
de l' altérer, quoique je n' aie point été
assez vertueux pour me conduire selon ces
principes. Mais, ma Sophie, es-tu mariée ?
Unie à un homme qui serait bien ton aïeul,
tu n' as de commun avec lui que les armes,
la livrée et le nom. -mon amie, ceci n' est-il
pas plutôt une *excuse* qu' une *justification* ?

Je me sers de ta propre distinction, parce qu' elle exprime parfaitement mon idée. Je serais peut-être moins coupable qu' un autre de céder à l' amour, mais je serais coupable. Tu supposes que mes sens me commandent tellement, que l' indispensable sceau du mariage est pour moi la jouissance ; et cette supposition me paraît humiliante. Mon amie, nous ne nous sommes pas proposé de faire des romans platoniques. Nous examinons ce qu' exigent de toi les différens devoirs d' une femme, et d' une femme mariée ; et la fidélité conjugale est celui auquel nous nous arrêtons

en cet instant... qu' est-ce que le mariage ? C' est l' union d' un homme et d' une femme, dont la société se rend le garant. Mais pourquoi s' en rend-elle le garant ? C' est sans doute parce qu' elle y a un intérêt. Cet intérêt est la naissance des enfans qui en doivent provenir, et sur lesquels elle a des droits, et leur existence civile qu' elle doit assurer et maintenir. Le but social du mariage est donc la propagation de l' espèce ; et cela est si vrai, que les lois sont toujours prêtes à dissoudre toute union dont l' un des contractans ne peut remplir ce but. La fidélité conjugale n' est un devoir qu' en ce sens, quoique, considérée comme chasteté, elle soit une vertu morale. Nous n' en sommes point encore à cette question, que nous agiterons tout-à-l' heure : je n' ai prétendu qu' examiner en ce moment ce que tu te devais comme Madame De Mo ; et je vois que tu es parfaitement libre. -si cela n' est pas raisonné, ma bonne Sophie, je ne m' y connaîs point. Je passe ensuite à toutes les autres faces de cette question. Je te demande si, quand tu fais une société agréable avec Monsieur De M, tu n' es pas acquittée envers lui des obligations que tu lui as pour la petite partie de sa fortune que tu partages ? Quelle prétention il peut avoir sur tes charmes dont il ne peut pas jouir ? S' il doit être tout à-la-fois auprès de toi vil eunuque et sultan impuissant ? Je te prouve qu' il recueillera des

avantages très-réels pour une perte très-imaginaire, puisque, te trouvant plus heureuse, tu combattras plus aisément le mépris et la répugnance que t' inspirent son humeur superstitieuse et monacale, son ame aride et inflexible, que lorsque tu ne peux t' empêcher de penser que cet homme, que tu as si peu de raisons d' estimer et d' aimer, est la cause du malheur de l' amant que tu chéris. Après cela, je passe à l' examen de la vraie et de la fausse pudeur, de la vraie et de la fausse chasteté, etc. En un mot, je te répète toute la conversation qui a fait mon bonheur ; et, à ce propos, je pense à la singularité unique qui fit que ce fut devant trente personnes que tu pris la résolution qui est ordinairement si cachée, et que je te dis (à l' oreille, il est vrai) toutes mes raisons pour t' y décider. Remarque qu' il fallait absolument que cela fût ainsi ; car, quand j' étais seul, je n' étais occupé que de mes desirs, et toi qu' à te défendre. Quelqu' éloquens que fussent mes baisers, ils ne te persuadaient pas. Je t' attaquais sans cesse : il fallait une trève pour pouvoir capituler ; et la présence d' un cercle aussi nombreux qu' importun, pouvait seule te la donner. ô mon amie ! D' un bout à l' autre ils sont bien uniques, nos amours. Notre tendresse est sans exemple, aussi bien que les événemens qu' elle a suscités. Tout mon quatrième dialogue est très-joli. Quand tu m' auras envoyé beaucoup de

papiers, je te les ferai passer tous ; mais comme ils ont chacun quatre grandes pages in-folio, et quelques-uns plus, tu vois bien que je ne puis pas faire une pareille dépense sans me réduire à la mendicité. Adieu, mon amie bien chère. Je suis très-las d' attendre P ; mais je n' ose pas t' en parler, de peur de devenir si triste, si triste que j' en perde la raison. J' aime bien l' égarer sur tes lèvres et sur ton sein. Ah ! Combien de fois j' y ai trouvé le délire et laissé la vie ! -adieu, chère amante, épouse adorable, univers, Sophie-Gabriel, charme de ma vie, consolation de mes maux, et tout ce que j' adore et adorerai toujours.
à Sophie.
F sort d' ici ; il me rassure sur mon oeil qui est presqu' absolument fermé. Il me dit que

je suis l' enfant gâté de Monsieur De R ; qu' il
l' a fait prier ce matin d' aller chez lui au
sortir du donjon, pour lui dire comment je
suis. Cela lui paraît d' une merveilleuse tendresse.
Nous avons un peu ri ensemble, et
Bérard en tiers, de ce qu' il me dit l' autre jour
sur notre nourriture. Ils assurent qu' ils
prendraient à prix fait de nous nourrir à un écu,
et y gagneraient gros, et que nous ne pouvons
coûter 40 sols, traités comme nous sommes.
C' est donc 4 livres qu' il gagne par jour sur

p98

chacun de nous : mettez qu' il y ait toujours,
l' un portant l' autre, dix prisonniers ; c' est
40 livres par jour : en outre le roi lui passe
quatre mortes-payes, ce qui fait 24 livres ;
c' est donc 20000 livres de rente qu' il se fait
sur notre seule nourriture, sans compter les
profits sur le bois, les appointemens, les jardins,
etc. Je trouve tout simple qu' il gagne
dans sa place, puisqu' il a cru devoir l' accepter,
et que ce sont des émolumens dont
ses prédécesseurs ont joui en tout tems ; mais
il ne devrait pas me croire assez simple pour
penser qu' il fait la guerre à ses dépens, et par
conséquent son conte était au moins inutile.
F qui est goguenard, est fort bon à entendre
sur cela ; et j' en suis d' autant plus content,
que, ne le croyant ni patelin, ni courtisan,
ni hypocrite, je compte bien plus sur lui. Je
ne l' ai vu qu' un instant, et devant le porte-clef ;
ainsi nous n' avons parlé ni de toi, ni de
P : mais nous avons l' air de nous entendre à
merveille ; car rien ne ressemble mieux à la
plus vive amitié, que les liaisons que l' intérêt
de notre amour nous fait rechercher et cultiver,
quoique, dans le fait, je te le répète
une seconde fois, l' amour et l' amitié s' excluent
l' un l' autre. Je ne t' aurais pas dit cela
autrefois, parce que j' aurais craint d' avoir
l' air du despotisme ; mais tu m' as enhardi,
en me peignant dans tes dernières lettres la
situation de ton ame inaccessible à tout autre

p99

intérêt que celui de la passion dominante.

Ah ! Quel plaisir tu m' as fait ! Et qu' il m' est doux de pouvoir te dire librement qu' on n' aime autant qu' on peut aimer, que lorsqu' on aime uniquement un seul objet, sans distinction d' amour ni d' amitié ! -j' avais une sorte de pressentiment intérieur que je verrais P aujourd' hui ; mais ce n' était qu' un desir travesti : je vois qu' il y faut renoncer. Hélas ! Ce n' est jamais sans avoir les yeux pleins de larmes, que je prends ce parti à la fin de chaque jour. Adieu, ma bien-aimée, adieu, la plus aimable et la plus aimée des femmes ; je presse ton coeur contre le mien, et mes lèvres ardentes cueillent sur tes lèvres humides le bonheur et la volupté. Donne-la, ah ! Donne-la, cette langue parfumée que je cherche, et qui m' apporte la vie et la mort.
7 septembre, lundi. être avec les gens qu' on aime, dit la Bruyère, cela suffit. Rêver leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifférentes, mais auprès d' eux, tout est égal. ô mon amie, que cela est vrai ! Et qu' il est vrai aussi qu' on en prend tellement l' habitude, que cela devient une partie nécessaire de l' existence ! Hélas ! Je sais bien, je dois savoir trop bien, depuis trois mois que je gémis loin de toi, que je ne te possède plus, que mon bonheur est fini. Cependant, chaque matin, lorsque je me réveille, je te cherche ; il me semble que la

moitié de moi-même me manque, et cela est trop vrai. Vingt fois dans le jour je me demande où tu es : juge combien l' illusion est forte, et qu' il est cruel de la voir disparaître ! Lorsque je me couche, je ne manque pas de te faire ta place ; je me pousse tout près du mur, et laisse un grand vide dans mon petit lit. Ce mouvement est machinal, ces pensées sont involontaires. Ah ! Comme on s' accoutume au bonheur ! Hélas ! On ne le connaît bien que lorsqu' on l' a perdu ; et je suis sûr que nous ne savons combien nous sommes nécessaires l' un à l' autre, que depuis que la foudre nous a séparés. Elle n' est pas tarie, la source de nos larmes, chère Sophie : nous ne nous guérirons point, nous ne nous consolerons point ; nous avons dans le coeur de quoi toujours aimer, et, par conséquent, de quoi toujours pleurer. Laisse dire ceux qui prétendent être sortis

d' une grande affliction par vertu, ou par force
d' esprit ; ils ne sont consolés que parce qu' ils
sont faibles et légers. Il est des pertes auxquelles
on ne doit pas s' accoutumer ; et lorsqu' on
ne peut plus faire tout le bonheur de
ce qu' on aime, on en doit faire le malheur :
disons la vérité même, on le veut ; et ce
sentiment délicat, quoi qu' on en puisse dire, est
dans la nature d' un tendre amour. Sophie ne
serait-elle pas désespérée, si elle savait Gabriel
consolé ? Eh bien ! Pourquoi le même
sentiment serait-il interdit à Gabriel ? Il est

p101

vrai, il est très-vrai, très-exact que dans une
grande passion, on aime sa maîtresse ou son
amant plus que soi-même, mais non pas plus
que leur amour ; on peut tout sacrifier, que
dis-je ? On desire tout sacrifier, excepté la
tendresse de l' objet aimé. S' il est un être
humain qui pense autrement, qu' il ne se croie
pas plus désintéressé que moi ; il n' est que
moins amoureux. Il n' est qu' un seul moyen de
sacrifier l' amour de ce qu' on idolâtre ; c' est de
se percer le coeur. Si je croyais que ma mort
fût nécessaire à ton bonheur, et que tu pusses
le recouvrer à ce prix, je ne balancerais pas
un instant à m' immoler. Je le ferais avec joie,
parce que je t' obligerais ; mais sur-tout, parce
que c' est une vengeance très-douce pour celui
qui aime comme moi, de faire par son procédé,
d' une amante ingrate, une personne
très-ingrate. Je le ferais sans regret, parce
qu' il serait évident que tu ne m' aimes plus,
puisque tu pourrais être heureuse indépendamment
de moi, sans moi. Ce n' est donc pas
ton amour que je sacrifierais ; c' est ton
inconstance dont je me vengerais sur moi-même,
seule manière de me venger de Sophie.
Loin de renoncer à ta tendresse, je me punirais
de l' avoir perdue. L' amant qui ne pense
pas ainsi, se trompe lui-même, ou veut tromper :
il croit aimer plus qu' il n' aime, ou veut
le faire accroire. Pour moi, aussi simple que
vrai, voilà ma profession de foi. Je puis te

p102

sacrifier tout au monde, excepté ton amour. Je ne sais si c' est manquer de générosité, et le jour où tu le croiras, je suis prêt à m' en punir ; mais je sens que j' aime ainsi, et je ne crois pas qu' il soit dans l' humanité d' aimer plus que je fais : car mon coeur a un degré d' énergie et d' activité dont je n' ai point vu d' exemples ; et jamais amant ne dut autant à une aussi aimable maîtresse, que Gabriel reconnaît devoir à Sophie. C' est un plaisir si pur pour mon ame que celui de la reconnaissance, qu' elle suffirait pour me rendre amoureux ; mais ma tendresse est fort indépendante de toute autre considération qu' elle-même ; et je doute que, quand tu m' aurais poursuivi de la plus belle haine, j' eusse pu guérir de mon amour, une fois que je t' ai connue, tant il est devenu rapidement mon despote et mon maître. Tandis que tes agrémens, ta fraîcheur, ta physionomie fine, douce et voluptueuse occupaient mes yeux, chacun de tes discours allait jusqu' à mon coeur. J' aurais bien voulu jouir des droits d' amant et n' être que ton ami, car je craignais terriblement l' amour ; mais tu me menais malgré moi plus loin que l' amitié, et c' est de très-bonne foi que je te disais que je ne pouvais pas être ton ami. Trop jeune, trop jolie pour ne pas plaire à mes sens, tu étais trop séduisante pour ne pas intéresser mon ame. Chaque découverte que je faisais, serrait mes liens. Pleine de vivacité et de

sentiment, quoique dérobant celui-ci le plus souvent que tu pouvais, tu me surprenais et tu me touchais. Ces saillies si heureuses et si naturelles qui sortent de ta bouche comme un éclair, et frappent d' autant mieux qu' elles sont plus imprévues, m' enchantaient ; et quand je réfléchissais, j' étais troublé. C' était ce trouble-là qui m' inquiétait. Cependant je me rassurais. Je disais : j' en ai tant vu, tant eu ! Elle a si peu d' expérience ! Comment me subjuguerait-elle ? C' est un enfant. Mais cet enfant était si aimable, flattait tant mon amour-propre, par l' avidité avec laquelle elle m' écoutait, le compte qu' elle semblait faire de ce que je disais, le discernement avec lequel elle appréciait les moindres mots, que sa société me paraissait délicieuse, et me devenait un besoin très-impérieux. Rien de ce

qui sortait de ma bouche n' était perdu avec
toi ; mais mille petits riens qui échappaient,
étaient aussi avidement recueillis. Nous
nous aimions déjà sans vouloir nous l' avouer
à nous-mêmes. Si simple, si naïve, et par
cela même si éloquente, ma Sophie me paraissait
un chef-d' oeuvre de sincérité et de sensibilité :
il ne lui manquait que de l' ardeur, et
l' amour me promettait à l' oreille de lui en
donner. Elle était *elle* , ne ressemblait à rien,
avait même des singularités ; mais tout cela
lui allait si bien, qu' eût-elle été farouche,
j' aurais voulu l' apprivoiser ; et je ne sais quoi

p104

m' assurait que j' en viendrais à bout. Je ne
me suis pas trompé ; mais, en séduisant, j' ai
été séduit, et je ne m' y attendais pas, et je
le craignais même. Insensé que j' étais ! à
quel bonheur je voulais me refuser ! Je substituais
l' orgueil à l' amour ! Pardonne, ô ma
Sophie, pardonne ; je ne connaissais pas les
délices d' une tendresse mutuelle : toi seule
pouvais me les faire goûter. J' ai bien expié
mon crime. Ah ! Je chéris mes chaînes mille
fois plus que je ne les ai craintes.
à M Lenoir.
17 septembre 1777.
Je prends la liberté de vous adresser, monsieur,
une nouvelle lettre pour ma mère. Je
suis fort inquiet de n' avoir point reçu de réponse
à celle que vous m' avez permis de lui
écrire. Sa santé est très-mauvaise depuis quelques
années ; et c' est un vif sujet d' alarmes
pour moi, dans un moment où je n' ai de compagnon
que ma tristesse et mes craintes. Je
ne saurais douter que ma mère n' eût eu beaucoup
d' empressement à me donner de ses nouvelles,
si quelqu' obstacle invincible ne l' en
avait empêchée. Cet obstacle ne peut venir
de l' autorité, puisque vous avez approuvé que
je lui écrivisse. Trouvez bon que je lui demande
quel il peut être, et que je lui recommande

p105

encore de se contenir dans les bornes
qui nous ont été prescrites. Je crains que

cette réserve ne lui ait beaucoup coûté. Elle
a la vivacité d' un coeur sensible. Après quinze
ans de persécution, on est trop excusable
d' avoir quelqu' humeur, et il paraît dur à
cinquante-deux ans d' être obligée de se gêner
en écrivant à son fils. Pour moi, qui suis
aussi malheureux qu' elle, mais qui ai moins
de droit à l' indépendance, je sens autant que
je le dois, monsieur, combien il entre de
bonté dans la permission, quoique limitée,
que j' ai reçue de vous, de m' entretenir avec
elle ; et ma reconnaissance est très-sincère et
très-pure.
J' ai une autre demande à vous faire, monsieur,
qui ne vous paraîtra pas moins juste,
et que je ne vous adresse cependant qu' avec
répugnance ; mais la nécessité m' y contraint.
Depuis trois mois que je suis arrivé ici
avec un très-petit porte-manteau, M De
Rougemont a eu la bonté de représenter
plusieurs fois mes besoins ; mais mon père
n' a pas daigné s' en occuper encore. Il est
cependant vrai, monsieur, que je suis presque
nu, réduit à deux culottes de basin,
à un habit qui tombe en loques, et que je
n' aurais point de bas, si M De Rougemont
n' avait bien voulu m' en faire donner.
En vérité, monsieur, il est aussi désagréable
pour moi d' écrire de pareils détails, qu' il

sera ennuyeux pour vous de les lire ; et ce
n' est pas sans étonnement que je me vois
forcé de demander à être vêtu. Tout me manque ;
je n' ai précisément ici que la nourriture
de bonne, sans doute parce qu' elle ne dépend
point de mon père ; mais la nourriture
n' est pas le seul nécessaire physique. Il est
bisarre que mon père m' ait arraché à grands
frais d' un pays où je ne faisais point de mal,
où je ne lui coûtais rien, pour me plonger à
la fois dans un cachot et dans la plus
complète indigence. Si le roi jugeait à propos de
faire mettre ici le fils de mon fermier, il y
serait mieux que je ne suis, parce que le roi
donne l' entretien outre la subsistance ; et
certainement, quand ses ministres ont accordé
à mon père que je fusse détenu dans
ce fort, ils n' ont pas prétendu lui permettre
de tout me refuser. Quand il ne pourrait m' y
entretenir qu' à ses frais, il y serait obligé,

puisqu' il m' y a fait mettre. Je ne lui demandais pas cet asyle, et, s' il veut m' en faire ouvrir les portes, je vivrai sans secours. Mais quel nom donner à ses refus, lorsqu' on pense qu' il touche depuis quatre ans mes revenus, et qu' il en dispose à sa volonté ? Je ne sais pas si je m' aveugle ; mais cette conduite me paraît à moi-même si singulière, qu' à peine la surprise laisse-t-elle dans mon coeur place au ressentiment.
Tant qu' on se contentera de représenter à

mon père et de recevoir ses promesses, il faut s' attendre à d' éternels délais. J' ose donc vous supplier, monsieur, de lui faire déclarer formellement, et le plus formellement possible, que l' intention du ministre n' est pas que je sois dénué de tout. Mon silence doit lui prouver que ce n' est pas pour mon plaisir que je l' importune. C' est à regret que je réclame une très-petite partie de ce qui est à moi. S' il veut me permettre d' aller chercher fortune dans un pays qu' il n' habite pas, je lui abandonnerai volontiers la jouissance de la mienne. Je voudrais qu' il fût aussi bien en mon pouvoir de lui céder tous mes droits à venir. Si ce n' est point dans une prison perpétuelle qu' il a prétendu me confiner, il ferait mieux de s' épargner des frais qu' il trouve si onéreux ; je le délivrerais de moi, dussé-je mettre les mers entre nous ; il serait moins contrarié, et moi moins malheureux. Si c' est ici la dernière demeure qu' il me destine, qu' il se résolve du moins à me vêtir pendant quelque tems ; je puis l' assurer que cela ne sera pas très-long.
J' ai l' honneur d' être, avec des sentimens respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p108

à Sophie.
C' était Ninon Lenclos qui disait qu' elle remerciait Dieu tous les soirs de son esprit, et qu' elle le priait tous les matins de la préserver des *erreurs* de son coeur. Je dis *erreur* , pour que le mot effarouche moins ma pauvre mère ; mais qu' est-ce que Ninon entendait par *les sottises de son coeur* ? Les faux pas multipliés où l' entraînaient sa complexion et son tempérament. Elle-même n' approuvait sûrement point ses légérétés, ou plutôt ses prostitutions. Jamais on ne fut plus aimable en amitié, et plus méprisable en amour. Ma pauvre mère a d' autres inconvéniens encore à redouter de sa constitution presque aussi fougeuse qu' à vingt ans ; c' est l' emportement où elle l' entraîne, l' inégalité, les indiscrétions et les imprudences que cette inégalité nécessite. Je lui ai dit qu' elle était trop vraie ; mais dans le fait, elle n' est que trop inconsidérée.

à mesure que ses sens se sont éteints,
son caractère a pris de leur ardeur, et l' habitude
du malheur et de la contrariété a encore
accéléré cet embrâsement. Quand je lui
ai dit qu' on pouvait me faire le même reproche,
je n' ai prétendu parler que du défaut de méfiance,
sur lequel je ne puis me vaincre, et
qui me fait tant de mal. Quoiqu' une triste

p109

expérience m' ait convaincu qu' il y a très-peu
d' honnêteté dans ce monde, et m' ait donné
fort mauvaise opinion de l' humanité, je ne
sais point, ou je sais trop tard appliquer
cette mauvaise opinion à quelqu' un en particulier.
J' excepte, de la meilleure foi du
monde, de ma règle générale, ceux en qui
je vois quelqu' apparence de vertu ; et je suis
sinon surpris, du moins affligé quand je vois
que j' ai eu tort de les excepter. Tu es tout
de même, ô mon amie ! Et voilà dans quel
sens je prétends qu' il nous faut méfier de notre
coeur ; car il est certain que cette duperie est
la suite d' une bonté naturelle trop peu surveillée.
C' est vraiment à nous, et seulement
en ceci, que le mot *erreurs du coeur* convient.
Mais je n' ai jamais voulu profaner de ce nom,
ni notre amour, ni même aucune autre véritable
tendresse. Crois-tu de bonne-foi que ce
fût le coeur qui conduisît Ninon dans les bras
de dix hommes en un jour ? Ce qu' elle appelait
son coeur, était son tempérament inflammable,
aiguisé par une imagination pervertie
qui, quand elle était assouvie pour quelques
instans, trouvait un juge sévère dans
la droiture de ses sens et la délicatesse de
sa raison. Si son coeur n' avait pas été dépravé,
ou plutôt si elle avait eu réellement un coeur,
il aurait contenu cette imagination en lui donnant
pour pâture un seul objet de desir. Nous
savons bien, nous dont les sens ne sont pas

p110

plus engourdis que ceux de tant d' autres,
que quand on aime vraiment, ils sont
très-inflammables ; mais ce n' est qu' au feu de
la passion qu' ils peuvent s' allumer.

Certainement la véritable vertu ressemble aussi peu à ce que l' on appelle ordinairement ainsi, qu' au vice même. Elle n' est point cette exigence monacale et contradictoire à la nature, appelée continence. La véritable vertu ne dépend point du caprice des mortels, des illusions des fanatiques, des tems, des lieux, des sexes ; elle consiste dans un coeur droit, incapable de lâcheté, sincère. Mais on ne me persuadera pas que changer d' hommes au gré de l' appétit de ses sens, que faire un commerce de parjures et de tromperies, puisse s' accorder avec la vertu et l' honnêteté, telle que je la définis sans sévérité. Une femme peut être très-chaste et très-voluptueuse ; mais celle qui se prostitue à plusieurs hommes, ne peut pas plus être chaste, que celle qui trahit sa foi ne peut être honnête ; et, comme on l' a très-bien remarqué, la nature venge l' honnêteté trahie par le plaisir, en flétrissant ce plaisir. Toute femme libertine est bientôt blasée : d' autant plus malheureuse, qu' elle est plus méprisable ; d' autant plus éloignée de la volupté, qu' elle la poursuit avec plus d' ardeur. Mais est-ce l' amour qui guide cette *Messaline* ? On pourra donc dire des animaux les plus lubriques qu' ils sont très-amoureux ? On a appliqué le mot d' amour à l' action universelle

de la génération qui reproduit les êtres, parce que, par une fausse et ridicule délicatesse, le mot propre à cette opération de la nature est devenu trop libre pour des femmes qui n' avaient de chaste que les oreilles. Mais cette application détournée a avili ce mot si sacré d' *amour* . Les femmes galantes en ont été enchantées, parce qu' elles ont voilé de ce mot, toujours sûres de s' attirer de l' intérêt et de l' indulgence, leurs excès méprisables et même dégoûtans. Nous autres amans, nous nous inscrivons en faux ; et plus connaisseurs en vraie volupté que qui que ce soit, nous ne sommes pas moins avides des délices des sens ; mais nous savons que c' est de la sincérité, de la tendresse et de la vivacité qu' ils reçoivent leur plus précieuse saveur, et ce n' est qu' à cette réunion que nous devons le mot d' amour. Ne crois donc pas, ô mon amie ! Que le coeur puisse induire en erreur en amour ; c' est au contraire lui qui le discerne, et qui seul

peut préserver les femmes d' une avilissante galanterie. Ce n' est pas le coeur non plus qui produit les emportemens de la tête ; c' est au contraire lui qui la ramène. Ce sont les ravages de l' imagination qui, n' ayant plus de diversions du côté des sens, aigrissent le caractère, qui portent certaines femmes à des excès de déraison, tels que ceux qui font tant de tort à l' infortunée que nous plaignons. C' est

p112

cela qui me rend croyable cette puérile malice d' aller arracher des fruits non mûrs, pour faire enrager des religieuses qu' elle haît. Encore s' il y avait de la gaieté et de l' invention dans ce ressentiment, on en rirait ; mais malheureusement la tristesse et l' humeur ennuient et irritent lorsqu' ils ne touchent pas, et c' est ce qui arrivera à ceux sous la dépendance de qui elle est. La célèbre Madame De Mazarin, par exemple, celle qui s' enfuit en Angleterre, ayant été mise à Sainte-Marie de la bastille, où elle s' ennuyait, remplissait d' encre le bénitier pour faire barbouiller les nonnes. Cela divertit tout Paris. Elle s' était associée avec une certaine Madame De Courcelles aussi maligne qu' elle ; elles couraient par le dortoir pendant le premier sommeil des nonnes, avec beaucoup de petits chiens, en criant *tayaut* ! Une autre fois, elles demandèrent à se laver les pieds : les religieuses s' avisèrent de le trouver mauvais, et de leur refuser ce qu' il leur fallait, comme si elles eussent été là pour suivre leur règle. La duchesse et son amie remplissent d' eau deux grands coffres qui étaient sur le dortoir ; et parce qu' ils ne la tenaient pas, et que les ais du plancher joignaient fort mal, ce qui se répandit perça ce mauvais plancher, et alla inonder les lits des bonnes soeurs. Ces tours-là sont fort bons, et ne fâchent que les vieilles et les dévotes.

p113

Cependant, ma toute belle, ne va pas t' aviser de les mettre en pratique dans le couvent où tu vas : tu es assez espiègle pour

rivaliser avec Madame De Mazarin ; mais je
t' avertis que tu ne voudrais pas l' imiter en
tout ; ainsi, vaut autant ne pas commencer.
C' était la femme du monde qui avait le plus
de beauté, d' agrémens et d' esprit ; mais le
premier visage d' homme lui tournait la tête,
et elle a eu à peu près autant d' amans qu' elle
a vu d' individus de notre sexe. Les eunuques,
les laquais, étaient pour elle des hommes
comme les autres. Elle avait un odieux mari,
dévot, fanatique, cupide, fou ; elle le planta
là ; et il lui fit un grand procès qui ne
l' empêcha pas de vivre fort heureuse et très-libre
dans le pays étranger. Mais cette femme si
belle, qui avait apporté vingt millions à son
mari, c' est-à-dire, beaucoup plus que les plus
grandes reines de la terre n' en apportent à leurs
époux ; qui avait pensé épouser le roi d' Angleterre
et le duc de Savoie, ne put seulement
pas obtenir une pension honnête de M De Mazarin,
et vivait à Londres pensionnée par
le gouvernement. C' est elle qui, ne sachant
que faire un matin, jeta, avec sa soeur, quelques
centaines de louis par les fenêtres du palais
Mazarin, pour avoir le plaisir de faire
battre les laquais qui étaient dans les cours.
Eh bien, chère amante ! Elle est morte heureuse
et libre, cette femme qui avait fait un

tel éclat, ayant quatre enfans de son mari,
et traînant par-tout ses amans qu' elle laissait
là pour les premiers venus. Et toi, épouse adorée !
Toi, l' innocence et la vertu même, qu' aucun de ces
liens ne retenait ; qui avais un
mari tout aussi dévot, tout aussi bête, tout
aussi jaloux, tout aussi avare que le sien, et
qui était embelli, par dessus le marché, de
soixante-dix ans ; toi, qui ne connaissais aucun
des dédommagemens qui se présentaient
en foule à cette femme légère ; toi, qui n' as
fui qu' après la plus horrible des persécutions,
suscitée par ta propre famille, tandis
que la sienne la protégeait et la soutenait ;
toi, fidèlement, inséparablement unie à l' amant
à qui tu t' étais si généreusement sacrifiée ;
toi, modèle de constance, de tendresse,
d' innocence, de pureté, tu gémis dans une hideuse
maison, réceptacle de servitude et de
corruption ! Les tribunaux retentissent de ton
nom ! On veut te couvrir d' infamie, t' ôter

tous tes droits, ta modique dot ! Ta liberté
t' est déja ravie ! ô fortune ! Voilà de tes coups :
ô providence ! Voilà ta justice. Je me suis
rappelé les aventures de cette femme, qui
ont tant de rapport aux tiennes, en lisant un
livre où il en est question ; et cela m' a fait
faire de tristes et cruelles réflexions. Il y a
des mémoires d' elle que tu trouveras, je crois,
dans les oeuvres de l' abbé de saint-Réal, ou
même à part ; lis-les : elle y arrange tout à

p115

sa fantaisie ; elle n' y avoue aucun de ses torts :
mais cela est assez bien écrit, rempli d' anecdotes,
et l' on s' amuse avec elle, sans s' intéresser ;
car on voudrait plus de franchise, et
son affectation à vouloir paraître une vestale,
alors même que sa narration donne le plus à
entendre le contraire, n' inspire pas à beaucoup
près d' estime pour elle. Adieu, ma tout-tout
bien chère : embrasse-moi comme je
t' aime ; et crois que tu es pour ton Gabriel
la plus belle des femmes, comme tu es en
effet la plus aimable et la plus vertueuse.
11 septembre, jeudi. j' ai trouvé dans ce
recueil de mélanges où il est question de
Madame De Mazarin, des mémoires pour et
contre elle. Tu ne saurais croire combien il
y a de rapport entre M De Mazarin et M De
M, à la distance de la vieillesse près. Je vais
ramasser quelques-unes des anecdotes, des
folies de celui-là, pour que tu fasses la
comparaison de ces deux odieux personnages. Le
Mazarin était de la dévotion la plus monacale,
la plus folle et la plus absurde ; il faisait des
fondations de maîtresses d' école de cent mille
écus, tandis qu' il refusait tout à sa femme ;
il distribuait des catéchismes de sa façon
dans les villages ; (cela serait fort digne de
M De Monnier, s' il avait l' esprit de les
rédiger) il voulait ériger en couvens les
corps-de-garde des places où il commandait ; (M
De M, qui n' a point de commandement,

p116

assemblait ses domestiques pour prier Dieu,
et ne voulait pas qu' ils eussent des maîtresses.)

un des plus vieux domestiques de M De Mazarin, qu' il menait ordinairement en carrosse avec lui dans ses voyages, le pria de lui permettre d' aller à cheval, ne pouvant plus soutenir ses entretiens mystiques. (je crois que les gens de M De Monnier voudraient bien pouvoir s' affranchir du joug de sa dévotion.) M De Mazarin prescrivait la bienséance que doit garder un garçon apothicaire lorsqu' il donne un lavement ; défendait aux femmes de traire les vaches et de filer au rouet, à cause de la posture et du mouvement. (cette législation-là est dans le genre de M De Monnier.) M De Mazarin mutila toutes les superbes statues que lui avait laissées le cardinal, parce qu' il ne pouvait pas voir de nudités. (assurément voilà du Monnier tout pur.) il vendit sa charge de grand-maître d' artillerie, par scrupule que l' exercice dans la guerre n' en fût criminel. (M De Monnier a laissé perdre la sienne, pour être plus détaché des choses de ce monde par ce sacrifice de trois à quatre cents mille livres.) M De Mazarin était du zèle le plus ardent pour la conversion des autres. Un jour il alla trouver le roi pour l' informer que l' ange Gabriel lui était apparu, et l' avait chargé de dire à sa majesté de renvoyer Madame De La Vallière. Il m' a aussi apparu, lui répondit ce

prince, et m' a assuré que vous étiez fou. (tu sais combien M De Monnier s' intéresse au salut de tout le monde.) les rapports vont devenir plus étroits et plus surprenans encore. M De Mazarin, qui avait toujours le diable présent à son imagination, éveillait la nuit la plus belle femme de l' Europe ; devinerais-tu pourquoi ? Pour lui faire part de ses visions. On allumait des flambeaux, on cherchait par-tout ; Madame De Mazarin ne trouvait de phantômes que celui qui était auprès d' elle dans son lit. (tu te souviens bien du tems où tu étais éveillée pour écouter le moindre bruit que faisait une souris ; mais ce tems n' est pas celui que tu as passé en Hollande.) M De M Mazarin, après avoir voulu marier sa fille aînée à un de ses écuyers qu' il aimait beaucoup, étant empêché de cette folie par toute sa famille, fut arrêté par un très-singulier scrupule, quand le

marquis De Richelieu la demanda en mariage ;
il se ressouvint qu' étant jeune il avait
eu des habitudes d' écolier avec le duc De
Richelieu, père du jeune homme, et s' imagina
que leurs enfans se trouvaient par-là
dans un degré de consanguinité qui ne leur
permettait pas de s' épouser. Il alla consulter,
sur ce cas de conscience, les évêques de
Grenoble et d' Angers, l' abbé de la trappe, etc.
(n' y aurait-il pas quelques scrupules de M De

p118

M à peu près équivalens ?) sa fille n' attendit
pas que ces doutes fussent éclaircis ; le
marquis De Richelieu l' enleva. Aussitôt son
pieux père la déshérite, elle et son premier
enfant. (tu vois que ce n' est pas d' aujourd' hui
que les dévots sont mauvais pères.)
Madame De Mazarin quitte son mari et fuit
d' abord en Italie. Le chevalier de Rohan,
son amant, la suivit jusqu' à son premier
relai, lui laissa un de ses gentilshommes
pour la faire accompagner ; aussitôt M
De Mazarin rend plainte, fait décréter le
chevalier, et même le duc De Nevers, frère
de Madame De Mazarin. (je crois que M
De Monnier avait ce détail de sa conduite
sous les yeux, lorsqu' il a commencé la procédure
dont nous sommes les victimes.)
M De Mazarin avait été éveiller le roi à
trois heures du matin pour le prier de faire
courir après sa femme. -vous devriez plutôt
me demander, dit le roi, des ordres aux
gouverneurs pour l' empêcher de revenir en
France, que pour l' empêcher d' en sortir.
(M De M serait bien heureux, et nous aussi,
s' il avait trouvé quelqu' un capable de le
conseiller ainsi.) M De Mazarin envoya
tout le long de la route qu' avait suivie sa
femme, pour s' informer de ce qu' elle y avait
fait. (la commission de *sage* est un peu
plus folle et un peu plus indécente que celle-là.)
Madame De Mazarin ayant écrit pendant

p119

son voyage à son amant, sa lettre fut
interceptée ; son mari la montra au roi,

et la donna au parlement. Ainsi, disait
M De Bussy, *n' étant pas cocu de chronique*
(parce que la lettre n' était pas publique) *au*
moins le sera-t-il de registre . (M De Monnier,
après avoir déposé au greffe la culotte
de l' amant de sa fille, y a mis les lettres de
celui de sa femme, parce que celui-ci ne perd
pas si aisément ses culottes ; aussi a-t-il la
double satisfaction d' être *cocu de chronique*
et de registre, et de passer pour l' homme le
plus fou et le plus vil qui soit en France.)
au reste, ce n' était pas la peine que M De
Mazarin recherchât avec tant de soin
la preuve de son cocuage : sa femme ne l' en
laissait pas manquer, et le chevalier De Rohan
était dès la troisième journée, et peut-être
dès la première, remplacé par Courbeville son
gentil homme. (quant à M De M il n' avait
qu' à laisser faire ses confidens et ses prêtres,
et son insensée famille : tous ces énergumènes-là
eussent bien fondé sa réputation et ses
titres, sans que les juges s' en mêlâssent.) Madame
De Mazarin eut assez de bonheur pour
que sa famille et le crédit de ses parens
assoupîssent cette affaire. (les tiens ont ébruité
et envenimé la nôtre.) celle de Madame De
Mazarin se termina plusieurs années après
en une demande en perte de dot et droits
matrimoniaux. (je suis persuadé que M

De Monnier répondra, comme M De Mazarin,
aux propositions d' accommodement
qu' on pourra lui faire, *qu' il se ferait scrupule*
d' entrer dans la moindre négociation
ni d' écouter aucune proposition, quelle qu' elle
fût ; qu' il te poursuit et te poursuivra en
justice : car en tout tems et en tous pays, les
méchans, les dévots et les fous se sont ressemblés.
Comme tu serais peut-être embarrassée
de deviner pourquoi M De Mazarin défendait aux femmes
de traire les vaches
et de filer au rouet, je te dirai que c' est à
cause d' un exercice des doigts et d' un mouvement
de pied, qui peuvent donner des
idées malhonnêtes. Il demande, dans ses
réglemens pour ses terres, une grande pureté
aux bergères qui conduisent les moutons,
plus grande encore aux bergers qui gardent
les chèvres. Il ordonne à tous ceux qui
gardent les taureaux, ou leur amènent des

vaches, de détourner les yeux de l' accouplement. Tout cela n' est pas plus fou que bien des anecdotes que tu m' as racontées. J' ai cru que ce parallèle entre M De Mazarin et M De Monnier t' amuserait un moment ; et je suis si peu dans la situation et dans la possibilité de dire des choses gaies, que je n' en ai pas manqué l' occasion. Au reste, cependant, quand je réfléchis sur ce qui nous donne le désir de chercher de tels rapports, le souris

p121

que l' anecdote arrache, est bientôt enseveli dans une morne et sombre douleur. à quel cadavre on t' avait unie ! Et que ne te faut-il pas souffrir pour en être séparée ! ô mon amie ! Le bonheur de notre vie se réduira-t-il donc à une année ? Nous faudra-t-il périr, parce que nous avons été fortunés pendant neuf mois ? Quel horrible sort ! Et comme chaque jour l' aggrave par sa durée ! ... ô mort ! Accours vîte à notre aide, si nous sommes malheureux sans retour. ô amour ! Si tu veux nous réunir, hâte-toi ; chaque instant nous détruit, et nos larmes usent une vie qui devrait t' être consacrée.
Mais, mon amie, P ne viendra donc point ? Voici un nouveau mois qui s' écoule ; tout-à-l' heure nous sommes à sa moitié. Ta grossesse avance ; je ne sais rien de toi, de ta santé, de tes affaires... ah ! Je suis très-malheureux ! F que je n' ai point revu n' a surement point été à Paris ; je crains de le demander : on conçoit si aisément des soupçons, et ils seraient si dangereux ! ô amie !
Aye donc pitié de moi ; envoie-moi P ; qu' il n' attende pas d' avoir un prétexte pour demander à me voir. On me l' a promis pour consolation, et non pour affaires. S' il attend que mes effets soient revenus de Hollande, hélas ! En voilà pour mille ans. Je n' y tiendrai pas, je t' assure ; je patiente encore, mais je me tiens à quatre. Voici le quarante

p122

deuxième jour que je n' ai rien de toi ; multiplie les minutes par les quarante-deux, et

tu auras le nombre de mes supplices. L' autre fois j' en ai été cinquante-un, mais aussi j' étais au désespoir : hélas ! Je m' abonnerais presque à présent à n' être pas davantage. Adieu, ma toute bonne et tendre amie, mon épouse, mon adoration si chère ! Je suis bien triste, je t' assure ; il me faut bien des pages pour me consoler, et sur-tout bien de la tendresse, la certitude que tu te portes bien et que tu m' aimeras toujours. Donne-moi des nouvelles du petit. Hélas ! Nous n' arrangeons rien pour lui ; et je ne puis pas être un moment sans mille inquiétudes diverses. Je t' embrasse mille fois.

à Sophie.

12 septembre 1777.

Que le brave Givri, que le tendre D' Humières, qui se firent tuer de désespoir d' une infidélité, me semblent heureux ! Dès qu' ils aimaient bien, ils avaient la vie en horreur après une perfidie. Mais moi, j' expire de douleur, et je suis adoré de la plus aimable des femmes. La vie me serait si précieuse, si j' étais libre ! Je l' ai en horreur à 27 ans. Avec un nom, une fortune considérable, quelques talens, et, ce qui devrait effacer tous

ces avantages comme l' astre du jour éclipse une faible lampe, une maîtresse charmante, je suis le plus infortuné des hommes. Il n' est point d' inquiétude que je n' éprouve, de malheur dont je ne sois assailli ; mon amie les partage tous. D' impitoyables tyrans déchaînés contre nous, nous rendent malheureux pendant leur vie, et s' assurent chrétiennement la certitude que nous serons misérables après leur mort. Nous nous débattons dans un abîme sans fond : la cruelle consolation de savoir les détails de notre infortune nous est refusée. De tous les supplices le plus cruel, et le seul intolérable tant que l' objet aimé respire, l' incertitude est notre partage. Les espérances prochaines nous sont interdites ; les plus éloignées nous échappent ; en un mot, vivre serait le plus terrible des maux pour nous, puisque notre existence est un tissu de tant de peines, si l' amour n' était pas le produit de notre vie ; et cet amour, quelles que soient ses angoisses, est le plus doux des biens ; car être indifférent, c' est trouver le néant sans mourir, et la vie en

elle-même est bien haïssable. Aimons donc, ô mon amie ! Qu' aimer bien soit notre mérite et notre récompense : que tout le reste soit subordonné à ce sentiment consolateur et vainqueur de tout. Eh ! Quelle différence y aurait-il entre mon affreuse solitude et mon tombeau, si je n' aimais pas ! C' est que je souffre, et que dans le cercueil je ne sentirai rien. La mort ne serait-elle

p124

donc pas mille fois préférable à ma situation ? Quel autre attachement ai-je au monde, que celui de mon amour ? Je n' ai ni amis, ni parens : ceux-là m' ont trahi ; ceux-ci ou me sont odieux, ou me sont indifférens. Le lien le plus naturel, l' inclination la plus douce qui se forme au sein des familles, n' existe plus pour moi. La conformité d' éducation que l' on reçoit, et la ressemblance des sentimens qu' elle produit ordinairement, la communication des intérêts, des secrets, des affaires, y contribuent plus que la nature. Les noms de frère et de soeur ne seraient que des mots sans les relations civiles, et les liens du sang sont très-chimériques. Mais si, loin de concourir à cette liaison, on tend à la détruire ; si l' on ne trouve parmi les siens que haîne ou froideur, insouciance ou tyrannie ; de bonne foi, le hasard qui, de la conjonction de ma mère et d' un homme quelconque fit naître un individu, m' impose-t-il beaucoup de devoirs ? Et dois-je une aveugle tendresse à mon père, parce que, dans un moment de désir, il lança dans le sein de sa femme le germe dont je suis né, quoiqu' il ait été depuis mon plus cruel ennemi ? Quand on ne se laisse pas abuser par de grands mots, et qu' on ne reçoit pas, sur parole, des maximes gigantesques ou des rêveries spéculatives, on rabat à sa juste valeur toute cette morale dont on étourdit notre jeunesse. Ceux qui nous la prêchent, ont vraiment un grand

p125

intérêt à nous la persuader. Ils nous parlent sans cesse de nos *devoirs* , mais jamais de nos *droits* : aussi ne peuvent-ils pas tromper long-tems un être qui réfléchit ; et les

patelins qui se montrent si crédules, ne me persuadent guère que de leur hypocrisie. Le grand lien de l' humanité, c' est la bienveillance, ce sont les bienfaits, c' est l' amour. Je dois tout à ma Sophie, parce qu' elle a tout sacrifié pour moi : je la chéris, parce qu' elle a fait mon bonheur, et qu' elle y est nécessaire. Mais je n' aime, ni ne dois, ni ne puis aimer ceux qui m' ont fait du mal, et du plus cruel, ou qui s' engourdissent dans leur indolence, lorsqu' ils pourraient me servir. Je demande si un hasard, qui est dans le cours des choses possibles, faisait que par la découverte de quelques circonstances jusqu' ici ignorées, je me trouvasse être le fils de Monsieur et de Madame De R, et qu' il me fût démontré que je suis un des fruits de leurs chastes ardeurs, leur en devrais-je beaucoup plus d' attachement pour cela ? Me serait-il possible d' échanger le juste ressentiment que j' ai de leurs procédés, pour la tendresse et le dévouement filial ? Si l' on ne convient pas que non, je demande encore ce qu' est une obligation qui descend d' un nom et suit ses variantes ? Si, dans le nom de Ruffei où il y a six lettres, dont quatre se trouvent dans le mien, on en ôte deux pour y substituer quatre de celles qui

composent le nom de Mirabeau, je me trouve tout devoir, mon obéissance, mon sang, ma vie, à ces mêmes gens qui, dans la position actuelle des signes élémentaires de nos dénominations, ne méritent que ma haîne et mon mépris ? En vérité, voilà un code bizarre : crois-tu de bonne foi que des êtres raisonnables puissent l' adopter ? Et ne faut-il pas conclure de son absurdité, que ce sont les bienfaits des parens qui seuls nous imposent le devoir de la tendresse et de la reconnaissance ? ô mon amie ! Je ne dois qu' à toi ; je me le dis chaque jour : aussi n' aimé-je que toi ; aussi toute ma vie te sera-t-elle consacrée. Si je ne puis me réunir à toi, au moins tous mes voeux, tous mes sentimens, toutes mes pensées seront dirigées vers toi ; et quand la mort viendra fermer mes yeux pour jamais, mon unique desir sera de les attacher sur toi. Ma passion, long-tems nourrie de difficultés, a été à l' épreuve de la jouissance. Je ne me suis point refroidi au sein du bonheur : je ne changerai pas au milieu de l' adversité.

Je n' ai jamais été aveuglé sur toi ; je t' ai vue
telle que tu étais ; et, à mesure que ton coeur
s' est mieux développé, je t' ai aimée davantage.
Ma jalousie, allumée par les plus légères
apparences, n' a jamais eu d' autre principe que
l' amour. Elle pourrait peut-être m' emporter
aux extrémités les plus violentes, mais elle
reviendra toujours aux éclaircissemens, et ne
peut jamais servir qu' à augmenter le sentiment

p127

qui l' a fait naître. Ton ami est incapable
de cette jalousie sombre, méprisable et odieuse,
produite et nourrie seulement par l' orgueil :
en un mot, ma tendresse n' est pas fondée
sur un caprice de l' amour. Quel autre objet
pourrait jamais séduire mon imagination et
t' enlever mon coeur ? J' ai trouvé en toi tout
ce que j' ai jamais désiré, tout ce que j' ai jamais
cherché dans une femme. J' avais renoncé à
l' espoir de voir s' accomplir le rêve de mon
imagination ; tu l' as réalisé. Que me reste-t-il
à désirer, que de jouir de mon bonheur ?
Mais, hélas ! Comme il s' éloigne à ma vue !
P ne vient point ; peut-être il ne viendra
point. Hier j' avais quelque espoir, parce que
c' est un jeudi que je l' ai vu la dernière fois ;
mais j' ai encore été trompé. Cependant je ne
puis plus tenir à mon agitation et à mon
inquiétude. Ta grossesse avance ; je ne sais rien
de santé. Je ne vois aucune apparence à ma
liberté. Les chicannes de mon père me prouvent
que c' est une pension viagère qu' il a
prétendu m' assigner ; encore dira-t-il que c' est
par pitié qu' il m' ensevelit dans une prison
perpétuelle ; qu' il m' épargne la honte de la
condamnation. Personne au monde ne sollicite
pour moi. Tous mes parens sont ou prévenus,
ou indifférens. Les ministres préposés,
élevés, payés pour tout entendre, n' ont le loisir
de rien écouter. On ne lit pas mes lettres : que
dis-je ? Il ne m' est pas même permis de leur en

p128

adresser ; il faut que tout passe par un intermédiaire
accablé de distractions et d' affaires. Si
je demande à correspondre directement avec

M Amelot, cela ne m' avancera de rien, et
cela préviendra contre moi M Lenoir de qui
dépendent les permissions de P. Je n' en ferai
donc rien ; et après tout, j' écrivais directement
à M De Malesherbes prévenu pour moi ;
il y avait alors bien moins de prétextes à alléguer
pour ma détention : qu' est-ce que cela
a produit ? Vois donc, ô mon amie ! à quel
désespoir je serai infailliblement réduit, si je
ne reçois pas bientôt de tes nouvelles, pour
faire diversion à mes tristes réflexions et soulager
mon coeur. Je répète toujours la même
chose, chère fanfan ; c' est que je sens toujours
la même chose. Un certain suisse alla se noyer,
parce que l' uniformité de sa vie l' ennuyait.
Hélas ! Ma vie est bien plus uniforme encore,
et je n' ai pas le bonheur de n' être qu' ennuyé ;
mais il n' y a ni rivière ni puits à notre portée,
et nos fenêtres sont tellement barricadées,
qu' on ne peut pas même se procurer la ressource
de se précipiter. Mais ce ne sont jamais
les moyens de finir qui nous manqueront : je
voudrais être assuré de la nécessité d' espérer
ou de désespérer, pour prn a l 1
ou de désespérer, pour prendre un parti décisif ;
et l' anxiété de ma situation est pire que tout le
reste. ô mon amie ! Que ceux qui avaient conspiré
notre malheur ont bien réussi ! Et que
l' ame infernale des dévots qui nous oppriment

doit être satisfaite ! Amie bonne, promets-le-moi
bien, que tu ne seras jamais dévote, et
que, damnée pour damnée, tu préféreras de
l' être par l' amour, à l' être par la haîne...
toi dévote, bon dieu ! Toi qui à toutes les
graces d' une femme réunis tous les goûts et
les vertus d' un homme ! Toi si franche, si
vraie, si sensible ! Oh non, tu ne le seras jamais,
et j' en serais caution. -F m' a tenu
rigueur tout la semaine ; je commence à ne
plus compter sur lui, et à m' apercevoir que
je m' étais flatté trop vîte. Mais pourquoi
m' a-t-il donc fait des avances si marquées ? C' était
bien la peine, pour se tenir en repos après. Si,
par hasard, tu recevais ces lettres-ci avant
qu' il eût vu P, ne manque cependant pas de
dire tous les détails que je t' ai mandés à P,
et de le prier bien fort de le venir voir à l' insu
de M De R ; car, après tout, il est possible
que ses nombreuses occupations ne lui laissent

pas de tems, ou qu' il n' ait pas trouvé
B à Paris, et qu' il se soit dégoûté des difficultés,
tandis que, si on venait le voir, et
qu' on lui épargnât des voyages inutiles, il
ferait avec plaisir quelque chose qui, après
tout, ne le compromet point, puisque P est
aussi intéressé au secret que lui. Adieu, mon
amie ; adieu, ma Sophie-Gabriel. Je suis bien
fatigué d' attendre, crois-moi ; et il me faut
faire effort sur moi-même, pour en obtenir un
peu de raison et de sang froid. Je t' embrasse,

p130

ou plutôt, hélas ! Je voudrais t' embrasser. Je
caresse le petit, je boude les inséparables,
mais je ne les bats pas. La petite qui
s' accommoderait très-bien de ton absence, si ce
n' était par compassion pour moi, est triste, triste.
ô mon amie, que de choses manquent à ton
Gabriel ! Et cependant il ne desire que sa
compagne. Mais aussi, que n' est pas pour lui
cette bien-aimée ? Et comment s' accoutumer à
toutes les privations, quand on a connu toutes
les jouissances ?
13 septembre, samedi. j' ai vu Fontelliau
aujourd' hui. Mon porte-clef nous a laissés
deux minutes pour aller chercher de l' eau. Il
m' a dit : " je n' ai pas pu aller à Paris ; j' ai ici
une malade à laquelle s' intéresse fort le duc
d' Orléans, et que je ne puis pas quitter. (c' est
Mademoiselle Desalleu, la tante de cette Madame
De Montesson qui a eu l' esprit de se
faire épouser par ce prince.) mais, mort ou
vif, j' aurai P, je vous le promets. Votre
porte-clef a vu l' autre jour que vous m' aviez
donné un billet. Je le lui ai nié ; mais il en a
ri et ne m' a pas cru. Prenez-y garde, car
ce serait, pour moi et pour vous, un crime
irrémissible. " il a fui comme l' éclair, parce
qu' on attendait M De R qui, cependant,
n' est point venu. Ainsi, m' en voilà encore à
l' incertitude, aux lueurs d' espérance, aux
craintes déchirantes. Ah ! J' en suis bien las, et
jamais je ne fus si faible et si découragé. Ma

p131

santé redevient fort mauvaise depuis quelques

jours. J' ai de nouveau perdu le sommeil, qu' à dire vrai je n' ai jamais bien retrouvé. Je souffre de la poitrine, et j' ai sur-tout des maux de tête intolérables. Mon oeil recommence à s' enfler ; en un mot, tout concourt à me contrarier ; mais, en vérité, le dérangement de ma santé est une faible diversion à mes véritables maux. Hélas ! Si je m' assurais de ta correspondance, de tes nouvelles, de ton amour, je ne m' inquiéterais guère de tout le reste. Si je ne le puis, que fais-je au monde ? Je suis condamné à la mort par la nature. Aucune puissance de la terre ne peut annuller cet arrêt, pas même en suspendre quelques instans l' exécution. Elle ne sera jamais assez prompte à mon gré, s' il me faut être long-tems encore dans l' état de perplexité où je suis. Je puis me dérober à la tyrannie, à la douleur, terminer d' affreux regrets ; je n' ai plus qu' un asyle, que le despotisme qui me foudroie ne peut atteindre, et dont il ne pourra m' arracher. Pourquoi ne m' y réfugierais-je pas ? Je veux croire que ton amour ne change jamais, que tu me restes fidèle alors que tout m' abandonne : n' est-ce pas un tourment de plus, dès que tu ne peux me le dire ? Ma chaîne est-elle allégée, parce que tu en traînes une aussi pesante ? Aucunes considérations ne pourraient jamais m' engager à me séparer de ce sentiment délicieux, si j' en pouvais recevoir les assurances.

p132

Mais, hélas ! Vivre même aimé de Sophie, mais sans conserver aucune relation avec elle, sans avoir la moindre certitude de son existence, c' est un supplice au-dessus de mes forces, et j' y succomberai, si tu ne me viens pas à l' aide. Agité par mille idées contraires, tantôt j' écoute en silence cette voix qui me parle, qui m' appelle, qui me crie : *elle est perdue pour toi ; voilà ta dernière demeure ; tu ne la reverras plus ;* et je suis prêt à me frapper. Tantôt l' amour, par une illusion délicieuse, mais mensongère, me distrait, m' attendrit, me console, me persuade d' espérer. Je cède à ces douces inspirations, mais pour peu d' instans ; et, passant tour-à-tour du découragement à la confiance, et de l' espoir à la crainte, je suis vraiment le plus malheureux et le plus tourmenté des hommes.
Je lisais hier, dans des mémoires particuliers

sur le siècle de Louis Xiv, l' histoire
d' un certain Huguetan, originaire de Lyon,
réfugié, pour cause de religion, en Hollande,
et qui y fit une grande fortune, comme
libraire. Il revint en France, et se rendit
nécessaire aux ministres. M De Pontchartrain,
contrôleur-général des finances, le
contraignit un jour de signer des lettres de
change pour plusieurs millions. Huguetan
révoqua par le même courier, les ordres forcément
donnés à ses correspondans, et s' enfuit
à La Haie. Il épousa la fille naturelle d' un

p133

prince De Nassau, et obtint le gouvernement
de Viane, cet asyle des banqueroutiers, à
peu de lieues d' Amsterdam, où ce fat de
Montmirel nous proposait de nous retirer,
un quart d' heure avant que nous fussions arrêtés.
Louis Xiv, irrité de sa fuite, d' autant
plus qu' il avait fait en partie les fonds des
lettres protestées, donna commission au capitaine
Gautier d' enlever Huguetan. Celui-ci,
trahi par son valet-de-chambre, fut conduit
jusqu' à la dernière ville de Hollande. La dernière
barrière s' ouvrait, lorsqu' un soldat, qui
avait entrevu une robe rayée au moment que
Gautier sortait du carrosse pour donner quelques
ordres, s' avança et ouvrit la portière
pour voir la personne qu' on lui cachait avec
tant de soin, et qu' il supposait être une femme.
Il vit un homme en bonnet de nuit, les fers
aux mains, un bâillon à la bouche. La barrière
se ferma ; Gautier et ses recors furent
saisis et eurent la tête tranchée. Je n' ai pas pu
lire cette anecdote, que je connaissais, mais
que j' avais perdue de vue, sans de bien tristes
réflexions. C' est dans ce pays, où l' on était si
libre autrefois, et si jaloux de sa liberté, que
notre infortune a été consommée ; que nous
avons été arrêtés au mépris du droit des gens,
des lois et de la constitution du pays. Je n' ai
pu m' empêcher aussi de rêver à cette bizarrerie
qui avait procuré à un mauvais revendeur
de livres, des ressources qu' un être de

p134

ma sorte, qui peut-être n' est pas sans talens,
n' a pu rencontrer. Cet Huguetan fit fortune
en vendant des bréviaires et des missels. Il ne
savait rien, mais il avait le génie du commerce.
Il erra en divers pays, poursuivi par
ses craintes et par le contrôleur-général ; enfin
il devint un seigneur en Danemarck, où il
est mort âgé de cent et quelques années.
Assurément, ceux qui nient l' ascendant du sort
et l' influence du hasard, sont bien incrédules.
La Hollande s' exposait à tout le ressentiment
d' un roi puissant et implacable, en réfugiant
Huguetan ; et notre perte n' intéressait que
des particuliers méprisables ou inconnus.
J' ai pensé que je ne ferais peut-être pas mal
d' écrire au maréchal De Noailles. Il est parent
de ma mère, et me voyait avec plaisir autrefois.
C' est celui qui a été si fameux, comme
duc d' Ayen, par ses bons mots. En général,
les Noailles n' aiment pas à se mêler des intrigues
de cour ; mais ils sont assez empressés à
obliger tout ce qui tient à eux. Celui dont je
te parle, n' était rien moins que scrupuleux ;
et, si j' étais beau garçon, j' aurais encore plus
de droits à l' intéresser. Mais il me semble
qu' il est devenu dévot, et alors je m' adresserais
mal ; au moins quelqu' un me l' a-t-il dit :
j' ai cependant de la peine à le croire, car il a
beaucoup d' esprit ; et puis, en fait de gens
de cour, la dévotion est un état, et non pas
une affection de l' ame : or, notre cour n' est

pas dévote. D' ailleurs, quand on tient à tout,
et que les coups de la fortune ou la perte de
la réputation ne rendent pas ce sacrifice
nécessaire, on ne le fait guère. J' en hasarderai
donc la proposition ; mais je demanderai qu' il
me soit permis de dire que je suis à Vincennes,
etc. Sans quoi cela n' en vaut sûrement
pas la peine. Il y aurait un assez bon incident,
si ma mémoire me permettait de m' en servir.
M De Villereau, ancien major de la légion
de Lorraine, est actuellement lieutenant-colonel,
ou colonel-commandant d' un
régiment de cavalerie ou de dragons à un
Noailles. Je suis certain que cet homme, qui
m' a toujours beaucoup aimé et regardé comme
un grand-officier en herbe, dirait beaucoup
de bien en moi. Le chevalier me disait, quand
je passai à Tournon, qu' il ne pouvait passer

un jour sans parler de moi. Mais malheureusement
je ne me rappelle du tout point le nom
du régiment, ni celui du Noailles (qui ne
porte pas ce nom) auquel il appartient, et il
m' est impossible de me procurer un almanach
militaire. Quoi qu' il en soit, le Noailles a
toujours beaucoup crié contre les lettres-de-cachet.
Il a toujours dit très-haut qu' elles devaient
être employées tout au plus contre
les traîtres à l' état ; je l' ai entendu parler sur
cela avec la plus grande force. Et, en effet,
qui pourrait dévoiler les injustices horribles
dont cette jurisprudence, toujours violente

p136

et si commode, est le voile, ferait rougir les
distributeurs de coups d' autorité, et frémir
tous les citoyens. On n' a point d' idées du genre
de vie que l' on mène ici, d' où il ne peut sortir
que des fous, si l' on y laisse long-tems les
malheureux que l' on y renferme, et où l' on meurt
enragé. Quels supplices pourraient être aussi
cruels que ces sévérités muettes et terribles !
Encore si elles n' atteignaient que des coupables,
elles ne seraient que barbares ; mais
elles oppriment l' innocent ; elles sont l' arme
la plus sûre, la plus inévitable, la plus
tranchante du crédit, de la vengeance, du caprice,
de la cupidité. Je n' ose pas même
t' écrire tout ce que je pense sur cela. Tu le sais
assez ; mais tu crois bien que mes idées se sont
étendues par la funeste expérience que je fais
de cette inquisition plus redoutable, aussi
injuste et non moins cruelle que l' inquisition
religieuse. Ce qu' il y a de bien sûr, et je
le dirai à M Lenoir, c' est que je ne donnerai
pas à mon père le plaisir de me voir
tomber en démence, et de me faire enfermer,
à ce titre, dans une maison de force pour le
reste de mes jours. Je ne laisserai point à
l' infortune le tems de me réduire à un tel état.
Tout ce que je t' écris est bien triste, mon
amie, mais c' est qu' en vérité je suis trop
malheureux. Je me sens aujourd' hui d' un
abattement, d' une faiblesse qui me montre combien
peu-à-peu, mais trop rapidement, ma position

p137

prend sur moi. Je m' anéantis au moral
comme au physique, et ma tête n' est pas
moins délabrée que ma santé. Il n' y a que mon
coeur, chère Sophie, qui, quoique brisé de
douleur, soit toujours le même ; et ce qui me
console un peu, c' est que, ne renonçant pas
de mon propre mouvement aux sentimens qui
le remplissent, nul homme au monde ne peut
me les arracher. Adieu, ma bien-aimée, mon
amie, mon tout, mon épouse, mon amante.
Ne compte plus sur rien au monde, relativement
à moi, que sur mon amour ; mais aussi
compte qu' il règnera uniquement et absolument
sur ton Gabriel jusqu' à son dernier soupir.
à Sophie.
14 septembre 1777.
J' ai été entendre tristement la messe aujourd' hui,
dans l' espérance que je verrais
M De R à la sortie. Il y était en effet ;
mais il n' a parlé à personne, m' a-t-on dit : il
s' est informé de ma santé, ce qui me touche
peu ; mais comme elle t' intéresse, je te dirai
que je n' ai pas dormi, et que je suis toujours
fort mal à mon aise. L' abattement de mon
ame ajoute encore à mes maux, et mes
réflexions ne servent plus qu' à me tourmenter.
Hélas ! Disais-je ce matin, pendant cette sotte

cérémonie dont j' entendais bourdonner les
formules, si j' étais homme à me persuader
les rêves des dévots, je convaincrais Sophie
pour que nous nous hâtassions bien vîte de
mourir. Notre séparation finirait alors. Nous
nous réjoindrions l' un à l' autre dans des lieux
où nos coeurs seraient réunis pour toujours ;
et où la mort, les persécutions, l' absence,
l' infortune, ne troubleraient plus notre
éternelle félicité. Car, enfin, nous aurions
sûrement le même sort ; damnés ou sauvés, nous
serions ensemble : et quel est l' enfer où je ne
serais pas heureux avec ma bien-aimm a l 1
serais pas heureux avec ma bien-aimée ? Mais,
ma chère amie, nous ne sommes point assez
heureux pour nous repaître de telles illusions ;
au moment où nous finirons, tout notre être
finira avec nous ; et nous avons sûrement
besoin de cette opinion pour supporter la vie ;
car la crainte de perdre notre amour est le seul
sentiment qui puisse lui donner quelque prix.

ô mon épouse ! Que nous paraîtrions insensés
à tous ceux qui ne savent point aimer, s' ils
lisaient nos lettres, qui contiennent tant
d' assurances d' un dévouement éternel ! Comme
toutes ces femmes pétries de petitesse, de
déraison, de perfidies, et de tout ce qu' engendre
cet intérêt de rivalité qui est leur première
et peut-être leur unique passion, te prendraient
en pitié ! Pour celles qui ont autant
de desirs qu' elles voient d' hommes, et autant
d' amans qu' elles ont de desirs, elles diraient

p139

seulement comme M De Ruffei, que tu es
folle et qu' il te faut des bains. Et ces hommes
frivoles et vains, violens et menteurs, insolens
et volages, toujours gouvernés par
l' amour-propre, et par conséquent toujours
portés vers l' ingratitude, parce qu' ils croient
mériter fort au-delà de ce qu' on fait pour
eux, ou parce qu' ils pensent qu' il y va de
leur gloire d' être inconstans, et de se signaler
sans cesse par des infidélités ; que crois-tu
qu' ils disent de moi ? Pour ceux qui, semblables
à Mm De R n' ont que le goût des plaisirs
les plus grossiers et les plus abjects, et ne
seront jamais susceptibles d' un amour tendre
et délicat, parce qu' ils n' ont ni coeur ni esprit,
ils auront la bonté de me refuser jusqu' à ces
sentimens dont ils n' admettent pas la possibilité,
parce qu' ils en sont incapables ; et du
plus grand sang-froid du monde, ils diront
que je me suis perdu pour le plaisir de faire
un éclat ; que ton amour n' est que surprise
des sens, faiblesse de coeur et opiniâtreté
d' esprit ; que je t' ai corrompue ; que dans un
moment dangereux tu m' as fait le sacrifice de
ta personne, et que je t' ai persuadé que tu
me les devais tous après celui-là ; que dans la
suite de ton aveuglement tu t' es laissée
entraîner aisément à commettre les actions les
plus folles ; que tu ne dois point être
considérée comme ayant disposé de toi-même ;
que l' ascendant de mon esprit et l' impulsion

p140

de tes sens ont tout fait ; en un mot, ils te feront

l' honneur de te justifier en s' efforçant de prouver que je suis un scélérat ; fier, (peut-être même diront-ils insolent) intéressé, sans honneur, sans discrétion, sans générosité ; mais que ces vices sont balancés par un esprit insinuant, une conduite adroite, des manières agréables, une finesse souple et déliée.
Je prends un vrai plaisir à coudre toutes ces atroces absurdités, parce qu' il me semble que je les entends parler, et que je veux te laisser un modèle de leurs beaux propos, afin que tu voies si je ne les ai pas bien copiées. Eh bien, mon amie, c' est d' après ces gens-là que je serai jugé, et l' on dira : que cet homme est dangereux ! Que cet homme est méchant ! Quel dommage que tant d' esprit soit si indignement employé ! Juste ciel ! Quand serai-je donc assez bête pour qu' on veuille bien me croire honnête ? Ou bien, quand cessera-t-on d' être assez sot pour me juger sur les propos de mes pires ennemis ? Pour croire qu' un homme à qui on accorde des combinaisons et des vues, ait fait de si grands écarts sans autre motif que celui de perdre une femme pour laquelle il s' est perdu ? Je voulais faire un éclat... mais, méchantes vipères, à quoi menait-il cet éclat ? Avais-je besoin d' emmener une femme en pays étranger pour me faire la réputation d' avoir une femme ? Ne sait-on pas que les

laquais en trouvent plus qu' ils n' en veulent ? Si ce n' était qu' une femme que je désirais, en manquais-je ? Si ce n' eût pas été une amie respectable, adorable, dont je voulais faire le bonheur et recevoir le mien, que je voulais sauver des persécutions et des persécuteurs que je lui avais attirés, mon sort était-il si désespéré, et mon existence si méprisable, que je n' eusse rien à perdre ? M' appropriais-je des trésors avec lesquels je pusse mener une vie d' épicurien dans le pays étranger ? Celle que j' y ai menée était-elle bien désirable, si l' amour ne l' eût pas embellie ? Prêtez des motifs vils, faux, intéressés, à ces hommes odieux qui, pour fuir une mauvaise affaire, ou l' indigence, ou l' ennui, errent dans le monde au gré de leurs caprices et des hasards, et emmènent avec eux des infortunées qui, pour prix de leur crédulité, sont lâchement abandonnées

par le monstre qui les a séduites et dépouillées.
Mais moi, qu' ai-je fait pour motiver
vos atroces calomnies ? N' ai-je pas partagé
jusqu' au bout le sort de ma maîtresse ? Je n' ai
fait que mon devoir, sans doute, et à Dieu ne
plaise que je sois assez méprisable pour désirer
d' en être loué ; mais du moins, en faisant son
devoir, on a le droit de n' être pas injurié : il
y a tant de gens qui ne le font pas ! Si cependant
vous voulez absolument me déchirer,
dites des choses qui aient quelque vraisemblance,
quelque bon sens ; et ne criez pas que,

p142

pour le plaisir de faire un éclat, je me suis
exposé à me voir obligé de gagner ma vie, et à
me faire enfermer peut-être pour le reste de
mes jours. Tu verras aussi que c' est pour faire
une singularité que je me suis laissé prendre,
et que je suis venu à Vincennes sans chercher
à m' évader. Je voudrais bien qu' on me dît
aussi en quoi je suis si délié et si fin, moi que
tout le monde a trompé comme un enfant,
moi dont l' esprit si vanté n' a jamais pu réussir
à me préserver des pièges des plus sots, des
plus grossiers animaux que la nature ait fabriqués.
Ah, bon dieu ! S' il ne faut que se trouver
bête jusqu' à en faire pitié pour posséder
l' humilité chrétienne, je serai sauvé, quoique
amoureux ; cela est immanquable. Quant à
ma fierté, elle est si considérable, que tu
m' as vu encourager des manans à me manquer
par mon excessive affabilité. Au reste,
avant que de reprocher à un homme qu' il est
fier, je voudrais qu' on me définît la fierté.
Il est des circonstances où un homme d' honneur
est incapable de n' en pas avoir. On confond
la fierté et l' orgueil ; c' est l' erreur des
esprits très-courts et des ames basses. La pierre
de touche de l' orgueilleux, c' est l' adversité ;
il est vil alors, tandis que l' homme fier se
redresse. Pour ce qui est de mon honneur,
je ne réponds pas à ces choses-là. Un coquin
parle toujours de sa probité, un poltron de
sa valeur, et un secrétaire du roi de sa noblesse.

p143

La fausse modestie qui fait que nous
nous défendons des bonnes qualités qu' on nous
attribue, est un ridicule d' un autre genre,
presque aussi général et plus singulier. Monsieur,
vous avez un si bon coeur ! -ah ! Point du
tout, monsieur. -vous l' avez donc mauvais,
dirais-je volontiers ? Il est de ces vertus
nécessaires qui constituent l' honneur, dont on ne doit
pas plus se vanter que se défendre. Dirai-je que
j' ai un bon coeur ? Non ; parce que ma conduite
doit le prouver sans que je le dise. Le nierai-je ?
Je m' avouerai donc un monstre. Mais, par la
même raison, que répondrai-je à un homme
qui dit, loin de moi, et sans que je le puisse
joindre, que je n' ai pas d' honneur ? Rien,
absolument rien. C' est quand les R en sont
à mon indiscrétion, qu' ils triomphent. J' avoue
que je suis très-indiscret dans les lettres que
je t' écris ; et que lorsqu' ils les font arrêter
et les tiennes aussi, nos indiscrétions deviennent
très-publiques, puisqu' ils les montrent
jusqu' à un officier de police qu' ils n' ont
jamais vu. J' avoue encore que notre fuite
n' est pas fort discrette, sur-tout quand il s' en
suit une procédure. Si je voulais chicaner,
je demanderais lesquels, des amans qui écrivent,
ou de ceux qui arrêtent et divulguent
leurs lettres ; des amans qui s' enfuient, ou
de ceux qui constatent par une information
criminelle leur fuite, sont les plus indiscrets.
Mais je ne veux pas disputer pour si peu, et

je passe condamnation de tout mon coeur. Il
n' en est pas tout-à-fait de même de mon humeur
intéressée . Je suis forcé d' avouer en
conscience que je suis dans la misère, et
que je n' y serais pas si j' avais été un peu plus
rangé : mais je ne puis conserver ce ton d' ironie...
moi intéressé ! Moi, qui, toute ma
vie, me suis sacrifié pour les autres, qui sans
cesse fus leur dupe ! Et ce sont ces êtres dont
la cupidité, dont la vile cupidité est la première
passion, qui osent m' en accuser ! Les
odieux calomniateurs vous repousseraient
avec indignation, si vous aviez l' audace de
leur offrir un louis qu' on ne donne qu' à un
domestique ; mais ils s' attendriront devant
des rouleaux de cette même monnaie ; ils
feront des bassesses, des infamies pour l' obtenir.
La pile en augmentant, diminue, efface

l' insulte. C' est cette observation si humiliante, mais si vraie, qui m' a rendu prodigue. J' ai su trop tard que cette boue jaune
que je méprisais si souverainement, est le mobile de toutes les jouissances, et que la pauvreté expose à toutes sortes d' humiliations, de contrariétés, et de malheurs réels.
Quand je l' ai su, mon pli était pris ; et lors même que je me suis surveillé avec le plus d' attention, je me suis souvent surpris à une négligence en faits d' intérêts, impardonnable après les épreuves où j' ai passé, et sur-tout quand je ne souffrais pas seul de mon indigence.

p145

Mais je m' échauffe dans mon harnois assez inutilement ; car tu n' as pas besoin que je réfute les sottises de ton honorée famille ; et un ange du ciel viendrait pour les convertir sur mon compte, qu' assurément il ne serait ni écouté ni cru. Adieu, mon amie bien chère. J' ai toujours grand mal aux yeux, et le vent du nord me serre la poitrine ; mais mon coeur, quoique malade et très-malade, ne perd rien de sa vigueur et de son énergie.
15 septembre, lundi. tant qu' il plaira au vent de soufler au nord, et à P de ne pas venir, assurément je ne dormirai pas, et toute ma machine sera très-dérangée. Mes lettres, par un autre coup nécessaire s' en ressentiront : elles affligeront ma Sophie, en lui retraçant ce qu' a souffert son Gabriel. Ah ! Mon amie, crois, je t' en supplie, que je fais tous mes efforts pour t' entretenir le moins que je puis de mes maux ; mais je retombe sans cesse, avec quelque soin que je me roidisse. Hélas ! Comment veux-tu que cela soit autrement ? Toute mon existence n' est-elle pas douleur et mal-être ? De quoi t' entretiendrais-je, si ce n' est de mon amour ? Et puis-je en parler sans me plaindre ? Tu me trouverais bien froid et bien sot, si je voulais, pour m' en distraire, et varier un peu cette correspondance si triste, faire le philosophe ou le bel-esprit. Et comment en aurais-je la force ? Je ne puis pas combiner deux idées, pas même saisir celles d' autrui ;

p146

et après avoir lu toute la journée, je ne
sais pas un seul mot de ce que j' ai lu.
à Sophie.
19 septembre 1777.
Il a croulé, ma tendre amie, le frêle édifice
de mon bonheur. Je n' ai pas même vu
M De R, qui n' a point resté aujourd' hui
à Vincennes ; ainsi j' ai passé vingt-quatre
heures dans la perplexité, la crainte et le
desir, et je n' en suis aujourd' hui qu' un peu
plus malheureux. Que je devrais être déshabitué
d' espérer quelque chose ! Après tant et
tant de traverses, de fausses espérances
peuvent-elles m' abuser encore ? Je pleurs
amèrement, comme si j' avais eu lieu de penser
que la source de mes larmes fût tarie ; elles
couleront, sans doute, jusqu' au moment qui
finira tous mes maux... mais quelle cruauté
que de se faire annoncer à l' avance, et de
ne point paraître ? Ne devrait-il pas penser
que la moindre chose me fait révolution ?
Hélas ! Mon amie, il est certaines professions
qui sèchent le coeur ; ou du moins est-il vrai
de dire que l' habitude familiarise ceux qui
les exercent avec une insouciance, une dureté
qui devient leur seconde nature. Et puis,

le moyen de penser aux malheureux, quand
on ne l' est pas ! Leur souvenir est importun
à ceux qui, quoique susceptibles d' une sorte
de pitié machinale, s' aiment trop pour risquer
de troubler leur bien-être, en réfléchissant
sur cette émotion. Mais du moins, quand
les infortunés dépendent de nous, on leur
devrait quelques ménagemens. ô Sophie ! Que
de choses j' ai perdues, quand l' illusion qui
m' entourait s' est détruite ! Dieux ! Que tes
lettres m' étaient nécessaires ! Que je suis
inquiet ! Que je souffre ! Tant d' événemens ont
pu survenir ! Qu' ont fait les R ? Qu' ont-ils
écrit, arrangé, projeté ? Où es-tu ? Que
fais-tu ? Peux-tu te supporter au milieu de
ces femmes ? Continue-t-on à avoir des égards
pour toi ? Tu m' as laissé tant de sujets
d' inquiétude, en me dépeignant ton séjour ! Je
frémis si souvent en pensant à l' odieuse
compagnie qui t' y obséde ! Hélas ! Ton Gabriel
n' en a pas d' autres que celle des idées lugubres,
désespérantes, qui le déchirent nuit et

jour. Et ta grossesse... ta grossesse, qui
avance chaque jour, qui avoisine son terme,
et dont je ne sais rien ! Dans quel antre tu
vas supporter les maux de l' enfantement !
Quelle cruelle préparation que nos chagrins
et nos malheurs ! ... ah ! Sophie, tu n' auras
aucun de ces tendres adoucissemens qui peuvent
soulager dans de si douloureux momens.
Ton Gabriel, qui te les eût prodigués,

est loin de toi. C' est pour lui que tu souffriras ;
mais aussi c' est lui qui a produit ces
affreuses circonstances qui aggraveront tes
tourmens... ô amie si chère ! Savoir que son
amante souffre, être dans l' impuissance de
la soulager, ou du moins de la consoler,
s' imputer son malheur, c' est la situation la plus
affreuse qu' il soit possible à l' imagination
humaine de concevoir... et c' est celle où
gémit ton Gabriel... hélas ! Tu n' entends
pas même mes soupirs, mes sanglots, mes
cris... ah ! Du moins, tu te les figures.
Deux tendres amans, forcés de se quitter,
convinrent de s' entretenir à la plus grande
distance, en regardant la lune à une certaine
heure : tous deux se nourrissaient de la pensée
que chacun d' eux, au moment même, considérait
le même objet. Hélas ! Je n' ai pas ce
moyen de donner le change à ma douleur ;
jamais je ne l' aperçois, cet astre des amans :
mais tu peux bien dire et croire qu' à tous les
momens du jour et de la nuit, ton époux
est occupé de toi ; tu n' as pas besoin d' en
déterminer aucun. ô ma Sophie ! Réfléchis
sur l' horreur de mon sort, et tu ne trouveras
pas que mon affliction soit au-dessus de mes
maux. Mais non, ne t' en occupe pas, s' il
est possible. Il est des momens où je suis
presque capable de souhaiter que tu me
sacrifies. Ah ! Si je pouvais croire que ta
félicité est attachée à l' instant où tu m' oublieras,

je m' immolerais tout à l' heure à ta tranquillité ;
mais je sais bien qu' il n' est plus de
bonheur pour Sophie sans son époux. Chère
amie ! Son bien suprême, ou le dernier degré
de son infortune, sa vie ou sa mort dépendent
entièrement de la conduite que tu tiendras
à son égard ; mais il ne demande que ce
que te dictera ton coeur.
Oh ! Oui, nous retrouverons un asyle,
dussions-nous habiter le fond des déserts,
garder des troupeaux dans des montagnes ignorées,
courir au bout du monde, par-tout
enfin où l' on peut jouir de la liberté de
l' amour. ô mon amie ! Nous avons moins
d' années qu' eux, et autant de persévérance
dans notre amour et nos desirs, qu' ils en
peuvent avoir dans leur haine et leur tyrannie.

S' ils ne m' ont point enseveli pour toujours,
si mon corps trop affaibli peut résister
à ce cruel esclavage, le bonheur n' est pas
perdu pour nous sans retour, et je le vois
au bout de la carrière que je parcours en ce
moment ; mais, hélas ! Qu' elle est longue !
Au reste, je ne serais pas le premier de ma
race qui serait péri ici. Le maréchal D' Ornano,
dont mon quatrisaïeul avait épousé la
fille, y est mort. J' avais cru jusqu' à présent
que c' était à la bastille ; mais j' ai lu hier,
dans l' histoire de Louis Xiii, que c' était ici.
Un certain D' Hélicourt était lieutenant de
roi : il le traitait avec la plus grande dureté.

p150

Dans le commencement, le maréchal était
nourri par la bouche du roi ; on ordonna ensuite
que les gens de M D' Hélicourt le serviraient,
et lui feraient à manger. Lorsque
le maréchal s' en aperçut, il refusa de toucher
aux mets apprêtés par eux, craignant
d' être empoisonné. D' Hélicourt lui dit : quoi !
Vous craignez que je vous empoisonne ?
Quelle idée ! Allez, allez, n' ayez point peur,
je n' en prendrais pas la peine ; car si le roi
m' ordonne de vous poignarder de ma propre
main, je suis prêt. Le pauvre maréchal entendant,
quelques mois après, le canon et
tous les signaux d' une réjouissance publique,
demanda au farouche commandant ce que
c' était. L' autre lui dit : c' est le duc d' Orléans
qui épouse Mademoiselle De Montpensier.
(tu observeras que le maréchal D' Ornano
avait été gouverneur du duc d' Orléans,
frère du roi, et s' était toujours opposé
à ce mariage, ce qui était en partie cause
de sa détention). Dieu soit loué ! Dit-il,
vous ne m' aurez pas long-tems en votre puissance.
Pourquoi cela, dit D' Hélicourt ? C' est,
répondit D' Ornano, que monsieur aura obtenu,
avant que de consentir à ce mariage,
la promesse de ma liberté. Désabusez-vous,
reprit le satellite du tyran ; il se marie sans
condition, et on ne pense à vous que pour
faire votre procès. D' Ornano désespéré tombe
malade, et meurt à quarante-six ans. Tu

p151

vois que ce n' est pas d' aujourd' hui que nous
avons à nous plaindre du despotisme. Cependant
le gendre du maréchal D' Ornano
est le seul de nous qui ait jamais reçu quelque
chose de la cour, car c' est pour lui que
Mirabeau a été érigé en marquisat.
Le papier me manque, ma Sophie.
à M Lenoir.
29 septembre 1777.
J' use de la permission que vous m' avez fait
donner, monsieur, d' écrire à ma mère ; mais
je n' en profite pas, puisqu' aucune réponse
ne me parvient. Certainement on cesserait
d' être homme dans les tristes lieux où je suis
détenu, si l' on cessait d' aimer ; car le corps
et l' esprit, également affaissés, n' ont plus de
ressort ; mais mon coeur qui souffre, m' apprend
que je vis encore. Pourquoi donc, dans
la foule des maux qui m' obsèdent, faut-il que
je sois déchiré de ceux-là même que vous
aviez desiré m' épargner ? Vous devinez aisément
toutes les craintes qui m' agitent sur le
sort d' une mère que j' aime tendrement, et
que je regarde comme mon unique ressource.
J' étais moins inquiet, lorsque je ne pouvais
lui écrire ; je n' attribuais son silence qu' aux
raisons qui nécessitaient le mien. Maintenant
je ne sais que penser ; et, dans cette solitude

profonde où je suis enseveli, mon imagination
ne s' occupe qu' à grossir le nombre de mes tourmens.
J' ose vous le demander, monsieur ; que
me ferait-on de plus, si j' étais un perfide
conspirateur, ou un sujet turbulent et factieux ?
Un crime d' état et le juste ressentiment de
mon roi m' exposeraient-ils à plus de rigueurs,
qu' une erreur de jeunesse et la dureté d' un
impitoyable père m' en font éprouver ? Quelque
coupable que je fusse, j' espérerais encore
dans la clémence du souverain qui,
maître de punir, daigne souvent pardonner.
Mais, victime de haines domestiques, je
sais trop que je ne dois attendre de celui qui
me poursuit, que des persécutions qui dureront
autant que lui, et qu' il s' efforcera même
de prolonger après le moment où il ne jouira
plus du plaisir de haïr. Il déclame, il invective
contre moi, il ourdit des trames, il
ameute des amis ; tandis que, réduit à souffrir

et à me taire, j' ignore ses imputations, et
que je ne puis même répondre à celles que je
connais. Qu' il me soit permis de le dire, monsieur,
tout homme qu' on empêche de parler
pour sa défense, est probablement innocent.
Si mon père ne redoute pas que je le convainque
d' en imposer sur la plupart des faits
qu' il allègue, pourquoi prend-il tant de
précautions pour étouffer ma voix ? Il a déjà
tant d' avantages ! Il a tant de confiance en

p153

sa plume ! Il est père ; il se croit l' objet de
l' admiration universelle. *ses preuves* de
sensibilité, d' honneur, de bienfaisance, *sont
faites,* dit-il : à la bonne heure ; mais, quand
le roi le confina dans ces mêmes lieux d' où
je vous écris, aurait-il trouvé fort équitable
qu' on l' empêchât de se réclamer du secours
de ses parens et de ses amis ? Sa femme, cette
épouse, qui depuis... (il ne l' aimait pas
davantage alors, mais il s' en faisait servir)
sa femme, dis-je, venait chaque jour verser
des consolations dans son sein ; sa mère recevait
ses lettres ; son frère, ses amis correspondaient
avec lui ; une semaine vit naître
et finir sa servitude. Cependant il s' est cru,
il s' est dit le martyr du bien public ; et *les
économistes* comptent cette détention si
adoucie et si courte dans les fastes de leur
secte, comme les fanatiques orientaux révèrent
l' hégire de leur prophète.
Je sais, monsieur, combien le parallèle
que je fais en cet instant, semblerait odieux
à mon père : sa détention est, à son avis,
le sceau de sa gloire ; mais les fumées de
l' enthousiasme ne m' enivrent pas, et j' ai
vu de trop près l' idole pour l' adorer. Ce
n' est point à moi qu' il appartient de décider,
ni même de discuter jusqu' à quel point la
liberté d' écrire peut être innocente ou
coupable ; je dis seulement que mon père était
prisonnier d' état, et que, sous ce point de

p154

vue, il avait moins de droits à l' indulgence,
que moi qui ne suis détenu qu' à la réquisition

de ce père très-partial, très-haineux,
et qui a un intérêt évident et direct à me
perdre. J' ajoute qu' il a surpris la religion
du roi et de ses ministres, et que, si j' ai
mérité une punition, ce ne peut être le supplice
rigoureux que j' endure. Il n' y a point
d' exagération à dire que c' est plus, beaucoup
plus que mourir. Priver de la vie un
particulier qui n' est pas légalement condamné,
est un forfait si odieux qu' il révolte
tous les hommes, et jette l' alarme dans la
société. Cependant l' assassin fait peu de mal
à l' homme assassiné. L' humiliation, le silence,
les angoisses d' une prison où l' on ne
laisse à un malheureux, de sa vie, que le
souffle, est une punition beaucoup plus sévère
que le dernier supplice. Nulle correspondance,
nulle société, nul éclaircissement
de son sort, nulle distraction au présent,
nulle connaissance de l' avenir... quelle
effroyable mutilation de l' existence ! L' infortuné
qui éprouve des douleurs si aiguës pendant
des mois, pendant des années entières,
souffre-t-il moins que celui que le glaive
frappe une minute ? Et la pitié ne doit-elle
se faire sentir aux hommes que lorsqu' ils
voient le sang coulr a l 1
voient le sang couler ? ... voilà ma situation
coloriée avec force, mais dessinée avec vérité.
Qu' ai-je fait pour mériter un tel sort ?

p155

" ce que vous avez fait ? Criera mon père...
votre adolescence a présagé les désordres
de votre jeunesse. J' ai été obligé de vous
faire enfermer à l' âge de dix-sept ans ; et,
pour ne parler que des événemens les plus
marqués de votre vie, en voici le précis.
Aussitôt que vous avez joui de quelqu' indépendance,
vous avez contracté des dettes
énormes. Lorsque, pour sauver la fortune
de mon petit-fils, je vous ai fait exiler dans
mes terres et interdire, vous avez rompu
votre ban pour courir à de nouvelles extravagances ;
vous vous êtes fait décréter dans
une affaire criminelle ; vous m' avez forcé
de vous envoyer dans une citadelle, et
vous avez usé de la liberté que vous laissait
l' indulgence du commandant, pour séduire
une femme qualifiée, et l' enlever. Sans
doute on ne vous fait pas justice ; mais c' est

en vous soustrayant à la sévérité des lois,
qu' on manque d' équité envers vous. "
je ne crois pas, monsieur, que vous m' accusiez
d' avoir affaibli les chefs d' accusation
que mon père présente contre moi. Il est
aisé de composer un bloc de griefs et de délits,
et je ne doute pas que mon père (sans
doute pour épargner le tems des ministres)
ne récapitule ainsi les différentes époques de
ma vie, qui sont toutes en effet marquées
par des lettres-de-cachet ; car, malgré tout
le mal qu' en a dit l' *ami des hommes* , c' est

p156

son arme favorite, et l' on prétend qu' il en a
obtenu plus de trente en sa vie. Ce que je
sais bien, c' est que, dans l' espace de deux
ans, son intercession m' en a valu huit. Mais
mon père croit-il qu' il soit très-juste de ne
présenter qu' un côté des faits ? Qu' on ne
puisse pas facilement noircir, par cette méthode,
l' homme le plus honnête et le plus innocent ?
Et que le mérite, dont il a la plus
haute opinion, le premier génie de l' Europe,
selon lui, (je veux dire lui-même) échappât
à de telles attaques ? Trouverait-il équitable,
par exemple, qu' on dît :
" le marquis de Mirabeau, après la jeunesse
la plus fougueuse, a signalé son âge
mûr par les traits suivans. Il a poursuivi
l' un de ses frères, en France et dans les
pays étrangers, avec un acharnement qui
a fait croire qu' il était embarrassé de payer
sa légitime. Il s' est *ruiné* en créant une
économie politique . Il a endommagé de deux
millions le bien de ses enfans et celui de
sa femme, en déclamant contre le luxe et
les dettes. Il s' est opiniâtré à fonder une
secte à Paris, malgré le dérangement de sa
fortune, tandis qu' il crioit à tous ses
concitoyens de se retirer dans leurs terres. Il
a infecté trois fois sa femme des maux les
plus honteux, en prêchant les bonnes
moeurs. Il a affiché scandaleusement des
maîtresses, en déplorant la dépravation

p157

du siècle. Le sensible et tendre ami des
hommes, dont l' ame trop haute pour s' abaisser
aux affections vulgaires, dédaigne
sa famille et n' aime que le genre humain,
a persécuté sa femme et tous ses enfans. Il
a chassé de chez lui, et confiné dans un
couvent, une épouse qui lui avait donné
cinquante mille livres de rente et onze enfans.
Il lui a refusé sa subsistance, est contrevenu
aux engagemens les plus précis,
et l' a harcelée, d' année en année, de lettres
de cachet. Il a fait interdire sa belle-mère
et son fils aîné, parce qu' il aime les
curatelles, et qu' il est excellent administrateur,
(soit prouvé par son bilan.) il a
forcé sa fille aînée à se faire religieuse. Il
a persécuté ses fils, et leur a refusé les
plus légers secours pécuniaires. Il a voulu
étendre sa tyrannie jusques sur une de ses
filles mariées, dont le mari ne se plaignait
pas ; et enfin, il a traité de la même manière
tous ses enfans, une seule fille exceptée,
qui a trouvé grace devant lui,
parce qu' elle s' est rendue la complaisante
de sa maîtresse, et que son rusé mari est
passionné pour *les moulins économiques* . "
tous ces faits, auxquels on en pourrait
ajouter d' autres, sont exactement vrais, monsieur ;
il n' y en a pas un seul qu' il soit possible
de détruire. Je veux croire que les détails
justifieraient pleinement mon père ; mais

comme cet assemblage, dépouillé de tout
éclaircissement, n' est pas beau, j' en conclurai
seulement qu' il est bon d' écouter
toutes les parties et de tout entendre.
Certainement, monsieur, les bornes d' une
lettre ne me permettent point de vous alléguer
tous mes moyens de défense ; mais voici
quelques considérations générales qui peuvent
vous donner à penser que mon père ne
dit pas tout, quand il parle contre moi.
1 je le somme hautement de déclarer
pourquoi j' ai été détenu à l' île de Rhé. Qu' il
allègue autre chose, s' il le peut, qu' une intrigue
de femme qui lui fit craindre une union mal assortie.
2 pour éviter une discussion longue et
inutile, je dirai seulement à cet égard, qu' il
n' a aucun droit de rechercher des faits antérieurs
à mon mariage, puisqu' à cette époque

j' étais chargé, depuis deux ans, de sa procuration générale en Limousin et en Provence ; puisque j' avais été présenté, de son aveu, à la cour ; puisque je puis fournir deux cents lettres où il me traite comme un *fils chéri* , comme un *conseil estimé* , comme un coopérateur *utile* et *nécessaire* . Les éphémérides, si tant est qu' elles existent encore, renferment quelques-uns de ces témoignages. Si elles sont aussi *oubliées* qu' *oubliables* ; laissons en repos les cendres des morts, et qu' on daigne demander à Mm De Vioménil et

p159

D' Harambure, sous lesquels j' ai servi en Corse ; à M De Vaux, général de l' armée ; à M De Guibert, major-général, etc. Comment j' ai servi. Le travail immense que j' ai fait dans ce pays, et qu' il a plu à mon père de soustraire, quoiqu' il fût demandé par toute la Corse, et qu' il eût obtenu des suffrages flatteurs, prouvera du moins qu' à 18 ans je savais m' occuper.
3 quand mon père aura justifié la ridicule parcimonie avec laquelle il me maria ; quand il aura expliqué sur-tout pourquoi il ne m' avança pas un denier pour les frais et les présens de noces ; pourquoi il refusa à mon beau-père et à moi de donner quittance pour le paiement de mes dettes dont se chargeait mon beau-père, à compte de la dot de sa fille, dans un tems où elles étaient très-légères encore, où des intérêts usuraires n' avaient pas absorbé mon revenu ; quand il aura expliqué tout cela, dis-je, je conviendrai que j' ai dépensé trop d' argent. Jusques-là, je dirai qu' il m' a réduit à des expédiens ruineux, par une dureté inouie et inexcusable ; car son grand argument, *il recommencera,* n' est pas recevable. Il n' est pas permis de deviner le mal ; il faut l' attendre. Me libérer une fois, était m' ôter toute excuse dans le cas d' une rechûte. J' ajouterai à ceci, que ces *dettes énormes* peuvent être liquidées pour moins de quatre-vingt mille livres, sur laquelle somme il faut défalquer mes revenus depuis que je suis interdit.

p160

4 mon père n' a pas eu une grande peine
à obtenir mon interdiction ; car je ne l' ai
point contestée, quelqu' illégale qu' elle fût.
J' espérais qu' il paierait mes créanciers, dès
qu' il s' en imposait le devoir, en m' en ôtant
les moyens. Je me suis trompé, car il n' a
payé personne. Cela est d' autant plus commode,
qu' il peut toujours parler de mes
dettes énormes , et qu' il a fréquemment
besoin d' argent.
5 j' observerai en général qu' il est bizarre
qu' un homme de soixante ans, qui, soit en
fonds aliénés, soit en dettes exigibles, soit
en contrats à constitution de rente, a fait
un tort à sa fortune d' environ deux millions,
et ne s' en croit pas moins, pour une telle
bagatelle, des droits aux respects de l' Europe
entière, dont il est le *confucius* depuis
la mort du vieux Quesnay ; que cet homme,
dis-je, représente son fils comme un sujet
gangrené, incapable d' aucune gestion, et
d' une inconduite *inimaginable* , pour avoir
dépensé soixante ou quatre-vingt mille livres
dans le premier feu de sa jeunesse. Vous
remarquerez, s' il vous plaît, que le bien du
père était grevé de substitutions qui devaient
le rendre plus scrupuleux que le fils, qui
avait l' expectative assurée d' une grande fortune
libre sur sa tête. Vous remarquerez sur-tout
que le jeune homme s' est arrêté de lui-même,
lorsqu' il a vu que les efforts pour

p161

pallier son dérangement, l' aggravaient ; que,
pour reculer l' éclat, il s' engageait dans un
labyrinthe inextricable : vous observerez
enfin que, depuis son interdiction, il n' a pas
fait pour cinquante louis de dettes, si l' on
en excepte celles de Hollande, qu' en vérité
il aurait bien payées sans qu' on s' en mêlât.
6 il est très-vrai que je suis sorti, sans
permission, du lieu de mon exil ; et je ne
prétends pas excuser cette irrégularité, quoique
je fusse entouré alors d' exilés parlementaires,
qui couraient, de notoriété publique,
les maisons de leurs amis. Quant à l' affaire
qui m' attira un décret, elle est telle que tout
homme d' honneur non-seulement l' avouerait,
mais ne pourrait l' éviter. Si j' ai trouvé un
lâche qui aimait mieux se battre par procureur

que s' expliquer personnellement, je
suis malheureux, mais je ne suis pas coupable.
Au reste, je l' ai dit au ministre, et je
vous le répète, monsieur, pour éviter des
longueurs : s' il est dans la province où se
passa cette affaire, un seul gentilhomme
qui nie que je me sois conduit en honnête
homme vis-à-vis de mon adversaire, je souscris
à un arrêt infamant ; et je dois ajouter
à la louange de tous les *Villeneuve* , qu' ils
ont été les premiers et les plus ardens à me
rendre justice, et à soutenir ma cause. Quel
a été le résultat de ce décret qu' on a fait
sonner si haut ? J' ai été condamné à donner

p162

de l' argent à m le baron de Villeneuve-Moans,
parce que l' ordonnance enjoint
au battant de payer le battu ; parce que l' on
dédommage pécuniairement un laquais insolent
qu' on régente, et qu' un gentilhomme
qui, par sa lâcheté, s' assimile à un
laquais, doit être traité et dédommagé
comme lui.
7 je crois qu' il n' y a qu' un seul père au
monde qui fût capable de ne pas soutenir
son fils dans une affaire où il s' était compromis
pour l' honneur de sa famille ; mais le
mien n' avait garde : car je défendais une soeur
chargée du poids de la haîne de Madame
De Pailli : je fus conduit dans un fort. Le
commandant de ce fort existe, pour dire comment
je m' y suis comporté pendant huit mois
que j' y ai resté. J' ai ses certificats, et ils sont
imprimés. Certainement huit mois d' une prison
aussi désagréable par la société qu' elle
renferme, que par la privation de la liberté,
auraient expié ma faute, si je n' eusse été puni
que de m' être absenté huit jours du lieu de
mon exil. Mais mon père se trouvait trop
heureux d' avoir une occasion de me vexer,
pour la laisser aisément échapper. Il répondit
à toutes mes sollicitations, par une
lettre-de-cachet de transfération ; comme si ce
n' était pas ma liberté, et non point un
changement de prison, que j' eusse demandée ! Et,
par un raffinement de cruauté unique, tandis

p163

qu' il me mettait dans l' impuissance de poursuivre
l' atroce calomniateur qui avait osé me
traduire en justice, il le voyait agir sans
daigner me défendre. *laissez là,* m' écrivait-il
froidement, *M De Moans et son fumier* .
Les raisons de cette conduite étaient
faciles à deviner. Mon père voulait pouvoir
toujours alléguer, pour le maintien de ma
lettre-de-cachet, 1 mes dettes (comme si
elles n' existaient pas avant ma détention) ;
2 ce fameux décret rendu à un tribunal subalterne,
dans une procédure qui n' avait pas
l' ombre de la vérité ni du bon sens, et que le
féal et preux Villeneuve, qui vingt fois a eu
l' audace de proposer des accommodemens,
n' a osé poursuivre que quand il m' a su dans
le pays étranger, et engagé dans un autre
procès tout autrement sérieux.
8 enfin tous les reproches de mon père
n' aggraveront pas ceux que je me fais de ne
m' être point opposé aux sacrifices que la tendresse
de Madame De Monnier lui a suggérés,
et de n' avoir pas combattu la terreur qui l' a
forcée à fuir. L' amour grossissait peut-être
à nos yeux le danger. Quoi qu' il en soit, si
ma malheureuse amie peut m' imputer son infortune,
c' est dans mon ame qu' est son vengeur.
Mais j' ose dire que cette faute si grave,
et dont les suites sont si cruelles, offrira à
tous les êtres sensibles, des circonstances qui
diminueront les préventions qu' elle pourrait

inspirer contre moi, et changeront la sévérité
en compassion. Ma conduite a prouvé
que je sais aimer, et que la ferveur d' une passion
ardente et persécutée, m' a seule égaré.
Je ne vous répéterai pas, monsieur, ce
que j' ai eu l' honneur de vous mander plusieurs
fois, et ce que j' ai exposé sous vos yeux
à M De Marignane, à cet égard. Mon coeur
est trop serré, quand j' écris sur un si triste
sujet. Mais cette faute, que je ne cherche
point à justifier à moi-même, a-t-elle mérité
un arrêt de proscription tel que celui que
je subis ? Est-ce justice ou faveur que l' on
prétend me faire, en me détenant ici ? Si
c' est justice, qu' il me soit permis de m' offrir
à celle des magistrats. Je ne dois point être
puni avant d' être convaincu. Si c' est faveur,

on se trompe : on apprécie trop haut mon amour pour la vie, et je préférerais de beaucoup de finir ma triste existence, à la traîner ainsi. Mais je ne puis croire que le délit et la peine soient si inégalement proportionnés dans un gouvernement aussi doux que le nôtre. Je me persuade qu' on ne veut que laisser passer l' orage qui me menace, et assoupir dans la retraite la fermentation qui bouillonne dans mon coeur. Ah ! Monsieur, vous pouvez penser que la douleur et l' infortune l' ont beaucoup flétri. Ce n' est point à ma vie, ce n' est point à ma santé, ce n' est point à ma raison qu' on en

veut sans doute ? Mon père ne demanderait pas mieux que de me réduire à un état de démence, qui le mît à même d' usurper à jamais tout mon bien, et de me jeter dans quelque maison de force, où, pour une rétribution modique, il me ferait enchaîner, battre et nourrir comme une bête malfaisante. Mais le père commun de tous les français, le roi, dont je suis né sujet, et sujet de cette classe dont l' épée fut dans tous les tems l' ornement et le soutien du trône ; le roi, qui veille sur mes propriétés, quoiqu' il m' ait privé de ma liberté, est le défenseur que j' implore contre le père que m' a donné la nature, et que la haîne a rendu mon tyran.
Vous connaissez les hommes, monsieur ; il y a long-tems que vous êtes occupé à démêler leurs intérêts et leurs passions. Vous savez s' il est possible que la tête ne s' altère pas dans la situation où je suis. Obtenez donc, je vous en conjure, qu' elle soit adoucie. Je n' ai pas mérité ces sévérités muettes réservées pour la punition des hommes les plus criminels et les plus dangereux. Froissé par la douleur et l' incertitude, tout s' émousse en moi, mon esprit et mes sens. Ma vue se perd : le peu de talens que j' ai acquis, m' échappe ; je deviens un être aussi inutile qu' infortuné.
D' un mot, d' un seul mot vous pouvez tout changer. Ah ! Qu' il est doux de pouvoir faire si aisément des heureux !

J' espère, monsieur, que vous n' avez pas oublié la promesse que vous avez daigné me faire, que je verrais quelquefois M De Brugnière. Il y a deux mois que je n' ai eu ce plaisir, le seul qui me reste ; et deux mois, qui sont souvent bien longs pour les heureux, sont deux siècles pour les prisonniers.
J' ai l' honneur d' être avec des sentimens respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
5 octobre 1777.
J' espérais voir aujourd' hui M De R, ou du moins savoir par Berard, si le jour de M Lenoir était fixé ; mais M De R est parti dès le matin. En conséquence, je n' ai rien de nouveau à te dire. Je n' ai point été à la promenade, parce qu' il m' a été impossible de dormir qu' environ une heure ce matin ; et point à la messe, parce que cela m' ennuie, ce que tu croiras aisément. Heureusement M De R n' est pas dévot, quoique la promenade ne soit jamais ici que la suite de la messe ; c' est-à-dire, qu' un prisonnier n' obtient pas la permission de jouir de la promenade, qu' il n' ait entendu

la messe, sans doute pour remercier Dieu de cette faveur signalée. Au reste, je n' aurai jamais de querelle avec personne pour un sujet si peu important selon moi. Je trouve tout simple qu' un homme qui s' est rangé de bonne foi d' une secte, ne veuille point s' astreindre aux pratiques d' une autre ; mais celui qui ne croit rien, en passe par tout ce que l' on veut sans scrupule pour être tranquille, pourvu qu' on n' exige de lui que ces momeries qui ne font ni bien ni mal à personne. Ce sont là, selon Madame De R, des *principes sacrilèges ;* mais son anathême n' effraiera ni toi ni moi ; et je déclare d' avance que celui qui nous rendra dévots, est le plus signalé convertisseur du siècle. Je sais bien que si j' étais assez faible pour avoir absolument besoin d' une croyance religieuse, notre systême théologique serait le dernier que je choisirais. à supposer la nécessité d' une religion pour le peuple, hypothèse très fausse selon moi, la multiplicité

des dieux, avec des dogmes proportionnés
à une telle idée, serait le dogme le plus favorable
à la tranquillité de la société humaine.
La mythologie du paganisme exilait
tout esprit d' intolérance, toute fureur
de superstition, malgré le nombre infini de
leurs dieux et la variété de leurs rits, par
la facilité d' admettre dans ces systêmes religieux
toutes sortes de cultes. Je ne vois pas
que les passions humaines dont le paganisme

p168

revêtait les êtres célestes, aient été plus
perverses lors de cette opinion, que dans les
jours les plus purs du christianisme. Après
tout, les payens ne faisaient que ce que font
et feront toujours les hommes, en attribuant
leurs affections, leurs sentimens, leurs desirs,
leurs facultés aux êtres célestes. La raison
de cette erreur est bien simple ; c' est qu' il
est impossible à l' humanité de se former une
idée de quelque chose absolument hétérogène
et disparate à tout ce qu' elle connait. Mais
les systêmes théologiques des anciens favorisaient
par leur nature la tolérance : le polythéisme
(la pluralité des dieux) absurde
aux yeux du philosophe, ne l' est guère davantage
que tout autre systême religieux admis
dans nos sociétés, à le considérer dans
toute son étendue. Il avait du moins cet avantage
de concourir à la sociabilité, au lieu
que nos idées métaphysiques qui ont produit
les subtilités et les disputes scolastiques, ont
soufflé par-tout l' intolérance et la superstition.
Au fond, il faut convenir que l' unité de Dieu
ne sera jamais la religion d' aucun peuple.
Ce dogme pur et simple, ne sera jamais à
la portée du vulgaire ; et, dans tous les pays
du monde, le commun des hommes se fera
un dieu ou des dieux à sa mode, ou à celle de
ses prêtres intéressés à compliquer la croyance
et les pratiques. Des opinions purement
spéculatives ne les accommoderaient point. On

p169

a donc troqué, dans le fait, polythéisme pour
polythéisme ; mais le nôtre est âpre, insociable,

turbulent, et celui des anciens était infiniment
plus politique. Ils avaient vraiment la
religion des sages et celle du peuple. Dans le
christianisme on veut que tout le monde soit
peuple. Le plus grand inconvénient, cause de
tant d' effroyables malheurs que les disputes
des prêtres ont fait fondre sur tout le globe,
c' est que l' autorité s' est mêlée de leurs débats.
Quand la puissance civile se déclare
en faveur d' une opinion religieuse, l' intolérance
est la suite nécessaire de cette partialité.
En fait de religion, comme dans tout
le commerce de la vie civile, la concurrence
est le garant le plus sûr de l' équilibre, et la
digue inexpugnable à élever contre les
monopoleurs et les fripons. Je suis donc loin
de croire que la multiplicité des religions
soit un mal. Chacun a le droit de suivre son
jugement en matière de doctrine, pourvu
que sa conduite soit du reste absolument
subordonnée aux lois qui doivent protection
à tous. Aucune secte ne prévaudra, quand
le magistrat ne s' occupera point de discussions
religieuses, quand il s' opposera à la persécution,
au prosélitisme, aux tumultes, et
à toute action qui puisse troubler la société.
Les principes spéculatifs ne sont point de
son ressort. Voyez la Hollande, cette école
et ce théâtre de tolérance, où il n' y a que

cela de bon. Dans ce pays paisible, il y a
plus de fanatisme qu' ailleurs, et cela doit
être à raison de la quantité de sectes émules
l' une de l' autre, dont les prosélites exercent
les pratiques religieuses de leur croyance dans
les mêmes lieux ; mais jamais ce fanatisme
ne produit aucune explosion, parce que le
magistrat est toujours neutre, et ne s' occupe
qu' à préserver la société de tout trouble. Je
sais bien le grand argument des dévots intolérans.
Il est absurde, disent-ils, d' opposer
l' intérêt frivole et temporel de la société
civile, à celui du salut et de la vie éternelle.
Il n' y a qu' une réponse à faire à cela ; car
attaquer leur vie éternelle, serait une controverse
aussi interminable que les autres, et
qui les réveillerait toutes. Le magistrat civil
n' est préposé que pour avoir soin des intérêts
temporels ; et, en cette qualité, il ne peut,
ni tourmenter les hommes pour leur acquérir

une félicité éternelle qui ne le regarde pas,
ni permettre qu' on attente dans le même objet
à leur liberté et à leur tranquillité présente,
qu' il est chargé de protéger. Il doit
laisser au premier être le soin de sa gloire
et de l' établissement de sa loi ; s' il est vrai
que la puissance créatrice puisse desirer et
exiger un culte des faibles créatures, qui
forment un point si imperceptible dans l' immense
chaîne de ses ouvrages. Le fameux
comte De Peterborough disait, à propos d' un

p171

bill proposé dans le parlement d' Angleterre
contre l' athéisme, qu' il était bien pour un
roi parlementaire ; mais qu' il ne voulait pas
avoir un dieu de la main du parlement, non
plus qu' une religion, et que si la chambre
se déclarait pour une de cette espèce, il irait
à Rome, et ferait ses efforts pour être nommé
cardinal, d' autant que, pour traiter de
pareilles affaires, il préférait d' être assis dans
le conclave, plutôt qu' avec leurs seigneuries.
Cette opposition est au fond aussi sensée,
qu' elle est plaisante dans la forme... mais
je m' aperçois que je te fais une dissertation
sur la tolérance, ce dont je n' ai ni la force,
ni l' envie. Je finis donc, ma toute bonne. Tu
sais comme je laisse courir ma plume quand
je t' écris, bien sûr que tout ce qui vient de
ton ami te fait plaisir, et que tu aimes à
raisonner comme à sentir avec lui.
6 octobre, lundi. ô ma chère amie ! Que
l' attente est longue et cruelle, quand c' est
le coeur qui espère, qui desire et qui souffre !
Que tous les autres malheurs qui peuvent affliger
l' humanité sont légers, comparés à ceux
qui affectent l' ame et ses passions ! Qu' un
amant malheureux est infortuné ! La mort,
cette ressource immanquable pour tous les
maux, et si précieuse pour tous les hommes
courageux, malheureux sans espoir, est pour
lui seul un expédient redoutable. Quand le
désespoir pousse sa main, la tendresse l' arrête...

p172

l' idée, l' image de ce qu' il aime lui

rend la vie précieuse, au moment où la sienne est le plus abreuvée d' amertume ; il regrette la lumière, alors que tout autre à sa place l' aurait en horreur... ces reflexions que j' ai faites si souvent depuis que je suis enfermé dans ces murs odieux, se sont reveillées avec véhémence en moi ce matin, en lisant une anecdote si singulière, que je vais la répéter, mais qui prouve bien qu' aucune passion ne peut entrer en comparaison avec l' amour, puisque la tendresse qu' on ressent pour ses enfans, et l' attachement conjugal, sont si impuissans dans certains malheurs contre le dégoût de la vie. Richard Smith, relieur de livres, et retenu pour dettes dans un quartier privilégié à Londres, persuada à sa femme de suivre son exemple, en se faisant périr elle-même après avoir tué leur enfant. Ce malheureux couple fut trouvé dans la chambre où ils couchaient, pendus à quelque distance l' un de l' autre ; et dans une autre chambre, on trouva leur enfant mort dans son berceau. Ils avaient laissé deux papiers enfermés dans une lettre très-courte, adressée à l' hôtesse de la maison, pour lui demander ses soins en faveur de leur chien et de leur chat. Ils laissèrent aussi de quoi payer celui qui devait porter les papiers aux personnes dont ils avaient mis les adresses. Dans l' un de ces papiers, le mari

remerciait celui auquel il écrivait, des marques d' amitié qu' il en avait reçues, et se plaignait des mauvais procédés de quelques autres. L' autre papier, signé du mari et de la femme, contenait les raisons qui les avaient portés à agir si cruellement contre eux-mêmes et contre leur enfant. Cette lettre était écrite gaiement, et portait tous les symptômes d' une délibération tranquille. Ils déclaraient qu' ils se retiraient eux-mêmes de la misère où ils étaient tombés par une suite inévitable d' accidens fâcheux, prenaient leurs voisins à témoins de leur industrie et de leur application au travail, se justifiaient sur le meurtre de leur fille, en disant qu' il était moins cruel de l' emmener avec eux, que de la laisser sans amis dans le monde, exposée à l' ignorance et à la misère. Ils marquaient leur foi et leur confiance en Dieu qui ne pouvait se plaire

en la misère de ses créatures, et lui
résignaient leur vie sans remords et sans terreur.
Ces deux infortunés avaient toujours été
industrieux et sobres, d' une probité à toute
épreuve, et remarquables par leur affection
conjugale. Ni ce lien, ni celui qui devait les
attacher à leur enfant, ne put leur rendre
la vie tolérable, tandis qu' ils étaient obligés
de lutter sans cesse contre le besoin et ses
contrariétés... chère amie ! Je suis certainement
mille fois plus malheureux qu' eux,
et ma vie est infiniment plus triste, quoique

p174

ma subsistance soit assurée. Cependant
je ne puis penser sans frémir à en trancher
le fil ; et ce sentiment conservera toute sa
force, tant que je n' aurai pas perdu tout espoir
de sortir des lieux où je suis enseveli,
pour voler dans tes bras. Je pense sur le
suicide comme les deux anglais infortunés ; je
le crois très-juste et très-naturel, quand la
somme des maux l' emporte absolument sur
celle des biens attachés à l' existence. Je ne
manque sûrement pas de courage, et il n' en
faut pas beaucoup pour s' ôter la vie quand
on l' a en horreur. J' ai un fils ; mais je n' y
pense jamais depuis que je t' ai voué mon
existence, et sur-tout depuis que tu portes
dans ton sein le fruit de nos amours. J' ai
une mère que j' aime sincèrement ; mais je ne
supporterais pas un moment pour elle la vie
que je mène ici. Toi seule, et l' espoir de te
revoir, me retiennent donc encore.
ô Sophie ! Quel est le charme de l' amour,
qui attache à la vie, lors même qu' elle est
un supplice ? ô chère Sophie ! Ce n' est pas
sans raison que je désire de pouvoir saisir une
idée étrangère à mon amour quand je t' écris ;
car, lorsque je suis la pente naturelle de mon
coeur, un torrent de douleur m' entraîne et
sort de mon sein pour ravager le tien. L' image
qui me réfléchit le passé, vers lequel
le desir et l' amour m' entraînent, me rend le
présent plus horrible et l' avenir plus redoutable.

p175

Jamais ta présence n' excita en moi un amour plus brûlant, des desirs plus violens, que ceux qu' allume ton souvenir ; et leur impétuosité aiguise le tourment des privations. Eh ! Que me reste-t-il de la vie, loin de toi ? Que m' en resterait-il quand je serais libre ? Des amitiés stériles ou perfides, des haînes injustes et implacables, des préventions odieuses et enracinées, de lâches et continuelles faiblesses, voilà ce que j' ai à moissonner dans le monde. Je ne suis plus à ce tems où je me repaissais de projets gigantesques ou d' espérances vaines, où je me faisais des biens et des maux imaginaires, où je m' engouais de bagatelles, où, avide de dissipation, j' étais à l' affût des événemens, des occasions, et faisais ressource de tout pour le plaisir. Je n' ai plus qu' un objet d' affection, d' ambition, de desir ; je ne connais plus qu' un bonheur, et toi seule peux me le donner. Je ne brigue plus l' estime des hommes, le crédit, les titres, les honneurs, le pouvoir. Ma passion, mon unique passion est trop grande, trop exclusive, pour que j' obtienne jamais les applaudissemens de ceux qui n' aiment pas comme moi, et je ne veux qu' un suffrage dont je suis bien sûr. Je n' ai qu' un besoin ; je ne puis goûter qu' un plaisir ; je ne forme qu' un voeu : mais s' il est déçu, si ce besoin unique n' est pas satisfait, si ce plaisir délicieux m' est à jamais refusé, si

je suis voué à brûler dans les desirs, sans atteindre jamais la jouissance, il n' est plus de bonheur pour ton Gabriel : il n' en est plus pour lui sans sa Sophie, puisque Sophie est l' unique source de sa félicité. Hélas ! Mon amie, j' espère encore ; mais n' est-ce pas la violence de mes desirs que je prends pour la probabilité de leur succès ? Est-il possible ? Ma tendresse ne m' aveugle-t-elle pas ? Ah ! Mon amie, tu sais si aucun autre noeud m' attache à la vie, que celui de mon amour. Si ces noeuds sont brisés, ou du moins (car tu ne me soupçonnes pas sans doute de prévoir qu' ils puissent se détacher dans nos ames) s' ils ne peuvent plus nous unir, quelle autre illusion pourrait enchanter mon coeur ? Pourquoi laisserais-je mes yeux ouverts à ce jour que je hais, dès que ce n' est plus le flambeau

de l' amour qui l' allume ? ... ô Sophie ! Si
tu ne dois plus presser de tes beaux bras ton
époux, que t' importe que ce sein, brûlant
sous tes baisers, soit glacé et devienne la proie
des vers, quand celui dont tu partageas le
goût, les plaisirs, le coeur, l' existence, ne
serait plus ? Serais-tu séparée de lui plus que
tu ne l' es en ce moment, où tu ne peux pas
même recevoir des papiers baignés de ses larmes
et empreints de son amour ? Cet amour
te refuse le bonheur que tu en attendais : pourquoi
desirerais-tu que le coeur qui le nourrit,
conservât son inutile existence ? -ah !

p177

Ma Sophie, je ne conterai plus d' histoires
tragiques ; elles me rendent trop sombre. Adieu,
mon amante. Pardonne-moi mes tristes élégies ;
pleure en les lisant ; donne des larmes
à la douleur de ton ami ; mais n' oublie pas
que, lorsque tu en recevras l' expression, si
ces lettres te sont remises par P, j' aurai reçu
un grand soulagement, puisqu' assurément
j' en aurai des tiennes ; et que si, par un hasard
que je ne puis prévoir, elles te parviennent
par une autre voie, j' aurai du moins la consolation
de te savoir moins inquiète et plus tranquille
que moi. Adieu, ma bien-aimée ; tu
sais s' il est un amour plus tendre que celui de
ton Gabriel.
ô mon amie ! Ton amour, ta fidélité, voilà
la base sur laquelle je m' appuie : sans cette
confiance, je serais déja englouti dans l' abyme de
douleur sur lequel la fortune m' a suspendu.
Aimer sans cesse est le besoin de mon coeur ;
être toujours aimé est son voeu et son espoir
consolateur. Amour, source de toutes les vertus,
de tous les plaisirs, de toute félicité, mon
ame t' appartient toute entière. Mon unique
envie, mon seul devoir est d' obéir à ta voix ;
tu soutiens ma vie ; tu m' es bien plus cher
qu' elle, et je ne la conserve que pour toi :
c' est toi seule qui m' en donneras la force et le
courage, et non ces principes soi-disant
philosophiques qui masquent la faiblesse ou
l' apathie de leurs prosélytes, ou ces croyances

p178

superstitieuses qui dégradent l' humanité. Ils prétendent que nuls malheurs ne doivent abattre l' homme, ces ridicules déclamateurs, qui ne connaissent pas la véritable infortune ni le vrai bonheur ; qui se vantent de vaincre les passions qu' ils sont incapables de sentir, et jettent des cris aigus quand les douleurs de la goutte les tourmentent. Ils veulent qu' on soumette tout à la religion, ces pieux charlatans qui font un dieu pour qu' on leur obéisse et qu' on les révère ; et, quand on examine ce que c' est que cette religion qui réclame un empire si absolu, on voit que la politique et la fraude, de concert avec l' ignorance et la crédulité, en ont jeté les fondemens, et que les diverses religions varient dans leurs dogmes, sans varier dans leurs vues et leurs exigences, parce que le caprice a produit ceux-là, tandis que l' intérêt des prêtres, qui est toujours le même, guide celles-ci. Singulier code à donner à l' homme, que celui qui dépend absolument du hasard de sa naissance ! Aveugle esclave de tyrans audacieux, il faut qu' il soumette, non-seulement sa raison, mais encore ses sentimens, aux impressions qu' il a reçues dans son enfance, et sur lesquelles toute réflexion, tout retour lui est interdit. C' est dans l' âge où sa pensée n' était pas née, où son coeur n' était pas développé, où ses sens encore informes existaient à peine, qu' il a subi le joug auquel

il doit soumettre, pour le reste de sa vie, ses idées, ses sensations, ses sentimens... ô ma Sophie ! Toi, dont le souffle m' anime encore, quoique arraché de tes bras, tu repousses, comme ton époux, cet odieux et insensé despotisme. Tu vis pour ton ami, tu vis pour l' amour : lui seul a le droit de nous dicter des lois. Notre coeur le desire encore en le possédant ; il nous pénètre, il nous embrâse ; c' est à lui seul qu' est consacré notre être, et pour lui que nous conservons une vie dont le flambeau s' éteindra au moment où ses feux n' en entretiendront plus la lumière.

à madame la comtesse De Mirabeau.

14 octobre 1777.

Je reçois, madame, en cet instant votre billet en date du 29 septembre, qui m' a fait

tant de plaisir que, quoique alité depuis
dix jours et prodigieusement faible, je prends
aussitôt la plume pour vous en remercier.
J' étais inquiet de n' avoir aucune nouvelle
de mon fils depuis les derniers jours de juillet
que je vous ai écrit pour vous prier de m' en
donner quelquefois ; et quoique j' expliquasse
aisément votre silence, il m' affligeait. Je

p180

suis très-aise de savoir mon fils auprès de
vous. Les soins les plus empressés ne remplacent
qu' imparfaitement la tendresse d' une
mère ; et puisque mon enfant est privé, peut-être
pour toute sa vie, des embrassemens de
son père, je désire que celle qui lui donna
le jour l' en dédommage. Tout ce que vous
m' en apprenez est très-satisfaisant. On ne
peut pas former de pronostics bien justes
sur une enfance si tendre ; mais je lui souhaite
en effet, pour son propre bonheur, plus de
douceur que de sensibilité ; plus de *réflexion*
que d' imagination. Quant à sa constitution
physique, cet objet presque unique des soins
d' un premier éducateur, elle ne peut que
gagner à la campagne, et j' espère qu' on le
laissera jouir de tous les bénéfices de son âge,
je veux dire de la liberté la plus active. Il se
cassera le nez quelquefois ; mais il s' en portera
bien mieux, et deviendra beaucoup plus
fort. Vous avez été inoculée, madame ; ainsi
M De Marignane est partisan de cette
méthode, et vous devez vous en louer. Mon
père a fait inoculer mon frère, et ne se refusera
pas sans doute aux mêmes précautions
pour mon fils. Son âge permet cette opération
bienfaisante. J' espère que vous insisterez
pour qu' elle lui soit faite bientôt ; c' est
prévenir de vives inquiétudes, et une maladie
bien sérieuse ; et certainement il faut compter
pour quelque chose la certitude de n' être

p181

pas défiguré ; je serais fort aise que mon
fils ne fût pas si laid que son père. N' oubliez
pas, je vous en prie, ce que M Bourgeois
vous a dit souvent, et ce qui est très-vrai :

qu' un enfant gâté donne beaucoup plus d' embarras
qu' un autre, et même est exposé à
quelques dangers dans l' inoculation.
Je ne vous dissimulerai pas, madame, qu' après
les premiers mouvemens de plaisir que
m' ont causés les nouvelles de mon fils, la
forme de votre billet m' a un peu étonné. Si
je pouvais méconnaître votre écriture, je
douterais qu' un bulletin qui m' est adressé, et
où celle qui écrit s' énonce sans cesse à la
troisième personne, fût de Madame De Mirabeau.
La mère de mon fils ne sera jamais *on* pour
moi, madame, je vous assure. Je vous réitère
cependant tous mes remercimens pour votre
lettre plus obligeante dans le fond que dans
la forme ; et je compte sur la promesse que
vous me faites de m' instruire de l' état de
mon fils. Vous le voyez à tous les momens
du jour ; c' est un bonheur dont je vous
félicite et que je vous envie. Embrassez-le
quelquefois au nom de son père.
J' ai l' honneur d' être avec les sentimens que
je vous ai voués, madame, votre très-humble
et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p182

à m le maréchal duc De Noailles.
Monsieur le maréchal,
l' honneur que j' ai de vous appartenir,
me donne le droit d' invoquer votre secours
pour sortir de l' abyme où je suis. Je ne sais
si le bruit de mes fautes et de mes malheurs
est parvenu jusqu' à vous ; mais j' ose croire
que, si vous êtes bien informé, vous m' avez
trouvé plus infortuné que coupable. Mon
père, animé depuis long-tems par des gens
intéressés à ma perte, aigri par les poursuites
de ma mère pour laquelle il connaît tout
mon attachement, poussé par un caractère
ardent et implacable, saisit, il y a trois ans,
le plus frivole des prétextes pour obtenir une
lettre-de-cachet contre moi. Après deux ans
d' impuissantes sollicitations et d' une conduite
irréprochable, j' ai pris le parti de fuir par
le conseil d' un homme dont le conseil était
une permission et même un ordre, et qui
savait mieux qu' un autre que des raisons,
quelque bonnes qu' elles fussent, ne
contrebalanceraient pas le crédit de mon père. Ma
fuite a été suivie d' un écart de jeunesse,

dont les effets ont été très-funestes. Une passion,

exaltée par les contrariétés et la persécution,
m' a emporté loin de toute réflexion,
et a fourni à mon père des raisons plus sérieuses
d' exciter le ministre contre moi. J' ai été
arrêté dans les pays étrangers, où l' ambassadeur
de France me sera témoin que je me
suis conduit avec toute la décence possible.
On m' a confiné dans la prison la plus sévère,
où je suis malade et souffrant. Vous sentez,
monsieur le maréchal, qu' il m' est impossible
de vous développer les détails dans une
lettre. Si vous daignez prendre quelqu' intérêt
à mon sort, je vous supplie de me fournir
les moyens de vous apprendre la vérité dans
toutes ses circonstances, et de me justifier
auprès de vous des imputations dont on ne
manquera pas de me noircir. Je serais bien
reconnaissant que vous chargeassiez une
personne de confiance de me voir et de m' entendre,
ou que vous permissiez que je vous
adressasse un mémoire. Vous pouvez compter
sur la sincérité la plus entière, et je me déclare
indigne de toute indulgence, si l' on peut
prouver que j' altère un seul fait dans mes
défenses. Si, après les avoir vues, vous trouvez
que, pour être coupable sur certains
points, je n' ai point cessé d' être honnête,
et peut-être même intéressant par la nature
de mes erreurs ; si vous reconnaissez que je
suis poursuivi par l' animosité et la cupidité
réunies et acharnées contre ma pauvre mère

et contre moi, je ne doute pas, monsieur le
maréchal, que vous n' interposiez vos bons
offices en ma faveur. J' aurai bientôt vingt-huit
ans. C' est un âge, où avec de l' émulation
et quelques connaissances, on peut n' être
pas tout-à-fait inutile ; mais c' est aussi celui
où l' on n' a plus de tems à perdre. Il vous sera
facile, monsieur le maréchal, de faire
demander à m le chevalier De Villereau,
lieutenant-colonel du régiment de monsieur
votre neveu, sous les ordres duquel
j' ai fait une campagne en Corse, s' il n' y
aurait pas quelque parti à tirer de moi,
plutôt que de me laisser périr de douleur dans
la servitude et l' inaction. Je vous cite cet
excellent officier, comme étant plus à
portée de vous donner les informations que

vous pourriez désirer. M le baron De
Vioménil et m le vicomte D' Harambure,
qui commandaient le corps dans lequel j' ai
servi en Corse, ne me refuseront pas des
témoignages avantageux. Je ne me réclame
d' aucun autre chef, parce que mon père,
qui a toujours voulu m' ôter du service, m' a
empêché, depuis que je suis capitaine de
dragons, de rejoindre aucun régiment.
Monsieur le maréchal, daignez sauver un
jeune homme plein d' ardeur, que ce bienfait
attachera à jamais à votre maison par
les liens les plus étroits et les plus sacrés,
qui désire de réparer le tems perdu, de faire

p185

oublier, par son zèle et ses services, la fougue
de sa jeunesse, à ceux qu' elle aurait pu
prévenir contre lui ; et dont le plus grand
crime, aux yeux de son père, est d' aimer sa
mère, d' avoir fait quelques dettes, de dire
la vérité avec trop de hauteur et de feu, de
dédaigner les sectes et la morgue philosophiques,
de tourner en ridicule tous les noms
en *iste* , et d' être appelé aux substitutions
de sa maison, qui sont publiées, ce qui n' est
pas la circonstance la moins aggravante.
Vous dire qu' il m' est défendu de nommer
ma prison, que le respect dû à votre personne
et à votre rang peut seul me faire
accorder la permission de vous écrire, que
toute correspondance et société me sont
interdites, c' est assez vous apprendre où je
suis. D' ailleurs on ne vous refusera certainement
pas de vous en instruire, si vous daignez
le demander.
Je suis avec un très-profond respect,
monsieur le maréchal,
votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
17 octobre 1777.
J' ai l' honneur de vous prévenir que rien
ne me peut parvenir que par la voie de
monsieur le lieutenant de police.

p186

à M Lenoir.

24 octobre 1777.
Vous êtes trop clairvoyant, monsieur, pour
ne pas vous être aperçu hier du trouble où
j' étais en vous parlant, quelque encourageantes
que soient votre patience et votre
douceur. J' ai perdu l' habitude de la société,
qui peut seule donner la facilité de s' énoncer.
Je n' ai pas toujours été si lourd, monsieur ;
mais le chagrin détruit toutes mes facultés :
d' ailleurs la multiplicité des choses
que j' avais à vous dire, et l' impossibilité de
les resserrer dans le peu de momens que vous
pouviez me donner, mettaient une grande
confusion dans mes pensées. J' espère que le
mémoire, que vous m' avez permis de rédiger,
suppléera à ce qu' il m' a été impossible
de vous expliquer. Je vous supplie de lire
vous-même celui que je destine pour vous.
Ce ne sera qu' un résumé, mais où l' animosité
de mon père sera représentée sous son
véritable jour et dans ses principaux motifs.
Il serait imprudent de lui montrer trop
clairement que je l' ai démêlé, et le grand mémoire
est fait pour être mis sous ses yeux ;
puisque je desire qu' on l' oblige d' y répondre,
et que sa réponse me soit communiquée pour

y répliquer. J' ai l' honneur de vous répéter
que mon père aurait tort de croire s' abaisser
en se prêtant à cette discussion. Il s' en est
imposé le devoir, au moment où il a invoqué
l' autorité contre moi : il s' est rendu *partie*
et il n' est pas juste de n' en entendre qu' une.
Je ne peux ni deviner ni prévoir ce qu' il lui
plaît ou lui plaira de dire, ni répondre à ce
que je ne devine ni ne prévois. J' espère que
vous voudrez bien ordonner que mon portefeuille
me soit remis le plus tôt possible, afin
que je puisse rédiger mon mémoire avec exactitude
et célérité. Je proteste d' avance que
je consens à tout ce que mon père pourra
demander contre moi, s' il parvient à détruire
un des faits que j' alléguerai, ou à prouver
que j' en aie altéré un seul. Dans cette disposition,
il m' est important de ne pas donner
prise ; et j' y serais exposé, si je ne consultais
tout ce que j' ai écrit relativement à mes
affaires. Les détails sont tout autrement
exacts, lorsqu' ils sont écrits dans le tems
même où les événemens arrivent.

J' ai l' honneur de vous adresser la lettre que
vous m' avez permis d' écrire à monsieur le maréchal
De Noailles. J' espère que vous ne désapprouverez
pas que je lui aie fait entendre
dans quel lieu je suis détenu. Il serait
très-inutile que je l' intéressasse en ma faveur, s' il
ne pouvait parvenir jusqu' à moi ; et je ne
vois pas, après tout, quelle justice il y aurait

p188

à exiger que l' auteur de mon infortune, qui
ne cesse d' exciter le ministère contre moi,
seul de tous mes parens fut instruit de mon
sort. Je sais qu' il est père, quoiqu' il ne se
souvienne que des droits que lui donne ce
titre, sans penser aux devoirs qu' il lui impose.
Je n' oublie point que je suis son fils, et je
souffre lorsque, pour l' intérêt de ma défense, je
suis obligé d' exposer trop durement ces vérités.
Cependant, monsieur, je suis père aussi ; j' ai
commencé une nouvelle génération ; j' ai donc
d' autres relations que celles de fils. Pourquoi
serais-je privé du droit de tout autre citoyen ?
J' appartiens à toute ma famille, à la société même
à laquelle je ne suis peut-être pas incapable
de faire quelque bien, pour expiation d' un
mal particulier qui ne serait jamais arrivé sans
la plus odieuse et la plus funeste des
provocations ; mais, pour ne parler que des *miens* ,
sont-ils tous représentés par un seul homme,
et celui de tous mes ennemis (car il l' est,
quoique la nature l' eût destiné à un rôle
bien différent) le plus intéressé à ma perte ?
Je joins à ce paquet une lettre pour m
le duc de Nivernais. J' oubliai de vous demander
la permission de lui écrire ; mais
vous savez qu' il est l' intime ami de mon père,
et la source de son crédit auprès de M De
Maurepas. Ainsi cette démarche ne saurait
être suspecte.
J' ai eu l' honneur de vous le dire, monsieur,

p189

si l' on trouve trop d' inconvéniens à me donner
ma liberté, je me borne à demander qu' on
me rende ma prison supportable. N' est-ce
pas concilier à la fois la prudence et l' humanité,

que de m' accorder le château de Vincennes
pour prison ? J' y serai sous la main
du roi comme au donjon, et à l' abri de toute
sorte de procédure. Je n' y recouvrerai de ma
liberté que ce qui est nécessaire à la santé du
corps et de l' esprit, l' *exercice et la société* .
Si j' en abusais, le donjon est-il donc si éloigné ? ...
mais pourquoi prévoir toujours le
mal ? Ne dirait-on pas que je suis un incendiaire,
un brigand ? Qu' on demande à l' ambassadeur
et aux consuls de France, quelle
vie j' ai menée en Hollande où je n' avais sûrement
aucun mentor. L' étude occupait presque
tout mon tems ; et un homme qui aurait
eu le double de mon âge, aurait été moins
sédentaire. Mais aussi, quelle ressource n' avais-je
pas pour l' activité de mon ame et de
mes sens ? Maintenant que j' ai perdu tout ce
qui faisait mon bonheur, je chercherais en vain
des consolations ; mais l' exercice et la société
me fourniraient des secours contre le chagrin.
Ah ! Monsieur, craint-on que je fusse trop
heureux, quand je n' entendrais plus de verroux
et que je sortirais de mon hideux cachot ? ...
si ce n' est point une prison perpétuelle
qu' on me destine, ne devrait-on pas
me mettre à même de mériter ou de démériter ?

p190

De regagner la confiance de mon père,
(si c' est de bonne-foi qu' il me l' a retirée, et
par inquiétude sur mes principes) ou de la
perdre sans retour ? De justifier ses imputations
ou de les détruire ? Mais, j' ai eu l' honneur
de vous le dire, monsieur, mon mépris
pour le fanatisme des économistes, ma tendresse
pour ma mère, et le hasard qui m' a
appelé aux substitutions de ma maison, voilà
mes vrais crimes ; ceux qu' on me pardonnera
d' autant moins, qu' on ne peut pas les avouer ;
ceux qui demandent que le silence le plus
profond me soit imposé, de peur que je me
défende avec quelque succès.
Que de reconnaissance vous m' avez inspirée,
lorsque vous avez bien voulu me promettre
de ne pas me laisser ignorer l' événement
des couches de Madame De M ! Et combien
vous avez mis mon coeur à l' aise, quand vous
m' avez assuré des soins qu' on aurait de son
enfant ! Oui, monsieur, *c' est l' enfant de mon
sang, s' il n' est pas celui de la loi* . Ce sont

vos propres termes, ils sont gravés dans mon coeur. Je dois d' autant plus à cet enfant, que ma faute lui ôte davantage : il m' est d' autant plus cher, que j' aime sa mère plus tendrement. La nature, en le formant, n' a pas calculé si Madame De M et moi étions liés par le contrat civil appelé mariage ; mais elle fait circuler notre sang dans ses veines, et il serait horrible qu' il fût la victime de

p191

mon insensibilité, de mes intérêts, de ma politique, après avoir été le fruit de mes plaisirs. En un mot, monsieur, je crois devoir plus à ce malheureux enfant, qu' à mon fils né de Madame De Mirabeau ; car, si j' étais capable de négliger ou d' oublier celui-ci, les lois veillent sur lui et pour lui ; mon héritage lui est assuré : mais celui-là, triste jouet des coups de la fortune, qui l' ont atteint même avant sa naissance, n' a de ressource que dans ma tendresse. J' ose me flatter que l' hôpital ne sera pas le refuge de mon enfant : je ne suis pas l' *ami des hommes* , mais je serai toujours celui de mes enfans.
Je vous supplie de ne pas oublier que c' est dans les mains de M De Brugnière qu' est mon porte-feuille, et qu' il me serait bien doux que ce fût lui-même qui prît la peine de l' apporter.
J' ai l' honneur d' être avec une reconnaissance respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
Ah ! Chère, chère amie ! Si jamais nous nous revoyons, n' aurons-nous pas mille raisons pour nous aimer plus encore que par le passé ? Quelles épreuves n' aurons-nous pas subies ?

p192

Que de larmes il nous faudra essuyer ! Que ton ami aura de graces à te rendre pour ta générosité, ta constance, ton courage ! Ah ! Tu avais déja tout son amour ; mais son estime pouvait encore augmenter, puisqu' il te restait des occasions nouvelles, et si funestes, de

développer tes vertus. Qu' ils rougiront au fond de
leur coeur ceux qui voudraient te dégrader,
t' avilir, en changeant tes sentimens et tes
principes, quand ils verront que leurs suggestions,
leur tyrannie, tout le poids du tems,
de l' adversité, de la douleur, n' a pu te lasser
un moment ; que ton courage égal à ta sensibilité
domte leur acharnement ; qu' on a pu
séparer ton corps de celui de ton malheureux
époux, mais non pas ton coeur du sien ; qu' aux
yeux même du public sévère ou malin, qui
ne croit point à l' amour, parce qu' il n' en voit
point, tu auras su honorer ce qu' il appelle
ta faute , et la rendre aussi respectable
qu' intéressante ; que tu auras démontré qu' il est
une femme tendre et vertueuse, voluptueuse
et constante, sensible et courageuse, qui a su
fouler aux pieds les préjugés, et leur substituer
les vrais principes de la nature et y persister !
Que diront-ils alors ? Ils frémiront de
rage, mais ils étoufferont de honte. Eh bien,
oui : celle qui porta le nom d' un vil et
méprisable septuagénaire, ne se crut pas sa femme
parce qu' un prêtre avait permis à ce vieux
satyre de salir sa couche ; elle donna son

coeur à un amant qu' elle trouva vertueux ;
elle lui donna sa personne ; elle lui voua sa
liberté, sa vie ; elle quitta tout pour lui ; elle
crut lui devoir le dédommagement des maux
qu' elle pensait lui avoir attirés. Nul lien ne
l' attachait à la société ; elle n' avait point
d' enfant ; elle n' était pas même, dans la rigueur du
droit, l' épouse du débile vieillard auquel on
l' avait unie. Non content de l' abreuver de
dégoûts, d' humiliations et d' ennuis, il en
voulait à sa liberté, et était résolu de la
sacrifier aux prêtres haîneux qui avaient juré sa
perte. Elle crut devoir se soustraire à leurs
trames, et non pas repousser le bonheur qui
l' attendait, précipiter son ami dans les malheurs
qui la menaçaient, et sacrifier elle-même,
et ce qu' elle avait de plus cher, à la
vaine terreur du *qu' en dira-t-on* . Après tout,
ses amours étaient aussi ébruitées avant qu' après
sa fuite, graces aux folies et aux noirceurs
de ses parens ; et son évasion était annoncée
à tout le public par eux-mêmes, ce qui
équivalait, pour sa réputation, à l' exécution
même de ses projets. Mais, quoi qu' il en soit,

cette chimère appelée *réputation* ne lui paraissait pas pouvoir faire équilibre avec l' alternative inévitable de son infortune ou de sa félicité. Elle s' est donc jetée dans les bras de son amant ; elle a fui la terre arrosée de ses larmes et habitée de ses tyrans, pour aimer et jouir en liberté. Voulez-vous qu' elle

p194

ait fait une imprudence ? Elle seule l' a expiée. Personne au monde qu' elle et son amant n' a été puni de leur *erreur* , si vous appelez ainsi leur démarche. Mais comment nommerez-vous le courage avec lequel elle a soutenu le plus affreux des revers ? La persévérance dans ses opinions et ses sentimens ? La hauteur de ses démarches au milieu de la plus cruelle détresse ? La décence de sa conduite dans des circonstances si critiques ? L' uniformité de ses principes, l' héroïsme de son amour, et la délicatesse de sa constance ? Si ce ne sont pas là des vertus, je ne sais ce que vous appellerez ainsi ; et si vous convenez avec moi que ce sont des vertus, et des vertus rares, peut-être uniques à un tel âge, dans ce sexe, et dans une situation dont on citerait à peine un autre exemple, je vous abandonnerai ce que vous appelez *sa faute* . Certes il y a plus de mérite à *faillir* ainsi, qu' à suivre en tâtonnant la route vulgaire de la mode et des préjugés... oui, ma Sophie ! Je te dirais mieux encore et avec plus d' assurance, si tu n' étais pas mon amante, parce que mon ame serait moins exigeante, et moins tourmentée de jalousie et d' inquiétude, tu es le chef-d' oeuvre de la nature ; et si tu persistes jusqu' au bout, tu laisseras bien loin ton sexe et le nôtre.
J' aurais voulu voir le commandant aujourd' hui, pour écrire une nouvelle lettre à ma mère. Voici le neuvième jour que la première

p195

est partie ; il est fort probable que la sienne a été arrêtée, car la mienne ne donnait aucune prise. J' ai prévu cet effet de sa pétulance. Elle gâtera jusqu' au bout ses affaires et les miennes, et sera toujours la dupe de sa

propre violence ou de ses conseils. Elle n' a pas le tact assez sûr, et sa sensibilité dégénère trop en emportement. ô mon amie ! C' est bien toi qui m' as rendu difficile en fait de jugement ; mon épouse est le modèle de comparaison auquel je rapporte tout : et quel contraste ceux que j' ai le plus chéris, ne m' offrent-ils pas ? Tu prétends que mon image dépare tout à tes yeux ; ce sentiment-là nous est bien commun, je t' assure. Je ne puis pas confier au papier toutes les preuves que je pourrais t' en donner ; mais il s' est fait dans mes opinions et mes idées une révolution beaucoup plus étendue que tu ne saurais le penser. C' est un grand tourment de notre position, que de n' oser pas même nous dire tout à coeur ouvert ; nous, accoutumés depuis si long-tems à penser tout l' un avec l' autre. Tu éprouves doublement ce supplice, en ce que la prudence ne te permet point de faire aucune confidence à personne. C' est une contrainte vraiment douloureuse. Avec une confidente fidèle et sûre, les inquiétudes sont plus légères, c' est-à-dire moins envenimées par la fermentation intérieure : si les peines ne diminuent pas, au moins elles sont plus supportables. Je me

surprends quelquefois, au milieu d' une grande agitation de sentimens et de pensées, à parler tout haut, à faire des exclamations involontaires. Le coeur a besoin de s' épancher, et le silence où il faut que je l' ensevelisse, est un accroissement de peine. Il y a sur les gens qui t' entourent, et sur mes affaires, mille choses que je voudrais te dire, et que je n' ose pas même entamer, de peur de me livrer trop. De même il y a peut-être des circonstances qui pourraient me faire apprécier le zèle et la sincérité de certaines personnes, que tu crains de me raconter dans des papiers qui restent si long-tems hors de tes mains, avant de parvenir dans les miennes. Au moins, ma tendre amie, nous ne risquons rien de nous dire absolument et sans réserve, tout ce qui ne nous est que personnel ; et tu me le dois. Dissimuler est un crime en amour, presque aussi grand que feindre et déguiser. Souviens-toi de cette maxime d' un ancien, si belle et si vraie, et si honorable pour l' amitié : *on traite mieux un ennemi qu' on haît*

ouvertement, qu' un ami à qui on se cache, avec qui on dissimule . Que dis-je, *souviens-toi ?* consulte ton propre coeur, et tu l' y trouveras gravée en caractère de feu. Si tel est le devoir de l' amitié, combien doit-on plus à l' amour, à cette passion si supérieure à toutes les autres, et dont les engagemens sont mille fois plus sacrés, par cela même

p197

qu' ils sont infiniment plus étroits. Mais pourquoi donner ce nom de passion à toute autre émotion de l' ame ? Tous les mouvemens de l' esprit et du coeur ne sont-ils pas subordonnés à l' amour ? On est gai, triste, colère, timide, ambitieux, et tout ce que sont les hommes, quand on est indifférent : les puissances subalternes forment et varient les caractères ; mais l' homme vraiment amoureux, n' est rien de tout cela. Sa passion assujétit toutes ces faibles affections ; son coeur ne s' y porte, que selon qu' il plaît à la tendresse qui l' occupe tout entier. ô ma Sophie ! Si douce et si tendre, ce n' est jamais toi qui te plaindras que je parle avec trop d' enthousiasme de l' amour et de ses devoirs ; toi, exemple unique de dévouement et de sensibilité ! Ah ! Ne la désavoue jamais, cette sensibilité divine qui fait toutes tes vertus, ou plutôt qui l' emporte sur toutes ; qui est ton essence, le bonheur de ton Gabriel, la source de son amour. Elle produit quelques maux, mais elle les soulage tous, et fait goûter la jouissance de tous les biens. Elle te donne les plus précieux de tes charmes, la facilité de ton esprit, la naïveté de tes sentimens : si jamais tu enveloppais ceux-ci, je n' y croirais plus ; je penserais que ta tendresse épuisée ne te permet plus d' avoir une passion véritable. C' est ton ame toute nue que je veux voir ; ce sont ces détails si simples, et si chers

p198

aux vrais amans, que je cherche avec ardeur. Quand on les néglige, c' est qu' on a recours à l' z a l 1
à l' esprit, pour plâtrer la sécheresse du coeur,

et que ces délicieux riens, où les yeux d' un amant lisent son sort et démêlent la vérité, paraissent à celle qui devient indifférente, insipides et puériles. Je suis l' homme du monde le plus mal-adroit en fait de dissimulation, chère amie, et je n' envie pas ce talent ; mais je pénètre aisément, et je crois que l' amour, tout magicien qu' il est en toi, ne me fascinerait pas la vue ; car le mien lutterait dans cette seule occasion contre le tien, et il est trop intéressé à savoir la vérité pour se laisser facilement tromper. Le moindre déguisement ne lui échapperait pas ; mais la simplicité et la franchise lui inspirent une douce sécurité ; et quand je vois tes lettres aussi faciles qu' autrefois, je me tiens assuré que ton coeur est le même. Je ne voudrais cependant pas qu' elles fussent si courtes ; car enfin, joli démon que tu es, tu as assez d' esprit pour te donner le change à toi-même un quart-d' heure par jour ; c' est la variété successive de tes sentimens et de tes pensées, que je voudrais examiner. Tu commences une page où il y a quinze lignes, par une caresse ; tu la finis de même. Comment veux-tu que je sorte d' ivresse ? Malgré toute ma sagacité, je n' y vois rien que mon trouble. Tu ne me laisses pas assez de sang-froid

pour te juger. Si tu étais à la même épreuve que moi, obligée de tout tirer de ton coeur, parce que ton esprit serait épuisé par la solitude, et la quantité d' écritures que de longs intervalles te feraient accumuler, comment t' en tirerais-tu ? ... je cesse cette plaisanterie, ma bonne et tendre amie, qui n' est vraiment qu' une plaisanterie. Si j' avais quelque doute sur la véritable disposition de ton ame, je ne t' en parlerais pas de ce style-là ; mais il est certain que si tu trouves dans mes lettres du feu et de la variété, ce doit être une grande preuve que ma tendresse est inépuisable ; car jamais mon esprit ne fut plus aride ; et quand il serait ce qu' il a été, il ne suggérerait sûrement pas, dans un sujet unique, cette foule d' idées et d' expressions toutes différentes. Le coeur seul peut donner une telle fécondité.

Un bel-esprit mandait à un exilé : si vous avez une maîtresse à Paris, oubliez-la le plus

tôt qu' il vous sera possible, car elle ne manquera
pas de changer, et il est bon de prévenir
les infidelles. Tu ne crains pas que
j' adopte ni cette opinion, ni ce principe,
parce que tu sais combien je te place au-dessus
de ton sexe. J' en attends donc plus de
délicatesse et de sensibilité, et par conséquent,
plus de soins et d' empressement, qui
en sont les suites immanquables ; ainsi, je
n' ai pas cru exiger trop de ta complaisance ;

p200

j' ai pensé ne faire que prévenir le mouvement
naturel de ton coeur. Une expérience
très-générale a fait passer en maxime, et
presqu' en proverbe, que les courtes absences
animent les passions, et que les longues les
font mourir. Il nous est réservé de prouver
que cette règle, comme toutes les autres,
a son exception. Mais, comme nous n' aimons
pas pour le public, mais pour nous, nous ne
devons pas attendre l' événement, c' est-à-dire,
l' issue peut-être éloignée de nos affaires,
pour nous démontrer que nous n' avons pas
trop présumé de la passion l' un de l' autre,
de notre courage, de notre honneur ; chaque
jour nous en devons consigner la preuve dans
des écrits tristes, mais fidèles interprètes
de nos sentimens. Serions-nous assez lâches
pour trahir les sermens jurés tant de fois et
répétés chaque jour ? Oh ! Non, non, et ton
Gabriel est ta caution ; tu ne refuseras pas
d' être la sienne. Certes, l' adversité n' a jamais
lassé sa constance ; s' avilirait-il, lorsqu' il est
embrâsé de la plus noble et de la plus généreuse
des passions ? L' animal le plus timide,
le plus pusillanime, devient audacieux lorsqu' il
s' agit de garantir ou de défendre l' objet
de son amour. Si l' homme faible et méprisable
ne montre pas le même courage, c' est
qu' il n' aime pas, c' est qu' il est incapable
d' aimer. Il est des constitutions débiles et
des coeurs dépravés où l' amour ne saurait

p201

germer : ceux où il peut naître, sont incapables
d' une lâcheté, sur-tout lorsque sa

flamme divine leur a communiqué toute son
énergie. Il a centuplé celle que m' avait donnée
la nature ; et le coeur de ton Gabriel est
devenu d' autant plus riche, que le malheur a
plus appauvri en lui tout le reste. Je m' en
console, amie, bien sûr que j' aurai toujours
assez d' esprit pour te dire que je t' aime, et
te le persuader. Il y a long-tems que j' ai
renoncé avec toi à tout autre mérite qu' à celui
d' une incomparable tendresse. L' émotion de
l' ame ne laisse pas la liberté de penser beaucoup,
et encore moins celle d' embellir ses pensées ;
et quiconque est ingénieux dans la douleur
ou l' amour, me persuade beaucoup plus son esprit que son
sentiment : celui qui est
vraiment profond, s' exhale sans art, et l' on
ne raisonne ni avec de grands maux, ni avec
une vive passion ; aussi, avons-nous peu disserté,
quand l' amour nous a réunis. Nous ne
méritâmes jamais le reproche que la princesse
d' Isenghien faisait à un bavard romancier :
que d' esprit mal employé ! disait-elle ;
*à quoi bon tous ces discours, quand deux
amans sont ensemble ?* ô mon épouse chérie !
Jamais une telle tiédeur ne fut notre partage.
Persuadés tous deux qu' il est aussi sot d' aimer
sans jouir, qu' il est odieux de jouir sans
aimer, la volupté a marché sur nos traces.
Ah ! Ta présence seule ne la faisait-elle pas

p202

naître ? Et nos transports ne parlaient-ils pas
plus éloquemment de notre tendresse, que
les discours les plus recherchés ne l' auraient
pu faire ? Il y a des gens pour qui *aimer* ,
c' est être galant et parler d' amour. Pour
nous, plus passionnés que galans, nous sommes
tout entiers à notre passion ; et ce n' est
pas de l' esprit que notre ame reçoit sa chaleur.
éloignés par un coup affreux, qui nous
eût ôté l' être, si l' amour n' était pas notre
vie, ce ne sont point des élégies que nous
prétendons faire ; nous ne voulons que soulager
notre coeur et ce que nous aimons. Si
nous étions ensemble, nos yeux, nos soupirs,
nos larmes, nos caresses, notre délire exprimeraient
tout ce que nous avons à nous dire ;
mais, hélas ! Privés d' un bonheur suprême,
nous gémissons, nous soupirons comme notre
coeur nous inspire, bien sûrs d' être encore
trop éloquens pour nous qui sommes brûlés

des mêmes feux, et dévorés des mêmes peines. Peut-être ne ferions-nous pas un grand effet sur des gens accoutumés à rejeter dans les romans, toutes les passions fortes qu' ils sont incapables de concevoir, parce qu' ils ne peuvent les produire. Que nous importe ? Nous ne causons qu' avec nous, et nous serions fâchés d' avoir l' approbation de ces êtres-là, loin d' en être flattés. On ne trouve plus que sur les théâtres, les amans et les amis fidèles ; ainsi le dévouement et la fidélité

p203

doivent être improuvés, puisqu' ils ne sont plus à la mode. Aimer et jouir commodément est la morale du siècle ; mais nous savons ce que cela veut dire, et il nous suffit de nous entendre. Nous l' avons dit il y a long-tems, *nous sommes notre univers :* il n' est pas étonnant que nous ayons une langue particulière. Nous renfermons nos desirs dans notre passion ; nous n' imaginons aucun bien qui ne vienne d' elle ; ainsi nous devons paraître singuliers à ceux qui ont besoin de toutes sortes d' ingrédiens étrangers pour animer leurs liaisons. Ils ne peuvent concevoir nos délices, à la bonne heure ; mais qu' ils n' exigent pas que nous préférions leurs dissipations et leurs amours sans amour. Nous pouvons aisément nous les figurer ; il n' y a point de rue qui, dans le moi de mai, n' offre le spectacle de plusieurs amans de leur espèce ; mais il n' est pas de même à leur portée d' apprécier nos sentimens et nos principes. Ils ne parlent jamais que du *coeur* , dans tous les discours qu' ils font sur l' amour ; mais leur coeur n' est pas le nôtre, ou du moins n' est qu' une partie subordonnée du nôtre. Le mot qu' ils dénaturent, est le masque de leur dépravation et l' excuse de leurs erreurs ; il les meut absolument par des ressorts très-physiques ; il donne et détruit avec la même légéreté, leurs affections ; il produit les scènes bizarres, si ce n' est déshonorantes,

p204

dont le monde est le théâtre. Nous

sommes des êtres d' une autre espèce. L' amour agit de concert sur notre ame et sur nos sens, et cette harmonie ne finira pas. Peut-être y a-t-il moins de philosophie à cela ; mais notre pli est pris, et l' on ne nous convertira point... j' ai cependant trouvé près de toi, ma chère amie, le moyen d' être *inconstant* ; oui, *inconstant,* je n' en rabattrai rien, quand tu ferais des soubresauts plus violens. Tu m' inspirais toujours de nouveaux desirs ; dans l' habitude d' un commerce continuel, tu me faisais sentir toutes les délices d' une passion naissante. Tu me donnais donc, à toute heure, le plaisir de l' inconstance. Jamais je ne changeais, ni ne changerai pour ta personne ; mais je préférais, à tous les momens, quelqu' un de tes charmes, à celui qui venait de me rendre heureux. J' abandonnais tes yeux pour ta bouche, ta bouche pour ton sein, celui-ci pour ton cou ; je portais successivement mes ardentes caresses, à chacun de tes traits ; et bientôt ils étaient négligés pour un trésor plus précieux encore, puisqu' il est uniquement à moi, puisque ma vue seule peut s' en rassasier, puisque les regards importuns de ces hommes que je hais, qui me semblent souiller ta beauté en la fixant, sont arrêtés par d' invincibles barrières, et qu' ils sont forcés de deviner la perfection de ce qui achève mon bonheur. Tu

vois, mon adorable Sophie, qu' avec une constance éternelle, on peut être volage. Ainsi, j' ai éludé l' arrêt du sort qui condamne, dit-on, tout ce qui respire à changer.
Je change à chaque moment près de toi : c' est Sophie que j' adore ; mais je varie mes hommages sur les beautés sans nombre dont l' orna la nature. à peine ai-je assez pu trouver de baisers, pendant neuf mois, pour les compter ; cependant je crois bien les connaître, ô mon épouse chérie ! Et ce souvenir ne m' en est que trop présent, hélas ! Puisqu' il allume tant d' inutiles desirs qui me tyrannisent et me consument.
à M Lenoir.
10 novembre 1777.
J' attendais, monsieur, pour vous remercier de la visite de M De Brugnière que j' ai vu avant-hier, que la fièvre qui me

tourmente me laissât quelque relâche ; mais
j' attendrais peut-être long-tems, sur-tout si
je voulais recouvrer assez de tranquillité pour
pouvoir donner à mes idées la netteté et le
coloris convenables. J' invoque donc votre
indulgence, monsieur ; et après vous avoir
prié d' agréer les assurances de ma gratitude,
je vais vous faire une demande dont le succès
m' intéresse infiniment plus que je ne peux
l' exprimer.

p206

Vous m' avez fait l' honneur de me dire,
monsieur, qu' on n' avait pris aucune mesure
pour l' enfant de Madame De Monnier. Son
intention et la mienne avait toujours été de
lui dérober la connaissance du nom de sa
mère, et par conséquent celui du père que
les lois lui donneraient droit de réclamer.
Outre le juste scrupule d' introduire dans une
famille un enfant qui lui est étranger, je
sentais que j' aurais trop de tendresse pour
celui que me donnerait mon amie, pour permettre
qu' un autre me dérobât le doux nom
de père. Les choses sont bien changées. Je ne
prévoyais alors ni que je serais enseveli dans
une prison où toute espèce de correspondance
me seraiti a l 1
me serait interdite, ni que le délabrement rapide
de ma santé rendrait probable que ma
mort réelle suivrait peut-être bientôt ma mort
civile. Tous les possibles, qui échappent
aisément au bonheur où l' on repousse la
prévoyance, s' offrent maintenant à mon imagination
et à mon coeur. Je pressens les maux qui
peuvent fondre sur cet enfant, pour lequel
je ne pourrai peut-être jamais rien ; et je
n' envisage pas sans horreur l' idée que ce
malheureux être, dont j' aurai fait l' infortune en
lui donnant la vie, mourra peut-être de faim,
parce que j' ai aimé sa mère ; tandis que, selon
l' ordre de la nature, il devait être riche. Je
l' avoue, monsieur, dût un moraliste sévère
me l' imputer à crime, les intérêts de la famille

p207

de M De Monnier, que je ne connais que

par des procédés très-vils, ne me sont point
assez chers, pour que je leur sacrifie ceux
de mon enfant ; et je desire qu' à tout événement
on lui prépare une ressource, en lui
donnant le nom que lui assure la loi. Si je vis,
si je recouvre les droits d' homme, assurément
il ne demandera rien à des gens qu' il ne
connaîtra pas. Si je meurs, si sa mère, dépouillée
de tout son bien, n' a rien à lui laisser, la
crainte d' un procès bon ou mauvais, mais
toujours douteux, engagera les Valdhaon,
les Monnier, les Ruffei, et toute cette ligue
qui sait mieux calculer que sentir, ou même
raisonner, à sacrifier un peu pour sauver
beaucoup.
Cependant, monsieur, comme je sens que
votre bonté peut être gênée par des considérations
ou des ordres supérieurs, et que vous
n' êtes malheureusement pas le seul à opiner
dans cette affaire, je me borne à vous demander
que mon enfant soit déposé aux
mains de M De Brugnière, qui veut bien
être mon créancier pour les frais de nourrice.
J' espère qu' un enfant né de mon sang ne sera
pas plongé dans un hôpital, où, malgré votre
vigilance et celle des autres administrateurs,
vous savez mieux que moi qu' il règne de
tristes abus et une continuelle mortalité. S' il
est nécessaire aux vues de ceux qui, ayant
assez de crédit pour perdre le père, en auront

sûrement assez pour perdre l' enfant, qu' il
entre dans un de ces refuges, il me semble
que vous pouvez concilier les mouvemens de
votre coeur et les intentions des parens de
Madame De Monnier, les devoirs de l' humanité
et ceux de votre place, et me donner la
satisfaction que j' espère de vous comme homme
bon et sensible, bien plutôt que comme
homme public. M De Brugnière, qui n' a
besoin que de votre permission pour me rendre
service, peut visiter l' hôpital où serait
le pauvre enfant, (si des barbares qui n' ont
aucuns droits sur lui l' exigent) paraître
s' intéresser à lui, traiter avec les commissaires,
et remplir, à cet égard, les formalités d' usage.
Vous parler si librement, monsieur, ce n' est
pas, je crois, vous offenser ; c' est vous prouver
qu' il n' est rien que je n' espère de votre
bienfaisance, et de la bonté de votre coeur.

J' ose croire aussi, monsieur, que la visite
que j' ai reçue de M De Brugnière,
n' empêchera pas qu' il m' apporte la nouvelle des
couches de Madame De Monnier. Vous sentez
combien l' incertitude de cet événement
aggraverait les chagrins amers, les inquiétudes
dévorantes dont je suis la proie. J' ai
découvert à vos yeux toutes les plaies de
mon coeur : elles sont vives et saignantes ; je
vous les ai montrées avec d' autant plus de
confiance, que vous m' avez fait voir plus
d' aménité et de sensibilité, dans le peu de momens

p209

que j' ai eu l' honneur de passer avec vous.
D' ailleurs, mes sentimens sont honnêtes et
justes. Sous quelque point de vue qu' on envisage
l' amour, toujours restera-t-il incontestable
que, lorsqu' un homme a accepté des
sacrifices, il doit les reconnaître, parce que la
gratitude est le plus sacré des devoirs. Vous
êtes homme avant que d' être magistrat, monsieur ;
ainsi, quand je n' aurais à faire valoir
auprès de vous que les sentimens les plus
doux et les plus impérieux qu' inspire la nature,
j' espérerais encore vous intéresser. Mais ce
n' est pas sous cet aspect, que mes relations
avec Madame De Monnier doivent être envisagées.
Malheur à celui qui les regarderait
comme une de ces intrigues dont chaque jour
voit naître et finir un grand nombre, qui
n' ont d' autres causes que le desir ou la vanité,
et d' autres liens que le plaisir ou la convenance !
Les pieuses invectives d' une aigre dévote,
ou les déclamations véhémentes et
mensongères d' un soi-disant philosophe, qui,
raisonnant sur les droits et sur les devoirs,
abuse de tous ses droits et méconnaît tous
ses devoirs, n' influeront certainement pas sur
votre opinion ; vous ne croirez point que
Madame De Monnier, à moins d' être la plus vile
des créatures, puisse oublier les noeuds
volontaires, et par cela même plus sacrés, qui
l' attachèrent à moi, et vous penserez que je serais
un scélérat, si j' étais capable de démentir les

p210

sentimens que je lui ai voués. Vous-même
m' avez dit avec autant de précision que de
force, ce que je devais à l' être auquel elle
donnera bientôt le jour. Mais les droits de la
mère sont antérieurs à ceux de son enfant.
J' ose donc espérer que mon inquiétude sur sa
santé, dans le moment d' une révolution aussi
critique que celle d' un premier accouchement,
vous paraît naturelle et louable, et
que vous daignerez, comme vous me l' avez
promis, m' en faire donner des nouvelles.
Au reste, cette faveur ne sera pas moins
précieuse pour elle que pour moi ; ce qu' elle
devinerait de mon inquiétude, ajouterait
beaucoup à ses maux, dans un moment où
elle aurait tant de besoin d' avoir du moins
l' esprit tranquille.
Présenter ainsi ma cause unie à la sienne,
c' est, je crois, le moyen de rendre la première
plus intéressante ; car qui, plus que cette
infortunée, a droit à l' attendrissement des
coeurs sensibles ? Peut-être rougiront-ils un
jour au fond de leur coeur ceux qui voudraient
la dégrader, l' avilir, en changeant ses sentimens
et ses principes, quand ils verront que
leurs suggestions, leur tyrannie, tout le
poids du tems, de l' adversité, de la douleur,
n' auront pu lasser un moment cette femme
douce, mais courageuse. L' imprudence
qu' elle a commise, doit m' être imputée ; elle
seule et son ami l' expient ; mais le courage

avec lequel elle a soutenu sa démarche, sa
persévérance, la décence de sa conduite, la
pureté de ses moeurs après une si grande témérité,
l' uniformité de ses opinions et de ses
principes, tant de délicatesse unie à tant de
passion, toutes ses vertus enfin lui appartiennent
à elle seule ; et j' ose croire qu' il n' y a
que mon coeur qui puisse l' en récompenser.
Je finis, monsieur, cette lettre trop longue
pour mon état, et qui s' en ressent peut-être ;
mais infiniment trop courte pour les choses
que j' aurais à vous dire. Je travaillerai aussitôt
que je le pourrai à mon mémoire ; mais à
peine m' est-il possible en ce moment
d' enchaîner deux idées, ou même de diriger ma
plume.
J' ai l' honneur d' être avec des sentimens de
reconnaissance et de respect, monsieur, votre

très-humble et très-obéissant serviteur.
Mirabeau fils.
Je vous supplie de permettre que mes malles me soient remises aussitôt qu' elles seront arrivées. Elles ne contiennent que des habits et des livres, et je suis dans la disette absolue de ceux-ci. J' aurai l' honneur de vous observer à cet égard, que si l' on suivait, pour me les donner, la formalité de ne choisir que ceux qui auraient une approbation, on ne m' en donnerait aucun. Ce sont des livres achetés en Hollande, où vous savez que l' on contrefait

tout ; ainsi tel livre, quoique très-approuvé à Paris, sera dans ma caisse, et n' aura point de privilége. Il y en a quelques-uns qui peut-être n' ont pas cours en France ; mais au fait je les connais, puisqu' ils sont à moi. Je ne suis plus un enfant ; et vous croyez bien que j' ai lu dans toutes les langues, tout ce qu' on peut dire sur les matières politiques. Quand je serais capable d' en abuser, mon champ de bataille serait mal choisi à Vincennes. Souffrez donc qu' on ne me refuse pas cette société si peu dangereuse, et source unique des distractions que je puis encore me procurer.

à M Lenoir.

18 décembre 1777.

J' avais demandé, monsieur, de rédiger un mémoire pour ma défense, et vous l' avez permis. Vous trouverez peut-être singulier que je n' aie point eu l' honneur de vous l' adresser encore ; je vous dois compte des raisons qui m' ont fait changer de dessein. En résumant les faits qu' il m' est impossible de passer sous silence, si je ne veux trahir ma cause, je me suis aperçu souvent qu' il en était un grand nombre que mon père ne me pardonnerait jamais d' avoir avancé et prouvé. Je prendrais mon parti, malgré cette considération gênante, si je pouvais espérer de

ne dépendre que de l' équité du ministre et de la justice de mon droit. Mais je ne puis malheureusement douter que mon père n' ait beaucoup de crédit, assez du moins pour me perdre. Mon mémoire lui sera communiqué ; je dois même desirer que cela soit ainsi. Il y répondra comme il l' entendra, niera ce qui l' embarrassera trop, travestira le reste ; car le même événement peut fournir une infinité de récits ; et, comme ses réponses ne me seront point données pour y répliquer, il aura toujours raison. Ainsi, mon mémoire ne fera qu' augmenter son ressentiment, si cependant il peut l' être. Une expérience trop universelle, et ma propre histoire, m' apprennent, monsieur, que ce n' est point par des écritures qu' on parvient à vaincre le crédit. Tant que le même homme sera juge, partie et témoin dans ma cause, que puis-je espérer ? Plusieurs intérêts le

poussent à me perdre : il faut que je dévoile ces intérêts ; mais c' est à son propre tribunal qu' il faut que je plaide contre lui. Croyez-vous qu' il n' en sache pas autant que moi-même sur ses véritables intentions ? Que lui apprendrai-je donc ? On est bien sûr de ne pas convaincre, quand on est obligé de prouver ce qui est si clair. M De Malesherbes, avec toute la bonne volonté possible, les bons témoignages du commandant sous les ordres de qui j' étais, les sollicitations continuelles de ma

p214

mère, les comptes rendus les plus favorables de M De Montpesat, rapporteur qu' il m' avait nommé ; M De Malesherbes, ministre, ennemi, par principes et par sentiment, des coups d' autorité, n' a rien pu pour moi, dans un tems où j' avais évidemment raison, sans que l' apparence d' un tort sérieux fît le moindre contre-poids dans la balance de l' équité. Il avoua, en termes formels, son impuissance, et me fit donner, en conséquence, un conseil que j' ai mal suivi. Que sera-ce donc aujourd' hui que ma pauvre mère ne saurait se faire entendre, et qu' on a des reproches graves et fondés à me faire ? Mon père, qui, dans le fond de son coeur, sentait toute la force de ce que je disais pour ma défense, et encore plus celle de ce que je taisais, (car j' ai peine à croire que l' orgueil tue absolument la conscience) a sûrement été très-irrité que j' eusse raison contre lui, quoiqu' il n' en remplît pas moins ses vues. Peut-être est-il moins ulcéré actuellement que je lui ai donné tant d' avantages ; mais il n' est pas plus généreux, et son triomphe en est plus facile. Mes défenses sont très-compliquées, par la multiplicité des incidens et des détails. Ce n' est pas seulement sur les faits que je dois être jugé ; c' est aussi sur les circonstances. Mon affaire demanderait donc l' examen le plus approfondi et le plus impartial. Je ne me déguise point que je ne puis espérer ni l' un ni l' autre. L' on n' a pas le

p215

tems de s' arrêter beaucoup sur ce qui n' intéresse

qu' un particulier, et l' on ne peut imaginer
que mon père ait tort contre un fils qui
n' est connu que par une action assez téméraire,
et par les cruelles impressions qu' on ne
cesse de donner contre lui.
Toutes ces raisons m' ont fait penser, monsieur,
que je devais attendre des circonstances où je pusse
espérer qu' on n' aura pas
dans l' *ami des hommes* une foi si implicite.
Peut-être ne vivrai-je pas jusques-là : eh bien !
Il faut me résigner ; je ne serai ni le premier ni
le dernier dont le malheur aura passé la faute.
La nature songe aux espèces, et s' occupe
assez peu des individus. Les ministres pensent
en cela comme elle. Je souffrirai tant
que je pourrai ; mais j' aime mieux ne fournir
aucune défense, que d' en donner une
imcomplète et tronquée, qui serait inutile
et même dangereuse. Mon mémoire restera
donc dans mon porte-feuille, à moins que
vous ne le demandiez. Certainement, si je
pouvais croire que vous eussiez le tems et
la bonté de le parcourir, je désire trop
votre estime, pour ne pas le mettre avec
empressement sous vos yeux. Mais il y aurait
de l' indiscrétion à espérer de vous une
telle complaisance, d' autant que je sais trop
bien qu' en ce moment elle serait infructueuse.
Vous-même m' avez fait l' honneur
de me dire que vous ne décidiez pas seul

relativement à moi. Que n' ai-je un tel juge ?
Quelle ne serait pas ma confiance et mon
espoir ? Quant aux ministres, sur les bontés
desquels je n' ai aucune raison de compter,
et dont je réclame seulement la justice,
n' est-ce donc pas leur offrir des considérations
assez importantes, que de leur dire :
" si ceux qui m' accusent étaient de bonne
foi, ils ne s' opposeraient point à ce que
j' employasse tous les moyens d' une légitime
défense ; ils ne m' auraient pas fait condamner
à un silence semblable à celui des morts, que
du moins on ne persécute plus ; ils ne
déroberaient pas mon existence à toutes les
personnes intéressées, par le sang ou par
l' amitié, à me soutenir, à me sauver. Ceux
qui m' accusent, n' auraient pas tant d' inquiétudes,
de soupçons et de craintes, s' ils
n' étaient embarrassés de jouer leur rôle, de

prouver ce qu' ils avancent. Que mes ennemis
s' élèvent hautement, sans m' attaquer
dans l' ombre des bureaux. Les lois sont-elles
donc sans force en France ? Le souverain
n' en est-il pas le protecteur et le gardien ?
Si la justice est respectée, si les tribunaux
sont ouverts pour tous, on peut me faire
juger en toute sûreté, soit que je sois innocent,
ou coupable. Les magistrats ne suffisent-ils
point pour m' absoudre, ou me condamner ?
Sont-ce les Ruffei, les Monnier,
qui me poursuivent ? S' ils ont de l' honneur,

p217

qu' ils ne m' accusent pas devant le prince
qui, tout bon, tout juste qu' il est, peut
être aisément prévenu et surpris ; mais qu' ils
me traduisent devant les juges que le souverain
lui-même a préposés pour terminer
les affaires particulières et litigieuses. Ces
juges ont des règles ; ils ont le tems d' examiner ;
c' est leur charge et leur devoir : ils
sont, si j' ose parler ainsi, la conscience du
maître, et ne peuvent paraître redoutables
qu' aux criminels et aux calomniateurs. Si
c' est mon père qui s' acharne à ma perte,
pourquoi donc les lois ne seraient-elles pas
aussi entre lui et moi ? S' il s' y oppose, n' est-ce
pas une preuve qu' il a sujet de les craindre ?
Il ne doit pas trouver étrange, en ce cas,
qu' on ne le croie point. Qu' allèguera-t-il
pour soustraire lui et moi à nos juges naturels ?
La crainte d' un jugement déshonorant pour moi,
et qui rejaillira sur sa famille ?
Quoi ! Il redoute un jugement infamant,
dans une action qui n' a rien d' infâme,
si ce n' est du côté de ceux qui la poursuivent !
Et cette crainte qu' il lui plaît de se
former, lui donne-t-elle le droit d' ordonner
ma mort civile ? Et ce jugement en sera-t-il
moins rendu, s' il doit l' être, parce que je
suis enfermé ? N' ai-je pas déja été jugé par
coutumace ? Je ne l' aurais sûrement point
été de même, si j' eusse pu me défendre ;
mais c' est un droit qui m' a toujours été refusé.

p218

Avant le départ de Madame De Monnier,
mon père me tenait enfermé, sans
doute de peur que je ne l' enlevasse ; après
ce départ, il me garotte, parce que, dit-il,
je l' ai enlevée, et qu' il faut éviter un arrêt.
Après l' arrêt, il faudra me tenir encore
enfermé, pour éviter, dira-t-il, son exécution.
Ainsi, le résultat de tout cela, est
que, sans être entendu, je suis jugé, condamné
et puni, et qu' il me faut, en outre,
mourir d' une mort lente, cent fois plus cruelle
que la hache du bourreau. Que dira-t-il encore,
ce père si prévoyant et si craintif ? Ce
qu' il dira ? Une infinité de faits que le ministre
n' a pas le tems de discuter, et que
je ne puis contredire, parce qu' ils ne
parviennent pas jusqu' à moi ; mais je connais
assez l' animosité qui l' excite, pour être
convaincu qu' il ne dira pas une vérité. Ses yeux
fascinés par la passion, lui permettent-ils
seulement de la voir ? Il s' est déclaré contre
moi dans une affaire où toute une province
était témoin que je m' étais conduit avec l' honneur
le plus rigide et le plus délicat ; dans
une affaire où tous les parens de mon lâche
adversaire ont exalté mes procédés : dois-je
espérer qu' il m' aide dans celle où j' ai vraiment
des torts, mais des torts qui n' attaquent ni mon
coeur, ni mon ame ? Encore une fois, j' ose le
demander, et cette question suffit pour fonder
la justice de mes réclamations : pourquoi

me soustrait-on à la justice ordinaire, pour
me punir plus sévèrement qu' elle me punirait,
dût-elle m' ôter la vie, ce qui ne peut être ?
Mon affaire est-elle un de ces cas si graves,
si rares, si effrayans, qui ne sauraient souffrir
les lenteurs des formes judiciaires ? S' agit-il
de la sûreté du prince, du salut de
l' état ? Suis-je un criminel de lèse-majesté,
à qui l' on ait fait grace de laisser la vie ?
Cruelle grace que celle qui livre un malheureux
au bec dévorant du vautour, sans
qu' il ait d' autre ressource à ses maux que la
mort qu' il invoque vainement, s' il ne sait la
contraindre à l' entendre ! ... "
ce n' est pas là le langage d' un courtisan,
et je doute, monsieur, qu' il réussît dans les
cours ; mais c' est celui d' un homme né libre,
plein de respect pour l' autorité légitime,

mais qui connaît ses droits naturels et acquis, et que l' adversité, la douleur et la persécution réunies n' aviliront pas. Il n' y a pas dans tout ce qui précède, un seul mot qui ne soit une vérité évidente ; mais, je l' ai dit plus haut, *on est bien sûr de ne pas convaincre, quand il faut prouver ce qui est évident* . Il vaut donc mieux se taire ; et je me tairai jusqu' à ce que vous vouliez bien m' encourager à rompre le silence.
J' ai prié M De Rougemont de vous demander, de ma part, si vous jugiez à propos que j' envoyasse à mon père un compliment

p220

de bonne année. Quoiqu' il n' y ait rien d' humiliant à prier un père, je ne voudrais certainement pas lui demander une grace que je n' attends, ni ne desire de lui ; mais je ne voudrais pas non plus qu' il pût dire que l' humeur me fait manquer à mon devoir, s' il peut être vrai que des phrases formulaires fassent partie du devoir. Quoi qu' il en soit, j' ose espérer que vous daignerez me guider dans cette occasion.
Je ne puis finir cette lettre, sans vous rappeler que vous avez bien voulu me promettre que je saurais, par M De Brugnière, l' événement des couches de mon amie, et que cette consolation est nécessaire à ma vie.
J' ai l' honneur d' être avec des sentimens de gratitude et de respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, Mirabeau fils.
Ne daignerez-vous pas donner des ordres relatifs à mes malles ?
Je vous rappelle d' importunes vétilles ; mais tout, dans ma situation, ramène sans cesse les mêmes besoins et les mêmes idées.

p221

à M Lenoir.
29 novembre 1777.
C' est plutôt à un homme dont on m' a vanté la bonté, monsieur, qu' à un magistrat chargé de veiller à la sureté des citoyens, que je pense écrire en cet instant. Je ne sais

ce qu' est la démarche que je vais faire ; prudente
ou imprudente, assez peu m' importe.
Un coeur droit, pénétré d' un sentiment honnête,
d' une douleur juste et d' une inquiétude
trop bien fondée, me l' inspire ; j' ai la conscience
de mes intentions, et cela me suffit.
Des ordres absolus, et la garde sévère qui
nous entoure, rendent toute correspondance
entre Madame De Monnier et moi tout-à-fait
impossible. S' il n' était question que de moi,
je me tairais, je ne vous importunerais plus
après tant d' inutiles prières ; je ne chicanerais
pas si long-tems avec la vie : mais celle d' un
être tout autrement intéressant est menacée ;
il faut que je parle.
Lorsque Madame De Monnier fut arrêtée
à Amsterdam, l' idée de me quitter, et de
rentrer sous la dépendance d' une famille
tyrannique, après un éclat dont elle ne pouvait
se dissimuler le désagrément, la jeta
dans un morne désespoir. Elle résolut d' attenter
à ses jours, et me l' écrivit par une
voie indirecte. Ma tête et mon coeur, qui

n' étaient pas plus calmes que les siens,
m' inspiraient, comme à elle, ce triste projet ;
mais une voix intérieure me cria qu' elle portait
un germe dans son sein ; et très-convaincu
qu' il nous était libre de nous affranchir
de nos maux, je ne me persuadai pas
de même que nous eussions des droits sur
la vie de notre enfant. Je prévins M De
Brugnière ; il fit ce qu' un homme sage devait
faire : il s' efforça de gagner la confiance de
Madame De Monnier, de lui rendre quelque
tranquillité ; et il crut que le meilleur moyen,
ou plutôt le seul, était de m' employer à cette
tâche difficile. M De Brugnière se chargea de
nos lettres ouvertes, et mit pour condition
à une entrevue qu' il promit à Madame De
Monnier de lui ménager avec moi, qu' elle
lui remettrait l' opium dont elle était munie.
Ces complaisances produisirent l' effet que
nous en attendions. Je rappelai aisément à
une femme qui est tout amour et toute
sensibilité, ce qu' elle devait à son enfant. Elle
me promit d' arriver paisiblement à son terme ;
mais elle fit serment en même tems qu' à
une certaine époque, que je ne puis vous
nommer, mais qui n' est pas éloignée, si elle

n' avait nul moyen et nul espoir de recevoir de mes nouvelles et de me donner des siennes, elle saurait échapper à l' esclavage et à la douleur.
N' allez pas croire, monsieur, je vous en

p223

supplie, que ce soit un amour romanesque exalté qui lui ait suggéré cette idée, et que le tems ait pu la détruire ; votre méprise serait funeste. Il est des coeurs qu' il ne faut pas juger par les principes ordinaires ; ce serait prendre l' horizon pour les bornes du monde. Je connais bien Madame De Monnier ; je connais cette ame douce, mais forte, sur laquelle j' ai régné avec tant d' empire. Mon amie n' est point une femme à grands mouvemens au dehors ; mais son coeur est un volcan. On la verra sereine et tranquille un quart-d' heure avant la catastrophe, qui n' en arrivera pas moins, si on la réduit au désespoir. Elle semble avoir toute la timidité de son sexe ; mais elle a vraiment toute l' audace du nôtre. Elle n' a plus ni famille, ni biens, ni réputation, ni liberté ; sa seule consolation est dans son ami ; elle ne pourra jamais supporter l' ignorance absolue de son sort.
Ce n' est point à moi qu' il appartient de vous suggérer des réflexions. J' ai dû vous dire le fait ; il vous est facile de le vérifier. Le second est aussi bien connu de M De Brugnière, que le premier. Au fond, quelles que soient mes craintes, je suis, en un certain sens, très-désintéressé à cet égard ; car l' événement m' apprendra bientôt quel parti il me reste à prendre, et un homme recouvre sa liberté quand il veut.

p224

J' ai cru, monsieur, qu' il était nécessaire que cette lettre ne fût vue de nul autre que de vous, afin qu' aucune considération ne gênât votre bonté. Voilà le motif des précautions que j' ai prises. Je crois que vous tenez dans vos mains la vie de deux personnes plus infortunées que coupables, et qu' en dépit des

clameurs des hypocrites ou des dévotes, la
mort seule peut désunir.
Daignez songer, monsieur, que nous pourrions
profiter de vos bontés, sans que nulle
personne au monde que M De Brugnière, qui
n' a besoin que d' une permission tacite, sût
ce que vous feriez pour nous. Que nos lettres,
s' il nous était permis d' en écrire, fussent
ouvertes et lues, nous ne le craignons point ;
on n' y trouverait que les consolations mutuelles
de deux honnêtes gens qui s' aiment
comme ils doivent s' aimer... j' en dis plus
que je n' en dois dire ; mais je vous jure,
monsieur, qu' il y a peu d' hommes en place
à qui je voulusse écrire ainsi. Vous parler
avec tant de franchise et de confiance,
c' est une preuve non équivoque des sentimens
respectueux avec lesquels j' ai l' honneur
d' être, monsieur, votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Quel que soit le parti que vous daigniez
prendre, je vous supplie, monsieur, de
brûler cette lettre.

p225

à M Lenoir.
26 décembre 1777.
J' obéis, monsieur ; et en vérité cette obéissance
n' est pas sans quelque mérite ; car il
me suffisait, pour m' empêcher d' écrire à mon
père, du cruel embarras où m' a jeté l' idée
seule de faire cette lettre. Je ne puis ni
approuver, ni flatter, ni prier l' injustice : non,
je ne le puis ; et je le voudrais, que ma main
ne s' y prêterait pas. Peut-être un homme
souple et subtil parviendrait-il, à ma place,
à raccommoder ses affaires : l' esprit m' en
fait bien découvrir les moyens ; mais mon
coeur ne saurait les adopter. Je n' aurais qu' à
écrire à Madame De Pailly, des lettres basses
et suppliantes ; intercéder M Du Saillant,
et le supplier d' être mon médiateur ; ne
pas me rebuter des premières tentatives,
jurer un repentir sincère, parler comme eux
de mes prétendus *crimes* , exprimer énergiquement
mes remords, invoquer leurs secours
comme mon unique ressource, les
assurer mille fois que je ne me conduirai
plus que par leurs conseils ; demander pour
toute grace, d' aller dans une terre de mon

père être son fermier, consacrer ma plume
à la défense de la doctrine, et sur-tout accuser

p226

ma mère. Peut-être à ce prix se laisseraient-ils
fléchir, en faisant leurs conditions,
de peur d' y être forcés tôt ou tard par autorité,
et de me voir alors exercer rigidement
tous mes droits. Mais puissé-je être en horreur
à tous les honnêtes gens, le jour où je
demanderai des graces à une femme à laquelle
j' ai tous les malheurs de ma mère et ceux
de ma famille à reprocher ! Je me mépriserais
moi-même, si je desirais quelque chose
d' un homme aussi vil que M Du Saillant,
et que j' ai si bien démasqué. J' ai reçu de
cruels outrages, je les ressens : ma cause est
juste, je n' en puis douter ; et, quoi qu' il
arrive, l' on ne peut exercer plus de force et
de constance à m' opprimer, que j' en emploierai
à me conserver le témoignage intérieur
de ma conscience. Non, je n' ai merité par
aucune bassesse mon sort et mes malheurs.
J' ai des torts, je le sais, je l' avoue ; mais
ma punition ne leur est pas proportionnée ;
mais on les exagère ; mais ils ne sont ni la
vraie cause de ma détention, ni celle de
l' animosité de mon père. Cette animosité est
telle, que je suis perdu, si l' autorité ne se
jette entre lui et moi. Il a conjuré ma perte ;
son intérêt, son dérangement, ses passions,
celles de tout ce qui l' entoure, le poussent à
la consommer. C' est aux ministres à savoir
s' ils doivent sacrifier un citoyen à un autre
citoyen ; car un père injuste et tyran n' est

p227

plus que cela vis-à-vis de son fils : il perd ses
droits, quand il en abuse avec une odieuse
persévérance. Les choses sont donc égales
entre nous. Mais j' ai vingt-huit ans, quelque
force encore, du zèle et du courage ; ma
carrière commence ; mon père est sur le déclin
de la sienne. Peut-être ces considérations
devraient-elles faire pencher la balance en
ma faveur, dans les mains d' un homme d' état.
Quoi qu' il en soit, je suis homme. Hélas ! Je

ne suis qu' un homme ; mais c' est assez pour
avoir droit à la justice et à la pitié.
Je ne sais, monsieur, si je suis plus coupable
que je ne le crois : je suis trop près
de moi-même pour me bien voir ; mais enfin,
si les autres voient mieux, moi je souffre ;
ainsi je dois nécessairement sentir plus qu' eux ;
et c' est sans exagération, c' est dans toute la
sincérité de mon coeur que je vous assure que
mon état est intolérable.
Recevez, monsieur, à la fin de cette année,
mes voeux pour l' accomplissement de tous
vos souhaits, et mes remercîmens pour les
graces que vous m' avez accordées. Daignez y
en joindre une bien plus essentielle que toute
autre que je recevrai jamais de vous :
accordez-moi, monsieur, je vous en conjure,
de savoir par un témoin oculaire l' état de
Madame De Monnier, aussitôt qu' elle sera
accouchée, si elle ne l' est pas. Si elle l' est,
permettez, ordonnez qu' on me l' apprenne le

plus tôt possible. Ah ! Que je finisse cette
année, ou que je commence l' autre sous des
auspices plus favorables ! Que je n' aie pas à
tous les momens du jour et de la nuit, sous
les yeux, l' image de mon amie morte ou
mourante ! Que je n' entende plus ses cris qui
me déchirent l' ame ! Que ces cruelles illusions
qui me jettent dans un vrai délire,
finissent ! Il est tems. Daignez donc, daignez
m' envoyer M De Brugnière, et puissiez-vous
être exaucé de même quand vous desirerez,
quand vous demanderez ! Puissiez-vous sur-tout
ne jamais connaître le trouble où je suis !
J' ai l' honneur d' être avec des sentimens
de gratitude et de respect, monsieur, votre
très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
28 décembre 1777.
Après un silence de plus de six mois,
savoir des nouvelles de ce qui nous est mille
fois plus cher que nous-mêmes, c' est un bonheur
que je ne chercherai point à exprimer.
Que ma Sophie tâte son coeur, qu' elle l' écoute
quand elle ouvrira cette lettre : il lui
dira ce qui se passe dans celui de son Gabriel.
-mon inquiétude était horrible, parce

p229

qu' il ne me restait presque plus d' espoir.
Elle est adoucie, mais non pas dissipée.
-il est des écritures que je devrais savoir
lire ; mais il est aussi des gens qui griffonnent
tellement, qu' ils déroutent la science et
l' habitude, et qui font un 20 comme un 10, de
sorte que, dans un moment où les dates sont
si importantes, l' on reste dans l' incertitude ;
mais, fût-ce le 20 que les précieuses nouvelles
sont parties, quel immense espace du
20 au 28, quand il ne faut qu' une heure,
une minute, une seconde, pour amener des
événemens que je voudrais, au prix de mille
vies si je les avais, savoir à l' instant ! Eh !
Que ne donnerais-je pas pour que ma Sophie
lût cette lettre avant la crise où il lui serait
si nécessaire d' avoir quelque tranquillité d' esprit ! ...
le passé n' est pas en mon pouvoir,
(hélas ! Rien n' y est.) profitons du présent,
s' il est possible. Hâtons-nous. Ah ! Que ne
puis-je faire voler ces lignes que je trace d' une
main tremblante des palpitations de mon
coeur ! Tu n' as pas vu Brugnière depuis la fin
de septembre ; quelle n' a donc pas été ton
inquiétude ? Je ne puis expliquer le ralentissement
de son zèle. Je l' ai vu le 13 juillet,
et sa visite me fit le plus grand plaisir. Je
l' ai vu aussi le 15 novembre ; et, quoique
satisfait de savoir par un témoin oculaire que
ta santé n' était pas mauvaise, je le fus bien
moins que la précédente fois. Il me parut

qu' il avait été tracassé à cause de nous. Il me
dit que tu avais donné ta parole d' honneur de
ne pas m' écrire : je ne le crus pas ; je ne le
croirai jamais. Outre que, n' ayant point de
liberté, tu n' as point de promesses à faire, il
en est que Sophie ne prononcera jamais. -tu
as vu M Lenoir ; je l' avais su par Brugnière.
Je l' ai vu aussi, comme il te l' a dit ; et il me
parla avec douceur et bonté. Il me dit les
mêmes choses de toi qu' il t' a dites de moi ; et,
par les mêmes raisons, cela ne me rassura pas.
J' avais été assez malade avant sa visite ; j' étais
mieux, et je suis bien : ma santé a été souvent
chancelante, quelquefois mauvaise ; mais tu
sais qu' il est pour moi des remèdes infaillibles,
et ce sont ceux qui vont au coeur. Sois donc
tranquille à cet égard, tant que tu seras

tranquillisée par moi. Je ne te dirai que ce que je
te pourrai dire ; mais ce que je te dirai sera vrai.
Je ne sais pas tromper ; je ne sais sur-tout
pas te tromper. Pouvoir t' écrire, n' est-ce pas
renouveler ma vie ? Je ne sais si je le pourrai
long-tems ; mais, quand une voie a réussi,
pourquoi ne continuerait-on pas de la tenter ?
-l' on m' a toujours promis de ne pas me
laisser ignorer l' événement de tes couches ;
mais je sens que la bonté de ceux qui s' intéressent
à nous, ou qui en ont pitié, est gênée.
J' en reçois bien plus que je n' attendais ; ne
tarde pas un moment à achever de me rassurer.
Un *je t' aime, j' existe* ; et mes poumons

p231

reprendront du ressort. -le pauvre enfant !
Ah ! Sans doute, après toi, c' est ce qui m' est
le plus cher. J' avais pensé que dans tous les
cas qui peuvent se présenter à mon esprit, le
parti le plus sage, le plus noble, le plus sûr,
le plus tendre que tu pusses prendre, était de
le nourrir. Il faut qu' il y ait des objections
très-fortes que je ne devine pas, puisque l' idée
ne t' en est point venue. Au reste, mes idées
ont peu de poids à cet égard, puisque je ne
sais rien. Quant au nom qu' il faut donner à
cet enfant, je te dirai plus hardiment mon
avis, parce que les événemens que j' ignore n' y
sauraient influer. Nos principes ont toujours
été qu' une femme ne doit point donner à
l' homme dont elle porte le nom, un enfant
qui n' est pas de lui. En conséquence, nous
avions projeté de faire baptiser et élever
notre enfant sous un nom convenu entre nous.
Eh ! Quand nous n' aurions pas eu d' autres
raisons, ne me serait-il pas bien cruel qu' un
autre me dérobât le titre de père de mon
enfant ? Cependant mes idées sont changées
en partie à cet égard, et voici pourquoi. Mon
sort est caché sous un voile très-obscur. Je
ne puis pénétrer dans l' avenir, ni m' assurer
que je serai jamais libre de disposer de rien.
Tous les possibles qui échappent si aisément
au sein du bonheur où l' on repousse la
prévoyance, s' offrent à mon imagination et à
mon coeur. Je ne sais si ta modique fortune

p232

(car tes droits nuptiaux sont sûrement perdus)
n' est pas fort hasardée ; je pressens les maux
qui menacent cet enfant, pour lequel je ne
pourrai peut-être jamais rien : car enfin, tout
jeune que je suis, ne suis-je pas mortel ? Je
n' envisage pas sans horreur l' idée que ce
malheureux être, dont j' aurais fait l' infortune
en lui donnant la vie, mourra peut-être de
faim, si nous venions tous deux à lui manquer,
parce que je t' ai aimée ; tandis que, selon
l' ordre de la nature, il devait être riche. Les
intérêts de la famille de M De Monnier, que
je ne connais que par des procédés très-vils, ne
me touchent pas assez pour que je leur sacrifie
ceux de mon enfant, et je desire qu' on lui
prépare une ressource à tout événement, en lui
donnant le nom que lui assure la loi. Si je vis,
si je redeviens libre, assurément il ne demandera
rien à des gens qu' il ne connaîtra pas,
puisqu' on peut fort bien, en l' élevant, lui
cacher son nom, et, selon les circonstances, lui en
dérober à jamais la connaissance. Si je meurs,
si, dépouillée de tout ton bien, tu n' as rien à
lui laisser, il aura du moins une planche pour
se sauver du naufrage ; et la crainte d' un procès
bon ou mauvais, mais toujours douteux, engagera
les Valdhaon à sacrifier un peu pour
sauver beaucoup. Voilà ce que j' ai mandé à
ce sujet à M Lenoir ; voilà à nu le fond
de mon coeur. Il ne m' est pas possible de
te déduire toutes les raisons qui m' ont fait

changer d' opinion ; mais elles sont solides,
naturelles, et même justes. Et il me semble
que si ta famille raisonne bien, elle verra que
c' est peut-être là le moyen le plus sûr
d' accommoder ton affaire, et de rendre tes ennemis
circonspects. Brugnière m' avait fort
honnêtement proposé d' être mon créancier
pour les frais de nourrice de mon enfant.
Cette dépense n' est pas exorbitante, et nous
aurions pu aisément y subvenir ; mais je ne dis
rien à cet égard, d' abord, parce que j' ignore
tous les arrangemens pris (j' espère que je les
saurai par toi,) ensuite, parce que probablement
mes avis arriveraient trop tard. Si ce
pauvre enfant n' est pas né encore, son sort est
du moins décidé. Je m' étonne que ta mère
croie lui devoir *le nécessaire* ; quoi qu' il en

soit, si je ne suis pas mort civilement pour toujours, il ne lui sera pas à charge ; et ce n' est que des avances qu' elle fait. Je ne m' arrête point à te recommander de veiller autant qu' il sera en toi sur le malheureux fruit de notre amour. Ah ! Qui connaît mieux que moi ton coeur ? La plus tendre des amantes ne sera-t-elle pas la meilleure des mères ? Tu as bien fait de demander à voir un avocat, pour te guider dans les circonstances où tu n' as ni conseil, ni les connaissances nécessaires pour t' en passer. -je crois voir que ta mère est beaucoup adoucie ; je craignais le contraire, sur quelque chose que m' avait dit Brugnière.

p234

Elle avait soupçonné, dit-il, que je dictais tes lettres ; mais quand elle croirait possible que nous correspondissions, pourrait-ce jamais être avec assez de régularité pour que je te dictasse tes réponses ? Ne se deshabituera-t-elle pas de penser que tu ne peux trouver dans ton coeur et dans ton esprit assez de ressources pour être constante, si l' on ne t' excitait pas sans cesse ? Cette erreur lui a coûté si cher, qu' elle devrait y renoncer. Eh ! Quelle idée a-t-elle de toi, si elle imagine qu' en quelques mois tu aurais pu oublier un homme à qui tu as tout sacrifié, et qui a les droits les plus sacrés sur ta personne et sur ton coeur, s' il n' embrâsait continuellement ton imagination ? Quoi ! Tu n' es pas encore délivrée du dépôt que mon amour uni au tien a placé dans ton sein ; tu ne peux jeter les yeux sur toi-même, tu ne peux sentir palpiter ton coeur, sans que les tressaillemens de l' être que ton sang nourrit, ne te rappellent les devoirs de ta tendresse ; et l' on veut que tu les oublies ! L' enthousiasme de l' amour ne m' égare point ; et le raisonnement que je fais est simple, et à la portée de tout être qui fait quelque cas de l' honneur. La persévérance peut seule justifier ta conduite. Je le dirais devant tous les juges et les puissances de la terre ; c' est en ce moment que l' homme le plus froid et le plus désintéressé pensera comme l' amant le plus tendre et le plus dévoué sur la conduite que

p235

tu te dois ; tous deux conviendront, par des principes différens, mais unanimement, que tu n' as plus la liberté du choix ; qu' il faut que tu sois un modèle de constance, pour ne pas devenir un objet de mépris pour tous ceux qui sentent et qui pensent. C' est ta profession de foi que je viens de faire, ô mon amie ! Mais à plus forte raison est-ce la mienne, puisque l' attaque étant du côté de notre sexe, c' est moi qui t' ai séduite. Je n' en dirai pas davantage sur cela. Je serais bien malheureux, si j' avais besoin de te répéter des e a l 1 j' avais besoin de te répéter des sermens tant de fois jurés. En faut-il beaucoup pour te persuader que je ne suis pas le plus perfide et le plus ingrat des hommes ? -je te recommande, mon amie, d' éviter avec soin les occasions de parler de moi à Madame De Ruffei. Je suis comme sûr que tu ne les a point cherchées ; n' as-tu point été la première à lui marquer le desir de n' en jamais parler avec elle, puisqu' assurément vos principes et vos opinions ne pouvaient être les mêmes à ce sujet ? Mais fais plus que de ne pas les chercher, évite-les. Tâche de la ramener ; tâche de retrouver la paix, autant du moins que les circonstances te permettent de la goûter. -je ne sais s' il y a le moindre ordre et quelque bon sens dans ce que je t' écris. Je me hâte ; car chaque moment que je garde cette lettre, me paraît un cruel larcin que je te fais ; et je suis si troublé d' un bonheur

inattendu, que je n' ai bien libre ni la faculté de penser, ni celle de m' exprimer. -encore un mot sur cet enfant, sur mon enfant : tâche, je t' en conjure, qu' on ne le laisse point dans un hôpital. Quoi ! Mon sang et le tien serait plongé dans un hôpital, où, malgré la vigilance de M Lenoir, il règne et ne peut que régner de tristes abus, et une mortalité continuelle ! Si l' on juge absolument nécessaire qu' il entre dans un de ces refuges, on peut l' en faire retirer par un tiers ; cela arrive tous les jours en remplissant les formalités d' usage. Presse, supplie M Lenoir : il est bon, il est sensible ; j' ai plus d' une raison de croire qu' il s' intéresse à nous. En un mot, ô ma Sophie-Gabriel ! Toi seule restes à notre enfant ;

sauve-le, conserve-le au plus tendre des pères. Si, par un heureux hasard, cette lettre te parvient avant tes couches, demande à nourrir ton fruit. Certainement ce serait un grand avantage pour ta santé et la sienne ; ce serait pour toi une source intarissable de consolations et de jouissances. C' est un autre moi-même, un autre toi-même. Ah ! Le délicieux plaisir de l' allaiter, de le voir croître sous tes yeux, ne peut-il pas compenser bien des peines ? Mais encore une fois, ceci n' est qu' un conseil hasardé, parce que je ne sais ni quelle tournure a pris ton affaire, ni quelle nouvelle retraite on te destine après tes couches. C' est donc une idée que je te donne, et non une

demande que je te fais, ou une démarche que je te prescris.
Ce que je te demande à genoux, c' est de m' écrire aussitôt qu' il te sera possible, et en aussi peu de mots que ton état l' exigera, l' événement de tes couches. Je ne veux pas te peindre mon inquiétude ; mais tu peux te la figurer aisément. Ah ! Dis-moi bientôt que tu vis, que tu ne souffres plus ; sur-tout ne me trompe pas. Dis-moi ce que sera devenu ton enfant, les baisers qu' il aura reçus de toi, ceux que tu lui auras donnés pour son malheureux père... délivre-moi de l' étouffante perplexité qui m' oppresse. Tu sais de quelle sensibilité mon coeur est formé, toi qui lui donnas la vie. Je te vois, je t' entends, tu me poursuis : en vain je fermerais les yeux et boucherais mes oreilles ; hélas ! Le fantôme n' est-il pas dans mon coeur ? -ne va pas t' inquiéter cependant de cette crise si naturelle et si facile à supporter à ton âge ; calme ton esprit et ton coeur. Ne fais aucune imprudence ; songe que c' est la moitié de moi-même sur laquelle tu attentes, quand tu ne soignes pas ta santé. Ne hâte pas ton accoucheur ; souffre sans impatience : c' est à la nature à se délivrer... ah !
Je détourne les yeux de ce tableau ; mon faible coeur palpite et ne saurait le supporter. -je n' ai que faire de te recommander de m' écrire avec prudence ; cette lettre le dit assez ; encore me suis-je peut-être trop livré au torrent de

ma tendresse. -je ne te dirai pas, *sois tranquille, sois contente ;* je sais trop que ce serait exiger l' impossible : mais je te dirai, patiente, et ne t' affecte pas plus de mes malheurs que des tiens ; car, au fond, les tiens seront toujours la partie la plus terrible des miens. Tu vois qu' au moment du découragement le plus funeste, lorsqu' on n' espère plus rien, une ressource inattendue peut s' offrir. Qui sait si l' avenir ne nous cache pas des événemens plus favorables que nous n' osons en prévoir ? Je n' ai pas mérité toute mon infortune, je le sais, et ton coeur te le répète trop souvent ; mais je n' avais pas mérité non plus tout mon bonheur. Il nous a été bientôt enlevé, hélas ! Dès la première moisson de notre amour. Peut-être n' est-il pas échappé sans retour, ma Sophie ; et ne t' y déroberais-tu pas, si la douleur détruisait ta santé, abrégeait ta vie ? Ne l' oublie point, mon aimable amie : le seul de mes maux, auquel il n' y ait point de remède, est celui que tu peux me faire. Considère ce que je te dis là, dans tous les sens, et tu auras la clef de tous mes sentimens et de toutes mes pensées. Je te dirais beaucoup davantage sur ce sujet, si j' avais du tems, et si je ne craignais de lâcher la bride à mon coeur ; car je crois avoir vu que ton coeur et ta tête sont bien malades. Au reste, ce qui se passait en moi, m' apprenait assez ce que tu dois éprouver. Je tremblais

qu' on ne tardât trop à te connaître. On te voit si douce et si modérée, qu' on n' imagine pas de quelle énergie ton coeur est capable. L' on ne sait pas assez que les esprits les plus doux et les plus modérés, sont les plus inflexibles lorsqu' ils ont pris un parti, parce qu' ils ne s' y sont arrêtés qu' après une mûre délibération ; et il ne me paraissait donc que trop probable, qu' on s' attendrait que les agitations que tes malheurs et ta tendresse ont excitées dans ton ame, auraient le sort de tous les grands mouvemens, de toutes les crises extraordinaires, qui est de finir bientôt.
Moi, qui te connaîssais si bien, je savais que personne au monde ne possède à un plus haut degré que toi, la fermeté, quand tu est convaincue que ton amour et la justice

sont intéressés à ta persévérance dans une
opinion, un desir ou une tentative ; en un
mot, que tu peux bien mourir, mais non
pas changer. Je frémissais donc de leur
erreur qui t' allait réduire à l' extrémité, que
peut-être ils ne soupçonnaient pas... mais
enfin, il est sûr que j' ai de tes nouvelles, et
que je ne puis douter de leur authenticité ;
il me paraît certain que tu auras des miennes.
Calme-toi donc, ô mon tout ! Calme-toi, et
attends du moins de nouveaux malheurs,
s' il nous en est réservé d' autres, pour désespérer
de notre étoile... -je finis, car le
tems me presse, ô mon amie ! Et je ne suis

p240

peut-être que trop indiscret. Je te le repète,
tu connais mon coeur ; tu ne peux méconnaître
mon écriture ; tu es donc sûre que je
vis : c' est assez te dire que je t' aime et comme
je t' aime.
Gabriel.
Ajoute tout ce que je n' ose joindre à ce nom.
Brûle cette lettre ; cela est prudent et
convenable.

p1

à M Lenoir.
1 janvier 1778.
Si vous avez eu la bonté, monsieur, d' interroger
M De Rougemont sur l' exposé de la lettre que
j' ai eu l' honneur de vous adresser le dix-sept
septembre, vous savez que l' état de mes effets,
que j' ai pris la liberté d' y joindre, est exact.
J' en appelle à votre justice et à votre bonté, et
j' ose vous demander si ma situation est, je ne dis
pas décente, je dis supportable. Permettez-moi de
vous représenter aussi que je suis hors d' état de
supporter des délais, que depuis huit mois je
forme les mêmes plaintes, et que, par le laps du
temps, le sujet en est aggravé. Si des raisons que
j' ignore, et qu' il m' est impossible de deviner,
n' empêchent pas que l' on me donne mes malles, il
me semble qu' il serait plus court de me les livrer
que d' attendre les secours de mon père. Quand la
ridiculement modique pension qu' il m' accorde,

p2

suffirait pour me donner ce dont j' ai besoin,
est-il juste que ce qui est destiné à *l' entretien*
supplée aux avances ? (eh ! Que mon père regarde à
son tableau économique, qu' il appelle avec autant
de gravité que de modestie, le *code de*
l' humanité, et où il a si disertement distingué
les *avances primitives et les avances annuelles* .)
est-il juste que j' emploie le seul argent que l' on
accorde à mes besoins, à acheter des effets, tandis
que j' en ai qui pourrissent dans mes malles ? Qui
peut donc rendre si redoutables ces malles
échappées à mon naufrage ? Il n' y a pas un papier :
il y a des livres, tous livres d' étude et de
travail ; pas un contre la religion, pas un contre
les moeurs, pas quatre qu' on ne vende
publiquement à Paris. Veuillez ordonner que l' on
fasse un catalogue de ces livres, qu' on le mette
sous les yeux de vos préposés, et daignez statuer
quelque chose pour me tirer de l' état de dénuement
où je suis. J' aimerois mieux, je vous le jure
d' honneur, monsieur, manger du pain bis pour tout
aliment, et être aux fers, mais avoir des livres,
que de jouir de toute la liberté que l' on peut
accorder ici, d' être nourri de la bouche du roi,
et privé de toute lecture. C' est à quoi je suis
réduit. Il n' y a pas jusqu' aux livres de dévotion
que j' ai épuisés, et ce n' est qu' après deux mois
de disette absolue que j' ai pris la liberté de vous
en parler pour la

p3

première fois. Qu' il me soit permis de finir par
une réflexion dont la vérité doit frapper un coeur
tel que le vôtre.
Plusieurs scélérats connus de la France par des
crimes horribles, et pour qui une prison perpétuelle
est une grace que toute la bonté du souverain pour
leurs familles a eu peine à leur accorder ; plusieurs
scélérats de cette espèce, dis-je, sont dans des
forts où ils jouissent de toute leur fortune, où
ils ont une société très-agréable, et toutes les
ressources possibles contre le mal-être et l' ennui
inséparables d' une vie renfermée. Je nommerai un
homme dont toute l' Europe sait l' histoire. Un
lâche assassin qui a traîtreusement immolé son parent,
son bienfaiteur, M De Railli, jouit à
Pierre-Encise de son bien, d' une demi-liberté,

voit tout Lyon, et mène en un mot une vie délicieuse pour un homme à qui l' on a fait une si grande grace de ne pas le laisser périr sur la roue... faut-il citer un de mes parens ? Pourquoi non ? La honte n' est-elle pas personnelle ? Le marquis de Sades, condamné deux fois au supplice, et la seconde fois à être rompu vif ; le marquis de Sades, exécuté en effigie ; le marquis de Sades, dont les complices subalternes sont morts sur la roue, dont les forfaits étonnent les scélérats même les plus consommés ; le marquis de Sades est colonel, vit dans le monde, a recouvré sa liberté, et en

p4

jouit, à moins que quelque nouvelle atrocité ne la lui ait ravie...
vous me blâmeriez, monsieur, si je m' avilissois jusqu' à mettre en parallèle M De Railli,
M De Sades et moi ; mais je ferai cette question simple... de quoi suis-je coupable ? De beaucoup de fautes sans doute ; mais qui osera attaquer mon honneur ? ... mon père, parce qu' il est le seul que je ne puisse pas repousser et couvrir d' infamie. Qu' il articule des faits, et que ces faits me soient communiqués. Je l' ai demandé cent fois ; mais il a trop beau jeu, tant qu' il parle seul, pour changer de partie... cependant quelle différence de la situation des monstres que j' ai cités, à la mienne ? Je suis dans la prison du royaume la plus triste et la plus cruelle, à la considérer sous tous les aspects (je parle de celles destinées aux gens de ma sorte ;) j' y suis dans la plus extrême pénurie, dans l' isolement le plus absolu, je dirais le plus affreux, si vous n' étiez venu à mon aide...
ce mot vous rappelle vos bienfaits, monsieur, et réchauffe toute ma reconnaissance. Souffrez que j' ajoute une seule prière. Madame De Monnier m' a écrit le cinquième jour de ses couches. N' en puis-je espérer quelques lignes quand elle en sera relevée ? Ah ! Monsieur, cette grace me sera bien précieuse, et vous ne m' avez pas défendu de m' en flatter. Le nuage s' éloigne, mais il n' est pas entièrement

p5

dissipé. Ramenez tout-à-fait le calme dans mon esprit, et que l' être le plus bienfaisant partage toutes les affections de mon coeur avec l' être le

plus aimable.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
3 janvier 1778.
J' avais résolu, monsieur, d' imposer silence à ma reconnaissance, dans l' incertitude où j' étais, si vous vouliez ou ne vouliez pas que je susse ce que vous aviez daigné faire pour moi. Cette incertitude subsiste encore ; mais comment oserais-je vous adresser une demande sans vous remercier de ce que j' ai reçu ? Vous ne pouvez vous offenser de ma gratitude, son expression fût-elle indiscrète. Je ne suis pas assez novice pour croire que certaines graces puissent jamais m' être accordées indépendamment de vous ; et vous n' avez sûrement point imaginé que je m' y sois trompé. Recevez donc, à cet égard, mes remercimens les plus vifs et les plus sincères. Vous ne connaissez pas mon coeur ; mais si vous aviez quelque idée de sa sensibilité, vous ne douteriez

p6

pas que ma vie ne fût plus à vous qu' à moi, si je pouvais en disposer après un tel bienfait.
Mais, monsieur, qu' il me soit permis de vous tout dire. Sans doute vous n' avez pas voulu m' accorder une grace incomplette ; car elle serait bien cruelle. La lettre de mon amie m' a appris que le 10 ou le 20 (car je n' ai pu lire la date) elle n' était pas accouchée. Mais je suis sûr, bien sûr qu' elle l' est à présent, et j' ignore absolument son sort. Ah ! Monsieur, je ne vis pas ; tous les mouvemens de mon coeur sont convulsifs. Si je n' eusse rien su avant cette crise redoutable, j' aurais à me plaindre de la rigueur de mon sort qui suffirait pour me mettre au désespoir ; cependant j' espérerais encore dans la promesse que vous-même avez bien voulu me faire, que je serais informé d' un événement auquel assurément ma vie est attachée. Mais la scène est tout-à-fait changée.
Je ne puis me persuader que vous me refusiez à cette époque, ce que vous m' avez accordé auparavant ; je ne pourrais donc que croire, si l' on s' obstinait au silence, que l' on me cache une perte après laquelle je n' ai plus rien à espérer ni à craindre.
Souffrez donc que je vous demande à genoux, baigné de larmes, et dans une véritable agonie de douleur, une nouvelle lettre.

Permettez que je vous représente aussi

p7

que si la mienne n' a dû parvenir à Madame De Monnier que par une voie détournée, il est possible et même probable qu' elle ne l' a pas ; car un homme, et un étranger, par quelque moyen qu' il se soit introduit où elle est, à moins qu' il ne soit son accoucheur, ne pénètre surement pas jusqu' à son lit, où elle est enchaînée en ce moment. Ah ! Monsieur, ayez pitié d' elle : elle est et par son sexe, et par son personnel, bien plus intéressante que moi, et les circonstances la mettent bien plus en danger. Si elle a des torts, ils ne sont que les miens ; et par combien de vertus ne les rachète-t-elle pas ! Si j' ai obtenu votre compassion, que de titres n' a-t-elle point pour la mériter ! Je ne puis supporter l' idée d' avoir reçu une consolation qu' elle n' ait pas partagée. Ce n' est surement pas votre intention : daignez donc y pourvoir. Hélas ! Malgré toutes vos bontés, nous doutons de l' existence l' un de l' autre, et ce doute est un supplice auquel rien n' est comparable.
En vain me dirait-on qu' il subsiste tant que l' on est séparé. Quelle différence de toute autre occasion à celle-ci ! Selon le cours naturel des choses, il y a toujours à parier qu' une femme de vingt-deux ans, d' une bonne santé, d' une excellente constitution, vit et se porte bien. Mais admettez les circonstances où nous nous trouvons. Supposez cette femme exposée à une révolution telle qu' une première

p8

couche, dans une prison (aussi adoucie que puisse être sa demeure, c' est toujours une prison), en proie depuis sept mois à toute sorte de chagrins, à la plus sombre inquiétude, ayant reçu dans sa grossesse les secousses les plus terribles, écrivant enfin quelques jours, peut-être quelques heures avant sa délivrance, *je suis au désespoir ;* et l' adresse de sa lettre prouvant bien mieux que sa lettre même combien il était vrai que son coeur était brisé et sa tête perdue... croyez-vous que, d' après toutes ces données, il soit certain pour moi, croyez-vous, hélas ! Qu' il soit probable qu' elle se soit tirée heureusement de la plus pénible des

révolutions du corps humain ?
D' un autre côté, cette femme connaissant toute la tendresse de son amant, toute l' activité de son imagination sulfureuse, toute l' impétuosité naturelle de son caractère, impétuosité d' autant plus destructive qu' il fait plus d' efforts pour la domter, l' ayant quitté au milieu d' un crachement de sang et dans un état déplorable, le sachant depuis sept mois voué au genre de vie le plus propre à empoisonner la santé la plus florissante, enfin se figurant toutes les horreurs de son inquiétude, tous les excès de sa douleur ; cette femme peut-elle être bien rassurée sur le sort de cet infortuné ?
Daignez joindre à ces considérations toutes

p9

celles qui motivent notre dévouement réciproque, et le rendent juste, j' ose même dire intéressant pour tous les hommes honnêtes : vous aurez quelque idée de notre état, et vous ne vous étonnerez pas de l' ardeur de mes instances. Monsieur, couronnez vos bienfaits ; arrachez de mon sein le trait qui me déchire ; rendez la vie à une femme digne de l' intérêt de tous les coeurs sensibles ; et puissent tous les bonheurs réunis récompenser notre bienfaiteur !
J' ai l' honneur d' être avec autant de reconnaissance que de respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
7 janvier 1778.
De toutes les graces que vous pouvez m' accorder, monsieur, celle que je reçois de vous est, sans doute, une des plus sensibles. J' aime ma mère ; je l' aime tendrement ; je l' ai toujours chérie, et son malheur augmente son attachement pour moi, comme le mien exalte ma sensibilité. Recevez donc mes vifs remercimens pour la lettre qui vient de me parvenir. Elle m' apprend que je la dois à vous seul ; et je l' aurais deviné, quand ma mère ne me

p10

l' aurait pas dit. Un de mes plus grands crimes dans l' esprit de mon père fut toujours d' aimer ma mère ; parce que la haine ou le mépris de sa rivale, semblait attaché à cette affection si douce, si

juste, si sacrée. Daignez lui faire passer la lettre que j' ai l' honneur de vous adresser pour elle : les innocens témoignages de mon amour filial ne contribueront pas peu à calmer son coeur et sa tête. Plus je reçois de vous, plus j' en espère, monsieur. Les mots ne vous abusent pas : votre ame et votre esprit s' éclairent mutuellement. Vous savez que, si les sentimens qui nous attachent aux auteurs de nos jours sont nos premiers devoirs, puisqu' ils ont, pour ainsi dire, précédé notre existence, et que nous ne l' avons reçue en quelque sorte qu' aux conditions de les remplir, ils ne sont pas les seules affections de l' ame, justes et sacrées. Le premier lien de la nature, et l' une de ses plus douces inclinations, se forme au sein des familles ; mais qu' est-ce qui serre ce noeud ? La conformité d' éducation que l' on reçoit, et la ressemblance des sentimens qu' elle produit ordinairement ; la communication des intérêts, des secrets, des affaires ; les bienfaits, la reconnaissance et l' habitude y contribuent plus que la nature ; car les liens du sang sont souvent incertains, et toujours involontairement tissus. Le grand noeud de l' humanité, c' est donc la bienveillance, ce sont les bienfaits ; c' est

l' amour, à prendre ce mot dans son acception la plus étendue... vous m' entendez, monsieur : vous devinez ce que je veux conclure. Daignez vous souvenir du sentiment qui crie dans mon coeur, de l' inquiétude qui le déchire. Je suis ami, je suis père. J' ignore si mon amie existe, si mon enfant respire... ah ! Monsieur, soyez, daignez être mon père. Celui que m' avait donné la nature m' opprime et m' étouffe : sauvez-moi du moins à demi de sa barbarie. J' ai déja reçu de vous plus de bien réel, qu' il ne m' en a fait pendant toute sa vie ; je suis pénétré de gratitude ; mais le coeur qui la nourrit, manque lui-même d' alimens. Une autre lettre, monsieur, une autre lettre, et je baignerai vos mains des larmes les plus douces que la reconnaissance ait jamais versées. Depuis sept mois il n' en coule de mes yeux que de très-amères ; et si vous n' avez pitié de moi, le désespoir en aura bientôt tari la source.

J' ai l' honneur d' être avec une reconnaissance respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Mirabeau fils.

p12

à ma mère.
7 janvier 1778.
Ma bonne, ma chère maman, j' ai reçu, j' ai baisé votre lettre chérie, remplie des expressions les plus douces de votre tendresse. Je remercie M Le Noir, je le remercie du plus profond de mon coeur de ce bienfait, et je le supplie de nous continuer sa bienfaisante et précieuse condescendance. Hélas ! Je ne suis qu' un infortuné jeune homme calomnié et méconnu, si j' ose le dire ; mais auquel on peut faire des reproches. Mais vous, vous, ma mère adorée, vous, malheureuse dans l' age du repos et des jouissances tranquilles, vous, séparée de vos enfans, bannie de votre famille, privée de votre liberté ! Vous êtes bien faite pour intéresser un magistrat juste, sensible et impartial.
Votre lettre m' a fait un plaisir d' autant plus grand, que je tremblais que quelque mécontentement n' occasionnât votre silence. Je savais bien que vous n' étiez pas capable de me bouder long-temps ; je savais aussi que je n' avais pas à me reprocher à votre égard la plus légère pensée qui pût vous offenser, (jugez des actions) : mais on accuse si aisément les absens, que je craignais les imputations

p13

de quelque officieux calomniateur. Je suis rassuré : votre lettre est si tendre !
Je laisse au temps le soin de vous instruire du lieu que j' habite. Ma plume doit s' imposer les mêmes lois que la vôtre ; mais votre coeur vous dit sans doute que je serais à vos pieds si j' étais libre.
Votre lettre est pleine de piété, ma chère maman. Puisse-t-elle adoucir vos malheurs et dompter votre douleur ! Mais qu' elle ne soit jamais ni intolérante, ni fanatique. Permettez que je vous le dise, chère maman : les coeurs très-sensibles sont ceux pour qui la dévotion, comme l' amour, a le plus de dangers. Votre esprit sera, j' en suis sûr, votre sauve-garde. Pour moi, ma bonne maman, quand je connaîtrai un citoyen *dévot* , bon mari et père équitable, remplissant tous ses devoirs avec zèle et sans aigreur, tournant sa piété au profit de sa famille, je consulterai ardemment *son confesseur* .
Jusques là, j' ai bien des raisons de me méfier des dévots et des prêtres. J' ai tant entendu parler d' *humanité* et de *religion* aux moins humains

et aux moins religieux des hommes !
Ma santé n' est pas mauvaise en ce moment ; vous êtes trop bonne d' y penser. Le commun des hommes trouve qu' il y a du courage à ne pas craindre la mort. Ne dirait-on pas qu' ils sont bien heureux ?
Non ; mais la plupart n' aiment qu' eux, quoiqu' ils soient toujours

p14

hors d' eux. La réflexion et la raison suffisent assurément pour rabaisser le prix de la vie ; mais les maux du coeur ne lui en laissent aucun. Eh ! Qui voudrait la posséder pour n' en plus jouir ?
Pour vous, maman, c' est toute autre chose. Votre vie est très-précieuse ; vous vous devez à beaucoup de gens. Daignez vous souvenir, au milieu de vos chagrins les plus sombres, que celui que vous voulez bien appeler votre *fils chéri* , n' a de ressource qu' en vous ; peut-être souffrirez-vous avec moins d' amertume et plus de courage... hélas ! Ma chère maman, les momens les plus cruels de la vie ne se comptent pas moins pour la durée de l' existence, que les plus doux. Ces heures si tristes où le chagrin nous dévore, contribuent à remplir le nombre de celles qui nous sont accordées par la nature, et elles paraîssent infiniment plus longues que les autres : c' est une grande misère, mais une inévitable misère. Modérez donc vos douleurs, et conservez la meilleure des mères au plus tendre et au plus respectueux des fils.
Mirabeau.
Daignez, ma chère maman, me marquer si vous recevez cette lettre : ce me sera une preuve bien chère que l' on permet notre correspondance ; et je m' empresserai de vous renouveler les assurances de ma tendresse.

p15

Mais, ma bonne maman, beaucoup de circonspection, si vous voulez que votre fils puisse jouir de ce bonheur.
à Sophie.
Vendredi, 9 janvier.
Ma chère, mon unique amie ! J' ai baigné ton billet de mes larmes, je l' ai couvert de baisers... ô mon amie ! Ma Sophie ! Quel poids il m' ôte de dessus la poitrine ! Mais combien il y en laisse encore !

Hélas ! Tu ne me dis rien de toi, de ta santé. Ta lettre a été écrite dans les douleurs, je le vois ; tu n' as ajouté qu' un mot, qu' un seul mot après l' événement. Qu' il est tremblant ce mot ! Que ses débiles caractères ont déchiré mon coeur ! Divine, divine attention, c' est toi, toujours toi ! Toujours ton ame ! Mais hélas ! Comment es-tu ? Dis, dis-le moi, ma Sophie. -comment veux-tu que je me contienne ? Hélas ! Mon coeur est triste, et il sort d' un état plus convulsif encore. Ne t' inquiète point du désordre de cette lettre, et de l' altération de mon écriture ; ce n' est que le trouble de la nouvelle, l' émotion trop juste et trop forte qu' elle m' a causée. Je ne me donne point le temps de me remettre, parce que je ne veux pas retarder par ma faute le

p16

plaisir que te causera la vue de cette lettre... chère, chère Sophie ! Te voilà donc mère, hélas ! Et ton enfant ne te sera pas ôté ! Puisse-t-il adoucir tes maux et tes douleurs ! Je dis ton enfant, -ah ! Je sais bien qu' il est le mien. Jamais un titre si doux ne sera abjuré par ton ami... cruelle Sophie, tu te reproches mes *malheurs* . Grand dieu ! N' est-ce pas moi qui ai fait les tiens ? Et crois-tu qu' autre chose puisse m' occuper ? Mais calme-toi, je t' en conjure, ô mon bonheur ! Songe que tu es la moitié de moi-même ; que c' est sur ma vie que tu attenterais, en ne soignant pas la tienne... tu as besoin de tranquillité d' esprit, ma Sophie ; je te conjure d' avoir soin de toi, de te conserver pour des temps plus heureux... ce me serait une grande consolation d' avoir la certitude que tu recevras cette lettre : s' il t' est permis de m' en assurer, apprends-moi ton état ; dis-moi comment tu te trouves ; et sur-tout ne me trompes pas : ah ! Ne me trompes pas... ; mais n' écris que quand tu le pourras sans danger, sans incommodité même. Mon coeur souffre ; mais j' ai des forces encore, et tu n' en as plus : ne te hâte donc pas, dussé-je souffrir plus long-temps... ma fille a mes traits, dis-tu ? Tu lui as fait un triste présent ; mais qu' elle ait ton ame, ah ! Qu' elle sera riche alors ! Que la nature l' aura bien dédommagée des désavantages

p17

de sa naissance ! Hélas ! Peut-être sera-t-elle trop sensible ; mais quelques maux que fasse la sensibilité, elle fait encore plus de bien. Oui, j' en jure par toi-même... je ne veux pas t' écrire long-temps ; je ne le veux pas, je ne le puis pas. Je crains mon coeur, je crains ma tête, je crains ton état. Mon amie, ma Sophie, je te demande à genoux, j' exige de toi, je te conjure au nom de ta fille, de son père, de tous tes sermens, de toute ta tendresse que tu m' exprimes si bien en n' osant l' exprimer, d' avoir soin de toi, de ne rien négliger pour le rétablissement prompt de tes forces et de ta santé, d' appliquer enfin à toi-même une partie de cette noble et admirable fermeté qui constitue ton caractère. Adieu : adieu, mon bonheur et ma vie.
Gabriel.

p18

à M Lenoir.
9 janvier 1778.
Pardonnez, monsieur, si ma lettre de remerciment n' est pas partie aussitôt que mon billet pour mon amie. Mes sens, mon esprit et mon ame, étaient également bouleversés. Ce désordre touchant, consolant même pour celle qui en est l' objet, approchait du délire : il n' eût point été décent de vous écrire dans une telle disposition. Je suis loin d' être encore à moi-même ; mais la reconnaissance

p19

presse mon coeur : permettez qu' elle s' épanche. On m' a beaucoup parlé de votre bonté, monsieur, et j' en avais une haute idée. Je pourrais vous donner des preuves authentiques que j' ai reproché *publiquement* à la cabale, qui vous haïssait, parce que vous n' en étiez pas, d' avoir ôté à la nation un homme tel que vous, si nécessaire dans une place importante où l' on peut faire tant de bien et tant de mal, où l' on a à sa disposition la liberté civile d' un si grand nombre de citoyens. Je ne dépendais point de vous alors, et je n' en attendais rien : c' était un hommage rendu à la vérité, et une juste critique des *économistes* .
Je ne vous aurais jamais dit cela, tant que j' aurais été sous vos ordres ; car un honnête homme évite avec soin tout ce qui peut avoir l' air de l' adulation. Mais ce que je reçois de vous, m' élève

au-dessus de ce scrupule ; puisque, fût-ce le dernier de vos bienfaits, vous seriez encore l' homme à qui je dois le plus de reconnaissance et d' attachement. Je le dis donc sans timidité : ce que je vois de vous surpasse infiniment ce que j' en savais. Les grandes places sèchent trop souvent le coeur : le vôtre est la bienfaisance même. Que d' autres vantent vos talens ; pour moi, qui préfère un sentiment aux plus sublimes efforts du génie, je révère, je chéris, j' adore votre bonté : et puisse cette profession de foi rester

p20

comme un monument durable pour me couvrir d' infamie, si je démens jamais l' assurance que je vous fais ici de ma gratitude et de mon éternel dévouement ! Oui, monsieur, si jamais je recouvre *les droits d' homme* , si je sors de ce tombeau où mon père m' a plongé, je ne me croirai vraiment heureux qu' alors que j' aurai employé pour vous la vie que vous me conservez.
Je vous suis caution que le coeur de mon amie ne produit pas une reconnaissance moins ardente que la mienne. Ah ! Monsieur, ne le voyez-vous pas comme elle sait aimer ? Quel torrent de sensibilité coule du sein de cette excellente femme, qui, en proie aux douleurs physiques les plus violentes, était toute occupée de moi, préparait un écrit pour ma consolation, et s' accusait de *mon malheur* , tandis que je ne souffre que dans elle, tandis que c' est moi qui ai troublé son repos et sa vie ! ... ce n' est pas tout, d' une main débile elle a tracé après sa délivrance, dans cet instant où l' on sait à peine si l' on est revenu à la vie, elle a tracé trois mots pour achever de m' apprendre ce qui pouvait me toucher ! Quel courage et quel amour ! Quelle femme ils ont ôtée à la société ses insensés persécuteurs ! Hélas ! C' est moi qui l' ai poussée dans le précipice, où du moins je l' ai suivie ; mais c' est eux qui l' ont creusé... ah ! Monsieur, tendez-lui une main secourable, sauvez-la,

p21

et croyez qu' en conquérant nos coeurs, vous vous êtes attaché deux êtres bien sensibles.
Votre générosité m' arrête et m' invite à la fois. D' un côté, je ne voudrais pas vous paraître

indiscret ; de l' autre, je me reprocherais de me méfier de votre indulgence. Vous sentez, monsieur, qu' une femme, quoique délivrée, est bien loin d' être quitte de tout danger. Sa lettre écrite antérieurement à son accouchement, ne m' en apprend pas les suites... ces trois mots tremblans, qu' elle a sûrement écrits après, sont gravés pour jamais dans mon coeur ; mais ils laissent à mon imagination des inquiétudes déchirantes. Daignez permettre qu' elle réponde à ma lettre d' aujourd' hui : que j' apprenne que ses couches et leurs suites ne me laissent plus rien à craindre. Sa lettre me fait entendre qu' elle n' a pas reçu celle que je lui écrivis le 28 décembre ; sans doute elle contenait quelques idées contrastantes avec les arrangemens pris. Si vous daigniez me faire dire dans quelles bornes je dois me contenir, je m' y renfermerais religieusement, et du moins elle ne serait pas privée d' une consolation si nécessaire à son bonheur et à sa vie.
Et cet enfant, cet enfant que je vous conjure de protéger, et que vous protégerez sans doute, (car enfin c' est un citoyen) ne permettrez-vous pas que je sache quel est son sort, sous quel nom il est baptisé, où il est nourri,

p22

qui subvient à cette dépense ? C' est ma fille, monsieur ; et quoique j' eusse regardé comme un bonheur pour ce fruit de la plus tendre passion, qu' il fût d' un sexe moins dépendant des préjugés, et mieux pourvu de ressources, mon attachement pour elle semble doublé, par cela même que je lui suis plus nécessaire, et aussi parce que j' espère qu' elle tiendra de son excellente mère.
Monsieur, mettez le comble à vos bienfaits. Une lettre de mon amie qui m' apprenne son état lorsqu' il ne sera plus douteux, des informations sur ma fille, et je n' aurai point assez de ma vie pour vous remercier. C' est de mon lit que je vous écris : je ne suis pas bien, et la révolution tant desirée de ce matin, ne m' en a que plus agité ; mais quelques éclaircissemens de plus, et vous me rendrez la santé, comme vous m' avez rendu la vie.
J' ai l' honneur d' être avec les sentimens respectueux d' une reconnaissance inviolable, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p23

à M Lenoir.
18 janvier 1778.
Que vous dirai-je, monsieur, pour vous exprimer ma reconnaissance ? Je ne suis point assez heureux pour être à portée de vous la prouver, pas même de la témoigner. Si j' avais l' honneur de vous voir, mes yeux parleraient mieux que mes lèvres. Malheureusement il ne reste à l' homme le plus touché, que ces mêmes expressions que prostituent les hypocrites et les perfides. La franchise, cette qualité noble et généreuse qui est la marque la plus certaine d' une ame véritablement élevée, et qui presque toujours est accompagnée d' un courage indomptable, la franchise ne se trouve plus, pas même dans nos romans : elle est aussi loin de nos moeurs que les *vertugadins* . Tout contribue, dans l' état actuel des sociétés, à éteindre cette vertu hors de mode. Vous ne me connaissez pas ; vous ne savez point que quelque dangereuse qu' elle m' ait été, elle est et sera toujours mon idole. Oui, monsieur, j' ai été sincère dans le monde ; c' était me présenter au combat avec des armes inégales, et lutter le sein découvert contre des hommes plastronnés qui me tendaient des poignards. Les vains complimens, les perfides protestations qui surchargent nos discours, nous accoutument

p24

à tout altérer, à tout exagérer ; et je ne puis penser sans indignation à quel bas prix il faut réduire, dans le cours de cette fausse monnaie, les expressions les plus énergiques d' amitié, de bienveillance, de reconnaissance, de soumission. L' on se dit le serviteur de tout le monde, parce qu' on n' est l' ami de personne, l' on offre tout, parce que l' on ne veut rien donner... ah ! Monsieur, n' évaluez pas sur ce pied mes protestations. Pas un mot, pas un seul mot dans les assurances de mon attachement, de ma gratitude et de tous mes sentimens pour vous, n' est jeté au hasard, et je suis bien prêt à les sceller tous de mon sang.
J' espère que vous trouverez dans ma lettre à mon amie la circonspection que vous m' avez fait recommander. Je l' ai écrite bien rapidement et sans avoir le tems de la réflexion ; mais je n' ai pas touché un seul mot d' affaires, et je ne le ferai jamais. Quant à la formule de style dont je me suis servi, je n' ai pas supposé qu' elle pût paraître sujette à objection, lorsque j' écris à une femme à qui l' on a permis de m' apprendre qu' elle venait de

me rendre père. Cette ridicule méthode de traiter une seule personne comme on en traiterait plusieurs ensemble, est si évidemment une adulation recherchée, et par conséquent une fausseté manifeste, introduite dans les langages modernes avec toutes les autres cérémonies

p25

dont on s' est masqué, qu' il me répugne singulièrement de ne pas recourir à la simplicité de la nature quand je parle à mon amie. Au fond, ces faussetés de convention n' influeraient point sur nos sentimens. Cependant Madame De Monnier serait fort inquiète si je changeais de ton avec elle, sans lui dire pourquoi. Car elle sait que je suis plus capable de me taire que de me déguiser ; et ces mots *vous, votre,* au lieu de *tu, ton,* lui paraîtraient peut-être involontairement un symptôme de froideur... n' importe, monsieur : c' est bien le moins que je vous montre, après tant de bienfaits, une docilité sans bornes. Si vous trouvez donc nécessaire que je ne la tutoie plus, que cette raison, je vous en supplie, ne la prive point de ma lettre. Ayez la bonté de me faire dire que je change de protocole, et permettez seulement que je l' avertisse qu' on me le prescrit.
J' ose me flatter, et même entrevoir que vous ne bornerez pas vos graces aux deux délicieux billets que j' ai reçus ; et j' attends avec une douce espérance, un vif desir, mais une parfaite résignation, la continuation de vos bontés. Je vous le répète, monsieur, j' ai peu ou point d' ambition ; et tout conspirerait à la décourager, quand il m' en resterait encore. Mais toutes les puissances de la terre, fussé-je avide de leurs bienfaits, ne

p26

sauraient me donner plus que j' ai reçu de vous, une seule chose exceptée, que je n' attends aussi que de vous. C' est à celui qui m' a sauvé la vie, à me rendre la liberté, pour que je la lui consacre.
J' ai l' honneur d' être avec un profond et respectueux attachement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
24 janvier 1778.

J' ai l' honneur de vous écrire, monsieur, le pied sous la lancette ; et quoiqu' il soit vrai de dire que, depuis sept mois et demi, je n' ai pas eu huit jours de santé, la circonstance actuelle de son dérangement me rend nécessaires plusieurs choses dont j' ai supporté jusqu' ici avec patience la privation, soit parce que j' ai cru que cela ne pouvait durer, soit parce que j' avais honte de vous entretenir de tels détails, et de vous montrer quelle sorte de vengeance mon père, non content de m' avoir comme enseveli, exerce encore sur moi.
J' ai des hémorragies continuelles, je verse des jattes de sang, et je suis absolument sans linge. Dépouillé en Hollande, lorsque j' y fus

p27

arrêté, de la plupart de mes effets, je n' ai pas même mes malles où doivent être les débris qu' on en a sauvés. Voici donc, dans la plus exacte vérité, ceux dont je jouis. Vingt-deux chemises, dont douze seulement portables ; quatre mouchoirs ; pas une serviette ; et pour toute chaussure, trois paires de bas achetés ici, les autres étant en loques. Mon père n' a pas voulu assigner un sou de plus que six cents livres pour mon entretien et les besoins journaliers que je puis avoir, indépendamment de la nourriture réglée par le roi. Une pension d' entretien suppose de premières avances ; car on n' entretient que ce qui existe : cependant, comme j' étais nu, je me suis fait faire, sur le paiement des six premiers mois, de grossiers vêtemens d' hiver qui l' ont absorbé. Que ferai-je maintenant ? J' ose vous demander, monsieur, s' il est juste que je sois plus mal habillé que les gens qui portent ma livrée ; que je n' aie pas une paire de bas à changer ; et que je ne sache, baigné de sang, où trouver du linge, à moins d' être à charge à M De Rougemont, à qui je ne veux ni ne dois en faire demander. Il n' y a pas ici un mot d' exagération : M De Rougemont aura la bonté de vous le certifier. La pension que l' on m' a assignée ne suffit pas pour me fournir la moitié de ce qui m' est nécessaire ; et si je l' emploie à cela, que me restera-t-il pour des besoins imprévus, que mon état peut faire

p28

naître à tout moment ? Daignez donc faire ordonner,

monsieur, que l' on me fournisse le linge et les effets, je ne dis pas convenables à un homme de ma sorte, je dis nécessaires à ma situation ; je dis, semblables à ceux du plus obscur de mes compagnons d' infortune. Si mon père fait des difficultés (et il n' est pas douteux qu' il en fera), veuillez dire au ministre que je suis prêt à signer l' arrêt de ma prison perpétuelle, si les faits suivans peuvent être argués de faux : ils décideront la question.

1 depuis l' année 1775 j' ai quatorze mille cinq cents livres de rente.

2 en 1774, et non en 1773, comme l' *a dit et imprimé* mon père, j' ai été interdit, non d' après une assemblée des parens de l' une et l' autre famille, comme il a osé le *dire et l' imprimer* ; mais sur l' avis de cinq personnes dévouées à lui, dont l' une n' était pas de la famille. Depuis cette époque, je n' ai pas fait de dettes, si ce n' est en Hollande où je les aurais bien payées tout seul à la sueur de mon front, si l' on m' en eût donné le temps : personne n' était inquiet, personne ne réclamait mon père.

3 depuis le mois de novembre 1774, époque de ma détention, mon père m' a réduit à cent livres par mois, qui ont été payées jusqu' en août 1775.

4 depuis le mois d' août 1775 je n' ai pas

touché un sou de mon père ; de sorte que quand je me suis évadé du fort de Dijon en 1776, (de l' aveu et par le conseil de qui avoit droit de me le donner), mon père me devoit huit mois de cette pension annuelle de douze cents livres. Vous remarquerez, s' il vous plaît, qu' au meilleur marché qu' avait pu arranger le commandant du fort de Dijon avec le cantinier, j' étais à une pension alimentaire de 75 livres par mois, et qu' il fallait m' entretenir et subvenir aux faux frais avec vingt-cinq livres. Encore me disait-on, *plaidez, défendez-vous :* sans doute cela se fait sans argent. Somme tout, depuis le mois d' août 1775, jusqu' à ce que je sois entré à Vincennes, je n' ai pas reçu une obole de mon père, je veux dire de mes deniers perçus par mon père, qui, en 1774, avait été nommé mon tuteur. Apparemment qu' il ne me portera pas en compte la solde des inspecteurs de police. Les eût-il payés magnifiquement, ils n' ont pas marché pour mes menus plaisirs, et je n' ai point du tout provoqué leur mission. Je pourrais dire à peu près de même de Vincennes, où l' on peut croire que je n' ai pas

volontairement élu domicile.
Je demande la plus grande attention pour les articles suivans.
5 mon père n' a pas rougi d' *imprimer* que j' avais *avoué* , dans l' interrogatoire préliminaire de mon interdiction, *cent soixante dix-huit mille livres de dettes.* ou lui ou moi nous

p30

mentons ; mais je veux passer pour le plus infâme des imposteurs, si je n' ai pas toujours refusé formellement de fournir un état de mes dettes et d' en dire le montant, jusqu' à ce qu' on me donnât la certitude qu' elles seraient payées. Le juge a donc eu de moi un refus de répondre à cet égard, au lieu de l' aveu que mon père allègue.
L' interrogatoire existe ; que l' on juge entre nous.
6 j' observerai que dans le même imprimé que je cite, mon père convient que mes créanciers sont pour la plupart des juifs : donc leurs créances pouvaient et peuvent être facilement réduites.
7 mes dettes, dit mon père dans ce même écrit, montent à deux cent vingt mille livres. Je remarquerai combien il a toujours cherché à surprendre l' autorité. Selon son premier dire à M De Malesherbes, alors ministre, je devais quatre cent mille livres. Dans ses mémoires, cette somme est transformée en celle de deux cent vingt mille : il n' est plus éloigné de la vérité que d' environ les deux tiers. Mais supposons un instant qu' il l' ait dite : depuis 1774, époque de ma détention, jusqu' en 1775, j' avais neuf mille livres de rente, dont trois mille seulement étaient laissées à Madame De Mirabeau et à moi. Voilà d' une part six mille livres pour l' acquit de mes dettes. Depuis 1775 jusqu' en 1778, j' ai eu 14500 livres de rente, sur lesquelles je n' ai jamais reçu

p31

dans tout ce tems que huits cents livres. Supposez qu' on ait laissé à Madame De Mirabeau deux mille cinq cents livres de pension, quoiqu' on ne lui en dût, aux termes de son contrat de mariage, que quinze cents ; voilà, d' une autre part, vingt-quatre mille livres pour l' acquit de mes dettes. Total, trente mille livres pour cette liquidation. Tout le monde sait qu' il n' est point de créancier juif à

qui l' on ne rabatte plus de la moitié, tant leurs usures sont excessives, et leurs prêts illusoires. Plus du quart de mes dettes doit donc être payé, et il est facile de prendre des arrangemens pour le reste. Voilà la supposition la plus défavorable pour moi, c' est-à-dire, celle de mon père.
8 maintenant voici la vérité. En 1773, vingt mille écus auraient payé mes dettes, et même fort au-delà. Elles sont fort peu accrues depuis. Je demandai alors d' être autorisé à faire un emprunt qui, réunissant ces dettes en un bloc, et me donnant la facilité de réduire et d' éteindre avec de l' argent comptant d' énormes usures, me libérât sur le champ, et me laissât un revenu moindre à la vérité, mais *net* . Mon beau-père, qui me devait cette somme à la mort de sa mère, me proposait de l' avancer, pourvu que mon père, qui, suivant les termes de mon contrat de mariage, pouvait seul recevoir les deniers de la dot de Madame De Mirabeau, lui en donnât

quittance. Mon tendre père refusa. Au lieu de cet arrangement si naturel et si simple, où il ne lui en coûtait que sa signature, et qui m' ôtait le droit à l' indulgence en cas de rechute, il provoqua mon interdiction, se fit déclarer mon tuteur, et ne paya de mes dettes que ce à quoi il fut contraint par autorité de justice.
9 enfin, supposez que l' accumulation des intérêts fasse que quatre-vingt mille livres soient nécessaires aujourd' hui pour me liquider (mon père lui-même est convenu qu' il n' en faut pas davantage,) toujours sera-t-il qu' il faut montrer l' emploi des trente mille livres perçues sur mon revenu depuis mon interdiction ; et quand on ne voudrait pas les compter, ce qui serait bizarre, et ne me surprendrait cependant point, l' intérêt de quatre-vingt mille livres, ou quatre mille livres, défalqué de quatorze mille cinq cents livres à quoi monte mon revenu, me laisserait encore de quoi acheter des bas, des serviettes et des chemises, sans que mon père eût le droit d' en murmurer.
Voilà, monsieur, le résumé de mes affaires pécuniaires que j' ai voulu vous expliquer en une fois, pour n' être plus obligé de revenir à des détails qui doivent vous être bien fastidieux, puisqu' ils le sont à moi-même. Depuis trois mois j' ai été occupé d' intérêts si supérieurs, que toute autre pensée m' était bien

p33

étrangère. Maintenant que, graces à vos bontés, mon imagination est calme et mon ame soulagée, j' ai le tems de m' occuper de mon corps qui se rappelle fort énergiquement à ma mémoire. Au fond, il y aurait plus que de la bonté à moi de le sacrifier aux passions de mes haineux et cupides ennemis.
J' ai prié M De Rougemont de permettre que le chirurgien-major vous rendît un compte détaillé de mon état, et vous dît si je suis un malade imaginaire. C' est à lui de vous apprendre si ma santé ne s' affaiblit pas à un point inconcevable pour mon âge, et ce qui lui serait nécessaire. Pour moi je me contenterai de répéter encore que l' on pourrait me *détenir* , sans me *détruire* :
qu' une prison moins austère remplirait les vues de mon père, les seules du moins qu' il puisse avouer ; car il ne conviendra ni qu' il voudrait être *défait de moi* (il ne dit cela qu' à ses intimes,) ni qu' il craindrait mes réclamations, si elles pouvaient parvenir. Que veut-il donc ? *que je sois sous la main du roi ?* j' y serais tout de même, quand j' aurais de l' exercice, quand je verrais des humains ; et le sang ne m' étoufferait point, et ma poitrine ne s' acheverait pas. Veut-il encore que je n' aie la manutention de quoi que ce soit au monde, que je ne puisse regarder à mes affaires ? Qu' il me fasse donner des ordres supérieurs, je les exécuterai ; et si j' y contreviens, je n' aurai pas plus

p34

le pouvoir que je n' ai l' intention de me soustraire à l' autorité qui saura bien se ressaisir de moi.
Qu' il fasse mieux. Assurément dans quelque coin du monde on tire des coups de fusil ; qu' il m' y envoie ; il sait bien que je ne m' y épargne pas : il se fera honneur de sa générosité, et peut-être sera-t-elle utile à ses vues les plus secrètes.
Voyez avec quelle confiance je vous expose mes idées comme mes plaintes. Certainement, monsieur, vous ne pouvez le trouver mauvais ; vos bontés m' y ont trop fortement encouragé. Je finis par vous demander une permission qui me serait d' un grand soulagement ici. Il y a plus de trois mois que j' ai épuisé la petite collection des inepties privilégiées qui sont à l' usage des prisonniers. Vous croirez aisément qu' un homme, qui a toujours eu à sa disposition de grandes bibliothèques, et qui a fait toute sa vie

ses délices de l' étude, est cruellement isolé
lorsqu' il se trouve sans livres. Cette privation
m' eût été terrible au sein de la société ; jugez au
donjon de Vincennes où l' on ne voit que ses murs,
et où le tems est centuple de sa durée ordinaire.
Je n' ai pas même le secours du petit nombre
d' ouvrages qui sont dans mes malles, dont je
n' entends point parler. Daignez permettre qu' on
m' abonne à un cabinet littéraire à Paris. Quel
inconvénient peut-il y avoir ? On n' y lit que des
écrits autorisés ; et d' ailleurs vous

p35

jugez bien qu' il me reste peu de choses à voir en
fait de livres non tolérés. Ceux que l' on m' enverra
passeront par les mains de M De Rougemont : je
ne saurai pas même d' où on les tirera, et je ne
ferai que noter sur un catalogue ce que je désirerais
lire. Vous ne sauriez croire, monsieur, ce que me
serait une telle ressource. Vous m' avez permis
l' usage du papier et des livres, qui sont nécessaires
ici pour ne pas devenir fou ; et cette grace devient,
malgré vous, illusoire, puisque je n' ai absolument
point de livres. Si vous m' accordez la faveur que je
prends la liberté de vous demander, elle n' ajoutera
rien à ma reconnaissance qui ne peut plus croître ;
mais elle diminuera beaucoup mon mal-être.
J' ai l' honneur d' être avec un respectueux
dévouement, monsieur, votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
8 février 1778.
L' inutilité des lettres que j' ai l' honneur de vous
adresser, monsieur, me prouve évidemment une de ces
deux choses, ou qu' elles ne vous parviennent point,
ou qu' on vous assure que l' exposé n' en est pas vrai.
Je

p36

ne puis croire la seconde : ce serait un mensonge
trop impudent et trop malin, et je n' ai ni le droit,
ni l' envie d' en soupçonner personne. Reste donc la
première. Tant que je ne vous ai parlé que de ma
détention, je pouvais croire ou que mes défenses
vous paraissaient faibles et incomplètes, ou que vous
n' étiez pas le maître de la terminer. Tant que je

vous ai demandé des graces, je pouvais tout au plus les espérer ; et votre bonté m' a accordé au-delà de mon attente. Mais quand je parle de mes besoins, de mes urgens besoins, j' ai le droit de compter sur ce que je sollicite. Le roi ne veut pas que les prisonniers souffrent d' autre chose que de la privation de leur liberté, et des peines qui en sont inséparables. Vous, si bon et si juste, vous ne le voulez pas non plus. Donc, ou vous ne me croyez pas, ou vous ne m' entendez pas ; cela est évident.
Mais si mes lettres ne parviennent plus jusqu' à vous, c' est surement parce que M De Rougemont a eu ordre de les retenir ; et cet ordre, s' il est donné, à quoi suis-je réduit ? Comment l' ai-je mérité ? Moi, si scrupuleusement soumis à ce qui m' est prescrit ! Moi, si paisible, si tranquille, que je suis bien sûr qu' aucun homme au monde dans ma place ne l' est davantage ! J' ai un juge : c' est le ministre. J' ai un rapporteur, et, si j' en augure par vos bienfaits, j' oserai dire un intercesseur ;

p37

et c' est vous, monsieur. Ne suis-je pas perdu, si je ne puis invoquer ni votre justice ni votre clémence ? ... les réflexions naissent en foule ; mais je les réprime. Je vous supplie de permettre qu' on me déclare que mes lettres ne peuvent plus passer, si tel est mon sort. Je ne me consumerai plus en de vaines plaintes.
Quoiqu' il en soit, monsieur, j' ai l' honneur de vous répéter que j' eus celui de vous écrire le quatorze, le vingt-quatre janvier et le trois février que j' étais sans linge, et que la nature de mes incommodités me rendait encore cette privation plus triste ; que j' avais pour tout bien vingt-deux chemises dont douze seulement portables, pas une serviette, quatre mouchoirs et trois paires de bas, les autres étant en loques ; que j' avais toujours différé de vous le dire, ne voulant pas vous importuner de tels détails, et comptant à tout moment sur l' arrivée de mes malles ; que ces malles m' étant refusées par des raisons inconnues et non devinables, je me voyais réduit à vous prier d' ordonner ou qu' on me les donnât, ou qu' on me fournît les effets qui m' étaient nécessaires, ma modique pension, qui d' ailleurs n' était que d' entretien, n' y pouvant subvenir ; qu' il y avait plus de trois mois que j' avais épuisé la collection des livres qui est ici ; qu' au moyen de cela la permission que vous m' aviez accordée d' en avoir était

p38

vraiment illusoire ; que si je ne pouvais recouvrer
les miens, je vous suppliais de permettre qu' on
m' abonnât à un cabinet littéraire à Paris, etc.
J' ajoute maintenant que mon besoin est plus pressant
que jamais ; qu' au moment où je vous parle... (mais
comment dire des choses aussi dégoûtantes à penser
que difficiles à exprimer ? Il faut bien
s' expliquer cependant) ; au moment où je vous parle,
je suis peut-être menacé d' une fistule, faute de
linge, le sang ayant pris un autre cours que les
hémorragies ordinaires ; que je suis au comble de
l' étonnement d' entendre un chirurgien-major convenir
avec moi que la propreté m' est absolument nécessaire
pour éviter tout accident, et me répondre, quand je
le presse de demander pour moi du linge, que ce n' est
pas son affaire : comme si tout ce qui a trait à la
santé *n' était pas son affaire* . Quant aux livres,
la dernière fois que j' ai vu M Brugnière, c' était
le 15 novembre, je le priai de vous dire que j' en
manquais. M De Rougemont me dit *que je n' en
manquerais pas, et qu' il aurait la bonté de m' en
trouver* . Il s' est écoulé depuis cette époque
près de trois mois ; M De Rougemont ne m' en a
pas procuré un seul : d' où je conclus qu' il n' en a
pas trouvé. Jugez, monsieur, dans quel isolement je
suis. Le chirurgien-major me dit fréquemment que je
me tue de tant écrire. Je n' y trouve qu' un

p39

inconvénient, c' est que je ne me tue pas assez vîte.
Somme tout, je n' ai ni linge, ni livres, ni santé.
Je n' ai pas mérité que vos graces me fussent
retirées ; car jamais conduite ne fut plus uniforme
que la mienne. Jamais il ne m' échappa un murmure,
jamais une impatience. J' ai toujours été ce que je
dois être, et ce que je veux être. Ces faits réunis
forment mon état de situation. Je défie hautement
tout être vivant de le démentir avec vérité ; et si,
ce qui ne peut être, cela arrivait, comme entre
deux témoignages contradictoires il faut qu' un tiers
établisse le vrai, je demande d' être admis à la
preuve.
J' ai beau chercher, monsieur, je n' entends pas ce
qu' on redoute en me donnant mes malles ; un mot de
vous me les ferait livrer, qui que ce soit qui les
ait, et j' y trouverais du moins une partie de mes
besoins. Pardonnez si je reviens si souvent sur le

même objet. Vous sentez bien que je ne puis prendre à cet égard le silence, quelque long qu' il soit, pour un refus ; car ce refus étant souverainement injuste ne peut venir de vous, et de tout autre je ne suis pas fait pour en recevoir de cette espèce.
J' ai l' honneur d' être avec un respectueux dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p40

Je me crois obligé, monsieur, d' ajouter que je suis très-loin de me plaindre du chirurgien-major, parce que je m' aperçois, en relisant ma lettre, que vous pourriez l' inférer d' une phrase où je ne le cite que pour vous mettre à même de vérifier le fait.
à M Lenoir.
15 février 1778.
Je vous dois toute sorte de remercîmens, monsieur, pour les éclaircissemens que vous avez bien voulu me faire donner. Je conviens sans répugnance que l' on conçoit trop facilement des inquiétudes dans le triste lieu où il a plu au roi de me donner domicile. Il est impossible de se figurer quel chemin y fait l' imagination, et ce n' est pas la moindre des souffrances que l' on y endure. Plus le coeur est sensible, plus l' ame est élevée, plus les sens ont d' énergie, et plus les tourmens y sont aigus et multipliés. Ces précieux dons de la nature tournent à la ruine du malheureux qui est privé de sa liberté. L' amitié et l' amour, ces bienfaiteurs du monde, deviennent ses bourreaux... ah ! Monsieur, c' est un cruel état, et je vous avoue que je me tâte tous les matins pour savoir si c' est bien moi : je m' interroge pour m' assurer que je ne suis pas fou :

p41

je relis avec curiosité d' immenses paperasses pour y rechercher les vestiges de ma raison.
Je ne dis pas cela seulement pour émouvoir votre compassion, monsieur : je le dis pour exciter votre indulgence. Veuillez regarder dans mes lettres le fond, sans vous arrêter à la forme. Vous devez être bien sûr de tout mon respectueux attachement, si vous ne me regardez pas comme un monstre d' ingratitude. Les expressions ne font rien à la chose. Je n' ai en vérité plus la force d' avoir de

l' esprit, et je n' en ai jamais guère eu quand j' ai beaucoup senti.
J' ai l' honneur de vous adresser un état du linge qui m' est nécessaire. Vous pourrez juger vous-même, d' après ce que je vous ai dit de celui que je possédais, si je suis trop exigeant. Si j' étais à la charge du roi, je demanderais avec moins d' assurance. Si j' attendais mes besoins de la *générosité* de mon père, je serais peu pressant ; car, outre que je n' aime pas la peine inutile, je ne voudrais pas commencer si tard à lui avoir des obligations ; et en vérité ce serait la première que je lui aurais : car la vie que je tiens de lui, et dont il fait un si cruel emploi, est une charge plutôt qu' un bienfait. Mais comme c' est de mes deniers qu' il paiera ce que vous voudrez bien me faire fournir, comme je suis en avance avec lui de cinq cent mille livres qu' il a envahies sur les substitutions de ma maison, qui

portent toutes sur ma tête ; comme il dispose arbitrairement de mon revenu, je crois qu' il ne me fait pas une grande grace de me donner ce qui m' est nécessaire.
Non, monsieur, quelque chose qu' il arrive, je n' en attends que de vous ou de votre intercession ; et je recouvrerais ma liberté, ce que je n' espère point du vivant de l' *ami des hommes* , que je n' attribuerais qu' à vous cette faveur, qui, je crois, ne serait pas contraire à la justice. Il est pour moi une grace bien plus précieuse que cette espérance éloignée. Je l' ai déja reçue de vous ; et par une délicatesse dont vous ne me saurez pas mauvais gré, je me sens moins de courage à vous presser de nouveau sur ce sujet, depuis que vous m' avez accordé ma demande avec tant de bonté.
Cependant, monsieur, j' oserai vous dire qu' une lettre, un billet, un mot écrit le quarantième jour après des couches, serait bien plus rassurant que celle datée du cinquième, et qu' on peut regarder comme un effort de courage et de tendresse, qui n' empêche pas la possibilité des accidens postérieurs. Je hasarde cette nouvelle supplication, monsieur, et j' ai autant de confiance dans votre bonté que de résignation à votre volonté.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p43

à Sophie.
Je reçois ta lettre du douze, ma chère et bien chère amie, ce dimanche dix neuf. Je n' espérais pas que tu pusses écrire sitôt, ô ma bien aimée ! Cinq jours sont un bien petit intervalle pour t' avoir rendu la force d' écrire, et je te gronderais si je pouvais : mais comment veux-tu que j' en aie la force ? J' espère en effet que la fièvre de lait est passée ; et les premiers accidens, qui sont les seuls redoutables. Mais souviens-toi, mon cher tout, que la santé des femmes dépend de leurs couches, c' est-à-dire de leurs suites ; et ces suites dépendent absolument de la conduite plus ou moins prudente. Quand on ne nourrit pas, on a besoin d' une bien plus grande circonspection, pour faire supporter à la nature une contrariété si formelle à ses lois.
Mon amour tant bonne, j' étais bien sûr que ma lettre ne pourrait pas te faire de mal : et moi aussi j' en ai versé des torrens de pleurs, et je sais combien cette salutaire abondance soulage. Ah ! Dans combien de momens on l' invoque vainement ! Je me sens presque absolument soulagé de l' inquiétude vraiment dévorante qui me consumait. Ton écriture est ferme, et ta tête paraît libre. Mes plus grandes craintes portaient sur la situation de coeur et d' esprit où tu te

p44

trouverais lors d' une crise telle qu' une première couche. T' en voilà sauvée. Surement, ô mon amie ! C' est un événement d' heureux augure. Pourquoi la fortune ne nous eût-elle pas terrassés tout d' un coup ? Elle ne peut pas nous faire plus de mal qu' elle nous en a fait : nous achever, c' était nous guérir. Espérons que ses remèdes seront plus doux.
Tu diras tout ce que tu voudras de la figure de cette enfant ; mais je suis bien sûr que ce sont tes traits qu' elle aura. L' amour peint ressemblant. Ah ! Tu ne me croirais pas bien malheureux, si tu savais quel charme et quel attendrissement ce doux nom de ma fille porte jusqu' à mon coeur. Elle prendra de nous deux, mon amie ; de son père, sa tendresse pour sa mère ; de sa mère, ses graces et ses vertus. Laisse, laisse-là faire : elle aura assez d' esprit pour se bien partager.
Je ne puis te dire ce que ton attention de m' écrire au sein des douleurs, que j' ai reconnue aussitôt,

m' a inspiré de reconnaissance et de tendresse ; non, je ne puis te le dire... je n' ai qu' un moment : ma plume court ; mon coeur ne peut s' épancher ; mais sache seulement que jamais, non jamais je ne t' ai aimée... c' est depuis le 9 janvier que je sais ce qu' est l' amour... tu n' as souffert *que* vingt-quatre heures ? Et combien voulais-tu donc souffrir ? Ah ! Je connais ton courage ; et tu connais mon coeur... mais mon imagination

p45

est un peu calmée ; ta seconde lettre la rassure beaucoup ; je suis persuadé que tu ne me trompes pas : ta main, ta bouche, furent toujours pour moi les organes de ton coeur. Qu' appelles-tu ? *égal...* il m' est égal d' avoir un garçon ou une fille ! ... eh ! Non, non, madame : toi seule désirais un garçon : pour moi je n' ai jamais formé des voeux que pour une fille, parce que mon coeur me disait qu' elle serait l' image de sa mère. Un garçon aurait eu mes défauts : il est bien plus dangereux de gâter notre sexe, parce qu' il est plus violent ; et je sens bien que je ne pourrai jamais gronder ton enfant... sans entrer dans des détails d' affaires que je ne saurais toucher, et dont je parlerais comme un aveugle-né des couleurs, puisque je ne sais rien, je puis te jurer que je n' ai jamais cru de toi, et n' en croirai jamais que ce qui en est digne : toi seule, toi seule peux te calomnier dans mon esprit. La raison et la tendresse confirment également tes principes ; puis-je jamais redouter qu' ils se démentent ? J' ai connu Sophie, puisque je l' aime ; le coeur qui a parlé au sein n' en est pas tout-à-fait indigne ; il sait donc l' apprécier. Oui, oui, ce que nous voyons de celui auquel nous sommes subordonnés, doit nous donner bien de l' espérance. Tu vois que les grandes places ne sèchent pas tous les coeurs. J' impose silence à ma gratitude ; elle ne serait point assez circonspecte. Mais, mon amie si chère,

p46

je suis bien caution que tu la devines, que tu la partages : une ame aussi aimante que la tienne sait reconnaître les bienfaits. Eh quel bienfait ! Ah ! Nous aurait-on autant donné, en nous donnant la vie que nous ne prisons que l' un pour l' autre ? ... j' ai

eu des nouvelles de la santé de ma mère. Elle est bonne, dit-on. Elle m' aime toujours : tu sais si je l' ai mérité... je ne suis pas moins pressé pour cette lettre, que toi pour la tienne ; mais j' ai lieu d' espérer que ce ne sera pas la dernière que je lirai, pourvu que tu sois circonspecte, et que tu adresses à notre bienfaiteur une demande que son coeur ne saurait réprouver. Que je sache de temps en temps que tu existes, c' est savoir la plus grande partie de ce qui m' intéresse ; car c' est savoir la situation de ton ame. Les affaires ne sont que des accessoires, et nous devons nous imposer silence sur cela. Ta première lettre a été brûlée devant mes yeux ; cette seconde sera soustraite de mes mains. Point de copie non plus ; mais ce qui est gravé dans le coeur n' échappe pas à la mémoire. Il est certain, mon cher tout, que j' ai reçu des secousses violentes. Les plus terribles sont passées. Je n' ai pas 28 ans : la nature m' a donné une excellente constitution ; j' aime la vie quand je suis heureux, et je le suis beaucoup quand je lis tes lettres. Le souvenir s' en prolonge long-temps ; et j' espère qu' on te

permettra de le rafraîchir. Sois donc tranquille sur ma santé ; ses chicanes ne sont pas redoutables ; tu ne dois pas t' étonner qu' elle ne soit pas aussi bonne que quand je jouis de mon être. Tu me grondes de ne t' en avoir pas parlé... mais songe donc à la circonstance ; crois-tu que j' étais où j' écrivais ? Crois-tu que j' étais en moi ? Mon ame n' était-elle pas toute entière sur le papier ? Mon amie, je ne sais point te dire que je t' aime, quand je ne puis pas le dire à mon aise ; ainsi cette lettre ne finira pas tendrement ; mais tu devines tout ce que je sens ; ah ! Oui, tu le devines : car ton coeur et le mien sont des substances tout-à-fait homogènes. Interroge-toi donc, ô mon enfant ! Je ne t' ai pas toujours permis un si grand triomphe, que celui de regarder tes sentimens comme égaux aux miens. Si tu revois ton enfant, donne-lui tous les baisers que je voudrais lui donner. Pourquoi m' as-tu dit qu' elle était jolie ? Crois-tu donc que ce puisse être un éloge pour elle ? Elle a bien d' autres mérites, vraiment ! Amie, c' est ta fille, c' est la mienne. Ah ! Quand pourrai-je m' occuper de son bonheur ? Ce sera, tu le crois bien, le second et l' un des plus précieux objets de tous mes soins, de tous mes efforts. Aujourd' hui, je ne puis que lui offrir des voeux ; mais qu' elle partage avec toi

tous ceux de mon ame... tu sais cependant comment le partage doit être fait. Qu' elle ne prétende pas rivaliser

p48

avec sa mère ; en vérité, elle s' y tromperait beaucoup. Adieu, ma bien chère, mon unique amie. Souviens-toi de la promesse que tu me fais de soigner ta santé ; tâche de m' en donner des nouvelles, et qu' il y ait toujours un mot de la petite. Ah ! Tu ne l' oublierais pas ; Sophie est doublée : mon enfant, tu me réponds de deux Sophie ; mais sur-tout, et à jamais, de Sophie-Gabriel... hélas ! Mon amie, je suis tout consterné de laisser du papier blanc ; mais je ne suis pas le maître, et je suis trop reconnaissant pour être indiscret. Adieu ; les plus tendres *adieux* , sans nombre, *sans compter.*
Gabriel.
à M Lenoir.
2 mars 1778.
Je vous fais, monsieur, des remercîmens très-empressés et très-sincères pour la lettre que je viens de recevoir. Elle me rassure sur la santé de mon amie ; mais elle me donne un chagrin très-vif, je l' avoue, en m' apportant la preuve que Madame De Monnier n' a reçu qu' une seule réponse de moi. Voici quatre lettres d' elle qui me parviennent, graces à vos bontés. C' est à-peu-près autant de fois que vous m' avez donné la vie. Hélas ! Elle n' a point

p49

partagé vos bienfaits et mon bonheur ; elle n' a reçu que dix lignes de moi. Quelle ne doit pas être son inquiétude ? Monsieur, je vous conjure de permettre que celle que je vous adresse tombe dans ses mains ; ou si, malgré mes efforts et contre mon attente, il s' y trouve quelque indiscrétion, daignez faire raturer tout ce qui vous déplaira, et me la renvoyer, pour que je la r' écrive. J' ose vous représenter que toutes les lettres de mon adorable amie contiennent des choses mille fois plus tendres que les miennes ; que toutes renferment des souvenirs ou des projets dans lesquels je m' abstiens d' entrer, et par respect pour vos ordres, et par crainte de moi-même. Pourquoi donc ma correspondance

paraîtrait-elle plus dangereuse que la sienne ? Monsieur, je ne veux écrire que ce que vous-même ordonnerez, et je suis prêt à tout écrire sous votre dictée, si ce n' est ces deux blasphêmes que vous n' êtes pas capable de me demander ; à savoir : *que je ne l' aime plus, et qu' elle ne doit plus m' aimer.* que disent mes lettres ? *que je l' aime ! ...* eh ! Si je ne l' aimais pas, ne serais-je point un monstre ? Si cet amour n' était pas juste, daigneriez-vous compatir à ses inquiétudes ? Si vous ne sentiez point au fond de votre coeur, que cet amour ayant été jusqu' où il a été, il ne doit pas finir, me feriez-vous passer des écrits qui, j' en jure par l' honneur, sont aussi nécessaires à ma vie que le souffle ? Monsieur,

p50

je vous le demande au nom de tout ce qui vous est cher, que mon amie ne soit pas privée du bonheur que je vous dois. Il est bien empoisonné, si elle ne le partage point. Son ame n' est ni moins sensible, ni moins ardente que la mienne. Ah ! Ne croyez point que le silence en puisse amortir les feux. Sophie peut périr ; mais je ne crois pas qu' elle puisse changer.

J' ai l' honneur de vous adresser un volumineux paquet pour mon père ; c' est une exposition exacte de ma conduite et de la sienne à mon égard. C' est un aveu naïf de mes fautes, et une réfutation complette de ses calomnies, au moins de celles que je connais. Si j' avais affaire à tout autre homme, ou si l' ame de celui-là m' était moins dévoilée, je me croirais sûr qu' un tel écrit remuerait sa conscience : je n' ai point cet espoir ; mais voici mes vues.

Je ne me flatte pas qu' un homme aussi occupé que vous, et dont le temps est si précieux, puisse lire un mémoire fort long, et peut-être très-ennuyeux ; mais j' ose vous demander de vous en faire rendre un compte exact. Tout n' y est pas, parce que je le destine à mon père ; ainsi je l' ai menagé : mais mon coeur y est développé, et l' on y peut deviner le sien. Il doit vous paraître probable, ce me semble, que des faits dont je lui adresse le récit, et de la vérité desquels je le somme de convenir, ne sont pas controuvés. L' effronterie

p51

serait trop forte, et la témérité extrême ; car il m' aurait bientôt confondu. Or, ces faits sont tels, que j' ose soutenir qu' un père qui aurait des entrailles ou seulement de l' équité, ne me laisserait pas quinze jours au donjon de Vincennes, après avoir lu mes défenses. Quoi qu' il en soit, il répondra, ou il ne répondra point. S' il répond, je m' en fie à moi pour répliquer. J' ai un grand avantage sur lui, *la force de la vérité.* s' il ne répond point, je vous supplie d' observer que *se taire* n' est pas *réfuter* ; et qu' encore une fois, il n' a point le droit d' éluder le combat, puisqu' il est l' agresseur, et que son agression l' a rendu ma partie. Dans toutes les suppositions, daignez faire valoir ou mes raisons, ou son silence auprès du ministre. Je ne crois pas pouvoir faire une démarche plus nette que de dire à mon père : *vous êtes injuste, en voilà la preuve : vous en avez imposé, en voilà la preuve : rétractez-vous et réparez votre injustice, ou réfutez mes raisons et mes preuves.* voilà en trois mots mon mémoire ; et mon but unique est de mettre cet homme, si éloquent quand il parle tout seul, dans la nécessité ou de s' expliquer, ou de convenir tacitement qu' il a tort.

Mais pour qu' il soit réduit à cette alternative, j' ose vous supplier d' apostiller mon mémoire, c' est-à-dire, de demander à mon père, en votre propre nom, de le lire ; sans quoi,

il le lira bien, mais il dira ne l' avoir pas lu, *parce qu' il ne reçoit rien de ma part.* étrange prétention cependant ! Conduite bien tyrannique, que de juger et condamner quelqu' un sans l' avoir entendu ! Depuis six ans il ne m' a pas vu ; depuis trois il n' a pas reçu un mot de moi ; ce n' est donc que sur les clameurs de mes ennemis, sur des actions non expliquées, souvent travesties et empoisonnées, qu' il m' a condamné à une mort civile. Il est temps, ce me semble, d' en appeler, et de demander à être entendu dans ma cause.

Si, par un hasard très-possible, mon père avait obtenu du ministre que rien de ma part ne lui parvînt, vous voudrez bien regarder la vedette comme non-avenue ; et alors ma lettre devient un mémoire. Encore une fois, je n' en espère rien, si vous ne daignez pas l' appuyer. Les ministres ne peuvent parcourir que quelques lignes, et quelques lignes ne sauraient rendre compte de beaucoup de

faits, ni des détails qui les caractérisent, et bien moins des causes et des intentions qui éclairent souvent plus que le fait même. Ce qu' il y a de certain, c' est que cet écrit, tracé sans art, mais qui n' est pas dépourvu de l' éloquence du moment, de la chose, et de la vérité, est ou mon testament de mort, ou le titre qui me vaudra l' adoucissement de mon sort, et que je n' importunerai plus personne par ces longs détails dont je suis moi-même si harrassé. Je suis très-résigné,

p53

monsieur ; mais aussi je suis fort résolu, pourvu que je n' aie pas à me reprocher d' avoir rien négligé : le sort ordonnera du reste.
J' ai l' honneur d' être, avec un respectueux dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
2 mars 1778.
Je reçois ta lettre du dix-neuf février, ma chère et bien chère amie. Je ne sais plus te dire ce que j' éprouve en voyant ton écriture : mes sentimens sont trop tumultueux, et ma tête et mes sens trop faibles. Mon coeur inondé de tristesse et d' amour déborderait sans doute, si je lui donnais le moindre cours. Je sens, beaucoup plus que je ne puis le dire, combien il est nécessaire de me contenir, pour que la satisfaction qu' elle me procure ne te soit pas refusée. Il est presque aussi cruel pour moi de recevoir un plaisir que tu ne partages pas, qu' il me le serait de causer volontairement tes peines. Tu sais que je ne suis pas fort exposé à ce genre de chagrins ; mais ne te déroberais-je point une douce consolation, si je prenais dans cette

p54

lettre une liberté qui l' arrêtât ? Je me contiens donc : hélas ! Je me contiens ; et ce n' est pas le moindre des sacrifices que j' aurai faits à toi, aux circonstances, à la reconnaissance même que je dois pour la précieuse condescendance qui porte à mes yeux ton écriture, que de tracer ces lignes si froides, si glacées, pour un coeur de feu tel que celui de ton Gabriel.
Si ta santé est vraiment bonne, j' ai une grande

inquiétude de moins. Mon imagination m' avait beaucoup grossi les dangers de ta situation. Jamais on ne subit une révolution plus terrible, dans une disposition de coeur et d' esprit telle que celle où tu as accouché. Je t' en crois, je veux t' en croire. Soigne ta santé, soigne-la, ma chère amie ; que la moitié, la plus chère moitié de moi ne soit pas souffrante. Tu veux que je te parle de l' autre ; il le faut, puisque tu le veux. Je ne suis pas fort bien, mais je ne suis pas ce qu' on peut dire mal non plus. La vie sédentaire m' épuise, et le travail continuel n' y contribue pas peu. Le feu que j' exhalais au dehors, et qui ne produisait, au moyen de cette ressource, que la moitié de son effet au dedans, me ronge, cela est inévitable ; mais je suis jeune, et il y a de l' étoffe pour souffrir.
Ma poitrine est mieux que par le passé ; l' usage du lait et des rafraîchissans me délivre à cet égard des douleurs

p55

vives. Le sang l' oppresse, mais des hémorragies me soulagent. Mes reins souffrent davantage. Tu sais que les coliques néphrétiques m' ont toujours menacé, souvent atteint : elles me déchirent plus fréquemment, et c' est encore une inévitable suite de la vie sédentaire. Voilà le détail que tu me demandes : je ne sais pas te déguiser la vérité ; celle-là est assez désagréable et peu utile... oui, mon amie, conserve-toi pour notre fille. La pauvre enfant ! Puisse l' étoile de son père, de ce père qui, par une inconcevable fatalité, s' est sacrifié toute sa vie pour des ingrats et des perfides, et n' a sacrifié que ce qu' il adorait ; puisse cette étoile, unique en singularités et en infortunes, ne pas la poursuivre ! Puisse-t-elle ramener sur le sein de sa mère le bonheur que j' en ai chassé !
J' espère, j' ose espérer qu' on permettra que tu me dises quelquefois que tu respires ; et cette même voie me donnera la double consolation d' être assuré de ton existence et de la sienne... au reste, mon amie, je te le répète pour la cent millième fois, point de projets, point d' illusions, point de calculs ; les mécomptes sont affreux. Ton imagination est trop active : quand un foyer tel que celui-là est associé à une ame aussi sensible que la tienne, il s' y forme des exhalaisons sulfureuses ; un rien les enflamme, et la foudre sort de ce tourbillon destructeur. Sophie !

p56

p56

Sophie ! Ne prends pas confiance dans la fortune ;
ne sais-tu donc pas combien ses caresses sont
perfides ? Résigne-toi si tu peux, et ne te forge
pas de nouveaux tourmens par des chimères qui n' ont
de réalité que dans ta tête et ton coeur agités.
Je ne te suivrai point dans tes déchirans souvenirs ;
je ne le dois point, et je crois que je ne le
pourrais pas... un seul mot sur la *jalousie* .
Sur quoi porterait la tienne ? Sur des verrous.
Certes, à moins que tu ne croies aux sylphides, aux
beautés aériennes, tu ne peux qu' être fort
tranquille. Quant à la mienne, t' en ai-je parlé ? ...
oh ! Oui, mon coeur te reste ; si tu le prises, tu
peux te dire : *je ne perdrai jamais ce bien-là,*
tant qu' un souffle animera mon Gabriel...
faible consolation sans doute ; mais cependant idée
qui n' est pas sans douceur : car l' amour, l' amour
désintéressé, est le seul hommage qui satisfasse en
même tems l' amour propre et l' ame... j' ai découvert
une larme sur ton papier ; j' en ai baisé la trace,
ô ma Sophie ! Mais pourquoi verser des larmes
stériles ? Hélas ! Elles dégonflent le coeur. Eh
bien ! Pleure, mon enfant ; je t' envie cette
félicité... ce n' est pas de répondre aux choses
charmantes que tu m' écris qui m' embarrasse, c' est
de n' y pas répondre. Tu as bien de l' esprit, ma
Sophie-Gabriel ! Trop même ; mais il est si
naturel,

p57

que je me flatte que ce n' en est pas. Je suis si
bête avec toi ! Pourquoi serais-tu si ingénieuse
avec moi ? ... tu as trouvé une amie ! Je t' en
félicite : c' est un rare et délicieux bienfait du
ciel. Qui plus que toi est digne d' en trouver ? Qui
en a trouvé moins que toi ? Sophie, le malheur n' a
pas séché ton coeur, cette intarissable source de
sensibilité ; mais il faut être à la fois sensible et
circonspecte : sonde le terrain où tu marches ;
souvent des roses cachent des épines acérées et
des précipices sans fond... le ciel me préserve de
te donner d' injustes soupçons. Tu sais si ton ami
est trop méfiant ; tu sais même s' il l' est assez :
tu sais s' il est porté à chérir ce que tu aimes ;
mais hélas ! En portant les yeux en arrière, je me
rappelle les fautes sans nombre que le beau défaut
de la confiance, de la généreuse confiance, nous
a fait commettre. Je suis fort aise cependant de te
savoir une société. Les distractions sont sans prix

dans les grandes douleurs, quoique rarement on les aime... je ne parlerai ni de tes desirs à mon égard, ni des permissions que tu me donnes, dans des suppositions qui n' auront pas lieu. Eh non ! Non, je t' assure, on ne me *proposera* rien qui puisse te donner de nouvelles inquiétudes. *Boston* était un asyle sûr pour toi... honorable pour moi... mais pourquoi parler du passé ? Je ne saurais ni m' accuser, ni me repentir. Je gémis

p58

du présent. Oui, j' en gémis ; je voudrais au prix de tout mon sang te donner et la liberté et ce que tu desires : ce sacrifice serait une douce jouissance. Il est aisé de le croire ; et si tu veux y réfléchir un moment, tu verras que tu m' écris à cet égard des choses déplacées... je te supplie, ma bien aimée, de te soigner, et d' obtenir, si cette lettre te parvient, qu' elle ne soit pas la dernière que tu reçoives. Cela serait, ce me semble, fort nécessaire à tous deux, et dans tous les sens. Mais quoi qu' il arrive, sois sûre, sois bien sûre, Sophie, que ton nom sera le dernier que proférera ma bouche ; que les sentimens que je te dois, que tu m' as connus, qui sont devenus l' emploi et la fin de mon être, seront les derniers que produira mon coeur, et l' échaufferont jusqu' au terme que le destin a marqué à sa durée. Adieu, ma Sophie-Gabriel ; adieu, mon tout et ma vie. Je sais que tu devineras tout ce que je ne dis pas, et j' en ai besoin. Mille et mille baisers à ton enfant, si tu la vois.
Gabriel.
à M Lenoir.
Dimanche 17 mars 1778.
Dans des temps orageux où tout le monde se partialise, les écrivains les plus satiriques,

p59

les plus irrités contre l' autorité, ont fait de vous, monsieur, un éloge bien flatteur. Le voici tel qu' il se trouve, si je m' en souviens bien, dans le fameux ouvrage intitulé *la correspondance* .
" M Lenoir a donné à ses confrères les porteurs d' ordres, des leçons pour leur apprendre à concilier l' obéissance que l' on doit au roi, avec les égards qu' il convient d' avoir pour les citoyens et les hommes. " j' ai su peut-être apprécier mieux qu' un

autre la vérité de cet éloge, parce que j' ai vécu
dans le pays où, en portant des ordres sinistres,
vous avez montré tant de générosité et d' humanité,
et que j' ai appris les détails de votre conduite
par les magistrats mêmes qui avaient été frappés
de ces ordres. Cela me parut bien respectable, alors
que je ne pouvais savoir ni deviner que j' éprouverais
moi-même si essentiellement la bonté de votre coeur.
Lorsque je me trouvai sous votre dépendance, ce
souvenir m' inspira de la confiance, et enfin les
démarches que j' ai hasardées et qui m' ont réussi.
Aujourd' hui que mon estime s' est changée en
vénération, (car la reconnaissance a dû exalter
jusqu' à ce point ce sentiment, puisque le premier
de tous les titres d' un homme envers un autre homme
est celui de bienfaiteur) j' ai plus de sécurité et
de hardiesse ; et je vous adresse des vérités, que
je ne dirais assurément à aucun autre homme en place.

p60

Et ce n' est pas, je vous jure, par respect que je
m' en abstiendrais : c' est seulement, parce que je
n' aime pas à parler aux sourds ; il faut crier trop
haut et trop inutilement. Vous qui avez un coeur
pour sentir, des yeux pour voir, vous qu' un sentiment
naturel et honnête a droit d' intéresser, vous que la
vérité n' effarouche point, parce que vous n' avez
rien à en redouter, daignez m' écouter.
La liberté, cette idole des ames fortes, qui les
rend féroces dans l' état sauvage, et fières dans
l' état civilisé ; la liberté, ce don irrévocable
du ciel, ce germe de tout bonheur et de toute
vertu, la liberté règne et règnera toujours dans
mon esprit et dans mon coeur. Ce coeur sensible et
honnête, mais trop inflammable, a constamment été
aigri par la plus extrême sévérité, et mon
caractère s' en est cruellement ressenti. Sans un
grand fonds de gaieté naturelle, et sur-tout, sans
l' amour qui a conservé, mis en oeuvre et
perfectionné toute la partie douce de ma
sensibilité, si je puis parler ainsi, je serais
devenu insupportable, sombre, farouche ; mais je
n' avais jamais passé par l' épreuve que je subis.
Pour me punir de m' être montré honnête et généreux,
de m' être dévoué à l' amitié et à une soeur que mon
père haïssait, parce qu' elle aimait sa femme et
méprisait sa maîtresse, on m' avait jeté dans un
fort, vrai repaire de scélérats qui se

p61

corrompent réciproquement, et où tout jeune homme qui s' y trouvera sans principes et sans caractère, c' est-à-dire, avec les deux apanages de la jeunesse, qui sont l' ignorance et la facilité, deviendra un sujet détestable. Mes réflexions et l' étude étaient un antidote assez sûr contre un tel poison. Mais je n' en connaissais point un plus funeste encore, s' il est possible, dont j' étais destiné à être abreuvé. J' ai été jeté dans une *prison d' état* , (ces deux mots font un horrible contraste) ; et là, j' ai éprouvé et j' éprouve des maux tout-à-fait nouveaux pour moi. Si j' étais né pour ramper, sans doute je souffrirais moins dans la situation où je suis. Mais la nature m' a donné du ressort, et ce ressort tourne à mon tourment et à ma ruine. Je m' étonne moi-même du tumulte intérieur qui m' agite, et qui briserait mon être moral et physique, si je ne me sauvais par des distractions. Or ces distractions m' échappent, ou du moins je tombe dans l' impuissance de m' y livrer. Plus je suis esclave, plus je m' indigne de l' esclavage : en vain je m' aperçois que je ronge inutilement mon frein ; je ne puis cesser de le ronger et de le couvrir d' écume.
Les sept premiers mois que j' ai passés ici en proie aux angoisses de la solitude, aux horreurs de l' incertitude, aux atteintes poignantes de la plus vive inquiétude pour ce

que j' aimais, et ce que je devais aimer le plus tendrement, en un mot, à tout ce qui sert de cortège au désespoir ; ces sept mois terribles ont épuisé les forces de mon ame. Si je n' eusse continuellement lutté contre moi-même avec toute l' énergie que m' a donnée la nature, je serais devenu insensé, ou je me serais déchiré le sein. Vous m' avez secouru, monsieur. Votre main bienfaisante a versé un baume salutaire sur les plaies de mon coeur : vous lui avez donné du ressort ; vous lui avez très-exactement rendu la vie... mais, hélas ! Je vais retomber dans cet état horrible que je viens de vous peindre, si vous n' avez pitié de moi, si vous me retirez vos bontés que je n' ai pas mérité de perdre ; et la rechute sera d' autant plus cruelle, que je l' ai moins redoutée. J' ose le dire, monsieur, parce qu' il faut oser dire tout ce qui est vrai : la vertu la plus courageuse, et même la plus pure, peut s' aigrir et s' indigner jusqu' à l' atrocité. Grace au ciel, je ne me reproche pas un crime. Si

mon esprit est plein de repentirs, mon coeur est exempt de remords ; mais en vérité, je ne puis répondre de lui ; je ne sens pas, sans frémir, la fermentation qui bouillonne en moi. Tout, tout dans la nature m' abandonne excepté vous et mon amie : que deviendrai-je, si vous aussi me repoussez ? Mon père est mon bourreau. Il a commencé par vouloir m' asservir ; et ne pouvant

p63

y réussir, il a mieux aimé me briser que de me laisser croître auprès de lui, de peur que je n' élevasse ma tête, tandis que les années baissent la sienne. En vain lui ai-je dit souvent, *mais, mon père, n' eussiez-vous que de l' amour propre, mes succès seraient encore les vôtres ;* loin de rentrer en lui-même, il ne m' en a que plus haï, quand il s' est vu deviné. Seul peut-être entre tous les pères, il a été humilié des dispositions, des talens naissans qu' il a cru voir dans son fils, et c' est sur ce fond d' orgueil vil et atroce que se sont élevés tous les ressentimens accessoires. Il tâche de persuader aux autres, et peut-être à lui-même, qu' il est dirigé, entraîné, contraint par de tous autres motifs ; tandis que c' est une basse jalousie et l' abjecte avarice qui l' aiguillonnent, et qu' il complète les vengeances qu' il veut tirer de ma pauvre mère en les exerçant sur ma tête. Il a eu la barbarie de m' écrire que mon portrait était dans cette épigramme faite pour Tibère, et qu' il a altérée au gré de sa passion : (...).
Non, mon père, lui ai-je répondu, votre haîne trahit votre mémoire ; il y a *mater* dans ces deux vers terribles, et non *pater* : c' est la *mère* de Tibère *qui ne pouvait l' aimer, et non son père...* dieu juste ! C' est moi

p64

que le marquis de Mirabeau appelle *dur et cruel !* c' est celui qui a fait une de ses filles religieuse malgré elle à quinze ans ; qui a frappé sa soeur d' une lettre de cachet ; qui a fait interdire et dépouillé sa belle-mère mourante ; qui a poursuivi un de ses frères jusques dans le pays étranger, pour ne pas lui payer sa légitime ; qui a obtenu dix lettres de cachet contre sa femme ; qui en a

lancé huit contre son fils aîné, qu' il étouffe dans un cachot ; qui refuse le nécessaire à son fils cadet, et lui eût fait faire une marche dans toute la longueur du royaume, à la suite d' un régiment, à pied et à la gamelle, si le frère de ce pauvre jeune homme n' eût été averti à temps pour payer ses dettes ; c' est cet homme qui ne parla jamais à ses enfans que de les charger de fers, ou de les envoyer au-delà des mers ; c' est cet homme qui a plaidé contre sa signature, et sauvé sa bourse aux dépens de son honneur, en se mettant à l' abri des formes ; c' est cet homme qui m' appelle *dur et cruel ! ...* que dis-je ? Il m' appelait ainsi, lorsque je n' avais montré encore que des talens et des germes de vertus. Voilà mon père, mon tuteur, ma partie, mon témoin, mon juge et mon bourreau ! Je n' ai nulle sauve-garde contre lui.
La mère de mon fils m' a horriblement trahi et calomnié ; et l' insolente cruauté de

p65

son silence, dans un moment où je doute de la vie de cet enfant, ne m' apprend que trop qu' elle est bien sûre d' avoir réussi à me perdre sans retour.
Un oncle vertueux, mais débilité par l' âge et des accidens sans nombre, m' abandonne après m' avoir aimé et vanté jusqu' à l' enthousiasme. Si je le voyais un instant, il me couvrirait de larmes et me tendrait une main secourable ; mais il ne sait pas disputer avec mon père, dont la politique constante a été de nous séparer.
Mon beau-père est un homme honnête ; mais il aime uniquement sa fille qui est son seul enfant. Elle parle, et j' ai toujours dédaigné de parler ; il la croit, et je ne l' ai jamais détrompé. Il est faible, elle est présente, et je suis absent ; il m' a pris en haîne.
Mon frère... il est si jeune, et entouré de tant de séducteurs ! Je ne me méfie pas de son coeur, mais bien de sa raison. D' ailleurs, que peut-il ? Tout au plus n' être pas complice de ma ruine.
Une soeur, et des amis pour qui j' ai exposé plus d' une fois ma vie, et perdu peut-être pour jamais ma liberté, ont lâchement déserté ma cause... heureux encore s' ils n' avaient fait que cela !
L' autre, trompée et conduite par le plus vil des hommes (car elle n' a par elle-même l' esprit de n' être ni méchante, ni bonne,)

p66

ourdit ma ruine pour saisir ce qu' elle pourra de
l' héritage de mon père.
Le reste de ma famille paternelle et les parens
de ma mère ne me connaissent que par un éclat
propre à les prévenir contre moi. Ceux de mes amis
qui auraient le courage et la volonté de me servir,
le marquis de Tourettes, le marquis de la
Queuille, mais sur-tout madame la marquise de
Vence et Dupont, ignorent où je suis. Eh ! De qui
puis-je me réclamer ? à qui puis-je adresser mes
prières et mes plaintes ? ...
voilà ma situation, monsieur : en connaissez-vous
une plus affreuse ? Je ne tiens au monde que par
mon amie : elle seule me sauve de la haîne de la
vie, et me retient aux bords de l' abîme du
désespoir. Mais elle est aussi esclave, aussi
malheureuse que moi. Nous ne pouvons nous entendre
que par vous. Vous seul avez soutenu jusqu' ici notre
espoir. Ah ! Monsieur, démentirez-vous vos
bienfaits ? L' avons-nous mérité, nous, si pénétrés
de vos bontés, nous, qui vous avons voué
l' attachement le plus tendre, comme le dévouement
le plus entier ? Monsieur, ne nous abandonnez pas :
continuez-nous vos secours, si vous voulez que nous
ayons la force d' attendre des momens plus prospères.
Hélas ! Je m' éteins dans les entraves de la
servitude : il ne reste point à mon esprit assez
d' énergie pour exprimer les voeux de mon

coeur, mais j' espère tout du vôtre : je vous
demande des nouvelles de mon amie ; je vous en
demande dans une occurrence bien délicate, où mon
inquiétude porte plus encore sur la date de son
silence, que sur ce silence même : accordez-moi
cette consolation si innocente. Je ne parle point à
un de ces hommes dont le coeur aride et l' esprit
étroit regardent tout sentiment ardent comme une
folie dangereuse, et toute passion comme un sentier
de crimes, de malheurs et de peines. Il est trop
vrai qu' en dénaturant, qu' en profanant les affections
humaines, on en est venu à les rendre dangereuses.
Il est trop vrai que toute ame forte est déplacée
dans un pays où l' arbitraire pressure, dévore,
anéantit tout. Mais qu' a-t-on à craindre des ames
tendres ? Que peut-il rester de redoutable en moi ?
J' aime, j' aime uniquement. Je suis voué tout entier
à ce premier, à ce plus doux sentiment de la
nature : elle m' en a fait un besoin, et l' honneur
m' en fait un devoir. Vous l' avez senti, vous l' avez

avoué même, si j' ose le dire, puisque vous avez daigné condescendre à mes ardentes prières ; je les répète, je les répète baigné de larmes. La source en sera bientôt tarie si elles ne vous touchent pas. Je n' espérais qu' en vous ; si mon attente est trompée... mais non, vos bienfaits passés me répondent de votre indulgence : vous

p68

laisserez les tyrans insensibles, froids, durs, impérieux, traiter les sentimens, les voeux d' un coeur honnête de délire, peut-être même d' attentat. Vous compatirez à mon inquiétude, à mon amour, et mes desirs seront exaucés. Mais, je vous en conjure, que ce mois, que ce redoutable mois ne se passe pas, sans que je reçoive cette importante faveur.
J' ai l' honneur d' être avec le dévouement le plus respectueux, monsieur, votre très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
20 mars 1778.
ô mon amie ! J' ai reçu ta lettre, ta délicieuse lettre ; j' y ai imprimé mille et mille fois mes lèvres brûlantes, où mon ame errait. Chère Sophie ! Comme tout ce que tu écris est naturel et touchant ! ... comme tu sais le chemin du coeur de ton tendre ami ! ... mon amour unique ! Elle est triste cependant cette lettre qui fait mon bonheur. Tu entends bien ce que je veux dire par là. Je ne sais que trop que tu ne peux pas ne point être triste ; mais tu me parais inquiète, sinon de mes sentimens, du moins de mes pensées... toi, mon tout !

p69

Toi, mon bien ! Ne sais-tu donc pas que je ne saurais mettre en doute ni ton amour, ni ta constance, ni ta délicatesse, ni la bonté de tes attentions ? Ne sais-tu pas que je te révère autant que je t' adore ? Ah ! Si je doutais de ma Sophie, pourrais-je vivre ? Chère amie, si quelques expressions de ma dernière lettre t' ont paru ambigues, c' est que j' avais des raisons de craindre que le moindre défaut de circonspection t' en privât ; et que le bonheur de recevoir de tes nouvelles était tout-à-fait empoisonné pour moi par

l' idée que tu serais peut-être moins fortunée. ô mon amie ! Je puis sans doute, sans courir ce danger, te répéter ce que j' écrivais à ton sujet à celui de tous les hommes qu' il était le moins naturel d' en entretenir. Ce fragment t' offrira en peu de mots la profession de foi de mon amour ; et crois que les sentimens qu' elle exprime vivront autant que ton Gabriel. " je ne puis croire, disais-je, qu' il me faille m' excuser d' avoir aimé ce qui était aimable. Quel homme oserait se montrer sévère pour une passion qui, plus ou moins énergique, est celle de tous les humains ? J' étais très-malheureux, et le malheur double la sensibilité. On me témoignait de l' intérêt ; on me développait tous les charmes qui peuvent me séduire fortement et long-tems, ceux d' une ame généreuse et d' un esprit agréable. Je cherchais un consolateur ; eh ! Quel consolateur

p70

plus délicieux que l' amour ? Jusque là, je n' avais connu que ce commerce de galanterie qui n' est point l' amour, qui n' est que le mensonge de l' amour. Ah ! La tiède passion auprès de celle qui commençait à m' embrâser ! J' ai les qualités et les défauts de mon tempérament. S' il me rend excessivement vif, il forme le coeur de feu qui alimente mon inexprimable tendresse. Ce n' était plus cette forte invitation de la nature, fondée sur les délices attachés aux plaisirs des sens, qui m' entraînait ; ce n' était pas même le desir de plaire à un juge d' un goût exquis : je sentais trop pour avoir de l' amour-propre. La convenance, la conformité des goûts, le besoin d' une société intime, d' une confidente que l' on maîtrise toujours plus que l' on n' en est maîtrisé, n' entraient presque point dans mes vues. De plus puissans attraits avaient remué mon ame. Je trouvais une femme qui, bien différente de moi, a toutes les vertus de son tempérament, et aucun de ses défauts. Elle est douce, et n' est ni pusillanime ni nonchalante, comme sont tous les naturels doux ; elle est sensible, et n' est point facile ; elle est bienfaisante, et sa bienfaisance n' exclut ni le discernement, ni la fermeté. Hélas ! Toutes ses vertus sont à elle : toutes ses fautes sont à moi. Je la trouvai cette femme adorable et toute aimante, et elle réunit tous les rayons épars

p71

de ma brûlante sensibilité. Je la trouvai, et mon coeur impérieusement entraîné, fut fixé, fixé pour jamais. Je l' observai dans toutes les circonstances ; je l' étudiai profondément : je m' arrêtai trop à cette contemplation délicieuse. Je sus ce qu' était son ame, cette ame formée des mains de la nature dans un moment de magnificence. Si c' est un crime de n' avoir pas su résister à une séduction si puissante, ce n' est pas le crime de ma volonté, etc... " je n' acheverai point, chère Fanfan ; reconnais le crayon de ton ami, quand c' est l' amour qui le guide ; mais sur-tout reconnais ses sentimens, et ajoute à ceux-ci, tout ce que tant d' événemens postérieurs, qui auraient enchaîné ma plus profonde gratitude et toutes les affections de mon ame, si tu ne les eusses déja entièrement absorbées, ont dû produire. ô amie ! Si jamais tu trouvais dans mes lettres, hâtées et contraintes, une teinte un peu sombre, attribue-la à ma situation, à ma gêne, et nullement à des inquiétudes relatives à tes sentimens... eh ! Ne me déshonorerais-je pas moi-même si je te soupçonnais ?
Ma Sophie, il y a long-tems que je sais que tu es une encyclopédie vivante de *recettes de bonnes femmes* ; mais, n' en déplaise à *tes poreaux* , ils n' ont pas le sens commun. J' ai ou je n' ai point la pierre. Dans la première supposition, patience jusqu' à la certitude, et puis

l' opération. Dans la seconde, des coliques néphrétiques ne sont que douloureuses, et on vit très-bien un siècle avec. J' use de régime et de rafraîchissans : d' ailleurs, le peu d' exercice que je prends, depuis que le tems le permet, me fait du bien. Ne te mets donc pas en dépense d' érudition, je t' en prie : tu ne vaux rien de rien comme *médecin consultant* . Quand tu étais *médecin agissant* , ah ! C' était toute autre chose. Mais hélas ! Je te permets d' engraisser ; mais non pas de grossir à ton âge. Ménage un peu ton estomac, et conserve précieusement ta santé, le seul bien qu' on n' a pu t' ôter. Prends peu ou point de café, et beaucoup de rafraîchissans, si tu veux dormir. Pour ta tête, elle est si mauvaise, que je ne sais quelle recette lui donner ; mais sérieusement, mon amie, soigne-toi, comme si c' était moi-même. Modère tes inquiétudes sur mon compte. Au fond, je me porte comme je dois me porter, vu les circonstances ; il y a du ressort

encore, et de tout moi, il n' y a que les yeux de très-vieillis.
Oui, encore une fois, oui : tes dissertations de guerre m' ennuient ; 1 parce que toutes tes belles phrases à cet égard ne m' avancent pas d' un pouce, et que cela mange la place de choses beaucoup plus jolies ; 2 parce que je n' en peux pas parler à mon aise, et que les affaires politiques sont aussi loin de moi que des morts. Sur le tout, je te répète que *mars*

p73

respecterait l' amour , et qu' on meurt beaucoup moins aux coups de fusil qu' en prison. Ne t' ai-je pas dit mille et mille fois qu' il fallait être prédestiné pour rencontrer un boulet ou une balle brutale sur son chemin ? Une chose très-paradoxale, mais très-vraie, qui t' impatientait autrefois, mais que je voudrais te persuader, c' est qu' il se tue moins de braves gens que d' autres : c' est en flottant qu' on trouve la mort... mais encore une fois, politique toute seule, et sois bien persuadée que l' on ne pense pas plus à me faire guerroyer, qu' au fond tu n' as envie de me voir sur la gazette.
ô ma généreuse amie ! Je sais que tu n' imputes aucun de tes malheurs à ton Gabriel. Il mérite ce sentiment par la pureté de ses intentions, par l' étendue de son dévouement, par sa droiture, par sa tendresse inconcevable peut-être pour toi-même ; mais comment veux-tu qu' il voie d' un oeil sec les maux dont tu es la proie ? Mon bonheur ! Je sens tout ce que tu me dis de noble et de tendre à ce sujet ; et c' est pour trop le sentir que je n' ose t' en parler. Sois sûre seulement que toi seule peux t' *accuser* auprès de moi ; que j' ai la plus entière confiance, je ne dis pas dans ton honneur, je ne dis pas dans ton amour, je ne dis pas dans ta fidélité, en un mot dans tout ce qui a trait au respect de toi-même, car cela n' a pas besoin d' être dit ; mais dans tes démarches : sois sûre que j' approuve d' avance

p74

tout ce que tu feras, quand il te sera permis de faire, et que je suspecterais l' univers entier et moi-même, avant de former le moindre doute sur ma Sophie-Gabriel. Je connais son ame, et ses

principes, et ses résolutions, ou pour tout dire en un mot, je connais ses devoirs ; c' est assez pour être sûr qu' elle ne s' en écartera point... au reste, vante mon amour ; mais ne vante pas ce que j' ai fait pour toi. Veux-tu me louer de ce que je ne suis pas un monstre ?
Non, non, vertueuse Sophie, *si* n' était pas une question ; mais crois-tu donc que je t' écris avec une rigueur académique ? J' ai une demi-heure pour te tracer quelques lignes. Mon coeur bat si fort, qu' on dirait qu' il veut s' élancer hors de moi ; mon imagination bouillonne, et tu veux que je pèse mes mots ? Eh ! Mais vraiment, si j' avais du tems, je l' emploierais bien plutôt à t' écrire plus longuement qu' à arranger ce que je t' écris ; je cause avec toi, mon enfant ; mon ame s' épanche ou voudrait s' épancher... hélas ! Hélas, qu' un mot, qu' un regard en dirait bien plus que mille volumes ! C' est alors qu' il n' y aurait ni doute, ni crainte, ni incertitude, et que le bonheur seul serait en tiers avec nous.
Mais, mon amie, n' injurie donc pas ton esprit ; sais-tu bien que c' est le meilleur outil d' un bon coeur, ou plutôt qu' il n' y a rien de si rare qu' un bon coeur sans esprit ? Quoique

mon imagination soit séchée, quoique je n' aie plus ni facilité, ni coloris quand mon coeur ne parle point, je sens plus que jamais le prix de l' élégance et de la simplicité ; mais sur-tout de la simplicité. Rien n' est si aimable ; c' est le costume du sentiment et de la vérité : c' est ce qui fait le charme de tes lettres ; c' est ce qui les rend si touchantes. Cette simplicité n' exclut point la force ; au contraire, elle la donne si elle n' est pas vide de choses. Il n' y a qu' elle qui soit propre à rendre les vrais mouvemens des passions. Elle proscrit les faux brillans, ces antithèses, ces idées recherchées, ces jeux de mots pointus, ces tours d' expression forcés, toutes ces affectations enfin que chérissent si fort les beaux-esprits, et qui vont si peu au coeur. Voilà ce que j' abhorre de l' esprit, et c' est assurément ce que tu ne connais pas. Ces vains ornemens, ces choses qui ne sont mises que pour briller, et qui décèlent la sécheresse de l' ame et la corruption du goût, sont à mille lieues de toi. Tu as sur-tout ce qui est du ressort du sentiment, un tact bien exquis comme tout le reste de ta sensibilité. La vive nature, la délicieuse ingénuité, la douce

tendresse respirent dans tes lettres ; et je ne me
méfie de toi, mauvaise petite flatteuse, que quand
tu me loues... va, ne change ta manière pour aucune
autre, ma Sophie ; tu ne pourrais qu' y perdre. Tu
es étonnée sans doute que je te parle ainsi ; car,

p76

outre que ta sotte et charmante modestie, (sotte
parce qu' elle est excessive) n' attribue qu' à ma
prévention tout ce que je dis de ton style magique,
tu ne crois pas qu' il y ait le plus petit mérite à
bien écrire une lettre, à exprimer tout naturellement
ce que l' on pense, ce que l' on sent. Mais, mon amie,
tu te trompes. La véritable éloquence consiste à
dire les choses convenables à une situation donnée,
à donner à chaque sentiment, à chaque pensée un
coloris analogue ; en un mot, à dire chaque chose
comme elle doit être dite. Voilà tout le secret de
l' art oratoire, ma Sophie ; c' est d' être passionné :
ainsi tu es bien plus savante que tu ne croyais...
tu es toute surprise de me voir disserter dans cette
lettre ; mais ne comprends-tu pas qu' au moyen de cela
je t' écris plus long-tems, et que je ne risque point
de mettre ici des choses qui déplaisent à notre
bienfaiteur ? ... ah ! Mon amie, que nous devons le
chérir ! Il nous rend la vie, que ceux qui nous
l' avaient donnée nous avaient ôtée.
Que tu es aimable de me donner de bonnes nouvelles
de ma petite Gabriel-Sophie ! Ah ! Mon amie, c' est
bien l' enfant de mon coeur, comme celui de mon sang.
Si tu savais combien de fois un songe favorable me
l' offre enlacée dans nos bras ! Nos lèvres la
touchent ensemble ; nous l' enveloppons de la vapeur
de nos haleines, comme elle naquit de celle de

p77

notre amour : elle sourit à nos caresses... ô mon
amie ! Comme ma tendresse est centuplée depuis que
tu as donné l' être à un autre toi-même, qui est
aussi un autre moi-même ! ... sotte que tu es !
D' avoir été me dire qu' elle me ressemble... j' en ai
une peur ! Mais non, je n' en ai pas peur ; je suis
sûr qu' elle ressemble à toi, tout-à-fait toi.
Fussé-je beau comme Adonis, je voudrais qu' elle te
ressemblât uniquement... sais-tu ce qu' elle fera,
la petite ? (car elle aura tout plein d' esprit) elle
prendra chez nous deux : chez toi, le teint, les

traits, le genre d' esprit, le caractère, les graces, les vertus : chez moi, la voix que j' avais, quelques talens acquis, et le tendre, l' inexprimable, l' immortel amour qui brûle pour toi dans mon sein : chez tous deux, le courage, la candeur, la générosité, la sensibilité : en un mot, la petite Gabriel-Sophie prendra de sa mère tout ce qui est aimable et bon, ses qualités et ses charmes ; et, laissant respectueusement les défauts de monsieur son père, elle lui empruntera seulement ce qui a plu à sa maman ; enfin sa devise sera le vers qui semble avoir été fait pour ma Sophie : (...). Oui, ma Fanfan, je me conserverai pour elle et pour toi, tant que je serai sûr de ton existence, et qu' il me restera quelque espoir de consacrer ma vie à tout ce que j' aime... ah ! Tu n' es

p78

point inquiète de la fortune de ta fille, si je ne suis pas mort civilement ! ... sans examiner tes espérances et tes calculs, ô mon amour bien cher ! Je te prie seulement de croire que je suis bien loin de vouloir t' assombrir les objets. Moi, que je te reproche tes larmes ! Moi qui les fais couler ! ... ah ! Sophie ! Tu as bien mal interprété ma dernière lettre ; peut-être aussi était-elle trop triste. Je souffrais, j' étais pressé, et je doutais que tu eusses reçu les mêmes consolations que moi, ce qui me navrait le coeur. Tu vois qu' il s' est bien élargi aujourd' hui. ô mon adoration bonne ! Puisse le tien s' épanouir en lisant ce petit nombre de lignes dictées par l' amour, mais par l' amour enchaîné par la prudence ! Mon amie, j' écrivais il n' y a pas long-tems à propos de mon amour : " orgueilleux philosophes ! Infortunés ambitieux ! Passionnés amateurs de sérieuses bagatelles ! Hommes, qui que vous soyez ! Osez me lancer anathême ; si vous avez une ame, nommez-moi un bien, un objet plus digne de ma poursuite, plus propre à me conduire au bonheur, qu' un être qui pense et qui sent comme moi ; qui partage les mêmes idées, la même existence, les mêmes transports ; qui m' enlace de ses bras, et réchauffe mon coeur contre son coeur ; dont les voluptueuses caresses ont été suivies de l' existence d' un autre être semblable

p79

à l' un de nous, qui devait croître sous nos yeux,
sur notre sein, que nous aimerons de l' amour même
le plus tendre après celui qui nous unit, dans
lequel nous nous verrons revivre, et dont la
naissance a doublé nos sentimens et nos liens.
Montrez-moi une passion plus noble, plus douce,
plus juste, et même plus sainte, vu les circonstances,
et je vous promets de lui obéir ; mais trouvez
auparavant des raisons pour combattre à-la-fois la
nature, l' honneur et l' amour... "
voilà, Madame Sophie-Gabriel, comment je réponds
à la laconique déclaration qui finit ta lettre, où
il y a deux grandes pages de papier blanc... tu
vois que je mets un terme à mon amour ; ne t' en
fâche pas, je t' en prie.
Gabriel.
à M Lenoir.
29 mars 1778.
Je reçois de vous une nouvelle grace, monsieur ;
(car n' en est-ce point une que de m' obtenir justice
de ceux qui ont tant de peine à me la faire ?) et
je vous en remercie bien sincèrement. Il ne s' est
point trouvé de linge dans mes malles, sans doute
parce que ceux qui les ont faites en avaient plus
besoin que de livres ; mais pour moi qui ne mets
point

de comparaison entre ces deux sortes d' effets, je
me trouverais beaucoup plus riche tout nu au milieu
d' une bibliothèque, que couvert d' or et maître de
tous les magasins de la compagnie des Indes sans
livres. Ils seront l' unique agrément qui tempérera
l' amertume de mon sort. Je n' ai plus ni projets
littéraires, ni coloris, ni esprit. Ce présent de
la nature, dont on se fait une si fausse idée, qui
excite l' envie et n' en dédommage point, et semblable
à la fleur brillante produite par le printemps,
fleurit avec éclat, se fane et périt dans la même
journée ; ce présent de la nature, dis-je, m' a été
plus funeste qu' utile, et les secousses de toute
espèce, dont je suis presque renversé, me l' ont
tout-à-fait ôté : mais du moins il me reste la
faculté et le besoin de m' occuper, et jamais
faculté ne fut plus précieuse ni besoin plus
impérieux que ceux-là, dans la situation où je suis.
Il se trouvait avec mes malles une petite caisse
qui contenait deux moules de plâtre, l' un desquels
représente *ma triste figure* . Toute agreste que
soit cette effigie, elle ferait un grand plaisir

à celle qui porte dans son coeur cette image, et aime de son ami jusqu' à sa laideur, parce que c' est une partie de lui. Daignez permettre que je lui fasse passer cette froide représentation du plus ardent des hommes. Ne trouverez-vous pas bon que j' y joigne quatre lignes d' envoi ? Hélas !
L' invention

p81

des lettres, dûe sans doute à un infortuné, est l' unique soulagement d' un ami captif. Jugez quand son amie n' est pas libre, et que c' est là son unique consolation ! Cette inappréciable faveur a nourri notre espoir, et non point assouvi nos desirs. Souffrez que nous trompions quelquefois l' absence ; que nos soupirs franchissent la distance des lieux et l' épaisseur de nos murs.
M Boucher m' a dit que votre intention était de me faire rendre mes papiers aussi bien que mes livres ; mais j' avais pris la précaution de n' en pas laisser un seul dans mes malles. Ils sont tous *chez M Erugnière* ; et je voudrais recouvrer du moins ceux qui ne contiennent que des *travaux littéraires* ou des ouvrages commencés. Que les autres restent en dépôt chez les personnes qu' il vous plaira de nommer ; j' y souscris avec joie, bien sûr que vous ne consentirez pas qu' ils tombent dans des mains capables d' en abuser.
J' ai l' honneur d' être avec une respectueuse reconnaissance, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p82

à Sophie.
ô mon amie si tendre, quel bonheur inattendu ! Quel torrent de volupté coule de mon sein ! Je reçois ta lettre : je la reçois au moment où je fermais celle où je la demandais. Elle est douce, elle est tendre, elle est aimable comme toi ; elle me rassure sur la santé de tout ce qui m' est cher, ou du moins de tout ce qui m' est plus cher que le reste du monde : elle allume mon sang ; mais c' est une chaleur vivifiante qu' elle y porte. Oui, chaque fois que Gabriel reconnaît ton caractère, chaque fois qu' il lit les assurances de ton amour ; chaque fois que le toucher de ton haleine, de tes mains,

de tes yeux, peut-être aussi celui de tes lèvres, empreint sur un papier que je ne garde point, hélas ! Assez long-temps, mais que je jonche de baisers aussi long-tems qu' il est en mon pouvoir ; chaque fois que tous ces trésors frappent mes regards, il me semble que je puise à la source de la vie, que j' arrête la faulx du temps, que je repousse au moins pour quelque temps ces poisons dont l' infortune voudrait m' abreuver.
Oh non, ma Sophie ! Non, tu n' as rien fait qui me déplût. J' étais triste lorsque j' écrivis la lettre qui t' a serré le coeur, parce que je croyais m' apercevoir que tu n' avais pas reçu

p83

les miennes, parce que je tremblais de n' en plus recevoir des tiennes, parce que je sentais la vie se retirer de mon coeur avec l' espoir. Tu sais que mon esprit prend toujours la teinte du sentiment qui m' agite ; juge si mon style devait être assombri : mais, mon amour si cher, aucun mécontentement personnel à toi n' influait sur la noire disposition de mon être. Ma confiance n' a pas été altérée un instant, je te le jure... ô ma Sophie-Gabriel ! C' est un délicieux bonheur que d' avoir une amie charmante, et de jouir d' autant de sécurité que si c' était une laide qui ne fût desirée de personne ; et tu m' as fait connaître ce bonheur. Hélas ! Il en est un plus doux encore ; c' est d' être avec elle ; et la privation de celui-là flétrit beaucoup les autres. Au reste, quand je dis *sécurité* , fanfan, je n' exclus point la jalousie, mais *la méfiance* . La méfiance, selon moi, déshonore les deux amans. Pour cette inquiète passion que j' appelle jalousie, qui n' est que la crainte d' être aimé moins, je soutiens qu' il n' y a qu' un faible amour qui en soit exempt. Ne crois donc pas que j' en guérisse, ni que je m' en défende ; mais ne crains point que je conçoive jamais ces odieux soupçons qui changent l' amour en fiel, l' empoisonnent et flétrissent ses roses.
Tu me parais fort enthousiasmée de ton cataplasme ; à la bonne heure, mon amie ! Je m' échauderai même pour te plaire, quand

p84

l' occasion s' en présentera, mais le plus tard que

je pourrai ; car tu ne veux pas que je sois malade pour te donner l' honneur de ma guérison ; et dans ce moment, je me porte bien. Les saignemens de nez que m' apportent les approches du printemps, ne sont que l' excès d' une *santé superflue* .
Mon amie si bonne, tu te sers d' un mot fort impropre : tes joues ne sont point *grosses* ; elles sont potelées, et je les défends, s' il te plaît, voire même quand il ne te plairait pas, envers et contre tous. Engraisse, engraisse ; peut-être un jour y mettra-t-on ordre ; mais à présent, ma tendre amie, prends autant d' exercice que tu pourras, je te le demande en grace, et soigne ta santé : sur-tout, dis-moi la vérité à cet égard comme à tous les autres. ô mon amie ! Qui sens si bien et qui t' exprimes si tendrement, il y a long-temps que je sais que tu n' as pas besoin des distractions ordinaires de ton sexe. Une femme incapable de réflexion peut trouver du soulagement dans la petitesse de ses vues, dans l' étourdissement qui lui fait oublier ses peines et user le temps. Absolument concentrée dans le tourbillon qui l' environne, si elle sent quelque trouble intérieur, pour y remédier elle augmente autant qu' elle peut l' agitation du tourbillon.
Elle ne voit rien au-delà du présent, étouffe sa mémoire, et détourne les yeux de l' avenir.

p85

Mais Sophie, qui pense, qui médite, qui sent, ne connaît pas et redoute peu l' ennui. Peut-être, hélas ! N' as-tu dans ton coeur que trop de moyens de t' en guérir. Au fond, je ne pourrais ni te conseiller ni te souhaiter des distractions ; car on veut être constamment regretté de ce qu' on aime, quand on ne peut plus faire son bonheur : ce sentiment très délicat, quoi qu' on en puisse dire, est dans la nature une grande passion. S' il est un être humain que son coeur inspire autrement, qu' il ne se croie pas plus désintéressé que nous ; il n' est que moins amoureux. Hélas ! Le goût du plaisir est bien chassé de notre ame ; et il n' y peut rentrer qu' en jaillissant du sein de l' autre partie de nous-mêmes. Au reste, je ne puis croire que cet amour exclusif nous appauvrisse. Ceux qui font leur unique occupation de ces plaisirs vains que tu persifles, n' en trouvent aucun qui les satisfasse : il suffit de voir revenir tous ces prétendus voluptueux de leurs parties, pour deviner que le plaisir n' est pas pour ceux qui le cherchent hors du sentiment, et que rien ne le remplace. ô ma Sophie ! Te rappelles-tu ces jours de rigueur où

tu refusais de couronner mon amour, de peur de le perdre ? L' amour, me disais-tu, l' amour, soumis comme tout le reste à l' empire de la nouveauté, émoussé par l' habitude, s' endort sans volupté et périt de langueur au sein de la jouissance. J' osai t' assurer que cette

p86

opinion tant répétée n' était qu' une erreur ; que l' habitude augmentait cette délicieuse bienveillance appelée *amour* ; que tous les faits contraires à ce principe ne prouvaient rien, si ce n' est qu' on prenait les émotions des sens pour de la tendresse ; que l' habitude ne tuait l' imagination que dans les affections purement physiques ; que les qualités de l' ame et de l' esprit, entretenaient toujours un feu nouveau dans de beaux yeux... t' ai-je trompée, ô mon amie ? Sans ces attraits durables, on est inutilement belle : jeune sans amant, vieille sans ami, envain on poursuit le plaisir avec fureur ; il échappe, ou se flétrit dans la main avide qui le mutile. Mais toutes ces femmes citées dont on fait des exemples, sont précisément celles dont l' histoire ne prouve rien. La toilette, les intrigues, les cartes, les spectacles, voilà le cercle de leur vie. Que peuvent produire de telles occupations ? Savent-elles aimer ? Savent-elles choisir ? De qui vois-tu ces beautés galantes éprises ? De quelques fats qui ne s' en occupent que pour les tromper, ou de quelques novices qu' elles n' attrappent pas long-temps. Faut-il s' étonner qu' elles vivent dans le ridicule et meurent dans le mépris ? Qui nombrerait leurs folies, ne trouverait pas qu' elles méritent une autre récompense. Mais celle qui, laissant aux femmes vaines l' envie qu' elles ont d' éblouir, méprise les fats et dédaigne les sots, connaît

p87

un autre art que les manèges de la coquetterie, sait toucher le coeur, charmer l' esprit, s' élever avec douceur, briller avec modestie, embellir sa raison par son imagination, modérer son imagination par des principes ; cette femme adorable, que je peins si ressemblante parce qu' elle est là sous mes yeux, aura un ami sûr, un amant constant, et le temps la

vengera des injustices du sort et de la calomnie.
Mon amie ! Je t' assure que cette auguste maison-ci est précisément un de ces lieux dont on vante l' air, faute d' en pouvoir vanter autre chose. Rassure-toi donc ; l' air y est excellent ; et de plus, on y prend des précautions très-recherchées contre les maladies épidémiques : aucune contagion malfaisante ne m' enlèvera, je t' assure.
Quoi ! Tu croyais la neige exclusivement à Pontarlier ? Il me semble que tu dois n' en avoir jamais tant vu qu' à Amsterdam ; mais, hélas ! Il est bien vrai, il est trop vrai que la situation de l' ame change bien les objets...
oh ! Pour *mes beaux yeux* , je ne saurais te les passer, quoique j' en aie ri comme un fou. Cela m' a rappelé le signalement qu' une belle dame de ta connaissance donnait de moi à quelqu' un chargé de me retrouver ; au chemin qu' elle prenait, elle aurait bien pu manquer son but. Je me disais à moi-même : il

faut que cette dame n' ait jamais lu la fable qui nous raconte que l' aigle croqua un jour de petits hiboux, ne pouvant se figurer que des monstres si laids fussent les enfans dont son cher ami lui avait vanté la beauté. On ne signale pas bien dans ta famille. Madame De R me peignait assez mal, comme tu sais ; et quand elle m' eut vu, elle ajouta aux traits de son tableau l' air d' un *paysan* , dont je n' ai pas ouï dire que beaucoup d' autres qu' elle se fussent aperçus. Cette autre faiseuse de portraits voulait faire de moi un Adonis ; et ne pouvant pas trop déguiser la ciselure dont dame nature m' a orné, elle citait de si *beaux yeux* , qu' à les chercher sur mon visage tels qu' elle les décrivait, j' aurais fort bien pu ne pas me reconnaître moi-même, si je n' eusse aidé à la lettre : mais l' amour-propre, qui est un ingénieux interprète, m' aidait et n' aidait pas ceux qui me cherchaient... quoi qu' il en soit de mes *beaux yeux* , je te prie de ne pas te moquer de moi en parlant à moi, ou, si tu es de bonne foi, de te taire pour ton honneur. Au reste, j' aimerais bien mieux qu' ils fussent bons que beaux ; et ils deviennent si mauvais, que je crains de les perdre. Le droit, toujours noyé d' eau, pour peu qu' il s' applique, ne voit plus qu' à travers un million de points noirs. Le gauche est affaibli ; et je compte demander un oculiste pour le consulter sérieusement sur ces inquiétans symptômes.

Fussé-je aveugle,

p89

je n' en aimerais ni plus ni moins ; mais avec tout cela, je ne ressemblerais pas à l' amour. Il faut donc conserver ses yeux.
Mon bon amour, demande du papier ; je suis sûr que l' on t' en accordera. Dans les maisons les plus sévères, on en donne en le comptant ; et assurément l' on ne nous traite pas avec sévérité. Tu aimes le travail et l' étude : il faut faire des notes et des extraits, quand on veut lire avec fruit. Je ne voudrais pas que tu négligeasses ton italien, ce charmant idiome si propre à exprimer l' amour.
Rassure-toi sur ton griffonnage. D' abord, au tumulte que la vue de ta lettre excite en moi, tu écrirais comme Coulon ou Rossignol, que je ne pourrais rien lire : je parcours, je baise, je savoure, et ne lis pas ; quand je suis un peu calmé, je devine ; je déchiffre ensuite, et je lis enfin. Il n' y a que tes larges lignes qui me déplaisent. Une de mes pages en tient beaucoup plus que n' en tiendraient quatre des tiennes.
D' ailleurs, mon écriture est à peu près aussi illisible que la tienne, vu la rapidité avec laquelle je cours, et l' application avec laquelle je serre.
ô mon amie ! Je le sais, combien il t' a peu coûté le sacrifice de ces biens de convention si insuffisans pour le bonheur. Je sais combien peu tu la prisais, cette fortune, première cause de ton malheur, puisque, sans l' appât d' un riche douaire... mais ne parlons point de cela : je

p90

dirai seulement que tu m' as fait de bien plus grands sacrifices, puisqu' il est trop généralement vrai que ton sexe place l' amour-propre dans l' hypocrisie. Quand c' est là l' hommage qu' on rend à l' honnêteté, il n' y a plus de ressource : la corruption a gagné le coeur ; l' imagination et les sens sont le foyer d' où s' élèvent continuellement les vapeurs fétides qui l' entretiennent ; et l' on finit par le plus honteux cynisme et l' effronterie la plus complète. ô ma Sophie ! Voilà où conduit la galanterie ; et c' est là cependant ce que l' on pardonne le plus aisément

aux femmes ; et l' amour, l' amour si chaste et si pur, l' amour qui élève l' ame et asservit l' imagination et les sens, l' amour qui ne connaît de volupté que celle que le sentiment appelle, est proscrit comme une passion tumultueuse et destructive du bonheur.
Laisse, laisse prononcer ces blasphêmes aux dévotes qui ne le sont devenues que par le maléfice des années ; laisse-les calomnier l' amour. Les vaines apparences qu' elles appellent *piété* , sont des complimens qu' elles adressent à la vertu : dans leur jeunesse elles l' ont fait consister à bien cacher leurs intrigues ; elles croient ensuite tout réparer par des momeries, et sur-tout par une aigre sévérité ; elles te damneront, parce que tu as un amant, tandis que le reste de ton sexe te traitera de romanesque ou de folle : car cela revient au même dans le langage commun. Ces êtres

pétris de petitesses et de perfidies, en tout ce qu' engendre cet intérêt de rivalité qui est leur première et leur unique passion, te prendront en pitié ; mais les ames sensibles et les esprits éclairés, qui savent que le sentiment n' est jamais lascif, *que la pudeur a sa fausseté et le baiser son innocence,* tout en plaignant les premiers excès de ta passion, te loueront, t' estimeront, te respecteront d' avoir honoré ton choix et justifié ta conduite par ta persévérance, verseront une larme sur notre sort, et feront des voeux pour nous.
Pourquoi donc, mon amie, pourquoi donc ta Gabriel-Sophie est-elle délicate ? Tu es si saine et si vigoureuse ! Hélas ! Elle a crû au milieu des orages. Ne me cache jamais rien sur son compte, je te le demande en grace ; car si je soupçonnais ta véracité à ce sujet, ou sur celui de ta santé, je n' aurais pas un moment de repos. Elle est bientôt assez âgée pour qu' on la règle. Alors le lait sera plus élaboré et mieux substantiel, et elle en rejettera moins. Au reste, cette avidité et cette évacuation est commune à tous les enfans. J' aurais mille choses à te dire sur cet important sujet ; car j' en avais fait une étude profonde, lorsqu' il me naquit un fils. Mais hélas ! Tu n' es pas à même d' y veiller, et je sais trop qu' on n' obtient rien des nourrices. Ce seul mot de *démailloter* , qui me prouve qu' elle est *emmaillotée* , m' apprend assez que l' on ne

p92

suit point avec elle la moindre partie d' un systême raisonnable. Qu' y faire ? Patienter et espérer. La nature sauve, malgré nos sottises, tant d' enfans, que nous pouvons croire qu' elle sera du nombre... oh ! Si tu savais tout ce qui me passe par la tête tout le long du jour pour cet enfant, cet enfant chéri ! J' en raffolle ; je ne pense jamais à toi sans penser à elle ; ce qui, dans d' autres termes, veut dire qu' il n' est pas un moment où vous ne soyiez toutes deux dans mes yeux et mon imagination, comme vous êtes à jamais dans mon coeur. Tu rirais trop si tu savais sous combien de formes je me représente ce charmant enfant, et quel portrait je m' en fais ; en vérité c' est ta rivale... ah ! Tu as pris le moyen d' en avoir une. Elle est là, devant mes yeux, dans ma tête, dans mon ame. Je m' entretiens avec moi-même, de son esprit, de sa figure, de son inoculation... que sais-je moi ? J' anticipe en tous les sens sur l' avenir. Mon imagination délirante franchit tous les espaces, tous les obstacles ; et projette continuellement, et bâtissant de suppositions en suppositions, j' élève l' édifice d' un bonheur, hélas ! Non moins imaginaire que séduisant, et dont il ne dépend pas même de nous de jeter les premiers fondemens. ô amour ! Père des illusions, hâte-toi d' en réaliser quelques-unes ! ...
tu me fais une question bizarre : *comment*

p93

je me trouve ici ? je commencerai par te dire fort sérieusement, qu' on a autant de bontés pour moi qu' on peut en avoir, vu les circonstances et la règle de la maison. Quant au reste, je te répondrai par une pasquinade ; car comment veux-tu que je te réponde autrement ? Les prisonniers de Londres chantent pour se désennuyer ! " Alexandre était prisonnier au milieu de l' univers ; le roi d' Angleterre l' est dans son île, le sultan dans son sérail, le moine dans sa cellule, le savant dans son cabinet, le seigneur dans sa voiture, le marchand dans sa boutique ; tous les hommes enfin sont prisonniers, et la terre entière est une vaste prison. " tu vois qu' il y a manière d' égayer tous les sujets ; mais j' avoue que de tous les prisonniers, nous sommes les plus prisonniers. Ma tendre et bonne amie, tranquillise-toi un peu sur mon sort ; il est et sera très-tolérable, tant que

je recevrai de tes nouvelles. Tu te demandes trop souvent dans l' amertume de ton coeur : *hélas ! qu' a donc fait mon Gabriel pour être si malheureux ?* et tu ne te comprends pas dans cette question, quoique tu sois bien plus innocente que moi. Mais non, Sophie, il faut tâcher de se persuader, malgré les préjugés de l' orgueil et les pieuses rêveries dont on nous a bercés, qu' il importe fort peu à la nature que tel ou tel individu soit malheureux, souffrant ou détruit, pourvu que les espèces se conservent.

p94

Nous avons reçu d' elle la vie sans savoir ni comment, ni pourquoi ; nous la perdrons de même, et nous ne saurons pas davantage pourquoi cette carrière est si hérissée de rocs, quoique nous ne méritions pas un chemin aussi raboteux. Je sais bien que cela ne console pas, ô ma trop aimable amie ! Mais cela doit arrêter nos inutiles murmures. La fin de notre être, de nos passions, de nos actions nous est à jamais inconnue ; mais je réponds bien de l' emploi du mien tant qu' un souffle l' animera ; ce sera de t' adorer.
Mon amie, il est certain que ta mère a eu des torts, et de très-grands torts avec nous ; mais ne te refuse point à son coeur s' il paraissait se r' ouvrir. Elle a fait un faux calcul, et perdu la tête ; elle peut la retrouver. Pour tout ce qui m' est personnel, je te voudrais autant de philosophie que j' en ai moi-même. Hélas ! Le ressentiment ne répare rien. Madame De R trouve avec raison que je lui ai fait un grand tort : elle n' a pas le courage de s' avouer à elle-même qu' elle m' y a forcé. Elle me haît : à la bonne heure ! Cela n' est pas fort singulier, et je le lui pardonne du plus profond de mon coeur, pourvu qu' elle ne haïsse que moi. Je te prie qu' il soit le moins possible question de moi entre vous, et que dans tout ce que tu peux accorder, promettre et tenir, l' humeur et les tristes souvenirs ne te rendent point âpre et difficile.

p95

Je crois que tu te vantes, orgueilleuse Sophie, quand tu parles du *bonheur de tes rêves* . La nature ne t' a pas donné au même degré toutes les

sensibilités, quoique cependant elle ne t' en ait refusé aucune ; et bien que tes sens ne soient pas indignes de ton coeur, ils sont bien loin de lui être proportionnés. Sais-tu à quoi j' attribue cette inégalité qui m' a quelquefois presque attristé ? L' humeur, ce premier ressort des mouvemens de l' ame, est si égale en toi, qu' il faut bien que ton sang soit très-modéré. Cependant, pourquoi tes affections sont-elles si énergiques ? N' est-ce donc pas aussi le cours du sang qui les produit ? Ton coeur est pénétré de tendresse et de passion, et tes sensations sont, sinon froides, du moins tièdes... la nature ne peut rien faire de complet, chère Sophie ! Elle s' est épuisée à former ton ame, et n' avait plus le même feu quand elle a fait tes sens... au reste, c' est presque un bonheur ; mais ne te fais pas valoir, et ne prétends, je te prie, qu' à partager mes sentimens et non mes sensations.
Ma bonne amie, je n' aime plus du tout la guerre, à moins qu' elle ne me fasse sortir d' ici. Ceux qui me connaissent ne croiront pas que l' amour m' ait rendu poltron. Oh ! Non, pas poltron, mais on ne saurait moins ambitieux ; et à raisonner de bonne-foi et de sang-froid, quoi de plus fou au monde que la fureur

guerroyante ? ... ô ma fanfan ! Que ne fait-on des hommes, et sur-tout des heureux, au lieu d' en tuer ? Tu es bien de mon avis, chère et pacifique amie, et tu ne souhaites du mal qu' aux traîtres et aux persécuteurs. Mais ma Sophie n' est pas poltronne non plus, quoique si douce ; et notre fille sera toute brave. Je veux qu' elle monte à cheval, qu' elle aille à la chasse, qu' elle manie nos armes, enfin qu' elle réunisse aux charmes de son sexe les avantages du nôtre ; mais il ne faut pas que cela la rende *homasse* , car cette affectation dépare tout. Il faut qu' ainsi que toi, elle soit homme et paraisse femme. L' ame n' a point de sexe, mais le corps en a un ; et l' une ne doit pas empiéter sur les droits de l' autre. Ma Sophie-Gabriel, si charmante et si bonne, si courageuse et si douce, j' ai bien sincèrement admiré ta fermeté, j' adore ta résolution, et ton mépris pour les préjugés de ton sexe et même du nôtre ; mais aussi, combien ta charmante ingénuité, tes graces naïves, et jusqu' à ces riens délicieux qui seraient ridicules dans nous autres hommes et qui embellissent les femmes, combien ils m' ont rendu heureux ! ... ah, Sophie ! Sophie-Gabriel ! Il n' appartenait qu' à toi de donner à la fois à ton amant la maîtresse la plus

aimable, l' amie la plus sûre, la compagne la plus utile. Toi seule pouvais réunir la fermeté et le dévouement d' un homme, aux délicates tendresses

p97

d' une femme ; les fruits les plus savoureux de l' amitié, aux fleurs les plus suaves de l' amour.
je dis trop de bien de toi : apparemment que j' en pense trop aussi ; car assurément je ne dis que ce que je pense. Quoi qu' il en soit, je ne sais si je dors ou si je veille ; mais c' est un beau songe : il sera long, et je tremblerais si je pouvais craindre le réveil ; car rien ne peut remplacer une erreur si chère.
Bonne, bonne, je voudrais que tu fisses raser de très-bonne heure ta fille : les raisons seraient trop longues à déduire ; mais c' est une chose très-salutaire, et tu sais que je ne suis pas savant en recettes de *bonne-femme* ; mais, ne fût-ce que pour lui faire avoir de beaux cheveux, ce serait bien assez. Je sais bien que les savans assurent qu' il faut être chauve pour avoir beaucoup d' esprit ; ils attestent l' antiquité dont la plupart des grands personnages étaient ainsi. Ils cherchent aussi dans l' histoire moderne force exemples de têtes pelées et fort illustres ; mais peu m' importe le génie de ma fille, pourvu qu' elle ait un coeur ; et je l' aimerais mieux un peu plus jolie et un peu moins savante. Au reste, il y a des raisons de santé plus sérieuses que l' intérêt de la chevelure, qui rendent cette pratique recommandable.
Oh ! Oui, mon amie, j' exprime ma reconnaissance de mon mieux à notre bienfaiteur,

p98

et je cautionne bien la tienne. Hélas ! Que fussions-nous devenus, s' il n' eût pas été sensible ? Toi qui sais de quelle flamme mon coeur est formé, puisque tu lui donnas la vie, imagine dans quel état était ton Gabriel, lorsqu' il ignorait ta vie ou ta mort, ta délivrance ou tes souffrances... ah ! Je rongeais mes fers, et j' invoquais la mort sans oser me la donner, de peur d' élever une barrière éternelle entre moi et le bonheur, dont le retour n' était pas encore impossible... mais aurais-je pu soutenir cet état violent que l' amour nourrissait, que le temps, l' esprit, l' imagination, la vivacité ne faisaient

qu' aggraver ? ... que dis-je ? La raison même en aiguisait la pointe, et c' était mon devoir de me désespérer.
Tu veux savoir à quoi je travaille ? à beaucoup de choses : mais en vérité la facilité et le coloris m' ont presque absolument abandonné. J' ai traduit pour toi *les baisers de Jean Second* , que le bel-esprit Dorat n' a pas très-bien imités. J' avais commencé un très-grand travail pour mon fils, que je comptais laisser comme un monument de ce que j' eusse voulu faire pour son instruction si j' avais vécu avec lui ; mais les matériaux nécessaires me manquent absolument, et j' ai été obligé de le laisser. J' ai mis en dialogues une histoire qui t' intéresse ; et cette forme, qui m' a permis des discussions, les rend un manifeste important

p99

pour nous. C' est ce que j' ai fait ici de moins mauvais, parce que le sujet a soutenu ma verve. Si la mort t' enlevait ton ami, cet essai prouverait du moins que son coeur fut honnête, et ses ennemis très-méchans : j' ai cru devoir cette justification à ton amour. Au reste, il n' y est question de moi que relativement à toi. J' ai ébauché un essai sur la tolérance civile, d' où il pourrait sortir un bon ouvrage ; il y a des vues et de l' énergie : ce morceau et un discours sur un autre sujet, forment un supplément à mon *essai sur le despotisme* , fruit trop hâté de la jeunesse, où il y a des idées et des principes, mais rien de rangé ni de complet. Je me repens d' avoir mutilé un si beau sujet ; et si je meurs ici, si je n' ai ni le tems ni la force d' écrire en grand, et comme je la méditais, l' histoire du despotisme, le plus bel ouvrage qui reste à faire, on trouvera du moins dans mes papiers la preuve que ce n' est ni par ignorance, ni par pusillanimité, mais seulement par hâte et négligence, que je n' ai rien dit du despotisme sacerdotal. Quant à Tibulle, Catulle et Properce, que je comptais te traduire, je ne les ai point, et je tâcherai de me les procurer. La traduction que tu as lue des deux premiers est de M De Pezai, qui a surement plus d' esprit et de talens que moi, mais qui est beaucoup moins amoureux ; et c' est l' amour qui doit traduire Tibulle. Quant au moment présent, j' ai entrepris

p100

aussi pour toi un très-grand travail, peut-être au-dessus de mes forces ; c' est la traduction d' Homère, d' après Homère, mais plus encore d' après la magnifique traduction que Pope en a faite en vers anglais. C' est un chef-d' oeuvre où Homère est fort embelli, quoi qu' en disent les fanatiques adorateurs de l' antiquité. Si l' on n' y trouve point d' inconvéniens, je te ferai passer son iliade, livre par livre. Demande aussi si tu peux recevoir les baisers de Jean Second ; alors je travaillerais à Tibulle ; mais n' oublie pas qu' il ne faut point être importun, et que la discrétion fait partie de la reconnaissance. Tu t' étonnes que je travaille à tant de traductions ; mais que veux-tu que je fasse ici, où je n' ai point de matériaux ni de secours littéraires ? D' ailleurs, comme je te les destine, l' intention m' en est chère ; et cela me soutient. J' ai ébauché aussi une tragédie, mais qui probablement sera jetée au feu avant de pouvoir paraître au jour : elle sent un peu trop le *vieil homme* ; le sujet est trop tragique, et les pinceaux trop sombres. Si tu te rappelles que j' ai été presque toujours malade, et huit mois entiers brisé de douleurs, tu trouveras que je n' ai pas perdu mon temps. Je te traduirai le divin Richardson, si je puis me le procurer, et tout ce que M De La Place a eu l' insolence de mutiler dans le Tom-Jones de Fielding. Ce sont des morceaux charmans dont il lui a plu de priver ses lecteurs.

p101

Je ne sais, Madame Sophie, si tu trouveras que ma *fierté* est mal placée aujourd' hui ; mais je sais bien que cette feuille contient plus d' écriture que je n' en trouverai dans dix de tes lettres. J' espère, j' ose espérer, et c' est avec une reconnaissance aussi vive que mon desir, que j' en recevrai encore, et qu' elles me donneront de temps à autre des nouvelles sûres de ma Sophie-Gabriel et de mon précieux enfant... ah ! Si elle était dans tes bras, tu l' embrasserais souvent pour son père ; tu lui dirais de m' aimer, et elle m' aimerait ; car tu me peindrais bien aimable à ses yeux, et si aimable, qu' en me voyant, la petite créature dirait surement : *quoi ! Ce n' est que cela ? Par ma foi maman est bien bonne ! ...* je t' y attends : va, sois aimée seulement la moitié autant que j' aime ta mère, et nous verrons si cela ne bouchera pas à tes yeux bien des trous de petite vérole... ô ma Sophie !

Tu embellis l' ame et l' esprit de ton Gabriel, et quelquefois même aussi ses traits, au gré de ton imagination et de ton coeur. Mon amour, et sur-tout le tien, sont le voile qui cache mes défauts sans nombre. Je souris de ton enthousiasme ; je le prise infiniment, comme une preuve irrécusable de ta tendresse ; mais je ne m' en juge pas moins comme je le dois. Ah ! Je suis sûr du moins de ne t' avoir jamais induite en erreur sur mon propre compte, de n' avoir déguisé aucun de mes

p102

défauts, aucun de mes sentimens, aucune de mes pensées. Tu ne m' accuseras jamais d' avoir voulu te paraître un autre que je suis ; mais j' espère bien, ô mon amie bonne ! Que tu ne t' apercevras pas même de ta prévention, parce que l' amour qui te l' a donnée l' entretiendra toujours. La véritable base d' une passion durable ne te manque pas : tu estimes ce que tu aimes. J' ose croire le mériter : mes défauts appartiennent à mon esprit ou à mon humeur ; mes bonnes qualités sont à mon coeur. C' est ce coeur qui te touche : c' est ma sensibilité, ma droiture et mon dévouement qui ont fait ta conquête ; ce sont eux qui ont achevé mon bonheur. Et ces charmes-là, les seuls dignes de toi, durent toujours et ne se flétrissent jamais. Adieu, mon tout. Adieu, ma vie. Adieu, ma Sophie-Gabriel. Hélas ! Adieu.
Gabriel.
à M Lenoir.
1 avril 1778.
Une des choses que je crains le plus, monsieur, c' est d' être importun, sur-tout à ceux dont j' ai reçu des graces ; car la discrétion fait, ce me semble, partie de la reconnaissance. Vous m' avez accordé des choses si précieuses, qu' il me paraîtrait presque aussi indécent, qu' il serait en effet mal-adroit, d' insister

p103

sur des demandes moins intéressantes, quoiqu' elles le soient beaucoup. De ce nombre est la prière que j' ai osé vous adresser, pour qu' un masque de plâtre, qui m' est arrivé avec mes malles, fût remis à Madame De Monnier, à qui il aurait fait un très-grand plaisir. On m' a dit que ce n' était pas votre intention, et je cesse d' en parler ; mais

j' espère que vous permettrez qu' on me laisse le buste de mon amie. Il est mutilé, et mal ébauché ; n' importe : l' intention seule m' en est chère, et je ne crois pas qu' il y ait aucun inconvénient à ce que j' en jouisse. Personne au monde, dont on puisse craindre des indiscrétions, ne me voit. Mon porte-clef ne saura point ce que c' est que ce buste, et s' en inquiétera fort peu : c' est là le seul humain qui sache ce qui meuble mon cachot.
Je prends la liberté de joindre ici une brochure que Madame De Monnier m' avait fait demander par M Brugnière, et que je n' avais point alors. C' est une des bagatelles qui me délassaient à Amsterdam d' un travail plus sérieux. Mon amie garde ou recherche précieusement tout ce qui est échappé à ma plume, et ce desir innocent sera à peu près satisfait, si vous voulez bien permettre que cette petite pièce lui parvienne : je crois qu' elle a presque tout le reste de ces bagatelles qui n' ont d' autre prix que celui que leur donne sa tendresse.

p104

Je vous avoue, monsieur, que j' ai des raisons très-fortes pour desirer que tous mes papiers soient entre vos mains. M Brugnière a cinq paquets cachetés de mon chiffre. J' espère que vous permettrez qu' on me livre ceux qui n' ont de rapport qu' à mes études.
Mon plus grand regret dans la proscription de mon buste, c' est de perdre l' occasion d' un billet d' envoi ; et un seul mot, si vous daigniez le dire, pourrait m' en consoler ; car on peut écrire sans rien envoyer. Je l' attends, je ne dirai pas sans impatience ; mais je dirai avec une grande confiance dans votre bonté naturelle, une profonde gratitude pour vos bienfaits, et une parfaite soumission à vos volontés que je croirai toujours ou équitables et douces, ou forcées.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
5 avril 1778.
J' ai les bustes que je desirais, monsieur, et c' est un nouveau remercîment que je vous dois. Le ciseau, le burin, le pinceau, et la plume même que guide le génie, ont beau s' efforcer ;

les uns ne sauvent de l' oubli que quelques traits, et l' autre ne conserve le souvenir que d' un simple nom. Le coeur est un dépôt plus vaste : il réchauffe la mémoire des vertus et la rend un sentiment : il renferme et nourrit les affections les plus tendres et la reconnaissance des bienfaits. Tout cela durera-t-il plus que lui ? En vérité je l' ignore, et beaucoup d' autres l' ignorent aussi ; ce que je sais bien, c' est qu' aussi long-temps que le mien animera mon être, vous y serez ineffaçablement gravé.
Je finis, monsieur, en vous suppliant de vous rappeler que ceux qui aiment véritablement, sont d' autant plus avides qu' ils obtiennent davantage, ce qui ne doit certainement pas donner envie de leur accorder moins ; car c' est précisément la vérité et l' énergie de la passion qui intéresse en sa faveur ; et l' amour nu, mais décent, plaît à la pudeur même.
J' ai l' honneur d' être avec une reconnaissance respectueuse, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Je fermais cette lettre, monsieur, lorsque j' ai reçu celle de mon amie. Les larmes d' une reconnaissance bien pure et bien vive se sont mêlées à celles de l' attendrissement et de la joie. Je laisse partir ma lettre telle qu' elle était, pour vous montrer que je sens chacun

de vos bienfaits. Mon coeur nage dans le plaisir, mais ma lettre à mon amie a épuisé mes forces. Elle vous apprendra mieux que je ne pourrais l' exprimer, le bien que vous m' avez fait, et la gratitude dont je suis pénétré... je vous supplie qu' elle lui soit remise. Si, malgré toute mon attention, quelque expression indiscrète m' était échappée, qu' un trait de plume la proscrive, sans priver mon amie du reste... mais n' éprouvé-je pas chaque jour que votre bonté devine et accorde ce que je demande en tremblant ?
à M Lenoir.
12 avril 1778.
J' ai tout le temps ici, monsieur, de sonder le plus intérieur de mon ame ; et portant mes regards sur la longue carrière que j' ai fournie, quoique assez jeune, je me fais justice à moi et aux autres : oui, j' en ai le pouvoir et le courage.
Une phrase de la dernière lettre de mon amie, qui

renferme une observation aussi profonde que le sentiment qu' elle exprime est tendre, m' a donné beaucoup à penser. *c' est le père,* me dit-elle, *qu' on aime dans ses enfans...* oui, plus je m' examine, et plus je m' en convaincs : on aime dans son

p107

enfant l' être qui lui donna le jour, et l' affection particulière à l' enfant est proportionnée à ce sentiment primitif : j' en pourrais donner mille raisons. Ce penchant impérieux est naturel, et n' est point injuste ; mais au-delà d' un certain point, il le deviendrait. En méditant sur les limites qu' on doit lui donner, pour qu' il n' en résulte pas des préférences dénaturées, je me suis sévèrement interrogé. J' ai deux enfans : l' un doit le jour à une mère que j' oublie pour son propre intérêt, et qui n' a aucuns droits à réclamer sur moi. L' autre est née dans les flancs d' une femme que j' idolâtre, qui m' enchaîne par tous les liens de la tendresse, de l' estime et de la reconnaissance. Il est bien difficile, il est impossible même que je n' aime pas ma fille plus que mon fils. Cependant ce fils n' a et ne peut avoir aucuns torts envers moi : je le crois vraiment mien ; je dois le chérir, et je le chéris. Mais chaque jour, chaque instant offre ma fille à mon imagination ; et je suis forcé de m' avouer à moi-même que le souvenir de mon fils m' obsède beaucoup moins. Après tout, puisqu' on ne daigne pas m' en donner des nouvelles, je suis heureux que mon inquiétude à son sujet soit modérée. J' ai sacrifié jusqu' ici le desir de m' informer de lui à une répugnance trop juste. Ce n' est pas ce qu' il y a de moins cruel dans ma position, que d' être obligé de demander quelque chose à une femme que je méprise, que je

p108

haïrais, si je savais haïr ; qui, me devant tout, est un de mes ennemis les plus acharnés, et dont la perfidie duplicité (je n' exagère rien, monsieur,) m' a plus fait de mal que les manoeuvres de tous mes autres persécuteurs réunis... n' importe : il ne faut pas sacrifier l' amour paternel, ou du moins sa sollicitude, à une répugnance, quelque fondée qu' elle puisse être. Cette femme n' est plus mon épouse ;

mais son fils est mon fils : ainsi je romps le silence, quoi qu' il m' en puisse coûter.
Je crois la lettre que je lui adresse, sage et modérée, et je vous supplie de la lui faire passer. Je suis bien sûr de ne produire aucun effet sur une ame gangrenée et familiarisée avec les remords. Ce serait le plus grand de tous les efforts sur moi-même que de le desirer, et je ne me flatte pas d' en être capable ; mais je ne serai point mis à une telle épreuve. Tout ce que je veux, ce sont des nouvelles de mon fils ; et j' imagine que Madame De Mirabeau n' osera point m' en refuser, quand elle réfléchira qu' elle n' est pas la seule dont ma lettre aura été vue. Au reste, mon parti est pris : si elle ne répond point, je m' adresserai au roi, que je veux croire le père de tous les français. Je lui demanderai si l' honnêteté de son coeur lui permet de souffrir de telles rigueurs, que sa délicatesse l' empêche sans doute de présumer. Je lui montrerai quels

êtres prostituent sa signature pour opprimer un malheureux jeune homme qui n' a pu ni mériter, ni démériter de lui, et qui brûle de le servir ; je lui dévoilerai les odieux succès que les plus viles passions recueillent à l' ombre de son nom. Soustraira-t-on ce que j' oserai lui adresser ? Je ne soupçonne point une telle prévarication, qui serait un aveu formel qu' on craint que la vérité ne perce ; car enfin je ne crois pas être en démence, et tout sujet, puisque sujet est, a droit de s' adresser à son maître. Me taxera-t-on d' imposture ? Cette calomnie serait d' autant plus atroce, que loin de me réfuter, on ne m' a pas même écouté. Quoi qu' il en soit, si cette voie m' est fermée, comme me le sont toutes celles qui ne dépendent pas immédiatement de vous, sans doute je n' aurai plus rien à dire ; car un homme à qui l' on met un bâillon est aussi muet que celui qui n' aurait point de langue, et je ne connais pas de remède contre l' impossibilité ; mais avant d' y croire, je dois et je veux faire toutes les épreuves.
Pour vous, monsieur, dont je recherche l' estime, parce que je révère votre bonté, parce que j' ai la plus haute opinion de la sensibilité de votre ame, daignez lire la lettre courte, mais substantielle, que j' écris à Madame De Mirabeau. Il vous sera aisé de deviner une partie des choses que je ne lui dis pas ; et si vous voulez connaître à fond ma conduite à son égard, et nos procédés réciproques, je

p110

donnerai à vous, mais à vous seul, des éclaircissemens qui vous apprendront de quel complot je suis la victime, et par quelles machinations on a opéré ma ruine.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Permettez que je vous rappelle mes papiers qui sont entre les mains de M Brugnière.
à madame la comtesse de Mirabeau, à Aix.
13 avril 1778.
Je prends la plume pour vous adresser, madame, un petit nombre d' observations que je vais vous offrir avec autant de modération que de simplicité.
Je ne sais si vous avez réfléchi un peu profondément sur votre conduite envers moi ; je ne sais si vous en avez envisagé les suites, sinon certaines, sinon probables, du moins possibles, sur-tout si je suis tel qu' on s' est efforcé de le persuader ; je ne sais si, en rentrant dans vous-même, en vous interrogeant de bonne foi dans le silence des passions et des

p111

préventions, en écartant les illusions de l' esprit, peut-être aussi celles de la conscience ; en mettant à part les opinions contractées par habitude, ou adoptées par commodité ; je ne sais, dis-je, si vous vous croyez assez de vertus pour me trouver des crimes. Mais quoi qu' il en puisse être, je vous ferai une seule question qui, dans toutes les suppositions, me paraît n' être susceptible que d' une réponse.
Si quelqu' une de vos amies avait des relations de parenté avec un homme soustrait au commerce des humains, condamné à la privation la plus entière de toute correspondance, et dont le fils fût auprès d' elle, sans qu' aucun autre en pût donner des nouvelles à ce malheureux père ; que conseilleriez-vous à votre amie ? Ne lui diriez-vous pas qu' elle doit, je ne dis point à la parenté, je dis à la simple humanité d' adoucir au moins à cet égard le sort de l' infortuné captif, et de modérer l' une de ses plus vives inquiétudes ? Mais si cet homme avait partagé pendant deux ans le lit de votre amie, si son fils était né dans ses flancs, si elle portait son nom, si le lien le plus sacré qui puisse unir deux êtres pensans les avait attachés l' un à l' autre,

croyez-vous qu' il eût moins de droits sur elle ? ...
cette femme est vous, madame ; cet homme est moi :
et je vous laisse le soin de répondre à ma question,
qui ne serait pas difficile à résoudre, pas même
chez les iroquois et les caraïbes.

p112

Vous m' avez écrit dans un bulletin, daté du
vingt-neuf septembre mil sept cent soixante et dix
sept, *que m le comte de Mirabeau serait
exactement informé des progrès que ferait son
fils.* si vous n' avez pas entendu par ce mot
progrès les trois périodes de la vie humaine,
l' enfance, l' adolescence et la virilité, il me
semble, madame, qu' après sept mois de silence, il
serait presque temps de m' apprendre si mon enfant
existe. Vous ne devez pas me trouver importun, et
je le serais moins encore, si je pouvais m' adresser
à un autre ; mais, madame, cela m' est absolument
interdit. Si vous avez beaucoup de répugnance à
prendre la plume pour m' écrire quelques lignes, ne
pourriez-vous pas dicter un bulletin pareil à celui
du 29 septembre ? Cela vous coûterait peu de peine
et peu de temps. Votre fils est mon fils, madame.
Il est possible qu' il ne connaisse jamais son père ;
mais n' en devez-vous pas à celui-ci quelque compte ?
J' espère que vous n' alléguerez point, cette fois,
des ordres de M De Marignane. Je connais la
bonté de son coeur et ses procédés, quand il n' écoute
que lui. D' ailleurs, il a trop de lumières pour ne
pas savoir que cette défense, aussi bien que toute
autre relative à moi, excède ses droits. Madame, je
ne veux de pitié de personne, et je serais fort
content d' obtenir justice de ceux-là même qui me
doivent infiniment plus ;

p113

mais je dis, sans exagération et sans humeur, qu' il
y a de l' inhumanité à me refuser des nouvelles de
mon fils.
J' ai l' honneur d' être, madame, votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
1 mai 1778.
J' ai l' honneur de vous adresser, monsieur, des
lettres que je n' envoie point sans quelque crainte.

Dépourvu de conseil, aiguillonné par l' amour si naturel et si pressant de la liberté, que l' habitude de l' esclavage ne saurait affaiblir dans un coeur honnête ; pressé par des sentimens plus énergiques encore, s' il est possible ; obsédé des idées sinistres que la connaissance parfaite des projets, des craintes et des desirs de mes ennemis me présente en foule, je hasarde peut-être trop ; mais que peut-il m' arriver de pis que ma situation présente ? Si l' on veut m' opprimer tout-à-fait, puis-je éviter mon sort ? Et n' est-il pas déja consommé ? Malgré de nombreuses expériences, je ne saurais encore imaginer qu' on puisse faire le mal sans intérêt, et en voyant qu' on fait mal. Je n' ai jamais offensé M De Maurepas. Je n' ai pas plus le pouvoir que la

p114

volonté de lui nuire. Il ne peut donc avoir aucune animosité personnelle contre moi. Pourquoi me refuserait-il toute justice ? J' ai de quoi dessiller les yeux les plus prévenus, pourvu que leur prévention soit de bonne foi. Jusqu' ici je n' ai touché qu' indirectement la partie la plus essentielle de ma défense. En vain je sentais la nécessité de dévoiler les intrigues et les vues de ceux qui s' acharnent contre moi, et sur-tout de montrer les ressorts qui les font mouvoir ; je reculais toujours ; j' aurais voulu éviter, s' il eût été possible, de rendre impraticable une reconciliation au moins apparente ; mais je suis enfin convaincu de ce que j' ai toujours fortement soupçonné. On ne veut mettre d' autre terme à ma prison que celui de ma vie ; et cela, de peur de mes vengeances, autant que par la haine envenimée que l' on me porte. Les précautions odieuses et ridicules que mon père a prises pour soustraire mes papiers, ou du moins pour empêcher que ceux qu' il n' a pu enlever tombassent entre mes mains, prouveraient assez à quiconque voudrait réfléchir sérieusement sur sa conduite, qu' il m' attaque par des impostures dont j' ai la démonstration, ou qu' il craint pour lui et ses protégées, des récriminations capables de changer la face de mes affaires. Ces deux choses sont également vraies ; mais je connaissais trop bien les intentions de mon père, et ce dont lui

p115

et ses conseillers étaient capables, pour porter avec moi des papiers importans dans le temps que je me savais suivi d' un inspecteur de police, et exposé à être enlevé chaque jour. Il est temps de lever le masque, et, puisque l' on m' attaque à outrance, de me défendre de même. La défense de soi-même est de premier devoir, et j' avoue que l' orgueil de mes ennemis m' irrite autant que leur implacable dureté m' indigne. J' use donc, monsieur, de la seule ressource qui me reste ; et je contrains M De Maurepas à m' entendre, ou à convenir tacitement que j' ai raison, mais qu' il ne veut pas que j' aie raison ; car cet aveu, ou le refus de recevoir les explications que j' offre, sont absolument synonymes.
Voici, monsieur, quel est mon vrai dessein ; car j' ai peu d' espérance qu' on laisse tomber ma lettre dans les mains du monarque. La vérité est trop agreste pour parvenir jusqu' au pied du trône. Il faut tout au moins lui donner le costume de cour, c' est-à-dire, l' habiller en masque, pour ne pas dire plus. Si cependant, contre mon attente, cette lettre où il y a beaucoup plus de courage et de probité que d' esprit, étoit lue du roi ; si elle donnait l' éveil à sa justice et à sa pitié ; s' il m' accordait ce que je demande, ce que je desire du plus profond de mon coeur, à savoir, que vous soyez autorisé à rapporter et juger définitivement

mon affaire, daignez ne pas vous refuser à mes voeux : que j' aie, du moins une fois en ma vie, un juge tout à la fois intègre et sensible. Je dois ajouter ici, monsieur, que si, par des raisons personnelles à vous que je ne saurais deviner, mais auxquelles je déférerais aveuglément, vous désapprouviez les lettres que j' ai l' honneur de vous envoyer, vous en êtes le maître absolu. Ce serait un bien petit sacrifice fait à la reconnaissance que je vous dois, que celui de mon opinion.
Je ne saurais penser à cette reconnaissance, monsieur, sans l' espoir et le desir de vous en devoir bientôt davantage. Pardonnez si j' ose demander. La connaissance de votre bonté m' y encourage ; et il y a bien long-tems que je n' ai eu de nouvelles de ce que j' ai de plus cher au monde.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p117

à M Amelot, ministre et secrétaire d' état.
1 mai 1778.
Monsieur,
je crois vous devoir communication de la lettre que je prends la liberté d' adresser au roi, en la faisant passer par les mains de monsieur le comte de Maurepas, et de celle que j' écris à ce ministre. Forcé de le regarder comme le protecteur de mes ennemis, je le respecte trop du moins pour craindre qu' il étouffe mes réclamations dans la vue d' obliger son ami ; et j' ai cru que dans la triste nécessité de me plaindre de lui, je devais déposer entre ses mains mes représentations, afin qu' il pût me faire justice de son propre mouvement, s' il le jugeait à propos.
C' est à votre département que je devrais ressortir uniquement, monsieur ; mais, par des circonstances doublement malheureuses pour moi, il est trop vrai que la décision de mon sort ne dépend pas autant de vous que je le desirerais, persuadé comme je le suis de votre équité, qui ne vous permettrait surement point de me juger sans m' entendre. Ma défense est longue et compliquée, par la multiplicité des

p118

incidens et des prétextes dont on a embarrassé mon affaire, et je ne puis en entreprendre la discussion dans une lettre. Mais si vous daignez lire celles dont j' ai l' honneur de vous envoyer les copies, vous sentirez aisément que je suis ou un imposteur bien effronté, ou un infortuné très-cruellement opprimé.
C' est la décision équitable et régulière de ce point si important pour moi, que je desire uniquement ; je l' ai demandée mille fois, mais en vain : non-seulement on n' a point voulu m' admettre à répondre aux accusations dont on me charge, mais elles ne m' ont pas même été communiquées. J' ai répété sans cesse qu' on me calomniait dans des vues intéressées et perfides : j' ai offert et j' offre de le prouver. J' ajoute que je ne suis certainement point irréprochable : eh ! Quel mortel peut se vanter de l' être ? Mais que mes fautes sont exagérées ; que la plupart des imputations de mes ennemis sont contraires à la vérité ; que leur animosité est fondée sur des craintes qu' ils n' oseraient avouer ; que toutes les raisons qu' ils allèguent, au défaut des véritables, pour motiver

leur acharnement, sont des prétextes vains ; et qu' enfin la peine que je subis est infiniment disproportionnée à mes torts. Toutes ces représentations ont été vaines. Je recours à la justice de mon maître ; c' est mon unique ressource : puisse-t-elle ne m' être pas dérobée !

p119

Si vous croyez, monsieur, comme je n' en doute point, qu' il soit contre toute justice qu' un citoyen, quelque criminel qu' on le suppose, soit condamné sur cette supposition sans être entendu, daignez intercéder pour moi ; obtenez que je sois confronté à mes accusateurs, et instruit de toutes leurs imputations. C' est l' unique grace que je sollicite ; et je suis bien malheureux d' être obligé d' appeler *grace* , ce qui n' est que le droit de tous les hommes.
Je suis avec un profond respect, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Au roi.
Sire,
je suis français, jeune et malheureux : ce sont autant de titres pour intéresser votre majesté. Je porte un nom connu. Vos ancêtres accueillirent, il y a près de cinq siècles, ma famille, que la fureur des factions avait chassée d' Italie. Depuis ces temps reculés, mes pères ont obtenu des graces que leurs services seuls ont sollicitées. Leur sang coule dans mes veines, et je suis pénétré des sentimens qui les animèrent. Mais, par un enchaînement

p120

d' injustices, je me trouve enfermé dans une étroite prison, où je consume inutilement le printemps de ma vie, et où je la finirai sans doute, si je ne parviens à me faire entendre de votre majesté. Sire, ce n' est pas seulement la bonté de votre coeur paternel que je prétends intéresser ; je défère à votre équité un déni de justice que votre majesté ignore, et que sa délicatesse ne lui permet pas de présumer.
Mon père poussé par des conseillers violens, trompé par deux personnes également intéressées et perfides, est l' aveugle instrument d' une cabale domestique

acharnée à ma perte. Ami particulier du ministre qui a la plus grande part dans votre confiance, il a fait intervenir le nom sacré de mon roi dans une affaire qui n' a aucun rapport personnel à votre majesté, ni même à l' ordre public. M le comte de Maurepas, qui ne me connaît point, a cru mon père incapable de tromper, et sans doute aussi de se tromper. J' ai été frappé successivement depuis cinq ans de sept lettres de cachet, presque toujours accompagnées d' un ordre qui m' interdit toute correspondance. Enfin, on m' a plongé dans la prison d' état la plus secrète et la plus sévère, et j' y languis depuis onze mois. J' ai voulu prendre mon père pour juge dans sa propre cause ; il n' a pas daigné m' entendre, ou du moins me répondre. J' ai

p121

fait demander au ministre d' être confronté à mon accusateur, et ma demande a été inutile. J' ai prié qu' on mît sous mes yeux tous les griefs dont je suis chargé : vaines supplications ! Il faut que je m' accuse moi-même, et que je devine tout ce qu' on m' impute. Tout m' annonce une proscription absolue : ma mort civile est prononcée, sans qu' on daigne m' admettre à me justifier. Il ne me reste qu' un seul espoir, sire, c' est de mettre aux pieds de votre majesté mes très-humbles réclamations.
On représentera sans doute à votre majesté, que je suis un sujet indigne de ses graces ; mais je ne le suis pas du moins de sa justice : car c' est la dette des bons rois, tels que vous, sire ; et l' on ne peut sans une énorme injustice condamner un homme sans l' entendre. Jusqu' ici l' on n' a écouté que mes ennemis : est-ce un moyen bien sûr pour savoir ce que je mérite ou ne mérite pas ?
On dira peut-être à votre majesté que j' ai écrit, dès ma première jeunesse, des choses hardies sur le gouvernement qui a précédé son règne ; mais on n' ajoutera pas, sire, que je n' ai parlé de votre administration qu' avec le respect qui lui est dû ; que je ne me suis élevé que contre des maximes dont votre conduite est la critique la plus sévère. On ne vous dira pas sur-tout que

p122

les sujets les plus courageux sont toujours les plus essentiellement soumis.

On apprendra à votre majesté, vaguement et sans détails, que j' ai enlevé une femme qualifiée, et que j' ai fui avec elle dans le pays étranger.
L' accusation d' enlèvement est une calomnie, sire. Cette dame est venue me trouver : je n' étais pas même en France, lorsqu' elle en est sortie ; je n' ai pu ni dû lui refuser mes secours dans les malheurs que je lui avais attirés par une passion trop ardente. D' ailleurs, ce n' est point là la cause de ma détention. J' étais constitué prisonnier plus de deux ans avant cet événement ; et l' affaire, qui m' avait conduit dans un fort, était telle, que tout homme d' honneur à ma place s' y serait exposé comme moi. On la travestira peut-être aux yeux de votre majesté ; mais j' ai toute une province pour témoin de ce que j' avance, et les parens de ma partie seront les premiers à me défendre. Quant à ma sortie du royaume, je n' ai fait que suivre le conseil du ministre au département duquel je ressortissais alors. Ce fut un piège que mes ennemis tendirent à sa bonté. J' avais trop d' avantages sur eux en ce moment, et ils voulurent m' éloigner.
On alléguera des dettes que j' ai faites très-inconsidérément il y a plusieurs années ; mais on n' expliquera point à votre majesté

quelles circonstances m' y entraînèrent, et comment j' ai expié cette erreur.
Que n' ajoutera-t-on point encore, si vous ne daignez pas ordonner, sire, qu' il me soit libre de répondre, d' éclaircir les faits, de réduire les exagérations, de détruire les impostures ? On peut tout oser contre un malheureux contraint au silence. Il est sans doute des traits répréhensibles dans ma jeunesse ; mais on se garde bien de dire ceux qui me sont honorables ; on ne fait aucune mention des circonstances qui diminuent mes fautes, en excusant les unes et justifiant les autres. On punit des erreurs comme des crimes, parce que mon crime est d' exister, parce qu' on veut ma perte. S' il fallait être irréprochable pour conserver sa liberté, il est trop vrai, sire, que tous vos sujets seraient prisonniers.
Mais peut-être, sans entrer dans tous ces détails, se contentera-t-on de dire à votre majesté que ma famille craint le deshonneur que mon inconduite peut faire rejaillir jusque sur elle, et que ses larmes vous demandent, sire, de me soustraire à la sévérité de vos tribunaux. Celui qui vous parlera ainsi, vous dira ce qu' il croit : car il ne connaît

pas les vues de ceux qui prostituent votre signature pour opprimer un malheureux jeune homme qui n' a pu ni mériter ni démériter de votre majesté, et qui brûle de la servir. Il ne sait

p124

pas quels odieux succès les plus viles passions recueillent à l' ombre de son crédit. Mais pourquoi ne le sait-il point ? C' est, je le répète, parce qu' il ne veut pas m' entendre. Cependant, s' il est vraiment convaincu de mes torts, pourquoi ne m' écoute-t-il pas ? Il acquitterait les devoirs de la justice, sans crainte d' être forcé de désobliger son ami. J' ose supplier votre majesté de faire une réflexion bien simple, et dont les conséquences sont très-étendues. Quiconque ne craint pas la lumière, se montre au grand jour : mon père ne s' opposerait pas à ce que j' employasse tous les moyens d' une légitime défense, il n' enlèverait pas mes papiers, et ne me ferait point refuser ceux qu' il n' a pu enlever, il ne déroberait point la connaissance de mon sort à toutes les personnes intéressées par le sang ou par l' amitié à me sauver de ses vengeances, s' il n' était embarrassé de prouver ce qu' il avance, s' il ne craignait ce que je puis lui répondre, si la vérité ne lui était redoutable. Le motif de toutes les précautions qu' il prend, ne saurait être de me sauver de la sévérité des magistrats. L' ordre de votre majesté, qui me constitue prisonnier, suffirait à ce but, sans y ajouter tant d' injustices et de rigueur, pour ne pas dire davantage.
Mon père emploie son crédit pour me soustraire à la société, mais non pas pour

p125

me sauver un arrêt. Il ne redoute donc point cet arrêt qu' il a laissé prononcer ? J' ai été condamné par contumace, au même moment où l' on m' a arrêté en Hollande sur la réclamation de votre majesté ; ainsi l' on m' a frappé de tous les coups à la fois, en me garottant de manière que je n' en pusse parer aucun. Je ne sais ce qu' est devenu depuis ce funeste procès, puisque j' ignore tout ce qui se passe hors de l' enceinte de dix pieds quarrés qui est mon univers. Mais, quoi qu' il en puisse être, je supplie votre majesté de considérer qu' il est entièrement

injuste de me décider coupable d' après un jugement par contumace, et sur la simple assertion de mon père, et de me punir plus sévèrement que ne pourraient jamais faire les magistrats dépositaires de votre autorité pour juger vos sujets, puisque leur arrêt le plus rigoureux ne m' ôterait qu' une fois la vie, au lieu que je souffre une mort lente, qui durera aussi long-temps que peut le desirer la haine de mes ennemis.
Ce n' est pas tout, sire : mon sort, déja si cruel par la privation absolue de toute liberté et la nature de ma prison, est encore aggravé grace au ressentiment implacable de mon père. J' ai perdu ma protectrice naturelle, car ma mère gémit aussi sous les liens d' une lettre de cachet : mais enfin elle vit, au moins je l' espère ; mais je n' en

puis avoir la certitude. C' est un crime que de lui écrire ; c' est un crime que de l' aimer ; oui, sire, et l' un de mes plus grands crimes.
J' ai un fils, et tout moyen de savoir de ses nouvelles m' est interdit. En vain je demande, baigné de larmes amères, si cet enfant existe ; on veut que les plus dévorantes inquiétudes achèvent mon supplice.
Après un chagrin de cette nature, je ne parlerai point de ceux qui lui sont infiniment inférieurs.
Telle est la pénurie absolue où l' on me laisse ; tandis qu' on dispose arbitrairement de mon bien, sans travailler à l' arrangement de mes dettes, afin d' avoir toujours ce prétexte à alléguer contre moi.
On exagérera excessivement ces dettes ; on dira à votre majesté que tous mes revenus sont saisis, que ma subsistance est à la charge de mon père, qu' il se dérange pour payer ma pension alimentaire. Sire, ce sont autant de faussetés que je puis facilement démontrer. Mon père jouit de cent mille livres de rente : jamais je ne me suis ressenti de son opulence ; mais je n' ai nul besoin de ses secours.
Le paiement des intérêts de mes dettes n' absorberait pas le tiers de mon modique revenu.
Je ne prendrai pas la liberté de mettre sous les yeux de votre majesté tous ces détails longs et fastidieux. Je ne tenterai point de tracer dans cette lettre le tableau des vexations

de toute espèce que j' ai éprouvées, et des trames ourdies contre moi. Je me borne à vous supplier, sire, de rendre la connaissance de mon affaire à mes juges naturels, si le procès criminel intenté contre moi est la vraie cause de ma détention. S' il n' en est que le prétexte, daignez ordonner que mon père explique, sans ambiguité, pourquoi il s' acharne à ma perte, et que les lois prononcent entre lui et moi qui sommes tous deux citoyens. Les magistrats, dépositaires et organes de ces lois, ont le temps d' examiner ; c' est leur charge et leur devoir. Ils sont la conscience de votre majesté, si j' ose parler ainsi, et ne peuvent paraître redoutables qu' aux criminels et aux calomniateurs. Vos ministres, au contraire, surchargés d' affaires importantes, regardent les discussions particulières comme aussi frivoles qu' elles sont ennuyeuses. Quelles que soient leurs intentions, ils sont exposés à toute sorte de surprises, parce qu' ils ne peuvent entrer dans les détails qui seuls caractérisent les faits et constituent la vérité. Lire les mémoires d' un homme dont on n' est point obligé d' écouter les raisons, puisqu' on ne le voit pas, tandis que des gens accrédités et présens l' accusent, balancer les objections et les répliques, c' est une occupation à laquelle les malheureux qui gémissent dans des forts espéreraient en vain que des ministres pussent

se livrer. Hélas ! Sire, j' ose demander à mon maître quel est le délit d' un citoyen qui, ne pouvant recevoir sa condamnation par les lois, perd sa liberté par un ordre particulier. Et quel motif détermine votre majesté à me soustraire à mes juges naturels ? Aucun autre sans doute que la bonté de son coeur, qui ne voit dans la demande qu' on lui adresse, que la grace qu' il est toujours porté à accorder. Et voilà comme on surprend jusqu' à la bienfaisance des rois ! Mais, sire, vous serez bientôt détrompé, si vous daignez penser que la prétendue crainte de mon père, soit vraie, soit affectée, ne lui donne pas le droit d' ordonner ma mort civile ; qu' il est cruel de me punir aussi sévérement que je le suis, parce que mon père imagine que les lois me puniraient, si j' étais libre ; et qu' enfin une supposition ne saurait légitimer la condamnation d' un citoyen.
Si cependant vous ne jugez point à propos, sire, que mon affaire soit portée devant les tribunaux

réguliers, j' ose vous supplier du moins d' ordonner que je sois entendu, confronté et jugé par d' autres personnes que celles devenues en quelque sorte mes parties par le déni de justice dont je me plains.
Je dis confronté ; car mon père ne peut refuser avec justice de me communiquer ses griefs et de détruire mes réponses, puisqu' il invoque contre moi votre autorité. Je ne suis

p129

pas son esclave : il n' y en a point dans votre royaume. Nous sommes tous deux vos sujets : si mon père a des droits sur moi, j' en ai sur lui ; et nos devoirs, quoique différens, sont réciproques.
Enfin je suis homme, citoyen et père. C' est à tous ces titres que je réclame la protection de mon roi, et la propriété de ma personne dont il est le garant et le défenseur, et que je ne dois perdre que par un jugement légal.
Monsieur le lieutenant de police de votre ville de Paris, est le commissaire départi par votre majesté pour l' inspection des prisons d' état. Sa vigilance et son équité sont assez connues. Loin de prétendre me soustraire à sa jurisdiction, je vous supplie, sire, de l' autoriser à entendre mon père et moi ; et je souscris aveuglément au rapport qu' il fera, après avoir examiné nos raisons et nos défenses respectives. Mais, sire, tant que l' on n' écoutera qu' un de nous deux, personne au monde ne peut nous juger sans injustice.
J' ose demander encore à votre majesté, d' ordonner que les moyens de m' informer exactement et fréquemment des nouvelles de ma mère et de mon fils me soient accordés. Vous ne prétendez certainement pas, sire, que les prisonniers d' état, ou plutôt les habitans des prisons d' état (car je n' ai jamais eu le malheur de mériter la première de ces

p130

épithètes) à qui votre justice ou votre clémence laisse la vie, n' en aient que le souffle, et que je sois traité avec infiniment plus de rigueur que des scélérats aux familles desquelles votre majesté a daigné accorder leur grace, en les mettant à l' abri du glaive de la justice dans des forts, où ils jouissent de toutes les consolations, de tous les agrémens même que comporte la privation de la

liberté. J' en pourrais citer un grand nombre, et, graces au ciel, on ne m' y comptera jamais. Mon honneur et ma probité sont exempts de toute tache. Je défie les plus effrontés calomniateurs de prouver que j' y aie donné la plus légère atteinte ; (pardonnez, sire, cette expression peut-être trop vive d' un coeur froissé par l' indignation et la douleur ;) et si l' on me convainc de mensonge, je signerai volontiers l' arrêt de ma prison perpétuelle.
Sire, j' implore votre clémence, parce que je me reproche des fautes : je réclame votre justice, parce que je n' ai point commis de crimes, et qu' il est affreux de punir des erreurs de jeunesse comme des forfaits atroces. C' est rendre les hommes indifférens au crime et à la vertu, et leur faire desirer et chercher la mort comme l' unique remède à leurs maux ; car qui voudrait supporter les coups et les injures du sort, les torts de l' oppresseur, les dédains de l' orgueilleux, les outrages

d' un ennemi, les angoisses des inquiétudes les plus cruelles, les délais et les dénis de justice, lorsqu' il peut en un moment s' affranchir de tous ces intolérables fardeaux ? Daignez, sire, me sauver de mes persécuteurs qui m' ont fait trop de mal pour ne pas me haïr, et à qui ma perte serait trop utile pour qu' ils cessent d' y travailler. Laissez tomber un regard favorable sur un homme âgé de vingt-huit ans, plein de zèle et d' émulation, qui, enseveli tout vivant dans un tombeau, voit arriver à pas lents la stupidité, le désespoir, et peut-être la démence au milieu de ses plus belles années. On dit trop souvent que la perte d' un homme n' est rien pour un puissant monarque. Ah ! Sire, cette maxime funeste, également fausse et barbare, n' est pas faite pour le coeur honnête et généreux de votre majesté. Puissiez-vous ne consulter que lui pour prononcer sur mon sort !
Je suis avec le plus profond respect, sire, de votre majesté, le très-humble et très-obéissant serviteur et sujet,
Mirabeau fils.

à monsieur le comte de Maurepas.

Monsieur le comte,
si je n' étais pas très-persuadé de votre droiture,
je ne hasarderais assurément point la démarche que
je fais aujourd' hui : car enfin il ne tient qu' à
vous d' achever de m' opprimer en dédaignant mes
plaintes, ou en arrêtant mes réclamations ; mais
je ne saurais craindre une telle prévarication de
la part d' un homme généralement respecté par ses
qualités personnelles, plus encore que par sa
qualité de ministre du roi. J' ose donc me plaindre
à vous de vous ; et je vous supplie de ne point
vous laisser aller, en lisant cette lettre, à un
premier mouvement, ou, ce qui me serait plus
funeste, aux suggestions de l' amitié.
Il y a plus de cinq ans, m le comte, que je suis
frappé d' une lettre de cachet : il y en a quatre
qu' elle est maintenue par votre crédit, et qu' on
m' a traîné pour la première fois dans un fort ;
enfin je suis enseveli depuis onze mois dans une
prison d' état, où toute espèce de liberté et de
correspondance m' est interdite. Le prétexte

qu' on allègue aujourd' hui pour motiver une détention
si longue et si cruelle, n' est pas même spécieux,
puisque l' événement sur lequel il est fondé est
postérieur de plus de deux ans à l' ordre qui m' a
constitué prisonnier, et que je n' ai jamais pu
faire révoquer. Mais ce n' est point de cette
discussion dont il s' agit ici ; je n' entreprendrai
dans cette lettre ni ma défense, ni mon apologie. Je
vous représenterai seulement que depuis quatre ans
entiers, j' ai demandé mille fois qu' on daignât
m' entendre, que les accusations dont je suis chargé
me fussent communiquées, afin que je pusse examiner
et réfuter les preuves dont elles sont appuyées. Ce
ne sont pas des graces que j' ai sollicitées,
m le comte ; c' est une simple justice, que l' homme
le plus criminel a le droit d' attendre du juge le
plus inexorable et le plus sévère. C' est ce qu' un
superbe bacha, un cadi absolu, ne refusent pas aux
malheureux sur le sort desquels ils prononcent ! ...
cependant je n' ai pu l' obtenir.
M le comte, vous ne croyez certainement point à
l' infaillibilité de qui que ce soit au monde ; et
si vous supposez que mes accusateurs sont incapables
de tromper, au moins devez-vous soupçonner qu' ainsi
que tous les autres hommes, ils peuvent se tromper.
Pourquoi donc, j' ose vous le demander, pourquoi me
condamnez-vous ? Pourquoi m' ôtez-vous

p134

toute liberté ? Pourquoi me punissez-vous du supplice le plus lent et le plus cruel, sans écouter ma justification ou mes excuses ? Pourquoi traitez-vous un infortuné jeune homme, dont l' âge, la naissance, les malheurs, tout, jusqu' à ses fautes, qui décèlent plutôt encore une ame forte et courageuse qu' une imagination bouillante et enthousiaste, devraient vous intéresser ? Pourquoi le traitez-vous, dis-je, comme vous ne traiteriez point un de vos valets, que vous ne feriez pas renvoyer ou punir, sans l' admettre à se défendre ? Vous direz peut-être qu' on vous a rendu compte de mes lettres ? Ah ! Qui ne sait qu' un froid et insensible papier est jeté au rebut, ou du moins qu' il n' émeut ni ne persuade, au lieu qu' il faut bien entendre celui qui parle ? Tout fixe l' attention, tout peint alors : la vérité a son accent, et la physionomie son éloquence ; les objections aussitôt communiquées sont aussitôt répondues ; on résume en une heure ce qu' il faudrait rechercher dans cent lettres éparses.
D' ailleurs, m le comte, et ceci mérite votre attention, mes lettres ne renferment que la plus petite partie de ce que je puis opposer à mes ennemis, soit parce que je ne réponds qu' à ce que je devine, puisqu' aucun corps de plainte ne m' a été communiqué ; soit parce qu' un homme délicat et sensible

p135

recule aussi long-tems qu' il peut avant d' entrer dans certaines explications. Cependant, comme la défense de soi-même est de premier devoir, comme il s' agit de mon honneur et de ma liberté, comme je ne puis supporter plus long-tems le genre de vie que je mène, et que je suis très-décidé à en voir le terme de quelque manière que ce soit, je vous le déclare nettement, m le comte, que vous servez, sans le savoir, les plus viles passions et la plus odieuse cabale ; que mes accusateurs couvrent sous de grands mots d' horribles perfidies et des calomnies atroces. Aucune de ces épithètes n' est hasardée, aucune exagérée : je n' articule rien que je ne puisse prouver, et que je n' offre de prouver. Puis-je les défier plus formellement, ces ennemis qui m' attaquent dans les ténèbres, et n' osent se montrer au jour, parce qu' ils redoutent la lumière ? Oui, je les défie de lutter contre moi. Ce n' est

que par mon silence, ce n' est qu' en étouffant ma voix qu' ils triomphent ; avec quelque soin qu' ils aient soustrait tous ceux de mes papiers qu' ils ont pu atteindre, avec quelque ingénieuse ironie que, m' ayant dérobé tout ce qu' ils ont pu, ils me fassent refuser, grace encore à votre crédit, m le comte, tout ce qui a échappé à leurs recherches, ils n' ont pas si complètement réussi, qu' il ne me soit resté des moyens de dévoiler la calomnie et de déceler le calomniateur.

p136

D' après cette déclaration claire et précise, n' obtiendrai-je pas même, m le comte, la grace d' être admis à ce triste combat où il me faudra lutter contre un père ? J' ai fait ce que j' ai pu pour éviter cette extrémité cruelle. J' ai voulu prendre ce père si sévère et si prévenu pour juge dans sa propre cause. Je me suis borné à lui demander d' adoucir mon sort, de me donner quelque société, quelques ressources littéraires, quelques moyens de faire de l' exercice. J' ai accordé plus encore à sa haîne implacable ; j' ai offert de me bannir volontairement, d' aller même dans un autre hémisphère pour retrouver ma liberté. Il n' a daigné me répondre, ni peut-être me lire ; c' est ma mort civile qu' il veut ; c' est plus encore : mon crime, le plus grand de mes crimes à ses yeux, c' est d' exister ; et il sait très-bien que mon tempérament peut moins que tout autre résister long-temps à une vie absolument renfermée. Il faut bien que j' appelle de sa sentence, puisqu' il ne veut pas la révoquer. Il est père ; mais je suis père aussi : ses droits sont les miens : mes devoirs ne sont pas plus sacrés que les siens : je suis citoyen : je suis homme : on me doit donc entendre. Les ministres ne sont pas faits seulement pour trouver des coupables ; il est encore plus de leur devoir de secourir l' innocence ; et comment découvriront-ils la vérité, s' ils

p137

ne prêtent la même attention à l' accusé et à l' accusateur ? Il sera aisé de me convaincre de mensonge, si je mens. Ce père, ce père si éloquent, qui aura sur moi l' avantage de sa qualité de père, de son âge, de sa véhémence, qui se permettra tout,

tandis que je ne me permettrai rien, doit-il redouter une confrontation à laquelle il a dû s' attendre, lorsqu' il a invoqué l' autorité contre moi, puisque, de ce moment même, il est devenu ma partie ?
Mais enfin, m le comte, si, par des raisons que je ne puis deviner, vous jugez à propos de mettre en oubli cette lettre comme toutes les autres que j' ai écrites, souffrez que je me réclame de mon maître qui est le vôtre. J' ai l' honneur de vous adresser une lettre pour lui, que je vous supplie de lui remettre ; vous savez aussi bien que moi que tout sujet a droit de s' adresser à son souverain, et que tout ministre doit respecter cet appel.
Ah ! M le comte, daignez me faire justice sans remettre cet écrit qui paraîtra sous de très-défavorables auspices, si vous vous déclarez contre moi. Il me serait bien doux de vous devoir des remercimens plutôt que des reproches ; je révère vos vertus et vos lumières, et c' est à cause de cela même que j' ose vous dire que vous n' êtes point à l' abri de l' erreur. Ne savez-vous pas par votre propre expérience combien il est aisé de surprendre

les grands ? Votre longue disgrace en est une preuve irrécusable et frappante. Sacrifierez-vous aux suggestions de l' amitié un citoyen auquel on ne refuse pas des connaissances, ni même quelques talens, et qui a du moins toute l' émulation possible ? Sa jeunesse a été trop fougueuse, il l' avoue ; mais le feu des passions est souvent celui du génie ; et quand leurs plus grands écarts n' ont porté aucune atteinte à l' honneur, ils ne sauraient mériter une proscription semblable à celle que l' on a si légérement prononcée contre moi. J' ose dire qu' il est aussi inconséquent que rigoureux de me garotter au moment où ma vivacité, amortie par le malheur et le temps aux mains amollissantes, ne menace plus d' aucun excès, et ne me laisse que le ressort peut-être nécessaire pour valoir quelque chose.
M le comte, votre devoir, comme homme public, est sans doute de faire justice. Votre devoir, comme ami, ne serait-il point encore de vous défier des préventions de votre ami, et de les dissiper si elles sont mal fondées ? Avant qu' un nouveau règne vous appelât à de plus hautes fonctions, vous vous occupiez à remettre la paix dans les familles : pourquoi mutileriez-vous la mienne ? Mettez-moi donc à même de vous faire connaître la vérité, ce mot si redoutable pour les méchans, et si consolant

pour les malheureux. C' est-là ce

p139

que je demande avec le courage de l' innocence, avec la confiance que méritent vos vertus.
Je suis avec un profond respect, etc.
à M Lenoir.
11 mai 1778.
Je suis peut-être plus las, monsieur, de parler de mes affaires que vous de m' entendre : je sens combien ces détails que je trouve fastidieux jusqu' au dégoût, moi de la liberté duquel il s' agit, doivent importuner un homme aussi occupé que vous, et qui, malgré sa bonté, trouve pénible sans doute d' être distrait par les réclamations inutiles et monotones d' un prisonnier qu' il ne peut relâcher de sa seule autorité. Je laisse donc ces inutiles complaintes que je n' aurais pas tant multipliées si je n' eusse suivi que mon opinion, bien persuadé que ceux qui m' oppriment ont pris toutes leurs sûretés, aussi bien que tous leurs avantages ; je crois vous l' avoir déja dit, je n' ai jamais vu qu' on persuadât lorsqu' on était obligé de prouver ce qui est évident. On ne veut pas que j' aie raison, je n' aurai pas raison : on peut m' étouffer sans risque, on m' étouffera sans risque, et l' on se gardera bien de me mettre à même de faire partager

p140

le danger. Rien n' est si commode que de pouvoir être injuste impunément, j' en conviens. Ce sont les grands défenseurs *de la justice par essence, de la loi naturelle, de l' ordre, de la propriété* , etc. Et autres grands et petits mots qu' ils arrangent ensemble le plus gigantesquement qu' ils peuvent ; ce sont *les législateurs des rois,* les amoureux fous de l' humanité, ou *amis des hommes,* qui sollicitent et obtiennent ces injustices : j' en conviens encore... *quis tulerit gracchos de seditione querentes ? ...*
mais ce n' est pas de cela dont il est question ici. Je demande avec confiance ce qui ne dépend que de vous, monsieur, parce que j' ai éprouvé que vous êtes juste, et sensible, ce qui est bien meilleur que juste dans une place telle que la vôtre. Un sentiment naturel et honnête a droit de vous intéresser. J' en ai la preuve, et j' en recevrai

de nouvelles ; j' ose l' espérer. J' ai des raisons très-fortes de vous supplier que ce mois-ci ne se passe point sans que j' aye une lettre de mon amie, et sans qu' elle en reçoive une des miennes ; je vous en conjure par vos bienfaits passés, que vous ne voudrez pas démentir ou rendre inutiles. Si mes inquiétudes et mes affections ne vous eussent point paru justes et honnêtes, elles ne vous auraient pas touché. Elles n' ont point changé de nature, et n' en sauraient changer : ce qui vous intéressa il y a

p141

six semaines, a droit de vous intéresser encore. C' est donc au nom de vous-même que je vous adresse mes supplications nouvelles. Elles ne sont pas seulement le fruit du desir continuel de l' amour toujours avide ; elles sont en ce moment l' effet d' une inquiétude trop bien fondée. Quelque part où soit mon amie, dont je n' ai pas entendu parler depuis plus de deux mois, je vous demande un mot d' elle, daté et signé, et je bénis d' avance mon bienfaiteur. J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Au même.
24 mai 1778.
Pourquoi n' avons-nous, monsieur, qu' un idiome pour exprimer toutes les affections de notre coeur ? Qu' il serait heureux pour les honnêtes gens, qu' on distinguât, à des signes certains, la franchise de la duplicité, l' affectation de la vraie sensibilité ! Je ne puis vous dire quel bien vous m' avez fait. Il faudrait être dans mon coeur pour voir quels traits de feu y ont gravé vous, vos bienfaits et ma reconnaissance. Vous sauvez des malheureux

p142

du désespoir, en leur donnant la force de porter leurs chaînes, et d' attendre un avenir plus prospère. Puissiez-vous ne perdre jamais le bonheur que vous daignez ramener sur nos pas ! Puisse tout ce que vous aimez être pour vous une source intarissable des plaisirs les plus purs ! Je vous supplie, monsieur, de permettre que ma lettre parvienne à mon amie avant la fin du mois ; ce sera le gage le plus précieux de notre sécurité

mutuelle. La pauvre Sophie souffre, à ce que je vois : hélas ! Elle est si délicate et si sensible, elle n' était pas faite pour sa situation ! C' est une rose que le vent de l' adversité flétrit : elle exhale encore tous ses parfums, mais son coloris se fane. J' espère que ma lettre, où je lui ai montré plus de sérénité qu' il n' y en a dans mon esprit et dans mon coeur, la tranquillisera, et lui fera faire des réflexions utiles. Mais ce qui soutiendra, sur-tout, son courage et sa patience, c' est la continuation de vos bontés. Si la gratitude la plus sincère, la plus active, la plus ardente ; si l' attachement le plus vrai, le plus à l' épreuve, sont des titres pour les mériter, nous ne les perdrons jamais. Nous vous devons tout ; nous nous ferons gloire en tout temps de le dire : l' étude de notre vie sera de le reconnaître, et notre bonheur ne sera jamais complet qu' alors que nous y aurons réussi. Ah ! Monsieur, vous-même ne savez pas combien il

est vrai que nous vous devons tout, et quel droit vous avez sur nous.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Au même.
3 juin 1778.
Je conviens, monsieur, que rien ne doit être aussi humiliant pour un homme qui aurait, je ne dis pas quelque honneur, je dis quelque amour propre, que de voir ses principes avoués et publics, mis en opposition avec sa conduite, former le contraste le plus tranchant, surtout lorsque sa réputation n' est fondée que sur tout cet étalage de beaux sentimens. En conséquence, les extraits que je prends la liberté de vous adresser pour mon père, sont la plus cruelle des satyres, mais aussi la plus innocente : car, enfin, ce sont ses maximes et ses propres expressions que je lui rappelle ; et s' il a à se plaindre de quelqu' un, c' est de lui. Je n' ai même choisi que dans celui de ses ouvrages où il a été le plus retenu par le respect humain ; et sa véhémente *théorie de l' impôt* m' aurait fourni infiniment plus de passages analogues à mes vues. Peut-être penserez-vous

que c' est l' irriter inutilement que de lui faire passer cet écrit. Je ne suis pas de cette opinion, et voici pourquoi :
1 si mon père était seulement aveuglé par la passion, et qu' il restât quelque équité au fond de son coeur, il rougirait assurément, en voyant comment il a parlé de ces violences qu' il exerce aujourd' hui sur moi ; violences qu' il a déclarées en cent endroits, *abominables devant Dieu et les hommes : violences dont dix siècles offrent à peine,* selon lui, *une occasion juste et nécessaire ;* et cette réflexion pourrait le faire rentrer en lui-même. J' avoue que je ne compte guère sur cette ressource ; cependant elle est dans l' ordre des possibles ; et quoique je connaisse bien l' homme à qui j' ai affaire, je ne saurais concevoir encore, quand je lis ses ouvrages, comment il a eu le front de dépouiller le masque au point qu' il l' a fait.
2 deux ou trois phrases en jargon *économiste* , et deux ou trois choses flatteuses pour son orgueil, au moins quant à son esprit, feront passer les vérités dures que j' ai été obligé de consigner dans mes notes. Je vous assure que ces observations, bien plus hardies que ma lettre du premier mars, seront vues d' un oeil moins sinistre, grace à ce petit ingrédient, que ne le seraient les choses les plus nobles, les plus respectueuses, les plus touchantes, écrites dans un style simple, naturel et correct. S' il était susceptible d' être touché par

ce genre d' élocution, peut-être suffirait-il de l' apostrophe qui termine mes notes, pour remuer ses entrailles.
3 il sait que tout ce que je lui écris passe sous vos yeux. J' ignore, monsieur, si vous aimez tendrement les *économistes* , auquel cas vous êtes excessivement généreux ; j' ignore si vous estimez leur coriphée ; mais je ne crois pas qu' il s' en flatte. Or, vous êtes homme en place, fait, à tous égards, pour monter plus haut, et d' ailleurs à même, selon les circonstances qui peuvent n' être pas toujours aussi favorables à mon père, d' exposer la vérité que vous êtes digne d' entendre et capable de connaître. Cette considération peut lui faire garder quelque mesure.
4 enfin, quand j' aurai tenté auprès de lui toutes les démarches possibles pour rappeler la justice et l' humanité dans son coeur, si mes efforts sont vains, je n' aurai rien à me reprocher. Le reste de

scrupule involontaire et non raisonné, qui m' arrête encore en certains momens, sera dissipé ; et je profiterai de l' occasion, qui se présentera peut-être de vous voir, pour vous confier ce que l' on paraît avoir tant de peur d' entendre ; sauf à votre prudence, à votre justice et à votre bonté, à en faire l' usage qui vous paraîtra équitable et convenable. Cette époque sera décisive pour mon sort ; car vous êtes, en tout sens, mon unique ressource ; et j' avoue, de bien bon coeur, que

p146

vous êtes même le seul à qui je desire avoir obligation de ma liberté, ou, si cela est impossible, de l' adoucissement de ma détention. De tous autres, je n' attends que dureté, et ne demande que justice ; et je leur verrais exaucer mes voeux, que je ne leur devrais encore rien. Mais celui qui seul m' a secouru, lorsque tout le monde m' opprimait, qui, dédaignant les clameurs de mes calomniateurs, ne m' a point aveuglément jugé sur leurs imputations, et m' a donné des preuves si précieuses d' intérêt, avant que j' eusse pu les mériter, parce que mon titre auprès de lui fut mon infortune : celui-là est mon bienfaiteur, mon génie tutélaire, l' objet de toute ma reconnaissance et de mon attachement. Je peux lui demander des graces sans m' humilier ; et je le prie, comme je prierais un père chéri et vénéré... voilà, monsieur, l' exacte situation de mon coeur. Quant à ceux dont je dépends, je ne suis ni faux, ni complimenteur ; vous avez pu vous apercevoir que je ne prodigue pas les éloges, que j' entends comme un autre l' art des phrases formulaires qui ne disent rien, que je n' écris pas toujours, ni à tous, avec la même onction, et qu' enfin le malheur ne m' a pas avili.
Je reviens au paquet que je vous envoie ; daignez le faire passer à mon père. Ce petit recueil n' est intéressant que pour moi, et je n' espère pas que vous jetiez les yeux sur des

p147

notes, où mon unique objet est de mettre mon père en contradiction avec lui-même. Vous savez bien, sans les lire, qu' il ne faut pas juger des hommes par leurs livres, que la vérité est fille du tems, et non de l' autorité, et que l' *ami des hommes*

n' est pas celui de ses enfans.
J' ai l' honneur d' être, avec un respectueux dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p212

à Sophie.
24 juin 1778.
ô mon amie ! C' est le mois de mai qui m' a horriblement pesé. Ah ! J' étais aux abois ; et sans le secours de notre bienfaiteur, c' était fait de ma raison. Graces lui soient rendues : je tiens ta lettre, elle est là : elle a rendu du ressort à mon coeur ; je respire à présent ; et si je ressens un trouble universel, ce sont les palpitations de l' amour et du plaisir qui le produisent. ô ma Sophie, mon adorable Sophie ! Que j' avais besoin de ta lettre ! Que tu es tendre ! Que tu exprimes bien ta tendresse, alors même que tu es obligée de la contenir ! Elle donne la vie à mon coeur affamé d' amour, cette lettre délicieuse, quoique si triste. Oui, mon bonheur ! Je puise à la source de la vie, quand je reçois les assurances de ton amour ; et cette ingénuité touchante, cette inimitable simplicité, si énergique, si ardente, exalte au même degré tout mon être. J' oublie ma situation et la

p213

tienne, mes maux et les tiens, mes inquiétudes, mes craintes, j' oublie tout, jusqu' à nos malheurs : je t' entends, je te vois ; mais hélas ! Je veux voler dans tes bras, et l' illusion est détruite, et mes yeux retombent sur nos fers, et mes larmes inondent mon visage et mon sein : larmes salutaires cependant, adoucies par l' espérance que tes lettres entretiennent au fond de mon coeur. Ah ! Sophie ! Mon amour est le souffle de ma vie.
Cruelle amie ! Quel jour tu te rappelles ! ... ah ! Je ne serai pas si courageux ; je ne t' en parlerai pas, la plaie saigne encore. Hélas ! Nos coeurs étaient unis et confondus ; le glaive de la douleur les a divisés en deux parties... qui pourrait cicatriser une telle blessure ?
Ah ! Oui, puisque tu l' as compris, je l' avoue : les lettres que nos imprudences réciproques ont arrêtées,

m' ont causé bien du chagrin. Mais j' espère que nous sommes sauvés de cet écueil. Nous ne parlons plus que des sentimens si justes, si naturels, dont on comprend toute l' énergie, puisqu' on daigne compatir à nos inquiétudes. Qu' on efface ce qui pourrait déplaire, ce sera de nouveaux remercimens que nous devrons, puisque nous aurons une preuve précieuse qu' on veut nous accorder tout ce qu' on peut nous accorder. On a trouvé tes lettres longues ; hélas ! Les

p214

amans ont une optique toute particulière, apparemment ; je les vois si petites, si courtes ! Mais c' est ta faute, vois-tu, ma Sophie ? Avec ton caractère que l' on croirait échappé du sabbat, s' il n' était griffonné de la main de l' amour même, on est toujours dupe. On croit, tant il est menu, qu' il y a beaucoup ; et il n' y a presque rien. Les lignes sont si écartées, les mots si larges, que rien au monde n' est si hypocrite que ton écriture. Ah ! Que tu m' as rassuré sur le compte de mon enfant ! Elle entrait pour beaucoup dans mon inquiétude, qui avait tant et de si justes motifs. Mon amie, pourquoi pleures-tu, en me parlant d' elle ? Sont-ce des larmes de tendresse ? Pourquoi seraient-elles effacées avec tant de soin ? Tu as voulu me les dérober, Sophie : pourquoi ? Pourquoi, tout mon bien ? Ah ! Tu étais bien triste quand tu m' as écrit. Cependant la lettre que tu as reçue était non-seulement calme, mais encore gaie ; car il est certain que lorsque j' ai eu la preuve qu' enfin mes lettres n' étaient pas arrêtées, j' ai eu un sentiment de joie si vif, qu' il m' a réellement donné une teinte de gaieté ; et certainement mon style s' en est ressenti. Ne l' aurais-tu donc pas partagée ? Hélas ! Voilà bien des questions auxquelles tu ne répondras point ; mais je t' en prie, au nom de toi-même, c' est-à-dire, au nom de tout ce qui m' est cher et sacré, dis-moi toujours

p215

la vérité sur ta santé et celle de ta fille, quelque terribles que pussent être ces vérités. Eh ! Ne vois-tu pas que le seul garant de mon repos, est l' espoir que tu ne saurais me tromper ? ... cependant les détails que tu me donnes sur la petite sont

satisfaisans. Qu' elle me ressemble, puisque tu le veux : toujours sera-t-il que ton sang qui coule dans ses veines l' aura infailliblement embellie. Elle a sans doute aussi *mes beaux yeux* ! J' y consens, mon amie, et même que tu m' en parles, puisque cela te fait tant de plaisir. Peut-être passeras-tu pour un peu folle auprès des personnes qui m' ont vu ; mais cette folie est très-innocente. Ils sont bien tendres, ces yeux, s' ils ne sont pas beaux. Te souviens-tu, ô mon tout ! De la crainte qu' ils t' inspiroient, sotte, sotte fanfan ? Ah ! Tu t' es bien familiarisée avec eux ; mais tu as été fort long-tems qu' il semblait que tu craignisses quelque maléfice. Vraiment oui, amie, leur feu devait être contagieux ; je le savais bien, et voilà pourquoi je voulais que tu les fixasses : j' en suis venu à bout, à la fin : les tiens ont été punis de ta méchante timidité ; les vengeances les ont attaqués les premiers. Elles se sont très-multipliées, les vengeances...
ah ! Qu' en deux mots tu traces un plan d' éducation bien touchant ! Oui, Sophie, oui, c' est par le sentiment qu' il faut former, développer, élever l' ame des enfans.

p216

Hélas ! Une telle institutrice n' est pas réservée à ma pauvre fille... c' est tout de suite qu' il faut la raser (mon fils l' était à trois mois), et successivement à mesure que les cheveux reviennent : sa tête sera toujours propre, la transpiration point arrêtée, et elle aura une forêt de cheveux. Recommande qu' on la lave beaucoup, et toujours avec de l' eau froide : qu' on l' y plonge ; elle frémira d' abord, elle s' y plaira ensuite : rien ne renforce comme cela les enfans ; j' ai pour moi l' expérience et la théorie.
Ma Sophie, tu dois savoir que mon esprit est toujours à l' unisson de mon coeur ; ainsi, quand tu vois mon style aisé et facile, tu peux te tenir pour certaine que mon coeur est à l' aise ; que je suis content de ma Sophie-Gabriel ; que mon bonheur est pur. Une chose que tu peux croire, parce qu' elle est très-exactement vraie, c' est que je suis moins jaloux en absence qu' en présence, quoique je le sois toujours beaucoup ; et cette différence est une grande preuve de mon estime. En présence, l' amour l' emporte sur ma raison : un rien qui l' offusque, est un monstre, une hydre redoutable. Je voudrais presque que tes yeux n' eussent la faculté de voir que comme moi. En absence, où la

raison est comptée pour quelque chose, parce que
les sens sont moins émus, je suis si convaincu que
tu ne peux être que fidelle, et même constante ;
que mes droits

p217

sacrés dont tu es la dépositaire sont imprescriptibles,
et sous une garde inviolable ; qu' un coeur tel que
le tien, ne peut que chérir des devoirs si saints ;
qu' un amour tel que le nôtre ne peut être remplacé
par quoi que ce soit au monde ; qu' un être capable
de la passion qui nous embrâse, ne l' est pas d' une
perfidie ; que qui a goûté les délices dont nous nous
sommes enivrés, ne saurait trouver quelque saveur
dans un sentiment qui, pût-il être aussi actif, aussi
profond que le premier, ce qui n' est pas dans la
nature, serait toujours empoisonné par les remords :
tout cela se présente si distinctement à mon esprit
et à mon coeur, que ma jalousie en est très-émoussée.
Je ressens bien ses atteintes ; mais elles me
pressent sans me déchirer. C' est d' être aimé moins,
que je crains, et non pas de n' être plus aimé. Ah !
Ma Sophie, cette idée suffit pour m' oppresser.
Jamais, non jamais je ne consentirai à perdre la
plus petite partie de ta tendresse. Ce trésor m' est
nécessaire tout entier, et je périrais, si l' on m' en
ôtait la moindre partie.
J' ai eu une attaque assez vive de néfrétique
compliquée de fièvre. La crise était trop pressante
pour ne pas obéir à la faculté, et nos profanes
docteurs n' ont pas eu autant de respect que moi pour
tes *poreaux* . C' est pure envie de leur part,
chère Sophie ; mais je te promets d' en essayer avec
toute la vénération

p218

possible pour *l' ordonneuse* , si ce n' est pour
l' ordonnance . Pardon encore une fois de la
liberté grande que j' ai prise de me moquer de ta
recette avant *ta permission* ; c' est pour m' en
punir que tu mets aujourd' hui en jeu les Grandjean.
Ne sois pas si humble, ma Sophie ; ne donne point
à d' autres l' honneur de tes recettes. J' ai oublié
de te prier de m' en faire un recueil ; oui, mon
amie, un recueil, dont le titre sera : *recueil de
recettes de bonnes-femmes, par une jolie femme.*
je t' avertis cependant que l' on sera un peu étonné

que cette jolie femme qui devrait n' avoir rencontré sur son chemin que de brillantes santés, ait eu le tems de s' occuper si utilement des infirmités de la vie humaine. En conscience, ma fanfan, tu me dois quelque réparation dans ton discours préliminaire ; car enfin, on sait trop que tu as fait avec moi ton cours d' études, et je ne suis pas encore d' âge à avoir besoin de calendrier ni de recettes. Arrange le tout pour le mieux, mon amour bien chère ; mais ne prive pas plus long-tems ta patrie du fruit de tes travaux. J' espère que l' académie de... te donnera la survivance de ton père. On y aime beaucoup les gens experts en médecine, et je me souviens que le président de Bourbonne se défendait d' aller aux séances, de peur d' y être disséqué. Raillerie à part, ma chère amie, (car je

ne ris que du bout des lèvres, c' est-à-dire, de bien mauvaise grace), je me porte beaucoup mieux. Le tems est beau, et ta lettre va bien l' embellir encore. Tout invite à l' amour, tout porte la livrée du printems : tout fleurit, tout s' unit, tout s' enlace : nous seuls, nous seuls hélas ! De tous les amans, ne nous joignons que par la pensée, le desir et l' espoir. Mais enfin la belle saison répare les désordres de ma santé. Je me promène chaque jour ; c' est depuis 8 heures jusqu' à 9 du matin : c' est bien court ; mais je quitte sans regret le jardin, en pensant que je fais place à quelque malheureux compagnon de mon sort. Chère et tendre Sophie ! Tu voudrais marcher aux mêmes heures que moi : hélas, deux amans obligés de se quitter, se promirent de méditer chaque nuit à l' aspect de la lune, et de tromper ainsi l' absence par une conversation muette ! Ton idée est plus fine encore, parce que ton sentiment est plus tendre.
Quant à mes yeux, c' est l' excès du travail qui les affaiblit. Depuis la pointe du jour que je me lève, jusqu' à dix heures du soir, je lis ou j' écris sans aucune interruption, pas même l' heure des repas ; car, outre que j' y emploie à peine cinq minutes, je lis en mangeant : tu sais que c' est une ancienne habitude quand je mange seul. Les meilleurs yeux du monde ne tiendraient pas à ce régime, et les miens sont très-mauvais.

Pauvre toi ! Tu as l' histoire du signalement sur le coeur. Mais, mon amie, personne n' eut tort, pas même moi. On se trompe en voulant deviner, et on se trompe à son désavantage. Sans rancune, je t' en prie ; je suis beau, très-beau, puisque je te plais : ah ! Près de toi, je suis rayonnant d' amour. Avec cela l' on est toujours beau. Oui, mon amie, je le crois en effet, il est peu d' hommes qui vaillent Gabriel pour le coeur ; et c' est là ce qui touche : le reste séduit, et la séduction n' est pas plus durable que l' illusion ; or l' habitude détruit l' illusion.
Je puis donc inspirer et mériter de la constance ; mais aucune femme n' est capable comme toi de ce sentiment qui demande autant de courage et de raison que de tendresse, lorsque par des circonstances funestes tout conspire contre notre amour. Les ames vulgaires prennent les difficultés pour des impossibilités, et se croient dégagées de leurs devoirs, parce que les contrariétés ou la persécution les rendent pénibles : l' adversité est ta saison brillante ! Eh ! De combien peu de femmes, et d' hommes aussi, peut-on en dire autant ?
Te voilà donc encore trompée, trahie et calomniée ? Je devrais te gronder, car tu m' avais bien promis de n' être pas confiante. Mais je te plains seulement ; car je sais combien un bon coeur retombe aisément dans de telles méprises, et combien elles sont cruelles. Je t' en supplie, profite de cette nouvelle leçon,

et sur-tout dédaigne la calomnie. Ce sont des coups tirés de bas en haut, ils ne sauraient atteindre.
Quoi ! Sophie, des tracasseries de femme, et d' une femme que tu méprises, t' affectent ? Ne sais-tu donc pas qu' on a toujours tort avec les ingrats ? N' as-tu pas vu mille et mille fois travestir les faits les plus clairs et les plus notoires ? Et devais-tu être neuve à ce point ? Quelles horreurs n' a-t-on pas dites de toi et de moi à P ? Eh ! Qui les débitait ? Nos redevables en tous sens. Pour tout dire en un mot, Brugnière ne t' a-t-il pas assuré qu' on avait juré à lui et à l' ambassadeur de France que je te battais, que je me ruinais en filles ? Tu t' es mise bien en colère ; et moi j' ai eu la bêtise de m' indigner une seconde ; et la seconde d' après, j' ai ri. Tout cela a été écrit en France ; et tu sais bien que tout cela aura été soigneusement répété, divulgué, répandu. Qui le croira ? Des fous, des sots ou des fripons. Eh ! Que m' importe l' opinion de

telles espèces ? De même, ô mon amie ! Qu' y a-t-il de commun entre toi et certaines créatures ? Elles ont eu ta confiance ; on les croira. Quelle bêtise ! *j' ai eu la confiance de madame une telle, et voici ce qu' elle m' a dit.* -vous êtes un monstre, répond toute personne sensée, de trahir la confiance de madame une telle, et de vous en vanter : ainsi vous n' êtes pas croyable. Voilà le calcul le plus naturel qui se présente. Quoi ! Parce qu' un réfugié

français, après m' avoir bien volé, me voyant disparaître, et voulant faire sa cour à un inspecteur de police qu' il voyait chercher des renseignemens bien noirs sur mon compte, lui a fait des contes de moi aussi ridicules qu' odieux, je me désespérerai ! Quoi ! Parce qu' une femme galante que, dans la simplicité de ton coeur, tu croyais aussi sensible et délicate que toi, cherche à t' assimiler à elle pour pallier ses insolences et la honte de sa rupture, tu gémiras ! Ah ! Mon amie, nous avons tant de malheurs trop réels, pourquoi en chercher d' imaginaires ? Sois toujours toi ; ne te livre point à la douce et imprudente affabilité ; aye des connaissances et non des amies, dans un lieu si peu fait pour t' en offrir ; enveloppe-toi dans ta conscience, appelle au tems, dédaigne sur-tout les apologies, et tranquillise ta tête ; je dis ta tête, car je ne puis croire que de pareilles choses aillent jusqu' à ton coeur.
Quant à cette Julie qui fut autrefois tienne, et que sa naissance, son esprit, ses talens, et mille circonstances rendaient tout autrement intéressante et touchante, je vois que je l' ai trop bien connue. Heureusement je t' ai détrompée au temps ; je voudrais avoir réussi de même auprès de l' honnête homme qu' elle a si cruellement dupé.
Mon amie, ne cherche pas non plus à répandre tes principes. Que la tolérance soit

en tout ta religion. Tu pourrais bien avoir pris de moi le défaut très-grand, très-nuisible à soi même, de ne pouvoir entendre déraisonner de sang-froid. Je me suis fait plus d' un ennemi et j' ai usé mes poumons en m' efforçant de donner du sens à des buzes et de l' honneur à des coquins. Ne va pas suivre ce

mauvais exemple avec les femmes. Je te l' ai dit : en général, elles n' ont point de caractère : ce sont des arbustes charmans, faits pour porter des fleurs ; rarement on y rencontre des fruits ; et leur qualité dépend toujours de la greffe, qui rarement est bonne ; car il ne faut pas croire que notre sexe vaille mieux que le tien. Il est peu d' ames assez fortes pour n' avoir aucune notion de froideur en amour, soit qu' on l' appelle prudence, ou qu' on lui donne tout autre nom : et peut-être n' est-ce pas un mal, car tant de matières combustibles pourraient causer de furieux embrâsemens. Nous sommes notre univers, chère Sophie ; il n' est pas étonnant que nous ayons une langue particulière. Les autres ne peuvent concevoir nos transports. Nous avons cet avantage sur eux, que nous nous figurons aisément leurs plaisirs, qui ne sont qu' une partie très-subordonnée des nôtres. Il n' y a point de branche d' arbre qui n' offre dans ce mois-ci plusieurs couples d' amans de cette espèce. Laissons leur préférer leurs amours sans amour. Ils sont plus discrets et moins pénibles,

p224

à ce qu' ils croient. Ce sont des aveugles qui nient la couleur purpurine des roses, parce qu' ils ne peuvent la voir, et qu' en tâtonnant ils sentent leurs épines. Tu connaîs une chère dévote, qui prétend qu' un amant vraiment amoureux est un homme haïssable, parce qu' il est très-incommode, très-jaloux ; parce qu' il ne peut cacher sa passion, et que *la chère réputation* croule. Quand tu trouves de telles raisonneuses, appuie leur argument. Conviens sur ma parole qu' un homme en vaut rarement deux ; qu' ainsi un amant n' a nul droit de prétendre à des momens qu' il ne peut employer. Tu vois jusqu' où va ce raisonnement, auquel se réduit en dernière analyse la morale moderne de l' amour. Si un homme en vaut rarement deux, jamais il n' en vaut quatre, encore moins trente. Le ciel fait rarement des miracles, même pour les dévotes : l' esprit est fort, et la chair est faible : les accidens, dérangemens, cas fortuits, etc. Doivent être prévus ; il faut donc des ressources ; et plus elles sont multipliées, moins le public s' en aperçoit. Mais comme, si toutes les femmes étaient au même régime, l' autre sexe ne serait assurément pas assez nombreux pour les servir, prie ces dames d' être tolérantes : il y va de leur intérêt. Qu' elles laissent les femmes tendres, romanesques ou folles, comme il leur plaît de les nommer, qui n' ont de desirs que pour un objet, parce

que leur coeur n' est touché

p225

que pour un objet, qu' elles laissent ces femmes, dis-je, dont l' ame et les sens sont toujours d' accord, être dupes de leur passion et se borner à leur amant. Voilà le traité qu' il faut faire avec elles, ma Sophie, au lieu de les prêcher. Pour toi, retiens ces jolis vers :

Gertrude dès ce jour, plus sage et plus heureuse,
conservant son amant et renonçant aux saints,
quitta le vain projet de tromper les humains.
On ne les trompe point ; la malice envieuse
porte sur votre masque un coup d' oeil pénétrant :
on vous devine mieux que vous ne savez feindre ;
et le stérile honneur de toujours vous contraindre,
ne vaut pas le plaisir de vivre librement.

Mon amie si bonne, je voudrais bien que cette lettre te rendît un peu de sérénité, et qu' on te permît bientôt de m' en écrire une qui me rassurât sur la situation de ton esprit et de ton coeur. Chère enfant, tu es fort malheureuse. Hélas ! Tu sais bien que je le sens au moins autant que toi ; mais roidis-toi contre les désagrémens et les dégoûts inséparables de ta position. Dépends-tu du caprice, de l' insolence, des bavardages d' une de ces femmes qui sont tes compagnes ? Non sans doute. On m' a dit de ta part toute sorte de biens de celles sous la direction desquelles tu es. Assurément il n' a pas dû leur être difficile de t' apprécier et de te mettre à ta place. Je t' en conjure, ô mon amour ! Un peu de force d' esprit ; tu en as tant dans l' ame ! Serais-tu comme moi, dont

p226

la fermeté et le sang-froid sont à toute épreuve dans les grandes occasions, et que les plus petites contrariétés émeuvent quelquefois ridiculement ? ô Sophie ! Tu es si douce ! Si bienfaisante ! Si égale ! Si bonne ! Malheur à qui ne peut vivre avec toi ; mais ne te tourmente pas des sottises des autres. Hélas ! Notre misère nous suffit ; ne l' aggravons point par des riens auxquels nous ne devons que du mépris.

Si tu obtiens une permission pour que je t' envoie quelques-uns de mes manuscrits, je t' en ferai passer successivement quelques-uns ; mais il y en a qui ne

peuvent sortir de mes mains. Celui de ces ouvrages que je crois le moins mauvais, et qui peut être utile, sera dédié à notre bienfaiteur, si jamais je me trouve à même de le faire paraître. Quant à Tibulle et à Homère, je ne les continuerai qu' autant que je pourrai te les faire passer ; car c' est un ouvrage pénible et ingrat que des traductions ; et le plaisir seul de travailler pour toi peut m' y enchaîner, d' autant que j' ai un grand projet qui m' occupe tout entier. Avant que toute la vigueur de jeunesse soit éteinte, il faut du moins essayer de faire voir ce qu' on aurait pu faire. Au reste, je t' avertis que mon style devient de plomb, et que mon talent baisse précisément en proportion de ce que mon goût devient plus difficile ; ce qui n' est pas un médiocre tourment.

p227

Ma Sophie-Gabriel, je voudrais bien que tu m' assurasses bientôt que tu n' as pas de nouveaux chagrins ; ah ! C' est trop des anciens. Je voudrais retrouver dans ta lettre prochaine (tu vois que je compte sur les bontés de celui à qui nous devons tant) ce je ne sais quoi qui manque dans celle-ci, et m' inquiète sur la situation de ton ame. Hélas ! Tu ne peux qu' être triste ; mais, ma Sophie, ta tristesse ne devrait-elle point être un peu moins amère, lorsque tu écris à ton Gabriel ? Adieu, mon bonheur, mon bien, ma vie ! Je ne t' écris pas plus long-tems aujourd' hui ; non que j' aie reçu la même injonction que toi, (et je tâche que la simplicité de mes lettres fasse disparaître toute objection) mais parce qu' on attend, parce que je ne veux point retarder cet envoi, que je demande en grace qui te parvienne avant la fin du mois. Il me reste quelques momens que je dois à tous égards consacrer à celui dont la bienfaisance est notre unique ressource, et le seul fondement de notre espoir. Adieu, ma bien aimée. Je ne saurais te dire trop sèchement cet adieu ; car c' est sur-tout à la fin de mes lettres que je me crains. Hélas ! C' était à cet endroit que tu courais autrefois. Donne-moi de tes nouvelles bien exactes, marche beaucoup : des détails sur la santé de ta fille.
Est-ce anciennement que tu as consulté les Grandjean ? Tu m' as presque inquiété sur

p228

tes yeux ; mais apparemment tu me l' aurais dit. Sophie, Sophie, point de réticence sur tout ce qui intéresse la santé. (...).
Gabriel.
Lis le choeur du 2 e acte du *pastor fido* . Il y a des choses qui devraient se trouver à la fin de cette lettre.
Songe bien que si on rase ta fille, il faut que ce soit un chirurgien, la suture de son crâne n' étant point fermée, et les enfans étant fort mobiles.
à M Lenoir.
29 juin 1778.
Je ne sais par quel hasard ; monsieur, malgré mes avertissemens réitérés et ceux de M De Rougemont, on a porté le mémoire des médicamens que j' ai pris ici, depuis que j' y suis, sur le compte du roi. Ce mémoire monte à plus de cent pistoles. Ce petit tour de passe-passe me serait fort indifférent, s' il ne me regardait pas : je suis revenu de la manie d' être le Dom-Quichotte de la droiture : le roi est riche ou devrait l' être, et on lui en fait bien payer d' autres ; ainsi il pourrait supporter celui-là. Mais, monsieur, je ne crois pas d' abord qu' il me convienne d' être

aux frais du roi. J' ai été aux coups de fusil pour lui sans solde ; je mourrai probablement dans ses prisons, et je desire que ce soit aussi sans solde. D' ailleurs, monsieur, j' ai un intérêt plus pressant encore pour réclamer contre cette indécente irrégularité. Mon père s' est chargé de payer, à part de ma pension, les frais de santé, parce qu' on lui représenta qu' avec 600 liv je pourrais à peine me vêtir en burre. D' après cette convention, il a tout lieu de croire que ce qu' on pourrait lui dire du dérangement de ma santé est un conte ; car il sait bien qu' ici comme ailleurs, on ne vit ni on ne meurt pour rien. Peut-être sera-t-il moins incrédule quand il lui faudra payer 40 ou 50 louis pour médicamens, et comprendra-t-il qu' il pourrait ou me tuer ou me faire vivre moins chèrement ; car enfin je lui coûte ou dois lui coûter ici près de 4000 liv. Je me réduis volontiers à moitié, s' il veut m' accorder ma liberté, ou l' adoucissement de mon esclavage. Vous ne sauriez croire, monsieur, combien l' opération de la soustraction paraît touchante à mon père. Cet argument est de tous celui qui l' attendrira le plus vîte sur mon sort, si tant est qu' il puisse être attendri. Je vous supplie donc

d' ordonner que les comptes passés, présens et à venir, soient remis à mon père, sauf la restitution du double emploi à qui il appartiendra. Je vous supplie aussi de charger M De Rougemont de me dire ce

p230

qu' il vous aura plu ordonner à cet égard.
Il y a six semaines, monsieur, que je n' ai reçu de nouvelles de mon amie ; je vous en demande avec instance et espoir, parce que cela dépend de vous. Que les autres me traitent comme un insecte qu' on écrase sans remords ; mon coeur me dit bien haut que je m' abaisserais cruellement de les prier, et que je m' épuiserais vainement en efforts pour les fléchir. Mais celui dont je tiens tout jusqu' ici, et dont je ne démériterai jamais, parce que tout mon desir est de lui plaire et de lui témoigner ma gratitude, recevra toujours mes demandes avec indulgence et bonté : ainsi j' insiste avec confiance et sans crainte.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M Lenoir.
18 juillet 1778.
Vous m' avez fait goûter aujourd' hui, monsieur, les plaisirs délicieux que peuvent donner la passion la plus tendre et l' amour paternel réunis. Croyez que toute l' activité de mon ame n' a pas été tellement employée à savourer ces innocentes jouissances, que l' idée

p231

du bienfait et le sentiment dû au bienfaiteur ne se soient mêlés à mes autres affections. En versant des larmes sur la lettre de mon amie, en jonchant de baisers le portrait de ma fille, je n' ai pas cessé de former des voeux pour l' homme sensible qui trouve, au milieu de tant d' occupations, et dans une place qui nécessite la sévérité, les moyens de concilier ses devoirs d' homme public, et les penchans de son coeur pressé du besoin d' obliger ; le temps d' accorder des faveurs si précieuses aux malheureux, et l' art de les embellir de tout ce qui peut les rendre plus touchantes. Vous avez mis ma fille dans les bras de sa mère, et ce moment de bonheur l' a dédommagée d' un an de peines... ah ! Voilà, de tout ce que j' ai

reçu de vous, ce qui m' a le plus attendri. Vous daignez m' envoyer le portrait de ce cher enfant... homme bon par excellence, qui me soutenez au milieu de l' orage terrible qui m' agite, qui peut-être me conduirez au port, qui du moins me sauvez de la haîne de la vie et de celle de mes semblables, que ne puis-je arroser vos mains des larmes les plus douces que la reconnaissance ait jamais fait répandre ! ... le respect d' un fils, le dévouement sans bornes d' un bon frère, l' enthousiasme d' un être honnête pour celui à qui il doit plus que la vie, voilà mes sentimens pour vous. Permettez que je ne souille pas cette profession de foi si vraie, si naturelle,

p232

et d' autant moins bien exprimée qu' elle est mieux sentie, par une formule bannale et mensongère que je serais forcé de donner à l' homme de votre état que je mépriserais le plus, aussi bien qu' à vous pour qui je sens la vénération la plus tendre. Quand je serai moins ému, je me conformerai à ce que prescrit l' usage. Aujourd' hui je ne veux et ne puis vous parler que le langage du coeur.
Mirabeau fils.
à Sophie.
19 juillet 1778.
Chère amie, que n' ai-je donc mille vies à déposer à tes pieds ! Que ne puis-je, que ne puis-je, hélas ! Te regarder du moins ! Mes yeux te diraient ce qu' il m' est impossible de t' exprimer... Sophie-Gabrielle ! J' en ai donc deux ? Oui, elles sont là : elles partagent mes caresses et presque mon amour. ô intention délicieuse ! Ah ! Ce don du coeur, ce gage si cher de ta tendresse ! De quelle reconnaissance il me pénètre ? ô Sophie adorée ! Que m' est l' univers entier auprès de mon amie et de ma fille ? Idoles de mon coeur, vous qui concentrez toutes les puissances de mon ame, ah ! Quand pourrai-je vous réunir de même dans mes embrassemens ?
Je me désolais, ô ma Sophie ! Quoi, me disais-je, cinquante-six jours sans une lettre !

p233

ô mon bienfaiteur ! Vos bontés nous sont-elles ravies ? Nos soupirs se perdent-ils dans les airs ? Les larmes de Sophie, qui plus douces que l' ambroisie, quand

l' amour les faisait couler, étaient si avidement recueillies par mes lèvres brûlantes ; ces larmes que je voudrais, au prix de tout mon sang, boire ou sécher, coulent-elles inutilement pour moi ? ... téméraires murmures ! Par quelle précieuse condescendance il devait me payer des rigueurs de l' attente ! M De R est monté ce matin ; il avait un tableau sous le bras : mon coeur battait bien fort : je devinais, ah ! Oui, je devinais ce qui m' était destiné ; mais je n' osais le croire ; et quand je l' ai vue, cette image d' une autre toi-même, quand la lettre toute d' amour qui l' accompagnait m' a été donnée, j' ai presque perdu le sentiment et la raison... grâces te soient rendues, ô Sophie unique en tendresse ! Pour ce portrait, pour ces cheveux, pour cette lettre. Tu l' as donc vue, cette enfant ? Tu l' as pressée contre ton coeur ? Tu lui as parlé de son père ? Hélas ! Elle ne t' entendait pas ; mais j' ai été de moitié de toutes tes caresses : jamais tu ne m' aimas mieux qu' en cet instant... ô ma fille, ma fille bien-aimée, si tu savais comme je t' adore ! Si tu savais ce qu' est pour moi la fille de ta mère ! J' ai cru connaître la tendresse paternelle... insensé que j' étais ! C' est de l' amour que dérivent toutes les affections de

p234

l' ame... et tu dis qu' il n' est point de plaisirs pour Gabriel ; ah ! Le plus doux des tiens m' est refusé sans doute ; celui de pouvoir causer à ce que j' aime d' aussi touchantes surprises. -oui, elle me ressemble, en vérité ; oui, c' est cette figure ronde et presque bouffie que j' avais ; car elle s' est rudement alongée ici. Ce sont ces certains yeux couchés, que, sur mon honneur, je ne saurais appeler *beaux* , dusses-tu me battre ; mais qui, enfin, disent assez bien, et quelquefois trop bien, tout ce que sent l' ame qu' ils peignent. C' est cette bouche, je ne sais comme, mais qui ne proféra jamais que la vérité à tous ceux que j' aime et que j' estime, et que l' amour a sans doute embellie quelquefois. Mais le front, ce trait si caractéristique, et peut-être celui de tous qui fait le plus à la beauté de la forme, est le tien ; et ce bas de visage qui contribue tant à la physionomie, qui est plus susceptible que tout autre trait de grâces et d' élégance, il est à toi, tout-à-fait à toi. Ta tendresse respire déja dans ces yeux que tu as fait grandir pour me séduire : ils me disent combien je suis aimé ; ils vont déja au coeur. Ils sont si doux, si traînans, si modestes ! Ce sont les tiens

qu' on a dessinés ; mais en les couchant pour me tromper. Et ce nez est déja malin ; je ne sais ma foi où elle l' a pris. Tu as celui de Roxelane, et ce n' est pas celui de ma fille : le mien ressemble beaucoup à celui de la maîtresse de Salomon,

p235

puisqu' elle l' avait comme la tour du mont Liban ; et ce n' est pas, dieu merci, celui de Gabriel-Sophie. Somme tout, elle est jolie, et trop jolie assurément pour me ressembler ; et cependant elle me ressemble : c' est parce que tu lui as donné tout ce qu' il fallait pour raccommoder tout ce qu' elle a pris de moi... mon amie bonne, il est une autre petite Sophie, qui, à te dire vrai, n' a pas fait de grandes caresses à sa compagne : hélas ! Elle sent bien qu' elle n' est plus que *Sophie tout court* ; mais aussi elle te ressemble tout-à-fait celle-là. Que ne peut-elle apprécier ce bonheur ? Les cheveux de ma fanfan sont très-noirs pour son âge, et elle a de qui tenir ; j' espère qu' elle aura su prendre la même couleur pour ses yeux, ses cils et ses sourcils, et que tu auras relevé tout cela en lui prêtant ton teint. Au reste, Gabriel-Sophie est une grande fille ; la taille ordinaire d' un enfant qui vient de naître est de 18 pouces. Dans la première année, à peine doit-il grandir de 6 ou 7. Elle n' a pas sept mois, et elle a 23 pouces. Je t' assure qu' elle est très-grande, et c' est encore une ressemblance avec sa maman.
Je suis très-content de tout ce que tu me dis de sa santé. Voici le moment critique, si elle pousse des dents, et je desire bien ardemment que les chaleurs se passent sans cette éruption ; mais à tout événement le

p236

téton de la nourrice est le remède presque unique. Si la gencive devenait trop rouge et trop gonflée, si l' inflammation se déclarait accompagnée de tous les symptômes qui ne sont que trop capables de donner la mort, qu' on ne balance pas un instant, pour prévenir les accidens, à couper la gencive sur la dent. Au moyen de cette petite opération qui n' est rien, la tension et l' inflammation de la gencive cessent, et la dent trouve un libre passage. Mais, au nom de l' amour et de la raison, point de recette

de bonnes-femmes ; point de topique, de poudres, et de toutes ces bêtises irritantes, exactement bonnes à rien, si ce n' est à tourmenter et tuer l' enfant. Tu m' as mis en colère avec tes dissertations. On a eu raison de te dire qu' il était impossible d' obtenir des nourrices absentes autre chose que leur routine, et j' ai éprouvé combien cela était difficile, même en présence ; mais demande un peu aux valeureux champions des vieilles sottises, s' ils ont lu dans le livre du destin, ou plutôt des possibles, comment se porteraient les hommes, s' ils étaient bien et vigoureusement élevés ? Et s' ils n' y ont pas trouvé ce chapitre, pourquoi décident-ils *que nous ne nous en portons pas plus mal pour avoir été mal élevés ?* en effet, le quart de nos enfans meurt dans la première année, plus d' un tiers périt en deux ans, et au moins la moitié dans les trois premières années ; ne

p237

voilà-t-il pas une belle preuve de la bonté de notre méthode ? Notez, s' il vous plaît, excellente raisonneuse, que nous sommes les seuls êtres soumis à cette mortalité terrible, et qu' ainsi elle est purement due à nos erreurs. Et notre jeunesse, comme elle est belle et forte ! Ce sont tout autant de spectres dorés vieux à trente ans. Qu' on voie en Suède, en Danemarck, en Pologne, dans tout le nord, en Angleterre, dans tout le reste du monde enfin, où l' on n' élève pas les enfans comme dans une petite moitié de notre Europe, où l' on est parvenu à dégrader l' espèce humaine en la garottant au physique et au moral ; qu' on voie, dis-je, si les enfans y sont emmaillotés et craignent l' eau. Eh bien, il n' est pas un de ces hommes agrestement éduqués qui n' assommât en jouant huit ou dix douzaines de nos talons rouges, et autres valets de cour ou badauds de ville ; et si moi, qui te parle, me sens bien la force d' en renverser quelques bataillons en soufflant dessus, c' est que la vie dure que j' ai menée, et les exercices violens que j' ai aimés (nager, chasser, escrimer, jouer à la paulme, courir à cheval) ont réparé les innombrables sottises de mon éducation ; et ta fille assurément ne fera rien de tout cela... mais nous voilà tous... eh oui, nous voilà, 1 la moitié de ce que nous devrions être ; 2 nous voilà rachitiques, faibles, malingres, bossus ; quelques plançons

p238

sont échappés droits et sains ; y a-t-il beaucoup de raison et de tendresse à risquer ses enfans à cette hasardeuse loterie ? -j' aime tout-à-fait aussi le *soutenement des reins par un corps* ... je te prie d' examiner si les petits chats, chiens et autres animaux, sont soutenus par des corps de corde ou de baleine, comme tu l' entendras. Eh bien, par ma foi, je n' en ai point vu de bossus ; et nos belles dames qui, en vérité, aiment ordinairement beaucoup mieux leurs petits chiens que leurs enfans, ne manqueraient pas d' emmailloter ceux-là, comme on fait de ceux-ci, si l' expérience n' avait prouvé qu' ils se trouvent mieux de la liberté... voilà une et deux trop grosses balourdises pour que j' aie pu te les passer ; je te fais grace de bien d' autres ; mais franchement tu n' as pas le sens commun ; mais pas... pas... l' ombre... à-peu-près autant de raison ; d' ailleurs, beaucoup *d' érudition* et d' esprit, que puisse le ciel te conserver pour ton ingrate patrie ! Sur le tout, madame, lis M De Buffon qui en sait au moins autant que toi et les autres ; lis le grand Rousseau (tu entends bien que ce n' est pas du faiseur de vers que je parle), lis son magnifique *poëme* d' émile ; cet admirable ouvrage, où se trouvent tant de vérités neuves. Laisse les fous, les envieux, les bégueules hommes et femmes, et les sots s' en moquer, et dire que c' est un homme à systême. Il est trop vrai

p239

que vu notre dépravation, tout ce qu' il propose n' est pas faisable, et en vérité, il n' y a pas là de quoi nous vanter ; mais la partie de son ouvrage qui traite de l' éducation physique et de celle du premier âge, n' est point dans ce cas, et c' est là où tu trouveras les vrais principes.
Pourquoi donc, ma Sophie, crains-tu que je te reproche tes *idées de mère* ? As-tu quelque-fois vu ton Gabriel s' abîmer dans des raisonnemens arides, lorsqu' il ne fallait que sentir ? Oh non, non ; je ne suis pas si froid, et tu devrais le savoir. Les illusions de la sensibilité me sont trop chères ; et moi aussi, j' aurais vu sourir ma fille, j' aurais senti palpiter son petit coeur, et ses caresses répondre aux tiennes ; j' aurais repoussé comme toi la réflexion qui se serait opposée à une si douce méprise.
Tu as d' autant mieux fait, mon cher amour, de ne pas refuser un service qui devait nous faire à tous deux tant de plaisir, que tu as prouvé en

l' acceptant combien tu étais incapable de ressentiment et de fiel ; car on ne reçoit que de ceux à qui l' on a pardonné. Cette jeune personne a réparé ses torts par cette offre obligeante qui en est un aveu tacite. Il eût été plus honnête de les déclarer ouvertement. Quoi qu' il en soit, ma Sophie, je ne te reprocherai jamais cette facilité cordiale et naïve que t' a donnée la nature, et

p240

qui te porte à mettre soit dans la conversation, soit dans les procédés, tout le monde à ton niveau. J' ai le même penchant, et je n' ai encore trouvé personne qui à la longue n' en abusât. Ils sont très-rares ceux qui ont assez de délicatesse et de modération pour sentir que lorsque leurs supérieurs veulent bien oublier qu' ils le sont, c' est un motif de plus pour que les inférieurs s' en souviennent. Assurément je ne suis pas haut (quoique fier, sur-tout dans l' infortune) parce que j' ai toujours voulu et espéré valoir mieux par mon personnel que par mes parchemins ; mais je vois que le plus souvent on prend de l' affabilité pour de la familiarité. J' ai cent et cent fois, par-tout et en tout temps, été témoin de cette méprise de jugement. Je m' y suis toujours exposé, et probablement je m' y exposerai toujours. En vérité, ma Sophie-Gabriel, tu as un sot ami, bien incorrigible à certains égards ; et cependant, tu l' aimes bien : d' où je conclus qu' il vaut mieux que quelques autres. C' est ce que je me dis toujours pour me raccommoder avec moi-même : *il faut bien que tu aies un prix, puisqu' elle t' évalue si haut ;* et, soit que l' amour propre s' enveloppe sous ce masque, soit que l' amour embellisse cette illusion, elle me console et m' adoucit le tableau de mes imperfections, sottises, erreurs, etc. Tu n' es pas si riche en ce genre, à beaucoup près ; ainsi tu as bien

p241

des droits à mon indulgence. -oh ! Non, ne me déguise rien, ne me dérobe jamais ta tristesse : eh ! Pourquoi affecterais-tu une manière d' être si cruellement démentie au fond de ton coeur ? Hélas ! Pourrais-tu me tromper ? Ne sais-je pas par ma propre expérience, combien tu paierais chèrement cette

fausse tranquillité ? -je te sais bon gré de renoncer
au laurier académique dans le respectable lycée où
M De Ru trouvait fort mauvais que j' entrasse,
même comme spectateur. Ah ! Qu' il soit tranquille ;
je ne serai jamais ni de celui-là, ni d' aucun autre ;
je me le suis bien juré. Mais que tu es cruelle
envers ton *ingrate patrie* ! -ma santé,
puisqu' il en faut parler, a été fort mauvaise depuis
ma dernière lettre. J' ai eu des crises cruelles :
tout va mieux ; je passe deux ou trois heures par
jour dans le bain ; mais la vie renfermée augmente
beaucoup mes dispositions naturelles à cette
terrible maladie. Je ne t' en parlerais pas comme cela,
si je ne me sentais assez bien maintenant ; ainsi
sois tranquille, je t' en prie. Les maux du coeur ne
sont pas du ressort de la faculté, et ce sont les
plus cruels. L' amour en est le seul médecin, et ce
n' est que par toi qu' il peut l' être. Il faut, quand
il veut me guérir, qu' il me donne un *bacio* ou
une lettre. Qu' il choisisse ; oui, qu' il choisisse,
hélas ! Car on ne me laissera sûrement pas choisir.
ô ma Sophie ! Voudrais-je d' un *bacio* ,

p242

d' un *solo bacio* ? Oui, s' il ne devait jamais
finir ; mais sans cela, ce serait une cruelle
faveur ; tes lettres valent mieux, et notre digne
et vertueux et sensible bienfaiteur me donne la vie,
me rend la santé en m' en envoyant. -chaque matin,
je cause avec toi de huit à neuf heures ; car je
sais que tu marches avec moi. Quant à la belle
étoile que tu m' indiques, c' est assurément le plus
brillant des signaux. Mais je t' avoue que mon
horizon est trop court, et ma lucarne trop étroite
pour l' apercevoir. Cependant je vois passer des
vivans, qui après tout ont plus de rapport à nous
que les étoiles : j' entends du bruit, c' est une
distraction ; et tous mes compagnons d' infortune ne
sont pas si heureux à beaucoup près. Toi qui es si
fière d' avoir appris l' astronomie de M De La
Lande, et qui, depuis le signe de M De
Coeur-Du-Roi, jusqu' à Syrius, connais tout au
ciel, je ne te crois pas si savante en mythologie ;
écoute ces allégories-ci. L' amour était fils de
Mars et de Vénus, disait Simonide : tu vois bien
que ce n' est pas là le nôtre ; c' est celui des
garnisons. Selon Alcméon, il naquit de Flore et
de Zéphir : c' est bien joli ; mais Flore se fane
trop vite, et Zéphir a des aîles. Platon l' a dit
fils de la pauvreté : voilà le dieu des filles de
l' opéra. Hésiode, du Chaos : que les ambitieux

l' adorent. Mais Sapho, la tendre Sapho, faisait
l' amour fils du ciel

p243

et de la terre. Ah ! Sophie, voilà le nôtre :
l' union des ames, les délices des sens, c' est là la
volupté : double jouissance vraiment céleste, gage
éternel de notre fidélité.
*on fait facilement des amis dans les endroits où
tout le monde est mal, lorsque l' on est un peu
mieux que les autres.* cette observation profonde
et touchante a été jusqu' à mon coeur. Rien n' est plus
vrai, plus honnête et mieux senti, ô mon adorable
amie ! Et je t' avoue que si quelque chose me console
de la solitude vraiment assommante où je suis plongé,
c' est l' idée qu' elle me sauve des chagrins et des
imprudences ; des chagrins, parce que ceux des autres
prisonniers me navreraient le coeur si je
communiquais avec eux, et j' ai bien assez de mon
propre fardeau ; des imprudences, parce que
l' infortune exalte la sensibilité, et rend
excessivement confiant. Je souffre beaucoup d' être
seul : mon corps et mon esprit s' usent par des
efforts et une tension continuels ; mais je suis à
l' abri des indiscrétions, des tracasseries, des
perfidies, et je n' ai pas l' occasion de me
compromettre pour les autres, ce qui a toujours été
mon écueil ; mon amie, nous ne changerons pas nos
coeurs ; nous ne le voudrions pas, quand nous le
pourrions ; ainsi nous serons éternellement exposés
aux mêmes piéges. Veux-tu que je te donne l' unique
boussole qui me paraisse pouvoir nous guider avec
quelque

p244

sureté ? Les honnêtes gens ont des défauts : ils
peuvent être étourdis et faire des sottises, quoiqu' ils
ne soient jamais des sots ; mais ils ont des
procédés droits et simples qui les caractérisent, et
auxquels on les reconnaît. N' en juge plus que par ce
signalement. Puisses-tu en rencontrer ! Hélas ! Les
yeux les plus perçans sont quelquefois bien faibles,
ou plutôt le coeur trouble la vue dans les momens
où l' on aurait le plus besoin qu' elle fût nette. Mais
que l' expérience, la malheureuse et funesteque tu
as si chèrement payée, serve à te resserrer le coeur
pour certaines gens ; car il s' est bien mal trouvé

de son excessive facilité dans les circonstances les plus importantes de ta vie. Les st B les C les B les V sont des exemples qui ne sortiront pas de ta mémoire. Mon histoire, qui y est toujours présente, t' en offrira une foule d' autres qui ne sont pas moins frappans ; et après tout tu trouveras en y réfléchissant que l' équité exige cette circonspection, sans quoi les lois mutuelles du commerce de la vie seraient un criant monopole... Sophie, voici comme les anciens peignaient la calomnie. On voyait dans un tableau d' Apelle la crédulité avec de longues oreilles tendant les mains à la calomnie qui allait à sa rencontre : la crédulité était accompagnée de l' ignorance et du soupçon, sous la figure d' un homme agité

p245

d' une inquiétude secrète, et s' applaudissant tacitement de quelque découverte. La calomnie au regard farouche secouait une torche de la main gauche, et de la droite elle traînait par les cheveux l' innocence sous la figure d' un enfant qui prenait le ciel à témoin de son infortune. L' envie la précédait, l' envie aux yeux perçans et au visage pâle et maigre. Elle était suivie de l' embûche et de la flatterie. à une distance considérable on apercevait la vérité qui s' avançait lentement sur les pas de la calomnie, conduisant le repentir en habit lugubre... ô mon amie, que cette peinture sublime est effrayante, et qu' elle est vraie ! La corruption est dans l' homme, comme l' eau est dans la mer. Tenons-nous sur nos gardes, Sophie ; hélas ! Il est bien temps d' y penser. Les malheureux ont toujours tort : tort de l' être, tort de le dire, tort d' avoir besoin des autres et de ne pouvoir les servir... que sais-je, moi ? Il n' y a pas jusqu' aux mauvais procédés qu' on a pour eux qui ne tournent à leur préjudice. On cherche à excuser sa conduite en inculpant la leur. Tous les ingrats accablent de reproches ceux qu' ils ont trahis : tous les pusillanimes se plaignent de ceux dont ils désertent la cause. Voilà, je crois, le vrai signalement des lâches personnages que tu me rappelles. Mais nous ne devons pas désespérer de notre destinée, puisqu' elle nous

p246

a fait tomber sous la dépendance d' un homme qui daigne réparer, autant qu' il est en lui, les blessures cruelles dont on nous a déchirés.
Il me reste, ma Sophie, à éclaircir avec toi un point important ; mais je me le réserve pour une autre lettre, celle-ci étant déja bien longue. Un mot seulement. Tu t' accuses sans cesse de mes maux, toi qui fais tout mon bonheur. Veux-tu donc que je récrimine contre moi-même ? Non, tu ne le veux pas. Eh bien, injuste amante, pense au 13 décembre 1775, au 24 aôut 1776, et ose dire que j' ai trop payé la félicité suprême : ose dire que le sacrifice de ma vie immolée à l' instant m' eût acquitté.
Tu n' ignores pas que j' aime assez ta recette du pistolet, comme expéditive et sûre ; et celle-là n' est pas d' une *bonne femme* . Cependant il faut que je te fasse à ce sujet quelques courtes observations : elles sont nécessaires à tout événement, *naturel* s' entend ; car la bonté, la céleste bonté de M Le N éloigne tout projet funeste. Mais enfin, ma Sophie-Gabriel, je suis mortel ; la feuille d' automne jaunit et tombe, et l' orage emporte aussi la feuille du printemps ; ainsi tout dans la nature appelle l' homme à la résignation. Je me porte assez bien en ce moment : la nature et l' exercice m' ont fait robuste : je n' ai que vingt-huit ans ; j' aime la vie, puisque je t' adore, et que tu me chéris :

ainsi je puis fixer un moment tes yeux sur un événement très-improbable, mais dans l' ordre des possibles. Je connais l' excès de ton amour, de ton courage, et même de ton audace. Je sais que tu ne vis qu' en moi et pour moi, que tu n' as jamais cru pouvoir ni devoir me survivre, et que le premier mouvement te serait probablement funeste, si je périssais avant toi. Mais, mon amie, regarde ton enfant : regarde cette image naïve maintenant exposée sous tes yeux. Ta prison ne saurait être perpétuelle, ni même d' une certaine longueur ; et la mienne ne m' offre aucun terme. Si une mort prématurée m' enlevait à toi, je ne pourrais rien pour mon enfant. Ne serait-ce pas une raison de plus pour que tu te conservasses pour elle ? Tendre Sophie, laisserais-tu ce fruit de mon amour exposé nu et sans secours à tous les outrages du sort, mendier sa subsistance, et traîner notre sang dans la fange de la plus affreuse misère ? N' est-elle point un autre moi-même, cette enfant du plus tendre des hommes ? Non, mon amie, non, tu ne lui laisserais pas pour

héritage le malheur de son père : tu veillerais sur elle. Tu honorerais dans ta fille ton amant à qui tu donnas un titre plus sacré, s' il en est un. Ce serait m' être fidelle que de chérir ma fille, de lui continuer les soins que tu me prodiguas : elle essuierait tes larmes, elle adoucirait ta perte, si elle ne t' en consolait

p248

pas. Je ne te tends point un piége, chère Sophie, j' en suis incapable. Je te dis ce que je pense : tu te dois à ton enfant. Si la faulx du temps m' atteignait avant l' âge, il me semble que je te quitterais avec moins de regrets, si je te laissais ce précieux gage de mon amour, si j' emportais l' espoir que ta tendresse pour la fille que je te donnai te fera supporter ma perte, que mon amour me survivra et sera réchauffé dans le coeur de ma fille, lorsque Gabriel ne sera plus que poussière : son ame transmise dans un autre lui-même, animée et enrichie dans ton sein, vivra encore en dépit de ses tyrans, et ton ami t' aimera jusqu' au-de là de la tombe. Sa tendresse bravera la mort et le temps qui asservissent tout, et durera autant que la nature elle-même. Si je ne t' ai jamais parlé ainsi, ma tendre et bonne amie, c' est que je n' avais point fait des réflexions aussi continuelles, aussi sérieuses, aussi profondes sur ce qui peut arriver après moi, et sur les devoirs qui nous lient. J' ai le droit d' absoudre des sermens que j' ai reçus, et je le fais. Je ne suis pas malade, je te le répète, et cette longue lettre te le prouve assez : j' espère vivre pour toi, pour ma fille et pour notre bienfaiteur. Mais si le sort en décide autrement, si mes yeux doivent se fermer sans avoir encore une fois fixé mon amante, si mes lèvres se glacent sans lui avoir de nouveau juré

p249

mon amour, je transporte à ta fille toute la tendresse que tu m' as si bien prouvée ; qu' elle en jouisse autant que le lui permet la nature ; que l' amour maternel remplace dans ton coeur celui que tu me dois ; que l' amour filial te dédommage de tes pertes autant qu' il est possible. Le coeur formé de celui de Gabriel et du tien ne laissera point sans exercice ton ame active et brûlante. Le portrait

inanimé de Gabriel t' est si cher, ô mon aimable amie ! Sa ressemblance organisée et sensible ne te sera-t-elle pas bien plus précieuse ? N' est-ce pas le mélange de ton sang et du mien, de ton ame et de la mienne, que j' offre pour pâture à ta sensibilité ? Ne dis donc point que ce sont des consolations arides et insuffisantes, et conviens que si c' est un devoir de te conserver pour une pauvre enfant qui n' a que toi, ce devoir n' est ni trop cruel, ni trop sévère... tu pleureras en lisant ceci, et je pleure aussi ; mais ces larmes ne sont point amères, et ces réflexions sont un sujet important de méditation que je devais t' offrir pour réformer tes principes. Ne cherche point à m' embarrasser par des comparaisons ; tu m' affligerais, et tes réclamations, et tes plaintes, et tes tendresses n' empêcheront pas que tu ne sois pour moi, ce que je puis être pour toi... sur le tout, je me porte bien, je veux vivre cent un ans, pourvu que ce soit avec toi, et dire à cet âge, *ma*

p250

fille, allez dire à votre fille, que la fille de sa fille crie.
tu m' as fait un plaisir bien vif en m' assurant de l' intérêt que prennent à toi les personnes dont tu dépends. Je ressens du fond de mon coeur leurs bons procédés, quelque convaincu que je sois qu' il serait impossible à des gens honnêtes de te montrer de la sécheresse et de la dureté. Ma reconnaissance est en ce moment un bien faible hommage ; mais il est certain qu' on ne m' obligera jamais si essentiellement qu' en toi.
Si l' on t' a laissé entrevoir que je pourrais t' envoyer quelques manuscrits, dis-le-moi, et je le ferai avec grand plaisir, puisque tu le desires ; mais n' abusons pas des complaisances qu' on a pour nous, du temps qu' est obligé de perdre le secrétaire de M Le N pour examiner ce que nous nous écrivons. Si tu m' en crois, nous bornerons nos voeux à recevoir un peu plus souvent de nos lettres ; car cinquante-six jours sont bien longs ; j' en avais eu jusqu' ici tous les mois depuis tes couches, et quelquefois même deux, et je ne serai pas toutes les fois si bien payé d' avoir été si long-temps inquiet. Adieu, mon amie si tendre, si attentive, si aimable et si bonne. Puisse cette lettre te rendre une partie du plaisir que m' ont fait la tienne et tes précieux envois ! Je la finis ; car enfin il faut finir, et M B qui est obligé de la lire ne

p251

saurait s' y intéresser autant que toi, quelle que soit sa complaisance. Je le sens bien, mais (...). Oh ! Non, non sans doute, sur-tout quand il est si affamé. (...).
Gabriel.
Je croyais qu' il n' y avait plus d' hommes du nom de Caunigham. Je suis aise de l' établissement de cette pauvre et bonne enfant qui avait goût et presse du sacrement. Elle ne s' est point mal conduite avec toi ; et je l' aime autant que je puis aimer une autre femme que Sophie, et une ame aussi tiède. Fais une attention sérieuse à ce que je te dis pour les dents de la Gabriel-Sophie. Je t' enverrai des vers pour mettre au bas du portrait de cette grande fille de deux pieds de haut. En attendant, j' ai trouvé, je ne sais où, un portrait au-dessous duquel tu mettras le nom si tu le devines.
... la quinteuse déesse repose,
le coeur gros de chagrin sans en savoir la cause,
n' ayant pensé jamais, l' esprit toujours troublé,
l' oeil chargé, le teint pâle et d' hypocondre enflé.
La médisante envie est assise auprès d' elle,
vieil spectre féminin, décrépite pucelle,
avec un air dévot déchirant son prochain,
et chansonnant les gens, l' évangile à la main.
Je ne saurais t' en envoyer que cela ; mais

p252

c' est assez pour fixer la ressemblance. Adieu encore une fois ; laisse-moi causer avec ma fille.
à M Lenoir.
9 juillet 1778.
Je crois, monsieur, que vous et vos secrétaires avez besoin de beaucoup de courage, quand il faut lire les lettres monotones de tant de malheureux qui n' ont guère à penser qu' à leur infortune, et qui ne s' aperçoivent pas aisément que leurs vaines réclamations peuvent ennuyer. Je suis raisonnable à cet égard : il n' est pas dans ma nature d' être importun avec celui que je respecte et que j' aime : quant aux autres, j' aurais la juste fierté de croire que je ne suis pas fait pour les prier deux fois.
Je ne vous parle point depuis long-tems, et je ne vous parlerai plus de mes affaires, persuadé, comme je le suis, que j' en ai dit assez pour exciter votre intérêt, et que vous me sauveriez, si vous pouviez, des serres cruelles de mes ennemis, puisque la plus importante et la plus précieuse des graces que je

puisse desirer, et qui, par un hasard plus heureux que je ne devais l' espérer de ma destinée, dépendait de vous, m' a été accordée. Mon sort est décidé, sans doute, et de

p253

quelque manière que ce soit, le tems me l' apprendra, ou j' apprendrai au tems que je suis plus son maître qu' il n' est le mien. Jusque là, je vous parlerai quelquefois du premier besoin de ma vie ; et c' est mon amie qui est ma vie, et ce sont ses lettres qui m' alimentent.
Dans le mois de janvier, j' en ai reçu deux, une dans le mois de février, deux en mars, et deux autres dans les mois d' avril et de mai. Voilà vos bienfaits, et je vous ai exprimé de mon mieux combien ils m' ont touché. Depuis le vingt-quatre de ce mois de mai, jusqu' à aujourd' hui neuf juillet, c' est-à-dire, depuis quarante-six jours, je suis veuf, absolument veuf ; et, je l' avoue, mon coeur est affamé et mon esprit inquiet. Depuis le moment où, ému de notre sensibilité si juste et de nos angoisses cruelles, vous avez daigné condescendre, autant qu' il était en vous, à nos innocens desirs, et verser quelques gouttes de bien dans le calice amer que nous avons à vider, je n' ai pas cru que notre situation pût empirer : car, me suis-je dit souvent, notre bienfaiteur est si bon ! Il n' aurait pas voulu r' ouvrir notre ame au sentiment du bonheur pour nous l' arracher... oh ! Non, monsieur, je ne crains pas cela de vous, et je vous demande avec les supplications les plus ardentes une lettre de l' infortunée Sophie.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement

p254

respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Au même.
30 juillet 1778.
Il est bien décidé, monsieur, que c' est à vous que je devrai consolations, plaisirs, salut, tout enfin.
Je profite avec la reconnaissance que tous vos procédés m' inspirent, et que chacun renouvelle, de la permission que vous me donnez d' écrire pour m' informer de mon fils. J' adresse ma lettre à un

notaire d' Aix, très-honnête homme, et qui a des rapports étroits avec M De Marignane et mon père ; mais qui est on ne saurait plus secret, et qui me veut le bien que me veulent, j' ose le dire, tous les gens honnêtes qui me connaissent par d' autres relations que celles de mon père, ou qui me voient par d' autres yeux que les siens. Je ne pouvais mieux faire que d' écrire le billet simple et succinct que j' ai l' honneur de vous envoyer ; parce que ma position m' interdisant tous détails, il serait embarrassant, et même peu décent d' écrire ainsi à mes amis d' un certain rang. Sans cette réflexion, je me serais adressé à *madame la marquise de Vence, en son hôtel à Aix,*

p255

ou au *marquis de Tourettes, dans la même ville* ; personnes respectables et respectées, qui ont vu de plus près que d' autres l' innocence de ma conduite et sa générosité, opposées à l' atrocité de mes ennemis ; qui connaissent à fond mes affaires et mes malheurs ; qui savent enfin que dans la longue course que j' ai fournie, quoique jeune encore, dans une carrière hérissée d' événemens tristes et de contrariétés cruelles, j' ai toujours eu les mêmes procédés et trouvé le même sort. Ami jusqu' à l' enthousiasme, dévoué jusqu' à la témérité, sans cesse compromis pour les autres, et sans cesse abandonné par ceux pour lesquels je me suis compromis, chargé des fautes d' autrui, dédaignant d' excuser les miennes, parce que la conscience de mes intentions et de ma droiture m' a toujours suffi, incapable de faire mon apologie aux dépens de personne, même des pusillanimes, des ingrats et des traîtres, je me suis vu continuellement jugé sur des faits altérés ou faux, et je n' ai jamais changé pour cela de coeur ni de conduite. Tel je fus, tel je suis, et tel peut-être je serai. Quoi qu' il en soit, monsieur, si vous n' approuvez pas ma lettre, veuillez me la renvoyer avec des changemens que j' observerai religieusement. Si vous jugez plus à propos que je n' écrive point, et que vous daigniez prendre cette peine pour moi, excès de bonté que je ne présumerais pas si l' on ne m' eût

p256

donné l' alternative, veuillez vous adresser à

Madame De Vence. C' est la soeur du vicomte de la Rochefoucault. Peut-être la connaissez-vous ; ah ! Si cela est, vous l' estimez sans doute. Demandez-lui ce qu' elle pense, ce qu' elle sait de moi. Je souscris à ce qu' elle prononcera ; mais, non : elle est trop partiale en ma faveur. Elle l' est au point que mon père et Madame De Mirabeau ont osé se répandre en commentaires sur mes sentimens pour cette dame et ses bontés pour moi. Vous remarquerez qu' elle serait ma mère, et que c' est une des femmes les plus généralement respectées. Il est vrai qu' elle connaît Madame De Mirabeau depuis l' enfance, qu' elle a suivi sa conduite et la mienne, et qu' elle n' a pas balancé entre nous. Il est vrai encore que la plus tendre des mères ne saurait aimer le plus dur des pères ; ... mais, après tout, que peuvent contre Madame De Vence les sifflemens de la calomnie ? Enfin, monsieur, de quelque manière que ce soit, j' aurai des nouvelles de mon fils, puisque vous voulez bien vous en occuper. Ne trouvez-vous pas étrange, j' ose vous le demander, qu' un père ait organisé sa famille de manière qu' il lui importe que son fils n' ait aucune correspondance avec sa mère, et ne sache pas des nouvelles de son enfant ? Et ce père s' appelle l' *ami des hommes* ! ... je ne m' arrêterai pas sur ces idées désolantes ; je

vous répéterai seulement que j' use dans l' inutilité et le chagrin mes plus belles années, que je vieillis avant l' âge, et que les nuits paraîssent bien longues à la douleur qui veille. Peut-être, qu' il me soit permis de le dire, peut-être pourrait-on tirer de moi un parti plus utile et plus humain. Je ne me crois ni au-dessus, ni au-dessous de rien. Je ne suis au-dessous de rien, parce que je sens mes forces et mon zèle, parce qu' après tout je suis un homme comme un autre. Je ne suis au-dessus de rien, parce que le patriotisme, l' utilité, et sur-tout l' *homme* , peuvent tout honorer. Tous les talons rouges ne parleront pas ainsi ; mais c' est à cause de cela que je les vaux peut-être bien en tout sens. Encore une fois, je suis enterré ; cependant, si j' en crois ma tête et mon coeur, et ce je ne sais quel pressentiment qui est souvent la voix de l' ame, ma vie pourrait n' être pas inutile. Songez à moi, monsieur, dans ce tems, qui, si j' en crois ce qu' annonçaient les derniers mois où je vivais avec les vivans, doit être fécond en événemens. Songez à moi, dis-je ; ou plutôt (car j' ai assez de preuves que vous daignez vous occuper de ma triste existence)

rappelez-la à d' autres.
J' ai promis à mon amie des vers pour mettre au bas du portrait de ma fille : ne permettrez-vous point que je les lui envoie ? Ah ! Je n' ai pas besoin de prétexte pour vous demander

p258

une grace si précieuse, mais qui ne dépend que de vous. J' oserai en solliciter une qui l' est bien moins, et qui l' est cependant beaucoup. Je travaille à un ouvrage qui sera intéressant, si je ne suis pas fort au-dessous de mon sujet ; je manque de matériaux. Souffrez qu' on m' abonne à un cabinet littéraire. On m' en remettra le catalogue : je demanderai les livres qui me conviendront, et chaque semaine le carrosse de Vincennes emportera et rapportera mon paquet chez M De Rougemont. Cette manoeuvre est bien simple, ne donne aucune peine à personne, n' a, ce me semble, aucun inconvénient, et suppléera, moyennant six ou neuf francs par mois (parce que je prendrai plusieurs volumes à la fois) aux livres que je ne puis me procurer ici, où il n' y a point de bibliothèque, pas même de cabinet bien entendu, ni acheter parce qu' ils sont trop chers. Daignerez-vous me dire un oui ou un non ? Je sais bien que *oui* est le mot que vous proférez le plus volontiers quand il s' agit d' un bienfait.
J' ai l' honneur d' être avec un profond et respectueux dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Recevez mes remercimens pour les ordres que vous avez bien voulu donner au sujet des comptes de santé relatifs à moi.

p259

Au même.
17 août 1778.
Il ne faut, monsieur, que vous rappeler les dates pour provoquer votre bonté, et vos bienfaits m' ont appris à être tranquille ; mais mon coeur est trop actif pour que la sécurité soit en lui l' absence du desir : c' est la force et la persévérance de ce desir qui, constatant la passion, la légitime, et la rend intéressante pour tous les hommes honnêtes : c' est elle qui vous a touché sur mon sort, que vous avez adouci par de si précieuses faveurs, qu' elles ont

passé mon attente. Il y a un mois révolu que je n' ai eu de nouvelles de mon amie : j' ose vous en demander avec confiance, mais avec ferveur, et ma gratitude lui est et lui sera toujours proportionnée.
Daignerez-vous permettre que je joigne à ma réponse un cartouche pour placer au bas du portrait de ma fille, que je dois à votre sensibilité, et dont mon amie a le double, à ce qu' elle m' a mandé ? Les plus petits présens, les plus légères marques de souvenir, sont des jouissances, lorsqu' ils sont relatifs à un sentiment qui seul nous anime, et auquel toutes nos pensées et nos actions sont subordonnées.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement profond et respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.

p260

Au même.
3 septembre 1778.
Je prends la liberté de vous adresser, monsieur, un cartouche destiné à être placé au bas du portrait de ma fille, que vous avez permis à mon amie de faire faire pour sa consolation, ce qui me donne lieu d' espérer que vous joindrez à cette précieuse faveur celle de lui faire passer ce dessin. Il est assez mauvais ; mais pas trop pourtant, vu la manière dont il a été exécuté ; à un mauvais jour, avec des crayons de deux sols, de l' encre de la chine vieille et sale, et une brosse plutôt qu' un pinceau. Le défaut d' instrumens a gêné mon imagination et ma main ; mais ce petit rien fût-il cent fois plus mal ébauché, l' intention seule ferait encore le plus grand plaisir à ma pauvre amie. Je n' ose pas y joindre une lettre ; car la reconnaissance, loin d' excuser la témérité, nécessite la discrétion ; mais je vous supplie bien ardemment de m' en procurer une de Madame De M à laquelle je puisse répondre ; et je vous répète pour la centième fois, que, comme les bienfaits sont plus puissans que tous les monarques de la terre, vous êtes mon véritable maître, et vous le serez toujours ; avec cette seule nuance que le plus respectueux attachement et la plus tendre gratitude

p261

seront à jamais les liens sacrés de ma dépendance. Ce titre vaut bien *la grace de Dieu et des verroux* .
J' ai l' honneur d' être avec un respectueux dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.
Mirabeau fils.
Au même.
18 septembre 1778.
Pour la première fois, monsieur, depuis que je suis enseveli dans ce tombeau où l' on meurt long-tems, mais pas plus long-tems qu' on ne veut, je vous écris presque sans espoir. Il m' en reste encore un foible rayon qu' entretient le sentiment intime et la conviction de votre bonté ; mais vous ne pouvez pas l' impossible ; et si ma destinée est plus forte que vous, en vain vous lui avez arraché quelques consolations qui ont adouci mes maux, il faut que j' y succombe.
Vous voyez, monsieur, que dans la douleur amère où me plonge le silence de mon amie, je ne soupçonne pas que votre refus de permettre que ses lettres parviennent jusqu' à moi en soit la cause. En effet, pourquoi craindrais-je ce terrible revers ? Votre coeur a senti les justes déchiremens du mien ; il y a compati. Vous n' êtes pas de ces hommes qui, vivant

sans principes et pensant sans courage, comptent au nombre des devoirs de leur état, ses préjugés : votre esprit se rend à la raison ; votre ame, à la sensibilité qui lui parle, qui l' émeut.
Je ne crains pas non plus, du moins je ne dois pas craindre, vu ma conduite et le témoignage de ma conscience, qu' on soit parvenu à vous persuader que je suis indigne de vos bontés. Je ne connais personne à qui cette calomnie soit nécessaire ; et quelques exemples que j' aie vus en ce genre, je ne sais point encore être méfiant. Cependant, comme la secousse du malheur chasse la vérité des ames fortes, tandis qu' elle l' enfouit dans les autres, je dirai en passant que c' est une horrible institution que celle où l' on a réuni sur la même personne toutes les facilités et tous les intérêts possibles de calomnier ; et j' ajouterai que, comme tout est possible, comme l' humeur d' un prisonnier peut lui donner de l' aigreur, et l' humeur de celui qui le garde s' en irriter ; comme il en peut résulter des préventions, des opinions fausses, des ressentimens et des vengeances, il est juste et nécessaire que chacun ait la voie d' appel, et que le supérieur

immédiat entende les deux parties : réflexion importante et féconde, mais générale, et nullement particulière à moi qui n' ai aucuns sujets de plainte, et qui en aucun cas ne me plaindrai le premier.

p263

Je vous demande, monsieur, je vous demande en gémissant, une lettre de mon amie. Si cela n' est pas possible, je me résigne, et tout est fini pour moi ; mais daignez me le faire dire : que des paroles vagues dont la multiplicité et l' inexactitude inquiètent et découragent au lieu de soulager, ne soient plus ma pâture. Une ligne, ô mon bienfaiteur ! Une ligne de la main adorée ; ou la cruelle, mais nécessaire vérité. Ce desir que je vous témoigne avec toute la véhémence d' un coeur brisé de douleur, ce desir vous décèle mon premier besoin ; et ce sera le dernier. J' ai éprouvé bien des maux : j' ai été cruellement baloté par le sort. Les hasards de la naissance et de la fortune étaient pour moi : j' avais le germe de quelques talens, une activité rare, une audace qui ne l' était pas moins, une santé forte ; j' ai perdu de tout cela ce que j' en pouvais perdre, non sans regrets, mais sans désespoir. La carrière de l' ambition m' est fermée : mes talens sont flétris ; ma santé est détruite ; je suis dans les fers ; et je supporte ma situation ! Et si vous parcouriez mon porte-feuille (ce qui arrivera quelque jour) vous diriez peut-être : *maintenant que l' adversité et le tems ont fait tomber son masque et montré cet homme à nu, je vois qu' il n' était ni sans vertu, ni sans force.* mais, monsieur, tout cela tient au sentiment qui alimente ma vie, aux charmes de l' amour, à ce bonheur,

p264

à ce seul bonheur qui ne devrait pas tant coûter. Il me fait supporter cette manière d' être qui n' a rien de comparable, non rien, pas même les plus horribles tourmens ; car les souffrances corporelles sont limitées par notre sensibilité physique et notre organisation. En vain l' homme a montré autant de barbarie par la variété des supplices qu' il a inventés, que par le nombre infini de ses crimes : le plus ingénieux des tyrans ne peut que nous donner la mort. C' est en prolongeant notre vie dans une situation affreuse qu' il assouvit toute sa férocité,

parce que la sensibilité morale a des bornes bien
plus reculées que la sensibilité physique, et que
l' ame est plus sûrement et plus durablement affectée
par des impressions faibles, mais repétées, que par
un mouvement violent, mais passager. S' il est un
dieu, appui de l' innocence et vengeur du crime, il
sera juge sans doute entre le père barbare et
l' enfant opprimé. C' est une consolation bien
cruelle que je ne savoure pas. Je n' appelle point la
vengeance ; je demande votre pitié. Je demande
sur-tout que vous me délivriez du plus intolérable
des maux, celui de l' incertitude, et que vous
daigniez me faire dire, si je dois ou ne dois plus
compter sur des lettres de mon amie.
J' ai l' honneur d' être avec un respectueux dévouement
et une inviolable reconnaissance,

p265

monsieur, votre très-humble et très-obéissant
serviteur.
Mirabeau fils.
M De Rougemont m' a dit que ce n' était pas
l' usage de laisser un étui de mathématiques aux
mains des prisonniers ; mais que je pouvais vous
demander la permission de retirer le mien des
siennes. Je prends cette liberté, et j' espère qu' il
voudra bien certifier que je n' ai donné aucune
raison de méfiance depuis que je suis ici. D' ailleurs,
que peut faire un compas contre des murs de quinze
pieds d' épaisseur ? Il peut servir de poignard. Mais
les murs ne peuvent-ils pas aussi servir
d' assommoir ? Je travaille depuis ma plus tendre
jeunesse aux mathématiques. C' est de toutes les
études la plus convenable à ces tristes lieux, parce
qu' elle n' exige guère que de la méditation ; mais
il est fort difficile de faire certaines choses sans
instrumens ; et je ne vois pas pourquoi l' on nous
rendrait impossibles les distractions utiles, à peu
près comme le soldat de Marcellus arrachait
Archimède à son travail. S' il n' est pas
irrévocablement décidé que tout ce qui entre ici
n' en sort point, il pourrait être intéressant de
laisser certains hommes se livrer à leurs talens,
et même de leur procurer des facilités. Quoi qu' il
en soit, je serai bien reconnaissant que vous
daigniez m' accorder la permission de jouir de mon
étui de mathématiques, et je promets de ne faire

p266

aucune brèche dans des murs de quinze pieds
d' épaisseur, ni dans des portes de fer, avec un
très-mince compas.
à M De Rougemont, gouverneur du donjon.
29 septembre 1778.
Il y a quelque tems, monsieur, que j' ai cru devoir
vous faire entendre que quelques mouvemens intérieurs
qui pussent agiter le donjon, vous me verriez
toujours à ma place ; c' est-à-dire, ne me mêlant de
rien que de ce qui m' est personnel, et sur-tout ne
trempant dans aucune anonymité, manoeuvre infâme
dont tout honnête homme est incapable. La manière
vague dont je me suis expliqué a pu vous donner
quelque inquiétude ; mais toute tracasserie m' est si
odieuse, toute explication si importune, que j' ai
reculé jusqu' au dernier instant à entrer dans des
discussions qui pouvaient nuire à quelqu' un. Il
fallait la nécessité pour me justifier à mes yeux.
Aujourd' hui que mon silence peut vous exposer
vous-même, aujourd' hui du moins que je suis
compromis par l' inconcevable effronterie d' un
intrigant, et que j' ai peut-être perdu, faute de
m' expliquer, les bontés de M Lenoir, je me vois
contraint d' entrer dans les détails ; et les

voici nettement exposés par écrit, parce qu' on
s' explique avec plus de précision, parce que
d' ailleurs un homme d' honneur ne refuse jamais de
signer ce qu' il avance. La nature des faits que
j' allègue est telle, qu' il ne peut pas rester le
moindre doute sur leur vérité ; car je n' ai pas le
don de deviner.
M Fontelliau a osé me menacer, monsieur, de me
dénoncer comme l' ayant voulu séduire pour obtenir
de lui des choses contraires à son devoir, et comme
étant son ennemi à raison de son incorruptibilité.
Il m' a même dit que vous en étiez instruit. Certes,
je ne m' attendais pas à être attaqué par lui pour
fait de séduction. Voici, monsieur, la relation
exacte de ce qui s' est passé entre lui et moi depuis
que je suis ici : vous jugerez qui de nous deux est
le séducteur. Vous ferez de ma lettre l' usage que
vous trouverez convenable ; mais vous saurez du
moins quelles raisons M Fontelliau peut avoir de
m' accuser ; ce que valent ses accusations ; quelle
a été ma conduite et la sienne ; quels sont ses
principes et les miens. Vous êtes trop honnête et
trop juste, sans doute, pour ne pas détruire les
impressions qu' auraient pu faire dans l' esprit de

M Lenoir, ses calomnies.
Il y avait plus de deux mois que j' étais ici,
monsieur, et je n' avais jamais dit que bonjour et
bonsoir à M Fontelliau, lorsque j' appris de lui
qu' on attendait ma mère au val d' osne

p268

dont il est chirurgien. Il me demanda si je n' étais
pas fort aise de cet incident. Je répondis que
oui (je ne m' en cache pas) *surtout s' il*
voulait m' en donner des nouvelles verbales . Je
n' entrai dans aucun autre détail, la confiance me
paraissant trop imprudente dans une prison d' état.
Peu de jours après, M Fontelliau me dit que par
des circonstances qu' il ignorait, ma mère n' était
point venue au val d' osne, et n' y viendrait pas.
Alors pour la première fois il me parla de Madame
De M ; il savait notre histoire, et m' apprit qu' il
connaissait l' inspecteur de police qui m' avait
conduit ici, et auquel M Lenoir avait permis de me
revoir. Il ajouta toute sorte de protestations
d' attachement, et une promesse de faire pour m' obliger
tout ce qui ne le compromettrait pas, et ne serait
point incompatible avec son devoir. Je l' écoutai
avec l' intérêt que devait m' inspirer une telle
ouverture dans un moment où j' étais brisé
d' inquiétude et de douleur ; mais je ne me livrai
point. Je le priai seulement de rappeler à M Br...
la promesse qu' il avait faite de venir me voir. Il
y consentit. M B..., comme vous savez, me vit trois
fois, dont deux devant vous, et me dit la troisième,
en votre présence, que Madame De M... l' avait
chargé de m' apprendre qu' elle avait promis à sa mère
de ne plus m' écrire. Vous vîtes mon désespoir. Ce
n' est pas que je crusse B... : je connaîs
Madame

p269

De M..., elle est au-dessus des soupçons et
incapable d' une bassesse ; et d' ailleurs, B...,
touché de mon état, se démentit aussitôt, comme vous
devez vous en souvenir ; mais je voyais toutes mes
ressources épuisées ; je n' imaginais aucune manière
de savoir des nouvelles d' une femme à laquelle mon
existence est liée ; qui était dans le moment
critique d' une grossesse agitée par les orages les
plus cruels, et à la veille d' une première couche.

M Fontelliau vit B... à ma prière, ou me dit qu' il l' avait vu. Il me dit de plus que B... lui avait avoué qu' il vous avait proposé de fermer les yeux sur le passage de nos lettres, et que vous l' aviez refusé. Peut-être fus-je assez injuste pour vous en savoir mauvais gré ; ce sentiment était naturel, et je ne m' en défends pas, quoique la réflexion l' ait redressé.
M Fontelliau avait commencé à me parler des dissentions élevées dans le château, des griefs de M De La Boissière, du déplacement de la garnison, des efforts de M De Voyer à cet égard, de vos démêlés avec lui, et enfin des sujets de plainte purement personnels à lui Fontelliau. Je l' avais écouté, et même interrogé. Rien de plus simple assurément que la curiosité d' un prisonnier qui n' a de compagnie que ses murs, et qui a d' ailleurs beaucoup d' intérêt à connaître à fond le préposé du roi, chargé de rendre compte

de sa conduite. Quand M Fontelliau vit mon coeur ouvert au mécontentement, il tenta davantage, et me parla dans le plus grand détail de votre conduite avec les prisonniers ; il me fit craindre que vous ne les desservissiez, et sur-tout m' interrogea sur la nourriture. Je m' en étais toujours loué, comme je le fais encore ; quelques jours de négligence, auxquels tous les cuisiniers peuvent être sujets, furent un motif de déclamation de la part de M Fontelliau, et il m' assura que vous lui aviez défendu de porter les plaintes des prisonniers à cet égard, en lui disant, *que son affaire était la santé, et qu' on vivait avec du pain et de l' eau.* telles furent ses premières démarches avec moi, et je passe cent traits pareils. Je conviens qu' ils n' embellirent ni ma situation, ni mes idées. Cependant cela ne m' excita à quoi que ce soit contre vous, parce que je ne pouvais, ni ne voulais me plaindre personnellement ; parce que d' ailleurs je suis assez peu occupé de tout ce qui est besoin purement physique. Aussi M Fontelliau toucha-t-il bientôt d' autres cordes qui avaient plus de prise sur moi. Il me réitéra des offres de service ; et comme je savais par lui qu' ayant trouvé dans l' étui des rasoirs d' un des conseillers du parlement de Bretagne qui ont été détenus ici, un papier adressé à je ne sais quelle maréchale de France, qu' il vous avait remis, disait-il, et dont vous

p271

aviez rendu un compte qui l' avait peu flatté ; comme il m' avait dit que désormais il remettrait directement au commissaire du roi ce qui pourrait lui tomber entre les mains, je lui proposai de passer une lettre à M Lenoir. Vous remarquerez que je n' avais jamais tenté, ni même pensé de l' engager à faire circuler quoi que ce soit dans des mains étrangères. Ce n' est assurément pas que je me le reprochasse si je l' avais fait : rien n' était plus naturel et plus simple que de m' efforcer de sortir de l' horrible perplexité où j' étais avant que M Lenoir eût daigné m' en tirer ; mais enfin, soit sagesse, soit méfiance, soit pressentiment, je n' avais pas entrepris le moins du monde de gagner M Fontelliau, qui, je le répète, et le jure, m' avait parlé le premier de mes affaires sans aucun préliminaire de ma part.
La lettre que je lui remis pour M Lenoir contenait, mot pour mot, ce que je lui ai adressé peu de jours après par votre organe : démarche qui me sauva la vie, en obtenant dans la suite de ce généreux magistrat que les lettres de mon amie me passassent. La raison pour laquelle j' écrivais à votre insu, monsieur, est que je craignais que dans une occasion aussi délicate M Lenoir ne fût gêné dans l' exercice de sa bienfaisance par un témoin quelconque : or M Fontelliau n' était pas un témoin, puisqu' il recevait ma lettre cachetée. Il l' accepta avec avidité, et me conseilla,

p272

me pria même, d' exposer nettement dans ce papier, qui serait remis en mains propres, *ma manière d' être,* et d' y insérer mes plaintes. Je lui répondis ces propres mots : " des rigueurs ne sont pas des mauvais traitemens ; après tout, M De Rougemont a fait strictement son devoir en refusant de me laisser glisser des lettres. Si j' ai jamais à me plaindre de lui, ce sera devant lui que je parlerai, ou par lui que j' écrirai au commissaire du roi. Toute plainte secrète est une délation infâme : d' ailleurs je nuirais à nous deux (je parlais à M Fontelliau) ; à vous, en paraissant savoir des choses que vous n' avez pas dû me dire ; à moi, en me mêlant de ce qui ne me regarde pas. " j' écrivis ma lettre ; M Fontelliau la prit, et quatre jours après il me la rapporta en me disant qu' il ne pouvait s' en charger.

Peu de temps après (et voici apparemment mon grand crime dans l' esprit de M Fontelliau) il me dit que la compagnie que vous aviez fait renvoyer du château allait être rétablie ; qu' il y aurait un major ici, lequel serait M De La Boissière ; qu' au reste si j' avais des plaintes à porter, et que je ne voulusse pas paraître, un homme plus accrédité s' en chargerait. Cet homme était probablement M De Voyer. Je dois ajouter cependant que M Fontelliau m' a déclaré plusieurs fois qu' il n' avait pas voulu livrer à M De Voyer sa signature contre vous.

p273

Ce gouverneur, dit-il, l' envoya chercher, le sollicita de former sa plainte, ce que M Fontelliau refusa de faire sous toute autre forme que celle de procès-verbal, à la tête duquel seraient les interrogations de M De Voyer. à quoi celui-ci ne voulut pas entendre, disant qu' il lui fallait des *aveux* et non des *délations* . Mon refus net et simple de me *barbouiller* (ce fut mon mot) dans ce qui ne me regardait pas fut ma réponse, et j' ajoutai à M Fontelliau qu' il *jouait le rôle du pot de terre contre le pot de fer* .
Dans ces circonstances, M Fontelliau reçut une lettre de Madame De Monnier, à peu près semblable à celle qu' elle vous a écrite depuis, et où elle donnait la même adresse de Pavie pour envoyer la réponse. M Fontelliau me la montra et la brûla sur le champ. Vous êtes étonné sans doute que je fasse cet aveu ; mais vous verrez bientôt que j' en ai de trop justes raisons. Ma pauvre amie était dans les transes du désespoir. Vous jugez bien, monsieur, que je le partageai. Elle demandait à M Fontelliau de lui donner des nouvelles de ma santé, et de me laisser seulement signer mon nom pour lui certifier mon existence. M Fontelliau ne voulut pas écrire, et préféra que je lui confiasse un billet. Je ne sais, monsieur, s' il l' a remis à vous ou à M Lenoir ; mais en ce cas, vous y avez lu à peu près ces mots : *j' existe, ainsi je t' adore ; écris-moi aussitôt après*

p274

tes couches. Efforce-toi d' obtenir de M Lenoir une correspondance ouverte. Brûle sur le champ.

je meurs sur tes lèvres. Gabriel. ce billet partit ; au moins il sortit du donjon, et M Fontelliau me jura qu' il était remis. J' étais pénétré de reconnaissance, et c' était, comme vous allez voir, à bon marché. En attendant on exigeait pour prix de ma gratitude de certifier *au besoin* tout plein de choses relatives à vous, monsieur, que j' ignorais et que j' ignore. Je refusai obstinément, et voilà comme je suis un fin *séducteur* . Cependant vous me desserviez, disait-on : vous étiez continuellement avec mon père ; j' étais un mauvais sujet à votre avis ; ou du moins il fallait entendre les deux partis, et ne pas se laisser prévenir par du babil. Le roi avait voulu me ravoir jusqu' en Hollande ; mon sort était décidé ; on me faisait grace de la tête. J' avoue que tout cela m' indignait ; mais je dis constamment à M Fontelliau, et je croyais le lui devoir par gratitude, qu' il se jouait à plus fort que lui en vous attaquant ; et qu' on lui donnerait toujours tort vis-à-vis de vous, ne fût-ce que pour l' intérêt de la subordination.
Environ un mois après, vous me montrâtes la lettre que Madame De M... vous écrivit ; et, quoiqu' il me fût évident que M Lenoir avait permis cette communication, cependant, toujours était-il clair que vous la lui aviez montrée, que ce ne pouvait être pour me nuire ;

p275

qu' ainsi en cela vous m' aviez servi au lieu de me desservir. Mais ce qui me donna le plus à penser, c' est qu' il était démontré par la lettre de mon amie, qu' elle n' avait point reçu mon billet.
M Fontelliau me trompait-il ? Il y avait à cela au moins bien de la duplicité, et elle pouvait m' être funeste. Pour m' éclaircir du fait, j' interrogeai M Fontelliau, sans l' instruire du nouvel incident. Il s' offensa de mes soupçons ; il me répéta, et me jura sur son honneur, que mon billet était donné. Alors je le confondis ; il pâlit, balbutia, et avoua que croyant Pavie un garçon marchand de vin, il n' avait osé s' y fier. Je vis clairement (et je crois que cela est incontestable) 1 qu' il ne s' était intéressé à ma cause, qu' autant qu' il avait cru m' intéresser à la sienne, et espéré de me faire servir à ses vengeances ; 2 qu' il avait voulu se faire valoir à la police à mes dépens. De ce moment je le jugeai ; je me renfermai, et me promis de me taire, quoique mon intérêt fût évidemment de parler. Depuis ce temps il m' a offert

de donner un billet de la main à la main à Pavie ; mais sur ces entrefaites il me vint des lettres de ma Sophie par M Lenoir, et je me serais amèrement reproché de tromper mon bienfaiteur en me servant d' une voie détournée. Je remerciai donc M Fontelliau, en lui faisant sentir, à la vérité, qu' il était indigne de ma confiance, et je lui déclarai une fois pour

p276

toutes, que je ne voulais plus entendre parler des affaires du château, qu' il se perdrait, et que je ne voulais ni ne pouvais me compromettre en fou et malhonnête homme. Alors toute relation a fini entre nous ; il m' a battu très-froid, et m' a traité même assez lestement. Cependant, il y a environ un mois, qu' il me dit *de ne pas manquer de lui parler au moment où je sortirais d' ici, et que cela m' était important* . J' avoue que dans la terrible inquiétude où je suis depuis quatre-vingt-dix ou cent jours sur le compte de mon amie, ce mot me remua jusqu' au fond de l' ame. Je l' ai conjuré de me dire si elle lui avait écrit, et lui ai montré combien une demi-confidence dans ma prison était cruelle, puisqu' elle ne servait, qu' à multiplier mes maux et mes soupçons ; jamais je n' ai pu tirer davantage de lui, et cette finasserie, folle ou perverse, ne m' a pas peu tourmenté.
Vous savez le sujet de la discussion que nous eûmes dernièrement, M Fontelliau et moi. Il était dans son tort, puisqu' assurément le roi n' entend pas que ses pratiques du dehors l' empêchent de courir aux besoins des prisonniers, et que d' ailleurs il était venu dans mon voisinage ce jour-là même. Je me plaignis de sa négligence d' autant plus vivement que je souffrais beaucoup. Il me répondit insolemment ; il est vrai qu' il avait bu, ce qui, comme vous devez le savoir, lui

p277

arrive fréquemment, et n' est pas du tout plaisant, sur-tout lorsqu' on ne peut dormir qu' avec des narcotiques. Il me déclara que *je lui en voulais, parce qu' il avait refusé de me rendre service, et qu' il en rendrait compte* . Je lui répondis froidement. *je vous en défie.* il repartit : *ah ! Pardieu, c' est fait.* je répliquai : *nous*

verrons. je n' ai pas voulu parler le premier, parce que cela ne convenait ni à mes principes, ni aux circonstances ; mais ayant su il y a quelques jours, par lui-même, par mon porte-clefs, et ensuite par vous, *qu' il s' était plaint de mes manières au sujet du mémoire des médicamens qui m' ont été fournis ;* ayant vu ou cru voir de la froideur en vous, quelque poli que vous soyiez toujours ; ne pouvant expliquer les délais de la lettre de mon amie, que par sa mort ou le mécontentement de M Lenoir, (car sa translation ne pourrait pas susciter de si longs obstacles) ; croyant enfin devoir une explication de ma conduite (sur laquelle je ne veux en aucun temps laisser rien de louche) et une provocation formelle à qui que ce soit de l' inculper ; je vous adresse ceci, monsieur, qui restera comme un monument de mes réclamations et de ma véracité. Si cela peut nuire à M Fontelliau, j' en suis fâché ; mais je m' aime mieux que lui, et il m' a dispensé de le ménager : il m' a menacé, il m' a attaqué ; je me justifie.

p278

Je m' abstiens de toute réflexion, monsieur ; mais je vous répète que n' ayant rien à me reprocher vis-à-vis de vous, que m' étant toujours conduit ici avec la plus grande régularité, j' ai lieu d' attendre de votre probité, d' après la netteté de ma conduite et de la démarche que je fais, que si vous prévoyez qu' on m' ait desservi auprès de monsieur le lieutenant de police, que je regarde comme mon unique bienfaiteur et ma seule ressource, ou que vous-même, trompé par de faux rapports, vous m' ayiez nui dans son esprit, vous voudrez bien lire à ce magistrat ma justification que j' ai cru devoir vous adresser directement, tant elle vous est personnelle. M' ôter les bontés de M Lenoir, me priver des lettres de Madame De M..., c' est m' ôter la vie.
J' ai l' honneur d' être avec des sentimens respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
J' espère que si M Fontelliau se défendait à mes dépens, ses inculpations me seraient communiquées. Vous êtes trop sage, monsieur, et trop attaché à M Lenoir pour ne pas penser que cette lettre faisant foi des bontés qu' il a eues pour moi à l' égard de mon amie, elle ne doit être montrée qu' à lui ou de son aveu. J' ai dû être sans inquiétude à cet égard, puisque vous êtes l' organe nécessaire de ce que

j' écris journellement à ce magistrat.

p279

à Sophie.
Nous lui devons donc deux fois la vie ! Ah ! Oui,
j' en jure l' autre moitié de moi-même, la mort nous
eût été cent fois plus douce qu' un plus long silence,
et la perte de tout espoir ; et cet homme dont la
bonté céleste nous soutient au milieu de la plus
cruelle infortune, ferait moins pour nous s' il
arrachait nos tristes jours au glaive d' un ennemi...
ô ma Sophie ! Je pleure ; mais je respire. Sophie !
Tu vis, tu m' aimes ! Ah ! Je ne t' ai pas soupçonnée
un instant : périsse l' univers, périsse Gabriel
avant qu' il te soupçonne ! Mais mon imagination
déchaînée errait dans l' immensité tortueuse des
possibles : tous les malheurs, tous, même le dernier,
s' offraient à moi... *tu pleurais,* Sophie ! ...
et moi je ne pleurais plus ; et ma douleur touchait
au délire... *quatre-vingt jours ! ...* ô la bien
aimée de mon coeur ! Eh ! Les nuits, tu ne les
comptes donc pas ? ... ces nuits, ces nuits solitaires ;
ces nuits qui paraissent si longues à la douleur qui
veille, ces nuits qu' empoisonnent encore tant de
souvenirs délicieux et cruels ! ... ah ! Sophie,
c' est le quart d' une année qui nous a été ravi. Et
qui sait ? ... qui sait ? ... mais non : la voilà ta
lettre ; je la tiens, je la touche, la savoure :
oui, mes sens et mon ame sont

p280

dans mes yeux et sur mes lèvres ; et ton amour
empreint sur ce papier qu' il anime, oppresse mon
coeur et l' inonde de volupté. -ah ! Tu le dis si
bien dans ton langage magique : *une lettre sèche
bien des larmes ; et si elle en fait couler, elles
sont de tendresse...* mais que tu as dû souffrir,
si tu as cru un instant, un seul instant, *que
cette consolation nous fût à jamais refusée ! ...
à jamais ! ...* as-tu bien pesé ces horribles
mots ? -ah ! Sophie, j' ai craint pour ta vie, et
j' étais moins malheureux que toi peut-être, car on
sait bien qu' on ne survivra pas à ce qu' on aime ; et
il ne faut plus que s' assurer de sa perte : mais ne
serait-ce pas lui survivre que d' en être *pour
jamais* séparé ? Loin, loin de Gabriel cet
affreux présage ! Non, non, ma Sophie-Gabriel, je

ne puis le croire ; car si elle respire par-tout,
cette mélancolie qui alimente les ames sensibles,
elle ne contient aucun de ces traits terribles qui
décèlent le désespoir impuissant : elle est douce
et touchante comme toi... hélas ! Et moi aussi,
il faut que je la rende ; je ne puis pas même
la brûler et en avaler les cendres ; mais je l' ai
lue cent fois, je l' ai respirée, je l' ai pompée :
elle est gravée dans mon coeur en traits de feu,
de feu inextinguible, immortel comme mon amour.
-oui, oui, elle me ressemble mon enfant que je
baise cent et cent fois dans un jour, sans

p281

déranger sa gravité qui m' impatiente. C' est de
bonne-foi, ma Sophie, que je lui parle, que je
l' interroge, que je me plains de ce qu' elle ne me
répond pas : cette illusion se prolonge des heures
entières : à la fin je souris de mon erreur, et j' y
retombe le moment d' après. Absorbé dans une
méditation profonde, une distraction me réveille.
Eh ! Qui me la donnerait, si ce n' est toi ? ... une
distraction ? Peut-on appeler ainsi une pensée
habituelle ? Je vole à ta fille, je la couvre de
baisers et de larmes... tel, tel, au tems de son
bonheur, tu voyais Gabriel accablé de travail,
harassé d' application, se lever de cette table sur
laquelle il était courbé des journées entières ; ...
il s' élançait, il volait dans tes bras... un soupir,
un regard, *un bacio ;* et ses forces, et sa
patience, et son courage renaissaient, et le
sentiment de son bonheur étendu sur tout son être,
se prolongeait encore sur tout ce qui l' entourait :
il enchaînait les inquiétudes, il charmait la triste
prévoyance ; il jonchait des roses de l' amour les
épines de la vie, et parvenait à les émousser.
Hélas ! Hélas ! ... parlons de cet enfant : oui,
encore une fois, elle me ressemble ; et je ne sais
pas trop pourquoi tu en es si fière. Si, si pourtant,
je le sais. J' ai entendu une femme s' écrier, en
voyant Le Kain dans Tancrède : *comme il est
beau !* or, personne au monde n' est plus laid
que Le Kain. J' ai toujours eu bonne opinion depuis

p282

de cette femme. Ce n' est pas une ame commune que
celle qui trouve que la véritable beauté d' un homme

est sa sensibilité ; car il faut pour cela connaître l' amour et son prix. Je conçois donc que tu m' as trouvé souvent *beau* ; que je suis même à tes yeux le plus beau des hommes ; car je suis l' un de ceux qui sait le mieux aimer. Admire donc ma *beauté* , chère fanfan, et laisse rire ceux qui s' en moqueront. Mais pourquoi calomnies-tu les sourcils de ma fille ? Pour peu que leur nuance soit foncée, ils seront très-noirs, et ses cheveux le sont prodigieusement pour son âge ; et moi je dis qu' elle est jolie, en tout jolie. Ah ! Sophie ! Elle est bien plus que jolie ; elle est ta fille, et ton ame respire déja dans ses beaux yeux. -il semble que tu as *quelque idée confuse* que je possède l' art des consolations. Ma belle dame, ne vous mêlez point des affaires de *Sophie l' aînée* ; elle ne vous a pas porté ses plaintes assurément, et n' a que faire de vos recommandations... hélas ! De mon triste et solitaire ménage, elle est la seule qui s' accommode de ton absence... j' avoue que je n' entends rien au bonheur de *l' inséparable* . Il me paraît inconcevable, et je ne saurais l' accorder avec ce terrible silence de quatre-vingt jours. Au reste, je m' en fie bien à toi pour avoir fait tout ce que tu auras pu, en faveur de ce borgne mal guéri. Mais du blaffard, pourquoi n' en parles-tu pas ? - *quand*

p283

tu auras ta fille avec toi... ô trop décevant espoir ! ... ô ma Sophie, ménage ton ami ; tu sais que son imagination dépasse toujours le but. Hélas ! Il n' a pas encore appris à se méfier même de son étoile... ma Sophie-Gabriel, aime-la ma fille : ah ! Sans doute elle en sera digne. Mon sang coule dans ses veines ; juge si elle saura t' aimer. Tu me parais tranquille sur son compte, et certes ce ne peut être qu' à bon droit, car une mère telle que toi s' allarme trop aisément. Sa première dentition est venue à propos à la chute des chaleurs. Puissent les grosses dents qui sont bien plus inquiétantes, percer aussi heureusement ! Mais sur-tout qu' on ne néglige pas l' attention que j' ai prescrite. Il est des cas, et même assez fréquens, où il n' y a que ce moyen de sauver la vie, et tout au moins les plus terribles convulsions, les plus effrayans symptômes. Qu' on la sèvre le plus tard qu' il se pourra : du bon lait est un souverain remède pour toutes les maladies des enfans ; le teton de leur nourrice les aide à supporter tous leurs maux : du gruau, des légumes, des oeufs, et jamais, jamais, sous aucun prétexte, ni viande, ni vin, ni sucrerie, ni

pâtisserie, etc. -non, il faut que je l' avoue ; je ne crois pas que dans les annales entières de la déraison, on trouve une héroïne à te comparer. Ainsi donc, ô très-puissante raisonneuse ! *vous avez cru qu' il fallait un corps à votre*

p284

fille, âgée de cinq mois, de peur qu' en se renversant elle ne se cassât les reins... et ce corps est sans doute de fer, ou de bronze, ou de platine ; car j' avoue que le moyen par lequel un corps de baleine ou de corde sauverait les reins d' un enfant qui tomberait des bras de sa nourrice, passe ma courte intelligence. J' aurais cru aussi tout bonnement que l' enfant trop faible pour se soutenir tendrait plutôt à tomber sur l' épaule de sa nourrice qu' à se renverser, ce qui suppose un élan vigoureux ; j' aurais cru sur-tout qu' un enfant ne pouvait se remuer qu' en raison de sa force ; qu' il était faible en proportion de sa lourdeur, et qu' ainsi il n' avait aucunement le pouvoir de s' estropier de lui-même, pourvu qu' on l' éloignât des lieux dangereux, et qu' il pouvait si peu se donner un tour de reins, que si dans les premiers mois on l' étendait sur le dos, il mourrait dans cette situation, sans pouvoir s' en tirer... mais non, vous changez toutes mes idées, ô incomparable philosophe ! Et je ne vous demande plus que de m' expliquer comment on parvient à élever un seul nègre : car vous savez, ô savante observatrice ! Que pour téter ils embrassent les hanches de leur mère avec leurs genoux et leurs pieds, et s' y soutiennent sans le secours des bras de cette mère qui travaille. Vous avez lu cela dans M De Buffon et dans cent autres ouvrages, vous qui me rédigiez l' édition

p285

de Hollande de l' *histoire des voyages* et je ne crois pas que vous ayiez vu qu' on mît des corps et des maillots à ces enfans de la nature ; et ils ont l' insolence, en dépit de vos principes, de se traîner dès le second mois ; à quatre pattes, il est vrai, mais qu' importe ? Ils n' en déraisonnent pas plus que toi pour cela par la suite : et tous ceux qui devraient brouter ne broutent pas, ô ma gourmande Sophie ! Haute et puissante raisonneuse, explique-moi, je te prie, ce phénomène : dis-moi si

tous les nègres ont les reins cassés ; car je suis convaincu, d' après tes infaillibles principes, que cela doit être ainsi : dis-moi pourquoi nos enfans emmaillotés ont le privilége à-peu-près exclusif d' être bossus, boiteux, cagneux, noués, contrefaits, rachitiques, etc ; dis-moi pourquoi sur dix mille de nos femmes si bien emboîtées dans leurs corps, il n' y en a pas dix à la taille desquelles le tailleur ne raccommode quelque chose ; dis-moi pourquoi cette belle invention des corps a si bien redressé la nature, que vos busques, mesdames, compriment les seules de vos côtes, que cette bête de nature ait rendues mobiles, et relâche celles qu' elle a rendues fixes, ce qui, joint à la vie sage et chaste de tant de vous autres, rend si fréquens les maux de poitrine, etc. Etc. J' attends une belle et profonde dissertation sur tous ces points, le tout *pour l' instruction de l' univers* ... j' aurais assez

p286

de choses à dire sur la gourme de notre enfant ; mais je n' ose joûter contre *ton érudition et ta dialectique* , et je défends seulement comme ma vie, qu' on lui fasse aucun remède d' aucune espèce pour cela, à moins qu' une disparition subite de cette sorte d' évacuation salutaire n' exigeât quelque purgatif très-doux. Sur le tout, de la propreté ; c' est la vie des enfans. Qu' il me soit permis aussi de vous dire en toute humilité, que si vous ne voulez pas que ma fille se casse la tête, il ne lui faut point, absolument point de lisière... comment donc faire ? ... comment, grande et grosse bête ? La laisser se traîner accroupie ; c' est-à-dire, laisser faire la nature, qui, sur ma foi, en sait plus que nous. Autrement nous la forçons, et elle ne peut remédier que très-imparfaitement à nos sottises. Nous voulons donner un aplomb prématuré à nos enfans avant qu' ils puissent le garder : ils tombent par l' autre extrémité, c' est-à-dire, sur leur tête, et s' estropient, ou se tuent quelquefois. Au lieu de cela, d' eux-mêmes ils trépignent en cerceau, et commencent comme les culs-de-jatte ; ils tombent : oh ! Oui, et très-souvent, et il faut en rire, et sur-tout ne jamais se dépêcher de les relever ; mais ils tombent sur leur derrière, parce que leur position les y nécessite, et dix mille de ces chûtes ne sont pas aussi dangereuses qu' une de l' autre espèce... mais

p287

on ne fera pas ce que je dirai. Eh bien ! Tais-toi, et ne radote pas avant l' âge... ah ! Sophie, j' avais si bien compté élever moi-même mes enfans ! ... Madame Sophie, tu as sur le coeur le déni que je te fais du bon sens (car, pour à ta science, je lui ai rendu hommage, et tu me calomnies quand tu oses dire que je m' en moque) ; mais, ma Sophie, il ne faut pour te consoler de cette légère privation, que te faire ma profession de foi au sujet de cette idole des sots, qu' on appelle *bon sens* . Tu as entendu M Diaforus dire au théâtre : *je jugeai par la pesanteur d' imagination de mon fils qu' il aurait un bon jugement à venir,* et tu as ri. M Diaforus dit un mot très-profond sous le masque du ridicule. Ma bonne amie, le bon sens n' est précisément que l' absence de toute passion, ou l' absolue nullité. Si cette privation entière de toute sensibilité procure quelques avantages personnels, il n' en est pas moins vrai qu' elle fait et fera à jamais des hommes autant de fardeaux à-peu-près inutiles à la société, et tout au plus bons à croupir dans la fange de la servitude. Sois bien sûre, mon adorable fanfan, quand tu entendras dire que le bon sens vaut mieux que l' esprit et que le génie, que l' homme qui parle ainsi est un sot, ou un envieux plein d' orgueil, qui insinue modestement qu' il a au fond plus d' esprit que les hommes les plus illustres de tous les siècles.

p288

Ce ne sont pas là des hypothèses bizarres ou des exagérations plaisantes ; ce sont des vérités démontrables à la rigueur, comme je me charge de le faire en tems et lieu. Souviens-toi bien, ma Sophie-Gabriel, qu' il n' y a que les mauvaises têtes de bonnes : tu as été en passe de l' apprendre, et si tu ne le sais pas encore, j' ai peur que ce ne soit que par modestie. Je sais bien que tout le monde ne conviendra pas de cela ; mais crois-tu qu' il y ait beaucoup de gens en état de l' entendre ? Crois-tu que les hommes capables de démêler le génie dans les écarts des passions, qui ne sont que son explosion, soient très-communs ? La médiocrité haît tout ce qui n' est pas médiocre, ou ne le comprend pas, ou s' en effraye. Je disais un jour au frère d' une certaine Sophie, de ta connaissance : *votre soeur emploie la moitié de son esprit pour escamoter l' autre.* il m' envisagea avec de gros yeux bien stupides, et regarda le fait et l' éloge comme également ridicules. J' en demande pardon à ce frère ; mais, fût-il vingt siècles l' un des *sénateurs* de ce

royaume, il sera vingt siècles un sot. On exigeait de cette même femme une lâcheté indicible ; et pour l' y engager plus facilement on la maltraitait (car les gens de *bon sens* ne se piquent pas de beaucoup d' esprit). La proposition l' indignait, et les procédés l' irritaient ; il n' en fallait pas tant pour la roidir. *quelle opiniâtreté !* disait-on ; *en vérité elle est*

p289

folle : c' est opiniâtreté, et ce n' est que cela... et ! Comment veux-tu que pensent, que sentent autrement des êtres qui ne connaissent d' autre honnêteté que celle qu' il faut pour n' être pas pendu ; de vertus que celles qui aident à faire fortune ; ce qui veut dire en leur langage, gagner de bons contrats, de bons douaires, du bon argent, du cher argent ; et qui n' appellent vices que ce qui y nuit ; qui ne connaissent de sentimens que ceux relatifs ou subordonnés à cette lâche cupidité ? Il faut bien qu' ils prennent pour *fous* ceux qui ont une ame forte ; voilà comme certains parens jugent. D' autres (des pères, par exemple) se croyant suivis de trop près par leurs enfans, et craignant qu' ils ne disent bientôt d' aussi bonnes choses qu' eux, mais non pas en mauvais gaulois comme eux, frémissent de jalousie, et ne voient dans le foyer ardent qui produit les talens de leur fils, qu' un présage d' incendie, qu' un motif de crainte et de proscription. Si par malheur le fils démêle les véritables causes de cette terreur hypocrite ; s' il a l' imprudence de dire au père enveloppé dans les ténèbres sublimes de la prévoyance, de l' autorité, de la dignité paternelles : *mais, mon père, pourquoi me garrottez-vous ? N' eussiez-vous que de l' amour-propre, mes succès seraient encore les vôtres :* le fils est perdu ; car on ne pardonne point à qui nous a deviné, quand on se sent coupable. Mais si ce fils eût été

p290

une bien lourde ganache, bien capable de tout croire sur parole, bien lâche adulateur d' une courtisanne séduisante et accréditée ; bien porté à regarder l' obéissance passive, la foi implicite comme le premier devoir, la plus sainte vertu ; bien et uniquement jaloux de diriger des fermes selon la

grande et petite culture , de calculer le *produit net* d' un *moulin économique* , et de passer sa vie avec les êtres à longues oreilles qui l' habitent ; ah ! Que ce fils eût été adoré ! La preuve est au bout. Entre chez ces pères-là : si dans toute leur famille il y a une bête, tu la trouveras installée dans le fauteuil académique, et maîtresse de la maison. D' autres parens oublient de la meilleure foi du monde ce qu' ils ont été, ce qu' ils ont pensé, ce qu' ils ont senti, et perdent le sentiment avec la mémoire ; car tout dans l' homme est mémoire. Ceux-ci sont injustes, sans le savoir. Le cardinal de Ber portait le chevalier de M au ministère. Le préliminaire essentiel était de le raccommoder avec la marquise de Pomp... le chevalier, l' un des plus beaux et des plus spirituels hommes de son tems, est introduit à la toilette ; il cause long-tems ; il brille de tous ses talens naturels et acquis ; en un mot, il est *charmant* ; et tu sens bien que d' un homme *charmant* à un *homme d' état* , il n' y a, en certaines circonstances, qu' un pas. Dans un de ces momens d' engouement qui mènent par sauts et par bonds ton respectable sexe, Madame De Pomp... dit au chevalier :

p291

quel dommage que tous ces m soient si mauvaises têtes ! le chevalier de M reprend à l' instant toute l' âpreté d' un marin, et répond ces mots remarquables : madame, *il est vrai que c' est le titre de légitimité dans cette maison ; mais les bonnes et froides têtes ont fait tant de sottises et perdu tant d' états, qu' il ne serait peut-être pas fort imprudent d' essayer des mauvaises. assurément, du moins elles ne feraient pas pis.* tu n' as que faire du reste de l' histoire que tu sais ; mais vas demander à ce chevalier, homme d' ailleurs plein d' honneur, de vertu, et même d' équité, autant qu' elle peut se concilier avec la faiblesse que lui ont peut-être donnée les années, et sa soumission absolue au despotisme fraternel ; vas lui demander, dis-je, ce que c' est qu' un certain sien neveu : il te dira : *ah ! Madame, quelle tête, et quel dommage ! ...* que veux-tu, ma bonne ? Les hommes sont ainsi faits ; ils n' admettent point l' existence des sentimens qu' ils n' éprouvent plus. Ils font tous comme ce général qui, trouvant de jeunes officiers avec des filles, leur dit : *eh ! messieurs, est-ce là l' exemple que je vous donne ?* il avait quatre-vingts ans. Somme tout, il n' y a que les hommes fortement passionnés, capables d' aller au

grand ; il n' y a qu' eux capables de mériter la reconnaissance publique ; il n' y a qu' eux, par conséquent, qui aient un vrai droit à l' estime ; et le *bon sens* si

p292

vanté n' a jamais été utile, tout au plus, qu' à celui qui le possède. Il n' est pas plus compatible avec l' extrême sensibilité, que l' eau avec le feu ; de sorte que si tu veux m' aimer, madame, il faut consentir à n' avoir pas l' ombre du sens commun : choisis, et ne sois pas fière.
ô amie de mon coeur ! Il y a une grande partie de ta lettre (et c' est la plus touchante) à laquelle je ne répondrai pas, puisque tu me le défends ; cependant j' aurais bien des choses à dire ; mais j' espère que ces tristes discussions sont inutiles ; car je ne veux point du tout mourir avant l' âge...
Sophie ! Toute énergique, toute déchirante qu' est la peinture de ce que tu as souffert, tu ne perdras rien à laisser le coeur de ton Gabriel le deviner.
Hélas ! Que nous reste-t-il de tant de bonheur ?
Nous ne pouvons pas même nous communiquer nos peines.
Jamais, dans les plus terribles secousses, nous n' avons éprouvé cette privation mortelle, heureusement tempérée par notre bienfaiteur, mais qui est peut-être le plus violent état de l' affliction... ô amie ! Tu te plains de mes réflexions lugubres ; mais, dis-moi, que dois-je sentir et penser quand je jette les yeux sur cette trop longue suite d' années qui se sont écoulées pour moi, quoiqu' à peine arrivé à l' âge viril ? Dans quelque partie de ce tems, centuplé par les malheurs, que je jette mes regards, j' y aperçois l' infortune, les contrariétés, l' injustice, les calomnies, la douleur. à peine y puis-je compter une

p293

année de vrais plaisirs, et ces rapides instans sont suivis d' innombrables maux. Je me suis vu enlever le trésor de mon coeur, l' unique objet de mon amour (je dirais de mon attachement, si ma mère, ma fille et M Lenoir n' existaient pas) l' unique objet de mon amour, de mon estime, de mon idolatrie. J' ai fait le malheur de ce que j' aime, ou du moins je l' ai causé. Toutes les traverses de ma vie, trop fidèle présage, hélas ! De celles dont j' étais menacé, ont été

oubliées dans les bras de l' amour ; mais au moment où ce consolateur m' a manqué, toutes mes plaies se sont r' ouvertes. Et n' était-ce pas assez de mes nouvelles blessures pour souffrir d' intolérables douleurs ! Ah ! Oui, ce sont même les seules qu' il soit impossible de dévorer. Jamais dans ces maux qui n' intéressaient pas mon amour, je ne manquai ni de fermeté, ni de courage ; il a cruellement irrité mes ennemis, lâches calomniateurs qui, ne pouvant atteindre à la hauteur de mon ame, se sont efforcés de l' avilir ! Mais ces dernières infortunes, qu' il t' a fallu partager, m' ont totalement épuisé, ô mon amie ! Et sans les consolations que nous procure celui que je ne puis plus nommer sans que mes yeux se mouillent de larmes, je serais imbécille ou mort. Et comment cela ne serait-il pas arrivé ? Souffrir, perdre, être agité continuellement et avec la plus extrême violence, se voir privé de la joie, et

p294

du repos, et de la vie de l' ame, et des nouvelles de celle à qui son existence est liée, est-ce un état supportable ? Que ce soit le crime de la fortune ou le mien, en porté-je, en portes-tu moins la peine ? ô mon amie ! Dois-tu t' étonner que ton Gabriel, que l' infortuné qui t' a perdue, n' ait que des pensées sombres et des sentimens douloureux ; qu' il ait long-tems desiré la mort comme le seul remède à ses maux ? Ah ! Sophie, c' est un vrai miracle de l' amour que je retrouve encore quelques étincelles de gaieté en t' écrivant : le seul contrepoison de ce chagrin destructeur qui s' est emparé de moi au moment où j' ai su qu' il fallait te quitter, c' est le bonheur, c' est la certitude d' être aimé. Oui, Sophie, oui, mon tout : abandonné de la fortune, persécuté par le sort, séparé de ce que j' adore, cette seule pensée que j' ai fait naître une passion sincère, est une source de consolations et de volupté. Et quel autre que moi en a inspiré une si tendre et si généreuse ? C' est une jouissance que les richesses et la naissance, et l' esprit, et l' ambition exaucée, et toute autre passion, et toutes les voluptés ensemble ne donneront jamais. Ce plaisir du coeur est vraiment unique, parce qu' il a sa cause dans lui-même. Celui qui n' a point été aimé de ce qu' il a aimé, n' a pas connu le bonheur. Toute autre affection de l' ame peut être intéressée. On me sert pour soi ; on me

p295

flatte par artifice ; on se dit mon ami, parce qu' on espère que je vaudrai plus que je ne coûterai : mais l' amour n' est accordé qu' à moi ; on ne peut ni le contrefaire, ni le feindre. Ce sentiment si flatteur, si saint, si chaste et si pur, est inimitable pour les yeux intéressés, pour le coeur qui l' éprouve. On peut tromper un amant vulgaire ; mais on ne trompera jamais un tendre amant. Cependant, ma bien-aimée, ce n' est qu' auprès de son amante ou dans ses lettres qu' on peut acquérir la certitude d' être toujours aimé. Hélas ! Tu sais quelles inquiétudes je nourrissais même auprès de toi, et tu me les as pardonnées. Un regard, un mot, un de ces mots qui vont au coeur, un baiser qui l' enivre, m' avaient bientôt rassuré ; mais, excessivement délicat et craintif, j' avais besoin de l' être. Tes lettres entretenaient ma sécurité et toutes les consolations dont elle était la source. On me déroba mon égide ; et comme si ce n' eût point été assez de t' avoir perdue, de te savoir dans une odieuse captivité, de te voir dans un affreux lointain, de m' élancer vers toi sans cesse par mes desirs, et de me consumer dans la douleur de n' en pouvoir approcher, je vis rompre encore la faible communication qui restait entre nous ; il fallut à tant d' agitations, à tant de chagrins amers, mêler les poisons de la jalousie, et sentir multiplier ses maux, au moment où

p296

la seule chose qui pût en alléger le fardeau m' était enlevée... mais de quoi, de qui, me diras-tu, pouvais-tu être jaloux, ô mon Gabriel ? ... de qui ? Ah ! De personne sans doute. Quelle idée aurais-je de toi, si je pouvais être jaloux d' un objet déterminé, quand tu serais aussi libre que tu l' es probablement peu ? ... mais si j' allais perdre ton coeur, si ta constance allait se lasser ! ... ah ! Sophie ! Sophie ! Veille sur mon bien, veille sur le seul bien de ton Gabriel... eh ! Pourrais-tu jamais te passer de son amour, sensible Sophie ? ... insensée, ne vas pas croire que tu sois jamais aimée comme tu l' es par lui ! Tu ne retrouveras ni ces ardeurs, ni ces transports, ni ces délicatesses, ni tous ces inexprimables sentimens qui firent ta félicité. Un coeur accoutumé à un tel amour n' entendra pas le langage d' un autre coeur, et ne s' en fera point entendre ; ou plutôt l' ame souillée par une horrible perfidie ne pourra plus ni produire, ni recevoir, ni savourer la volupté...

mais loin de nous d' odieuses suppositions qui t' outragent ! ô mon amante, un moment de réflexion dissipe ce nuage sombre qui m' enveloppe, hélas ! Trop souvent. J' ai pensé y retomber pour jamais dans ce cruel état où l' on n' est sûr de rien ; où, las d' être malheureux et de l' être sans ménagement, sans compensation, et presque sans espoir, on invoque la mort. N' as-tu pas éprouvé quelquefois

p297

que le tems qui précède une catastrophe que l' on prévoit, ou dont on est sûr, paraît horriblement long ? Est-ce donc qu' on la desire ? Non, sans doute ; mais c' est que le sentiment de l' attente est pire que le mal, quel qu' il soit. Ce mal une fois arrivé, on le connaît : il est ou plus grand ou plus petit qu' on ne s' y attendait ; on le supporte, ou l' on y succombe. Mais le poids, l' horrible poids de l' incertitude qui grossit tout, qui multiplie les possibles, qui donne des réalités pour des chimères, ou des chimères pour des réalités ; ce poids écrasant n' est comparable à rien. Eh bien, nous en voilà délivrés ; espérons, puisque notre génie tutélaire est si prévoyant, et si puissant et si sensible. Graces, graces lui soient rendues, et toute confiance accordée. Hélas ! Quand je pense à ses bienfaits, je desire qu' il soit vrai qu' il est plus doux encore, pour des ames telles que la sienne, de faire du bien que d' en recevoir.
Chère enfant ! Ta tête a emprunté de la mienne le défaut d' aller trop vîte. Ma santé n' est pas bonne ; ma situation est trop violente, sur-tout pour mon âge et mon tempérament physique et moral, pour que je n' en souffre pas ; l' ame use son enveloppe : j' avoue donc que ma santé n' est ni ne peut être bonne ; mais elle est loin d' un entier dépérissement. Depuis ma dernière lettre, je n' ai point souffert de coliques néfrétiques ; et en général,

p298

à deux ou trois accès de fièvre près, presque éphémères, je n' ai pas eu de secousses. Ce qui s' altère cruellement en moi, c' est la vue, sur laquelle tu me complimentes fort mal à propos. Certes, il est dur d' être forcé, mais absolument forcé de prendre des lunettes avant vingt-neuf ans ; mais il est plus dur encore de ne voir dans des lunettes,

qu' à travers un torrent de points noirs, avant-coureurs prochains et presque infaillibles de la cécité. Je l' avoue, je n' envisage pas tranquillement la perte de la vue. Hélas ! Mon ame est dans mes yeux, tant que je suis loin de toi, puisque je ne vis que par tes lettres ; mais, fussé-je auprès de toi, je n' en sentirais pas moins la privation de ce truchement si fidèle du véritable amour. Il n' y a qu' un moyen de retarder, si ce n' est de prévenir, cet accident cruel ; c' est de travailler moins. Mais comment veux-tu que je fasse ? Je dors rarement plus de trois heures par nuit ; je ne vois jamais un visage humain, si ce n' est le commandant qui, comme tu sens bien, n' est pas et ne peut pas être toujours là, à beaucoup près ; un chirurgien que je ne dois et ne veux plus connaître, après les tours qu' il m' a joués ; enfin le bienheureux mortel qui, assez semblable à ces satellites infernaux que les poëtes placent dans le Ténare, nous voit trois fois par jour pour nous donner à manger, et nous verrouiller : (au reste, que cette description poëtique ne t' effraye pas sur mon

p299

sort ; car le pauvre diable est un fort honnête homme). Tu sais combien ma tête est active ; elle l' est d' autant plus dans cette situation, que tout le feu de mon coeur est concentré et ne peut s' exhaler ; que mes sens fougueux et presque indomtables sont enchaînés et n' ont aucune pâture ; de sorte que le travail est l' unique moyen que j' aie de donner le change à la foule de sentimens et de sensations qui m' agitent. J' écris donc, ou je lis quatorze ou quinze heures par jour : je succombe et je me survis. Tout ce que je fais est trop au-dessous de mes sujets, de mes idées et de mes vues ; et le peu de bonnes choses que je produis sont achetées aux dépens de mon existence morale et physique. Peut-être, au temps du bonheur, mon imagination fut plus riche et plus flexible, mon style plus énergique et plus facile. Il est cruel de se dire : (...) ; mais c' est mon sort. Ma carrière est fournie à l' âge où les autres hommes la commencent. La nature m' avait accordé de quoi en parcourir une plus étendue et plus élevée ; mais si l' infortune élève les ames fortes, elle abat le génie. Persécuté depuis six ans, froissé par toute sorte de malheurs, dévoré d' inquiétudes et de chagrins, suspendu au milieu de la plus poignante incertitude, malade depuis dix mois, enseveli depuis quinze dans la

solitude la plus austère, la vigueur de l' esprit
peut être altérée par de telles

p300

épreuves ; mais, ma Sophie, ce n' est pas la gloire
qui est nécessaire à l' homme ; c' est le bonheur. Un
regard de toi, et mes forces renaîtraient, et
peut-être retrouverais-je aussi une étincelle de
talent qui ferait rougir ceux qui m' ont enseveli
dans ce tombeau, où, comme je le disais à
M Lenoir, *on meurt longtemps.*
j' enverrai à Paris cette semaine la traduction des
baisers de Jean Second ; je dis *cette semaine* ,
parce qu' il faut que je les recopie, et que je ne
veux pas retarder ma lettre. La traduction est
très-fidèle ; ainsi, si l' on y trouve des choses
trop ardentes, il faut s' en prendre au poëte, qui,
tout hollandais qu' il était, a écrit sous la dictée
de l' amour, et dans l' idiome harmonieux des latins,
ce qui lui a donné plus de liberté et d' énergie.
Tout le changement que j' y ai fait a été de
substituer ton nom à celui de *Neoera* sa
maîtresse ; parce qu' il m' eût été impossible
d' adresser à une autre qu' à Sophie des choses si
tendres. M Dorat a imité en vers quelques-uns de
ces baisers ; mais il n' a pris que les idées qui
lui ont convenu ; il a souvent mis sa *manière*
(ah ! Oui, c' est bien le mot) à la chaleur de son
modèle. M Dorat a toujours de l' esprit, ou du
moins il veut toujours en avoir. Il est heureux que
cela ne le fatigue pas ; mais ses lecteurs s' en
lassent quelquefois. Jean Second est souvent naïf,
et cela touche ; car si les hommes sont

p301

presque infailliblement surpris par ce qui brille,
ils sont tous involontairement sensibles à ce qui
est naturel. En un mot, les baisers de M Dorat ne
sont point du tout les baisers de Jean Second ;
et tu les auras, quoique cette bagatelle ne soit pas
aussi jolie que j' aurais pu la rendre peut-être
dans d' autres momens. Jean Second chantait auprès
de Neaera son bonheur et ses amours ; et j' écris
loin de Sophie : je suis bien plus amoureux que le
poëte hollandais ; mais il était heureux, et je suis
très-infortuné : il n' en fallait pas tant, outre le
désavantage de la prose sur les vers, pour me rendre

fort inférieur à l' original.
à propos d' écrits et d' écrivains, il m' est tombé entre les mains une traduction de Salluste, de ton cher M De Brosse, qu' il nous a fait attendre trente ans ; et il a modestement rempli les lacunes de l' auteur original. Je t' assure que le goût qui a présidé à cet ouvrage est tout-à-fait curieux. Ici il nous dit que *la règle qu' on voulut ramener fit l' effet d' une combustion générale et mit tout sens dessus-dessous* . Cela est élégant, comme tu vois. Là, il nous apprend que lorsque la bataille commence, *chacun déploie son savoir-faire.* il est noble M De Brosse. Il fait dire à Marius : *je ne sais pas ordonner galamment une fête.* tu reconnais bien là la galanterie de M De Brosse. Tu sais ce fameux mot de Jugurtha : il sortait de Rome ; et en jetant les yeux sur cette ville

dont il connaissait toute la corruption, il s' écria : *ô ville vénale ! Tu seras bientôt esclave, si tu trouves un acheteur.* voilà du moins comme j' ai traduit littéralement Salluste dans mon essai sur le despotisme. Le cher M De Brosse est bien plus naturel, lui. Il traduit, *ville à vendre, si on trouve un acheteur ;* et tu vois bien que c' est là la pure nature, car c' est ainsi que les poissardes crient leur poisson. Je ne finirais pas, si je voulais recueillir tous les traits pareils, dont *l' illustre* M De Brosse a enrichi notre littérature ; mais il faut laisser en paix les cendres des morts. Je t' avoue seulement que c' est une espèce de consolation que d' avoir de tels ennemis. De Brosse ne me connaissait pas ; il a voulu me faire du mal, et il m' en a fait, et du plus cruel. En vérité, je ne saurais m' empêcher de penser qu' il aurait été plus honnête, et plus utile à son *illustre* mémoire, de travestir un peu moins mal un des meilleurs historiens de l' antiquité. Au reste, je ne doute pas que quelque *illustre* académicien de l' *illustre* académie de Dij n' ait donné les honneurs de l' apothéose à l' *illustre* auteur, et à son *illustrissime* ouvrage. Peut-être même si M De R s' est trouvé chancelier, a-t-il eu la générosité de se charger de lui rendre cet hommage. -as-tu quelque moyen d' avoir par Mau ou Mi le mémoire pour Jeanret, la lettre sur le sucre, et le commencement de mes mémoires ? Je ne parle pas

p303

de l' ouvrage sur les salines ; car je me flatte bien
que tu n' as aucune manière de le recouvrer. Quoique
ce soit peut-être une perte, c' en serait une bien
plus cruelle que tu la pusses réparer. -oh ! Non,
non, un baiser ne serait pas trop court, pourvu qu' il
durât autant que la vie. Mais à propos *de baci* ,
j' ai cru que nous étions convenus de ne jamais les
compter, et ce n' était pas la peine de faire un
solécisme : *mille baci.*
tu me fais un portrait frappant de ta dessinatrice,
et il se pourrait bien que je la connusse. *l' amour
à la rage* est tout-à-fait plaisant ; mais ne
vois-tu pas que ces amours-là sont, comme dit
M De Bouflers, *un mot honnête à la place d' un
qui ne l' est pas ?* quant à ces affections qui
naissent et s' éclipsent en un moment, c' est le
faible de ton sexe que j' appelle engouement ; et je
t' avertis que quiconque est capable de ces
paroxysmes-là, ne l' est pas d' autre chose. ô mon
amie ! Ne te laisse pas prendre à ces feux follets ;
fuis les haleines contagieuses. Veille sur toi,
veille au-dehors, veille au-dedans ; c' est l' attention
continuelle qui fait la force, et il n' y a rien à
gagner avec les alexandrines (avoue que j' ai deviné).
Ton ame a reçu de la nature une étonnante et
précieuse énergie ; mais, souffre que je te le dise,
(tu devineras le pourquoi) tu manques quelquefois
d' attention sur des objets en apparence indifférens,
mais qui sont

p304

bien loin de l' être dans leurs suites, (ce que ta
candeur ne te permet pas de deviner) sur-tout quand
on est entouré de gens attentifs à tout, et prompts
à saisir et à pousser le moindre avantage. Pardonne,
(...) ! Pardonne la vérité et la liberté de cette
remarque. Ce petit défaut que je te reproche vient
de ta charmante ingénuité, de l' extrême franchise
de ton caractère ; ainsi tu n' es pas capable de
t' offenser de la sincérité de ton ami. Ah ! Que
n' usais-tu du même droit, ou plutôt que ne
remplissais-tu le même devoir avec ton Gabriel ?
Tu es une amie sincère, aussi bien qu' une tendre
amante ; ah ! Oui, tu l' es ; mais tu l' es avec trop
de circonspection, de précaution, de discrétion, si
je puis parler ainsi. Crois-tu donc que je veuille
imposer des conditions à ta franchise ? Je suis,
j' ose le dire, assez sûr de moi-même, assez pénétré

du desir de me connaître, de me corriger, de te plaire, pour m' accommoder de tes remontrances les plus ingénues ; et je ne t' en aimerais que mieux, (c' est bien difficile cependant) quand ta véracité irait jusqu' à l' importunité. Peut-être crierais-je un moment ; mais remarque-le bien, en te rappelant le passé : ma vivacité, quoique, dans toutes les suppositions, déplacée, porterait plutôt sur l' occasion que sur la chose, et ce serait presque toujours ou la circonstance, ou une distraction qui en serait la cause ; mais crois que l' avis mûrirait

p305

dans mon ame. La vérité est si douce quand elle coule de tes lèvres, ô mon amie ! Qu' elle peut se présenter sans ménagement, sans déguisement. Ce que tu dis peut-il avoir quelque amertume ? Oh ! Non, mon ange. Peux-tu mortifier mon orgueil ? Non, non, ma Sophie : tout mon orgueil est en toi ; c' est te dire assez les seuls coups douloureux que tu puisses lui porter... au reste, tu sais bien qu' il n' y a que ton père, qui *ne voit que lui au monde, qui ait toujours raison* . Grand bien dieu lui fasse ! Pour moi, je serais extrêmement fatigué d' une telle supériorité, et je n' en veux point.
Non vraiment, je ne puis ni ne veux me compromettre pour personne ; mais avec toutes mes précautions, et malgré ma situation, j' ai pensé l' être. Heureusement que la droiture et la franchise déconcertent bien des ruses... tu veux que je compte P au nombre des ingrats : tu lui fais trop d' honneur ; c' est parmi les perfides qu' il mérite une place distinguée. Il est vrai qu' en un sens l' ingratitude et la perfidie sont synonymes ; il est vrai encore que certains hommes, je veux dire presque tous, ont une manière de calculer et de sentir qui les mène tout droit là, sans presque qu' ils s' en doutent. Ce que l' on prend pour attendrissement est un mouvement bien équivoque, comme je te l' ai dit cent fois. Nous sommes presque tous susceptibles d' une

p306

émotion passagère, et non d' une impression profonde et durable. Voilà pourquoi ceux qui ne sont pas très-mal nés ou endurcis par le crime, sont capables de pitié. Mais de la pitié à la bienfaisance, au dévouement, et même à la reconnaissance, il y a

infiniment loin. La bienfaisance n' est la vertu que des grandes ames, et la gratitude n' est pas la production des ames communes. Les yeux se sèchent en quittant un malheureux, lorsqu' on n' est pas doué d' une exquise sensibilité. Elle seule grave les spectacles attendrissans dans la mémoire, et l' envie d' obliger dans le coeur. Tel fait des offres de services, même sans vues d' intérêt, parce qu' il n' a pas eu la force de n' être point ému ; mais il a encore moins celle de tenir parole : c' est comme un faux brave ; il n' a que le courage de la honte ; il se bat parce qu' il n' ose pas s' enfuir, et se serait montré plus poltron s' il eût été moins lâche. Cela posé, veux-tu savoir le raisonnement de ces honnêtes gens dont nous parlons ? *que veulent-ils que j' y fasse,* se disent-ils ? *je n' irai pas faire pour eux la guerre au premier ministre.* ô mon amie ! Il est trop vrai, cet axiôme si honteux pour l' humanité ; les malheureux ont toujours tort, tort de l' être, tort de le dire, tort d' avoir besoin des autres, tort de ne pouvoir les servir... que sais-je moi ? Il n' y a pas jusqu' aux torts qu' on a envers eux qui ne tournent à leur préjudice. On cherche à excuser

sa conduite en inculpant la leur. Tous les ingrats accablent de reproches ceux qu' ils ont trahis : tous les pusillanimes se plaignent de ceux dont ils désertent la cause... je ne sais si je ne t' ai pas dit tout cela ; mais j' ai des raisons de te le répéter. Sois sur tes gardes, je t' en conjure, et livrons-nous à notre bienfaiteur pour unique ressource : nous lui devons, nous nous devons cette confiance exclusive ; et ce sentiment honnête par lui-même sera encore très-prudent en nous préservant des traîtres.

Je crois que tu jures, mon amie ! Où ton érudite personne a-t-elle été chercher le mot de *paréragravant* ? C' est du grimoire. Je connais bien une plante nommée *paréira brava* , deux mots portugais qui veulent dire *vigne sauvage* ; et comme cette plante vient réellement du Brésil, on lui a conservé son nom étranger. N' est-ce pas cela que mon auguste savante aurait voulu dire ? C' est en effet un bon diurétique ; je préfère *l' uva ursi* (je n' ai que faire de dire à ma savante, que cela veut dire du raisin d' ours ; si fait pourtant, car elle sait mieux l' astronomie que la botanique) et j' en prends en infusion en guise de thé. Mais sois tranquille, mon aimable amie, autant du moins que

tu peux l' être loin de moi. Les coliques néfrétiques ne me tueront pas ; j' ai encore de la marge pour long-tems, à ce que je crois, et je vivrai assez peut-être

p308

pour impatienter certaines gens. Quant à mes yeux, ils sont réellement dans un grand danger ; et je vais faire venir les Grandjean : non que j' y aie confiance, car ils n' ont que la main de bonne, et ne sont point du tout théoriciens ; or, c' est d' un théoricien que j' aurais besoin, car je n' ai point de mal extérieur : mais ce sont les oculistes attitrés à la maison ; et ici il faut souffrir en règle ; je les ai demandés. -encore une fois, vous êtes une calomniatrice, madame ; je n' ai nommé personne, sur-tout point la chanoinesse, qui, comme chacun sait, *m' adore* . Ah ! Vraiment, je ne suis pas si ingrat. Je vous ai envoyé en général le portrait des dévotes, et personne n' ignore que la chanoinesse n' est que fanatique. -tes grandes chaleurs t' auraient paru très-froides, si tu étais close dans des murs épais comme ceux de quatre caves. Depuis que je suis ici, je n' ai pas pu avoir le bonheur de suer ; et ce n' est pas la moindre cause du dérangement de ma santé.
Tu devais t' attendre à la chûte de tes cheveux d' après tes couches. Je me flatte que tu ne perds pas ceux qui tombent. Ne balance pas à te les faire couper, s' il est besoin ; c' est le seul moyen de les recouvrer. Eh ! Que t' importe d' être laide pendant quelque tems ? Pour moi, il m' en est tombé gros comme les deux bras ; et je ne sais pas quelle sorte de providence y préside, mais je sais que j' en ai

p309

toujours beaucoup, bien que je n' en aie nulle espèce de soin que celui qu' exige indispensablement la propreté. Ma savante me permettra-t-elle de lui apprendre que de tous les moyens de les conserver il n' y en a pas un plus sûr que de les laver ? Oui, madame, les laver ; et cela tous les jours, au moins le chignon. Les douillettes qui craignent l' eau froide, et s' enrhumeraient si elles s' en servaient, faute d' y être accoutumées, peuvent employer de l' eau tiède. Vous entendez bien qu' il faut les sécher ensuite. Les cheveux, ô auguste érudite !

Sont de vraies plantes, qui, à beaucoup d' égards, exigent la même culture que toutes les autres ; mais il est vrai que de tous les jardiniers, les perruquiers sont les plus mauvais et les plus destructeurs. Que je n' entende pas parler, je vous prie, que vous ayez deux pieds de frisure sur la tête ; je ne connaîs pas un être moins fait pour être ridicule que ma Sophie. -quant à tes yeux, je suis peu inquiet : ta vue est excellente, et même prodigieuse ; mais elle est délicate, parce que tu as peu de cils. Ne travaille point au grand jour ; travaille plutôt dans des réduits sombres : le défaut de clarté peut fatiguer la vue ; mais le grand jour la blesse. Je te conjure de n' employer aucuns remèdes, ni *de bonnes femmes,* ni d' autres, pour ce précieux organe. Ménage-le, rafraîchis tes yeux avec de l' eau et de l' eau-de-vie, et rien de

p310

plus... Jean Second te donnera bien une autre recette ; mais hélas ! J' ai seul le secret de la composition. -adieu, mon amie, ma Sophie, mon témoin, mon juge, mon amante ; (...).
Gabriel.
Ma Gabriel-Sophie, ce lâche Ovide qui a osé faire un *art d' aimer* , rendait un culte à Auguste son tyran et son persécuteur ; aussi tous ses écrits, où il est sans cesse question d' amour, ne sont empreints que d' esprit, et il y a bien peu de vers qui aille au coeur ; car un homme sans courage est un froid amant : (...). -il est plus digne de nous de consacrer la bienfaisance des mains de l' amour. Fais acheter une estampe de M Lenoir ; place-la dans ta chambre : tu ne l' aurais pas fait sans ma permission, et je te l' ordonne, et tu m' obéiras bien volontiers. Tu écriras au bas :
son ame est bienfaisante et son coeur est sensible ;
son esprit vaste, actif, sa justice inflexible.
Magistrat révéré dans des temps orageux,
Lenoir sut allier la prudence au courage,
les talens d' un ministre et les vertus d' un sage,
un devoir trop sévère et des soins généreux.
L' épreuve des succès et de l' adversité,
l' a rendu précieux et cher à sa patrie :
il a su mériter et désarmer l' envie.
J' admire ses travaux ; j' adore sa bonté.
(faible expression de l' immortelle reconnaissance de Sophie-Gabriel et de son ami.)

p311

le neuvième vers n' est pas de moi ; mais il est si heureux, et si bien appliqué, que je l' ai emprunté volontiers, et d' autant plus, qu' il a été fait pour M Lenoir. J' aurais bien voulu exécuter un dessin allégorique ; mais cela est trop difficile ; je n' ai pas mes aises ; et d' ailleurs cela aurait pu souffrir quelque difficulté.
Si l' estampe est ressemblante, tu m' en enverras une. M Boucher aura surement la bonté de te dire où se trouve la meilleure.
Sophie, chacune de mes pages contient environ 72 lignes, chaque ligne environ 25 à 30 mots ; chacune de tes pages porte 40 lignes, et chacune de tes lignes environ 14 mots. Compare, et rougis. Tu m' as écrit 2240 mots en 80 jours ; c' est 28 mots par jour. Quel effort ! Aussi tes yeux sont fatigués. Ah ! Sophie, plus de silence de 80 jours.
à M Lenoir.
3 octobre 1778.
La manière dont mon amie m' a dit, monsieur, de prendre la liberté de vous adresser pour elle la traduction des *baisers de Jean Second* , me fait croire qu' elle a une espèce de certitude que vous daignerez la lui envoyer ; et si je ne l' ai pas jointe à ma lettre de remerciment pour vous, et à ma réponse

p312

pour elle, c' est que je n' en avais point de copie nette, et que je craignais de retarder mon envoi.
Un homme austère trouverait peut-être ces odes anacréontiques trop brûlantes ; mais tout le feu que vous y apercevrez est dans l' original ; et vous sentez bien, monsieur, qu' une traduction de vers latins en prose française n' a pu que beaucoup les affaiblir. Je n' y ai pas ajouté un mot ; au contraire, j' ai été forcé d' adoucir des détails que la liberté de l' idiome latin peut seule permettre.
Le changement unique que je me sois permis a été de substituer le nom de *Sophie* , à celui de *Neoera* maîtresse de Jean Second, parce que je ne sais dire des choses tendres qu' à *Sophie* .
On ne lui refuserait pas de lire cette traduction, si elle était imprimée ; or, que change au fond de la chose, que cette bagatelle soit manuscrite, et qu' on y lise *Sophie* au lieu de *Neoerea* ?
Il n' y a assurément rien, dans ces jolis morceaux de poésie, qu' une femme amante et mère ne puisse lire.
Si je sais jouir, monsieur, je ne sais pas corrompre ; et celui qui flétrit l' innocence de ce qu' il aime,

se connaît, selon moi, bien mal en plaisir. Mais vous n' ignorez pas que *la pudeur a sa fausseté, et le baiser son innocence* .
Au reste, monsieur, nous recevons et nous attendons de vous des graces si importantes, que je ne saurai pas vous presser pour une

p313

bagatelle, et si je parle de celle-ci, c' est parce que mon amie l' a demandée trois fois. Si vous ne jugez pas à propos qu' elle lui passe, je respecte bien sincérement votre volonté, et j' espère seulement que vous voudrez bien me renvoyer mon manuscrit ; car je n' oserai pas vous offrir ce rien-là.
J' ai l' honneur d' être avec un tendre et respectueux dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Au même.
28 octobre 1778.
Je serais bien malheureux, monsieur, si vous étiez aussi las d' entendre parler de moi, que je le suis d' en parler. Mais, hélas ! Je dis comme Tibulle :
" je n' ai point le stoïque courage de supporter d' un oeil sec la séparation de l' autre partie de moi-même ; cette constance ne sera jamais la mienne. La douleur brise l' ame la plus ferme ; et je ne saurais rougir d' avouer ce que je sens, et d' épancher la tristesse qui empoisonne ma vie tourmentée par de longs malheurs. "
c' est une de ces consolations salutaires que je dois uniquement à votre incomparable bonté, que j' invoque aujourd' hui. On m' a dit

p314

que vous aviez daigné permettre que la traduction des baisers de Jean Second passât à mon amie. Je prends la liberté de vous adresser une partie d' un recueil de pièces relatives, extraites des poètes érotiques de l' antiquité, et je ne vous déguise pas que c' est un prétexte pour vous demander une lettre après plus de cinq semaines de silence. Si les baisers de Jean Second ont passé, cet envoi-ci passera plus aisément encore : ce sont des fragmens de Lucrèce, de Catulle, de Gallus, et de ce délicieux Tibulle qu' il faut lire, relire, savoir

par coeur, et relire encore. Quelques morceaux choisis d' Ovide, de Virgile, d' Horace, de Pétrarque, du Guarini, du Tasse, de l' Arioste, de Milton, et de quelques autres poëtes italiens, anglais et allemands, succéderont, si vous le permettez. Si, par des circonstances nouvelles, ce recueil ne pouvait parvenir à mon amie, j' espère que vous voudriez bien me le renvoyer. Mais sur-tout, ah ! Sur-tout une lettre, ô bienfaisant et sensible protecteur des infortunés !
J' ai l' honneur d' être avec un respectueux et profond dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Permettez-moi de vous observer, que si vous ne voulez pas laisser de mon écriture entre les mains de mon amie, elle aura très-vîte

p315

copié ce recueil. Je n' en envoie qu' une partie, pour moins surcharger celui qui doit le voir avant qu' il parvienne à Sophie, et ne pas abuser de sa patience que je mets trop souvent à l' épreuve.
à Sophie.
6 novembre 1778.
Ah ! Quel charme est donc celui de l' amour qui peut ainsi changer et les choses, et les lieux, et les circonstances, et les idées, et jusqu' aux sensations ! Au milieu des peines les plus cuisantes et d' une situation presque désespérée, il me distrait, il m' enivre encore par des illusions, hélas ! Trop passagères, et que j' ai la faiblesse de regretter.
Ta lettre m' a trouvé dans un profond abattement de corps et d' esprit ; et elle me rend un peu de force et d' énergie. Ah ! Sophie, ne me reproche pas cet état d' affaissement si étranger à mon ame. Hélas ! Cette ame long-temps forte et toujours honnête, cette ame pleine de toi, est brisée. J' ai lutté contre le sort plus peut-être qu' il n' appartenait à un être humain ; il est inexorable ; mes forces s' épuisent, et je n' ai plus que le courage de l' honneur. Accablé de tristesse, de maux, d' ennuis et de craintes, ne voyant autour de moi rien, absolument rien qui puisse remplir le vide

p316

affreux que ton absence fait dans ma vie, j' ai

peut-être quelque mérite à ne pas me manquer à moi-même. Quand je deviendrais pusillanime et faible, qui aurait le droit de s' en étonner ? Un malheur extrême, continu, sans compensations, sans relâche, ne peut-il donc pas dénaturer l' ame même la plus forte ? ... mais non : je ne perdrai dans cette affreuse captivité que les faibles talens que j' y ai portés, et peut-être la vie, la moindre de toutes les pertes. Ma tête s' affaiblit : mon imagination s' éteint : mon esprit devient paresseux ; il a du moins perdu sa flexibilité. Mais j' ose croire que ma fermeté ne m' abandonnera pas à un certain point ; je ne céderai point en lâche à l' adversité ; je ne solliciterai pas ceux que je méprise. Je n' ai qu' un appui ; c' est notre bienfaiteur : je n' ai qu' une amie, qu' une amante, qu' une soeur, qu' une épouse ; c' est toi qui réunis ces titres sacrés. L' amour, la reconnaissance et l' honneur sont mes dieux ; je ne prostituerai pas l' encens qui n' est dû qu' à leurs autels. J' ai tout tenté, hors ce qui est vil, et tout tenté vainement ; il faut donc échouer. Un surcroît horrible d' infortune me surcharge ; mes yeux sont perdus ; je suis menacé des cataractes : pour peu que je reste ici, la cécité sera mon partage. Dieux ! Quel sort ! Je serai donc nul ! Condamné à végéter dans la plus profonde inertie, inutile aux autres, à charge,

p317

odieux à moi-même ; voilà l' état où l' on a voulu me réduire. Il ne me restera pas même la possibilité de démentir par des succès, par des vertus actives, mes lâches, mes perfides calomniateurs : ils vont recueillir ce qu' ils ont semé pendant dix ans... alors, mais seulement alors, ils seront tranquilles et contens. -mais éloignons ces idées affreuses : n' anticipons pas sur nos maux ; c' en est assez, c' en est trop, hélas ! Du présent pour nous accabler. Mais comment retrouver ces expressions douces et tendres qui t' étaient si chères, quand une sombre tristesse me ronge ? Le temps où mon amour s' exprimait avec autant de feu que de délicatesse, le temps où Sophie daignait m' écrire que son plus grand plaisir, en mon absence, était de m' adresser ce qu' il y avait de plus tendre dans mes lettres, se croyant dans l' impossibilité de peindre mieux ce qu' elle sentait ; ce temps est passé sans retour. Mon coeur seul ne s' épuisera jamais. Puisse-tu priser toujours les trésors de tendresse qu' il renferme pour toi ! Cependant tes lettres me soulagent, et tes lettres seulement, parce qu' elles m' attendrissent ; et la

douleur qui s' épanche n' est plus mortelle. Tu me
fais le plus grand plaisir de me donner à entendre
la cause de cet affreux délai de 80 jours ; il a
beaucoup avancé la mesure de mes maux. Mais je vois
que ni toi, ni mon bienfaiteur n' y étaient pour rien,

p318

et voilà ce qui m' importe ; je vois que je dois
encore à celui-ci plus que je ne sais. Ce n' est pas
la première fois, comme tu ne l' ignores pas, que
M De R a eu l' insolence de l' accuser aux pieds
du trône. Mais qu' importent à ce héros de bonté
cette rage impuissante, ces vils rugissemens ?
Le Nil a vu sur ses rivages,
de noirs habitans des déserts,
insulter, par leurs cris sauvages,
l' astre éclatant de l' univers.
Cris impuissans ! Fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
poussaient d' insolentes clameurs ;
le dieu, poursuivant sa carrière,
versait des torrens de lumière
sur ses obscurs blasphémateurs.
Les nouvelles de mon enfant sont charmantes ; je
n' aime pas qu' elle soit trop grasse : c' est
cependant un défaut que les nourrissons contractent
rarement chez des nourrices mercenaires. Qu' on ne la
sevre point, s' il est possible, avant que la plupart
de ses dents soient percées. Tu te rends de si bonne
grace sur l' article du corps, que je ne saurais te
persiffler davantage ; mais comme je sais combien
je te persuade aisément, et qu' en une matière aussi
importante je veux de plus te convaincre ; comme tu
ne te formes certainement pas une idée exacte, ni
même approchante, du danger des corps de baleine ;
j' ai réfléchi sur ce que je t' ai mandé à cet égard,

p319

et qui pourra te paraître exagéré, parce que j' ai
pris le ton de la plaisanterie ; et je veux, mon
cher amour, fonder ces principes sur une base
indestructible, et te montrer que je suis loin de
t' avoir tout dit. Je n' ai aucun de mes extraits ici,
aucun livre anatomique, et il y a fort long-tems que
j' ai perdu de vue ces matières que je n' ai jamais
étudiées que dans leur rapport général avec la
physique du corps humain. Mais je puis, sans traiter

à fond ce sujet, te démontrer, mon amour si chère, que les corps fort serrés par en bas, attaquent à la fois la taille et la santé, sur-tout dans les enfans.
D' abord il est clair que la nature qui n' a point fait aux femmes un corps de gaîne, n' a pas voulu les amincir prodigieusement par bas. Ce qui est si contraire à ses lois doit l' enlaidir, et qui pis est, l' altérer ou la détruire. En effet, cette diabolique cuirasse qui meurtrit et déforme le corps à l' extérieur, expose les parties intérieures à de tristes accidens ; et voici comment. Les intestins pressés et refoulés de bas en haut, compriment l' estomac, le foie, la rate, contre le diaphragme (tu sais que le diaphragme est le muscle qui sépare la poitrine du bas-ventre, et le plus important du corps humain après le coeur.) cette pression artificielle de vos cuirasses de baleine le force à se voûter plus que ne le demande la respiration, et retarde

et empêche les mouvemens du poumon. N' as-tu pas éprouvé cent fois que ta respiration était gênée par le serrement de tes côtes inférieures ? C' est là l' effet de la cause que je te décris. Delà la circulation du sang troublée dans le coeur ; delà la pression de l' artère pulmonaire qui part du ventricule droit du coeur, et porte tout le sang du poumon ; delà sur-tout la pression de l' aorte qui part du ventricule gauche du coeur, et se partage dans toutes les parties du corps, et même la tête et le cerveau. Cette pression peut et doit occasionner une espèce de regorgement qui produit les palpitations (soit dit pour les tiennes qui m' inquiètent fort), les maladies pulmonaires, si communes sur-tout chez les femmes, les maux de tête, les anévrysmes ou tumeurs, les polypes même, et souvent les apoplexies. D' un autre côté, la compression de l' estomac, du foie et de la rate, produit des accidens nerveux, influe sur les reins, la vessie et toutes les autres parties contenues dans la capacité du bas-ventre. Delà les faiblesses, les vapeurs, auxquelles les bonnes et franches paysanes qui ne s' étouffent pas dans les corps, sont bien moins sujettes que vous autres poupées. Tout cela est simple, mon enfant, et à la portée de ton érudite personne. Parles-en à un chirurgien ; car pour mm les médecins, ce sont des savans qui méprisent fréquemment l' anatomie, sur-tout

p321

lorsqu' ils ne la savent pas. J' avoue cependant qu' autant que je pourrai je ne confierai jamais ma montre qu' à un horloger qui en connaîtra toutes les parties. Répète à un chirurgien, dis-je, à ton accoucheur, puisque tu y as confiance, ces raisonnemens. Je dis de les répéter ; car, entêtés des anciens préjugés, ou faute d' avoir réfléchi sur ce sujet en particulier, ils pourraient ne pas convenir de la thèse générale ; mais s' ils nient les raisonnemens qui conduisent incontestablement à mon principe, sois sûre qu' ils sont des ânes, parce que cela est sans réplique. Je ne te parlerais pas avec cette confiance, si je n' étais pas sûr de mon fait ; et je ne t' ennuierais point de ces détails, si je n' en sentais pas l' importance. Il y a mieux, mon amie ; c' est que les corps de baleine, quoiqu' évasés par en haut, sont nuisibles, même dans cette partie. Leurs échancrures au-dessus du bras, qui répondent au creux de l' aisselle, brident les deux muscles qui forment ce creux et font mouvoir le bras. Les bords de ces échancrures tranchantes serrent les vaisseaux et les nerfs de cette partie ; et j' ai vu tes charmans bras, de toi qui lis ceci, rouges, livides, et engourdis de cette pression. Frileuse que tu es, tu imputais ces effets au froid ; ils venaient en grande partie de tes épaulettes : et la preuve de cela, c' est qu' en Hollande je l' ai beaucoup moins observé,

p322

parce que tu mettais moins souvent, ou parce que tu serrais moins un corps qui aurait trop fréquemment contrarié et gêné l' amour. Ces épaulettes bienheureuses reculent les moignons des épaules, rendent saillantes les parties extérieures des clavicules, et gâtent la gorge, c' est-à-dire, la plus grande beauté du corps des femmes. Enfin la plus grande partie d' entre elles, je parle des mieux faites, ont l' épaule droite plus grosse et plus charnue que la gauche ; et de celles que j' ai connues particulièrement, à peine y en a-t-il deux (dont une avait quitté son corps dès l' âge de 14 ans) qui n' eussent pas évidemment ce défaut : dans ce nombre est une des tailles les plus vantées de Paris, et qui ne l' était que graces à son industrie. Or je me rappelle très-distinctement que le célèbre Winslow a prouvé que cette difformité venait de l' usage des corps forts. Somme tout, mon adoration bonne, je ne

prétends pas t' interdire les corps : ils te sont peut-être devenus nécessaires par l' habitude ; mais qu' ils soient doux et peu serrés. Pour ma fille, qu' elle n' ait absolument que de simples corsets de toile, très-lâches, très-aisés ; et qu' on laisse cette charmante enfant venir comme voudra la nature. C' est la plus savante et presque la plus tendre des mères. Une observation aussi sûre, et presque aussi importante, est celle-ci. Les *bonnes*

p323

femmes , celles dont tu sais tant de secrets, s' imaginent de la meilleure foi du monde que les enfans n' ont point de chaleur, et elles les étouffent pour qu' ils n' aient point froid. Il arrive de là ce qui pour nous autres arrive aussi ; c' est qu' au moment où un enfant élevé ainsi, prend l' air, il est enrhumé ou a des coliques. Tu sais bien que les gens continuellement enrhumés sont ceux qui se couvrent ; et moi qui ai toujours pensé ainsi, j' en ai fait une rude épreuve. Toute ma vie, j' ai nagé comme un poisson ; tu n' ignores pas que je chassais des journées entières d' hiver dans les marais de Franche-Comté, où il faut marcher en bas de fil et en escarpins pour ne pas s' engloutir ; jamais je n' ai eu un rhume. Ici où je suis forcé à mener une vie très renfermée, je ne saurais sortir, sans revenir enroué et sentir ma poitrine se fendre. L' enfant qu' on dorlotte et qu' on couvre trop, sera frileux et délicat le reste de sa vie. En général, ma Sophie-Gabriel (et je parle pour toi comme pour ta fille, avec cette différence que celle-ci n' a pas encore plié la tête sous le joug de l' habitude, qu' il faut éviter les changemens brusques, et que tu dois ménager beaucoup en ce moment ton rhume, de peur d' un reste de lait qui t' empoisonnerait) ; en général, dis-je, le froid n' enrhume que parce qu' on a eu chaud auparavant. Il faut donc accoutumer les enfans par degrés à l' air ;

p324

et, sans les élever comme ce charmant fou de Lauraguais dans les quatre élémens, il ne faut les tenir ni renfermés, ni chaudement habillés. J' ai toujours vu que les enfans enfermés marchaient tard et faisaient difficilement leurs dents ; et c' est une bénédiction que de voir nos petits paysans se

battre en chemise sur la neige. Souviens-toi aussi que ma fille tette au moins jusqu' à ce qu' elle ait vingt dents, si toutefois sa nourrice n' a pas un trop vieux lait.
Je persiste sur l' article du vin, et mes raisons seraient trop longues à te déduire. M De Buffon en parle comme d' un bon vermifuge : sans doute tout acide l' est ; mais il ne le conseille pas comme boisson ordinaire. En général, je ne suis point pour le régime pythagoricien ; et je crois que l' homme avec des nourritures purement végétales, et des boissons non-fermentées, languirait. Telle est mon opinion, qui est celle de Buffon contre Rousseau et bien d' autres ; mais pour les enfans, c' est toute autre chose. Ajoute que le vin qu' elle boirait serait à coup sûr falsifié, parce que tout le vin qui se vend en détail à Paris l' est, et que tout vin lithargié ou chargé de plomb est un poison lent.
M Lenoir à qui l' on doit tant de choses utiles, et dont l' oeil vigilant deviendra plus célèbre que celui du fameux d' Argenson, M Lenoir, dis-je, est le premier qui ait mis ordre aux mesures

p325

et aux comptoirs de plomb des détailleurs qui empoisonnaient tout Paris. Verse un peu d' alcali dans le vin que tu bois, et qui probablement n' est pas des plus mauvais : s' il reste dissous, s' il ne se fait aucune précipitation, je consens à perdre la tête. S' il y a du plomb ou tout autre métal, la liqueur alcaline qui forcera l' acide de se séparer de la litarge, etc. Pour s' unir à elle, fera reparaître le métal qui ne sera plus en dissolution, troublera la liqueur, et le précipitera au fond du verre. Voilà des choses qu' il faut savoir, parce qu' il y va de la vie. De plus, mon amie, que ta fille soit nourrie comme je le recommande, avec des substances végétales, et elle aura peu de vers. Mets de la viande en putréfaction ; mets en même état du pain, des légumes, du laitage qui est une substance végétale, quoique élaborée dans un corps animal, et décide.
Mais pour cette fois, je me flatte qu' en voilà assez sur cette grande fille de 11 mois dont je raffole, et à laquelle je pense les 24 heures du jour, parce que je ne puis pas t' envisager que je ne la voie à côté de toi. (hélas ! Ce n' est en tout sens qu' une illusion.) qu' elle marche comme on voudra ; mais qu' elle marche beaucoup, et se crotte, et tombe, et casse et brise impunément... tout enfin, excepté pleurer, crier, et demander (hors ses besoins indispensables ;) toutes choses à quoi il ne faut

répondre que par un refus simple et un froid silence.

p326

Oui, elle est jolie, très-jolie, belle, parfaitement belle, le tout parce qu' elle me ressemble tout aussi parfaitement qu' elle est belle (es-tu contente ?) et sur-tout parce qu' elle me ressemble quand je dors. Certes, voilà un nouveau charme que je ne me connaissais pas, et dont je ne me doutais pas. Je ne crois point que depuis Endymion, qui, tout en dormant, fit 50 enfans à la chaste Diane, aucun beau dormeur ait inspiré un plus bel amour que moi. Et tu auras beau dire, je soupçonne que tu m' aimais encore plus éveillé ; je soupçonne de plus que Gabriel-Sophie n' a pas été faite en dormant : d' où je conclus qu' elle ressemblera à son père éveillé, mais peut-être bien les yeux fermés.
Oui, ma Sophie, oui, l' on est aimé de ses enfans lorsqu' on en est digne. Le premier lien de la nature et l' une de ses plus douces inclinations, se forment au sein des familles. Mais qu' est-ce qui serre ce noeud ? La conformité d' éducation que l' on reçoit, et la ressemblance des sentimens qu' elle produit ordinairement, la communication des intérêts, des secrets, des affaires. Les bienfaits, la reconnaissance et l' habitude y contribuent certainement plus que la nature. Les noms de *frère* et de *soeur* ne seraient que des mots sans les relations civiles, et ceux de *père* et d' *enfant* fort peu de choses ; car les seuls liens du sang sont souvent incertains, et toujours involontairement tissus.

p327

Mais si, loin de concourir à cette union d' intérêts, à cette réciprocité de sentimens, tout tend à la détruire ; si l' on ne trouve parmi les siens que haine ou froideur, contrariétés ou persécutions, insouciance ou tyrannie ; de bonne foi, le hasard qui de l' union de sa mère et d' un homme quelconque fit naître un individu, impose-t-il beaucoup de devoirs ? Et doit-on une tendresse aveugle à cette mère, parce que, dans un moment de plaisir, elle féconda le germe que le père lança dans son sein, quoiqu' elle traite son enfant comme le ferait sa plus cruelle ennemie ? Quand on ne se laisse point abuser par de grands mots, quand on ne reçoit pas sur

parole des maximes gigantesques, on rabat à sa juste valeur tous ces lieux communs dont on étourdit notre enfance. Vraiment ! Ceux qui nous prêchent cette morale, ont un grand intérêt à nous la persuader. Ils nous parlent sans cesse de nos *devoirs* , et jamais de nos *droits* . Or il n' y a point de devoirs sans droits, et réciproquement : aussi ne peuvent-ils pas tromper long-tems un être qui réfléchit. Le grand lien de l' humanité, c' est la bienveillance, ce sont les bienfaits : c' est l' amour. Je dois tout à ma Sophie, parce qu' elle a tout fait pour moi ; je la chéris, parce que mon bonheur fut et sera son ouvrage : nous devons tout à M Lenoir, parce qu' il nous a procuré les plus grands des biens, un seul excepté ; mais nous n' aimons,

p328

ni ne pouvons, ni ne devons aimer ceux qui nous ont fait du mal et du plus affreux, ou qui se sont engourdis dans leur indolence lorsqu' ils pouvaient nous servir. Fais une question bien simple aux déclamateurs. Si un hasard, qui est dans les possibles, faisait que, par la découverte de quelques circonstances jusqu' ici ignorées, je me trouvasse être le fils de M et de Mme De R et qu' il me fût démontré que je suis un des fruits de leurs chastes ardeurs, leur devrais-je beaucoup plus d' attachement qu' aujourd' hui ? Me serait-il possible d' échanger le juste ressentiment que j' ai de leurs procédés, pour la tendresse et le dévouement filial ? Balancera-t-on à dire non ? Demande encore ce qu' est une obligation qui dépend d' une dénomination et de ses variantes ? Dans le nom de R il y a six lettres, dont quatre se trouvent dans le mien : de ces six lettres, ôtez en deux, pour en substituer quatre de celles qui composent le nom de Mi ; je me trouverai devoir mon obéissance, mon sang et ma vie, à ces mêmes personnes qui, dans la position actuelle des syllabes qui composent nos noms, ne méritent que mon mépris ? En vérité, voilà un code bizarre : il est pire que celui des sorts. Crois-tu que des êtres raisonnables puissent l' adopter ? Prie les champions de l' autorité des grands parens de répondre, s' ils peuvent. Pour moi, je conclus hautement (et c' est mon arrêt que je prononce,

p329

si je suis jamais un mauvais père) je conclus, dis-je, que ce sont les bienfaits des parens qui nous imposent seuls le devoir de la tendresse et de la reconnaissance. Sans réciprocité de sentimens, sans cet échange de services et de gratitude, ces mots *père, mère, frère, soeur* , ne sont que du vent : les lèvres seules prononcent ces sons arbitraires qui n' ont aucun droit d' intéresser le coeur. J' ai un ouvrage manuscrit qui probablement ne verra pas le jour de mon vivant, mais qui sera peut-être connu de la postérité. Il finit par ces mots touchans, qui sont ma profession de foi sur les devoirs et les droits paternels. " et vous, mon fils, que je n' ai point embrassé depuis le berceau ; vous dont j' arrosai de larmes les lèvres agonisantes, le jour même où je fus arrêté, avec un serrement de coeur qui m' annonçait que je ne vous reverrais pas : j' ai peu de droits sur votre tendresse, puisque je n' ai rien fait pour votre bonheur ni pour votre éducation. On m' a arraché à ces douces jouissances, ainsi vous ne savez pas si j' aurais été bon père ; mais vous vous devez à vous-même, et vous devrez à vos enfans de respecter ma mémoire. Quand vous lirez ceci, je ne serai probablement plus ; mais vous trouverez dans cet ouvrage ce qui de moi fut estimable, mon amour pour la vérité et la justice, ma haîne pour l' adulation et la tyrannie. ô mon fils ! Gardez-vous des défauts

p330

de votre père, et que ses fautes vous servent de leçons : gardez-vous des excès de cette sensibilité brûlante qui fit sa félicité, mais aussi son infortune, et dont il a peut-être mis le germe dans votre sang ; mais imitez son courage ; jurez une guerre éternelle au despotisme. Ah ! Si vous devez jamais être capable de le flatter, de l' invoquer, de le servir, puisse la mort vous moissonner avant l' âge ! ... oui, c' est d' une voix ferme que je profère ce voeu terrible... mon enfant, aimez vos devoirs, aimez vos concitoyens, aimez vos semblables, aimez si vous voulez être aimé : ce sentiment est le seul qui rende l' homme capable d' une joie vraie et durable ; c' est l' antidote des passions dévorantes, et le remède unique contre le désespoir de se voir dépérir sous les coups du tems... est-il nécessaire de faire un précepte de l' amour de ceux à qui l' on a donné la vie ? élevez-les par l' attrait du sentiment, si vous voulez que leur ame réponde à la vôtre. Apprenez, mon fils, et n' oubliez jamais

que vous n' aurez de droits sur eux qu' en proportion de vos devoirs, et de la manière dont vous les aurez remplis ; que vous seriez un monstre dénaturé, si vous étiez plus sévère envers eux que les lois, et que les lois proscrivent dans tous les cas les ordres arbitraires : sachez enfin que pour qu' ils fassent votre bonheur il faut que vous vous occupiez du

p331

leur, et soyez plus heureux que votre père. "
j' ai souri avec dédain de ton *parfait attachement* , ou de ton *attachement parfait* (ce qui est cependant un peu différent,) et je n' ai pas même daigné m' en fâcher. Cela me rappelle une certaine dame, parlant dans une certaine lettre du tems jadis ; parlant, dis-je, d' abord *d' une inclination* , passant delà aux *liaisons* , et mettant un *enfant au monde* ensuite de cette *inclination et de ces liaisons* (le tout dans la même lettre ;) de sorte que tout cela se trouvé *lié* sans un grain d' amour, et qu' elle accouche en tout bien et tout honneur, et sans presque connaître le père du *fruit de ses liaisons* . Ce coq-à-l' âne était charmant, et n' est pas trop clair ici ; mais toujours est-il et sera-t-il que cette dame était une scrupuleuse personne. Mais venons à ton amie. Sont-ils plus fous ou plus lâches ceux qui condamnent sa passion effrénée ? D' honneur, je ne le sais pas. Pour effrénée, soit : quel diable de frein veulent-ils que ces pauvres amans mettent à leurs passions ? N' a-t-on pas pris assez ce soin sans qu' ils s' en mêlent ? Mais n' y a-t-il pas de la démence à croire qu' une femme qui a sacrifié à son amant, sa réputation, son opulence et ses espérances, changera quand tous ces sacrifices sont faits ? Quand la persévérance peut seule la justifier ? Quand elle a mis au monde un enfant, témoin, gage et fruit de son amour, qui s' élèverait à jamais

p332

contre son inconstance, et la couvrirait d' ignominie et de remords ? Faut-il, je ne dis pas une passion effrénée ou non, je ne dis pas de l' opiniâtreté ou de la fermeté, je ne dis pas de l' honneur ou du courage ; je dis, faut-il autre chose que ne pas délirer pour persévérer dans de

telles circonstances ? D' un autre côté, serait-il une perfidie pareille à celle d' abandonner, de déshonorer à tout jamais l' homme qui a fait preuve d' un dévouement qui n' a de comparable que celui de son amante, et lui donner le coup de la mort pour le récompenser de tant d' amour, et le dédommager de tant d' infortune ? Je le répète, je ne saurais dire si ces gens-là inspirent plus de pitié ou d' horreur ; mais une réflexion que l' on ne fera pas sans doute ; et qui cependant est bien frappante, c' est que s' il est une réponse péremptoire à toutes les calomnies dont on a déchiré cet amant ; c' est l' amour de son amante. On a varié sans cesse dans les accusations contre cet infortuné, elles sont toutes détruites par le fait. Peu de jours avant le départ de son amie, sa famille hurlait encore que cet homme vain et lâche déshonorait sa maîtresse en publiant et répandant ses écrits ; qu' il ne prétendait que l' *afficher* pour avoir le plaisir de passer pour son amant et s' en éviter les embarras, en rendant par ses indiscrétions son évasion impossible. Car les R ont toujours parlé avec complaisance des indiscrétions d' un homme

dont ils avaient pourtant éprouvé l' honneur et la générosité. Au reste, rarement on est discret dans des lettres brûlantes d' amour ; et lorsqu' on fait arrêter les lettres de deux amans, lorsqu' on en suppose même, lorsqu' on les montre à des prêtres, à des valets, enfin jusqu' à des suppôts de la police ; lorsqu' on fait épier des rendez-vous, lorsqu' on a dix confidens et autant d' espions, ces indiscrétions deviennent très-publiques. J' avoue encore qu' une fuite n' est pas discrète. Si je voulais chicaner, je demanderais lesquels des amans qui écrivent, ou de ceux qui arrêtent et divulguent leurs lettres ; des amans qui s' efforcent de se voir à la dérobée, ou de ceux qui constatent ces rendez-vous ; des amans qui fuient, ou de ceux qui informent de cette fuite et les poursuivent judiciairement, sont les plus indiscrets : mais je me contenterai de prier qu' on m' explique comment on suppose que l' amant de ton amie, à qui l' on accorde des combinaisons et des lumières, ait été l' auteur de son propre tourment, ait risqué vingt fois sa vie, hasardé sa fortune et perdu sa liberté, sans autre motif que de faire un éclat ? à quoi le menait-il cet éclat ? à s' acquérir la réputation d' avoir eu une femme ? Ne sait-on pas, à la honte de ce sexe, et sans doute à celle de ses suborneurs, que les laquais en trouvent ? Un homme

qui consacre depuis dix ans au travail le tiers de ses journées, doit-il être

p334

bien curieux de ces méprisables frivolités ? Et si sa vanité eût été seule intéressée à une conquête, en effet très-flatteuse, n' était-elle donc pas satisfaite ? Tout le monde savait dans les deux Bourgognes, grace à la haute sagesse des R l' histoire de cette liaison. Quand on veut déchirer un homme, il faut dire de lui des choses qui aient du moins quelque vraisemblance, quelque bon sens. Mais ce ne sont-là que des pastorales et des verdures, au prix de ce qui suit. Quand ton amie fut partie, quand il fut évident que son amant n' avait pas promis plus qu' il n' avait fait, au lieu de garder pour eux la conviction de leur folie, au lieu de chercher à étouffer un éclat si fâcheux qu' ils ne devaient imputer qu' à leur insensé fanatisme, les R l' accusèrent *d' avoir enlevé sa maîtresse pour s' approprier son argent* ... oui, ils proférèrent cette accusation infâme ! Ainsi cet homme qui ne sut jamais compter, qui toute sa vie se sacrifia pour des ingrats, et, par une fatalité inconcevable, n' a sacrifié que ce qu' il adorait, cet homme a été taxé d' une cupidité si vile ! ... et ce sont des êtres dont l' avarice, l' odieuse avarice, l' insatiable desir d' avoir est la première passion, qui l' en ont accusé ! Les calomniateurs sordides ! Ils vous repousseraient avec fierté si vous leur offriez un louis, qu' on ne donne qu' à un valet ; mais ils s' attendriront devant des rouleaux de cette même monnaie ; ils feront des infamies pour

p335

l' obtenir : la pile en augmentant, diminue, efface l' insulte, la rend un bienfait... hélas ! Dans ces momens où l' on imputait à cet infortuné de telles lâchetés, il n' était capable que de ce qu' il faisait : il vivait pour aimer, et l' amour était sa vie. Il n' avait qu' un but : faire le bonheur de son amie, en recevoir le sien, la sauver des persécutions et des persécuteurs, c' était tout son desir. Eh quoi ! N' avait-il donc rien à perdre ? Son existence était-elle si méprisable, et ses affaires si désespérées ? La fuite lui ouvrait-elle une carrière si désirable, si l' amour ne l' eût point

embellie ? ... le tems a encore ici découvert la vérité : on sait qu' à peine ces deux amans avaient de quoi se conduire ; on sait qu' ils ont gagné leur vie, et ils s' en honorent : oui, j' en suis sûr, cette adorable compagne qui élevée et établie dans l' opulence, ne fut jamais si gaie, si courageuse, si attentive, si tendre que dans la pauvreté, se ressouvient avec un doux attendrissement de cette pauvreté ! ... voilà donc les deux premiers plans d' attaque renversés. Eh bien, qu' a-t-on fait ? On a changé de batterie. On ne saurait dire que cet amant ait abandonné son amante, puisqu' il s' est livré pour la suivre, puisqu' il est dans les fers pour l' avoir suivie. Non, il ne l' a pas abandonnée ; mais il l' a rendue malheureuse par son humeur et ses procédés. Eh quoi ! Il l' a rendue malheureuse, cette

p336

femme qui chaque jour pleure sur sa perte, et seulement sur sa perte ! Si sa tendresse eût été fondée sur des qualités purement idéales, deux ans d' une connaissance si intime, dont plus de neuf mois d' une habitation commune ; un si long espace, pendant lequel il s' est passé plus d' événemens que dans une longue vie, et plusieurs de ces révolutions violentes, subites, imprévues, qui, développant mieux le coeur et le caractère que vingt années de tranquillité, remettent tout de part et d' autre dans son véritable jour ; cette amante abusée n' aurait-elle donc pas ouvert les yeux ? N' avait-elle pas trop de tact et de sagacité pour que les choses, vues de si près, pussent être travesties, et trop d' honneur et de vertu pour que tout l' esprit imaginable ou toutes les illusions de l' intérêt l' eussent aveuglée sur ce qui était honnête ou malhonnête ? Je suppose ce que bien d' autres auront supposé : que l' amant eût pu déguiser son naturel et suspendre ses vieilles habitudes à Pon... à D... ; à Amst... du moins il n' avait plus rien à ménager ; sa maîtresse était absolument en son pouvoir ; ses penchans pouvaient donc revenir dans toute leur force ; contrainte au silence par sa propre démarche et sa téméraire confiance qui ne lui permettait plus de revenir sur ses pas, cette triste victime était la proie assurée de son ravisseur ; il était sûr de la conserver, à supposer qu' un homme aussi pervers

p337

eût été capable d' aimer long-tems, et de regarder sa vertueuse et tendre amante comme un besoin de son coeur. Mais si contrainte, si trompée, si malheureuse, si obligée à la dissimulation, n' aurait-elle pas mis aussi bas dans sa propre opinion son séducteur, qu' il avait été d' abord exalté par son imagination ? Cependant on voit le présent ; on voit quel amour, quels regrets, quels desirs, quel objet enfin concentre toutes ses affections et tous ses voeux... vraiment il faut, ou dire, je suis une lâche et perfide calomniatrice, et de plus une insensée, ou avoir recours à la *passion effrénée* pour expliquer ces phénomènes, pour ne pas se mettre en contradiction avec soi-même, pour ne pas prononcer sa propre condamnation... ah ! Je l' ai dit, je le répète : qu' ils rougissent au fond de leur coeur ceux qui ont voulu l' avilir, et changer les sentimens et les principes de cette incomparable amante, en voyant que leurs suggestions et leurs tyrannies n' ont pu la lasser ; que son courage égal à sa tendresse a dompté leur acharnement ; qu' aux yeux même du public malin et sévère qui ne croit pas à l' amour, parce qu' il n' en voit point, elle a su honorer sa passion par sa persévérance. Eh bien ! Oui, celle qui porta le nom d' un septuagénaire auquel elle avait été livrée au sortir de l' enfance, pour servir la cupidité de ses parens,

p338

ne se crut pas sa femme, parce qu' un prêtre lui avait ordonné d' entrer dans sa couche. Elle donna son coeur à un amant qu' elle connut honnête ; elle lui donna sa personne ; elle lui voua sa liberté, sa vie : elle s' exagéra les maux qu' elle lui avait causés, et crut lui en devoir le dédommagement. Nul lien étroit ne l' attachait à la société. Elle n' avait point d' enfans, et n' était pas même, dans la rigueur du droit, l' épouse du débile vieillard qui l' abreuvait de dégoûts et d' humiliations. Elle fuit au sein de sa famille, et n' y trouva que d' impitoyables tyrans qui mirent le comble à sa douleur en faisant tout le mal qu' ils purent à son amant. Son vieux persécuteur, encouragé par cet exemple, aggrava le joug sous lequel elle consentait encore à gémir. Irrité de l' inutilité de ses efforts pour détruire un immortel amour, il résolut d' immoler cette infortunée victime aux prêtres haineux qui avaient conjuré sa perte. Elle crut devoir se soustraire à leurs trames, et ne pas repousser le

bonheur qui l' attendait, prolonger l' infortune de son ami, et sacrifier elle-même et ce qu' elle avait de plus cher à la vaine terreur de l' opinion publique. Son amour était aussi ébruité avant qu' après sa fuite, grace aux folies et aux noirceurs de ses parens, ce qui équivalait pour sa réputation à l' exécution même de ses projets.
Quoiqu' il en soit, cette chimère appelée

p339

réputation , si souvent usurpée et gratuitement perdue, ne lui parut pas faire équilibre avec son bonheur ; et dans l' alternative inévitable de son infortune ou de sa félicité, elle choisit celle-ci. Elle fuit la terre arrosée de ses larmes et habitée de ses tyrans, pour aimer en liberté... voilà son crime. Que celle qui montra un pareil amour, une constance égale, et résista à de telles persécutions, se lève et l' accuse. Après tout, elle fut séduite ; et personne au monde qu' elle et son amant n' a été puni de leur erreur, si ç' en fut une : mais le courage avec lequel elle l' a soutenue est à elle ; l' uniformité de ses opinions et de ses sentimens, la hauteur de ses démarches au milieu de tous les revers, la décence de sa conduite après un tel éclat et dans des circonstances si épineuses, lui appartiennent en entier, et l' honorent et la justifient à jamais... ô vous qui lisez ceci, et qui balancez peut-être à faire passer cette lettre, si vous ne pensiez pas comme moi, je ne serais pas dans le cas de l' écrire... pour l' amant, je n' en dirai qu' un mot, et il sera sans ambiguité. Je ne sais s' il avait ou n' avait pas tort d' être aussi engagé qu' il l' était avec son amie ; mais il avait raison, supposé cet engagement pris, et sur lequel il était trop tard de délibérer, de chercher et de trouver tous les moyens de la servir. Elle pouvait et devait commander sur tout ce qui n' était pas poison

p340

ou assassinat ; elle n' avait que lui pour ressource ; lui, pour qui elle était compromise, exposée à sa perte ; lui, qui avait reçu d' elle les preuves d' un dévouement au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les dangers. Et il l' aurait abandonnée tant qu' il pouvait la défendre ! Ah ! C' est alors qu' il

mériterait son sort, et qu' il serait le plus vil des hommes. Il en est qui se vantent d' avoir suborné et abandonné plus d' une malheureuse ; et ils sont libres, heureux, applaudis, vantés ! Qu' ils gardent leur bonheur. Si la conduite contraire mérite des fers, celui qui l' a tenue veut et voudra toujours les mériter... mais c' est assez parler de nos amis ; parlons de nous.
Je ne sais point assez de physiologie pour expliquer ni décider sur tes palpitations de coeur. Les maladies de cette partie, rares et presque inconnues, exige le plus habile observateur. Je n' en sais qu' assez pour m' inquiéter cruellement. Consulte, je t' en conjure, je te l' ordonne au nom de l' amour, consulte un habile homme, grand théoricien : ne cache rien ; les réticences sont une pudeur fort mal entendue quand il s' agit de santé. Dis donc à ton médecin que la contraction naturelle de ton coeur est prodigieusement forte dans les paroxysmes de la douleur et les convulsions du plaisir de l' amour. Tu m' as quelquefois soulevé par un seul effort de ce muscle extraordinaire. Ajoute que la jouissance fréquente

a diminué chez toi les palpitations. Peut-être n' est-ce que trop de sang ; je me souviens qu' avant nos amours tu t' en plaignais fort, et que tu en as peu souffert en Hollande. Cependant tu n' es pas (et il faut le dire) d' un tempérament sulfureux, mais encore moins d' une froideur marquée, et je te crois très-sanguine. Toutefois ne joue point avec des saignées ; elles ne sont nécessaires que dans les très-fortes syncopes : point de mouvemens violens, mais de l' exercice doux ; le cheval ou le carrosse, si cela se pouvait ; l' usage du lait, des alimens doux et faciles à digérer ; des laxatifs, tels que des lavemens ; peut-être des eaux minérales ferrugineuses, ou l' esprit anodin minéral de Hoffmann, la poudre tempérante de Stahl, l' eau de fleur d' orange, de tilleul, etc.
Voilà les palliatifs connus ; mais consulte, et dis-moi à la lettre ce qu' on t' aura dit.
J' ai envoyé une partie d' un recueil de poësies érotiques pour servir de suite aux baisers de Jean Second. Avertis-moi si cela te passe. Tu m' as dit souvent que tu ne savais point assez de mythologie : tous nos mythologues t' ennuieraient ; et je ne t' ennuierai pas, fussé-je aussi ennuyeux qu' eux. Je t' ai donc fait un ouvrage dont tu n' aurais trouvé la substance que dans deux ou trois cents volumes.

Il est destiné d' abord pour toi, ensuite pour
l' éducation de ta fille, un peu fort de philosophie,

p342

mais à ta portée. Prie, négocie, demande, vois si je
puis te l' envoyer par partie. Nous autres modernes,
presque toujours imitateurs, et trop souvent forcés
de l' être, nous plaçons dans nos spectacles, nos
poësies, nos tableaux, nos statues, etc. Les dieux et
les fables des anciens ; il faut donc absolument
connaître leur mythologie. Tu as beaucoup lu et
prodigieusement retenu ; mais, n' ayant eu ni guide,
ni méthode, tu ne sais pas tout ce que tu devrais
savoir ; et ce qui est rare à ton âge, et sur-tout
dans ton sexe, tes regards se sont portés sur des
études sérieuses plutôt que sur la littérature légère,
ce qui prouve assez la force de ta tête et la vigueur
de ton caractère, que la délicate flexibilité du
sentiment a adouci sans l' énerver. Dans les momens
du bonheur si court qui nous était destiné, les
occupations indispensables dont je me suis trouvé
surchargé, ne m' ont guère permis de présider à tes
lectures. Au moins en cette partie, je compenserai
des pertes, hélas, irréparables, et je te mettrai à
même de diriger les études de ma Gabriel-Sophie
vers l' agréable et l' utile, à moins que les
yeux ou la vie ne me soient bientôt dérobés.
Tâche d' avoir cet ouvrage qui te donnera de
précieux monumens de l' antiquité. Son histoire nous
offre d' autres hommes ; sa religion et ses doux
mensonges si préférables à notre théologie moderne,
sombre, fanatique et

p343

grossière comme ses inventeurs, nous présentent un
autre univers dans lequel il est doux d' errer.
C' est-là que l' enthousiasme est à-la-fois l' aliment
du génie et des coeurs passionnés ; c' est-là que la
vigueur, l' énergie, la véhémence, la profondeur des
sentimens et des idées s' allient à l' harmonie, à
l' élégance, à la délicatesse d' expression que
permettait une langue mélodieuse, riche, abondante,
flexible et variée, telle enfin que des organes
heureux et exercés, des imaginations vives et
sensibles avaient pu la former. C' est-là que la
beauté, l' amour, la liberté, la gloire et la vertu
ont un culte, et brillent de tous leurs charmes ;

que les coupables même sont illustres, et que notre ame est encore élevée alors même qu' elle est indignée. C' est-là enfin que nos plus grands génies ont puisé des sujets qui leur ont permis d' être les rivaux heureux de leurs maîtres, et que notre médiocrité peut encore trouver une étincelle de ce feu divin qui fit éclore tant de talens et donna aux arts un règne si brillant.
La mère de Pauline serait heureuse de n' être que folle ; mais le grand défenseur de *la propriété* devrait savoir qu' on n' a pas le droit de rendre malheureux ceux-là même qu' on ne peut rendre bons ; et la mère de cette mère, hélas ! Que devient-elle ?
Pour le champion dont tu parles, c' est un monstre lâche dans sa férocité. -certes, le trait du

p344

blafard et compagnie est hardi ; mais je t' en adore mille fois plus. Je te demande en grace que l' aîné soit le seul employé à la *recette* . -ton Contan D' Orville n' a apparemment pas le sens commun.
Oh ! Oh ! Tu ne me vois pas de défauts ! Certes, le cas est nouveau ; eh bien, tout aveugle que je suis, j' y vois mieux que toi, je te jure. Eh quoi ! As-tu donc oublié ces mots si raisonnables et si doux que tu me disais si souvent : *peux-tu t' époumonner, t' étouffer, t' affecter pour, faire entendre raison à un tailleur de corps ?* eh bien ! Ce défaut-là, entre autres, je m' y surprends tous les jours ; j' ai beau me répéter que si rien n' est plus impatientant que la sottise, rien n' est plus sot que cette impatience. Oh ! Puisque tu voyois bien cela, tu pouvais voir le reste ; et cependant très-rarement ta tendre et touchante sagesse m' opposait quelques objections ; et si mon excessivement impétueuse imagination fournissait à mon amour-propre cent mauvaises raisons pour défendre mes idées, je n' en ruminais pas moins avec moi-même, et le plus souvent la réflexion me convainquait que j' avais tort. Pourquoi donc cette extrême facilité de ta part à approuver tout ce que je dis, tout ce que je pense, tout ce que je fais ? Pourquoi sur-tout cette méfiance de toi-même, qui te fait perdre si souvent de tes avantages ? Je t' assure que tout

p345

en t' admirant, j' étais tenté quelquefois de te battre, lorsque je t' entendais parler avec si peu de respect de toi-même. Ta délicieuse, mais injuste et quelquefois farouche modestie, me remplit de dépit, sur-tout quand je te vois assez bonne pour déférer à des avis que ta raison improuve surement, et à des personnes qui ne sont pas même faites pour recevoir des instructions de toi. Je ne crois pas être trop orgueilleux, du moins en la plupart des choses dont un homme plus faible pourrait s' enorgueillir ; mais je suis plus loin encore d' être humble. Peut-être aussi me suis-je révolté à mesure qu' on a voulu m' avilir. Quel être assez reptile pour se prêter au mouvement qui l' écrase ? Ma sensibilité, l' ardeur de mon naturel, l' inégalité de mon humeur, sont augmentées par la tristesse presque inséparable d' une habitude si longue de malheurs presque continuels : il n' y a que toi qui sache être à-la-fois tendre et égale, douce et infortunée, toujours ferme, toujours complaisante. Mais je sens sur-tout que je suis et que je me montre trop choqué du manque d' honnêteté et de raison que j' aperçois dans mes semblables. C' est un très-mauvais effet de la mienne (j' entends de ma raison), puisque, si elle était plus éclairée et plus forte, je serais plus indulgent et plus patient. Ce serait à toi, dont l' amour et les graces embellissent la raison, à toi qui sais

si bien le chemin de mon coeur, et dont le son de voix seul m' attendrit, à découvrir mes blessures, dont je citerais un bon nombre. Mais non ; puisque madame n' en a pas assez de ma beauté, il lui faut encore ma perfection, mon infaillibilité, et l' un de ces dons n' est pas plus difficile à me trouver que l' autre. Ce qu' il y a de certain, c' est que les travers de mon esprit n' influent pas sur mon coeur ; ainsi ne rougis jamais de ton choix.
Oh ! Tu es trop sévère. Il est bien vrai que B après avoir reçu 100 louis de présent, n' en trouve pas 30 qu' il avait en dépôt, ni ta bague ; mais c' est qu' il les a perdus : que veux-tu répondre à cela ? Rien, sinon que je regrette fort la bague que tu m' avais donnée ; mais puissions-nous n' avoir que ces reproches à lui faire !
Tranquillise-toi, mon tendre amour : je suis aussi sûr de ta constance et de ta fidélité que de la mienne même ; mais ne confonds pas ces deux mots. On trouve plus d' amans constans que d' amans fidèles,

parce qu' on est rarement assez touché pour avoir toujours présent l' objet de son amour, qui préside à nos sensations et les réprime, qui rend nos coeurs et nos sens également inaccessibles à toute espèce de séduction. On est constant par procédés ; on l' est aussi par habitude, par sympathie, par des rapports de goûts, d' intérêt et d' humeur ; mais on

p347

n' est fidèle que par amour, et par un extrême amour. La constance est la vertu des amis ; la fidélité est celle des amans, et ils ont l' avantage ; car la fidélité est une irrécusable caution de constance : et la constance n' est pas toujours un gage bien sûr de fidélité. Mais aussi la fidélité n' est pas une vertu ingrate : elle nous paie de nos sacrifices.
Eh ! Qui le sait mieux que ma tendre et généreuse amie ? (...). Des détails vrais sur ta santé, et sur-tout sur les palpitations, et ce qu' on en aura dit. Ménage ton rhume ; mais ne t' enferme pas trop. Ton lait ne te tracasse-t-il plus ? (...).
Gabriel.
Quant aux traîtres, ton unique et suffisante défense est que tu y as eu recours dans le désespoir de toute autre ressource.
à son père.
16 novembre 1778.
J' aimais mon fils, monsieur ; ainsi je devais le perdre. Ce malheur comble à peu près la mesure des miens ; mais il est un terme assuré pour les maux : c' est celui où

p348

ils deviennent intolérables. Il faut donc se résigner, et patienter jusque-là. S' il était un événement capable d' appesantir ma chaîne, et de la rendre éternelle, le voici arrivé ; mais la réflexion n' ajoute rien au sentiment de la perte de mon fils. Je tiens encore à la vie par des liens chers et sacrés que cet événement resserre ; et je connais assez mon étoile pour pressentir qu' ils seront bientôt brisés.
Je vous supplie de faire passer le billet ci-joint à Raspaud. C' est bien le moins de remercier cet honnête homme du triste et funeste office qu' il n' a pas rempli sans douleur.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement respectueux,

monsieur, votre très-humble et très-obéissant
serviteur,
Mirabeau fils.
à m le lieutenant de police.
Je supplie M Le Noir, en qui seul j' ai mis le
faible espoir qui me reste, de lire la note suivante.
Je l' ai rédigée aussi succinctement qu' il m' a été
possible ; cependant elle lui donnera une idée
assez exacte de ma situation et de mes craintes.
J' ai perdu mon fils : c' est pour moi le plus grand
des malheurs, de ceux du moins que

p349

je peux supporter. Voici ce qui doit résulter de
cette perte. Madame De Mirabeau, dont les moeurs
sont très-corrompues (j' en ai les preuves les plus
complètes) est de plus un être méchant et perfide,
ce qu' il m' est tout aussi facile de démontrer. J' en
ai reçu les offenses les plus cruelles en tout sens ;
elle n' espère point de pardon, parce qu' elle est
incapable des procédés qui pourraient le mériter.
Elle est donc très-intéressée à ce que je ne
reparaisse pas dans le monde. Or, comme elle a parlé
seule, comme elle m' a déchiré des plus atroces
calomnies depuis que je suis errant ou prisonnier,
elle a subjugué son père, homme honnête, mais
faible : loin de s' opposer aux menées du mien, il
croit, en le laissant faire, servir sa fille et ne
pas blesser la justice. De plus, Madame De
Mirabeau mariée sous constitution générale en pays
de droit écrit, ne peut pas exiger de moi, même
après la mort de son père et de sa mère, plus de
quatre mille livres de pension, sa maison défrayée.
Mais, moi captif, qui lui disputera la jouissance
de son bien ? Ce bien montera un jour à plus de
soixante mille livres de rente, et ce jour peut
n' être pas éloigné, M De Marignane étant, quoique
jeune, de la santé la plus délabrée. M Le Noir
comprend que cette considération n' est pas d' un
faible poids sur une ame vile.
Mon père a toujours eu la manie de faire

p350

deux branches. Ma mère a rendu jusqu' ici,
l' exécution de ce projet impossible en refusant de
donner son bien à tout autre qu' à moi ; et ce n' est
pas là le moindre motif que mon père ait eu de

persécuter son épouse infortunée ; il espérait la décider en la lassant. La mort de mon fils, et la désunion qui règne entre Madame De Mirabeau et moi, fournissent à mon père un prétexte très-plausible pour ramener tout le monde à son plan. Puisse ma mère y consentir, si, à ce prix, elle recouvre sa liberté ! Je serais le premier et le plus ardent à l' y engager ; mais M Le Noir sent bien que je n' en serai que mieux perdu. Mon père a l' ame la plus haîneuse qui fut jamais : j' ai blessé son orgueil et son amour : ses procédés envers moi ont été barbares ; voilà trois crimes qu' il ne me pardonnera pas ; mais il suffirait de sa cupidité, qui n' est pas la moins puissante de ses passions, et de ses embarras pécuniaires, qui ne sont pas médiocres, pour le pousser à m' ensevelir ici. Ma mère est mariée selon la coutume de Paris : elle a déclaré que je serais son héritier, et son testament est connu. Si j' avais le malheur de la perdre demain, et que je fusse libre, j' entrerais à l' instant en jouissance, et mon père y perdrait quarante ou cinquante mille livres de rente. Au lieu de cela, je suis mort au monde. Mon père s' est fait nommer mon curateur ensuite d' une interdiction

p351

illégale, et tandis que j' étais sous les liens d' une lettre de cachet. Il est à l' abri de tous les événemens, hors ma liberté. Que M Le Noir juge s' il n' est pas affreux pour moi qu' elle soit au pouvoir de ce père impitoyable.
Je n' ajoute pas tout ce que j' ai à craindre d' un de mes beaux-frères, dévoré de la *soif d' avoir* , et qui, étayé de Madame De Pailli, laquelle ne me pardonnera jamais d' avoir pris parti pour ma mère, a tout crédit sur mon père. Ce beau-frère est M Du Saillant, installé depuis huit ans, lui, sa femme, ses enfans et ses gens, chez son beau-père qui ne s' est pas trouvé assez riche pour recevoir dans sa maison sa belle-fille, moi et mon fils.
M Le Noir conçoit que M Du Saillant peut craindre, que si je rentrais dans mes droits, il n' y perdît du moins un assez bon quartier d' hiver, et tout ce qu' un événement peut lui rapporter.
Je passe une foule de faits trop longs à déduire : il suffit de ceux-ci pour montrer à M Le Noir, quel est de part et d' autre le véritable intérêt que l' on prend à ma détention. Je leur ai fait beau jeu, je le sais, par l' enlèvement de Madame De Monnier ; mais comme, trois ans auparavant, j' étais prisonnier sans qu' on pût alléguer un autre motif de cette

violence que des dettes de jeune homme, contractées en grande partie pour

p352

Madame De Mirabeau, et une affaire qui m' était honorable en tout sens, puisque je ne m' y étais exposé que pour venger une soeur dont j' avais à me plaindre, et que je m' y étais conduit comme le doit un homme de ma sorte, on n' a pas bonne grace à faire si grand bruit de cet enlèvement, et il y a beaucoup de mauvaise foi à le donner pour le véritable sujet de ma proscription. C' est une haute sottise, j' en conviens, et d' autant plus grave, hélas ! Que je n' en suis pas le seul puni. Mais, sans parler de tant de circonstances qui m' excusent, si elles ne me justifient pas, peut-être dans cet écart même ai-je montré assez de constance, d' honnêteté, de droiture et de générosité, pour qu' on ne me regarde pas avec les mêmes préventions que mon père. Les bienfaits de M Le Noir me prouvent assez ce qu' il pense d' une passion resserrée aujourd' hui par les noeuds les plus sacrés, et qui, assurément, vivra autant que moi.
Je perds la vue ; j' ai uriné le sang deux fois depuis que je suis ici, et ma vessie s' embarrasse chaque jour, de manière à faire craindre qu' il s' y forme une pierre ; je suis rongé de toutes sortes de maux ; inutile aux autres, à charge à moi-même, ma tête, mon coeur et mon corps sont également malades. Est-il donc si difficile de m' accorder de passer dans un autre pays, ou même dans un autre monde ?

p353

Que craint mon père ? Si je reviens l' importuner en France, une lettre de cachet sera toujours à sa disposition ; et ce ne sera pas la cinquantième qu' il aura lancée dans sa famille. S' il meurt avant moi, que lui importe dans quel climat je finirai une vie qu' il a empoisonnée ? Je sens que toutes ces raisons sont inutiles, si le ministre a décidé sans retour de mon sort ; mais s' il n' a pas condamné sans appel, et sans l' entendre, un jeune homme bien malheureux, qu' il ne connaît que sur les clameurs de ses ennemis, il est temps pour ma santé, et même pour ma raison, que ceci finisse.
Si M Le Noir ne peut rien obtenir pour ma liberté, sous les conditions que je propose, (je dis *s' il*

ne peut , car j' ose me flatter qu' il le voudrait)
je me borne à le supplier de m' obtenir un changement
de prison. La manière dont je me suis loué et dont
je me loue de M De Rougemont, ne permet
assurément pas de penser que j' aie à m' en plaindre ;
et si j' avais quelque espoir d' obtenir le château
où il commande, ce serait tout mon desir. Ce n' est
pas sa faute si l' on m' a choisi une prison destinée
aux criminels d' état ; mais il n' en est pas moins
vrai que l' ordre de la maison est si excessivement,
j' ai presque dit si atrocement sévère, qu' il est
impossible que je n' y périsse pas, si j' y reste
plus long-tems. Nulle espèce de société :

p354

défense au porte-clefs qui nous sert, de rester dans
nos cachots plus que le tems de satisfaire nos
besoins, et de nous parler d' autre chose : une heure
de promenade sur vingt-quatre : le tête-à-tête de sa
douleur : nuls secours littéraires ; peu et de
mauvais livres : des délais sans fin pour
l' accomplissement de nos desirs les plus innocens, de
nos besoins les plus simples, délais forcés par les
formalités nécessaires pour obtenir et se procurer
les moindres demandes : point d' instrumens d' aucune
sorte : en un mot, toute distraction, toute
consolation arrachée avec la plus ingénieuse
barbarie. Voilà la très faible esquisse de notre
situation. Toutes ces précautions, nécessaires, si
l' on veut, pour certains prisonniers, sont bien
gratuitement cruelles pour celui que sa famille seule
poursuit. M Le Noir comprend qu' un homme qui a de
l' ame et quelque esprit ne saurait résister à un tel
genre de vie, où ses talens, ses lumières, et ses
sentimens même les plus louables, tournent à sa
ruine, loin de le soulager le moins du monde. Des
méditations continuelles, un travail forcé, les
lettres rares, mais si précieuses de mon amie,
l' espoir que m' ont inspiré les touchantes bontés de
M Le Noir m' ont soutenu jusqu' ici ; mais ma vue
et ma santé se refusent absolument à l' étude ; ma
tête est aussi épuisée que mon corps ; et il n' y a
que l' exercice et la société

p355

de quelques humains qui puissent me relever. Toute
autre prison me sera donc moins funeste que

celle-ci.
Toutefois, s' il faut que j' y reste encore, je représente qu' il est ridicule, pour ne pas dire inhumain qu' un infortuné qui n' est en aucun sens prisonnier d' état, et dont les occupations n' intéressent pas du tout le gouvernement, soit traité comme je le suis ; et que j' ai tous les droits possibles de solliciter des exceptions relativement au régime de cette maison, qui n' a jamais été combiné que pour ces malheureuses victimes de la politique, ou ces coupables de crime d' état dont on voudrait intercepter jusqu' à la respiration. Je n' insiste pas sur la permission de voir quelques-uns de mes amis, et notamment l' estimable Dupont, parce que je sens que des ordres supérieurs peuvent gêner la bonté de M Le Noir, à qui je dois trop pour l' importuner ; mais je supplie que plus de promenade me soit accordée ; c' est une distraction forcée qui me soulagera un peu. Voici une privation cruelle, et sans aucun motif plausible, au moins pour moi, dont je demande encore à être affranchi. Si je ne puis savoir ce qui se passe parmi les hommes (et c' est une dureté bien gratuite ; car à qui, à quoi, et comment peut-il être nuisible que je sois instruit des nouvelles politiques que le gouvernement fait imprimer ?)

p356

si je ne le puis pas, dis-je, qu' il me soit permis du moins de n' être pas aussi étranger à la république des lettres, et de m' abonner à un journal purement littéraire : que je ne sois pas mort avant ma mort. On ne me refuse pas et l' on ne saurait me refuser en aucun sens d' acheter des livres ; il n' y a donc aucune raison de me refuser une notice approuvée de ces livres que je puis acheter. Un journal tel que le Mercure, par exemple, imprimé sous les yeux de M Le Noir, ou l' esprit des journaux, qui ne parle absolument que de livres, et qui a pour moi l' avantage de me montrer en un seul volume les nouveautés littéraires de toutes les nations, enfin tout autre qu' il plaira à M Le Noir de me nommer, me serait infiniment agréable. Que ce digne magistrat daigne penser que je n' ai qu' un consolateur et qu' un passe-tems, c' est l' étude.
J' ajoute une autre prière, dont le succès m' intéresse infiniment davantage, et que je n' ai pas le même espoir d' obtenir, car je sais ce que peuvent le crédit et la haine de mon père. Je chérîs tendrement ma mère, et il m' est bien cruel de ne pas même savoir si elle vit ; mais un intérêt plus vif et plus

sacré, s' il est possible, que la tendresse filiale, me presse en cet instant. Il est possible que je meure ici, et je sens même que cela est probable. Alors je ne pourrai absolument

p357

rien pour ma fille, pour mon unique enfant, qui m' est d' autant plus cher que le malheur de sa naissance est plus grand, et que j' idolâtre sa mère, à qui j' ai tant coûté. Ne pourrai-je pas, dans une lettre qu' un homme de confiance remettrait et retirerait aussitôt, recommander à ma pauvre maman, cet enfant né sous de si cruels auspices ? Je connais son coeur, elle ne l' oublierait jamais ; et j' aurais, autant qu' il est en moi, mis ma fille à l' abri des coups du sort. J' espère que cette idée touchera M Le Noir, et germera dans son ame bienfaisante.
Aucune de mes demandes n' est, je crois, trop indiscrète. Ah ! Si l' on pensait à ce que nous coûte un refus ; si l' on pensait que dans un dénûment tel que le nôtre, il n' est point de privations ni d' inquiétudes légères, et que la plus part des formules, des phrases d' état n' ont aucun sens, lorsqu' on les analyse de bonne foi, de sorte que, sans raison, ou plutôt contre toute raison, on nous réduit au désespoir, on ne dirait pas si légèrement, non. Certes l' homme sensible dont je tiens tout, ne saurait ni s' offenser de ces réflexions, ni se les appliquer. Hélas ! Il n' a pas toute l' autorité que méritent et qu' obtiendront (j' ose me le promettre) ses vertus et ses talens. Qu' il daigne continuer ses bontés à la femme intéressante que j' aime bien plus que moi-même ; qu' il daigne me faire passer quelquefois de ses

p358

nouvelles, et de celles de ma fille ; qu' il se dise enfin : *ces infortunés ont remis leur sort entre mes mains, et je leur dois quelque chose, puisque je suis leur bienfaiteur...* que pour prix de tant de bonté, tous les bonheurs réunis soient son partage ! Puisse-t-il être plus doux pour une ame telle que la sienne, de faire du bien que d' en recevoir ! Pour nous, quoi qu' il arrive, nous vivrons et nous mourrons les redevables de M Le Noir, à qui nous avons juré le dévouement le plus profond, le

plus respectueux, et le plus tendre.
Mirabeau fils.
à sa mère.
21 novembre 1778.
Je ne sais, ma chère et tendre maman, si je finirai ma carrière sans avoir pu ni vous consoler, ni vous servir ; et si les gémissemens que m' a arrachés votre infortune, renfermés jusqu' ici dans la prison où je suis enseveli vous parviendront jamais ; mais vous croirez aisément, ô la meilleure des mères ! Que votre malheureux fils vous aime avec toute la tendresse que vous méritez. J' ose donc, sans avoir pu, sans pouvoir vous donner aucune preuve de mon amour filial et de ma

p359

vénération profonde, me persuader que vous en êtes convaincue, et attendre de vous les faveurs dont je connais capable votre ame bienfaisante.
On a osé dire, ô maman ! Que vous aviez été complice de la fuite de Madame De Monnier. Je n' ignore pas cette accusation aussi folle qu' atroce ; mais je sais aussi que vous êtes trop généreuse pour l' en rendre responsable, et moins encore l' enfant qu' elle m' a donné. J' ai dit hautement, j' ai écrit que vous si lâchement calomniée, vous étiez chargée d' obtenir de moi mon amie, pour accommoder cette triste affaire : j' ai ajouté, que vous eussiez pu me demander ma vie ; mais que mon honneur et mon amie étaient plus que ma vie. D' après cela, ô ma mère ! écoutez-moi. Vous savez, et j' ose dire, vous sentez ce que me fut, ce que m' est, ce que me doit être, ce que me sera Sophie, jusqu' au tombeau. Vous connaissez les droits qu' elle a sur moi, les sacrifices qu' elle m' a faits, l' amour qu' elle m' a trop bien prouvé. En vain avez-vous condamné mes premiers engagemens avec elle ; il est impossible que vous désapprouviez ma constance. Sophie seule a partagé mon sort ; j' ai causé sa perte et elle n' a senti que la mienne. En quelque lieu qu' elle gémisse, elle mérite l' intérêt des ames honnêtes et sensibles ; et à ce titre, vous l' aimez, vous l' aimerez.

p360

Maman, si je suis destiné à périr ici, ce qui est au moins possible, j' expirerais avec la douleur affreuse de craindre la misère pour la fille de

Sophie, cet enfant précieux qui porte votre sang dans ses veines, si votre générosité ne me rassurait pas. Il n' espère qu' en vous, ce malheureux fruit de nos amours. Un arrêt a privé Sophie de tout son bien. Ce n' est probablement que de l' humiliante pitié de sa famille que Sophie tient sa propre subsistance ; et sa fille serait, sans vous, le rebut de cette famille, et le triste jouet des coups du sort. Ma chère maman, plus d' une fois vous avez daigné me donner les assurances les plus fortes des bienfaits dont vous méditiez de me combler. Mon fils vient de mourir. Mon frère sera l' objet de votre générosité sans doute ; cela est juste, et je ne sais qu' approuver d' avance tout ce que vous ordonnerez ; je vous supplie, je vous presse même ardemment de recouvrer à ce prix, s' il est possible, votre liberté. Ce n' est pas le moindre motif qu' on ait eu d' y attenter : on espérait vous subjuguer en vous lassant ; et je n' oublierai jamais quel fut votre inflexible courage, votre inaltérable tendresse. Mais vous ne ferez pas un tort bien considérable à votre héritier, quel qu' il soit, en donnant à ma pauvre fille une très-petite partie de ce que vos bontés me destinaient. Daignez la mettre à l' abri des orages, ô ma chère

maman ! C' est, je le répète, c' est votre sang qui coule dans ses veines ; et si elle a mon coeur, si elle a celui de Sophie, elle méritera que vous ne la méconnaissiez pas au fond du vôtre.
J' espère, ô ma tendre et généreuse mère ! Que vous ne vous étonnerez pas que j' implore vos secours pour une autre moi-même, lorsque vous gémissez encore peut-être sous l' odieuse tyrannie, qui, après vingt ans de supplices continuels, non contente de vous priver de votre fortune, vous a ôté votre liberté. Mais hélas ! Je ne puis rien, pas même m' informer de vos nouvelles. Les circonstances me pressent et m' effrayent, et je profite d' une occasion où je vois M Le Noir, à qui je dois infiniment plus que je ne saurais vous dire, pour obtenir la permission de vous adresser ma très-humble prière, que vous ne dédaignerez pas. Ah ! Je ne saurais me persuader que le jour de la justice ne luise enfin ; lors même que je n' espérerai plus rien pour moi, je me flatterai encore que vous ne serez pas toujours opprimée. Daignez vous rappeler alors mes derniers voeux ; et recherchez l' enfant de Sophie, dont M Le Noir voudra bien vous faire donner les renseignemens. Je ne vous parle pas de sa mère. Ah !

Combien il lui serait doux de vous rendre tous les devoirs dont je n' ai pu m' acquitter envers vous, et les soins qu' elle sait si bien que

p362

j' aurais voulu vous donner ! Ah ! Quelle plus tendre consolatrice, quelle fille plus respectueuse et plus obéissante aurez-vous jamais ? ... tout ce que vous dictera votre bonté, ma chère maman, surpassera sans doute mon espoir. Je livre donc à votre sensibilité mes intérêts les plus chers, et je vivrai ou mourrai en bénissant la main qui daignera soutenir l' enfant que me donna celle que mon coeur a choisie. Recevez les tendres assurances de mon attachement immortel et de mon profond respect.
Mirabeau fils.
Il me serait bien doux d' apprendre, au moins cette fois, de vos nouvelles par vous-même.
à M Lenoir.
28 novembre 1778.
Je vous dois chaque jour de nouveaux remercimens, monsieur ; et la faveur d' une prolongation de promenade est une grace bien réelle dans ma situation, qui certainement en sera adoucie. Cependant elle est telle, que le délabrement de ma santé, qui croît chaque jour, exige des soins que le porte-clefs, qui ne peut pas être continuellement avec moi, et servir les autres, ne saurait me rendre. Je demande

p363

donc, non pas comme une *grace* , mais comme une chose qui m' est dûe en tous sens, un domestique ; et je vous supplie, monsieur, de faire dire à mon père, qu' en vain chicanerait-il, marchanderait-il, reculerait-il, il faut, ou qu' il dise précisément que je suis indigne de tout soin (et c' est alors à vous, protecteur naturel des prisonniers d' état comme commissaire du roi et conseiller d' état, chargé de leur inspection, c' est à vous, dis-je, que j' en appelle) ou qu' il me paye un domestique ; je dis qu' il me *paye* ; car je n' en veux point de sa main.
Cela posé, monsieur, comme j' ai à peu près tout dit sur l' affaire de ma détention, et que mon intention n' est pas d' en parler davantage, il me prend un remords ; c' est de n' avoir pas exposé dans tout leur

jour les raisons lumineuses de mon père : or, comme il faut entendre le pour et le contre, j' espère que vous voudrez bien lire cette courte diatribe, qui ne laisse pas que d' être curieuse, et où j' ai réuni, avec toute la sincérité dont je suis capable, ce que je sais de plus fort en faveur des procédés de ce tendre père ; c' est mon dernier mot sur ce sujet.
Tout ce que j' ai lu, entendu, appris et deviné des défenses de mon père, peut se résumer à ceci. " ma femme est une malheureuse ; mon fils un scélérat ; mes ennemis sont des calomniateurs ; *je dédaigne de leur*

p364

répondre, parce qu' il m' est permis de les mépriser (cette phrase est de lui mot pour mot). Qu' on croie que si l' ami des hommes sévit contre sa famille, il en a de trop justes raisons. Je suis le plus malheureux des pères, et le plus infortuné des époux. " (autre phrase de lui, mot pour mot.) à chacune de ces assertions, il ne manque que la preuve puisée dans les faits, et je vais la suppléer.
ma femme est une malheureuse ; car je lui ai donné trois fois la v. J' ai dissipé le quart de son bien : je l' ai tenue dix-sept ans exilée : j' ai plaidé avec elle contre ma signature, et je l' ai fait renfermer le jour où j' ai gagné mon procès. Cette épouse m' a donné onze enfans et cinquante mille livres de rente ; elle a cinquante-quatre ans, est mariée depuis trente-cinq, m' a adoré pendant dix, a patienté pendant trente, a supporté toutes mes maîtresses, s' est engagée pour moi, m' a tiré du donjon de Vincennes, et ne s' est enfin élevée contre moi, que pour se faire payer de sa pension alimentaire. *donc ma femme est une malheureuse :* cela est démontré.
mon fils est un scélérat ; car tous mes biens lui sont substitués, et cela me gêne, quoique j' en aie vendu une bonne partie ; mais aujourd' hui que ces maudites substitutions sont publiées, je ne saurais me ruiner à ma fantaisie, et cela est ridicule. Mon fils

p365

est un scélérat, car il aime tendrement sa mère et méprise ma maîtresse ; cependant il a refusé à cette

mère qu' il chérit, de prendre parti pour elle, voulant rester neutre entre les auteurs de ses jours : or, c' est une infernale hypocrisie. Mon fils est un scélérat, car il s' est battu pour sa soeur, ses amis et sa maîtresse : or, il n' y a que les scélérats qui se battent pour leur soeur, leurs amis, et leurs maîtresses. Il a fait des dettes : or, ce n' est que quand on est père de famille, dépositaire de biens substitués, et âgé de 60 ans, qu' il est permis de faire des dettes. Il a fait d' assez mauvais ouvrages ; (un entr' autres, à 19 ans, que les députés de Corse m' ont pressé de faire imprimer, ce que je n' ai pas voulu, ayant eu même grand soin de lui dérober le manuscrit) mais ces ouvrages n' étaient pas encore assez mauvais, et il y a une méchanceté diabolique à prétendre montrer des talens au moment où je commence à radoter. Mon fils est sans générosité, car il a tout pardonné à ses plus cruels ennemis, et leur a même rendu les services les plus signalés ; sans foi, car il a été tranféré deux fois aux deux extrémités du royaume sans escorte et sur sa parole : il est revenu de même de Hollande, et a perdu sa liberté et la plus grande partie de sa fortune, pour une amie qui est une *franche coquette* , car elle n' a jamais eu qu' un amant, et a tout

p366

sacrifié pour cet amant. Mon fils est l' homme du monde le plus violent, car il lutte depuis son enfance contre le malheur, avec un courage qui m' irrite : il est aussi le plus ingrat des hommes, car je le soupçonne de ne pas m' aimer, moi qui lui ai fait tant de bien : enfin il n' est pas *économiste* ; il doute de l' infaillibilité de la science du maitre, du Confucius de l' Europe, etc. Etc. *donc il est un scélérat.* cela est plus que démontré.
il m' est permis de mépriser mes ennemis, et de ne pas leur répondre ; car j' ai fait des livres, et tout homme qui a fait des livres est infaillible, pourvu qu' il soit *économiste* . Cela me paroit démontré.
je suis l' ami des hommes ; car j' ai intitulé ainsi mon premier ouvrage, et je n' ai jamais tourmenté que ma famille, encore bien médiocrement, car je n' ai obtenu qu' à peu près cinquante lettres de cachet ou contre ma femme, ou contre un de mes frères, ou contre mes enfans, ou contre mes parens. Il est vrai que je n' ai jamais eu de place qui m' ait mis à même d' en tourmenter d' autres ; mais ce n' est

pas faute de l' avoir désiré. Ah ! Si mes voeux
eussent été exaucés, comme j' aurais propagé la
science à coups de lettres de cachet ! Comme j' aurais
exterminé les sacriléges douteurs ! ... mais hélas !
Une épreuve de 18 mois n' a pas rendu le gouvernement

p367

économiste. Il a renvoyé ce philosophe Turg mon
féal disciple, qui, après cinq ou six cents famines,
et autant d' émeutes, aurait ramené l' âge d' or ; et
ce tendre et spirituel Albert, économiste décidé,
que regrettent si sincèrement les filoux : il a
replacé ce monsieur le N qui ne sait que tenir tout
en paix, et n' a pas l' esprit de rien bouleverser, ni
de concevoir l' utilité des famines et des émeutes.
Bref, j' en suis, et probablement j' en serai pour
les 16 ou 18 volumes in-quarto de mes oeuvres, dont
deux ou trois sont à peine lisibles. Toujours
est-il qu' un homme qui a fait dix-huit volumes
in-quarto ne saurait avoir tort. Il me semble que
cela est démontré.
*je suis le plus malheureux des pères et le plus
infortuné des époux ;* car c' est ma femme et mon
fils que j' ai fait enfermer, qui sont heureux. Cela
n' est-il pas démontré ?
J' ose espérer que ce petit commentaire ne laisse pas
que de jeter un grand jour sur les nobles défenses
de mon père. Après cette apologie, que je lui devais
pour l' acquit de ma conscience, je passe condamnation,
comme vous sentez bien, monsieur, et je me borne à
demander instamment un domestique, tout scélérat
que je suis. Si l' homme que vous daignerez me faire
donner sait écrire, cela me sera de quelque

p368

secours ; car je suis très-précisément aux trois
quarts aveugle, et plus chaque jour que la veille.
J' ai l' honneur d' être avec tous les sentimens de
reconnaissance, d' attachement et de respect que je
vous dois à tant de titres, monsieur, votre
très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
1 décembre 1778.
ô toi, qui partages toutes mes peines et qui fis
tous mes plaisirs ! Toi qui sens plus mes maux que
tous ceux que je t' ai causés, ô Sophie, généreuse

et tendre amante ! Que ta lettre est brûlante d' amour ! Mais aussi que ton coeur est inondé de tristesse ! C' est ma faute, ô Sophie adorée ! J' ai laissé couler trop imprudemment de ma plume des traits empreints de l' humeur et de l' inquiétude que donnent la captivité. Peut-être dans un moment de souffrance l' ai-je exagérée ; mais tu te grossis beaucoup les objets, sur-tout dans leurs suites. Ma santé est fort altérée, je l' avoue ; mais je suis très-loin de menacer ruine ; et il est probable que la liberté effacerait jusqu' à la trace de mes maux. Mes

p369

yeux, il est vrai, sont sérieusement attaqués, et je ne crois pas recouvrer jamais ce sens précieux tel que je l' ai possédé ; mais hors d' ici, j' aurais toute sorte de moyens de le ménager. Je dicterais, je me ferais lire, je travaillerais moins ; mais enfin, ici même, je suis loin d' être aveugle. En un mot, ton Gabriel est souffrant : hélas ! Comment pourrait-il ne pas l' être loin de toi ? Mais il n' est point dans une situation désespérée au physique ni au moral. Je te dirai même, et c' est dans toute la sincérité de mon coeur, que, quoique malade en ce moment, et prêt à prendre un vomitif, mon ame est plus sereine qu' elle ne l' a été depuis dix-huit mois. J' ai vu notre incomparable bienfaiteur : il ne se lasse point de faire du bien, il en desire plus qu' il n' en peut faire, et cependant il m' en fait chaque jour. Il sait embellir ses bienfaits de toutes les graces que la sensibilité seule apprend à connaître et à prodiguer. Il m' a parlé de ma fille avec intérêt ; il lui a rendu un service peut-être bien important. Je ne m' explique pas, ignorant si je le dois ; mais je prie et conjure celui qui lira cette lettre avant qu' elle te passe, et à qui, en vérité, nous devons beaucoup aussi, de suppléer à mon silence, s' il le peut. Enfin, je crois apercevoir quelques clartés très-éloignées, fort incertaines (cependant je les vois) qui percent les ténèbres dont mon sort

p370

et mon existence sont enveloppés. Sans pouvoir entrer dans plus de détails, je te dirai du moins, que tu peux compter que notre adorable protecteur (il n' est

point de titre qui coûte à la reconnaissance) ne nous abandonnera pas. Et puissions-nous vivre assez pour lui exprimer, lui prouver notre tendre, notre immortelle gratitude, sans qu' on puisse la soupçonner d' un vil intérêt, ni de la plus légère exagération ! Rassure-toi, ô ma Sophie ! Je le veux, rassure-toi : calme-toi, ô l' épouse de mon coeur ! Nous ne boirons pas jusqu' à la lie le calice de l' infortune. Il est un triomphe que mes lâches et barbares ennemis, que j' ai tant de droit de mépriser, n' ont pas remporté et ne remporteront pas sur moi : celui de m' avilir à mes propres yeux. Quand, en rentrant en soi-même, on trouve l' honneur surnageant sur les erreurs et sur les fautes, on n' est pas sans consolation et sans force : aussi me crois-je digne d' un meilleur sort, et j' ose le pressentir. Je ne mourrai pas dans les fers, ô ma Sophie-Gabriel ! J' y serais mort libre par les sentimens de mon coeur et l' inaltérable constance de ma volonté ; mais je vivrai pour toi, et près de toi ; et quand nous aurons connu encore le bonheur, quand ton coeur aura senti palpiter mon coeur, quand il nous faudra tomber comme la feuille d' automne, nous mériterons les regrets des hommes courageux et les

pleurs des hommes sensibles ; et quelque amant, sachant quels furent notre amour et notre fidélité, couvrira de fleurs notre tombe, et y écrira : un même amour, une même cendre.
ô toi ! Qui connais si bien mon coeur et la physionomie de mon style, tu sens par ce peu de mots que je suis soulagé ; cependant j' ai reçu une cruelle secousse, et je ne dois pas te la cacher ; mais son effet a été amorti, et si tu verses encore une larme, que l' amour la sèche aussitôt. Mon fils, ce fils dont tu me parles une page entière avec tant de tendresse et de bonté, ce fils est mort. Je ne tiens plus à la vie que par toi, et cette autre toi-même qui vient de naître... eh bien, Sophie, cette idée même a de la douceur ! Conserve-moi ma fille : qu' elle ne soit pas punie de m' être si chère. Conserve-la moi ; que le peu qui me reste de mon bonheur, ne soit pas empoisonné. Cet enfant a bien des orages à essuyer. Il est né dans la douleur ; mais il a été conçu au sein de la félicité. Hélas ! Mon fils avait résisté aux premiers accidens de l' enfance ; il promettait la vie la plus longue, et peut-être la plus fortunée ; car son père eût été bon et tendre. Ah ! Oui, il l' eût été, et il eût montré pour le défendre de ceux qui ne le sont pas,

une force, une audace et des ressources, qu' il ne développera jamais pour lui-même. Il n' est plus, cet

p372

enfant que je n' ai pas embrassé depuis le berceau ; mais qui, tu le sais, fut toujours présent à mon coeur, même au milieu des délires les plus passionnés de l' amour. Moi aussi, je pouvais dire : *ô mon fils ! Que tes jours coûtent cher à ton père !* il n' est plus, et tout ce que j' ai appris de lui, c' est sa mort. Il y a deux mois cependant que M Le Noir me procura, par une voie étrangère, de ses nouvelles. Elles étaient satisfaisantes et douces. Ce rayon de joie ne pénétrait dans mon ame que pour la rendre plus accessible au coup qui m' était destiné. Ah ! Sophie, il a pénétré bien avant, je l' avoue, et j' ai éprouvé qu' on avait toujours trop de force pour souffrir. Mais, ce que toi seule peut-être comprendras, la réflexion, loin d' augmenter le sentiment de cette perte, le diminue. Oh ! S' il ne m' en coûtait que les deux tiers de ma fortune pour être tout-à-fait étranger à certains êtres, que je me croirais heureux ! Cent mille livres de rente ne me coûteraient pas un soupir, pas un regret... eh ! Que ne puis-je au prix de ce qui me reste r' avoir mon fils ! Sophie, je ne sais ce qui peut arriver à la suite de tout ceci ; mais je crois que, quelque piége qu' on te tende, tu n' y tomberas pas. Pense jusqu' à ton dernier soupir, ô ma bien-aimée ! Que Gabriel ne manquera ni à toi, ni à lui-même, et que si par impossible il était réduit à ce qu' on dît de lui :

p373

(...).
ame courageuse qui, dans le printemps de vos jours, préférâtes à la vie la foi que vous aviez jurée ; ame sensible et pure, allez en paix dans le séjour de l' éternel repos, et laissez-nous l' exemple de votre fidélité ; si, dis-je, tel était le sort de Gabriel, il s' en trouverait heureux et honoré. Madame De R... peut continuer ses lâches insolences ; elle est femme. Qu' elle sache cependant que celle qu' elle ose insulter, aussi supérieure à elle par l' ame qu' elle l' est par son existence, ne sera pas impunément outragée tant que je vivrai. Je t' ai toujours conseillé patience et modération, silence

sur mon sompte, etc. Et c' est aujourd' hui plus le cas que jamais. Je ne suis ni rodomont, ni querelleur, ni vindicatif, et les R... doivent le savoir, et en convenir au moins au fond de leur conscience. Mais si les traits de mon indignation tombaient jamais, ce serait de toute ma hauteur, et ils seraient perçans ; car je suis fort élevé au-dessus d' eux. Je pardonne tout ce qui m' est personnel : j' ai pardonné, tu le sais, des attentats sur ma vie : je pardonne à jamais des calomnies abominables et des procédés infâmes ;

p374

mais quiconque osera insulter ma mère, m' aura pour mortel ennemi : qu' on se le tienne pour dit, si l' on est sage. Je ne prends pas souvent ce ton-là ; et quand je le prends, on peut croire que je sens plus que je n' exprime, et que je tais plus que je ne dis. Quant à celui dont ils osent désapprouver la bonté, tu dois sentir, comme je le lui écrivais un jour, qu' un homme supérieur qui sait apprécier les choses et les mots, qui pense avec courage, et vit selon des principes, qui ne compte point les préjugés de son état au rang de ses devoirs, et ne sacrifie point l' humanité à l' usage ; qu' un tel homme, dis-je, franchit bien des fourmillières, sans s' apercevoir si ces insectes lui piquent le talon ; et de plus, qu' il ne fait rien qu' il n' en ait prévu les conséquences et les inconvéniens. Apparemment qu' à moins d' être dévot, on ne voit pas de sang-froid que par une rigueur, qui au fond n' est pas de la moindre utilité, on risque de pousser à quelque action désespérée deux personnes dont tout le crime est de s' aimer tendrement : c' est du moins le seul que puissent t' imputer les plus forcenés fanatiques. Ils auront beau déclamer et même mentir, ils ne trouveront point d' autres reproches à te faire que celui de me chérir ; et toute ta conduite, sous quelque point de vue qu' on la présente, a ses motifs dans ton attachement pour un *scélérat* . Il est bien prouvé que l' on

p375

m' appelle ainsi ; mais non pas tout-à-fait aussi bien que je le sois. Quand M Le Noir en eût eu le soupçon, ce que je ne crois pas, toujours eût-il été que ma *scélératesse* ne pouvait pas être contagieuse pour toi lorsque des murs si épais nous séparaient,

et que tes opinions, tes résolutions, ta passion étant toujours la même, on courait risque de te faire périr de douleur, tout comme *si j' eusse été un honnête homme* ; au lieu que, laissant circuler des lettres qui ne changeaient rien à notre mutuelle détention, peut-être *le tems* te dessillera-t-il les yeux, et te laissera apercevoir toute cette *scélératesse* dont on t' offrira sans doute les mêmes preuves qu' à ceux qu' on en veut convaincre. Or, il n' en est pas en ce genre comme en fait de goûts. Tu peux me trouver aimable, et d' autres femmes penser que tu te trompes : c' est un jugement assez arbitraire ; mais tu ne peux pas trouver qu' un crime soit une bonne action. Il n' y a pas deux morales pour ce qui constitue l' honnête homme ou le *scélérat* : il ne s' agit donc que de constater les faits ; et s' ils ne réussissent pas aussi bien auprès de toi qu' auprès de tout autre, ne serait-ce point que tu serais mieux informée, ou qu' on n' oserait pas t' avancer les mêmes mensonges ? Qu' aurait-on répondu à ce raisonnement ? Que la correspondance que nous demandions entretiendrait ta prévention, et te fermerait l' oreille à tout

ce qu' on pourrait te dire contre moi ? Au contraire, il est bien plus naturel que tu n' écoutes point ce qu' on dira contre un homme qu' on attaque par derrière et qui ne peut se défendre ; car la générosité et l' équité font aussitôt pencher la balance en sa faveur ; mais quand il peut se défendre, on doit souffrir qu' il soit libre de l' attaquer. Le vrai est qu' ils savent bien que tu as été le témoin nécessaire de tout ce qu' on peut te dire, et qu' au moyen de cela, ils ne peuvent espérer de te travestir ce que tu as vu. Il y a long-tems qu' ils conviennent en rugissant, que tu as réponse à tout. Par un coup d' étoile, qui seule compense bien des malheurs, il s' est trouvé que celui duquel nous ressortissons était un mortel bienfaisant qui ne pensait pas comme cette pieuse mère, laquelle aurait mieux aimé, disait-elle, *pleurer ta mort que ton amour.* cet amour existe. Les éclats qu' il a pu produire sont faits. Voulait-on ou ne voulait-on pas que tu mourusses de douleur ou de désespoir, plutôt que d' écrire à un homme que ton silence n' eût pas empêché d' être, au vu de toute l' Europe, ton amant ? Voilà à quoi se réduisait la question, et il me semble que les simples notions du bon sens et de l' humanité dictaient une réponse favorable à nos desirs. Je sais bien qu' il fallait

un homme courageux pour les exaucer, parce que cet

p377

homme n' est pas seul maître ; mais cet homme trouvé, les vils croassemens de ces reptiles qui ne s' élancent hors de la fange que pour y retomber et s' y enfoncer davantage, ne l' effrayeront pas. Pour ce qui est de la haîne de la marquise de M... pour Sophie, je sais à quoi m' en tenir. Quant *à se mêler de ce qui ne la regarde pas* , j' avoue que le reproche me paraît nouveau ; et j' aurais cru que ce qui me touche de si près, la regardait un peu. Mais laissons là les R... et leurs folies, et leurs injures, et leurs bassesses ; et parlons de ma fille, de mon unique enfant, dans les veines de laquelle il n' y a, j' espère, aucune goutte de leur sang. Je te conjure de m' en donner des nouvelles le plus tôt que tu pourras. Je suis inquiet de la savoir grasse, et j' attends avec la plus extrême impatience d' apprendre que ses dents ont percé. Son embonpoint est de trop jusque-là ; car la dentition est, en général, plus difficile chez les enfans gras, et il faut compter sur les convulsions : je te le dis pour que tu ne t' en effraies pas trop. Outre la précaution que je t' ai indiquée de faire une incision à la gencive, si l' enflure devenait trop forte et les efforts violens, il faut, si les convulsions sont opiniâtres, les combattre avec la poudre de guttette, les yeux d' écrevisses, généralement tous les absorbans ; mais sur-tout l' esprit de corne-de-cerf, que Sydenham et Boerhaave

p378

recommandent très-expressément. Parlons nettement, ma tendre amie ; lorsque je t' ai hasardé le mot d' inoculation, tu m' as dit, *nous avons du tems,* et je n' ai pas osé insister. Sais-tu pourquoi ? C' est que tant de maux menacent l' enfance, tant de convulsions, tant de coliques, tant d' accidens dépendans de la dentition qui peuvent survenir pendant l' inoculation, et la rendre fatale, lui seraient sans doute imputés ; et je mourrais de douleur, si tu pouvais, je ne dis pas me reprocher, je dis attribuer dans le plus secret de ta pensée, à mon étourderie, la perte de ta fille ; car je pense que dès l' âge d' un mois les enfans doivent être inoculés. Cependant, puisque nous n' avons pas saisi

ce moment, le plus favorable de tous, attendons que la dentition soit passée. Je te crois très-convaincue de la nécessité de l' inoculation ; mais si tu as le moindre doute, dis-le-moi ; je te promets de le lever, et si tu veux, je te ferai une petite dissertation qui contiendra les preuves incontestables de l' utilité de cette méthode, les réponses aux objections, et les principales choses à observer dans le traitement.
Quant à la beauté de Gabriel-Sophie (qui me ressemble ! Donc elle est belle ; car il n' y a rien de si beau que moi, et Madame Elisabeth m' a demandé un jour si j' avais été inoculé), j' en serai toujours plus que content quand elle se portera bien.

p379

Point de ces phrases légères, Sophie. En fait de science, comparer l' opinion et l' autorité de M De Buffon à la mienne, c' est comparer l' aigle au moineau. M De Buffon est le plus grand homme de son siècle et de bien d' autres : c' est le seul que les anglais nous envient ; et ils s' y connaissent.
Il s' est frayé vers la gloire des routes nouvelles et sans nombre, tout-à-fait inconnues aux anciens et aux modernes. Je l' étudie chaque jour, je l' admire, je le révère : ne parlons jamais du génie qu' avec le respect que nous lui devons. Guénaud est un homme d' un grand mérite. Le mot de son fils fait horreur. Plus jeune que lui, un enfant athénien fut condamné à mort par l' aréopage, pour une action qui n' était pas, à beaucoup près, si odieuse que la phrase du petit Montbeillard.
Le ménage dont tu me parles, est-il celui qui vante toujours son honneur et sa maison ? Car les coquins parlent toujours de leur probité, et les secrétaires du roi de leur noblesse. Il n' y a que le fils que je ne reconnais pas à ton signalement ; car au moins se serait-il réservé de voir des filles.
Cet exemplaire de mes mémoires est une ridicule bêtise. Eh ! Ne sais-tu donc pas que la moitié n' est pas de moi ? Que le reste a été imprimé à mon insu, sans correction ? Et que ce n' était que des lettres écrites en courant ? Qui diable t' a affublée de ces informes

p380

lambeaux ? Non, sur mon honneur, je n' en veux pas.

Je ne crois pas avoir rien fait de si bête en ma vie. Je voudrais que tu me susses, si *le législateur des rois* a fait quelque ouvrage depuis son supplément à la théorie de l' impôt, lequel supplément est un fort bon soporifique ; mais il faut que chaque année ce fécond mortel ponde un volume in-4, que lit qui peut. Ses oeuvres en forment 18 ; et je ne crois pas que le plus infatigable déchiffreur de gaulois, de celte, de goth, visigoth, ostrogoth et des idiomes les plus barbares, en puisse lire plus de 3. Je t' avoue qu' il pourrait bien sortir quelque jour du donjon de V une rude diatribe contre l' économisme.

Je parlai très-chaudement de ce dépôt de papiers à celui qui me rappela d' une manière si adroite et si aimable la *traduction de Tibulle* . Je vois que je n' ai pas semé dans une terre inféconde. Il est des gens qui par état ne peuvent parler ; mais quand ces gens-là ont une ame, leur silence est expressif, et leurs demi-mots sont fort éloquens. Chère amante ! Dans un aussi horrible malheur que le nôtre, nous avons trouvé bien des compensations. Ne te laisse donc pas abattre, ô Sophie de mon coeur ! Plus je réfléchis au noble caractère que je t' ai connu, à la sensibilité de l' amie que j' adore, et plus j' espère et j' exige de toi et de ton courage. Je

n' ai point vu, il est vrai, de femmes ni d' hommes capables de résister constamment à l' infortune et à l' humiliation. Les femmes sur-tout, lorsqu' elles se croient humiliées, sont entièrement terrassées, et leur abaissement passe jusqu' à l' ame : mais ma Sophie, ma Sophie-Gabriel, mon amante, mon trésor et mon bien, n' est pas une femme. Celle qui a mis sa gloire et l' unique espérance de son bonheur dans la fermeté et la constance d' une passion telle que la nôtre, à l' épreuve du tems, de la fortune, des persécutions, et qui croît avec les disgraces de la personne aimée ; celle-là, dis-je, n' est pas capable de se croire humiliée par l' injustice, ou de céder à la tyrannie. Je sais, je sais trop que si la tristesse attendrit, elle énerve aussi, et qu' une ame affligée a infiniment moins de ressort ; mais ce n' est pas dans le sentiment de sa passion dominante qu' elle en peut jamais manquer. Mon adorable amie, n' oublie jamais que nous savons par notre propre expérience que l' activité et la résolution sont capables de surmonter presque toutes les difficultés, par cette même hardiesse qui les fait tenter, au lieu que la lenteur et la

pusillanimité qui se réfroidissent à la vue des peines, des traverses et des dangers, forment vraiment l' impossibilité qu' ils redoutent. Les occasions viendront d' appliquer cette maxime ; et qui n' aura pas le courage de les attendre

p382

ou de les préparer, n' aura surement pas celui d' en profiter. ô mon amante ! Je le dis comme toi, quand on a aimé comme nous, il est impossible de renoncer à l' amour qui rendit si heureux : je le dis, non pas seulement parce que je le sens ; mais parce que l' inconstance paraît vraiment à mon esprit une chose inconcevable dans une passion telle que la nôtre. Qu' elle m' a touchée cette exclamation naïve, exhalée de ton ame toute aimante : *ah ! pourrions-nous vivre sans aimer ?* non, non, ma Sophie : ton Gabriel est ta caution. L' amour est la plus sublime affection de l' ame ; mais il est aussi le plus impérieux besoin de celle qui l' a connu. Il a augmenté nos plaisirs par une participation mutuelle ; il diminuera nos peines en les divisant. Ah ! Si jamais... quelle délicieuse vie il nous prépare ! Les craintes terribles qui nous agitent maintenant, les inquiétudes aigües qui nous auront déchirés si long-tems, les jours orageux, les nuits amères qui auront précédé le retour du bonheur ne tourneront-ils pas à son profit ? ô Sophie ! Quels dédommagemens ! Quelles célestes récompenses ! Le souvenir de nos souffrances, de nos sacrifices réciproques, ne deviendra-t-il pas lui-même, au sein de la félicité, l' un de nos plaisirs les plus délicats et les plus vifs ? Oh ! Oui, oui : envoie-moi cette bague de cheveux, on daignera le permettre ; pour moi qui crains que

p383

ta provision ne manque, j' ose hasarder une tresse de ceux qui m' ont tombé de la tête. Tu me ferais bien plaisir aussi, si cela ne coûte pas trop cher, de faire graver sur acier le dernier chiffre que je t' ai envoyé, avec les ornemens qui y sont ; mais point d' entablement. Il sera seulement appuyé contre un socle antique. Au pied, l' on mettra un chien couché, ayant sa lesse sur le dos ; et ces mots au dessous (du chien) : *fin che vegna.* tu entends bien que

cela veut dire, *jusqu' à ce que l' heure vienne ;* et tu devinerais l' emblême, quand tu ne comprendrais pas la devise. On te rendra l' argent que cela coûtera, et tu crois bien que ce n' est pas pour ne pas te devoir que j' ajoute ceci. Il y a long-tems que nos pauvres bourses sont communes, et c' est pour toujours. Mais je crois la tienne fort légère. La mienne ne l' est pas moins ; mais le très-peu que j' ai ne saurait m' acheter un plus doux plaisir. Au reste, ce modeste cachet d' acier ne nous fera pas oublier l' autre. Je t' envoie un avis aux *hessois* , et *réponse à la lettre de la raison* . Garde le premier, mais renvoie-moi la seconde, après l' avoir copiée ; car je n' ai que celle-là. J' ai sept ou huit *le lecteur y mettra le titre* , si tu en veux. Quant aux métamorphoses d' Ovide, traduites, expliquées et commentées, ce qui ne laisse pas que d' être un ouvrage considérable, je te les enverrai à fur et à mesure ;

p384

mais outre que, depuis un mois, les dérangemens de ma santé et les circonstances m' ont arriéré, il faut que je recopie, et cela me fatigue cent fois plus que de composer. Patiente donc ; mais je tâcherai de t' en faire un premier envoi à la prochaine fois, si on le permet.
Je te conjure encore une fois de ne pas négliger tes palpitations. Ah, Sophie ! Soigne ta santé, c' est le troisième des biens. Avec l' amour, la liberté et la santé, on est toujours, ah ! Toujours heureux.
D' après les symptômes que tu me décris, tu me rassures un peu ; parce que c' est irritabilité du genre nerveux, et nullement maladie du coeur. Un régime uniforme et sain, et de l' exercice, beaucoup d' exercice doux. De 3 à 4 heures du soir M Gabriel se promène maintenant, outre *il spazio* de 8 à 9 du matin ; profite de l' avis.
ô ma Sophie ! Tu es grandement folle quand tu parles des perfections physiques ou morales de ton ami ; mais quiconque aura aimé te le pardonnera. Quant à ce que tu dis de ma droiture, tu n' exagères pas. Graces au ciel, je ne connais pas d' êtres moins fins que nous. Je crois te l' avoir dit ailleurs : la finesse est une vue courte qui aperçoit et grossit les objets très-voisins, et ne voit qu' un nuage dans l' éloignement. Quand la finesse ne serait pas si près de la ruse, de l' astuce, de tout ce qui tient à la fausseté, de tout ce qui est

p385

vil, j' en ferais encore peu de cas ; car elle est, selon moi, le plus sûr symptôme de la médiocrité. Je ne crains point que ma Sophie, qui pense avec tant de justesse, qui observe si bien, et à qui l' instinct, je veux dire le jugement droit et exquis que lui a donné la nature, fournit toujours le mot propre, confonde la pénétration et la finesse. Il y a autant de distance entre eux, que du jargon à l' esprit, et de l' esprit au génie. On appelle encore très-improprement finesse, la délicatesse de l' expression ; car il y entre bien plus de tact, de sagacité, de sensibilité, pour tout dire en un mot, que d' art. Que te dirai-je enfin ? On assure qu' on peut être fin et honnête homme : à la bonne heure, pourvu qu' on convienne que les perfides et les méchans se servent de la finesse comme de leur première arme, tandis que la candeur l' ignora toujours, et que le génie la dédaigna dans tous les tems. Voilà ma profession de foi à cet égard. Mais sur tout ce qui n' est pas amour, honneur et droiture, je sais que je suis un composé très-bizarre. Il est vrai qu' on a furieusement travaillé à me rendre tel, ou plutôt à m' anéantir en tout sens. Mon digne et estimable Dupont, qui m' a toujours vu avec des yeux trop indulgens, m' écrivait un jour : *la nature vous avait fait pour être un héros guerrier, un aventurier conquérant ; on vous a mis des entraves. Eh bien ! vous serez un paisible*

p386

philosophe, et vos veilles seront plus utiles à l' humanité que n' eussent été vos exploits.
hélas ! Je ne serai ni l' un ni l' autre ; et je m' en consolerais bien aisément, si je pouvais être ce que j' étais par choix, un tendre amant, un excellent ami, un fidèle époux, un bon père. Toi seule réunissais ou excitais toutes ces affections ; toi seule donnais de l' emploi à ma tête, à mon imagination, à mon coeur. Tant que tu m' es ôtée, c' est vraiment la vie qui m' est arrachée ; la vie de l' ame, la vie du génie.
Oui, mon amie, oui, Simonide est l' emblême de presque tous les hommes. Il fut prié de célébrer une victoire à la course des mules. Que dire sur une mule, vile production d' un ignoble et paresseux animal ? On donne beaucoup d' argent au bel-esprit ; son sujet s' embellit ; la parenté de l' âne est

oubliée : *les mules sont les nobles filles des coursiers rapides.*
je ne suis pas trop fâché du mauvais succès de ton sermon. Ne t' avais-je pas dit de ne plus prêcher les femmes ? Quand tu voudras, madame, je t' indiquerai une belle dissertation, où l' on prouve en forme, par cinquante témoignages de l' écriture, que les femmes ne font pas partie du genre humain. Acidalius, auteur de ce singulier ouvrage, finit, après beaucoup d' autres galanteries de cette espèce, par demander aux belles leur ancienne bienveillance

p387

pour lui ; *ou si vous ne voulez pas,* dit-il, *bêtes que vous êtes, puissiez-vous périr pour toute l' éternité !* un savant (Simon Gediceus) a défendu, il est vrai, ce beau sexe très-théologiquement, et finit par appeler poliment (comme cela se pratique entre savans) son adversaire, *un être bâtard formé de l' accouplement de satan avec l' espèce humaine,* lui souhaitant sur le tout la perdition éternelle. Or, mesdames, soyez fières de ce champion.
Il faut laisser croire à cette demoiselle, si cela lui fait un gros plaisir, que cette chanson, *amour a monté ma lyre, etc.* a été faite pour elle. La vérité est qu' il y a sept ans que Poinsinet, à Argenteuil, fit le premier couplet, pour un musicien qui modulait un air sur le clavier. Le second fut fait par quelqu' un qui n' est pas moi ; et le troisième par un autre quelqu' un. Eh ! Quel mérite y a-t-il à une si faible bagatelle ? Ne t' a-t-on pas dit aussi que *parapilla* est de M De La Borde ! C' est qu' on m' a fait l' honneur de me le dire à moi, qui connais bien le lyonnais qui l' a volé, et à qui, et où il l' a fait imprimer, etc. Moi, indigne, qui ne fais point de vers, et qui sur-tout ne veux point passer pour en faire, parce que j' espère établir ma réputation sur des choses plus sérieuses, j' ai répondu que c' était fort bien fait à M De La Borde, qui, au reste, peut en avoir fait un que je ne connaisse pas.

p388

En général, on trouve force gens habiles à hériter. Je t' indiquerai, quand tu voudras, des morceaux de l' almanach des muses qui sont à huit ou dix poètes ;

et qui pis est, un recueil de vers de cette année, où se trouvent huit vers faits pour toi, devant toi, et jouant au reversis avec toi qui prêtas ton crayon. Le vrai est que je n' ai jamais fait de vers qui vaillent la peine d' être cités.
Sais-tu que tu deviens méchante, Madame Sophie ? Quoique je t' aie vue assez souvent pincer très-serré, et sans rire, ou en riant, je ne t' avais pas encore connue si mordante. Après l' amour, je crois que c' est l' indignation qui donne de l' esprit. Adieu, mon amie toute tendre, toute belle, toute bonne ; une lettre m' en donnera bien davantage encore, et un baiser, mille fois plus. Hélas ! Non : un baiser de ce qu' on adore, un baiser si desiré, si attendu, qui succède à des privations si cruelles, un tel baiser rend bien bête ; car il ôte la connaissance, s' il ne tue pas... ô Sophie ! Toi seule donnes, ôtes et rends la vie ; écris-moi que ton coeur est soulagé, ton imagination calmée, ta santé bonne, tes larmes séchées ; et souviens-toi à jamais que quiconque a proféré ou proférera cet horrible blasphême qui m' a fait frémir dans ta lettre, *que Sophie a été ou sera abandonnée par son amant,* est et sera un abominable calomniateur, à qui je desire ta haine qu' il ou qu' elle

mérite. Gabriel est ton ami, ton amant, *tuo sposo.* sa fortune est à toi : son coeur est à toi : sa vie est à toi ; et il n' y a pas le moindre mérite, car le premier besoin de son être est de t' adorer.
Gabriel.
Tu seras un peu étonnée de cette cinquième page ; mais que veux-tu ? Mon bon ange (car j' ai un génie familier, et je t' assure qu' il nous sert bien ; et je crois, friponne de Sophie, que tu le connais mieux que moi) mon bon ange donc, m' a soufflé tout bas à l' oreille que je me tuais les yeux à écrire si fin, et que je pouvais bien ne pas tant économiser le papier ; et moi qui n' entends pas les affaires, j' ai commencé une cinquième page, *parce que* j' ai écrit bien gros pour ne pas fatiguer les yeux de mon bon ange. Oh ! Que ce *parce que* est spirituel ! Et je pourrais bien une autre fois m' émanciper jusqu' à finir cette cinquième page. Il ne faut pas cependant abuser de la bonté du bon ange, car il ne tient qu' à lui de devenir un malin esprit. Mais les amans sont si gourmands ! Et le bon ange a une physionomie qui inspire tant de confiance ! ... sur le tout, ma Sophie, donne à ta

fille, je te prie, un autre maître à écrire que le tien.
Pourquoi est-ce que tu maigris ? Je ne veux point cela. Dors-tu ? Je veux toujours, à tout jamais, savoir tout, dans la plus exacte vérité,

p390

sur ta santé et celle de ta fille. J' ai ta charmante bourse que je baise et presse chaque jour sur mon coeur. J' envoie une feuille oubliée dans les poésies érotiques, et j' indique où elle doit être placée.
à M Lenoir.
7 décembre 1778.
Recevez, monsieur, mes plus tendres remercimens pour la lettre de ma mère, que vous m' avez fait passer. Elle est plus satisfaisante encore que je n' osais l' espérer, et me confirme les demi-mots que votre inépuisable bonté avoit laissé échapper lorsque j' ai eu l' honneur de vous voir.
Je vous supplie, monsieur, de charger M De Rougemont d' une réponse au sujet du domestique que j' ai demandé. Ce n' est assurément ni importunité ni inquiétude. Mon estomac qui refuse toute fonction, me réduit à l' âge de 29 ans, moi qui étais né avec une force d' hercule, dans un état de faiblesse et de besoin inconcevable pour quiconque ne me voit pas journellement. Les soins qu' il exige vont encore augmenter ; car je n' attends pour me mettre dans des remèdes sérieux qu' un chirurgien qui ne me soit pas suspect ; et si des raisons que je ne veux ni ne dois deviner

p391

empêchaient qu' on m' en donnât un, je serais obligé d' incommoder beaucoup M De Lasseigne ; car je n' ai pas voulu, même dans une suffocation diabolique et inquiétante, prendre un vomitif de la main de M Fontelliau. Ce changement dans mon état en nécessite un dans mon service. Un porte-clefs n' y peut suffire, j' en atteste M De Rougemont ; et cependant je suis loin d' être exigeant. Eh quoi ! Je demande un domestique à mes frais, et l' on m' en refuserait un ! Certes, je ne le puis croire, et si on l' osait, j' en appelle à vous, à votre coeur, à votre justice. Je sais trop bien quel homme est mon père ; mais le ministre, ou vous-même, monsieur,

ne peut-il donc pas dire : il faut ?
J' ai l' honneur d' être avec un tendre, respectueux, et immortel dévouement, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
28 décembre 1778.
Ma Sophie, je n' aime pas du tout le ton vague et léger dont tu me parles de ta santé. Tu as souffert et tu souffres ; tu as eu la fièvre à la suite d' une incommodité très-grave ; tu as été saignée (ce qui est très-bien fait) et tu

p392

persiffles, et tu ne me donnes point de détails ! Sophie, je ne suis pas content. Tu sais ce qu' est mon imagination, organe trop ardent d' un coeur extrêmement sensible : tu sais que ta santé est ce qui m' importe et m' inquiète le plus au monde : tu sais ou tu dois savoir que mes connaissances assez étendues en médecine ne sont guère bonnes qu' à multiplier mes inquiétudes, et à les rendre plus aiguës ; et tu ne me dis ni ce que tu as, ni ce que prétend le médecin, ni ce qu' il se propose, ni à quoi il attribue ton dérangement. Est-ce une suite de tes palpitations ? Sont-elles ou moindres ou plus fortes ? Tes règles ont-elles reparu ? As-tu quelque autre dérangement ? Est-ce à ton amant, à ton époux, que tu dois cacher toutes ces choses, quand tu es malade ? ... mais un autre voit tes lettres... eh ! Qu' importe ? Cet autre est sage, prudent, marié : il sait notre histoire : il voit notre tendresse ; s' il ne l' approuvait pas, nous ne nous écririons pas ; il s' intéresse à nous ; au moins il nous le prouve : que crains-tu de lui ? Tu ne saurais croire quelles peines tu me causes ; et tu serais trop punie si tu les concevais... mais je t' ai parlé légèrement de ma santé... d' abord cela n' est pas : je t' en ai parlé même trop sérieusement ; ensuite cela est tout-à-fait différent. Les maladies de ton sexe causent bien d' autres ravages que nos incommodités. Si j' avais une maladie

p393

grave, il me serait impossible de t' écrire aussi longuement que je le fais. Il n' est donc question

que d' un délabrement de santé dont je ne saurais te noter toutes les variations comme celles d' un thermomètre : d' ailleurs il est assez simple, et par conséquent moins inquiétant, que je me porte mal. 1 je suis accoutumé à une vie on ne saurait plus active, et je ne me suis soutenu contre mes prodigieuses études (régime toujours très-mal sain) que par le mélange de l' exercice et du travail : ainsi ma situation actuelle est absolument contre nature. 2 tu es assez heureuse pour que le célibat ne te soit pas à charge, et tu sais si je puis le supporter. C' est un avantage de ton tempérament qui m' est absolument refusé. 3 les peines de l' ame ont toujours altéré ma constitution mille fois plus que les maux physiques : autre inconvénient attaché à ma nature. 4 enfin, j' ai abusé de mes forces et de ma jeunesse. J' ai donné dans tous les excès, le libertinage seul excepté ; mais pour cela je n' en ai pas été plus réservé sur les plaisirs. Je ne suis sage que depuis que je te connais, et cette sagesse-là a encore été assez jeune. Voilà bien des causes qui doivent t' expliquer le dérangement de mon être, et te rassurer un peu, parce que la plupart de ces causes cessant, les effets cesseront aussi. Au lieu de tout cela, tu es très-jeune, de la meilleure constitution possible : à plus de 20

ans tu n' avais encore rien perdu de la source de la vie : tu es accoutumée à une vie sédentaire : tu es d' un sexe qui a moins besoin d' exercice : tu peux en prendre plus que moi : tu travailles moins : tu as plus de distractions. Que de raisons n' ai-je pas de compter sur ta santé ! La lime du chagrin t' use comme moi sans doute ; mais elle a bien plus d' étoffe à mordre avant d' attaquer ta vie. Ma Sophie, je te donne ma parole d' honneur de te dire tout ce qui surviendra d' essentiel à ma santé ; mais je sais ce qui est essentiel, et toi tu ne le sais pas. Dis-moi donc tout, absolument tout, relativement à la tienne, dans le plus minutieux détail, ou tu me tueras. En vérité, mon fardeau est assez lourd : ne l' aggrave pas, ô mon amour si cher ! Et songe que nous sommes des siècles sans recevoir des nouvelles l' un de l' autre. Rien n' est empiré chez moi, au contraire ; j' avais des suffocations très-violentes qui sont passées. Pendant quelques jours elles ont été jusqu' à l' évanouissement, avec des battemens de coeur inconcevables. Je me suis bourré de fleur d' orange et de gouttes d' Hoffman ; enfin de très-fortes nausées s' étant déclarées le jour même où je

t' écrivis, je me décidai à l' ipécacuanha. Le chirurgien qui convenait de la nécessité me dit qu' il en allait apporter. Dans l' intervalle il me survint une fonte de bile qui me soulagea ; et comme, outre la répugnance pour

p395

les remèdes violens, je n' avais pas une très-grande confiance en la main qui me l' administrait, je n' en voulus plus. Les palpitations sont passées à peu près : les suffocations tout-à-fait ; mais les digestions sont toujours très-mauvaises et extraordinairement difficiles, et cela parce que l' estomac absolument débilité refuse fonctions, et qu' en outre je mange beaucoup trop vîte, n' ayant pu supporter de la vie l' ennui des repas solitaires. Il est certain que l' on me tuera, si l' on me laisse ici ; mais il y a encore de la marge. Pour mes yeux ils empirent considérablement. Voilà la vérité : elle est dure, mais exacte. Sois aussi franche, et que je puisse compter sur l' engagement formel que j' exige, que rien ne me soit caché.
Ta fille m' inquiète, cependant c' est une inquiétude vague et peu raisonnée. Délivre-m' en le plus tôt que tu pourras, et dans tous les cas, ô ma Sophie, songe que tu es amante avant d' être mère. Tu me dois plus qu' à ta fille. C' est pour moi qu' il faut vivre, aimer la vie, soigner ta santé, et combattre tout ce qui pourrait l' altérer. Un ancien écrit ces mots touchans : *les funérailles des enfans sont toujours prématurées lorsque les mères y assistent.* mais il en est contre nature : ce sont celles d' une amante où se trouverait son amant. Nous devons vivre et mourir l' un pour l' autre, et seulement l' un pour l' autre. Notre

p396

fille, j' ose l' espérer, sera en tiers de cette union sacrée ; mais ne va pas croire ni qu' elle soit immortelle, ni que son enfance se passe sans accidens. Ne t' expose point sans préparation à des chagrins inévitables : que l' amour soit ton égide contre les inquiétudes dévorantes, et s' il le faut, hélas ! Le contrepoison d' une cruelle douleur. Procure-toi un livre de M Fourcroy, intitulé *les enfans élevés dans l' ordre de la nature* , etc. Je ne connaissais que de réputation ce bon et estimable ouvrage. Je

viens de le lire ; tu le trouveras chez les frères *étienne, rue saint-Jacques, à la vertu* . Tu y verras si je t' ai conseillée en étourdi, et si j' ai bien étudié l' éducation physique des enfans. Tu y verras, en soupirant, combien l' usage des nourrices empruntées est dangereux. Mais comme il est cependant des cas où une mère peut et doit se dispenser de ce devoir (cas très-rares, à la vérité,) et que tu me parais contente de celle de ma fille, rassure-toi ; tu verras encore quels sont les terribles inconvéniens de l' usage des maillots et des corps de baleine ; comme ils interceptent l' équilibre nécessaire entre la masse des humeurs qui se meuvent du coeur aux parties et celles qui retournent des parties au coeur ; et comme il en provient des palpitations, des toux convulsives, des suffocations, etc. Tu y apprendras que la bouillie, aliment tenace et visqueux, est dangereuse, et qu' il faut bien se garder de

précipiter le sevrage ; que laver les enfans avec de l' eau froide, les exercer au grand air en tout tems, les tenir libres et bien propres, les éloigner du feu, etc. Sont les meilleurs moyens de les rendre vigoureux. Lis ce livre : il est à ta portée, t' intéressera, t' instruira, et redoublera ta confiance aux opinions de ton Gabriel à cet égard. Quant à l' inoculation, il est clair que tu ne la vois pas dans son véritable jour. Il n' y a pas deux manières de l' administrer parmi les gens de l' art habiles, sensés, de bonne foi et non systématiques ; et le premier soin nécessaire est à peu près de n' en pas prendre. Nous n' y sommes point encore, ainsi j' omets des détails superflus, mais je ne vois pas qu' une pâtissière puisse s' opposer à ce que nous voudrons pour notre enfant, ni avoir un avis sur l' inoculation ; c' est tout ce qu' elle pourrait faire s' il était question d' une talmouse.
La voilà donc finie cette année qui succéda à une autre, dont une moitié fut si heureuse, et l' autre si funeste, et qui nous a apporté des consolations presqu' inespérées. Hélas ! Dans un si court période, nous avons été élevés au faîte du bonheur, précipités dans les plus profonds abîmes de la douleur, et rendus à l' espoir et à la vie. Ah ! S' il m' avait fallu ignorer ton sort, douter plus long-tems de ta vie, que je sois anéanti, si je l' eusse pu. ô ma Sophie ! Voici deux fois de suite que je ne consacre point avec toi le premier jour de l' année à l' amour.

p398

Il me punit sans doute de t' avoir quittée un instant, lorsque je pouvais être avec toi. De misérables considérations pécuniaires et des sollicitations indiscrètes m' avaient éloigné. Ah ! Comment pouvais-je te perdre de vue ? Cesser de veiller sur mon trésor ? Conjurer moi-même contre mon bonheur ? L' abréger volontairement ? Hélas ! Qui nous eût dit qu' il devait être si court ? Ils nous avaient laissés tranquilles dans les premiers momens, ceux où la colère pouvait les porter à une fausse démarche... ô Sophie ! C' est de sang-froid qu' ils devaient nous égorger... huit jours, huit jours tout entiers perdus à Rotterdam ! Insensé à qui il en était si peu destiné d' heureux ! Et que m' importaient les embaras pécuniaires, les tracas du jour, les craintes du lendemain ? Devais-je donc m' affecter de quoi que ce soit au monde, quand l' amour était mon consolateur ? Un baiser, un seul baiser, un mot de ta bouche adorée ne faisaient-ils pas tout disparaître ? ... ô ma Sophie ! Je ne saurais me la rappeler sans trouble, cette soirée délicieuse, qui termina cette absence si courte pour les indifférens, et si longue pour mon coeur affamé d' amour. Que ta joie était vive et touchante ! Que son expression était naïve et douce ! Que ta tendresse silencieuse était éloquente ! Que tes caresses étaient brûlantes ! Que chacun de tes regards semblait bien me dire : Gabriel ! ô mon Gabriel !

p399

Quoi, tu quittes ta Sophie pour des savans, pour de tumultueuses assemblées ! Tu cèdes à des instances qui t' enlèvent à moi ! Tu es complaisant à tes dépens et aux miens ! Ingrat Gabriel ! Mérites-tu les faveurs dont mon amour te comble ? ... ah ! Oui, oui, ma Sophie ; oui, mon amante et ma vie... crois-moi, quand je te quitte un instant, j' expie aussitôt mon crime. Ton image charmante, qui ne m' abandonne jamais, est l' inexorable vengeur de l' amour outragé. En vain je voudrais me distraire, je ne vis qu' auprès de toi : je souffre, je languis par-tout où tu n' es pas... mais ma douce Sophie me fit-elle jamais un reproche ? Oh ! Non ; elle me revoyait, et j' étais pardonné... ô souvenirs délicieux et cruels ! ô plaisirs dont le souvenir me transporte ! ô ravissemens inexprimables ! Flamme inextinguible, qui, tantôt impétueuse, m' embrâse et

me dévore, et tantôt douce et voluptueuse, vient comme une rosée salutaire appaiser mes sens, pour les rallumer et les enivrer encore... tristes monumens d' un amour sans égal et sans terme, illusions trop décevantes et trop chéries, vous allumez mon imagination émoussée par la douleur, mes sens flétris par une si longue mort (car je suis mort le jour où j' ai quitté Sophie, et c' est un tombeau que j' habite)... puisse-t-elle finir cette épreuve à laquelle nos coeurs résisteront bien, mais non pas nos corps ! Puisse cette année que

p400

nous commençons dans les larmes nous rendre, sinon le bonheur que nous avons perdu, du moins les moyens de le recouvrer ! Puissent les restes de notre jeunesse ne pas se consumer dans de vains desirs ! Que Gabriel et sa Gabriel-Sophie se réunissent encore une fois avant que la vorace mort, conduite par le désespoir, hélas ! Ou par le tems, les atteigne de sa faulx inévitable ! Qu' ils serrent dans leurs bras entrelacés, qu' ils couvrent de leurs baisers entremêlés le fruit de leur amour ! Qu' à cette moisson troublée par tant de cruelles tempêtes, il en succède de plus tranquilles et de plus fortunées ! Que ceux qui leur tendent une main secourable soient l' objet de leur gratitude, de leur tendresse, de leur culte, et jouissent de tous les biens que mérite leur bonté !
Oui, mon amie, tes pressentimens sont souvent plus heureux, mais aussi plus hazardés que les miens. On voit que tu ne doutes pas. Ah ! Que je t' envie ! Mais l' amour doit mieux t' inspirer que moi ; et je ne veux pas t' en dire la raison, parce que tu me bouderais ; car tu ne veux pas aimer moins ; ainsi tu ne saurais prétendre à plus de sang-froid et de perspicacité. Ne te fâche pas, toute bonne amour. Si tu avais la première lettre que je t' ai adressée, tu verrais que je t' avais donné gain de cause à cet égard, et que je voulais bien t' admettre sur le pied

p401

d' égalité. Il est vrai que c' était uniquement pour te faire plaisir ; car je ne puis me déguiser à moi-même qu' il est impossible que je sois aimé comme je t' aime, par la même raison qui fait que l' astre de la nuit ne saurait éclairer autant que celui du

jour. -non, je ne sais rien de ce qu' on a fait pour ma fille, et il m' est dur de l' ignorer ; mais cependant, ne me le dis pas sans permission. Ce que je voulais te faire entendre est très-nouveau, et non pas ancien. Je ne puis que t' insinuer que notre Gabriel-Sophie a plus d' une mère. Mais je tourmenterai tant le bon ange (que tu appelles *mien* , je ne sais pourquoi, car il est bien *nôtre* peut-être), qu' il te le dira. Je suis caution de ta discrétion.
Je n' entends rien du tout à tes pièges *tendus et évités* . Je connais bien certaines gens, notamment des dévotes, capables de tout ; car avec cette race-là, l' intention justifie tout. Mais que t' a-t-on pu dire ? Que j' étais *inconstant* ? Tu ne l' as pas dû croire. *mort ?* cela était aisé à vérifier. *fou ?* ce n' est pas d' aujourd' hui, selon eux ; mais s' ensuivrait-il de là que tu dusses être vile ? Enfin, t' a-t-on sollicitée à quelques fausses démarches, sous prétexte de *me servir* ? Ta réponse est si simple : *qu' il me le demande, je ne croirai que lui...* va, va, laisse-les faire, les honnêtes gens auraient fort bien pu me conseiller

de ne pas t' enlever, mais ils aimeraient mieux pour moi que je t' eusse enlevée cinquante fois, que de me voir ne pas me conduire et t' aimer comme je fais. Aime ton Gabriel : aime-le tendrement, en dépit des cagots et des cagotes, et mets-toi bien dans la tête, comme tu l' as sûrement dans le coeur, qu' il n' y a ni loi, ni considération divine ou humaine qui puisse justifier l' ingratitude, le parjure, la lâcheté. -à ta commodité : complais-toi dans ces plates lettres, où j' avais la bonté d' être bête, sec et froid, pour ménager des gens qui m' assassinaient. Puisque tu *t' entoures* de tous mes griffonnages, je joins ici un *errata* du précis pour ma mère. Ce sont les contre-sens principaux du copiste et de l' imprimeur. Il y a bien assez de mes fautes sans les leurs. J' ai fait passer au bon ange un commencement d' ouvrage pour toi ; j' espère qu' il te parviendra. J' y travaille assiduement ; mais ma vue m' arrête. D' ailleurs, j' ai eu une autre distraction depuis quelque jours. On a bien voulu me permettre de recevoir l' *esprit des journaux* , et le *bon ange* m' a fait passer 1777 et 1778. J' ai donc commencé à me remettre un peu au courant des livres, et même des affaires de ce monde, autant du moins que j' en puis pénétrer par le compte rendu de vers et de pamphlets assez médiocres dont elles sont l' occasion. C' est ni plus ni moins

quarante-huit volumes qu' il m' a fallu lire. Cette

p403

petite consolation m' a fait grand plaisir. J' étais un paralytique à l' agonie et sans connaissance ; je r' ouvre les yeux à la lumière, et je recouvre un peu d' entendement, mais en conservant la paralysie. Je me suis hâté, ma bonne Sophie, de prendre quelque notion de ce qui s' était passé depuis mon emprisonnement. J' ai vu que nous étions toujours de très-jolis enfans, grands amateurs de calembours, grands faiseurs de jolis riens, enthousiastes forcenés de nouveautés, de frivolités, et aussi ardens gluckistes et piccinistes que les insurgens sont chauds patriotes et vaillans guerriers. Respectable nation, qui sait si bien apprécier et défendre sa liberté ! J' ai vu aussi, non sans quelque chagrin, qu' on pouvait appliquer à nos gazetiers ce que le cardinal de Polignac disait aux hollandais : *on voit bien que vous n' êtes pas accoutumés à la victoire, puisque vous faites sonner si haut vos avantages ;* avec cette différence toutefois que les hollandais étaient réellement vainqueurs du plus insolent des rois dont ils avaient cruellement à se plaindre, et que, sur notre propre énoncé, notre combat d' Ouessant et nos fanfaronades font pitié. Entr' autres exemples, je ne crois pas que depuis feu François 1, on ait vu une plus grande platitude que le cartel du marquis de la F au comte de Carlisle. Belle gloire qu' un duel, quand on commande des troupes ! Battez l' ennemi, vous serez assez vengé de ses injures.

p404

Et ! Qui diable peut s' en prendre au commissaire d' un roi, des termes d' un manifeste qu' il est chargé de répandre ? Mais ce qui est vraiment beau, c' est le génie, la prudence et le succès du ministre qui a rendu la vie à notre marine. Le gouvernement anglais est apparemment en démence ; mais qu' il y prenne garde : ces fiers bretons ne se laisseront pas paisiblement réduire en esclavage ; et c' est-là uniquement ce que veut la *junte écossaise* . J' ai vu que notre jeune souverain est toujours un honnête homme (sublime éloge pour un roi, s' il le mérite jusqu' au dernier jour de sa vie !) il veut le bien ; ainsi ceux qui lui feront faire du mal, ou

qui sous son règne le laissent subsister et prostituent son nom pour consommer des injustices, sont bien coupables envers l' humanité et la nation. Toutes les prédictions que je t' avais faites sur la rage d' ambition de la maison d' Autriche (ambition infusée toute entière et exaltée dans l' ame de ce Jos. Ii tant vanté), toutes ces prédictions, dis-je, et les suites que j' attendais de la mort de l' électeur de Bavière s' accomplissent. De tout cela, je conclus que ma sépulture civile, si je puis parler ainsi, est bien fermement décidée dans l' ame du tendre et généreux *législateur des rois* ; car assurément les circonstances l' auraient décidé à changer de systême, s' il n' était immuable. Au reste, je suis bien près de n' être absolument plus bon à rien ; car je deviens

p405

très-paresseux, très-lourd, très-bête, et sur-tout très-aveugle. J' avoue cependant qu' il n' est pas doux d' être mort pour son pays avant l' âge de 30 ans. Je n' entends absolument rien à ce que tu me dis de M De Mar et de sa fille. Je ne crois pas qu' elle ait d' autre manière de se tourner du côté de l' être *honnête et sensible* que de l' épouser. Or, cela est difficile (en face d' église s' entend) de mon vivant ; et je n' imagine pas que l' on fabrique sous ce règne-ci des extraits mortuaires. Je suis du moins sûr comme de mon existence, que le commissaire du conseil, sous l' inspection duquel nous sommes, ne s' y prêterait pas ; ainsi ta spéculation me paraît *grandement fort ridicule* . Quant au *baissement de ton* , tu n' as pas réfléchi qu' il était fort doux de ne rendre compte à personne de sa fortune, conduite, etc. Etc. Va, mon amie, si je reviens sur l' eau, sois bien sure que ce sera en dépit des Mi des Mar des Ru et de toutes les *familles canailles* de l' univers. Au reste, si cela arrivait, je me vengerais bien d' eux tous ; car ma générosité les accablerait. -par parenthèse qui n' est pas pour toi (et à propos des journaux) je déclare au lecteur de ceci, que je trouve très-mauvais que mes journaux me viennent non coupés. Celui qui se donne la peine de les faire passer pourrait bien, ce me semble, en profiter ; et s' il n' en a pas le tems, cette aimable dame qui peint si bien (or, on

p406

ne peint pas comme cela sans esprit) s' en accommoderait peut-être, au moins des pièces fugitives. Somme tout, je boude si mes journaux me viennent encore non coupés. -j' en demande très-humblement pardon à ma savante critique, à qui je souhaite d' ailleurs d' apprendre autant d' italien que j' en ai oublié. Je savais à peu près aussi bien qu' elle, que l' article *il* ne convenait qu' aux noms qui ne commencent ni par une voyelle, ni par une *s* suivie d' une autre consonne, et je ne comprends pas, quoiqu' il faille bien que je le croie sur ta périlleuse parole, comment j' ai pu mettre *il spazio* pour *lo spazio* . Je te fais compliment sur ton érudition et passe condamnation ; mais dis-tu bien vrai ?
Tiens, Sophie, je te battrais si je pouvais, quand tu lâches la bride à ton fol enthousiasme au point de dire de si grosses bêtises. As-tu bien le front de comparer mon style à celui de ce Rousseau l' un des plus grands écrivains qui fut jamais, dont l' éloquence toujours entraînante, toujours appuyée de la plus ingénieuse dialectique, est guidée par un goût si exquis, et n' exclut jamais la correction la plus sévère, si ce n' est dans son Héloïse où il a affecté des négligences ? ô Sophie ! Sophie ! Où est ta raison, ton tact et ta justice ? *il y a des choses excellentes dans son émile,* dis-tu. Eh quoi donc n' y est pas excellent ? Ordonnance sublime ; détails

p407

admirables ; style magique ; raison profonde ; vérités neuves ; observations parfaites. Sais-tu bien que tu parles d' un des chef-d' oeuvres de ce siècle ? Sais-tu que cinq ou six tragédies de Voltaire, une partie de sa Henriade, l' esprit des lois, l' histoire naturelle de Buffon, celle des deux Indes de Raynal, et émile, sont les titres dont nous nous enorgueillirons envers la postérité ? ... et tu compares un enfant à un tel homme, à un homme aussi grand par ses vertus que par son génie ! Il eut la sagesse admirable de ne se montrer qu' après trente ans d' étude ; aussi chacun de ses écrits fut un grand pas vers la gloire. Et moi, moi qui à vingt ans ai osé me faire imprimer, qu' ai-je fait ? Une mauvaise brochure où se trouvent quelques vérités, des tableaux fortement coloriés peut-être, qui décèlent une ame haute et noble, et du feu dans la tête ; mais encore une fois ce livre est détestable : oui, Sophie, détestable ; car les détails ne font

point un livre ; c' est un tissu de lambeaux unis sans ordre, empreint de tous les défauts de l' âge auquel j' écrivais ; il n' a ni plan, ni forme, ni correction, ni méthode. Voilà mon titre unique ; le reste est dans mon porte-feuille, et n' en sortira peut-être jamais. Je sais, Sophie bien bonne, ce que j' aurais pu valoir ; je le sais, parce que chacun a la conscience de son talent, et sur-tout parce qu' on a cherché à

p408

m' avilir. Sans doute j' ai un coeur droit, une ame forte, peut-être aussi de la verve, des vues et assez de connaissances pour un homme qui, très-exactement, n' eut jamais de maître. Mais, bon dieu ! Quelle distance de là au génie mâle, profond, créateur et sublime de Rousseau ! ô Sophie ! Sophie ! Tu me fais honte de moi-même. Non, mon style n' a rien de commun avec le sien, quoique d' autres que toi l' aient prétendu aussi. Mon style est passable, parce qu' il est à moi ; parce que communément j' ai le ton de la chose que je dis ou que j' écris, attendu que je ne dis et que je n' écris que ce que je pense : c' est-là, je crois, le grand secret. Suivre son caractère propre, la tournure naturelle de son esprit et les inspirations du sentiment. Ah ! Oui, Sophie, sur-tout sentir. Mais mon corps et ma tête croulent sous les coups réitérés d' une infortune trop longue. Mes fleurs sont fanées ; mes fruits avortés avant d' être mûrs. Il faut verser une larme sur les couronnes que j' aurais pu obtenir, et qu' un tyran envieux et impitoyable m' enlève, avant que j' aie pu les atteindre ; mais il faut aussi y renoncer, puisqu' elles sont hors de ma portée. Ah ! J' en conviens, tendre et aimable Sophie, les louanges sont un délicieux plaisir pour Gabriel, lorsqu' elles sortent de la bouche de son amante ; mais ne les exagère pas jusqu' à me faire rougir ; tâche de me tromper en

p409

cela seul. Je suis, je serai toujours bien loin de croire les mériter toutes ; mais il m' est si doux de me voir bien dans l' opinion de celle qu' entre tous les êtres de mon espèce j' aime et j' estime plus que tous les autres ! Peut-être en tirerai-je encore un autre fruit, ma chère vie. Ce charmant hommage, dont

je ne me crois pas digne, m' encourage et me presse
d' acquérir ce qui me manque, de dompter mes défauts,
plus peut-être pour justifier ton choix et conserver
ton estime, que pour m' honorer à mes propres yeux.
Hélas ! Les infortunés sont toujours dans le doute :
toutes leurs conjectures leur semblent des réalités ;
tous les possibles leur paraissent probables, et ils
sont trop portés à changer les événemens qu' ils ne
peuvent s' expliquer, en froideur ou en négligence,
sur-tout de la part de ceux dont l' estime et l' amour
sont tout leur bien et toute leur ressource.
D' ailleurs, tout sûr que je suis que mon incomparable
Sophie ne variera jamais dans ses sentimens et ses
principes, sa tendresse m' est si nécessaire, qu' il
m' est bien permis de douter du moins si je mérite
les sacrifices qu' elle m' a faits, ceux qu' elle m' a
promis, et d' examiner sévèrement mes sentimens, mes
pensées, mes conjectures, mes projets, mes
occupations, et le faible prix que je vaux.
Je t' abandonne *Héloïse* , pourvu que tu
conviennes que cet ouvrage irrégulier, incorrect,

p410

peut-être mal conçu et souvent négligé, étincelle
pourtant de beautés ; qu' il arrache des transports
d' admiration, et fait couler de douces larmes. Cent
fois j' ai voulu critiquer l' *Héloïse* ; et cent
fois, j' ai pleuré, admiré, lu, relu, et j' ai plaint
ceux qui pouvaient être plus sévères que moi.
Voltaire, ce Voltaire que son propre génie mettait
si au-dessus de l' envie, comme il a outragé le plus
vertueux des hommes, dont il n' avait reçu que des
éloges, qui était malheureux, pauvre, persécuté, qui
ne travaillait point dans son genre, et qui, osons
le dire, lui était supérieur dans le sien !
Voltaire, immortalisé à tant de titres, Voltaire
qui, plus que tout autre peut-être, mérita
l' admiration et le mépris de ses semblables, fut au
théâtre un génie du premier ordre, dans tous ses
vers un grand poëte, dans l' histoire de l' homme un
phénomène ; mais dans les ouvrages historiques et
philosophiques, il n' a été le plus souvent qu' un
bel-esprit, tandis que Rousseau, digne de tous nos
respects par ses moeurs, son noble et inflexible
courage, et la nature de ses travaux, est le dieu de
l' éloquence, l' apôtre de la vertu, nous l' a toujours
fait adorer, et ne prostitua jamais ses talens
sublimes, ni à la satire, ni à la flatterie.
Quoi, grosse bête ! Tu n' avais pas trouvé à toi toute
seule que c' était une absurdité de faire lire ou
apprendre par coeur des fables

p411

à des enfans ! Mon amie, quand j' ai médité quelques heures sur Bacon ou sur Newton, j' ouvre La Fontaine que je sais par coeur, et j' y découvre des beautés nouvelles que je n' y avais pas aperçues. Voilà l' homme que tu croyais l' instituteur des enfans.
Le philosophe économiste que tu traites si lestement, disait un jour devant moi au roi de Suède, qui le comparait je ne sais pourquoi à Montesquieu : *les rêveries surannées de cet homme tant vanté, ne sont plus estimées que dans le nord.* cela est modeste et galant, comme tu vois. Certainement je ne suis pas partisan fanatique de l' *esprit des lois* .
Le plus grand nombre des principes de ce bel ouvrage me paraît ou faux, ou hasardé. Le courage de l' auteur m' est suspect, et sa prudence ressemble à de la pusillanimité ; et il a souvent ou méconnu ou trahi les droits de l' homme. Enfin, son style si brillant, si ferme et si pur, n' est pas toujours exempt de recherche et d' affectation, et l' on voit avec peine un si grand homme courir après l' épigramme. D' un autre côté, ce que mon père a fait de bon et écrit de vrai, m' est aussi bien connu que les platitudes *apocalyptiques* qu' il entasse depuis 15 à 16 ans, et que j' ai eu la patience de lire d' un bout à l' autre, ce qui est méritoire. Mais en vérité, l' a d h et ses ouvrages seront oubliés long-temps avant que l' *esprit des lois* cesse d' être regardé

p412

comme un des chef-d' oeuvres de l' esprit humain.
Je crois ton anecdote de Poinsinet au moins très-hasardée, et probablement tu confonds. Le mien est le traducteur de Pline le naturaliste, dont on imprime maintenant le dernier volume. Cette traduction n' est assurément pas digne de l' original ; mais c' est une des plus vastes entreprises littéraires que je connaisse ; et exécutée comme elle l' est, elle suppose encore beaucoup de mérite et de connaissances. Poinsinet a donné aussi une traduction d' Anacréon en vers, dans laquelle je trouve Anacréon beaucoup moins que dans ton bonnet ; mais il y a de la facilité, de la pureté et de l' élégance. Il me semble qu' au nombre de tes célèbres dijonnois tu aurais aussi bien fait de compter l' immortel Buffon, et même Piron, que Rameau, qui (soit dit entre nous et bien bas), ne

me paraît pas un génie transcendant même dans son art que je connaîs un peu, comme tu sais. Au reste, tu traites trop mal les académiciens d' aujourd' hui : Morveau, qui a beaucoup de connaissances et d' esprit en tout genre, est de plus un de nos meilleurs chimistes, et le premier, après Macquer, qui ait daigné faire parler un français intelligible à cette science. Maret et Durande, qui peut-être seraient mieux dans une faculté que dans une académie, sont des gens de mérite ; mais j' avoue qu' il est ridicule

p413

que Maret, qui n' a point de style, soit le secrétaire d' une société littéraire. De Brosse, aussi, était un sujet très-académique, quoiqu' il valût beaucoup moins qu' il ne croyait. Son ouvrage sur les langues suppose beaucoup de réflexion et de science ; et son histoire des navigations aux terres australes est un bon ouvrage, quoiqu' il affirme assez ridiculement l' existence des patagons, que sa très-petite personne devait croire moins aisément qu' un autre. Quant à son Salluste, que j' ai persiflé un *tantinet* , il prouve du moins plus d' érudition que de goût. J' en trouverois peut-être d' autres ; mais je te livre le confesseur de Mme De R, le débonnaire, et tendre et poli M De R qui disait à Morveau : *point de broutilles dans nos mémoires : mes ouvrages et les vôtres, finalement... finalement, voilà tout ce qu' il y a de bon dans cette cohue ;* enfin tous les subdélégués, etc. De l' univers... graces, graces te soient rendues, à toi, à tous ceux qui nous servent si bien... ma fille se porte bien : j' ai tes cheveux, ta bague charmante : je les baise, je les suce, je les mange... mon amante, mon bonheur, ma vie, mon tout ! Quand donc est-ce que je cesserai de t' aimer chaque jour davantage ? C' est à l' instant que je reçois ce précieux envoi : ah ! Comme il fait battre mon coeur ! Je comptais t' écrire encore un peu... mais laisse-moi savourer mon bien. (...).

p414

Gabriel.
Sophie, demande tes étrennes ; car pour moi j' ai tant demandé, que je n' ose plus, de peur de fâcher le bon ange à qui nous donnons des volumes à lire.

Vois, méchante Sophie, que pour te rassurer, j' ai obtenu qu' on te remît tout de suite ma dernière ; et moi j' ai attendu vingt-quatre jours la tienne. ô ingrate ! Que de dettes il te faudra me payer ! Tes bagues sentent l' ambre. Cela est détestable pour les nerfs, et d' ailleurs très-superflu pour une *veuve* . Je te l' interdis absolument. Soigne bien ta santé, et dis-moi tout, tout... tais-toi, que je baise mes bagues, ton billet, et ma fille.

p1

à Sophie.
Ma Sophie ! Mon ignorante Sophie ! Moque-toi encore de mon algèbre et de ta géométrie. Avec tes phrases douces et tendres, tu crois tourner toutes les têtes comme la mienne... eh ! Non, non : ces messieurs de là-haut, (ou plutôt de là-bas, car hélas ! Je suis logé bien plus haut qu' eux), sont accoutumés aux cajoleries des belles dames : tes *ange* , tes *bon-ange* ou rien, vois-tu, c' est la même chose. Mais moi, le savant moi, oui *moi* , madame, j' écris : *de 1778 à 1779 incontestablement un an ; donc je n' ai pas reçu de lettres depuis un an...* aussitôt toute la hiérarchie céleste, qui sait sur le bout du doigt la géométrie transcendante, appointe ma requête : et le lendemain je reçois une feuille de papier qui ressemble beaucoup aux griphes égyptiennes ou à la cédule du sabat ; mais mon coeur devine tout ce griffonnage, et il fait du bien à mon coeur, et je suis heureux, content,

p2

et je baise mon trésor, et je remercie le messager céleste... mais imagine-toi bien, ma pauvre Sophie, que de tous les anges et archanges du ciel, il n' y a que Gabriel de galant, et que tes gentillesses sont perdues pour tout autre. -amour si bonne, tu te portes donc bien ; car tu le dis, et ce serait un crime de tromper ton ami. Tes maux n' ont donc pas été si forts que je me les figurais. Hélas ! Sur ta propre description, ils l' ont été beaucoup trop ; mais je t' avoue que malgré mes complimens sur ta *frigidité* , je crois qu' il pourrait

bien y avoir un reste de jeunesse dans tes *bobo* ; ce qui ne serait pas précisément inconcevable à 24 ou 25 ans dont tu es chargée *manco male* , madame ; je ne saurais avoir une très-grande pitié de tes souffrances. Prends patience, Sophie ; je la prends bien ; et j' y ai assurément plus de mérite que toi. Point, absolument point de pavot ; du camphre et des bains, s' il te fallait sérieusement des calmans. -ce n' est pas du tout un avantage que les dents se développent lentement. Les 8 incisives, 4 au-devant de chaque mâchoire, se forment ordinairement les premières ; et elles sont communément sorties à la fin de la première année. Je suis venu au monde avec deux molaires, ce qui est assez singulier, mais cependant pas très-rare. Gabriel-Sophie se porte bien, et, comme tu dis, voilà l' essentiel. Ne sais-tu pas quel est le médecin ou le chirurgien

qui la verra en cas d' accident ? Et peux-tu lui parler ? Il est trop vrai que les trois premières années de l' enfance sont très-orageuses. J' espère que ma fille n' est pas avec d' autres enfans : tu peux me dire cela. Les maladies contagieuses auxquelles on est trop sujet à cet âge, ne s' évitent qu' en les élevant séparément. Est-ce qu' elle ne bégaye pas encore, cette demoiselle ? Il me semble qu' elle pourrait bien se donner la peine de t' appeler, peut-être. Madame la savante, je trouve dans le onzième volume des oeuvres de M De Buffon, qu' on a imprimé en 1778 et que l' on m' a apporté avant-hier : je trouve, dis-je, p 82, (ou si tu n' as pas cette édition) supplément, addition à l' article de l' enfance, les mêmes raisons, quoique moins développées que dans mes lettres, que je t' ai apportées contre l' usage des corps de baleine. Ayez la bonté de le lire. Je te recommande le volume 10 tout aussi nouveau, qui contient un admirable essai sur l' arithmétique morale ; tu y trouveras quelques raisonnemens que je t' ai faits il y a long-temps sur la passion du jeu, p 101, 2, 3 et 4, paragraphe xiii. Je t' avoue que je suis bien flatté d' avoir deviné une des pensées de ce grand homme. Lis avec une très-grande attention dans le vol xi (supplément) le mémoire sur le strabisme ou la cause des yeux louches. Il y a beaucoup

d' observations qui pourraient te servir pour

p4

ta fille, si la mauvaise position de son berceau
ou la nature lui avait donné de l' inégalité
dans les yeux. -mes syncopes n' ont rien eu
de commun avec celles de la Balme. C' était
précisément une suffocation, et suffocation en
beaucoup de sens. Mon estomac va mieux ;
j' ai été et je suis tourmenté de néfrésies ; mais
à cela point de remède que le cheval et beaucoup
d' exercice ; et le moyen ! Mais ce qui me
fait vraiment de la peine, c' est le triste état
de mes yeux. J' ai un obscurcissement presque
absolu le soir, et je ne vois, pendant le jour,
qu' assez mal, et baigné de larmes âcres et
luisantes. Enfin, je me prépare à dire comme
Milton : *tout revient, mais le jour ne revient
pas pour moi...*
dans un affreux néant tout me semble abîmé,
et pour moi la nature est un livre fermé.
Hélas ! Ma Sophie, tu y seras encore, et
je t' y retrouverai ; et tu me serreras dans tes
bras, et tu m' aimeras toujours ; mais les roses
de ton teint et le feu de tes regards, leur
expression tendre et touchante, ne charmera
plus mes yeux, n' adoucira plus mes malheurs.
Je sentirai ton ame, mais je ne la verrai pas.
ô tyran impitoyable, c' est-là ton ouvrage !
Mais si jamais je recouvre ma liberté, c' est au
pied du trône que je porterai ta cause et la
mienne : je m' y ferai conduire ; et là, je dirai
au jeune souverain qu' on rend, à son insu,

p5

complice d' une injustice si barbare... " sire,
vous voyez devant vous une des infortunées
victimes des surprises faites à votre équité.
Vous voyez un jeune homme accablé de maux
et privé de la vue par de longues et d' intolérables
douleurs qu' il n' a point méritées. Mes
pères vous ont bien servi plus de cinq siècles,
et j' avais hérité de leur ardeur. J' aurais donné
avec joie mon sang pour vous qui êtes le père
de ma patrie. Vous êtes le mien, sire, et
vous l' êtes avant le barbare qui a empoisonné
la vie que j' ai reçue de lui ; car c' est sous la

protection de votre autorité que les noeuds
qui m' ont donné l' être ont été formés. Eh
bien ! Sire, on m' a ôté à vous, à mon pays, à
ma famille ; on a étouffé mes plaintes ; on a
osé soustraire les lettres que j' adressais à V
M pour réclamer votre justice et votre bonté.
Sire, je ne puis plus en saisir l' expression sur
votre front auguste, mais je sais que chaque
instant de votre règne a décelé votre ame
paternelle. Apprenez donc de moi ce que
vous ne saurez jamais de nul autre. -tenez,
voilà le fruit de mes veilles et de mes larmes :
du sein d' une odieuse prison, j' ai payé ma dette
à vous et à ma patrie, autant qu' il est en moi,
vu la faiblesse de mes talens et le dénument
absolu de secours. Voyez quelles iniquités
s' exercent en votre nom, et malgré les plus
vertueux de vos préposés : foudroyez ces tyrans
subalternes qui vous font perdre la plus

p6

belle de vos prérogatives, celle de vous réserver
les trésors de clémence dont vous êtes
l' unique dispensateur, et de laisser la sévérité
sur le compte des lois. Lisez, sire, et cherchez
la vérité qu' on vous dérobera, si vous ne
la cherchez pas vous-même. Je n' ai pas trop
payé de la perte de la vue, de la santé et de la
moitié de ma vie peut-être, ce moment où je
puis vous la dire et vous la montrer, si les
suites en sont aussi heureuses pour mes concitoyens,
que je dois l' espérer de votre bienfaisance
et de votre équité... "
au reste, ma Sophie, j' ai pris à peu près
mon parti, et si bien que je m' occupe actuellement
plus d' une heure par jour à apprendre
à écrire les yeux fermés, afin de pouvoir t' écrire
encore de ma main, lorsque je serai
aveugle ; et j' y parviendrai. Je plie une feuille
de papier en autant de petits réglets que je
veux faire de lignes, et je suis chacun de ces
réglets, posant mon doigt sur la fin de chaque
mot, pour faire une séparation convenable.
Cela est lent, et il faut de la patience ; mais il
m' en faudra bien davantage encore, si j' en
viens à la cécité. Ce que je crains le plus,
c' est l' excès de la méditation, dont je n' éprouve
déja que trop les inconvéniens avec la facilité
de me distraire par la lecture. Chaque idée,
et tu en es toujours l' occasion ou l' objet, chaque
idée m' arrête. Je la suis, je la pousse aussi

loin qu' elle peut s' étendre. Je médite, mes

p7

mains portant ma tête, les yeux fixés sur ma
table et ne voyant rien. J' ai été long-temps
que les heures s' écoulaient dans cette position
stupide. Quelque bruit soudain me réveillait :
j' allais à ma lucarne. J' y restais collé. Tout
ce qui se passait me rappelait quelque chose
de relatif à toi, mais le plus souvent des
souvenirs douloureux. Tu ne saurais croire combien
cette manière d' être épuise et est pénible ;
je ne m' en suis sauvé qu' en m' abîmant de travail,
et j' y ai perdu les yeux. On me dit,
travaillez moins... eh quoi ! Vaut-il mieux
devenir fou qu' aveugle ? Je me souviens qu' un
jour machinalement, et sans savoir ce que je
faisais, je me mis à chanter le beau monologue
de Tom-Jones : *ô toi qui ne peux m' entendre,
toi dont le crime est d' être tendre* (tu sais que
depuis long-temps, depuis que j' adore Sophie,
cet opéra-là est mon favori. Lorsque Madame
De Changey me tourmentait pour chanter,
elle disait : *sur-tout quelque chose de
Tom-Jones.*) jamais, jamais je n' ai mieux senti
combien cette musique est belle et vraie,
énergique et assortie à la passion ; puisque
c' est au milieu de la plus profonde méditation
que je me suis mis à la chanter, pour exprimer
ce que je sentais. Sans doute la nature choisissait
les accens les plus analogues à ce
qu' elle éprouvait. Tu t' es aperçue cent fois
que mes yeux se mouillaient quand je chantais
quelque chose de tendre : pour cette fois je

p8

me suis mis à sangloter, et sans doute mon expression
n' en a été que plus parfaite. Enfin
je me suis aperçu que quatre ou cinq personnes
s' étaient arrêtées et m' écoutaient. Je
cessai bien vîte, de peur de contrevenir à la
règle qu' on nous jette sans cesse en guise de
bâillon. Mais je fus bien étonné de me surprendre
chantant ici : je te le répète, ce chant-là
était le cri de l' ame ; mais juge donc quel
chemin faisait mon imagination. Si je ne deviens
pas fou, mon aimable amie, il faut que

ma tête soit beaucoup meilleure que je ne
croyais. -le ton de ta lettre, quoique si doux
et si tendre, est triste, ô ma fanfan. Il faudra
bien que je te déguise la vérité, si elle
t' affecte trop, ô mon adorable amie ; je ne te
flatterai jamais légérement, ni toi ni moi, sur
mon sort, parce que ces vains déguisemens
sont mal entendus, et plutôt cruels que salutaires.
Mais il me paraît certain que, pourvu
que mon corps puisse y suffire, ceci finira
bien. Si tu as imaginé qu' une issue favorable
fût jamais ouverte par une femme dont l' ame
est aussi vile et les principes aussi méprisables
que la conduite, tu t' es étrangement trompée.
Elle n' a seulement pas rempli envers
moi les plus simples devoirs de civilité ; d' où
il suit qu' elle ne craint pas de tomber sous
mon inspection ; car, comme on ne devine
jamais que ce dont on est capable, elle s' attendrait
à des vengeances, et serait aussi

rampante alors qu' elle est insolente aujourd' hui.
Tu t' es donc abusée de ce côté, et j' en
suis fâché, parce que le vrai moyen d' alonger
le temps, c' est de se figurer qu' il sera court ;
et ce penchant à la crédulité t' a causé et te
prépare des tourmens. Ce Brugnière t' avait
déjà fixé ma détention à six mois, comme
s' il eût pu le savoir, et tu trouvais le terme
bien long. Peu de jours après, il te parla d' un
an, et tu te lamentas. Voici près de vingt
mois que je suis ici, et je m' abonnerais bien
à en sortir pour les étrennes de 1780. Mais
enfin, il est d' autres voies de salut que celles
que tu pressentais. Je les envisage avec confiance,
quoique dans le lointain. Prends donc
courage ; tu me retrouveras, Sophie, non tel
que je fus ; mais, quelque chose que j' aie perdue
et que je perde, il est peu de Gabriel pour
le coeur, et c' est là ce qui touche. Le reste séduit,
et la séduction n' est pas plus durable
que l' illusion. Or l' habitude détruit l' illusion ;
je puis donc me flatter que peu d' hommes sont
plus dignes d' inspirer de la constance à leur
amante ; mais aucune femme n' est capable,
comme Sophie, de ce sentiment qui demande
du courage et de la raison, autant que de tendresse,
lorsque, par des circonstances funestes,
tout conspire contre notre amour. Les
ames vulgaires prennent les difficultés pour

des impossibilités, et se croient dégagées de
leurs devoirs, parce que la persécution et

p10

les contrariétés les rendent pénibles. Mais
l' adversité est la saison brillante de Sophie ; et de
combien peu de femmes et d' hommes aussi
peut-on en dire autant ? Je crois que tout ton
sexe serait bien étonné, s' il entendait cette
phrase charmante sortie de ta plume ou plutôt
de ton coeur : *le bonheur d' aimer et d' être aimé
dédommage de tout, même de la privation de
la liberté et des plaisirs de l' amour* . Je n' ai
que faire de garder tes lettres pour me souvenir
de ces mots-là ; et si quelques femmes
dans un accès d' enthousiasme spéculatif,
trouvaient cette maxime de leur goût, quelques
semaines de pratique les en auraient
bientôt dégoûtées. Heureusement nous avons
trouvé des hommes que ces sentimens-là touchent ;
mais je connais bien quelqu' un ou
quelqu' une qui pousserait de beaux hurlemens
au moindre soupçon... comment, un homme
en place, complice d' une telle correspondance !
Et les moeurs ! Et la religion ! ...
-mais, madame, votre malheureuse enfant
serait morte de douleur ou de désespoir...
qu' importe ? J' aime mieux la voir morte que
coupable... -mais, madame, elle serait
damnée tout de même... -vaut mieux l' être
par le désespoir que par l' amour. J' écrirai au
ministre, au roi, au pape, à Dieu, s' il le
faut : j' aurai justice. La religion, les moeurs,
l' ordre, la société, l' état, l' Europe, la terre,
le ciel, l' univers y sont intéressés... écris,

p11

écris, ô bienheureuse héritière de la figure
de la fée Concombre, et dont l' ame est empruntée
des trois furies (c' est d' une dévote
que je parle) écris et laisse-nous en repos.
-non, madame, non, puisqu' il faut une fois
s' expliquer clairement, je ne vous ai point
crue à Pont , et si je vous y avais crue, je
n' aurais écrit ni à vous, ni à d' autres. Le
plus vil de tous les esclavages serait, selon
moi, d' aimer celle à qui l' on ne pourrait refuser

du mépris ; et comme il est des passions
dont on ne peut guérir, si elles tournent ainsi,
elles coûtent la vie, mais ne font pas faire une
lâcheté. J' avais plusieurs raisons de te croire
des correspondances à Pont , et cela me
choquait. Cependant je voulais m' en éclaircir,
et me servir du moins de cet incident
imprévu pour te faire entendre qu' un certain
fideicommis était très-imprudemment placé.
Quant au mécontentement que je te marquai
dans une certaine lettre, qui me paraît t' avoir
affectée, c' est que la tienne m' avait navré le
coeur. 1 je voyais que tu n' avais point reçu
mes réponses, et je me disais : *ô ma Sophie !
j' ai là quatre lettres de toi, et dix lignes de
moi te sont à peine parvenues !* cela m' étonnait,
et m' affligeait d' autant plus, qu' excepté
la lettre que je t' écrivis avant tes couches,
les autres ne contenaient que des tendresses,
encore bien contraintes, et pas un mot d' affaires ;
j' éludais répondre à ce qui, dans tes

p12

lettres, pouvait m' y conduire : je m' étais
efforcé d' être tiède, tandis que je bouillais,
et je voyais arrêter ces billets glacés, et tu
n' avais pas la consolation dont tu me faisais
jouir. Cette idée empoisonna tout mon plaisir ;
je t' écrivis une lettre froide et sombre :
on l' attendait ; on était là : à peine eus-je une
demi-heure. 2 on m' avait rendu un mot
très-austère de M B, aujourd' hui notre bon
ange. Ce mot, qui ne m' en imposerait pas
actuellement, parce que je sais que certaines
gens, par état, quand ils entendent *pendu* ,
disent *roué* , ce mot me désespéra alors, parce
qu' il s' accordait bien avec la rigueur dont on
usait envers toi. Ah ! Je ne sentis jamais mieux
que les plaisirs que tu ne partages point, ne
peuvent qu' être un tourment pour moi. J' écrivis
aussitôt quatre lignes ardentes à M Lenoir ;
mais c' eût été alors un crime de lèse-majesté
divine et humaine que d' écrire à M B
dont j' ai si bien deviné le coeur depuis que je
l' ai vu, et que je sentais, alors comme aujourd' hui,
être, d' après un premier ordre, maître
unique des détails qu' un homme aussi occupé
que M Lenoir ne saurait régler. Je crois bien
aussi que le bon ange ne nous connaissait pas
dans ce temps-là comme aujourd' hui, parce
que nous avons usé, depuis, de notre seule

politique qui est de nous développer dans nos lettres, lesquelles montrent et montreront toujours de plus en plus que nous sommes

p13

d' honnêtes gens. Tu sens bien que ce que j' écris à un homme en place n' est pas et ne sauraît être aussi libre, aussi naïf, aussi empreint de ma manière de sentir que ce que je t' adresse. 3 une certaine bigarrure de *tu* et de *vous* que je trouvais dans ta lettre, me déplaisait excessivement. Je n' en voyais ni l' à-propos, ni la nécessité ; puisqu' un *tu* équivaut à cent, et qe trente *vous* me donnent trente mille coups de poignard. Cette lettre même me paraissait singulière, soit mauvaise disposition de ma part, soit négligence de la tienne. J' y trouvais des phrases de pur remplissage, des tournures recherchées, des excuses sans avoir offensé, certain air d' apologie bien étrange entre nous ; enfin ce je ne sais quoi qu' il est impossible d' exprimer, et qui prouve plus qu' on ne peut exprimer, fit couler mes larmes, et mes larmes les plus amères. Jamais tu n' écrivis mieux ; mais jamais tu n' écrivis avec plus d' apprêt. Je sens, ô mon adorable ange, que la contrainte peut y avoir contribué : je sens que quelques phrases énigmatiques pouvaient être exprès à double entente ; en un mot, tu ne te défendrais pas mieux que je ne te défends ; mais on n' est pas maître de son premier mouvement, et le mien fut d' inquiétude et de douleur. Il fallait répondre sur le champ ; et interrompu à tout moment, tout mon chagrin passa sur mon papier ; mais tu as dû voir avec indulgence

p14

ces lettres froissées par des mains profanes et glacées, (car on ne nous aimait pas trop alors, n' est-ce pas, monsieur ?) et comme si ce n' était point encore assez de tant de gêne, on me trouvait trop fort, tout mutilé, tout garotté que j' étais : on craignait jusqu' à mes cendres ; et quand je ne serai vraiment plus que cendre, me disais-je à moi-même, on craindra peut-être encore mon souvenir et mon nom... ô

Sophie ! Sophie ! Que j' étais triste ! Que j' étais découragé ! Je ne suis plus ni l' un ni l' autre ; c' est du fond de mon coeur, et comme si je te parlais en tête à tête, que je te dis que notre bienfaiteur est une ame rare, et que son organe est bien digne de lui. J' ai du tact, et je vois et je sens cela. Ne te désole donc plus et oublie le passé. Je ne suis pas indigne de la liberté, puisque j' ai mérité ton amour. Oh ! Non, je n' en suis pas indigne. Qu' ils me calomnient, les lâches ! La voix intérieure de mon ame, et sur-tout la tienne, parlent plus haut qu' eux. Hélas ! L' incertitude est toujours plus féconde en cruels pressentimens, qu' en espoirs consolateurs ; et souffrir à la fois au présent par la réalité, et dans l' avenir par l' imagination ! ... ah ! C' est un très-grand mal. Mais, ô ma Sophie-Gabriel ! Il peut être réparé ; il peut l' être avec usure. La connaissance réciproque de nos coeurs en est un bien sûr garant. Ajoute au souvenir des délices que nous avons goûtées, et que nous puiserions encore dans les bras l' un

de l' autre, les plaisirs inexprimables de la nouvelle union que cette cruelle épreuve qui doit centupler notre confiance, et la naissance de ma fille qui a doublé notre existence et nos liens, ont tissue, et tu sentiras qu' il n' y a aucune comparaison à faire des malheurs que nous éprouvons au bonheur que nous pourrions saisir encore. ô Sophie ! Ne fût-ce que l' éducation de notre enfant, le plaisir de la voir croître sous nos yeux, de former, de développer, d' élever son ame, quelle intarissable source de jouissances exquises réservées à nous seuls ! Car, si personne n' aime comme nous aimons, personne ne ressentira jamais l' amour paternel comme nous, selon ta charmante et touchante observation, que *c' est le père qu' une amante aime dans son enfant* . Hélas ! Le don de l' oubli rapide des maux les plus cruels, ce don précieux que la nature a fait aux animaux, elle le refuse aux hommes qui n' aiment rien ; mais une caresse de l' amour enivre de ce philtre bienfaisant. Que nos ames se communiquent une fois encore, et cette étincelle céleste, en nous embrâsant, nous dédommagera de tout. ô toi ! Qui me fais aimer la vie que j' ai tant de sujets de haïr, toi qui me fais résister à tant de maux, la récompense est

dans ton coeur. Conserve-le moi pur, tendre et fidèle. Réserve-toi pour vivre et mourir avec ton Gabriel : aime-le toujours ; aime-le comme il t' adore, et confie au tems et à la

p16

constance le soin de notre bonheur. ô charme de ma vie ! Je patienterai dans l' espoir de te revoir : mon ame qui s' élance sans cesse du fond de ces sombres voûtes pour te chercher, te rejoindra enfin, et reposera encore une fois sur tes lèvres. Ah ! Sophie ! Un instant, un seul instant... je donnerais ma vie pour un instant... je la donnerais pour qu' un de mes songes pût se réaliser... mon cher tout ! Ne sois donc plus si poltronne ; et sur-tout plus d' esprit, ou je me fâcherai tout rouge, car ton esprit me suffoque aussi bien que tes *vous* . Ah ! Que tu dus être bien honteuse en voyant mes audacieux *tu* arrivés à bon port ! Que tu dus regretter la cargaison de *vous* que tu m' avais dépêchée ! Je crois que ce g te parut aussi pouvoir être alongé... mais bête, bête, tant bête, comment as-tu pu croire qu' un *tu* , sous ta plume, dans une lettre adressée à moi, pût étonner ? Est-ce d' avoir un enfant de moi, ou de me tutoyer, que les plus sévères aristarques eussent pu te faire le reproche ? ô ma Gabriel-Sophie ! Ta mère n' est jamais bête, que lorsqu' elle veut faire de l' esprit ; mais elle l' est bien alors. Dis-lui cela, entends-tu ? Bien respectueusement, mais dis-le lui. Ce qu' il y a d' excellent, c' est que, dans toutes tes premières lettres, tu ne faisais de déclaration d' amour qu' à ta fille ; mais c' était *parce qu' elle me ressemblait* : tu conviendras que la gaze était claire. J' espère que tu t' aviseras quelque

p17

jour d' un autre détour ; c' est ta fille que tu feras parler : ainsi tu pourras écrire les mots d' *amour* et de *tendresse* en tout bien et tout honneur ; mais pour conserver le costume, il faudra, entends-tu bien, y joindre du très- *profond respect* , de la *vénération* , et c' est tout au plus ma main que tu prendras la liberté de baiser. Et moi, je souffletterai la

mère et la fille, parce que je n' entends point les affaires, et que tant d' esprit m' humilie. Je ne veux pas qu' on en ait plus que moi dans ma famille, entendez-vous, *perronnelles* ? -à propos d' esprit, assurément tu n' es pas dans ton jour, et tu abuses de la permission que je t' ai donnée de n' avoir pas le sens commun. Quoi ! Parce que je t' ai dit qu' il était cruel d' être mort pour son pays, avant l' âge de trente ans, la *fureur guerroyante* m' a repris ! Car on ne peut faire pour son pays que la guerre apparemment. Oh ! La bonne logicienne ! Mais puisque ceci t' inquiète, il faut parler sérieusement. Sans doute j' ai eu une grande passion pour mon métier : cela est assez simple. élevé dans le préjugé du service, bouillant d' ambition, avide de gloire, robuste, audacieux, ardent et cependant très-flegmatique, comme je l' ai éprouvé dans tous les dangers où je me suis trouvé, ayant reçu de la nature un coup d' oeil excellent et rapide, je devais me croire fait pour le service. Toutes mes vues s' étaient donc tournées de ce côté ; et quoique mon esprit, affamé

de toutes sortes de connaissances, se soit tourné vers tous les genres, cinq années de ma vie ont été consacrées presqu' entières aux études militaires. Il n' est pas un livre de guerre dans aucune langue morte ou vivante que je n' aie lu ; je puis montrer les extraits de trois cents auteurs militaires, extraits raisonnés, comparés et commentés, et des mémoires de moi sur toutes les parties du métier, depuis les plus grands objets de la guerre, jusqu' au détail du génie, de l' artillerie, des vivres même. Tu sens bien qu' on ne renonce pas volontiers à de telles avances, et qu' elles attachent encore aux projets qui ont fait entreprendre tant de travaux. Mais outre que je n' ai plus qu' une passion à qui tout dans ma vie est, et sera, et doit être subordonné, il y a long-tems que mes idées sont changées sur ce sujet. 1 je crois que les hommes, et par conséquent les rois, ne peuvent donner que ce qu' ils possédent, le droit de faire et de commander des actions justes, conformes à l' ordre et aux lois immuables de la nature. Un homme vertueux doit donc être le seul juge de la légitimité de la guerre qu' il s' agit de faire ou de ne pas faire. Cette philosophie qui

est et sera la mienne, n' est pas compatible
avec un uniforme. 2 les troupes réglées,
les armées perpétuelles n' ont été, ne sont et
ne seront bonnes qu' à établir l' autorité arbitraire,
et à la maintenir ; or, je ne suis pas de

p19

ces mercenaires qui, ne connaissant que celui
dont ils reçoivent la solde, ne se rappellent
jamais que cette solde est payée par le peuple ;
qui s' honorent de servir un homme, tandis
qu' ils devraient se croire uniquement destinés
à la défense de leur patrie ; qui volent aux
ordres de celui qu' ils appellent leur *maître*
(mot infâme, injurieux au roi et à la nation),
sans penser qu' ils se réduisent à porter une
livrée plutôt qu' un uniforme, sans savoir que
le plus vil, le plus odieux, le plus détestable
des métiers est celui de satellite d' un despote,
de geolier de ses frères : le service ne me
convient donc pas. 3 enfin depuis que j' ai vu
que mon père ne voulait pas m' acheter quoi
que ce soit, et ne songeait qu' à me fermer
toutes sortes de carrières, je me suis replié
sur moi-même, et j' ai approfondi d' autres
études qui m' ont attaché à leur tour. Peut-être
suis-je devenu aussi propre aux affaires étrangères
que je l' étais à la guerre dans mes plus
beaux jours ; à plus forte raison aujourd' hui
que ma vue est excessivement affaiblie. Tu
vois, Sophie, que tu étais très-loin d' avoir
deviné mon secret, et qu' il ne faut pas juger
tout-à-fait Gabriel comme les autres hommes.
Je suis maintenant, et par principes, et par
goût, très-revenu de ce que tu appelles très-bien
la fureur guerroyante ; ce qui n' empêche
pas que comme le premier besoin, et l' un des
premiers devoirs est de recouvrer sa liberté,

p20

si je n' avais que ce moyen, je le tenterais.
Mais le *philosophe* qui me disait stupide à 15
ans, qui, quand il entendit un de nos meilleurs
hommes de guerre parler de moi, après
la campagne 69 de Corse, comme d' un planton
très-distingué dans la pépinière de nos jeunes
officiers, dit qu' en effet cela paraissait être

mon unique talent, et qui finit aujourd' hui par
assurer que j' ai de l' esprit comme tous les
diables ; d' où il suit que je suis un infernal
scélérat incapable de résipiscence, et que
d' ailleurs mon esprit est une suite de lueurs,
d' étincelles, incapable d' un travail et d' un
raisonnement suivi (sans doute parce qu' en
deux ans j' ai poussé les mathématiques au-delà
du calcul intégral et différentiel) ce philosophe
ne veut, ni n' entend d' aucune manière
que je sorte de mon tombeau, encore
ne veut-il point payer le linceul. Rassure-toi
donc sur la guerre. Pour mon *honneur* , crois,
je te prie, qu' il est très-indépendant du service.
Sans avoir jamais conçu, à beaucoup
près, l' indigne manie du ferraillage, j' ai eu
le malheur de faire assez complètement mes
preuves de cette qualité simple et vulgaire
que l' on appelle *bravoure* , et jamais
homme, me regardant en face, ne mettra en
doute ma fermeté. -je ne sais en vérité
où est ton esprit, et je ne vois pas comment
il est si difficile de comprendre que
la fille d' un homme est la petite-fille de

la mère d' un homme, et que cette mère
qui abhorre tant les amies de cet homme,
peut avoir cependant, indépendamment de
la *détestation* , fait donner l' assurance de
sa bonne volonté pour sa petite fille à cet
homme, laquelle bonne volonté peut valoir
beaucoup d' argent à la petite fille. Dieu me
pardonne ! Tu me mettrais en colère ; mais
pourvu que le bon ange ne s' y mette pas,
il n' y a pas de mal... rayez, monsieur,
rayez si cela vous déplaît ; mais autant de
lignes rayées, autant de lettres vous me devrez ;
et une page de plus à celle-ci seulement
pour l' intention. Tenez, ne vous jouez plus à
moi, je sais trop bien calculer. -demande
au bon ange de t' abonner au mercure ; on
ne te le refusera pas. Il a changé de forme
et paraît actuellement trois fois par mois,
comme l' ancien journal de Linguet. à en
juger par les extraits que j' en vois dans l' esprit
des journaux, et par le nom de ceux qui
y travaillent, c' est aujourd' hui un ouvrage
périodique très-distingué. Quelque part où
tu sois, tu peux recevoir ce journal qui contient
des nouvelles, tout comme celui de

Bouillon. -le siècle de Louis Xv est une
fort mauvaise rapsodie ; et en général tout
ce qu' a fait Voltaire depuis Tancrède, deux
ou trois pièces de poésie, telles que l' épître
à Boileau, exceptées, aurait dû être brûlé
avant d' être rendu public, par respect pour

p22

lui. Il a outragé M De Buffon comme tous
les grands hommes ; je dis tous, sans en oublier
un seul mort ou vivant, si ce n' est
Newton, son favori, parce qu' il l' avait assez
mal compris et expliqué. M De Buffon ne lui
a répondu que par des éloges publics et la
véritable affiche du génie et de la supériorité,
la simplicité et la modestie. Je ne crois pas
qu' il y ait rien de plus ridicule au monde
que tout ce que Voltaire a écrit sur l' histoire
naturelle, tant l' ignorance et la satyre peuvent
avilir même le génie ; mais je ne conçois
pas comment l' envie la plus infernale avait
pu germer dans l' ame d' un si grand homme.
Oui, Rousseau est mort, et mort dans la
misère... ô Dieu ! Dieu ! Et tant de riches
stupides, ou de tyrans dorés pèsent sur la
terre. -les bostoniens sont mes héros, et la
plupart des français qui sont chez eux ne le
sont pas. Je crois qu' en effet ils ont renvoyé
autrefois quelques-uns de nos aventuriers.
Tu sais que par un très-sage traité que je
m' impatientais de ne pas voir conclure, nous
avons reconnu leur indépendance et sommes
leurs alliés. La liberté aura donc un asile sur
la terre ! Si tu m' accusais quelquefois la réception
de ce que je t' envoie, je saurais ce
que tu as et ce que tu n' as pas, et je continuerais
les ouvrages qu' on t' a passés, ou je
ne les continuerais pas, s' ils ne peuvent pas
passer. -ton Poinsinet n' est pas le mien.

p23

Vraiment c' est l' auteur de Tom-Jones, mais
tu crois bien que ce ne sont pas les paroles
que j' en aime... quoi, ce pauvre diable est
au fort-l' évêque ? On lui a fait sans doute
accroire que c' était un palais de fée. -non,
très-décidément, non ; je ne veux pas que

tu brûles des pastilles d' ambre dans ta chambre.
C' est un parfum beaucoup trop violent
pour les nerfs ; emploies-en d' autres plus
doux, et plutôt plus souvent. Sur-tout du feu
et un grand courant d' air. Pourquoi donc ta
chambre est-elle humide et si mal située ?
Pourquoi exposée à une si détestable odeur ?
Es-tu en bon air ? Tu y étais autrefois.
-grand-champ nous avait dit à Chauny,
que St B était marié ; mais à qui ? Que fait
sa méprisable soeur ? -sais-tu pourquoi la
chanoinesse R aura réussi dans cette députation ?
Par la même raison qui la faisait
réussir auprès de l' évêque de Mâcon, qui
cependant n' aima jamais que les jolies pénitentes.
Elle allait se camper... où ? Chez
lui... quand ? à 7 heures du matin : elle en
sortait à une heure pour aller dîner, revenait
à deux jusqu' à la nuit, et de prêcher et
de rabâcher, et de noyer dans un flux de
paroles, une grosse de médisances et de calomnies.
-vîte, vîte, le bon évêque, pour
se sauver d' une autre visite, accordait tout.
La plaisante créature, si elle n' était pas si
méchante ! As-tu jamais vu une fanatique

dont la nature ait si bien assorti le corps,
l' ame et l' esprit ? Pour moi qui l' aime à peu
près autant que je l' estime, je ne me rappelle
pas l' aventure de chez M D' Allerai, sans
rire. Cette pauvre enfant s' était mis dans la
tête de me convertir. Mais quoiqu' elle se
croie toute l' éloquence de S Ambroise, elle
doit convenir que je suis plus coriace encore
que le ministre des verrières. As-tu eu le
bonheur de voir face à face cette honorée
missionnaire dans sa députation ? ... pour des
décorations à ces bourgeoises de salle, ne
t' en étonnes pas : il y a long-tems que le parti
est pris en France, d' avilir la bonne noblesse.
Je conviens que sur cent noms de marquis,
comtes, vicomtes, princes, etc., etc. Et
cent cinquante etcétéra, je n' en connais pas
trois. Je crois toujours être au divertissement
du bourgeois gentilhomme fait *mamamouchi* ,
quand je lis des listes de présentation. Je te
demande pardon de ma grosse stupidité,
mais je ne connais de *Marie-Thérèse* que toi
quand je te boude, et je ne me rappelle pas
plus ni commère, ni filleul que les noces du

grand turc. Est-ce de la femme de Jeanret
dont il est cas ? Son mari est un joli monsieur
et fort reconnaissant : c' est sur sa déposition
que porte tout notre procès. -à propos de
procès, tu ne sais peut-être pas que le lendemain
du jour où j' ai été arrêté à Amsterdam,
je devais enlever la *signora Romellini* ,

p25

et t' abandonner comme une autre Ariane
aux rochers de Hollande, où il n' y en a pas
beaucoup ? Eh bien ! Je te l' apprends. Que
dis-tu de cette découverte-là ? Ce n' est pas
la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième de
cette espèce dont tu ne te doutais pas, je
gage, et que je pourrais t' indiquer. Tu ne
t' imaginais pas non plus que je vivais publiquement
avec une autre *signora* ? Eh bien !
Je te l' apprends et t' atteste qu' en ce cas je ne
laisse pas que d' être un homme respectable ;
car enfin un homme n' est qu' un homme, et si
je vivais-là, je n' étais pas trop mort ailleurs.
Tu voudras bien ajouter ces deux nouvelles
au recueil de mes mauvais procédés pour toi.
Cet honnête Brugnière aurait pu te donner
beaucoup d' informations pareilles ; mais est-ce
donc toi qui lui avais dit que cette pauvre
Romellini était tombée, ah ! Très-tombée
amoureuse de moi ou de ma bourse ? -madame,
si tu ne veux pas de mes cheveux,
renvoie-les moi, je les brûlerai aussi bien
que deux sacs pleins, pesant à peu près deux
livres, que j' ai la bonté de te garder, et que
je n' ai point destinés à ta très-honorée fille...
pauvre enfant ! Hélas ! Si elle fût née dans nos
beaux jours, le sein de sa mère l' eût allaitée :
elle aurait fait notre bonheur, et nous eussions
fait sa force. élevée sous les auspices de
l' amour, et nourrie dans ses bras, elle eût
puisé la vie à sa véritable source, et nos baisers

p26

lui eussent soufflé sans cesse la santé.
Mais hélas ! à peine a-t-elle ouvert la paupière
qu' elle a été malheureuse de l' infortune de
ses parens ; nos soins, nos caresses lui sont
refusés : puisse l' amour nous la rendre. C' est

lui qui la fit naître ; c' est à lui de la conserver. Ah ! Si elle n' est pas indigne de Sophie, le bonheur d' être née d' elle, de la voir, de l' entendre, de la servir, la dédommagera avec usure du préjugé qui lui coûte tant de biens d' opinion. Tous ensemble ne valent pas une jouissance du coeur... il faut te rendre justice, tu n' es pas incorrigible. Pour cette fois ce sont mes *pauvres* , et non pas mes *beaux* yeux ; mais le *b* était commencé, et tu as eu bien de la peine à en faire un *p* . Tu ne me parles pas non plus depuis deux ou trois courriers, de ma ressemblance avec la parfaitement belle Gabriel-Sophie ; c' est de peur sans doute de lui attirer la petite vérole. Franchement cependant la C a été plus que jolie, et elle me ressemble beaucoup. Mais à l' âge de ta fille on ne ressemble à rien. Ce n' est qu' à cinq ou six ans que les traits prennent une forme. Au reste, je ne lui demande pas son titre de légitimité, et c' est toi très-décidément que je veux qu' elle me retrace. Mais celui de nous deux qui la verra le premier, devinera sûrement dans sa physionomie celle de l' autre, parce qu' on devine toujours ce qu' on souhaite, quand la crainte n' est pas

à côté du desir. Adieu, ma tendre amante, adieu, mon bonheur et ma vie. Crois, ah ! Crois à jamais que l' amour à qui j' ai livré tout mon être, fait et fera ma destinée. Je t' adore, ô mon amie si chère, et ne veux qu' être aimé ; mais je veux l' être, ah ! Je veux l' être toujours.
Gabriel.
Je connais de M De R une dissertation sur la méridienne, fort bonne, car elle endort. Peux-tu me procurer la fable allégorique ? Des vers et M De R ne vont pas ensemble dans ma tête.
Tu crois bien que tes deux bagues et les trois coeurs ont été bien mangés. Oui, oui ils dureront. Mais il y a long-tems que je conserve dans ma boîte les débris de la tresse qui suspendait ton coeur ; et chaque fois que j' ouvre cette boîte, il s' en perd. Avare que tu es, ne pourrais-tu donc pas m' en envoyer une autre ?
Je t' avertis très-sérieusement que la première fois que tes quatre pages au moins ne

seront pas pleines, je te répondrai en vedette, *madame* , au beau milieu d' une page, *je suis avec un très-profond respect, etc.* . Sur l' adresse à *Marie-Thérèse* , et pas autre chose.
Qu' est-ce donc, s' il vous plaît, que des intervalles de six doigts de blanc ? Je parie que le bon ange essaie toutes les encres sympathiques de l' univers pour les déchiffrer.

p28

As-tu encore les manchettes que tu m' avais destinées ? Elles sont très-inutiles à mes poignets, mais elles feront du bien à mon coeur. Ne travaille pas trop à cet ouvrage : il peut affecter ta poitrine.
Ne t' avise pas de me faire de cordon de montre, ce seroit peine perdue ; on ne m' a pas donné la mienne : le pourquoi ? Je n' en sais rien : il ne peut être que fort ridicule ; mais ce sont *des secrets d' état* , et je m' en moque ; mais ce dont je ne me moque pas, c' est qu' on m' a refusé aussi mon étui de mathématiques, qui me serait souvent utile et nécessaire, et notamment pour ton commentaire d' Ovide. Telle explication, où il me faut quatre pages, serait faite en quatre lignes avec une figure. J' aurais bien pu en parler à M L N quand j' eus le bonheur de le voir ; car, non-seulement il ne m' a rien refusé, mais encore il m' a prévenu sur des choses auxquelles je ne pensais pas ; mais j' en avais de plus essentielles à lui dire, et j' ai toujours peur d' être importun.
Il est certain que cette privation en est une réelle pour moi, et n' est pas fondée sur une seule raison qui aît le sens commun.
Mais crois-tu que tu sois la seule qui possèdes le privilége de n' en point avoir ?
Quelle *perte de bien* envisages-tu ? Il s' en faut d' un million que *le philosophe* n' ait un sou de bien libre, indépendamment de ses

p29

dettes. Il n' est qu' usufruitier de ce qu' il possède ; j' en suis l' unique propriétaire, et il a fait disparoître pour plus de 500000 liv de ces substitutions. Personne au monde ne

peut m' ôter le bien de Madame De M.
Mais je n' en veux, ni n' en voudrai ; son
bien est à elle, puisqu' elle n' a plus d' enfans,
puisque je la méprise, puisque je
ne veux plus vivre avec elle. Mais cela ne
peut s' appeler perte, c' est *don et pur don* .
Reste le bien de la femme du philosophe,
mais elle est plus que jamais dans l' intention
de n' avoir d' héritier que *son scélérat
de fils aîné* . Cette *damnable* obstination
rend m le chevalier assez difficile à marier ; et
comme il ne tient qu' à lui d' avoir sans cela
50 à 60 mille livres de rente, indépendamment
de ce que pourra faire pour lui son
oncle qui sera bientôt, s' il ne l' est pas,
grand-prieur ; je t' avoue que je ne le plains
pas amèrement. Si ce sacrifice était absolument
nécessaire à cette mère infortunée,
pour recouvrer sa liberté, ah ! Comme je le
conseillerais ; mais...
le bon ange, vois-tu Sophie, tremble des
licences que je prends, et il prévoit déja
une septième page : mais rassurez-vous,
bon ange, j' ai coupé la demi-feuille exprès,
pour m' en ôter le moyen. Rassurez-vous
aussi sur les blancs, ô mon bon ange : quand
vous voudrez, je vous donnerai une encre

sympathique (la recette s' entend) que ni
vous, ni le diable qui est plus malin, (car
vous, vous êtes plus bon, plus indulgent
que malin, et vous savez fermer les yeux)
ne découvrirait pas. Mais l' ignorante ne
connaît pas cette encre ; et moi, je n' ai jamais
de ruses avec ceux que j' aime, et à qui
je dois ; au lieu que les femmes sont toujours
femmes par quelque endroit, et bien nous
en prend, bon ange.
Voici des vers, sur la mort de Voltaire,
dignes d' être retenus :
ô Parnasse ! Frémis de douleur et d' effroi !
Pleurez, muses, brisez vos lyres immortelles !
Toi, dont il fatigua les cent voix et les aîles,
dis que Voltaire est mort ! Pleure, et repose-toi.
Je ne connais point de vers plus beau que
ce dernier.
à M Lenoir.
21 décembre 1778.
Pardonnez, monsieur, si j' entre avec vous
dans un nouveau détail pécuniaire. Comme

la source de mes maux est presque aussi intarissable
que la lésinerie de mon père,
j' y suis forcé. L' oculiste que vous avez bien
voulu m' envoyer, m' a prescrit de ne plus
travailler qu' à la lumière douce de l' huile

p31

concentrée dans des lampes à réverbère.
Comme ma vue dépérit chaque jour, je me
vois forcé de suivre son conseil ; mais vous
sentez que cette manière de s' éclairer, devient
assez dispendieuse ; car il faut de l' huile
de première qualité, et peut-être plus d' une
livre par semaine. M De Rougemont, qui
me fournit déja plus qu' il ne me doit, aurait
l' honnêteté de n' y pas prendre garde ;
mais comme je ne suis pas fait pour recevoir
de qui que ce soit, fût-ce de mon supérieur,
des faveurs pécuniaires, je me refuse obstinément
à sa générosité. J' avais trouvé un
expédient plus simple ; c' étoit de me faire
donner l' huile et les ustensiles nécessaires par
le chirurgien, sauf à dénaturer cette faible
dépense. M De Rougemont prétend qu' il ne
peut pas le tolérer. Moi, qui à cet égard
ai la conscience plus robuste que lui, je dis
que M De Rougemont n' a rien à y voir ;
1 parce que cela ne le regarde en aucun
sens ; 2 parce que cela n' intéresse pas le
moins du monde le gouvernement ; 3 parce
que cela ne concerne absolument que moi,
et que le chirurgien ne devant être payé
par mon père que sur mon revenu, il est assez
simple que des étrangers ne soient pas plus
scrupuleux que moi à cet égard. Je défie les
plus subtils sophistes de l' univers de répondre
à cela, et je m' en réfère à tous les casuistes
de tous les ordres monastiques de l' Europe,

p32

à commencer par le confesseur de
M De Rougemont, que je ne connais pas.
évitons-nous, monsieur, daignez-le permettre,
évitons-nous des disputes qui doivent
vous ennuyer, et augmentons sans scrupule
d' une centaine de francs le compte des médicamens,
que j' augmenterais, s' il me plaisait,

d' une centaine de pistoles, sans que personne
pût m' en empêcher ; car je suis un fort
bon apothicaire. Mais pourquoi ne prendrait-on
pas cette *petite somme* sur ma pension ?
Pourquoi ? Parce qu' une *petite somme* sur
une *très-petite pension, est une très-grosse
somme* ; parce qu' avec 600 livres que je dois
seulement à l' inexprimable bonté de mon
généreux père, puisqu' il est *co-propriétaire
de droit divin du bien substitué de ses enfans* ,
et que *Confucius, et la loi de nature, et le
despotisme légal* ayant mis tous les *droits*
et aucuns *devoirs* sur la tête des pères, il ne me
doit que du pain, de l' eau et un cachot tout
au plus ; parce qu' avec ces 600 livres, dis-je,
je ne puis me fournir de linge, habits, souliers,
livres, papiers, menus besoins, lampe,
huile, lait, sucre, etc., etc. Fussé-je batteur
d' or ou faux monnoyeur, ou alchimiste,
etc., etc. Je vous supplie donc de rassurer
M De Rougemont sur ses plaisans remords,
et de lui dire de me laisser faire ; car je ne
veux ni de son huile ni en acheter.
Je laisse dormir pour quelque tems la demande

du domestique, de peur de vous importuner.
D' ailleurs, la discussion du droit
est, j' espère, superflue, et serait assurément
ridicule ; et la discussion du fait exige un
ordre. Je me borne donc en finissant cette
lettre, par vous supplier de me faire achever
cette année sous de moins sinistres auspices,
en permettant qu' il me vienne une lettre de
la mère de mon enfant.
J' ai l' honneur d' être avec un tendre et
respectueux dévouement, monsieur, votre
très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à son père.
Mon père,
mes yeux sont sérieusement attaqués ; et de
l' aveu d' un habile oculiste, à peine me reste-t-il
l' espoir que la discontinuation du travail
que nécessite la solitude, les distractions
causées par la vue de quelques humains, et
l' exercice que me permettrait une vie moins
renfermée, retarderaient la cécité à laquelle
je ne compte pas échapper. Je vous épargnerai
et les réflexions et le détail des autres maux
qui me rongent ; mais consultez-vous vous-même,

mon père : c' est votre fils souffrant,

p34

anéanti et menacé d' aveuglement, qui vous
implore pour la dernière fois. Que direz-vous ?
Que j' ai gagné un oculiste que j' ai vu dix
minutes en ma vie ? Que j' ai séduit le commandant
qui depuis dix-huit mois se loue constamment
de ma conduite ? Que je trompe tout le
monde, excepté vous, vous seul dans l' univers ?
Que je suis un hypocrite, un scélérat, un
monstre, qui ne mérite pas même qu' on me
donne le choix du supplice ? ... eh bien,
mon père, je m' attends à ces discours : ils
ont été prononcés, écrits, imprimés mille et
dix mille fois ; il est plus aisé de les répéter
encore aujourd' hui : car autrefois j' y pouvais
répondre, et maintenant je ne le puis... je
m' y attends, dis-je, et mon parti est pris.
ô Dieu ! Dieu juste ! Dieu vengeur, si vous
existez, n' accablez pas l' oppresseur dont je
n' ai pu fléchir l' ame barbare ; adoucissez seulement,
touchez son coeur pour mon fils ; que
cet enfant ne subisse pas les mêmes épreuves
que son malheureux père ; il y succomberait
sans doute : sauvez-le de tant de cruautés. Je
n' ai rien à demander pour moi qu' une mort
prompte et le pardon de mes fautes ; mais
que votre clémence daigne s' étendre sur mon
père comme sur moi.
Mirabeau fils.

p35

à M Lenoir.
25 décembre 1778.
Je ne finis pas cette année comme je l' ai
commencée, monsieur. Aigri par de longs
malheurs et trop d' injustices dont j' ai été,
dont je suis et dont je serai probablement la
victime, j' ai trop de raisons de ne pas estimer
les hommes ; et les dépositaires de l' autorité,
par qui le monde, depuis qu' il existe, a été
si malheureux, ont été les premiers objets de
mon indignation ; car j' ai toujours cru et je
croirai toujours que l' indifférence pour l' injustice
est trahison et lâcheté ; qu' un honnête
homme doit, quand il le peut, foudroyer les

oppresseurs ; que les détester, et démasquer
les mauvais administrateurs, c' est vraiment
aimer son roi, et sa patrie qui passe infiniment
avant lui. Telle est ma profession de foi :
mais il était réservé au tems, à l' infortune et
sur-tout à vous, monsieur, de me montrer que
les idées extrêmes ne sont jamais la vérité. Le
bien que j' ai reçu de vous, et sur-tout la nature
de ce bien, prouvent assez que l' on peut être à
la fois puissant et sensible, prudent et courageux ;
intègre et indulgent. Je crois que ces
exemples sont rares. Eh bien, c' est un motif
de plus pour vous chérir.

p36

Il est possible, monsieur, que mon ame
gagne en raison de ce que perdent et mes sens
et mes foibles talens. Mon corps et mon esprit
croulent sous les coups réitérés d' un malheur
trop long. Mais ce qui semble s' accroître en
moi, c' est la faculté de sentir, et vos bienfaits
l' exerceront à jamais, lors même qu' il ne
me restera que le souvenir. Il est des êtres
supérieurs par leurs vertus aux éloges et aux
remercimens. C' est donc pour moi, et non pour
vous, que j' exprime ma reconnaissance et que
je profère les voeux les plus ardens et les plus
tendres pour votre bonheur. J' ai à peu près
renoncé au mien. Je sais qu' il est plus aisé de
tromper les hommes que de les détromper.
Ceux qui m' ont frappé croient peut-être avoir
eu raison, et quand ils verraient enfin le contraire,
ils seraient humiliés d' en convenir ; et
je serais sacrifié à leur amour propre, après
l' avoir été à leur erreur. Mais quelles que
soient les injustices des autres envers moi, je
ne serai jamais sans consolation aussi long-tems
que vous me jugerez plus favorablement,
et que vous serez persuadé des sentimens
honnêtes et droits, qui sont dans mon coeur
une des sources du tendre, respectueux et
immortel dévouement avec lequel j' ai l' honneur
d' être, monsieur, votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
Je prends la liberté de joindre ici une lettre

p37

pour ma mère. Quant à mon père, je me crois dispensé de lui écrire. Je puis défier sa colère : s' il m' était possible de le haïr, je n' aurais plus rien à craindre de lui ; mais si mon coeur est incapable de ce sentiment, du moins tous les liens qui nous unissaient sont-ils rompus.
Je n' ose vous demander une lettre de Sophie, *cejourd' hui vingt-cinq* ; car vous auriez peur que je ne vous demandasse bientôt mes étrennes. -je fermais cette lettre, lorsque celle de mon incomparable amie m' est parvenue. Trois fois soit heureuse et bénie la main à qui je la dois. -mais mon ame est serrée de douleur. Ma fille est-elle morte ?
Ah ! Monsieur, qu' on se garde bien de le dire à cette mère trop infortunée : ce n' est pas à la plus faible de porter tous les fardeaux ; mais souffrez qu' on ne me le cache pas ; ce coup que je lui préparerai, sera moins funeste partant de ma main. Je vous conjure par tout ce qui vous est cher, de ne pas me refuser cet éclaircissement, et qu' il me parvienne au plus tôt.

p37

à M Lenoir.
6 janvier 1779.
Si je considère en vous seulement mon bienfaiteur, à ce titre je vous dois, monsieur, déférence entière, respect profond, et tendre

p38

gratitude. Je vous ai juré tous ces sentimens, j' en répète le serment ; et puissé-je mourir, ou, ce qui pis est, vivre chargé du mépris de tous les honnêtes gens le jour où je serai parjure.
Mais ce n' est point à M Lenoir que cette lettre est adressée ; souffrez que, pour cet instant, je ne parle qu' au conseiller d' état chargé de l' inspection de la prison où je suis détenu. Oubliez jusqu' à l' infortune opiniâtre qui a intéressé en ma faveur votre ame sensible. Enveloppez-vous dans votre devoir.
Soyez mon juge rigide, mais équitable. C' est en cette qualité que je vous somme de montrer

cette lettre au ministre. Quelles qu' en puissent être les suites, je ne les imputerai qu' à moi.
J' ai bientôt trente ans, monsieur ; je sais le français et je connais le monde. Les généralités vagues, les phrases formulaires, les titres, les mots enfin ne m' en imposent pas. Je sais ce que je me dois : je sais aussi ce que l' on me doit ; d' abord en qualité d' homme, ensuite en qualité de citoyen notable, accusé, mais nullement convaincu, qui desire, qui demande un jugement légal, et défie hautement ses accusateurs de l' attaquer autrement qu' en son absence ou dans le labyrinthe tortueux des bureaux ministériels. Depuis six ans on a sans cesse attenté sur tous mes droits, sur toutes mes propriétés, à commencer par celle de ma personne, sans qu' on ait daigné

me parler, ni m' entendre. Je suis las, je l' avoue, d' être traité comme un esclave, et sacrifié aux plus viles intrigues, sous un règne dont on vante la justice. Mais, de même que je ne puis sortir de ma chambre malgré les murs et les verroux, de même il me faut en tout céder à la force. Ce n' est donc pas de ma lettre de cachet dont il est question ici : j' ai tout dit à cet égard : voici ce dont il s' agit.
Par la plus incroyable des *bizarreries* , (je répugne à me servir du mot propre) je me trouve, quoique proriétaire d' une fortune considérable, usufruitier d' un revenu honnête et indépendant, et fils d' un homme fort riche, obligé de me priver de tout, de marcher les pieds nus dans mes souliers, de me passer de linge, à très-peu près ; enfin de me servir moi-même dans un moment où, par dessus d' autres incommodités assez graves, je viens d' être six nuits constamment assis sur mon séant, forcé de repousser le sommeil parce que je ne saurais rester couché, et pouvant à peine me plier pour atteindre, avec les plus cruelles douleurs, un vase dont le secours impuissant semble m' annoncer que j' ai la pierre ; et cela est si exact, monsieur, que si ceci continue quelques jours encore, je compte vous demander Louis, ou Sabathier, ou Bordenave, pour me sonder. Quelqu' idée que j' aie de l' influence du crédit, et des

p40

nécessitées des ministres, je ne puis
croire qu' ils déclarent formellement à un
homme de ma sorte qu' on ne veut pas lui
donner, à ses propres frais, un domestique,
du linge, des secours, etc. C' est cette déclaration
précise, c' est un oui ou un non que
je demande.
Lorsque M De Malesherbes était ministre
du département dont je ressors, il décida, à
mon occasion, qu' un prisonnier d' état (je le
suis depuis 1774) avait action civile contre
qui de droit, et même contre son père, soit
pour attaquer une interdiction illégale, soit
pour demander compte de son bien, soit
pour toute autre affaire. Je ne sais si cette
décision est révoquée. Mais si le recours aux
juges naturels des citoyens m' est interdit, je
réclame les ordres du ministre contre la barbare
avarice et l' impitoyable tyrannie de mon père.
Je demande ou qu' on le force (et cela au
plus tôt à raison de mes besoins imminens) à
me donner ce qui m' est nécessaire, ou qu' on
me nomme un procureur et un avocat pour
l' y contraindre devant les tribunaux.
Je sais, monsieur, qu' il est des gens qui
trouvent l' expression de mes demandes et de
mes plaintes, *trop forte* : c' est leur mot. Il
semble qu' un homme opprimé en tout sens,
froissé par l' infortune, aigri par l' injustice,
puisse se mettre au ton de ces esprits étroits
et pusillanimes, concentrés uniquement dans

p41

leurs petits et obscurs intérêts. Parce que ces
êtres-là n' ont ni caractère, ni ame, parce
qu' ils n' ont aucune idée des droits de l' homme,
ils croient que personne ne doit excéder leur
ridicule stature. Pour moi, qui pense qu' il
ne saurait être indécent de prouver à un
homme, quel qu' il soit, qu' il a tort ; et que
nous ne sommes plus au tems où l' on voyait
d' un côté la hardiesse et le pouvoir de tout
faire impunément, et de l' autre la crainte
et le danger de parler, même pour solliciter

justice, je réclame, et je réclamerai, jusqu' à
mon dernier soupir, mes droits avec la dignité
d' un homme libre dans ses fers par l' énergie
de sa volonté. Récapitulons.
Je suis calomnié, persécuté, opprimé, infirme,
presqu' aveugle, rongé d' un mal cruel,
et de plus réduit à manquer du pur nécessaire.
Ah ! Monsieur, c' est trop ; et il faut qu' on
me dise formellement, nous voulons que
vous soyez ainsi, ou qu' on arrache des serres
cruelles de mon persécuteur, ce dont j' ai
besoin, ce qui m' appartient, ce à quoi j' aurais
droit quand il ne m' appartiendrait pas.
Je vous supplie, monsieur, de montrer ma
lettre au ministre. S' il me soupçonne d' exagération,
daignez vous assurer par une voie
non suspecte de la vérité des faits que j' allègue ;
et s' il en est un seul d' inexact, je me
condamne moi-même.
J' ai l' honneur d' être avec un dévouement

p42

respectueux, monsieur, votre très-humble
et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à M De Rougemont,
gouverneur du donjon.
6 janvier 1779.
Je me hâte, monsieur, de vous faire passer
des réflexions simples et décisives relativement
à mes demandes. Veuillez, je vous
en supplie, les communiquer à M Boucher,
pour en parler, dans cette occasion, à M
Lenoir.
Une observation préliminaire, c' est que
fussé-je un homme peu honnête, je ne suis
pas assez sot pour altérer des faits qu' il serait
si aisé à mon père de rétablir.
J' ai 14500 livres de rente assurées par
contrat de mariage.
Sur cela, 1500 liv sont dues à Madame De
Mirabeau. Mettons 1000 écus, vu les circonstances.
Avec moins de mille écus, on peut payer
les intérêts de mes dettes : que je meure ici,
si je n' exagère à mon désavantage.
Trois et trois font six : mon fils ne vit
plus. Dépense de moins.

p43

Reste 8500 liv de rente dont vous devez toucher 2790 liv tant pour vous que pour moi.
Reste 5710 liv. Qu' en fait-on ? Cela est-il clair ? Voici qui ne l' est pas moins.
Depuis 1773, interdit. Alors, j' avais 9000 livres de rente. En 1775, j' en eus 14500 livres.
Somme totale jusqu' aujourd' hui de mes revenus touchés par mon père, 61500 liv.
Croyez-vous que mes dettes ne doivent pas être avancées de payer ?
Mais votre père dit... quoi ? Que j' ai brûlé ? Tué ? Violé ? Assassiné ? Empoisonné... ?
On peut dire cela comme le reste, puisqu' on parle seul. Encore une fois, voilà les faits exacts.
On disait à M De Malesherbes que je devais 500000 liv ; on en est venu à 300000 liv. Puis à 100000 liv ; on est convenu avec vous que pour 80000 liv, on paierait mes dettes.
Et moi je dis qu' en tout tems on les eût payées pour moins de 60000 livres : non que je n' aie signé pour plus ; mais toutes ces dettes sont usuraires et de minorité...
somme tout ; qui m' a enfermé doit m' entretenir.
Je ne lui demandais pas la charité, quand j' étais libre... ô Dieu, Dieu ! Jusques à quand le faible aura-t-il tort, ayant évidemment raison ?

p44

J' ai l' honneur d' être avec des sentimens respectueux, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
à Sophie.
13 février 1779.
Ta lettre que je reçus hier au soir m' a fait verser des larmes d' amour, de joie, de reconnaissance et d' indignation. En un mot, je ne sais quels mouvemens elle ne m' a point fait éprouver. Mon émotion était si forte, ma tête est si faible, mon coeur et ma santé si bouleversés, que je remis à te répondre aujourd' hui, et dix volumes ne contiendraient pas tout ce que je voudrais te dire.
ô Sophie ! Tendre amante, amante unique entre toutes les femmes, explique-moi, si

tu le peux, l' effet inconcevable, et toujours
plus fort et toujours nouveau, que produit
en moi tout ce qui vient de Sophie...
mais tâchons de nous calmer, et tâchons de
te faire entendre, (car je ne puis te dire)
quelles obligations nous contractons chaque
jour. Cet homme dont tu oses presque te
plaindre ; cet homme qui avait écrit, sur
cette enveloppe, ces quatre mots que tu veux
absolument m' attribuer ; cet homme que je
ne vois point, hélas ! Mais qui m' a fait pleurer

p45

d' attendrissement et de gratitude, t' avait
justifiée avant que tu l' eusses entrepris, et
cela sans m' écrire, sans me dire un mot. ô
ma Sophie-Gabriel ! Il est des procédés qui
n' appartiennent qu' aux ames délicates, tendres,
généreuses, sensibles, qui obligent plus
profondément que les services les plus essentiels.
Il est une confiance qui ne se trouve que
chez les honnêtes gens. Eux seuls croient à
la vertu, parce qu' eux seuls en sont capables :
eux seuls sont compatissans et tendres ; d' autres
peuvent être sensibles ; il ne faut pour
ceci que des sens et de l' imagination ; mais
pour être tendre, il faut un coeur, un coeur
qui s' affecte profondément et durablement,
au lieu que la sensibilité toute seule n' est le
plus souvent qu' une impression passagère...
que te dirai-je ? Le plus aimable des hommes
est celui qui joint à la bienfaisance l' esprit
nécessaire pour l' exercer. Nous avons trouvé
deux de ces hommes-là... et Gabriel,
l' heureux Gabriel, si aimé, et si digne de
l' être, du moins par la vérité et l' énergie
de sa passion, Gabriel qui a reçu ses *poësies
érotiques* , sans qu' on ait suivi le barbare
conseil que tu oses donner aujourd' hui, sans
même qu' on ait voulu prendre des précautions
humiliantes, affligeantes, qui peut-être
eussent lié les mains ; Gabriel sait que tu
n' étais pas coupable, que tu es la plus tendre
des amantes, la plus adorable des femmes,

p46

comme aussi la plus adorée ; et qu' il

fut un ingrat de t' imputer l' ombre d' un retard.
Toi, qui connais mon coeur, toi qui sais
quel compte je tiens de la seule envie de
m' obliger, juge quels droits acquiert sur
moi celui qui la prouve... que dis-je ? ...
qui la réalise si bien. Ah ! Je le lui écrivais, il
n' y a que deux jours : qu' il croye à mon honneur.
Ma conscience, ce consolateur caché
qui crie plus haut que la multitude et la renommée,
et qui, sans compter les suffrages,
l' emporte seul sur tous les avis, ma conscience
m' apprend que je mérite cette opinion ;
et si c' est la sienne en effet, il est bien sûr
d' avoir en moi un ami dévoué à la vie et à
la mort. Reçois mes plus tendres remercîmens,
mes plus sensibles caresses, les brûlans
transports de mon ame, l' hommage de
tout mon être : lis en moi tout ce qui s' y
passe ; car pour moi, comment l' exprimerais-je ?
à peine puis-je suffire à le sentir... mais
n' oublie jamais que je ne m' accoutumerai
point à t' entendre dire posément que tu m' aimes ;
que je n' ai aucune notion de réserve en
amour, soit qu' on la décore du nom de prudence,
ou de toute autre locution, et que
j' aimerais mieux la mort qu' une lettre froide
de ma Sophie.
Je ne veux pas te le cacher, mon enfant,
parce que je t' ai promis de te tout dire, et
sur-tout parce que je suis sûr que cela va

finir : mais il était temps. Au genre de vie
que j' ai mené jusqu' ici, je n' aurais pas un an
encore à vivre, si je ne prenais la ferme
résolution d' y mettre ordre. Je vise au marasme ;
je ne puis plus rien manger sans des
spasmes effrayans, et je vais à la garde-robe
dix et quinze fois dans un jour. Après avoir
bien réfléchi, bien calculé ma situation et
l' étendue de mes devoirs, je me suis convaincu
que je me tuais précisément moi-même, et
que cette conduite en ce moment était un
crime ; qu' à mon âge et avec ma vigueur naturelle,
il était impossible que du régime et
un traitement suivi ne me remissent du moins
dans un état supportable. En conséquence,
je me suis décidé, et je te promets, 1 d' enrayer
sur le travail ; 2 de parler des grosses
dents sur la nourriture, de manière que je
ne sois plus réduit, comme je l' ai été, sur

mon honneur, une année entière à vivre avec
du pain et de l' eau-de-vie brûlée, tant les
alimens et les boissons que l' on me servait,
à moi si peu délicat, étaient horriblement
dégoûtans ; cela est changé et ne reviendra
plus ; 3 de me mettre dans des remèdes raisonnés :
en conséquence, je me lave et me
purge à fond ; ipécacuanha, médecines ordinaires,
bouillons rafraîchissans de suite ; et
delà je passerai au lait d' ânesse. Ma promenade
est augmentée : elle le sera encore ; et
je m' engage à te tendre ton Gabriel. Rassure-toi

p48

donc, ô mon amour, je t' en supplie ;
mais si tu veux contribuer de ton côté à me
guérir, il faut nécessairement que ta santé
soit meilleure, et ton régime plus sage. Qu' est-ce
que se coucher après onze heures pour ne
point dormir, et se lever à six ? Sophie ! Ma
Sophie-Gabriel ! Hélas ! Un mot de ta dernière
lettre m' avait fait soupçonner que tu travaillais
pour vivre : je rejetai cette idée avec
horreur, et je ne voulus pas même te le demander,
de peur de paraître ridicule, ou
pétri d' animosité contre les R. Mais je n' avais
que trop bien deviné, et mon coeur saisi
de douleur bout d' indignation. Mais pour qui
me prends-tu donc, ô mon épouse ? Quoi !
J' aurai de l' argent, et tu en gagneras ! Hélas !
Hélas ! Ne t' ai-je donc pas assez coûté ? Et
veux-tu que les remords se joignent au chagrin
pour me tuer ? Ah ! Je te l' ai dit bien des
fois : Sophie, ma Sophie ! Tu auras bientôt
sur ton Gabriel cet avantage qu' aucun autre
que lui ne pourra se dire ton époux. Que je
paierais cher une telle félicité ! Oui, mon
amie, j' en atteste l' amour et l' honneur, je
voudrais en ce moment, j' aurais voulu dans
tous, être réduit à l' état le plus obscur, dénué
de toute fortune, obligé de bêcher la
terre pour en arracher notre subsistance, et
me voir à toi, entièrement à toi par des
noeuds indissolubles. Sûr que Sophie serait
heureuse avec moi dans une cabane, je me

p49

croirais le plus riche, le plus fortuné des
mortels. En rentrant sous mon humble chaume,
je trouverais la tranquillité et la tendresse ;
je couvrirais de caresses mon épouse
adorée, et l' enfant qu' elle porterait à son
sein ; comblé de ses plus délicieuses faveurs,
je dirais, en baisant ses yeux chargés de volupté :
non, il n' est de bonheur que dans
l' amour ; il n' est de richesse qu' auprès de
Sophie... ô mon amie, ce serait-là mon
triomphe et ma félicité ; mais ton sexe, ton
éducation, les préjugés... ma Sophie, je
vais écrire avec la plus grande force à cet
égard à Mm Lenoir et B. Je ne puis pas
toucher un sou ici, et depuis près de deux
ans, je demande inutilement un arrêté de
compte. Qu' on garde mon argent à la police ;
qu' on daigne le garder ; je veux bien en employer
la moitié pour moi, mais cent écus
seront réservés pour ma fille, et je n' aurai
de regrets que de ne pouvoir obtenir de toi
de tout donner. Ma Sophie, garde-toi de me
refuser ; je n' aurais pas un moment de joie,
pas un instant où l' idée de Sophie travaillante
pour elle et pour ma fille, ne déchirât
mon coeur de mille et mille invisibles aiguillons ;
et ce que je déclare là est ma volonté
absolue. Je t' avais priée de me dire combien
coûtait cet enfant. Il n' y a point d' inconvénient
à cela ; dans un tems où j' étais loin de
te croire si indigente, je demandai à M De

p50

Roug de faire acheter une robe de satin rose
pour ma fille, et de remettre un louis pour
la nourrice, à la police. Il y a six mois
de cela ; je n' ai jamais pu l' obtenir. Cet
homme qui ne sait pas ce que c' est qu' un
dépôt, et qui n' a jamais le sou, dans une
place que je démontrerai, quand on voudra,
valoir 40000 liv de rente ; cet homme
qui ne paie personne, et qui me fait attendre
six mois tout ce que je demande, qui prenant
tout à crédit, nous fournit des effets
abominables, ne saurait se prêter à cet arrangement,
si on lui laisse mon argent entre
mains ; mais j' espère obtenir de M B d' en
être l' administrateur. Dirais-tu qu' outre deux
paires de souliers que j' ai apportées ici, j' en
ai usé pour 60 livres, ayant été trois mois,
et tout un hiver, sans promenade ? C' est un

fait, et jamais mes souliers ne sont entiers quinze jours ; et jamais je n' ai de bas qui aient des pieds. Tu vois qu' avec mes cent écus exactement payés je serai plus à mon aise qu' aujourd' hui avec mes 600 livres. Ne raisonne donc pas, je t' en conjure, où je me fâcherai. Mais ce sur quoi je ne puis encore entendre raison, c' est que depuis le mois de décembre tu n' aies pas de nouvelles de ta fille. Envoie promener ceux ou celles qui t' en refusent, et adresse-toi à M Lenoir, ou sans l' en ennuyer, à M B ; et je t' en prie aies-en au moins toutes les fois que tu m' écris.

p51

Voilà donc les points qu' il me faut emporter, 1 cent écus que je supplie M B de garder pour la dépense de ma fille ; 2 que tu ne travailles plus pour qui que ce soit au monde... ô dieux ! Dieux ! Je perds la tête d' y penser ; 3 que tu te couches tous les jours au plus tard à dix heures, et que tu envoies la messe, les prêtres, les nonnes et le couvent à tous les diables, quand tu as envie de dormir le matin ; 4 que tu suives un régime sain, agréable et exact ; que tu te baignes, que tu prennes des rafraîchissans ; qu' en un mot, tu luttes contre ces maudites palpitations qui ne me laissent point de repos. Eh ! De quoi s' avise-t-il ce mutin de coeur de palpiter ailleurs que sous mon heureuse main ? 5 que j' aie des nouvelles de ma fille, détaillées, vraies, exactes, toutes les fois que tu m' écris. Je n' entendrai à aucune composition sur ces cinq articles. -non, je n' ai point perdu l' espoir ; mais mon corps pourrait prendre congé de la compagnie avant que mon ame fût satisfaite. De M Lenoir, nous devons en être sûrs : certes de qui le serions-nous, s' il fallait récuser en doute sa bonté, et l' intérêt qu' il prend à nous, après les preuves qu' il en donne ? D' ailleurs nous avons un puissant ange gardien auprès de lui. Tu connais M Amel mieux que moi. Tu sais qu' il est honnête, mais faible ; et de bonne foi, ira-t-il lutter contre son oncle, et celui qui l' a

p52

créé et mis au monde, pour un escogriffe qu' il
ne connaît pas, et qu' il croit tout au moins une
assez mauvaise tête ? Il y a peu d' hommes sur
ce globe qui sachent dire à un premier ministre :
(car le comte De Mau en a les priviléges
et le pouvoir sans le titre, c' est-à-dire le
bénéfice sans les charges) m, vous êtes trompé
et vous vous trompez : si vous ne voulez pas
revenir de cette erreur, j' en parlerai moi-même
au roi, et je suis trop sûr que votre coeur
n' est pas complice de l' injustice qui vous a été
surprise, pour craindre que vous me sachiez
mauvais gré de faire mon devoir. On a le
temps de les délivrer, ces ordres, qui ôtent
un si grand nombre de sujets à l' état ; il ne
faut que signer : on acquiert des amis par
cette complaisance ; mais examiner, discuter,
contredire, confronter, lire les mémoires
d' un homme dont on n' attend rien, qui n' est
pas présent, qu' on n' est point obligé d' écouter,
puisqu' on ne le voit pas ; qui doit avoir
tort, puisqu' il est le plus faible ; peser ses
raisons, balancer les objections et les répliques...
eh ! Le moyen ? ... les intrigues...
la cour... les affaires... les plaisirs... on ne
peut pas tout faire... on n' a pas le temps...
après tout, ce n' est qu' un homme... ce ne
sont que des hommes. -l' autre jour, je lisais
les mémoires de la dame Delaunay qui a
gagné son procès. Une mère de famille vit sur
la foi d' un mariage solennel avec un homme

dont la probité est connue depuis trente ans.
Citoyenne paisible, tendre mère, épouse estimable,
en quoi trouble-t-elle l' ordre public ?
Que peut-elle avoir à craindre ? Cependant
elle est arrêtée, et jetée dans une maison de
correction avec les plus vils rebuts de son
sexe. Trois ans entiers, elle y gémit sans secours,
sans correspondance, ignorant presque
ce dont elle est accusée, et ne pouvant absolument
point se défendre : on cesse de payer sa
pension ; les religieuses ne veulent plus d' une
pensionnaire à leur charge. Leurs poursuites
font examiner de plus près la conduite de
cette infortunée. Hélas ! Sans cet incident,
elle était pour le reste de ses jours à
sainte-pélagie. Elle revoit enfin la société et
éclaircit la cause de sa détention. Des religieux

associés avec un agent subalterne et mercenaire
avaient réclamé son mari comme un moine
apostat, et obtenu un ordre du roi pour l' enlever.
Cet époux, ce père jouissant depuis trente
ans de tous les droits de citoyen, est ravi,
tout-à-coup, à sa femme, à trois enfans, à la
société, et précipité dans un cachot pour y
expier une apostasie dont il n' est pas coupable.
Il y meurt : sa fortune est envahie par les
manoeuvres les plus infâmes : ses enfans sont
abandonnés, et l' un d' eux expire dans un hôpital :
sa femme est plongée dans un lieu d' opprobre...
enfin ce tissu d' horreurs est dévoilé :
(l' acte de profession est prouvé faux :) les

p54

scélérats qui l' avaient ourdi, exposés aux yeux
de la justice, voient leur trame rompue ; mais
le père a péri ; mais l' enfant est mort ; mais la
mère a perdu sa santé et son bonheur... et
voilà donc le fruit des violences faites à la
marche réglée des lois ! Voilà ce que produisent
les calomnies ténébreuses et les ordres
arbitraires ! ... l' autorité a été surprise...
-pourquoi s' expose-t-elle à l' être ? Elle a été
surprise ! En est-elle moins coupable, oppressive,
tyrannique, barbare ? Peut-elle jamais
réparer les maux qu' elle a faits ? ... cette
femme a été dédommagée. -hommes vils !
Tantôt vendus, tantôt acheteurs ! Hommes
odieux, qui trafiquez de tout ! Croyez-vous
donc que votre or puisse satisfaire à la vertu
outragée ? ... mais laissons cela ; car cela
m' échauffe le sang ; et j' ai fait à cet égard,
pour l' acquit de ma conscience, un ouvrage
qui, je leur dis à tous, ne mourra point, et
vaut mieux qu' eux tous, et tout ce qui est dans
leur tête et dans leur ame. Si jamais un philosophe
voyait un pareil alinéa, et savait qu' un
premier commis de la police l' a lu et laissé
passer, il serait curieux de voir ce premier
commis, et dirait : cet homme-là est un
homme... -on me sait assez généralement
à Vin, et l' on en parle publiquement au
château, ce qui donne des convulsions à M De
R pour mon père ; il est dans des transes
inconcevables à cet égard, va trouver M De

p55

R à Paris à pied, quand il est malade ; le
prie de s' appeler Montrouge, etc., etc. Pour
moi, j' avoue tout bonnement que j' aimerais
autant que ces deux hommes là ne se vissent
point. Une des phrases *écrites* de mon père à
ce R est plaisante. *vous devez bien sentir,
m, que si cela durait, je ne pourrais subvenir
à la détention de mon fils.* eh bien ! L' on trouve
ces locutions-là toutes simples ; je ne sais plus
comme on est fait en ce monde ; mais je sais
que de mon tems un homme d' honneur, à
qui l' on eût tenu un pareil propos, eût été
fort tenté d' y répondre par un soufflet. Du
reste, tu ne te doutais pas que tous mes revenus
sont engagés ; que mon père n' a pas
même pu m' obtenir une pension alimentaire ;
qu' il a la charité d' y pourvoir de sa poche,
etc., etc. -mais, Gabriel, me diras-tu,
comment se hasarde-t-on à faire des mensonges
qui peuvent être prouvés sur-le-champ
par actes publics et juridiques ? Comment ?
Je te dirai, Sophie, comment. Quand on a
bâillonné son fils de manière que sa transpiration
même ne puisse s' évaporer, quand on a
le premier ministre pour soi, et qu' on est sûr
qu' il ne voudra point admettre l' opprimé à
restituer la vérité des faits. -j' entends fort
bien le noeud des correspondances, et je vois
que nous devons infiniment à l' opiniâtre bonté
de M Lenoir. Avec un homme qui n' eût pas
eu le courage de se roidir contre les obstacles

et de se mettre au-dessus des clameurs pour
faire du bien, nous étions perdus. Ménage
bien ta vieille amie, et son substitut à venir.
Pour cette fille naturelle de cette mauvaise
mère, elle me fait une très-grande pitié ; et
les larmes me sont venues aux yeux en comparant
son sort à celui que je me promets
pour ma fille. Certes Madame De R est trop
bonne, et je me flatte que mon enfant ne lui
demandera jamais de *condition* . Cette ame-là
ne se dément pas, il faut en convenir, et c' est
quelque chose que d' être conséquent. Mais
à propos de ses plaisantes phrases, je voudrais
que quelque bonne ame, qui ne fût pas sa
fille, lui dit : " mais, madame, c' est donc par
égard pour leurs confrères et par respect pour
le sacerdoce, que les procureurs généraux ne

présentent jamais de réquisitoire contre les
femmes qui couchent avec les premiers présidens
et leurs confesseurs ? Et il n' y a que ces
femmes-là qui, nonobstant ces petites gaietés
précédées de beaucoup d' autres, et colorées,
il est vrai, de beaucoup d' hypocrisie, de pruderie,
d' affectation, de dévotion, etc., etc.,
etc. Aient droit de vivre libres. Mais, madame,
daignez songer à ce que va devenir
ce monde sublunaire, si l' on enferme toutes
les femmes qui ont des amans. Ce globe ne
sera plus qu' un vaste couvent, et à coup sûr
on en fera sauter les grilles ; car enfin tant
de leviers en action peuvent produire de

grands effets. Ma bonne dame, vous décrassée
dans la robe, vous femme de robe au passé,
au présent et à l' avenir, vous devriez savoir
que tout magistrat qui invoque une lettre de
cachet, se déshonore ; vous devriez savoir
qu' une femme quelconque, autre qu' une fille
de joie, intenterait un procès criminel à un
procureur-général qui s' aviserait de se mêler
de sa conduite, avant que le mari eût fait
sa plainte ; vous devriez savoir aussi, vous
dont la soeur ne se porte jamais bien ou mal
que ce ne soit une joie ou un deuil public, que
toutes les femmes galantes ne sont pas enfermées :
ce ne sont donc plus que les femmes
tendres, fidèles, constantes, qui ont ce privilége
exclusif. Hé madame, il est bien vrai
que vous n' avez pas le sens commun, et votre
conduite de ces dernières années ne l' a que
trop prouvé ; mais enfin on dit que vous avez
quelqu' esprit, et il doit vous suffire pour
comprendre que votre fille ne peut que se
moquer de vous *in petto* , quand vous déraisonnez
à ce point ; et que vous feriez beaucoup
mieux de lui parler raison, et sur-tout
de comprendre que cette fille, à moins d' être
un monstre, ne peut penser, ni espérer, ni
desirer, ni projeter autrement qu' elle fait. "
-mais sais-tu que toi-même, Sophie bonne,
tu me fais un raisonnement à la R à propos
de la mort du marquis ? Eh quoi ! Ne
vois-tu donc pas que M De Mo n' est que

pour un centième dans l' histoire de ma détention ? Nos chers parens commencent toujours par mettre en fait ce qui est en question. Ils supposent constamment, parce que nous sommes condamnés par contumace, que nous sommes jugés sans appel. à Dieu ne plaise que j' aie la moindre idée de recommencer jamais ce scandaleux procès, dont tu pourrais te tirer assez mal ; car enfin on prouvera que tu as vécu avec moi ; mais moi, je me moque d' eux tous, et peux, si cela m' amuse, plaider contre eux jusqu' à la vallée de Josaphat, les baffouer, turlupiner, ridiculiser, et au bout peut-être leur faire une assez mauvaise affaire : de plus, fussé-je condamné, je m' en rirais encore, parce que Gabriel, qui mourrait cent mille fois sous la hache du bourreau avant que de demander grace dans une affaire déshonorante, ne balancerait pas un moment dans celle-ci qui n' est et ne peut être, relativement à M De Mo, qu' une plaisanterie faisant le pendant de la culotte de M De Valdhaon portée au greffe ; avec cette différence que lui pouvait passer pour le séducteur d' une fille, et que je ne suis l' amant que d' une femme. Le vrai est qu' il faut assoupir tout cela ; le vrai est qu' il faut attendre la mort du marquis ; que M De Valdh est trop raisonnable pour ne pas s' accommoder avec moi en un quart-d' heure de conversation : quand je dis avec

moi, c' est-à-dire avec toi ; car je n' ai nulle envie de lui tirer du sang, à lui ni à personne, qu' on ne m' y force. Sois sûr qu' ils sentiront très-bien quel épouvantail est ma fille ; et que bien que, pour cent royaumes, je ne voulusse pas qu' elle passât pour fille d' un autre, tu peux cependant en faire la peur. Laisse-donc dire Madame De R et compagnie, et tâchons de me tirer d' ici par la bonne porte ; voilà l' important : tout le reste s' arrangera de lui-même. Quant à ce qu' il t' importe de me demander, écris-le sur une demi-feuille à part, indépendante de ta lettre prochaine ; et soumets-la à M B. S' il peut la laisser passer, sois sûre qu' il le fera. S' il ne le peut pas, il la gardera ; voilà comme il faut en agir avec lui. Je suis très-content,

en tout sens, que ton testament soit refait,
et confié à quelqu' un de sûr. -où as-tu
donc pris que je ne me souciais plus du cachet ?
Tu m' avais dis que tu ne pouvais
le faire faire, je m' étais résigné ; et depuis,
quand j' ai vu combien tu étais serrée, j' ai
trouvé que tu faisais beaucoup trop de dépense
pour moi ; car les bagues ont dû te
coûter cher. Voilà tout ce que j' ai voulu dire.
L' empreinte que tu m' envoies est charmante ;
et le cachet que je veux payer, pour peu
que ce soit un objet de la moindre considération,
me fera le plus grand plaisir : mon
chiffre fait mieux que je n' aurais espéré. Pour

p60

les manchettes, elles sont comme tout ce
que tu fais, un chef-d' oeuvre d' adresse et
de goût ; la tresse fera mon bonheur, et n' a
pas laissé que de contribuer puissamment à
me tenir éveillé cette nuit. Si c' est-là ton
intention, tu y as réussi, presqu' aussi bien réussi
que la petite qui n' est point une laide, comme
tu as l' audace de la nommer ; mais une froide
compagne, que les caresses les plus brûlantes
ne paraissent point émouvoir. Hé ! Quel art
seroit la peinture, s' il pouvoit faire une autre
toi-même ! -ah, mon amie ! Je sais quel
charme tu répands autour de toi. ô Sophie !
Qui le jour trouble mon repos, qui la nuit
me tourmente en songe ; Sophie, source de
tout bonheur, de toute volupté, de tout
transport, crois-tu donc qu' elle n' est point
toute aimable, celle qui a fixé ce coeur volage
qui jamais ne s' étoit donné, ces sens
impétueux qui m' ont tant commandé d' infidélités,
cet homme si blasé sur tout ce que
le vulgaire appelle des plaisirs, si au-dessus
de l' opinion, cette folle reine du monde, si
rempli d' une trop juste méfiance contre ton
sexe, et qui, seulement depuis qu' il te connaît,
n' approche jamais de feux sacrilèges de
ton temple. Non, et ce remords, le plus cruel
de tous, est étranger à mon coeur. Jamais parjure
ne souilla ma bouche : jamais l' idée
même de te tromper ne déshonora mon ame.
Tout ce que je t' ai dit de mon amour, tout

p61

ce que je t' en ai caché, tout ce que tu en
as senti, tout ce que tu en as deviné est
également vrai, profond, inaltérable, éternel ;
il survivra à mes forces, à mes desirs,
à mes sens : ton trône est dans mon coeur,
et les délices de mon imagination ne sont que
ton moindre triomphe. Crois-tu que ce soit
une femme ordinaire qui ait remporté sur
moi une telle victoire ? Ne t' étonne donc pas
de ton ascendant sur tout ce qui t' entoure :
apprécie-toi une fois, et juge de ce que tu
vaux par cet hommage, toujours forcé, de
ton sexe, qui est forcé de t' adorer lorsqu' il
ne voit pas en toi une rivale. J' aime tout-à-fait
la pauvre enfant qui te sert : ah ! Ne
la gronde pas des marques de sa sensibilité :
règne sur tout ce qui t' approche, et ne dédaigne
pas cet empire si naturel et si doux.
-j' ai beaucoup ri des combats dont tu avais
été la cause, et je me console qu' ils ne t' aient
point attendrie. Je t' invite fort à ne pas te
départir du systême de réserve que tu t' es
fait ; mais je te recommande la fille de cette
mauvaise mère : adoucis son sort, et prête-lui
ce que nous voudrons quelque jour qui nous
soit rendu dans notre enfant.
J' avoue que l' imprudence de Bru m' a
presqu' étonné ; et, quoique je n' aime pas
les discussions pécuniaires, je m' en expliquerai
avec M B. Quoi ! Cet homme à qui
tu as donné une si belle montre, à qui j' ai

donné tant de jolies bagatelles, et qui,
sans nous, se serait trouvé sans le sou, puisque,
malgré les trente-cinq louis que je lui
remis, il arriva à Paris avec trois ou quatre ;
cet homme ose dire que tu lui dois ! Cela est
bisarre et insupportable. D' ailleurs, je veux
mon épée et ma bague ; mon épée, parce que
mon intention ne fut jamais de la donner ;
ma bague, parce qu' elle vient de toi. Qu' il
garde mes pistolets, mon imprimerie, mes
dentelles, cent autres chiffons, et jusqu' à une
redingotte et une culotte de daim toutes neuves
(car il ne dédaigne rien) à la bonne heure !
Mais pour ma bague, je l' aurai, et au moins
son aveu, qu' on ne lui doit rien que de *tendres
remercîmens* -tu veux savoir comment je
me trouve de M De R ; et je puis te le

dire maintenant, parce que j' écris cacheté,
ce qui m' a valu avec lui une scène très-vive ;
mais c' était le moyen de m' obstiner, et je
l' ai emporté. Je croyais autrefois cet homme
un lourd soldat qui suivait sa consigne. J' eusse
été trop heureux avec les bontés qu' on a pour
moi à la police ; mais non, c' est un homme
infernalement dur, méfiant, double et menteur.
Il a trouvé mauvais que je misse sous l' enveloppe
de M L N des billets pour M B,
qui, je crois, voit trop clair au gré de M De
R. Il a d' abord chicanné, puis soustrait
ces billets. Je m' en suis aperçu, au moins
pour quelques-uns. Sur ces entrefaites, j' ai

p63

découvert, par l' indiscrétion de F, qu' il
me mettait en jeu pour perdre icelui F,
lequel est un polisson, mais non pas ce qu' on
veut dire, et dont on m' a fait accroire
une trahison, que probablement il ne m' a
pas faite.
Ce procédé, et l' indignité de me peindre
acharné à la poursuite d' un homme qui,
m' eût-il trahi, ne m' a fait aucun mal, grace
à la bonté de M L N, m' ont outré. Le piége
avait été bien tendu ; car ce fut à l' époque
du silence de 80 jours. Je débordai plein
d' indignation, d' inquiétude et de douleur ; mais
on a des yeux à la police, et l' on a apparemment
aperçu que l' on faisait le cas plus
grave qu' il n' était, d' autant que l' on m' avait
dit formellement qu' on se plaignait que j' eusse
voulu séduire, etc., et qu' il n' avait pas été
question de cela. Somme tout, je me suis
expliqué et j' ai cacheté. M De R vint furieux
le lendemain, et me traita comme je
ne l' ai jamais été de personne. Je fus aussi
modéré que ferme ; cependant, sur un mot
où l' on se vantait de ne m' avoir jamais *maltraité* ,
je levai un peu la tête, et je demandai
*s' il y avait un homme dans l' univers qui
l' oserait* . Avec M De R il ne faut qu' aller
droit à son but. Ne le suivez point dans ses
pesantes gambades : la moindre apparence
de contradiction le met en fureur : il
écume ; modérez-vous, laissez-le enferrer :

p64

soyez ferme, bientôt il sera souple et rampant ;
vous n' obtiendrez rien que de vaines
promesses, mais il vous craindra ; si vous
fléchissez, il vous opprimera : si vous donnez
prise, il vous étouffera. Voilà quel a été,
est et sera la boussole de ma conduite. Les six
premiers mois, j' ai été aussi bête qu' il a pu
desirer ; quand je me suis vu à l' abri d' une
calomnie vague par un premier compte rendu
favorable, j' ai montré peu à peu que je voyais
clair, et l' oppression a diminué. Dans cette
dernière scène, il était hors de lui, et m' a
manqué essentiellement : il a réparé cette
sottise par des phrases honnêtes qu' il vint me
répondre le surlendemain à une lettre vigoureuse,
où lui donnant vingt-quatre heures
de réflexion, je l' avertissais que j' allais
déférer son procédé à ses supérieurs, s' il ne le
rétractait pas. Tout est calme maintenant ;
mais tu sens que ce calme est une bonace
politique, et un mal-être très réel pour un
homme aussi franc que moi, et aussi infortuné.
Ne réponds qu' équivoquement à cet article ;
car le *bon ange* , je ne sais pourquoi,
m' envoie tes lettres ouvertes ; et je veux éviter
de nouvelles discussions. Somme tout, je
patiente et patienterai ; si j' étais poussé à un
certain point, je demanderais la bastille, et
je motiverais ma demande de manière qu' on
aurait de la peine à la refuser ; mais je
crois que la conviction de la justice et des

bontés de M Lenoir, de l' intérêt que me
témoigne M B, qui, à cet égard, n' est rien
moins que dissimulé, et sur-tout la petite
formalité des lettres cachetées, tiendra mon
homme fort en bride ; et c' est tout ce que
je veux. Silence, à jamais silence. -je n' ai
point pensé au marquis De Caramant, et
voici le pourquoi. 1 quoique je le croie un
fort honnête homme, j' ai peine à me persuader
qu' il fût empressé de se mêler d' une
affaire épineuse vis-à-vis de mon père dont
il a plus que besoin ; et d' ailleurs, il est
très-probable que mes lettres ne lui passeraient
pas. 2 j' ai toujours compté forcer
M De Caramant, avec tous les égards dus
à un homme que j' estime, mais avec toute
la fermeté que je crois me devoir, à quitter

l' *y* , dont il a augmenté son nom. Mon père
a pu reconnaître qui il a voulu pour son
parent, le roi aussi, etc. ; mais moi, je puis
toujours revenir contre ces manigances. Je
ne veux de Riquety, que ceux qui le sont ;
et comme Mm Riquet De Caramant ont
500000 livres de rente que je n' aurai jamais,
il est très-probable que dans cent ans le public,
à qui l' autorité ni les généalogistes n' en
imposent pas, mais qui n' a point le tems
d' écouter les manifestes de tout le monde,
prendrait la branche entée pour la bonne,
et nous pour la branche entée. C' est ce que
je ne veux point ; non que cela ne me soit

p66

beaucoup moins intéressant aujourd' hui, que
je n' ai plus de fils, et n' en aurai probablement
pas de mon nom. Cependant, comme
Madame de M n' est pas plus immortelle
que moi, comme tu es fort jeune, comme
les possibles sont fort étendus, comme aussi
je puis avoir des neveux de mon nom, je
ne veux pas, en demandant un service à un
homme, avec qui je puis vouloir un jour
avoir un procès, me barrer mes projets et
gêner ma conduite ; car assurément les devoirs
de la reconnaissance l' emportent infiniment
sur ceux que peuvent nous imposer
notre état et notre nom. -Vassan est parent
proche de ma mère. Il était aussi pauvre
que tous les autres Vassan ; car ma mère
était la seule riche, et elle ne l' était que
comme héritière de la maison de Sauveboeuf,
dont était sa mère. Les ladres parens du petit
et joli Vassan ont acquis en *catimini* , et
sans que personne s' en doutât, une grande
fortune dont le petit bonhomme vient d' hériter.
Pour comble de bonheur, dans ma
situation, ce parent-là qui est honnête et
gentil, et peut prendre de l' influence et de
la considération par le changement de ses
affaires, est le seul parent de ma mère lié
avec M De S et mon père. Quant aux parens
accrédités, Mm De Noailles, le comte
De Mont-Boisier, le duc De Laval, M D' Escars,
De Mascarani, D' Argouges, etc. Ce

p67

sont des gens de cour, c' est-à-dire, des gens
qui ne s' occupent apparemment que d' eux.
Dans le commencement que j' étais ici, j' écrivis
au maréchal De Noailles, qui m' aimait
assez autrefois, soit parce que je ne
chantais pas mal, soit parce que je parlais
presqu' aussi hardiment que lui ? Je ne sais
si ma lettre lui est parvenue : je n' en ai
eu aucune nouvelle ; eh ! Que dire dans une
lettre, quand il faut dévoiler une trame
telle que celle qui m' enveloppe ? Je n' ai pas
tout dit même à M Lenoir ; et cependant
mon parti est pris de caver à fond ma chère
parenté de Provence, qui est la grande
source de tout le mal, et qui n' a plus aucuns
droits à mes ménagemens, depuis que
mon fils est mort. -si tu veux m' en donner
la permission, je te promets, tout malade
que je suis, de déconvertir Madame De Tenarre
dans une nuit. Il ne tient qu' à toi,
envoie-moi cette prêcheuse. Voilà, par
exemple, de ces sermons auxquels on peut
répondre par du persiflage. -tu es trop
bonne de t' obstiner à vouloir que Ge n' ait
connu de sa minette que la griffe. Je sais
sur cela tout ce qu' on peut savoir ; et je te
réponds qu' elle lui a offert souvent du très-velouté.
-ménage et caresse ce révérend
père, et vois-le le moins que tu pourras. Toutes
ces canailles-là ne peuvent être que dangereuses ;
et tu peux croire à jamais, que

tout prêtre est un malhonnête homme bon
prêtre, ou un mauvais prêtre honnête homme :
encore, comment concilier avec la probité
cette éternelle hypocrisie ? Je te prie d' entendre
bien ténèbres pour moi ; mais dors le
matin ou le soir, je le veux absolument,
dusses-tu ne pas penser à moi de toute la nuit.
-ton illustre académie de Dijon avait proposé
l' éloge de Claude Saumaise pour son
éloge de l' an passé, malgré tout ce que j' avais
pu dire à Morveau, sur la ridiculité
d' un tel choix. Saumaise est un savantasse,
qui certainement a rendu des services à la
littérature et aux sciences, mais comme ceux
qui ont desséché les marais de *Lutèce* ont
contribué à élever ce superbe palais du
louvre, le plus bel ornement de *Paris* .

Tout au plus Saumaise peut-il faire le sujet
d' une notice historique, mais jamais d' un
morceau d' éloquence. J' ai vu dans l' esprit
des journaux, que Maret s' était tendrement
plaint, au nom de l' académie, de ce qu' elle
n' avait reçu aucun ouvrage pour concourir
à ce prix ; et tout en avouant que les auteurs
n' ont été arrêtés sans doute que par la difficulté
de louer un tel homme, on propose
le même sujet pour 1781. Cela m' a paru spirituel
et conséquent. Tu sais que ce n' est que
tous les trois ans qu' on donne un prix d' éloquence
dans cet illustre lycée. Morveau se
faisait une fête d' en faire proposer un qui

p69

pût exciter ma verve, afin de fouetter un
peu le sang du peu débonnaire M De R.
Probablement il me sait empétré, et se croit
dégagé de sa parole ; à coup sûr il en est fâché.
Je n' ai jamais vu plus belle antipathie ; et
il était tout-à-fait plaisant, lui et sa belle amie,
quand il était sur ce chapitre. Mais, me disait-il
un jour, il est impossible que cette
femme soit fille de ce cheval de carrosse. Je
souris, et tu sais ce que j' en pense : en vérité
c' est quelquefois un bonheur d' être changé
en nourrice. -je suis enchanté que mon travail
t' amuse : l' essai sur la littérature deviendra
intéressant. Je t' ai envoyé la fin du
premier livre des métamorphoses, et un *lecteur*
y m l t avec beaucoup d' additions.
Mais quelle complaisance à ce bon ange,
de tant lire et de si vîte faire passer ! Bon
ange, un peu plus de lettres, un peu moins
de cahiers. Il est bien vrai qu' alors vous seriez
trop aimable. -l' à-propos du révérend
père m' a paru charmant, et tu ne sais pas
quel prix une page de plus ajoute à tes lettres.
-ma chère bonne, j' espère bien que tu
auras profité de ce beau tems, pour beaucoup
marcher. J' ai maintenant trois heures et demie
de promenade, et j' en aurais davantage, sans
l' ordre, ou plutôt le désordre ridicule de cette
maison. Si je n' en étais privé que pour les
autres, cela me ferait plaisir, bien loin de
m' affliger ; mais les autres n' en sont pas plus

p70

heureux. Combien j' ai été touché de l' idée
que tu as eue, relativement à nos promenades
solitaires ! Puisse-t-elle t' engager à les
multiplier ! Hélas ! Je ne vois pas un beau tems
que je ne me dise : ah ! Si Sophie et moi respirions
ce même air, combien il serait plus pur !
Je n' aperçois pas une fleur que je ne t' en
desire l' odeur, et que je ne gémisse de ne
pouvoir la placer sur ton sein ! ô ma Sophie
Gabriel ! Nous avons éprouvé de tout, et
nous savons bien qu' il n' est rien que la présence
de ce qu' on aime n' embellisse. Combien
pour des amans vulgaires notre vie eût
été triste à Amsterdam ? Combien pour une
autre femme toutes les privations auxquelles
tu étais condamnée, et que tu endures,
hélas ! Encore aujourd' hui, sans dédommagement
et sans consolations ; combien cette
vie disetteuse que tu soutenais avec tant de
douceur et de gaieté, à laquelle même tu
n' aurais peut-être pas daigné penser, si ton
Gabriel ne l' eût partagée ; combien tout cela
eût été cruel ! Ah ! Sophie seule sait aimer.
Mais hélas ! La perfection de sa tendresse, le
tact exquis de sa sensibilité est en ce moment
la mesure de son infortune. Plus on
aime, plus on a besoin d' aimer ; plus le coeur
est actif, et plus ses peines sont aiguës : et
quelque féconde et souple que soit l' imagination
qui mêle, par le charme de l' espérance,
quelques gouttes de volupté dans le calice

amer de la douleur et de l' absence, ses
compensations sont bien faibles pour tant de
maux. ô chère amante ! Je le dis comme
Tibulle : la passion que nous sentons semblera
une fable, un roman à la plupart des
hommes : mais qui n' aimerait mieux le ridicule
qu' on peut attacher à notre amour, que
le sort des dieux sans amour ? -chère
amante, tu ne t' occupais guère autrefois du
calendrier, que pour compter les larcins de
l' amour ; mais oublieras-tu cette fois, comme
l' année passée, qu' il est un patron de Gabriel,
fêté, renommé, et qui règne le 24 de ce mois ?
Hélas ! C' était tous les jours ma fête, quand
j' étais auprès de toi : chaque jour, chaque
heure m' apportait en offrande tous les dons
de l' amour. Dieux ! Que mon sort est changé !

Et que ce pauvre Gabriel est déchu ! Quand tu fêtais si bien le client, comment n' aurais-tu pas eu le droit de passer sous silence le patron ? Mais à présent que l' un et l' autre ne sont plus que dans ta pensée, je crois que saint Gabriel, si tant est qu' un ange soit saint, serait très-piqué que tu ne lui fisses pas une commémoration très-agréable ; et comme les anges s' entendent ensemble, j' espère que le mien négociera cette affaire avec celui de M B. Hélas ! C' est ce borgne d' *inséparable* qui profitera le mieux de ton souvenir. Pour toi, tu es une réprouvée qui n' a pas la plus petite place dans le ciel, et je serai

obligé de passer sous silence ta sainte tutélaire, à moins que tu ne prétendes que dans le mois prochain, ou dans octobre, je ne transforme Sophie en *Marie* ou en *Thérèse* . Mais non, tu gronderais ; et moi, je ne veux, sous aucun prétexte, métamorphoser Sophie avec laquelle je compte bien me damner ou me sauver sans l' intercession de personne. Mais le jour où je t' ai connue, et celui où je te fus uni par des liens indissolubles, voilà mes plus grandes fêtes, voilà ces jours sacrés pour moi. Oui, ma Sophie ; et je crois notre amour égal et mutuel. C' est au nom de ta fille et de ta tendresse, et de tes délicieuses faveurs, que je t' en conjure, aime-moi ; ose me le dire : sois toujours vraie, naïve ; sois toujours ce que tu fus, ce que tu es, et reçois mon encens, mes voeux, mes adorations, mes baisers, mes transports ; et si tu m' aimes, que t' importe que mon amour et le tien soient connus de tout l' univers ? Que tout ce qui respire sache que tu brûles d' une flamme plus pure, plus sainte que celle qu' on allume sur les autels.

Gabriel.

Je t' envoie une feuille de vers, et tu en recevras autant chaque fois. Je te prie de me répondre nettement à cette question : quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux ? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse ? Est-ce celui où, après l' avoir

poignardée, il reconnaît qu' elle était innocente ?
Prends garde que je ne considère
que l' espace de tems qui s' écoule entre le
moment où Orosmane reçoit le billet de
Nérestan, et celui où il se donne la mort.
-la C M P L était première chanteuse
de l' électeur de Bavière ; et, il faut en convenir,
la deuxième ou troisième de l' Europe
pour l' habileté, c' est-à-dire, que la Gabrielli
a plus de réputation vu la beauté de son organe,
mais certainement moins de science
musicale, et infiniment moins de talent pour
l' *adagio* qui, sans contredit, est le dernier
effort du musicien. -la charge du capitaine
des levrettes est assez ridicule ; mais elle
donne les entrées. -je te rends mille tendres
actions de grace pour la relation intéressante
que tu m' as donnée de ton genre de vie.
Ah ! Crois-tu qu' il y ait quelque détail relatif
à toi qui ne m' importe pas ? -ne nomme du
tout point M De Rougemont ; dis seulement
Cerb .

p74

Au comte De Maurepas.
20 février 1779.
Monsieur le comte,
si j' étais un citoyen obscur, réduit à la
mendicité et infirme, j' espérerais trouver des
secours dans les hôpitaux du royaume à l' administration
duquel vous présidez. Je suis un
citoyen notable ; j' ai un revenu modique,
mais suffisant à mes besoins, et même à mes
desirs. Je suis nu, souffrant, malade, infirme,
et privé en tout et pour tout de la protection
des lois : je ne puis rien obtenir de
ce qui m' est le plus nécessaire. Voilà ma
situation.
Qu' objecte-t-on à ce peu de mots ? - *mon
fils n' a pas un sou de biens libres : tout est
arrêté par ses créanciers : je n' ai pu lui
obtenir même une pension alimentaire.* -à cela
je réponds : cet exposé fût-il vrai, celui à la
réquisition duquel je suis détenu, doit subvenir
aux frais de ma détention, et m' accorder
ce que le roi m' accorderait si j' étais prisonnier
d' état. Mais cet exposé est faux, et je
demande à prouver par des actes authentiques
et judiciaires, que mille écus de rente m' ont

été accordés par le lieutenant-civil de Paris,
lorsque j' ai été interdit sans me défendre :
or j' avais alors neuf mille livres de rente ;
j' en ai aujourd' hui quatorze mille cinq cents.
mon fils n' est point malade. Les prétendus symptômes de ses incommodités, sont des ruses de prisonnier. -je réponds : si le commandant, le médecin, le chirurgien et l' oculiste du donjon de Vincennes trompent mon père, ou si je les trompe, qu' on m' envoie donc des hommes que je ne puisse pas tromper ou qui ne soient pas soupçonnables de vouloir tromper ; car je ne puis réclamer le témoignage que des personnes que je vois ; et ce n' est pas répondre à un fait, ou le détruire, que de supposer qu' il est faux ou exagéré, sans l' examiner ou le discuter.
mon fils est un pauvre fou qui ne mérite aucune créance. -je réponds : je suis trop près de moi-même pour pouvoir me juger ; je ne sais donc pas si je suis un fou ; mais si je le suis, je mérite de la pitié et non des traitemens barbares.
Voilà en trois mots, m le comte, ce que j' ai à dire sur ma situation actuelle. Je ne sais si ce n' est que retranché dans la tombe et protégé par la mort que je puis espérer du repos, et je l' invoque même à ce prix. Mais, puisqu' on assure que vous avez l' ame belle et sensible (et, quels que soient vos procédés envers moi, j' aime à le croire) je me dois de

tenter un nouvel effort, et je vous prie de peser ce qui me reste à vous dire.
Entendre les ennemis de son fils, et refuser de l' écouter ; le punir plus sévèrement que la loi, et par des voies extrajudiciaires ; l' immoler lentement, et lui refuser ce qu' un maître humain ne refuse pas à son laquais, ce sont autant de parricides. Accuser une victime innocente, est un autre parricide. Se prêter à de telles iniquités, en être l' instrument par son crédit et son autorité, je ne dirai pas ce que c' est, m le comte ; je pleurerai sur la vertu trompée.
Mon père parle souvent d' un dieu rémunérateur, et vous y croyez sans doute : vous avancez

dans une heureuse vieillesse, et mon père
y touche. Eh bien ! Monsieur le comte,
puisse-t-elle être pour tous deux, longue et
fortunée ! Puisse mon souvenir ne pas l' empoisonner
de remords ! Puissiez-vous à votre
dernier jour, trouver tous deux plus de
miséricorde que vous n' en avez montré !
Je suis avec un profond respect, m le comte,
votre très-humble et très-obéissant
serviteur,
Mirabeau fils.

p77

à Sophie.
20 février 1779.
Ce n' est point moi qui t' ai priée de m' écrire
bien vîte ; vraiment je n' ai garde de te gêner ;
c' est M B à qui je dois autant de remercîmens
que je te dois peut-être de reproches.
Voilà ta lettre ; ainsi tu es pardonnée ; mais
aussi voici mon histoire qui prouve que j' ai
quelque mérite à cette indulgence. Une méprise
très-simple pour les indifférens, et très-cruelle
pour moi, fait que je reçois aujourd' hui
vingt, une lettre que M B m' avait destinée
vendredi cinq février, et envoyée le samedi
matin ; mais il s' est trouvé que cette lettre
était la tienne du dix décembre, à laquelle
j' ai répondu le 25 du même mois. Aussitôt
mon imagination impétueuse, qui toujours
porte à l' extrême ce qui intéresse mon coeur,
s' est mise en mouvement. Je t' ai crue...
que sais-je, moi ? ... morte, malade, ou mourante ?
J' ai imaginé que par une vaine pitié
qui ne fait que rendre les tourmens plus lents
et plus cruels, on avait voulu me tromper
pour gagner du temps ; cela était d' autant
plus probable que j' avais demandé de tes nouvelles
dès la fin de l' autre mois. M B pouvait
seul éclaircir l' histoire de cette transposition :

p78

on aurait dû lui écrire, et sûrement il eût réparé
sur le champ, autant qu' il était en lui, cette
petite erreur ; mais on a voulu le joindre, et
comme dans les plus petites choses aussi bien
que dans les plus grandes, dans les faveurs

les plus précieuses comme dans les concessions
de rigoureuse équité, tous les hasards
sont toujours contre moi en dépit de ceux
qui me veulent du bien, on ne l' a trouvé que
le mardi neuf ; parce que le roi et la reine
étaient venus le lundi huit à Paris, essayer
de faire cent couples d' heureux ; tandis que
tant d' autres couples d' innocens gémissent
dans les fers. (et voilà comme les rois sont
bons... comme on trompe jusqu' à leur générosité !)
M B a avoué avec la plus charmante
bonté son erreur, et t' a écrit ce même jour
neuf de me tirer d' inquiétude. Tu t' es *hâtée* ,
et je reçois ce matin 20 ta lettre. Or le 25
décembre tu m' envoyais mes bagues, le 27 je
les avais ; j' ai cent mille raisons de te croire
auprès de Paris ; et je haïrais si je te savais
à Salles. J' ai vu un million de motifs de ne
pas imputer au très-excellent M B une prolongation
de délai qui a semblé lui coûter
presqu' autant qu' à moi. à qui donc veux-tu
que je me prenne d' avoir été dix jours et onze
nuits dans les agonies de la douleur et de
l' incertitude ? Je ne sais si c' est à toi ; mais
si tu traites déja si légérement l' infortuné qui, du
lever de l' aurore au lever de l' aurore, est
entièrement,

uniquement occupé de toi, rêve de
toi, pense à toi, parle de toi, écrit à toi, pour
toi ; si quelques raisons que ce puisse être,
autres que l' impossibilité, te font ménager
si peu les inquiétudes, les craintes, les illusions,
les délires même de cette imagination que toi
seule embrâses, de ce coeur où tu
règne si despotiquement, de ces sens qui
se survivent à eux-mêmes pour brûler encore
à ton souvenir de tous les feux de l' amour ;
Gabriel est plus malheureux qu' il ne croyait.
Ta lettre cependant, ta charmante lettre,
chère Sophie, est d' une tendre amante : elle
m' était bien nécessaire pour remettre du calme
dans mon coeur assombri par un nuage
très-noir qui enveloppe les faibles et précieux
débris de notre bonheur. J' ai craint... mais
pour cette fois du moins je me suis trompé.
ô sort rigoureux ! ô perplexité cruelle !
T' appesantiras-tu long-tems encore sur mon être
qui croule ? Je te l' avoue, ma Sophie, je
suis déchiré par des mouvemens qui jusqu' ici

m' étaient inconnus. Je dirais volontiers comme
Oreste : *mon innocence enfin commence*
à me peser. il n' est de repos avec mes
implacables ennemis, il n' en sera que dans la tombe.
Aucune pitié ne saurait pénétrer dans leur
ame pétrie de fiel : aussi barbares qu' injustes,
ce que leur iniquité refuse, leur commisération
ne l' accordera jamais. C' en est trop,
c' en est trop. Je ne sais si, proscrit par un

p80

destin supérieur, par cette nécessité fatale
qui laisse triompher le crime et gémir l' innocence,
je suis destiné à mourir de désespoir,
ou à mériter mon sort par un crime ; mais
trop long-temps la peine le précède : je sens
des transports d' indignation, de haine, de
rage, qui jamais n' avaient eu accès dans mon
ame. Tu ne saurais concevoir avec quelle
infâme persévérance on m' écrase de mépris
et de barbaries. Souffrant, exténué, presqu' aveugle,
le plus infortuné des hommes, si
tu ne m' aimais pas, croirais-tu que les plus
simples secours, ceux qu' on ne refuse pas à
un laquais dans un hôpital bien administré,
me sont déniés par mon père ? Croirais-tu qu' il
spécule sur ma santé ; qu' il propose des
abonnemens ; qu' il ose bien dire tout haut
qu' on le trompe ; (*on* , c' est-à-dire le
commandant, le médecin, le chirurgien, l' oculiste,
M Lenoir, M B, presqu' aussi indigné que
tu le seras toi-même, M Am qui a écrit
très-fortement) que je me porte bien ; que je dois
bien me porter ; que je suis trop heureux ?
Enfin son mot le plus doux est que je suis
un *pauvre fou* . Croirais-tu que je ne puis,
à mes frais, me procurer un domestique, du
linge et des effets ? Qu' il faut que l' autorité
s' en mêle pour que mes médicamens soient
payés ; lesquels médicamens montent depuis
six mois à 14 ou 1500 liv ; et avec 600 il faut
que je m' habille, m' entretienne, etc. Et tout

p81

ce qui n' est pas nourriture et santé : aussi
suis-je nu, parce que j' aime mieux l' être, et
avoir quelques livres ; et il n' y a que 20 mois

que je marche nu-pieds dans mes souliers.
Hélas ! Hélas ! Du moins ceux à qui nous devons
tout ne se reprochent pas les mouvemens de
pitié qui les ont intéressés en notre faveur ;
il ne me manque que ce dernier malheur.
Mais celui-là me tuerait ; et certes je ne le
mériterai pas ; et je leur dis à tous qu' ils ne
savent pas quel coeur ils déchirent, quel
homme ils dédaignent, et qu' ils n' en connaîtront
jamais le prix... excuse, excuse, ô ma
bien-aimée ! Ces plaintes indiscrètes. Hélas !
La douleur m' étouffe : et pourquoi ne l' épancherais-je
pas dans ton sein ? Tu me l' as tant
ordonné. ô chère moitié de moi-même, tout
le monde, peut-être, me haît, excepté toi,
et je me haïrais moi-même, si tu ne m' aimais
pas. Mais hélas ! Où te conduira ce fatal
amour ? Ne m' as-tu donc pas assez sacrifié ?
Ne t' ai-je pas assez accablée de mes maux ? Je
t' entraîne dans un abîme sans fond, et cette
idée qui m' est toujours présente ajoute cruellement
à mon infortune. Elle n' a point de
bornes : elle n' en aura point. Veux-tu que
j' attende ma liberté de celui qui me refuse
mes plus pressans besoins ? Eh ! Qui ne sait
combien les méchans vivent plus que les
bons ? ... ah ! Quelle que soit sa cruauté, je
ne me familiariserai jamais avec l' idée de

n' attendre du repos que de la mort d' un père !
Pourquoi donc t' acharnes-tu à te lier à mon
sort ? ... adorable amante, je ne te persuaderai
pas plus que je ne veux te persuader. Nous
voir est notre unique bonheur ; nous aimer
est notre vie : nous ne renoncerons à l' espoir
de nour réunir, nous ne sentirons éteindre
notre amour, qu' en exhalant notre dernier
soupir. (...)
quel destin ! Et quel sort est donc réservé
aux coupables, si tel est le prix de l' innocence
et de la fidélité ! -tes *bobos* ne sont
pas des *bobos* , tant que les palpitations
durent et tant que tu ne dors pas ; or c' est
ce que tu me caches en vain vers la fin de ta
lettre ; je l' ai fort bien aperçu. Je voudrais savoir
en détail quel est ton régime. Peux-tu prendre
des bains ? Si tu le peux, fais-le ; et
encore mieux monte à cheval, s' il est possible,
ce que je ne crois pas. Ne lis pas, n' écris pas
tard ; obstine-toi à trouver le sommeil, fût-ce

dans mes bras : reste beaucoup dans ton
lit : ah ! Sophie, Sophie ! Soigne ma vie.
Pourquoi te faire arracher une dent qui n' était que
creuse ? Crois-tu donc qu' elles reviennent ?

p83

D' ailleurs tous ces charlatans qui ne font point
de mal n' opèrent pas cet effet que vous estimez
tant, vous autres femmes, (excepté dans une
seule occasion) par leur sorcellerie ; mais
par des poudres qu' ils cachent, et qui souvent
ébranlent toutes les dents et le déchaussent.
Ma Sophie, ta personne est à moi, comme
ton coeur : je te supplie de n' en pas disposer
si légèrement : tu n' en as point le droit. -je
n' aime point les nouvelles vagues et non détaillées
de mon enfant. Pourquoi n' en as-tu
pas plus souvent ? -je ne connais personne
qui ait plus de droit que toi de te moquer du
babil des femmes ; car je n' en ai jamais vu une
plus silencieuse et dont le parler soit si réfléchi.
Certes, les observateurs vulgaires, qui,
ne sachant de ton histoire que ce que tout le
monde en sait, s' attendent à trouver en toi
de l' impétuosité, de la fougue, de la volubilité,
en un mot une tête à grands mouvemens,
sont un peu surpris de n' y apercevoir que la
douceur, la modestie, la pudeur d' une vierge.
Pauvres gens ! Qui ne savent pas que l' amour
ne naît, ne germe, ne s' exalte que dans une
ame honnête, forte et concentrée ; qu' aucun
sentiment n' est aussi chaste que l' amour,
aucun plaisir plus décent que la vraie volupté
et ses jouissances ; que les têtes les plus
vigoureuses, et les coeurs les plus ardens sont
ceux qui, se repliant sur eux-mêmes et se
nourrissant de leurs propres forces, n' ont

p84

aucun besoin des émotions extérieures et
étrangères, et ne s' exhalent jamais en vains
discours. Au reste, ce que M Tissot n' a pas
dit, et ce qui est vrai et plus profond que les
lieux communs sur l' intempérance de langue
de ton sexe, c' est que la nature qui va toujours
à son but, ayant destiné les femmes à
être les nourrices de leurs enfans et leurs

premières institutrices, leur a donné une volubilité naturelle d' organes, et une mobilité prodigieuse d' imagination, pour aider la débilité de leurs petits élèves, les promener plus rapidement d' objets en objets, leur faciliter l' exercice de la faculté naissante de penser, et les familiariser de bonne-heure avec tout ce qui les environne. On peut encore dire avec un physicien moderne, que la voix est un instrument à cordes. L' air échappé des poumons qui le soufflent, pince les fibres tendineuses de la glotte (petite fente du larynx par laquelle sort l' air et la voix) et en tire des sons en les faisant frémir. De la flexibilité de ces fibres ou cordes vocales, dépendent tous les agrémens du chant ; et les femmes qui, pour la plupart, ont la voix claire, douce, flexible, et infiniment plus propre à la musique que nous, ne charment nos oreilles que parce que leurs fibres sont infiniment plus irritables et plus exercées que les nôtres, par le mouvement continuel d' inspiration et d' expiration qu' occasionne leur démangeaison de parler.

p85

Nos filamens de la glotte sont plus grossiers, et plus difficiles à ébranler ; nous parlons moins et nous chantons plus mal. M Tissot n' a pas dit tout cela ; mais aussi M Tissot n' a fait que d' assez médiocres livres, et ne s' est donné la peine que d' écrire ce que tout le monde savait. -je prends les eaux de Contrexeville, qui me fatiguent cruellement ; mais il faut souffrir, mourir ou guérir en règle ; et j' espère qu' on me dira bientôt ce que le médecin Malouin, idolâtre de son art, adressait à un homme de lettres célèbre qu' il avait bourré de remèdes, que le malade prit exactement, et nonobstant lesquels il guérit. Malouin l' embrasse et s' écrie : *vous êtes digne d' être malade* . Au reste, *je prends,* c' est-à-dire, *j' ai pris* et *je prendrai* ; car, attendant ta lettre de jour en jour depuis vendredi 5, ne pouvant du tout écrire avec les eaux qui m' enivrent, et étant de plus agité d' impatience et d' inquiétude à en devenir fou, j' ai jugé à propos de les suspendre ; je les recommencerai après-demain jeudi. Mes urines sont comme de la boue, et rendent par jour quelques onces de sable rouge, onctueux et friable ; ce qui est un très-grand bonheur ;

car la pierre serait formée en trois mois s' il
ne s' échappait pas ; et ces jours-ci, où mes
urines ont été limpides, j' ai fort souffert,
entr' autres hier, de néfrétisme ; ce matin, elles
ont recommencé à charier. Mon père jure que

p86

je les farde, sauf à moi à trouver le sable où
je pourrai : quant aux douleurs, comme elles
ne se peuvent démontrer, c' est un mensonge
évident, lors même qu' elles me donnent la
fièvre et des convulsions. J' ai le bonheur de
voir mon porte-clefs attendri, et presque
pleurant sur ma situation, et mon père riant
et m' accusant de *ruses* ; c' est son mot : il y a
des coeurs singulièrement bâtis ! J' ai cependant
trouvé un expédient, quant aux urines, que je
ferai proposer gravement au ministre ; c' est
de pisser devant le commandant, et de faire
aussitôt cacheter et sceller la fiole. Mes
yeux sont très-mal ; et cela est visible, mais
non pas pour ceux qui n' y veulent pas regarder.
Je n' aime point du tout ce que tu me dis des
tiens. Pourquoi des conserves ? Qu' elles ne
grossissent absolument point, je t' en conjure...
hélas ! Ma Sophie, j' ai bien peur que
jusqu' au bout notre devise soit : (...) quand la
diminution de ses forces, de ses facultés, de ses
avantages est lente et insensible ; quand c' est
par une succession infinie de momens que
l' existence s' est dégradée, on ne doit s' apercevoir
que très-médiocrement du changement
ou du moins ne point s' en étonner ; et je conçois
fort bien cet homme qui, se retrouvant
avec une ancienne maîtresse qu' il n' avait pas
vue depuis trente ans, disait bien bas : *mon
dieu, qu' elle est changée !* sans penser que les

p87

trente années avaient fait sur sa propre tête
les mêmes ravages. La décrépitude ne doit
donc pas être un aussi triste et douloureux
état que nous le croyons, nous autres jeunes
gens, parce que les sensations diminuent
avec les forces : ainsi tout se compense. Cependant,
mon amie si chère, je crois que
la vieillesse pourrait bien, dans certaines

ames, ne pas éteindre l' activité du coeur ;
car enfin, si son énergie tenait à celle des
autres sens, il me semble que dans ces momens
où je suis comme anéanti, je ne devrais sentir
que bien faiblement mon amour. C' est tout
le contraire, chère amante ; avec tant de
raisons de haïr la vie, je m' applaudis de vivre
encore, pour aimer encore. Je t' aime avec
ma tendresse accoutumée, aiguisée par la
crainte de t' être ravi avant l' âge ; et cette
tendresse est bien indépendante de mes sens,
lorsque j' ai à peine la force de soulever mon
bras pour faire courir ma plume. Je le crois
donc, mon enfant, si nous parvenions à la
vieillesse, elle nous trouverait encore amoureux.
Ainsi cet âge a aussi ses jouissances.
Cette saison glacée peut être réchauffée par
l' ame ; et la fable de Pphilémon et de Baucis
est une illusion poétique, née d' un sentiment
pris dans la nature : mais se sentir dépérir
et dissoudre si vîte sous les coups du malheur,
n' est-ce pas une situation bien triste ? Ah
Sophie ! Sophie ! Du moins ne partage pas

celle-là. J' espère, j' espère encore qu' il ne
m' abandonnera pas ce maître si chéri, quoique
quelquefois si cruel : cet amour à qui j' ai
voué ma vie, et que je recevrai encore de ses
charmantes leçons. Il revivifiera tout mon
être. Ah ! Oui, ma Sophie, ne fût-ce que
par tes regards, quand il le laisserait fanné
jusqu' au moment où tu pourras le cultiver.
Te souviens-tu de ce je ne sais quoi, que ton
imagination charmante comparait à une sensitive ? ...
mais non, ma Sophie, tu n' es
qu' une bête, la comparaison est très-mauvaise :
si tu approchais une sensitive, si tu lui tendais
la main, elle se replierait en elle-même,
et se cacherait ; et ces plantes consacrées à
l' amour, dont le coeur est chez nous l' unique
jardinier, croissent, reverdissent et se montrent
dans toute leur beauté au souffle de l' objet
aimé, jusqu' à ce que surchargées d' amour,
épuisées par les pleurs que leur arrachent
l' union des ames et son inexprimable volupté,
elles succombent et s' anéantissent dans
le sein du plaisir... ma bonne, bonne Sophie,
que les souvenirs et l' espoir te soutiennent,
comme ils me relèvent et m' encouragent.
Hélas ! On t' abandonne bien à tes propres

forces ! L' épreuve est terrible ; mais mon amante en sortira victorieuse. Je dis comme Damon : *je suis sûr de mon amie* . Tu sais cette histoire, elle est le triomphe de l' amitié ; et l' amour qui l' emporte tant sur elle, ne doit

p89

pas lui céder. Deux amis, Damon et Pythias, unis par les liens de la plus tendre affection, s' étaient juré un dévouement inviolable. Ils furent mis à une épreuve bien délicate. Pythias est condamné à mort par Denys tyran de Syracuse : il demande pour toute grace, un intervalle pour aller en Grèce arranger ses affaires, et Damon se constitue prisonnier pour caution de son retour. Le temps s' écoule : tout Syracuse est dans l' attente de ce combat entre l' amitié et la nature. Le temps approche : le jour arrive : tout le monde plaint Damon ; on lui reproche sa généreuse crédulité : *je suis sûr que mon ami reviendra,* dit-il, et il revient. Nous ferions plus, nous, ô ma Sophie-Gabriel, nous ne nous quitterions pas, et nous mourrions ensemble. Mais nos tyrans ne feront pas ce que fit Denys. Touché d' un si bel exemple d' attachement, il sentit que toute sa puissance ne lui procurerait jamais le bonheur d' un aussi fidèle ami. Il fit grace à Pythias, et demanda pour toute récompense, aux deux grecs, d' être admis en tiers de cette amitié. Ainsi leur magnanime tendresse toucha le coeur même d' un tyran. Pour nous, ô ma Sophie, notre amour est notre crime. Plus il est courageux et constant, et plus ils s' en irritent. Il faudrait être ingrats, vils et traîtres, pour leur plaire. Je le crois vraiment, nos sentimens sont la plus sévère critique des leurs. Mais non, nous ne serons

p90

point parjures, dût-il nous en coûter la vie. Je te l' ai dit cent fois ; je crois à ta fidélité comme à la mienne. Je crois à ta vertu comme au jour qui m' éclaire : j' accuserais l' univers entier avant de soupçonner ma Sophie ; mais je suis susceptible, inquiet, (par le mal-être de ma situation) et sur-tout jaloux, et

tu dois me le pardonner. Oui je le suis : pourquoi ?
Je l' ignore. C' est, sans doute, une faiblesse
inséparable de l' amour. De qui ? D' aucun
objet déterminé, et de tout. Je dirais volontiers
comme l' amour disait à Psyché, qui
lui demandait : *des tendresses du sang peut-on
être jaloux ?*
je le suis, ma Psyché, de toute la nature :
les rayons du soleil vous baisent trop souvent ;
vos cheveux souffrent trop les caresses du vent ;
dès qu' il les flatte, j' en murmure ;
l' air même que vous respirez,
avec trop de plaisir passe par votre bouche ;
votre habit de trop près vous touche.
Ce ne sont point-là des phrases : ce n' est
pas de l' esprit : c' est un sentiment inexprimable,
incompréhensible pour tout autre
qu' un amant, dont Lafontaine a donné l' équivalent,
par des images charmantes. J' ai
été presque jaloux de mon portrait, que tu
pressais contre tes lèvres et ton coeur avec
trop d' ardeur ; je l' ai été très-réellement de
tes amies et de tes frères, tant que je les ai
crus estimables ; je l' ai été d' une femme dont tu

me parlais dans tes premières lettres, et tu me
fis un grand, un vrai plaisir, lorsque tu m' écrivis,
sans que je t' en eusse parlé, cette phrase
délicieuse : *elle est de mon sexe ; elle m' inspire
un intérêt très-tendre, et mes lèvres ne reçoivent
pas les siennes sans répugnance ; je fuis ses
caresses ; je crains presque que ce ne soit un
vol fait à l' amour* . Ah ! Oui, oui, ma Sophie,
conserve toujours cette délicatesse charmante.
Tu n' as qu' un ami ; qu' il n' y ait pour toi
qu' un homme au monde, et qu' un objet de
tes plus légères, de tes plus simples faveurs,
comme des plus grandes : ah ! Pour les moindres,
je donnerais encore mille vies. Je ne
t' ai jamais déguisé toute l' étendue de ma
faiblesse en fait de jalousie, parce que c' est
tel que je suis, et non pas meilleur que je
suis, que je veux être aimé ; je n' ai jamais
cherché à la vaincre, parce que je ne la
crois pas coupable, parce que je suis certain
qu' elle tient à ma tendresse. Me l' oserais-tu
reprocher ? Ne t' ai-je pas vue inquiète et jalouse,
toi, mon bien suprême ! Toi, ma vie !
Ne t' ai-je pas vue jalouse de l' amant le plus
tendre et le plus ardent qui fut jamais ? -il

est bien aisé d' annihiler un testament en en refaisant un autre, quand on le peut ; mais le peux-tu ? Et tarderas-tu un seul instant à assurer, par toutes les voies possibles, le sort de ton enfant ? Ah ! Tu l' aimes, sans doute, tu l' aimes. Tu l' as dit si bien et si

p92

tendrement, *que c' est le père qu' une amante aime dans son enfant* . Hélas ! Je l' avoue, ou si l' on veut, je m' en accuse ; il n' y avait pas la plus petite comparaison entre ce que je sentais pour mon pauvre fils, et ce que je sens pour ma Gabriel Sophie ; cependant je l' aimais, je l' aimais beaucoup ; mais à quelle distance il était de sa soeur ! Cela est inimaginable ; et comme il n' avait sûrement aucun tort envers moi, comme je le croyais vraiment *mien* , ce qui n' est sûrement pas vrai de celui qui a pensé le suivre, il faut bien que cette différence infinie provienne de la différence de mes sentimens pour les mères. Il est si doux de se voir reproduit par ce qu' on aime ! Il est si délicieux d' avoir doublé ce qu' on adore, outre le bonheur de sentir ses liens resserrés si étroitement, si indissolublement ! Quel amant ne serait pas enivré du plaisir de rechercher dans les traits de son enfant tous les vestiges de ceux de son amante ; de suivre dans cette ame naissante, les progrès du développement de celle qui a parlé à la sienne ?
Oui, chère Sophie, je te l' ai déja écrit cent fois, et ce n' est point une exagération de l' enthousiaste amour ; je t' aime infiniment davantage que je ne t' aimais. Il s' est passé quelque chose d' indéfinissable en moi, qui a centuplé ma tendresse, ou étendu les facultés du sentiment, puisqu' il me presse avec plus d' énergie. Puisses-tu, mon adorable

p93

épouse, éprouver le même effet ! Tu ne me le dis pas : hélas ! Peut-être n' oses-tu pas me le dire : peut-être aussi, pour rétablir quelqu' égalité entre nous, la nature a-t-elle voulu que je fusse plus sensible, comme tu étais plus aimable. Ce partage est juste, et

je ne m' en plains pas : c' est à moi d' adorer
sans mesure. Ah ! Je remplis bien mes devoirs
à cet égard.
Je t' ai promis de te parler des sentimens
que tu dois à tous les R, et de te donner
l' explication non amphibologique de mes intentions
sur ta conduite à leur égard : les
voici, bien entendu que je n' envisage la question
que relativement à moi. Je ne dis pas,
mon amie tendre, que tu puisses, au fond
de ton coeur pardonner les injures qu' on m' a
faites, les calomnies qu' on a répandues
contre moi, l' infamie que l' on a de divulguer
et d' altérer une lettre qui pouvait me faire
un tort irréparable, les attentats ourdis et
exécutés contre ma sûreté personnelle, et
sur-tout le funeste et insensé acharnement
avec lequel on nous a poursuivis. Mais que
veulent dire ces mots : *tu ne dois pas pardonner,*
tu ne dois pas oublier ; et voilà tout.
Tu ne peux recouvrer des sentimens d' estime
et d' amitié pour des gens capables de tels
procédés ; mais ces procédés, ne peux-tu pas
paroître les oublier ? Prends-garde que ce
n' est point de la dissimulation que je te conseille

ici (je n' en suis point capable, et je ne
voudrais pas que tu le fusses) mais c' est de
la prudence. Ne les servirais-tu pas trop à
leur gré, si par une sécheresse et une roideur
trop peu déguisées, tu leur donnais un
prétexte de te mettre dans l' impossibilité de te
réunir à moi ? Ce serait eux alors que tu
vengerais, et non pas nous. Autant tu dois
être inflexible sur les démarches qui te
conduiraient à manquer à toi-même, ou à tes
sermens, sur les discours ou les lettres d' où
l' on pourrait inférer que tu as démenti ton
amour, ou pris des engagemens contraires,
autant tu dois te montrer facile pour toutes
les complaisances qui ne tirent à aucune conséquence
pour ta conduite, ne sont point en
contradiction avec tes principes, ne compromettent
point ta passion, et n' ont trait
qu' à leurs caprices. De ce genre sont les formules
indifférentes, le ton plus ou moins
sec, les réticences qui ne font rien à nos
affaires, l' adresse à éviter de parler de moi ;
voilà les ménagemens que tu peux et que
tu dois te permettre. Je sens, mon adorable

amie, que tu es d' autant plus mal à ton aise
à cet égard, que tu ne peux me consulter ;
que tu connais ma fière véracité, sur-tout
dans le malheur ; et que ce sentiment
noble et impérieux est dans ton coeur comme
dans le mien. Mais enfin, mon amour unique,
nous n' avons qu' un but : c' est à ce but

p95

qu' il faut tendre constamment, et qu' il faut
parvenir, non par des moyens vils, qui ne
réussiraient pas, et nous laisseraient les remords
de nous être démentis ; mais par des
combinaisons de la prudence, une persévérante
activité et toute la souplesse que peut comporter
une passion exclusive et sacrée. Quand je
dis que des moyens vils ne nous réussiraient
pas, c' est qu' en effet, la pusillanimité n' a jamais
eu de succès, et ce qui se passe à notre égard
n' en est-il pas la preuve bien frappante ?
Qu' eussions-nous gagné à feindre d' obéir docilement
à la voix de nos persécuteurs, de renoncer
l' un à l' autre, etc. ? Tu serais de même
où tu es ; moi tout de même à V... nous
aurions récolté l' un et l' autre du mépris, et
le mépris détruit absolument l' intérêt que
l' infortune peut inspirer. Nous eussions su
ensuite, l' un et l' autre, par des langues
officieuses, notre lâche défection, et un ver
rongeur aurait déchiré notre sein. Au lieu
de cela, l' énergie de notre passion a touché.
On a daigné craindre de nous pousser au
désespoir, et on nous a accordé une grace,
peut-être sans exemple, au fond très-juste et
très-raisonnable, mais fort singulière aux
yeux du préjugé. Voilà ce qu' une conduite
vraie, noble et ferme nous a valu. La naïve
expression de notre tendresse a attendri ; la
politique la plus subtile n' eut rien opéré. Il est
vrai que ce n' est pas à un dévot que nous avons

p96

eu affaire. Il est vrai que ce n' est point à un
Ru, mais à un homme dont le coeur est
sûrement sensible, honnête, et fort au-dessus
du vulgaire, puisqu' il a saisi la justice
de l' amour qui nous unit, et l' excès où pourrait

nous porter la douleur : il est vrai que
l' agent intermédiaire, qui seul pouvait, et
rapporter notre affaire, et choyer nos desirs,
et les exaucer persévéremment, que le bon,
l' excellent ange s' est trouvé à l' unisson de
nos ames : mais aussi nous ne prétendons
point apprivoiser certains monstres ; nous savons
trop qu' ils sont indomptables. Il faut,
ou les éviter, ou en être déchirés. Je reviens
à ta mère, dont je n' étais pas loin. Il ne faut
ni la provoquer, ni l' irriter, ni la contrarier
pour le seul plaisir de la contrarier, conduite
qui n' est que trop naturelle, à raison de la
juste indignation que la sienne inspire ; il
faut la ménager, laisser assoupir sa haine,
et, quoi qu' il arrive, mettre jusqu' au bout les
procédés de notre côté. -je te quitte au moins
pour quelques heures, car je souffre, et ne
puis supporter la position où il me faut être
pour t' écrire. Je reprendrai la plume, pour
te rassurer tout-à-fait sur cette petite bouffée
de douleur (d' ailleurs je dois une pénitence
au *bon ange* , et j' écrirai au moins
deux pages encore). Hélas ! Toi dont les beaux
yeux devenaient si tristes, lorsque le moindre
mal attaquait ton Gabriel, lorsque seulement

tu me soupçonnais du moindre dérangement
de santé, tu es bien inquiète ! Ah ! L' amour
est trop ingénieux à se tourmenter. Mais ceux
qui sont incapables de le sentir, et nous
croient malheureux d' en éprouver les inquiétudes,
sont des gens à qui il manque un sens,
et qui en veulent juger par le rapport des
autres sens. Ce sont des aveugles, qui nient
l' éclat des roses, parce qu' ils en sentent à
tâton les épines, ou des hommes privés d' odorat,
qui disputent qu' elles répandent une
odeur suave. Adieu, pour cette fois, adieu
l' unique passion de mon coeur.
Gabriel.
J' ai dormi trois heures, pour la première
fois, depuis cinq jours. Je suis beaucoup
mieux. Je me trouve en verve ; il faut que
j' écrive ; n' est-il pas vrai, mon bon ange ? Et
une autre fois vous ne vous méprendrez plus.
Madame remarquera que ces trois heures de
sommeil ne retardent pas de trois secondes
le départ de ma lettre.
Je sais cent traits pareils à celui de Bruxelles :

j' en sais de cent fois pis, et je demandais
un jour pourquoi ce scélérat de Sades
était libre, cet autre scélérat de Ragny
heureux et presque libre à Pierre-Sise, tant
d' autres scélérats beaucoup trop bien traités ;
et moi... certes ce qu' osent tous les rois
indigne un homme qui est homme. Mais,
combien peu y en a-t-il ? Et que ne mérite

p98

pas notre lâcheté ? Les princes entendent
vanter tous les jours leur bienfaisance au-delà
même des limites du pays où leur despotisme
nécessite le mensonge ou le silence.
Graces à nos infâmes flatteries, tandis qu' ils
désolent d' immenses contrées, sur lesquelles
ils n' ont d' autres droits que les desirs de
l' ambition la plus effrénée qui fut jamais,
ils se croient peut-être de bonne foi acquittés
envers l' humanité, parce qu' ils ont fait deux
ou trois bonnes actions, qui ne leur ont rien
coûté que de vouloir, qui n' intéressent que
deux ou trois particuliers, qui font récrier
les courtisans, et excitent l' enthousiasme des
sots. Trahirons-nous toujours la vérité, pour
ceux-là même que nous n' avons aucun intérêt
à flatter ? Conspirerons-nous sans cesse
contre notre propre tranquillité et celle de
nos semblables ? Nous divinisons des actions
sur lesquelles l' être le plus ordinaire, l' ame
la plus vulgaire rougiraient de balancer, lorsque
l' éclat de la couronne leur donne de la
publicité, et nous gardons un lâche silence ! ...
que dis-je ? Le plus souvent nous
nous épuisons en éloges sur des forfaits qui
armeraient les tribunaux humains contre tous
autres que les princes. Il faut que nous ayons
une étrange idée de ce dont ils sont capables !
Cessons de confondre leurs devoirs et les
nôtres, et de réparer leur morale et la nôtre.
Ils ne sont pas faits pour se livrer à des détails
sur lesquels ils sont le plus souvent trompés,

p99

et dont ils ne s' occupent presque jamais
qu' au préjudice des lois et des juris-dictions
légales. Mais ils nous doivent sur-tout

l' exemple de la justice, qu' ils nous forcent
à respecter. Eh ! Qu' importe à l' humanité,
dévouée à souffrir presqu' également de
leurs erreurs et de leurs crimes, désolée par
leurs passions, leurs plaisirs, leurs fureurs,
leurs jeux, leurs caprices, leur union, leurs
querelles ; qu' importe à l' Europe partagée
entre quelques individus qui semblent s' être
faits des lois, des principes, des intérêts
séparés, et regarder la morale des autres humains
comme un préjugé qui ne mérite
que leur mépris ; qu' importe à l' Europe
que ses maîtres, dont le pouvoir s' accroît
chaque jour, et dont la considération est
cent fois plus redoutable que leurs guerres
les plus sanglantes, puisqu' elle n' annonce
que la paix terrible de la servitude ; puisque
désormais les traités décideront au gré des
fantaisies de cinq ou six despotes, de la liberté,
de la propriété, de la vie des hommes ; puisque
le pouvoir arbitraire montrera de toutes parts
un front menaçant, un rempart inexpugnable ;
que nous importe, dis-je, que l' orgueil
ou la pitié, les sensations du moment ou
les ruses de l' amour-propre arrachent à nos
princes des larmes stériles, des maximes
infructueuses, des dons intéressés ? Qu' importe
à ces malheureux pays, envahis par trois
brigands couronnés, que l' un ait des talens

sublimes, et balance, par l' admiration qu' ils
excitent dans l' imagination des humains,
l' indignation qu' inspirent ses vexations atroces
et ses funestes excès qui le condamnent à
une éternelle renommée ? Que l' autre, souillé
de crimes qui font frémir la nature, mette
à contribution tous les beaux esprits de son
siècle, pour écrire en phrases pompeuses,
ce qui ne fut jamais dans son coeur, ce que
démentent chaque jour son administration
et sa conduite ; que le troisième enfin, ambitieux,
insatiable, prince sans foi, ami perfide,
astutieux ennemi, sèche les larmes
d' une veuve ou d' un orphelin, s' occupe des
détails de police du ressort d' un commissaire
de quartier, tandis qu' au mépris des loix divines
et humaines, et contre ses vrais intérêts
il opprime des nations entières, il étend sur
ses sujets, et sur ses voisins, quand il le
peut, le sceptre de fer du plus inflexible

despotisme, il prend pour modèle un prince dont il n' aura jamais les talens, dont il n' imite que les violences ? Quelques bienfaits obscurs rachètent-ils tant de crimes ? Non, non, sans doute ; la haine des méchans, voilà la bonté des rois : la vigilance et l' intégrité, voilà leur bienfaisance ; l' économie, voilà leur libéralité ; le respect des hommes, l' observation irréfragable des lois naturelles et positives, voilà leur justice : quiconque dit autrement est un sot ou un lâche.

p101

Puisque ta très-riche personne reçoit le journal de Bouillon, je ne me tuerai plus à pénétrer les événemens politiques que tu sauras mieux que moi, et dont tu me feras plaisir de me dire les principaux. Je te prie seulement de ne pas croire que j' aie voulu dire, en nous félicitant du traité d' alliance avec les états-Unis d' Amérique, que je pense qu' il est de notre intérêt d' écraser l' Angleterre. Eh ! Non, non : l' intérêt n' est jamais qu' où est la justice. Je le disais, il y a 8 ans chez M De Monteynard, alors ministre, et si j' étais bien jeune. On politiquait à perte de vue sur les moyens de rétablir la balance de l' Europe ; car la plupart des politiques modernes sont comme Horace Walpoole, *les grands maîtres de la balance,* et je veux passer pour un sot, s' ils savent ce que veulent dire ces mots *la balance de l' Europe* .
Je dis bien modestement : *je connais un moyen sûr de brûler autant de vaisseaux aux anglais que nous en avons* . On me regarde, j' attends un instant, puis j' ajoute : *oui, un moyen infaillible, c' est de brûler les nôtres* .
Les uns me prirent pour un fou, les autres pour un persifleur, et peut-être aucun, si ce n' est un seul pour qui j' avais parlé, ne se douta que j' avais raison. Va, ma Sophie, les intérêts des nations sont indissolublement unis en dépit des sottises des hommes et de leurs efforts. Je n' ai pas envie de te faire ici un traité de politique ; mais place-toi bien

p102

dans l' esprit que tant que tu ne verras pas
l' Angleterre et la France liées par un traité
de commerce réciproque qui écarte tout sujet
de division, l' une des deux nations, et
peut-être toutes les deux seront mal gouvernées.
Il fallait soutenir les colonies américaines
pour forcer ces fiers et enthousiastes
bretons à renoncer à leurs délires ambitieux,
et c' est les sauver. Mais nous aussi, nous
avons besoin de prendre la voie du salut. Je ne
sais si nous y sommes : mais sois sûre,
indépendamment de tous les beaux dits des
empiriques politiques, que tout état où tu
ne verras pas opérer la libération des dettes
publiques, où l' on manoeuvrera des agiotages,
emprunts partiels, loteries, rentes, etc.,
et toutes autres ressources subalternes, qui
n' auront point ce grand objet et n' attaqueront
pas la maladie au coeur, à savoir la perception ;
que tout état enfin où des lois sacrées
et inviolables ne fermeront pas pour toujours
les caisses des emprunts, sera un état
mal administré. Ne conclus pas de ceci que je
ne croie et ne connaisse à M Neck de grands
talens ; mais j' ai peur que le panégiriste de
Colbert ne prenne l' édifice par le comble ou
la corniche ; cela est plus commode et plus
tentant ; mais ce n' est pas à beaucoup près
également sûr. -hélas ! Si nous étions à
Boston, tu serais maintenant à-peu-près
tranquille, moi utile et estimé, ma fille américaine,

p103

c' est-à-dire, née au milieu de la plus
respectable nation qui soit sur la terre : elle
aurait à présent un frère qui deviendrait un
petit héros, et je doute que la France m' eût
jamais revu ! -aucun de mes cahiers ne m' est
encore revenu, et c' est ce qui m' a fait me
douter de l' encre sympathique. Absolution
pour absolution, bon ange ! Encore ne sommes-nous
pas quittes, monsieur, car nous ne
sommes que tendres, et vous, vous êtes un
étourdi ; mais mes cahiers, monsieur, entendez-vous,
effacés ou non. -j' aime tes raisonnemens.
il serait dangereux de faire venir
un livre sans savoir d' où. et d' où viennent
les lettres et les paquets, je vous prie ? Bête,
bête, tant bête, toujours bête, à jamais bête,
jusqu' à ce que tu sois collée contre mon
coeur ; *bouillonne* tant que tu voudras et

laisse-moi en repos. -hélas ! Comment t' en
enverrai-je, de l' argent ? Mon sort est de
te coûter tout, et de ne pouvoir te dédommager
de rien. Pourquoi M Br a-t-il gardé
le tien ? A-t-il perdu avec nous ? Certes, je
veux que tu te fasses rendre au moins vingt-cinq
louis qui ont été mis en dépôt ; il me
semble qu' il s' en faudra au moins de 150,
que cela ne puisse le gêner. -la signora
Romellini est la fameuse baronne. L' autre
est la pauvre C M P L. -je ne sais pas
un mot de la prétendue *disposition* de mes
manchettes. Je sais que je suis infiniment

p104

plus avare qu' Harpagon de tout ce qui me
vient de toi ; que dans une occasion où
toi et moi mourrions de douleur, j' ai offert
une somme très-considérable à quelqu' un pour
quelque chose de très-simple, et n' ai pas voulu
lui donner ta bourse ; que tu m' avais promis
des manchettes que j' ai toujours attendues, et
que je les veux *subito* aussi bien que la tresse,
et *de' baci* dont tu ne me donnes plus depuis
je ne sais combien de mois. -qui est ce que
M De Tolignan, mort, lui, sa femme, ses
enfans, ses gens, etc., etc., de la petite
vérole dans une semaine, avait épousé à Dijon ?
Quel âge a M De Mo ? Sais-tu que la
petite bourbonne a épousé le marquis de St-Mêmes ?
Cela s' appelle un parti pour monsieur ;
mais gare les *adjoints* . -dors : au nom
de l' amour dors : et sur ma vie, ne travaille
pas à la lumière. Lève-toi avec le jour,
couche-toi avec les poules. -pourquoi tant de
cachets, pauvre comme tu es ? Fanfan, bonne,
garde donc quelque chose pour toi : c' est toujours
à quoi tu penses le moins. Comment entretiens-tu
la petite ? Je puis donner quelque
chose au moins ; c' est l' histoire d' acheter quelques
livres de moins, et je n' en veux que pour
les ouvrages que je te destine. Il est vrai que,
ne maniant jamais mon argent, les envois
et achats sont très-difficiles ; mais on s' arrange.
Parle clair, et point de cérémonies, je
te prie. -je n' entends rien à la *vesvrotte* . Si

p105

je le sais maintenant, ma foi, je l' ai encore
oublié. Pourquoi veux-tu que je me souvienne
de l' enfant ? Il y a plus de trois ans que je n' ai
assurément travaillé à aucun autre enfant que
Gabriel-Sophie. Si cependant je suis le parrain
de celui-là, et sur-tout si tu l' aimes, je
lui ferai du bien. Ne vois-tu pas bien que je
suis *pauvre fou* ? Certes, il m' en faut prendre
le chemin. Je croyais bonnement la *mythologie*
confisquée ; aussi l' ai-je suspendue, mais
tu n' y as rien perdu ; et tu verras par deux
envois postérieurs, que je n' ai pas cessé de
m' occuper pour toi. 1 un petit traité de
langue française assez complet ; 2 le premier
livre d' un *essai sur la littérature ancienne
et moderne, etc.* . Voilà ce que tu dois recevoir
quand le très-complaisant M B, que nous
accablons, aura eu le temps de le lire. Ce
dernier recueil t' épargnera la lecture de beaucoup
de volumes et sera intéressant : il avancera
à mesure que les livres dont j' ai besoin
me parviendront ; mais cela ne m' empêchera
pas de continuer la mythologie ; car j' ai de
la marge pour l' autre, tant ces matières me
sont familières, et tant je me trouve d' extraits
qu' il ne faut que rassembler. Au reste je suis
si pressé de te faire jouir, que je ne relis même
pas, et que je t' envoie presque des brouillons.
Comment as-tu trouvé le premier cahier
de l' Ovide ? -puisque tu feras si bien ta
cour de demander la fable allégorique, ne

pourrais-tu pas, sous le prétexte d' avoir tout
ce qu' a imprimé ce *grand homme* , lui escroquer
les mémoires de son académie ? Tu me
les enverrais sans regret, et l' on y trouve parmi
des forêts et des broussailles, deux ou trois
jolies fleurs. J' ai lu dans le supplément de
l' encyclopédie, au mot Lons-Le-Saunier :
" on a découvert en 1761, près de Lons-Le-Saunier,
une sorte de mine de bois fossille,
très-abondante. M De Ru, *savant* académicien
de Dijon, l' a examinée en naturaliste " .
Où diable l' auteur de cet article a-t-il pêché
que ton père, dont la tête ressemble tout au
plus au cahos d' Ovide, soit savant ? Je m' imaginais
qu' il se connaissait exclusivement
en pantoufles de la sultane favorite de l' empereur
de la Chine. Il est vrai que c' est un

certain M Courte-épée, professeur au collége de Dijon, qui a écrit ce bel éloge. Mais je ne crois pas M De R assez généreux pour gagner le suffrage même d' un cuistre de collége ; et comment peut-on mentir si effrontément *gratis* ? Fais-toi honneur du passage, et tu omettras, si tu veux, le commentaire. Je fais, vois-tu, tout ce qui est en moi pour plaire à tes honorés parens. - *la liberté de la presse* : ah ! Oui, vraiment t' y voilà. Eh ! Ne vois-tu pas que tous les visirs et demi-visirs, sultanes et soubrettes de sultanes, agioteurs titrés, valets décorés, voleurs protégés, monopoleurs privilégiés, etc. Et deux milliars

p107

d' etc. Croiraient ou diraient que le roi n' est plus roi, s' il voulait profiter des lumières publiques au lieu de les étouffer. Un certain Oenomaüs jeta, au milieu des prêtres qui expliquaient les oracles, un livre intitulé, *les fourbes découverts :* voilà à jamais le crime des philosophes. Or, je t' ai montré comment ces honnêtes gens de ministres et ces honnêtes gens de prêtres sont des charlatans de même espèce ; ainsi, mets-toi bien dans la tête que *le despotisme et le bon plaisir* sont les plus sains des régimes, parce qu' ils constituent la méthode la plus simple et la plus rapide de gouverner. Or, tu sens bien que le despotisme peut et doit toujours être équitable ; car les rois ont tous été, sont et seront tous les pères de leurs peuples, et leurs préposés furent, sont et seront infailliblement, et jusqu' à la consommation des siècles, d' honnêtes gens ; et ces nouveaux Argus ont eu, ont et auront assez d' yeux pour tout voir ; et aucun Mercure n' a pu, ne peut et ne pourra endormir ces yeux ; et il a existé, existe et existera une race d' hommes impassibles, infaillibles, parfaits, tout exprès pour servir un despote parfait ; et des générations angéliques succéderont à ces êtres angéliques. Tout cela est indubitable ; qu' avons-nous donc besoin de la liberté de la presse ? Pauvres imbécilles que nous sommes ! Laissons-nous mener ; il *n' est pas bon* que des esclaves y voient si clair.

p108

-ton *Velli* ne vaut rien, pas plus qu' aucun
autre ; j' en excepte cependant notre célèbre
et véridique de Thou. Lis son abrégé par M
Rémond De Saint-Albine ; mais il ne commence
qu' à Henri Ii. Achève-donc ton Velli
qui, avec les continuations, ne va que jusques
là. Je t' indiquerai, quand tu l' auras
fini, les mémoires particuliers qu' il faut lire.
-je ne regarde pas les *contes moraux* comme
un ouvrage au-dessus du genre frivole ; mais
c' est un joli ouvrage, et son auteur un homme
de mérite. -lis le bosquet d' éden de Milton.
Le reste est bien noyé d' extravagances. -en
effet, je te conseille de te plaindre des
dents du pauvre roquet, toi qui n' a jamais eu
l' esprit de te venger. ô Sophie ! Sophie !
Pourquoi ton sang coule-t-il quelquefois avec tant
de lenteur, quand le mien est un torrent de
feu... ? Mais crois-tu qu' en voilà assez. J' ai
pitié du pauvre ange, et je finis. *addio amore
unico di Gabriel.* je joins quelques vers,
puisque tu n' en reçois pas ; donne-moi donc de
bonnes nouvelles de ma fille. Je joins aussi
deux corrections pour le premier cahier de
la mythologie.
Voici selon moi une belle strophe d' une
ode assez médiocre sur la guerre présente,
par M Gilbert.
Vengez-nous : il est tems que ce voisin parjure
expie et son orgueil et ses longs attentats ; ... etc.

p109

Cette apostrophe ; *Dunkerque vous implore,
etc.* est très-belle.
l' amour prisonnier.
quand Vénus, par jalousie,
bannit Psyché de sa cour... etc.
Dis à G C, si tu le vois, ce que je ne crois
ni ne desire, et qu' il se lamente sur la perfidie
de la St B.
Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le
sot ;
l' honnête homme trompé s' éloigne et ne dit mot.
Lanoue, *coquette corrigée* .
Adresse à tes compagnes qui sont ou se
croient jolies, ces charmans vers de Desmahis :
avec moins d' art, plus de mystère,
profitez mieux des dons de plaire,... etc.

p110

Voici quelques petits vers qui ne te déplairont
pas.
Diane surprise par l' amour.
de Cupidon Diane évitait la poursuite... etc.
Puisque tu aimes à te moquer de ton sexe,
souviens-toi de cette très bonne plaisanterie
d' un buveur. Il rentre chez lui et s' écrie :
je n' avais qu' une femme, et j' étais malheureux ; ... etc.

p111

Je te félicite de ton *ouvrage* , de sa
quantité , de sa *dispense* ou non *dispense* ,
etc., etc., etc. Mais je t' en prie, ne brouille pas
trop les affaires de l' Europe, et quoi qu' il en soit,
ne travaille point à la lumière. Que ta patrie,
l' Europe, l' univers et la postérité, etc., etc.,
attendent. Je crois que la *république* de Pologne
te serait fort obligée de lui faire une
polonaise bien doublée contre le vent du nord
et les dents rapaces de ces trois loups enragés
appelés Catherine, Frédéric et Joseph.
Avises-y pour le bien de l' humanité et l' instruction
de *l' univers* . Puisque tu lis Milton,
je t' enverrai la fois prochaine quelques imitations
de ce poëte, par Racine le fils, et
Voltaire. Que veut dire cette manière de
phrase, ma fille se porte bien *en cet instant* ?
A-t-elle été malade ? Je n' aime pas plus qu' on
élude sa parole, que si l' on y manquait. -comment
rien effacé *à l' article de ma fille* .
Est-ce qu' il efface ce monsieur ? De Briare,
Sens, Montargis, Orléans, Nemours ; et
par-tout par-là, les lettres viennent en moins
de 24 heures ; de Conflans et banlieue en
deux heures ; que le diable emporte Dijon,
Viteaux, Salles, toutes les Bourgognes et
compagnie. Vous êtes une sotte, madame,

p112

je vous dis que vous êtes une sotte, une
laide, un monstre, une *Marie-Therèse* , et
plus du-tout Sophie-Gabriel jusqu' à ta première
lettre.
Je te fais mon compliment sur la conquête

du très-révérend père . Connais-tu beaucoup de miracles qui ne soient pas *prétendus et absurdes* ? Pour moi à qui on expliquait, à huit ans, que Dieu ne pouvait pas faire les contradictoires, par exemple un bâton qui n' eût qu' un bout, je demandai si un miracle n' était pas un bâton qui n' eût qu' un bout. Ma grand' mère ne me l' a jamais pardonné. Il est vrai que je ne dirais pas mieux aujourd' hui. Pourquoi donc ferais-je maigre ? Te moques-tu de moi ?
Sais-tu le nom des *lettres* symboliques de chaque monnaie ? C' est une partie intéressante de *l' art numismatique* .
Sur mon honneur, tu n' as pas un nez à lunettes : crois-moi, n' en porte pas, ou j' en mordrai bien la trace. éclaire-toi avec des lampes et de l' huile.
à Sophie.
Premier avril 1779.
Chère et tendre amante ! ô ma vie ! ô mon bien ! Que ta lettre respire bien tout ton amour ! Qu' elle est ingénue ! Qu' elle est brûlante !

p113

Que tu rends heureux ton Gabriel, et que tu en es adorée ! ô Sophie ! Que serais-tu pour moi si nous vivions ensemble, toi qui, loin de ton amant, es pour lui dans sa sombre solitude l' univers entier. ô ! Que ne puis-je à tes genoux répandre les douces larmes que le plaisir fait couler de mes yeux presqu' éteints ! Tu daignerais imprimer tes lèvres de rose sur la trace de ces pleurs amers qu' ils ont trop long-temps versés... et moi, je te dirais, mon amour : alors tu pleurerais et j' essuierais tes joues avec mes ardens baisers, et tu m' en laisserais prendre sans nombre de ces tendres baisers que moi seul dois cueillir : nous pleurerions ensemble sur notre bonheur, sur notre infortune passée, sur les bienfaits de ceux qui nous auraient sauvés et réunis. Nos larmes, et nos soupirs, et nos gémissemens, et nos ames se confondraient... illusions enchanteresses ! ô voeux impuissans de deux coeurs affamés et consumés d' amour ! ... dieux ! Qu' ils sont infortunés les amans qu' un amour malheureux, qu' une captivité terrible, et l' absence plus cruelle tourmentent et déchirent ! ... mais qu' ils seront heureux le jour qui les réunira, le jour

où l' amour les caressera d' un souffle favorable ! -pourquoi me grondes-tu, mon adorable amante ? Pourquoi me reproches-tu de négliger ma santé, dans le moment où je lui donne plus de soins que je n' ai jamais fait,

p114

et que je n' aurais même cru pouvoir faire de ma vie ? Elle est bien meilleure, je t' assure ; j' ai ajouté au régime que je me proposais le vin d' absinthe. Enfin je digère péniblement encore ; mais je digère, et si mes maudits yeux ne me tracassaient pas plus maintenant que mon estomac, je me croirais tout-à-fait exempt d' infirmités. Mais, ma Sophie, porte-toi bien, si tu veux que cet heureux retour soit durable. Tu me dis un mot sur ta poitrine qui m' effraie. Chère amie, dors je t' en conjure : force-toi à dormir : lutte contre l' insomnie : obstine-toi : repose-toi du moins, et ferme tes beaux yeux. Peux-tu redouter le lit où l' image de ton ami t' accompagne ? Ah ! Dis-moi, toi dont l' ame est si sensible, et les sensations physiques si tièdes ; toi dont le coeur a tant besoin d' un amant, et dont les sens s' en passent si bien ; dis-moi ce qui chasse le sommeil de ta paupière : laisse, laisse ton Gabriel, dévoré d' amour et de desirs, embrasser une ombre, et délirer, gémir et délirer encore : la nature en lui donnant ce sang impétueux qui bouillonne aux feux de l' amour, lui a rendu par une compensation salutaire et juste, ce tourment (peut-être le plus cruel de tous) moins funeste, et mes insomnies ne font guères mal qu' à mes yeux : les tiennes t' échaufferont le sang, te l' aigriront et te jetteront dans des maladies de langueur. Conserve-toi, ô mon épouse, ô

p115

ma vie ! Rends-moi mon amante belle et tendre : rends à ta fille la meilleure des mères, et ne sème pas sur les dernières années de ta jeunesse éprouvée déja par tant de maux de l' ame, les pointes acérées et chaque jour plus pénétrantes des douleurs du corps. C' est à ton âge que les affections de la poitrine sont

dangereuses ; c' est précisément à ton âge :
mais je n' ai rien à craindre de ta conformation :
suis un régime rafraîchissant ; bois du
lait, dors, ne passe point de nuits, pas même
pour me répondre ; ne te brûle ni au feu, ni
par le feu, et j' espère que tu ne te ressentiras
plus de rien.
Je l' ai vu cet homme que j' aime, et qu' il faut
bien que tu aimes aussi, quoiqu' il soit aimable
et bien fait, et quoiqu' il m' ait grondé
très-vertement hier au sujet de la sympathie,
me menaçant d' être désormais un *diable* , oui
en toutes lettres un *diable* . Enfin je l' ai vu,
tenu, touché et manié ; et je t' assure qu' il
n' est pas aussi fort ange qu' il ne soit aussi
homme, et qu' il ne pense, sente, parle et s' exprime
en homme. C' est même une chose curieuse
à observer que la lutte de la discrétion
qu' exige sa place et celle de son ame *picarde* ,
c' est-à-dire franche, qui voudrait s' élargir
pour répondre aux épanchemens d' un infortuné.
ô vous que la nature a fait bon, pourquoi
rougiriez-vous d' être sensible ? Pourquoi
réprimez-vous les agitations ? Hélas ! Ne
prouvent-elles

p116

pas assez que nous sommes créés
sensibles, ces larmes que nous a données la
nature, ces larmes qui annoncent le soulagement
d' une ame qui échappe au poison mortel
de la douleur, ou cette émotion de pitié qui,
malgré nous-mêmes, nous donne meilleure
opinion de notre coeur, et porte une certaine
volupté jusques dans les sensations tristes.
Quoi ! Ces pleurs qui viennent au secours de
cette ame resserrée, flétrie, navrée par le
désespoir, et donnent une libre issue au sentiment
qui nous allait étouffer, ces pleurs ne
sont-ils donc pas d' un grand prix ? Et ceux
qu' on mêle aux larmes de son ami malheureux,
n' ont-ils pas une douceur exquise ? ...
mais la vue de ce criminel fait aussi verser
des larmes... je le sais bien : eh bien ! La nature
qui nous force à pleurer à l' aspect de
l' infortune, quelle qu' en soit la cause, n' en
est pas moins une tendre et bonne et sage
mère. L' homme serait un loup pour l' homme,
si cet instinct involontaire de pitié ne le
distinguait pas des animaux stupides et féroces ;
et cette inestimable faculté de s' attendrir

nous rend seuls capables de commercer avec
nos semblables, en nous inspirant, presqu' à
notre insu, cette bienveillance mutuelle qui
nous avertit d' avoir recours à nos semblables,
et d' être toujours prêts à les secourir. -chère
amie, ce monsieur (que je bouderais si j' osais)
dit *que je brûle quelquefois le papier* ; et

p117

je t' assure qu' il n' a pas le sens commun ; car
tout au plus l' ai-je roussi ; (et certes ce sera
la dernière fois). Mais quant à la prétendue
chaleur de mon stile, je n' y crois pas : sa tiédeur,
son insuffisance indigne quelquefois
mon ame ; mais sur-tout mon amour. Eh ! Je
ne puis peindre ma reconnaissance pour ceux
qui nous obligent. Combien donc faiblement
ne dois-je pas balbutier ce que je sens pour toi ?
Je te dirai que ce monsieur (car de tout
aujourd' hui je ne l' appelerai pas autrement)
voulant absolument avoir oublié où est
Gabriel-Sophie (qu' il s' est donné les airs
d' appeler *ma petite* , sur quoi je l' ai
vigoureusement relevé ; car sur mon honneur, je la
crois ma fille) ce monsieur, dis-je, perdant la
mémoire, j' ai eu *la bonté* de la lui rafraîchir et
de lui apprendre ce qu' il prétendait ne pas
savoir ; mais ce qu' il savait, c' est que ce
cher enfant vient à merveille et se porte
de même ; et moi je te le dis de même, et
en vérité je le sens de même. Voilà tout ;
mais tout ce je puis te dire de notre conversation,
dont tu sauras seulement et en général
que tu dois être contente et reconnaissante,
beaucoup plus que du sombre billet
de six lignes que je trouvai hier à la place de
l' enveloppe des métamorphoses ; et moi qui
ne suis pas fin, et qui avais une lettre toute
prête pour lui, je lui expédiai sur-le-champ
la couverture du *lecteur y mettra le titre* ,

p118

une promesse d' *honneur* de ne plus écrire en
caractères invisibles, un billet pour te prier
d' observer religieusement cet engagement
que j' ai pris pour toi et pour moi : je suis
trompé, ou ce procédé droit et honnête doit

lui rendre de la sécurité. Au reste, je lui proteste que je savais tout ce qui était dans cette couverture ; sauf le nom de Madame De Villier, la jeune, qui m' importe assez peu, et celui de l' oncle de M L N que je n' ai jamais pu déchiffrer. Qu' il ne craigne donc point pour *notre tranquillité* , et qu' il recouvre la sienne. Il faut que je t' ajoute que ce monsieur, qui a autant d' honnêteté, mais beaucoup plus d' esprit que ses compatriotes, à supposer que le pays qui a produit Gresset puisse passer pour un pays stérile en gens d' esprit ; il faut que tu saches, dis-je, que ce monsieur me dit une grosse *bêtise* que je vais relever ici. Je dis *bêtise* ; car si c' était du persiflage cela serait trop cruel, et assurément il n' en avait pas le ton... mais que t' a-t-il donc dit, Gabriel ? -ce qu' il m' a dit, Sophie ? Il m' a remercié... de quoi ? Ma foi je n' en sais rien, à moins que ce ne soit du bien qu' il m' a fait et me fait ; et cela du moins aurait le sens commun ; car un service est un acte de bienveillance qui parmi les honnêtes gens donne de la joie à celui qui en est l' objet, et à celui qui l' exerce. Mais ce n' est pas là ce qu' il a voulu dire...

p119

il a parlé de *procédés* . Qu' est-ce que mes procédés, à moi qui suis à-peu-près forcé de dire à lui comme à M L N. *je ne pourrai jamais m' acquitter, mais au moins je ne cesserai de publier que je suis dans l' impossibilité de m' acquitter envers vous.* à force d' y avoir rêvé, j' ai trouvé qu' il était apparemment question de mes formules de lettres, et cela me rappelle un mot très-double de M De Ro qui me tendant un piége, s' attira cette réponse : *monsieur, la reconnaissance égale tout ; ou plutôt elle donne la supériorité à celui qui oblige.* quoi ! M' aurait-on donc fait l' injure de croire que j' apprécie les hommes par leur *autour* ? Imaginerait-on que je suis humble au point de m' estimer assez peu pour penser au mien ? Ma Sophie, permets-moi de citer ici ce beau passage d' un ancien que tu ne connais pas et que tu estimeras encore dans cette faible prose. " superbe descendant d' énée, dit Juvénal, n' est-ce pas la force qui distingue les animaux ? Nous vantons un cheval, parce qu' il est rapide et plein de feu ;

parce que le cirque retentit souvent du bruit
de ses victoires. Sans égard aux pâturages
qui le nourrissent, nous accordons la noblesse
à celui dont la course brillante fait
voler sur l' arène le premier tourbillon de
poussière ; mais nous envoyons au marché la
postérité de Corithe et d' Hirpin, quand elle
cesse de remporter la palme. En dépit des

p120

ombres mémorables de leurs ancêtres, ces
lâches rejetons passent à vil prix, sous le
joug d' un nouveau maître, et leur cou décharné
traîne un chariot ou fait tourner la
meule. Si tu veux jouir d' une considération
personnelle, montre-nous des vertus que
nous puissions transcrire à la suite des titres
honorables que nous donnâmes et donnons
encore à ceux à qui tu dois toute ton existence. "
voilà ma profession de foi, à quoi
j' ajoute qu' il serait un lâche, celui qui ne se
croyant pas trop grand pour recevoir des services
d' un homme, se croirait trop élevé
pour ne pas le regarder tout au moins comme
son égal... mais cessons cette petite vengeance
que je me réservais à placer dans ta
lettre, ne croyant pas convenable de l' adresser
directement, et parlons d' autre chose ;
mais aime mon bon ange... je voulais dire,
monsieur le diable.
Ma Sophie, tu es toute aimable, toute
charmante, toute adorée, toute maîtresse
de tout ; mais vois-tu bien, tu serais-là, je
verrais et ce doux souris qui m' enivre d' amour,
et ce tendre regard qui appelle mes
baisers ; tu m' en offrirais sans compte et sans
mesure, tu me prodiguerais tous les dons
de ta tendresse, que je dirais *non, non : je
veux, je veux* : composons, ma belle, tu n' as
que faire de cent écus ; eh bien ! Tu n' auras
pas cent écus ; mais le seul moyen de n' avoir

p121

pas cent écus, c' est de me demander des
écus. Il t' avait deviné ce *diable* , car il me
disait : *mais, monsieur, cela la satisfait...*
mais, monsieur, cela ne me satisfait pas

moi, et j' aime à me satisfaire... eh dieux !
Dieux ! Je n' ai jamais fait de sacrifice à cette
amante qui m' a tout sacrifié ; et si nous comptions,
si nous étions d' humeur à compter ensemble,
je lui devrais plus de mille louis.
Somme tout, promets-moi, jure-moi de demander
de l' argent, et demandes-en, et que
ce ne soit pas une dérision ; et je ne dis plus
mot ; et je ne fixe point de somme. Quand
je dis, demandes-en : écoute-moi. Voici ce
que M B (car je veux que le diable m' emporte
si de tout aujourd' hui, je l' appelle
bon ange) a daigné arranger avec moi. Je
tâcherai de me faire payer soit en livres, soit
autrement de ce que M De R me redoit.
Ma pension tombe en juin (le 7), elle se
paie par quartiers de trois mois (150 livres
chaque quartier). M B a dit à M De R que
de nouvelles circonstances me mettaient dans
la nécessité d' attribuer une partie de ma pension
à l' entretien de ma fille, et qu' en conséquence,
mon argent resterait désormais dans
ses bureaux. C' est une nouvelle obligation
que nous lui avons de se charger de ce tracas.
à partir du 7 juin, tire donc sur M Boucher
jusqu' à la concurrence de ce que tu auras besoin
de défalquer de mon quartier de 150 liv

p122

c' est-à-dire, prie M B de t' envoyer tant.
Voilà ce que je veux, voilà ce qui est
irrévocablement décidé. Boude-moi, gronde-moi,
mange-moi, bats-moi, tu en passeras
par-là ou tu abjureras ton titre d' épouse,
c' est-à-dire, à ce que prétend l' *ami des
hommes* , l' équivalent de *très-humble et
très-obéissante* servante.
Ce que tu proposes aux Vadh est fort
bien ; ce que tu veux pour ta fille est fort bien,
quoiqu' il me soit dur de lui voir ce nom :
mais si tu avais vu mes premières lettres,
tu saurais qu' après bien des réflexions, c' était
mon avis ; et puisque c' est celui de M Lenoir,
il n' y a pas à balancer. Je ne t' ai jamais dit
que je regardasse le décret comme une bagatelle.
En lui-même, il l' est ; par le tapage
qu' en fait mon père, il ne l' est pas, ce qui
n' empêche point que moi personnellement,
n' aie d' autre raison de vouloir couper court
à tous ces procès, que, 1 ton intérêt et celui
de ta fille, qui est d' étouffer cette affaire ;

2 l' envie que j' ai d' être désormais paisible,
et désoccupé de toute autre chose que de
mon amour et de ma reconnaissance. On me
disait, il n' y a pas long-tems, que j' étais
fait pour jouer un rôle. Oui, j' ai été fait pour
cela, et certes je le sais mieux qu' eux, qui
ne connaissent de moi que la raboteuse surface
d' un jeune homme long-tems fougueux,
et aujourd' hui cabré par l' infortune. Mais ils

p123

n' ont pas voulu de moi quand j' ai voulu
d' eux ; eh bien ! Qu' ils aillent au diable. Je ne
vivrai désormais, si toutefois je reviens à la
vie, que pour mon amie, mes bienfaiteurs
et moi... ta patrie ! ... il n' en est point
dans un pays esclave. Ta réputation ! ... je
m' en moque et dis avec La Fontaine :
c' est assez, jouissons...
hâte-toi, mon ami, tu n' as pas tant à vivre ;
je te rebats ce mot ; car il vaut tout un livre.
Jouis... je le ferai... mais quand donc ? Dès
demain...
eh ! Mon ami, la mort peut te prendre en chemin...
jouis dès aujourd' hui, etc...
j' ai vingt-neuf ans et ma tête grisonne :
on vit long-temps avec une mauvaise santé :
je ne l' ignore pas ; mais cependant, il est
très-probable que j' ai déja franchi la moitié
de ma carrière ; je ne perdrai pas l' autre en
de frivoles vengeances ; mais je n' en dirai
pas moins toujours, qu' il est faux qu' on puisse
condamner à une peine capitale, un homme
qu' une femme est venu chercher ; que les
femmes mariées sont chargées de leur propre
garde ; que je ne saurais passer pour ton
séducteur aux yeux des lois ; que le rapt ne
saurait être prouvé ; qu' un jugement par contumace
ou rien, c' est la même chose, et que
je puis toujours crier *ma liberté ou mon procès* ,
et que ce procès, fût-il perdu, moi condamné,
etc. Etc. Et tout ce qu' on voudra,
excepté mon cou coupé, parce que je n' y

p124

connais pas grand remède, et que tu aimes
mon cou, je m' en moquerais encore, sans

mon tyran de père, le délit n' étant point infâme,
et la lettre de grace étant par conséquent
très-sollicitable, même par l' homme
le plus scrupuleux. Somme tout : il est impossible
de prouver que je t' aie enlevée, parce
que je ne t' ai point enlevée. Je n' étais point
en France quand tu en es partie (il est vrai
que ceci ressemble peu à mon argument de
nouvelle année ; mais enfin cela est exact)
tu as escaladé seule les murs de ton jardin ;
tu es sortie seule de chez toi ; tu es venue me
trouver dans le pays étranger. Devais-je te
ramener chez toi, ou te renvoyer à ton mari ?
Nous avons habité la même maison... oui
comme deux amis... nous avons occupé le
même lit... qui le prouvera ? Et quand on le
prouverait (prends garde que je ne parle ici
que de moi) qu' en concluera-t-on ? J' ai en
vérité couché avec quelques centaines d' autres,
et on ne m' a pas coupé le cou quelques
centaines de fois. Que diable voudrait-on
donc me rabacher ? Je suis condamné. Eh !
Vraiment je le crois, on ne me laisse pas me
défendre ; mais si je prouvais que toute la
procédure porte sur une lettre supposée ou
du moins dont on n' a pas l' original ; si je
constatais que plusieurs témoins ont été
subornés (ce que tu n' ignores pas ;) que presque
tous mes premiers juges sont les stipendiés

de ma partie, et que la plupart des honnêtes
gens se sont abstenus ; que l' on a fait la leçon
et donné de l' argent au maçon, à ce maudit
et unique témoin qu' il a mis sur nos traces ;
que M De Valdh a eu, en pleine campagne,
une conférence de trois heures avec lui ;
qu' il portait dans sa poche, en allant déposer,
sa déclaration écrite ; qu' il avait un engagement
signé de M De Mon, qu' il ne serait
point compromis quelque chose qu' il arrivât,
quoique ce soit précisément celui qui
t' a amenée : (tu sais que nous pouvons prouver
tout cela par la bolle) il s' agit de savoir
si tous ces faits ne changeraient pas quelque
chose à la procédure. Mais encore une
fois, tu fais très-bien de travailler à l' anéantir ;
et il faut y sacrifier tout *hors l' honneur* .
-je ne sais pas un mot de ce qui s' est passé
depuis ma détention jusqu' en juin et même
en juillet 1778 ; mais je ne doute point que le

duc de la Vau n' ait eu de la peine à se faire
payer. -ton cachet est charmant, et tout ce
que tu dis, tout ce que tu fais, tout ce que tu
penses, tout ce que tu projettes est le bonheur
de ton ami. Excepte de tes chef-d' oeuvres
ta tresse qui va en loques ; c' est-à-dire
qu' elle n' est pas rompue ; mais tous les cheveux
se lèvent. -je ne sais pas ce que c' est
que le père du secrétaire de Madame De Ch.
Est-ce Chanvan ? Est-ce Changey ? Si c' est
l' homme qui avait commencé à écrire pour

p126

moi à Dijon, donne douze livres et douze
livres que je donnerai ; mais je t' avertis qu' il
est demandeur. Si ce n' est pas lui, donne
toujours, puisque tu en as envie, et que ta
volonté ne peut être que louable et honnête ;
mais explique moi cette énigme. La petite
de Changey est-elle mariée ? La mère devrait
bien me servir, dans le temps, par sa fille
dont le prince De Conti est toujours
très-amoureux. -eh quoi ! Ma Sophie, me parleras-tu
toujours de mes lettres et jamais des
tiennes ? Ou plutôt calomnieras-tu toujours
celles-ci ? Ce charme invisible, ce je ne sais
quoi qui manque si souvent à la belle, et qui
quelquefois pare la laide ; cette grace naturelle
qui nous touche d' autant plus qu' elle
nous surprend d' avantage, et qu' elle semble
tenir à des qualités intérieures, plutôt qu' aux
dons extérieurs, eh bien ma Sophie ! C' est le
caractère de ton stile comme celui de ta personne.
La physionomie de ma Sophie-Gabriel
promet beaucoup d' esprit ; mais sa modestie
l' enveloppe si bien ! Il ne se montre que lorsque
l' ame ou l' imagination sont émues : alors
il ne coûte rien : il n' a point d' apprêt : il est
trouvé et non recherché, et son effet est mille
fois plus agréable : il est mille fois plus saillant,
et semble ne s' être caché que pour paraître.
ô que ce talisman magique qu' Homère
a sans doute voulu peindre en décrivant
le ceste de Vénus, qu' il embellit mon amante !

p127

Combien elle devient plus jolie et de bien

plus de manières qu' on ne le soupçonnait ! Les graces naissent à chacun de ses mots et de ses regards. La naïveté de son esprit en pare la finesse, et cet art de plaire si délicieux, quand il n' est pas l' enfant et le complice de la vanité, lui donne ce charme qu' elle ne soupçonne pas, qu' elle ne cherche pas, et qui, par un pouvoir invisible, attire le coeur et commande l' amour. Voilà Sophie et voilà ses lettres. Son stile n' est jamais paré, mais il est toujours celui qui convient à la chose qu' elle dit, parce qu' elle a toujours senti ce qu' elle dit. Delà le mot propre et l' inimitable délicatesse, et l' énergique simplicité qui va au coeur, et le fait palpiter de joie, de volupté et de tendresse. Delà encore ce nouveau prix que la réflexion me découvre dans tout ce que tu écris, lorsque mes premiers transports sont amortis, et mon jugement revenu ; car ce mérite si rare de la simplicité éloquente, de l' esprit du sentiment nud et pur ne lui échappe pas ; ainsi tu fais le charme et tu le prolonges : ainsi tu serais une amie aussi précieuse qu' une adorable amante ; ainsi tu me serais toujours chère et bien plus chère que ne l' est ma vie, quand tu ne voudrais être que ma soeur... ah Sophie, Sophie ! Reste pourtant mon épouse : pourrais-tu jamais renoncer au doux nom d' amante ? ... Sophie rappelle-toi ce jour de bonheur et de gloire

où Gabriel te disait : *oserai-je être heureux ? ...* tu ne répondais pas, et il te pressait contre son sein... *Sophie, oserai-je être heureux ? ... tiendras-tu les promesses de l' amour,* dis-tu... et j' étais ton époux lorsque nous recouvrâmes l' usage de la voix... ah Sophie ! J' ai tenu ces promesses sacrées, et l' ardeur dont brûle Gabriel durera autant que sa vie. -explique-moi si c' est de la mauvaise mère que ce mousquetaire est l' amant ; et si Mlle De La Ri est sa fille. -j' aime tout-à-fait Madame De Vi sans la connaître ; mais assurément, je puis aimer sur parole ce que tu aimes. Je te recommande celle qui te sert. Je soupçonne son coeur fort au-dessus de son état. -je suis bien-aise que tu sois contente des bagatelles que je t' envoie ; il y a des morceaux qui ne me donnent que la peine de choisir, d' extraire et de refondre ; mais c' est te

rendre un service, et l' *essai sur la littérature* , etc. Sera un recueil utile où je n' aurai guères d' autre mérite que d' avoir beaucoup et bien lu. Je t' en ai envoyé la suite qui t' amusera davantage que le premier livre, et le traité sur l' inoculation qui te suffit et au-delà pour te décider ; mais il faut maintenant attendre que ta fille ait trois ans. -je crois que M Bou, plus sévère que moi, fait rendre gorge à Bru, et lui paraîtra un diable. J' ai redemandé ta bague parce qu' elle m' est un trésor précieux, et mon épée, parce qu' il ne

p129

lui convient pas de la porter. Mais M B (vous voyez bien, monsieur, que vous êtes *monsieur* à-peu-près tout court) veut avoir de l' argent. Il est vrai que comme il est bon jusques dans son austérité, il n' a rien dit à M Lenoir, et s' est contenté de parler ferme à Bru, qui, comme tu crois, ne sait que lui obéir. -F n' est point et ne sera point perdu. La sagesse de M B et la bonté de M Lenoir l' ont sauvé. Sous une autre administration il étoit en péril. Au reste nous n' avons point, ou du moins nous n' avons que peu de reproches à lui faire. -j' ai dit à M B le résumé de la trahison de Provence : je dis le résumé, parce que tu sens bien que les détails eussent été beaucoup trop longs, et que j' avais beaucoup d' autres choses à lui dire. Je ne serai probablement pas à même de long-temps de rien entreprendre de ce côté ; mais je renonce moins que jamais à mon projet que d' ailleurs je n' exécuterai pas à l' aventure. -quelles idées singulières a cet homme ? -tu auras beau dire, ma Sophie, je vois sur mon *almanach du cabinet* un gros, et lourd et rustique Jérôme, le 30 septembre, et point du tout cette jolie et gracieuse et svelte Sophie, qu' apparamment vous fêtâmes à Roterdam avec assez de ferveur pour qu' elle ne me fit pas la moue. C' est ce même *almanach* qui t' a valu le 24 une lettre ; ainsi je te conseille de n' en point dire de mal. Hélas ! Ma bonne Sophie,

p130

je ne suis point galant, comment le serais-je ?
Je suis amoureux ; il faut bien de la liberté
d' esprit pour pratiquer l' art de la galanterie,
et un homme rempli d' une grande passion
doit paraître bien peu aimable à quiconque
ne l' aime pas. Cependant je tâcherai de faire
sourire cette Sophie de septembre, puisque
tu juges à propos de la canoniser. Est-ce une
vierge, ou une martyre, ma bonne ? Tâche
un peu qu' elle conjure *monsieur le diable* , et
que par son intercession, ou ses exorcismes,
il redevienne le bon ange. Je conviens bien
que si, comme on peut le nier, accorder à
quelqu' un plus qu' il ne peut exiger, est générosité,
on se montre infiniment généreux
envers nous si esclaves, si disetteux, si
infortunés. ô vertu sublime ! Qui élève l' homme
au-dessus de lui-même, puisque la nature ne
lui prescrit que la justice ! Vertu plus noble
qu' aucune autre, aussi utile que la bienfaisance,
aussi tendre que la pitié, et qui réunit
ainsi en elle seule le dernier degré de perfection
de la moralité, de la perfectibilité humaine,
vous êtes, après l' amour, l' idole de
mon coeur ! Mais l' art d' être généreux, peut-être
aussi rare que la générosité, y ajoute
infiniment : cet art, M B le possède parfaitement,
et c' est à cause de cela que je lui
répète que j' aimerais mieux être battu que
menacé. -tu te sers de lampe depuis que je
te l' ai recommandé ; eh bien ! Depuis le 6 novembre

que M Demours m' a ordonné de ne
m' éclairer qu' avec de l' huile, M De R m' a
promis chaque jour une lampe. Il m' a dit
depuis qu' il en avait commandé une, comme
si l' on n' en trouvait pas cent mille à Paris.
Enfin il y aura mardi cinq mois que j' en demande
une, et je ne l' ai, ni ne l' aurai. Je te
permets de haïr M Cer ; il est en tout temps
très-méprisable et très-haïssable ; il n' a point
vu ta dernière lettre et n' en verra plus désormais ;
car M B a et aura la bonté de cacheter.
Cela lui a fait faire une lippe de six
pieds, et me valut une scène hier après diner,
sous un autre prétexte ; cela se termina fort
bien. D' ailleurs tout ce que certaines gens
disent l' après-diner est sans conséquence.
-il est impossible que je sois à la Bast et je
n' y pense plus ; M B m' a parlé sur cela avec

toute sorte de raison et de bonté. J' ai entièrement déféré à ses conseils : il n' est ni dans mon caractère, ni dans mes principes de rabacher ; et on me ferait justice sur les griefs essentiels. Au reste la nourriture est bonne maintenant, et même mieux qu' à toute force je ne pourrais l' exiger. -c' est à *monsieur le diable* qu' il faut parler de la dimension des paquets. J' avais quelque crédit auprès du bon ange, mais je ne m' y frotterai pas maintenant ; je n' entends rien à négocier avec les puissances infernales ; ce qui me pique, c' est que sa mine est très-douce, et de plus qu' il a une

p132

très-aimable et très-estimable dame pour femme, qui ne voudrait pas, pour rien au monde, lui donner la coîfure des diables. Pourquoi donc ambitionne-t-il ce titre ? Mais aussi c' est ta faute : *il serait forcé de devenir diable ;* ainsi tu violes ses intentions et sa pudeur. Je te dirai toutefois que, soit envie de me faire parvenir au plutôt ta lettre, soit (ce qui serait plus diabolique) desir que je reçusse plutôt sa mercuriale, il m' envoya ce paquet avec une diligence que, sans son billet, j' aurais trouvé charmante... à tout prendre, je crois qu' il pourrait lui rester encore quelque reste de la bonté céleste. Tente cet exorcisme, je t' en prie. J' ai demandé à M B l' estampe qui a servi de modèle au dessin qu' il a bien voulu te faire parvenir. -tes projets sur l' enfance de la petite me font grand plaisir ; mais prends bien garde qu' on ne l' élève pas monastiquement. Je t' en demande pardon ; mais j' ai vu sortir bien peu de bons sujets des couvens. Au reste, je ne mets presque pas en doute qu' avec l' intercession de M Lenoir, tu n' obtiennes, même de Madame R, de l' avoir dès l' âge de trois ans. Je ne vois pas à cela le plus petit inconvénient, d' autant qu' elle peut être avec toi, c' est-à-dire dans le même couvent, sans être à toi. -je t' ai dit que j' exigeais, et non pas que je te demandais que tu fisses ton histoire. La manière dont je l' ai traitée, (en dialogue) jette assez d' intérêt et

p133

de vie dans le récit ; mais exclut beaucoup
de détails. Sans entrer dans de nouvelles discussions
sur ton style, l' unique raison que tu
aies de te refuser à ma prière, c' est ta paresse ;
et je ne la reçois point. Je veux absolument
que tu écrives tout ; mais je dis tout, dans le
plus grand détail. Songe que tu ne travailles
que pour moi, c' est-à-dire, pour toi ; qu' il
n' est point question ici de littérature ni
d' amour-propre, mais de sentiment ; que tu n' as
qu' à laisser courir ta plume au gré de ton
coeur ; qu' enfin je me suis fait de cette idée
un plaisir délicieux ; qu' ainsi tu dois la réaliser ;
et que si tu le veux, ce manuscrit ne
sortira de tes mains, que pour passer immédiatement
dans les miennes. Ah ! Ma Sophie,
pourquoi voudrais-tu m' empêcher de voir tracés
de ta main, les monumens de nos amours ?
Ce sera le charme de ma vie, la consolation
de mes maux, et leur plus digne prix, après
le bonheur de me réunir à toi. Ne me résiste
plus, ou je croirai que tu rougis de m' avoir
tant aimé.
Et moi je te déclare que j' aimerais mieux
t' avoir poignardée, que de te trouver infidelle ;
ou, pour rentrer dans la question que
je t' ai proposée, qu' Orosmane me paraît
moins malheureux lorsqu' il apprend que
Zaïre, qui vient de périr de sa main, est
innocente, qu' il ne l' était au moment où
il se croyait trahi par elle. Un seul mot va

te faire sentir que j' ai raison : il sait bien,
cet Orosmane, s' il est amant, s' il n' est pas
un lâche, qu' il ne survivra point à celle qu' il
vient de sacrifier : le remords qu' il ressent
pour avoir tué sa maîtresse innocente, va
donc finir avec lui ; mais cette horrible idée
de la trahison de Zaïre, ce tourment insupportable
qui a guidé sa main armée dans le
sein de sa maîtresse, ont disparu. Peux-tu douter
qu' il est moins malheureux ? *j' étais aimé,*
se dit-il : dieux ! Qu' il est soulagé ! Il l' est
d' autant plus, qu' il ne met pas même en question
s' il va s' immoler sur le corps sanglant
de son amante. Il ne raisonne pas : il sent ;
s' il raisonnait, il serait tout entier à ses
remords ; mais il est passionné, et l' idée si
douce de l' innocence de ce qu' il aime, compense

fort au-delà celle de l' avoir tuée, car
elle va être vengée. Orosmane va mourir :
le tourment de sa perte est prêt à finir ; et
si celui de sa perfidie s' y fût joint, l' aspect
de sa mort ne l' eût point soulagé : il eût fini
dans les convulsions du désespoir... mais
c' est dans la seconde situation qu' Orosmane
se tue... il se tue lui-même, dis-tu... il
a fait bien plus auparavant, il a tué Zaïre.
Orosmane, forcé à vivre après son crime, eût
été plus à plaindre sans doute : mais il fut
aimé ; il le sait ; il meurt : Orosmane n' est
point malheureux... enfin, ma Sophie,
s' il te reste le moindre attachement à ton

opinion, je n' ai plus qu' une question à te
faire, et je souscris à ta réponse... mon
amante ne vit plus... ce mot est affreux, sans
doute ! Elle vit ; mais ce n' est plus pour moi !
Elle vit ; mais c' est pour un autre ! Compare
et juge. -la fin de ta lettre est délicieuse,
et m' a d' autant plus touché, que j' ai eu toutes
les mêmes idées, ou si tu veux, fait les
mêmes rêves ; tant il est vrai que Sophie est
l' ame de mon ame ; tant je compte sur mon
amante, et sur tout ce qu' elle peut oser et
sacrifier pour moi. Au reste, garde-toi en aucun
tems, de te faire mettre à Vincennes ;
tu serais sur la même paille que moi, tu y
serais cent ans, que cent ans tu ignorerais
mon existence, si tu ne la savais pas d' ailleurs...
pour un domestique, ô oui, je
n' en refuserais pas un de ta main, si on me
le donnait ; mais les diables sont bien malins,
et se connaissent en sexe on ne saurait mieux.
Il faudrait donc s' entendre avec eux, ou y
renoncer ; et encore, je doute que mon père
voulût jamais payer ta pension et tes gages ;
car un domestique ne coûte pas ici moins
de douze cents livres ; et tu sens que je n' en
attends pas autant d' un homme qui me refuse
des chemises... mais laissons-là ces
châteaux en Espagne. Ma mère, si elle se
tire d' affaire, fera tout pour moi ; mais ma
mère vieillit, et les méchans ne meurent point.
M Lenoir, en ce moment, est presque mon

unique ressource ; si le sort me l' ôtait, ce serait un coup affreux : nous aurions cependant encore cet espoir, que M B n' est point amovible, qu' il est fait pour jouir toujours d' une grande confiance, et qu' assurément il nous veut du bien. Je comptais sur un ami, qui peut-être est pusillanime ; (du moins une chose que l' on m' en a dite, m' étonne). Je n' en ai point la certitude, j' ai celle de son honnêteté ; s' il a été trompé, il peut être détrompé. Le marquis De T et la comtesse De V (sur-tout celle-ci que j' aime, honore et respecte) feraient, je crois, beaucoup pour moi, et la fille de M De V beaucoup aussi ; la fille, (s' entend celle qui s' appelle Julie). La famille de ma mère, avec laquelle on ne m' a jamais permis de me lier, a apparemment oublié mon existence. Celle de mon père juge uniquement d' après lui. Si mon corps résiste à ma situation, sans doute je surnagerai tôt ou tard ; mais ce *si* est fort hasardé. Cependant, espère, travaille, projette, essaye, mais rien avant le tems. Il est des occasions où l' on se recule beaucoup en se hâtant. Ce qui m' importe, c' est que ma fille soit auprès de toi, ou dans des mains sûres, en attendant le calme ; c' est que Sophie-Gabriel m' aime toujours comme je vois qu' elle m' aime, et qu' elle apprenne à Gabriel-Sophie à m' aimer ; c' est qu' elle soit sûre que ma tendresse est à l' épreuve du sort

p137

et du tems ; que jamais rien ne pourra me rendre ni lâche ni infidèle... ah ! Tu es de même, je le sais ; et tes vertus sont les garans de mon éternelle constance. Puisses-tu n' être belle que pour moi ! Et puisse cependant, le charme qui te suit, nous conserver nos amis, et nous en acquérir ! Mais sois heureuse avec Gabriel, ô mon tout, et ne cherche jamais le bonheur avec un autre... tu ne le trouverais pas. Que l' espérance crédule, peut-être, mais nécessaire à la vie, nous soutienne, nous console, nous préserve. Que dans nos jours d' angoisse et de détresse, elle nous promette un heureux lendemain... ah ! Tu le dis comme moi ; un jour, un seul jour, serait un dédommagement incomparable, et qui ne nous laisserait pas de regrets : (...)

Gabriel.
Je n' écris pas davantage, parce que je
t' envoie cette fois beaucoup de pièces fugitives,
pour ne pas arriérer les nouveautés.
Travaille, puisque tu le veux ; mais modérément,
et aux conditions que je t' ai imposées.
Ma fille est fort bien en nankin ; mais je
voudrais qu' elle eût beaucoup de linge, afin
que l' on n' eût pas de prétexte pour la tenir
mal propre. Je voudrais aussi que l' on intéressât

p138

par quelques douceurs, de tems à autre,
la nourrice à en avoir bien soin ; et
qu' elle pressentît que cet enfant peut lui faire
du bien un jour.
Je te remercie de tes pauvres nouvelles.
-ne force pas sur le filet : cette position
est mauvaise pour la poitrine ; et en général,
travaille moins, et sur-tout moins assidument.
Marche beaucoup, je t' en supplie.
-peux-tu douter que je ne sois très-content
et très-reconnaissant que tu n' aies pas voulu
voir cette petite *maritorne* de chanoinesse ?
-admirez les fruits de la savante éducation
des bonnes femmes. Ma fille en quatorze mois
ne marche pas seule ; mon fils se
traînait à quatre et courait à sept. Il m' est
impossible de t' envoyer mon drame ; il ne
te passerait pas. L' autre manuscrit est entre
les mains de M B. Il fera ce qu' il voudra.
Il me semble qu' il pourrait, sans inconvénient,
t' envoyer la première partie, en se
chargeant de la faire copier ; mais il est
absolument et uniquement le maître. -mes
dettes sont payées, ou doivent l' être. Tout
homme de bon sens qui connoîtra le monde,
sentira bien que pour finir toutes mes affaires
en quinze jours, mon père n' aurait pas besoin
de la moitié du crédit qu' il emploie pour
m' étouffer. -est-ce que ton frère vise encore
à la première présidence ? Qui est-ce qui
l' est à présent de Dijon ? Je t' avertis en passant,

p139

qu' on peut, sans un trop grand crime, copier
les lettres qui intéressent ; je m' en suis

éclairci. -il est impossible que Brugnières
porte à son doigt une bague de la mesure
du tien, et qu' il l' ait perdue ainsi. -du
Clairon pourrait nous avoir l' original de
lettre *à M Burlam. Vlam* , tout piqué qu' il
est, ne s' y refuserait pas, sur-tout pour quelques
florins. -es-tu folle, de craindre qu' un
nom ou un autre, un son ou un autre, diminuent
ou augmentent ma tendresse pour ta fille ?
Je doute d' ailleurs qu' elle pût jamais porter
mon nom, quand tu serais ma femme. Un
enfant naturel peut, avec le consentement de
son père, porter son nom, sa livrée, ses armes ;
mais un enfant adultérin, ne le peut pas ;
du moins, je le crois.
à Sophie.
20 février 1779.
Je ne te cacherai point, mon adorable amie,
que ta lettre m' a d' abord agité. Le tableau
de ton inquiétude et de tes combats, dans
un moment où ton esprit aurait dû être
calme, puisque tu ne balançais pas, était fait
pour pénétrer le coeur, trop sensible peut-être,
de ton ami. Aussi te répondit-il une
lettre brûlante, où, rendant toute la justice

possible à tes intentions, il condamnait
ta perplexité, la conduite de tes amies, les
conseils d' un homme de mauvaise foi, qui
ne se donne pas même la peine de raisonner,
et sur-tout l' importance que tu donnais à
toutes ces enfances, et qui allait jusqu' à affecter
ta santé. Monsieur le bon ange se trouve
scandalisé de ma lettre ; et ce qui est fort
plaisant, et ce qui, cependant, ne m' a pas du
tout fait rire, il se donne les airs, non de se
ranger du parti de tes conseils (je ne lui
pardonnerais de ma vie) ; mais de te défendre
contre moi. *s' il était,* dit-il, *aussi
amoureux que je le suis, et qu' il l' a été, il
croirait n' avoir que des remercimens à faire sur
les sentimens que l' on m' a fait connaître* . Je
veux que l' amour me punisse, si, à cet égard, je te
faisais autre chose. J' observerai de plus, que
celui qui dit *j' ai été amoureux* , ne doit pas
prétendre l' avoir été comme moi ; car si cela
était, il dirait : *je suis,* et non *j' ai été* .
Les amours qui finissent ne sont pas les nôtres.
J' observerai enfin qu' on aura de la peine à
me convaincre que je te doive des remercîmens

pour n' avoir pris pendant vingt-quatre heures qu' un bouillon ; et pourquoi ? Parce que l' on t' a obsédée et ennuyée d' absurdités et d' avis aussi lâches que fous, et de contes aussi peu vraisemblables que peu décens. Mais je dois beaucoup de remercîmens à ce sévère aristarque, pour n' avoir point laissé passer

p141

une lettre où *je paraissais douter de tes sentimens, et élever des questions sur un objet répondu* ; je lui dois, dis-je, autant de remercîmens que je me devrais de reproches, s' il avait raison ; car assurément je n' eus jamais une intention si cruelle, et une ingratitude si noire n' a pu naître dans mon coeur. Il faut donc jeter toute la faute sur mon esprit, sur l' impropriété de mes expressions, et le bon ange a, dans cette supposition, bien fait de les proscrire. Je ne saurais convenir de même qu' il ait raison de trouver *que la lettre à laquelle j' ai répondu, serve de réponse à celle que j' écris* . Ma lettre, quoique très-empreinte de mon amour, était toute pleine de discussions et de raisons. Je n' en trouve pas une seule dans la tienne. La pureté de tes sentimens, l' immutabilité de ton amour, si je puis parler ainsi, s' y font sentir sans doute, puisque c' est Sophie qui l' a écrite ; mais elle a absolument perdu la tête, et elle ne sait qu' aimer et se désespérer. Gabriel au contraire reprenait pied à pied chacun des plats argumens de M De Mar, chacune de ces fictions grossières, et montrait que son conseil n' était pas plus raisonnable qu' honnête. *I' on voit de sang froid que je puis reposer en paix au sein de la fidélité.* mes sens très-enflammés ont vu aussi cela ; mais ils ne reposeront jamais en paix, lorsque je lirai : *ô dieux ! Les cruelles femmes me feront mourir.*

p142

de tout le jour je n' ai pris qu' un bouillon : il est minuit . Hé ! Pourquoi cette terrible agitation ? Pour la cause la plus futile, pour des espérances infiniment et trop légérement conçues, sur-le-champ démenties ; pour des rabachages

qui ne peuvent qu' exciter l' indignation
ou la pitié ; pour les tons importans d' un
homme de mauvaise foi, dont on n' a que
faire, qu' on ne connaît pas, et qui dans l' instant
montre le bout de l' oreille qu' il avait un
moment caché... oui, *bon ange ! Je relirai
ces caractères chéris* ; mais je ne serai pas
plus *satisfait qu' inquiet* . Car pourquoi serais-je
satisfait ? Je sais depuis longtemps *les
dispositions où l' on est* ; et ce n' est pas pour
rien que j' ai aimé et que j' aime comme j' ai fait et
comme je fais ; mais, pour répéter mes propres
expressions, je suis inquiet et nullement
satisfait des pleurs, des combats, des terreurs,
du délire ; parce que je dis qu' un *non* décidé
est court, et tout-à-fait à l' abri des débats,
des amphibologies, des circonlocutions, des
répliques ; tout cela ne dit pas que je doute du
coeur : je serais mort, si j' en doutais.
Enfin on ne veut pas que j' entre dans ces
discussions ; je n' y entrerai point, et je répète
que l' intention qui a présidé à cette défense,
doit te plaire et exciter ta reconnaissance ;
mais je te répéterai aussi un seul mot de ma
lettre, qui t' importe. Je te sais incapable de
déférer, sous quelque prétexte que ce puisse

être, au conseil que l' on t' a donné ; mais si
mon amante et mon épouse, si celle à qui
j' ai donné tout mon être, avait jamais la faiblesse
de se faire passer pour m' avoir sacrifié,
je ne la reverrais jamais. Voilà une résolution
sur laquelle je ne varierai point. Ton coeur
suppléera à mes raisons, et te révélera mes
motifs. Je te les exposais peut-être avec trop
d' énergie ; si ma lettre devait te coûter une
larme amère, on m' a beaucoup obligé de la
soustraire. Ma Sophie ! Si tu me demandais
ma vie, ah ! Je te la donnerais avec transport ;
mais ne me demande jamais le moindre de
mes droits sur toi. Je les ai réduits à la
fidélité et à la constance que tu m' as jurées.
Sois l' arbitre de mes jours, de mes plaisirs,
de ma destinée ; mais si tu me laisses la vie,
laisse-moi ton amour. Il m' est permis, sans
doute, de te rassurer, du moins sur des terreurs
très-déraisonnables ; de te dire que la
crainte du refuge de Besançon ou de sainte-pélagie
est absurde ; qu' il est impossible que
l' on y fasse mettre, quelques années après

l' éclat, une femme que son mari outragé n' a
pu faire enfermer au moment de la conviction.
Je t' apprendrai aussi, et tu sais que je
ne suis point un homme à chimériques espérances ;
je t' apprendrai, dis-je, que selon
toutes les apparences, l' étoile de l' *ami des*
hommes pâlit ; qu' on l' attaque de bien des
côtés ; que son égide tombe en lambeaux ; que

p144

sa réputation croule ; que sa fête baisse ; que
ses manoeuvres se dévoilent ; qu' encore aujourd' hui
on *m' invite à l' espoir* , et sur-tout
que l' homme qui chicane ma lettre ne chicane
pas mon avis. Attendons, chère amante,
patientons, ne nous lassons point, peut-être
au moment où nous voyons le terme. Après
tout, ton amant ne te prêche qu' une morale
dont il te donne l' exemple. Mais sur-tout,
ah ! Sur-tout calme-toi. Ta santé si robuste
te manque toujours, chère amante, quand il
te faut lutter contre les peines du coeur. Au
fond, cela seul m' inquiète. On t' agite, on te
trouble, on t' obsède, on te fait craindre de
manquer par une opiniâtreté inflexible l' occasion
de me servir. Ah ! Tu n' as pas cru, tu
ne croiras pas sans doute que je veuille l' être
à tout prix. Mais plus de ces enfances cruelles,
de cet abandon... j' ai presque dit criminel.
Quoi ! Tout un jour sans manger ! Et tu
veux que je me soigne ! Et le bon ange veut
que je te remercie, toi qui me refusais jusqu' aux
dons de l' amour, s' il te plaisait de
voir quelque chose d' extraordinaire dans ma
physionomie ! Tu as pour toi ta conscience et
Gabriel, et les rumeurs des autres te tourmentent !
Donne-leur donc tes yeux, si tu
veux qu' ils voient comme toi ! Donne-leur
cette ame céleste et toute aimante que je
n' ai connue qu' à toi seule. Cueille des fleurs
sur un arbuste, et n' y cherche pas des fruits.

p145

On t' a tendu un piége, tu y as donné ; je n' en
suis ni étonné, ni fâché ; mais ce qui me
chagrine, c' est que tu t' en désespères, comme
s' il t' avait fait faire un faux pas. Chère

amie ! Ma Sophie-Gabriel ! Je récris bien
rapidement cette lettre, au milieu de la nuit,
quoiqu' assez malade, afin de ne pas différer
davantage un envoi déja trop retardé par ma
faute. Tu ne me trouveras donc point aimable
aujourd' hui ; mais comme tu ne m' en aimeras
pas moins, ne me laisse pas long-temps
dans l' état d' anxiété où je suis ; car je vais
jusqu' à la première lettre te voir continuellement
comme tu étais le 18. Et voilà le terrible
fardeau de l' absence ! Tout va-t-il bien ?
Oui, cela était vrai tel jour ; mais aujourd' hui ?
Le jour était-il orageux ? On le voit
toujours de même, et l' on ne jouit du retour
du beau temps que lorsqu' on peut le croire
passé.
Il faut t' expliquer ces mots, *quoiqu' assez
malade ;* car ta tête très-mutine et
très-mauvaise, quoique le bon ange la prenne sous sa
protection, serait bientôt aux champs. La révolution
du printemps, ou plutôt le changement
si subit de deux saisons que nous avons
eues en deux jours, m' a très-affecté ; mais je
commence à me remettre : j' ai eu quatre ou
cinq accès de fièvre, et, ce qui était beaucoup
plus inquiétant, une enflure considérable aux
jambes ; mais ce qui a bientôt rassuré, c' est que

cette enflure était fort douloureuse et nullement
molle, de sorte que tu peux être certaine
que ce n' est point dissolution d' humeurs,
penchant à l' hydropisie, mais tout
simplement quelque rhumatisme peut-être
goutteux. Je sais bien que la goutte est une
triste chose à trente ans, et une infernale
chose au donjon de Vin ; mais tu conviendras
que cela vaut mieux qu' une maladie
mortelle, et presque inguérissable avec du
chagrin. La fièvre a disparu, quoiqu' il y ait
toujours un peu de fréquence dans le pouls,
sur-tout le soir et la nuit. Je suis au petit-lait
purgatif et aux bains, qui me rafraîchiront,
ce dont j' ai un extrême besoin ; qui
me feront dormir, et chasseront le rhumatisme
de quelque nature qu' il soit à la superficie
de la peau, ce qui est fort à desirer.
Rassure-toi donc, ma tendre amie, et sur-tout
ne crois nos affaires ni désespérées, ni
dans leur crise la plus favorable. Certes, quelle
fureur ! Mets-toi bien dans la tête que ton

enlèvement est le moindre des embarras de
mon père et de ses griefs. De cela je suis sûr.
Il ne me relâche point, parce qu' il veut me
faire mourir ici, et c' est sur quoi il aura,
l' amour aidant, un démenti complet ; mais
s' il voulait travailler à ma liberté, M De Mon
ne l' arrêterait pas deux instans : la
preuve sans réplique, c' est que l' autorité le
desire. Au reste, je te le répète, et tu m' entendras

p147

mieux d' ici à quelque temps, on se
lasse de son inflexibilité, on se lasse d' entendre
dire tout-à-la-fois au même homme que
ses ennemis sont des calomniateurs ; qu' il lui
est permis de les mépriser ; et qu' il faut qu' on
lui laisse à lui seul sa charge, attendu qu' il
est le plus malheureux des pères, et le plus
infortuné des époux. On trouve qu' il porte
fort commodément sa charge, et que ces
belles phrases n' expliquent pas trop comment
un homme, je ne dis pas généreux, je dis
aux sentimens les plus communs, bat ses ennemis
à terre, fait enfermer sa femme quinze
jours après avoir gagné son procès, refuse
tout à elle et à ses enfans, après leur avoir
ôté avec la liberté tous les moyens de se
plaindre. On pense que l' A D H doit tout
autant, et même plus qu' un autre homme,
motiver ses trop justes raisons, lorsqu' il se
croit obligé de sévir contre les deux tiers de
sa famille.
Il est certain que, comme je l' écrivais il
y a quelques mois à M L N, le chef, le
maître des économistes a un peu trop compté
sur l' ascendant de son nom, et que toutes
ses preuves résumées en dernière analyse,
semblent se réduire à ceci :
ma femme est une malheureuse, car je
lui ai donné trois fois la v... ; j' ai dissipé
le quart de son bien : je l' ai tenue vingt ans
exilée ou enfermée. J' ai plaidé avec elle contre

p148

ma signature ; et le jour où j' ai gagné
mon procès, j' ai fait enfermer cette épouse
qui a 54 ans, qui m' a donné 11 enfans, 50

mille livres de rente ; qui est mariée depuis
37 ans, qui m' a adoré pendant 10, qui a patienté
pendant 30, qui a supporté toutes mes
maîtresses, qui s' est engagée pour moi, qui
m' a tiré de Vincennes, qui ne s' est élevée
que pour se faire payer de sa pension alimentaire,
et sauver son fils aîné. Donc cette
femme est une malheureuse ; cela est démontré.
-mon fils est un scélérat ; car tous mes
biens lui sont substitués, et cela me gêne
quoique j' en aie vendu une bonne partie ; mais
aujourd' hui que ces maudites substitutions
sont publiées, je ne saurais me ruiner à
ma fantaisie, et cela est dur. Mon fils est
un scélérat ; car il a refusé à cette mère
qu' il chérit, de prendre parti pour elle, voulant
rester neutre entre les auteurs de ses
jours : or, c' est une infernale hypocrisie. Il
s' est battu pour sa soeur, ses amis, ses maîtresses :
or, il n' y a que les scélérats qui se
battent pour leurs soeurs, leurs amis et leurs
maîtresses. Il a fait des dettes ; or, ce n' est
que quand on est père de famille et âgé de
soixante-cinq ans, dépositaire de biens substitués,
et de plus la lumière de son siècle,
le Confucius de l' Europe, le législateur des
rois, qu' il est permis de faire des dettes.
Mon fils a fait d' assez mauvais ouvrages ;

p149

un entr' autres à dix neuf ans, que les députés
des trois états de Corse m' ont prié instamment
de laisser imprimer, ce que je n' ai pas
voulu ; et j' ai eu grand soin de lui dérober
le manuscrit. Mais ces ouvrages n' étaient pas
encore assez mauvais ; et il y a une méchanceté
diabolique à prétendre montrer des talens
au moment où je commence à radoter.
Mon fils est sans générosité ; car il a tout
pardonné à ses plus cruels ennemis : sans
foi ; car il a été transféré deux fois aux deux
extrémités du royaume sur sa parole, et sans
escorte ; il est revenu de même de Hollande,
et a tout sacrifié pour une amie qui est une
franche coquette ; car elle n' a jamais eu qu' un
amant, et a tout perdu pour cet amant. Mon
fils est l' homme du monde le plus violent ;
car il lutte depuis son enfance contre le malheur,
avec un courage qui m' irrite : il est
aussi le plus ingrat des hommes ; car je le
soupçonne de ne pas m' aimer, moi qui lui

ai fait tant de bien. Enfin il n' est pas
économiste ; il doute de l' infaillibilité *de la science* du *maître* , etc., etc. Donc il est
un scélérat. Cela est plus que démontré.
Il m' est permis de mépriser mes ennemis
et de ne pas leur répondre ; car j' ai fait des
livres, et tout homme qui a fait des livres
est infaillible, pourvu qu' il soit économiste :
cela me paraît démontré.
Je suis l' *ami des hommes* ; car j' ai intitulé

p150

ainsi mon premier ouvrage, et je n' ai jamais
tourmenté que ma famille, encore bien médiocrement ;
car je n' ai obtenu qu' à-peu-près
50 lettres de cachet, ou contre ma femme,
ou contre un de mes frères, ou contre mes
enfans, mes parens, etc. Il est vrai que je
n' ai jamais eu de place qui m' ait mis à même
d' en tourmenter d' autres ; mais ce n' est pas
faute de l' avoir desiré. Ah ! Si mes voeux
eussent été exaucés, comme j' aurais propagé
la science à coups de lettres de cachet !
Comme j' aurais exterminé les sacriléges douteurs ! ...
mais hélas ! Une épreuve de dix-huit
mois n' a pas rendu le gouvernement
économiste ; on a renoncé à la science, faute
de l' entendre. On a renvoyé le philosophe
Turgot, mon féal disciple qui, après cinq
ou six famines et autant d' émeutes, aurait ramené
l' âge d' or ; et ce tendre et spirituel
Albert, que les filous regrettent si sincèrement,
cet économiste décidé a fait place à
ce L N qui ne sait que tout tenir en paix,
et n' a pas l' esprit de rien bouleverser, ni de
voir l' utilité des famines... ô siècle !
ô temps ! ô moeurs ! ô honte ! J' en serai pour
les dix-sept ou dix-huit volumes in-4 de
mes oeuvres, dont deux à peine sont lisibles.
Toujours est-il qu' un homme qui a fait dix-huit
volumes in-4 ne saurait avoir tort : il
me semble que cela est démontré.
Je suis le plus malheureux des pères, et

p151

le plus infortuné des époux ; car c' est ma
femme et mon fils que j' ai fait enfermer qui

sont heureux. Cela n' est-il pas démontré ?
Tu vois, ma bonne Sophie, que je n' ai
fait qu' ajouter à chaque assertion de mon
père ce qui y manquait ; je veux dire la
preuve puisée dans les faits. J' ose espérer que
tu trouveras que ce petit commentaire jette
un très-grand jour sur les nobles défenses
de l' A D H. Quoi qu' il en soit, je te dis
qu' une telle apologie n' a qu' un temps ; que
les cordes du crédit trop tendues, se relâchent
comme toutes les autres ; que je finirai
par intéresser le public dans l' esprit duquel
on a voulu me déshonorer, et ces ministres
auprès desquels on m' avait si cruellement
noirci. Mais il ne faut pas que l' autre moitié
de moi-même désintéresse pour moi par sa
conduite flottante, et c' est ce qu' elle ne fera
pas. Elle laissera pour ce qu' elles valent les
idées *soudaines* auxquelles on est tellement
attaché dès la première inspiration, que l' on
se fâche sérieusement, et que l' on menace
de tout abandonner, parce qu' au premier
assaut l' on ne se rend pas. Terrible menace,
en effet, que celle de l' abandon d' un homme
de soixante-quatorze ans que l' on ne connaît
pas ; et ruse bien enveloppée qu' un changement
de décoration si impétueux qui ne
laisse point du tout voir l' homme, qui s' est
chargé d' une négociation, et qui est piqué

au vif de prévoir le naufrage... je ne parle
plus de cette *excellente idée* , car elle
m' échauffe.
Repose tes yeux, je le veux absolument :
point de pommade, je le veux encore. La fumée
du marc de café reçue par tes yeux,
la tête enveloppée, des bains d' urine, souvent
de l' eau et de l' eau-de-vie, point de
travail au grand jour, et tes yeux ne m' inquiéteront
plus. Ne brusque pas non plus tes
rhumes, parce qu' il faut toujours se méfier
de ce maudit lait, quand on l' a repoussé
contre nature. Mais, au nom de toi-même,
couvre-toi très-peu ou point la tête, lorsque
tu seras guérie ; je ne connais que ce
moyen de n' avoir point de fluxions. -ce que
tu me dis de la religieuse à qui tu veux confier
mon enfant, me plaît. Puisque cette pauvre
petite, malheureuse dès avant sa naissance,
ne peut être sous les yeux de son excellente

mère, c' est du moins une espèce de bonheur
qu' elle ne tombe ni dans des mains suspectes,
ni dans celles d' une cagotte ou d' une
caillette. Le grand art de cette première
éducation est de ne rien montrer, mais rien
du tout, et d' instruire l' enfant par les
choses auxquelles il faut obéir malgré qu' on
en ait, et non par les mots qu' il n' entend
pas. C' est ce que le sage et grand Rousseau
appelle éducation négative, qui tend à perfectionner
nos organes, instrumens de nos

p153

connaissances, avant de nous donner ces
connaissances, et qui prépare à la raison par
l' exercice des sens. L' éducation négative,
dit-il, n' est pas oisive ; tant s' en faut. Elle
ne donne pas la vertu, mais elle prévient
les vices ; elle n' apprend pas la vérité, mais
elle préserve de l' erreur. Elle dispose l' enfant
à tout ce qui peut le mener au vrai,
quand il est en état de l' entendre, et au bien,
quand il est en état de l' aimer. Au lieu de
cela, l' éducation positive qui tend à former
l' esprit avant l' âge, et à donner à l' enfant
la connaissance et les devoirs de l' homme,
énerve le corps, fausse l' ame et fait avorter
l' esprit. Mais dans le tems, je te parlerai à
fond sur cet intéressant sujet. Je voudrais
que ce fût bientôt qu' on la tirât de ce village ;
cependant pas encore : qu' elle tette aussi
longtems que les dents la tracasseront. D' ailleurs,
il n' y a que du bien à ce que les enfans
deviennent un peu paysans ; mais ce costume
est, comme tu sens, moins long-tems
convenable aux filles. Comment es-tu si liée
avec cette hospitalière qui n' est pas où tu
es ? -les terreurs de Madame De R sont
excellentes. Pauvre femme ! Hé ! Que ne la
fait-on un peu prisonnière d' état pour la rassurer ?
C' est ainsi que je disais à propos de
la haute sagesse de M De Roug qui prétend
qu' avec les ressorts d' une montre on scie des
barreaux : *ne pourrait-on pas,* pour la perfection

p154

de l' art et l' honneur de l' invention,

le mettre à l' essai ? -je crois que ton raisonnement sur la non distinction de *femme mineure* et de *fille* , pour la qualité du rapt, est assez bon. Cependant il me paraîtra toujours difficile qu' un homme de vingt-six ans que j' avais alors, passe pour séducteur d' une femme de vingt ; et d' ailleurs je doute que tu aies fait à tes avocats une observation qui est essentielle, et peut changer la thèse dans votre coutume de Bourgogne. Le mariage émancipe, puisque dès ce moment on peut tester sans autorisation. Mais une telle émancipation n' équivaut-elle pas à majorité ? Pour toi, le cas ne m' a jamais paru douteux. Les Valdh ignorent-ils la naissance de cet enfant ? Non, puisque le vieux marquis lui a fait nommer spirituellement un curateur, pour se voir déclarer bâtarde. Grand acheminement à une reconciliation ! Quant à tes lettres, te revoilà encore à cette folie. Ce n' est pas l' embarras de les ravoir, il y a des moyens. Mais crois-tu donc que, pour sauver sa vie, Gabriel voulût déposer tes lettres en justice ? Certes, je n' imaginais pas que nous en fussions encore ensemble à ces élémens. Mourir et vivre l' un avec l' autre, ma Sophie-Gabriel, voilà notre devoir et notre sort. Mais crois-moi, nous ne mourrons point avant le bonheur. Tu l' entendras encore, cette voix, qu' en effet l' amour rend mélodieuse,

quand il ne l' éteint pas ! Ils seront enlacés, nos bras amoureux ! Ils se presseront nos coeurs ! Et tu fermeras de tes baisers brûlans cette bouche qui, près de toi, ne sait que dire : *je t' adore...* l' amour a des peines cruelles sans doute ; mais le coeur qui ose s' en plaindre n' est pas fait pour le sentir. Non, les regrets ne sauraient germer dans celui qui a éprouvé ses délices ; et lors même qu' il ne vit plus que de souvenirs, il est encore heureux... ah ! Ma Sophie ! Que cette phrase italienne qui termine ta lettre est charmante ! Mais hélas ! Je l' ai trop bien entendu... oui, je le vois, nos coeurs et nos sens se répondent... ah ! Le lierre n' embrasse pas si étroitement l' arbre qu' il entoure, que nos ames, et nos imaginations, et nos corps ne se serrent l' un à l' autre... puisses-tu, ah ! Puisses-tu cependant ne pas être consumée

des mêmes feux que ton infortuné Gabriel.
-tu sauras bientôt, (car cela est public) que la mère de Pauline plaide contre son père ; mais j' ignore absolument et où elle est, et comment elle est avec son preux pourfendeur d' hommes. J' ai bien peur que ce ne soit un autre Thésée, depuis que son Ariane n' a plus de couronne d' or. -ah ! Je le savais bien, que tu ne voudrais pas être ma soeur ! Mais, ma Sophie ! Que ne m' es-tu pas ? Les délices de l' amour et les douceurs de l' amitié, voilà ce que je t' ai dû de connaître. Hélas !

p156

Et moi aussi, je l' éprouve mieux chaque jour : ceux-là même qui savourent le mieux leur bonheur, ne savent l' apprécier que quand ils l' ont perdu... mais ton observation est bien vraie ; ou plutôt le sentiment qui te fait tout deviner, t' a révélé quel est le vrai secret de la constance. C' est l' énergie de la passion qui nous unit autrefois à l' objet aimé. En vain les amans ordinaires éprouvent une langueur d' autant plus prompte qu' ils se sont crus plus épris ; ceux qui se sont bien aimés trouvent dans leurs feux même l' aliment de la flame sacrée qui les embrase. Ce qu' ils sentent est si loin de tout ce que les distractions ou les passions subalternes leur offriraient, qu' ils ne peuvent qu' aimer, parce qu' ils ne trouvent que dans l' amour pâture pour leur sensibilité brûlante, inépuisable ; et ils ne peuvent qu' aimer le même objet, parce que tout leur paraît glacé auprès du coeur auquel ils ont donné la vie. Voilà, ô ma Sophie ! Voilà pour ton heureux Gabriel le gage le plus assuré de ton amour. Tu feras le reste par générosité ; tu le chériras, parce qu' il te faut aimer, et que lui seul est à l' unisson de ton ame.
Ils sont fort bêtes, ces pauvres amans, de ne pas remplacer ce petit garçon qu' ils ont perdu. Je plains de bonne-foi le sort de Mademoiselle De La R ; car je sais trop bien

p157

qu' il est de mauvais pères et des mères insensibles,
quoique je ne le comprenne pas
encore. Mais j' avertis tes deux amies, que
si elles veulent être les miennes, il faut
qu' elles ne disputent point avec toi jusqu' à
t' affecter, et sur-tout qu' elles ne different
pas tant de mes principes en amour. Quoi,
parce qu' un homme qui a de l' ascendant
dans cette ville, et qui, je crois même,
en est seigneur, se sera rangé de l' opinion
de ta mère, il faudra que celles qui se disent
tes amies, te rendent la vie dure, et
t' induisent en erreur, te fassent des tableaux
exagérés et hideux pour troubler ton imagination,
sans rien gagner sur ton coeur, au
lieu de calmer l' une et de soulager l' autre !
Certes, c' est bien-là l' esprit intriguant et
négociateur des petites villes ; mais ce n' est
pas celui de l' amitié. -tu es très-plaisante
sur le compte de celle qui te sert, et elle
ne m' attendrit plus ; mais, je t' en prie, que
ces illusions de couvent ne te soient pas
contagieuses ; arrange-toi avec ces borgnes
et ces hollandais. Tu ne m' en dis jamais mot.
Tu crains de me rendre jaloux. -hélas !
Ma Sophie, la triste Sophie est au moins
vierge, si ce n' est martyre... chère amie,
tu me trouves bien fou. Mais c' est sur tes
yeux, sur ta bouche, sur ton coeur, sur
tout toi qu' erre ma raison. Rends-la moi ;
ou laisse-moi la reprendre, avec mes lèvres

p158

brûlantes. (...). à propos de
cette mauvaise petite sainte, je m' occupe
d' elle, je t' assure ; mais qu' elle attende.
-reçois mes plus tendres remercîmens pour
ta charmante complaisance. Tu ne conçois
pas le plaisir que me fait l' idée de voir
tracés par ta plume naïve et touchante, nos
amours, et nos plaisirs, et nos malheurs ;
de chercher dans tes simples et tendres
aveux, la trace des progrès que je fis sur
ton coeur, et les combats que tu ne m' as
point avoués, et les tendresses que tu m' as
dérobées, et les larmes que te coûtèrent tes
rigueurs et mes gémissemens ; et la marche
lente, mais si délicieuse et si tendre, des
sentimens et des réflexions qui te conduisirent à
m' accorder le bonheur et la victoire. Ta tendresse
est si silencieuse, ta générosité si modeste,

tes procédés si rares, et tes manières si
simples ; tes sensations si douces, et cependant
si rapides ; ton amour si ingénu et si décent,
si brûlant, si réservé, toutes les fois qu' il
faut ménager la tête ou le coeur trop actif de
ton Gabriel ; ma Sophie est un composé
si rare et si admirable pour qui sait la sentir
et l' étudier (car il faut ces deux facultés
pour te connaître) qu' il n' y a que ta candeur
et ta voluptueuse délicatesse qui puissent
dévoiler tant de replis dont les graces,

p159

les charmes et la vertu ont enveloppé ton
innocence et ta tendresse naturelle. J' ai
éprouvé que mon pinceau trop vigoureux, et
guidé par l' impétuosité d' une passion la plus
ardente qui fût jamais, ne pouvait saisir les
nuances fugitives. Que te dirai-je ? La tête me
tourne, quand je m' occupe de ce travail ; tu
es là ; je te vois, je te sens, tu m' embrâses,
et le travail y perd aussi bien que la santé.
J' ai bien prévu qu' il était impossible que ces
mémoires exécutés comme je les demandais,
fussent vus par un tiers ; ce serait te forcer à
la circonspection, resserrer ton coeur, glacer
ton imagination, et ôter tout le charme de
l' ouvrage. Je te promets donc ce que tu demandes,
excepté les corrections. Je reverrai
l' ortographe. Mais me préserve l' amour de
toucher d' une main profane à ce qu' il t' aura
dicté ! Au reste sache-moi gré de ma patience,
ô mon tout ! Car outre, que ce n' est pas ma
vertu, je fais de ces mémoires, tels que je
les conçois, le bonheur de ma vie. Ah ! J' avoue
que je t' attends au treize décembre, et à la
terrible scène de chez Mauvais : et graces te
soient rendues, je te le répète encore une fois.
-qu' est-ce que ce monsieur t' a dit de l' A
D H et de son fils ? -il faut l' avouer, on
ne saurait penser sans indignation, et sans un
serrement de coeur qui approche de la rage,
à la malheureuse habitante de S M. Cependant
son sort n' est pas désespéré ; et sois bien

p160

persuadée que *tel qui avance d' une marche*

lente, ne fait que des pas sûrs . C' est un des
mots du bon ange, et il ne me trompait pas.
Trop de précipitation nous eût, peut-être,
absolument privés d' un puissant avocat, qui
pouvait, par des considérations politiques
précédentes, être soupçonné de ressentiment
contre le tyran du client, plutôt que d' intérêt
tendre, fondé sur l' équité et sur l' humanité,
pour celui-ci. Qu' a fait cet homme sage ? Il
a rendu notre sort tolérable par des graces
qui dépendaient de lui, ou à-peu-près, et
qui dans le fait, nous ont donné la vie ; et
il s' est réservé de prendre son moment pour
frapper les grands coups. Cette combinaison
décèle autant de bonté que de prudence.
Qu' ils sont rares, les hommes qui servent en
silence et sans retour sur eux-mêmes ! Eh quels
droits avions-nous sur ceux-là ? Non, non,
ma tendre amante, je ne croirai jamais que
l' homme qui me dit il y a quelques mois :
vous êtes malheureux depuis votre enfance ;
vous avez tout supporté avec un rare courage ;
patientez encore, ce n' est pas le moment
d' en manquer : je ne croirai jamais que
ce même homme qui ne répondit autre chose
à celui qui lui remettait une lettre de toi,
renvoyée par M De R comme un modèle de démence
que moi seul pouvais avoir dicté ; *m,*
tout ce que je puis dire, c' est qu' à mon avis,
c' est-là la lettre d' une honnête femme, et que

p161

l' on ne devrait pas toucher cette corde avec
elle ; je ne croirai point qu' il soit d' avis que
tu perdes par une démarche aussi lâche qu' inconsidérée
et téméraire, le mérite de tant
de souffrances et le prix de tant d' amour.
-l' ami qui me paraît un peu flottant en ce
moment, c' est Dup. Au reste je n' ai sur lui
que des renseignemens fort obscurs, et il a
fait une démarche. -la comtesse De V
répondit-elle ? C' est une femme bien respectable
et que l' on aura difficilement trompée.
Il y a un grand parti à tirer de sa fille Julie,
qui est peut-être aujourd' hui la marquise De
Tourette. -voilà la troisième fois que je
trouve dans ta lettre la phrase de ces bégueules,
nos affaires désespérées . Et moi qui n' espère
pas facilement, je te dis de mon côté,
elles n' ont jamais été moins mal. Quant aux
tiennes, il est impossible qu' elles aient empiré.

Mais considère qu' on te fait voir les enfers ouverts ; que c' est la batterie dressée depuis deux ans ; et qu' il est bien simple qu' elle n' ait tiré les grands coups que depuis que tu n' es plus grosse. Au nom de l' amour, calme-toi : dors, et porte-toi bien ; ah ! Porte-toi bien, ou je me désespère. Je ne suis pas content de ma santé depuis quelques jours ; cependant elle est loin d' être ce qu' elle était ; mais je ne dors point du tout, la fermentation du printemps me tourmente. Sois bien sûre que cet homme est ou un franc hypocrite qui n' a cherché,

p162

par ses protestations et son aménité, qu' à préparer les voies à sa négociation, ou un énergumène qui se départira de lui-même de cet excès d' opiniâtreté qui n' a pas plus de décence que de bon-sens. Mais après tout, je te le répète mille fois, qu' il le prenne comme il voudra ; ce qui m' importe mille fois plus que ma vie, c' est ta santé et la netteté de ta conduite. Si M Lenoir était pour quelque chose dans ce tripotage, cela mériterait assurément considération ; mais il m' en aurait fait parler ; car il sentirait assurément trop bien que tu ne peux jamais faire un tel éclat sans ma permission, pour ne s' adresser qu' à toi, à mon insu, et te mettre dans une crise embarrassante et chagrinante. Ma Sophie-Gabriel ! Mon tout ! Mon amour ! Mon bien !
Ma vie ! Soigne ta santé ! élague toutes ces épines du moment ! Je te réponds de tout, pourvu que tu m' aimes, que tu sois conséquente, et que la belle ame que je te connais, ne soit pas capable de former des voeux contraires.
(...).
Gabriel.
Je sais gré à ta mère de sa décision sur ta pension. Il était révoltant que tu pensasses à diminuer ton ordinaire ; mais on ne t' a pas accoutumée à tant de générosité. Au reste,

p163

il faut convenir que dans ta famille, ce n' est pas à elle qu' est départie la vile avarice, et je n' ai point vu d' elle des calculs sordides.

Ma nourriture est bonne : pour le vin, il n' y faut pas penser ; on en change tous les huit jours ; il est factice et détestable, il m' acheverait en six mois.
Pourquoi avais-tu parlé notaire ? -je te croyais plus habile sur l' article de *mes plaisirs* . Je te conseille de trouver d' autres nouvelles quand tu voudras y contribuer. Mais tu sens bien qu' il me faut dire les suites de cette sotte aventure dans les plus grands détails. -je n' aime point qu' on essaye d' *égayer* les matières qui touchent l' honneur ; c' est dire fort clairement aux gens, qu' on les croit très-légers et très-frivoles. -je suis persuadé que Madame De Chang m' obligerait. -je n' ai plus l' honnête homme de la Ch-il est retiré. Tu sais que Madame De Chantemerle, fille aînée de Madame De Changey, est intime amie du prince De Conti ; mais point de démarches par-là. -garde-toi de t' abîmer l' estomac par des narcotiques ; il faut rafraîchir le sang et non l' appesantir, dormir et non s' engourdir.
Pourquoi donc recouvrer le bon ange ? Nous ne l' avons jamais perdu. Au contraire, je l' ai prié de se fâcher quelquefois, et tu l' en prierais aussi : comme il a bonne grace quand il revient ! Le vrai est qu' il n' a jamais que

plaisanté, et que nous lui devons trop pour lui donner jamais le moindre sujet de plainte.
Ta lettre est écrite bien large.
Tu remarqueras que ces trois dernières pages sont mot pour mot celles de ma première lettre, et que les trois premières étaient infiniment plus chaudes et plus tendres. Et voilà ce qui devait t' offenser... ! Ah ! Bon ange, bon ange, ne dites plus que vous avez été amoureux ; et si vous voulez l' être, venez à notre école.
à Sophie.
9 mai 1779.
Chère amie ! Que ta lettre est douce et touchante ! Que ton amour et ta générosité y sont profondément empreints ! Ah ! Sophie ! Crois que ton Gabriel, si inférieur à toi dans tout le reste, possède au même degré ces deux sentimens, dont l' un est la vie de son ame, et dont l' autre fut dans tous les temps l' instinct de mon coeur. Mais est-ce envers Sophie

que Gabriel peut être généreux ? Lui qui a
tout reçu d' elle ! Lui qu' un de ses baisers, un
de ses regards eût rendu heureux, et qui a
été comblé des dons de sa tendresse ! ô amante
incomparable ! ô délices éternelles d' un coeur
bouillant d' amour et de reconnaissance !

p165

Quand je ne t' aurais pas tout coûté, réputation,
fortune, liberté ; quand au printemps
de tes jours, je ne les aurais pas flétris, ah !
Dis-moi, dis-moi, la vie la plus longue, consacrée
toute à l' amour, et embellie de tout
ce que le hasard pourrait encore nous donner,
m' acquitterait-elle envers toi ? Non,
Sophie, et je le sens bien ; mais j' ai senti aussi
que ma liberté était ton premier intérêt ; que
la recouvrer, était le seul moyen de me mettre
en état de payer la moindre partie de ma
dette, de cette dette immense qui me plaît :
car, selon ton expression charmante, la reconnaissance
est une jouissance pour nos coeurs ;
et il m' est doux de penser qu' une chaîne indissoluble
et sacrée m' unit à toi, plus encore,
s' il est possible, que tu ne l' es à Gabriel ; et
que tandis que ta constance est un bienfait
continuel qui augmente chaque jour les obligations
que m' imposent l' honneur et l' amour,
tu tiens mon coeur autant du devoir que de la
passion. Un expédient spécieux, plausible,
et même d' accord avec nos idées, s' est offert
à moi ; mon coeur y a répugné, et le tien sent
trop pourquoi. Mais je te devais, je devais à
ma fille, à moi, de ne pas repousser à l' aveugle,
et seulement par un premier mouvement,
ce qui pouvait me rendre l' existence.
J' y ai réfléchi ; et chaque fois que j' y pensais,
je trouvais plus de probabilités ; que ce parti,
qui, au fond, n' est point mal-honnête, était

p166

encore le moins long, ce qui n' est pas peu,
et le plus sûr, ce qui est beaucoup. Mais ne
crois pas, ne crois jamais que, ma lettre de
rappel eût-elle été sur ma table, j' eusse décidé
tout seul. J' écrivais il y a peu de jours au
bon ange, au sujet des nouvelles démarches

dont je vais te rendre compte, et d' une charmante lettre où il se déclarait ton rival à m' aimer, et m' annonçait une décision prochaine de toi que j' avais sollicitée avec instances, qui serait, disait-il, sûrement favorable à la négociation entamée, parce que l' *amour dans les ames bien nées et bien aimantes, laissait toujours une petite place au devoir* ; je lui écrivais, dis-je : " oui, mon ami, l' amour laisse une place au devoir dans les ames honnêtes, c' est-à-dire, dans les seules qui soient capables de le sentir ; car les méchans ont des complices, mais ils n' ont point d' amis ; ils ont des desirs, mais ils n' ont point d' amour. Mais pouvez-vous dire et croire qu' il était de mon devoir d' écrire à Madame De Mir, et de négocier avec elle ? C' est sur cela seul que je consulte, dans les circonstances présentes, ma Sophie qui a tout droit d' ordonner à cet égard, et non pas de m' empêcher de demander pardon à mon père, démarche toujours convenable, toujours honnête, lors même qu' on n' a pas tort, et sûrement j' ai tort. Quelques procédés que l' on ait eus envers moi, ils m' excusent, mais ne me justifient

pas, et les récriminations ne sont les armes que des ingrats. Voici ma profession de foi... je crois, et je croirai que l' honneur ne me permet pas plus que l' amour de rentrer dans la maison de Madame De Mir, ou de la faire rentrer dans la mienne, sans l' aveu et presque l' ordre de Sophie qui m' a tout sacrifié, qui n' espère qu' en moi, qui ne veut que moi, dont je suis la propriété trop bien acquise, propriété dont je ne dois pas aliéner la moindre partie, même en apparence, sans son consentement. Au reste, ce n' est pas d' aujourd' hui, mon cher ami, que je vois avec une satisfaction douce, et même quelque orgueil, que votre coeur et le mien s' entendent ; ainsi je ne crains pas que les inspirations d' un amour qui est devenu la principale affaire, et même le principal devoir de ma vie, soient improuvées de vous " . Je crois, ma Sophie, que cela te paraîtra, comme à tout autre, net et sans amphibologie ; mais tu n' avais que faire de ce témoignage pour me croire, et même me deviner. Oh çà, ma bonne Sophie, comptons ensemble.

Jusqu' à ce jour tu as employé une grande page, et quelquefois deux, à me compiler au bout de tes lettres les mauvaises nouvelles que tu me ramassais sur ton mauvais *Bouillon* . Voyons si je ne serai pas aussi bon nouvelliste que toi. J' ai vu Monsieur Lenoir

p168

le 25 mai, et comme tu crois bien M B. J' ai trouvé M Lenoir plus aimable que jamais ; je veux dire que je n' avais point encore aperçu sa physionomie si sereine, ni entendu de lui rien d' aussi affectueux. Il allait à Nogent, chez madame sa fille, et il eut la bonté de me dire que ce n' était pas comme magistrat qu' il venait me voir. Ah ! Quelque titre qu' il prenne, il est, et sera à jamais mon bienfaiteur ; et ce titre-là est le premier de tous. Il me parla de la visite de D P, et me marqua prendre intérêt aux suites de sa négociation. Il m' insinua assez clairement que, s' il m' était possible d' oublier assez les procédés de Madame De Mir, pour la faire servir d' instrument au recouvrement de ma liberté, je ferais sagement ; et je lui avouai naïvement que je ne promettrais que ce que je pourrais tenir ; mais que, comme la liberté est la première chose à recouvrer, je m' abstiendrais de parler du passé, si l' on ne m' y forçait pas. Il me dit que M De Maure était revenu sur mon compte, (et si cela est, tu sens à qui je le dois) ; qu' il avouait que deux ans de bonne conduite continue démentaient beaucoup d' assertions, et qu' enfin tout a un terme. Eh ! Que ne dit-il cela à l' oreille de mon père ! Mes affaires seraient bientôt finies. Une phrase charmante de M Lenoir fut celle-ci : *mais ce M De Mon vit toujours* . Je n' ai que faire de te la commenter.

p169

Je lui dis que cela me paraissait un très-léger obstacle, et que quelque délicat que je fusse sur l' honneur, je ne me ferais jamais le moindre scrupule de solliciter des lettres d' abolition dans une affaire qui n' avait rien de déshonorant. Il convint que j' avais raison.

Il me parla de toi avec intérêt et bonté, me demandant comment tu te trouvais à Gi en le nommant en toutes lettres ; si tu y étais bien et tranquille : il daigna ajouter qu' apparemment je recevais quelquefois de tes nouvelles ; et tu sens bien que je ne manquai pas cette occasion de me plaindre du bon ange. *monsieur,* dis-je gravement à M Lenoir, et sans regarder M B qui était à côté de moi, *vous savez que M B est un homme intraitable et fort difficile à vivre* . Il est vrai qu' il y avait huit grands jours que je n' avais eu de tes nouvelles ; aussi, de peur de lui faire trop de tort, je convins qu' il nous en donnait quelquefois. (attendez, attendez, bon ange, c' est à présent que je vous lutinerai). M Lenoir eut la bonté de s' informer avec intérêt de ma santé, et d' ordonner que l' on me donnât un jardin particulier, que M De R m' avait vingt fois refusé, et où, excepté l' heure de mes repas, je me promène toute la journée. J' écrivais l' autre jour à M B, en lui datant ma lettre de ce petit élysée, qu' il ne m' y manquait que Sophie, ma fille, des livres, et quelquefois sa vue et celle de D P pour être très-heureux.

p170

C' est dans ce réduit où je t' écris ; ainsi ne t' étonne pas d' apercevoir sur mon papier quelques gouttes d' eau ; car il fait un temps du diable. J' y aurai le double avantage de prendre plus d' air en marchant davantage et travaillant moins. C' est encore le mauvais ange qui m' a valu cela, et tu vois combien de détestables services il me rend. Cependant M Lenoir, qui, modérateur de la chose publique, veut entretenir par-tout la concorde, me permit de l' embrasser, et nous nous raccommodâmes *coussi, coussi* . Es-tu contente, belle dame ? Hé bien ! Ce n' est pas tout. Vîte un baiser, et je continue ; autrement je me tais... cependant il faut l' avouer, je ne conserve pas trop ma tête, lorsque tes lèvres de roses sucent les miennes ; et si Gabriel profère alors quelque son... n' est-ce pas des soupirs ?
Cette charmante visite, qui m' a mis du baume dans le sang, a été suivie le 27 d' une autre. Tu vois bien que ceci est du D P.
Il ne vint passer que deux heures avec moi ; car il allait dîner à Saint-Maur. Il me vit

seul, et voici en substance notre conversation. Je commencerai par te dire que je n' ai pas été aussi content de lui dans la forme que dans le fond. Il fait ce qu' il doit faire comme ami ; mais quand il est question de ma famille, il n' en a plus les épanchemens. Je sens qu' il est des choses où il ne peut pas

p171

être extérieurement de mon avis, ne fût-ce que dans la crainte de monter une tête qui doit ne l' être que trop. Mais pourquoi disputer quelquefois contre l' évidence ? Je connais assez bien l' A D H et consorts, pour pouvoir être trompé. Quoi qu' il en soit, son intention est honnête et pure ; et peut-être est-ce un reste de prévention qui le fait errer sur les moyens. Il rebat d' abord tous les chapitres de l' autre fois ; et moi, je m' ouvris sur le compte de Madame De Mi, sans détails, parce que cela eût été trop long ; mais en lui disant les résultats, il en fut effrayé, et me lâcha cette phrase qui est d' un grand sens : *cela ne vaut rien ; car elle aura peur de vous, et la timidité rend cruel* . Cela est, en général, bien et profondément vu. Cependant au fond de son coeur, Madame De Mi me connaît, et me rend justice, quoiqu' à dire le vrai, sa conscience doive bien lui dire qu' elle a outrepassé la mesure ; mais il fallait, avant que de m' arrêter à cette discussion, me prouver que, d' après cela, je pouvais recourir à elle. D P a insisté plus fort que jamais, disant ; 1 qu' il fallait avoir sa liberté à tout prix ; 2 que si cela était possible d' un autre côté, ce dont il doutait, cela serait au moins long, (ce qui est plus que probable) ; 3 qu' on ne pouvait être lâche envers une femme, (et je lui ai fait mon compliment sur sa valeur : pour moi

p172

qui ai dix ans de moins que lui, et qui ai fait nombre dans les athlètes en amour, je conviens que j' ai été quelquefois lâche, et qu' il est des femmes pour qui je le serai toujours) ; 4 qu' on pouvait bien moins l' être, quand

on avait des avantages de procédés sur cette
femme, (cela est bien vu, mais vrai seulement
pour les coeurs sensibles et reconnaissans) ;
5 que tout était bon en ce genre
pour rompre ses verroux, et qu' après tout,
on pouvait écrire noblement. Je lui ai proposé
d' écrire, lui, en son nom : à cela, il m' a
fait l' objection que Madame De Mi renverrait
sa lettre à mon père qui lui en saurait
très-mauvais gré. Je lui ai dit qu' il n' avait
qu' à la faire de manière à l' avouer hautement.
Il a éludé, comptant peu sur les procédés de
Madame De Mi, qui a déja eu la lâcheté de
répéter à la Pa quelque chose de délicat,
relativement à mon père, que D P m' avait
écrit dans la confiance de l' amitié. Je lui ai
proposé de négocier en son nom auprès de la
Pa, qui a de l' élévation, de la souplesse et de
l' activité dans l' esprit, de sorte qu' elle est
capable de saisir et de jouer un rôle de générosité,
quoique son coeur ne la produise pas.
D P n' a dit ni oui, ni non ; mais seulement
que cela était fort délicat ; et qu' il m' ouvrait
une route bien plus droite, et dont il était
comme sûr. En général, et pour te tout dire,
D P me semble, dans cette affaire-ci, craindre

beaucoup trop de paraître. Outre qu' il
n' est plus client, mais libre et indépendant,
quelle plus noble fonction peut-il remplir,
que celle de médiateur entre mon père et
moi ? Quel plus grand service à lui rendre
que de le rappeler à la justice ? D' adoucir la
pente rapide de ses jours par le charme d' un
bienfait, si l' on veut nommer ainsi un simple
acte d' équité ; de relever sa famille, de
la réunir ? Je ne lui ai pas caché ce que je
pensais sur le compte de mon père, et je lui
ai plus dit à cet égard que je n' en ai dit et
que je n' en dirai jamais à personne. Il s' est
beaucoup récrié ; mais, que je me trompe ou
non, que je revienne de cette opinion ou que
je n' en revienne pas, toujours est-il que je
n' ai qu' une vengeance noble, honnête et sûre
à prendre de lui ; c' est de démentir par une
conduite louable les calomnies dont il m' a
écrasé, et d' acquérir ainsi plus de crédit que
lui. -en quoi donc D P peut-il jamais se
repentir d' avoir fait ce qu' il fait ? Il sent
cela ; mais il a peur : et de quoi peur ? De sa

peur. Mais enfin il n' est nullement obligé à
me servir ; il le fait avec tout le désintéressement
possible ; et le manque de ferveur,
s' il en existe, doit être attribué lui-même à
un bon motif. Je lui dois infiniment de
reconnaissance, et je ne veux voir que cela. Je
lui ai proposé d' écrire à madame la comtesse
De Vence, pour la prier de se charger

p174

de montrer à Madame De Mi ses devoirs et
la facilité qu' elle aurait à les remplir. Il y a
consenti volontiers ; mais il n' en est pas moins
revenu à me demander trois phrases pour
Madame De Mi, me mettant la plume à la
main, m' approchant du papier, me priant,
pressant, importunant, et j' ai résolu de voir
par un essai s' il m' était possible de dire à
cette femme quelque chose de noble qui ne
fût pas sec, et de lui faire entendre ce qu' elle
aurait à faire sans le lui demander. J' ai donc
écrit ce qui suit. " on ne peut pas, madame,
avoir été liés intimement et devenir absolument
étrangers l' un à l' autre. J' ai cru
vous avoir donné des preuves d' une ame que
vous deviez estimer. J' ai eu depuis des
torts que je ne veux point pallier, que j' ai
peut-être expiés autant qu' ils devaient l' être.
êtes-vous morte pour moi ? Me croyez-vous
mort ? Si vous vous souvenez de celui
que vous aimâtes, vous ne pouvez pas ignorer
qu' au milieu de ses plus grandes effervescences,
un bienfait est une chaîne sacrée
pour son coeur. Je ne vous demanderai
point de vous intéresser à mon sort, et de
me rendre l' existence : je ne puis cependant
l' attendre que de vous ; et j' ai lieu de croire
que mon père ne vous la refuserait pas.
Vous écrire à ce sujet, c' est vous dire assez
que je me sens capable de reconnaître ce
que vous feriez. Si, dans cette position,

p175

vous ne vous prescrivez rien à vous-même,
je n' ai rien à vous dire ; mais si vous le
faisiez, vous acquerriez sur moi des droits
qui me seraient toujours chers à respecter.

Nous avons perdu mon fils. C' est une grande douleur pour moi ; je sais que c' en a été une grande pour vous. Ce triste événement a-t-il rompu tout lien entre nous ? J' aime à ne le pas croire, puisque nous en avons été tous deux également et profondément affligés, j' imagine qu' au fond vous rendez justice à mon caractère et à mes sentimens. " Dupont en a paru content ; il y a changé et fourré quelques mots que tu reconnaîtras aisément (car je te l' envoie comme il l' a emportée). Pour moi, je doute que cette lettre si modérée, et, j' ose le dire, si noble et si généreuse, qui arracherait du sang à un coeur non pervers, après tout ce qui s' est passé entre nous, produise un grand effet sur une femme assez lâche pour avoir consulté, il y a quelques mois, mon père, pour savoir si elle consentirait au gré de sa famille à former une demande en séparation de corps et de biens, d' avec un homme à qui elle a dû deux fois l' honneur et une fois la vie. Et dans quelles circonstances a-t-elle conçu l' idée de cette tentative ? Dans le moment où je suis écrasé de maux, et dans l' impossibilité de me défendre même par procureur. Un tel trait suffirait pour la peindre ; mais je dois te dire à

ce sujet un mot de mon père, qui te paraîtra convenable, noble et même tendre. Il lui répondit : (mon fils vivait encore) *demandez à Victor s' il voudrait n' avoir point de père ?* ce mot m' a ému jusqu' aux larmes. Il me restait à moi un scrupule, celui de faire cette démarche sans être autorisé par ton aveu. Cependant j' ai réfléchi que tu ne m' avais point paru avoir changé les résolutions prises au Verbeter-Haus, qui sont immuablement arrêtées dans mon ame, si tu ne t' y opposes pas, et qui te coûteront peut-être, à supposer tous les hasards contre nous, un sacrifice momentané, mais cruel à ton coeur, et l' amour sait si je ne sens pas de même, je m' expliquerai davantage quand il en sera temps. J' ai réfléchi qu' après tout, cette lettre n' était point assez formelle, à beaucoup près, pour ne pas laisser la liberté de revenir sur mes pas, si tu désapprouvais cette négociation, et qu' au fond il n' y avait nul rapport entre ma démarche auprès de Madame De Mi, et celle qu' on

avait eu la folie de te demander auprès de
M De Mo. En conséquence, j' ai livré ma
lettre à D P qui l' a montrée à M L N, et
remise à M B pour la faire partir ; car ils
l' ont tous deux approuvée. D P doit avoir
écrit à Madame De Vence par le même courrier,
et lui en avoir envoyé la copie. Voilà,
mon amie, ce que j' ai fait. Ta lettre achève
de me convaincre que tu ne le désapprouveras

p177

pas ; cependant je veux ta parole d' honneur
que ton assentiment est libre, et que
personne ne t' a suggéré le parti que tu prends.
Si tu ne me répondais point à cet égard, je
prendrais ce silence pour un aveu de ton improbation,
et tout serait bientôt réparé. Il
fallait encore écrire à mon père ; car cette
démarche-là était de devoir, dès que je faisais
l' autre. Cette lettre où je craignais d' être
trop franc, si je me livrais à la chaleur de
mon imagination et de mon ame, et trop froid
si je la réprimais, était fort difficile à écrire.
J' ai pressé D P de s' en charger. Il n' a jamais
voulu, disant toujours qu' on ne pouvait
pas se mettre à la place d' autrui ; qu' il fallait
là ma touche et non celle d' un autre ; que je
la fisse ; que nous la verrions ensemble, etc.
Or, tu sauras qu' il devait partir (comme il le
fit) le vingt-neuf pour la Normandie, moitié
pour affaires du roi, moitié pour les siennes,
et qu' il y sera au moins trois semaines ; que
je ne le verrai par conséquent pas avant un
mois, à partir du 29 mai ; que cela entraînait
donc des longueurs infinies. Lui parti, j' ai
réfléchi à tout cela ; et n' ayant pour cette
lettre aucune des objections que j' avais pour
l' autre, je me mis à l' ébaucher tout de suite
dans la nuit, et je l' envoyai le lendemain 28,
pour être revue et corrigée par Mm B et
D P. Celui-ci devait passer ce matin-là à la
police. Je ne sais si je te l' enverrai ; cela est

p178

assez inutile, et toujours est-il qu' elle ne doit
pas tenir la place de choses plus agréables
dans ma lettre. Je n' y ai point ménagé mes

expressions ; car si nous sommes résolus de sortir par-là, il ne faut pas frapper un coup à faux, et il vaut mieux leur faire des phrases comme ils en veulent, que des phrases comme ils n' en veulent pas ; autrement le plus court, même le plus honnête, serait de ne pas écrire ; car une demi-satisfaction n' est pas digne de moi : il la faut complette ou nulle. M Lenoir a bien voulu faire passer ma lettre avec un mot de recommandation indirecte, mais très-fort pour un homme en place. Mon père a répondu, en remerciant purement et simplement de la peine qu' il avait prise de la lui envoyer ; ce qui, selon la remarque du bon ange, *s' il n' annonce pas de la satisfaction, au moins ne témoigne pas d' humeur ;* et c' est quelque chose pour un homme qui reçoit une lettre de moi, ayant obtenu un ordre pour que je n' écrive pas. Tu trouveras, comme moi, que D P n' aurait pas dû abandonner cette lettre, où, de concert avec M B, il a retranché deux ou trois phrases qui étaient trop vraies, et adouci deux ou trois autres. Apparemment qu' il veut laisser rompre la glace, et être appelé en conseil, plutôt que de paraître avoir dicté ma démarche. Quoi qu' il en puisse être, voilà notre état de situation. J' ai écrit aussi au bailli une lettre

chaude et tendre, car je l' aime et le révère, et j' y ai joint les copies des deux autres lettres. Tous nos amis croient que Madame De Mi serait plus monstre qu' elle ne l' est, si elle reculait ; et Dupont assure que mon père, qui s' est trop avancé et a trop déclamé pour parler le premier, ne la refuserait pas 24 heures. Il est certain qu' il faut supposer à celle-ci aussi peu de bon sens que d' équité et de générosité, pour imaginer qu' elle puisse balancer ; car enfin, mon père est mortel, et même très-mal portant depuis 5 ou 6 ans ; je sortirai tôt ou tard par autorité, si je ne meurs pas ; et je suis jeune ; et certes j' aurais le droit d' être et de me montrer courroucé. Quoi qu' il en arrive, je le disais l' autre jour à M B : M L N et lui nous auront toujours comblés de biens. Si je recouvre ma liberté par cette voie, c' est eux qui me l' auront ouverte ; si je ne la recouvre pas, ils l' auront voulu : et n' est-ce pas la même chose pour

mon coeur ? Peut-être quand il sera bien évident
que je n' ai mis ni opiniâtreté, ni ressentiment
dans ma conduite, et que j' ai fait
toutes les avances que me permettaient l' honneur
et la raison, l' autorité sera-t-elle plus
touchée de mon sort et plus tentée de me
servir. Ne te livre donc pas trop avidement
à l' espoir, mon adorable amie ; mais ne désespère
de rien. Je me hâte de répondre à
ta lettre.

p180

Je ne sais pourquoi tu es si sensible à cette
tragi-comédie de ma décapitation en effigie.
Quoique cela soit passablement insolent, et
que je sois très-convaincu que toute la France
compte bien que j' en marquerai quelque jour
ma reconnaissance à M De Valdh, cependant
je te jure, qu' en attendant j' en ris ; ce
ridicule manquait à M De Mo ; et il faut qu' il
soit très-fort, puisqu' il le sent lui-même ; car
qu' est-ce que dire *qu' il en est fâché* , sinon
qu' il n' a pas réfléchi à cette bisarre indécence ?
Ce qui est très-certain, c' est que l' exécution
d' un arrêt non déshonorant ne déshonore que
l' énergumène qui la sollicite. J' ai fait une partie
de filles, moi trente ou quarantième, avec
deux officiers qui avaient été pendus en effigie,
le jour même, et dans la ville où ils
l' avaient été pour quelque ferraillage. Ceci
te prouve encore que la vie n' est point du
tout attaquée par le coup porté sur le mannequin
qui porte le nom du proscrit. Aussi,
puis-je te jurer que mon cou est encore très-ferme
sur mes épaules, et attend d' autres
blessures que celles dont la méchanceté le
noircit assez souvent. Au reste, le bon ange
ne m' a point fait passer l' arrêt, et je ne sais
pourquoi ; car, puisque je me sais sans tête,
je puis bien savoir le reste, et je le lui demanderai.
Je prierai M B de consulter ce que
pourraient te faire mes lettres d' abolition : je
ne pense pas à ce sujet exactement comme

p181

toi ; mais ne vas pas te mettre dans la tête
qu' il faille un grand crédit pour te sauver. Je

ne connais point d' affaire plus graciable et
plus triviale que la tienne. Si tu étais mère de
par M De Mo ou que ton mari fût de ton âge,
cela serait différent. Sans le très-grand pouvoir
que tu me dis d' acquérir, je te promets
de civiliser ton affaire ; mais je me flatte que
Sophie n' attend pas cette époque pour y
fixer l' espoir de m' ouvrir ses bras. Non, mon
amour, non : ne recule pas si loin ce plaisir
auquel nous ne survivrons peut-être pas. Au
moins, puis-je te dire avec vérité que je suis
prêt à m' évanouir quand j' y pense... mais
nous courrons ce risque sans effroi... n' est-ce
pas, ma Sophie ? Et s' il nous faut mourir,
ce sera au sein d' une félicité qui surpasse les
forces humaines. Je ne dis pas cependant que
cette réunion pût être continuelle d' abord ;
et tu sens que, dans toutes les suppositions,
cela ne se peut ni ne se doit ; mais quand on
s' est vu une fois, on sait bien s' arranger pour
se voir trente ; et dans les intervalles, toujours
trop longs, mais nécessaires, on prépare
le bonheur. -et moi, je te dis et je leur
dis à tous, que ta fille sera Mademoiselle De
Mo tant qu' elle voudra. L' avocat de mon
père (Aved De Loizerolles) qui est sûrement
un des plus savans de Paris, assure que cela
n' est pas douteux, sur-tout la conception
ayant précédé l' arrêt. Le vrai est que si je

recouvre bientôt ma liberté, et que je puisse
présider à son éducation, comme je saurai
la rendre heureuse, et sur-tout déposer dans
son ame des germes de bonheur indépendans
de l' opinion et des préjugés ; comme elle sera
de plus fort à son aise, elle pourrait bien n' être
pas tentée de s' encanailler ainsi, et d' entrer
dans une famille malgré cette famille. Contente
d' être la fille de la meilleure, de la plus
adorable des mères, et du plus tendre des pères,
qui s' occupera toute sa vie à lui rendre
en contentement, en jouissances de l' ame,
en tout ce dont il pourra disposer, ce qu' un
préjugé barbare lui ôtera ; elle vivra sous nos
yeux, sans ambitionner un autre sort, et nous
rendra heureux de son bonheur. Je lui conseillerai
fort de rester, non pas fille, mais demoiselle,
pour éviter ainsi les reproches et les
dédains de l' ingratitude, et acheter le droit
de choisir l' ami de son coeur, l' autre moitié

d' elle-même. Si elle a ton ame, elle fera un heureux digne de l' être ; si elle ne trouve point un coeur tendre et fidèle comme celui de Gabriel, elle amusera décemment ses sens, et se fera homme par l' ame. Si elle a ton esprit, qu' après tout je n' aurai pas gâté, ce dernier parti lui sera toujours facile ; car je lui donnerai assez de talens pour ne s' ennuyer jamais d' elle-même, et trouver par-tout des occupations et des plaisirs de son goût. Voilà mon plan sur cet enfant. J' en ai un autre plus

p183

secret et plus chéri, qui ne peut se réaliser que dans la supposition que je sortirai bientôt d' ici, et que je ne puis dire qu' à toi. Mais ce qui m' afflige réellement, ce sur quoi je te trouve trop inactive et trop consolée, c' est le silence de Mademoiselle Dou à son sujet.
Je vais aviser aux moyens de me procurer directement des nouvelles de ma fille ; mais ce ne peut être que pour une fois ; et je ne sais comment ton coeur s' accommode de ces silences de plusieurs mois.
Tu me démontres très-bien, par tout ce que tu m' apprends des propos et des démarches des R qui me feraient dresser les cheveux, si je n' étais las de m' indigner de l' infamie de ces vils personnages démasqués à mes yeux depuis si long-tems, qu' ils ne veulent que sauver ta dot, et qui plus est, la sauver de manière à en être les maîtres absolus. D' ailleurs ils te voient très de sens-froid enfermée pour toute ta vie ; encore répondraient-ils volontiers que ta prison et ton sort sont bien plus doux que ne le prescrit l' arrêt ; et cela ne vaut-il pas cinquante ou soixante mille livres ? Tu auras un meilleur défenseur qu' eux, je te le promets ; et ils en auront menti tous.
Eh ! Ne vois-tu pas que Madame De M, sous un autre nom, n' est plus Madame De M, dès que le roi ne veut pas qu' on recherche l' identité des personnes ? Or ce nom, indépendamment des possibles, se trouve au premier bout

p184

de champ qu' on achète. En vérité, ils te font

tous des contes à dormir debout ; et j' ai vu dans ma vie, qui n' est pas bien longue, trente exemples d' affaires plus avancées et moins graciables que la tienne, accommodées sans difficulté par des gens sans crédit ; entr' autres une de mes parentes limousine, surprise par son mari, assisté d' un officier public et de trois témoins, dans les mêmes draps qu' un homme très-homme, et faisant dans ce moment l' homme, condamnée par le parlement de Bordeaux à l' authentique, vit maintenant dans la même province que son mari, où j' ai eu le faible avantage de la connaître très-intimement. Eh ! Qui l' a tirée du couvent où elle était rasée ? Un prêtre obscur. Il est vrai que le mari feint de l' ignorer. Mais quand M De Mo sera mort, il l' ignorera tout-à-fait ; et qui diable aura le droit, si ce n' est les fanatiques R, qu' on peut brider, de se mêler de ce que tu feras ? -vraiment je le crois qu' elle le dit, et qui plus est qu' elle le pense, qu' il valait mieux te faire un enfant qui t' aurait valu une garde-noble de cinquante mille liv de rente sur lesquelles elle aurait espéré mettre la main. Eh bien ! Voilà mes moralistes. Volez un homme, une famille, mettez dans ses bras un enfant qui n' est pas à lui : cela rapporte de l' argent, donc cela est sage et honnête. Aimez uniquement votre amant : fuyez ses persécuteurs et les vôtres :

p185

courez partager son sort : faites en votre époux lorsque vous n' en avez dans le fait aucun autre : vous êtes une folle, une perverse, une femme sans moeurs ; il vous faut des grilles éternelles. Cependant je ne vois à ce dernier parti de différence d' avec l' autre qu' un crime de moins et un voyage de plus. Croient-ils que nous ne pouvions pas faire un enfant en décembre 1775, comme en avril 1777 ? Croient-ils que nous nous aimions moins, ou que nous étions plus froids ? Quel motif nous retenait donc ? Quel ? La probité et l' honneur qu' ils ne connaissent pas. Peuvent-ils nier cette conséquence, à moins de soutenir que la morale n' est qu' un préjugé que fait et défait l' opinion publique ? Lâches et cupides mortels, avouez que c' est la supériorité de notre ame qui vous est odieuse. Au reste je puis t' assurer que M De Mo a dit à quelqu' un, qu' il

t' avait priée de lui donner un enfant ; qu' il
ne m' avait attiré chez lui qu' à cause de cela,
parce qu' il voyait notre amour ; et que l' outrage
que tu lui avais fait par l' éclat, l' en
avait d' autant plus irrité, puisque tu connaissais
ses intentions, et que tu devais te louer de
ses procédés. Tu t' imagines bien que ce n' est
pas aux Vald qu' il a fait cette confidence ;
mais tu peux compter sur la vérité de l' anecdote.
Il a même ajouté qu' il n' ignorait pas
quand je venais partager ton lit ; que ta femme
de chambre l' en avait averti ; et qu' il avait

p186

poussé la complaisance jusqu' à te laisser coucher
à part pour ne pas te gêner ; mais qu' aujourd' hui
que tu avais été si ingrate, et qu' il
s' était raccommodé avec sa fille, il lui devait
de se porter à l' autre extrémité. Belle conclusion,
et digne de l' orateur et du discours. Mais
dis-moi si tout cela a le moindre fondement ?
Comment ne m' aurais-tu pas répété un tel
propos ? -mais, mon amie, dis donc à ta mère,
non pas qu' elle est folle, parce que cela ne
se dit pas, mais qu' on l' a étrangement trompée ;
qu' une Madame De Vence n' est *que* la
soeur du vicomte De La Rochefoucauld, cousine
germaine du duc ; que cette *espèce*
d' extravagante est une des femmes du royaume,
et peut-être de l' Europe, qui a le plus de sens,
de connaissances et d' esprit ; que tu ne sais
pourquoi elle en dit du mal, car elle est
même *dévote* ou du moins *pieuse* , mais il est
vrai pas fanatique ; que cette prétendue
extravagante, née La Rochefoucauld avec cinq
cent mille livres de dot et la plus jolie figure
du monde, avait su s' enterrer à Vence, au
lieu de rester à la cour où sa famille voulait la
fixer, pour éloigner son fou de mari d' un théâtre
dangereux ; qu' elle avait payé trois fois
les dettes de sa maison, et l' avait trois fois
relevée ; que dans le moment où elle est nommée
à une place très-distinguée à la cour,
elle s' enferme encore dans sa province pour
achever de liquider la fortune de ses enfans

p187

qu' elle a tous bien établis, à savoir, trois filles
et un fils dont elle fera un grand seigneur,
parce qu' heureusement son mari est mort, et
qu' avec un beau nom elle lui remettra un régiment
et cent mille livres de rente ; que tu ne
peux pas croire qu' il y ait un seul provençal
qui ait pu parler autrement contre l' évidence
des faits et la notoriété publique ; que tu ne
connais pas de femme plus universellement
respectée à la cour, à la ville, dans sa province ;
et qu' enfin tu ne conçois pas comment on
peut appeler *une Madame De Vence* , une
femme de la plus haute naissance par elle-même
et par son mari ; et *une espèce d' extravagante* ,
une personne décente dans ses moeurs,
pieuse, l' appui et le soutien de sa maison,
connue par des actes de bienfaisance et des
bonnes oeuvres sans nombre ; que tu te crois
obligée de détromper ta mère, qui pourrait
blesser une très-grande et très-respectable
maison par les propos que pourrait lui dicter
une prévention si singulière. Probablement
Madame De Ru ne t' a fait cette inepte sortie
que pour t' empêcher de frapper davantage
à cette porte. C' est à toi de savoir si tu n' y dois
pas des remercîmens. Ce que je voudrais, par
exemple, c' est que tu écrivisses à D P une
lettre douce et affectueuse, comme tu les
sais faire, où tu lui témoignasses ta façon de
penser sur sa négociation et ta reconnaissance
pour ses soins envers moi, que tu regarderas

toujours comme une dette personnelle à toi.
-cette demoiselle De Gras, qui est un petit
monstre de laideur et de perversité, qui a
couché pendant deux ans avec le frère de son
père, parce que c' était le seul homme qu' elle
eût sous la main, et qu' elle voulait, disait-elle,
l' épouser pour faire sa fortune et relever
son nom, et qui l' a plantée-là au premier
obstacle ; cette petite créature qui, à vingt
un ou vingt-deux ans, a épousé ou dû épouser
M De Gras Briançon : c' est la même et
très-excellente maison. Elle doit hériter de son
père ou de madame la marquise De Reauville,
veuve sans enfans et soeur de M De Marignane,
et brouillée avec lui, de 30 ou 35
mille liv de rente : et si Madame De Mir
meurt sans enfant, toute sa fortune, qui ne
peut pas aller à moins de soixante mille livres

de rente, lui est substituée. Tu vois que cela
valait un crime, dont au reste je n' ai pas la
plus légère certitude, ni même d' autre probabilité
que le soupçon de Madame De Mi,
qui, il est vrai, gardait presqu' à vue son enfant,
lequel promettait la plus longue vie, et
a été enlevé en un instant. Comment as-tu
pu croire que ce polisson de Briançon, qui
est à peine gentilhomme, avait fait un tel
mariage ? Mademoiselle De Gras est fille de
Mademoiselle De Marignane devenue Madame
De Gras-Du-Bar. -comme je ne pense pas,
ainsi que Madame De R paraît l' imaginer,

p189

que les *belles phrases* soient un contre-poison,
tu peux croire que dans tous les cas je veillerai
sur moi. Vu toutes ces précautions imaginables,
un honnête homme est bien faible contre
la scélératesse ; mais à moins qu' une générosité
peu commune soit un crime impardonnable,
je ne prévois pas que Madame De
Mi doive assez me haïr pour en vouloir à ma
vie. Si cela était, il serait plus sage de me
laisser au donjon de V ; ce poison lent
et sûr l' exposerait à moins de dangers et à
moins de remords. -peut-être pourrai-je
avoir quelques renseignemens sur ta religieuse
que j' ai grande envie de connaître ; car F est
chirurgien des hospitalières de St-Mandé.
Dès que son coeur a parlé au tien, j' en ai bien
bonne opinion ; mais comment lui as-tu permis
de prendre ton nom si près de moi ? ...
ne crains-tu pas une méprise ? J' ai de bien
mauvais yeux à présent... ah Sophie ! Que ma
vue se ferme à la lumière, ou qu' elle ne me
reste que pour te peindre mon amour et lire
le tien sur ton beau front ; ton toucher, ton
approche seule t' indiqueront toujours assez.
Il n' est qu' une femme pour mes sens comme
pour mon coeur ; et c' est mon amante, mon
amie, ma soeur, mon épouse, ma Sophie-Gabriel,
qui n' est pas Ste-Sophie, et qui ne
s' en soucie pas plus que de sa virginité, depuis
que son ami l' a cueillie. -ne crains pas que
le R lâche à mon père des propos qui puissent

p190

me nuire. Il sait trop bien que M Lenoir et le bon ange ne lui pardonneraient pas, et il est sous leur plus étroite dépendance ; il me déteste et m' étouffe de caresses, parce qu' il a trop à se reprocher, et qu' il redoute ma véracité. Au reste, je puis, pour te donner une idée de la sienne, te dire que tandis qu' il machinait la perte de F, le déférait au ministre, et le conduisait dans le précipice où il serait tombé sans M Lenoir, il me faisait remarquer combien il dissimulait adroitement, et que d' amitiés ferventes il lui témoignait. Ne crois-tu pas entendre Charles Ix, méditant la st-Barthélemi, dire à son infernale mère : *ne jouai-je pas bien mon rôle ?* -que tu es aimable d' engraisser et de prendre des bains ! Voudrais-tu priver à jamais ton Gabriel de toute sa tranquillité, en altérant ta santé ? Voudrais-tu lui interdire, sous peine de craindre pour ta vie, et peut-être d' y attenter, le délicieux plaisir, l' inestimable bonheur de donner un frère à Gabriel-Sophie ? Voudrais-tu même ne pas lui rendre la fraîcheur et la beauté ; et cette gorge d' albâtre que Vénus eût enviée, et ces bras charmans qui tant de fois l' ont enlacé des seules chaînes dont l' amour eût dû le charger ? Ma santé est intercadente ; mais j' imaginais que tu n' ignorais pas qu' il est un régime auquel il est impossible de me plier. Ah, Sophie ! Comment penser à toi et à notre bonheur

p191

passé, sans être brûlé de tous les feux de l' amour ? Au reste je suis veuf en ce moment. Le cercle de ma boîte s' est fendu, je ne sais comment, et j' ai envoyé la petite Sophie au bon ange, avec ordre de lui donner un baiser de soeur et pas davantage. La pauvre enfant sera assez fâchée d' avoir été absente aujourd' hui ; car les jours où je reçois de tes lettres sont pour elle des jours de fête ; mais elle me retrouvera, et bientôt ; et tu sais si Gabriel sait se dédommager de ses pertes et célébrer les retours. Hélas ! Ma Sophie, je ne l' ai que trop bonne la mémoire... je sais trop que souvent dans tes bras, j' ai douté de ta sensibilité ; chère amante, s' il manque à tes transports, que manque-t-il à ton coeur ? L' heure qui suit la jouissance est celle de ton triomphe,

et celle où tu inspires le plus d' amour...
mais pourquoi la femme la plus tendre n' est-elle
pas aussi la plus ardente ? -je pardonne
à Madame De Vil qui est trop payée pour
ne pas croire aux passions éternelles, et je la
plains fort : soixante heures de douleurs
néfrétiques sont un intolérable tourment. Au
reste, cette maladie est bien moins dangereuse,
et même beaucoup moins douloureuse
pour les femmes que pour les hommes, pour
des raisons faciles à deviner. Je lui conseille
dans les paroxismes de n' user d' autres remèdes
que des bains et d' eau nitrée. Le reste
tourmente en pure perte, et peut être funeste.

p192

Qu' elle boive habituellement de la tisanne
de *pareira brava* ; ou ce qui est moins
désagréable, de l' *uva ursi* , en guise de thé.
Si les apothicaires de G ne sont pas assez
habiles pour deviner ce que veut dire *uva*
ursi , qu' on leur demande du *raison d' ours* .
Pour Mademoiselle De La R, que le bon Dieu
la sacremente ! Mais je crois qu' en attendant,
elle a pris le bon parti ; du moins le plus sûr,
pour se délivrer de la tentation, c' est d' y
succomber. Mais lis-lui, comme d' un autre,
mon paragraphe (lettre précédente) sur l' amour,
et qu' elle tâche d' y répondre.
Ta sainte-B est une étrange créature.
Je te prie de ne pas lui écrire, sous quelque
nom qu' elle s' adressât à toi. -je crains
bien qu' on ne te laissât pas de même les
échelles, si j' étais libre ; et en vérité, on
aurait tort ; car ce n' est pas par-là que nous
nous verrons. ô chère amante ! Comme le
coeur devient impatient, quand l' espoir commence
à être fondé ! -la tresse que tu m' as
envoyée est beaucoup trop jolie, car un tel
présent n' a pas besoin d' être embelli ; je l' ai
sucée, mangée, baisée, arrosée des larmes
de la volupté et de l' amour. J' ai remis dans
mon dépôt l' autre, qui est en loques. Je t' envoie
beaucoup de mes cheveux ; mais ce n' est
pas tout pour toi... comment, monsieur,
pas tout pour moi ? ... non, madame, pas
tout pour vous ; vous voudrez bien me faire,

p193

avec les plus longs, une tresse dans le genre
de ma bague qui, par parenthèse, se défile
toute ; vous la tiendrez aussi longue et un
peu plus large que le sinet d' un petit in-quarto.
Vous voudrez bien l' arranger aux deux extrémités,
de manière qu' on puisse l' attacher
d' un côté fortement à quelque chose, et de
l' autre y attacher quelque chose. -mais
pour qui tout cela, monsieur ? ... madame,
vous saurez que quand il pleut, je me promène
dans les galeries de l' enceinte du donjon, où
il y a un peu de vue. Vous saurez de plus, que
j' aperçus hier à la fenêtre d' un cabinet de toilette,
séparé de moi seulement par un long et
large fossé, une fort jolie personne, qui me
fit à-peu-près les yeux doux pendant une
demi-heure... eh bien, monsieur ? ... eh-bien,
madame, ce n' est pas pour elle. Vous saurez
de plus que Madame De R, qui est une
brune, fort brune, m' a envoyé de l' eau d' odeur
et de fort jolies choses... eh bien,
monsieur ? ... eh bien, madame, ce n' est
pas pour elle. Vous saurez que Madame F
est fort jolie ; que la belle-soeur de Madame
De R est jolie ; qu' il y a au château une
provençale passable, et deux fort jolies filles
d' avocat... eh bien, monsieur, que concluez-vous
de tout cela ? ... eh bien, madame,
ce n' est pas pour elles. Mais si j' ai
quelque tems le château, avant de rentrer
dans le monde, ce qui ne sera pas, je ne serai

point désoeuvré... mais, monsieur, vous
m' impatientez... mais, madame, j' en suis
bien fâché ; vous êtes trop curieuse, et vous
ne saurez pas pour qui sont mes cheveux.
Toujours est-il que vous ferez ma tresse, s' il
vous plaît, et me l' enverrez le plus tôt que
vous pourrez, sans attendre un nouvel avis,
car cela me presse... boude-moi, gronde-moi,
bats-moi, tu en passeras par-là ; ainsi
fais vîte. -comment, tu hais les francs-maçons,
qui me gardent jusqu' à trois heures du
matin ? Tu dois convenir du moins qu' ils
finissent leurs assemblées par des avis
très-agréables aux dames, et que je me suis toujours
efforcé de les suivre le plus à la lettre
que j' ai pu. Je crois, comme toi, que tel
qui parle fort haut, baisserait le ton, si j' étais

libre. Au reste, je sortirai d' ici fort froid,
fort modéré, fort circonspect, mais ferme
et peu plaisant. Quand je dis je sortirai,
c' est-à-dire, si j' en sors. Mon père est beaucoup
trop infirme pour se remarier. Il est
très-probable que ma mère lui survivra ;
mais quand j' aurais le malheur de la perdre,
avec quoi voudrais-tu que mon père prît une
femme ? Il ne sera pas l' héritier de ma mère,
et il n' a pas un sou de bien libre.
Je vais en avant, puisque tu l' approuves,
et même puisque tu l' ordonnes ; mais songe
que je veux la confirmation volontaire de
cet ordre ; et que ta sincérité me soit jurée

p195

par l' amour et l' honneur. Tu crois, et je
pense comme toi, que ce serait une opiniâtreté
très-déplacée, que de me refuser à un
arrangement qui me met à même de t' être
utile, puisque je ne puis adoucir ton sort et
me réunir à toi, qu' en redevenant libre. Le
public ne peut donc pas croire que je t' abandonne ;
et comme il ne connaît pas les
torts de Madame De Mi, je ne puis être humilié
en la reprenant. J' y souscris donc ; et
j' atteste l' honneur et l' amour, et l' auteur de
mon être, soit qu' il se mêle des choses d' ici-bas,
ou qu' il les laisse flotter au gré des
lois premières qu' il a imprimées à la nature,
que je le fais beaucoup plus pour toi que
pour moi ; que je tiendrai tous mes sermens,
excepté peut-être quelque partie d' un seul,
dont je pourrais te proposer dans le temps
de me relever, pour me faciliter l' exécution
du plus important. Et, dis-moi, si les circonstances
exigeaient une sorte de démonstration
purement matérielle, pour nous donner
et de la tranquillité, et des moyens,
et des prétextes, et des sûretés, me croirais-tu,
toi le permettant, coupable d' infidélité ?
Je prévois tous les possibles, et il l' est
très-fort que ce dont je te parle ici ne soit pas
nécessaire. Ceci te paraîtra peut-être obscur ;
cependant, en y réfléchissant, tu le comprendras ;
et tu me sauras gré, non de ma
soumission et de ma franchise, qui est de

p196

devoir étroit, mais du sacrifice cruel que je
me sentirais capable de faire pour toi, s' il
était absolument indispensable pour un succès
important. Mais je persiste à croire qu' il
ne le sera pas ; et dans tous les cas, je
préférerais un désert avec toi, à te coûter une
larme dans un palais. Ce qui est certain, c' est
qu' en cela, comme dans tout le reste, et
depuis la plus légère démarche jusqu' à la
plus grande, je jure par toi-même que tu
seras mon guide unique ; que je ne te désobéirai
dans aucun instant de ma vie, à
moins que, par une folle générosité, tu ne
me commandasses quelque chose contre toi ;
et que je te rendrai dans tous les tems l' hommage
du plus fidèle époux, de l' ami le plus
dévoué et du plus tendre amant. Voilà ce
que t' est, ce que te sera ton Gabriel, jusqu' à
son dernier soupir, que puisse-t-il exhaler
sur tes lèvres.
Gabriel.
Si la tresse que je demande n' est pas faite
pour ton premier envoi, fais-la passer à
M B à part, car j' en suis pressé. Tu sais
ce que c' est que de nouvelles amours : on
est tout feu. -c' est mon père qui a fait enfermer
cette odieuse Cab. Son mari n' a
point de parens proches, si ce n' est sa mère
qui n' en aurait eu ni le crédit, ni même
la volonté. -qu' est-ce que ce grand neveu
de Madame De V et où l' as-tu vu ? Songe

que je ne t' ai fait encore d' infidélité qu' un
fossé entre deux. -tiens-toi bien assurée
que M De Marv ne t' a pas dit un mot qui
ne fût d' accord avec ta mère ; j' ai parlé de
ses idées à M Lenoir, qui ne m' en a pas paru
enthousiaste. -est-ce que D' Estiolles était
neveu de M De Marv ? Que devient sa
chaste veuve ? M De Marv n' a-t-il pas un
autre neveu à G qui, je crois, est son
héritier ? -prends garde que les R pensent
évidemment et cherchent à t' escroquer
ces 53000 livres, ce que tu ne dois pas souffrir ;
car ils appartiennent à Gabriel-Sophie.
-mais, as-tu perdu le sens, de donner dans
les fagots des R, et de me consulter à ce
sujet ? Quoi ! Une procédure ne se soustrait
pas en faveur du condamné ! Quoi ! Tu n' en

as pas vu mille exemples ! Quoi ! Des lettres
d' abolition n' imposent point silence aux tribunaux !
Rêves-tu ? Mais elle me le dit pour
le répéter à M De Marv ; mais pour la centième
fois M De Marv et elle jouent la comédie.
Garde-toi bien de rien signer sans
mon avis. -ce n' est pas seulement pour
appeler *à minimâ* que le procureur général
est fait ; il doit son appel à tout absent, à
tout condamné, à tout coupable ; et s' il en
est besoin, nous pourrions en dire deux mots,
Doroz et moi. Mais le vrai est que mon père
a méprisé tout cela, et senti que l' effigie
faisait plus de tort à M De Mon qu' à moi.

p198

à cet égard, je pense comme lui. Prends
l' almanac royal, et indique-moi tous les parens
de M De Mo et des R qui se trouvent
dans le parlement de Besançon ; mais que
cela ne tienne pas de place dans ta lettre.
-n' est-ce pas Mademoiselle De La R qui
est nièce naturelle de M De M ? Que devient
la mauvaise mère ? Quel est le nom
de fille de Madame De Vil ou du mousquetaire ?
-on exhérède dans le fait, sans
exhéréder en toutes lettres, en réduisant un
enfant à la légitime, dont au besoin je pourrais,
moi ou tout autre, donner une feinte
quittance. -je voudrais bien savoir quelle
diable de raison a ce puant de moine, de trouver
extraordinaire que tu ne *t' apprivoises* point
avec lui ; il me semble que c' est le contraire qui
serait fort *extraordinaire* . -le mot du
logogryphe est *fleur* , grande sotte, jolie laide,
bête, bête ! Sois tranquille, je viens de demander
pour une vingtaine d' écus de livres au bon
ange : il me sert avec toute la bonté et l' utilité
possible ; car il est le roi des libraires.
-j' ai déja copié les dialogues pour toi.
Ne néglige pas tes mémoires : où en es-tu ?
Ce que je fais pour toi ne te regarde pas. Je
n' ai point coupé mes cheveux, et j' en puis
tirer dix et vingt fois autant, de ceux qui
me sont tombés, et que je te garde. -c' est
moi qui te dois *tanto di baci di coleuba* , que
ta longue lettre m' a fait de plaisir, et que

p199

toi-même voudras m' en donner. Cependant,
pourquoi encore du blanc ?
à Sophie.
16 mai 1779.
J' ai reçu ta charmante lettre, ô mon amie !
Je l' ai reçue, ô la bien aimée de mon coeur !
Et le mien est très-soulagé. Mais où as-tu
donc vu que je te croyais indécise ? *agitée* ,
ne veut pas dire *indécise* . Jamais je n' ai cru
que tu pusses balancer sur un devoir évident
et sacré. Mais j' ai aperçu d' un oeil triste et
presque inquiet qu' il t' en coûtât, pour le
remplir, des combats fatigans et douloureux.
Tu n' avais que faire d' apologie, ô mon
tout ! Mais j' avais bien besoin de te savoir
ferme et tranquille, et je t' en remercie : ah !
Je t' en remercie du plus profond de mon
coeur. Le bon ange, tout aimable, tout attentif,
tout bon, m' a fait passer aujourd' hui
16, ta lettre ; encore était-elle ici le 15, et
son intention était sûrement qu' elle me parvînt
sur le champ. Tu vois que je l' ai très-peu,
ou point attendue. C' est de sa part une
faveur d' autant plus marquée, que depuis ma
dernière lettre, j' ai reçu des consolations et
une grace très-signalée. Mais mon bon ange
a bien pensé que tout ce qui n' était pas toi

ne pouvait entrer en balance avec toi dans
mon coeur. Connais les nouvelles obligations
que nous avons contractées : que ton coeur
palpite de reconnaissance ; qu' il s' ouvre à
l' espoir ; qu' il rende grace à l' amitié, et se
voue sans crainte à l' amour.
J' ai vu D P, et j' ai éprouvé en l' embrassant,
les mouvemens les plus tendres, sinon
les plus délicieux, de la joie et de la reconnaissance ;
car il est certain que Sophie seule
aurait été serrée avec plus d' ardeur dans mes bras.
C' est purement à la persévérance du
bon ange, et à la générosité de M L N
que je dois cette inappréciable faveur, qui
pourrait bien changer la face de ma destinée,
et qui, du moins, place mes affaires
sous un nouveau point de vue. Pour te former
une idée de ce que nous devons pour cette
marque de bienveillance, des efforts et de
l' adresse qu' a dû mettre M B dans cette
négociation, il faut que tu saches que c' est

précisément au conseil de D P, que M L N
imputait sa disgrace, revers qui, après
tout, lui a valu une plus grande réputation
et n' a que mieux montré combien il était
nécessaire. D P nie d' avoir donné ce conseil ;
ainsi il est certain qu' il ne l' a point
donné. D P nie de plus un propos que
M L N lui a reproché en 1775, lors des
émeutes, lequel propos n' a jamais été tenu
que par ce fripon de La Croix ; et M De
Trudaine,

p201

témoin de cette insolence, l' a assuré
lui-même à M L N. Au reste, D P m' a
appris sur cela les détails les plus satisfaisans,
que je ne puis pas écrire ; mais juge maintenant
du procédé de M L N à qui D P
ne saurait être agréable, bien qu' il ne puisse
lui refuser son estime, et qui me l' envoie
cependant, parce qu' il comprend qu' il peut
m' être utile. Juge du zèle qu' il a fallu à
M B, lequel assurément n' ignorait rien de
tout cela, pour entreprendre de faire une
telle demande à son chef. -je n' ai encore
vu qu' une fois D P, (ce fut le samedi
8 de ce mois ;) et quoique je l' aie entretenu
pendant quatre heures, tu dois bien sentir
qu' après une absence de huit ans, et au milieu
du trouble qu' a excité en moi la vue
d' un ami si cher, il était impossible d' éclaircir
en un moment la complication des
faits dont j' avais à lui rendre compte. Cela
l' était d' autant plus, que ce digne homme a
été infiniment trompé sur un grand nombre
de détails. Les deux reproches qu' il m' a faits,
me pardonnant volontiers tout le reste, sont
1 d' avoir manqué à ma parole à Joux ;
2 d' avoir écrit contre mon père. Quant au
premier point, j' ai relevé, comme je le devais,
une imposture si noire, si digne de son
inventeur : car c' est ce lâche St Maur,
aujourd' hui à Versailles, qui l' a publiée ;
et j' ai démontré que bien loin que M De St M

p202

eût ma parole, c' est moi qui avais la

sienne. Cela est si connu, si public, que
jamais ce vil mortel n' a osé me charger de
cette imputation en Franche-Comté. J' ai été
jusqu' à demander à D P pourquoi il venait
me voir, s' il croyait que j' eusse manqué à
ma parole, c' est-à-dire, que je fusse un coquin.
Pour ce qui est du mémoire envoyé à
ma mère, j' ai trouvé plus court et plus honnête
de passer condamnation. Ce n' est pas,
comme je le dis à D P, et comme je l' ai
mandé au bon ange, que je n' eusse pu chicaner.
Convaincu, comme je le suis, que
mon père a outrepassé envers moi les droits
d' un homme quelconque sur un autre homme,
et par conséquent brisé la chaîne de mes devoirs
naturels envers lui, convaincu que les
principes d' ordre et de justice sur lesquels
sont fondées les lois, font un devoir à l' opprimé
de les employer contre l' oppresseur,
et que dans nos pays esclaves, on ne peut
arrêter le crédit dans sa marche inique et
tortueuse, qu' en suscitant contre lui l' opinion
publique, j' ai pu, peut-être, écrire
contre mon père. Cependant, je l' avoue, mon
coeur y a répugné, je m' en suis repenti. Je
m' en repens ; et si ma maudite facilité à
écrire, et les instances de ma pauvre mère
n' eussent pas précipité cet envoi, qui, comme
tu t' en souviens bien, fut commencé, copié,
imprimé et parti en huit jours, sûrement

il n' aurait pas été fait. J' ai donc cédé à cet
égard, et n' ai même que faiblement récriminé.
Quant à ma conduite relativement
à toi, D P a été très-indulgent. Il pense,
et ce n' est ni ne sera mon avis, que j' eusse
dû te faire un enfant quinze mois plus tôt,
le tout pour contenter tout le monde, et non
pas t' emmener. Il reçut une lettre de toi, il
y a un an : cette lettre s' était apparemment
salie dans les poches de cent commissionnaires :
il la déchiffra cependant, et n' y
trouva point d' adresse, *sans quoi il t' eût répondu
avec tout l' intérêt que méritent toi et
ton infortune* . Ce sont ses propres expressions.
Notre procès porte, dit-il, sur 39 lettres de
moi, trouvées dans un tien porte-feuille.
Qu' est-ce que ces lettres ? De son aveu, ce
procès ou rien, c' est la même chose, si mon
père voulait demander des lettres d' abolition ;

mais il ne le fera jamais, quoiqu' il le desire,
sans y être forcé : or, voici comment D P
voudrait l' y contraindre.
Madame De Mi a soupçonné que son
malheureux enfant avait été empoisonné ;
elle a été si frappée de terreur, que son premier
mouvement a été de se sauver dans
ma famille. Elle est très-mécontente de la
sienne, et viendra peut-être incessamment
à Paris ou au Bi. On suppose qu' elle pourrait
bien pencher, ne fût-ce que par vengence,
à prendre le seul moyen de frustrer

p204

Mademoiselle De Gras, (aujourd' hui, je crois,
Madame De Gras Briançon) de son héritage :
celui de se mettre à même de faire des enfans.
D P, qui ignore absolument mon histoire
avec elle, voulait d' emblée que je lui
écrivisse, démarche qu' il regardait comme la
réparation nécessaire de l' outrage public que
lui a fait ton enlèvement ; et lui, D P, se
chargeait à-peu-près du reste. Certainement
cela est bien vu, dans la situation et l' ignorance
où était cet ardent et excellent homme. Mon
père, garotté par son amour-propre, et ses
déclamations et ses procédés antérieurs, ne veut
pas reculer de lui-même dans mon affaire.
Cependant il brûle d' avoir un petit-fils. Mon
frère n' est pas mariable ; et la raison qu' en
donne D P te paraîtra plaisante : *c' est qu' il
est beaucoup plus mauvais sujet que moi* .
Non, a-t-il ajouté, que nous soyons deux
scélérats, mais nous avons tous deux une
fichue tête (il a parlé plus énergiquement ;)
avec la différence que la mienne est capable
de quelque chose, et que mon frère, perdu
de débauches et de crapule, deux fois gros
comme moi, avec cinq pouces de moins, incapable
de tout retour sur lui-même, et aussi
vieux à 25 ans que l' est le commun des hommes
à 60, ne paraît pas susceptible de se
prêter au moindre projet. (c' est bien dommage.)
tu crois bien que mon père ne voit
pas sans regret son nom éteint et 60000 liv

p205

de rente, au moins, sortir de sa maison. Mais comment avouer qu' il a eu tort de me pousser si loin ? Ou qu' il me retire d' ici uniquement pour tirer race de moi ? Il y a long-tems que j' ai déclaré *que je n' étais point un étalon* . Il serait bien plus commode de dire : *ma belle fille m' a forcé : elle veut son mari ; je n' ai pu le lui refuser* . J' avoue que tout cela serait très-sage, et même pour le mieux, (dans le sens que je veux dire) si Madame De Mi et moi pouvions perdre la mémoire, et c' est ce que j' ai fait entendre à D P ; *fait entendre,* dis-je, parce que nous étions gênés par un tiers, et un tiers inconnu ; car M De R était absent. Mais mon bon ange m' apprend aujourd' hui que je verrai la première fois mon ami sans témoin.
D P m' a dit, après un peu de réflexion, *qu' il se moquait de tous les torts à la Molière ;* et je lui ai répondu que je me moquais de tous les *torts à la Molière* , mais non des perfidies. Il m' a répliqué *qu' il fallait 1, 2, 3, etc. Etc. Avoir sa liberté* ; et je lui ai dit qu' il fallait, 1, 2, 3, etc., etc., avoir sa liberté, mais ne l' avoir que par des moyens nobles, et ne promettre que ce qu' on tiendra. -votre nom ? -je m' en...
-moi je ne m' en moque pas. Après tout, si Madame De Mi a des torts particuliers, vous en avez de publics. -oui : et il n' y a point de comparaisons, parce que l' agresseur doit

s' imputer les suites de l' agression, et que j' avais acheté très-chèrement le droit de me croire libre. -que faire donc ? Elle seule peut vous tirer bientôt d' ici. -ceci demande réflexion, et je commence par n' en rien croire...
là-dessus D P m' a dit qu' il voyait mieux que moi la situation de ma famille et celle du crédit de mon père, puisque je n' y voyais rien. Il s' est beaucoup débattu et avec avantage sur ce point, concluant toujours qu' après tout il était beaucoup plus décent et desirable de sortir d' ici de l' aveu de mon père, que malgré lui. De cela, j' en suis convenu, et si bien convenu, que j' ai dit que j' aimerais mieux y rester davantage à la première de ces conditions. Je crois qu' on peut me savoir gré de cette manière de sentir, qui

ne serait pas celle de tout le monde ; mais
enfin, c' est la mienne.
Après beaucoup de discussions, pour ne
rien décider, (car il faut, avant tout, et de
son aveu, qu' il soit pleinement instruit, pour
me donner un conseil vraiment sage, et je
lui ai fait passer des papiers à cet effet) après
beaucoup de discussions, dis-je, voici nos
préliminaires : d' abord, (et c' est un très-grand
point ; car je craignais cet éternel obstacle
à toute négociation) D P avoue que
je te dois tout, parce que tu m' as tout donné,
et que je dois infiniment à ma fille. Je te

p207

dois, lui ai-je dit, mon coeur, ma bourse et
ma vie ; (crois-tu que j' aie beaucoup davantage ?)
et il en est convenu. Mais il est, dit-il,
des formes, des échappatoires et des moyens ;
et après tout, pour lui donner tout cela,
il faut être libre. Cela est incontestable, et
tu sais bien mes projets et mes plans : un
seul mot suffira, si tu as cessé de les approuver.
Ensuite il m' a dit qu' il était nécessaire
d' écrire à mon père, et j' y ai consenti. J' ai
consenti même à signer aveuglément tout ce
qu' il me ferait adresser à mon père, relativement
à lui, mon père. Quant à Madame
De M, ai-je ajouté, je vous sais incapable
de me rien suggérer de lâche ; mais si vous
le faites, moi, je ne le ferai, ni ne le signerai,
et je me réserve, à cet égard, la plus
scrupuleuse inspection. Somme tout, D P
sent la nécessité de savoir à fond mes affaires,
et de les concilier avec les tiennes, avant
que de prendre aucun parti. Mais c' est sur
son plan modifié qu' il veut toujours agir ;
et, entre nous soit dit, je le crois le seul
du moins bientôt praticable. Je te prie donc
de consulter sérieusement, 1 toi-même,
qui es mon premier juge, 2 des gens de
loi, pour savoir si des lettres d' abolition ne
t' inculperaient pas ; c' est-à-dire, si ce ne
serait pas en quelque sorte passer condamnation
pour toi. Remarque, toutefois, qu' on
ne les solliciterait qu' après avoir tenté des

p208

démarches auprès de M De M, et qu' avec
l' air de ne pas vouloir se donner la peine
de suivre ce procès. Au reste, je n' ai que
faire de te dire que j' ai formellement déclaré
que je ne ferais jamais rien sans le conseil
et l' agrément de M L N, mon bienfaiteur ;
et D P sent toute l' étendue de ce que je
lui dois, d' autant qu' on a daigné le mettre
dans la confidence de notre correspondance,
et lui dire quel danger avait couru ma vie :
au moins me l' a-t-il fait entendre ; car je
ne me serais sûrement pas expliqué le premier
sur un tel sujet ; et je me suis même
tenu sur la réserve, à cause du tiers.
Cet excellent homme, ô mon amie, est
austèrement vertueux ; mais sa vertu est
sensible et ne m' effarouche pas. Les illusions
bien excusables de la reconnaissance lui en
imposent sur le compte de mon père. De mon
côté, je dois convenir que je ne suis pas neutre,
ni impartial, et par conséquent qu' il
m' est impossible de me donner à moi-même
mon sentiment pour infaillible. Que mon père
soit haineux, il l' a trop bien prouvé, et D P
n' en disconvient pas ; mais il soutient que
son coeur est maniable encore ; qu' il m' aime
au fond, et qu' il ne lui manque que la force
de me pardonner ; qu' il faut la lui donner,
etc., etc. Je l' ai dit au bon ange : ce sont
autant de rêves peut-être, mais les rêves d' un
homme de bien, qui a infiniment d' esprit,

beaucoup d' envie et toutes les facilités de
me servir. -actuellement que je t' ai ouvert
mon coeur sur ce sujet important, revenons
à ton aimable lettre.
Ton M De Marville me paraît plus raisonnable
que je ne l' avais cru d' abord, et que sa
nièce ne le faisait ; mais il ignorait que l' incident
du procès et de l' arrêt est un des
moindres liens qui me garottent. Ceux-là
seront brisés par ma famille, le jour où mon
père voudra ; ainsi ce n' est pas moi qu' il fallait
te faire envisager dans la démarche que
l' on te suggérait. De bonne foi, peut-on imaginer
que les M, Valdh, R, et toutes
espèces pareilles, puissent lutter de crédit
contre mon père, sur-tout dans une affaire
aussi graciable que la mienne ? Qu' il soit

très-desirable de voir annuller de gré à gré cette sentence, c' est ce qui n' est pas douteux, et à quoi, si j' en étais le maître, je sacrifierais assez d' argent pour fermer la gueule insatiable de ces cerbères-Valdh. Mais cet arrêt, qui ne peut être confirmé que par coutumace, n' est pas encore bien redoutable après sa confirmation, et l' est d' autant moins que je suis à-peu-près sûr qu' avec les parens que M De M et les R ont au parlement de Besançon, nous obtiendrons aisément une évocation. *nulle crainte pour l' enfant* est bientôt dit : des gens qui en savent autant que les Valdh et compagnie, le soutiennent M, lors même que

p210

tu serais prouvée adultère ; car personne ne préside à la conception, et la loi préjuge toujours en faveur de l' enfant. Je crois qu' il n' est plus besoin de discuter les phrases tragiques et exagérées jusqu' à la bouffissure, dont tu fais très-bien de me rendre compte. Cette lettre te prouve assez que je ne suis pas perdu ; et tu ne crois pas sans doute qu' il soit au pouvoir des humains de m' empêcher de te revoir, si je recouvre jamais ma liberté. Au reste, je l' avoue, je suis encore en colère, et je n' en reviendrai pas de sitôt, que l' on t' ait persécutée au point d' altérer ta santé. Certes ce sont-là de barbares et folles amitiés, sur-tout quand rien ne presse, quand on n' est rien moins que sûr d' avoir raison. Ces deux accès de fièvre avec cette toux sèche que tu as eu la mauvaise foi d' appeler rhume (ce que je te revaudrai) suffisaient pour te donner une maladie inflammatoire, et t' emporter... et l' on veut que je sois tranquille ! -est-ce que par hasard tu m' aurais cru jaloux de M De Mar ? Pourquoi cette grave apologie de ses 74 ans ? J' ai craint qu' il ne fût séduit par ta mère, et il y avait de quoi. J' ai craint qu' il ne fût peu délicat sur les moyens de te convertir ; et cela en avait l' air. J' ai sur-tout redouté qu' il ne tentât de te gagner par lassitude, et en te rendant la vie dure dans ce couvent où il paraît avoir crédit et autorité. J' ai trouvé son premier avis aussi deraisonnable

p211

que mal-honnête ; mais dès qu' il n' y a
point mis l' opiniâtreté que tu m' avais fait
entrevoir ; dès qu' il n' a été question que d' une
discussion paisible, et ne portant même que
sur une supposition très-peu probable ; enfin
dès que tu te portes bien, et que ces bégueules
te laissent en repos, je suis tranquille,
je n' ai que lieu de me louer de la manière
dont cet homme s' est expliqué sur mon
compte. -oui, oui, mon amante, nous nous
reverrons : oui, tendre épouse, oui, amie
incomparable... et un moment de bonheur,
(...), un seul *je t' aime* ,
t' acquittera envers moi ; mais ma vie entière
ne pourra te payer ma dette. Oui, Sophie,
tu sentiras que l' infortune et la douleur n' ont
qu' augmenté ma passion, et que si tout est
soumis au temps, il faut en excepter mon
amour... ô ma Sophie-Gabriel ! Comme à
ces doux pensers (...)... hélas ! Hélas !
Quand cesserons-nous de nous repaître d' illusions ?
Quand l' amour, par ses douces fatigues,
donnera-t-il le change à cette ardeur
dévorante qu' il souffle si long-temps dans nos
coeurs, sans daigner les réunir ? -non, ne
me revoilà point malade ; mais incommodé,
et incommodé par ma faute. Le petit lait et
les bains m' avaient fait du bien ; mes jambes
enflaient et enflent encore les soirs ; mais
cette enflure est toujours ferme, luisante et

douloureuse ; les orteils sont enflammés et
brûlans ; en un mot il était et il est tout au
plus question d' une velléité de rhumatisme,
et rien ne doit inquiéter dans ce symptôme
très-clair et très-connu ; mais j' ai voulu trancher
du jeune homme, manger de la salade
que j' aime beaucoup, des raves qui ont été
long-temps ma nourriture d' été, du beurre
qui ne m' a jamais fait de mal ; et comme
tous ces essais sont les premiers depuis deux
ans, ils m' ont absolument démontré que la
saison des fantaisies était passée pour moi.
J' eus hier une fonte de bile qui ne se fit pas
sentir moins de 17 fois en cinq heures. Aussitôt
je me suis mis au thé, à la tisanne, à
la patience ; et rentrant bien modestement
dans la conviction de mes infirmités, j' ai résolu
de me purger après-demain ; ce que

j' aurais dû faire après le petit lait, et ce que
je n' avais pas voulu faire, me croyant revenu
à 29 ans, au lieu que j' en ai 60, excepté pourtant
quand je pense à Sophie, qui n' a pas tout
le tort de vouloir être *mon médecin* . -tu
vois bien, mon tendre amour, que ce n' est
qu' à tes folies qu' il me faut imputer les
dérangemens de ta santé. Bon dieu ! Que cela
était donc bien imaginé de ne point dormir !
Et le beau dommage que tu sois un ou six
mois de plus à copier mes cahiers, comme si
j' attendais après ! Cela est si peu nécessaire
que je ne t' en enverrai point de quelque tems ;

p213

1 parce que j' ai travaillé à autre chose,
que tu verras avant le jugement dernier, mais
que tu ne copieras point ; 2 parce que te
sachant après tes mémoires, je me suis senti
le besoin irrésistible de finir et de recopier mes
dialogues, afin de m' occuper des mêmes idées
que toi, et de réaliser presque au même instant,
de si délicieux souvenirs ; car je ne doute
pas que *l' inséparable* ne soit quelquefois en
tiers de ton travail ; 3 parce que je ne puis
pas continuer de suite en ce moment mon
essai sur la littérature, attendu que je n' aurai
tout au plus que dans trois mois les livres
qui me seraient nécessaires. Ne te hâte donc
pas. Occupe-toi plutôt de ce charmant travail
qui fera le bonheur de ma vie ; mais
sur-tout promène-toi, ô mon amie, et dors :
dors long-tems ; et lors même que tu ne pourrais
pas dormir, repose-toi dans ton lit. Ne
discontinue plus le lait. Parle-moi de cette
toux, mais pour me dire qu' elle n' est pas
revenue ; et plus de ces équivoques, qui dans
le fait sont autant de parjures. -je doute
très-fort que Madame De R fût maîtresse de
cacher mon enfant où elle voudrait, et j' ai
de fortes raisons pour en douter. Donne-moi
des nouvelles de cette petite. En vérité ta
demoiselle Do est insupportable. -j' ai appris
des horreurs de ce couple odieux avec lequel
tu me conseilles de ne pas renouer. Il
n' est point d' infamies qu' on n' ait dites de toi

p214

et de moi. D P m' a assuré nettement que c' était
la mère de Pauline, qui avait fait intercepter
les mémoires adressés à M De Sar, et
qui avait donné notre adresse en Hollande où
l' on ne nous savait même pas précisément :
elle m' a prêté aussi bien qu' à toi des aveux
horribles, mais non moins absurdes ; outre
qu' elle se serait déshonorée en les révélant,
quand bien même on les aurait crus vrais. Enfin
c' est un monstre, et vraiment un monstre qui
dans son mémoire, dit-on, paraît un ange.
On assure qu' il a été soustrait, et que l' avocat
Lacroix qui l' a signé, a été mandé et réprimandé
par ses confrères. Au reste, cette même
femme n' a rien épargné, je dis rien, pour
se raccommoder avec son père, même aux
dépens de sa mère. -mais comment deux
femmes, qui ne veulent pas passer pour des
créatures, peuvent-elles avouer leurs amans,
leur amour, et n' appeler tout cela que des
faiblesses ! Je le dis et le dirai toujours :
l' amour, s' il n' est pas extrême, est honteux et
coupable. L' honneur proscrit tout plaisir qui
n' est point appelé par la passion, comme une
honteuse lubricité ; mais jamais le sentiment
n' est lascif, et la femme la plus chaste peut
être très-voluptueuse, si elle aime. Je te l' ai
dit mille fois : *jouir* n' est pas *corrompre* .
Les libertins seuls confondent l' acception de ces
deux mots. Aussi la vraie volupté leur est-elle
interdite à jamais. Mais je voudrais qu' on me

dît nettement si la pudeur consiste à tout refuser
à son amant, (à-peu-près, sans doute,
comme la sobriété à se laisser mourir de faim)
et dans cette supposition je voudrais qu' on
me déterminât quel est le moment où il est
permis d' écouter ses sens, puisque ce n' est pas
celui où l' amour les embrâse. Hé quoi ! Ne
verra-t-on donc jamais qu' elle ne saurait être
une vertu, cette exigence monacale dont
la perfection et la pratique, si elle pouvait
être universelle, entraînerait la destruction
de l' espèce humaine ? Quel est donc ce devoir
dont l' exact accomplissement serait la
dissolution de tous les autres ? ô ma charmante
amie ! La vertu ressemble aussi peu à ce que
l' on nomme ordinairement ainsi, qu' au vice
même. La véritable vertu ne dépend point

du caprice des mortels, des illusions des fanatiques,
des diverses spéculations des moralistes,
des dogmes, des rites, des temps,
des lieux, des sexes. Elle consiste dans un
coeur droit, sensible, sincère, et dans l' exercice
de toutes ses facultés. L' honneur prescrit
à une femme de n' avoir qu' un amant, de se
respecter en lui, d' être fidelle à ses sermens,
incapable de légèreté, et même, en un sens,
d' inconstance. L' honneur proscrit tout plaisir
auquel l' amour ne préside pas. Mais lorsque
la sensibilité aiguise les sens, pourquoi
réprouverions-nous les mouvemens impérieux
de la nature ? Les sensations sont-elles moins

p216

son ouvrage que les sentimens ? Et ne serait-ce
que pour nous livrer de pénibles combats
qu' elle aurait si inséparablement uni ces
deux ressorts de l' humanité ? Quand une
femme honnête s' est livrée toute entière à
son amant, sans doute elle a bien connu celui
que l' amour lui offrait. Le don de son estime
et de sa confiance a précédé celui de
son coeur. Hé bien ! Le jour où il en est possesseur
aussi bien que de tout ce qu' il prodigue,
tout intérêt doit céder devant lui, ou
plutôt se confondre avec lui. Pour deux amans,
tout sacrifice est une jouissance, tout sentiment
un devoir... Sophie ! Tu as bien raison
de leur laisser leurs préjugés absurdes, et tout
à-la-fois pusillanimes et cruels. Crois que
le coeur n' égare point, que l' imagination
seule pervertit, et que l' on ne se méprend
point de bonne foi à leurs diverses émotions.
Je te l' ai dit ailleurs, le mot *amour* a été
appliqué à l' action universelle de la génération
qui reproduit les êtres, parce que par
une fausse et ridicule délicatesse, les expressions
propres à désigner cette opération de la
nature, sont devenues trop libres pour des
femmes qui n' ont de chaste que les oreilles.
Cette explication détournée a avili ce mot
touchant dont on s' est empressé de voiler les
prostitutions les plus méprisables ; mais les
vrais amans, seuls connaisseurs en volupté,
et plus avides des délices des sens que les

p217

autres hommes, savent que c' est de la vivacité
de la tendresse qu' elles reçoivent leur plus
précieuse saveur, et que cette réunion seule
mérite le nom d' *amour* . Le coeur n' induit donc
point en erreur. Ce sont ses inspirations au
contraire, qui préservent les femmes d' une
avilissante galanterie, en donnant pour pâture
à leur imagination, un seul objet de
desir. Quand on aime, les sens sont
très-inflammables ; mais ce n' est qu' au feu de la
passion qu' ils peuvent s' allumer. Fais donc
sentir à tes prétendues amies, quelle inconséquence
digne de pitié, c' est d' avoir pu se
résoudre à faire un enfant, et de ne pas oser
s' honorer de son amant. Au reste, je dis
tes amies , parce que tu me parles au pluriel
de leurs amours glacées ; car d' ailleurs tu ne
m' as pas parlé de celles de Madame De Vil.
-l' expédient *infernal* de M De Marv n' est
pas si mauvais ; mais il y a à parier que Madame
De Valdh, qui a toujours eu de son côté
toute la tourbe des dévots, est sûre du confesseur.
-vraiment je le crois que les goûts
du couvent ne sont pas contagieux pour toi ;
mais songe qu' il y en a de bien des sortes. Eh !
Comment veux-tu que je ne juge pas de ta
froideur de si loin, quand je t' ai vue tiède dans
mes bras, monstre que tu es ! Un baiser t' était
plus précieux que tous les transports de
l' amour. Va, va, *les volontés* de l' inséparable
ne peuvent qu' être bien modérées ; et

tu te vantes, ma Sophie ! Tous tes feux sont
dans ton coeur, sans cela j' eusse été trop heureux.
-l' as-tu trouvé joli, mon petit dessin ?
Ce n' est pas encore trop mal-adroit pour un
aveugle ; mais aussi, comme je le disais au
bon ange, c' est un vrai miracle de l' amour
qui en fera peut-être encore quelques-uns.
-eh bien ! Ma Sophie, je la rechercherai ma
raison, je la cueillerai, je la ravirai là où
elle est déposée, éparse, cachée. C' est alors
qu' il te faudra te venger, si tu trouves que je
te calomnie ; c' est alors qu' il faudra me prouver
que je ne sens pas tout seul, de même que
je n' aime pas tout seul... ah ! Chère amante,
qu' il me serait doux d' être vaincu par toi, au
moins une fois en amour ! Mon coeur ne le sera
jamais, ma Sophie ; et je t' atteste, si la victoire

ne fut pas toujours à moi. Crois-tu
que je m' en vante ? Crois-tu qu' il me soit si
doux de le penser ? Crois-tu qu' il soit un
plaisir que je ne voulusse pas partager avec toi ?
Crois-tu, ingrate et froide Sophie ! Que même
au milieu d' une félicité sans bornes, il
ne soit pas amer d' imaginer qu' on est seul
heureux ? -je ne puis encore croire que la
famille de M De M ait l' infamie de voler ta
dot ? Cependant, rien ne m' étonnera d' eux ;
et, graces au ciel, le moment d' imposer silence
à toute cette race, ou de réparer leurs
indignités, ce moment qui permettra à Gabriel
de te montrer enfin quel il fut, quel il

p219

sera toujours pour toi, viendra en dépit d' eux
tous. -ils ne doivent rien à cette petite fille ;
certes voilà une étrange morale ! -songez,
madame, que ce ne sont pas des mots que je
veux ; qu' une partie de ma pension t' attendra
toujours ; à ce prix, je te promets de me servir
du reste, et j' ai déja ébréché ce quartier
pour liquider et finir tous mes comptes avec
M De R. -tu as assez mal fait d' écrire à
saint-Paul. Sa place exclut toute confiance :
il est chef d' un des bureaux de la guerre.
D' ailleurs, quoiqu' il me fît beaucoup d' amitiés,
j' ai été infiniment plus lié avec sa femme ;
mais lui est tout dévoué à mon père. Ce
pourrait bien être de ce côté qu' une lettre
serait revenue à ta mère : pour mon D P, il
en est incapable ; quant à M De Mal je
n' y comprends rien, fût-ce Malesherbes...
que d' actions de graces je te rends, pour toutes
ces démarches ! C' eût été toute autre chose,
si tu eusses pu parler au lieu d' écrire.
-je te supplie de ne plus penser à mon inquiétude,
qui, dans le fond, n' a porté que sur ta
santé ; car je n' ai, sur mon honneur, jamais
douté que tu ne prisses le seul parti digne de
toi. Tu sais bien que j' écris toujours avec feu,
sur les sujets qui saisissent mon imagination et
touchent mon coeur. Il n' est donc nullement
étonnant que mon éruption ait étonné le bon
ange qui n' est qu' un amoureux glacé, quoi
qu' il en dise, et qui vaut beaucoup mieux

p220

comme ami que comme amant. à toi, elle
aurait paru toute naturelle et toute simple.
Mais que veux-tu ? Monsieur te protège.
-tu fais précisément un de mes raisonnemens.
Je te demandais qui t' avait dit que cet homme
obsédé, gardé, opiniâtre, vindicatif au-delà
des forces de la nature humaine, et qui jusqu' ici
n' a voulu entendre à aucun accommodement,
voudrait te reprendre ? Il me semblait,
comme à toi, que c' était un point à
examiner pour celui qui convenait que lui ne
te reprendrait pas ; et que toute espèce de
proposition tendante à t' y ramener, était
folle, tant qu' un homme tout-puissant, et
connu par son honneur et sa véracité, ne te
dirait pas : nous avons parole de M De M...
1 qu' il vous recevra ; 2 qu' en vous *pardonnant*
il reconnaîtra votre fille, sauf à l' exhéréder,
et qu' il anéantira la procédure ; 3 que
cela fait, nous aurons la main-levée de la
lettre de cachet du comte De Mi. Que vous
demande-t-on donc ? Une démarche qui déclare,
on ne saurait plus clairement, que vous
sacrifiez la juste répugnance de retourner chez
M De M, au salut de sa fille et de son père ;
que ce que vous n' auriez pas fait pour vous,
vous vous y résolvez pour eux. D' ailleurs vous
achetez par quelques mois d' esclavage, une
honnête liberté, avec le droit et le pouvoir
de prouver par le reste de votre vie, que vos
sentimens n' ont point varié et ne varieront

point... alors, encore, aurais-tu pu et dû
répondre : on ne sauve pas les gens, sans savoir
si le remède n' est pas plus cruel pour eux,
que le mal dont on veut les guérir. Laissez-moi
donc consulter mon ami ; car vous sentez
bien que je ne puis rien, sans l' aveu de
celui dont l' estime et l' amour sont pour moi
le bien suprême, sentiment immortel, juste et
saint que vous approuvez vous-même, puisque
vous daignez me passer de ses lettres...
mais laissons cela, puisque cela est fini.
-termine l' histoire de ce fidéicommis égaré.
-depuis que je t' ai vue, j' ai oui parler de
trois hommes qui ont signé sur la chaste
St-B son brevet de madame ; et Grand-Champ
n' est pas un de ces trois. -non, non, ma
Sophie, ta lettre n' est point trop détaillée.

Ne vois-tu pas comme on est bon, et que c' est encore par bonté qu' on est quelquefois tenté d' être intolérant ? Chère et tendre amante, la vérité et l' ingénuité de ta passion toucheront toujours les honnêtes gens, et voilà ce que me vaut encore mon amante, de précieux amis... oh puissé-je bientôt payer tous tes bienfaits ! Puissé-je te dire, et te prouver sans réserve tout mon amour ! ... ma Sophie, n' es-tu pas comme moi ? Il me semble qu' au temps de mon bonheur, j' ai oublié mille choses : il me semble que mes expressions n' étaient point assez tendres, ni mes caresses assez variées. Je crois que j' en inventerais

p222

maintenant mille nouvelles... ah !
Sophie ! As-tu jamais vu se refroidir mes fougueux desirs ? As-tu jamais vu les yeux de Gabriel moins étincelans, et sa voix moins attendrie, et ses baisers moins brûlans ? ... non, non, sans doute ; mais je te connais, je te dois davantage chaque jour, et chaque jour je t' adore davantage. Oh mon épouse et mon bien ! Mon bonheur et ma vie ! Je te l' ai dit souvent, tu n' as jamais lu jusqu' au fond de mon coeur : tu ne sauras jamais ce que tu vaux : tu ne sais donc pas comme je t' aime ! Chère amie, j' attends de toi une réponse décisive.
Gabriel.
Madame, je ne veux point une lettre de quatre pages, et deux pages de nouvelles en supplément. Vos trois dernières lettres avaient cinq pages. Passe alors pour la sixième en nouvelles ; mais ne me mande que les anecdotes que tu trouveras ; car je sais les grands évènemens plus tôt que toi. -je ne veux pas non plus que vous gardiez un instant de l' écriture de ce Vèse. -comment *fus-tu étonnée de trouver M De Marv si peu instruit de notre affaire* , puisqu' il t' en avait dit des détails qui te surprirent, tel que celui de notre retour ? -j' ai baisé mille et mille fois tes charmantes manchettes ; mais croirais-tu bien une chose ? C' est que j' aimerais mieux baiser les adroites et belles mains qui les ont faites. -

p223

hé ! Que peut-on te proposer pour te dégager seule ? Encore une fois, ton enlèvement est la moindre cause de ma détention ; mais la procédure peut-elle tomber pour toi, qu' elle ne tombe aussi pour moi ? -si tu crains tant M De Mau, tu dois voir que l' expédient Mar ne servait à rien du tout, et que celui de D P est à-peu-près, quant à l' instant, le seul bon. -je n' ai point choisi la méthode suttonienne pour l' inoculation ; je me suis abstenu au contraire de décider ; je t' ai laissé le choix entre deux procédés différens, et je préfère même l' autre pour ma fille, en ce que tu n' auras pas sous ta main des artistes distingués, et que tout le monde ne sait pas inoculer comme Sutton. -ni moi non plus, je ne vois pas trop clairement quelles vues portent les R à te renvoyer à Pontarlier ; mais je leur demanderais volontiers, à ta place, s' ils y répondraient de ta vie.
Tu donnes bien hardiment des baisers à un auteur anonyme... ; mais, mon amour cher, je t' en promets autant que tu dormiras de secondes ; vois comme tu es intéressée à bien dormir. Ma Sophie, je t' en conjure, soigne ta poitrine, et, sous quelque prétexte que ce soit, ne veille jamais ; je t' en demande ta parole. Prends toujours du lait, et marche beaucoup.
Hais de tout ton coeur le bon ange : il est franc-maçon.

p224

à M Dupont.
25 mai.
Je reçois à l' instant la permission de vous écrire, mon bien cher ami ; et cette grace, l' une des plus importantes que m' ait accordées celui qui, depuis deux ans, soutient ma vie par ses bienfaits, me procure un plaisir délicieux dont j' ai été privé trop longtemps. Vous n' avez pas encore les papiers que je vous destinais ; voici pourquoi : M B avait trouvé, comme cela vous arrivera sans doute, des choses trop fortement coloriées dans ce manifeste ; et faute de connaître toute ma confiance en vous, il a cru qu' il valait mieux que je les adoucisse en vous les lisant. Mais outre que vous ne doutez pas qu' on exprime avec chaleur tout ce que l' on sent ainsi, et

que sept ans d' infortune ne donnent à une
ame forte le besoin et le droit de se livrer
à toute son énergie, quoique la prudence le
lui défende peut-être ; vous savez quel est
le sang-Mirabeau, et nos volcans ne vous
étonnent plus. La vérité est (et j' en atteste
l' honneur) qu' il n' y a dans ce mémoire que
des faits exacts, et plutôt affaiblis à mon
désavantage qu' exagérés en ma faveur. Il paraîtra
probable, je crois, à tout homme

p225

impartial, qu' un récit impartial que j' adressais
à mon père, n' est pas controuvé. Au
reste, s' il y eût répondu, je m' en fiais à moi
pour répliquer ; et mes preuves, qui existent,
étaient irrécusables. S' il eût dédaigné de s' expliquer
avec un homme qu' il se croit le droit
de juger sans l' entendre, qui n' aurait pas
compris que le silence n' est point une réfutation,
et que quiconque est agresseur n' a
pas le droit d' éluder le combat ?
Ce n' est plus de tout cela qu' il est question.
Vous êtes convenu qu' il vous fallait savoir
à fond mes affaires (dont vous êtes fort mal
instruit) pour me conseiller sagement. Vous
êtes convenu même, qu' en modérant la chaleur
de cet écrit, vous pourriez vous en servir.
Il faut donc que vous le voyiez, et M B
l' avoue. Je lui ai représenté que, si je me
réservais de vous le lire, comme il me le proposait,
votre prochaine visite se consumerait
encore en préliminaires. Je crois donc qu' il
va vous le faire passer. Commencez par le
lire, pour remplir le devoir de tout homme
d' honneur, qui ne doit pas juger son frère,
même dans l' intérieur de son coeur, sans
l' avoir entendu. Votre estime m' est plus
chère que votre amitié, parce qu' elle lui
donne son plus grand prix, et qu' elle peut
seule la légitimer, même à vos propres yeux.
Après cette première lecture, s' il vous reste
quelque difficulté, éclaircissez-vous avec

p226

votre ami : puis, faites de ce mémoire ce
qu' il vous plaira ; je vous le livre : car je suis

loin de vouloir aigrir par des récriminations
ceux dont il me serait si nécessaire de reconquérir
le coeur. Je ne déguise point mes fautes ;
et je consens, si l' on veut, qu' elles
m' ôtent le droit de reprendre celles des autres,
quoique je m' estime trop pour les leur
comparer, et que d' ailleurs les procédés dont
je pourrais me plaindre, expliquent mes erreurs
et les excusent, si elles ne les justifient
pas. Quoi qu' il en soit, ma conduite passée,
toute répréhensible qu' elle puisse être, ne
m' ôtera jamais le droit de réclamer l' inaliénable
propriété de ma personne, et aussi
celui de relever ma tête sous le talon qui
voudrait l' écraser. (...).
Si l' homme, dont vous m' avez parlé, est
aussi susceptible, je ne dis pas de générosité,
je dis d' entendre la voix du devoir, que vous
me l' avez assuré, il me semble qu' il est un
raisonnement simple avec lequel vous pouvez
le serrer de bien près. Il ne s' agit pas de
décider entre lui et moi, si j' ai mérité de
perdre mon droit naturel à la liberté, mais
si je l' ai perdu : cette distinction est simple
et nécessaire. Je puis être coupable ; j' ai
même avoué que je l' étais, en me contentant
de prouver que ma punition n' était pas proportionnée

p227

à mes fautes. Mais tout coupable
qui est illégalement puni, est injustement
puni ; et celui-là même qui prononce un arrêt
juste, est un tyran, s' il n' a pas le droit
de le prononcer. Mon père a attenté à ma
liberté, comme s' il en avait le droit ; et moi,
je puis le démontrer, en me servant de ses
pensées et de ses expressions, qu' il ne l' a pas,
et que personne au monde ne l' a, que les
juges ordinaires et légaux des citoyens.
Il n' y a aucune réponse à cela, mon ami,
aucune, dis-je, si ce n' est l' aveu *tacite*
(car il serait trop odieux en termes exprès)
qu' on m' étouffe, parce qu' on veut m' étouffer :
or, comme je suis assurément le plus
faible, je dois subir la loi du plus fort ; *loi*
qui fait de la révolte le droit des gens, (ami
des hommes, in-12, vol 3, p 33) ; loi des
vautours, des tigres et des tyrans, tous animaux
de même genre, quoique ceux de cette
dernière espèce soient assurément les plus
odieux et les plus destructeurs. Proposez,

avec plus de douceur, mais dans la même forme, mon argument à celui qui a écrit (vol 6, p 72, ibid) *que ces jugemens sans loi et sans appel, ces condamnations sommaires et par corps, sont une attribution qui, donnée à l' équité même, si elle ne reculait d' horreur de l' accepter, dégénérerait en tyrannie dans sa main* ; et je serais curieux que vous me fissiez passer sa réponse.

p228

Mon ami, ne défendez pas une telle cause : elle hébéterait votre esprit et répugnerait à votre coeur. Dites à l' ami des hommes : " vous avancez dans la carrière que vous avait destinée la providence, et puisse-t-elle la prolonger ! Les enfans d' une de vos filles croissent sous vos yeux : eux seuls sont élus ! La nature en avait appelé davantage... mais enfin, vous feront-ils oublier votre fils ? Vous n' avez jamais voulu en être aimé, puisque vous ne l' avez point aimé : cependant il vous a tendrement chéri ; jamais il n' est sorti de votre bouche un mot flatteur qui pût l' encourager, développer et élever son ame, et le seul temps où vous ne lui refusâtes pas toute justice, fut celui où vous ne le jugeâtes que par vos yeux et votre opinion propre. Il a lutté contre la prévention, contre la froideur, contre l' injustice ; il s' est découragé enfin, il s' est indigné, il s' est égaré ; mais il n' a point cessé de vous aimer... votre coeur n' est-il jamais oppressé, lorsque vous pensez que vous-même avez mutilé votre famille ; que vous avez condamné votre fils sans l' entendre, sur des raports intéressés et suspects, et peut-être sur les calomnies les plus atroces ; que vous exercez envers lui un droit barbare que nul homme n' a, ni ne peut avoir sur un autre homme ; que vous avez étouffé ses

p229

talens, détruit ses forces, appauvri son être moral, abrégé sa vie physique ? Je vous en conjure au nom de vous-même ;

n' attendez point un repentir tardif qui
empoisonnerait vos dernières années. Vous
n' auriez pas la force de le manifester ; mais
il aurait bien celle de vous déchirer le
sein. N' aggravez pas sur votre tête, par ces
images terribles, le fardeau de la vieillesse
à laquelle vous touchez ; ne mettez point
entre vous et l' inévitable abîme de la mort,
le remords qui la rend si effrayante. Adoucissez
la pente rapide de vos jours par le
charme d' un bienfait, si vous voulez appeler
ainsi ce que je crois un simple acte
d' équité : qu' à vos derniers momens le souvenir
de votre fils consumé de douleur, ou
mort de désespoir, ne soit pas la furie vengeresse
que déchaînent contre vous la justice
violée et la nature outragée. "
voilà, mon respectable ami, si vous supposez
à ceci plus d' éloquence et de précision,
le langage qui convient à vous, à vos principes,
à votre ame ; et celui que j' attends de
votre courageuse amitié qui, j' en suis sûr,
ne me maltraite un peu que pour mieux me
servir. Quoi qu' il en soit, il est temps, mon
cher Dupont, si vous voulez, (et c' est un
projet bien digne de vous), de relever et réunir
une famille à laquelle vous croyez devoir,
quelqu' acquitté que vous soiez envers

elle ; mettez-y la main, car ma santé croule,
et sur-tout ma vue périt. Ainsi me laisser
ici, sous le prétexte *que c' est pour mon bien* ,
c' est me tuer pour que je n' aie pas la fièvre.
Voici une vraie lettre de solitaire, c' est-à-dire
bien longue et bien ennuyeuse ; mais,
mon cher ami, votre zèle et votre bonté vous
soutiendront contre les désagrémens du rôle
que vous vous proposez de jouer ; et si un
coeur reconnaissant et tout à vous, peut ajouter
quelque prix à ce qu' est pour votre belle
ame le plaisir d' obliger et de faire du bien,
vous ne resterez pas sans récompense. Vous
embrasserai-je bientôt ?
Mirabeau fils.
Vous m' aviez promis la physiocratie,
Laws, et votre dernier et important ouvrage.
J' ai ici des manuscrits qui ne sont pas mûrs,
à beaucoup près, un seul excepté peut-être ;
mais, dites-moi, auriez-vous le tems de
jeter les yeux sur quelque chose d' une traduction

de Tacite (la vie d' Agricola, par
exemple) ? Vous me diriez si cela vaut la
peine que je m' applique à un assez grand
travail que j' ai ébauché sur cet écrivain sublime.
J' ai bien peur que ma passion pour
lui ne m' ait paru trop légèrement une vocation
pour le traduire ; mais je pourrais
craindre aussi que mon enthousiasme pour ce
grand homme ne me rendît trop sévère pour

p231

ma traduction qui, à génie égal, (eh bon
dieu ! Quelle distance !) devrait encore être
très-inférieure à l' original, vu la différence
des langues et le désavantage immense d' avoir
à exprimer les idées d' un autre.
Je rendrai, si vous voulez, vos réponses
à M Boucher qui vous les remettra.
à M Dupont.
27 mai 1779.
Je mande à M Boucher, mon cher et excellent
ami, que vous ne trouvez pas qu' on
puisse être lâche auprès d' une femme, et que
cela me donne une haute opinion de vous ;
car c' est apparemment d' après le témoignage
de votre conscience, et aussi ensuite de votre
expérience, que vous opinez ainsi. Au reste,
vous ne seriez pas le centième honnête
homme très-menteur à cet égard. Toujours
est-il que je ne serai content de cette lettre
dont vous m' avez paru satisfait, que lorsque
le succès l' aura justifiée à mes propres yeux ;
mais aussi que j' ai dû déférer à l' opinion d' un
homme dont je révère la vertu et estime
les lumières, dans une affaire où, étant partie,
je ne saurais être juge.
Je prie aussi M Boucher de vous rassurer
sur la communication des papiers que vous

p232

vous remettrez mutuellement. Lui seul les
voit. Il desire autant que vous le secret, et
il le garderait par amitié pour moi, quand
il n' y serait plus aussi strictement obligé par
son état. Au reste, vous m' avez paru encore
plus poltron que lui, et je ne sais pas pourquoi :
car il est impossible de jouer un rôle

plus honnête et plus flatteur que celui dont
vous voulez bien vous charger dans cette affaire-ci.
Mon cher ami, songez, s' il vous plaît, que
d' après la lettre d' aujourd' hui, il est de devoir
d' écrire à mon père, et bientôt ; que
je ne lui écrirai que quand vous aurez vu
mon projet de lettre ; que vous ne le verrez
que quand vous reviendrez ; que les jours et
les nuits, et les heures, et les minutes, sont
longues dans ma situation qui ne peut être
améliorée que par les soins de votre active
et indulgente amitié.
Allez, mon cher Dupont, dans votre belle
et friponne, et processive Normandie. Vous
y apprendrez aussi bien que vous avez appris
ailleurs, qu' un peuple est plus mauvais
en raison de ce qu' il est plus malheureux.
Peut-être cela redoublera votre empressement
pour rendre au bonheur votre ami qui s' écrie
quelquefois au fond de son cachot :
hélas ! Aux coeurs heureux les vertus sont faciles.
Savez-vous ce qui me le sera toujours ?
C' est de vous aimer.
Mirabeau fils.

p233

à M Dupont.
31 mai 1779.
J' ai adopté très-volontiers, mon cher Dupont,
tous les changemens que vous avez
faits dans ma lettre à mon père. Les uns y
mettent plus de douceur, les autres ôtent
des vérités qui seraient mal interprétées : or,
comme je l' écrivais à M B, vingt-quatre
heures avant d' avoir lu votre billet, il vaut
mieux, puisque je veux sortir par-là, (et
c' est la bonne porte) leur dire ce qu' ils veulent,
que ce qu' ils ne veulent pas ; autrement
le plus court serait de ne pas écrire :
d' ailleurs une demi-satisfaction est indigne
de moi ; il la faut complette ou nulle ; voilà
ce que je pense, et voilà, pour le dire en
passant, pourquoi j' ai si peu ménagé mes
expressions que, dans la vérité, je sais beaucoup
trop fortes.
C' est dans ces principes que j' ai écrit ; et
c' est aussi pour cela qu' il est assez inutile
de vous demander : 1 quelles sont *les passions
violentes et orgueilleuses qui m' ont
perdu* . Pour de violentes, je m' en connais une ;

c' est l' amour qui m' a fait plus de bien que
de mal, quelques maux qu' il m' ait causés,
et je n' en guérirai pas. Pour les orgueilleuses,

p234

je sais de quel côté elles étaient, et en
vérité, il faut me le laisser oublier ; 2 si
dans *l' excellente et respectable famille* que
vous me vantez, vous comptez une femme
qui, m' ayant dû deux fois l' honneur et une
fois la vie, a la lâcheté de consulter pour
savoir si, dans le moment où la plus cruelle
infortune m' accable, et où je ne puis ni parler,
ni écrire, ni me défendre, même par
procureur, elle ne pourrait pas se faire séparer
de corps et de bien d' avec moi...
allez, allez, mon ami, mon coeur n' est pas
haîneux, je ne veux point de la haîne ; elle
n' est bonne à rien qu' à faire du mal ; mais
je ne suis plus enfant ; je sais ma langue ; et
le *magna loqui* , sur-tout sous les yeux d' un
tiers, ne m' en impose pas. Soyez ce que vous
êtes, c' est-à-dire un homme franc, droit,
sensible, généreux ; et vous ferez de moi ce
que vous voudrez. Si vous vous livrez à des
controverses et à des récriminations dans une
cause si odieuse, très-certainement je vous
battrais ; parce que quelque supériorité que
vous ayez sur moi, vous n' en avez pas assez
pour avoir raison contre raison. Je pourrais
bien vous dire aussi quelque chose sur votre
hérésie littéraire ; mais comme au fond, je
crois que des vers refroidiraient une telle lettre,
je m' abstiendrai de vous dire que l' ame ne
saurait être bien affectée, sans que l' imagination
le soit ; et qu' alors elle peut se rappeler

p235

ce qui l' a vivement frappée. J' ai fait
ici de la musique en sanglotant, et cette musique
est bonne ; j' ai fait un drame, et ce
drame déchirant serait fort bon, si je connaissais
davantage mon instrument ; mais
j' ai fait trop peu de vers, et ce n' est pas
mon talent.
Mon ami, votre abandon de mes lettres
m' a touché : eh ! Que diable feront-elles toujours

seules ? Peut-être ne voudra-t-on pas les lire. Quoi qu' il en soit, recevez mes tendres remercîmens pour une peine dont vous ne recueillez jusqu' ici que de l' ennui ; malgré cet ennui, venez me voir le plus tôt que vous pourrez. Voici ma lettre à mon oncle.
Mon oncle, mon cher oncle,
vous, le bienfaiteur de ma jeunesse, et qui seriez le soutien naturel d' un neveu qui n' a jamais cessé de vous respecter et de vous chérir, si ses fautes ne vous avaient pas désintéressé de lui, daignez permettre qu' après tant d' orages, tant de torts et tant de malheurs, je mette encore à vos pieds mes gémissemens, mon repentir, mon hommage ;
recevez avec la commisération naturelle à votre ame généreuse, et l' indulgence que vous donna toujours votre incorruptible vertu, les supplications d' un coeur brisé de douleur et de regret. Les deux lettres dont je prends la liberté de vous adresser les copies,

vous apprendront ce que j' ose tenter ; mais je n' espère que de vous le succès d' une démarche que je n' ai point l' espoir de rendre intéressante par moi-même, après tout ce qui s' est passé. Mon oncle, c' est à vous que j' ai dû de rentrer en grace une fois auprès de mon père ; et j' ose penser, pour adoucir l' amertume de tant d' autres souvenirs, que pendant plusieurs années, vous ne vous en êtes pas repenti. Daignerez-vous essayer encore une fois ce que peut le charme d' un bienfait sur un homme amorti par l' âge, vieilli par le malheur, changé par le repentir, éclairé par l' expérience, et la juste méfiance qu' elle lui a inspirée de lui ? Daignerez-vous tenter de désarmer un père trop outragé et trop malheureux, mais qui pourtant est toujours père ? Ah ! Mon oncle, ou je suis le plus pervers des hommes, (et vous ne le craignez pas) et tout-à-la-fois le plus insensé, ou le serment que je fais de consacrer le reste de ma vie à réparer, autant qu' il sera possible, de trop longues erreurs, vous paraît mériter quelque confiance. J' ose remettre mon sort entre vos mains, et si vous vous en chargez, je suis sauvé sans doute ; mais si vous ne le faites pas, il ne me reste qu' à gémir amèrement que les

résolutions les plus fermes et les sentimens
de tendresse et de respect qu' elles ont réveillés
et exaltés dans mon ame pour mon

p237

père et pour vous, périssent avec moi étouffés
dans un cachot.
Je suis, etc.
Cette lettre est mieux que celle de mon
père, et je sais bien pourquoi, quoique vous
ne soyez pas de mon avis. Adieu, mon bon
ami, trouvez bon que je vous aie grondé un
peu, car vous me grondez trop ; mais je sais
dans quelle intention, et c' est votre apologie
et ma consolation. Au reste, pour me
raccommoder avec vous, je vous avoue volontiers
que le mot que vous m' avez rapporté
de mon père, m' a attendri et décidé
plus que tout le reste à écrire.
Mirabeau fils.
à Sophie.
Une sainte dont je ne connais du tout
point la fête, quoique j' y sois bien dévot,
c' est sainte Sophie. Un certain jour, je me
souviens que Bouvier, sa femme et moi, nous
employâmes presque toute la journée, à feuilleter
des almanachs et des livres d' heures,
sans pouvoir découvrir cette solennité. Pour
moi, je crois que ta patrone a honte d' être
au ciel depuis que tu es sur la terre, et que
tu l' as corrigée de sa sainteté. Apprends-moi
un peu ce que tu sais sur son compte. Tu sais
combien en fait de piété, je suis ignare et

p238

non-lettré. Ah ! Je n' ai qu' une divinité, et
c' est mon amante qui est l' objet de mon
culte... nous sommes aussi bien d' accord
sur cela que surtout le reste, et je ne crois
pas que tes connaissances théologiques soient
très-étendues ; cependant tu as fait un long
cours ; mais le professeur était si mauvais !
Tu l' aurais volontiers traité à l' écossaise.
Imagine-toi que les femmes de ce pays-là
ont une manière de traiter les ministres,
tout-à-fait originale. Je lisais hier, que dans
le temps des accès de fanatisme des presbytériens,

ils plaçaient dans chaque maison
un chapelain qui leur servait d' espion, et
qui les informait de tout ce qui se passait
dans la famille. Les domestiques même
étaient obligés de rendre témoignage contre
leurs maîtres. (ne crois-tu pas que je te parle
du clergé de Pontarlier ?) un synode, assemblé
à Perth, cita à son tribunal tous les citoyens
qui avaient paru désapprouver son
gouvernement. Il arriva que les hommes absens
ou occupés ne se trouvèrent point à la
citation. Leurs femmes entreprirent de répondre
pour eux. Le jour de l' assignation,
cent-vingt femmes, avec de bons bâtons à
la main, parurent et assiégèrent l' église où
les ministres tenaient leur assemblée. Un
de leurs confrères, député vers ces femelles,
les menaça d' excommunication. Elles le
rouèrent de coups pour sa peine, le retinrent

prisonnier, et détachèrent soixante d' entre
elles qui mirent en déroute le reste des
ecclésiastiques, leur brisèrent le corps à force
de coups, prirent leur bagage et douze chevaux.
Elles se saisirent ensuite du secrétaire
de l' assemblée, et le battirent jusqu' à ce
qu' il eût abjuré son office. Ne trouves-tu pas
que cette manière de régenter cette canaille
est fort bonne, et que tu n' aurais pas trop
été déplacée à la tête de ces braves amazones ?
Il faut te dire un très-vif sujet de
mécontentement qu' on leur avait donné, et
qui les anima, sans doute plus que tous les
autres excès des presbytériens. Ils avaient
porté l' austérité jusqu' à déclarer par une loi
formelle, que la fornication répétée, *après le
premier acte,* dit l' anglais (...)
était félonie. Tu conviendras qu' un
pareil règlement était très-barbare ; et je n' ai
pu m' empêcher de penser, en lisant cela,
que Sophie et Gabriel seraient bien mal dans
un pays où une telle législation serait reçue.
Cependant ces sévères instituteurs avaient
par fois quelqu' indulgence. Charles Ii ayant
été surpris dans des familiarités un peu vives
avec une jeune femme, le clergé établit des
commissaires pour lui reprocher l' énormité
de son crime. Mais l' orateur du clergé,
après avoir informé le roi du scandale qu' il
avait donné aux *saints* , se contenta d' exhorter

sa majesté, lorsqu' il lui prendrait envie

p240

de s' amuser, à fermer plus soigneusement
ses fenêtres. Au reste, fanfan, que ces
anecdotes-là ne t' aillent pas donner de la
répugnance pour nous établir dans les îles
britanniques. Il y règne actuellement une
grande tolérance en tout genre... j' insisterai
pour qu' on me dise du moins si ma pauvre mère
respire ; je ne puis croire qu' elle ait encore une
fois pris de l' humeur contre moi. Quel prétexte
en a-t-elle ? Des mensonges et des perfidies
lui en avaient imposé ; mais assurément elle
a vu clair depuis, et je ne crains plus qu' on
lui inspire des préventions si injustes. D' ailleurs
je suis enfermé depuis ses derniers témoignages
de tendresse ; comment aurais-je
pu démériter ? Il n' y a qu' un cas où je tremblerais,
c' est celui où elle deviendrait dévote ;
car avec son extrême vivacité, elle
serait à coup sûr fanatique, et conduite par
des fanatiques. Or, il n' y a pas un caractère
au monde plus dangereux ; car s' il est accompagné
d' un jugement faible (le sien ne l' est
sûrement pas, mais il peut s' affaiblir), il
est exposé aux suggestions des méchans hypocrites ;
s' il est soutenu par une tête forte
et des lumières, il est entièrement gouverné
par ses propres illusions, qui brisent tous les
liens, croisent toutes les affections, pervertissent
tous les mouvemens du coeur, et sanctifient
les plus grandes injustices et les plus

p241

condamnables procédés. Au reste, j' aime encore
mieux la fougue excessive de ma mère,
que beaucoup d' esprit peut tempérer, que
cette indolence et cette mollesse de la plupart
des femmes ; disposition indéfinissable,
dont on ne saurait tirer aucun parti, et qui,
quand elle est agitée par des motifs contraires,
est capable d' autant d' inconséquences
que la folie ou la stupidité même. Mais
si, comme il est à craindre, la dévotion se
mêle jamais à ses affections sulfureuses, je
crains beaucoup de ses préventions et de son

emportement. Il est trop ordinaire que les tempéramens de feu finissent par la ferveur religieuse, sur-tout lorsque des principes et des connaissances profondes ne lui opposent pas une digue puissante ; et l' idée de voir quelqu' un que j' aime, dévot ou entouré de dévots, me fait frémir. Je dirais volontiers comme ce milord qui donnait sa voix pour l' exclusion absolue de tous les catholiques : *je ne voudrais pas,* criait-il, *qu' il restât ici un homme ni une femme papiste ; pas un chien papiste ni une chienne ; pas un chat papiste pour sauter ou miauler autour du roi* . Assurément nul homme au monde n' est plus partisan de la tolérance que moi ; mais je hais et redoute les dévôts ; et c' est à cause de cela même que je prise davantage la tolérance, persuadé et convaincu qu' elle seule, et elle seule illimitée, est l' unique expédient

capable de réfroidir leur ardeur, de réprimer leur zèle, de confondre leurs menaces, de donner à l' autorité civile une supériorité réelle et inébranlable sur tout le corps sacerdotal, enfin de maintenir la tranquillité sociale aux dépens de l' enthousiasme, de l' hypocrisie et de la superstition. Les mauvais politiques veulent des remèdes plus tranchans et plus prompts, et par cela même manquent leur but. Les pieux fripons prêchent l' intolérance, non-seulement pour le plaisir de prévaloir et de persécuter, mais parce qu' ils savent qu' elle est à-peu-près le seul aliment inépuisable du zèle. Que ce soient toujours-là tes principes politiques, ma chère amie ; mais pour règle générale, n' aie aucune espèce de confiance, ni même, autant que tu pourras, aucune liaison sociale avec toute personne infectée de zèle religieux. On ne peut jamais compter sur rien avec des gens qui sanctifient la perfidie, et rapportent toute espèce de moralité à un système qui, quand il ne serait pas faux, absurde et pernicieux, se trouve sans cesse en contradiction avec les passions, les intérêts et le courant de la vie humaine. On prétend qu' on peut être dévot sans être fourbe ou fanatique : quand j' en aurai vu un exemple, je croirai que cela n' est pas impossible, mais non pas que cela est ordinaire. Jusques-là,

je suis intimement persuadé que les *vrais*

p243

croyans sont, dans le fait, ou des ignorans crédules, ou des hypocrites intéressés, ou d' adroits fripons, ou de dangereux enthousiastes. à l' argument tant répété, que cependant de très-habiles gens ont été de bons chrétiens, sans entrer dans la distinction de chrétien et de dévôt, distinction trop subtile pour un homme d' aussi bonne foi que moi, je répondrai que de ce qu' un homme s' est distingué par son génie dans des controverses, (tels furent Bossuet, Paschal, etc.) il ne s' ensuit pas du tout qu' il fût de bonne foi ; et que ceux qui en sont venus là, ont été séduits par cet orgueil si naturel à l' homme qui fait qu' il se passionne pour son ouvrage, ou par cette sorte d' instinct qui ne lui est pas moins propre, qui donne un si grand ascendant sur nous tous à l' habitude, de manière qu' un menteur finit par se persuader lui-même, etc. Quant aux Newton, aux Descartes, etc., c' est l' existence de Dieu qu' ils se sont efforcés de prouver, et non la vérité des mensonges des sectes diverses. Or, l' existence de Dieu est une opinion philosophique qu' on peut admettre ou nier de très-bonne foi, en débattant d' ailleurs les diverses appellations qu' il a plu aux philosophes de donner à la puissance créatrice, et les conceptions qu' ils s' en sont formées. Au reste, quand on lit de sang froid et sans prévention, ce que les plus beaux génies de l' univers ont pensé et

p244

écrit sur cela, on est bien loin de trouver qu' ils aient rien établi indubitablement, et l' on doute souvent qu' ils se soient persuadés eux-mêmes ; mais pour la révélation et les chicanes de dogme, je nie que jamais homme raisonnable et de bonne foi les ait admises au fond de son coeur, si ce n' est par les ruses de l' orgueil et de l' amour-propre, comme je te disais tout-à-l' heure. à force de chercher des preuves d' un être fantastique, les yeux peuvent se fasciner et s' éblouir ; mais quand

on a commencé cette recherche, assurément
on ne voyait rien. Après tout, il n' est pas
bien étonnant que des gens, dont le gagne-pain
est l' art de débiter ce pieux charlatanisme,
parviennent à jouer très-bien l' air
de la persuasion. Le Kain sait se passionner
sur le théâtre, jusqu' à faire une illusion
beaucoup plus forte et plus singulière...
mais en vérité, je n' ai pas envie de te faire
un traité sur les fourberies des dévots ; je
n' ai cependant pas été fâché de te donner
ma profession de foi en peu de mots, par
écrit, afin que tu ne sois jamais étonnée que
je t' aie *conseillé un sacrilège* , pour me servir
des expressions de ta mère. Au reste, je ne
suis pas inquiet de ta façon de penser à cet
égard. Ceux qui me connaissent ou me soupçonnent
des principes si libres, ne manqueront
pas de te dire qu' un homme qui ne croit
ni au Dieu des chrétiens, ni à ses saints
mystères,

p245

ni à l' immortalité de l' ame, ne peut
qu' être un scélérat, parce qu' il n' a aucun
intérêt à gêner ses desirs. C' est à toi à te
souvenir si mes principes moraux sont aussi
relâchés que mes principes religieux ; décide
lequel de celui qui croit que la vertu et
l' honnêteté sont très-indépendantes de la
religion, très-nécessaires et très-sacrées,
quoiqu' il n' y ait ni paradis, ni enfer, ou de
celui qui pense que la religion et ses terreurs
sont le seul frein des passions humaines,
fait le plus d' honneur à l' homme, et
mérite le mieux la confiance et l' estime de
ses semblables. Il est vrai que le plus grand
des crimes, aux yeux des dévots, est le plaisir
de l' amour qui, pour nous, est la première
des voluptés, comme l' amour est le
premier des bonheurs ; mais sur cela, mon
apologie sera courte. Je ne connais pas une
dévote qui n' ait été ou ne soit une catin, et
pas un dévot qui n' ait été ou ne soit corrupteur
et libertin. L' amour est pour nous,
au contraire, de tous les sentimens le plus
exclusif, et par conséquent le plus chaste.
Qu' on décide, d' après cette courte exposition,
lequel des dévots ou des amans a la
morale la plus saine et les meilleures moeurs,
s' ils ne remplacent pas notre délicatesse par

leur hypocrisie, et nos voluptueux transports
par leurs cyniques saletés. Assurément on
ferait des volumes sur cela ; mais cependant,

p246

si l' on voulait être de bonne foi, la question
serait bientôt décidée. Ma charmante
Sophie-Gabriel, je t' embrasse avec toute mon
ardeur accoutumée, en attendant *la dévotion et la mysticité* .
à Sophie.
Premier juillet 1779.
Que veux-tu que je te dise sur tes lamentations,
jérémiades et complaintes ? Apparemment
que le bon ange n' aime pas les belles
dames. Pour moi, qui ne suis qu' un gros tout-laid,
je lui ai demandé une lettre pour le 30
juillet ; elle était ici hier 30 juillet, et ce
n' est pas sa faute si je ne l' ai qu' aujourd' hui.
Pour cette fois et sans conséquence, je veux donc
bien l' excuser, et te prie de lui pardonner,
quoiqu' au fond il ne vaille pas grand' chose,
et je le sais bien ; mais il y en a de plus
mauvais, et je le sais encore. *son amitié est plus chaude que la prudence de D P.* je le pense
comme toi ; et j' ajoute qu' elle n' en est pas
moins prudente ; j' ai même lieu de penser que
s' il était à la place de D P mes affaires
iraient et auraient été plus vîte. Voici où elles
en sont. D P m' a écrit le 19 du mois : " il y
a trois ou quatre jours, mon cher comte, que
je suis de retour, et que je n' ai pu vous aller

p247

voir, parce que j' attendais un rendez-vous
de M Necker qui ne me permettait pas de
m' éloigner seulement à votre distance, dans
l' incertitude du jour où il me serait donné.
J' ai eu ce rendez-vous ; et à présent, commandé
par une époque rurale très-pressante,
et par la nécessité de déblayer le travail qu' on
m' a donné, il faut que je parte, chargé de
papiers, dont j' aurai bien de la peine à me
tirer dans les trois semaines que je vais passer
chez moi. Je ne pourrai donc vous voir à ce
voyage ; ce sera vers le milieu du mois prochain ;
mais je ne veux pas que vous croyiez

que je vous oublie. Je vous demanderai donc seulement de continuer comme vous avez commencé. Je n' augure point de l' événement ; mais quand il tirerait en longueur plus que nous ne le croyons et ne le desirons, il ne faudrait pas vous rebuter. Songez combien vous avez pris de peines, et combien vous avez mis de temps pour vous perdre : je n' en demande pas la moitié autant pour vous sauver.
Le bien se fait toujours plus aisément que le mal ; car la nature pousse au premier et répugne au second. C' est ce qui fait qu' un peu de bonne administration régénère un empire que des siècles de mauvaise ont eu peine à ruiner : et sans cela quel empire subsisterait ?
Il en est de même des affaires des particuliers, et sur-tout des troubles de famille. L' amour naturel pour le nom, pour le sang, donne des

conseils doux qui hâtent toujours les réconciliations même qu' on croit les plus éloignées.
Calmez-vous bien, livrez-vous à aimer de bonne foi ceux qui peuvent et qui voudront vous servir, ceux de qui dépend votre sort, et votre sort changera inévitablement ; acceptez-en l' augure. Portez-vous bien : aimez-moi et comptez sur mon tendre attachement. "
tu vois 1 qu' il me dit assez clairement que ses foins l' ont plus pressé que moi ; 2 que toutes ses phrases vagues ne m' en apprennent pas tant que ne feraient ces deux mots :
j' ai vu votre père, il n' est pas mal disposé. Madame De Mi a fait telle démarche . Baste, il faut se contenter de cela, puisque nous n' avons que cela. Mais moi qui n' entends point les affaires, je lui ai répondu assez sèchement et sans amphibologie, que rien, mais rien au monde ne pouvait excuser le silence de Madame De Mi ; que je ne lui récrirais pas, fussé-je sous la hache du bourreau ; que pour à mon père je lui adresserais autant de supplications qu' on voudrait ; que je l' avais toujours aimé machinalement sans l' estimer ; que d' ailleurs il était malheureux, quel que fût l' auteur de son infortune, et mon père ; qu' au reste, lui D P aurait pu se donner la peine d' examiner à fond mes affaires (ce qu' il n' avait pas même daigné faire superficiellement) avant que de me condamner si exclusivement ; que sur le tout, le sort d' un

p249

homme ne dépendait que de lui. Cette lettre avait été précédée d' une autre plus vigoureuse, envoyée en réponse à des phrases dictées par la *prudence* sous les yeux de M B. On me disait *d' écarter entièrement de ma tête toutes les passions violentes et orgueilleuses qui m' avaient perdu. Que je tenais à une excellente et respectable famille à qui j' avais causé bien des maux qui étaient tous retombés sur moi, etc.* . Ce ton très-disparate avec celui qu' il avait pris dans notre conversation tête-à-tête, me choqua. Je répondis que je me connaissais une passion violente qui était l' amour, et que je n' en guérirais pas ; que quant aux orgueilleuses, je ne savais pas trop de quel côté elles s' étaient trouvées, et qu' il fallait ne pas m' en faire souvenir ; que j' étais fier, sur-tout dans l' adversité, et que je m' en piquais ; que si c' était-là ce qu' il appelait de l' orgueil, j' avais peur que nous ne parlassions pas la même langue ; que je le priais, s' il ne voulait pas perdre toute ma confiance, de penser que je n' étais plus un enfant ; et que les grands mots, sur-tout écrits sous les yeux d' un tiers, ne m' en imposaient pas. Enfin je lui demandais s' il comptait dans *l' excellente et respectable famille* dont il me parlait, Madame De Mi dont je qualifiais le dernier procédé que j' ai appris de lui, comme il ne peut pas ne pas l' être par un honnête homme. Ou D P est fort changé, ou ce

p250

ton doit tempérer le sien et le ramener à la franchise qui est sa pente naturelle. Tu trouveras un peu bisarre, je crois, qu' entre l' A D H et moi, l' orgueilleux des deux soit moi. Je dirai à D P, la première fois que je le verrai : celui qui, devant cent personnes et chez le gouverneur de sa province, élève la voix pour proférer ces étranges paroles, *dans la maison de Mirabeau il n' y a jamais eu qu' une mésalliance, c' est celle des Médicis,* a mauvaise grace à chercher de l' orgueil dans les autres. En voilà, et du plus ridicule, et du plus insolent, et du plus plat. Cela ne paraît pas d' abord ainsi, parce que tout ce

qui semble haut en impose ; mais cela n' est
pas haut, ce n' est que fanfaron et fou ; car
qui peut se croire mésallié avec une famille
qui a donné des princesses à toute l' Europe,
et deux reines à la France ? A-t-on jamais vu
en moi le moindre grain de cette insupportable
vanité. J' ai toujours été le plus affable
des hommes avec mes inférieurs, le plus poli
et le plus ferme avec mes égaux, le plus haut
et le plus fier avec mes supérieurs. Si c' est-là
de l' orgueil, il est du moins noble. Mais le
vrai est que je n' estime les hommes que par
leur dedans, et non par leur autour ; que je
suis fier par le sentiment de mon courage,
de ma force, de ma droiture, des injustices
qui m' ont été faites ; que je suis peu humilié
par mes innombrables fautes et défauts, parce

qu' ils n' entachent en rien mon honneur ;
que je suis orgueilleux de mon amante,
très-mécontent de mes talens, et de tout ce qui
m' a valu des applaudissemens aussi futiles et
peut-être aussi mensongers que cet amas d' injures
et de calomnies dont on a voulu m' écraser.
Bon ami, amant fidèle et dévoué, excellent
citoyen, si l' on pouvait l' être dans un
pays esclave, estimable par le coeur, distingué
par l' ame, médiocre par l' esprit, inégal
par caractère, me voilà au vrai ; au moins
tel que je me vois, et je crois me bien voir.
S' il n' y a point-là de quoi justifier de l' orgueil
qui ne l' est par rien, il n' y a pas non plus de
quoi tant m' humilier. On en revient toujours
à mes *folies* . Eh bien ! Messieurs, tenez-le
vous pour dit : ces folies, la disperdition
d' argent exceptée, et les mêmes circonstances
données, je les referais plus sagement
sans doute ; mais je les referais. Ainsi n' en
radotez plus ; c' est un mal incurable. -revenons.
-tu conçois qu' il n' y a rien de gâté à la
négociation de D P, mais aussi que je ne sais
rien et ne puis répondre de rien. Mon opinion
(et c' est à peu près la tienne) me montre D P
comme concerté avec mon père, et lambinant
par prétextes ; mais dans le fait pour se conformer
aux vues et moyens de mon père. Ta
lettre me le confirme, comme tu le verras
dans la suite de la réponse. à sa première
visite, je lui demanderai nettement de quoi

p252

il retourne, parce qu' enfin il ne pourra pas
crier à l' impatience, si, après trois mois consumés
sans éclaircissemens, j' en exige quelques-uns.
Je répète que je ne connais point
d' excuse à Madame De Mi, pas même le voyage
de Paris, car elle devrait être arrivée. On
m' a fait entendre qu' elle était malade ; eh
bien ! Elle devait me le faire écrire. Que veux-tu
de plus ? Je suis calme, et nullement indécis.
Je ne ferai plus rien de ce côté, ou
Madame De Mi marchera du bon pied. Cela
sera plus long, si elle a la bassesse de ne point
agir ; mais enfin cela finira ; et il est un prix
dont mon coeur ne répugnera jamais de payer
un délai. -je n' attendais pas la phrase que
tu me rapportes de Madame De R, pour être
convaincu qu' aussitôt après ma réconciliation
avec Madame De Mi, si elle a lieu, elle
t' écrirait que je t' ai sacrifiée et le hurlerait
par-tout. Voici comme je paierai ce procédé.
Aussitôt libre, je lui écrirai que, sans rappeler
le passé qui n' est pas en mon pouvoir, et
que je la prie d' oublier, comme de mon côté
je n' y penserai que pour me souvenir de ce que
je dois à la mère d' une amie à qui j' ai tant coûté,
je la supplie de me dire comment ma famille
et moi pouvons la servir et te servir ;
qu' elle n' a pas assez mauvaise opinion de
moi sans doute, quelqu' idée qu' elle s' en soit
formée, pour croire que je puisse jamais cesser
d' être du moins ton frère ; et que tout mon

p253

desir ne soit de réparer, autant qu' il est possible,
des maux auxquels j' ai trop contribué ;
que je la conjure de me dire ses intentions,
ses volontés et ses desirs, et de recouvrer enfin
une tranquillité qui me répondra de la
tienne, qu' il serait cruel, et peut-être imprudent
d' altérer encore par des méfiances excessives
et des précautions au moins inutiles. Je
tâcherai que mon père écrive dans le même
sens : elle prendra cela comme elle voudra ;
mais peut-être y rêvera-t-elle. Toujours est-il
que cela est honnête, et de plus utile à plusieurs
fins. -c' est St-Man où je voulais que
tu fusses plutôt que Longchemp ; mais tu
es bien où tu es. Que l' on t' y laisse. -D P

n' est point à beaucoup près enthousiaste de
mon père ; il a même eu beaucoup à s' en plaindre ;
mais il pense comme tous les honnêtes
gens, qu' un homme obligé par un autre ne
doit jamais se croire quitte envers lui : le vrai
est que mon père a peu fait pour sa fortune,
si ce n' est de le faire connaître aux princes du
nord. D P est né avec les plus grands talens,
l' ame la plus haute ; et quoique chaud
et même fougueux, il n' a point eu de jeunesse :
l' arrangement des circonstances, ses
goûts littéraires, son obscurité première, son
indigence, l' en ont préservé ; et ce qui y a plus
contribué encore, c' est l' inestimable bonheur
d' avoir épousé, très jeune, une fille dont il était
fort amoureux, pour qui il a conservé beaucoup

de tendresse, et qui s' est trouvée la mériter
toute entière. Il n' a pas quarante ans,
à peine même trente-neuf, et n' en paraît que
trente. Tout le monde le croit plus jeune que
moi à la première vue. -Madame De V n' est
point liée d' intimité avec l' autre dame qu' elle
méprise du plus profond de son coeur, mais
elle a sur elle beaucoup d' ascendant ; 1 parce
que les ames fortes entraînent les faibles, et
que, toute perfide et cruelle et vindicative
qu' est cette jeune personne, qui à dix-sept ans
était aussi perverse qu' aujourd' hui, elle est
faible ; 2 parce que Madame de V l' a vu,
pour ainsi dire, élever avec ses filles, et avait
d' autant plus d' inspection sur elle, que son
mari, dans le fait frère de M De Marignane,
(c' est-à-dire, que celui-ci est fils du marquis
De Vence) était son meilleur ami, et qu' on
destinait à Mlle De Mar le fils aîné de Madame
De V, qui est mort ; 3 parce qu' elle
sait à fond son histoire et mes procédés ;
qu' aujourd' hui même elle en sait peut-être
plus que moi, et que cela donne de furieux
avantages. Elle est capable, d' ailleurs, de
joindre à la vigueur du raisonnement, l' adresse
d' une négociatrice, et la force de l' éloquence.
Madame De Mi est brouillée avec
sa famille, parce que celle-ci a montré à nu
sa vile et infâme cupidité, qui n' est pas le
vice de celle-là ; parce qu' on a crié contre ses
soupçons et ses pleurs, comme si les soupçons

p255

n' étaient pas trop fondés, et ses pleurs trop naturels ; parce que sa mère l' a toujours haïe : c' est une espèce de folle qui ne peut souffrir de vieillir ; parce que son père est un homme de cire, sur qui on ne peut pas compter deux minutes ; parce qu' enfin elle a les plus justes raisons de craindre pour son *moi* , qui de tout l' univers est ce qui lui est le plus cher : elle sent bien qu' il serait encore plus commode de briser le moule que les productions. -mon père n' est pas vieux ; il n' est que de 1715, mais tout le monde dit qu' il n' a pas un jour de santé. Hélas ! Il est bien difficile de tourmenter les autres, sans se tourmenter soi-même.
Cet homme aurait pu et dû être heureux. Il jouissait d' un nom connu, qu' il avait su rendre illustre, d' une grande fortune, d' un grand crédit. Il avait des enfans presque tous susceptibles d' aller au bien, et peut-être au grand.
Je n' en excepte pas la C dont l' esprit à une étendue et une sagacité peu commune, même chez les hommes les plus distingués par leurs talens, et qui avait, avec tout l' éclat de la plus brillante jeunesse, les yeux noirs les plus éloquens, la fraîcheur d' Hébé, cet air de noblesse que l' on ne trouve plus que dans les formes antiques, et une taille comme je n' en ai point vu depuis d' aussi belle ; qui avait, dis-je, avec tout cela, cette souplesse, cette grace, cette magie de séduction qui n' appartient qu' à ton sexe. Quelque dépravées que

p256

j' aie trouvé depuis son ame et sa raison, je persiste à croire qu' à 17 ou 18 ans, cette perversité était encore à une profondeur immense ; et je ne doute point qu' un homme d' honneur et sensé, amoureux d' elle, n' eût pu contenir sa tête et redresser son coeur ; car son imagination est bien l' unique théâtre de ses opinions, de ses sentimens, et peut-être aussi de ses sensations ; mais son impétuosité, sa mobilité, sa fécondité prodiguaient alors les ressources. Cette femme étonnante était susceptible de générosité par amour propre, de sensibilité par illusion, de constance, de fidélité même par opiniâtreté. Tout cela fût devenu habitude, et l' habitude, même pour les

génies les plus actifs, devient une chaîne bien
difficile à briser. Mon frère, né avec beaucoup
d' esprit et de gentillesse, était fait pour prendre
à la cour, si une éducation détestable,
une longue perte de temps, et l' inconcevable
sottise d' enterrer son adolescense au *saillant* ,
ne l' avaient rendu crapuleux. Son coeur était
bon, sa tête peu forte, (mais qui sait ce
qu' elle eût été ?) son caractère facile ; on en
pouvait tirer parti. La du s n' était, n' est et
ne sera bonne qu' à faire des enfans. La religieuse
avait certainement beaucoup de vigueur
de tête ; on l' a prise pour de la folie,
parce que ses sens qui n' étaient rien moins que
faits pour meubler un couvent, l' ont exaltée.
Je crois qu' un mari en eût fait une femme susceptible

p257

d' un grand rôle. Pour moi j' étais né
avec le germe de tous les talens militaires,
quelque esprit, beaucoup d' audace, et une
ame très-énergique ; avec cela on trouve sa
place. Qu' a fait mon père ? Sa lésinerie d' abord,
sa dureté enfin, ses préjugés après,
son avarice et ses haines ensuite nous ont
tous défigurés, mutilés, perdus. Sa femme l' a
adoré long-temps ; elle l' eût aimé toujours,
s' il eût voulu. Il était assez facile de la mener ;
il a prétendu la subjuguer, parce qu' il
est impérieux, tyran, et qu' il la haïssait. On
ne subjugue point les caractères forts et entiers,
et les imaginations chaudes. Ma mère
a couru à sa perte, et son mari l' a bientôt
consommée. Mon oncle a l' ame et les vertus
d' un héros. Il avait les plus grands projets
pour sa famille, et la fortune a montré qu' elle
les voulait seconder, puisqu' il a vécu, et qu' il
est et sera très-riche. Mon père n' a pensé qu' à
puiser au jour le jour dans sa bourse ; qu' à
l' entourer, l' obséder, le garotter. Avec un
esprit très-vaste, il n' a eu que des idées mesquines
pour sa maison. Avec du crédit, il n' a
rien fait pour elle. Avec de l' ordre, il l' a ruinée,
sans tenir ni son état ni son rang ; il s' est
isolé au milieu des siens ; il a tapissé de remords
les avenues de son tombeau, et creusé
celui de son nom. Je te jure, mon amie, que
je le plains plus encore que je ne m' en plains.
-je conviens, ma chère amie, que l' exécution

p258

en effigie est une insolence difficile à digérer ;
mais je ne conviens pas que M De Valdh
soit un si grand tueur que tu le supposes
possible. Je ne crois point aux tueurs qui ont
tort, et enfin on ne m' a point encore tué.
Mais le vrai est que je ne ferai probablement
jamais à ce poliçon, l' honneur de me couper
la gorge avec lui. Il m' a fait abattre le cou ;
il ne faut que lui casser les bras. Mon père a
un moyen très-certain et très-court de le faire
terminer, lequel je ne t' ai jamais dit, parce
que nous n' avons pas encore été assez près
du dénouement pour m' en occuper. Le prince
De Condé a été, je crois, son protecteur à
Metz, et mon père a un très-grand crédit à
l' hôtel de Condé. Tu ne doutes, je crois, pas
plus que moi, que sur un ordre du prince, ou
seulement l' assurance de son desir, tout ne
fût bientôt terminé. Au reste, je n' ai pensé et
ne pense à cela que pour toi ; car pour moi je
me suis moqué, me moque et me moquerai
d' eux ; mais je crois que quand escorté de mon
père, ou peut-être tout seul, je dirais au
prince De Condé : votre alt S sent bien que
malgré toute l' envie que j' ai de passer beaucoup
à son protégé, je ne puis fermer les yeux
sur un outrage de cette nature, qu' autant que
l' accommodement de Madame De Mo me sera
dans le public l' apologie et le motif de mon
indulgence ; je crois, dis-je, que le prince
trouverait que j' ai raison. Je t' avoue que je pense

p259

que ce grand personnage dont Madame De R
parle à M De Marv, pourrait être le gouverneur
de la province suscité par mon père. Le
temps nous l' apprendra. -c' est peut-être
une des plus grosses balourdises que l' on ait
jamais faites, que d' avoir nié au marquis que
tu étais grosse ; il fallait le lui dire, quand tu
ne l' aurais pas été, bien sûr que nous en viendrions
bientôt à bout. Je parie ma tête que le
marquis ne se fût jamais raccommodé avec sa
fille, et n' eût pas laissé prononcer l' arrêt,
s' il s' était su un enfant adoptable. -Aved De
L est un très-savant avocat. Il a débuté par le
fameux procès du maréchal De Tonnerre, qui
a fait sa réputation, quoiqu' il l' ait perdu en

seconde instance. Il est lourd, pesant, épais ;
il passait pour un honnête homme dur, et
je le manierais, à coup sûr, très-indépendamment
de mon père, si j' étais libre. Je reconnaîtrais
à peine sa femme qui a *ouï parler* de
moi, mais ne m' a nullement éprouvé. Il n' en
est pas tout-à-fait de même d' une de ses
très-proches parentes qui peut, en effet, l' en avoir
entretenue ; c' est cette histoire, apparemment
enveloppée ou mal rendue, qui aura
fait la méprise. Est-elle encore chez la D ?
-j' étais si dégoûté des continuels et imperturbables
silences de la D, que j' avais dit net
au bon ange que je le suppliais qu' on lui ôtât
ma fille. Il me représente aujourd' hui très-sagement
que ce changement aurait l' inconvénient

de renouveler à une autre le détail de
tout ce qu' elle sait, et qu' en réfléchissant
mûrement sur cette observation, je penserai qu' il
est plus prudent de laisser les choses dans
l' état actuel, qui probablement après tout
ne saurait être fort long. Il ajoute que
Mademoiselle D a été en correspondance avec la
famille R, lorsque tu étais chez elle ; que
cette correspondance est cessée ; que cette
demoiselle est très-paresseuse à écrire, et que
dans tous les cas elle est honnête à ne pas mériter
les soupçons. Dieu le veuille ! Mais somme
tout, il faut être de l' avis du bon ange,
et espérer que nous sèvrerons bientôt cet enfant.
Du reste, le bon ange *m' engage* (c' est son
mot) à ne plus renvoyer chez la nourrice,
parce que, si on le savait, cela pourrait faire
des propos d' autant plus fondés, qu' on ne m' a
pas refusé les moyens de savoir par lui ce que
je ferais demander par d' autres. C' est, avec
ou sans sa permission, assez mal raisonné,
puisque nous avons été quatre ou cinq mois
sans avoir de nouvelles de notre enfant. Enfin,
il en faut passer par-là, mais qu' il marche
droit ; car il me promet de ses nouvelles sur
un mot de souvenir de ma part, et je ne le lui
épargnerai pas. -Madame Ste-Sophie ne t' a
pas tout dit. Imagine-toi que ce petit démon
(c' est ma fille dont je parle) en voyant mon
homme, commença par l' examiner très-sérieusement
avec deux grands yeux qui ne finissent

p261

pas ; qu' après cela elle se familiarisa
avec lui de tout son coeur ; mais que dans le
temps qu' elle était sur ses genoux, ayant apperçu
Mademoiselle Thérèse, sa soeur de lait,
qui prenait une chaise, elle sauta à bas, courut
à Thérèse, la souffletta, prit la chaise, et
la mit où elle voulut. La pauvre petite
souffre-douleur laissa faire l' enfant gâté ; mais
lorsqu' elle l' eût vue se remettre sur l' homme
qui la visitait, elle alla en prendre une autre.
Autre saut, autre course, autres soufflets :
puis Mademoiselle Gabriel-Sophie prend les
deux chaises, les traîne et les apporte à son
monsieur. Cette idée m' a paru unique. Voilà
de ces détails dont le bon ange ne me parlera
pas, et qui sont délicieux pour un père et pour
une mère. Du reste, elle était très-bien tenue,
fort propre, fort grasse, et blanche comme
un lis. On la fit déshabiller. La petite dévergondée
fit sa toilette devant un homme. Elle
n' a pas un bouton sur son corps, pas une tache
de piquure sur son linge ; en un mot, elle
se porte à merveille, et ses courses éternelles,
sa vivacité excessive en font foi mieux que les
sermens de la nourrice. Ce petit lutin a étonné
par sa pétulance un homme qui m' a beaucoup
connu. Juge, c' est mon portrait vivant ;
dis-moi comment tout cela se fait ? Dis-moi aussi
comment elle peut être jolie ? Pour moi,
malgré ce titre d' illégitimité, je commence à
croire tout de bon que c' est ma fille, et je t' en

p262

remercie. -tu as très-bien fait de relever
avec vigueur le mot *aveuglément* ; il faut être
fou ou pis, pour proposer à quelqu' un de
transiger aveuglément sur l' honneur, la liberté
et l' existence de soi, de son amant et
de sa fille. Pour moi, quoique Madame De
R ait fait à mes yeux ses preuves depuis
long-tems, elle a encore le secret de m' étonner.
Tu t' imagines bien que tu peux te
dispenser de rien statuer pour moi, si je redeviens
libre. -le sermon de ta soeur est excellent ;
je ne me le rappelais pas du tout, et
je vois que la dame aime à ne rien perdre. Au
fond, elle a raison en physique, si ce n' est
en morale. Mais où diable a-t-elle vu que

chaque précaution était un assassinat ? Je crois qu' elle serait très-fâchée que son vilain mari la rendît mère à chaque compliment, bien que je ne connaisse que les souris ou les chenilles d' aussi fécondes qu' elle. T' ai-je dit que lors de son mariage, on se faisait porter à Dijon de maison en maison le contrat, afin de s' assurer qu' elle savait signer son nom ? -je ne doutais pas que le marquis n' eût menti ; mais ce mensonge me prouve encore mieux que, s' il t' eût sue grosse, il aurait voulu être le père de l' enfant. Au reste, Sage m' a conté à Dijon, qu' ayant entendu une fois dans le sallon un soupir un peu équivoque, M De M l' avait arrêté comme il allait entrer pour t' annoncer quelque chose, et lui avait donné

une commission en l' air, qui n' avait d' autre but que de l' écarter. Toi-même as soupçonné qu' il n' avait fait d' éclat, que parce que les prêtres irritèrent son amour-propre. Il te forçait à t' ennuyer dans son lit ; cela est vrai : mais tu sais quelles étaient ses prétentions, dont assurément il ne pouvait être la dupe : et c' est encore ici un oeuvre d' amour-propre. Certainement, telle que je t' ai connue après cinq ans de mariage, si peu expérimentée, et si singulièrement conformée, tu n' as ni pu ni voulu tromper ton mari ; et il n' a pu se tromper lui-même, à moins qu' il ne soit digne d' être le roi des liliputs du docteur Swift, et encore je maintiens que cela ne se pourrait pas. Cependant tu te souviens avec quelle effronterie il a soutenu que tu as fait une fausse-couche ; lui qui ne croyait ni ne pouvait croire au fond du coeur que tu fusses sa femme, et qu' il pût être père avec toi. Il est donc très-possible qu' il ait pensé ce qu' il assure t' avoir dit, et qu' il ne te l' ait tû, que parce qu' il connaissait trop ta délicatesse et tes principes, pour espérer te rendre sa complice. Au reste, ce n' est qu' une très-petite infamie de plus auprès de celles dont on peut composer le recueil de sa vie. J' aime tout-à-fait la raison qu' il te donna pour te prouver que j' étais son ami. Cela me rappelle le propos d' un homme très-riche, qui se déclarait l' ami d' un homme très-pauvre, et disait avec

p264

enthousiasme : *c' est le plus honnête homme que j' aie jamais connu ; il y a trente ans que nous sommes liés, et il ne m' a jamais demandé un sou* . Molière n' aurait pas laissé échapper ces deux traits. -oui, ma Sophie, la comtesse De V est digne de tous les éloges ; et je te jure, d' honneur, que je ne lui dois d' autre reconnaissance que celle d' un ami qu' elle a obligé. J' ai beaucoup eu de folles en ma vie, et même des sages ; mais d' ailleurs je n' ai jamais été assez attaché à aucune femme pour m' aveugler sur son compte ; car il est très-exactement vrai que je n' ai jamais aimé qu' une fois, et c' est la dernière. Madame De Mi a été assez infâme pour répandre que la comtesse prenait à moi l' intérêt d' une amante : je doute qu' elle l' ait cru. Nous étions souvent enfermés ensemble ; mais mon ton et mes manières avec elle, respiraient la vénération la plus pure et la simple amitié. Une aventure qu' elle eut la complaisance de cacher, parce qu' il n' y a personne d' aussi indulgent que les femmes vertueuses pour les femmes galantes, a pu fonder d' autres soupçons, mais non pas dans l' esprit de ceux qui la connaissent. Madame De V est vive et sensible, et peut avoir laissé parler son coeur ; mais nos âges étaient trop disproportionnés, pour que je pusse le tourner à l' amour. Je n' y ai pas même pensé, et je me tiens pour sûr que je n' aurais pas réussi. Mais quelle infamie d' aller

p265

semer un tel bruit sur une femme qui l' a comblée de bontés, et qui, si en aucun temps de sa vie elle a écouté l' amour, a toujours été la plus excellente mère de famille qui fût jamais, quoique femme d' un homme aussi fou que le père éternel des petites-maisons ! Sa seconde fille est une des plus jolies figures qui existent. Grande comme une poupée, mais faite au tour, et toute sorte de graces et d' agrémens ; vraiment singulière par l' esprit dont elle pétille ; celle-là est moins aimée de sa mère, mais flatte cependant davantage son amour-propre, et aura sur tout le monde, son amant seul excepté, tout l' ascendant qu' elle voudra avoir. Elle m' avait pris de belle

passion, passion purement spirituelle, il est
vrai, mais qu' à mon âge et au sien le diable
aurait pu faire dégénérer en matérielle : ainsi
il se pourrait bien que tu l' eusses tirée de mes
griffes. Cependant j' étais incapable de l' attaquer
tant qu' elle était fille, vu le sincère attachement
que j' avais pour sa mère. Celle-ci
me connaissait assez pour être tranquille,
et me laissa absolument sur ma bonne foi,
après ce seul avertissement : *m le comte,*
quand elle sera femme, faites comme vous
l' entendrez tous deux ; mais laissez la marier .
Jamais marque de confiance ne m' a autant
flatté, et j' en étais digne. Il faut que je te
raconte à ce sujet une anecdote que je ne crois
pas t' avoir dite, et qui te donnera une idée

de l' esprit et de la manière de la comtesse De
V, que ta sage mère dit être une folle. Elle
avait arrangé son mariage avec le fils du marquis
De Tourette, (Villeneuve ou Vence,
c' est la même chose, légitimé) : cela était
très-bien vu ; car les Tourette sont fort riches,
et les demoiselles De V n' ont que
quarante mille écus, qui ne devaient être
payables que très-tard, puisque père (il est
mort) et mère étaient très-jeunes. La petite
personne, qui trouvait le petit De Rourette
fort bête, (à laquelle condition sa jolie figure
ne lui plaisait pas) répugnait fort à cet établissement.
Sa mère lui dit un jour devant
moi, afin que je n' en prétendisse cause d' ignorance :
ma fille, je voudrais que vous vous missiez
dans la tête qu' on peut valoir quelque
chose, et n' être pas un prodige d' esprit. Vous
ne jurez que par deux hommes dans le monde,
votre père et m le comte De M. Pour ce qui
est de votre père, vous avez assez de raison
pour que j' en appelle à vous-même. Ne fait-il
pas payer bien chèrement à sa famille et à
moi, la demi-heure d' esprit qu' il a par jour ?
C' est une bouteille de vin de Champagne
pleine de bouquet et de sels volatils ; le bouchon
part, le vin s' échappe, et il reste du
vent. Cet esprit-là n' est bon à quoi que ce
soit au monde. Quant à M il a, je l' avoue,
plus de force de tête, génie vigoureux,
élocution charmante, enjouement aimable ; mais

p267

que de fougue ! Les passions fermentent à gros
bouillons : belle ame, bon coeur, imagination
brillante, raison saine ; et tout cela dangereux,
altéré, raboteux, faute de quelques
vingt années de plus. Patience, patience
donc, ma fille : si tous les hommes ne sont pas
si séduisans, on en est plus tranquille, plus
sage, plus maîtresse, plus heureuse même.
Ils vous paraissent lourds auprès de vos modèles ;
mais si ceux-là vous pèsent, ceux-ci
vous incendieraient... demandez, demandez
à m le comte, il vous le dira tout comme
moi ; car c' est le meilleur conseil du monde
pour les autres, et le plus mauvais pour lui...
que voulais-tu que je répondisse ? Je t' assure
qu' une pareille philosophe embarrasse plus
que toutes les dévotes du monde. Voilà la
femme qui m' aime comme une soeur, et qui
t' aimera comme une mère.
J' ai très-bonne opinion de ta Sainte-S.
L' amitié qu' elle a conçue pour toi, les circonstances
et les suites de cette amitié, ce
qu' on me dit d' elle, ce que tu m' en fais
entendre, m' intéresse infiniment pour elle,
et je lui voue un attachement sincère. -oh !
Ma Sophie, que tu dis bien ! Il n' est réalisé
qu' à moitié, notre projet chéri ! ... mais
pourquoi à moitié ? Avare que tu es ! Pourquoi
borner ainsi tes dons ? Ah ! Mon ange,
crains-tu que les gages de ton amour n' altèrent
ta beauté ? Et quels charmes vaudront

p268

jamais les enfans d' une épouse chérie ? -je
ne vois d' autre inconvénient pour te faire
avoir ta fille, que l' attente continuelle d' un
accommodement qui ne vient jamais. Encore
cette enfant pourrait-elle être une pensionnaire
étrangère dans le même couvent que toi ;
mais elle n' est pas encore sevrée : voyons
clair à nos affaires, d' abord. As-tu déjà demandé
à M Lenoir la permission de la confier
à l' hospitalière ? Elle ne retourne qu' en
octobre dans sa maison : cela nous donne encore
au moins quatre à cinq mois, et les
choses peuvent bien changer d' ici-là. -tu
vantes fort le coeur de certaines gens qui
me paraissent avoir plus de démonstrations

extérieures que de sensibilité réelle. Au reste, elles te font société, et c' est du moins cela. Que Madame De V prenne les eaux de *Contrexeville* ; elles sont regardées comme les meilleures pour les embarras des reins et de la vessie, et même comme un fondant. Avec de si fréquens ressentimens, elle devrait, si elle en a le courage, se faire sonder. Je dis si elle en a le courage, non que l' opération de sonder soit ni douloureuse ni dangereuse, sur-tout pour une femme, mais parce que, si elle est assurée d' avoir la pierre, il faut probablement se résoudre à se faire tailler, ou vivre et mourir martyre. J' ai vu quelque part *la barre* , et je n' aime point sa maîtresse, mais point du tout, et je ne lui connais

qu' une manière de se raccommoder avec moi : mais qui je déteste cordialement, c' est ce grand neveu ; et si cordialement, que je te prie de représenter très-sérieusement à tes sottes nonnes, qu' il est plus qu' indécent de laisser en tête-à-tête d' une jeune pensionnaire, pendant quatre heures, un morveux de 19 ans ; ou plutôt un roquet, comme tu appelles quelque part tous ces galantins. Tu me feras bien la grace de croire que c' est ici tout au plus une velléité de jalousie ; mais il me paraît si clairement que ce petit monsieur est amoureux de toi, que je ne puis ni ne veux le souffrir, et je te demande exclusion formelle et précise à cet égard. Il me semble qu' il est fort simple et fort convenable de dire que tu n' es jamais seule chez toi, que pour lire ou écrire. Eh ! D' ailleurs, à quoi bon tant de ménagemens pour cet embrion ? -je ne sais pas si tu remarques que je t' ai envoyé huit ou neuf tresses de cheveux, pesant deux ou trois livres. Gardes-en un peu pour ta fille. J' ai encore une bague toute neuve. Quoi, ma Sophie ! Tu deviens grise ! ô mon amour bien cher ! Tu me prouveras, je pense, à ma première réquisition, que tu n' as pas encore soixante ans. Je veux, ma chère mimie, une petite bourse de ce que tu voudras, mais sans or ni argent, pour porter sur mon coeur, tout plein de choses que j' ai à toi, et que je ne sais où

p270

mettre. Fais les cordons en cheveux, dans
le genre de ma petite tresse. Remarque bien,
ma fanfan, que tous les cheveux que je t' ai
envoyés sont tombés. Vois quelle perte c' est
pour moi, si tu fais jeter les tiens. Il faut,
tout bonnement, les mettre dans un sac. Les
perruquiers les tirent un à un, et les assemblent
tous. -qui est ce V qui citait
tant de gens de qualité offensés que ta
fille portât ton nom ? Serait-ce ce Vèse ?
Hélas ! Je leur demande bien pardon qu' un
Mi ait encanaillé les R. Ces gens-là ne
sentiront-ils donc jamais qu' ils n' ont qu' un titre
de noblesse, je veux dire, une fille qui les
renonce du fond du coeur ? -je croyais que
tu m' avais dit autrefois que les substitutions
de la famille Mon étaient aux garçons, et
que les filles sans garçons partageaient.
Explique-moi cela. Quoi qu' il en soit, je les
tiens quittes de la part de ta fille, que d' ailleurs
nous ne pouvons engager, pourvu
qu' ils te traitent convenablement. Accorde
tout pour l' abolition de l' arrêt, excepté ta
dot, ton retour à P et la personne de ta
fille. Engage-toi à ne plus porter le nom,
dont tu n' es pas infiniment curieuse, et que
dans aucun cas tu ne porteras long-tems ;
à rester au couvent du vivant du marquis :
on ne peut, après un accommodement, t' en
disputer la sortie à sa mort. Rien pour ta fille,
sa personne sauve ; rien pour moi, moi libre.

p271

-j' approuve très-fort ta conduite avec le
rév père . Il faut beaucoup d' honnêteté, mais
le tenir à la plus grande distance : cette
vermine monastique ne cherche jamais à
s' insinuer dans la confiance que pour en
abuser, tromper, trahir, intriguer et se
rendre nécessaire de tout côté. Peut-être les
pensionnaires qui t' ont précédée l' ont gâté, et
tu fais fort bien de le dégâter. Cependant
ménage-le, ne fût-ce que pour avoir cette
espèce de caution auprès de Madame De R
qui aura besoin d' être attachée, si je redeviens
libre. -ma tendre Sophie ! Je ne
puis pas m' empêcher de te dire, pour l' acquit
de ma conscience et l' honneur de ma

bonne foi, que tu es infiniment trop
confiante, si tu n' es point jalouse de
celle à qui la tresse que tu m' as faite est
destinée, ou du moins si tu crois que ma
passion pour elle a des bornes. Non, mon
amie, je l' idolâtre : son temple est dans mon
coeur ; son trône est dans mon imagination ;
et tout elle, sans cesse dans ma pensée. Veillé-je ?
Elle veille avec moi ; elle me suit
dans le sommeil ; elle est l' objet de mes songes,
de mes voeux, de mes desirs, l' arbitre
de ma destinée, de mes plaisirs, de ma vie.
Belle comme Vénus, tendre comme Psyché,
mais, hélas ! Moins capable des émotions des
sens que de celles de l' ame, je crois qu' elle
partage, sinon mon ardeur, du moins ma
passion. Je ne respire que parce que je le

crois ; je n' aspire qu' à en recevoir l' assurance
et la preuve ; en un mot, je vis pour elle, par
elle, et dans elle... s' il n' y a pas là de quoi
te rendre jalouse... à la bonne heure ; mais
je jure par toi-même, et par ma fille, et par
l' honneur, que tels sont pour elle mes sentimens ;
qu' ils ne mourront qu' avec moi ; et
que je n' en échangerais pas la plus petite
partie pour le trône du monde. Pardonne-moi,
si tu me forces à déclarer si naïvement
ce que je sens et ce que je projette ; mais sans
rancune, ou rancune tenante, donne-moi,
avec cette indiscrétion dont tu m' avertis si
charitablement, ces baisers de colombe qui
pompent mon ame et l' unissent à la tienne...
eh ! Ma Sophie ! Ne vois-tu donc pas que
c' est parce que je te connais si indiscrète,
que je m' en rapporte à ta discrétion ? (...).
Gabriel.
N' aie point de regret à Loizerolles : il
est trop dans la dépendance de mon père,
et mon père, probablement trop lié avec
Madame De R, pour qu' il fût sage de l' employer.
Cependant je ne puis pas concevoir
encore quel intérêt celle-ci peut croire avoir
à empêcher Gabrielle-Sophie d' être légitime.
Je vois, moi, qu' elle peut te valoir 15 ou
20000 livres de rente, et ce n' est pas là une
petite considération pour des ames R. Or,
il n' y avait qu' un moyen pour lui donner

p273

un titre ; c' était de la baptiser sous ton nom.
M De Rougemont n' a perdu son grand procès,
que parce que sa mère, effrayée par
les menaces de son mari, eut la lâcheté de
le faire baptiser sous un nom supposé. -tu
crains que Gabrielle-Sophie ne soit muette ;
mais fais-moi donc tes confidences : est-elle ma
fille, ou ne l' est-elle pas ? Plus je réfléchis
au sermon de Madame De Siffredy, et plus
je le trouve de grand sens. On en peut même
tirer des conséquences commodes et charmantes :
les animaux spermatiques existent
avant la copulation, comme dans l' instant où
la convulsion du plaisir les lance au dehors.
Toute femme qui garde le célibat, ou
qui ne fait pas des enfans avec quiconque a
envie de féconder ses animaux spermatiques,
commet un assassinat. Cela n' est-il pas évident ?
-ne t' explique pas le moins du monde,
je te prie, sur ce que tu crois, ou ne crois
pas que je ferai, moi libre, au sujet de l' exécution
en effigie. Ce sont de ces résolutions
qui doivent être prises sans tiers, et dont le
soupçon même est dangereux. La froideur
et le silence en pareil cas, sont plus énergiques
que toutes les déclamations du monde.
Est-ce que la Destiot n' a point eu d' enfant
de, ou sous le règne de son premier mari ?
Cependant elle pratiquait à la lettre le sermon
de la Siffredy. Qui a-t-elle épousé ?
-adieu, amour chère ! Je finis, car je n' en

p274

puis plus ; et j' ai encore mille choses à
écrire.
à Sophie.
Le bon ange me manda, il y a quelques
jours, qu' il avait eu la bonté de faire venir
chez lui ma fille, pour s' assurer de son état.
Il la trouva très-blanche, grasse et pas trop,
pourvue de presque toutes ses dents, fort familière,
et tellement qu' elle pissa dans son
bureau, sans lui en demander permission.
Quelle dévergondée ! Il ajoutait qu' il te laissait
le plaisir de me faire les détails ; et tu
ne m' en fais point ! Est-ce que ta lettre serait
antérieure ? C' est ce que je ne puis plus
vérifier, la sienne n' étant point ici. Mande-moi

donc à cet égard ce que tu sais. Ah !
Mon amie, je vis dans cette enfant. Le bon
ange ne me parle ni de sa figure, ni de son
bavardage ; mais à coup sûr elle est jolie,
puisqu' elle est ta fille, et bavarde, puisqu' elle
est la mienne. -notre ami me mandait
hier qu' il était d' avis que je persévérasse,
quoiqu' il n' eût pas été de celui de m' envoyer
cette lettre : qu' au reste je pouvais et devais
croire que mes intérêts n' étaient pas négligés
d' un autre côté, et qu' une ville attaquée
par deux issues, avait bien de la peine à ne

p275

pas se rendre. Ce qu' il y a de certain, c' est que
je ne compte que sur M Lenoir et sur lui,
et que je m' applaudirai dans tous les tems
de ne devoir qu' à eux. -ton confesseur me
fait rire. Ta mère avait, il y a quatre ans,
l' air de la grand' mère de Marie-Salomé : il
faut qu' elle ait beaucoup rajeuni. Le très-vrai
est, que quoiqu' elle soit laide et que
tu sois jolie, elle a quelque chose de ta physionomie,
et quelques-uns de tes airs de
tête qui m' attendrissaient. Tu as les plus beaux
yeux du monde, sur-tout quand tu me regardes,
et elle les a tournés : tu as le front
le plus parfait qu' il y ait dans la nature,
et le sien est énorme : ton plateau de gorge
est admirable, et elle est un squelette : ta
peau est de satin et de lis, la sienne est de
parchemin : elle a 56 ans, tu en as plus de
trente de moins ; et avec tout cela elle te
ressemble, et il m' eût été bien facile de l' aimer.
-oui, Madame De V fera beaucoup pour
m' obliger, parce qu' elle a pour moi de l' amitié
et de l' estime. Elle a vu de bien près, et mes
principes, et mes procédés, et les calomnies
dont on m' a criblé, et le mépris froid et généreux
dont je les ai payées. Elle m' a dit vingt
fois les larmes aux yeux : ah ! Comte ! Jamais
secret ne m' a tant coûté à garder que le vôtre.
Il est cruel, il est affreux d' entendre déchirer
son ami, et de se réduire à le défendre
vaguement, quand on pourrait le justifier

p276

d' un mot, et terrasser ses ennemis. C' est précisément cette apologie très-chaude et non motivée, qui a fait parler d' elle à un monstre et à des espèces. Tu ne m' as pas l' air d' être assez persuadée qu' il n' y ait eu que de la pure amitié entre nous ; je te le jure d' honneur. Je ne portai jamais de baiser que sur sa joue et sur ses mains. Je la respectais comme une mère, je l' aimais comme une soeur. Je n' eus jamais d' autre pensée, et elle moins encore. Quant à l' autre femme dont tu parles, elle provoqua les propos de Madame De Mi par sa folle jalousie, et même par des insolences. Cela était d' autant plus bizarre et impardonnable, qu' elle avait alors deux ou trois hommes, et que presque certainement elle ne m' a jamais aimé. Je sais bien que Madame De Mi n' en est pas plus excusable ; mais l' une est folle plus que perverse, l' autre est perverse et n' est pas folle. -ce n' est pas la cadette de V qui s' appelle Julie ; c' est la seconde, et c' est celle que le diable ou mon ange tutélaire avait mise sous mes pas pour me préserver de tomber dans tes griffes. Ne pourrais-tu pas savoir si elle est mariée ? -veux-tu voir où en sont mes yeux ? J' ai essayé d' écrire la première moitié de cette page sans lunettes ; vois comme le caractère est gros, ouvert et tremblant. -Madame De C a, je crois, un an de plus que toi ; on la prendrait aisément

pour ta mère ; et elle serait laide, si on pouvait l' être avec sa taille, ses yeux, et son air parfaitement noble. -je te supplie de te rassurer sur ma santé ; j' en ai vraiment grand soin. Je crois qu' il me faudrait quelques mois de repos, et sur-tout quelques jours de bonheur pour me faire reprendre le dessus ; mais je suis encore très et trop vigoureux ; et pourvu que je me préserve des maladies lentes qui minent le tempérament, j' irai loin. Crois, ma Sophie-Gabriel, que je ne perds point de vue que c' est ton époux qui m' est confié. J' écris trop, je ne dors pas assez : il se passe trop de combats dans mon coeur entre le desir et la crainte, l' indignation et l' amour, la nécessité et la volonté. Voilà mes maux. Je ne me médicamente point, parce que je suis persuadé que c' est

un très-mauvais et un très-funeste régime ;
les chaleurs vont tomber, et je serai mieux ;
j' aurais pris des bains, mais chauds ils
sont insupportables, et en ce moment ma
poitrine m' interdit les froids. -je ne compte
point sur le prince De Condé. En général,
je ne compte point sur les grands. J' ai eu
des aventures et circonstances dans ma vie,
qui pouvaient me mener à tout ; et je
n' ai été à rien, et je ne veux être rien que
ton Gabriel. Le prince De Condé ne balancerait
pas un moment entre mon père et
moi. Outre la différence d' âge et de considération,

p278

l' abbé De Luzine, qui est ou était
très-puissant là, est lié à mon père, par la
marquise De Rochefort et le duc De Nivernois.
M le prince De Condé avait poussé la complaisance
pour mon père, jusqu' à recommander
de la vigilance à M De Changey.
Le duc De Bourbon me marquait beaucoup
de bontés : il m' a surement oublié depuis
qu' il m' a perdu de vue. Je ne sais quelle
espèce de liaison D P y a ; il va souvent à
Saint-Maur. Tâche de me savoir qui la petite
De Changey a épousé. J' ai su par hasard
qu' elle était mariée, et que sa mère était
à Paris. Si celle-ci avait moins de politique
et plus de consistance, elle aurait pu m' être
utile par Madame De Chantemerle, à qui le
prince De Conti ne refuse rien. Le vrai est
que dans ce moment-ci je n' ai qu' une porte
à frapper, c' est celle de ma famille. Si elle
ne s' ouvre point, il s' agit de savoir qui vivra
le plus long-tems, de mon père ou de moi ;
et ce problême est cruel à résoudre. Mais
conçois-tu que l' homme qui rendrait la liberté
à son fils, sur la demande de sa belle-fille,
ne l' accorde pas au desir de son propre
coeur, au besoin de rentrer en paix avec soi-même,
de délivrer ses derniers instans du
poids immense d' une injustice, d' une barbarie
dont on fait son enfant la victime ? Hélas !
Ma Sophie, il y a bien de la différence
d' une ame à une ame. -oh ! Oui, ma mimi ;

p279

Gabriel-Sophie est à moi, et de plus, le
fruit du plus tendre amour. J' en suis plus
sûr que de mon existence, et cette certitude
est le soutien de ma vie. Chère enfant !
Que je serais malheureux sans cela ! En vérité,
je suis trop agité, trop balotté par le
sort et ma santé. Dis-moi donc ce que j' éprouverais
de pis, si j' étais vieux et infirme. Peut-être
serais-je imbécille et dévôt, ce qui ne laisserait
pas que de me distraire et de m' occuper.
Au lieu de cela, j' ai des sens qui me tourmentent,
et grace au lieu que j' habite, ne
m' occupent pas ; une imagination qui me
consume, une ame qui use son enveloppe,
un coeur uniquement plein d' amour, et d' un
amour tellement malheureux, que ce sentiment
si consolant et si doux, lorsqu' il n' est
pas tout-à-fait sans espoir, nous a offert une
infinité de ronces et d' épines. Eh ! Qui sait
si le grouppe aigu et douloureux que je m' efforce
de percer ne cache pas un précipice
où je me hâte, sans le savoir, de m' engloutir ?
Quelqu' un me conseillait, il n' y a pas long-tems,
d' *essayer* de la dévotion. La proposition
te paraîtra bisarre. Je répondis simplement :
je n' ai point de crimes à expier. Pourquoi
rechercherais-je l' ennui des pratiques religieuses,
et favoriserais-je cette absurde et
dangereuse opinion qu' elles raccommodent
tout. Je n' ai qu' un plaisir, qu' un intérêt,
qu' une passion juste, honnête, sacrée, immortelle ;

p280

le joug religieux serait pour moi
sans profit ; et, en vérité, ce n' est pas la
peine de se mentir à soi-même pour rien.
J' espère, ma Sophie, que tu ne seras jamais
dévote tant que tu seras fidèle et constante ;
parce qu' avec autant d' esprit que tu en as,
tu ne saurais être dévote que par commodité,
pour sanctifier tes infidélités, et te purger
de tes crimes. Jusques-là, si pure, si chaste,
si passionnée, qu' as-tu besoin de t' étourdir
par des superstitions ? Pourquoi te faire un
être fantastique pour en obtenir un pardon
de fautes que tu n' as pas commises ? Pourquoi
te ranger sous l' obéissance de pieux
réconciliateurs, pour parvenir à une réconciliation
dont tu ne sens ni le besoin ni le
desir ? -tu es une bête, ma Sophie. Ce

que dit M De Buffon revient à ceci ; c' est
qu' au moment de la fécondation, il est probable
que le germe le plus abondant donne
le sexe. 1 cela est très-disputable ;
2 très-conjectural ; 3 qu' est-ce que cela prouve
pour toi ? Rien du tout. Quand il ne pleut
qu' une fois dans l' année dans un canton,
la pluie de ce jour peut être plus abondante
que celle d' un autre pays où il pleut plusieurs
fois chaque jour ; mais toujours est-il qu' il
pleut davantage ici ; et je ne crois pas que tu
sois assez effrontée pour me disputer cette
prééminence ; ce serait furieusement mentir
à soi-même. Malgré ta brave et même fanfaronne

p281

conclusion, je me flatte qu' il
entre dans tes plans de faire quelquefois des
Gabriel, et non pas toujours des
Gabriel-Sophie... tu as donc au moins déraisonné.
Sophie... Sophie, tu te vantes !
-il n' y a nul inconvénient au couvent de
la R ; on n' y reçoit de pensionnaires que
celles adoptées pour nièces par ces dames
toutes riches et filles de condition. Tu vois
que le nombre des enfans doit être petit. La
dame, dont tu veux parler, y entra à 15
ans passés, au sortir d' un autre couvent,
et fit la connaissance dangereuse d' une
religieuse à peu près de son âge. Tu vois
que cette circonstance change beaucoup
l' histoire, et la conséquence que tu en
veux tirer. Ce qu' il y a de charmant à ce
couvent, c' est qu' on n' y est point du tout
religieuse ; que plusieurs dames s' y retirent
pour l' agrément de la société ; qu' il y a du
monde toute l' année ; qu' on y prend l' usage
de la société, et non cette gaucherie que
l' on contracte par-tout ailleurs aux grilles ;
que l' on y a toute sorte de maîtres, etc., etc.
L' histoire de tes douze fausses couches par
an est tout-à-fait plaisante, et j' aurais voulu
que tu en parlasses à ta mère, en lui démontrant
que ce que tu lui avais dit, n' était pas
plus une absurdité qu' un mensonge. Quand
sa dévotion s' en serait effarouchée un peu,
cela m' aurait fait plaisir. Mais la vile idée

p282

qu' eut cet homme indigne de faire servir
tes liaisons avec moi, au profit de *ses odieuses
et infructueuses caresses ! -en tout cas,
ce ne sera pas ma faute* , à propos du petit
De Rencour, me déplaît. Je t' ai dit que je
ne voulais pas que tu le visses chez toi, et
cela valait la peine de me dire que tu ne l' y
verrais pas. Si ton abesse ignore qu' une
jeune pensionnaire qui a un amant, ne doit
point voir d' homme en tête à tête, c' est à
toi de le lui apprendre. Ces choses-là, encore
une fois, sont de décence et de devoir étroit
pour ton sexe. On ne reçoit point un homme
chez soi, malgré soi ; ainsi, *dans tous les cas,
ce sera ta faute,* si tu l' y reçois. Il me semble
que je t' avais parlé avec précision sur cela,
et j' attendais une réponse précise. Ce n' est
pas que je ne la lise au fond de ton coeur ;
mais on ne doit point balbutier ces choses-là.
Que diable te fait que les parens de cet
homme soient ou ne soient pas bienfaiteurs
de cette maison, et qu' on les ménage ou qu' on
ne les ménage pas à cause de leurs aumônes ?
Qu' y a-t-il de commun entre toi et les
intérêts de cette maison ? -si le bon ange
ne t' a envoyé que trois tresses de mes cheveux,
c' est qu' il a oublié le paquet de cinq
que je lui envoyai par F, ensuite de celui de
trois. Je ne te réponds pas qu' il ne les ait
jetées au feu ; mais demande-les lui, je vais
lui en parler. Je t' en envoie de plus une
très-grosse. Ménage bien désormais ce que tu en

as ; car je crois que je vais devenir chauve.
Quant au sinet ou non sinet, vas te promener ;
si cela dépendait de moi, tu l' aurais déja.
-si je gronderai ? Qu' est-ce que demander
un louis ? Cela n' a pas le sens commun. Le
bon ange a eu la bonté de tirer de Br un
à compte de cinq louis ; je le prie de t' en
envoyer deux, et si tu dis un mot, un seul
mot, je t' enverrai tout. Quant à la pauvre
bague, Brug dit qu' elle est perdue ou
cassée, et que je le sais bien. Le *ou* m' a paru
plaisant ; on ne cassait pas de mon temps
fort aisément les diamans blancs. Quant à
mon *savoir* , je l' ignorais ; mais je me doutais
bien que ce qui était entre ses mains,
pouvait passer pour perdu. Je garde trois

louis de ces cinq, parce que le bon ange a
bien voulu se charger de quelques commissions
pour moi, qui m' arrièrent ; mais au mois
de septembre où mon père donnera 50 écus,
je ne toucherai à rien. Tire hardiment. M
B a donné 6 livres pour moi à la nourrice.
-puisque tu es une si bonne, si aimable et
si honnête confidente, ne pourrais-tu donc
pas nous rendre quelques services, à ma maîtresse
et à moi, plus essentiels encore que de
nous passer nos déclarations réciproques. Ah !
Sophie ! Qu' il serait doux de presser un instant
son coeur et ses lèvres, dût cet instant
coûter la vie à son amant ! Dieux, que son
image est belle ! Que son souvenir est délicieux... !

p284

Mais qu' il est brûlant... ! ô mon
amante ! ô mon épouse ! ô ma vie ! Tu ne les
sens pas, les battemens de mon coeur... ?
Eh ! Qui les pourrait compter ? Mais ce coeur !
Comme tu le pénètres, comme tu l' embrâses !
Je n' ai plus un sentiment, une sensation, une
idée, une pensée qui n' ait rapport à toi. Je
m' étonne moi-même, non pas de mon amour,
il est trop mérité, mais de ses effets, et de
pouvoir les supporter. Tu ne me laisses pas
un instant de relâche. Tu m' accompagnes
la nuit, tu me suis le jour, tu m' interdis
l' étude ; je n' ai plus d' esprit et de mémoire,
et de sentiment, et de sensations, et de facultés
que pour toi... je vis, je respire,
je souffre, je jouis en toi. Ah ! Sophie, tu
m' aimes. Je le crois ; oui, je le crois ; mais
je mérite ta tendresse : la mienne n' a ni bornes,
ni expressions. Peut-être la devinerais-tu
mieux dans mes yeux, dans mon silence, dans
mes soupirs, que dans mes lettres. J' en suis
bien mécontent de ces lettres ! Mais que veux-tu ?
L' amour tue l' esprit ; il éteint la verve.
Comment combiner des mots, quand on ne
sort pas du délire de la passion ; et comment
écrire sans combiner des mots ? Tes lettres
font mon bonheur en ton absence, mais elles
sont trop jolies. Tu joues avec ta flamme ;
il faut qu' elle ne soit pas bien dévorante :
moi je me meurs d' amour, et ne puis que le
dire.
Gabriel.

p285

Souviens-toi que ta lettre m' a paru beaucoup
trop courte et trop hâtée. -je ne
conçois pas ce que tu pourrais me dire
relativement au bon ange, et que tu ne me
dis pas. Rien de ce qui me fait plaisir ne
l' ennuie, et le *beaucoup de choses* m' aurait
fait grand bien. -oui, Dupont est économiste ;
mais le seul d' entr' eux vraiment instruit,
raisonnable et homme de génie. Au
reste, il est à peu près philosophe éclétique ;
c' est-à-dire qu' il prend et rejette indifféremment
toutes les opinions qui lui paraissent
vraies ou fausses. Comme ce sont les économistes
qui ont commencé et fait sa fortune,
il a bien fallu d' abord qu' il portât leur livrée ;
mais il n' en porte plus aucune. -l' ordre
de Vasa est en faveur, parce que ce roi-ci
l' a fondé ; et honorable, parce qu' il n' est
accordé ou ne doit l' être qu' à des travaux
utiles à l' humanité. Mon père est grand commandeur,
et ne partage cette dignité qu' avec
le frère du roi, le gouverneur de Finlande,
et le grand chancelier de la couronne. Cependant
à sa place, je ne l' aurais pas pris ;
1 ce n' est pas même le premier ordre de
Suède ; il est vrai que la distinction faite
pour mon père, y équivaut de reste. 2 un
homme de qualité ne doit, je crois, porter
que les cordons de son roi, à moins qu' un très-grand
service, tel que le salut de l' état,
opéré par une bataille gagnée, etc., ne le

p286

naturalise dans la nation dont il emprunte la
décoration. C' est peut-être encore là de la
hauteur ; mais du moins, je la crois plus noble
que le desir puéril d' une plaque et d' un
cordon-bleu. Le roi de Suède écrivit à mon
père, de sa main, le jour même de la révolution,
pour le prier de l' accepter. -aucune
espèce d' ouverture, vis-à-vis de la religieuse
Mi ; il y a des temps périodiques où elle
n' est point sûre pour la discrétion. -M De
La Chaise est le plus effronté voleur et le
plus lâche fripon qu' il y ait dans le royaume.
Il n' est pas fort étonnant que la simpathie
l' ait uni au cher Valdahon, qui lui paya
vingt mille écus sa place. -pourquoi ne

sais-tu pas ce que tu voulais savoir de
Sainte-S ? Tu *crois* facilement ce que tu
veux croire . -et qu' est-ce que c' est donc que cette
belle preuve qu' on t' a donnée de l' amour de la D ;
je soupçonne qu' elle t' aimerait beaucoup plus,
si tu étais aussi joli homme que tu es jolie
femme. -je doute que le désistement de M
De M à la sentence, soit la même chose que
l' abolition de la procédure. Celui-là n' empêche
pas le procureur-général de conserver
action contre nous ; celle-ci ne se peut que
d' accord avec lui. Mes lettres d' abolition ne
te nuiraient aucunement. Le bon ange a bien
voulu consulter et m' envoyer la consultation.
Condamnés à une différente peine, notre
délit est différent, et la rémission doit

être particulière à chacun. Mais si le condamné
à mort a sa grace, à plus forte raison,
la pauvre séduite destinée au couvent,
l' obtiendra-t-elle. Je t' expliquerai une autre fois
cela plus au long. Remercie le bon ange.
-la confidence de Sage est d' autant plus
plaisante , que sachant le marquis non-parti,
mais ivre d' amour, nous occupions un certain
grand fauteuil auprès d' une table de
jeu, où tu faisais semblant d' écrire ; et que
ce fauteuil touchait à la cloison où Sage
trouva le marquis. Tu dois te rappeler ce
jour. Sage me l' a très-bien désigné, en me
disant cette circonstance ; parce que quand
il revint, il nous trouva encore là, mais calmes,
et toi écrivant. Il est certain que cet
indigne mortel voulait à tout prix avoir un
enfant ; et parce que tu as été trop honnête
pour le lui donner et consommer sa vengeance,
il machine et presse ta perte. -je te prie
de me dire nettement si tu as revu M De Re,
et si tu le reverras ? Ce n' est pas à toi de
décider s' il est ou n' est pas amoureux de toi,
s' il te convient ou ne te convient pas de le
voir ? Il partait pour Orléans, disait-il, et
disais-tu. Il me semble que tu ne comptes
plus sur ce départ. -Madame De Buffon était
très-jolie et très-St-Belin. -je ne t' envoie
qu' une feuille de vers, parce que je n' ai pas
eu de temps et peu de nouveautés. En voici
sur le printemps que j' y ajoute.

p288

Quelle innocente et douce volupté
par un charme secret, dans ces jardins m' attire !
Quelle vive fécondité !
C' est le plaisir qu' avec l' air on respire.
Quel dieu sur l' univers exerce son pouvoir ?
Quel dieu donne à la terre une face nouvelle ?
Eglé, pour le connaître, il suffit de vous voir ;
c' est le dieu qui vous fit si belle.
Chaque être qui respire, heureux en ces beaux jours,
d' aimer et d' être aimé fait son unique étude.
Tout le cortége des amours
folâtre en cette solitude.
Ces petits dieux éparpillés,
aux rossignols égozillés,
apprennent à chanter leurs plaisirs et leurs peines.
L' humble saule et le peuplier,
le long de ces ruisseaux, au bord de ces fontaines,
se courbent, amollis par les douces haleines
du zéphir qui vient les plier.
Un palais de verdure, un dôme de feuillage,
de ses ormes touffus enlace les rameaux.
Bergère, dont la gloire est encor d' être sage,
n' approchez pas de ces berceaux.
Là, tout inspire la tendresse,
ces roses, ces lilas, ces brillantes couleurs :
ces parfums, cet encens qui s' exhalent des fleurs,
y sont l' écueil de la sagesse.
Fuyez ces lieux, Eglé, vous les profaneriez,
faits pour toucher une inhumaine,
hélas ! Toujours vous le seriez.
Fuyez : mais si l' amour vient embellir la scène
et le tableau de l' univers,
si ce ruisseau qui suit le penchant qui l' entraîne,
si ce peuple d' oiseaux qui plane dans les airs,
si ce troupeau bêlant qui bondit sur la plaine,
si les chants des bergers, si les échos des bois,
si toute la nature obéit à sa voix,

p289

croyez que des mortels ce dieu veut un hommage.
Ce dieu veut que l' on aime, il sait tout enflammer,
et tout, dans l' univers, vous dit en son langage
et vous apprend qu' il faut aimer.
Adieu, ma bien-aimée. Demande mes
cheveux au bon ange, et bats-le, s' il les a
jetés au feu, d' autant qu' il porte perruque,
quoique jeune. Il t' en doit six tresses, dont
une énorme que j' envoye. (...).

à Sophie.
19 juillet 1779.
Chére et tendre amante, rassure-toi sur
la santé de ton Gabriel ; il est trop vrai qu' elle
n' est pas bonne, mais cet orage passera avec
les grandes chaleurs. Voici la première fois
qu' elles ont attaqué ma poitrine ; depuis
quinze jours, et sur-tout depuis huit, je
suis dans un état d' oppression auquel s' est
joint de la fièvre et quelques crachemens de
sang qui pouvaient le rendre inquiétant, si
au lieu d' empirer, cela n' allait pas mieux ;
mais je souffre moins aujourd' hui : il tonna
et plut hier ; cette explosion m' a soulagé ; et
si je n' ai pas dormi, c' est l' effet naturel que
ta lettre, et aussi d' autres bien moins agréables
et précieuses, ont dû produire. Tu as

p290

éprouvé quelquefois, m' as-tu dit, d' étranges
bouleversemens, lorsque tu jouissais au milieu
de l' inquiétude et de la douleur. Le combat
de l' amour, de la volupté, du plaisir et
du chagrin, t' agitaient avec la dernière violence.
Eh bien ! Je ressens des effets à peu
près pareils, lorsque je pense en même temps
à toi et à cette femme qui forme avec ma
Sophie un contraste si frappant. Il ne pouvait
pas l' être plus qu' hier, puisque ta lettre et
la sienne me sont parvenues sous la même enveloppe.
Le bon ange qui devient tous les
jours plus aimable par ses attentions et sa
sensibilité, a voulu m' adoucir l' amertume de
l' une par le charme de l' autre. Il voulait
mieux, et ce n' est presque que malgré lui,
que j' ai reçu celle-là. Il l' avait renvoyée à
D P, ainsi que celle de mon oncle, et une
autre que D P m' avait destinée, en date
du 6 juillet, et dont voici le contenu. " mon
cher comte, je suis infiniment inquiet de
votre position ; ... etc. "

p293

l' intention de cette lettre
est très-honnête, et l' idée de l' écrire est celle
d' un ami. Le bon ange la renvoya avec celles
de Provence, dont voici les copies. Comme

ma réponse à celle de Dupont qui leur est
relative, est très-importante, je vas la copier
en entier. Pour celle de Mme De Mi, je
crois que tu ne me demanderas pas ma réponse,
quand tu l' auras lue, la voici. " j' avoue,
monsieur, que je n' ai pas eu la force
de vous instruire du triste événement qui
m' a abîmée de douleur ; ... etc. "

p294

ce billet est signé *Marignane De
Mirabeau* . En vérité, elle me fait de l' honneur
de garder mon nom, mais je t' assure
que sa lettre m' a fait peu de mal ; car je m' y
attendais, et je l' ai lue sans émotion. Dirai-je
tout ? J' éprouve une satisfaction secrète
en voyant à combien de titres j' ai droit de
mépriser cette ame vile et gangrenée, et combien
aussi je serai dispensé de toute obligation
envers elle, lors même qu' elle céderait
à des sollicitations étrangères, ou à la crainte,
ou au respect humain, ce qu' elle ne fera
pas. La lettre de mon oncle est précisément
ce qu' elle devait être ; et n' est du tout point
décourageante, il ne pouvait pas écrire autrement.
" je ne puis, m le comte, vous
exprimer mon étonnement, en recevant la
lettre que vous avez pris la peine de m' écrire,
le 31 du mois passé. Elle me parvient

p295

dans le temps où il plaît à madame votre
soeur de me diffamer par le plus odieux, le
plus calomnieux et le plus infame libelle
qu' elle vient de répandre dans le public.
(voilà une grande horreur. Jamais homme
ne mérita mieux de sa famille que mon oncle.
Il a fait cent fois plus pour elle qu' il ne lui
devait, et Madame De C a eu part à ses
bontés. Qu' espère-t-elle donc en rendant
partie contre elle, un des hommes les plus
respectables qu' il y ait en France, et le plus
généralement reconnu pour tel) ? J' ai pu
appaiser autrefois votre père. L' honneur ne
lui défendait pas alors de vous rendre ses
bontés. Pour peu que vous sachiez apprécier
les choses, demandez-vous à vous-même, s' il

lui est possible de vous pardonner. (phrase formulaire et purement d' état.) l' indulgence que j' ai eue autrefois, et que vous réclamez aujourd' hui, a causé votre perte, les chagrins les plus vifs à votre respectable et malheureux père, qu' un mémoire odieux, eût-il été fait contre le dernier des hommes, a dénigré dans toute l' Europe, *et a fait le malheur d' une pauvre jeune femme qui méritait un sort plus heureux* . (ce que je souligne est la seule chose que je trouve de trop dans cette lettre). Quand même je serais bien persuadé que vos gémissemens et vos larmes porteraient sur vos fautes et non sur la punition, demandez-vous à vous-même quand est-ce qu' elles auront

p296

effacé un mémoire répandu contre votre père, et vous sentirez que je dois me borner, comme je fais et comme je ferai, à le laisser agir comme son propre sentiment le lui inspirera, et à me taire. " voici ce que j' ai répondu à cette lettre, de l' avis de M D P.
" mon très-cher oncle, je ne reçois qu' aujourd' hui 18 juillet, la lettre dont vous m' avez honoré, en date du 10 juin. Je suis trop de votre sang, pour qu' aucune punition, ni aucun malheur m' arrache des gémissemens ou des larmes ; je n' en puis donner qu' à mes fautes, et je sais combien je leur en dois. Fussent-elles infructueuses, je ne les regretterais pas. Je sais qu' elles ne peuvent effacer le délit de mes mémoires imprimés. Il faudrait pour cela une longue vie passée dans la pratique des vertus, que tout homme se doit, et qu' un homme de votre nom se doit encore plus. C' est ce sentiment qui me fait desirer de ne pas couler le reste de mes jours dans un esclavage où les bonnes résolutions même paraissent douteuses, et sont nécessairement inactives. Si je pouvais excuser mes torts, je n' en demanderais pas le pardon ; mais le pardon est l' acte le plus noble qu' un homme puisse exercer envers un autre homme, et voilà pourquoi je ne désespère pas encore de l' obtenir de mon père et de vous. " mais ce qui te paraîtra vraiment aussi étrange qu' à moi, c' est la lettre que D P m' écrit

p297

en me renvoyant tout cela. La voici : lis-la
attentivement ; tu approuveras ma réponse.
" *14 juillet.* -dans ma juste inquiétude sur
ce qui vous concerne, mon cher comte, je
vous ai écrit le 6 de ce mois. M B me renvoie
ma lettre qu' il pense que je peux vouloir
changer, en raison de celles qui sont arrivées
de Provence, et qu' il a la bonté de me faire
passer. Je vous renvoye le tout. Je ne change
rien, mais j' ajoute à course de plume, que
je ne suis pas trop surpris des réponses. Vous
verrez par ma lettre précedente que je m' y
attendais à moitié, que je ne suis réellement
d' avis pour elles de nous rebuter, ni de changer
de plan. Il ne peut y en avoir un autre
qui soit ni bon, ni noble. Persévérons donc.
Le roi de Prusse à Kolin, a été sept fois à
la charge, et a été battu. Nous y avons été
sept fois à Lawfeldt, et nous avons été
vainqueurs. Mais quand on n' a pas commencé
sans réflexion, on ne doit se tenir pour vaincu
qu' à la mort. Hélas ! Mon cher comte, oserai-je
vous dire que je ne trouve pas que
votre oncle, ni votre femme aient tort ? N' allez-vous
pas sauter aux nues ? Vous ne le devez-pas,
mon ami ; car je n' ai point envie de vous
affliger, mais de vous servir de toutes mes
forces ; et la vérité, même triste, même
dure, n' est pas un des moindres services
que je puisse vous rendre. Vous avez fait
cent fautes. Est-il bien juste qu' à la première

p298

démarche, tout le monde, tous ceux que
vous avez offensés, soient à vos ordres et à
vos pieds ? Vous voyez, au reste, que tous
pensent comme moi que la plus grave de ces
fautes sont vos mémoires et autres pamphlets
imprimés. C' est celle-là que vous ne pouvez
pas vous pardonner à vous-même, qu' aucune
circonstance ne peut excuser, sur laquelle
vous ne pouvez réclamer l' indulgence, mais
dont il faut obtenir le pardon par le repentir
et par les larmes. "
" quelques torts que vous ayez pu croire
ou savoir à Madame De Mi, ils sont secrets ;
elle est en droit de les nier. Sa négation
vaudrait votre assertion, quand vous seriez
en mesure avec elle, et vous avez mis les
apparences contre vous, au point que le public

sera toujours porté à croire que vous récriminez. Elle reste donc en droit de se tenir pour offensée de vos torts qui sont très-publics. Elle a l' honnêteté de ne pas parler de celui qui peut choquer personnellement une femme, et une femme provençale. Elle ne se plaint que de la diffamation qui doit offenser tout être sensible à l' honneur. Qu' avez-vous à dire ? Convient-il à un homme d' injurier une femme ? Convient-il à un homme d' injurier sa femme, le méritât-elle ? Et de l' injurier en public par des écrits imprimés où elle n' avait que faire ? Je ne me rappelle pas les termes. S' ils sont palliables,

p299

il faut les pallier ; s' ils ne le sont pas, il faut passer condamnation. Dans tous les cas, il faut invoquer la générosité ; et pour les ames nobles et généreuses, il y a mille manières de le faire, qui elles-mêmes ne manquent pas de noblesse, et sont loin de l' avilissement. "
" quant à la lettre de votre oncle, elle est parfaitement telle que je la présumais. Il faut lui répondre. " (ici se trouve la substance de ma réponse.)
" il est plus difficile d' écrire à votre beau-père ; je peux moins vous guider là-dessus ; cependant il faut le faire. Vous le connaissez mieux que moi ; la seule donnée que j' aie sur lui, est qu' il a dit que si vos parens vous rendaient la liberté, il vous ferait à l' instant séparer de corps d' avec sa fille, d' après le motif de diffamation. Cela vous fait sentir combien il est important de reconquérir la fille même, afin que ce soit par elle que vous ayez la liberté. Je suis convaincu, et que votre père ne la lui refuserait pas, et qu' il verrait avec une sorte de plaisir qu' elle la lui demandât. Il y a dans son coeur un grand fond d' intérêt et de tendresse pour vous ; mais il ne prendra jamais sur lui de vous mettre en liberté, si sa belle-fille ne le demande pas. Il craindra qu' on ne le rende responsable des folies futures que vous pourriez faire, et que les folies passées lui font

p300

appréhender. Il arrive ici dans quelques
jours ; je le verrai et lui parlerai de vous
avec intérêt. Il sait que je vous aime, mais
il ne faudrait pas qu' il sût à quoi mon amitié
pour vous m' engage ; je perdrais tout
moyen de vous servir. "
" pensez, mon cher comte, ayez un inaltérable
courage, mais un courage doux et
patient : celui-là seul domine à la longue
les hommes et les choses. écrivez encore ;
mais ne faites rien partir sans me l' avoir
montré. Je vous verrai avant la fin du mois :
je compte partir d' ici le 25. En cas pressant,
vous pouvez m' écrire jusqu' au vingt-deux ;
je trouverais votre lettre à Nemours, à mon
passage. (suivent quelques discussions littéraires
en réponse à mes observations sur
un de ses ouvrages dont tu n' as que faire.)
voici ma réponse : je la copie à peu près de
mémoire ; mais le fond des choses et presque
toutes les expressions sont les mêmes, et
plutôt plus faibles que plus fortes. Tu vois
pourquoi je lui ai écrit d' abord, et pourquoi
je me suis hâté ; c' est qu' il me presse pour
le terme, et que je voulais te l' envoyer.
" si vous avez cru, mon cher Dupont,
que je pusse répondre à Madame De Mi par
de nouvelles supplications, en vérité c' est
pour moi une humiliation cruelle, quoique
je ne l' aie pas méritée. Sa lettre est lâche,
fausse, vile, perfide, en un mot digne d' elle.

p301

Je ne sais pas prier deux fois une femme
que je méprise comme l' être le plus abject ;
et vous pouvez vous épargner à cet égard,
les prédications ; je n' écrirai point. "
" quant à la lettre de mon oncle, elle est
précisément, à deux mots près, ce qu' elle
devait être. Je lui écris donc, et j' en joins
ici la copie conforme à ce que vous voulez
bien me dicter. "
" maintenant je réponds à vos lettres :
toutes deux sont généreuses et tendres, et
je vous en remercie. Toutes deux sont pleines
d' esprit et de feu ; il n' y a pas tout-à-fait
autant de vérité dans la dernière ; et je vais
le prouver. "
" d' abord, je conçois très-bien qu' on
charge sept fois et qu' on est battu. On l' est

sans humiliation alors ; on avait mérité de
vaincre ; mais prier, supplier, ramper, ce
n' est pas se battre, et je ne sais que me battre.
-je me trompe ; je sais aimer. J' aime
mon père, malgré ses procédes bien durs,
et cela seul doit vous prouver que mes torts
envers lui, ont été des saillies fougueuses
et non des torts du coeur ; car on ne pardonne
pas à qui l' on a offensé bien volontairement,
et dans le dessein de recommencer. J' aime
et révère mon oncle. Je donnerais ma vie
sans hésiter pour mon père ; je la donnerais
avec joie et en courant pour mon oncle. Je
ferai sans exception aucune tout ce que vous

p302

voudrez pour ces deux hommes-là. Avançons. "
ma femme n' a point de torts ! certes
cette phrase est étrange ; et vous me permettrez
bien de croire que vous lui conseillerez
donc d' avoir tort. Ainsi donc me déshonorer
dans la bête d' acception que l' on
donne à ce mot, et, ce qui est plus sérieux,
me donner un enfant qui n' était pas à moi,
et dont une fausse couche la délivrée, reconnaître
mon pardon par d' infâmes calomnies,
déserter ma cause qui lui était confiée,
déchirer moi et mes amis, me refuser
des nouvelles de mon fils, machiner ma
ruine, la proposer, il y a dix-sept ou dix-huit
mois, et aujourd' hui la consommer, ce
ne sont pas des torts ! ... mon ami, je ne
crois pas à un Dieu rémunérateur, mais je
crois à un Dieu. Je jure à la face de cet être
suprême que j' ose fixer en cet instant, que
je ne dis pas un mot ici qui ne soit vrai. Je
renonce à l' estime et à l' amour de tout ce
qui m' est cher, si l' on peut prouver que j' exagère
rien. *les torts de Madame De Mi sont secrets,*
parce que j' ai eu la générosité de
les tenir secrets ; j' en ai les preuves écrites
de sa main, et elle ne l' ignore pas ; voilà
pourquoi je mourrai au donjon de Vincennes,
si elle le peut ; car son ame ne peut pas
deviner la mienne ; elles n' ont rien de commun.
J' ai écrit *un* mémoire, et non *des mémoires* .

p303

Dans ce mémoire pour ma mère,
car je n' ai jamais voulu plaider, voici la seule
phrase qui regarde Madame De Mi, *c' est
ici que je peindrais, etc.* (voir p 17 du
mémoire de ma mère). Et voilà donc ce qui
autorise cette femme à ne pas réparer ses
fautes, d' autant plus poignantes pour une
ame honnête, qu' elles sont plus secrètes, et
à ne pas se prêter à la démarche tout à-la-fois
la plus prudente et la plus noble qui lui
conserve tous ses avantages, qui lui en donne
une infinité d' autres, qui me ferme à jamais
la bouche sur le passé, si j' étais capable de
vouloir l' ouvrir ; qui me lie les bras, si je
pouvais jamais acquérir des forces, et être
capable d' en abuser !

p5

à Sophie.
11 septembre 1779.
Mon amie, je ne puis qu' être bien
reconnaissant de tes intentions ; mais je ne puis
aussi que te gronder, et sérieusement, de
l' étourderie majeure que tu as faite, et que
j' apprends à l' instant. Voici ce que D P m' écrit
sur ce sujet, après m' avoir donné des nouvelles assez
bonnes, et qui m' ont attendri sur mon père,
qui a parlé de moi avec sensibilité et dignité.
" il se croit d' autant plus obligé, dit D P,
de demeurer neutre entre Madame De Mi et
vous, qu' il est instruit par une incroyable
imprudence de Sophie,... etc. "

p7

à ce dernier égard, je suis tranquille, parce
que je sais M Lenoir aussi complétement
autorisé qu' il puisse l' être. Mais tu as joué à pair
ou non notre correspondance, parce que
certainement M De Maur, sur la plainte de
mon père, eût pris de l' humeur, et l' eût
défendue.
Ce n' est pas tout. Comment as-tu pu voir le

p8

chevalier sans mon aveu ? De deux choses
l' une : il pouvait me servir, ou il ne le pouvait
pas. S' il le pouvait, c' était bien le moins de
savoir si je voulais lui avoir cette obligation,
comment je voulais la lui avoir, si je ne
craindrais pas qu' elle le brouillât avec mon
père, et que je ne me visse la cause d' un
nouveau trouble dans ma famille. S' il ne
pouvait pas me servir, et que tu l' aies cru, ton
étourderie n' a pas de nom. C' est au point
que je ne puis me persuader la vérité de la
relation du chevalier, qui est fausse en un
point, puisque c' est lui qui te fait solliciter de
lui donner un moyen de t' écrire. Mais
comment l' as-tu vu ? Dans quelle circonstance ?
Pour irriter ta mère, embarrasser le ministre,
et nous reculer tous deux ? Cela est
inconcevable ; et le bon ange, qui avec raison est
mécontent, ne l' est pas autant que moi. Je te prie
de songer que ce doit être un inviolable secret
que celui de notre correspondance, autant par
reconnaissance et respect pour l' administration,
que pour notre intérêt. M B se repent
presque de m' avoir permis d' entrer en matière
avec toi sur mes affaires personnelles. Il est
dur de faire repentir un ami de s' être laissé
vaincre par l' amitié.
D P m' ajoute en *p s* qu' il ne t' écrira point
encore, parce qu' il a trouvé dans ta dernière
des tournures désobligeantes et des
imprudences, qu' il n' a méritées sous aucun aspect,

p9

dit-il. Il est dans nos moeurs, ajoute-t-il, et
dans mes principes, d' être toujours de la plus
grande honnêteté et d' une galanterie
respectueuse avec les dames. Il ne faut leur écrire
que lorsque l' on est content ou calmé. Au
reste, dit-il encore, ces petites et légitimes
humeurs ne changent rien ni à son zèle ni à
son estime.
Ceci n' est rien, mais le reste est beaucoup :
explique-le moi sur-le-champ, et nettement,
je t' en prie. Je te supplie encore de ne plus
rien écrire ni faire sans nous consulter. Adieu,
ma tendre amie. Ton activité me touche ;
j' idolâtre ta tendresse ; mais ta tête est plus folle
encore que la mienne. Voici un supplément
bien grave à ma lettre d' avant-hier ; mais
sache en revanche que nos affaires vont bien.

Je te dirais bien encore que ton Gabriel
t' adore ; mais ce n' est pas une nouvelle.
Gabriel.
à Sophie.
20 septembre 1779.
Ta lettre du 12, qui ne m' est parvenue
qu' aujourd' hui fort tard, devait, ma tendre
amie, m' être remise le 17. C' était l' intention
de M Boucher, de la part de qui la diligence
est une faveur. Ceux dont elle est le devoir

p10

ne sont pas aussi exacts ; et il a plu à
M De R de ne me l' envoyer qu' aujourd' hui, à
midi. Je l' avertis que si cela arrive encore une
fois, j' en porterai les plaintes les plus sérieuses
à qui de droit. Il est bizarre qu' un préposé
subalterne, qui ne sait pas ce qu' il me passe,
puisqu' il me passe tout cacheté, et qui de plus
sait mes affaires dans la crise, ait l' impudence
de retenir trois jours mes paquets. Enfin je
l' ai, ta charmante lettre, et j' en avais grand
besoin ; car, quoique tu eusses répondu à la
question de la Voit (qui ne la faisait qu' à
ma prière) purement et simplement, que le
chevalier n' avait pas plus paru à G qu' il
n' y avait été appelé ; quoique j' en eusse fait
aussitôt part à M Boucher ; quoiqu' il puisse
m' être témoin que je n' ai jamais cru à cette
prétendue visite, toute circonstanciée qu' elle
était, je bouillais d' impatience de n' avoir à
lui offrir sur cela que des conjectures ; et la
lettre qu' il m' adresse enfin, et qui n' est pas
même une réponse à ma dernière, est la
première assurance indirecte que j' en aie. Il m' est
bien clair maintenant que M le chevalier de Mi
voyant dans le coeur de son père des
dispositions pour moi, trop favorables à son
gré, a voulu les étouffer par un des plus vifs
mécontentemens que ce père austère pût
recevoir de son fils aîné ; je veux dire la
certitude que celui-ci s' efforçait, cabalait pour
armer une partie de sa famille en sa faveur.

p11

Je savais depuis long-tems que la crapule
avait étouffé dans l' ame du chevalier tout

sentiment de délicatesse et de bienséance ; mais
je ne le croyais pas pervers et sans honneur.
Je n' aurais sur-tout jamais imaginé qu' à 25 ans,
n' ayant jamais reçu que des services d' un
frère infortuné, souffrant, captif, on pût
machiner contre lui une trame aussi noire, dans
la seule vue d' aggraver ses fers. Que l' on soit
neutre ; que l' intérêt sordide d' une cupidité
aussi vile que folle fasse sacrifier les plus
douces affections du coeur humain, la concorde
et l' amour fraternel, il n' y a rien là de fort
étranger à l' homme ; mais qu' en s' abstenant
de servir, on ne s' abstienne pas de faire du
mal, voilà, je l' avoue, un période de
scélératesse qui étonne mon esprit, et navre
mon coeur. Heureux encore que dans cette
occasion comme dans tant d' autres, la
perversité d' autrui n' ait pas fait notre crime, et
que la folie Ruff et la fougue Mir ne
se soient pas réunies pour nous opprimer !
Je crois, mon amie, que tu t' es mal
entendue avec le bon ange. Qu' on ne te donne
point ta fille ; cela me paraît tout simple,
quoique fort dur, et je m' y attendais. C' est
tout ce que tu pourrais espérer d' une mère
aussi raisonnable que tendre ; et ce n' est pas
là ta destinée. Mais qu' on laisse malgré toi,
malgré moi, malgré les convenances, malgré
la raison, malgré l' humanité, ta fille à la

p12

merci de la négligence d' une paysanne dans
un village, c' est ce que je ne puis croire, et
je m' en expliquerai aujourd' hui très-sérieusement
avec M B, qui fera sûrement par
instinct, amitié et devoir, tout ce qui sera
juste pour ma fille. Bellard l' a touchée ;
F l' a touchée ; Mademoiselle Diot l' a
probablement touchée aussi : tout le monde
peut donc la toucher. J' en demande pardon
à M B. Mais les personnes qui ont déjà
une fois au moins gagé des assassins contre
moi, qui t' ont écrit à toi que je ne devais
attendre d' eux qu' une balle dans la cervelle,
n' ont pas de grands droits à mon estime ; et
je dis nettement que je les crois fort capables
d' empoisonner un enfant qui leur est
importun, à charge, et qu' ils haïssent comme mon
sang. Quant à la crainte que l' on ne les
forçât par-là à dépayser ta fille, M B n' y a
pas bien réfléchi : on a voulu te retenir par

une peur de femme. Si ma fille disparaissait demain, après demain tu attaquerais en justice père, mère, Mon, Valdh, ou tu serais un monstre. Tu réclamerais à l' instant ses droits et les tiens ; et je déclare hautement que moi, qui suis lié ici plus par la reconnaissance et la raison que par mes chaînes, au risque de me tuer et de me perdre mille fois, je tenterais une évasion plutôt que de laisser un tel forfait impuni. Quand M B dit que Saint-Mandé a des difficultés

p13

(elles peuvent sans doute exister en effet pendant ma détention, à raison du voisinage), il ne dit pas que tout couvent soit interdit à ta fille, qu' il la faille paysanne, et exclusivement paysanne. Ta fille est aux yeux des magistrats et des lois Mademoiselle De Mon. Elle a les droits de citoyenne : nous les réclamerons pour elle le jour où on voudra l' en priver ; et ce devoir est le premier et le plus sacré des nôtres, quelques pantalonnades que des dévotes, qui n' ont peut-être pas donné à leur mari un seul enfant de lui, veuillent accumuler. En voilà assez sur ce sujet. Je le traiterai avec M B. Calme ta tête et ton coeur. Ce bon et digne ami est actif, sage et sensible : il fera pour le mieux. Je t' ai donné dans ma dernière lettre réponse à ton billet aux cadres de D P, beaucoup de détails sur cette chère petite. Elle sera inoculée aussitôt qu' elle pourra l' être. F y retournera, si le bon ange le veut bien, en octobre.
L' histoire de l' homme et de la caisse est évidemment la seconde édition du roman de m le chevalier. Je ne suis point étonné que cela soit parvenu à ta mère. Il l' a contée en riant aux éclats dans tout Montier. Je l' ai su par D P. Vil personnage qui ne voyait pas qu' à supposer qu' il dît la vérité, il ne te chargeait que d' une imprudence, tandis qu' il développait toute l' aridité de son coeur et

p14

l' inconséquence de son esprit ! Si le père s' est

mêlé là dedans, comme cela est, du moins pour la publication de cette nouvelle, tu aurais dû le traiter devant M De Mar comme le méritait un moine insolent et calomniateur, qui répète en pleine communauté des bruits scandaleux (sans doute parce qu' il n' a pas trouvé sur son chemin les trompettes de la ville pour l' ébruiter), et donne des instructions sans vérifier le fait, comme s' il était ton mentor. Il n' a que voulu ameuter contre toi toutes ces dames, et cela pour te punir de n' être pas amoureuse de ses appas doguins. Apparemment qu' il te trouve plus jolie que ses sultanes, et qu' il compte au nombre des droits de sa place, les bonnes grâces des pensionnaires. Mais ce hideux et odieux monsieur, qui a déja osé s' élever avec tant d' impudence contre un ordre de M Lenoir, qui le ferait assez aisément et peut-être assez équitablement mettre à Bicêtre, s' il le voulait, mérite que tu le ravales et tiennes à sa place. Pour ta mère, c' est autre chose. Je ne m' attendais pas à la voir si modérée qu' elle l' a été sur un bruit de cette espèce, et tu lui dois déférence et douceur autant par raison que par convenance ; et l' on peut répondre avec force, sur-tout quand on a l' évidence pour soi, sans y mettre d' aigreur. Elle ne va jamais bien à qui a droit. Laisse-la pour ressource aux déraisonneurs de mauvaise foi.

p15

Tu ne peux pas empêcher le monde de penser ce qu' il lui plaît ; et cela est assez égal, pourvu qu' il n' y ait point de ta faute, et que tu ne commettes aucune indiscrétion. Il n' est pas fort singulier que M De Mar se soit douté que ton grand empressement d' écrire à M Lenoir avait quelque motif. Tout ton tort en cela est d' avoir tant insisté pour obtenir une permission dont tu n' avais pas besoin, dès que M Lenoir daignait te faire des envois. Mais après tout, il n' est pas mauvais que cette discussion de conflit de juridiction (qui cependant n' en pouvait pas être une) n' ait pas eu lieu ; et que tout se soit arrangé à l' amiable, parce qu' encore faut-il ménager M De Marv, ne fût-ce que comme correspondant de ta mère. J' entends bien qu' un de tes plus grands torts avec celle-ci est de la deviner. Mais au fond, ses procédés de détail

sont bons ; les masses s' arrangeront malgré elle. Il faut donc patienter, et mettre la raison de son côté, en allant doucement et modérément.
Si jamais on avait l' insolence et la cruauté de t' interdire le jardin, informes-en les supérieurs. Mais je ne puis croire, ni que ta mère l' exigeât, ni que l' abbesse, qui me paraît t' aimer, s' y prêtât. Quant à tous les autres, ils n' ont aucuns droits sur toi, et tu ne dois pas leur souffrir une juridiction quelconque, qui ne les rendrait que plus insolens.

p16

Quand on a le front de vanter l' efficacité de négociations, qui depuis deux ans et demi ne sont pas entamées, il faut que l' on n' en ait pas beaucoup. D P ferait quelquefois fort bien pendant avec les faiseurs de phrases de tout sens. Il m' écrivit hier une lettre, qui, selon l' expression plaisante du bon ange, est fort *ministériellement amicale* . Mais, avant que de te parler de celle-ci, à laquelle est jointe une fort grave pour toi, il faut te donner l' autre partie de celle dont tu n' as eu qu' un fragment dans mon supplément à la réponse des cadres, où je te conte, d' après D P, toute l' histoire du chevalier. Voici le reste de cette lettre, ou plutôt le commencement. Elle est du 6 septembre.
" je ne vous ai pas tenu parole, mon cher comte ; ... etc. "

p19

un fils froid et ulcéré aurait repris pied à pied cette lettre, et trouvé que la montagne était accouchée d' une souris. Mais j' y ai répondu de premier mouvement ; et ce premier mouvement a été un attendrissement profond sur le sort d' un infortuné vieillard dont le coeur veut se r' ouvrir à l' amour paternel, que barrent et offusquent encore mille et mille préjugés enracinés. J' ai pleuré, et je n' ai pas regretté mes larmes. Il ne me convient pas, il ne convient à personne de discuter avec son père, quand il dit : *je vous pardonne ;* et je n' aurais point de torts (ce que je suis loin de croire), que je serais également attendri et

docile. Ce n' est pas que je ne voie fort bien qu' avec ce sentiment noble et tendre, qui s' est élevé dans le coeur de mon pauvre père, il ne fera peut-être rien pour moi, parce que son esprit est trop encroûté d' idées fausses sur le despotisme paternel et les dangers de mon caractère. Mais enfin son coeur est attendri ; me convenait-il de lui fermer le mien ? Non, et quand je l' aurais voulu, je ne l' aurais pas pu. J' ai donc écrit une lettre tendre et soumise, où j' évitais toute discussion, et ne me vouais qu' à des remercîmens. Je n' ai pu garder copie de cette lettre, parce que j' étais très-pressé par l' heure et le courrier. Ce n' est point celle à laquelle D P a répondu dans celle de lui que j' ai reçue hier ; c' est à la longue lettre de moi, dont je t' ai envoyé copie dans ma dernière, et voici sa réponse, *ministériellement amicale* . Elle est du 13.
" je reçois votre lettre du 8 de ce mois,... etc. "

p27

toujours fidèle à mon plan, ma chère amie, je n' aurais pas même répondu à cette lettre ; et j' aurais attendu l' effet de ma seconde, qui est toute pleine de douceur et de sensibilité, si je n' avais pas voulu lui déférer la perversité et le mensonge de m le chevalier, à qui je ne veux point nuire. Mais je ne veux pas plus qu' il me nuise ; et comme mon père ne peut pas trop douter que notre liaison ne soit l' histoire de la vie, je ne me soucie point qu' il te prenne pour une folle. J' ai énoncé en peu de mots et soutenu de preuves le mensonge de m le chevalier. J' ai fait une esquisse légère de mes procédés pour lui, de ceux dont il m' avait payé, et j' ai déploré sa bassesse et sa méchanceté. Du reste, je m' en suis référé à mon avant-dernière lettre, et j' ai dit à D P qu' il ne m' était point assez doux d' avoir raison avec mes amis, pour me mettre en frais de le réduire à l' absurde encore une fois. Le bon ange a toute raison. Cette discussion ressemble à cette pièce italienne, où malgré toutes les bonnes raisons qu' Arlequin donne, on lui demande des cautions ; à faute de quoi il est envoyé en prison. Le pis, c' est qu' il n' est pas question de m' y mener, mais de m' en tirer.
Tout en te recommandant douceur et modération, je te demande persévérance sur le

fait de ta fille. Il est honteux, il est bizarre,
il est cruel que ta mère te fasse refuser de
ses nouvelles. Fais un moment abstraction
de celles que tu dois au bon ange, et que tu

p28

n' es pas censée lui devoir ; et tu seras
toi-même effrayée des dates. C' est à ta mère tout
autant qu' à M De Mar, ou plutôt
beaucoup plus, que tu devais écrire.
Je te prie très-fort et très-distinctement de
laisser bouder ton moine, et de n' en souffrir
aucune visite particulière, pas plus qu' aucun
dîner commun.
Mais que tu es bonne de souffrir les
caresses que je fais à tes lettres ! J' espérais
recevoir des stances bien attendrissantes sur mon
infidélité... ah ! Sophie ! Tu sais bien que je
n' aime que toi, que ce qui est de toi ; que je
ne caresse que ce qui en vient, ou que tu
m' ordonnes de caresser. Ton amant n' est qu' un
outil dans tes mains. Tu as son ame ; elle est
toute une avec la tienne. Tu diriges sa
volonté seulement en lui montrant ton opinion ;
et il ne peut pas plu se séparer de tous ces
sentimens, que s' isoler de lui-même. Tu
commandes à ses sens ; tu régis son ame ; tu
animes son coeur. C' est en toi qu' est son être,
comme c' est à toi qu' il est consacré.
Le bon ange ne m' a point fait passer le
dessin de M Lenoir, et c' est surement oubli de
sa part ; car il ne saurait y avoir
d' inconvénient que j' aie dans ma chambre l' image de
celui que je porte dans mon coeur. Ne puis-je
pas acheter son estampe comme tout autre,
et faire un dessin d' après cette estampe ?
D' ailleurs ce n' est point un don de M Lenoir ;

p29

ce n' est qu' un désir de ma reconnaissance,
satisfait par ta tendresse.
Je crois que M Bou aura encore plus
ri du tour qu' il nous a fait, que de celui que
nous lui préparions. C' est un juif qui a bu
toute honte. Imagine-toi, chère Sophie,
qu' il veut me faire passer ton billet pour une
lettre. Il n' ose pas le dire ; mais il agit tout

comme.
ô mie ! Mie bonne ! Serais-je assez heureux pour que tu eusses enfin hérité de mon humeur vindicative ? Hélas ! Je t' ai trop long-tems trouvée douce comme un mouton, et douce jusqu' à la tiédeur. Tu te dis femme de feu... toi ! ... je n' ai jamais vu que ton coeur brûler.
Cet ange de ténèbres aura-t-il encore été perdre mon sinet, comme ces deux ou trois livres de cheveux, que je laisse sur sa conscience, et qui surement ne contribueront pas peu à le faire damner ? C' est cependant lui qui a choisi la relique qui est au bas de ce sinet ; ainsi il doit le protéger.
Oh ! Tu braves le démon et les exorcismes ! Mais quelle réprouvée ! Et puis l' on dira que je l' ai pervertie ! Moi ! Moi, si pieux ! Qui ne lui écris que pour lui faire des sermons ! Moi qui lui compose des *heures* ! Qui emploie tout mon tems, tout mon art à la ramener au goût des choses saintes, et qui, pour prix d' un zèle si édifiant, ne reçois que la promesse

de mille et mille vengeances... ô Sophie ! Sophie ! Tu es une grande pécheresse ! Et tant que ton amour paternel sera si terrestre ! En vérité tu es une brebis égarée... moi !
Gabriel ! Je t' assure que mes voeux se borneraient facilement à pécher chaque jour avec toi autant que le juste, et pas plus... Sophie ! Ma Sophie ! Est-ce bien vrai ? Ah ! Quand pourrai-je savourer ces fruits de ta conversion ! Tu verras ce que le ministre D P (car il est ministre du Margrave de Baden, et il m' assurait un jour froidement et sérieusement que s' il était riche, il serait, par le seul expédient des voyages, ministre plénipotentiaire de l' Europe) ; tu verras, dis-je, qu' il trouve fort mauvais que tu le presses d' écrire à M De Mi qu' il *mérite bien* que nous lui laissions le choix des moyens de nous servir, et qu' il te donne tendrement l' espérance que *le printems prochain* un voyage de Languedoc qu' il projette, pourra le mener en Provence ; cela n' est-il pas bien consolant et rassurant pour un pauvre diable qui devient aveugle, mais au pied de la lettre, aveugle ?
Et point de morale : car que veux-tu que je fasse ? Réponds-lui ce que tu voudras. Il n' y

a que celle qui a fait la lettre dont il se plaint,
qui puisse écrire la réponse. Mais ne tarde pas,
et écris-lui avec honnêteté. Je prie le bon ange
de te faire passer ceci jeudi, puisque M De R
a trouvé à propos de te le retarder déja
de quatre jours.

p31

Je ne crois point que D P en impose sur
les véritables sentimens de mon père. Eh ! Ne
conçois-tu donc pas qu' à 65 ans, on soit las
de haïr son fils ? Ne conçois-tu pas que le
chemin glissant et rapide du tombeau paraisse
mal orné par l' isolement de toute sa famille ?
Ah ! Qu' il colore comme il voudra son
repentir. Pourvu qu' il recouvre le bonheur, et
rende à ma mère et à moi de la tranquillité, je
conviendrai de tout ce qu' il voudra de bon
coeur.
Tu sens bien, ma généreuse et tendre amie,
que quoique je me réserve en effet toutes les
cordes qui peuvent m' aider à me sauver du
naufrage, j' aurais été aussi fou que
dénaturé, de me refuser à m' attendrir aux signes
du retour de mon père, je ne crains plus
d' être désapprouvé de toi.
Il est certain qu' il faut avoir l' ame
très-élevée pour aimer sincèrement à entendre
dire ses vérités. L' amour-propre se roidit
contre tout ce qui le choque ; il séduit d' abord
le coeur, et quand celui-ci est affecté, gare
la raison. J' ai eu toute ma vie avec mes amis
l' innocente ruse de me taire sur les points
trop délicats qui ne leur importaient pas
infiniment. Mais je n' ai jamais pu dire à qui
que ce soit ce que je ne pensais pas, et j' ose
dire qu' on me doit quelque indulgence pour
ma rustique véracité ; car j' ai toujours
courageusement accueilli la vérité.

p32

Eh ! Quel mérite ai-je donc aux procédés
dont tu te loues pendant les neuf mois de
mon bonheur ? A-t-on bien de ta peine à
jouir paisiblement de la félicité ? Quelle
société plus douce que la tienne ! Que d' ame
et d' esprit tu as montré pour embellir mon

sort, et me payer d' avoir bien voulu être heureux ! Crois-tu que j' ignore que tu aies apporté dans notre union infiniment plus de douceur, d' égalité, d' aménité que moi ? Tu es aussi sensible que ton époux, et par un assemblage unique, jamais humeur et caractère ne furent si inaltérablement doux que les tiens. Je faisais donc un furieux effort de bien vivre avec toi ? Non, Sophie, non ; ce n' est pas là ce dont tu dois me savoir gré, mais de t' avoir assez bien appréciée, assez tôt connue pour ne pas trembler de mettre ma destinée à ta merci. Si tu n' eusses été qu' une femme ordinaire, j' aurais été le plus malheureux des hommes. Mais mon coeur devina le tien, et voilà mon mérite, mon bonheur et ma gloire. Expression délicieuse ! *nous ne sommes pas quittes envers la fortune...* oh ! Non, ma Sophie ! Nous ne le sommes pas : je ne le serai jamais. Quoi donc pourrait valoir le bonheur de t' aimer et d' être aimé de toi !
J' avoue que ce que tu dis est sans réplique : si mon père desire ma liberté, en quoi D P peut-il craindre que sa négociation le

choque ? Tu feras peut-être bien de lui proposer cette petite question dans ta lettre. Mais prends garde que c' est un grand tort d' avoir trop raison. Non D P ne veut pas me laisser périr ici ; mais il traîne, parce qu' il est paresseux et distrait, et qu' il tremble ; et puis il veut plâtrer ses lenteurs par de belles phrases ; et puis son amour révolté défend ses phrases, et de-là les plaidoieries, les longueurs, l' humeur et l' oponiâtreté d' autant plus aigres qu' il en veut cacher le vrai motif. Au reste, c' est un homme d' honneur qui a un très-bon coeur et de l' esprit, même beaucoup, quoiqu' il s' en croie au moins autant qu' il en a, ce qui n' est pas ordinairement le défaut des têtes supérieures.
Je t' avoue que je ne comprends rien aux éternels verbiages de ta mère. Je suis vraiment persuadé qu' elle t' aime, et qu' elle me haît encore plus qu' elle ne t' aime. Mais je ne conçois pas que cette haîne puisse l' aveugler assez pour ne pas voir qu' elle joue très-gros jeu à attendre pour un accomodement la mort du marquis ; que son refus de traiter

pour tous deux de concert, n' attaque pas le moindre de mes cheveux, et l' arrête tout court en pure perte ; que tu ne peux avec honneur finir pour toi seule ; et qu' en finissant pour tous deux, tu ne fais à-peu-près rien pour mon affaire, quoique tu fasses beaucoup pour moi, en me donnant une

p34

preuve publique d' amour, d' estime et de constance. Pour peu que ta mère connaisse le monde (et personne ne lui refuse de l' esprit), elle doit être convaincue qu' on ne mettra pas un instant en délibération dans mon affaire, le procès, l' arrêt, la difficulté d' accommoder, etc., etc. Mon père n' y a pas même pensé. Il dit tout bonnement qu' il ne me rend pas ma liberté, parce qu' il n' est pas sûr de moi ; et il sait fort bien que les Mon et les Valdh qu' il méprise de tout son coeur, ne prolongeraient pas en cent mille ans d' une seule minute les ordres du roi qui me détiennent. Un quart-d' heure de conversation entre M De Maure, M De Mirom et lui, finiraient tout ; et on ne saurait avec un peu de bon sens en douter. Que veut donc ta mère ? Encore une fois que veut-elle ? Le plaisir barbare de prolonger ta prison et ta tutelle à volonté ? J' ai de la peine à croire cela. Te mettre à l' abri de mes entreprises ? Sur quoi rouleront ces entreprises ? T' écrire, te voir ou t' enlever ? T' écrire, on écrit par-tout ; l' ignore-t-elle ? Te voir ? On pénètre par-tout avec de la prudence, de l' adresse et de l' argent. T' enlever ? Mais quand je serais assez fou, assez insensé pour y penser, où diable sont les grilles que l' on ne sache pas franchir ? Et la gêne du couvent ne serait-elle pas un aiguillon à certaine folie, plutôt qu' un frein. Madame De R aura

p35

beau dire ; elle ne me croit ni fou, ni méchant. Elle ne me croit pas fou, parce qu' enfin je parle et j' écris un peu mieux que le père éternel des petites maisons. Elle ne m' a jamais fait l' honneur de dire que je fusse

fou ; c' est toujours pour pervers qu' elle m' a donné. Mais elle a bonne idée de ton esprit et de ton coeur. Cent fois elle en a fait l' éloge, même depuis ta fuite. Comment croirait-elle qu' un scélérat pût t' avoir inspiré tant d' amour ? Tu m' as connu ; tu m' as vu de si près... tiens, Sophie ! Je te l' ai déja dit : il y a de ta mère à toi une lutte d' amour-propre, et c' est ta perte. Elle sent très-bien toutes les sottises qu' elle a faites pour t' avoir mal jugée. Elle se doute qu' une partie du public le sent mieux qu' elle encore. Il faut qu' elle te vainque ou qu' elle soit vaincue ; qu' elle prouve à sa manière que tu es une tête légère, ou que les faits démontrent que sa conduite a été folle et toute propre à te pousser dans le précipice où tu n' es tombée que par sa faute... on ne consentira point à cela, on ne sacrifiera point son opinion, ses projets, ses ressentimens ; on chicanera contre sa propre conscience ; on traînera en longueur ; on ne finira rien, de peur de trop bien finir, et de se démasquer... c' est une hideuse maladie que la mauvaise foi !
Je t' ai dit très-précisément que ma fille

ne me ressemblait pas, mais qu' elle ressemble comme deux gouttes d' eau à un mauvais petit nez retroussé que j' ai quelquefois trouvé et baisé sur mon chemin, et qui, je ne sais comment, a attenté à mon honneur, au point de me faire un enfant. Sais-tu qui c' est ? En vain la renierais-tu, ma chère Sophie ? C' est ton image trait pour trait ; c' est ton teint, ta physionomie, et, en un mot, toi jusque dans les plus petits détails. F l' a trouvée fort ressemblante à ton portrait, et à un point frappant, mais beaucoup mieux, parce qu' en effet, le portrait ne te ressemble qu' en laid. Mais moi, dont l' amour guidait le pinceau ; moi, qui travaillais sur un tant joli cannevas, j' ai bien mieux peint qu' Auvert.
Je t' ai déja dit que si tu ne voulais pas t' attrister de mon bonheur, il fallait me féliciter de ce qu' elle te ressemblait, et t' en réjouir. Oh ! Pourquoi veux-tu m' envier d' avoir deux Sophies ?
Ta brune, qui n' est, ni ne sera mienne, parce qu' elle est trop noire, trop fendue

(j' entends parler de sa bouche), trop sèche, trop poissarde, quoiqu' au fond assez bonne femme, et sur-tout, parce qu' elle n' est point toi, t' a taché tes heures ; et c' est bien pis que de les avoir lues. Mais c' était pour te faire plaisir ; elle voulait leur faire sentir la vanille.
Mon estomac est trop bon ; tout moi trop bon ;

p37

ah ! Beaucoup trop bon, et assez pour m' attirer de fâcheuses et insipides histoires. Excepte de ce qui est bon en moi, mes yeux qui sont très-mauvais.
Je n' ai point vu le bon ange à la fête de Vincennes ; il est invisible.
Il me semble que tu aurais pu te dire la mère de ta fille, sans en prévenir ta mère qui va te faire des scènes. Si tu parles du couvent, parle-lui de St M, où il y a, lui diras-tu, et cela est, beaucoup d' autres enfans, et où tu connais une religieuse. Enfin qu' elle consente à un couvent ; car très-décidément je ne veux point que ma fille soit une paysanne, et c' est pour cette fois que nous aurions querelle.
Adieu, ma tendre amie ; je suis pressé de t' envoyer ceci, parce que le R te l' a déja trop retardé, parce que je dois chanter la palinodie de mon supplément, où je t' ai grondée bien malgré moi et contre mon opinion ; parce que je veux te faire passer la lettre de D P ; parce qu' enfin, et sur-tout, je veux te donner du plaisir, et que tu daignes toujours en prendre à me lire. Ah ! Que ne puis-je t' en donner un plus doux, celui de m' entendre t' appeler ma bien-aimée, mon épouse, mon amante, mon bien suprême et l' unique fin de mon être !
Gabriel.

p38

Serait-il donc impossible que ton émilie nous peignît en pastel ton enfant, maintenant qu' elle a un visage ?
Je ne t' envoie point de pièces fugitives, parce que je n' en ai point de jolies, pas

plus que de tems ; ce sera pour la première fois.

à Sophie.

24 septembre 1779.

Gronde, gronde, charmante amie ; c' est à ton tour ; et tu devrais plutôt encore nous persiffler que nous gronder : car le conte borgne dont tu te défends, n' a pas l' ombre du sens commun ; mais si je ne te trouvais pas plus jolie quand tu grondes, que quand tu es douce, je ne voudrais pas être querellé ; car au fond, je n' ai jamais cru cette histoire ; et quoique je ne puisse rien répondre à la relation formelle de D P, mon coeur disait *non* ; mais comment oser accuser ou même soupçonner un frère de la plus vile des bassesses, sans en avoir la preuve la plus constante ? En vérité, j' en suis encore à concevoir comment l' idée d' une telle fable entre dans l' esprit sans indigner le coeur, et comment un homme est assez pervers pour oser s' avouer à lui-même le projet de nuire à un

infortuné dont il n' a reçu que des services, et à qui il est uni par les liens les plus étroits du sang, et tu voulais que j' eusse l' idée de le lui imputer ? Je me perdais moi-même dans la foule de pensées contradictoires qui m' agitaient ; mais le bon ange peut me rendre témoignage que le premier mot de ma lettre, en recevant celle de D P a été : *ne jugez point Sophie sans l' entendre, mon cher ami* . J' ajoutais dans cette même lettre : *je parierais ma tête que ce n' est point elle que le chevalier a vue ; je parierais aussi, mais moins cher, qu' elle ne lui a point écrit ;* mais, mon amie, tout le monde ne te connaît pas comme moi ; et, en t' écrivant ainsi, je pouvais te faire croire que je te suggérais un mensonge ; il valait mieux laisser venir l' éclaircissement et t' écrire dans le sens de tout le monde. Moque-toi donc de D P ; mais ne te moque pas de moi, pas même du bon ange, quoiqu' il ait cru bien sérieusement cette fadaise. Mais veux-tu savoir comme il répare son erreur ? En m' envoyant en quatre jours deux de tes lettres. En vérité, à ce prix, je voudrais qu' il eût à réparer tous les jours. Cela me rappelle la manière dont les sénateurs de Venise punirent une fois le célèbre

et immortel Galilée. Dans le cours d' une visite de l' université de Padoue, par les trois procurateurs de Saint-Marc, qui forment un tribunal spécialement établi *per la riforma*

p40

dello studio di Padoa , un des collègues de Gallilée qui était jésuite et jaloux, l' accusa en pleine assemblée, lui présent, d' entretenir une fille à Padoue, une autre à Gambarata, où il allait passer les jours de congé, et une troisième à Venise, où il faisait de fréquens voyages. Interpellé par le magistrat de répondre à cette accusation, il dit simplement qu' il avait des besoins, que ces besoins lui étaient communs avec son accusateur, et qu' il ne s' était jamais embarrassé de la manière dont son accusateur les satisfait. Sur cet aveu, les *riformatori* en ayant conféré, le président prononça, que, vu l' insuffisance des appointemens de l' accusé pour fournir à ses besoins, la république les doublait, en l' exhortant à en faire bon usage.
Rien n' est plus net que ton plaidoyer, ma chère amie, et la turpitude de m le chevalier est entièrement dévoilée. J' ai, entre nous soit dit, peine à croire que Du S ne soit pas pour quelque chose dans cette perfidie : elle est tramée avec plus de suite que je n' en connais au chevalier. Mais il faut être aussi méchant pour adopter un tel projet que pour l' inventer. Quelque chose que je soupçonne de la Remi, d' après ce que tu m' en dis à mots couverts, j' ai peine à la croire complice de cette machination ; mais elle y a certainement donné lieu par la communication de tes lettres. Apparemment que

p41

cette dame, contente des talens de la famille, n' a pas voulu les laisser tomber en quenouille ; et comme avec les femmes qui ont plus de coeur que de mémoire, (j' entends le coeur de la région inférieure que le chevalier de Bouflers a chanté), les absens ont toujours tort, m le chevalier a probablement acquis des droits qui lui ont valu cette

confidence malhonnête. Si la lettre de cette créature est insolente, tu fais assez bien de ne pas me l' envoyer ; car comme elle n' est pas de mon sexe, je n' en pourrais ressentir qu' une colère fort infructrueuse qui me ferait du mal ; et je n' irai pas gagner la maladie du roi David tout exprès pour lui faire dire avec plus d' onction les sept pseaumes de la pénitence. Toute cette race est faite, à ce qu' il me semble, pour me faire payer trop cher le peu de plaisir que sa société peut m' avoir donné. Sa très-belle et très célebre, et très-comédienne cousine, après avoir rompu avec assez d' éclat une liaison d' elle à moi, qui, grace à ses manières, était fort notoire, s' avisa de me dire, devant trente personnes chez Madame De Sauvigny, que j' étais un *impertinent... ah ! Madame* , lui dis-je bien doucement, *quel tort vous me faites ! Moi impertinent ! Pour insolent, j' ai pu l' être quelquefois ; la chair est si fragile ! mais impertinent... ah ! Jamais* ... elle se mit à pleurer. Je croyais les femmes de

cour plus aguerries ; mais je vois que la guimpe n' exclut pas l' effronterie. Les femmes indulgentes pour elles-mêmes, sont ordinairement fort sévères pour les autres. Elles croyent en imposer par de grands airs et de grands mots ; elles se trompent ; car les novices mêmes n' en sont les dupes qu' une fois. Viles créatures ! Qui ne voient pas que d' une femme tendre à une femme galante, il y a la même distance que de la vertu au vice ! Que l' amour qui est le plus pur et le plus chaste des sentimens comme le plus délicieux, est le meilleur, et peut-être le seul garant qu' une femme puisse avoir de ses moeurs ; que l' ame forte et brûlante qui sait aimer, mérite le respect de tous les mortels ; tandis que l' inconstance du coeur, la légéreté de l' esprit et la fougue des sens, ne peuvent jamais que composer un être méprisable qu' on daigne à peine regarder comme un outil de plaisir, encore mutilé et flétri.
Je ne te gronde point d' avoir écrit à Madame De Rem, parce que tout ce que je t' en avais dit, a pu facilement t' induire en erreur. Cette femme a beaucoup d' esprit, et je lui croyais un bon coeur. Je n' ai jamais

eu de mauvais procédés pour elle, au contraire ; j' ai poussé avec elle le scrupule jusqu' à l' excès pour la correspondance, non seulement à cause de son état, mais parce que ç' a toujours été mon principe avec toutes

p43

les femmes. J' ai engagé sa cousine la marquise de Feuil à entrer dans un marché très-compliqué avec son fou et assez onéreux frère le marquis de Remig, pour sauver de sa prodigalité insatiable le fonds sur lequel était hypothéquée la pension de Madame De Remig, dont la subsistance se trouvait à la merci du plus mauvais frère, et de la tête la plus insensée. Toutes ces choses sont assez simples ; mais enfin, voilà mes titres sur elle ; elle en avait sur moi par les soins vraiment maternels qu' elle a donnés à deux de mes soeurs. Elle m' avait servi, lorsqu' il fut question de me faire revenir à Paris, au retour de Corse. J' ai fait pour elle ce que j' ai pu. J' aurais fait d' avantage ; qu' a-t-elle à me reprocher ? Après tout, ce n' était pas moi qu' elle avait élevé ; car j' avais fait toutes mes classes, lorsqu' elle a daignée recorder avec moi quelques-unes de mes leçons. Pourquoi donc manque-t-elle à mon amie ? Et pourquoi se défend-elle si soigneusement de me servir ? On peut refuser honnêtement. Il est vil d' outrager l' infortune ; il est ingrat d' oublier ses anciens amis dans le malheur. Madame De Remig est donc un mauvais coeur, et je ne le croyais pas. à force d' essuyer des trahisons, et de reconnaître des méprises, peut-être enfin parviendrai-je à apprécier l' espèce humaine ce qu' elle vaut. Je ne vois pas trop comment D P pourra

p44

désabuser mon père de l' histoire du chevalier, et je ne veux pas le lui demander formellement. J' abandonne ce mauvais frère à sa conscience, et ne veux pas lui nuire. Je ne voudrais pas non plus sans doute qu' il me nuisît ; mais D P me dira qu' il ne peut guère reparler de cela à mon père, sans lui

avouer nos liaisons. Or, ce serait trop de sa bravoure. Il me dira tranquillement, (je le gage), que le chevalier n' a fait cela que par étourderie ; qu' après tout, cela nous est fort égal, puisqu' il est parvenu à détourner mon père d' écrire... cela et de beaux lieux communs sur le pardon des injures, voilà la réponse que j' en attends. Cependant le bon ange lui a donné beau jeu, s' il veut me servir dans cette occasion ; car il a eu la bonté de lui écrire lui-même. D P, qui, du règne de M Turgot, a eu de grandes relations avec la police que dirigeait son féal Albert, qu' il donne pour un homme de *beaucoup d' esprit* , pourrait très-bien avoir connu M B ou dire qu' il l' a connu ; et que d' après l' anecdote du chevalier, il lui a écrit pour lui faire part de ses soupçons sur notre correspondance, et le prier de veiller à ce qu' elle ne nuisît pas par tes suggestions à son plan de conciliation ; car toi, la plus généreuse des femmes, toi qui sacrifierais tout, excepté mon amour, pour ma liberté, tu ne dois compter, pour récompense de tant d' amour, de

délicatesse et de dévouement, que sur mon suffrage, le tien, et celui de deux amis qui te voient d' assez près pour te juger. Les autres croiront que tu mets autant d' activité pour entretenir mes ressentimens contre Madame De M, que tu en as mis en effet pour me rapprocher d' elle. Alors la réponse de M Bou, et la découverte de la fable deviendraient toutes simples ; mais n' attends pas cela de D P. Pour moi, je ne crois pas devoir lui montrer cette route.
Qu' est-ce donc que cette brûlure, chère fanfan ? Pourquoi brûles-tu tes beaux bras ? Pourquoi gâtes-tu la plus belle peau que l' amour ait formée ? Ne négliges pas cela, je t' en prie. Ces bobos ont quelquefois des suites longues, douloureuses, et que trop d' insoin peut rendre dangereuses.
Le bon ange a raison. Il m' écrivait hier que les querelles de mots étaient très-bien entre les mains des femmes ; qu' il fallait te laisser t' escrimer avec D P, et que tu avais si beau jeu, que c' était un meurtre de te priver d' une victoire sûre et facile. En conséquence, je suis neutre ; tu juges bien quelle

neutralité sera la mienne. Sois honnête,
parce qu' il faut toujours l' être. Ne lui fais
point de plaisanteries à deux sens, puisqu' il
les prend mal, et va ton train, car j' aime
mieux que ce soit toi qui le harcèle que moi,
et il a besoin de l' être. J' espère qu' il n' insistera

p46

pas sur la demande d' une parole que
je lui ai donnée cent et cent fois, et à laquelle
je n' ai mis de restriction, que celle que le
bon sens tout seul, et la justice dictaient
évidemment ; mais comme il est paresseux,
et s' aperçoit un peu tard de ses lenteurs, et
que je pense au commentaire que tu en feras,
il cherche des prétextes pour les motiver.
Quand je lis ses lettres divisées comme un
sermon, je me rappelle une autre anecdote
ancienne, dont j' ai presque été témoin. Des
écoliers padouans, après avoir passé une partie
de la nuit au *qui va là* ? Dont ils tourmentent
toute la ville, fondirent vers les deux heures
du matin, chez un vieux professeur d' humanités,
se firent ouvrir la porte, et envoyèrent
à son lit deux députés, pour lui représenter
toute l' université prête à se couper la gorge,
s' il n' avait la bonté d' entendre les deux partis,
et de donner sa décision sur une question
importante qui les avait divisés. Le
professeur se lève, endosse la robe doctorale, et
vient siéger sur un banc de pierre, qui était
à côté de sa porte. Là, l' orateur de l' un et
l' autre parti prononça une longue harangue
toute en lieux communs, sur le bien de la
paix, de l' union, de l' harmonie dans les
compagnies savantes, et sur les maux que
portent, dans toute société, la dissention
et la discorde. Il fut amplement péroré sur
la confiance de l' université dans les lumières

p47

et le zèle d' un professeur qui lui sacrifiait
les jours et les nuits ; on l' accabla d' éloges
et on vint enfin à la question, qui était de
savoir si l' un des mots les moins honnêtes
de la langue italienne (cazzo) devait
s' écrire avec un z seulement, ou avec deux.

écrivez-le avec trois mille, répondit le professeur furieux, *et que le diable vous berce, canaille maudite* . (...).
Tu ne ressembles pas précisément à un vieux professeur d' humanités, mais tu analyserais à peu près ainsi les lettres de ton ami
D P.
Songe donc, songe donc, petit démon d' étourderie, que je me hâtais de t' écrire ce qu' il fallait éclaircir pour que cela partît avec l' autre lettre que le bon ange avait déja pour toi, et que ce supplément n' était qu' un p s, et non pas une lettre. Si c' eût été mon rappel qui eût été contenu dans la lettre de D P, en vérité je t' en aurais fait part ; mais comme c' était un détail qui m' aurait nécessité à copier toute sa lettre, comme je n' avais qu' un instant, comme il me fallait écrire à toi, au bon ange, à D P, je me suis contenté de te dire, de sa lettre, ce qu' il fallait que tu en susses tout de suite, et de te donner seulement le résultat du reste.
Et puis on me menacera de bouder ! Vraiment, tu y a un beau mérite ; je m' en venge

en te caressant, et la petite réprouvée ne se fâche que pour être défâchée... tiens, Sophie ! Tu ne vaux rien, mais rien du tout.
Ce qu' il y a d' excellent dans tout ceci, c' est que le la Boissière du chevalier est un ancien capitaine d' invalides qui était ici, et qui s' étant trouvé compromis entre le marquis de Voy et le R, a été expulsé par l' intrigue de celui-ci. Moi qui n' aime point à persiffler les gens, j' ai conté bien bêtement toute cette aventure à M De R, qui s' est tué pour me prouver que la Boissière était ici de mon tems, ce qui n' est pas vrai ; afin de voir là-dedans une prévarication, et c' est ce que je voulais. Je me suis amusé long-tems à chercher les dates, et j' ai eu toutes les peines du monde à lui prouver que la Boissière était parti en mai, et moi arrivé en juin 1777. Le second acte de la farce est encore plus plaisant. Quand j' en suis venu à l' envie que mon père avait eu de se plaindre de notre correspondance, l' autre fait un haut-le-corps tragique, et me dit avec un air consterné... ah ! Mon dieu ! Quel risque j' ai couru ! -et quel risque ?

-quel risque, monsieur, quel risque ?
-oui, monsieur, quel risque ? -les lettres,
monsieur, (et il disait cela comme
Hamlet dit *le spectre... le spectre*). Moi je
n' ai pu m' empêcher de partir d' un éclat de rire. Pardi,
monsieur, lui ai-je dit, vous êtes bien bon

p49

de vous compromettre comme cela pour me
passer des paquets cachetés de M L N
-vous avez raison ; je ne voudrais pas
pour rien au monde que ces paquets ne
fussent pas cachetés. Je ne réponds de rien,
je ne sais ce que c' est ; je m' en lave les
mains... je n' ai pas dit cela au bon ange,
parce que je n' en ai pas eu le tems ; mais
il le trouvera ici ; et je te réponds qu' avec sa
gravité, il en rira sous cap ; mais si
doucement, que nous n' en entendrons rien.
En vérité, j' ai tort ; oui, j' ai tort de trouver
mauvais que l' on m' envoie deux pages et
demie, tandis que j' envoie des volumes. Et
pour se justifier du fait, on me met en
parallèle d' exigence, etc, avec M D P. Tu fais
bien de ne m' en paraître pas autrement
amoureuse, car ce parallèle-là m' aurait assez
complettement déplu.
Hélas oui ! Mon amie, il se passe bien des
horreurs sous l' égide du secret ; moins sous
cette administration que sous l' autre, je veux
le croire, mais toujours infiniment trop ; ce
qui est nécessité par la nature même du
ressort qu' emploie le gouvernement. T' ai-je
conté que j' avais vu, au château d' If, un
ancien armateur de nos colonies américaines,
âgé de 72 ans, criblé de vingt coups
de fusils, aimé, estimé et employé par mon
oncle. Ce vieillard, pour prix de ses travaux
et de son sang, était détenu à la réquisition

p50

de sa fille, qui avait représenté que son père
scandalisait le public, par ses fréquentes
ivresses ; que d' ailleurs il pouvait se tuer en
tombant, et qu' il fallait l' enfermer, pour
qu' il ne tombât pas ; en effet, ce pauvre
homme, à qui j' ai connu encore un esprit

très-sain, des vues, de l' audace et des connaissances étonnantes, accumulées par l' expérience, et enfouies dans un peu d' abrutissement, aimait le vin et l' eau-de-vie en déterminé marin. Il n' aimait pas autant les prostituées, et sa fille en était une. Un subdélégué la protégeait. Le père avait eu l' imprudence de menacer, et on l' avait prévenu. Je t' ai dit l' histoire de Madame De Launay. Tu as pu entendre parler de celle d' un nommé Rivière. En 1766, il avait été soupçonné plutôt qu' accusé, lui et son père, d' un assassinat. L' un et l' autre, arrêtés en vertu d' un ordre du roi, furent conduits à Bicêtre, où l' infortuné vieillard est mort de chagrin et de misère, et où le fils a langui neuf ans. Ses parens, qui s' étaient approprié son bien, affectaient, comme cela se pratique, des alarmes très vives sur son sort, et leur honneur, si on le laissait juger. Des Essarts le connut, et publia un mémoire à consulter en sa faveur. Rivière a obtenu en 1775, la permission d' être transféré dans les prisons de Bayeux, où son procès lui ayant été fait, sa liberté lui a été

rendue. Il vaut mieux tard que jamais ; mais tout le monde n' a pas la force ou la faiblesse d' être esclave dix ans. Je recueillerais facilement un volume de telles anecdotes. Pense que la seule affaire du jansénisme a fait décerner 80 mille lettres de cachet. Mais ce à quoi on ne songe point assez, c' est que dans les prisons de cette terrible inquisition civile, exercée par les ordres arbitraires, il se fait sans cesse un odieux alliage d' innocens et de coupables, de corruption et de simplicité. Une seule haleine empestée infecte toutes les autres, si les prisonniers se communiquent, s' ils sont enfermés à part, ils deviennent sombres, atroces, insensés.
Mais mon amie, demande donc à ta mère si ce n' est pas elle qui aurait fait Gabriel-Sophie, dès que tu m' assures que ce n' est pas toi ; car je ne connais qu' elle qui te ressemble assez pour que j' en aie pu prendre si bien l' empreinte. Quoi ! Tu la renies, cette pauvre petite ! Et pourquoi ? Parce qu' elle t' est la preuve vivante que le plus tendre amour a présidé à sa naissance ; que ton

Gabriel était plein de toi, lorsqu' il lui donna l' être, qu' il lui imprima tes traits, et sans doute ton ame, pour doubler ses trésors et son bonheur... et c' est pour cela que tu la boudes ! Vas ! C' est bien mal... mais point d' injures, je t' en prie, à ce portrait qui est le sien. Il est bien vrai qu' il n' a ni le jeu

p52

de ta physionomie, ni son extrême tendresse ; mais il en a cependant, et ce sont ces traits... ah ! Si tu savais de combien de baisers il est jonché, ce morceau d' ivoire que tu injuries ! De quelle consolation il m' a été ! Que de douces larmes il m' a fait couler ! Que de tendres expressions il t' a valu ! Tu le traiterais mieux... il est vrai cependant qu' au milieu de si ardentes caresses on ne devrait pas rester si bien frisée. Je ne me rappelle point de t' avoir vu sortir si élégante de mes bras... ah ! Le désordre qu' à fait l' amour est la vraie parure de la beauté. Ta Mademoiselle Diot est, selon toutes les apparences, une maîtresse folle. Mais pourquoi diable lui as-tu été parler d' inoculation ? Qu' avait-elle à faire à tout cela ? Elle n' était bonne qu' à dessiner ta fille ; il fallait ne l' employer qu' à cela. Elle a été proposer au magistrat de faire inoculer ta fille. Où ? Pourquoi ? De quel droit ? M L N a pris fort mal la proposition, et j' en aurais fait autant à sa place. Si elle se fût adressée au bon ange, qui veut bien m' en avertir, il lui aurait indiqué une marche qui n' est plus praticable, ou il lui aurait évité un refus. Point du tout ; elle a été indisposer le magistrat, et peut-être nous susciter des difficultés pour celle que nous projetons. Au diable la folle. Quant à ce que tu dis de St-Mandé, le bon ange me met en note : *non, absolument* . Il est malheureux

p53

d' être forcé de demander à être cru sur une décision laconique et non motivée ; mais l' amitié toujours certaine de n' être refusée dans le possible que par des raisons qui s' y opposent sans pouvoir les déduire,

demande à l' amitié d' être crue sans rappel. Tout cela est fort honnête, mais l' amitié n' obéira pas, et tâchera de remplir tous ses devoirs sans être importunée. Je ne tiens point à St-M plus qu' à un autre couvent ; mais je tiens à ce que ta fille ne reste point dans un village où elle sera à la merci du premier qui voudra la caresser. Je ne crois pas qu' il soit possible de te refuser pour elle un couvent au choix du magistrat, dès que tu paieras. Madame De R même n' a pas osé porter la déraison jusque-là. Je rebattrai cette matière, quand il en sera tems ; mais n' insiste pas sur St-M, parce que surement, s' il n' y avait pas raisons sans réplique, M B ne parlerait pas si décidément, et c' est sur cela, par exemple, que nous n' avons rien à exiger. Je dis *nous* , parce que quelque chose qu' on en pense, je me regarde comme ayant tous les droits de père sur cette enfant, quoique je ne puisse les poursuivre légalement. Il y a des moyens sûrs pour que le marquis de M lise les lettres du chevalier ; mais voyons ce que dira D P à qui le bon ange a écrit, et qui nous doit secours en cette occasion.

p54

J' éprouve tous les jours, moi-même, qu' il est impossible de rompre en visière aux gens qui plient. Malgré tout le mépris qu' inspirent et leurs perfides caresses, et leurs fausses protestations, et leurs complaisances intéressées, on ne les brusque pas, parce qu' on dédaigne de pousser une planche pourrie, et d' écraser un insecte. Si ta pauvre abbesse, que je regretterais beaucoup, venait à manquer, écris-le aussitôt au bon ange ; il prendrait les moyens les plus sages pour que cet accident ne nuisît ni à nos intérêts ni à notre correspondance. Mais je ne puis pas croire que personne fût assez osé pour te soustraire les contre-seings de M L N. Ta mère elle-même n' a motivé son impertinence à cet égard, qu' en disant que tout le monde pouvait contre-signer. Cela est fort bête, moi ici ; mais cela prouve qu' elle n' a pas osé avouer nettement le dessein de te barrer toute correspondance avec M L N. Quant à une nouvelle abbesse, je ne crois pas qu' il te convienne de supposer

la nécessité d' un ordre de M De Mar,
à qui tu ne dois rien, que comme ami de
ta mère ; ce qui donne le droit de conseil,
et nullement celui d' ordre, malgré les
dix-huit citations de l' almanach-royal. C' est
cependant une belle décoration que celle-là,
et qui ira bien avant dans la postérité.
Fais expliquer nettement Madame De R

p55

sur le fait du couvent, et tu verras après,
ce que diront les gens en place. Mais ils
n' ont pas plus la volonté que le droit
d' ôter l' existence civile à ton enfant ; ainsi, tu
n' as probablement pas des difficultés bien
sérieuses à craindre de ce côté. Si le crédit
des Valdh l' emporte, les procureurs-généraux
ne sont pas morts, et ils n' entendent
point raillerie sur les soustractions
d' état.
Le bon ange et moi, nous avons été un
peu enfans pour te plaire. Je ne pouvais te
laisser Tibulle écrit de main ; j' y avais
consacré plusieurs dessins, plusieurs estampes ; il
fallait donc les faire copier nettement. Cette
copie est devenue plus chère que nous ne
pensions ; mais enfin je suis au courant ; du
moins, si j' en crois le bon ange, qui
pourrait fort bien mentir pour me faire plaisir,
et m' inquiéter moins. Je suis bien aise que
tu sois contente de l' habillement de tes
heures ; tu le seras encore plus des oraisons,
du moins je l' espère ; et ce petit amour qui
forme le nez, qu' en dis-tu ? ... mais
que je suis donc bon de t' envoyer ainsi un
consolateur, qui partage ta solitude ! Ma foi,
ma foi, n' en attends de moi qu' en peinture.
Je suis fâché que le format soit si grand ;
peut-être t' en serviras-tu difficilement pour
prier Dieu à l' église. Cependant je sais que
c' est là le théâtre ordinaire de tes pieuses lectures.

p56

J' ai connu une très-grande dame qui
lisait *l' aloisia* , dans les travées à Versailles,
avec un air de componction fort touchant.
Tu ne sais peut-être pas ce que c' est que

ce livre-là ; c' est celui à propos duquel
J J Rousseau disait si plaisamment à l' archevêque
de Paris : monseigneur, ne craignez pas
pour vos prêtres mon Héloïse ; ils ont, pour
contre-poison, *l' aloisia* .
Ma tendre amie, si tu avais autant de mal
de tête, et surtout les yeux aussi fatigués
que moi, je t' ordonnerais de te reposer ; ainsi
je prends l' ordre pour moi. J' ai depuis deux
jours une ébullition très-considérable, qui
m' a donné un peu de fièvre. C' est une espèce
de maladie épidémique ici, mais qui n' a point
de suite. Je voudrais que ce fût la
petite-vérole. Peut-être la nouvelle boucherait-elle
les trous de l' ancienne. Adieu, chère Sophie ;
pardonne-moi pour aujourd' hui mes quatre
pages. Je t' en dédommagerai une autre fois. Si
tu savais tout ce que j' écris, tout ce que je
fais, et que ce tout se rapporte de près ou
de loin à toi, tu n' accuserais pas ma paresse.
Mais ne faut-il pas aussi laisser respirer ce
pauvre ange, qui donnerait à Beelzebuth son
métier, si tous les prisonniers qui sont sous
sa coupelle lui donnaient autant d' ouvrage
que moi. Cependant sitôt que j' aurai des
nouvelles un peu décisives de D P, (et je
m' étonne qu' il tarde tant) je demanderai la

permission de te les faire passer. Ma
Sophie-Gabriel, profite bien de tes heures, prie avec
ferveur, aime de même, et ne boude pas
ton Gabriel, tant qu' il ne se donnera que
des pénitences telles que celles que tu lui
reproches. Baise pour moi le petit amour ;
comment trouve-tu cette manière
d' embrasser par procureur ? Hélas ! Je suis bien
ennuyé de donner toutes mes commissions à
mes lettres.
Gabriel.
à Sophie.
Je veux te conter aujourd' hui, ma bonne
amie, quelques anecdotes que j' ai trouvées
dans un assez mauvais recueil où il y a
cependant des choses curieuses. L' une m' a
fait un grand plaisir, parce que c' est une
haute preuve d' amour qu' a donnée un de mes
très-proches parens, et que je suis bien aise
de t' apprendre comment on sait aimer dans
ma famille quand on s' en mêle. Le marquis
de Grille était très-amoureux d' une belle

demoiselle, qui mourut de la petite vérole.
M De Grille, au désespoir, fut se cacher dans
l' église des jacobins de Toulouse, où elle
fut enterrée. Le soir un frère qui avait soin
de mettre de l' huile dans les lampes, fut
extrêmement surpris de voir ce pauvre amant,

p58

qui lui présenta une bourse avec 400 louis,
à condition qu' il lui ouvrirait le tombeau
de Mademoiselle Daumelat, et de l' autre un
poignard dont il le menaça de le tuer, s' il
refusait d' ouvrir le tombeau. Le moine était
seul ; les portes de l' église étaient fermées :
quel parti prendre ? Il s' avisa de tendre à
mon pauvre cousin un piége dans lequel il
donna, soit qu' il fût fort bête, soit qu' il
eût perdu l' esprit. Le frère lui dit que la
pierre qui couvroit le tombeau, était trop
pesante pour qu' il la pût lever tout seul, et
l' assura qu' il allait chercher quelques
religieux de ses amis. Toute la communauté
survint, saisit l' amant désespéré, et le
ramena de force chez lui. Mais quoiqu' on le
gardât à vue, il trouva le moyen de se
jetter du haut de sa maison dans la rue, et se
brisa sur le pavé. Tu conviendras, chère Sophie,
que celui-là savait aimer. Eh ! Que
faire au monde quand on n' y voit plus son
amante ? N' est-ce pas un crime de lui
survivre ? Une autre anecdote que je vais te
raconter, est celle des moyens qu' employa
une religieuse pour se sauver de son
couvent avec son amant. Il me semble que toutes
ces inventions-là quelles qu' elles puissent
être, ont droit de nous intéresser.
Non-seulement cette religieuse voulait fuir avec son
amant, mais elle voulait le mettre à l' abri
des recherches. Voici ce qu' elle lui inspira.

p59

Elle dit à son amant de se procurer de bons
chevaux à une certaine distance du couvent,
et se chargea du reste, sans vouloir lui
apprendre les moyens qu' elle avait trouvés pour
dérober à tout le monde la connaissance de
son évasion. On avait enterré ce jour-là

une de ses compagnes, et comme la tombe n' était par encore refermée, elle entra dedans pendant la nuit, porta la morte dans sa cellule, la coucha sur son lit, et y mit le feu ; ensuite à la faveur d' une échelle dont elle connaissait la retraite, elle franchit les murs du jardin, et joignit son amant.
L' incendie ayant mis l' alarme au couvent, on courut à sa cellule ; et comme la religieuse morte était dans ses habits et à demi brûlée, on ne douta point que la fugitive n' ait été la victime des flammes. On pria beaucoup pour elle, qui surement se portait fort bien, et employait son tems à autre chose qu' à prier. La substitution du cadavre me parait fort difficile ; mais l' invention du feu est très-bonne. L' histoire est vraie, et ce qui t' étonnera bien, c' est la conduite de cette bégueule après un coup si heureux et si hardi. Les deux amans furent en pays étranger ; ils se marièrent ; l' homme s' appliqua au commerce et y gagna beaucoup de bien. Ils eurent plusieurs enfans ; mais la femme ayant perdu son mari, se retira dans un couvent, ou elle fit une confession qui ruina ses enfans.

p60

Elle déclara qu' elle avait été religieuse, ce qui rendait bâtards les pauvres malheureux ; et la famille du mari s' empara du bien. Cette barbare folie te gâtera bien la première partie de son histoire. Je ne puis lire de ces histoires-là sans penser qu' il n' y a que nous d' assez infortunés pour être repris après la plus heureuse fuite. Mais je remarque sur-tout quelle différence il y a de ma Sophie à tout le reste de son sexe, et combien elle est supérieure à toutes les légéretés méprisables ou aux faiblesses des autres femmes ! Et puis quels autres sacrifices n' as-tu pas faits à ton amant ? On voit tous les jours des religieuses briser les odieux liens des cloîtres, et plus enflammées de l' amour de la liberté que de la tendresse que leur inspire un amant, fuir dans des lieux où elles ne trouvent plus ni grilles ni ennuyeuses pratiques. Mais qu' ont-elles à perdre ? Rien ; elles ne peuvent que gagner. Au contraire, ma Sophie a tout quitté pour voler dans les bras de son amant, pour partager son sort, pour embellir sa vie... ô mon amie ? Quel

salaire tu as reçu pour tant de dévouement
et d' amour ! Hélas ! Je meurs de douleur en
y pensant... pardonne, ah ! Pardonne,
chère amante ! Devais-je refuser ma
félicité, que tu m' assurais devoir être la tienne ?
Pouvais-je prévoir toutes les horreurs du
sort qu' on nous destinait ? Qui m' eût dit que

p61

ces frénétiques se déshonoreraient pour
nous perdre, et que le droit des gens serait
violé dans un pays qui passe pour l' asile de la
liberté ? ... ah ! De telles raisons ne
peuvent me justifier peut-être... mais que mes
larmes t' attestent du moins ma douleur et
mon amour, et méritent ta pitié !
Gabriel.
à Sophie.
9 octobre 1779.
Chère amie, je commencerai par un
reproche bien grave, et la nécessité où je me
vois de te le faire m' empoisonne tout le
plaisir que j' ai eu à lire ta charmante lettre,
et que j' aurais eu à y répondre. On a su, par
une de tes amies, envers qui tu n' es pas aussi
discrète qu' envers moi, que dès le 29 septembre
tu avais la fièvre. Dans les six grandes
pages que tu m' écris le 30, tu ne m' en
dis pas un mot. Quoi ! Tu as la fièvre, et tu
ne me le dis pas ! Tu as la fièvre, et tu écris
six mortelles pages ! Eh ! Mon amie, est-ce
donc comme cela que tu m' aimes, et que je
puis me fier à toi du soin de ta santé ? ô
Sophie ! Sophie ! Pourquoi de vaines
réticences ? Mes jours ne sont-ils donc pas
bornés au même terme que les tiens ? ... tu

p62

le sais, mon imagination brûlante dépasse
toujours le but ; mais de ce qui l' enflamme,
rien n' est aussi violent que l' incertitude,
et sur-tout la crainte d' être trompé. Chère
amie ! Ta bonté est cruelle : pour m' épargner
un petit mal, tu m' en donnes un bien grand.
Je n' aurai pas un moment de tranquillité,
jusqu' à ta prochaine lettre ; j' aurais su du
moins la valeur et l' intensité de ma crainte,

si tu m' avais dit la vérité. Au lieu de cela, ton silence la rend vague et sans bornes, et je suis fort malheureux. C' est ton engagement formel que de me dire exactement toutes les variations de ta santé ; l' as-tu rempli ? ô non ! Et les caractères épars, sautillans, tremblans, inégaux de tes trois dernières pages, et la précipitation du style des deux dernières, et la gaieté forcée que j' y remarque, m' apprennent trop que tu souffres beaucoup. Est-ce donc par simpathie que j' ai tant souffert ces jours-ci ? Hélas ! Il est bien vrai que l' ame a ses pressentimens ; je l' éprouve en ce moment ; je l' ai éprouvé mille fois : je n' ai aucun siége fixe de mal et de douleur, mais un mal-être physique et moral, tel que le plus vaporeux des hommes ne le connaît point. ô guéris-toi, ma Sophie ! Guéris-toi ; que je ne te sache pas souffrante ! Que... mourir n' est rien ; mais se voir forcé de survivre à ce qu' on aime pour apprendre que son amante n' est plus...,

p63

c' est un supplice qui excède mes forces et me glace d' horreur. Chère amie, écris moins, je t' en conjure ; aussi-tôt que tu es lasse, arrête-toi. Moi, homme de lettres, moi, tant accoutumé à étudier, à écrire, j' en suis excédé, suffoqué. Tes organes délicats ne peuvent que se ressentir davantage des inconvéniens inévitables qu' entraîne ce genre de vie. On n' achète la science qu' aux dépens de la santé ; je sais que tu ne veux point de science ; que c' est ton coeur, et non l' amour-propre qui te pousse. Mais qu' importe, si ton genre de vie devient absolument celui des hommes de cabinet ? Toute forte contention d' esprit, en dirigeant vers la tête la plus grande partie des forces vitales, fait de cet organe un centre d' activité, qui ralentit d' autant l' action de tous les autres organes. Une personne profondément occupée n' existe que par la tête ; elle semble à peine respirer. Toutes les autres fonctions se suspendent ou se troublent plus ou moins ; la digestion en souffre sur-tout : les sens mal élaborés deviennent plus propres à former des embarras ou de mauvais levains, qu' à réparer les déperditions qui sont une suite nécessaire du mouvement qui entretient la

vie. Le corps privé des sucs qui le
renouvellent languit, se fane, et tombe comme
un tendre arbrisseau planté dans un terrain
aride, et dont l' ardeur du soleil a desséché

p64

les branches. ô ma mie si bonne ! Quitte
ce genre de vie destructeur ; marche,
promène-toi, distrais-toi... mais, mon dieu !
Qu' as-tu ? Que fais-tu ?
J' ai mille et mille choses à te dire ; mais
les idées sinistres qui m' occupent m' en
laissent bien peu la force. Je ne pense qu' à ta
santé : tout le reste m' est importun et frivole.
Ah ! Pourquoi mon amante n' est-elle qu' une
mortelle ? ... D P m' a écrit, et je l' ai vu ;
et comme s' il ne m' écrivait pas assez en
absence, il m' a encore donné une lettre en
présence ; c' est-là sa méthode, quand il ne
veut pas que M B voie ce qu' il écrit ;
mais il n' y gagnera rien. Avant de te parler
de lui, je veux te rendre compte d' une autre
visite à laquelle tu t' attends moins, et qui
est plus récente. J' ai vu ton amoureux
M De Mar, qui m' a beaucoup parlé de sa
profonde estime pour toi. Si je pouvais avoir
envie de rire, je te demanderais comme ce
confesseur à je ne sais qu' elle femme :
combien de fois vous a-t-il estimée ?
Réellement il m' a parlé trés-convenablement de toi, et
est on ne saurait moins d' accord avec ta
mère sur tes sentimens, tes principes, et
même tes projets. Si tu me demandes ce
qu' il est venu faire, je serai très-embarrassé
de te le dire ; car en vérité je n' ai rien du
tout conclu de sa conversation. Il a
commencé par m' expliquer la nature de ses

p65

relations avec ta famille, en me disant de
deviner où tu étais ; je n' ai rien répondu. Il a
passé à la *connexité* de ton affaire avec la
mienne, et je me doutais en effet qu' il y
avait quelque rapport à la vérité de ton amour
pour moi, et j' avais bien encore soupçonné
que tu ne me haïssais pas, à son desir de
terminer pour nous deux, au desir que lui avait

témoigné M L N qu' il me consultât
sur mes projets et mes vues à cet égard, etc.
Etc. L' objet de ma visite, m' a-t-il dit, est
donc de savoir ce que vous desirez, ce que
vous demandez de M De Mo. Ma réponse
a été laconique : *rien, monsieur.*
-comment ! Vous vous amusez donc ici ? -non,
monsieur, mais comme ce n' est pas M De Mo
qui me tient ici ; comme mon affaire
avec lui est si triviale et si plate, que
ni moi ni les miens ne daignent y penser ;
comme ma détention et ma liberté dépendent
uniquement de mon père, je n' attends
grace et faveur que de lui. -mais encore
vous faut-il des lettres de grace, et
croyez-vous qu' elles s' obtiennent comme cela ?
-monsieur, je crois, et vous savez mieux
que moi, que les lettres de grace
s' obtiennent fort aisément par certaines gens : or,
je ne rougirai du tout point d' en demander.
Je n' aurais aucune honte de les
solliciter, si j' avais eu le malheur de tuer un
homme en duel ; j' en aurais encore moins

p66

d' en obtenir pour avoir couché avec une
jolie femme... il s' est mis à rire, et cela l' a
mené droit à me demander *si j' avais donc
quelque espoir du côté de mon père* . Oui,
monsieur. -mais de quelle nature ? -de
la nature du simple espoir. -sans
certitude ? -sans certitude. -qui plaide pour
vous auprès de lui ? -mes amis et quelques-uns
de mes parens... j' ai remarqué que ce
début de conversation le rendait
très-visiblement plus circonspect. Il est retombé
sur toi... ceci est différent. -monsieur, je
ferai, sans exception, tout ce que me
permettra mon bonheur pour Madame De Mon.
-mais elle ne veut pas finir sans vous.
-(voici ma réponse mot pour mot) :
monsieur, cela me paraît tout simple, et
je connais trop la générosité, la tendresse
et les principes de Madame De M pour
ne l' avoir pas prévu. Mais il est certain que
je ne le lui ai demandé, ni ne le lui
demanderais quand je le pourrais. Elle ne peut
pas me tirer d' ici sans l' aveu de mon père ;
mon père peut me sauver sans elle ; je ne
suis donc point intéressé à ce qu' elle
s' obstine ; mais dans l' impossibilité de

correspondre et de traiter d' affaires avec elle ; fort peu au fait de ce qui s' est passé, de ce qui se passe, je ne puis ni lui donner des avis ni exiger qu' elle s' en rapporte à mon opinion, quand même elle la saurait... alors

p67

M De M s' est jeté dans un grand éloge de tes principes, de ta persévérance, de ta conduite, et m' a dit en propres termes : *que ta profession de foi à mon égard, et ton refus à quelque prix que ce fût de retourner chez un homme que tu avais outragé, l' avaient pénétré d' estime pour toi.* que ta mère accorde donc, si elle peut, ses déclamations avec la déclaration de son négociateur. Il m' a exposé son plan, qu' il compte faire réussir au moyen d' un prêtre qu' il ne m' a point nommé, et qui est maintenant auprès de M De M. Ce plan se réduit à faire une transaction, où interviendra le procureur-général, par laquelle tu renonceras à tes droits matrimoniaux, et déclareras n' avoir point d' enfant de M De M pour prix desquelles renonciations et aveux, ta dot te sera restituée, et ta liberté rendue, moyennant qu' un ordre du roi te constituera prisonnière jusqu' au décès de M De M. Je lui ai dit que la déclaration me paraissait forte ; qu' il ne convenait jamais de se reconnaître adultère, et que tu pouvais jurer devant Dieu et les hommes que tu ne l' étais pas ; que cependant comme, dans le fait, tu ne pouvais nuire à ta fille, mon opinion était que tu devais tout signer pour avoir ta liberté, ta dot et l' anéantissement de la procédure. - *bien entendu,* m' a-t-il répondu. Que ta mère s' accorde donc avec lui...

p68

-mais vous dites qu' elle n' est point adultère ; elle a vécu maritalement quatre ans avec M De Mon, et Madame De R jure... -il serait singulier, monsieur, que Madame De R en sût autant que Madame De M sur la puissance ou l' impuissance de son beau-fils ; mais ce que je

puis dire, moi, c' est qu' il me paraît bizarre
qu' un jeune homme ardent et très-amoureux
ait trouvé des difficultés très-fortes où un
septuagénaire n' en a trouvé aucune. -(l' argument
lui a paru péremptoire). Mais est-ce
donc votre avis de recommencer ce procès ? ...
-non, monsieur. -Madame De M s' y
obstine. -elle a tort ; mais ce tort vient
probablement de Madame De R ; celle-ci
me hait, et cela est assez simple ; mais cette
haine lui fait croire que sa fille doit
m' oublier comme une de nos femmes de Paris
oublie celui qui a passé une heure en
vis-à-vis avec elle. Cela ne me paraît ni juste ni
sensé... -ici il m' a fait un portrait
très-peu flaté de Madame De R, dont je lui
ai parlé très-modérément et avec éloge ; il
prétend qu' elle t' aime, et il a raison ; mais
qu' elle t' aime en J C, et je lui ai répondu
que je me trompais, ou que cet amour
n' était pas assez substantiel pour toi. En tout,
il ne m' a guère paru plus dévot que nous.
Il m' a parlé de *l' énorme sottise* que tu avais
faite de faire baptiser ton enfant sous ton

nom ; je n' ai point pris parti, pour me
tenir dans mon systême d' ignorance ; mais j' ai
dit que les Valdh le méritaient, et j' ai
peint énergiquement leurs procédés infâmes.
Il a paru de notre avis. Il est tombé un peu
sur moi, et m' a demandé pourquoi donc
vivant avec toi, je t' avais emmenée... parce
que, lui ai-je dit, je n' ai jamais su prendre
un bénéfice sans les charges, et qu' elle
craignait pour sa vie et invoquait mon secours.
-mais elle ne serait pas partie si vous
n' aviez pas voulu. -non ; mais elle serait
peut-être morte. -il m' a beaucoup entretenu
de l' intérêt que nous lui inspirions à raison
de nos malheurs. Je lui ai dit que tu en
méritais infiniment plus que moi, parce que
tes torts étaient, si tu en avais, les miens,
et que j' en avouais qui ne t' étaient point
communs... il a loué mon honnêteté, je
n' étais que juste. -elle veut sa fille, et
cela est déraisonnable. -cela est naturel
du moins ; mais il me semble qu' elle doit
se contenter d' obtenir qu' elle soit élevée
convenablement dans un couvent, puisque tu
pouvais lui laisser une subsistance honnête,

sans ce que je ferais un jour... ; c' était son
avis, a-t-il dit. Somme tout, le résultat de
notre conversation que je lui ai promis par
écrit, et envoyé le même soir, est que je ne
demande rien pour moi ; que je ferai tout
ce qu' on voudra pour toi ; que tu peux finir

p70

à tout prix, si tu crois le devoir : mais
que mon nom ne se trouvera jamais au bas
d' une transaction, avec celui d' un homme
qui m' a fait exécuter en effigie. Il m' a quitté
au bout de trois quarts-d' heure de conversation,
et m' a promis de me revoir. Je ne sais
en vérité pas pourquoi ; car je suis persuadé
qu' il n' est venu que pressé par ta mère de savoir
s' il était réellement question de mon
élargissement. Je ne lui ai dit que ce que je
voulais bien, et il me trouvera toujours
également circonspect. Quoi qu' il en soit de ses
vues, voilà ce que tu as recueilli de ta
persévérance, c' est que l' inflexible Madame De R
voyant que tu t' obstines à ne traiter
que pour nous deux, sent qu' il faudra
sacrifier sa répugnance, et elle en viendra
là, sans que j' aie même daigné le
demander.
Venons à D P dont tu me fais un panégyrique
assurément fort plaisant, et qui m' a fait
rire, quoique je ne l' approuve pas dans toutes
ses parties, mais qui probablement ne le
chatouillerait pas de même. Il m' a écrit, avant
que de me voir, en date du 17 septembre, la
longue lettre suivante ; je te la copie toute
entière, parce que ma réponse importe, et
que tu ne l' entendrais pas sans cela : " j' ai
reçu, mon cher comte, votre lettre du 11
en réponse à la mienne du 6, et cette
réponse m' a fait un véritable plaisir. Tant

p71

que vous serez... " je pense que ceci
serait fort long ; car il y en a huit pages ;
j' aime donc mieux t' envoyer sa lettre ;
renvoie-moi-là tout de suite. Voici quelle est
cette belle lettre de M De Marignane qu' il
m' envoyait. " il m' est impossible, monsieur,

de justifier ma fille *des plaintes que vous m' en faites indirectement* ,... etc. "

p81

c' est en réponse à cette lettre que D P m' écrit le grand n 11, que je joins ici, d' autant

p82

plus volontiers que le bon ange ne l' a pas lu ; mais renvoie-le moi vîte ; car les brouillons pour Madame De Mi et M De Mar que je puis avoir besoin d' envoyer incessamment à mon oncle y sont, et je n' en ai point de copie. C' est là où tu riras de tout l' orgueil, de toute la déraison de D P. Mais ce dont tu ne riras point, c' est que l' on ait été assez méchant pour détruire toutes les bonnes dispositions où il était, en l' assurant que je venais d' écrire et faire présenter à la reine, un mémoire contre lui pour ma mère. Je ne sais absolument point comment détromper mon père de cette fable absurde, puisque D P a la pusillanimité de ne pas s' en charger. Nous fûmes une grande heure sans nous entendre ; lui me faisant des reproches, moi croyant qu' il parlait de l' ancien mémoire, et admirant sa mauvaise foi. Enfin nous nous entendîmes. Juge de mon indignation et de ma douleur. Le bon ange n' a point du tout pris cela comme je l' aurais cru. Il a trouvé que j' y mettais trop d' importance ; mais il ne sent donc pas que tout l' univers ne croirait point à cette calomnie, que je n' en suis pas plus avancé, si mon père n' est pas détrompé. Or, je ne connais, pour cela, qu' un moyen que j' ai proposé à D P, et qu' il n' adoptera point ; c' est de se déclarer ouvertement mon partisan, mon défenseur, et la partie de quiconque me calomnie aussi

p83

indignement ; il ne me faudrait à moi que ma haîne naturelle de toute injustice pour faire une telle démarche ; mais on ne doit

point l' attendre d' un demi-ami dominé par
le respect humain.
J' ai reçu depuis une lettre de mon oncle,
dont je ne t' envoie point copie, parce que
je l' ai fait passer à D P. Il m' y parle du
pardon de mon père pour mes torts
personnels envers lui ; du refus qu' il fait de me
rendre ma liberté sans garant ; des risques
que courrait, lui, mon oncle, à se porter
comme tel ; des indignités dont Madame De
C a payé ses bienfaits envers sa famille ;
ce qui le décide encore plus à la neutralité.
En général sa lettre est d' un homme
sensible, mais aigri, et qui lutte contre lui-même
en refusant ; mais je ne désespère point, à
beaucoup, près d' en tirer parti... mon dieu
que je suis donc las de tous ces détails !
Répondons seulement à ta lettre.
Je suis fort content de la lettre de ta mère,
et, dans cette occasion délicate, elle s' est
conduite raisonnablement et convenablement.
Je ne sais que te dire sur ta fille.
Laissons débrouiller encore quelques
circonstances.
Je n' en sais point assez pour te prescrire
la conduite à tenir avec le tuteur de ton
enfant. Consulte des gens de lois, et ne fais
rien dans cette affaire qu' avec leur avis ;

après cela, si ta mère crie, tu seras bien
forte, et tu auras du moins des raisons à
opposer à du bruit.
Il est certain que cette addition de preuves
que cherche M De Mon est singulière ;
mais je crois, moi, que ses recherches ne
sont relatives qu' à l' existence du premier
enfant qu' on te suppose, et qui deviendrait
en effet très-inquiétant pour Madame De
Val, puisque son état serait inattaquable.
Je crois qu' il n' y a point sûreté à chercher
à ôter aux R toute inspection sur cet
enfant. Le crédit fait tout en France, et il se
consomme journellement des horreurs qui
font frémir la nature, et que l' on ne regarde
que comme des choses de convenance
toutes simples. Le procès-verbal de M D' Estaing
dont tu as sûrement entendu parler, doit
faire trembler tout individu qui demande
son état.
Je crois comme toi que c' est l' histoire du

chevalier, qui a donné à M De Mar
l' idée de te parler de notre correspondance.
Mais il est beaucoup plus que possible qu' il
la sache d' ailleurs, et une phrase du bon
ange me le fait soupçonner. Pour moi, je
me suis tenu strictement à mes instructions,
et j' ai ignoré tout ce que tu faisais, disais
et pensais.
J' aime beaucoup ton abbesse ; tout ce qui t' aime

p85

m' intéresse..., et cependant il est
si facile et si doux de t' aimer ! Mon dieu !
Qu' elle soigne donc ta santé : et ta victoire...
ah ! Victoire, rends-moi ma Sophie, et je
t' aimerai tant ! ... chère, chère amie !
Donne-moi cette preuve d' amour de te
soigner, de te ménager, de ne plus écrire que
ta santé ne soit parfaitement rétablie. Hélas !
Hélas ! Qui devinera les angoisses dont je suis
dévoré ? Qui daignera y compâtir ? Les gens
de sang-froid croient que les amans sont
fous... ils ne sont cependant que sensibles.
Je t' avoue que la conduite de D P ne
me paraît ni plus amicale, ni mieux
raisonnée, ni plus généreuse qu' à toi ; mais j' en
reviens toujours à dire qu' il n' est pas obligé
à ce qu' il fait ; et qu' ainsi je n' ai pas le droit
de prendre de l' humeur contre lui pour sa
lenteur et son éternelle indécision, mais bien
pour les sottises qu' il me dit ; et tu vois que
dans ma dernière lettre, je ne m' en suis pas
fait faute.
Je pense comme toi, que je n' en mourrais
pas de douleur, quand je ne me raccommoderais
ni avec M De Mari, ni avec sa
fille ; et qu' ils ne sont pas du tout
nécessaires à mon existence. Mon père s' entête,
par amour-propre, à ce que je crois, parce
qu' il craindrait que la restitution volontaire
de ma liberté ne fût de sa part une
rétractation de tout ce qu' il a dit et fait, et un

p86

désaveu ou plutôt un aveu de l' excès de sa
sévérité ; mais qu' y puis-je faire ? Je marche
avec des tortues ; il faut me mesurer à leur

pas, ou me résoudre à rompre le voyage, ce qui ne serait pas prudent.
Il faut avouer qu' il est très-possible et même probable que ce conte borgne d' un mémoire, etc., ait arrêté tout court D P, et changé les bonnes dispositions de mon père. Cependant c' est une manière bisarre de juger son fils, que de lui imputer une action lâche et folle, sur une prétendue ressemblance de style. Voici deux inventions successives, qui, si elles étaient bien dévoilées à mon père, devraient lui faire soupçonner qu' on a accumulé sur moi bien des faussetés dans ma vie, et qu' au nombre de ses préventions, il en est de bien peu fondées ; mais encore une fois, tant que D P craindra de paraître, tant qu' il n' opposera que des insinuations à des déclamations, des palliatifs à du fort tranchant, des conjectures à des assertions calomnieuses, nous resterons où nous sommes, au moins de ce côté ; et malheureusement, cette fichue négociation barre toutes les autres, parce que l' on dit : *quoi de plus raisonnable que de le raccommoder avec sa femme* ? ...
à tes momens très-perdus, et quand tu auras du tems de reste, tu me feras plaisir de me faire passer la collection de tes lettres à

p87

D P : il n' en est pas digne, le bel-esprit qu' il est ; et il ne me les montre toujours point, ce qui est fort ridicule ; et moi, je ne veux rien perdre de ce que tu écris. Le bon ange a oublié de joindre à ta lettre celle de D P que tu renvoies ; je la lui redemanderai.
J' ai peur que la maladie de D P ne soit contagieuse, et que M B n' ait hérité de ses préventions contre les têtes et les coeurs chauds : il ne me parle plus que de mon imagination qui va trop vîte. Excusez, je vous prie : on ne me mande, on ne m' impute que des infamies ; et je vais trop vîte, en m' en indignant, en les repoussant avec une force très-modérée ! Dieu bénisse les graces d' état ! Pour moi, je n' entends à aucune composition, quand il est question d' honneur, de liberté, d' amitié, d' amour.
Mais si le bon ange allait devenir *ministériel* aussi... oh ! Ma foi ! Je ne saurais

plus à quel saint me vouer. Mais je te prie, ma bonne Sophie, de si bien te délivrer de ton aigreur contre le lambin D P, en lui donnant un libre cours dans les lettres que tu m' adresses, qu' il n' en reste pas trace dans celles que tu lui écris ; car, encore une fois, ses services sont gratuits et volontaires ; ainsi nous n' avons pas le droit de les évaluer rigoureusement. écris-lui vîte sur cette bourde du mémoire.

p88

Je ne sais pas si le bon ange ne croit pas un tantinet aux flammes de l' autre monde. Il a pensé être capucin, et regrette cette robe ; cependant elle est assez sale. Toujours est-il que si la dévotion le point, il doit nous regarder comme de grands réprouvés ; mais s' il vise à notre conversion, qu' il nous réunisse ; je ne connais que cette manière de nous faire croire à la justice de la providence.
Chère mimi ! Tu auras toutes les prétentions que tu voudras à la méchanceté ; il n' en sera pas moins vrai que le phénomène le plus étonnant que j' aie observé dans le coeur humain, c' est l' alliage de sensibilité extrême et d' égalité parfaite qui est en toi. J' y ai réfléchi bien des fois ; je ne l' ai point encore compris ; et ceux à qui j' en parle, D P par exemple, aiment mieux en nier la possibilité que de tenter de l' expliquer.
En effet, il me parait que le bon ange est assez galant pour un ex-capucin, et qu' il se connait en reliques. C' est sans doute pour prix de sa dévotion qu' il a trois ou quatre enfans, sans ceux à venir ; et tu vois bien qu' en effet ses reliques sont aussi efficaces que jolies. Je te prie cependant d' attendre que tu sois fort vieille pour le prendre pour ton directeur ; car il est fort bel homme, et précisément de ces *saints n' y touche* qui affectent d' être sans conséquence, pour vendanger à leur aise la vigne du seigneur.

p89

Tu verras dans le n ii que D P a déja

fait *les affaires de six rois* . Assurément on est ministre à meilleur marché.
Mon amie ! Tu m' attendris aux larmes, quand tu me parles de ce tems si court où nous jouissions du présent et de l' avenir. Hélas ! C' est que nous ne devinions pas par celui-ci... cependant nous sommes loin d' être échoués, et après la tempête nous trouverons le port ; mais songe donc, ah ! Songe donc que pour cela il faut vivre : conserve-toi, conserve ta santé, ta beauté : ô Sophie ! N' attente pas à mon bien, à mes trésors, ou dis-moi de mourir.
Je crois, mon amie, que pour élaguer certains détails, tu t' es trop abstenue toi-même de faire une profession de foi fixe et invariable à ta mère ; je ne dis pas précisément sur moi (il faut à-peu-près la lui laisser deviner) je dis sur tes affaires. Cela peut se faire affectueusement, modérément, respectueusement ; alors on part d' un point fixe dont on ne s' écarte plus ; et enfin, elle prendra son parti.
ô mon amante ! Que tu es savante dans l' art des vengeances ! Quoi ! Pour réparation d' honneur tu ne m' offres qu' un fils qui me ressemble parfaitement ! Ah ! Je n' appellerai jamais de cet arrêt, et le plus juste des tribunaux n' aurait pas si bien prononcé... oh non ! Deux, ce n' est guère ; mais tu sais si c' est ma

faute ! Tu sais si mon insatiable vengeance faiblira jamais. ô bonheur ! Viens, viens recevoir le prix de tant d' amour. Hélas ! Ce n' est qu' en me rendant plus heureux, que tu veux être payée d' avoir fait ma félicité. Et ces deux êtres qui n' aspirent qu' à s' aimer, se voir, se réunir..., pourquoi conspire-t-on contre leurs voeux ? Quel mal font-ils ? Ils sont prêts à renoncer à tout autre rapport ; que peut-on donc en redouter ?
Tu aurais pu et dû te dispenser de parler de l' inoculation de la petite à cette folle d' émilie ; mais enfin, cela est passé, et j' espère que, graces aux soins du bon ange, sa sotte indiscrétion n' aura point de suite.
Tu as fort bien fait, quoi qu' on en puisse dire, d' ébruiter ta maternité. Ton silence était peut-être la seule chose qui pût nuire à ta fille, parce qu' il était un aveu indirect que tu

n' avais point d' enfant de M De Mon et tu
avais même eu l' imprudence de le dire
formellement. La voilà réparée, car surement
tu ne varieras plus. Madame De R criera ;
mais sur quoi ne crie-t-elle pas ? Il est certain
que de toutes les manières possibles de
divulguer un secret, il n' y en a point de meilleure
que de le confier à des femelles ; cela vaut
mieux même que les trompettes de la ville.
C' est la méthode de m le chevalier de M ;
il a confié, *sous le secret,* son roman à tout
le monde, et sur-tout aux femmes, nommément

p91

à Mesdames de Montmort, belle-mère
et belle-fille. Je réponds que la première est
une des plus hupées caillettes qu' il y ait dans
Paris. M le chevalier ajoutait quelques
détails atroces. Par exemple, tu as la gorge
très-jolie, mais tu la défends... mon coeur
bondit de fureur en pensant à ce monstre...
tu as les plus beaux yeux, et la plus belle
carnation du monde ; mais je ferai bien de ne pas
te laisser veuve long-tems, ou tu t' en
ennuieras. Le premier mot qu' il prétend avoir dit au
médecin, c' est qu' il se hasardait sur sa parole
qui lui garantissait au moins que sa santé ne
courait aucun péril. Enfin je ne sais pas
comment il n' a pas tranché le mot et ne s' est pas
dit mon beau-frère. Toutes ces horreurs
prouvent bien avec quelle exactitude il te peindra,
si on lui demande ton signalement, puisqu' il
parle de ta gorge, que tu couvres et caches
beaucoup plus qu' une vierge, et que je n' ai
connue et même soupçonnée que le jour de
mon bonheur... quel monstre ! Et que je le
hais ! Eh bien ! Tu verras que D P a trouvé
cette histoire fort peu importante au moment
où nous l' avons prié de détromper mon père.
Cependant, il nous avait, disait-il, rendu le
plus grand service de désarmer celui-ci.
Cependant il n' est pas fort d' accord avec
lui-même, car il m' a avoué dans la conversation
que mon père savait cette histoire avant que
lui, D P, allât au Bignon. Le ressentiment

p92

de mon père n' était donc pas bien impétueux. Personne n' ignore que je suis à Vincennes ; et on le dit publiquement dans le château, où il n' y a qu' une dame qui m' a un peu connu, et qui, quoique ma parente, et autrefois me trouvant à son gré, s' embarrasse fort peu de moi aujourd' hui ; au moins je le crois.
La dame qui prétend qu' entre mon père et moi nous partageons tout l' univers, ne refuserait pas de faire quelque chose pour moi, si elle s' en souvenait ; mais comment se rappeler mon histoire et mon nom dans la foule ? Elle a un ouvrage de Hall qui pourrait cependant l' en faire souvenir, et je ne te promets pas de ne point tâcher de le lui voler.
Je ne sais pas où tu prends que *l' on a des droits* sur une femme pour l' avoir amusée ? En vérité, tu es donc du tems des vestales ou des sabines ? Je crois t' avoir conté que l' abbé de Bernis, aujourd' hui cardinal, et long-tems le plus valeureux champion du clergé, ce qui n' est pas peu dire, ayant reconduit une femme en vis-à-vis, et eu tous les bons procédés usités en pareil cas, bons procédés réitérés chez elle au sortir de la voiture, y retourna le lendemain à sa toilette, et voulut jouer avec une jolie gorge sur laquelle il croyait *avoir des droits* . La dame repoussa avec beaucoup de fierté ces tons légers ; l' abbé confondu lui représente qu' il ne croyait pas l' offenser après

les bontés qu' elle lui avait témoignées la veille... *comment, comment, monsieur,* dit la dame, *auriez-vous pris cela pour des avances ?* tu vois qu' avec les belles dames il ne faut compter sur rien, et qu' on doit absolument tomber amoureux d' une sotte petite provinciale comme toi, si l' on a la bêtise d' aimer ces vertus bourgeoises, nommées *fidélité, constance, reconnaissance* , qui font bâiller les grandes dames.
D P s' est douté que tu ferais quelque niche à mon frère, et je vois qu' il t' a devinée avant moi. Il me disait *que tu avais de l' esprit comme tous les anges et tous les diables, et plus que lui et plus que moi ; et que tu étais fort capable de faire quelque espiéglerie désolante à m le chevalier.*
Ne te fâche point contre les visites de

M De R ; il y a plus de trois semaines que je ne l' ai aperçu ; et en tout il ne m' en étouffe pas. ô Sophie ! Sophie ! Tu le sais bien qu' il n' en est point de tes caresses qui nuisent à ma santé. De l' aveu même des médecins, le célibat est un de mes plus grands maux ; et mon coeur me dit mieux que leur science, que l' absence du bonheur est un poison lent qui me tue ; mais, chère amie ! Ta santé est en ce moment ma pensée habituelle, ma pensée dominante ; toi seule peux te faire une idée de mon inquiétude, en te mettant à ma place ; mais je t' en prie, je t' en supplie au nom de

p94

l' amour et de ta fille, n' écris qu' un mot, si tu n' es pas très-bien. Garde mes lettres, pour les copier à loisir. Le bon ange m' accorde cette faveur ; il ne te la refusera pas, et bien moins dans un moment où tu souffres. Je lui demande que ceci parte après demain mardi 12, et je compte trop sur sa bonté pour en douter. Mais fais-lui écrire un seul mot par l' abbesse ou victoire, avec ton nom seulement de ta main, si tu as encore de la fièvre. Tu te brûles le sang, chère amie. Ah ! Ce n' est pas le feu de la fièvre qui doit circuler dans tes veines. Rassure-toi sur moi. Je n' ai, quoique malade en ce moment, précisément que de l' inquiétude, et par un effet bisarre, mais très-ordinaire chez moi, mes urines, ma vessie et mes reins s' en sont ressentis à l' instant ; depuis que je te sais malade, j' en ai souffert ; mais je souffre sur-tout de ce que tu me l' as caché. Que cela ne t' arrive plus, chère amante, et que je sache que tu te promènes, que tu te distrais, que tu as recouvré ta santé et ta beauté. Mon amie, ton coeur et ton esprit ne sont que trop en contention ; si tu y joins encore une application forcée de corps, et un genre de vie mal sain, tu te tueras... et tu ne veux pas mourir sans avoir revu Gabriel. Pour moi, j' avoue que j' aime la vie, depuis que j' ai recouvré l' espoir de me retrouver dans tes bras... adieu, adieu, ma Sophie ; ne sois point inquiète de moi. Je serai guéri au moment

p95

où tu le seras. Baise, baise ton petit amour ; ah ! S' il sentait comme moi son bonheur, si je pouvais un instant prendre sa place, mes brûlantes caresses t' auraient bientôt guérie... oh quel mal que l' absence, où le présent même nous échappe ! Adieu, mon amante.
Gabriel.
Je ne t' envoie point de vers, quoique j' en aie ; assurément tu n' as que trop à lire, à copier, à écrire. Ne balance pas sur la saignée, toutes les fois qu' une fièvre paraîtra le moins du monde tendre à l' inflammation.
à M Lenoir.
Comme M De Rougemont m' annonça hier, monsieur, dans un tas de propos trop incroyables pour être répétés, quoique sa violence en ait rendu tout le donjon témoin, que M De Maurepas, M Amelot, et vous, monsieur, m' apprendriez si un homme de sa sorte *était fait pour venir* aux ordres d' un homme *de la mienne* ; (je répète ses propres termes) je m' attendais presque à une lettre formidable qui *m' apprendrait* de quel crime de lèze-majesté-Rougemont je m' étais rendu coupable en lui mandant que *son devoir était de venir nous entendre quand nous le demandions* .

p96

J' avoue encore que cette chose ne me paraît point problématique, et que tout respectables que sont les personnages dont M De Rougemont s' autorise, ils ne parviendraient pas à me détromper. Cependant votre lettre de réprimande ne vient point ; ainsi il faut que je m' explique. M De Rougemont m' a appris hier, monsieur, *que j' étais aux ordres du dernier des porte-clefs lorsqu' il jugeait à propos de le commettre à cet effet ; qu' il ne me devait aucun compte de ses refus ; que mon père ne lui donnant que 1800 liv, et moi lui coûtant 4000 liv, il ne me devait donner que du bouilli ; que j' étais un homme fort ingrat, fort malhonnête, etc. Etc.* . J' espère, monsieur, que d' après cet exposé, vous ne trouverez pas mauvais que je sollicite ma transfération. Toutes les raisons qui m' y décident, se résument en deux mots, que j' oserai vous dire. Il est trop dur de rencontrer dans la même personne les procédés d' un juif frippon et les

insolences d' un cocher ivre.
Je dois à la reconnaissance infinie dont
je suis pénétré pour vos bienfaits, monsieur,
de ne me plaindre au ministre que par vous,
et je m' acquitte de ce devoir.
J' ai l' honneur d' être, avec le plus sincère
et le plus respectueux dévouement, monsieur,
votre très-humble et très-obéissant
serviteur,
Mirabeau fils.

p97

à Sophie.
4 novembre 1779.
Je commencerai, ma chère amie, par te
remercier de la lettre éloquente que tu as
écrite à mon père. Elle est pleine de noblesse,
de chaleur, et même d' adresse ; si, comme
je le crois, il n' existe qu' une adresse, la
candeur et la franchise : c' est du moins la seule
qui convienne à notre ame, et la seule que
nous emploierons toujours. Comme il est
très-certain que cette lettre parviendra à ta mère,
comme elle y verra l' unité de tes sentimens
et de tes opinions, comme les uns et les autres
sont motivés par des raisons qui me
paraissent sans réplique, elle réfléchira peut-être,
et désespérera de te gagner par lassitude : elle
rougira sans doute aussi d' avouer à mon père
qu' elle aimerait mieux ne te sauver jamais
qu' aider à me sauver ; et quoique ses efforts
et les tiens fussent, à mon avis, parfaitement
inutiles en ma faveur, tant que mon père
s' obstinera, il n' en est pas moins vrai qu' on
ne peut exiger de toi, avec quelque
honnêteté, que tu me sacrifies. De ce que l' on se
sent dans l' impossibilité de tirer un homme
des mains de ses assassins, il ne s' ensuit
assurément point qu' on doive les aider à
l' assassiner ;

p98

or c' est faire précisément cela que de
déserter sa cause dans des circonstances où
l' on peut du moins en partie lui servir de
sauve-garde. Voilà, ma tendre enfant, ce que je
pense ; mais n' en conclus pas que je sois

éloigné, même pour toi, d' un accommodement ;
je crois et je te prie de penser ainsi que rien
ne nous est plus avantageux à tous deux que
d' en signer un, s' il est possible que tu y
trouves toutes tes suretés. Prends pour guides des
gens de lois non suspects ; ne fais rien que
de leur avis, parce qu' enfin les intentions des
négociateurs, qui t' ont déja tant menti et
caché de choses, ne sont pas très-nettes ;
mais vas en avant dans tout ce que tes
conseils approuveront, pourvu que le premier
pas soit l' anéantissement de la procédure. Je
dis l' anéantissement absolu, qui me paraît
ôter toute espèce de preuves contre moi, et
par conséquent acquitter de mon côté tes
devoirs. Voici ce que le bon ange qui,
très-certainement, est un ami bon, sage et zélé,
me mande au sujet de ta lettre : " ou je me
trompe, ou l' aimable Sophie n' a pas bien
compris la proposition dont on veut tenter
le succès... etc. "

p99

je ne pense point qu' il
s' égare, et sans être entièrement de son avis,
je vois que cet avis contient du bon. Je ne
crois pas 1 que M De Mo pense à te
reprendre ; mais je puis me tromper en cela ;
car ce n' est qu' une conjecture purement
fondée sur la connaissance, très-parfaite, il est
vrai, que j' ai de son caractère, et des intérêts

p100

des Valdh qui le mènent. Je ne crois
pas, 2 (et en ceci je ne me trompe
assurément point) que ce soit jamais par la
révision du procès que M De Mo consente à
annuller la procédure ; ce serait alors que,
comme le dit très-bien le bon ange, il ne
pourrait te justifier sans me justifier ; mais ce
ne sont là ni ses vues ni celles des Ruffey. Il
te reprendra purement et simplement par le
privilége qu' a tout mari de reprendre dans
l' espace de trois ans sa femme, la peine de
l' authentique eût-elle été exécutée sur elle.
C' est de cette manière que je ne crois pas qu' il
te convienne de retourner chez lui. Si la

révision du procès avait lieu, et te réinstallait dans tes droits, je ne verrais plus au recouvrement de ces droits par ta rentrée chez ton mari, qu' un inconvénient que ton courage pourrait te persuader de franchir ; et sans prendre sur moi de te conseiller cette démarche, je ne me déciderais pas davantage à l' improuver et à l' empêcher. Voilà en quoi je suis de l' avis du bon ange, lequel, au reste, ne me persuadera pas aisément que rien de tout cela avançât ma liberté ; mais lequel aussi mérite assurément, par son active et constante amitié et tant de bien qu' il nous a fait, que l' on raisonne avec lui. Je lui ai exposé naïvement mon opinion, et sitôt que j' aurai sa réponse décisive, je me déciderai aussi, et me fixerai à mon tour irrévocablement à un

avis, soumettant toujours mes lumières, très-bornées en fait d' affaires judiciaires, aux gens de loi non suspects, auxquels je désire que tu t' en rapportes.
J' ai peur, ma bonne amie, que cette extrême faiblesse et sur-tout ces sueurs dont tu parles n' annoncent que tu as quelques restes de fièvre qui pourrait dégénérer en fièvre lente, et serait d' autant plus cruelle que voici une saison qui, par son propre maléfice, la prolongerait, et la ferait peut-être dégénérer en quarte. N' as-tu pas quitté trop tôt les fébrifuges ? Dès que ton chirurgien t' a sagement conduite jusqu' ici, ne le contrarie pas par des répugnances au fond très-puériles ; car c' est toujours une sottise de sacrifier au dégoût d' un moment des mois entiers de santé. Prends-y donc garde, ma chère amie, et songe que ton Gabriel prendra pour son compte tous les soins que tu donneras à ta santé, et te devra en reconnaissance toutes les contrariétés que tu éprouveras pour elle.
Mon amour si cher, ta pauvre abbesse a une très-grande maladie ; c' est quatre-vingts ans ou tout proche. Ce n' est presque pas la peine de se r' habiller à dix heures du soir pour se coucher à minuit, et je trouve qu' elle fait une sottise pour elle d' en réchapper. Pour toi, c' est autre chose. La pauvre fille t' est chère, parce qu' elle a bon coeur et t' a aimée ; et qu' il semble toujours à tes yeux qu' il y ait

un prodigieux mérite à t' aimer, comme si
tu n' étais pas infiniment aimable. Au reste,
mon tout, elle te sera désormais peu utile,
et il ne te faut pas espérer qu' elle recouvre
à son âge assez de santé et de facultés, pour
qu' elle puisse s' occuper toute seule de sa
besogne. C' est une vilaine maladie que celle
de l' ambition ; et c' est celle de tous les états.
Il est indigne à ces béguines d' avoir projeté
d' affliger la vieillesse presque expirante d' une
femme qui n' a de défauts que ceux qui, du
moins, lui auraient dû concilier l' amitié de
sa maison. Mais l' intrigue est la passion
dominante des cloîtres, où l' on n' a que cette
manière de se dédommager de toutes les
privations et de tous les despotismes réunis. Je ne
suis pas étonné qu' un moine, après le
portrait que tu m' en as tracé, ait de cette sorte
de manège, quoique turbulent, brusque et
indiscret. D' abord il peut là ce qu' il veut,
et c' est un grand encouragement à vouloir
plus qu' il ne peut. Ensuite, l' ambition a ce
rapport avec la colère, que si elle ne s' exhale
au-dehors, elle nous mine et nous consume
au fond de l' ame et se transforme en jalousie
dans un mauvais coeur. Rien de ton cher homme
ne m' étonnera donc. Au reste, je crois
que le grand crime de ta bonne abbesse dans
son esprit, c' est d' être un peu moins son
esclave, depuis qu' elle est ton amie ; il veut
qu' une de ses créatures dévouées lui succède,

et il pourrait s' y tromper, par quelques noeuds
qui la tiennent ; car il vise à lui donner
l' autorité de les rompre et de les remplacer. Quoi
qu' il en soit, défends ta pauvre amie ; cela est
juste, honnête et sage ; mais ne t' expose pas
au reproche d' intriguer. Quand tu ne seras
que l' avocate de celle que tu aimas ; nulle
personne honnête ne pourra s' en étonner ;
quand tu voudras lui désigner un successeur,
la malignité pourra te prêter des intentions
louches.
Mais, ma bonne amie, tu as bien raison ;
ce n' est que dans un état obscur qu' on peut
se mettre à l' abri des méchans et des rois. La
noblesse, qui fut et sera toujours la pépinière

des satellites du despotisme, a trouvé dans
son crime même sa punition. Promoteurs du
pouvoir arbitraire, nous en sommes les
premières victimes, et cela est juste. J' ai bien
démontré cela dans un grand ouvrage que
tu verras quelque jour, et qui, je crois, sera
mon dernier tribut à mon pays. Voilà où nos
folles sollicitations nous conduisent ; nous ne
comptons que sur le crédit pour nous défendre
des lois, et les lois ne peuvent plus nous
défendre contre le crédit. Puisqu' elles n' ont plus
de pouvoir contre nous, pourquoi en
auraient-elles pour nous ? ô pauvre, pauvre
humanité ! C' est de toi que te viennent tous
tes maux.
Je te loue de tout mon coeur de cette dévotion

p104

si fervente qui t' acquiert de si pieuses
amies. Mais je n' ai point été inquiet sur
l' événement de notre correspondance, sûr, comme
je le suis, des bontés de M Lenoir, de la
vigilance active et tendre de notre bon ange,
et du consentement formel de l' autorité. Mais
il vaut beaucoup mieux que tout se soit
arrangé à l' amiable, parce que Madame De R
n' a pas eu le tems de s' en mêler et de
tracasser. Cependant j' ai un peu le soupçon qu' elle
gémit sur la perversité du siècle et de
l' administration dont elle devine l' indulgence, mais
qu' elle a pris son parti sur cette tant redoutée
correspondance, dont elle ne doute guère ; ou
elle et le Marv sont bien sots.
Je ne te sais assurément point mauvais gré
de l' émotion que t' a faite la lettre de mon père,
ni des illusions qu' a pu produire cette
émotion ; car elle ne peut être relative qu' à ton
amour. Tu juges bien, ma mimi, qu' il ne
doute du tout point que ce ne soient mes
conseils que tu écoutes, si nous
correspondons : ainsi les ménagemens perfides tombent
sur M Lenoir, et les funestes conseils sur moi.
Je ne pense pas de même, s' il lui plaît de
raisonner une fois de sang froid sur moi, qu' il
croie que tu t' opposes à mon raccommodement
avec Madame De Mir. D' abord cela
est absurde à imaginer, si l' on te suppose
vraiment passionnée pour moi, ce que tu me
parais n' avoir pas trop mal prouvé. Ensuite

p105

il est tout aussi probable pour ceux qui me
connaissent un peu, que si tu t' y étais opposée
le moins du monde, je n' aurais fait aucune
espèce d' avance. Surement j' avais plus besoin
pour ceci d' être encouragé que d' être
détourné. Si M Du P voulait être et faire
ce qu' il ne sera ni ne fera, mon père saurait
bientôt à quoi s' en tenir sur tes principes et
ton honnêteté ; mais il semble que ce héros
de prudence craigne quelque souillure de son
commerce avec nous. à ce compte, il devrait
le rompre, et non se cacher ; car une chose
malhonnête ne devient pas honnête parce
qu' on l' ignore ; et si elle est honnête,
pourquoi la cacher ? Il ne peut pas prétexter ici
l' intérêt de la négociation, car il est convenu
qu' il était tems et utile de se déclarer. à sa
commodité ; mais je ne l' en prierai plus, et
je n' écrirai plus en Provence. Ma dernière
lettre outrait la modération : poussée plus
loin, elle deviendrait lâcheté ; j' aime mieux
me taire, car je ne sais pas être lâche.
Tu vois bien, ma tendre amie, que tu n' as
pas eu le sens commun de prendre mon frère
pour *l' insensé qui intrigue platement* ,
puisqu' il ajoutait ces mots, après celui
d' insensé , dont vous êtes la victime ;
assurément cela est plus que clair. Tu conviendras
aussi qu' il est impossible que ni mon père ni
Madame De R pensent, espèrent, projettent que
si nous recouvrons chacun notre liberté, nous

p106

ne nous revoyions jamais ; ce serait un peu
trop présumer de leur autorité ou de leur
éloquence. Je te réponds encore que mon
père continuera à t' écrire tant que tu voudras,
car c' est son plus grand plaisir ; et que tu lui
écrirais dix ans, que tu n' obtiendrais pas de
lui la pointe d' une aiguille : mais du moins tu
pourras lui glisser quelques insinuations, et
c' est quelque chose, quoique tu doives te
renfermer dans des bornes fort étroites ; car
tu ne peux paraître ni trop instruite, ni trop
inspirée par moi. Pour Du P il fera ce qu' il
voudra. Si dans peu de jours il ne m' écrit pas,
je lui écrirai une lettre honnête, mais
froide, pour lui dire que mes amis me conseillent

de retirer mes lettres à mon tour, puisqu' il a demandé les siennes ; et que je le prie de me renvoyer une vie d' Agricola que j' ai traduite de Tacite et que je lui ai confiée : je ne lui parlerai pas d' autre chose ; et s' il rompt, il voudra bien faire tous les frais de la rupture ; c' est une conduite que j' ai observée toute ma vie avec ceux qui se sont dits mes amis, et qui m' ont assez fréquemment prouvé qu' ils n' étaient que les leurs.
Puisque tu as un bon graveur et les armes de mon père, ne pourrais-tu pas me faire graver un cachet de cuivre ou d' acier ? Car il est assez ridicule que je n' aie pas mon blason. Observe qu' il ne faut point y mettre le cordon et la plaque de *Vasa* , mais pour support

p107

deux anges couverts d' une robe d' azur, parsemée de fleurs de lys d' argent. Je t' enverrai ce que cela te coûtera ; et à ce propos, comme ta maladie peut et doit t' avoir arriérée, ne demanderas-tu donc pas quelque chose au bon ange ? Tu as bien mauvaise mémoire, et tu oublies vîte nos conventions.
Ma bonne Sophie, ne t' étonne point de ce que j' écris si inégalement et si mal aujourd' hui. Je suis à la belle étoile, et il fait une bise que le diable souffle, je crois. Je me suis obstiné à dire que le tems se réchaufferait, et à ne pas vouloir me retirer dans les galeries où le bon ange m' a ménagé un azile, et où je puis faire faire du feu. Le dessein de M De Roug était de me forcer, par ses refus de toute retraite, à me renfermer dans ma chambre, où je me serais remis à mon train ordinaire de lire et d' écrire sans cesse, et où, par conséquent, je serais devenu bientôt aveugle. Il a manoeuvré en conséquence de toutes ses forces, mais il n' a, ni n' aura le crédit nécessaire pour me priver des bontés de M Lenoir, tant que j' aurai auprès de celui-ci un ami qui à beaucoup de sagesse, et une humeur très-conciliante, joint toute la sagacité nécessaire pour apercevoir les cornes de la bête, lors même qu' elle les cache.
Les raisonnemens de ta mère au sujet de ta fille, ne sont pas très-déraisonnables ; mais c' est qu' elle la croit mieux qu' elle n' est. F

p108

a enfin été la voir. Il l' a trouvée à-peu-près remise d' une fièvre rouge dont elle a été fort mal. Elle n' avait plus de fièvre, mais était triste et remplie d' humeur ; ce qui est toujours, sur-tout dans un enfant aussi vif, un symptôme de mauvaise santé. Il a fait de vifs reproches à la nourrice, de ce que son mari n' allait pas tous les quinze jours, selon l' ordre de M B, lui rendre compte de l' état de cet enfant, et de ce que dans cette occasion, entre autres, on n' avait pas été le moins du monde averti. Elle a donné d' assez mauvaises raisons, mais a juré *sa part du paradis* que personne ne lui avait donné d' ordres contraires. Elle a reçu de F un petit écu que le bon ange voudra bien lui rendre. Il a examiné la brûlure de l' enfant ; c' est le plus grand bonheur que sa main gauche n' ait pas été estropiée ; car c' est précisément sur le nerf extenseur qu' a été la plaie, dont elle portera toute la vie la marque. Tu vois ce que c' est que de mettre des enfans en nourrice. Insiste donc avec douceur, mais instances fondées sur des raisons, pour que cet enfant ne reste pas plus long-tems qu' il ne sera absolument nécessaire dans ce chenil. à propos de F, il me dit qu' il est très-probable que tes grandes sueurs viennent d' un mouvement de fièvre qui se dérobe à ton chirurgien, parce qu' il te prend la nuit ; que si tu es sûre du contraire, ce qu' il faut absolument vérifier, ce

p109

n' est qu' une extrême faiblesse ; qu' il faut manger peu à-la-fois et souvent, prendre pour aliment des viandes légères et bien cuites ; mieux que cela, du beau et bon poisson bien cuit, que la Loire doit aisément te procurer, et sur-tout boire jusqu' à parfaite santé de l' excellent et très-vieux vin. Soigne ces sueurs qui ne lui plaisent point, chère amie ; ne te crois point guérie avant de l' être ; songe qu' il y va du tout pour ton amant, et que ces restes de levain négligés produisent souvent des rechûtes plus sérieuses que la maladie. ô ma bonne Sophie ! Si tu pouvais concevoir et nombrer la moitié des mauvais momens que m' a fait passer le dérangement

de ta santé, tu y veillerais comme sur la prunelle de ton oeil. Je ne connais que cette sorte d' inquiétude et de douleur qui m' abatte, me consterne, et me rende une vraie femmelette insupportable à moi-même. Il m' est infiniment, infiniment moins dur de souffrir en moi.
Je ne crois pas, mon cher amour, que ta mère s' attende beaucoup à ce que tu changes tes opinions relatives à Pont, parce qu' elles tiennent à ta tendresse pour moi ; et qu' elle a enfin appris par une triste expérience, que quand l' amour est passion, rien n' est si constant qu' une femme. Je crois bien que son coeur tout seul ne lui aurait pas fait deviner cela, car elle n' a jamais eu de passion que

pour sa chère réputation ; l' amour n' a été pour elle qu' un goût, et il est certain qu' avec cette manière d' être, une femme est le plus léger de tous les êtres : car alors elle n' a plus ce trouble, et ces combats, et cette douce honte, et ces délicieux souvenirs qui gravent si bien le sentiment dans l' ame ; il ne lui reste que des sens et de l' imagination, des sens gouvernés pas des caprices ; une imagination qui s' use par son ardeur même, et qui en un instant s' enflamme et s' éteint, de sorte qu' il est assez facile avec un peu de manège d' arranger tout cela avec les convenances. Ah ! Mon amie, le desir général de réussir et de plaire est un sentiment très-frivole, très-vain, et nullement tendre et profond ; il dessèche l' ame ; il étouffe la sensibilité. L' amour-propre, toujours calculant, toujours mesurant, vit de tout, dit M Thomas, s' irrite de tout, et se nourrit même de ce qui l' irrite. Voilà pourquoi, ma chère Sophie, il absorbe tout, et détruit tout. Il est absolument incompatible, quoi qu' en ait dit ce la Rochefoucault qui ne croit à aucune vertu, avec ce sentiment qui demande tant d' énergie dans l' ame, de profondeur et de ténacité dans le caractère ; avec cette union sainte qui, par une espèce de culte, consacre toute entière une amante à son amant, qui transforme deux volontés en une, et fait vivre deux êtres de la même vie. ô amie !

p111

ô épouse ! ô cher tout ! Telle est notre
passion, née tout-à-coup, nourrie dans le
silence, irritée par le combat, devenue plus
ardente par la persécution. Sûrs de notre
conquête, nous avons eu plus de tendresse
que d' orgueil ; mais, attachés l' un à l' autre
par nos sacrifices mutuels, cet orgueil naît
au souffle infect de la calomnie. Nous savons
ce que nous sommes, ce que nous nous
sommes, ce que nous nous devons... vas,
crois-moi... ils ne nous vaincront pas...
ô amie ! Que je meure le jour où je te
donnerai un conseil que je croirai mauvais !
Notre situation est bien délicate ; elle est
compliquée par mille et mille circonstances.
J' admire ton courage : ah ! Le courage est la
base de toute vertu, et c' est des vertus que
naissent tous les plaisirs ; elles lui sont même
supérieures pour le bonheur. Mais ce
courage, je ne le guiderai plus ; on me
soupçonne, on m' accuse presque de mêler des vues
d' intérêt personnel aux inspirations de mon
amour ; moi, qui n' eus jamais qu' un intérêt
et qu' un desir, celui de ce que j' ai aimé...
l' on veut que toi, qui ne sens rien qu' avec
excès, toi, ma Sophie, tu eusses été la proie
et le jouet d' un vil égoïste ; ou plutôt on
veut à tout prix, rompre les noeuds sacrés qui
nous lient ; on t' isole de tout ce qui est moi.
Ah ! C' est auprès du berceau de ton enfant,
c' est dans les souris et les baisers de ta fille,

p112

que tu lisais ton devoir... tu n' as pas, tu
n' auras pas sous tes yeux ce doux spectacle...
eh bien, cherche dans ton ame brûlante et
passionnée le vrai guide de ta conduite ; pour
moi, je ne te dirai plus rien, je t' ai tout dit, et
le jour qui changera chacune de mes actions,
chacun de mes sentimens en actions de grace,
en actes de reconnaissance et d' amour, pour
l' amante à qui je reconnais devoir tout... ce
jour n' est pas encore venu.
Adieu, mon amie ; adieu, mon tout. Adopte
le régime que te prescrit Font
recouvre ta santé, ta beauté ; conserve ton amour,
et trouve toujours quelque prix à celui de
ton Gabriel.

Tous tes cheveux vont tomber ; ma chère Sophie, garde-les-moi. Pourquoi m' oublies-tu toujours quand tu fais ta toilette ? Je te dirais volontiers comme Renaud disait à Armide :
" tourne, ah ! Tourne sur moi tes regards qui portent dans mon ame l' ivresse du bonheur ! C' est dans mon coeur que tu verras ton image ; l' amour d' un trait de flamme l' y grava bien mieux que ne la rend cet infidèle miroir... cruelle, tu me dédaignes ; un vil mortel est indigne de fixer tes yeux et ta pensée : ne contemple que ce ciel qui s' embellit de tes charmes, et ces astres jaloux qu' efface ta beauté. "
(...).

p113

à Sophie.
24 octobre 1779.
Non, ma tendre amie, non, Madame De V n' a point tort ; c' est toi, qui, dans ceci, l' as tout entier, et qui es contrevenue formellement à ton engagement. Ce n' est que par hasard, et parce que j' ai l' oreille fine sur tout ce qui te regarde, que F m' apprit, sans le vouloir, que tu étais malade. Je lui lisais quelque chose de ta lettre du 31 qui était relatif à ta fille ; il me croyait instruit de ta maladie, et me dit : *madame la marquise est donc mieux ?* je ne lâchai pas prise, comme

p114

tu crois, et je découvris la vérité. Ce n' est pas seulement de l' avoir tue que tu dois te reprocher, c' est d' être assez folle pour écrire jusqu' à deux heures du matin avec la fièvre. Cette Madame De V dont tu te plains, a beaucoup adouci mon inquiétude, en me faisant donner de tes nouvelles plus souvent que je n' aurais pu en demander au bon ange, ou que tu ne lui en aurais adressées. Puisque tu es mieux, je puis te gronder ; et te prier très-sérieusement d' être scrupuleusement fidelle à tes engagemens, et de ne pas te dire bien portante quand tu souffres. Ménage beaucoup ta convalescence, chère

amie ; elle ne tombe pas dans une bonne saison ; en général, prends un genre de vie plus sage et moins renfermé. Ma bonne Sophie ! Tu es d' une constitution vigoureuse et sanguine qui, dans un état de contraction morale et physique, ne peut qu' être sujette à de dangereuses explosions. La théorie des tempéramens est fondée sur la diverse texture des solides, et les différens degrés de consistance des humeurs ; ou pour mieux me faire entendre, la santé dépend d' une certaine proportion entre les fluides, et le calibre des vaisseaux dans lesquels ils doivent circuler. Le tempérament sanguin, qui se fait reconnaître par une figure pleine, des membres charnus et fermes et un teint fleuri, exige des solides d' une texture spongieuse,

et un sang riche et délié qui puisse y couler librement. Si tu le forces à la stagnation par une vie studieuse et sédentaire, tu contraries les vues de la nature, et tu te mines à plaisir. Cela même peut porter sur le moral ; car enfin il est un caractère affecté à chaque tempérament. Aussi voit-on que ceux qui possèdent le tempérament sanguin, qui est celui où les fonctions s' exécutent avec le plus de facilité, sont ordinairement fort gais, décidés et francs, tandis que l' exercice pénible et difficile de ces fonctions, comme dans le tempérament phlegmatique, réduit à un état d' indolence et de timidité, qu' on porte dans la conduite ordinaire de la vie. Un homme phlegmatique est presque indifférent, parce qu' il sent qu' avec des organes sans consistance il ne peut presque rien : car les parties aqueuses qui les humectent continuellement, leur ôtent le ressort et la force nécessaires aux grands mouvemens. Il ne me serait pas difficile d' étendre cette hypothèse très-ingénieuse, qui est de Stahl, à tous les tempéramens et à tous les caractères ; quoique je ne donne pas, comme Montesquieu, tout à l' influence des climats, (opinion féconde et spécieuse qui n' est pas de lui, mais d' Hippocrate) : mais je suis convaincu, par mon expérience propre et mes études, que nos goûts et nos humeurs sont, jusqu' à un

certain point, subordonnés à la disposition
physique de nos organes. Vois, ma Sophie,
combien il est important de ne pas les altérer.
Ah ! Que sais-tu si Sophie cacochyme et
maladive aimerait avec autant d' énergie ce
Gabriel que Sophie bien portante adorait ?
En général, les humeurs des femmes ont un
plus grand degré de fluidité que celles des
hommes. Un sang bien constitué tel que le
tien, mis en jeu par les forces multipliées
de cette innombrable quantité de petits
vaisseaux qui forment la substance solide des
tempéramens sanguins, doit naturellement
avoir un cours facile et uniforme, et former
ces teintes admirables d' albâtre et de rose,
qui te rendent si belle, et auxquelles ont tente
vainement de suppléer par le plus grossier de
tous les artifices. Ton tempérament est le plus
favorable à la beauté, et le plus approprié à
ta sensibilité, à ton imagination brillante,
à ton aimable gaité. Vois si tu veux me voler
tous mes trésors ? ...
je ne te parlerai point ici de la manière
dont tu as été conduite. En général,
l' émétique convient bien peu à tes nerfs, mais il
est des circonstances qui nécessitent ces
grandes secousses. Continue avec patience
les fébrifuges, jusqu' à ce que tu te sentes
vraiment revenue en santé. J' ai grand' peur
que le triste accident de ta pauvre abbesse
ne t' ait fait du mal encore. Tu en as vu

d' un coup d' oeil les suites ; et l' attachement
de cette bonne fille avait touché ton
excellent coeur. Je ne te donnerai pas de conseils
sur le parti à prendre dans cette circonstance ;
car tout sera décidé quand tu recevras
ceci. Sommer M De Marv de sa parole,
et recourir au besoin au bon ange et à
M Lenoir, voilà ton thême. Mais ce n' est pas
pour notre correspondance que j' ai peur.
Ceux qui ont le droit d' ordonner, sauront
bien la maintenir. C' est pour les agrémens
dont tu jouissais sous cette abbesse, qui
pourront diminuer ou disparaître, au moins
pendant quelque tems ; car ton ascendant
aura tôt ou tard son effet, et il est si doux

et si facile de t' aimer, que la nouvelle en viendra bien là comme l' ancienne que tu avais touchée dans un âge où l' on ne sent plus rien. Je ne suis point fâché, pauvre chère toi, que tu n' aies pas pu aller chez cette femme. J' ai eu le spectacle de la mère de ma mère expirante. Je ne connais rien de si douloureux. (je ne l' avais revue depuis l' âge de sept ans qu' en enfance, ainsi je ne lui étais point attaché.) les yeux d' un mourant se ternissent ; ils sont fixes et ne voient plus rien ; la face de la terre et des cieux s' éclipse pour lui dans une nuit profonde ; il n' entend plus ni la voix des hommes, ni les tendres gémissemens de l' amitié ; lui-même il ne peut parler, sa langue tremblotante

p118

peut à peine bégayer un adieu plein de trouble ; bientôt il respire plus profondément ; une sueur froide coule le long de sa face ; son coeur bat lentement ; son coeur ne bat plus ; il meurt... ah ! Ne vois mourir que moi, et meurs aussitôt après.
Ta pauvre abbesse promettait encore une longue vie pour son âge, et l' espérait sans doute ; car on espère toujours, et c' est faute de pouvoir porter une vue fixe sur l' éternité d' anéantissement qu' on se repaît de tant d' illusions. Haller a dit, en parlant de l' éternité. La pensée dans son vol rapide, plus prompte cent fois que le vent, le son, le tems, les aîles même de la lumière, se fatigue à te parcourir et désespère d' atteindre jamais tes limites. Cette image sublime, qui semble donner la mesure la moins imparfaite de l' infini même, nous donne la clef de toutes les rêveries humaines sur la mort. Personne n' ose la fixer ; personne n' y croit, quoique personne ne puisse douter qu' il mourra. J' ai souvent cherché la raison pour laquelle à mesure que nous vieillissons, chaque année nous paraît plus courte que la précédente ; et je l' ai trouvée, et te l' ai dite long-tems avant d' avoir rencontré ma pensée chez M Denyns. Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l' espace dans laquelle nous avons existé ; cette portion est donc la règle sur laquelle nous devons

p119

le mesurer ; or, comme cette mesure s' étend à proportion que nous avons vécu, chaque période doit paraître plus courte. Ainsi, lorsque nous avons vécu dix ans, une année est la dixième partie de la durée de notre existence ; mais lorsque nous avons vécu trente ans, une année n' en est plus que la trentième partie ; voilà pourquoi les vieillards sont beaucoup plus attachés à la vie que les jeunes gens. C' est une grande pitié, que la nature nous intéresse chaque jour davantage à ce qu' elle va nous ôter.
Je suis fort loin d' être aussi content que tu le paraîs de la lettre de mon père, et voici ce que j' en mande à D P à qui j' en envoie copie. " l' espiègle Sophie a joué au pauvre chevalier un tour de son métier de femme ; elle a adressé à mon père une espèce de lettre pour lui. Je ne l' ai point vue, car la pauvre petite, qui a eu vingt-deux jours de fièvre, n' a la force que de m' envoyer ce qu' elle vient de recevoir de mon père. La lettre de celui-ci me prouve assez que celle de Sophie était adroite et convenable, telle enfin que la petite magicienne les sait écrire. Voici la réponse, etc.
Sophie, toujours en vraie femme, séduite par la surprise, par son émotion à la vue d' une écriture qu' elle connaît, et dont elle n' attendait pas des honnêtetés presque galantes, par la générosité apparente ou

p120

réelle du fait, par l' espoir vague qui en résulte, etc., etc., m' écrit : *ô mon ami ! etc.* .
Moi que rien n' étonne, et à qui une longue et triste expérience a appris à me méfier de mes premiers mouvemens, j' ai été touché de cette lettre dont la tournure est noble ; mais je n' ai voulu la juger et en rien conclure qu' à la seconde lecture. à travers les amphibologies de son style, j' ai vu 1 que, comme tous les gens entêtés et prévenus, mon père ne croit que son opinion, et trouve M De Maur et M L N *perfides* et presque barbares pour nous avoir sauvé la vie par un *prétendu ménagement* , qui n' était

pas du tout nécessaire, comme vous sentez
bien ; car nous serions morts sans cela, ainsi
nos tourmens seraient finis. J' ai vu 2 qu' il
annonce à peu près l' arrêt de ma prison
perpétuelle par cette phrase très-claire :
il n' y en aura jamais pour vous autrement .
J' ai vu 3 qu' il ne daignait pas même révoquer en doute
que le mémoire ne fût de moi,
puisqu' assurément *je suis l' insensé qui intrigue
si platement* . Ceci est cruel pour moi, je
l' avoue ; et s' il faut parler nettement, je ne sais,
mon cher D P, à quoi votre amitié me sera
jamais bonne, si toujours ardent à
m' accuser, pusillanime à me défendre, indulgent
pour les autres, injuste pour moi seul, vous
ne daignez pas vous inscrire en faux contre
les calomnies même les plus évidentes dont

on me harcèle. Je suis très navré de
celle-ci ; je ne vous l' ai point déguisé, et je vous
ai demandé assistance. Si je suis assez
malheureux pour que votre santé s' y oppose,
je n' ai qu' à gémir sur mon état qui, me
poussant au milieu des précipices, m' ôte tout
moyen de salut ; mais si vous pouvez parler,
j' attends de votre amitié que vous parlerez,
et je vous en somme. "
tu vois par cette lettre, ma tendre amie,
que je suis assez loin d' être content de celle
de mon père. Dupont qui n' a plus de
prétexte à délais, (bien entendu cependant qu' il
m' a parlé de soixante ouvriers, de son
bureau, de ses rois, etc.) s' avise d' être
malade ; et nous voilà accrochés tout net ; car
comment demander à un homme malade de
voyager ? Mon père a été le voir
accompagné de D S, ce qui ne faisait pas
un cortège négociateur. Il verra ; il parlera ;
il suivra peut-être mon conseil (celui de se
déclarer) ; en *attendant* , il *attend* ; et puis
il *attendra* , jusqu' à ce que quelque nouvelle
attente trompe encore notre *attente* . Il faut
convenir que D P n' est pas le
plénipotentiaire le plus actif de l' Europe,
quoiqu' il soit sans contredit le *plus prudent* et le
plus occupé .
Je finissais cette phrase, lorsqu' on m' a
remis de ce beau sire le billet suivant. " je
me hâte de vous renvoyer votre lettre... etc. "

p123

j' avoue que ce billet m' a mis en colère,
et que je me suis battu en ma vie n' étant
pas à beaucoup près aussi offensé. Outre
l' indigne méfiance dont voici le second volume,
l' idée de penser sur le champ à tes lettres
quand il te sait malade, et la barbarie de
m' insinuer ainsi que tu en peux mourir, m' a
profondément affecté. Il s' en apercevra ; car
j' ai répondu en *p s* au moment où j' envoyais
cette lettre à M B. " j' ai reçu votre
billet du 21. Votre santé m' inquiète, et
il est cruel que je ne puisse aimer
paisiblement personne. Je vous remercie des
corrections de ma lettre, sur lesquelles
j' observerai seulement 1 que je me crois
très-digne de pardon ; 2 que mon père, qui
ne se connaît point du tout en chaleur de
style, n' aime pas la véritable, outre la
fausse, et que c' est d' après cette certitude

p124

que je me tiens à quatre pour être froid,
quand je lui écris. Reste à répondre à la
demande que vous me faites de vos
lettres. Mon principe à moi est que ces
choses-là ne se demandent jamais et ne se
refusent jamais ; ainsi vous les aurez ; mais
vous voudrez bien remarquer que voici la
seconde fois que vous me donnez une
marque de méfiance qui, si je ne me trompe,
vous fait encore moins d' honneur qu' à
moi. Je ne sais, mon cher D P si j' ai la
tête très-faible, très-folle,
très-insensée, comme vous êtes deux ou trois
à me le répéter sans cesse ; mais je sais
que j' ai le coeur droit, chaud, sensible,
incapable de se méfier de ce qu' il aime, et
pour qui cette méfiance serait un supplice.
Les têtes sages me paraissent autrement
organisées : à leur commodité ; je ne les envie
pas. Quant aux lettres que vous avez
adressées à Madame De M, vous voudrez
bien les lui redemander vous-même, 1 parce que
je ne suis point d' humeur à me
charger de commissions insultantes ; 2
parce que je n' irai pas, dans un moment
où elle peut à peine m' écrire quatre
lignes, la tracasser, lui donner un chagrin

qu' elle ne mérite pas, et lui faire croire
qu' on la suppose en danger. M B aura
mardi toutes vos lettres, dont je veux tirer
du moins les brouillons que je n' ai pas.

p125

Pour les miennes, faites-en ce qu' il vous
plaira. J' écris toujours ce que j' ai dans
l' ame ; j' avoue tout haut mes amis, et je
me moque des caquets. "
je te prie, mon amie, s' il t' adresse la
même supplique, de lui renvoyer tout ce que
tu as de lui avec la hauteur et la sécheresse
que tu nous dois à tous deux. Je ne te dis rien
sur la réponse à faire à mon père, qui
probablement sera partie long-tems avant que tu
reçoives ceci.
Mon amie, tu me fais une sortie
très-vive sur la supposition gratuite que je t' ai
priée de retourner à Pont ; *gratuite,*
dis-je, car je ne t' en ai point parlé ; et tu dois
croire que je ne te le proposerai jamais que
je ne voie des avantages incomparables aux
inconvéniens ; et, aussi, que je ne sois
convaincu que ceux-ci n' attaqueront ni ta santé,
ni ta vie, ni ton amour. Tous nos amis ne
pensent pas sur ce sujet comme nous deux,
parce qu' ils ne connaissent ni le local, ni
le personnel de nos ennemis. D' ailleurs
personne n' a encore répondu à cette question
simple, laquelle coupe toute discussion :
M De M t' a-t-il redemandée ?
Tant qu' il ne le fera pas, il y aurait de la
démence à aller se présenter chez lui ; quand
il le fera, nous en raisonnerons. Quant à la
procédure, je suis, par ma probité et mon
amour, si au dessus de tout soupçon d' intérêt
personnel,

p126

que je vais t' en parler nettement. Un
détachement d' anglais débarqué sur les
côtes du continent de l' Amérique, ayant été
massacré par les caraïbes, un jeune homme,
long-tems poursuivi, se jeta dans un bois,
où une indienne sauva ses jours, le nourrit,
et le conduisit secrètement sur les bords de

la mer. La chaloupe l' attendait ; sa libératrice voulut le suivre. Dès qu' ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avait sauvé la vie, qui lui avait donné son coeur, avec tous les sentimens et tous les trésors de l' amour. Yariko qui aimoit l' abominable Ynkel, s' écria : *moi, qui suis enceinte ! ... moi ! ...* ah ! Ce cri sublime est celui de la nature. Ce moi renferme tout à la fois et les reproches les plus amers, et les représentations les plus pathétiques qu' elle eût pu faire à son amant. J' ai lu une imitation en vers du conte où Gellert a tracé cette histoire, où, pour l' emporter sur l' original, on ajoute à ces paroles un long discours sur la vertu, la reconnoissance, l' humanité, le châtiment du crime... mon amie, voilà ton véritable emblême, et celui de tes discoureurs de vertu ; ils te conseillent en longues et grandes phrases académiques un crime, tandis que ton coeur te crie... *moi, la mère de sa fille, je le sacrifierais ! ...* eh bien, que ta bouche n' en dise pas davantage, et malheur à qui ne t' entendra point !

p127

J' aurais voulu que tu m' expliquasses et comment la lettre de mon père t' est parvenue d' après l' accident de ton abbesse, et qui te l' a donnée ; et si on l' a lue, et si tu l' as adressée par la voie droite au bon ange. Il me semble que si l' on t' a remis sans difficultés une lettre ouverte et signée de mon nom, c' est que ta mère avait prévenu qu' il devait t' en venir une. Au reste, mon père ne se cache du tout point dans sa correspondance avec elle. Je crois que si tu saisis bien cette occasion, tu pourras faire insinuer à ta mère plusieurs choses qui te seront utiles ; car enfin mon père ne peut pas être aussi déraisonnable qu' elle sur ton affaire, et il me semble que tu as plus d' une bonne raison à alléguer contre les plans de conciliation qu' on t' a proposés. Ne m' enverras-tu pas copie de la réponse que tu auras faite à mon père ?
J' écrirai demain à mon oncle, et s' il n' avait pas plu à D P de me faire attendre un mois cette lettre, il y a un mois qu' elle serait partie. Je suis persuadé que ce bon et

respectable *bailli* m' aime, et souffre de n' oser me le dire nettement.
Le pauvre chevalier a couru le risque d' expier bientôt sa détestable perfidie ; cependant il est apparemment guéri, car D P ne m' en dit pas un mot. Tu es bien bonne de t' affecter des sales mensonges d' une telle espèce.

p128

Le premier élément de tout homme qui connaît un peu les femmes, c' est qu' il n' y en a de sages que celles qui sont tendres ; et que la galanterie qui mène tout droit à ce vil trafic appelé passade, est précisément l' extrémité opposée de la tendresse.
Mais, mon amie, il y a à peu près cent mille ans que je t' ai dit de demander toi-même à D P son nom. Que ne l' as-tu fait ? Pour moi, je ne veux plus lui demander quoi que ce soit. Cet homme a démenti l' opinion que j' avais de lui, et je veux en rayer sur les obligations même les plus simples que je pourrais lui avoir.
F devait aller ces jours à la Barre St Denis, et en avait déja la permission ; mais il lui est venu un tel torrent de maladies, qu' il est exactement vrai qu' il n' a pas un moment à lui. Cependant il me fait toujours espérer qu' il ira incessamment. Cette petite morveuse me paraît en effet très-résolue et très-familière avec les hommes. Cela lui passera, mon dieu ! Cela lui passera ; mais c' est précisément alors qu' il y faudra prendre garde.
Ah ! Gabriel-Sophie sera sensible et tendre, puisqu' elle ressemble à sa mère, et ce n' est pas cela que nous voudrons jamais l' empêcher d' être.
Adieu, ma Sophie-Gabriel ! Voici tout ce que je veux te dire ; d' abord, parce que c' est bien assez pour une convalescente ; ensuite,

p129

parce que jusqu' à ce que le fil de notre correspondance soit renoué, je ne veux pas trop m' expliquer sur tout plein de choses ; enfin, parce que j' ai encore beaucoup à écrire, beaucoup de mal aux yeux, et pressé

d' expédier mon paquet, afin que le bon ange ait le tems de lire mes papiers et de les faire partir mardi. Apprends-moi le plus tôt que tu pourras, chère et tendre amante, que tu es tout-à-fait bien, que tu as recouvré ta santé, ta beauté, et que l' amour circule toujours avec ta vie dans tes veines.
Sur-tout point de médecine, la fièvre passée ; c' est le moyen sûr de la redonner ; seulement des fébrifuges.
Je te renvoie la lettre de mon père.
Gabriel.
à Sophie.
Notre bon et sage ami n' a pas tort de t' exhorter à la patience, ma tendre Sophie ; car, outre qu' on exerce un peu la nôtre, et que la mienne n' a pas besoin d' être découragée, l' impatience n' est bonne à rien. En vain mon grand-père disait-il que *la patience est la vertu des cocus et des ânes* ; elle est souvent une philosophie très-nécessaire, et une politique fort utile. Le vrai, mon amie,

est qu' ils sont dans nos filets, et s' y débattent en vain ; il n' est pas possible qu' ils nous échappent ; nous sommes au bout, ne gâtons pas la pipée par une fausse démarche. Je ne puis te dire rien de nouveau, puisqu' il n' y a rien de nouveau, si ce n' est que mon père ne veut aucun accommodement avec ma mère ; ce qui me démontre très-bien que celle-ci perdra infailliblement son procès ; je n' en ai jamais guère douté. Je sais comment les procès se perdent et se gagnent. Quel que soit le résultat de celui-ci, il sera bien triste pour ma famille, et sur-tout pour mon coeur.
Tu as tort de croire que j' eusse été à Pompignan sans lettre de cachet. Cela ne se peut absolument point, tant que l' affaire de Besançon n' est point arrangée. Mais tu te trompes si tu imagines que rien en ce genre coûtera que le premier pas. Laisse-moi franchir le seuil, et sois tranquille sur tout le reste. Ce qui est beaucoup plus redoutable que le château de V..., c' est le voyage que tu dis ; et il n' est point du tout sûr encore que je puisse l' éviter : j' en serais désolé, et je n' en témoignerais rien, ce qui ne serait pas le plus doux de la chose ; enfin

ne nous tuons pas la vue à percer un brouillard
qui va se dissiper.
Pour toi, nous verrons ; nous avons des
vues, et tu crois bien que je ne lâcherai pas

p131

prise. Quant au Marv, suis à la lettre
les instructions de ta mère ; sois
très-honnête, très-polie, nullement rancunière de
platitudes si au dessous de toi ; ne lui parles
point la première d' affaires ; mais s' il t' en
parle, discute sans chaleur aucune, ferme
dans ton opinion, d' ailleurs paraissant
reconnaissante de tout, on ne saurait plus
confiante dans les bonnes intentions de tous ces
personnages, mais pas pressée ; et laisse
bourdonner toutes ces mouches du coche.
Quelqu' un de ma connaissance me contait un jour
qu' ayant un rapport à faire à Versailles, il
était couché chez un baigneur, et dormait
d' un profond sommeil, lorsque tout-à-coup il
s' entend éveillé par une voix très-sonore, qui
se met à crier : *à boire au roi* . Mon homme
prête l' oreille. L' instant d' après, *à boire au
roi* d' un ton plus grave ; puis un peu plus
fort, puis les mots traînés. Enfin cette voix
s' élève, crie encore plus haut, tousse,
crache, s' égosille, et toujours, *à boire au
roi* . Mon ami (suppose que ce soit moi) ne
pouvant comprendre ce que cela veut dire, je
fais sonner ma montre. -deux heures et
demie du matin... que diable ! ... à cette
heure ci... *à boire au roi.* le grand
couvert est fini il y a long-tems. Qu' est-ce
que cela veut dire ? Je frappe du poing contre
la cloison. Chez ces baigneurs, les chambres
ne sont séparées que par des voliges jointives ;

p132

on s' entend comme si tout n' était qu' une
chambre. Le voisin était cette voix. Il
s' aperçut bientôt qu' il avait réveillé quelqu' un.
Il sort avec sa lumière, et du ton le plus
empressé, coigne à ma porte que je suis obligé
d' ouvrir en chemise... hélas ! Monsieur,
me dit ce voisin, vous m' avez donc entendu ?
-qui diable ne vous entendrait pas,

monsieur ? -ah ! Monsieur, que vous me faites de plaisir ! Je vous ai réveillé, je vous demande excuse : mais, avant de crier après moi, daignez m' entendre. -eh ! Monsieur, qu' avez-vous ? Que vous est-il arrivé ? Je n' ai pas l' honneur de vous connaître... (je croyais que cet homme était fou). -monsieur, je viens d' acquérir cette semaine une charge chez le roi. Je suis commensal. Mon cousin l' officier achète la charge de grand-queux ; mon neveu celle de hâteur, et on nous en offre une de tourne-brochier. Mais, monsieur, je sens bien que c' est moi qui ai la plus délicate de la famille, la plus difficile à exercer. Elle ne dépend pas seulement de ma bonne volonté, j' y ferai de mon mieux ; mais songez donc, si l' on ne répond pas, si l' on n' apporte pas à boire au roi, que puis-je faire ? Je n' ai pas par ma charge le droit d' apporter à boire. C' est le gobelet-vin qui remplit cette honorable fonction... il est vrai que le gobelet-vin ne peut se mouvoir que sur l' ordre que je lui en donne... j' ai bien

l' action ; je commande par mes provisions ; mais le gobelet-vin a le pouvoir négatif. Il ne peut pas remuer, et la puissance active ne réside pas en ma personne. Si l' on ne m' obéit pas, si l' on ne m' entend pas, si l' on feint de ne m' avoir pas entendu, il faut que je vende ma charge ; ma légitime y est, je n' ai que cela pour vivre, je ne puis la vendre qu' à perte ; j' ai donné un pot-de-vin qui sera perdu ; me voilà ruiné, et ce qui est bien pis, déshonoré aux yeux de ma famille. Je n' aurai pas eu le talent de remplir mes fonctions, tandis que mon parent le hâteur, mon cousin le grand-queux, exercent depuis quinze jours les leurs à la satisfaction de tout le monde. J' ai été tantôt au grand couvert ; j' ai bien étudié le son de voix de mon vendeur, voilà mon diapazon. J' ai bien le ton ; mais j' entre dimanche ; et croyez-vous, monsieur, que d' ici là je puisse apprendre, saisir, réussir, faire ce qu' il faut ? ... *à boire au roi !* c' est-il bien ? Vous allez peut-être souvent, monsieur, au grand couvert, faire votre cour ; ah ! Daignez me le dire : *à boire au roi !* c' est-il assez haut ? ... enfin, vois-tu ? Cet homme se désespérait, s' égosillait, s' enrouait, était

hors de lui-même. Je le calmai avec beaucoup de peine ; je cherchai à lui expliquer que ces charges tenaient beaucoup plus à l' étiquette qu' à la nécessité intrinsèque de leur exercice ; que des ministres avides ou

p134

embarassés avaient imaginé, dans des tems difficiles, tous ces petits moyens pour se procurer de modiques ressources, et qu' on avait travaillé en finance jusqu' à l' étiquette ridicule des cours ; qu' il pouvait dormir tranquille, parce qu' à sa voix ou sans voix, le service du gobelet-pain ou du gobelet-vin se ferait avec ou sans la concurrence du *commensal-juré-crieur à boire au roi* .
-comment, monsieur, me répondit cet homme, vous croyez que cela se peut comme cela ? Vous croyez que la boisson du roi, mon maître, est indépendante des fonctions bien ou mal remplies de la charge dont les bontés de m le grand-maître viennent de me revêtir ? Comment... -eh ! Oui, monsieur, je le crois et j' en suis très-sûr. -cet homme entre dans des transports de joie ; il me remercie mille fois ; il m' assure que je deviens sa consolation ; qu' il en serait peut être devenu fou ; qu' il va écrire aussitôt dans le Morvan où est sa femme, et dans le Hurepoix où est son cher père, pour les assurer qu' il sera en état d' exercer sa place avec honneur, et à la satisfaction de toutes les parties contractantes... enfin je passai, me dit mon homme, la moitié de la nuit à écouter m le commensal, et je maudis l' étiquette. Or, sais-tu, ma fanfan, ce que c' est que cette histoire ? Ce n' est pas seulement celle des Laurée et des Marville, et autres *seigneurs* enorgueillis d' être

p135

douze ou quinze fois sur l' almanach royal ; c' est celle de tous nous autres humains, plus ou moins, selon que nous avons plus ou moins d' esprit. Mais de tous un peu, nous regardons notre individu, notre influence, notre chose, comme infiniment importans.

L' étourderie de Dupont relative aux femmes du château pourrait très-bien me priver d' y rester ; car Madame De P a trouvé très-mauvais que l' on craignît pour moi cette sorte de dangers. Que veux-tu que je te dise ? Le R avait tourné la tête à Dup, et c' est de la meilleure foi du monde qu' il croyait et qu' il croit encore un peu que le château sera en feu le jour où j' y entrerai. Eh ! Mon dieu ! Que ces gens-là connaissent mal le véritable amour ! Sais-tu ces jolis vers ?
Que je suis bien l' esclave du démon !
Et vers le mal que mon ame est encline ! ... etc.

p136

Voilà, chère enfant, ma confession, ma vraie confession ; je suis capable et coupable de tous ces péchés, mais seulement pour toi. Au reste, tu l' as coulé bas, le pauvre Dupont, et ton sermon sur les purgations est charmant : je t' en remercie, tendre et charmante amie.
Tu as tort de croire que Dupont ne me desire point au bois-des-fossés ; il m' y desire même vivement, car il m' aime et prise ma société, attendu que je sens bien tout ce qu' il vaut, (et il vaut beaucoup), et que même au besoin, je lui laisse croire qu' il vaut encore plus : car pourquoi mutiler le bonheur de son ami, quand la vérité ne lui servirait qu' à détruire et pas même, mais à contrarier une charmante illusion ? Au reste, entre toutes les obligations que j' ai à cet excellent homme, en ce moment je dois sentir vivement le sacrifice qu' il me fait de ses affaires, en restant à Paris contre vent et marée, jusqu' à la décision de mon sort, de peur de donner prétexte à de nouveaux délais.

p137

Je ne t' ai point parlé de ma santé, parce qu' elle me tracasse à raison de l' agitation morale, sans être sérieusement inquiétante ; j' ai eu, il y a quelques jours, un vif ressentiment de néfrétique, qui paraît être la rente

que me paieront désormais les premières gelées ; à la suite de cela, deux accès d' une sorte de fièvre bilieuse m' ont mis à la limonade cuite, pour toute nourriture. Je suis guéri, et heureux d' en être quitte à si bon marché, car cette saison a vomi les maladies en foule.
Pour toi, mon ange, tu fais bien de continuer un peu la cigüe, si tu aperçois un changement ; mais ne laisse point grossir les doses ; l' on se blase, et l' on mine sa constitution. Quant à tes yeux, de l' eau-de-vie et de l' eau, peu de travail à la lumière, un jour doux et du sommeil, et je te réponds qu' avec les beaux et bons yeux que je te connais, tu verras très-clair jusqu' à cent cinquante ans.
Tiens, madame *la vierge maculée* , voici ce dernier ouvrage qui est livré ; puisse-t-il t' amuser ! Tu me le renverras, entends-tu ? Car je n' en ai point de copie. Comme mes citations sont très-exactes, tu verras si ces gravelures sont de mon invention, ou si les livres saints contiennent réellement des choses très-singulières. M B ne m' a encore envoyé qu' un exemplaire de mes contes ;

p138

mais il m' en a retenu douze. Je le prie d' en joindre un à celui-ci, et je joins l' errata des principales fautes que tu corrigeras à la main ; je le joins, dis-je, manuscrit, dans le cas où l' imprimeur ne l' aurait pas fait imprimer.
Linguet est en effet arrêté, mais je ne sais où il est. Au reste, cela est vieux comme les rues ; il est certain qu' il y a de la démence à être revenu lui et tous *ses papiers* , dès qu' il n' avait pas de sûreté que sa liberté serait respectée. Au reste, c' est un être bien peu intéressant, et qui a dans le fait beaucoup plus de perversité et d' impudence que de talent ; sa verve, qui est son principal talent, et peut-être unique, est empreinte de tous les vices de son ame.
Adieu, mon épouse et ma vie. Je suis bien fâché de n' avoir rien de positif à te dire sur ton impatience ; mais tu aurais tort de regarder comme vagues, et même comme reculées nos espérances. Il est impossible que les délais se prolongent plus long-tems ; on le sent

si bien au Bignon, que l' on n' y écrit plus,
ce qui est assurément avouer que l' on est
court de raisons. Je crois bien qu' au fond,
mon père et ma mère sont les seuls qui aient
vraiment quelque bonne volonté ; mais ils
sont tous trop avancés ; moi ne leur
donnant pas prise, ils ne peuvent reculer, et

p139

c' est tout de bon et bientôt que sera délivré
ton Gabriel qui t' adore.
Gabriel.
13 novembre 1779.
à Sophie.
19 novembre 1779.
Si les deux dernières lettres de Dupont
t' ont fait plaisir, ma tendre amie, il se
pourrait sans miracle que celles que je
joins ici t' en fissent beaucoup moins. Ce
n' est pas qu' au fond il n' y ait de la noblesse
et même des choses bien vues dans son plan ;
mais, peu payé jusqu' ici pour m' enthousiasmer
de sa bonne-foi et de sa véracité, je
trouve plus que possible que cette proposition
dorée de raccommoder mon père avec
ma mère, ou plutôt ma mère avec mon père,
ne soit le voile qui nous dérobe une hydre
nouvelle de chicannes et de délais. La
proposition en soi est selon mon coeur ; mais
quand j' y réfléchis, je la trouve si absurde,
que j' ai de la peine à croire qu' un homme qui
connaît bien la domesticité de mon père,
m' ait écrit de bonne-foi, *vous devez réussir* .
Que M Boucher, qui joint à beaucoup d' esprit,
beaucoup d' amitié, de zèle, et un goût de
conciliation qui perce dans toute sa conduite,
que M Boucher, dis-je, qui touché de mes
maux, et persuadé des injustices dont je suis la
victime, au moins autant que de mes fautes

p140

très-exagérées, ne croit pas, en tâtant son
propre coeur, qu' un père puisse haïr, me
mande, comme il l' a fait, que ce plan est
dès long-tems le sien : je trouve cela tout
simple, sur-tout lors qu' il m' ajoute, nous
n' attendons que des circonstances

favorables, ce qui s' appelle avouer naïvement
que jusqu' ici elles ne lui ont pas paru telles ;
mais que Dupont qui n' ignore point qu' en
69, 70, 71, 72, ma mère a fait aux
conditions les plus raisonnables l' offre de l' espèce
de traité que l' on veut que je lui propose
aujourd' hui, et qu' elle a reçu depuis les
outrages les plus sanglans qui n' ont pas détruit
le souvenir des premiers ; que ce Dupont,
qui sait cela, me montre maintenant une
négociation si épineuse comme la seule
avenue honorable qui puisse me conduire à la
liberté ; mon premier mouvement, quel qu' il
puisse être, ne saurait prévenir la réflexion
rapide qui me montre bientôt ce nouveau plan
comme un simple joujou dont on veut
m' endormir, ou comme une proposition
très-intéressée de la part de mon père, inquiet des
mouvemens de ma mère, laquelle
proposition ne devait pas m' être présentée par
un homme qui se dit mon ami, comme une
idée particulière à lui, qu' il veut me faire
adopter. Ce qu' il y a de bisarre, c' est que,
pour me prouver combien il est nécessaire que
je mette en avant toutes mes forces pour

parvenir à ce but qu' on me montre, on ne
me parle que de l' obsession de ma mère,
menée par Madame De Cabris et ce
scélérat de Briançon, et de toutes les
conséquences de ce triumvirat, dont il doit résulter
ma ruine. Je ne sais si tout cela subsiste
encore, et je ne devais pas le présumer,
d' après les satires sanglantes que ma mère m' a
adressées en Hollande contre ce vil couple ;
mais je sais que l' on ne me fera pas faire
la moindre démarche dans la seule vue de
garantir une fortune à laquelle je me suis
dès long-tems refusé tout autre droit que
ceux que voudrait m' y donner ma mère, qui
me doit peut-être quelque amitié et quelque
estime, mais qui ne me doit que cela. Je
sais de plus, que si la Cabris et Briançon
ont conservé quelque ascendant sur ma
mère, il est fou de croire que la proposition
dont on me charge pourra réussir. Eh !
Grand dieu ! N' y a-t-il donc pas encore
assez d' obstacles sans celui-là ? Ma mère, ma
pauvre mère me disait en 1770 : " votre père
m' a empoisonnée deux fois pour me faire

avorter... etc. "

p143

je m' y suis
opposé long-tems ; je m' y serais opposé
toujours et avec succès, si mon père ne
m' avait pas enfin réduit à ne voir de salut pour
moi et pour ma mère, que dans le gain de
ce procès, qu' au dire de tous les honnêtes
gens elle ne pouvait pas perdre... je ne
ferai nulle observation sur ce terrible discours
que ma mère me tenait en 1770 ; mais enfin
il est de notoriété publique, que depuis,
le ressentiment a été porté entre elle et mon
père jusqu' à la plus extrême violence ; qu' ils
ont attaqué réciproquement leur réputation
et leur honneur ; que ma mère a été obligée
d' obtenir, par des arrêts, des provisions, de
faibles provisions pour vivre, et que peu de
jours après où elle a perdu ce funeste
procès, elle s' est vu arracher sa liberté, et
traîner dans un couvent qui ressemble beaucoup
à une maison de force... et c' est cette
femme qu' on veut que j' amène à se livrer à
la merci de mon père ! Dis-moi, Sophie,
n' est-ce pas vouloir me brouiller à jamais
avec cette femme ? ... je le pense, je
l' avoue. Eh bien ! Je me serai sacrifié encore
une fois moi-même ; car je lui ai écrit...
mais pourquoi... ? Parce que je pense qu' au
fond, ce conseil est le plus sage qu' on
puisse lui donner, et que je ne veux pas que
d' un côté l' on puisse dire que je me suis
refusé à inspirer des mouvemens de
conciliation à ma mère, et qu' ainsi je n' attends que
l' époque de ma liberté pour intriguer avec
elle ; et je ne veux pas de l' autre avoir à me
reprocher que la crainte de déplaire à ma
mère m' ait empêché de la servir. Voici cette

p144

lettre ; et c' est la plus difficile que j' aie écrite
de ma vie.
" si je ne pensais qu' à moi, et ne sentais
que pour moi, ma très-chère maman, je
serais horriblement las de lutter contre le
sort. Malheureux depuis mon enfance, quelle

que puisse être la cause d' une si longue infortune, et soit que je doive me l' imputer uniquement, ou en rejeter une partie sur le destin auquel on n' échappe point, rien ne m' a réussi ; mes fautes les plus légères ont eu des suites plus funestes que les plus graves d' un autre ; mes fautes essentielles m' ont perdu ; mes bonnes actions ont été travesties ou méconnues. J' ai été accusé de tout, et de cela même dont, par caractère, instinct et principes, je suis le plus incapable ; enfin, né avec quelques talens peut-être, avec le goût de la vertu, avec un coeur honnête, une constitution forte, un nom, l' espoir d' une assez grande fortune, je me vois à la fleur de mon âge, à peu près imbécille, chargé de fautes, perdu de réputation, infirme, presque aveugle, indigent, captif, misérable dans moi et dans tout ce qui m' est cher...
vous conviendrez, maman, que si j' étais égoïste, je n' aimerais pas la vie. Mais je ne le suis point, et les objets de mon affection, entre lesquels vous tenez, comme il est juste et simple, une des premières

p145

places, me sont plus chers que moi. C' est donc de vous que je vais vous parler. Maman, ma chère maman, écoutez un fils que vous aimez, qui vous chérit, qui vous révère, qui a cherché à vous le prouver à tous risques ; qui dans la plus affreuse des solitudes et l' adversité la plus continue, a eu le tems de réfléchir sur lui, sur vous, sur les faits, et les choses et les personnes ; qui donnerait son sang pour sa mère ; qui dans les fers ne demande d' adoucissement que votre bonheur.
Ce bonheur tient à un point unique, *la paix rétablie entre vous et mon père ;* et c' est-là tout l' objet de ma lettre.
Daignez m' entendre, ô ma mère ! Ne me jugez pas dans un premier mouvement. J' ose me dépouiller presque de la qualité de fils, et risquer de vous déplaire pour pouvoir vous donner dans toute son austérité, un conseil qui vous est nécessaire : et croyez que j' ai bien réfléchi ce que je vais vous dire ; croyez sur-tout que vous ne recevrez de nul autre que de moi

un avis franc et courageux. à Dieu ne plaise que je m' abaisse à une satire personnelle contre des gens trop punis de leurs fautes ; quelque énormes qu' elles soient ! Mais je vous dois de vous dire que ceux qui m' ont perdu (et vous le savez, ma mère, que c' est par eux que je le suis) vous perdront aussi ;

p146

que leur but n' est pas, ne fut jamais de vous aider, de vous consoler, de vous servir, mais de se servir de vous, et de vous engager dans une guerre funeste et inégale, où vous n' auriez triomphé que pour eux, et dans laquelle, vaincue, vous avez été abandonnée par eux, après en avoir été trahie. Daignez vous rappeler les événemens qui se sont passés pendant mon séjour en Hollande, et ce que vous-même m' en avez écrit ; les délations, les calomnies, les mémoires arrêtés, les contes abominables dont on a souillé vos oreilles, les diffamations sans nombre contre vous, contre mon frère, contre moi : tout cela approfondi (et je n' en ai que trop eu le tems) j' ai trouvé la trame la plus noire, ourdie par la plus perverse malignité, par l' improbité la plus vile, par la cupidité la plus dénuée de toute pudeur, de toute pitié.
Hélas ! Où vous ont-ils conduite, ces conseillers perfides ? ... maman, je pleure amèrement sur votre sort, je pleure sur votre bonté trompée, je pleure sur les erreurs de votre imagination trop sensible qui, embrasée par un coeur brûlant, comme tous les bons coeurs, vous a égarée dans vos vues, vos opinions et vos démarches.
Ici je pourrais, ma mère, en vous peignant et vos infortunes et les miennes, vous démontrer

p147

trop bien que vos projets de guerre ont été mal combinés ; mais ce tableau me coûterait trop à tracer. D' ailleurs, les circonstances me gênent : je ne puis pas vous dire naïvement tout ce que je pense, parce

que la prudence, le respect, l' amour filial
et l' honneur m' empêchent également d' y
mêler ce qui pourrait vous en adoucir la
salutaire amertume. Mais je puis, et je
dois vous faire observer ce qui est évident
de soi ; que les hostilités nous ont été
funestes à tous deux, et qu' à quelque cause
qu' il vous plaise en attribuer le résultat
trop incontestable, il est peu vraisemblable
qu' elles cessent jamais de vous l' être.
Je vous dirai plus ma mère... je hais,
j' abhorre toute espèce de despotisme ; je
suis trop payé pour sentir ainsi ; j' ai fait
preuve de courage et de liberté d' esprit
dans les fers, c' est-à-dire, dans une
situation contre nature, et qui brise l' ame même
la plus forte. Je ne puis donc vous être
suspect, ni de pusillanimité, ni de
fausseté, ni de flatterie... eh bien ! Mon
père, que je ne dois pas juger, mon père
que vous avez aimé, que j' ai toujours
aimé, quelquefois même malgré moi, que
j' aime par instinct, outre le sentiment que
j' ai de mes offenses réelles et très-graves
envers lui, sentiment qui me force au repentir

et à toutes espèces de réparations...
mon père n' est pas tel qu' il vous est trop
pardonnable de le penser. Je sais qu' il se
prévient aisément ; je sais qu' il saisit trop
facilement les impressions défavorables ;
qu' une fois conçues, sa tête de feu les
porte dans leurs conséquences aussi loin
qu' elles peuvent aller ; et que cette
marche, trop active, le conduit à l' injustice :
mais enfin, mon père a l' ame noble et le
coeur sensible. Cela, je vous le garantis sur
ma vie, parce que j' en ai la preuve. Toute
guerre longue peut irriter sans doute,
accroître les préventions, aigrir les
ressentimens ; mais elle fatigue un bon coeur...
hélas ! Pensez-vous donc qu' il ne soit pas
malheureux aussi, ce vieillard chargé
d' années et de maux, isolé de presque toute
sa famille mutilée, qui voit sa femme, sa
fille, son fils dans les fers, son petit-fils
mort, sa maison à peu près détruite, une
vieillesse triste et solitaire s' avancer sans
dédommagemens, sans compensations ? ...
ah ! Ma mère, je suppose qu' il nous ait

haï... on ne haît pas toujours. Ce
sentiment doit lui peser chaque jour davantage,
et je gagnerais ma vie qu' il porte dans son
sein le desir d' une paix honorable. ô ma
mère ! Daignez vous y prêter, au lieu de vous
en éloigner, ce qui ne peut que l' en écarter
aussi. Soyez généreuse autant que vous

p149

êtes digne, autant qu' il est en vous de
l' être. Vous avez à pardonner de longues
persécutions, de longs malheurs :
pardonnez-les. Vous êtes faite pour croire à la
vertu : mettez bien au-dessous de vos pieds
des propos exagérés sans doute, des
calomnies dont les délateurs sont peut-être
les seuls auteurs, tous ces phantômes de
discorde qui blessent davantage que les
injures les plus réelles. Songez que vous
avancez dans la carrière que vous a
destinée la providence, et qu' il vous faudra
combattre peut-être jusqu' à votre dernier
soupir, dans l' espoir au moins
très-incertain d' une victoire toujours cruelle ;
tandis qu' en vous conciliant, vous vous prépareriez
encore de beaux jours, et sur-tout le plaisir
flatteur, doux et consolant de guérir les
plaies de votre famille. Je vous le répète :
mon père est noble, il est fier : intéressez
sa gloire, prenez-le pour juge dans sa cause ;
et, de deux choses l' une, ou, comme je le
crois, comme j' ose presque vous en
répondre, il en usera plus généreusement avec
vous, dans tous les sens, que vous ne pouvez
vous y attendre, et qu' aucun tribunal ne
ferait ; ou il vous donnera, par un refus
que je ne devinerai jamais, beaucoup
d' avantages. Tous les procédés seront de votre
côté ; on ne pourra plus dire que vous vous
laissez conduire à l' aveugle par des gens

p150

qui ne veulent que la désunion et le
dépouillement de votre maison.
Pour moi, ma mère, moi qui ai vu fuir
dans des prisons les plus beaux de mes
jours, moi qui n' espère plus, ni une longue

vie, ni un bonheur pur je me croirai
cependant plus que payé de mes maux si j' ai
contribué le moins du monde à rétablir la
paix entre les auteurs de mes jours. Je sais,
je sens, je vois qu' il serait plusieurs moyens
pour que cette paix fût mon salut, et pour
que ce salut même en fût le sceau et le gage.
Mon père ne me préférera pas volontiers,
au moins je le crois, aucun de ses enfans,
parce qu' au fond il ne me croit pas un
homme pervers, ni peut-être même un
homme médiocre. Il a raison ; je ne suis
point médiocre par le coeur, et je vaux par
le courage. Le principal fruit de ce
courage, est aujourd' hui d' avouer à moi et
aux autres mes torts, de vouloir constamment
les réparer. Ainsi, je ne demande
rien autre chose pour moi que la
possibilité de le faire. Votre bonté sera plus
féconde et plus étendue que mes desirs. Mais
je n' ai voulu, je ne veux que vous montrer
ce que je crois la seule avenue honorable,
courte et sûre, qui puisse vous conduire à
la tranquillité et à la liberté, sans
lesquelles il n' est point de bonheur... eh
grand dieu ! Que gagnerez-vous à d' éternels

p151

procès, dont le succès même, toujours
si problématique, est un tourment ? ...
ô ma mère ! Que je puisse encore une fois
me trouver dans vos bras ! Arroser de mes
pleurs, mais de pleurs doux, tendres et
salutaires, vos mains maternelles, et me
dire : infortuné et trop long-tems
coupable jeune homme ! Tu as eu un mouvement
bon et juste ; tu as desiré d' allier tous tes
devoirs, tous les sentimens de ton coeur ;
tu as desiré le bien, l' intérêt, la tranquillité,
l' union de tous les tiens : le ciel a
béni tes intentions : tes voeux sont exaucés :
maintenant, vis ou meurs ; tu vivras ou
mourras en paix. "
voilà ma lettre, ma chère amie. Si tu
l' approuves, quel qu' en soit le succès, je suis
tranquille. Tu sentiras très-aisément
pourquoi je n' ai suivi qu' en partie le conseil de
D P il ne me convient point de prononcer
le mot de donation à ma mère, et je ne
saurai jamais capter des dons pécuniaires.
Parlons d' autres choses.

Rien n' est si tendre que ta lettre, et tes espérances, et tes illusions mêmes. Chère amante, tout sentiment que produit ton ame respire la vertu, la tendresse et la douceur ; et je suis encore à concevoir comment, avec cette souplesse d' imagination et de sensibilité, si je puis parler ainsi, tu peux avoir autant de force, d' énergie, de ténacité. Ah !

p152

Je l' ai écrit il y a long-tems ; ton ame est sortie des mains de la nature dans un moment de magnificence. Je me garderai de détruire tes espérances, que je partage ; mais je voudrais voir plus clair que je ne vois à la conduite de D P, que je crois beaucoup plus concerté avec le Bignon qu' il n' est convenable, dès qu' il ne me le dit pas.
Je ris de la longue digression que t' a faite D P pour te dire le nom de sa ville et son âge ; j' en ris, dis-je, sans l' avoir lu : il n' aura pas manqué de te parler de ses rois, et même de sa mère ; car cet homme, qui fait profession de mépriser la noblesse heréditaire, et qui a tort, parce que des avances de considération ne sont jamais rien, répète avec complaisance que sa mère était fille de condition. Le vrai est que D P est un homme de beaucoup de mérite ; mais je commence à craindre qu' il ne s' en croie trop.
Au reste, il est excellent pour ce à quoi tu l' as destiné, car son intégrité est parfaite : je me console de ce que tu l' as traité un peu séchement au sujet de la demande de ses lettres ; avec deux mots tu l' amadoueras.
Dis-lui qu' il me garde les tiennes.
C' est cinq mille et quelque cents livres qu' on a payées pour nous à Amsterdam, sur lesquelles on a été fort volé ; mais mon père trouve plus commode de doubler. D' ailleurs il me porte peut-être en ligne de compte

p153

d' obligations pécuniaires et autres, les frais de la poursuite que son coquin de Mouron et son non moins coquin de Brug ont faite de moi pendant près d' un an ; alors il ne se

trompe guère.
Assurément quand Madame De R t' appelle une femme galante, elle dit une atrocité bien absurde, qui ne persuaderait pas même de très-épaisses bêtes. Une femme galante ne sacrifie pas tout à un homme, elle sacrifie tous les hommes à elle : c' est être aussi ignorante dans la langue que dans les procédés ; c' est être aussi vilement calomniatrice que platement ridicule, que de confondre la tendresse et la galanterie, ou de les assimiler.
Non, *sérieusement,* je n' y crois pas à cet accommodement, et le bon ange sait bien que je n' y crois pas. Mais cela n' empêche pas que je ne te conseille d' y donner les mains s' il y avoit lieu à des conditions honnêtes, parce qu' enfin je puis me tromper. Je crois que l' on veut perdre ta fille, et t' éterniser, toi, dans une prison douce ; je crois qu' on te trompe ; j' en suis même sûr, et je n' entends pas qu' on trompe à bonne intention quelqu' un d' autant d' esprit que toi ; avec tout cela, qu' on me tire d' ici, et ils en auront le démenti. Patience donc, tout tient à ce point : cependant n' en néglige aucun autre. Si le Mon fait un mémoire contre ta fille, j' en

ferai, moi, (non pas sous mon nom comme tu crois) un à consulter, qui, je te le promets, rendra infiniment odieux les tyrans et les cupides Valdh.
Ta mère t' a mandé une absurdité en te disant qu' elle ne te paierait plus pour ta fille. Ou cette fille est à Madame De Mon ; et alors ton arrêt tombe de lui-même, et tu peux faire danser les R Valdh Mon et consorts :
ou cette fille est à Mademoiselle De R, et alors ta famille lui doit, ou à peu près, une pension alimentaire proportionnée à l' état de la mère. Je les défie d' échapper à ce dilemme.
Mais il est inutile de relever des phrases d' humeur ; que de loin en loin, pour montrer qu' on n' est pas dupe ; s' ils en venaient à réduire en pratique leur théorie barbare, alors nous verrions.
Tu as très-mal cru, si tu as pensé que je l' envoyais pour t' induire à retourner chez le marquis. Si telle eut été ma pensée que tu dusses y aller ; si, par impossible, j' eusse cru

devoir te la communiquer, je te l' aurais dit
nettement et je l' aurais motivée ; mais
non-seulement je pense comme toi sur cela, et je
trouve sans répliques les raisons que tu as
alléguées ; mais j' y en ajouterais mille
autres, et toi aussi, s' il était question de
plaider cette opinion. Cependant je ne me suis
point servi, et ne me servirai plus sur cela
de phrases tranchantes ; 1 parce que la première

p155

lettre où je te disais tout à cet égard,
n' a pas passé, et qu' ainsi il ne te faut plus
parler le même langage ; 2 parce que je dois,
et j' ai assez de confiance à ton amour pour ne
croire pas avoir besoin de grands efforts pour
te maintenir dans des principes que te dictent
également l' honneur et l' amour. Je m' abstiendrai
donc de tout ce qui, dans ma bouche,
pourrait avoir l' air de l' animosité ou de
l' intérêt personnel. Eh ! Quel autre ai-je donc
que le tien ? N' ai-je pas assez prouvé que je
nous regardais comme les deux parties d' un
même tout ? Et que ce qui peut te nuire, ou
même te coûter trop, ne peut jamais me
servir ? Au reste, tout ce que tu me mandes
sur ce sujet est plein de chaleur, d' éloquence,
d' amour et de vertu ; et si jamais on te pousse
sur ce sujet, je te le dis nettement, réponds
ce que tu m' as écrit ; et si l' on persiste,
conclus hardiment que le négociateur a des
principes odieux. Voilà, ma bonne amie, la
profession de foi de ton Gabriel ; et
permets-moi de te dire que tu n' as pas dû la révoquer
en doute.
Tu as très-bien fait de soutenir ton amie.
Voilà de ces occasions où le respect humain
n' est le frein que des mauvais coeurs. N' est-ce
pas une grande horreur qu' on ait choisi les
premiers jours d' une attaque d' apoplexie pour
rechercher les preuves de l' imbécillité d' une
femme de soixante-seize ans, qui, quinze

p156

jours après, est comme devant ? Voilà bien
l' ame infernale des dévots.
Le champ de mes armes est d' azur ; la

barre est d' or ; la *demi-fleur-de-lis* (et non pas fleur-de-lis) est d' argent, aussi-bien que les vases. La devise est *juvat pietas* ; les supports, comme je te l' ai dit. Tâche qu' ils soient pittoresquement arrangés et vêtus. Je n' ai plus d' yeux, sans quoi je t' enverrais un croquis. Les gens de qualité prennent tous une couronne de duc, parce qu' il n' est point de procureur qui ne porte celle de comte ou de marquis. Cette croix de chevalier que tu vois au cachet de mon père, est la plaque de grand commandeur de Vasa.
Je t' ai trop alarmée sur ta fille. J' ai vu depuis que le mauvais bon ange avait su sa maladie aussitôt, y avait envoyé Charles, et y aurait envoyé son médecin, pour peu que cela fût devenu sérieux. Il n' en est pas moins vrai qu' il faudra la sevrer après son inoculation ; mais les mois courent, et nous apporteront quelque chose de nouveau.
Ne doute point, ma tendre amie, que dans toutes les occasions où mes conseils te seront nécessaires, je ne te les donne avec tout le zèle d' un amant, et la naïveté d' un bon frère ; mais il est inutile que je m' appesantisse à te répéter des choses que tu sais aussi bien que moi, et sur lesquelles nous ne pouvons pas avoir deux sentimens et deux principes.

p157

La tolérance du bon ange est très-grande, parce qu' il est notre ami ; mais je ne veux ni ne dois oublier qu' il a une place qui ne peut pas être à l' unisson de son coeur. Voilà pourquoi je néglige quelquefois d' appuyer sur des faits ou des personnes, dont assurément je ne puis que penser et dire la même chose. Toi, ma douce Sophie, toi qui daignes m' appeller ton guide, et que je regarde comme mon témoin et mon juge, ne doute jamais de la franchise de mes moindres actions, de mes moindres discours, sur-tout quand ils ont trait à toi. Tu sais qu' en général je puis me taire, mais non pas me déguiser. J' ai de plus fait serment de penser toujours tout haut avec toi. Ah ! Ce commerce est si doux ; nous n' avons qu' une ame ! Nous sentons, nous sentirons toujours de même, et c' est mon bonheur, et c' est ma gloire. Adieu, ma toute aimante Sophie, qui te vantes de ne pas savoir plaire, et qui, par un charme

irrésistible, subjugues même sans y penser,
et quelquefois malgré toi-même, tout ce qui
te connaît. Adieu, chère amante. Je t' ai déjà
vu donner des sens à la vieillesse, de la
sensibilité à l' indifférence, et de l' activité à la
paresse ; mais ce que je ne verrai jamais, c' est
quelqu' un qui t' aime comme ton époux,
Gabriel.
Je t' envoie quelques pièces fugitives ; je

p158

t' envoie de plus un conte que j' ai imité de
Ferrante Pallavicino, qui a noyé quelques
jolies idées dans un prodigieux amas de
concetti, de platitudes et de grossièretés. Dis-moi
comment tu trouves le mien ?
Au nom de l' amour, soigne ta santé et ce
maudit rhûme. C' est ta poitrine sur-tout que
je te recommande et tes nerfs. Use beaucoup
des gouttes d' Hoffmann et du lait.
Renvoie-moi mon conte, quand tu l' auras
copié.
à Sophie.
Premier décembre 1779.
Monsieur B m' envoie, ma tendre Sophie,
ta lettre dont la briéveté ne me donne
pas une haute idée de ta prétendue santé,
dont tu te loues en vraie fanfaronne ; et il
a la bonté d' y joindre la lettre de ta mère
que tu lui as fait passer. Voici les réflexions
dont il l' accompagne. " je vous envoie la
lettre de Madame De R qui s' explique
assez clairement ; mais, quoi qu' en dise la
charmante et vive Sophie (je suis d' accord
de ces deux épithètes), je crains qu' il n' y
ait quelque dessous de carte. M De Marv
a été chargé et a accepté de veiller sur
l' enfant. Cette époque a même pensé rompre

p159

toute correspondance ; nous sommes venus
à bout de la rétablir ; mais prenons garde
de la troubler. Il me paraît que Madame
De M, pouvant voir M De Marv
à Gien, devait le charger d' arranger ce
déplacement entre *vous et nous* . Cette
confiance le flatterait. Etc. " je suis, quant au

conseil, absolument de l' avis du bon ange.
Ce n' est pas que je voie comme lui un dessous
de carte à une chose aussi simple que le
déplacement de ta fille, dès que ce déplacement
ne coûte pas un sou aux R ; mais il est
plus sage de mener de front tous les intérêts,
de se concilier M De Marv, qui, au fond
n' a point eu de mauvais procédés pour toi ;
qui est, à ce qu' il paraît, le principal noeud
des négociations réelles ou feintes des R,
et qui, du moins, est le point de contact
entre eux et toi. En conséquence, suis à la
lettre le conseil du bon ange. Si tu vois
encore M De Marv à la réception de ceci,
dis-lui, si tu ne le vois pas, écris-lui, que
tu le pries d' accepter la marque de confiance
de se charger du déplacement de ta fille, pour
lequel tu as l' autorisation de ta mère ; mais
que comme M Lenoir est, pour bien
long-tems peut-être, le protecteur unique de cet
enfant, et qu' il a d' ailleurs sur ta
reconnaissance des droits sacrés ; que comme aussi
j' ai tous les titres du monde, secrets à la vérité,
mais non moins saints sur cet enfant, et que

p160

d' ailleurs ce sera moi qui suppléera à
l' excédent nécessaire que ne fourniront pas tes
parens, tu espères qu' il voudra bien se
concilier avec nous, et que tu approuveras
aveuglément ce que nous ferons ; bien entendu
que nous nommerons la maison où on la
placera. Je prie le bon ange d' aviser aux moyens
de la faire inoculer secrètement avant un
déplacement quelconque, parce qu' il lui faut
le teton de sa nourrice. J' attends sa réponse
à cet égard.
Je te dirai peu de choses de la lettre de ta
mère, qui, je l' avoue, me paraît de très-mauvaise
foi sur presque tous les points, et fort
déraisonnable sur tout ce qui n' est pas le
déplacement de ta fille. Je ne sais si elle te croit
aussi instruite que tu l' es ; mais si elle le croit
en effet, il faut qu' elle ait beaucoup de front,
pour oser te dire que ton idée éternelle qu' elle
te trompe, lui paraît extraordinaire. Qu' elle
la fatigue, à la bonne heure ; l' on n' aime
point à être deviné ; mais cette idée n' est point
une idée ; c' est tout simplement une
conviction : car il est de fait qu' elle ne t' a point
encore dit une seule vérité dans ton affaire,

qui ne fût du moins altérée ou mutilée. Ce
n' est point le cas de lui faire *un crime* , pour
t' avoir dit que ta signature ne pouvait
t' engager dans ta position. Mais, outre que cette
assertion renferme évidemment un piége, il
me semble qu' on embarrasserait une femme

p161

aussi pieuse qu' elle, en lui disant : *ma mère,*
il est donc honnête de signer ce qu' on est bien
convenu avec soi-même de ne pas tenir, et
d' appuyer ainsi un mensonge sur la lettre de la
loi. On peut être très-mal-honnête sans
contrevenir à la loi, et même en lui obéissant.
on peut être infâme aux yeux de tous les honnêtes
gens, et n' être point encore répréhensible à
ceux de la loi. Si ce n' est pas de mentir que vous
me proposez, et de promettre ce que je ne
tiendrai point, qu' ai-je besoin de savoir que, dans
ma position, ma signature ne m' oblige point ?
c' est tout au plus une raison de ne rien signer.
je ne sais par quelle magie les consciences
dévotes sont si souples ; mais la mienne qui
n' est rien moins que pétrie de dévotion, ne
sait et ne cherche aucune réponse à ce
raisonnement-là. Je trouve encore qu' il y a beaucoup
de dureté à limiter pour ma fille une somme
si modique sans qu' on puisse la passer *sous*
quelque prétexte que ce soit : de sorte donc que
si cette enfant faisait une grande maladie,
comme elle vient à-peu-près d' en faire une,
il faudrait, si nous étions dans l' impossibilité
de suppléer à l' argent-R, la mettre dans
un hôpital. Madame De R a bien de la
peine à imaginer, ou plutôt elle ne se dira
jamais que ma fille est sa petite-fille.
Peut-être l' embarrasserait-on encore en lui
demandant quelles sont donc les fautes récentes
auxquelles tu donnes pour *prétextes* leurs

p162

menaces ? Je dis récentes, car comme elle écrit
toujours , il est apparemment question de
rechûtes ; et l' on n' a apparemment qu' à
Dijon de bons yeux et des principes sains : car
par-tout ailleurs tu t' es acquis l' estime et
l' intérêt de tous les honnêtes gens, et tu as

conquis jusqu' à mon père, ce qui ne devait pas t' être chose facile. Mais finissons ces épiloguages ; ce n' est pas d' aujourd' hui que mes annotations embarrassent ta mère, et je ne veux nullement vous aigrir l' une contre l' autre. Je voudrais seulement que de tous les êtres, le plus faux, sans en excepter un seul, ne suspectât pas la franchise de la femme la plus remplie de naïveté et de candeur qui ait jamais existé. Je releverai cependant encore une phrase de son autre lettre dont tu ne m' envoies que la substance. *ces traités qui peuvent se faire sans toi,* ne peuvent me regarder ; ce trait serait trop absurde et trop impudent. Je crois que cette expression annonce un plan de ton père, que j' ai deviné il y a long-tems. Il fera, s' il peut, un traité avec Monsieur De M, par lequel il se fera donner à lui ou à quelqu' un de tes frères, ou à Madame De Siffredy la confiscation de ta dot, à la charge par eux de t' en donner la jouissance subordonnée à leur volonté, qui te la donnera ou t' en privera, suivant *la conduite* que tu tiendras. Ceci est si bien d' accord avec la cupidité R et la dévotion-M,

p163

que je ne doute pas que ce ne soit leur projet mignon. Je ne doute pas même qu' il ne réussît fort aisément, si nous n' y mettions nulle opposition ; mais c' est là où je les attends, et ils verront qu' avec leurs airs de hauteur et de crédit, moi, qui n' ai ni crédit ni hauteur, je les mènerai en enfans de bonne maison.
Le bon ange ne veut pas croire, ou du moins fait semblant de ne pas croire que le projet de D P soit concerté avec mon père ; mais en attendant, il se conduit comme s' il le croyait ; car il a suspendu l' envoi de la lettre à ma mère, et je crois qu' il a fait en sage et bon ami. Nous avons attendu long-tems D P à Paris, et le bon ange comptait s' expliquer verbalement avec lui ; enfin nous en avons reçu la lettre que je joins ici, et qui nous montre qu' avec toutes ses gambades, il n' a pas bougé de sa place, ni au sens naturel, ni au sens figuré. M B, dont il se méfie, avec grand tort assurément, ne se fie pas trop à lui, et je crois qu' il a raison. Il le trouve trop prévenu pour L' A D H,

et dit fort bien qu' il n' a pas même à cet égard
la fermeté d' un homme ordinaire. En conséquence
il n' a voulu lui donner aucune explication
par écrit, et lui a dit seulement qu' il
croyait devoir suspendre l' essai de son projet.
Il résuslte delà deux fort bonnes choses ; la
première, que je ne fais point une sottise ; la

p164

seconde que tout en ne la faisant point, D P
ne peut pas se plaindre que j' aie barré le
moins du monde son projet de conciliation.
Et voilà à quoi sert un ami prudent et zélé !
De mon côté, j' ai répondu à la lettre de D P
que tu vois ici, avec une force et une franchise
à laquelle je l' ai déja accoutumé, mais non
pas à ce point. Je lui dis tout net que je ne le
crois point de bonne foi, que je n' attends
rien de mon père, que je ne veux rien de la
Provence ; je lui fais entendre que je
comprends qu' on n' a voulu et qu' on ne veut que
me lier les mains ; j' observe qu' avec toutes ses
belles phrases, nous n' avons pas avancé d' un
iota, au moins par lui ; et je lui demande une
explication nette sur tous ces points. Je n' ai
point gardé la copie de cette lettre que j' ai
écrite dans mon lit, assez incommodé de
néphrésies, ou du moins de ce qui y mène,
et par conséquent ayant présentes à l' esprit
mes souffrances et la barbarie de mon père.
Nous verrons ce qu' il répondra. J' ai prié le
bon ange de lui envoyer tout de même la
lettre destinée à mon père, afin qu' il ne pût
soupçonner aucune collusion entre nous. Il
aurait d' autant plus de tort, que M B, en
bon et sage ami, m' a prié de ne lui rien
demander de relatif à ma mère, parce qu' il
voulait que lui et moi pussions toujours
affirmer que je n' avais rien su de ce qui se
passait à Paris. Il a toute raison. Je suis à peu
près

p165

sûr qu' on n' y travaille pas contre moi :
voilà tout ce qu' il me faut. à ce propos,
M B m' assure que Madame De C et M De
Br ne peuvent entretenir aucune intrigue

avec ma mère.
Je ne sais quelles galanteries tu as tant dites à D P, qu' il te croit si contente de lui. De ton naturel cependant, tu n' es pas plus adulatrice que moi, et nous pensons tous deux que flatter c' est faire un outrage à la vérité, et se rendre coupable d' une lâche et basse trahison. Mais D P est si content de lui-même, qu' il imagine aisément que l' on en est satisfait. Sans doute il faut tenir un milieu entre le flatteur et le misanthrope, comme entre la trop grande confiance et la trop grande méfiance en soi ; mais trop de complaisance, sur-tout quand elle peut paraître intéressée, est plus lâche que trop d' amour-propre n' est ridicule ; et si D P imagine que parce que j' ai ou semble avoir besoin de lui, je lui passerai tout, il a tort. Je serais plus indulgent, et sur-tout moins susceptible, si mon indépendance était bien évidente. Mais je n' aspirerai jamais plus que toi à ce caractère qui n' en est point un, avec lequel, dit-on, on plait à tout le monde. Eh comment ose-t-on se vanter de savoir se métamorphoser ainsi selon que l' intérêt personnel le demande, et de changer d' esprit et de principes dans chaque maison où l' on

entre ? Sérieux avec ceux qui le sont, gai avec les personnes enjouées, mais jamais malheureux avec ceux qui le deviennent, ces prétendus hommes aimables, ne sont très-précisément bons que pour eux ; et Lafontaine n' a point fait de vers plus frappant que celui-ci : *tout flatteur vit aux dépens de celui qui l' écoute* . Cependant le monde n' est rempli que de gens que ce caractère séduit, parce qu' il n' y a point de maladie de l' esprit plus agréable et plus étendue que l' amour de la flatterie ; et dans ces états esclaves et despotiques où une longue domination a entraîné l' esprit de servitude, les hommes en viennent promptement vis-à-vis les uns des autres à cette bassesse qui nous fait mettre même dans les choses les plus simples le faux à la place du vrai. La société civile n' offre plus qu' un commerce de tromperies, où l' on se prodigue mutuellement des louanges sans sentiment, et même contre sa propre conscience. Savoir vivre dans de tels pays, c' est savoir

flatter, c' est savoir feindre, déguiser, contrefaire ses affections ; et les pères et les mères, et les éducateurs, et les amis conseillent ce trafic indigne, comme la base de tout succès ! ... ô mon amie ! Quand serons-nous à tous deux notre univers ? ... ce serait un bel ouvrage a faire que le recueil des maux qu' à faits aux nations la flatterie, et aussi des services qu' ont rendus les favoris à leurs maîtres !

p167

Et les imbécilles en sont toujours la dupe. Un des plus magnifiques morceaux, et peut-être le plus beau qu' ait écrit Thomas, c' est celui qui termine son admirable éloge de Marc-Aurèle. " mais toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle ! ... etc. " dieu que ce mouvement est beau ! *écoute, quand Néron eut empoisonné son frère, etc.* mais où sont les rois qui lisent ?

p168

Tu as eu tort de gronder si vertement Mademoiselle D. D' abord, je l' avais prévenue que j' étais dans l' erreur, et que ton enfant avait eu les secours nécessaires. Ensuite, il faut toujours mettre de la modération dans les demandes ou les reproches que l' on fait aux gens qui ne sont point obligés de faire ce dont on les charge. Tu me fais rire avec tes terreurs sur les rêveries de ta fille. Si tu avais autant étudié les enfans que moi, tu saurais qu' ils méditent et observent infiniment plus que ne croit le vulgaire. Mon pauvre fils, à six mois, avait des combinaisons tout-à-fait extraordinaires, et qui supposaient beaucoup de replis sur soi-même. Laisse donc ta fille rêver, sauter, courir ; à cet âge, on ne fait que ce que l' instinct nous ordonne, et l' instinct est un guide qui ne trompe point. Je suis tout-à-fait étonné que mon père ne t' ai point écrit, parce qu' il est dans sa nature d' écrivailler éternellement. Apparemment que ta lettre l' aura embarrassé, et que ne pouvant pas te donner tort, et ne voulant pas te donner raison, il a pris, comme le plus court, le parti du silence.

Je suppose que M De Marv abîmé dans
les trois fois célèbres cérémonies de sa
réception, se sera arriéré, et que voulant
profiter du reste des jours doux pour voir
celles de ses terres qui sont auprès de Gien
ou d' Orléans, il te verra au retour. Il y a à

p169

parier qu' il n' a rien de pressé à te dire : au
moins sa marche le fait présumer. Mais je
le crois un peu de cette espèce d' hommes
plus communs qu' on ne croit, qui n' imaginent
pas que la mort puisse jamais les atteindre.
J' en ai un de cette sorte ici ; c' est le R :
il se ruine, ou plutôt il est ruiné. Eh bien
il n' y a point de jour où il ne fasse de
nouveaux projets de dépense, de plantations, de
bâtimens, de réparations ; etc., et où il ne les
commence ; le tout dans un sol qui n' est point
à lui, qui ne dépend que de sa place, qui
n' en dépend pas même, et dont on lui a déjà
ôté la plus grande partie. Il est évident qu' il
croit conserver sa place éternellement,
c' est-à-dire, vivre éternellement ; autrement, tout
fou, qu' il est, ayant déjà vendu tout le bien
de ses enfans ; et n' ayant précisément que du
viager, emprunterait-il encore pour faire des
réparations viagères ! Eh bien ! Cet homme
a soixante ans, est apoplectique ; et de plus,
je le défie, actuellement qu' il n' a plus de
ressources pour boucher les brêches qu' il
fait journellement, de garder sa place trois
ans au train qu' il y va. Revenons au Marv. Je
prie mon bon ange de te faire passer ceci
tout de suite, afin que tu sois avisée à tems
de lui parler au sujet du changement de ma
fille.
Je te remercie tendrement de la peine que
tu t' es donnée d' expliquer mon affaire à ton
graveur. Presse-le un peu.

p170

Oui, chère amie, la confiance mutuelle
est le seul garant de ta constance ; car on
change volontiers de situation quand on y
est mal, et je ne connais rien de si pénible
que la méfiance de ce qu' on aime. Chère

Sophie ! C' est en cela comme dans tout le reste que tu n' as rien laissé à desirer à ton amant ; aussi, sa vie ne lui est-elle pas plus indissolublement unie que son amour. Mais conserve-toi pour cet amour ; tant que ta poitrine ne sera pas tranquille, je ne le serai point. Ne vas pas, pour m' en imposer, te tuer à m' écrire de longues lettres ; M B, qui est toute attention et toute bonté, a celle de nous faire passer plus souvent des lettres depuis qu' elles sont plus courtes ; cela me dédommage un peu ; ainsi, ne consulte pour finir ou continuer une lettre, que ta situation dans le moment où tu écris. Ne te tue pas non plus à renvoyer tout de suite les miennes, quand elles sont un peu longues ; copier fatigue plus que composer, et il ne faut ne s' adonner à cette occupation pénible qu' à fur et à mesure.
J' ai reçu tes deux charmantes gances que je m' attendais à trouver toutes grises, tant tu les dis vieilles. Ah ! Ma Sophie ! L' amour et le bonheur nous rajeuniront.
Je ne serais point étonné, mon amie si chère, que l' incommodité que tu as depuis quelque tems, et qui peut venir de bien des

causes, t' eût donné la plupart des symptômes que tu as ressentis et que tu ressens peut-être encore, sans vouloir me le dire. Les fleurs-blanches sont souvent accompagnées de pâleur, quelquefois de bouffissure, sur-tout aux paupières, de dégoût, d' abattement de forces, etc. Cependant les fleurs-blanches sont rarement dangereuses par elles-mêmes. Il faudrait être habile pour en démêler la vraie cause, et j' ai peur que tu n' aies point d' habiles gens là où tu es. Ordinairement les purgatifs hydragogues, (que l' on prend en bols, ce qui ne te déplaira pas,) les eaux minérales ferrugineuses, les diurétiques, les sudorifiques, associés sagement avec les toniques, et sur-tout des martiaux, sont les meilleurs spécifiques. Lis ceci à J et conduis-toi en conséquence ; mais, mets-toi bien dans la tête, quoi que l' on puisse te dire, que quand les fleurs-blanches sont invétérées, et éludent l' effet des remèdes, il ne reste à tenter que les mercuriels qui ont presque toujours un succès infaillible. C' est une

enfance que d' y répugner ; c' est une erreur que de les craindre, quand ils sont bien et doucement administrés. Ainsi, c' est toujours là que j' en reviendrai en dernière analyse ; mais songe que l' usage de ces différens médicamens, pour opérer avantageusement, demande a être secondé par le régime, par la dissipation de l' esprit, et sur-tout par

p172

l' exercice. Je sais que dans les sujets robustes, et dont le genre nerveux est fort irritable, on prend souvent une route différente de celle que je viens de tracer ; que les adoucissans, les humectans, les antispasmodiques, les tisannes émultionnées, etc., sont les remèdes que l' on emploie alors. Mais comme je connais ton tempérament mieux que tout autre ; comme je sais que tes forces et tes desirs vénériens sont fort loin d' être excessifs ; comme je vois que cette incommodité a résisté à tous les remèdes que l' on vient de te faire, vomitifs, saignées, purgatifs ; que dans cette dernière méthode il faudrait recommencer, je n' en suis nullement d' avis. Consulte-toi sur tout cela avec J, qui a fort bien, quoique un peu brusquement, mené ta maladie. Souviens-toi aussi de ne jamais employer sous quelque prétexte que ce soit les astringens. On ne doit jamais arrêter brusquement aucun écoulement du corps. C' est enfermer, comme on dit vulgairement, le loup dans la bergerie, d' où s' en suivent les dépôts funestes.
Adieu, mon tout chéri ; adieu, mon amante et mon bien. Chasse de ton esprit toutes les inquiétudes vives ; elles sont vraiment déplacées ; tout va lentement, mais tout va, et tu peux enfin compter sur ton tendre époux.
Gabriel.

p173

Je te conterai, la première fois, une action admirable et toute recente que je ne sais que de tout à l' heure, et qui te prouvera que la vertu n' est pas chassée de dessus la terre, et

qu' on peut gagner des procès contre la lettre de nos folles et barbares lois.
M B va t' envoyer des contes ; j' en ai neuf de faits. Renvoie-les aussitôt que tu les auras lus ; je te les ferai copier, et peut-être mieux.
à M Lenoir.
Je commence, monsieur, par les remercîmens que je vous dois, et, pour beaucoup dire en un mot, je vais vous répéter ce que je profère chaque jour en pensant à vous : *je ne pourrai jamais m' acquitter ; mais au moins je ne cesserai de publier que je suis dans l' impossibilité de m' acquitter envers vous.*
maintenant permettez que je vous demande une grace absolument nécessaire à la tranquillité de ma conscience et de mon coeur. J' apprends aujourd' hui que mon amie, ma divine amie travaille pour subvenir aux besoins de sa fille... la plume m' échappe des mains ; je frémis d' indignation, et je pleure d' amour et de douleur. Monsieur, je n' aurai jamais un moment de calme, si vous ne daignez permettre que je paye une dette

aussi sacrée que l' entretien de ma fille, au moins autant que je le puis. Sophie, qui m' assure gaiement qu' elle a assez, et qui se passe encore des fantaisies pour moi, ma Sophie ne souffrirait pas que je donnasse tous les malheureux deux cents écus auxquels je suis réduit, et je ne le pourrais point, puisqu' au moins me faut-il des souliers. Mais je puis, je dois, je veux donner cent écus, et vous conjure à genoux de le permettre. Mais il faut que vous souffriez aussi qu' ils restent à la police ; car pour mille et mille raisons qu' il serait trop long de vous déduire, on ne peut prendre aucun arrangement pécuniaire avec M De Rougemont. Dans un tems où j' étais bien loin de croire mon amie si gênée, et où je ne me doutais pas qu' on eût l' indignité de la réduire à six francs par mois, je le priai de faire acheter un fourreau de satin rose pour ma fille, et de remettre à la police vingt-quatre livres pour sa nourrice ; il y a six mois de cela, et je n' ai encore pu l' obtenir. Je vous supplie donc de trouver bon que M Boucher, à qui j' écris sur ce sujet, pour lui demander avec instance, au nom

de l' humanité, de se charger de cet ennuyeux
détail, je vous supplie de permettre, dis-je,
qu' il soit l' administrateur de ces cent écus ;
et la bonté de son coeur, qui le rend digne
d' être l' organe du vôtre, ne me laisse pas
craindre un refus de sa part. Accordez-moi

p175

cette grace, monsieur, et faites-moi celle
de m' informer *incognito* , ou du moins sans
en révéler les motifs, que vous me l' accordez.
Eh quoi ! J' ai de l' argent, et je souffrirai que
la mère de mon enfant, que l' amante
passionnée à qui j' ai coûté sa réputation, sa
liberté, sa fortune, en gagnât ! ... ô monsieur,
monsieur ! Mon ame se brise en y pensant, et,
si je suis assez fort pour lutter contre
l' infortune, je ne le suis pas, je ne le serai
jamais assez pour supporter les remords.
J' ai l' honneur d' être, avec le plus tendre
respect, monsieur, votre très-humble et
très-obéissant serviteur,
Mirabeau fils.
14 décembre 1779.
à Sophie.
13 décembre 1779.
Mon tendre amour, c' est toi-même que
je te citerai pour évaluer la scène de
Marv. Plus il est évident qu' elle était
méditée, et moins elle doit t' inquiéter.
D' abord, je n' ai jamais cru à ce personnage
ni l' humeur, ni les talens nécessaires à la
négociation dont on feignait de le
charger. Secondement, je n' ai jamais cru à cette
négociation, qui, s' il faut parler nettement,

p176

n' a pu être qu' une amusette pour toi.
Madame De R n' est pas folle : il n' est pas
possible qu' elle ait espéré que l' inflexible
M De Mon revint sur ses atroces démarches ; pas
plus possible qu' elle t' ait soupçonnée capable
de recevoir *ta grace* à tout prix. Mais pourquoi
donc tant de finasseries et de détours ? Tu
ne te plains point de ta situation ; on n' a nul
besoin de pourvoir te dire : *vous ne l' avez
pas voulu ;* et de quel front te le dirait-on ?

à quoi t' obstines-tu ? à ne vouloir signer qu' un accommodement, dont l' anéantissement de la procédure soit la base. Tout autre parti est lâche et insensé. D' ailleurs, et pour la millième fois, qu' ils montrent donc les pouvoirs de M De Mon, pour finir la procédure subsistante ! Et quelle raison donnent-ils de cette clause bisarre ? Et quelle sûreté, si on en tombe d' accord ? Encore une fois, ils ne disent pas un mot de tout cela, et cela leur serait impossible. Madame De R n' a jamais pensé à traiter avec les Valdh, que quand ils seront, par la mort de M De Mon très-tranquilles sur ses dispositions testamentaires. Madame De R sait aussi bien que nous, que l' on ne traitera jamais avec M De Mon sans le consentement et l' intervention des Valdh. Est-ce ta fille qui sert de prétexte à cette condition exclusive de l' existence de la procédure, tenue en réserve pour t' écraser ? Cela est tout-à-fait absurde. Cette procédure-là

ne peut rien contre ta fille, conçue avant l' arrêt ; elle n' y peut rien, dis-je, de l' aveu de tous les gens de loi. Mais, quand elle y pourrait, tu ne refuses point de te prêter, autant qu' il est en toi, à lever les craintes des Valdh, et il y a des mesures plus efficaces à prendre qu' une procédure par coutumace, dont nous nous ferons relever en jouant, sur-tout après la mort de l' intéressé, si l' on nous laisse faire. En un mot, je me bats ici contre des monstres chimériques. Ils ne croient pas un mot de ce qu' ils te disent ; voilà ce qui m' est évident. M De Marv a eu tort dans le fond et dans la forme. C' est une dureté très-gratuite, que de harceler de persécutions et de propos une femme déja trop malheureuse, et qui a fait preuve d' une inflexible fermeté. Mais encore une fois, c' était convention faite avec ta mère, pur jeu d' esprit, leçon de perroquet, dont il n' a pas voulu perdre la façon ; il a cru peut-être que ses dignités nouvelles t' en imposeraient. Pauvre homme ! Qui ne sait pas que de certaines ames ne connaissent qu' une peur, c' est celle de se manquer ; et qu' un devoir, c' est celui de se respecter. Je m' attends, mon amie, qu' il t' aura revue, et sur-tout qu' il aura plâtré

toute cette incartade. Laisse-lui croire que
tu n' en as pas la plus petite rancune, et en
effet n' en aie point. Conserve-toi politiquement

p178

avec lui, afin d' élaguer une infinité de
petites chicanes de détail, qui ne sont rien,
mais qui rendent la vie dure ; et d' ailleurs
reste dans ton plan. Ce n' est pas, je te le
répète, qu' il ne me soit parfaitement inutile ;
mais c' est que tu te le dois à toi-même, et
je défie un honnête homme de parler autrement.
Comme au fond tu ne l' as prié de rien,
ta mère seule lui doit de la reconnaissance,
s' il est vrai qu' il *ait pris des peines* , et je
crois que nous en attendrons le résultat ; mais,
comme il ne tient qu' à ta mère de lui laisser
de l' autorité sur ma fille, et même une sorte
d' inspection sur toi, tu dois le ménager,
d' autant que dans le fait il n' a point mis de
méchanceté à ceci, mais de la faiblesse pour
ta mère et de la plate bétise pour toi. Il se
trompe fort en te disant que tu n' es point
dans le cas de *faire des conditions* . Tu n' es
point dans le cas de faire la loi : mais *des
conditions* ! Tout le monde a le droit d' en
faire dans toutes les situations. De plus,
puisque les Valdh ont tant de peur de ta
fille, et que c' est de toi qu' ils attendent des
sûretés contre elle, il est fou de dire que tu
n' as point de conditions à faire. Tu as bien
fait de promettre de passer sur tout (excepté
le retour,) moi libre ; et il est bon que
Madame De R sache cela. Mais encore une
fois, ils ne feront rien, et n' ont jamais
projeté de rien faire, au moins pour le moment.

p179

Il me dit à moi, qu' il avait dans sa
poche une lettre de M Daudeux. Il te dit à
toi, qu' il ne lui a point encore écrit...
crois-moi, nous n' avons point assez d' esprit pour
traiter avec tous ces gens-là.
Tu sais que j' ai des gens d' esprit après moi
aussi, et je t' envoie une nouvelle pièce
d' éloquence du ministre plénipotentiaire D P
qui, après s' être fait attendre tous les jours,

depuis mercredi, m' a écrit aujourd' hui la
lettre ci-jointe. J' y ai répondu avec force et
précision. J' ai relevé ses mensonges,
démontré la fausseté de ses raisonnemens,
l' injustice ou la mauvaise-foi de ses reproches, et
sur-tout quelques épithètes, qui m' ont paru
aussi un peu trop libres. Tu vois que le
résultat de ces lettres est toujours, que lui
D P est le plus utile et le plus chaud des amis,
et moi le plus ingrat. à sa commodité. C' est
un homme singulier, et qui l' est d' autant plus,
qu' avec fort peu de caractère, il a la
prétention d' en avoir infiniment. Tu verras par sa
lettre, que ma mère remue, et qu' elle me
traite dans ses défenses, en fils chéri. D P
est fâché de cela, et je ne m' en étonne pas ;
mais moi, j' en suis fort aise, et d' autant plus
que je les puis mettre au défi de prouver
que je l' aie captée le moins du monde. D P
ne croit pas cela, et me fait l' honneur
de me le dire, quoique je l' eusse assuré
formellement du contraire. Je relève un peu

vertement ce démenti. Je ne sais pourquoi
tu es fâchée que j' aie envoyé à D P ma lettre
à ma mère. Il fallait bien qu' il la renvoyât
à M B ; ainsi, comment en pouvait-il
abuser ? S' il l' eût montré à mon père, (et il
n' est pas au bois des fossés), quel mal
pouvait-elle me faire ? Tu as pris l' allarme
mal-à-propos. Ne crois pas non plus que j' aie
perdu huit mois avec lui. Mes vrais amis, le bon
ange et M Lenoir n' ont point oublié pendant
ce tems-là mes intérêts, et je me suis lavé de
tout soupçon d' obstination et de pervicacité.
J' ai montré que je savais avouer mes torts,
me prêter noblement aux circonstances, et
travailler assidûment à ôter tous les
prétextes à mes ennemis ; cela n' est pas rien. Ma
mère réussira ou ne réussira pas : si elle
réussit, je réunirai probablement les avantages
de la guerre et de la paix ; si elle ne réussit
pas, je n' aurai point couru les dangers de la
guerre. C' est mon sage et bon ange qui est
parvenu à me mettre dans cette favorable
situation ; je lui en dois une reconnaissance
éternelle, et mon coeur ne s' en rassasiera pas.
Tu verras que D P est plus que jamais
content de toi. Je te félicite de cette
conquête ; mais je parierais ma vie qu' il ne sera

jamais mon rival heureux.
Je te supplie, ma bonne et charmante amie,
de bien calmer ton imagination sulphureuse,
sur toutes les rêveries-Marv et Ruff tout

p181

cela ne vaut pas la peine de s' en fâcher,
et les personnes aussi sensibles que toi ne se
fâchent point sans se faire du mal. Rends à
ta mère un compte pur et simple de ce qui
s' est passé, et vois-la venir. Ménage tes
expressions ; couvre de fleurs la rigidité de tes
résolutions. Peu importe la forme douce et
docile que l' on donne à ses volontés, pourvu
qu' on ne se relâche en rien. J' ai vu des têtes
légères comme des girouettes, employer des
paroles de fer. C' est une duperie ; on perd le
mérite de sa facilité, et l' on n' en fait pas moins
ce que les autres veulent. Tu es l' antipode de
ces gens-là, ô ma Sophie ! Car rien de si doux
et de si ferme que toi. Je sais bien que l' on
s' impatiente à la fin ; mais il ne faut pas
prendre la plume dans ces momens-là. Il faut
faire comme le cardinal de Retz. Il était ici :
l' exempt qui le gardait voyait-il qu' il
voulait travailler ? Il le forçait à se promener.
mon dieu ! Que vous me faites plaisir !
répondait l' éminence rusée ; *l' étude me brûle le
sang.* oui ! Disait l' autre : eh bien, il fait
trop de serein. *ah ! Vous avez raison,*
reprenait le cardinal ; *le tems est affreux.*
ainsi il se moquait de ceux qui voulaient le faire
mourir de chagrin, et l' on ne gagnait pas un iota
avec lui, malgré toute cette urbanité. à ce
propos, je te dirai qu' une des grosses injures
que mon père me disait dans ma jeunesse, *c' est
que j' étais ou serais un cardinal de Retz* . Certes

p182

il me faisait trop d' honneur ; car c' était un
grand et au fond un honnête homme.
Tu veux que je te raconte l' histoire
singulière que je t' ai promise. Je le ferai, et
même avec détail ; car cette cause vraiment
nationale, et touchante par la vertu d' un des
auteurs, m' a fait un vrai plaisir ; et, comme
nous sentons de même (quoique D P me

répète avec affectation que tu vaux mieux que moi, ce qui est bien vrai, mais n' empêche pas que tu ne m' aimerais pas tant, s' il n' y avait du rapport entre nos ames), elle t' en fera aussi.
Samuel Lichigaraï, né d' une famille d' Ortez en Béarn, avait été conduit en Angleterre par quelques événemens de sa jeunesse. Il y avait établi une maison de commerce, et s' y était marié ; mais il était toujours français dans le coeur, et faisait élever en France ses enfans. Deux de ses fils étaient venus dans cet objet chez l' un de ses frères, l' un des négocians les plus distingués de la ville de Bayonne. Ce frère meurt, et laisse sa fortune à l' un de ses neveux, qui s' en met en possession, sans que personne s' avise de la lui contester. Le neveu meurt lui-même quelque tems après, et laisse sa succession par testament à son frère, qui était retourné en Angleterre. Samuel Lichigaraï (c' est le nom du frère), revient en France, pour recueillir les biens auxquels il succède, et pour se fixer

à jamais dans sa patrie. Alors des collatéraux, à un degré très-éloigné, l' attaquent devant un tribunal de Bayonne, et entreprennent de prouver qu' il est par nos lois incapable d' hériter de la fortune de son frère ; et voici à-peu-près comme ils soutiennent cette prétention odieuse, à Bayonne, et au parlement de Bordeaux où l' affaire a été portée par évocation. Ils lui disent : " 1 votre père s' était établi et marié en Angleterre. Il y est mort : il avait donc renoncé à la France, sa patrie naturelle ; il a donc vécu, et il est donc mort anglais. Vous êtes anglais comme lui, puisque vous êtes son fils. Vous êtes donc un étranger, un *aubain* . Nos lois ne permettent pas aux *aubains* de recueillir des successions en France. épargnez-vous la peine d' invoquer en votre faveur la loi naturelle et les dernières volontés de votre frère. Ce n' est pas la loi naturelle, c' est la loi civile qui doit prononcer entre nous ; et des morceaux de philosophie et d' éloquence n' auront pas sans doute plus d' autorité auprès de nos juges, que la législation dont ils sont les organes. 2 quand vous pourriez prouver que votre père n' était pas

devenu anglais, en se mariant, en vivant et
en mourant à Londres, vous auriez tort
encore de prétendre à l' hérédité de votre
frère. Votre père était au moins un
français réfugié en pays étranger. Or, vous connaissez

p184

nos lois contre ceux qui ont fui
leur patrie : elles les condamnent aux
galères. Votre père a donc été mort civilement
pour la France, du moment qu' il l' a quittée ;
il n' a donc pu vous transmettre une
existence et une patrie, qu' il avait perdues
lui-même. Quel que soit aujourd' hui votre pays,
et à supposer même que vous n' apparteniez
à aucune nation étrangère, il est donc au
moins démontré que vous n' êtes pas
français. Vous parlerez encore contre la rigueur
de ces lois, et vous voudrez nous rendre
odieux, nous qui les réclamons. Mais
lorsque le législateur a cru qu' il était de sa
sagesse de dicter une loi, il est du devoir du
citoyen de se croire obligé à la faire exécuter,
toutes les fois que l' occasion s' en présente ;
et nous n' avons pas la prétention
d' être plus désintéressés et plus sages que le
législateur. "
Samuel Lichigaraï a répondu : " 1 si je
suis fils d' un anglais et anglais moi-même,
je puis, même à ce titre, recueillir toute la
succession *mobiliaire* de mon frère. Les
tems ne sont plus où les nations se faisaient
encore la guerre par leurs lois, lorsqu' elles
déposaient leurs glaives et leurs foudres.
Tous les peuples conviennent aujourd' hui
qu' on n' est pas dispensé d' être juste envers
un homme, parce que cet homme aura reçu
la vie sur une terre séparée de la nôtre par

p185

un fleuve, par un bras de mer ou par une
montagne. Ces sentimens si naturels ont
pénétré enfin dans les traités même des
nations rivales. Il a été décidé par le traité
d' Utrecht, que tout anglais pourrait
recueillir les successions *mobiliaires* en
France, et tout français en Angleterre. Il est

fâcheux pour vous que vous ne soyiez pas
nés dans ces temps où quelques-unes de nos
lois étaient aussi injustes et aussi barbares
que vous-mêmes ; mais tous les bons
citoyens auraient trop à gémir, si vous aviez
pu consacrer votre iniquité par une erreur
de nos lois. 2 vous dites que mon père
était devenu anglais, et par conséquent
étranger à la France, sa patrie naturelle ;
et la preuve que vous en donnez, c' est qu' il
a vécu et qu' il est mort en Angleterre. Cette
preuve ne suffit pas. Vous confondez *le*
domicile avec *la cité* . On forme un domicile
par-tout où l' on se transporte avec le
dessein d' y établir sa demeure. Il faut
d' autres solemnités pour acquérir une nouvelle
patrie, une *cité* nouvelle. Il faut, ou que le
peuple chez lequel on se transporte vous
adopte pour un de ses enfans, et c' est ce
qui se fait par des lettres de naturalisation,
ou qu' il vous élève à quelqu' une de ces
dignités, de ces fonctions publiques dont
la patrie ne peut décorer que des citoyens.
Sans l' un de ces moyens, on ne peut se

faire une *cité* nouvelle, et l' on conserve
toujours l' ancienne, à moins qu' on n' y ait
renoncé par une abdication expresse et
formelle ; et il est possible, par exemple,
d' avoir son *domicile* en Angleterre, et sa
cité en France. Mon père a toujours conservé
tant d' amour pour sa patrie naturelle, qu' il
a passé presque toute sa vie chez un peuple
libre où il faisait fortune, sans jamais
avoir eu l' idée de s' y faire naturaliser. Au
milieu de l' Angleterre, il a vécu français,
et il est descendu français dans le tombeau.
3 vous prétendez que tout français qui
va s' établir en pays étranger, sans la
permission du roi, est dépouillé du nom
français par une ordonnance du mois d' août
1669, et que ni lui, ni ses enfans ne
peuvent plus se faire réhabiliter en France.
Il est vrai, cette loi existe. Elle précéda
l' édit de 1685, qui a révoqué l' édit de
Nantes ; elle annonça des résolutions désastreuses
pour les dernières années de Louis Xiv ; elle
fut le premier signal des
dragonnades. Vous triomphez sans doute, en
secret, de m' avoir mis dans une situation

où il peut être plus dangereux que difficile
de se défendre. Vous vous trompez encore ;
il ne m' est pas impossible de concilier ma
défense avec le respect dû à une loi non
révoquée. D' abord, l' ordonnance de 1669
ne dépouille du nom français, que ceux qui

p187

se sont établis *sans retour* en pays étranger,
et qui y ont acquis des *immeubles* . Or, mon
père n' est ni dans l' un ni dans l' autre de ces
cas. Secondement, cette ordonnance n' eut
que les protestans en vue ; elle eut pour
objet d' en empêcher les émigrations, qui,
à cette époque, commençaient à enlever à
la France un quart de sa population. Pour
que cette loi condamnât mon père et sa
postérité, il faudrait donc que mon père
eût été protestant : où en avez-vous donc
preuve ? Moi, je vous déclare qu' il ne
l' était point, que je ne le suis point. Est-ce
votre assertion ou la mienne, qui peut le
mieux constater la foi de mon père ? Mon
père, dites-vous, a été condamné par nos
lois à une peine qui ôte l' existence civile ?
Quel tribunal l' a jugé ? Quel tribunal l' a
condamné ? Quel tribunal au monde a entendu
une accusation contre mon père,
avant que vous ayiez osé élever la voix
contre sa mémoire, pour avoir le droit de
dépouiller ses enfans ? Certes, il serait trop
affreux qu' une accusation fût à-la-fois la
preuve du délit, et la prononciation de la
peine. Cette forme de procédure est
inconnue en France. Une fois l' avocat-général
Lizet la proposa dans le procès de
Charles De Bourbon ; mais on sait de quelles
couleurs le vénérable M De Thou a peint
le génie et le caractère de l' avocat-général

p188

Lizet. Je suis donc né d' un français ;
je le suis moi-même : j' en donne en ce moment
une preuve à laquelle les ames sensibles
croiront sans peine ; pour vivre et
mourir en France, je renonce à jamais aux
lieux où mon père a déposé ses cendres. "

telles sont les réponses de M Samuel Lichigaraï mais voici ce qui est parfaitement beau, et ce qu' on n' a guère vu dans les discussions du palais. Lorsque ce n' est pas la mauvaise foi ou l' erreur qui y demande des choses injustes, c' est au moins la justice qui exige avec rigueur tout ce qu' elle a droit d' obtenir. Ici c' est un homme qui combat des principes qui peuvent lui donner une grande fortune, et ne montre ses droits que pour déclarer combien il serait malheureux de les voir consacrés par la justice. L' homme qui a donné cet exemple, peut-être unique dans les annales du barreau, est M Petri Lichigaraï, avocat de Bayonne, parent du testateur du côté de la branche aînée, à laquelle les lois du pays donnent exclusivement la préférence, même à des degrés plus éloignés. Il est intervenu dans le procès, pour dire aux collatéraux qui voulaient envahir la succession : " ce que les lois permettent n' est pas toujours honnête ; chargées seulement de punir le crime, elles sont forcées de tolérer les passions viles qui y conduisent, et l' on peut être un très-malhonnête homme avant

qu' elles aient le droit de nous punir. La conscience a des principes antérieurs à ceux de la législation, et le citoyen n' est pas moins coupable, lorsqu' il abuse de l' erreur des lois, pour commettre impunément une injustice. Si nos lois, comme vous le prétendez, dépouillaient un frère du bien de son frère, pour le donner à des parens très-éloignés, je croirais me déshonorer en réclamant la fortune qu' elles m' offriraient ; et quoi que vous en disiez, nos magistrats jetteraient un regard d' estime et de bonté sur le citoyen qui une fois aurait été plus juste que le législateur. Mais je crois, mais il est démontré que l' injustice est dans votre coeur, et non pas dans nos lois. Quoi qu' il en soit, quand même ce que vous dites de notre législation serait vrai, en la réclamant vous vous seriez chargés ici d' un opprobre inutile. Si Samuel Lichigaraï ne peut pas hériter des biens de son frère, ce n' est pas à vous, c' est à moi que ces biens appartiennent ; et moi, qui frémis de l' en voir dépouillé, moi, qui joins ma voix à

la sienne, pour détourner cette injustice, je les demande ces biens, uniquement pour ne pas les voir passer dans vos mains, uniquement pour vous enlever le fruit de votre crime. Vous n' entreprendrez pas même de contester la supériorité de mon droit. Son parent, comme vous tous, je suis le seul

p190

qui le soit du côté de la branche aînée ; et cette branche, dans notre coutume, donne l' exclusion à toutes les autres. S' il faut donc que dans un siècle de lumière l' injustice se commette encore au nom des lois, les citoyens et les magistrats auront moins à gémir de la voir commise en faveur d' un homme qui a combattu de toutes ses forces ces mêmes lois qui devaient l' enrichir. " tu ne devinerais pas comment on a réfuté ce plaidoyer d' une espèce si nouvelle. On a dit que M Petri Lichigaraï ne demandait la succession, que pour la donner à Samuel Lichigaraï, et tromper ainsi les lois pour lesquelles il montrait si peu de respect. Heureux l' homme qu' on ne peut inculper qu' en l' accusant de la plus sublime vertu ! L' arrêt du parlement de Bordeaux a déclaré Samuel Lichigaraï habile à succéder aux biens de son frère, à la charge par lui de n' avoir d' autre patrie que la France. Certes, les lois étaient plus formelles contre Lichigaraï que contre toi, qu' il faut prouver être coupable de ce dont on t' accuse.
Je crois que le bon ange va tout de bon faire imprimer mes *contes* , qu' il croit en valoir la peine. Il est bien bon ! Toujours en tirerons-nous quelques sous. J' en ai déjà fait douze. Il t' envoie ceux que tu n' as pas lus ; mais renvoie-les tout de suite, car mon copiste attend. Je savais bien que tu reconnaîtrais

p191

les paroles d' Euphrosie. Ah ! Ma Sophie, comment l' amour et la volupté ne les auraient-ils pas à jamais gravés dans ma tête, ces mots si touchans ! C' est aujourd' hui, aujourd' hui 13 décembre que tu les prononças.

Comme mon coeur palpite à ce souvenir !
Chère bonne, ne néglige point cette incommodité
qui s' aggrave avec l' âge, et peut avoir
dans la suite des inconveniens désagréables
et même funestes. Si tu ne répugnes point
aux mercuriels, ne laisse pas Isabeau
tâtonner long-tems les autres remèdes, s' ils sont
sans effet ; mais vas doucement. En tout,
ménage ta mauvaise poitrine et la petite santé.
Hélas ! Elle était si belle, si vigoureuse
autrefois ! Le chagrin, aux mains bien plus
destructives que le tems, a fané cette belle fleur.
Ah ! Sophie ! L' amour, le bonheur lui
rendront tout son coloris, toute sa fraîcheur ;
et c' est dans les bras de Gabriel que tu
braveras la douleur et les années, et les rides et les
regrets. Adieu, mon amante.
Gabriel.
Chère, chère fanfan ! J' ai souffert en effet
de mes coliques ; mes urines ont été
détestables : je suis mieux, et l' intéret que
m' ont témoignez M Lenoir et mon ami B m' a
presque fait m' applaudir de mes souffrances ; je
me suis mis à-peu-près au régime que tu m' as
prescrit.

p192

Voici des vers tout nouveaux, qui ne sont
pas de moi, je t' assure. Je puis chanter les
tourterelles, mais non les papillons :
papillon, que ton sort est doux !
Tu voltiges de belle en belle ; ... etc.

p193

à Sophie.
26 décembre 1779.
Le bon ange m' a fait passer avant-hier ta
lettre, ô ma bien aimée ! Avec une de mon
oncle qui exigeait une longue réponse ; de
plus j' étais vraiment malade et souffrant, et
je me suis dit : ma Sophie me saura plus de
gré de me reposer un jour que d' aggraver mes
maux, en me forçant de travail. Ce n' est donc
qu' aujourd' hui que je me mets à te répondre,
aujourd' hui que je suis mieux, sans cependant
dire bien, car mes reins, mes urines et
l' insomnie ne cessent de me tourmenter. Pour

m' achever, mes affaires sont plus obscures et vont plus lentement que jamais. Aucune de mes espérances ne sont détruites, mais presque

p194

toutes se reculent à mesure que ma santé exigerait davantage qu' elles se hâtassent. La lettre de mon oncle, dont en général le ton de discussion est un bon symptôme, m' annonce d' ailleurs assez clairement que mon père ne veut pas entendre parler de mon exil à Mirabeau. D' abord ce n' est que le 4 décembre qu' il répond à ma lettre du 6 novembre. Il a eu le tems de consulter. Ensuite, après ses morales ordinaires, il me dit *que je reconnais, mais trop tard, que j' ai mal fait d' oublier les conseils d' un père, et, s' il ose se citer, d' un oncle, qui, ni l' un ni l' autre ne m' ont donné aucun sujet de plainte, et dont les intérêts naturels étaient les miens, pour suivre les impulsions qui m' étaient données par des personnes dont mon orgueil seul pouvait me faire méconnaître les vues* . Il conclut que j' ai ôté à mon père, comme à lui, tout moyen de me secourir. Il parle des deux familles que j' ai outragées, c' est-à-dire de la mienne, et *de celle d' une jeune femme, triste victime de mes emportemens, et qu' il m' a plu aussi de diffamer* . Il passe au *crime* que le roi fait serment à son sacre de ne pas pardonner ; *des dépenses énormes qui empêcheront toujours mes parties de se désister,* d' autant qu' il reste une preuve existante *en la personne du fruit de mes criminelles amours* . Cette phrase, qui m' a fait rire, m' a rappelé celle-ci d' un livre nouveau, intitulé l' *art de*

p195

rendre les femmes fidèles. Voici comment les maris pourront empêcher que ces empoisonneurs de la source de leurs contentemens (c' est-à-dire les amans) *ne réussissent dans leurs détestables entreprises* . Mon oncle, après cette sortie bizarre, revient à *ma révolte ainsi et aussi caractérisée envers un père, révolte que le public ne pardonne point ; de*

sorte qu' il est désormais impossible de me procurer une existence honnête. Je me suis mis dans le cas de n' en pouvoir avoir à l' avenir qu' une précaire et sous un nom emprunté. (ceci me déclare des projets nouveaux, mais c' est ce qu' il faudra voir.) j' écris à ma femme et à mon beau-père *encore avec l' orgueil qui m' a perdu. Une femme doit être entièrement à son mari ; il a tout droit sur elle, mais aucun sur son honneur ; et, dès qu' il y attente, il a perdu tout droit sur elle aux yeux des honnêtes gens, et elle ne doit plus rien faire pour lui sans risquer d' autoriser la diffamation* . (je voudrais qu' on m' expliquât ce que Mde De Mi a fait pour moi avant sa prétendue diffamation). Il conclut enfin, après de longues et très-longues répétitions, et une sortie véhémente sur ma soeur avec laquelle il dit qu' il ne me confond point, par dire que l' expérience que je lui ai proposé de faire de mon amendement est tout-à-fait impossible.
mon orgueil me fait traiter de despotisme la main secourable qui me met à l' abri de la vengeance

p196

publique ; mais cette main peut se lasser, et ne pas se prêter de nouveau aux prières d' une famille, et il se trouverait responsable des événemens s' il agissait, et que tous les intérêts pussent condescendre à ce qu' il demanderait pour moi. certainement cette lettre est dure et déraisonnable.
Je suis fâché de ne pouvoir t' envoyer ma réponse, qui est noble, tendre et forte de choses. Mais comme cette lettre est de quatre pages très-serrées, comme j' étais fort malade quand je l' écrivis, et que je voulais l' envoyer tout de suite ; comme je deviens tous les jours plus aveugle, je n' ai pas même fait de brouillon. Elle n' est point du tout dans le genre de D P ; elle est purement dans le mien, franche, vive et chaude. Je veux voir si je toucherai ce bon et respectable vieillard, qui, je le sais, m' aime naturellement. Je n' ai point soumis cette missive à la prudence et à la logique de D P, qui n' a point jugé à propos de répondre à ma dernière lettre. C' est sa coutume, toutes les fois que je l' ai embarrassé ; et voilà de tous ses tics celui qui me déplaît le plus, parce que j' y trouve de la mauvaise foi et de la pusillanimité. Je patienterais,

mon amie, je patienterais comme on me le
répète tant, si je n' étais vraiment malade ; mais
je le suis, et de la manière la plus inquiétante
pour l' avenir... parlons de toi.
Selon ce que tu me dis de la seconde scène

p197

de Marv qui est vraiment odieuse, je pense
que cet homme, importuné par les persécutions
de ta mère, ne cherchait, soit honnêtement,
soit malhonnêtement, qu' un prétexte
de se dégager. Il n' en a pas trouvé de plus
commode que de déraisonner avec toi au point
de t' en impatienter, et de te pousser ensorte
qu' il pût dire que tu rejetais toutes les
propositions. Cela n' est pas plus généreux
qu' adroit. Mais qu' importent à certaines gens
l' adresse et la générosité ? Que leur importe
sur-tout le suffrage ou l' affection de ceux
dont les seules vertus donnent du prix au
suffrage et à l' affection ? Si tu avais porté un
habit d' homme, cet insolent vieillard, quoique
vieillard, eût été plus poli ; mais le propre
des caractères lâches et vils est d' opprimer la
faiblesse et l' infortune. Je ne crois point du
tout que cette négociation, à la supposer
même réellement projetée, (je ne dis pas
entamée,) ce que je ne crois pas, eût jamais
réussi. Je doute aussi que ton père prenne
jamais l' infâme résolution de consigner ta
dot. Il faudrait qu' il n' eût pas un ami pour
qu' on le laissât se couvrir d' une telle tache.
Si cela arrivait, ils te donneraient le droit
le plus légitime d' entreprendre légalement
ta défense ; car, puisqu' ils te traiteraient aussi
rigoureusement que l' arrêt, il serait aussi
trop atroce de prétendre t' empêcher
d' attaquer cet arrêt. Je ne crois point, quoi qu' en

p198

disent nos parens, qu' il soit inexpugnable ;
et en tout je réponds un peu à leurs
raisonnemens, comme M Fox à M Adams. Celui-là
est membre de l' opposition en Angleterre ;
celui-ci, partisan du ministère. Ils se sont
querellés et battus. Fox a été blessé.
Quelqu' un lui ayant marqué sa surprise de le voir

si promptement guéri d' un coup de feu dans le ventre : *vraiment,* répondit-il, *c' est que le pistolet d' Adams était chargé avec de la poudre du gouvernement, autrement c' était fait de moi* . Cependant j' attends avec quelque impatience la première lettre de ta mère ; et si elle est un peu décisive, je desire que tu ne répondes pas que nous ne nous soyions consultés. Il est assurément peu décent que M De Marv se donne les airs de traiter de *gueux* l' homme que M Lenoir t' a donné pour conseil. Mais je voudrais que tous, tant qu' ils sont, avec leur bel-esprit et leur profonde sagesse, me disent quel crime tu as donc tant commis en donnant à ta fille ton nom de fille. Leurs consciences timorées regardent apparemment comme une fadaise une suppression d' état, et aussi leur inspirent qu' on doit beaucoup moins à sa fille qu' aux convenances, au public, à l' homme dont on n' est pas la femme, etc., etc. Vivent les consciences dévotes ! Pour la levée de l' ordre du roi, crois qu' ils ne sont point assez enragés-fous pour y penser, et que, s' ils avaient cette démence

ou cette atrocité, l' administration, qui sait mieux qu' eux quelle a été et quelle est ta conduite, et qui nous donne des preuves si claires de sa protection et de son indulgence, ne nous permet pas, sans ingratitude, de craindre un tel abandon.
Quant à ta fille, essaye si tu seras plus puissante que moi pour guérir les muets volontaires. J' en parle au bon ange dans chacune de mes lettres, et il me répond à tout, excepté à cela. Il se pourrait que je le visse bientôt, et je tâcherai de finir quelque chose à cet égard ; mais parle-lui-en de ton côté.
Je n' ai ni dû, ni voulu m' expliquer avec toi lors de ton enthousiasme pour le Marv dans des lettres qui passent sous les yeux d' un ami qui m' est cher, et qui répond de leur contenu ; mais il y a long-tems que j' en sais tout ce que tu en penses enfin. J' ai fait à M B, et je ferai à M Lenoir, si je le vois bientôt, des plaintes amères sur les insolentes relations de Br à qui je serais tenté de faire donner cent coups de bâton si je le pouvais. Mais ce serait une enfance à toi que de t' affecter de cela. Tout le monde, ma tendre

amie, trouvera très-simple que, revenant avec moi pour en être si-tôt et si cruellement séparée, tu aies passé dans mes bras les derniers momens que tu as pu me donner. Nous ne pouvions empêcher Br de coucher dans notre chambre, et il avait droit d' y être.

p200

Où est l' indécence de tout cela, sur-tout quand on y ajoute que tu passais en Hollande pour ma femme, et que tu revenais sous le nom que tu portais en Hollande ? Vas, mon amie, les gens qui te connaissent savent assez combien tu es réservée et décente ; ça même été toujours l' étonnement de ceux qui, ne te connaissant que par ton histoire, travestie par le public malin, se faisaient un portrait de toi à mille lieues de ce que tu es. Pour moi qui t' ai vue nue dans mes bras, et couverte encore du voile de la pudeur et de l' innocence, moi que ta douce timidité a rendu si heureux, quelquefois même en limitant les plaisirs, je méprise de toute mon ame les vils croassemens des Marv, des Br et de toutes les espèces qu' ils peuvent ameuter. Console-toi donc. N' as-tu pas tout sacrifié, tout consacré à l' amour ? Je vais prier M B de parler sérieusement à ce Br du restant de sa dette, que je ne lui céderais pas maintenant, fût-elle de douze sous. Il a eu plus de deux cents louis de présens de nous. En vérité je le crois payé de ses jolis procédés.
J' approuve très-fort le silence froid, dédaigneux et profond que tu te proposes de garder avec le Marv. Cependant, s' il t' écrit à la nouvelle année, réponds lui, et comme il t' aura écrit. Je ne suis en vérité pas étonné qu' il ne se soit point vanté de sa belle scène avec toi. Ce n' est pas la plus belle époque de

p201

sa vie, d' ailleurs assez galante, pour ne pas dire lubrique et crapuleuse. Il faut convenir que le bon ange a mal pris son moment pour nous vanter *sa bonhommie* . Je suis fort aise qu' il n' ait plus aucun prétexte de revenir ici, car j' aurais été fort embarrassé de ma

contenance, ne devant pas savoir ce qui s' était passé entre vous, et ne pouvant me résoudre à témoigner des politesses, même triviales, à un homme qui t' a manqué.
Le silence de D P est encore plus ridicule que sa lettre dont tu te plains. J' ai répondu à cette lettre par une très-vigoureuse, qui l' a réduit au silence. Il s' est annoncé pour les fêtes de noël, je le verrai venir ; mais en honneur, je n' en attends rien que quelques nouvelles de l' intérieur de ma famille, lesquelles je devrai encore plus à son indiscrétion qu' à son amitié. Je te prie de lui écrire la première pour la nouvelle année. Nous devons être fort au-dessus des pointilleries d' écrire le premier ou le dernier.
J' ai absolument abandonné au bon ange la destinée de mes *contes* , auxquels il a la bonté de s' intéresser avec toute la vivacité de l' amitié. Je t' envoie, mon cher amour, trois des quatre nouveaux que j' ai faits ; le quatrième est entre les mains du copiste. Chargés des notes où j' indique les imitations, soit des anciens, soit des étrangers modernes que je me suis permises, ils feront un assez bon

volume, où je ne mettrai, je crois, qu' un frontispice et une vignette. Recommande-toi à M B pour en avoir un exemplaire.
Je crois cependant que nous aurions daigné t' en envoyer un, même sans ta demande.
ô ma tendre amie ! Quelle époque tu me rappelles ! Et qu' elle est présente à mon souvenir et chère à mon coeur ! Dût la somme de mes maux être doublée, dût le bonheur être fini pour moi, je le jure, ô mon amante ! Je ne la trouverai jamais assez payée. Quatre années sont révolues depuis l' instant qui m' a donné à toi ; nous en allons commencer une autre : je ne sais, mais j' espère qu' elle sera la dernière où nous aurons à lutter contre un sort jusqu' ici si contraire ; mais tel que soit celui qui m' est réservé, je puis succomber, je puis mourir, mais j' en jure par toi et par l' honneur, je ne puis jamais ni me repentir ni cesser de t' aimer. Adieu, mon amante : adieu, la plus aimable et la plus aimée des femmes. Tes étrennes sont sur mes lèvres ; les miennes sont dans ton coeur : ah ! Quand les trouverai-je sur ton sein ?

Gabriel.
Je ne sais ce que c' est précisément que cette commission du conseil ; mais je sais que mon père, harcelé par les cris et les mémoires de ma mère, s' est démis de ma curatelle. Il veut apparemment y rentrer. Je ne sais ce que le

p203

conseil a à démêler là. C' est peut-être comme prisonnier d' état.
Devine cette énigme.
L' amitié, le plaisir et l' amour m' ont fait naître ;
je suis de tous les trois la douce expression ;
mais, hélas ! Des humains le coupable abandon
m' a rendu trop souvent l' arme et le prix d' un traître.
Aiguillon du desir, j' anime la beauté ;
je suis don ou larcin fait par la volupté.
N' as-tu donc pas des nouvelles de ta fille ?

p203

à Sophie.
9 janvier 1780.
Je reçois ta lettre du premier janvier, chère amante, et ton inquiétude m' afflige infiniment. Il est certain que ma santé n' est pas bonne, et je crois qu' elle ne peut pas l' être dans ma position, et avec les tourmens d' esprit et de coeur qui m' agitent ; mais au fond, le danger n' est pas imminent ; et j' en reviens à cette phrase cruelle pour l' amour, et cependant rassurante : *cela n' est que douloureux* . Je suis obligé de suspendre les bains. Le froid est trop rigoureux, et je me suis senti quelques dispositions à ces catarrhes épidémiques qui mettent tout le monde au lit. J' ai donc enragé depuis deux jours ; je ne m' en trouve

p204

pas plus mal, et si je dormais je serais assez bien ; mais je ne dors point, et *Young* a eu raison de dire que, semblable aux hommes corrompus, le sommeil fuit les malheureux,

ne visite que ceux que la fortune caresse,
s' éloigne d' une aîle légère de l' infortune, et
ne s' abat que sur des paupières qui ne sont
jamais mouillées de larmes. Chère amie,
ne provoque pas les miennes en en répandant
de prématurées. Calme-toi, ma Sophie.
Je ne suis point mal, et je me soigne. J' ai
eu dans les derniers jours de l' année un doux
restaurant : j' ai vu le bon ange et M L N.
Celui-là est resté long-tems avec moi. Tous
deux m' ont comblé d' amitiés ; tous deux
m' ont exhorté à la patience : et ce ne sont
pas des formules vagues et stériles ; c' est le
mot d' un intérèt éclairé et actif. M L N
m' a demandé des lettres pour M De Mau
et le duc de Niv... celle-là a été remise ;
celle-ci reste suspendue par la maladie de
M L N qui n' est, je crois, qu' un gros rhume,
lequel se dissipe.
Tu verras que je ne suis point ingrat ; car
pour une lettre que tu m' envoies de ton
amoureux D P je t' en envoie trois ; l' une
desquelles est directement pour toi, et m' a été
confiée par lui-même. Tu as là un galant
bien indiscret. Je lui ai envoyé en réponse
la substance de ma lettre à mon oncle, et
quelques phrases assez sèches sur les soupçons

p205

qu' il prétend que l' on a conçus au
Bignon de ma connivence avec ma mère. Il
me semble qu' il est bien odieux d' imputer
à un homme une si lâche duplicité, quand,
en toute sa vie, il a fait tant de preuves de
la plus inflexible franchise. Je ne crois pas
non plus qu' il y ait la moindre bonne foi
dans ces soupçons ; et il me paraît assez
étrange que pour motiver d' avance leur
opiniâtreté, D P commence déja à récuser,
au nom de mon père, le témoignage de la
police, qui, seule, peut inspecter ma
conduite.
Je ne m' étonne pas que tu aies trouvé
absurde la lettre de mon oncle ; elle l' est en
effet ; et de plus il y a beaucoup de dureté,
parce que, comme c' est par mon père qu' il
m' écrit, il veut apparemment se mettre à son
ton. Tout le monde sait que nos rois se
dispensent très-cavalièrement des sermens faits
à leur sacre ; que leur droit de faire grace est
limité, et l' est nécessairement, parce que nos

législations sont atroces, et la proportion des délits aux peines totalement renversée par le despotisme qui nous régit : tout le monde sait que le roi fait le même serment pour le duelliste ; et à quel duelliste ne pardonne-t-il pas ? J' ai exposé tout cela à mon oncle avec beaucoup de force, et, comme je le dis à D P, ma lettre est d' un homme qui dit : *mais si vous me prenez pour un imbécille qui*

p206

ne connaisse pas ses droits, ou pour un adulateur qui veuille vous gagner à tout prix, vous vous trompez fort. mais une erreur non moins considérable et non moins injuste, c' est celle ou t' a jetée la lecture de l' atroce mémoire de cette cabris. Assurément elle ment si impudemment sur tous les faits qui sont à ta connaissance, que tu aurais pu te tenir en garde contre ceux qu' elle allègue pour déshonorer le bailli ; et une Messaline qui vante la pureté de ses moeurs, une femme fugitive qui se jacte de son amour pour son mari, ne doit pas inspirer une grande confiance. Il y a mieux : il n' est pas une personne de bon sens, qui, même sans être instruite, puisse, avec un peu de réflexion, être la dupe de ce mémoire. D' abord il porte tout entier sur une hypocrisie très-évidente. Qu' est-ce que ces feints ménagemens pour mon père, tandis que l' on attaque avec tant de fureur son procureur fondé ? Ensuite, il n' existe pas une seule preuve de tout ce que l' on avance contre le bailli de Mirabeau ; et c' est du prétendu refus du paiement d' une somme, que, de leur aveu, l' on n' a jamais que fait espérer, que l' on fait découler cette haine virulente qui a porté aux plus odieux excès un homme connu pendant quarante ans dans les plus grandes places, par la plus rare intégrité. Je te demande si cela a l' ombre de vraisemblance ? Je te demande si ces soliloques dignes de Satan, que l' on attribue

p207

au bailli, ne sont pas une invention diabolique, destituée de toute preuve ? Ils l' avouent eux-mêmes que cette haine est *invraisemblable* ;

il fallait donc l' appuyer d' autre chose
que d' un roman. Je puis te certifier d' abord
que le premier fait, base de toutes les
déclamations de Madame De Cabris, n' a pas
l' ombre de la vérité ; je veux parler de la
promesse des 30000 livres. Il est vrai que mon
père fit espérer que le bailli, si sa nièce
méritait ses bontés, pourrait faire pour elle ce que
la marquise de Vassan avait fait pour Madame
Du Saillant. Les a-t-elle méritées, ces bontés ?
Je vais te la dire, moi, la véritable cause de
la haine de Madame De Cabris contre le bailli.
Les premières amours de Madame De Cabris,
devenue femme, ont été M De Gourdon,
cousin-germain de son mari, et elles commencèrent
trois mois après son mariage, c' est-à-dire,
quinze jours après son arrivée à Grasse.
Mon oncle lui en parla plus en oncle prudent
et tendre, qui sentait que de ce premier pas
pouvait dépendre le bonheur de sa vie, qu' en
casuiste austère. C... était libertin ; sa
femme, comme toutes les infidelles, affichait
une extrême jalousie ; mon oncle voulait
modérer ses fougues. Toutes ses leçons furent si
mal reçues, qu' il s' ennuya bientôt de la tâche
qu' il s' était imposée de veiller sur le
début de sa nièce à Grasse, et retourna à
Mirabeau ; cela ne l' a pas empêché, dans le

voyage qu' elle y fit plusieurs mois après pour
s' y réunir à moi, de témoigner à cette jeune
folle les plus tendres bontés. Je suis
très-certain qu' alors les Cabris se gardaient bien
de parler de l' engagement de mon oncle qui
n' avait rien promis. La lettre de mon père
n' inculpa que lui, mon père, qui est très-apte à
donner des espérances pour des certitudes,
lorsqu' il s' agit de conclure une bonne affaire.
La dénégation du bailli a toujours été
formelle. Il a cité ses amis ; il a cité ses
propres lettres à M De Cabris père. Qu' a-t-on à
lui dire ? Madame De Cabris confond exprès
les dates, rapproche 71 de 73, pour lier les
deux prétendues époques de la haine du bailli.
Enfin elle bataille avec la plus odieuse
fausseté. Dès 72, Madame De Cabris avait levé le
masque, et dépouillé toute pudeur. Dès 1773
elle captait hautement l' héritage de ma mère.
Est-il fort étonnant que mon oncle ne la
traitât plus amicalement ? Avait-il grand tort de

parler du prêt fait en Limousin pour commencer le grand et fatal procès, comme d' un procédé indigne ? Qui n' en a pas pensé ainsi ? Quand on sait comme nous à quel point cette femme perfide a desservi et trahi sa malheureuse mère, quand on connaît tous les ressorts de ses infernales trames, on devrait frémir d' horreur en voyant avec quelle hypocrisie elle cherche, d' un bout à l' autre de ce mémoire que m' a communiqué D P, à faire

p209

cause commune avec elle, à se donner pour l' infortunée victime de son amour filial. Et c' est toi qui donnes la moindre créance aux inculpations de cette créature, dont le moindre vice est d' être une prostituée ! ... j' en parle sans ressentiment personnel, quelque mal qu' elle m' ait fait ; mais, sur mon honneur, je ne connais pas un être plus pervers, ni une probité plus respectable que celle de mon oncle. Certainement je n' ai pas deux poids et deux mesures ; certainement toute invocation de lettre-de-cachet me paraît un crime de lèse-nation, et je n' approuve pas plus celle de ma soeur que la mienne, quoiqu' il y ait entre nous, j' ose le croire, une furieuse distance. Mais du moins elle a été jugée et condamnée. Et pouvait-elle ne pas l' être ? C' est quand son mari est fou, que cette femme, qui couchait avec son ou ses amans, sous ses yeux mêmes, qui vivait avec lui dans un état de guerre ouverte, qui l' avait fui publiquement, escortée d' un homme bien méprisable avec qui elle vivait sans le moindre ménagement ; c' est au moment de la démence, quelquefois frénétique, d' un mari autrefois si chéri, qu' elle accourt auprès de lui ! Mais quand ? Quand elle est chassée de Paris, où n' ayant pu se raccommoder avec son père aux dépens de sa mère, elle s' était raccommodée avec sa mère aux dépens de son père ; quand elle a épuisé par ses honteuses

p210

dissipations toutes ressources, et qu' elle compte administrer librement, sous le nom

d' un fou, 50 mille livres de rente ! De bonne foi, ce retour était-il bien méritoire ? Cette lettre de 1776, pour laquelle son mari l' autorise à aller à Paris, doutes-tu qu' elle se la soit fait écrire après son retour à Cabris ? Ne sais-tu pas que depuis plus d' un an ils ne s' écrivaient pas ? Madame De Cabris a voulu s' approprier au moins la jouissance de la fortune de son mari ; cela est évident, et en vérité elle ne la méritait pas. Il eut été tout aussi indécent de lui laisser l' éducation de sa fille. Belle éducatrice, qu' une femme qui, sans respect pour sa fille et son enfance, la fait apporter dans le lit qu' elle partage avec son amant ! ... finissons ces tristes réflexions que je pourrais pousser à l' infini. Mais en vérité, Madame De Cabris en impose assez impudemment sur les faits qui nous sont relatifs, pour que tu ne croies pas légèrement ceux des détails desquels nous ne saurions être instruits. *cette indulgence* qu' elle a eue pour moi, *pour moi à la conduite duquel elle n' a jamais donné les mains,* t' a-t-elle donc rendue si favorable à sa cause ? Elle a oublié, cette femme *aux moeurs pures* , la lettre éloquente que je lui écrivais en 1775 pour la détourner de fuir avec M De Bri..., cette lettre qui t' a fait verser des larmes, et qui prouve que je ne règle pas mes conseils et

mes opinions sur mes intérêts et ma conduite, mais sur les règles éternelles de la justice et de la vérité. Elle a oublié, cette sévère moraliste, qu' elle m' a poussé à t' enlever long-temps avant que la nécessité nous ait forcés à prendre ce parti violent ; qu' elle nous a fait dix plans d' évasion, desquels elle se mettait toujours de moitié, et que ce n' est qu' au moment où il fallait nous rendre deux ou trois cents louis, et tes effets, que *son indulgence a eu un terme* ... laissons en paix cette malheureuse, bien punie de son inconduite, à qui je ne ferai jamais ni ne souhaiterai de mal, mais qui en a trop dit de toi, et nous en a trop fait pour que je puisse jamais lui pardonner. Je te prie de croire sur ma parole, que mon oncle est un homme aussi honnête que sa nièce l' est peu.
Tu me parles de l' accord fait entre les Caraman et nous, comme intéressant un

commandeur de Malte, qui travaillera en ma
faveur pour prix des éclaircissemens que tu
demandes : mais, mon amie, c' est un fagot que
l' on t' a fait. Si ce commandeur était ami ou
parent des Caraman, il ne serait pas
embarrassé d' avoir ces renseignemens. Cet accord
intéresse trop M De Caraman, pour que les
papiers qui le constatent ne soient pas en
règle. Si c' est leur ennemi, je ne veux point,
sur-tout dans une situation aussi précaire que la
mienne, donner à un inconnu une notice

p212

désagréable à des gens considérés que mon père
a avoués ses parens. Ils ne sont pas plus
riquety que le grand-mogol ; je le sais bien,
et toute la France le sait aussi ; mais ce ne
sera à moi à y voir que quand je serai chef du
nom.
Il n' y a pas à balancer de défendre ta fille
contre l' attaque très-mal conçue du marquis
de Mon... ce dilemme est sans réplique : elle
gagnera ou perdra ; si elle gagne, c' est pour
toujours ; si elle perd, les Valdh... n' ont rien
gagné du tout, car elle a trente ans pour
avenir. Autre raison importante : il faut
conserver des fonds au tuteur, afin de pouvoir au
besoin se passer des R. Soutiens donc Charmeaux
de toutes tes forces ; mais tu as-là
dans Chab un pauvre écrivain. J' aimerais
beaucoup mieux certains autres, mais point
de La Croix. Quant à son déplacement, j' en
ai parlé à mon ami le bon ange, qui, toujours
en lanternant un peu, s' en est expliqué
d' ailleurs avec son amitié ordinaire. Mais
comme rien n' avance, il faut que tu lui en
reparles encore, et que tu pries purement
et simplement ensuite Mademoiselle D...
de faire sevrer ta fille, puis conduire à tel
couvent ; que s' il s' ensuit un refus, tu
réclameras en justice les droits que tu as sur ton
enfant, et que tu as d' autant plus évidemment
qu' elle n' a point d' aïeul paternel. Nous
verrons comment les bons et mauvais anges

p213

s' en tireront. M B... rit en lisant ceci ;

mais moi, je n' en ris pas, et je trouve qu' il est un peu dur qu' on nous force, malgré nous, à faire de notre fille une paysanne. Quant à moi, je ne puis m' en mêler, puisque je ne suis son père qu' aux yeux de l' amour ; mais toi, tu ne dois pas t' endormir sur cela. Je voudrais, par exemple, que l' on n' écrivît rien dans son affaire que je ne le visse. Que ne prends-tu élie-De-Beaumont ou Garat pour écrire pour elle ? Celui-ci est fort jeune, mais il montre bien des talens et de la sensibilité.
Tu as deviné à merveille mon énigme, et tu es grande connaisseuse en fait de baisers. Ah ! Que ne puis-je entretenir tes talens ! Hélas ! On ensevelit bien long-tems notre savante théorie. Je crois cependant que si les R... comptent bien fort sur l' impossibilité du recouvrement de ma liberté, ils se trompent infiniment. Si ma santé résiste, ceci finira ; mais un pareil *si* est quelque chose d' assez triste à vider.
Mes *contes* sont entre les mains du bon ange, et seront, je crois, bientôt sous presse. Tu auras le premier exemplaire.
Adieu, chère amie ! Je te demande un peu de tranquillité sur ma santé, et même sur mon sort. Quant à celle-là, je crois que l' on va me faire monter à cheval, et c' est le grand remède ; du moins M L N... y a consentit

sur le champ et avec plaisir ; mais il faut bien des réflexions à M De Rou..., pour vouloir ce que ses supérieurs veulent. Quant aux affaires, j' ai dans M B... un ami aussi zélé que D P est un raisonneur impatientant et inutile ; (j' attends incessamment celui-ci) et M L N... m' a dit que M De Maure... lui-même trouvait ma détention bien longue. Ah ! Ma Sophie, s' il connaissait tout mon amour, elle le lui paraîtrait bien plus. Adieu, ma bien-aimée ; je t' aime comme tu le mérites, comme tu m' aimes, comme je le dois, comme je le puis, car tu emploies toutes les forces de mon ame.
Gabriel.
Songe à mon cachet.
à Sophie.
26 janvier 1780.
La lettre que le bon ange a bien voulu

joindre à la tienne, ma tendre enfant,
répond à l' article le plus important de ta lettre,
et qui paraît avoir électrisé ton imagination
sulphureuse. Il me mande que tu lui as écrit
successivement, pour mettre ta fille dans un
couvent, mais que, voyant d' un côté le
sevrage nécessaire, et de l' autre mes projets
d' inoculation, ignorant même qu' il y eût un
couvent de choisi, il avait eu peine à

p215

arranger ton empressement. Il ajoute à cela, qu' il
ne pourrait annoncer le couvent, que comme
choisi par Mademoiselle Diot, qui n' a pas
une grande considération auprès du magistrat,
ni de ses agens ; qu' on serait même
étonné qu' elle ait pu être engagée à faire des
démarches : car sa correspondance est
ignorée. En conséquence, il a imaginé avec
beaucoup de sagesse et de raison, que
Mademoiselle Douay nous offre un meilleur moyen,
qui paraît sans inconvénient. Elle est
mécontente, dit-il, des reproches de
Madame De R... et du président son *fac-totum* ,
et elle demande à n' être plus chargée de rien. Le
bon ange pense que toi, lui écrivant
(à Mademoiselle Douay) de dire tout cela au
magistrat, et de lui proposer le couvent de
l' enfant-Jésus, en ajoutant que c' est ton desir,
et que tu es pourvue du consentement de ta
mère, tout s' arrangera facilement. Je lui
réponds que son idée me paraît très-sage, et
d' une exécution convenable et facile. Je lui
représente qu' il n' a pas dû s' étonner qu' ayant
tant et tant de sujets de se méfier des R...,
et ta mère t' insinuant en douceur qu' elle va
chercher un couvent pour ta fille, tu te sois
effrayée et hâtée. Le vrai est cependant que
ta crainte est prématurée, et que
très-probablement cette phrase de Madame De
R... ne cache aucune intention suspecte ; car
enfin elle pouvait s' opposer dès le premier
moment

p216

à ce que tu te mêlasses du choix d' un
couvent, au lieu qu' elle t' en a donné la

permission pure et simple. Mais, mon amie, avant que de passer à cette discussion, je veux profiter de l' occasion que me donne une phrase très-honnête, mais très-expressive du bon ange, pour dessiller tes yeux sur le compte d' une amie bien indigne de toi et de ta confiance, et à qui je ne te vois jamais donner sans regrets la moindre commission ; car quel honneur peut te faire une telle correspondance ? Et quelle prise même ne donnerait-elle pas sur toi à tes ennemis ?
Je ne sais pas précisément, ma tendre Sophie, ce qu' est Mademoiselle Diot aujourd' hui ; mais je sais qu' elle a été une très-vile *traînée* , et je doute que de si loin l' on puisse revenir à l' honnêteté. Je te parle de science certaine, et tu vas le voir.
D' abord, Mademoiselle Diot avait quinze ou seize ans, lorsque, l' ayant vue à peine deux heures en ma vie, j' ai eu l' honneur de ses bonnes grâces les plus intimes. Elle n' était très-certainement rien moins que novice alors ; c' était un *coursier* très-fougueux, mais très-manégé, et elle servait de modèle autant que d' écolière, chez le peintre où elle était.
C' est cependant là, à ce qu' il me semble, le plus beau moment de sa vie ; car, assez peu de mois après, un de mes amis, que je crois de tes parens, c' est-à-dire, du moins

ses prétendus père et mère, je veux dire M De La Tagnerette, administrateur général des postes, l' a fait venir pour un écu de six francs, autant de fois qu' il a voulu, rue des deux écus, chez un boulanger, où nous avons quelquefois fait ensemble des orgies de jeunes gens. J' ai su que depuis, un scélérat, mais très-précisément un scélérat obscur, nommé *Gérard* , l' a prostituée pour gagner de l' argent. Ce roué de marquis de Louvois, l' un des plus noirs, des plus brutaux et des plus dissolus monstres qu' ait vomis la France, et le plus grand coureur de mauvais lieux qu' il y ait à Paris, a fait maintes et maintes parties avec elle. Enfin un ami de Fontelliau, et cet ami ne lui fait pas d' honneur, car c' est le sieur Lescaze, inspecteur de police, des hauts faits duquel tu peux avoir entendu parler, et que l' ami des hommes ne loge apparemment au petit hôtel Mirabeau,

que pour faire distribuer plus commodément
et plus rapidement les lettres de cachet qu' il
a obtenues ; ce Lescaze, dis-je, a été
long-tems son chevalier. Tu sens, mon amie, que
d' après ces anecdotes, dont je te suis garant,
on peut sans calomnie, et avec toute justice,
lui supposer des milliers d' aventures, et la
regarder comme une vraie prostituée. Je ne
sais qui est un certain comte de Vallora,
(car tout le monde est comte maintenant),
avec qui elle vit dans ce moment (ou

p218

plutôt qui couche quelquefois avec elle) ; car
elle vit avec le public, et il y a tel soldat
que je connais, qui a des droits sur elle,
et l' arrête et la tutoie en pleine rue (mais
il y a furieusement à parier que l' homme
qui avoue une telle maîtresse, est lui-même
une furieuse espèce). Je t' avoue, ma Sophie,
qu' en pensant à tout cela, en me
disant ensuite : *c' est cette traînée-là à qui
Sophie écrit, ma chère amie,* mon coeur se
serre. Tu me demanderas sans doute pourquoi je
ne t' ai pas donné des explications plus tôt ?
Pourquoi ? Parce qu' enfin il n' était pas
impossible que cette fille ne fût revenue au
bien, et que je ne voulais pas lui faire tort,
outre qu' elle pouvait se démasquer elle-même ;
mais, quelques informations, et sur-tout le
ton de M Boucher, qui n' est pas
léger, mais au contraire un homme
très-indulgent, très-sage et très-circonspect,
me convainquant que ladite demoiselle est
loin de sa conversion, je fais mon devoir
en te détrompant. Je sais, mon amie, que
les filles les plus dévergondées, lorsqu' elles
veulent capter l' intérêt d' une femme honnête,
parlent fort bien sentiment ; je sais
de plus qu' un coeur aimant comme le tien,
est aisément la dupe de ce jargon. Mais
voilà le bandeau levé, et je compte sur une
rupture insensible, mais prompte, dans
laquelle tu ne dois mettre ni reproches, ni

p219

mépris : quelques lettres, mais seulement et

de loin en loin, dégagées de toute espèce
d' affaires et de commissions, te conduiront
là. Cette étourdie t' a déja fait une scène
cruelle ; une autre fois elle a pensé te
compromettre très-essentiellement avec M L N :
et quelle idée voudrais-tu que l' on prît
dans un couvent, de la mère d' un enfant
recommandé par Mademoiselle Diot ? Le
parti que nous propose le bon ange, n' a
aucun de ces inconvéniens. écris à Mademoiselle
Douay avec beaucoup d' amitiés et de
remercimens, ce qu' il te conseille.
Dédommage-la, par des honnêtetés que nous lui
devons, de la grossièreté de Madame De R...
écris ensuite à M L N ; représente-lui que ta
fille tout à l' heure sevrée, commence à être bien
déplacée dans un village, où d' ailleurs elle
est fort peu en sureté, dès que Mademoiselle
Douay refuse d' y veiller ; dis-lui que tu
desires éviter et qu' elle tombe sous une autre
protection que la sienne, et qu' une autre que toi
prenne l' inspection d' un enfant qui à tant
de titres t' est si cher ; que tu es autorisée
par ta mère à la placer au couvent, et à en
choisir un ; que tu le supplies de permettre
que, ne connaissant point Paris, tu t' en
rapportes au choix de Mademoiselle Dou...,
qui a donné à ton enfant des marques
d' attachement dont tu es trop reconnaissante,
pour être la complice des calomnieux reproches

de ta mère ; que celle-ci consent à
fournir de 350 à 400 liv ; qu' indépendamment des
provisions obtenues par le tuteur de ton enfant,
tu as des ressources pour suppléer à cette
somme insuffisante, etc. Etc. Voilà, mon tendre
amour, ce qu' il te faut faire tout de suite.
Tu prieras, et je prierai le bon ange, qui
n' a pas besoin d' être tourmenté pour
obliger, et qui t' aime malgré tes impatiences
et ta mauvaise tête, de faire la leçon à
Mademoiselle Dou..., à qui tu recommanderas
de son côté de se concerter avec lui ; et
dans ses mains la négociation réussira. Tu
parleras aussi à M L N de la modicité du prix
qui te décide pour les orphelins de
l' enfant-Jésus.
J' avoue que Madame De R... me paraît
avoir pris de l' humeur à très-bon marché,
et que cela n' est ni noble, ni tendre,

puisque le surcroît de dépense de ta fille venait
du dérangement de sa santé ; mais enfin,
ils sont bâtis ainsi, et nous ne les refondrons
pas. Une bâtarde est aux yeux d' une dévote
beaucoup pis qu' une hypogriffe.
Je crois qu' il n' aurait pas été impossible
d' engager Mademoiselle Do... par M B...
à passer sur les injures de Madame De R...
et à garder la petite ; mais puisque nous ne
la trouvons pas bien dans ce village, puisque
nous la voulons au couvent, saisissons cette
occasion. Ils nous servent à souhait.

p221

Je viens de prier le bon ange, qui est notre
ministre plénipotentiaire, mais à qui nous
donnons plus de besogne que de moyens,
de te faire passer quelque argent, aussitôt
qu' il y en aura, nos dépenses actuelles
payées ; je dis actuelles, parce qu' il m' a fallu
bien malgré moi, très-absolument, me faire
une culotte et des caleçons, acheter des bas,
des cravattes et une redingotte toute faite.
Depuis plus d' un an je marche les pieds nus
dans mes souliers, et cela m' était égal ; mais
enfin la jambe a disparu après mes pieds.
Depuis six mois mes culottes laissaient à
découvert des choses qu' il m' était
très-inutile de montrer, puisqu' il n' y a point de
femme ici, et je n' avais plus qu' un habit fort
avancé d' être usé. Tu vois, mon amour, que
ce n' est pas par luxe que j' ai fait à peu près
cent francs de dépense.
Une chose sur laquelle je suis tout aussi
pressé que toi, c' est que tu aies réponse de
Chab..., et que tu pousses cette affaire.
Qu' il me donne les matériaux : j' écrirai, moi,
s' il te plaît ; et certes, j' écrirai bien.
J' oubliais de te dire que le célèbre et non
jamais assez loué Langheac, dont tu m' as
tant entendu parler, a eu la Di... : mais
ils sont trois..., tous trois scélérats ; et
ils l' ont eue tous trois... Langhac est un
j f et je le lui ai dit deux fois... mais ils le
sont tous trois... et je le leur ai dit. Or

p222

écoute. Le chevalier couchait avec la Dugazon. Son mari, vert-galant, trouvait mauvais, non pas le fait, il sait vivre et qu' il faut vivre ; mais que le petit drôle s' en vantât en plein foyer ! ... il dit assez tranquillement qu' il *l' encazerait* . Pour l' intelligence de *l' encazer* , c' est que le petit Caze ayant suivi la même mouche, a reçu des coups de bâton de *Dugazon* , dans le corridor du foyer des italiens. Je le sais par un témoin oculaire, et qui, interpellé du fait par Caze qui niait avoir reçu des *coups de bâton* , répondit qu' effectivement il ne croyait pas que l' on pût appeler *bâton* une *canne d' un très-beau jonc* . Le marquis de Langheac, frère du premier, et croix de Saint-Louis, à cause *de ses services de mère* , se chargea de punir l' insolent. Il le rencontre en maison tierce, et dit qu' il le rompra de coups de canne. Dugazon, qui est très-fort, très-leste, et bonne lame, se lève, et le supplie avec politesse de vouloir bien lui donner son heure, pour les aller recevoir. Le marquis, furieux, lui allonge un soufflet. Dugazon pare en valet de comédie, et riposte d' un tour de bras, qui jette l' autre les quatre fers en l' air. Le marquis demande, comme *mont au ciel* , si c' est un coup de poing ou un soufflet. Au sourire de l' assemblée, il met l' épée à la main ; Dugazon se met en posture ; on les sépare. Le lendemain, vingt jeunes gens

envoyèrent savoir des nouvelles de la chute du marquis, qui a mal pris la plaisanterie ; ce qui était bien loyal. Ce n' est pas tout. Jour pour jour, le troisième Langheac recevait un soufflet au Hâvre. Un peintre était amoureux d' une jolie cafetière. Le Langheac en voulut tâter, et trouva plus commode de lui défendre d' y remettre les pieds, de quoi le peintre ne tint compte. Un beau matin, il voit arriver son héros, avec deux autres mauvais sujets qui viennent l' insulter chez lui. Ce peintre est gentilhomme, et bas-breton, c' est-à-dire, brutal. Il prend ces trois messieurs par les épaules, et les jette dehors sans beaucoup d' égards. Deux heures après des sbirres arrivent, le saisissent et le traînent en prison. Furieux, il écrit au gouverneur, et est élargi. Le lendemain il va à la

parade, y rencontre le Langheac, et lui dit : vous êtes un j f, accompagnant cela d' un grand soufflet : sur quoi l' autre, par la loi du mouvement, fait demi-tour à droite, et se sauve. Le peintre étonné reste-là. On a beau crier au comte : *monsieur, pas si vîte, vous laissez votre honneur derrière vous* . Un homme qui le connaît, répond : *eh ! Non : il l' a perdu au ventre de sa mère* . Ne trouve-tu pas que l' on pourrait intituler l' aventure que je viens de te conter : *le soufflet de famille, pièce en deux actes* .
Mon amie, quand tu me parles de D P

p224

je crois que tu me parles d' un mort, au moins pour moi. Il est arrivé le 11 à Paris, et m' a fait l' honneur de m' en aviser par un billet de deux lignes. Depuis ce temps, il ne m' a pas écrit un seul mot, et n' a pas approché de Vincennes, quoiqu' il parût brûler d' impatience de voler à moi. Je lui renvoie aujourd' hui les lettres de moi, que tu me fais repasser, et je n' y joins pas une seule syllabe, parce que je trouve son procédé aussi trop plat. Il me paraît très-clair qu' il faut attendre, pour voir un dénouement à mes tristes affaires, que celles de ma mère soient terminées d' une manière quelconque. Sois très-assurée que ce commandeur de Boniface, que Mademoiselle Diot a apparemment amusé, ne pourrait guère que me nuire. Il est ennemi, ou de mon père, ou des Caraman. Lequel des deux que ce soit, il ne me convient point de lui fournir des armes qui serviraient sa haîne, et blesseraient à la fois mon honneur et mes intérêts. Patientons, ma fanfan, patientons : ma santé est à peu près remise ; le cheval m' a fait le plus grand bien. Je le continuerai assiduement ; car il me fait dormir un peu, et déblaie mes reins. Depuis deux jours que la neige et la pitié pour mes sentinelles m' ont empêché de profiter de cette faveur précieuse, mes urines sont comme ci-devant, et je ne dors point ; mais la fièvre est passée aussi, et très-réellement

p225

j' ai recouvré de la vigueur : j' en retrouverais
davantage, si je voulais me purger ; mais
je n' en ai ni le temps, ni presque
le courage. Ne crois point cependant que je
néglige tous les remèdes ; je prends tous les
jours très-assiduement des diurétiques, et
je suis le régime que m' a prescrit le fameux
Lorry, que le bon ange a bien voulu faire
consulter. Je te supplie donc, mon cher tout,
de prendre confiance dans mes attentions
pour moi-même, qu' après tout, je regarde
comme un autre toi. Je me soigne, je me
soignerai, et tu ne me trouveras pas si
décrépit, que je n' aie encore des choses
beaucoup plus agréables à te proposer, quand tu
voudras me faire avaler des médecines. Eh,
mon amie ! Comment voulais-tu que près de
Sophie, je me méfiasse de ma santé ? La
trouvas-tu jamais chancelante ?
M De Rou..., selon sa louable coutume, a
un peu lanterné ; mais mon ange qui marche
d' un pas modéré, mais sûr, et se hâte
lentement, a trouvé moyen de le mettre à la raison,
et je suis en pleine possession.
Tiens bon pour avoir les mémoires en règle
et signés de la Douay..., cela est absolument
nécessaire, si nous étions obligés de recourir
au tuteur. Hâte-toi d' écrire à M L... N...
à M B... et à Mademoiselle Dou... ce que
je t' ai dit. Ton compte, à toi, est très-clair, et
il est bon de montrer avec modération, mais

très-formellement à ta mère, que tu n' es
pas sa dupe. Nous tâcherons de faire inoculer
la petite avant qu' elle entre au couvent. Si
cela ne se peut pas, plaçons-la toujours,
et puis nous aviserons à cela, qui ne sera
jamais difficile, l' argent à la main. Adieu,
chère et très-chère amante : adieu, ma vie,
mon bien, mon espoir : hier, en donnant un
baiser bien brûlant à ton portrait, je fis,
dans le chagrin de te voir si ressemblante,
mais si inanimée au prix de ce que tu es, je
fis, dis-je, comme par inspiration ces quatre
vers :
image des attraits de l' objet qui m' enflamme,
aux yeux de l' univers justifiez mes feux ;
mais ne lui peignez pas ses vertus et son ame ;
pour souffrir des rivaux, je suis trop amoureux.

Paie-m' en avec tes plus tendres caresses.
Gabriel.
Mon cachet est fort bien. Je te remercie
de tout mon coeur.

p227

à Sophie.
21 février 1780.
Je reçois ta lettre du 31, mon aimable amie,
dans un instant où je croyais que le donjon
de Vincennes survivait au reste du monde,
et que toute la terre et ses habitans étaient
engloutis. Depuis ta dernière lettre, je n' ai
reçu de nouvelles d' ame qui vive, et ce n' est
qu' aujourd' hui que le bon ange, avec son
amitié ordinaire et ses douces expressions,
m' envoie ton paquet, et y joint une lettre
de D P et une de mon oncle. Dupont, qui
depuis le 11 de janvier ne m' avait pas donné
signe de vie, m' écrit en date du 7, que depuis
qu' il ne m' a écrit, il a été très-malheureux ;
qu' il a passé trois semaines au chevet du lit
de son principal ami (M Turgot) ; qu' il l' a
tenu à trois reprises, deux de trois heures
chaque, et une de sept heures, dans ses
bras entre la vie et la mort ; qu' abattu de
chagrin, exténué de fatigue, et néanmoins
surchargé de travail, il a mis le peu de tems
qu' il a eu à faire face au plus pressé. -mon
cabinet était une chambre de malade ; qu' il
y a trois semaines qu' il a quitté mon hôtel,
qu' il est au petit hôtel de la Rochefaucault,
rue des petits-augustins ; qu' il faut lui écrire

p228

là jusqu' à nouvel ordre (il a voulu dire *avis*).
" si j' eusse vu quelque chose d' utile à faire
pour vous, ajoute-t-il, je l' eusse cependant
fait... etc. "

p229

voilà le fruit des importantes réflexions de
M D P depuis un mois. Cela m' a fait
cependant retirer une lettre où je rompais avec

lui ; et je lui en écrit une honnête.
Mon oncle m' en écrit une où il déraisonne longuement une réfutation de ma dernière lettre : il prétend que je prends les *délires de mon imagination* pour de la philosophie ; il m' assure que l' autorité *m' a sauvé* ... quel salut ! Une grande défense d' icelle autorité et des lois où il y a des choses de bon sens que je sais fort bien, que je n' ai point niées, et d' autres très-fausses qu' il serait trop long et inutile de te copier. Il convient au fond de tout, et cependant chicane tout ce qui, dans ma lettre, n' était que politique et philosophique ; et quand il arrive à ce qui m' est purement personnel, il dit qu' il ne répond pas à tous mes argumens ; mais que, sans le vouloir, je lui montre que je ne connais mes torts que par leurs effets et non par leurs causes ; qu' il pourrait débattre tout ce que dans ma lettre il passe sous silence, (je doute fort qu' il le pût) et qu' après tout, mon père

a de droit la première magistrature sur moi ; que cette magistrature est la première de toutes et la plus naturelle ; que quant à mon beau-père, j' appelle des injures ce qui n' est et ne fut que le plus simple exposé de mes torts envers la société ordinaire. Mon mémoire a attaqué mon père et la réputation de ma femme. Il est même singulier que je croie qu' elle doive trouver mes lettres douces, tandis qu' elles n' ont que de la dureté. Je suis le seul à douter que mon mémoire n' ait attaqué sa réputation. Il ajoute une phrase que je ne comprends pas : *vous qualifiez, dit-il, de générosité je ne sais quel sentiment chez vous ; et vos avantages vis-à-vis des procédés que vous avez eus avec tout le monde, elle compris, seraient bien peu de chose, au moins en votre faveur.* entends-tu cela ? Je ne sais point encore ce que je répondrai à sa lettre ; elle est partout d' un bon et honnête homme fort embarrassé et affligé de son rôle. Il n' y a que le post-scriptum qui me fasse de la peine, parce qu' il peut paraître écrit en suite d' instructions reçues au Bignon.
votre commerce de lettre avec moi ne doit pas vous paraître assez doux pour chercher à le continuer ; ainsi ne fatiguez pas vos yeux à

m' écrire, puisque je ne puis rien. la vérité
lui échappe malgré lui. Passons à ta lettre.
Je pense comme toi, mon amie, qu' il faut

p231

éviter, par tous les moyens possibles, que
notre pauvre fille soit sous la dépendance
immédiate de Madame De Ruffey, qui, à des
contrariétés sans nombre pour toi, joindrait
une éducation fort négligée, fort mauvaise,
et toute appropriée à ses vues, qui, de son
aveu, sont de faire de ma fille une servante.
Mais je crois que mon ami le bon ange nous
a donné les meilleurs moyens possibles d' en
venir à nos fins, et il ne faut que suivre avec
persévérance jusqu' au succès la négociation
entamée.
Je suis tout émerveillé de te voir prendre
avec tant de patience ma confession relative
à la Diot ; car il fut un tems où tu étais
jalouse du passé ; et à la vérité, il le fallait bien
pour que tu le fusses de quelque chose ; car je
t' aurais bien défiée de l' être du présent. C' est
cette certaine Manette, dont je t' ai tant parlé,
élevée à la brochette pour mon père, et fille
de son valet de chambre, qui me procura
cette facile victoire ; elle servit même en
partie d' autel au sacrifice ; car nous nous
réunîmes dans un galetas de peintre, et Manette
aimait tant émilie, qu' au défaut de chaise,
celle-ci s' asseyait sur les genoux de son amie.
Je t' assure, ma tendre Sophie, que si tu avais
la moindre idée de ce qu' était st Gérard,
tu verrais qu' il n' a jamais pu séduire qu' une
traînée . J' ai beaucoup ouï parler de lui ici,
parce que ses père et mère, banqueroutiers ou

p232

à peu près, habitaient le château comme un
asile. Il a donc été le théâtre des prouesses
du sieur Gérard, qui est capable et coupable
de tout. *le comte de Vallora* est un escroc
qui ne vit que du jeu et des catins qu' il
dépouille. C' est une grande infamie qu' on laisse
ainsi prostituer les titres ; et le gouvernement
cache bien mal la très-grande envie qu' il a
d' avilir la noblesse au point de l' anéantir, ce

qui est à peu près fait. Boniface, à ce que
j' apprends par des informations ultérieures,
est un gredin, quoique homme de qualité,
qui n' a de crédit et de considération que
chez les catins, qui sont sa plus belle
commanderie. Il est lié avec une aventurière, amie
d' une certaine Rosten, fille d' un acteur de
la comédie italienne, et l' une des créatures
de Paris les plus connues par ses intrigues
et sa beauté. Or cette Rosten, qui vit avec
le public, héberge assez souvent le Louvois ;
et de là sans doute la connaissance de la
Diot et de Boniface ; mais tout cela n' est et
ne peut être que train et tripot. Tu vois, ma
tendre enfant, avec quelle circonspection
une jeune femme honnête et sensible, et qui,
comme toi, n' ayant point d' idée de la
corruption de nos moeurs, s' est trouvée par des
malheurs bien imprévus, jetée dans une
sentine infecte, doit se méfier de toutes les
connaissances qu' elle y a contractées. Tu es
excusable sans doute de t' être méprise, et ces

sortes d' erreurs ne sont celles que des bons
coeurs. Mais c' est à moi de te montrer le
piége, et je savais bien, ô mon ange, toi dont
le coeur est si pur et l' ame si noble, que tu
n' avais besoin que d' être avertie. Romps
lentement et sans éclat ; mais donne-toi de
garde que cette créature puisse te citer ou
me citer.
Comment ne connais-tu pas la Tagnerette,
qui a été souvent à Dijon ; et sa mère,
Madame Dubut, qui y va souvent ? Cette mère
est une étrange femme, et de plus une dévote.
Je ne serais point étonné qu' elle fût intime
amie de ta mère ; elle l' est d' Hocquart,
beau-père de son frère. Le jeune homme qui, par
des circonstances particulières, a été dans
une haute faveur sous Louis Xv, est plein
d' esprit, et m' a paru avoir de l' ame et de
l' honneur. Il a des talens, et, de mon tems,
toute la légéreté de son âge qui était
excessive, n' empêchait pas de voir qu' il pourrait
devenir un homme de mérite. Il était
singulièrement esclave chez ses parens. Quand
j' allais le chercher pour aller à l' opera :
oui, me disait-il, *mais me réponds-tu que
madame ma douce chère mère ne me battra pas ?*
je crois, mon amie, que l' on pourrait

engager les Valdh... à accepter et faire accepter
à leur père un arbitrage, auquel tu trouverais
de grands avantages, parce que des arbitres
jugent les procédés, au-lieu que les juges

p234

ne jugent que les faits et en vertu de la loi.
J' ai un projet sur cela que je veux laisser
mûrir, et discuter avec le bon ange avant que de
te le proposer ; mais qui pourrait changer la
face de tes affaires, peut-être même celle
des miennes. Il ôterait un état à ta fille, mais
un état odieux ; car dans la justice il ne lui
appartient pas, et nous n' y tenons que pour
t' assurer une ressource ; mais il assurerait
irrévocablement ta tranquillité et ton
indépendance. Je te parlerai de cela avec détails
la prochaine fois.
Tu as tort de croire que l' on te refuse le
conseil de Chabans ; cela n' est ni naturel,
ni juste, et il est bien plus simple de penser
que ce retard vient de lui et de ses affaires ;
au reste, je ne le crois pas un excellent
conseil, et il me paraît plus procureur qu' autre
chose. Ce que je voudrais, ma chère enfant,
c' est que le tuteur de ta fille tirât seulement
en longueur. Peut-être le tems nous amènera-t-il
des ressources. Toujours est-il que
je veux changer ton plan de guerre.
Je ne sais pas si je ne serai point accusé
de luxe, mais je sais que je me coûte 137 livres
10 sous, et que je ne me le pardonne
pas. Cependant que fallait-il faire ? J' étais
tout nu, et j' ai très-exactement porté tout
l' hiver, comme le bon ange l' a vu de ses
propres yeux, des culottes de basin déchirées.
Au reste, il va nous venir peut-être quelques

p235

ressources pécuniaires. Le bon ange a à peu
près vendu mes *contes* , et si bien, que j' ai
rabattu de son prix. Les *baisers de Jean
Second* vont s' imprimer aussi. Mon bon et actif
ami me procure à faire une traduction de
Bocace, qui me vaudra passablement
d' argent ; et comme je fais quelque cas de mon
Tibulle, je le vendrai assez cher. à propos

de ceci, je t' envoie, ma tendre enfant, les sujets d' estampes que je compose pour mettre à la tête de chaque livre de cet ouvrage.
J' espère que tu en seras contente. Je t' envoie aussi les trois premières élégies, telles que je les ai corrigées ; et je te les enverrai successivement ainsi toutes. Le papier de ton manuscrit est assez fort pour supporter le grattoir ; et le sandaraque, en l' en frottant, y donnera assez de consistance pour permettre les corrections ; au reste, si tu aimais mieux me renvoyer ton livre, je le ferais corriger par mon copiste, et alors je tâcherais d' y faire insérer aussi les additions et corrections des notes : décide.
Ce que je ne t' envoie pas, c' est un roman tout-à-fait fou que je fais et intitule *ma conversion* . Le premier alinéa te donnera une idée du sujet, et t' apprendra en même tems quelle fidélité je te prépare. " jusqu' ici, mon ami, j' ai été un vaurien ; j' ai couru les beautés ; j' ai fait le difficile : à présent, la vertu rentre dans mon coeur ; je ne veux

plus... que pour de l' argent ; je vais m' afficher étalon juré des femmes sur le retour, et je leur apprendrai à jouer du ... à tant par mois. " tu ne saurais croire combien ce cadre, qui ne semble rien, amène de portraits et de contrastes plaisans ; toutes les sortes de femmes, tous les états y passent tour à tour ; l' idée en est folle, mais les détails en sont charmans, et je te le lirai quelque jour, au risque de me faire arracher les yeux. J' ai déjà passé en revue la financière, la prude, la dévote, la présidente, la négociante, les femmes de cour, la vieillesse. J' en suis aux filles ; c' est une bonne charge, et un vrai livre de morale.
Tu as très-bien fait de me débarrasser du Boniface ; il ne convient pas plus à mes principes qu' à mes intérêts, d' attaquer personne par des voies souterraines. Les Caraman ne m' ont fait aucun mal ; si j' ai jamais quelque chose à démêler avec eux, ce sera par des voies légales ; et si une créature telle que la Diot pouvait en obtenir quelque chose, elle débuterait par le paiement de ses dettes.
Mon tendre et cher amour ! Soigne ta santé... ah ! Je t' en conjure, qu' elle ne nous

manque pas au retour du bonheur ! Je puis
te voir morte, parce que c' est le plus court
des malheurs pour un homme qui aime
comme ton Gabriel : mais te voir souffrante,
serait pour moi le plus cruel, le plus

p237

intolérable des supplices. Ne fais pas un usage
excessif des gouttes d' Hoffmann, ô mon tout ! Parce
qu' elles pourraient agacer la poitrine ; n' en
prends que dans les agitations trop
considérables ; mais use habituellement et
fréquemment d' eau de fleur d' orange. Pour moi, je
me porte fort bien ; je ne dors guère, mais tu
sais qu' il me faut pour dormir, la jouissance,
le bonheur ; et j' en suis si loin ! Le cheval
a fort changé la qualité de mes urines ; elles
sont cependant encore assez troubles, et
mes yeux assez souffrans pour que mon oncle
ne dût pas être *si peu persuadé de mes maux* .
Pour toi, mon ange, rassure-toi, je t' en
conjure, et crois que le coffre est encore
excellent.
ô mon amie ! C' est toi que la petite Sophie
sert bien, puisqu' elle m' inspire des vers qui
m' attirent de si grandes caresses de toi ! Oui,
mon épouse ! Oui, bonheur de Gabriel ! Tu
seras toujours ma Sophie... c' est bien dire
mon tout ; et les deux parties de ce tout se
réuniront enfin.
Gabriel.
Tu auras incessamment copie du discours
préliminaire, vraiment travaillé, que je mets
à la tête de Tibulle.
Mon maudit copiste n' a pas relevé les
élégies ; que le diable l' emporte. à la prochaine
fois.

p238

à Sophie.
5 mars 1780.
Mais, ma Sophie, où diable ton
Chabans a-t-il marché ? Peut-on être plus bête,
plus cheval, plus enragé que d' aller te mettre
en cause de la manière la plus plate, la plus
indécente, la moins vraisemblable, avant
que tu aies une défense prête ? Et toi, où

as-tu la tête, d' envoyer ce mémoire sans me
l' avoir communiqué, contre ta parole et mon
avis formel, tandis que sur ton exposé même
je vois qu' il est absurde ? Ce plat écrit, qui n' est
pas même coloré, te met à couteau tiré avec
les Valdh..., ferme la porte à tout
accommodement, à tout arbitrage ; et est-ce cette
sacrée bête qui te gagnera ton procès,
dis-moi ? Faits, moyens, tout est faux,
plat, mal trouvé, mal contourné. Mon amie, je
vais t' en faire un, moi, qui ne suis ni avocat
ni procureur ; arrête sur-le-champ cette
monstrueuse platitude, et écoute ce que je
vois au premier coup d' oeil, d' après ton exposé
qui me donne très-bien à deviner cela même
que tu ne dis pas.
D' abord la déclaration de guerre à M et Madame
De Valdhaon est de toute bêtise,
de toute platitude. Il ne faut point rendre

ces gens-là irréconciliables ; aux yeux de la
loi, ils ne sont point les adversaires, et ils
auraient raison de l' être. Mais au nom de qui
sont les procédures ? -de M De Mon... ?
-eh bien, les adversaires ne sont point
incertains, et M De Valdh... n' y est pour rien,
et toute figure de rhétorique qui tendra à le
mettre là dans un mémoire légal, est aussi
plate que celle de ton âne Chabans.
Parlons d' eux ; l' animal va, je le vois d' ici,
rappeler l' ancien procès. Eh ! Mordieu, ne
voilà-t-il pas un fait qui va bien à la cause ?
Mais enfin ce n' est que *plat* ; c' est toujours
quelque chose.
Il ne manquera pas de joindre là, puisque
tu prétends qu' il s' est si bien souvenu de ce
que tu lui as dit, tes bons procédés pour les
enfans des Valdh... autre platitude ; ce qui
est bon pour le public, ne l' est pas pour les
juges. D' ailleurs, qu' en conclura-t-il ? Est-ce
là la cause de tes divisions avec M De Mon... ?
Voilà ce qui nous importe. Et fera-t-on
jaillir delà la jalousie de M De M... ? Et cette
jalousie justifierait-elle aux yeux des lois ta
fuite ? Et n' est-ce pas à ta fuite que tient la
naissance de ta fille ? ... mais vois donc
comme cela est bête ; comme cela sera turlupiné
d' importance ; comme, au lieu de jeter de
l' odieux sur M De Mo... et te laver, il y a
un volume de plaisanteries à faire.

Mais ce n' est-là que pelotter, en attendant

p240

partie ; voici le beau. C' est l' histoire de ta fuite. - *Madame De Mon... sort seule, elle passe en Suisse. -elle y trouve M De Mir... que d' autres raisons y avaient benoîtement conduit.* -ah ! Pardieu, j' en suis bien aise. D' autres raisons ! Eh quelles sont-elles, chien maudit ? -ce n' est pas mon affaire. -eh ! De par tous les cinq cents mille diables, pourquoi les allègues-tu ? ... mais suivons.
Un coeur qui désavoue ce que la main signe... c' est ma foi tout aussi touchant que vrai... quoi ! Ton mari est venu à Amst... ? Quoi ! Tu es venue en Suisse tout exprès pour coucher avec lui ? ... oh ! Ma foi, jusqu' ici on m' avait trouvé une imagination fertile ; mais pardieu, mons Chabans me rendrait quinze et bisque. Voilà qui est rude... mais, mon amie, songe donc que j' ai couché avec quelques centaines de femmes, et que l' on ne persuadera pas à une seule, que l' on quitte mon lit, et que l' on fasse deux ou trois cents lieues, tout exprès pour aller coucher avec un vieillard. -mais on a vu des gens à sa livrée. -bien trouvé, ma foi ; comme si tu n' aurais pas pu faire porter la livrée de ton mari au premier venu. -mais la lettre- eh ! Fait-on un enfant avec une lettre ? Ta grossesse vient-là à merveille, si cela se peut ; mais les avides co-héritiers n' y viendront jamais bien, car ils n' y ont que faire. Mais quel tissu d' absurdités que tous ces

p241

calculs ! J' en frémis. Quoi ! Des chagrins qui retardent un accouchement ? Ce monsieur est physicien assurément. Ordinairement ils les avancent, mais cela était nécessaire à son sujet. Mais enfin, je veux tout ce qu' il veut ; regarde donc s' il ne faudrait pas encore garnir son ratelier de chardons. Quoi ! Madame De Mon... qui vient de donner à son mari la preuve la plus forte de réconciliation, et de faire un enfant avec lui, restera à Amst... avec moi, couchera avec moi-même, pour,

apparemment, que je la défende des
revenans ; ... quelle impudence ! Quelle bêtise !
Quel torrent d' invectives cet infâme mémoire
n' attirerait-il pas dans une réfutation ? ... et
c' est toi qui soutiendrais de pareils moyens...
fi ! C' est une horreur.
Tu appelles *principe* l' acte du baptême, etc.
Est-ce un principe ou un moyen ? -oui, oui,
c' est un principe ; car on ne fait jamais faire
un extrait de baptême à sa guise, et ce serait
une chose inouie qu' une femme donnât à
son mari par cet acte un enfant qui ne serait
pas de lui. Et pourquoi ces précautions qu' il
se vante d' avoir prises, la sacrée bête qu' il
est, si l' enfant est de ton mari ?
Certainement si nous voulions soutenir
éternellement la légitimité de ta fille, les actes
du baptême nous donneraient des moyens ; mais je ne
veux pas élever une barrière éternelle à tout
accommodement, et sans nuire à ma fille,

p242

je me garderai bien de te sacrifier à la
défense de m le tuteur. On croira toujours que
ses moyens sont fournis par toi, ou au moins
d' accord avec toi. Que faire donc ? Ce que
je tâcherai de faire ; mais non pas assurément
ce qu' a fait Chab..., dont le raisonnement
veut dire en bon français, *que son père est son
père ;* et ce père, je veux que le diable
m' emporte tout-à-l' heure, si, d' après son mémoire,
on doutera que ce soit moi. Je ne doute pas
que l' infernal âne n' ait ici remonté jusqu' au
déluge, pour s' appuyer de citations et de
textes. Je ne perdrai pas mon tems à l' y noyer.
J' aime fort qu' il vienne défier M De M...
d' alléguer le motif d' impuissance. Effectivement
M De Mon... qui b... il y a quarante
ans, doit b... tout de même aujourd' hui, et
faire en 77 un enfant, parce que, 37 ou 38
ans auparavant, il a eu une fille de sa
première femme. Si j' étais avocat de M De
Mon..., et que je voulusse me moquer de
Chab..., comme assurément je le voudrais,
je me servirais de sa dissertation, et lui
demanderais froidement qui lui a assuré que
la première fille était de M De Monnier,
puisqu' il est impossible de donner des
preuves de la conception. Il serait assez bête
pour me répondre : *pater est, etc.* comme
si cela rendait un homme puissant, quand

il ne l' est pas.
Sais-tu que *l' acceptation d' accompagnement*

p243

est encore d' une force ! ... *rare et sublime effet d' une imaginative à nulle autre pareille...* une femme fuit de la maison de son mari. Où fuit-elle ? Dans un couvent, en lui intentant un procès. Mais une femme trouve un homme par hasard (et dans les termes où nous en étions, et après ce qui s' était passé à Pont... et à Dij..., qui grâces aux parens respectifs et au mari, n' était pas un secret), ce hasard, dis-je, l' a fait s' acoster d' un homme de qualité, fuir avec lui, changer de nom, le suivre à Amst..., y vivre comme mari et femme (tu sens bien que cela se prouvera au procès) ; et M De Monn... suppose gratuitement... eh non ! C' est une simple promenade... diable ! Ce mari-là n' aime pas les voyages.
Quel diable d' arrêt le sot vient-il me citer ? Quoi ! Quelle espèce ! Où trouve-t-il des rapports ? Le mari alléguait des moyens d' absence, son service chez madame la duchesse d' Orléans. Ce service était à Versailles ou à Saint-Cloud. Quoi ! Un mari ne peut venir coucher à Paris avec sa femme, après avoir fait son service ! Il ne peut aller la voir ! Y avait-il une impossibilité à ce que la femme vînt le trouver ? S' était-elle enfuie ? étaient-ils brouillés, lors de la conception ? Y avait-il un procès d' intenté, etc. Etc... ? Maladroit mortel ! Soyez plutôt maçon, si c' est votre talent.

p244

Je crois, mon amie, que tu augures par les reproches que je fournis à l' instant et au simple aperçu, ce que j' en trouverais si je lisais tout le mémoire, et que je travaillasse l' affaire. En voilà trop long sur ce sujet. Je prie le bon ange de te faire passer à l' instant ma lettre. Donne contre-ordre à Pontarlier. Attends mon mémoire, et ne livre pas un mot de ces malheureux écrivailleurs, que je ne l' aie vu.

Je trouve assez simple que tu aies été impatientée de la marche de Dupont ; et moi aussi, je l' avais été, et je le suis ; mais je dissimule. Il m' a fait l' honneur de me donner un nouveau projet pour me faire passer à la marine. Que le bon Dieu le bénisse ! Il me cite l' exemple de Bougainville. Mais Bougainville ne s' y est soutenu qu' à force de recevoir et donner des coups d' épée ; et moi, outre l' agrément, on dirait que je ne puis vivre nulle part. Il me parle aussi toujours de louvoyer, de rester en panne, etc. Etc. Enfin ces belles métaphores accoutumées. J' ai reçu aussi une lettre polie, mais très-froide, de M De Nivernois, que je ne t' envoie pas, parce qu' il n' a pas encore plu à mons Dupont de me la renvoyer. Je me flatte que tu as reçu la sienne apostillée de moi, et que tu lui as récrit en conséquence.
Le bon ange ne m' a pas écrit un seul mot en m' envoyant ta lettre (et je vais l' en gronder

de bonne encre ;) ainsi je ne puis t' en rien dire. Je sais seulement que tu ne dois pas céder à ta mère sur le compte de ta fille ; cela est trop sérieux et trop important. Ne néglige point cela. Avec la persévérance, on vient à bout des caprices.
J' ai récrit à mon oncle une vraie capucinade, dictée, ou à peu près, par Dupont. Je ne sais ce que cela produira ; ce que je sais, c' est que je souffre et m' ennuie, et que l' on me forcera à faire quelque coup de tête. Certainement je ne tenterai jamais une évasion, parce que ce serait témoigner une basse ingratitude à M Lenoir, à mon ami M Boucher, et compromettre celui-ci ; que d' ailleurs cela ne menerait à rien ; et qu' en ceci l' utile est inséparable de l' honnête ; mais je ne promets point de ne pas tenter de mettre mon père et moi en justice, et j' y réussirai peut-être. Je ne veux point périr ici comme un forcené.
Je ne veux pas t' expliquer encore mon projet d' arbitrage, parce que je ne me suis pas concerté avec les parties dont le concours est nécessaire. C' est par un ami et parent commun que j' ai en vue, qu' il serait proposé, et il réussirait. M Boucher y a objecté que l' on ne se contenterait pas d' un jugement

d' arbitres, parce qu' il n' empêcherait pas les descendans de revenir contre ; mais il n' a pas réfléchi que rien n' était plus aisé que de

p246

donner une sanction légale à un arbitrage ; qu' alors il devenait obligatoire ; et que les déclarations que tu donnerais, et qui fonderaient le jugement, seraient un lien indissoluble pour ta fille. Je tiens donc très-fort à ce projet que j' ai plus d' un moyen de faire réussir. Mais que t' importent des détails prématurés ? Quand je te communiquerai ce plan, je t' en indiquerai tout à la fois les moyens avec les mesures à prendre, et, si nous en venons là, je te ferai donner ta procuration à quelqu' un qui ne sera pas aussi bête que Chabans, et qui sera assez ferme pour en imposer aux Valdh..., aux Ruff..., et peut-être à plus hauts qu' eux. Mon amie, tu devrais savoir que ce n' est jamais d' échauffement que ma poitrine me cherche querelle, et que de ma vie je n' eus un rhume. J' ai pris pendant les plus terribles froids de cet hiver, et je prends encore des bains ; ce n' est pas, quoi qu' en dise mon père, un doux plaisir dans cette saison : eh bien ! Je n' ai jamais eu pas même un enrouement, à moins que je ne souffrisse d' ailleurs.
Tu es une sotte de ne point m' envoyer ton Tibulle que j' aurais fais très-bien raccommoder. J' ai infiniment retouché aux notes, et cet ouvrage est absolument neuf. Je n' ai pas le tems de te le faire recopier ; mais voici un relevé des élégies de mon

p247

premier livre, avec les changemens que j' ai faits. Ils étaient et sont absolument nécessaires pour le public. La première fois que je t' écrirai, je t' enverrai mon discours préliminaire, qui m' a coûté beaucoup de peines et de tems. Voici le célèbre passage, *pour moi, que je te regarde, ô ma Délie,* etc. Traduit en vers, pour mettre au bas de ton portrait.

Puissé-je, ma Sophie, à mon heure dernière,
en te voyant, r' ouvrir ma mourante paupière !
De mes jours presqu' éteints rallume le flambeau.
Heureux quand je descends dans la nuit du tombeau,
heureux d' entendre encor la voix de mon amante,
de retrouver sa main dans ma main défaillante !
Mon amie si bonne, nous sommes fort
arriérés ; mais je travaille tant, que,
j' espère, nous aurons bientôt de l' argent.
Tibulle va être livré, les contes et les baisers
le sont ; Bocace est entre mes mains ; et
ma conversion avance. Je fais pour ce roman,
qui est absolument neuf, et qui, si j' étais
libraire, ferait ma fortune, des sujets
d' estampes qui ne ressembleront à aucunes, et
seront, je m' en flatte, très-jolies. Comptez
sur mes bontés, madame ; je daignerai vous
réserver toujours quelques momens, et si
je fais beaucoup pour ma bourse, je ferai
aussi *quelque chose* pour mon coeur. Si tu
veux passer sur des mots un peu fermes, et
sur des peintures très-libres, mais très-vraies

p248

de nos moeurs, de notre corruption, de notre
libertinage, je t' enverrai ce roman qui est
moins frivole que l' on ne croirait au premier
coup-d' oeil. Depuis les femmes de cour, qui
y sont cavées à fond, j' ai fini les religieuses
et les filles d' opera ; j' en suis par occasion
aux moines ; de là je me marierai, puis je ferai
peut-être un petit tour aux enfers (où je
coucherai avec Proserpine,) pour y entendre
de drôles de confessions... tout ce que je
puis te dire, c' est que c' est une folie
singulièrement neuve, et que je ne puis pas relire
sans rire.
Adieu, ma tendre bonne. Hélas ! Si ton
amour ne soutenait pas mon courage, il me
serait bien impossible de retrouver dans ces
voûtes sombres quelque esprit et quelque
talent. Ainsi mon destin est de toujours tout
te devoir. Adieu, ma bien-aimée ; adieu,
charme de ma vie ; aime celui qui ne vit que
pour toi.
Gabriel.

p249

à Sophie.
26 mars 1780.
Je fais très-agréablement mes pâques, ma belle et tendre Sophie ; car le bon ange m' envoie ta lettre pour pénitence de tous mes péchés. à ce compte, je pourrai pécher beaucoup encore ; car cette pénitence me convient infiniment. Tu es une bête de protéger le mémoire de Chabans ; tu es une bête, de le défendre : ainsi, te voilà deux fois bête, et ce n' est pas trop mal pour une fois.
M Boucher a paru un peu ébouriffé du mien, qu' il t' envoie cependant. Certes, s' il avait vu l' autre, l' autre fait par le conseil qui t' a été donné par l' autorité, il trouverait le mien infiniment sage et modéré. Il pense que c' est une chose offensante pour bien des gens, que de chercher à introduire une bâtarde dans une famille ; et je le pense comme lui : aussi n' est-ce point du tout mon intention. Mais je ne le trouve pas d' accord avec lui-même (et je le lui dis,) quand il craint qu' un tel mémoire intercepté ne déplût. 1 cette interception est une chose très-improbable, pour ne pas dire impossible. Ce n' est pas aujourd' hui que l' on intercepterait notre correspondance : si on avait eu à le faire, cela

serait fait depuis long-tems. 2 la moindre phrase d' amour blesserait infiniment plus les R... que tous les conseils processifs du monde. 3 n' est-ce pas l' autorité qui a fait dresser tous les actes tendans à établir ta fille Mademoiselle De Mon... (actes, pour le dire en passant, mal-trouvés, mal-faits, peu décens et très-déplacés.) mais, si l' autorité a jugé à propos de donner cet état à ta fille, ou de s' efforcer de le lui donner, comment pourrait-elle trouver mauvais que l' on travaillât ensuite de ses données ? Cela ne peut pas s' expliquer bien clairement, ce me semble.
Quoi qu' il en soit, M B... trouve que tu aurais pu et dû *demander* un conseil, et moi, je trouve que tu aurais dû *en prendre* un ; car, pour en demander, comme on ne t' en donnera que de l' aveu des R... qui dicteront ce qu' ils voudront, ce qui ne peut te convenir avec la disposition continuelle où ils sont de te tromper, et les arrières-vues et motifs au

moins très-suspects que nous leur connaissons, ce n' est point du tout *leur conseil* que tu dois prendre. Toujours est-il que le mien ne sera jamais de faire Gabriel-Sophie Mademoiselle De Mon... ma délicatesse, ma raison, ma conscience et mon amour y répugnent. Je pense au contraire (et je l' ai dit assez formellement pour que M B... puisse s' en souvenir,) que tu dois, pour faire un bon accommodement, prendre tous les

p251

moyens possibles de rassurer les Valdh... sur l' avenir de cet enfant ; mais jusque-là, elle doit leur servir d' épouvantail ; il faut, sans trop les effrayer, les tenir en respect, les rendre circonspects ; et c' est, n' en déplaise à M Boucher, ce que je crois avoir préparé par mon mémoire, qui n' attaque point les Valdh..., ni M De Mon..., et qui ne te met point en avant, comme cet âne bâté de Chab... (donné cependant pour conseil par la police,) avait fait au point le plus indécent et le plus hostile. Au reste, il faut bien, malgré que l' on en ait, se reposer sur notre probité et nos intentions ; car je soutiens et maintiens que Gabriel-Sophie sera Mademoiselle De Mon..., si nous le voulons. Je crois donc mériter quelque créance, quand je dis : *je ne le veux pas* . Mais si le tuteur ne fournissait aucune défense ; si on laissait les Valdh... envahir tout par leurs procédures, comme on l' a trop fait, il arriverait, 1 que leur confiance en doublerait, et leur audace aussi ; 2 que tu en serais beaucoup plus âprement persécutée par les R... ; et 3 que, comme ils haïssent ta fille qui est la mienne, ils la feraient mourir de faim, ou l' éleveraient en servante, le jour où ils ne lui croiraient plus de ressources ; et c' est ce que tu ne veux, ni ne dois vouloir ; c' est même ce qui, tôt ou tard, à moins que

p252

je ne périsse ici, entraînerait de grands inconvéniens : car il n' est pas d' être moins

vindicatif que moi ; mais je me craindrais moi-même dans des intérêts si chers à mon coeur.
Quant à ce que tu dis, qu' il faudrait les effrayer avant que de tenter l' arbitrage, je suis de cet avis aussi, mais non pas par un mémoire public, mais par un mémoire manuscrit, que le négociateur leur montrera comme prêt à publier, et qui sera fait avec tout l' art possible. Alors, en le commentant, en leur faisant voir les enfers ouverts, on leur fera desirer de ne pas courir les risques d' un procès qui, fût-il mauvais, ce que je ne crois pas, judiciairement parlant, ne serait pas le premier mauvais qu' on aurait gagné.
Au reste, il n' est pas mal à propos que tu fasses sentir à ta mère avec modération et décence, mais formellement, que tu craindrais beaucoup moins de voir ta fille dans les mains du tuteur que dans certaines autres. Il faut certainement qu' elle nous ait suscité des ambages ; car M B... ne demanderait pas mieux que de nous servir à notre gré dans une chose aussi simple que le couvent où doit être élevée ma fille, s' il ne se voyait pas contrarié : or il me semble que la décision est bien longue à donner, et que l' on cherche à gagner le tems ou ta mère a dit que l' on pourrait la mettre dans le sien. Au reste, c' est

ton affaire, et tu as pris la bonne marche ; mais persévère.
J' ai vu D P, et il m' a dit tout plein de choses, dont quelques-unes difficiles à écrire, et d' autres tout-à-fait impossibles. En général il est tâtonneur. Il me l' a paru moins cette fois ; mais c' est qu' il commence à voir que cela m' ennuie tout de bon. Quant à mon père, je sais de lui une conversation qui prouve ou qu' il fléchit, ou qu' il veut le faire croire, pour gagner du tems. Il lui est venu de plus l' idée bizarre, et, je crois, tout-à-fait neuve, d' obtenir que je fusse quelque part à Paris en chartre privée, pour s' assurer de ma santé, et y remédier. La commission qu' il sollicitait au conseil pour le paiement de mes dettes, lui a été absolument refusée. Il a fait casser par un arrêt du parlement de Paris, celui que le parlement de Provence a rendu en faveur de mes créanciers.

Le parlement de Provence à son tour a cassé
celui du parlement de Paris, et
réciproquement ; de sorte que voilà trois arrêts rendus
de part et d' autre : la suite, je l' ignore.
D P qui est parti pour le bois-des-fossés
et compte voyager dans le mois de mai sur la
frontière d' Espagne, m' assure bénignement
qu' il n' y a que lui qui puisse réussir à me
tirer d' ici. Quoi qu' il en soit, on peut dire
qu' il ne se hâte pas. Sur quelques propos de
mon père, je me suis décidé à récrire encore

p254

une fois à M De Mari..., en prenant pour
texte ma santé, et la déclaration de mon
père que lui seul (M De Mari...) peut
m' obtenir quelque chose, ce que mon père
lui verrait volontiers solliciter. Il faut épuiser
toutes les voies de modération, de
conciliation et de patience, et ne pouvoir pas être
accusé de précipitation, quand le parti qui
suit est extrême et triste.
Je n' ai point de rhume en effet ; mais, pas
plus tard que ce matin, j' ai craché du sang
assez abondamment. J' en ai rendu aussi dans
les selles, et j' y prendrai garde. Quant à
mes urînes, sans être bonnes, elles sont moins
mauvaises, et à mesure que le tems s' est
relâché, à mesure qu' il m' est possible de suer,
je suis mieux. Pour toi, fanfan, persévère dans
tes remèdes, je t' en conjure, et, quand ils te
répugnent, dis-toi : c' est pour tranquilliser
mon Gabriel, c' est pour lui conserver son
amante, et lui préparer un bonheur pur.
Hélas ! Mon enfant, la santé est un trésor que
nous portons dans un vase d' argile. Nous ne
saurions trop le soigner, ce vase si fragile,
qui influe tant sur l' ame et sur le bien-être.
Je t' envoie le relevé de 4 ou 5 élégies
recorrigées. Tout mon Tibulle est fini.
Assurément je ne t' enverrai pas les notes qui sont
fort augmentées, et presque refaites à neuf ;
mais je joindrai aux élégies, celle d' Ovide
sur la mort de son ami : c' est la plus touchante

p255

qu' il ait faite. Quant au manuscrit que tu

demandes, je l' envoie au bon ange, avec prière de te le faire passer. Garde-le le moins que tu pourras. Je ne puis y joindre ni la seconde partie, ni la feuille que j' ai retirée du corps de l' ouvrage. Ce sont des choses de nature à ce que M B... ne puisse les passer.
Hélas ! Mon amie, c' est en prison qu' on a besoin de se battre les flancs pour être gai, et de se forcer à l' être. Sans cela, on serait bientôt découragé, et mort ou fou. Au reste, ma *conversion* est beaucoup plus plaisante que *parapilla* . C' est, sous une écorce très-polissonne, une peinture vivante, et même assez morale de nos moeurs, et de celles de tous les états. Les femmes de cour, les religieuses et les moines y sont sur-tout traitées à souhait. Assurément tu es une maligne créature, avec ton idée de faire faire des vers à une nonne ; et la satisfaction, l' étonnement qu' elle a de son talent, est tout-à-fait drôle. On ne dira pas de celle-là ce que Madame De Lassey disait de l' abbé Terrasson : *il n' y a qu' un homme de beaucoup d' esprit qui puisse être d' une pareille imbécillité.*
ce que tu me dis du mariage de la veuve de Rousseau m' indigne tout comme toi, et je ne puis pas concevoir qu' une créature si vile ait inspiré à ce grand homme l' envie de

l' associer à son sort. Hélas ! Ton compatriote Crébillon n' avait pas tort de répondre à ceux qui lui demandaient pourquoi il était toujours entouré de chiens : *c' est depuis que je connais les hommes* . Je t' assure, mon amie, qu' on aurait tort d' avoir plus mauvaise opinion de ton sexe que du nôtre. C' est une manie de tous les tems, que je n' ai jamais approuvée. Poëtes, orateurs, historiens anciens ou modernes, tous semblent conspirer à en faire la satire. Homère fait dire à Agamemnon, que rien n' est plus méchant ni plus impudent qu' une femme. Il est vrai qu' Agamemnon avait de justes raisons de se plaindre de la sienne. Non-seulement elle lui avait été infidèle, tandis qu' il faisait la guerre aux troyens ; elle l' avait encore fait assassiner à son retour, et ceci est trop fort. Mais ce n' est pas Homère tout seul qui se répand en invectives amères contre les femmes : on les

a traitées avec une impolitesse vraiment cynique. Un fondateur de secte, nommé *Sévère* , a poussé l' absurdité et la grossièreté jusqu' à dire que la femme était l' ouvrage d' un mauvais génie. Eh ! Mon amie, c' est nous qui faisons les femmes ce qu' elles sont ; et voilà pourquoi elles ne valent rien. Ce sexe aimable est d' ailleurs encore notre bienfaiteur, en adoucissant et pénétrant un peu nos coeurs arides. Il est certain que toutes légères qu' elles sont, elles ont plus de sensibilité

p257

que nous ; et, sans sortir de l' exemple scandaleux que tu me cites, si les concitoyens de Rousseau n' avaient pas été assez durs pour le laisser mourir de faim, sa veuve aurait-elle commis une telle bassesse ? J' ai appris deux anecdotes de Rousseau, qui augmentent mon respect pour lui. Il conservait soigneusement ce que lui rapportaient ses copies de musique, et s' en servait pour soulager d' honnêtes gens dont il connaissait les besoins. C' est un secret qui n' a transpiré que depuis sa mort. Dans sa dernière retraite, il prenait soin d' une bonne femme de village, et l' on a trouvé cette pauvre paysanne, accablée de la mort de J J Rousseau, à gémir devant le tombeau de son bienfaiteur. On lui a demandé ce qu' elle faisait là. Hélas ! A-t-elle dit, je pleure et je prie. -mais M Rousseau n' était point catholique. -il m' a fait du bien : je pleure et je prie. -on a eu beaucoup de peine à retirer cette bonne femme de son occupation. Ah ! Cette ame simple et sensible connaît la vraie religion. Mais, le voilà donc ce prétendu égoïste, cet homme dur, cet impitoyable mysanthrope, que ses lâches ennemis déchirent plus que jamais après sa mort ! Trop bornés, trop faibles, ou trop corrompus pour s' élever par la pratique, par la spéculation même à la hauteur de sa vertu, ils tâchent de la flétrir de leurs mains impures !

p258

Non, ma belle dame, non, je ne monte

point à cheval par ce beau tems, parce que *ma cheval* , qui est *un jument* , est toute prête d' accoucher, et j' ai trop de respect pour son état et son innocent poulain, pour les tourmenter.
Mais, oui, je crois assez qu' il me serait très-possible de te rendre dévote, et que tu embrasserais sans répugnance mon ordre, qui au reste serait très-mitigé... ô mon amie ! Il y a long-tems que tu as prononcé tes voeux sur mon coeur : il les a payés de tous les siens. Nous sommes l' un à l' autre, à tous les titres, unis par tous les noeuds ; et ceux de la religion ne servent ordinairement qu' à relâcher les autres. Ne soyons donc pas saints, mais soyons toujours amoureux. Ah ! C' est de grand coeur que je renouvelle chaque jour le serment de l' être toujours de toi.
Gabriel.
J' ai prié le bon ange, s' il avait touché quelqu' argent, de t' envoyer trois louis.
Mande-moi si tu as les deux premières élégies du second livre.

p259

à Sophie.
8 mai 1780.
Je reçois, ma tendre amie, une lettre de toi dont on a effacé la date, et qui, à plus d' un titre, m' a donné de vives inquiétudes. Je l' attendais depuis long-tems, car le bon ange nous a accoutumés à plus de bontés ; mais nous devons croire que ce sont les circonstances qui le gênent, quand il diminue les marques de sa bienveillance ; et en effet, son silence même a été assaisonné pour moi par toutes les attentions de l' amitié. Mais il ne me parlait point de toi ; je craignais pour ta santé ; je craignais les intrigues R... et même celles de ma famille : car, dans une lettre précédente, mon oncle m' a dit formellement qu' il savait que j' entretenais avec toi des liaisons qui ne pouvaient qu' inquiéter sur la vérité de mes dispositions ; de sorte qu' à leur avis une première preuve de résipiscence devait être la plus noire et la plus lâche des trahisons. Je n' ai rien répondu à cet article de sa lettre ; mais l' espèce de négociation qu' il me faisait entamer en même tems en Provence, me donnait à penser que

mon père aurait pu, sous le prétexte
d' applanir les voies, obtenir du moins la suspension

p260

de notre correspondance. J' ai soupçonné,
je soupçonne encore qu' il l' a sollicitée, et
je crois que c' est une obligation de plus que
nous avons à M Lenoir et à son organe, que
l' a... d... h... l' ait demandé vainement.
Au reste, ce prétexte est à-peu-près détruit,
car M De Marignane vient, par sa réponse à
une lettre très-honnête de moi, où je lui
disais que mon père m' avait mis à sa merci,
de barrer toute négociation. Voici ce qu' il
m' écrit avec son honnêteté ordinaire : " je
n' ai, monsieur, et n' ai jamais prétendu
m' arroger le plus petit droit sur votre
liberté... etc "

p261

il est un peu dur, je l' avoue, de s' entendre parler
ainsi au sujet d' une femme contre laquelle on a
plus de preuves écrites de sa main qu' il n' en
faut pour perdre dix femmes ; il est dur de
se voir menacé d' être traduit dans les tribunaux
par celle dont on peut prouver juridiquement
l' adultère, et mille autres
perfidies bien plus criminelles. Pour elle, à qui
j' avais écrit aussi avec dignité, mais avec
onction et douceur, elle ne s' est pas donné la
peine de me répondre ; c' est plus commode
et plus court. Il est de fait pourtant que mon
père a ce qu' il a demandé, à savoir la
non-opposition , et même en quelque sorte le
consentement de M De Marignane à ma demi-liberté.
Je sais bien que, comme ils sont tous
de mauvaise foi, il va dire que puisque
M De Marignane s' oppose à jamais à une
réunion, et que ma liberté a toujours dépendu,
dans son opinion, de cette réunion, je n' ai
que faire d' une demi-liberté qu' il ne peut
m' accorder comme acheminement à ma
liberté entière. Mais je suis las de tant de
tergiversations ; et ensuite d' une lettre que je
vais écrire à mon père, où je lui montrerai
que je me suis prêté à tous les ménagemens

p262

envers les Marignane qu' il a paru desirer, et où
je lui demanderai si l' opinion de M De
Marignane est donc un jugement sans appel pour
son fils et un sujet de roi, et si le refus de
réunion à madame sa fille est un arrêt de
mort ; ensuite de cette lettre, dis-je, où je
tâcherai de ne lui laisser aucun échappatoire,
je demanderai tout simplement et très-opiniâtrément
un arrêt, soit des juges ordinaires,
soit de commissaires, pourvu que M Lenoir
soit du nombre, qui m' apprenne enfin
pourquoi je suis prisonnier depuis sept ans ; car
voilà le point fondamental de mon affaire,
que mon père s' efforce toujours de faire
perdre de vue, et qu' ainsi je dois soigneusement
rappeler : c' est que ton affaire, dont il n' est
point juge, n' est pas la mienne envers lui ;
c' est que tu n' as été enlevée qu' en octobre
1776, et que l' on a attenté à ma liberté dès le
commencement de 1774. Que le gouvernement
commence donc par juger si en 1774
j' avais mérité que l' on attentât à ma liberté ;
si sur-tout je n' ai pas fait jusqu' en 1776 tout
ce qu' il fallait pour qu' on me la rendît.
Ensuite, mais seulement ensuite, vient ton
affaire, laquelle sera jugée graciable ou non
graciable, à me supposer condamné ; et ce
n' est qu' alors que mon père, sous les vains
prétextes d' honneur de sa maison etc. Etc.,
pourrait invoquer l' autorité pour me
soustraire à la rigueur des lois, laquelle je dois

p263

être décidé avoir encourue, avant de perdre
mon existence. Je sais qu' on peut répondre
à cela comme à bien d' autres choses, comme
à tout, à coups de lettre de cachet ; mais je
défie que l' on y réponde autrement.
Probablement l' humeur de mon père est fort
augmentée. Ma mère vient de gagner son procès
relativement à ses biens paraphernaux ou
extra-dotaux. C' est ainsi qu' a commencé le
grand procès ; c' est ainsi que recommence
celui-ci : mais dans le premier elle eut la
simplicité de faire une transaction sur arrêt,
avant l' appel, et retourna dans ses terres ; à
peine y fut-elle, que mon père refusa de tenir
la transaction, et c' est alors que

M Du Saillant écrivit à sa belle-mère, de la part de son beau-père, que si elle venait à Paris, elle serait arrêtée aux barrières. Graces à M De Malesherbes, cette menace n' eut point d' effet, et le procès recommença. Mais sa funeste demande en séparation de corps le lui fit perdre, et tu sais par quels moyens. Il est clair que ce dernier succes va fortifier mon père, animer ma mère ; ainsi plus de conciliation à espérer. Et qui en souffrira ? Moi. Voilà, mon amie, l' aperçu général de mes affaires, dont je ne puis te donner le detail, 1 parce qu' il serait très-volumineux ; 2 parce que j' ai tout plein de raisons d' être plus réservé que jamais sur les détails. Tu peux être sûre seulement qu' après ma lettre à mon

père, qui sera décisive, je pousserai, avec toute la vigueur qui m' est naturelle, mes résolutions et mes plans ; mais je suis aux fers, et la voix qui se plaint ici est *celle qui crie dans les déserts* .
Quant à tes affaires, je t' en parlerai très-peu. Elles s' emmêlent infiniment ; et puisque je ne puis pas te dire nettement mon avis, je ne te dirai rien. Prends garde seulement de faire trop ou trop peu ; c' est cela qui gâte presque toutes les affaires. Céder quoi que ce soit, en certaines circonstances c' est livrer tout ; s' acharner à des riens, c' est aussi quelquefois mettre le tout en compromis ; juger le moment de résister de vive force et celui d' éluder le combat, c' est la base des succès.
Au reste, il ne faut point prendre à la lettre certaines phrases formulaires de M B... qui a des devoirs et des ménagemens de place à garder. Il rirait lui-même, si nous pouvions causer avec lui, de la distinction qu' il a mise entre *avocat consultant* et *avocat à consulter* : il rirait du détour qu' il prend pour prouver que des actes dressés par des personnes envoyées par la police à cet effet, ne peuvent pas être dits avoir été dressés par ordre de la police ; il conviendrait sur-tout que l' on ne peut, sans la plus affreuse iniquité, refuser à des détenus la permission de faire leurs affaires, de constater, d' assurer l' existence des droits de leurs enfans, et que lorsqu' il est

p265

question d' une détenue dans une prison aussi subalterne que celle où tu étais, une telle iniquité serait uniquement imputable à la police, qui y est maîtresse absolue : je n' en dis pas de même des prisons d' état proprement dites, telles que celle-ci.
Ce que tu me mandes de Mauvaiset est surprenant et inquiétant ; cependant peut-être est-il à propos de garder quelques mesures avec lui ; ce qui se peut sans lui donner prise, ni aucun avis qui puisse être dangereux ; au contraire. Il est au reste plus que probable qu' il y a dans son fait plus de pusillanimité que de trahison, puisque les informations qu' il t' a données sont vraies, et qu' il ne t' a menti que sur ses communications avec le tuteur. Il me semble au reste que Madame De R... ne doit connaître aucune de tes liaisons à Pontar... ; car tu sais combien elle est amie de M D' Ogni, et quelle inquisition c' est que la poste en France. Quant au fond de l' affaire, je crois comme toi que notre volonté ou rien, c' est la même chose, si le tuteur est ferme : mais comme on pourrait prendre des voies pour lui imposer silence, c' est à toi à voir alors ce que tu dois pour ta défense et celle de ta fille, pour conserver sur elle quelque jurisdiction, et à choisir en conséquence des conseils ; car ne compte pas sur les miens : outre qu' ils ne peuvent pas faire loi pour toi en matière légale, je

p266

m' abstiendrai désormais de t' en donner à cet égard. Que cela ne t' empêche pas de me mettre au fait du courant.
Pour l' histoire de l' argent, elle est bonne, en ce qu' elle te laisse moins craindre que les R... ne te mettent le marché à la main.
Je voudrais, mon amie, que tu convinsses avec M B... de faire inoculer cet enfant avant qu' on la placât dans un couvent quelconque. Il serait un peu fort que l' on te disputât jusqu' au droit de décider sur l' inoculation de ton enfant. Et qu' a-t-on à t' objecter, dès que cela ne coûtera pas un sou aux R... ? Finis cela, je te prie ; voilà la saison où la petite vérole est à craindre. Pour moi, d' ici

à ma liberté, je ne veux plus me mêler que
d' aimer ta fille ; mais si je la recouvre, cette
liberté, nous verrons s' il y a une autorité
sur la terre qui puisse disposer, à ton insçu,
et malgré toi, de ta fille, dont le père est
contesté. Dieu sait si je suis dans la
disposition la plus ferme de ne chercher aucune
pierre ni pour moi, ni pour les autres ; mais
malgré toutes mes bonnes résolutions, j' ai
bien peur que l' on ne me force au combat ;
et certes, si cela est, je me battrai bien.
L' affluence de sang dont je t' ai parlé, et
qui s' est terminée par quelques saignemens de
nez, n' est rien du tout, ma tendre amie,
que l' effet naturel et nullement inquiétant
du printems. Il en est tout autrement du

dépérissement de mes yeux, qui est aggravé à
un point incroyable, quoique j' écrive
infiniment moins. Je n' espère plus sauver cet
organe ; je me contenterai de prolonger son
affaiblissement. Je te supplie de me parler avec
détails de ta santé ; elle est depuis long-tems
très-entamée, et je crains la révolution du
printems. En général tu es beaucoup trop
laconique sur tout ce qui t' intéresse
personnellement. C' est cependant le seul exercice
agréable que je puisse faire ici de ma sensibilité,
que de m' intéresser jusqu' aux plus petites
minuties de ton journal.
Je mande à M B... que je le prie de me
renvoyer mon manuscrit, s' il ne te le fait
pas passer. C' est un ouvrage auquel j' attache
quelque prix, moi qui ne suis pas sujet à en
donner beaucoup à ce que j' écris, et je ne
veux pas le perdre. S' il te l' envoie, je te prie
d' en expédier la lecture et la copie le plus que
tu pourras. Je t' adresse aujourd' hui : 1 le
reste des élégies retouchées ; 2 les sujets de
cartouches et culs-de-lampe que j' ai composés
pour Tibulle ; 3 l' élégie d' Ovide sur la
mort de Tibulle, dont j' ai joint à mon
ouvrage la traduction ; 4 les corrections à
faire aux élégies, dont je t' ai envoyé le relevé.
Quant aux changemens et additions très-considérables
que j' ai faits aux notes, tu ne les
auras que sur l' exemplaire imprimé.
Mon amie, le tort que tu reproches à notre

nation, et qui en est un bien réel, dont elle s' est rendue coupable envers presque tous ses grands-hommes, tient à notre défaut absolu de caractère et d' énergie. Il faut traiter les légers français, comme l' on traite ces estomacs faibles et délicats, auxquels on ne permet qu' une petite quantité d' alimens à-la-fois, et ne pas nous offrir ni trop de rapides succès, ni trop de titres à notre admiration, parce que nous savons nous engouer, mais non pas admirer. Nous ne voyons point par nos yeux, nous ne pensons point d' après nous ; nous n' avons ni caractère, ni originalité, ni génie par conséquent ; car l' empreinte et le sceau du génie est l' originalité, lorsqu' elle est accompagnée de raison et de goût. Je ne parle pas des individus ; certes nous avons eu de grands, de très-grands hommes, et nous en avons encore ; mais c' est le siècle et non le terroir qui a fait ces hommes-là : le terroir, dis-je, et je compte dans cette expression, pour la plus grande partie, le gouvernement. Nous n' offrons aux artistes, et le plus souvent aux gens de lettres, pour prix de leurs veilles, que des applaudissemens de mode ou d' habitude, fruits passagers d' un vain caprice. Ceux que le plus grand talent ne tourmente pas, resteront toujours médiocres ; les autres seront toujours malheureux. Certainement la beauté en tout genre tient beaucoup aux moeurs et aux circonstances. La beauté

physique elle-même n' est-elle pas soumise aux caprices des sens, du climat et de l' opinion ? Mais en poussant ce raisonnement, on anéantirait *le beau* dans tous les genres possibles. Un art fait des progrès lorsque ses moyens s' augmentent, que sa carrière s' étend, que ses objets s' agrandissent ; et nous nous rappetissons sans cesse. Les productions d' un art sont d' autant plus belles, qu' elles atteignent à un but plus reculé, plus important, plus difficile, et qu' elles donnent le sentiment du beau à des hommes plus exercés et plus délicats, pour qui l' énergie, la variété, la chaleur n' auront jamais rien de capricieux ni d' arbitraire. Chez nous, tout est mode et

caprice. Comment veux-tu que les arts et les sciences n' y dépérissent pas ?
Pour les femmes, peu d' hommes les connaissent mieux que moi, et je sais combien de mal il y a à en dire ; mais ce mal, nous en sommes les promoteurs ; et après y avoir bien pensé, je dis à très-peu-près comme le cardinal de Bernis :
d' un sexe digne qu' on l' adore,
n' exagérons pas les travers ;
sans lui, l' homme serait encore
farouche au milieu des déserts :
oui, les femmes qu' on déshonore,
même en voulant porter leurs fers,
sont les fleurs qu' amour fit éclore
dans le jardin de l' univers.

p270

Au reste, ne t' en prends qu' à toi, si je ne puis pas juger sévèrement le sexe qui t' a produite.
Pour moi, chère Sophie, tu as réduit ma philosophie et ma profession de foi à ceci : *tout n' est qu' erreurs, hors les sentimens que tu m' inspires ;* voilà ce qui me console dans les fers, voilà ce qui fera mon bonheur au sein de la liberté, et ce que j' ai juré pour jamais *sur un autel* , où, comme tu dis si bien, *on ne fait point de faux sermens* . Adieu ; je t' adore, ô ma bien aimée ! Donne-moi bientôt de tes nouvelles, je veux dire de celles de ta santé, très-détaillées.
Gabriel.
à Sophie.
28 mai 1780.
Mon amie, le moment est venu de me prouver la force et l' étendue de ton amour. Certes j' en ai déjà reçu des preuves sans nombre et bien chères ; et cependant tu n' as point encore été soumise à une épreuve si délicate. Tu le sais, ô mon amante ! La tendresse de Gabriel est sans bornes, mais elle a tous les caractères d' ardeur et de fidélité qui composent son être. Rassuré par la ferme conviction que mon coeur n' exige que ce tribut

p271

qu' elle paie, je me croirais peu aimé, si je ne l' étais pas uniquement, si quelque objet dans la nature pouvait te distraire de ta passion, ou te rendre difficiles les plus grands sacrifices... mais, mon Gabriel, doutes-tu donc qu' un sacrifice, quel qu' il soit, quand il t' est offert, me soit une jouissance ? ... voilà ce que me répond tout bas ma tendre Sophie, en lisant ceci... non, mon épouse, non, bonheur de ma vie ! Idole de mon coeur, je ne doute pas de ton courage, je sais qu' il ne coûte rien à ton amour ; et cette idée a soutenu le mien dans ce moment où il me faut te demander ce dont j' ai à peine la force de te donner l' exemple.
Chère amie ! Loin de nous les ménagemens des ames pusillanimes... notre enfant n' est plus ! Eh bien, je te reste : tu m' aimais en elle ; rends-moi tout l' amour que tu lui portais, et que ton affection jusqu' ici divisée se concentre en un seul objet... ô mon tout ! ô mon bien ! Je vois tes douleurs, et tu sais si je les partage... hélas ! Je ne puis de même mêler mes pleurs aux tiens ! ... l' amour ne peut imposer silence à la nature, mais il peut et doit la consoler. Il peut et doit obtenir qu' un découragement funeste ne nuise pas à ses plus chers intérêts, à ta santé, à ta vie. Fais-moi donc le sacrifice, non pas de ta douleur, mais de ses égaremens. Verse des larmes ; répands-les dans mon coeur ; épanche tes

regrets ; mais n' en aiguise pas la pointe, déjà trop acérée, par une opiniâtreté qui t' arracherait à tes devoirs, désespérerait ton ami, et lui ferait prendre en horreur la vie avec laquelle tu dois le réconcilier. Tu le peux seule, ô mon ange ! Un crêpe affreux voile à mes regards le bonheur ; toi seule, qui le soulèves toujours, peut le déchirer tout-à-fait. Tu vois quel est mon sort ! Tu vois à quelles épreuves j' étais destiné ! Veux-tu que ma seule consolation, la conviction d' être infiniment aimé m' échappe encore ? Oui, je croirais être aimé faiblement, si la mort d' un enfant, auquel, hélas ! Nous ne comptions pas survivre, mais que nous savions cependant né de la condition des mortels, te rendait sourde à ma voix, à mes consolations, à mes caresses... je sais quel bonheur tu te

promettais de cet enfant, et quel plaisir c' était pour toi que de projeter le sien,... mais oserais-tu dire ou croire qu' il n' est plus de bonheur pour toi dans le monde, quand tu peux tout pour le mien ; quand j' existe, quand je vis pour toi, quand je touche peut-être au moment de t' être rendu ? ... ô mon amie ! Nous sommes déjà trop payés pour regarder la mort comme la plus belle invention de la nature. à combien de maux peut-être elle a dérobé ta fille ! C' est donc sur nous qu' il faut pleurer ; et les pleurs que commande l' amour de soi, ne doivent pas long-tems prolonger la

douleur, quand un sentiment plus tendre et plus noble lui ordonne de se calmer.
Hélas ! Ma Sophie, je te disais il y a quelques mois ces paroles touchantes d' un ancien : les funérailles des enfans sont toujours prématurées, lorsque les mères y assistent. Cette idée est vraie et touchante. Mais combien de mères se désolent sur leurs enfans vivans ! Et dis-moi si tu pouvais, loin de l' être, t' arrêter sur la limite de l' existence et du néant, et lire au livre des destinées ? Réponds-tu qu' en voyant la longue liste des maux qui t' attendaient, tu voudrais exister ? Non, si l' on te l' offrait sans le dédommagement de notre amour. Eh bien, cet amour te reste ; cet amour me console d' une vie tissue d' alarmes, de périls et de douleurs. Que dis-je ? Il me les fait oublier en me ramenant à toi, à toi dont je n' étais pas digne, et que je n' aurai jamais trop chèrement payée... Sophie, ma chère Sophie ! Je te conjure, et j' espère que tu ne refuseras pas au plus tendre des amans, à qui tu n' as jamais rien refusé, de mettre un terme à tes regrets, et même d' apporter dans ceux qu' il faut bien t' accorder, une modération qui calme mes inquiétudes sur les suites qu' un si fatal événement pourrait avoir pour ta santé.
Tu me plaindras sans doute d' être obligé de te donner cette cruelle nouvelle. Hélas ! Si j' eusse pu te la dire en te serrant dans mes

bras, nos coeurs, en s' unissant, se seraient mutuellement fortifiés ; mais l' absence aigrit tout. J' ai balancé si je te dirais si tôt quelle perte nous avons faite ; mais la crainte que tu ne reçusses ce coup d' une autre main qui ne saurait pas te l' adoucir, ma confiance en ton courage, la haute opinion que j' ai de ta tendresse, et qui ne me laisse pas douter que la mienne ne supplée suffisamment à cette privation terrible, m' ont engagé à te parler sans détour. Ah Sophie ! Ton ami n' est pas moins malheureux que toi lorsqu' il s' occupe de tes chagrins.

Je serais inconsolable, si tu n' étais qu' une amante vulgaire. Hélas ! Me dirais-je, voilà un de mes liens, et le plus sacré de tous, rompu. Mais je te ferais injure de penser ainsi. L' amour et l' honneur nous unissent indépendamment de tous autres motifs, de tous autres devoirs, de tous autres objets ; et il n' est pas au pouvoir ni des humains, ni de la nature, de relâcher nos noeuds, aussi long-tems qu' elle nous laissera la vie. Si nous sommes destinés à presser dans nos bras de nouveaux gages de notre amour, nous pourrons porter sur eux un regard plus serein. Un certain nombre d' enfans doit payer tribut à la mort : elle a frappé le premier fruit de notre tendresse ; nous devons, nous pouvons espérer qu' elle épargnera les autres... ô mon amie ! Nous avons éprouvé de plus grands

malheurs ! C' est sur nous-mêmes, et une partie détachée de nous, que l' infortune s' est exercée quand elle nous a arrachés l' un à l' autre. L' amour, l' espoir et nos bienfaiteurs ont cicatrisé cette plaie profonde ; ta nouvelle blessure doit être encore plus facile à guérir.

Ah ! Ma généreuse Sophie, ne m' accable pas du nouveau tourment de tes souffrances ou de tes dangers ; ne nous punis pas tous deux de notre infortune ; n' augmente pas tes propres maux. Pleure, mon enfant, pleure ; mais non pas sans modération et sans mesure ; que ta douleur soit douce et tendre comme toi. Tu n' as pas joui de la douceur de voir long-tems ta fille, de la tendresse de ses embrassemens, des caresses de son enfance...

hélas ! Que regrettes-tu là ? Tu n' en serais que plus malheureuse ; et si je t' envie le plaisir de l' avoir embrassée, c' est que je voudrais avoir autant de motifs de regrets que mon amie.
Si les pleurs fléchissaient le destin, je te dirais : chère amie, pleurons ensemble : pleurons des larmes de sang ; que tous nos jours se passent dans le deuil, toutes nos nuits dans la tristesse et l' insomnie ; notre douleur est utile à ce que nous aimons.
Mais les gémissemens ne raniment pas les morts ; il ne faut donc pas se laisser emporter pour eux à une violence nuisible à ceux qui

p276

leur survivent. Ne nourris pas ton chagrin trop amer, trop naturel, mais qui ne durera qu' en proportion de ce que tu sentiras le plus vivement ; or j' espère, et je crois, et je demande, en te couvrant de mes baisers et de mes larmes, que ce soit ton amour pour moi que tu sentes et que tu veuilles sentir le plus vivement... oh qu' ils sont durs et insensés ces parens, qui, au lieu de se hâter de jouir de leurs enfans, de se livrer à eux sans délai, d' épuiser réciproquement toute leur tendresse mutuelle, au lieu de profiter du moment présent qui leur appartient à peine, les vouent, les oppriment, et se réservent pour un avenir qu' ils ne verront pas, des réparations dont la fortune ne leur laisse que le projet vain et déchirant ! ... eh bien ! Les enfans de ces êtres-là vivent pour souffrir ; et ceux des mères tendres sont moissonnés au berceau ! ...
ce n' est pas le moment de te parler affaires, ô mon tout ! Ces intérêts si médiocres, si tièdes auprès des grandes affections de l' ame, ne me touchent pas plus que toi. Je dois cependant t' ôter un de tes chagrins, qui paraît t' avoir vivement émue au moment où tu écrivais ta dernière lettre. Mon ami, M B..., qui partage vivement notre perte, m' avait écrit avant que de la savoir : " ne prenez point à la lettre les précautions que je vous ai demandées... etc "

p277

-ces mots pleins de douceur, de sagesse et d' amitié, doivent t' ôter tout soupçon que l' on veuille te priver du secours de mes avis. Au reste, tu n' en as que trop perdu le besoin, puisque la seule propriété qui te restât, et qu' encore, au mépris de la justice et de la nature, on te disputait, t' est enlevée par le sort... je te supplie de ne point écrire dans ces premiers momens à ta mère. Elle ne peut pas partager ta douleur ; et toi, tu ne peux pas sentir assez cela : mais, mon adorable amie, la douleur même doit être décente, et il ne faut pas aigrir des maux déja trop dévorans.
ô mon amie ! Ce n' est pas toi que le regret de ce que tu n' as plus peut rendre injuste pour ce qui te reste. Envisage ton amant, et songe combien la fortune t' a épargnée même en te maltraitant, et tu avoueras qu' il te reste plus que des consolations. Voilà, ô mon tout ! Ce qui m' a fait supporter ma douleur, et ce qui me donne la force de t' écrire peu d' heures après avoir reçu une nouvelle qui a serré mon coeur au point de m' inquiéter ; car tu me fais aimer la vie.

p278

J' ai beaucoup pleuré depuis, et voilà ma poitrine soulagée ; mais mon ame ne le sera que quand j' aurai ta promesse de tout sacrifier à l' amour, et de chercher dans son sein le remède à tes maux, sans m' en cacher la profondeur ou l' activité. écris-moi bientôt, ma Sophie-Gabriel ; je te répondrai à l' instant, et M B... voudra bien te faire passer ma lettre. Hélas ! Tu recevras toujours trop tôt celle-ci ; mais je n' aurai jamais la tienne assez vîte.
Adieu, ma bien aimée : montre-moi ce courage que j' attends de ta grande ame. élève-la au-dessus du deuil où elle est plongée, et ne pense qu' à l' amour éternel et inviolable que mon coeur t' a juré, que mes tendres caresses te répètent, et sur lequel nul bras ne peut attenter.
Gabriel.
Ta fille n' a pu résister aux convulsions des dents. Sa nourrice est, dit-on, inconsolable. Je prie M B... de lui donner le peu que je puis en cette triste occasion. Ceux qui

ont aimé notre enfant, ont tous des droits sur nous... hélas ! Tu ne verras que trop que c' est la main appuyée sur ma plaie, que je cherche à guérir la tienne.

p280

à Sophie.
7 juin 1780.
Je reçois, mon tendre enfant, ta lettre du 2 juin, qui calme un peu mon extrême inquiétude, et met du baume dans mon sang.
Je connaîs ton noble courage, et j' espérais bien qu' il ne se démentirait pas dans un instant où l' amour le soutenait, non sans avoir lui même un grand besoin d' appui. Je ne t' ai jamais dû une plus tendre reconnaissance, que dans cette funeste occasion où tu prends assez sur toi-même, pour m' épargner des douleurs plus longues et plus aigues. Hélas ! L' amour paternel est un instinct bien réellement fondé sur la nature, puisqu' il nous est commun avec les brutes, avec cette différence que dans elles il tient uniquement au physique, et que dans nous il peut être fortifié tout comme affaibli par la réflexion. Mais, s' il n' est pas un devoir plus naturel que celui de chérir ses enfans, il en est de plus sacrés ; et tels sont ceux que nous avons l' un envers l' autre. La réflexion doit donc ici combattre notre douleur, au lieu de l' agraver ; car il est certain que nos pleurs inutiles à celle qui n' est plus, nuiraient à nous qui restons... ah ! Du moins, la nature n' a nul reproche à

p281

nous faire. Ce n' est pas nous, ce sont nos tyrans qui ont rejeté et méprisé ses dons, qui ont tari pour notre enfant la source de vie qu' elle lui avait ouverte, qui l' ont livré à une mère empruntée et mercenaire. Hélas ! Elle fut plus tendre qu' eux, et l' on dit qu' elle pleure amèrement notre fille... elle devait périr, et l' on n' échappe point à sa destinée.
Ah ! J' en conviens avec toi, ce sont les fruits d' un amour si tendre, qui devraient croître et mûrir. Que l' on regrette des

enfans qui, nés d' un commerce indifférent,
n' ont peut-être jamais excité dans leur père
aucune émotion de tendresse ; j' avoue que
je ne plains guère que la vanité d' un tel
homme. Je suis très-porté à croire que ses
enfans ne flattaient que son despotisme, qu' il
ne voyait en eux que des sujets qu' il pouvait
dominer en maître, et que sa famille n' était
pour lui qu' un royaume où il voulait régner
en monarque absolu ; mais nous qui ne
voulions que le bonheur de notre fille, qui le
voulions pour elle, et qui en faisions une des plus
précieuses parties du nôtre... ah ! Nous avons
droit de la pleurer.
Je ne crois point, comme toi, mon amie,
que tu doives perdre de vue tes affaires ; ce
serait là l' inertie du découragement. Jamais
au contraire moment ne fut plus favorable
pour les finir ; et c' est là une des suites de

notre malheur, par laquelle nous n' en
serons assurément pas dédommagés, mais
qu' enfin il ne nous faut pas négliger. Maintenant
les Valdh... n' ont plus aucun motif de te
pousser à outrance, et, s' ils avaient cette lâcheté,
il serait aisé de tourner contre eux
l' indignation publique. Il est vrai qu' ils te
soupçonnent un autre enfant ; mais il est aisé de les
rassurer sur cela, bien entendu cependant
qu' il faut leur laisser ce soupçon, tant qu' ils
ne se prêteront pas de bonne foi à un
accommodement. Je crois aussi que c' est le cas de
veiller de très-près sur cet accommodement,
dans lequel plusieurs autres personnes
pourraient avoir maintenant un intérêt que tu
comprends. C' est toi, et non *d' autres* , qui
doivent recouvrer ta dot ; parce que, si elle
doit un jour retourner à ta famille, ce doit
être de ta part un don volontaire qui t' assure
des ménagemens. Autrement ce serait une
chaîne de plus, et tu en as assez.
Ma santé va par soubresauts ; mais au fond
je suis très-robuste, et je ne suis vraiment
inquiet que de ma vessie et de mes yeux.
Celle-là serait encore à tems d' être soulagée ; pour
ceux-ci, rien n' est plus problématique. Il est
certain, mon amie, que mes affaires, sans
être terminées, sont mieux que jamais ; et je
ne t' ai point leurrée d' un faux espoir. Je ne
suis point, comme D P, un faiseur de

phrases. Il croit, quand une figure de rhétorique

p283

vient se présenter au bout de sa plume, avoir ville gagnée : ce langage-là est bien sec pour le coeur. J' ai en ce moment un objet d' inquiétude. Il m' est revenu que dans des papiers publics étrangers on avait parlé de la tyrannie de mon père envers moi avec la plus grande énergie, et de moi en termes on ne saurait plus flatteurs. Mon père m' imputera cette hostilité, dont je suis tellement innocent, que je n' ai pas même voulu que l' on me procurât ces papiers. Cela ne m' étonne point. Mon père a toujours dédaigné le suffrage des gens de lettres ; et ce sont eux qui tôt ou tard font les réputations. Plusieurs me connaissent et m' estiment ; il croient me venger, et ils me desservent. Tu sais quels témoignages flatteurs de considération j' ai reçus de plusieurs savans en Hollande. Probablement le coup part de-là, ou bien de ces anglais, nos amis, qui auront fait mettre dans leurs papiers, où l' on met tout, un stérile éloge de moi, et une satyre dangereuse contre l' ami des hommes, qui n' en est plus guère aimé. Patience, et contentons-nous de faire ce que nous devons.
Oui, mon amie, mes forces ont égalé mon amour, sur-tout depuis que j' ai su que les tiennes avaient suffi à ta douleur. J' ai même envisagé notre perte d' un oeil assez fixe pour y trouver des motifs de consolation, et pour m' occuper des moyens de perpétuer notre

p284

tendresse. J' ai l' idée d' un petit monument qui plaira encore à nos regards attendris, long-tems après que nos larmes seront séchées.
Je n' ai plus de crainte aussi vive pour ta santé, ô mon cher ange ! Puisque tu as échappé à cette douleur muette, souvent si funeste, et que je redoutais pour ton ame sensible. Mais parle, chère amie, soulage ton coeur prêt à se fendre ; tu sembles chercher à me consoler ; ne contrains ni tes regrets, ni tes

gémissemens. La crainte est, tu le sais, un tourment plus cruel que la douleur : celle-ci a des bornes, ou peut en avoir ; la crainte n' en connaît point. Ainsi je souffrirais bien plus d' envisager ce que peut couver ton coeur, que d' apprendre tout ce qu' il peut t' inspirer sur des maux passés, et par conséquent connus. Je prie notre ami de te faire passer encore ceci sur le champ ; car de tous les calmans le plus puissant est assurément les consolations de ce qu' on aime. Ton petit chirurgien s' est fort bien conduit. J' en ai bonne opinion, puisqu' à cet âge il sait ne pas faire de remèdes. D' ailleurs il me paraît que tu n' as pas le choix ; mais va très-doucement sur toute espèce d' épreuve.
Réfléchis un peu sur ta situation actuelle, mon enfant bien cher, et communique-moi tes pensées. Je suis convaincu que voici le moment où ta famille pourra finir, si elle le

veut ; et il me semble que c' est le cas de t' en occuper, avant que le vieux marquis tombe à son tour. Mon amour, tu sais que c' est dans ce mois que je touche mon faible quartier : demande-moi, je te prie, ce qu' il te faut ; parle donc une fois à ton Gabriel sans réserve. Le bon ange a fait un très-bon marché avec des Brugnières ; il en a retiré (n' en pouvant obtenir le reste du paiement) la montre (sans chaîne) et l' épée. Tu sais que ces effets t' appartiennent bien plus qu' à moi. Si nous avons besoin l' un ou l' autre, nous en ferons de l' argent ; car celui-ci nous est plus nécessaire que les bijoux.
Adieu, ma douce et noble amie : tu sais si ton Gabriel est tendre et constant.
Gabriel.
à Sophie.
19 juin 1780.
Et moi aussi, tendre et chère amante ! Je suis infiniment rassuré par ta lettre ; je vois que ta blessure se guérira sans avoir fait de trop grands ravages. Le souvenir d' une fille tendrement aimée ne s' effacera pas de notre mémoire ; mais la nature, dont l' intérêt s' oppose aux douleurs éternelles, verse un baume sur les plaies du coeur, sur-tout

lorsqu' elle est secondée par l' amour. Après avoir pleuré douloureusement la mort de notre enfant, le tems arrivera, il n' est pas éloigné, ô mon amie ! Où quelque douceur se mêlera à l' amertume de ce souvenir ; et, si nous pleurons encore, ce seront plutôt des larmes d' attendrissement que de douleur. Je crois qu' il est inutile de rechercher aucune espèce de détails sur la mort de cette pauvre petite. Elle n' est plus, et tous les reproches que nous croirions pouvoir faire aigriraient notre chagrin, et ne lui rendraient pas la vie. Au reste, mon bon ange m' a dit que les secours de l' art avaient été insuffisans ; c' est dire qu' elle en a reçu. Il me tarde de savoir quel parti prendra à ce sujet Madame De R... je te réitère mes recommandations pour écrire sur cela avec la douceur et la dignité qui te sont naturelles, quand les vexations ne te font pas sortir de ton caractère. Tu as dû recevoir une lettre de D P que j' ai lue, et qui est touchante et convenable dans cette triste occasion. Réponds-lui un mot, je t' en prie. Il paraît avoir été sensible à la marque de confiance que tu as voulu lui donner.

J' avais dès hier, et même d' assez bonne heure, ta lettre du 12, mon cher ange. Je ne me suis pas mis tout de suite à y répondre, parce que mon premier devoir envers toi est, comme tu me l' as tant ordonné, de

m' occuper de mes affaires ; or j' ai reçu en même tems une lettre de D P, qui demandait une prompte réponse, et en outre des détails ostensibles qui m' ont coûté beaucoup de peine et de tems. J' y ai mis la moitié de la nuit, afin de pouvoir te répondre aujourd' hui. Il paraît que l' on s' occupe de mes dettes et de mes affaires, et qu' enfin on veut prendre un parti. Il est tems ; mes forces sont épuisées, mon esprit lassé et mon ame indignée.

Je fais dans la lettre même que D P doit montrer, un raisonnement qui paraît sans réplique : il est relatif à la Provence, quoiqu' on ne m' en parle plus. Mon père juge au

fond de son coeur que je suis indigne de
toute grace, ou il pense le contraire. Dans
le premier cas, peut-il dire : je le rendrai
à sa femme, si elle le demande ? Si je suis
incapable d' amandement, il n' en sera pas
moins responsable à sa famille des sottises
que je pourrai faire, quand Madame De Mirabeau
m' aura redemandé ; si je ne le
suis pas, à son avis, c' est une cruelle injustice
que de faire dépendre mon salut de l' opinion
d' une femme qui se conduit aussi mal. C' est
l' argument éternel de mon père, que ce
raisonnement très-simple rend bien faible,
à ce qu' il semble.
Non, mon amie, ma santé n' est point
terrassée, à beaucoup près ; elle est affaiblie,

ou plutôt dérangée, parce qu' agir est mon
premier besoin, et que je n' agis point ici.
Cependant je soupire après le repos, que je
regarde, après l' amour, comme le seul bien
réel de la vie, qu' il est insensé de sacrifier
à l' amour de la gloire ; mais ce repos passif où
je suis engourdi, m' est aussi insupportable
que pernicieux. Peut-être, indépendamment
des regrets et des desirs qui me tourmentent,
suis-je un peu comme les autres
hommes actifs. L' action m' épuise ; le repos
me tourmente : il semble que la nature ne
me laisse que le choix de la fatigue ou de
l' ennui.
Il est possible et probable que tu aies su
plusieurs jours avant ta mère, la nouvelle ;
et je ne puis pas croire, quelque dur qu' ait
pu être ton billet, dont le bon ange ne m' a
point du tout parlé, qu' elle portât le
ressentiment jusqu' à t' en témoigner encore dans
un tel moment. Quant aux conseils que l' on
m' a imputés, et au sujet desquels M B...
a donné une explication très-satisfaisante,
je n' en cacherais aucun à qui que ce soit,
si notre correspondance ne devait être à
jamais secrète par égard pour ceux qui l' ont
permise ; et, comme je le mandais
aujourd' hui à D P, comme je n' écris jamais et
ne parle que selon mon coeur, comme je
n' ai jamais rougi de ce coeur, si mon style
a quelque chaleur, quelque énergie, si c' est

p289

en cela que mes lettres paraissaient redoutables ; je puis dire à ceux qui ne sont pas de même, ce que J J Rousseau répondait à deux jésuites qui le priaient de leur faire part du secret dont il se servait pour écrire sur tout avec tant de chaleur et d' éloquence : j' en ai un en effet, mes pères ; je suis fâché qu' il ne soit pas à l' usage de votre société : c' est de ne dire jamais que ce que je pense.
Le mémoire de Jeanret que j' avais oublié, et c' est ce qu' il faut pour juger ses propres écrits, m' a paru assez bien. Je suis fâché que ces deux pages qui devaient être fortes de choses, manquent. Fais-moi le plaisir d' essayer par Char... de les faire copier sur l' exemplaire de Michaud, celui de Roussel ou de Barbaud. Il doit y en avoir beaucoup à Pont... ; au besoin on en trouverait chez Fauche à Neufchâtel. Un manuscrit que je regrette bien, c' est celui sur les salines.
Je vais te faire un cadeau, à toi qui n' as par les goûts frivoles, c' est de te donner une notice d' un plan manuscrit de législation pour la Pologne, par J J que m' a donné D P. Ce grand homme, retiré dans sa vieillesse du commerce de tous les hommes, et même du commerce de son génie, des polonais sont venus lui demander un plan de législation dans sa solitude. Toute son

p290

ame et tout son génie se sont ranimés pour répondre dignement à cette demande. Cet ouvrage m' a paru aussi beau que les plus belles productions du même auteur. Mais quel caractère étranger à nos moeurs et à nos idées ! On croirait que le philosophe sort d' un entretien avec Numa dans les forêts des sabins, ou avec Lycurgue sur le Taigète. Le premier conseil qu' il donne aux polonais, c' est de rompre presque toute communication avec le reste de l' Europe.
Il ne veut point pour cela de remparts semblables à celui qui a été si inutile pour séparer le chinois du tartare ; il veut que ce soit le caractère national qui élève cette

barrière. Mais comment le former, ce caractère national ? *par des jeux d' enfans,* répond le grand-homme ; par des cérémonies publiques, majestueuses et touchantes, par des gymnases, par des fêtes. Deux législateurs de l' antiquité ont imprimé ainsi l' image de leurs ames et de leur caractère dans les hommes qui ont reçu leurs lois, Lycurgue et Numa : et il est encore aujourd' hui des hommes qui portent ces images sacrées dans leurs caractères et dans leurs ames. Des spartiates devenus sauvages vivent encore libres aujourd' hui sur les montagnes de la Laconie, d' où ils insultent au despotisme du grand turc ; et sous la domination du pape, les transteverains montrent souvent

le caractère de ce peuple romain qui régnait dans les comices. Imitez ces législateurs et leurs institutions, dit Rousseau à la Pologne. Faites-vous des spectacles nationaux et des fêtes qui vous dégoûtent à jamais du bonheur des autres peuples ; faites ensorte qu' il vous soit impossible d' être autre chose que des polonais, et vous le serez pour l' éternité. Des voisins plus puissans pourront vous vaincre, ils ne pourront vous conquérir ; les russes pourront vous *engloutir* , ils ne pourront vous *digérer* . En les séparant ainsi de toute la terre, ce nouveau Lycurgue semble en effet préparer aux polonais un bonheur qui ne s' est jamais trouvé parmi les hommes : des moeurs et presque point de lois. La raison pour le premier code des magistrats ; des citoyens qui soient tous législateurs, pour qu' il n' y en ait aucun d' esclave ; des laboureurs se rendant dignes d' être au besoin les défenseurs de la patrie, par des exercices et des fêtes militaires qui seront le délassement de leurs travaux rustique ; les récompenses toutes en honneur, aucune en argent ; l' argent presque proscrit, comme faisant circuler les vices et les crimes avec plus de rapidité encore que les richesses ; tous les rangs également accessibles à tous les citoyens qui les rempliront successivement, en croissant par degrés en vertus et en talens comme en grandeur ; le trône

même rempli par des citoyens qui auraient appris dans tous les états qu' ils auraient parcourus, les besoins et les devoirs de tous les états ; le bonheur enfin toujours modéré, parce qu' il s' use lorsqu' il est trop vif, et que l' homme trouve bientôt l' ennui et les dégoûts dans les voluptés immodérées... tel est le tableau du gouvernement que le citoyen de Genève voulait donner à la Pologne. Il a bien prévu qu' on lui dirait qu' il n' y a pas un très-grand mérite à renouveler les romans politiques de Platon ; qu' on essaierait de le combattre par le ridicule, parce que le ridicule est l' unique ressource des esprits faibles, contre tout ce qui porte le caractère de la grandeur et de la force ; qu' on lui opposerait le goût de tous les peuples modernes pour les jouissances du luxe et la corruption de leurs moeurs, pour lui prouver qu' il faut leur laisser leur luxe et leurs moeurs corrompues : c' est en combattant ces objections qu' il déploie cette éloquence invincible qui triomphe souvent de nos dégoûts ou de notre effroi pour les moeurs antiques ; ou qu' il fait voir cette souplesse d' esprit qui aperçoit les moyens de se servir de nos vices mêmes, pour nous conduire par degrés aux vertus que nous n' osons plus envisager. Les changemens, il ne veut pas les faire comme Dieu par sa parole ; il prend les instrumens de l' homme, le tems

et les sages précautions. Il présente à la fois un dessin pur et général ; mais il voit bien qu' on ne peut l' exécuter que par parties. Il ne dit point : donnez-moi des anges, et je les ferai vivre en sages : donnez-moi un pays où il n' y ait aucune institution, et j' y établirai des institutions parfaites ; il dit : donnez-moi la Pologne et les polonais, tels qu' ils sont aujourd' hui, et je ne crois pas impossible de leur donner la législation et le bonheur dont je leur offre l' image. On oppose toujours les passions des hommes comme un obstacle invincible à toutes les réformes, et l' on ne voit pas que pour celui qui sait les manier, elles sont aussi les moyens

les plus sûrs et les plus puissans ; on peut
s' en servir même pour les détruire toutes ;
et, s' il y eût jamais un véritable stoïcien,
son stoïcisme a été l' ouvrage de ses
passions.
J' ai cru te faire quelque plaisir, mon
aimable amie, en te donnant cette faible idée
de ce bel ouvrage.
Mon amie, bien que la notice que tu me
donnes de la procédure me prouve parfaitement
ce dont je n' ai jamais douté, à
savoir qu' elle est folle et insoutenable, et ne
résisterait pas un moment au simple aperçu
des contradictions et des faussetés
démontrables qu' elle renferme ; je pense, comme
j' ai toujours pensé, que te remettre en

justice serait une folie que l' on ne permettrait
jamais. Je ne te cache pas non plus que ce
que tu me proposes m' a toujours paru le
plus sûr, le plus honorable et le plus
expéditif. Tu ne peux même (cela est facile à
démontrer) recouvrer entièrement ton *honneur*
(tu sens bien que j' entends ce mot dans
l' acception d' opinion publique) et ta liberté
que par cette voie. Ainsi pensent des gens
sages et respectés, qui ne mettent pas en
doute que tu ne gagnes ton procès. Mais à
ces considérations de droit et de procédé, il
faut joindre celle des convenances.
Laisse-moi donc raisonner de cela avec le bon ange.
Tu peux patienter, puisqu' il est impossible
que l' on puisse t' empêcher de faire quand
tu voudras une démarche si authentique et
si publique, qu' elle nécessite, en dépit de
tous, le procès. Mais un tel mémoire demande
à être fait par une excellente plume. Sans
doute l' indignation et l' amour auraient élevé
la mienne, et mon style est bien celui du
genre ; mais, outre qu' on ne me permettrait
pas d' écrire sur ce sujet, tu dois sentir,
mon amie, que la prudence m' ordonne de
ne pas me mêler du tout de cela, au moins
en apparence, parce que je donnerais beau
jeu à mon père, aux Marignane et aux Ruffey,
pour me jeter de nouvelles chausse-trappes.
Je te parlerai de cela à fond dans ma
première lettre. Aujourd' hui je suis rendu de

p295

fatigue, et d' ailleurs j' en veux parler à mon ami.
Mon cher amour, je prie M B de t' envoyer dans ce moment l' argent qu' il peut avoir à moi, indépendamment de ce qu' il me faut payer en fait d' avances à mon porte-clefs.
Je sens combien tu dois être gênée ; mais j' espère que la mort de ta fille te vaudra du moins un peu plus d' aisance. Hélas ! C' est l' acheter bien cruellement ; mais ainsi va le monde ; on y paie les moindres biens et les plus grands au dessus de leur valeur.
On me parlait l' autre jour d' un exemple touchant de la force de l' affection. La comtesse d' Harcourt a perdu son mari en 1769. Cette tendre épouse, entièrement livrée à sa douleur, s' est appliquée à imaginer tous les moyens de l' entretenir. Elle a fait élever à notre-dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoine, et s' y est fait représenter elle-même dans l' attitude la plus douloureuse. Non contente de ce lugubre tribut, elle a fait jeter en cire la figure en grand du comte ; elle l' a fait revêtir de la robe de chambre dont il se servait, et l' a fait placer dans un fauteuil à côté du lit où elle a coutume de coucher. Plusieurs fois chaque jour, elle va s' enfermer dans ce triste lieu, pour s' entretenir avec cette image muette, et de la constance de son amour, et de la vivacité de ses regrets.

p296

ô mon amie ! Il en est que nous n' éprouverons jamais, long-tems du moins ! ... mais c' est vivre qu' il nous faut pour nous aimer, et nous payer mutuellement le prix délicieux de tant d' amour.
Gabriel.
Voici l' épitaphe de ton amoureux Dorat :
de nos papillons enchanteurs
émule trop fidelle,
il caresse toutes les fleurs,
excepté l' immortelle.
à Sophie.
12 juillet 1780.
Je reçois ta lettre du 6, ma chère et bien

aimée fanfan, avec celle de Dupont, dont
j' avais connaissance ; car il m' avait averti
qu' il *t' invoquait* . C' est son mot ; il a cru sans
doute qu' il s' agissait de m' exorciser. Il est vrai
que, fatigué de ses raisonnemens biscornus,
de ses amphibologies qui me blessent d' autant
plus que je les sais fondées sur des méfiances
contre lesquelles mon coeur s' indigne et
dont mon esprit a pitié, de ces phrases
légères, de quelques tournures qui semblaient
préparatoires à de nouveaux délais, je l' ai
mené lestement dans deux ou trois lettres
qui ont produit l' effet d' un coup d' éperon,

p297

et c' est ce que je voulais. Cependant, comme
dans sa dernière il m' a paru vraiment attristé
et que je l' aime, je lui ai écrit deux lettres
coup sur coup, pleines de raison et de
sensibilité, qui ont dû lui montrer que je n' avais
point d' humeur personnelle contre lui. Le
vrai est que je lui ai présenté comme
très-prochains des projets extrêmes qui ne le
sont point, et auxquels j' espère tout de bon
que je n' aurai que faire de recourir. Il
survient dans ce moment-ci un incident
favorable qui va faire redresser la tête de l' ami
Dupont. M B me mande ce matin, en
m' envoyant ta lettre, qu' il vient de recevoir une
lettre de Madame De Mi... pour moi, de
laquelle il paraît être content. Cette lettre,
il l' a fait passer sur le champ, avec sa bonté
ordinaire, à D P, afin que nous ne
perdissions aucun moment pour nous
concerter sur ce qu' il y a à faire dans cette
conjoncture nouvelle. Il me paraît, sans avoir vu cette
lettre, qu' elle ne peut qu' être favorable ; une
réponse si tardive suppose des réflexions. Ces
réflexions, probablement suggérées ou
fomentées par mon oncle, ne peuvent être qu' à mon
avantage. D' un autre côté, je sais que M De
Marignane est en marasme, et que sa fille
elle-même ne se porte pas bien. Tout cela
peut avoir tourné ses idées sur un point de
vue fort avantageux à mes affaires ; enfin nous
verrons. En attendant, sois tranquille, ma

p298

bonne amie ; je n' ai nulle envie de faire de
pas de clerc, et M B... ne me laisserait
pas m' égarer ; c' est lui, quoique D P
se dise mon *seul* ami, qui m' a montré le
plus de véritable prudence, laquelle n' a
jamais exclu l' activité. Je compte donc
infiniment sur ses lumières et ses soins ; et l' un
de mes griefs contre D P est de me parler
dans ses lettres tout autrement que dans la
conversation, le tout parce que M B... voit
celles-là. Ce n' est pas que D P ne soit un
homme très-honnête et très-droit ; ce n' est
pas non plus qu' il ne reconnaisse dans M B...
ces deux qualités-là : mais sa manie est de
mettre de la politique à tout, pour s' exagérer
sa propre importance ; et comme il regarde
M Lenoir comme son irréconciliable
ennemi, il veut se méfier de tout ce qui a sa
confiance. Tout ce manége et ces folles
préventions déplaisent à ma véracité et à
mon ame pénétrée de reconnaissance. En
général, mon ame, qui, si j' ose le dire, est
sensible et délicate, s' indigne des obstacles
injustes qu' on m' oppose, des motifs
malhonnêtes qu' on a quelquefois l' air de me
croire, des rivaux qu' on me donne, de
quelques-unes des récompenses que l' on promet,
même de certains éloges qu' on m' adresse,
et enfin de tout ce qui semble marquer qu' on
n' a pas de moi l' estime que je crois mériter.
L' ingénuité est encore dans cette ame

p299

calomniée par des gens qui ne sont pas faits
pour l' apprécier. Mon coeur se montre tel
qu' il est, parce qu' il n' y a rien en lui qui
m' oblige à le cacher. Il se peint sur mes
lèvres, dans mes yeux, dans mes expressions ;
et quand on est ainsi, on s' offense, on
s' afflige du moins de ne pas voir tout entier
celui de ses amis. D P, qui n' a pas la même
énergie de sensibilité que moi, et à qui les
affaires ont donné une enveloppe qui altère
son caractère naturel, ne sait pas traiter avec
moi ; mais il est bon diable, et moi aussi, et
nos différends ne seront jamais longs ni fort
sérieux.
Il n' en est pas de même, ma belle dame,
de celui que je vais avoir avec toi. Tu sais
que dans aucun tems, tout dérangé que je

suis, je n' ai voulu qu' on fît des dettes ; et je
trouve on ne saurait plus mauvais, que
tandis que tu fais la petite mijaurée, et cries,
trop, trop, quand je t' envoie quelque sous,
tu empruntes à d' autres. Cela pourrait avoir
des suites sérieuses même. Quelqu' une de
ces religieuses n' aurait qu' à être inquiète,
écrire à ta mère : celle-ci croirait que tu fais
je ne sais quel emploi de ton argent ; car tes
chers parens sont un peu comme mon père ;
ils comptent bien ce qu' on dépense, mais non
pas ce qu' ils donnent. Je te prie donc, mon
cher amour, de me dire très-naïvement à
quoi montent tes dettes et tes besoins. M B,

p300

qui craint avec raison de mal vendre la
montre dans un pays où l' on regorge de tels
bijoux, me charge de te le demander, afin
d' arranger en conséquence mes pauvres finances.
Je le prie de partager entre toi et mon
copiste auquel enfin il faut des à comptes, ce qui
me reste, et de t' envoyer deux louis tout de
suite. Après quoi, comme il me faudra
quelque petite chose aussi, et qu' on ne peut pas
pousser l' épée dans les reins à un libraire
qui n' a encore rien vendu, nous partagerons
le prix de la montre, quel qu' il soit. Je lui
dis ce qui est très-vrai, que tu la hais, à
cause de celui qui te l' a donnée ; que je ne
suis pas, moi, dans le cas de la porter,
parce qu' elle a été à toi, et peut être
reconnue, et qu' ainsi nous n' y aurons nul regret.
Je ne crois pas qu' il te convienne, maintenant
que notre pauvre petite est morte, de
travailler autrement que pour ton plaisir.
(à ce propos, fais-moi une bourse toute en soie,
comme la dernière que tu m' as envoyée,
et que j' ai tant baisée. Fontelliau la trouve
charmante, et je n' ai pas pu ni voulu la lui
donner, parce qu' il y a de tes cheveux ; mais
je lui ai promis que tu aurais la complaisance
de lui en faire une autre). Demande-moi
donc tout naïvement ce qu' il te faut ; il serait
un peu dur que je n' eusse pas la préférence
sur tes béguines ; et si tu crois moins me
gêner, tu te trompes fort : car, outre l' inquiétude,

p301

si j' étais accoutumé à te voir avouer
avec ingénuité tes besoins, j' écouterais les
miens, ce que je ne fais, ni ne ferai, tant
que tu tergiverseras comme tu fais, folle que
tu es !
Quant à ton grand projet, je ne te dirai
encore rien de décisif, chère amie si tendre !
1 parce que M B..., qui a souvent des
bouffées d' ouvrage étouffantes, ne s' en est
pas encore expliqué avec moi ; 2 parce
qu' à la tournure que prennent mes affaires,
j' ai envie de voir venir. Si elles s' accélèrent,
c' est de tous les incidens le plus favorable
pour les tiennes : d' abord parce qu' il faut que
l' on finisse avec les Monn... pour moi, ce
qui entraîne la discussion de tes intérêts ;
ensuite parce que tu ne doutes pas plus que
moi que quand les Valdh... seront forcés de
croire à ma résurrection, ils ne se rangent.
En conséquence, insinue quelque chose de
ton projet à ta mère, sans t' ouvrir
tout-à-fait, ce qui serait imprudent, et par rapport
à elle, et relativement à la poste ; mais
dis-lui que, comme tout éclat fâcheux, tout
souvenir triste est inutile à réveiller, tu
penches à un accommodement. 1 restitution
de ta dot, quittance des intérêts passés,
et que l' on en compte avec toi ; 2
renonciation à tous tes droits, moyennant 1200 liv
de pension et ta garde-robe ; (on n' accordera
pas cette condition, et je crois que tu

t' en peux départir) ; 3 suppression absolue
de la procédure ; 4 engagement de ta part
à rester au couvent durant la vie de
M De Mon..., sous la condition de liberté
entière, à ton veuvage. Voilà ce que tu dois demander,
en montrant à mots couverts que tu
n' as pas peur, et que tu te battras s' il faut.
Puisque ta mère s' est bien conduite dans
cette occasion, c' est plus que jamais le cas
de lui montrer de la tendresse et de la
confiance : charge-la donc de cette négociation,
et prie-la de s' en charger ; il me semble que
cela est assez d' accord avec ses intentions.
Le moment de négocier est venu, puisque le
grand obstacle n' est plus ; mais qu' elle n' en
charge pas son mal-adroit et mal-honnête
tatilloneur Mar... tu es majeure, on ne peut

t' engager sans ton aveu ; ainsi cette marque de déférence ne t' expose à rien. Voilà, ma bien aimée, mon avis ; je le soumets à M B... dont l' esprit est conciliateur, sage et rompu aux affaires.
Le dernier trait du Marv... est de la fausseté toute naturelle à lui, et dans une circonstance où il avait trop de tort pour dire la vérité. Cela ne vaut pas la peine que l' on s' en fâche, et certes, si l' on voulait heurter toutes les pierres que l' on trouve sur son chemin dans ce bas monde, on se ferait mal, et on perdrait du tems ; car le chemin est raboteux.

p303

Il y a une histoire récente plus tragique que celle de la comtesse d' Harcourt. Je n' en sais pas encore tous les détails. C' est une fille de condition devenue enceinte, et qui avait concerté sa fuite avec son amant. Le jour même où elle était résolue, l' oncle de la demoiselle appelle en duel le jeune fou, qui n' a pas la force de refuser, du moins pour cette journée ; il joint à la faiblesse d' accepter le rendez-vous, celle de l' avouer à sa maîtresse. Leurs projets n' en subsistent pas moins les mêmes, et l' heure est prise à onze heures et demie du soir, sur le pont-royal, où la demoiselle devait se rendre en paysanne, et le jeune homme en carrosse. Il a la démence de dire à cette infortunée : si à onze heures sonnantes, je ne suis point arrivé, c' est que je serai mort ; elle perd assez la tête pour le croire, arrive à onze heures, attend la demie dans les plus affreuses angoisses, et se précipite par-dessus le parapet, lorsqu' elle sonne ; le jeune insensé arrive un instant après..., et il ne l' a pas suivie !
Mon amie, c' est moi qui t' ai donné ton enthousiasme pour Rousseau, et je ne m' en repens pas. Ce ne sont point ses grands talens que j' envierais à cet homme extraordinaire, mais sa vertu, qui fut la source de son éloquence et l' ame de ses ouvrages. Je l' ai connu, et je connais plusieurs personnes qui l' ont pratiqué. Il fut toujours le même, plein

p304

de droiture, de franchise et de simplicité, sans aucune espèce de faste, ni de double intention, ni d' art pour cacher ses défauts, ou montrer des vertus ; on doit pardonner, peut-être, à ceux qui l' ont décrié, de l' avoir mal connu. Tout le monde n' était pas fait pour concevoir la sublimité de cette ame, et l' on n' est bien jugé que par ses pairs. Quoi qu' on pense ou qu' on dise de lui pendant un siècle encore, (c' est l' espace et le terme que l' envie laisse à ses détracteurs), il ne fut jamais peut-être un homme aussi vertueux, puisqu' il le fut avec la persuasion qu' on ne croyait pas à la sincérité de ses écrits et de ses actions. Il le fut malgré la nature, la fortune et les hommes, qui l' ont accablé de souffrances, de revers, de calomnies, de chagrins et de persécutions ; il le fut avec la plus vive sensibilité, pour l' injustice et les peines ; il le fut enfin malgré des faiblesses, que j' ignore, mais qu' il a, dit-on révélées dans les mémoires de sa vie. Il arracha mille fois plus à ses passions qu' elles n' ont pu lui dérober. Doué peut-être de l' ame incorruptible et vertueuse d' un épicurien, il conserva, dans ses moeurs, la rigidité du stoïcisme. Quelque abus qu' on puisse faire de ses propres confessions, elles prouveront toujours la bonne-foi d' un homme qui parla comme il pensait, écrivit comme il parlait, vécut comme il écrivait, et mourut tel qu' il avait vécu.

p305

Adieu, ma chère et unique amante ! Adieu, le bonheur et la vie de mon ame ; je ne te ferai pas attendre des nouvelles bonnes ou décisives, quand j' en aurai ; tu peux m' en croire. Je t' adore, et je crois que cette passion si éprouvée, si justifiée, si légitime, peut défier le sort.
Gabriel.
Réponds honnêtement à Dupont ce que tu voudras.
Je t' adresse mon premier volume de *Bocace* , et les sujets d' estampes : tu me renverras le tout ; je n' ai que cette copie, et mon informe brouillon ; mon homme est trop occupé pour t' en faire une, et celle-là ne te reviendra-t-elle pas avec tout

moi !
à Sophie.
28 juillet 1780.
Je reçois, mon amie si tendre, ton aimable lettre, dans un tems et un moment où je ne manque pas d' écritures et d' occupations, de sorte qu' elle m' est un soulagement aussi agréable que nécessaire. La lettre de Madame De Mir..., dont le bon ange nous avait donné assez bonne opinion, est en effet d' un ton

p306

affectueux et convenable. Je ne te l' envoie pas, parce que D P me l' a demandée, pour je ne sais quelle intrigoterie. Il est depuis survenu un mémoire de ma mère. Tu sais que c' est-là un de ces monstres que l' ami D P se forge pour les combattre. Il a cherché à m' en effrayer beaucoup ; mais moi, qui sais que l' amitié veille de ce côté, par l' organe de M B..., je suis assez tranquille. Toujours est-il que j' ai fait la jolie grimace d' écrire une lettre ostensible, où je parais très-inquiet du soupçon que l' on pourrait former, que j' y eusse quelque part, lequel soupçon ne sera jamais conçu de bonne foi. Ce qui pourrait seulement me nuire, c' est que par un zèle inconsidéré, ma mère eût lâché quelque phrase désobligeante pour Madame De M... j' ai prié M B... d' y veiller, et encore une fois je suis tranquille. Mais D P n' a pas manqué une si belle occasion de faire de l' importance et de la politique. Il a vu et revu M B..., écrit et récrit, et me mande hier, qu' il *croit avoir bien convaincu mon père, chez qui il a été en arrivant au B D F, qu' il me ferait la plus grande injustice, en me croyant capable de duplicité, et en supposant que j' eusse la moindre part à ce qu' on a pu écrire. Il m' assure qu' il s' est livré d' émotion jusqu' aux larmes, et qu' il y a mis toute l' adresse du coeur, qu' il croit préférable à celle de l' esprit... ; qu' il a acquis*

p307

quelques lumières, etc. Etc . Mais, en vérité, les lettres de D P sont si politiques, si

remplies de *mezzo termine* , que je n' y fais plus aucune attention ; quand il parle c' est autre chose, parce qu' il n' y a plus de tiers. Les deux visites qu' il m' a faites, coup sur coup, (car je ne sais où diable tu as péché qu' il était toujours au B D F puisque je t' ai mandé très-formellement qu' il était à Paris), m' ont fait voir assez clair à mes affaires, dans lesquelles au reste il suit servilement l' avis d' une personne à qui je permets très-fort de me servir, pourvu que je ne lui demande jamais. Au reste, dans cette dernière lettre, il rabâche toujours les mêmes choses qu' il a sans cesse écrites et qu' il ne dit plus. Mon père est fidelle à son plan, et y met *une fermeté et une suite rares* . Certainement il ne sera point fâché qu' on me demande *avec instances* , (ainsi maintenant il faut des *instances*), mais il veut prendre acte qu' il ne m' a qu' accordé à des demandes *qu' il ne croit pas devoir refuser* , qu' il n' a *contribué* en rien *à les exciter* . Il veut, *en cas de malheur,* n' être exposé à aucun reproche, et rendre mon oncle et sa belle-fille eux-mêmes responsables des événemens. Il y a un fonds de sentimens *paternels, et très-paternels, cachés sous une prudence infiniment circonspecte. La confiance est loin d' être rétablie* . (ne dirait-on pas que ce ton sentencieux est en date du mois

d' avril 1779, où j' ai vu D P pour la première fois) ? Mais voici le plus beau ; aussi D P le souligne-t-il : " on ne fait rien que par l' espérance, m' a-t-il dit ; mon fils a besoin de l' espérance de regagner mon estime et mon amitié. Je ne la lui veux pas ôter ; mais je ne la lui dois pas mettre prochaine : ce doit être l' aiguillon et la perspective de sa vie entière. " j' ai mandé à D P, au sujet de cette alinéa, que cette sentence, qu' il soulignait si respectueusement, était susceptible d' un commentaire assez plaisant que je lui épargnais ; mais que mon père était comme tous les despotes, (qu' il se croyait éternel), et comme tous les pères de droit écrit, qui imaginaient que leurs enfans avaient et auraient toujours quinze ans. D P ajoute gravement, après cette belle prosopopée : *je vous dirai les détails de bouche la semaine*

prochaine ; (car ce serait en effet une grande indiscrétion par écrit.)
ce n' est rien que tout cela auprès d' une lettre de trois pages que j' ai reçue hier de mon oncle, antérieure aux dernières que j' ai écrites en Provence, et où il feint d' ignorer la démarche de Madame De Mi. Je suis fort fâché de ne pouvoir pas te l' envoyer ; je l' ai fait partir tout de suite, pour que D P y fabriquât une réponse ; il y va de son honneur, car cette lettre est une critique, phrase par phrase, d' une des siennes, laquelle est

p309

follement, mais plaisamment arrangée. Tu n' as pas d' idée de toutes les injures que l' on m' y dit ; cela va jusqu' à m' appeler *gladiateur* inclusivement, parce qu' on prétend qu' une phrase où je disais qu' une explication nette avec M De Mar empêcherait le procès que l' on redoutait tant, est une manière de cartel ; cela a de l' esprit, comme tu vois. Ensuite on relève à toute ligne mon infernal orgueil, mes délits, mes crimes, je crois, et entr' autres la double rupture de mon ban, article sur lequel je repondrai ferme assurément. Il est un peu dur que ce coquin de St Mauris publie que je lui ai manqué de parole, après avoir dit si hautement qu' il ne m' en avait point demandé, et ne m' en demanderait pas.
Somme tout, il n' y a rien du tout à conclure de toutes ces lettres-là, sinon qu' elles sont faites au Bignon, et qu' ils font tous tant qu' ils sont, plus les fâchés qu' ils ne le sont réellement. En attendant, m le chevalier est leur héros, parce qu' il faut bien avoir quelqu' un à m' opposer, et que les Du Saillant se raccrochent à cette pauvre branche pourrie. Il a été aux trois combats de M De Guichen, et n' a pas été blessé. On loue son courage, sur ce qu' il s' est embarqué malade, pour ne pas manquer le premier.
Dup observe très-bien à ce sujet que cela est bien, mais fort simple ; parce que l' on ne

p310

va à la guerre que pour y chercher des coups de fusil, et que cette espèce de courage est si commun pour les gens d' honneur, que ce n' est pas la peine d' en parler. Pour moi, je n' appelle point un homme d' honneur celui qui invente d' aussi lâches mensonges pour nuire à son frère ou à qui que ce soit ; et quant à sa bravoure personnelle, je sais à quoi m' en tenir.
D P me mande aussi qu' il a reçu une lettre de toi, du 9 de ce mois, qui n' a plus de rapport aux circonstances présentes, et me prie de *mettre son respect à tes pieds* . Ne vas pas le recevoir comme Roxelane reçoit celui de Soliman. Le vrai est comme je le mandais hier à M B, que D P est bon et franc par nature, mais politique et finasseur par prétentions. Il a aussi plus de finesse dans l' esprit que dans le caractère. Or l' esprit fin est quelquefois faux, parce qu' il est trop fin ; la finesse imagine, au lieu de voir, à force de supposer, elle se trompe. Mais le principal défaut de D P est, je crois, de n' avoir point assez de caractère pour son esprit. C' est d' ailleurs un homme très-estimable, et qui veut de bonne-foi me servir autant que cela peut se concilier avec sa prévention pour mon père. D P est capable de grandes vues, de concevoir, digérer et ordonner un grand dessein ; s' il passe à l' exécution, il pourrait bien échouer, parce

qu' assez souvent il est rebuté des obstacles même qu' il avait prévus, et dont il voyait les ressources ; parce qu' aussi il est imbu de mille petites craintes. Ce n' est point en pareil cas par défaut d' esprit ou d' adresse qu' il aura manqué ; c' est qu' il n' a pas toute la fermeté et la suite possible dans le caractère, quoiqu' il s' en vante ; c' est qu' il a aussi beaucoup de paresse naturelle ; qu' il n' est pas trop capable d' une volonté forte, à laquelle peu de choses résistent, même pour les gens bornés ; c' est qu' enfin il n' a pas le caractère de son esprit. Sans manquer d' esprit, on manque à son esprit par légéreté, par passion, par timidité.
Mon amie, je suis persuadé que ma famille ne peut, avec honnêteté, finir pour moi, sans tenter de finir pour toi ; je crois que

l' on ne s' y acharnera pas, si les Vald sont
trop récalcitrans ; mais on essaiera précisément
pour éviter que je m' en mêle, et il faut en
ce cas les laisser faire. D P m' a sondé à cet
égard ; je lui ai dit naturellement les
conditions que je t' avais dictées ; il les a fort
approuvées ; il voulait que tu eusses ton douaire
aussi ; mais cela me paraît fou à espérer.
Car il est tout simple que les Valdh
répondent : mais qu' aurait-elle à demander de plus,
quand il n' y aurait point de procès ?
Je vais tâcher d' arranger avec M B, des
moyens de t' envoyer dans le mois prochain

p312

du moins une partie de la somme qui te serait
nécessaire pour arranger tes affaires. Je crois
que la montre qui ne nous a été donnée
qu' en paiement, pourrait être aliénée,
puisque si l' on nous avait donné à la place les
louis que l' on nous devait, nous en aurions
assurément usé ; mais il faut laisser notre ami
remplir des formalités de son métier ; et surement
il tâchera d' arranger tout pour le mieux. Il
faut certainement que je paie mon copiste,
mais il reçoit assez souvent de petites
sommes, et cela équivaut à de grosses ; tu lui as
un peu nui cette fois, nous réparerons cela en
août, et si je redeviens libre, il n' y perdra
rien. Pour les fantaisies que tu veux me
suggérer, apparemment que tu te moques de
moi. Que diable me font des fruits ? Je n' ai
qu' une passion, c' est toi ; qu' un goût, c' est
des livres. Il te paraîtra peut-être assez
naturel que la passion passe avant les goûts ;
ainsi, de quoi te plains-tu ? Crois-tu qu' après
l' incomparable bonheur de vivre avec toi,
j' aurai jamais un plus grand plaisir que celui
de t' aider. Eh ! Mon cher tout, en sommes-nous
encore aux élémens ? Ne sais-tu pas quelle
est l' activité du coeur de Gabriel ? Et ne faut-il
pas que tu l' emploies toute, cette activité ?
Ah ! Ma bonne amie, ne m' ôte pas les seules
jouissances qui me restent.
Puisque tu as été contente du premier
volume de Bocace, tu le seras du second,

p313

que je te fais passer. Tous les sujets en sont gais, et j' espère avoir conservé cette gaieté en y mettant plus de délicatesse et de décence. Tous les sujets ne sont pas également heureux, et j' ai été obligé d' en supprimer plusieurs par trop plats. L' ouvrage portera cependant, avec les imitations, cinq volumes honnêtes. J' ai à peu près fini, mais non pas mon copiste. Tu ne saurais croire combien j' ai eu de peine à rajeunir tous ces sujets connus, et dont les meilleurs ont été si embellis par La Fontaine. Il fallait lutter contre lui, et en prose ; cela n' est pas peu d' ouvrage. Et puis, la vivacité et la convenance du style ne sont nécessaires nulle part autant que dans les contes, et cette partie de l' art dramatique n' est rien moins que facile. Et quant à l' unité, à laquelle les conteurs s' applaudissent de n' être pas astreints, ils se trompent. L' unité n' est pas aussi sévèrement prescrite au conte qu' à la comédie ; mais un récit qui ne serait qu' un enchaînement d' aventures, sans cette tendance commune qui les réunit en un point, et les réduit à l' unité, ce récit serait un roman et non pas un conte. Ce n' est donc point une chose aussi aisée que l' on fait semblant de le croire. Pour la moralité, dont on ne fait pas une loi rigoureuse au conteur, il doit pourtant avoir son but, s' y diriger comme elle, et comme elle y atteindre. Rien ne le dispense d' être amusant,

rien ne l' empêche d' être utile ; il n' est parfait qu' autant qu' il est à la fois plaisant et moral ; il s' avilit, s' il est obscène. *Marot,* pour la naïveté, fut le modèle de La Fontaine ; mais après La Fontaine, qui est le premier de nos conteurs en vers, comme le premier de nos fabulistes, il n' en reste aucun à citer : tous en ont imité ce qu' il y avait de plus facile, la négligence et la licence ; mais aucun n' en a eu la grâce, la facilité, le naturel ingénieux. Un seul homme est peut-être supérieur à lui en ce genre, c' est L' Arioste, parce qu' il a plus de chaleur, de coloris et d' abondance, et qu' à l' invention des détails, qui est celle de La Fontaine, il joint celle des sujets. Tu verras dans mon Bocace un conte tiré de l' aminte du Tasse ; c' est

l' aventure de l' abeille, que j' ai substituée à une platitude ; je crois que c' est, du moins en italien, un modèle parfait de l' art de conter. Je crois en général, que Bocace a été trop vanté ; il a cependant du naturel et du comique. Mais quand on a lu ce qu' a fait en ce genre Hamilton, soit dans ses contes, soit dans les mémoires de Gramont, on n' aime plus aucun conteur. Pour moi, j' ai tâché de compenser le désavantage de ne pas travailler sur mes sujets, par la finesse, le naturel et la gaieté. Si j' ai ton suffrage, je me consolerai de ceux qui me manqueront, car Sophie sera à jamais mon univers, le but, le

p315

prix et la récompense de tous mes efforts.
Adieu, chère amie que j' adore.
Gabriel.
à Sophie.
Août 1780.
Et toi aussi, ma douce Sophie, tu aurais, ce me semble, quelque envie de gronder le bon ange ; mais ne t' en avise pas, quoiqu' il le mérite bien : car je l' ai déja tout autant criaillé pour ma part que si j' en avais tous les droits du monde. Voici pourtant ta lettre jointe à une de Madame Du S, presque plus tendre que la tienne. Raillerie à part, sa lettre est très-bien, très-douce, très-affectueuse, très-empressée même, et cela me fait d' autant plus de plaisir, qu' assurément elle a été vue de mon père. Elle se hâte, dit-elle, de me servir au moment où je lui en donne le droit ; en conséquence elle écrit à mon oncle, à sa belle-soeur, etc. Enfin il n' y a pas jusqu' à M Du S qui fait les plus belles protestations du monde, offre sa maison pour *lieu d' épreuve* et *sa présence pour caution* ; ceci m' a paru un peu sot et un peu mal-adroit. Je commence à être vieux pour avoir des mentors et de tels mentors. Mais enfin tu vois que tu as tort et grand tort de prendre

p316

ce moment-ci pour voir en noir. Tout va bien pour moi : pour toi tire en longueur ;

consulte, louvoye, et tout ira bien aussi. D P s' est chargé de faire finir tes affaires par mon père ; et, si celui-ci s' en mêle, je te réponds que les R ne mettront pas un mot entre deux. Ce sera notre ouvrage de septembre. Mais je crois, et ce ne sera pas l' avis de Madame De R, que le premier pas est que je sorte d' ici, parce qu' il est évident que les Valdh comprendront à ma première apparition que la faveur n' est plus de leur côté ; et tu sais s' ils sont trembleurs et rampans. Dupont veut qu' ils te donnent 4000 livres de rente. *bastacosi* si l' on peut y réussir ; mais j' en doute. Toujours tiendrai-je la main à ce que tu sois dans l' indépendance pécuniaire la plus complètte, même de moi ; de cela, et de ta liberté du veuvage, tu peux compter que je ne m' en départirai pas. Tu vois que j' espère que tu n' imiteras pas les veuves du malabar, et que l' envie ne te prendra point de mourir le même jour que M De Mon. Il me paraît au succès de la veuve du malabar (très-mauvaise tragédie nouvelle) que ce fanatisme ne sera jamais contagieux dans notre France : je serais piqué, je l' avoue, que tu en donnasses l' exemple ; et je t' avertis, pour t' en dégoûter, qu' il ne prendra point parmi les européens. Quelle bêtise que de vouloir que le mariage, institué pour la

population, serve à dépeupler le monde ! Et puis, vois-tu, il me semble que j' aimerais mieux mourir que d' y être condamné ; car c' est en avoir la peine sans en avoir le mérite. Où est d' ailleurs la justice de faire répondre à une femme de la santé qu' on va perdre peut-être hors du ménage ? Quand le mari meurt d' inconstance, il faudrait que la femme mourût de fidélité ; assurément cela n' est pas juste. Pour moi qui trouve le mariage toujours un peu triste, je t' avoue que la perspective du bûcher ne me paraît pas du tout propre à l' égayer. Va, mon amie, nous autres hommes, nous tenons trop à la politesse, et vous autres femmes, trop à l' humanité, pour que cette loi passe amais parmi nous. Ainsi sois tranquille ; après tout il faut avoir pitié des moribonds ; et en vérité les maris sont quelquefois si las de leur ménage, quand ils partent pour l' autre monde, que leur

proposer de faire route avec leur femme, ce n' est pas à beaucoup près là de quoi adoucir l' ennui du voyage. Au reste, si tu me demandes comment une tragédie que j' appelle très-mauvaise, a pu tant réussir, je te répondrai que la meilleure raison que Dupont ait pu tirer des femmes de Paris, est celle-ci : *ah ! Si vous voyez comme Larive enlève la Sainval !* il faut te dire qu' il y a une scène où l' on arrache la veuve du bûcher. L' acteur est vigoureux, l' actrice légère ; cela se fait en un

p318

tour de main, et les dames qui concluent très-vîte du connu à l' inconnu, et qui aiment beaucoup tout ce qui ressemble à de la *vigueur* , trouvent ce coup de théâtre l' un des plus intéressans qui existe... mais voilà assez de folies.
Tu peux être très-tranquille sur le mémoire de ma mère. Il ne paraîtra point, et M B, sans faire tant de bruit que D P, a fait plus de besogne ; c' est assez son ordinaire. En revanche Madame De Cabris a écrit à son père toutes les horreurs qu' elle a pu imaginer sur mon compte, et en convenant en des termes aussi singuliers qu' insensés et indécens qu' elle m' avait *trop aimé* , elle a eu l' indignité et la démence non moins grande d' ajouter que je n' avais jamais reçu d' elle que les plus excellens conseils, et qu' elle avait déposé en preuve *mes* lettres à elle chez un notaire. Voilà une preuve bien convaincante.
Il n' est plus question de procès ; je suis même presque (presque est bien dit) amoureux de ma femme ; c' est comme qui dirait enragé, et je lui ai écrit une lettre charmante qui pourrait faire le second volume d' Anacréon. Oh ! Je suis très-tendre, moi, quand je m' y mets ; aussi me raccommodé-je assez aisément avec les femmes. J' en connais une qui passait la plus grande partie de l' année à la campagne, et y jouait régulièrement la comédie ; mais sa troupe, comme la plupart de

p319

celles de société, était sujette à se composer

différemment, suivant les liaisons qu' elle formait à Paris dans l' hiver. Je me souviens de l' avoir vue durant un été, très-engouée d' un jeune homme d' une très-belle figure, qui remplissait les rôles d' *amoureux* dans sa troupe. Cependant l' année suivante, il ne parut plus sur son théâtre et fut remplacé par un autre. Des voisins de campagne, qui ne voyaient la dame que pendant la belle saison, lui témoignèrent leur surprise de ce changement. Vous paraissiez si contente de cet acteur, lui disait-on ? *il est vrai,* répondit-elle ; *il était assez bon pour la représentation, mais il manquait toujours aux répétitions* . -Madame De Mirab a pu dire autrefois quelque chose d' à peu près pareil ; elle m' a trouvé bon pour *la représentation* , et quelquefois, pour *de fort bonnes raisons* , court dans *les répétitions* . Mais enfin la *représentation* est quelque chose, et l' on peut se la rappeler avec attendrissement.
Tu crois peut-être que c' est-là tout simplement une anecdote maligne que je compose ; mais point du tout : cela est arrivé chez la vicomtesse de Cousage ; et voici une autre anecdote de cette même société, dont j' ai été témoin. Il y avait une dame d' une haute taille, d' une figure et d' une voix *hommasses* . Les traits de son visage étaient charbonnés très-grotesquement, et elle n' était pas jeune ;

p320

elle avait eu toute sa vie le goût du théâtre, et avait beaucoup d' esprit et de talens. Depuis quelque tems elle avait généreusement adopté les rôles de caractère et de femme ridicule : elle s' en acquittait à merveille ; aucun rôle n' était trop chargé pour elle. Un jour qu' elle avait joué celui de la baronne de Croupillac dans *l' enfant prodigue* , rôle qui est ordinairement rempli par un homme dans les troupes de société, un provincial qui avait assisté à la représentation, et avait ensuite été prié à souper, passa de la salle du spectacle dans le sallon du château, en s' extasiant sur la manière dont la comédie avait été représentée. Il faisait compliment à toutes les actrices et même à tous les acteurs, à mesure qu' il les voyait paraître les uns après les autres : tout à coup apercevant la dame en question, il court à elle : *ah ! Monsieur,* lui

dit-il, en lui prenant affectueusement la main, *que vous êtes un grand comédien ! jamais je n' ai vu d' homme porter l' habit de femme avec plus d' aisance que vous ; vous faites bien de conserver cet ajustement le reste de la journée : il vous va et vous sied à merveille* . L' héroïne prit fort bien la chose, et tu juges si nous prîmes bien la chose.
Tu m' ennuies avec tes rabâchages éternels, *que je me refuse, que je me refuse ;* je m' accorde le plus grand de tous les plaisirs en ton absence, celui de te donner tout ce que

p321

je puis, c' est-à-dire presque rien ; mais enfin ce presque rien est la borne de mon pouvoir. Mes abonnemens vont toujours leur train ; et je reçois de tems en tems quelques autres volumes ; de quoi te plains-tu donc ? Je ne puis pas tirer de sommes un peu fortes, tant que les ouvrages ne sont pas en train d' imprimer, et, sitôt que j' aurai quelques louis d' avance, j' achèterai quelques livres dont j' ai besoin. Jusque-là tu toucheras toujours une partie de mon quartier prochain qui, j' espère, sera le dernier.
Je t' envoie aujourd' hui mon troisième et quatrième volumes de Bocace, dont je suis plus que payé puisque tu en es contente ; les estampes du troisième (celles du quatrième ne sont pas encore faites) et un petit manuscrit de Dupont : c' est un compte rendu du dernier sallon à Madame la margrave régnante de Bauden. Tu me le renverras ; je lui ai demandé les deux premiers morceaux qu' il a faits en ce genre, afin que tu en eusses la collection.
Tu me parles de tout, hors de ta santé, dont je suis inquiet par ces chaleurs extrêmes, et telles que l' on n' en a point vu depuis long-tems. Je te prie de manger peu de viande. Les fièvres putrides et les fièvres malignes sont singulièrement communes cette année ; et il te faut éviter jusqu' aux fièvres d' accès dont tu fus tourmentée l' année passée, et

p322

qui m' ont tant inquiété. Pour moi, je suis assez bien, à mes yeux près, qui, tous les jours plus faibles, deviennent encore sujets à des fluxions. Mais le grand remède pour cela et tout le reste, s' achemine ; ainsi patience, et d' autant plus patience, que je n' en ai pas moins la force d' écrire encore plus que l' écrivain le plus occupé des *charniers* .
Je finis, mon cher amour ; car, au moment même où j' écris ceci, il m' arrive un paquet de Provence, qui à cause du crochet D P me presse infiniment. Adieu, mon cher et tendre tout. Quoiqu' on paraisse m' imputer encore à crime en ce moment, et dans cette dernière lettre, l' amour que je professe et professerai toujours pour toi, je le regarde comme le sentiment le plus pur et le devoir le plus sacré que j' aurai jamais ; ainsi sois bien tranquille sur le coeur de ton
Gabriel.
à Sophie.
11 septembre 1780.
Assurément, mon cher amour, notre bon ange nous a dédommagés cette fois ; car j' ai d' avant-hier au soir ta lettre à laquelle je ne réponds qu' aujourd' hui 11 : et elle était partie depuis trois jours et ne m' a été

retardée que par l' étourderie du digne et non jamais assez loué M De R. Bref la voici, et, si je n' y ai pas répondu plus tôt, c' est qu' il m' est parvenu en même tems des lettres de Provence et du Bignon ; car ma soeur répond très-exactement, et tu comprends bien que je mets du soin et du détail dans mes réponses, parce que je les regarde comme des lettres écrites à mon père. Au reste celles de Madame Du S sont d' un ton très-convenable, assez tendre, et paraissent d' aussi bonne-foi que la nature du terroir peut le permettre. Notre bon ange a paru très-édifié des talens que notre famille développe pour la population ; car Madame Du Saillant, dans l' état de situation de ses enfans qu' elle m' envoie, m' a parlé de cinq morts et de 3 ou 4 vivans que je ne connaissais pas. J' ai dit modestement à mon bon ami que ma douce et timide Sophie pourrait au besoin certifier que les talens pour la population n' étaient pas tombés en quenouille dans ma

famille, et j' ose me flatter que tu ne me
démentiras pas. Ma soeur m' a appris en même
tems qu' elle avait fait recevoir deux
chanoines à Maubeuge, et cela m' a fait plaisir ;
car, comme les preuves excessivement fortes que
ce chapitre exige, sont nécessaires du côté
de la mère comme du père, cela me montre
que mon père a enfin mis ses papiers en règle.
Ce n' est pas une petite preuve de l' ascendant

p324

de M Du S sur lui ; car j' eus toutes les
peines du monde à obtenir communication
de nos papiers et permission d' y travailler,
lorsqu' il me fallut monter dans les carosses,
genre de preuves très-difficile par les
formalités requises, mais qui ne remonte pas à
beaucoup près si haut que celles de Maubeuge.
L' A D H, qui a beaucoup
d' orgueil, en a mis à regarder avec dédain toutes
preuves de noblesse ; c' est assez mal-vu. En
général, c' est un étrange aveuglement (et
c' est le sien) que d' user contre soi-même des
forces suffisantes pour conduire à tout. Voilà
à quoi mon père m' a forcé et s' est voué
lui-même. Son crédit, qui ne lui a servi qu' à
faire du mal, a anéanti sa maison, au lieu
de la charger des illustrations qui seules lui
manquent. Cela est bien cruel, quoique j' en
sois tout consolé ; mais je ne comprends point
comment certaines familles s' aveuglent à ce
point. Qu' est-ce qui fait le soutien d' aucunes
d' entr' elles à la cour ? C' est qu' elles
s' entendent toujours pour la cause commune, ce qui
n' empêche point les petites querelles
intestines. Mais jamais vous ne les verrez se
diviser pour un objet qui doit intéresser l' ensemble.
S' agit-il de pousser, soutenir, faire
obtenir une place ? Toute la famille concourt. Les
Rohan, les Noailles, les Talleyrand, etc.,
les Noailles sur-tout, sont fourrés par tout,
chez le roi, la reine, monsieur, madame, à

p325

la cour, à l' étranger, dans la robe ; jusqu' aux
insurgens (Lafayette)... il n' y a cependant
que ce moyen d' aller.

Au reste, il paraît que mon père a renoncé à toutes vues d' ambition pour nous. Il dit qu' il ne veut plus que *repos et sureté* , et c' est pour trouver ce repos, qu' il continue son procès contre ma mère. M B me mande que lui et son patron comme lui, pensent que moi seul pourrait arranger cette affaire qui ronge ma fortune. Je crois en effet que si quelqu' un le pouvait, ce serait moi ; mais je commence à douter très-fort que quelqu' un le puisse. Il y a trop de vexation d' un côté, trop de souffrances et de légéreté de l' autre, et de tous deux trop d' acharnement et de mauvais conseils. Quoi qu' il en soit, j' en ai parlé nettement à Madame Du S, qui s' est énoncée sur cet objet avec beaucoup d' hypocrisie, mais assez clairement pour qu' il me soit très-évident que cela tracasse et inquiète mon père plus qu' il ne voudrait en avoir l' air. Pourvu que ma mère ne me mette point en jeu, voilà tout ce que je lui demande en ce moment.
Quant à la Cabris, mon inquiétude est médiocre, quoique je la fasse très-grande au Bignon. 1 il y a bien long-tems qu' il en est question, et, comme le remarque M B, l' effet est loin d' avoir suivi la menace ; 2 il faudrait que cette femme fût tout aussi

folle que perverse ; car il n' y a pas une de nos lettres qui ne pût la perdre ; 3 ce serait d' ailleurs se donner aux yeux du public la tache éternelle de la plus horrible trahison, du plus atroce abus de confiance, et les scélérats même ne veulent pas passer pour tels. Avec tout cela, il n' y a rien qui ne soit à craindre de ce fouillis ; et c' est encore là un grand malheur attaché à ma situation ; car, si j' étais libre, Briançon et Gruelle craindraient trop pour leur peau (à moins qu' ils ne me fissent assassiner, ce dont celui-là est très-capable), pour me pousser à un certain point. M B m' a bien promis tous ses soins et son activité. Cependant, comme il dit très-bien, il n' y a point d' autorité au monde qui puisse s' engager à empêcher des impressions anonymes, ni même à en arrêter totalement la circulation ; on sait que les défenses même produisent ordinairement en ce genre l' effet contraire de celui qu' on en

attend... mais, je te le répète, je crois
que tout cela sera la montagne qui enfante
une souris.
Mon amie, comme dans le fait, Madame De R,
avec toute sa *fierté* , a laissé mon
père payer toutes nos dettes en Hollande ;
comme je sais qu' elle lui a écrit il y a peu
de tems pour appuyer une demande
étrangère à toi auprès de M De Maurepas ;
comme j' ai vu tout le conciliabule dijonnais assez

p327

rampant dans tout ce qui est affaire d' intérêts :
je t' assure que je ne mets point du tout en
doute qu' au moment où mon père fera des
mouvemens pour accommoder ton affaire et
sur-tout pour faire remplir ta bourse, ils ne
soient très-complaisans et très-souples. Je
crois bien qu' ils ne consentiraient point à ta
liberté pleine et entière : tu ne peux pas
l' espérer du vivant de ton mari ; mais elle
n' entraînera que peu ou point de difficultés, lui
mort, ton affaire accommodée, et ma marche
assez décidée pour que l' on soit bien
persuadé que je ne suis plus à craindre. En un
mot, tu n' as qu' une chose à faire, c' est de
gagner du tems. 1 tu te donnes ainsi le
coup-d' oeil de la déférence pour ta mère et
le droit de te plaindre, si rien ne se fait par
eux ; 2 tu me donnes la marge nécessaire
pour prendre le timon, et intéresser ma
famille à cette affaire qu' il est de son honneur
de terminer ; 3 tu évites des débats qui en
donnant de l' humeur à ta mère, pourraient
rejaillir sur moi et fournir des prétextes à de
nouveaux délais, prétextes qu' on saisirait ;
car mon père n' est point du tout pressé ; il
est comme tous les vieillards, il s' endurcit,
et croit vivre éternellement. Hélas ! Qu' à cet
âge on a tort de retarder à se mettre en paix
avec sa conscience et à faire les choses
importantes à sa famille ! Une attaque d' apoplexie,
la mort, ce mur d' airain contre lequel tous

p328

les projets humains viennent échouer, vient
endormir pour jamais le vieillard téméraire

qui n' a pas voulu se réveiller.
Ta mère a été bien instruite ; car Dupont m' a parlé, il y a plus d' un mois, de la trame-Cabris. Mais je soupçonne qu' elle ne sait sur cela que ce que mon père lui en a dit.
Cependant ta soeur la chanoinesse est à Paris, où, par parenthèse, elle parle assez peu convenablement de toi, et tu connais son naturel *furet* . Ainsi ce peut être par elle que Madame De R a eu connaissance des menaces-Briançon. Il m' a paru digne de ta fanatique de soeur, qu' après avoir été par ses duretés et ses maladresses le principal artisan de tes malheurs, elle ait encore la lâche cruauté de te déchirer.
Je crois pour cette fois que nous aurons bien deviné et que mon quartier de septembre sera le dernier ; autrement il faudrait qu' il y eût un cruel revers dans mes affaires.
Et certes je serais à bout. à propos de ce quartier, combien veux-tu que le bon ange t' envoie ? Tu es une petite créature bien rebelle et bien indocile ; il faut t' arracher ces sortes de demandes ; ainsi donc ce n' est pas en tout que tu es curieuse des plaisirs de ton ami.
Je t' envoie aujourd' hui mon cinquième et dernier volume de Bocace ; je souhaite que tu en sois contente autant que des autres ; et je

t' assure que je suis enchanté d' être débarrassé de cet ouvrage, d' une exécution beaucoup plus difficile qu' on ne croit, et qui m' a donné surement plus de peine qu' il ne me rapportera d' honneur ou de profit.
Le *sallon* de D P est joli ; cependant son style a un peu d' afféterie. Pour dans ses lettres, il y met du verbiage, et si je lui laisse faire toutes celles à mon père et à mon oncle, c' est que je veux qu' il soit jusqu' au bout responsable de l' événement dont il s' est porté caution.
Tu en parles bien à ton aise ! *dicter à mon écrivain...* eh ! Mon joujou bon, M De Rou croirait l' état perdu et l' Europe en danger, si mon écrivain entrait ici ; il ignore même que j' en aie un ; et je n' ai jamais osé demander à M B de me solliciter la permission singulièrement utile à ma santé et à ma vue de faire entrer cet homme ; permission

qui sous un Guyonnet n' aurait pas souffert
la moindre difficulté, de peur d' attirer une
tracasserie à ce digne M B qui a déja eu
assez à lutter pour me défendre, et qui de sa
nature est un homme de paix. Enfin imagine
par un exemple récent à quel point ce
malheureux fou porte la méfiance et la tyrannie.
Un porte-clefs à qui M B, à ma prière, a
rendu un grand service, va à Paris ; M De
R le charge d' un paquet pour la police,
et lui défend trois fois de *parler à M Boucher*

p330

ordonnant expressément que le paquet soit
remis au portier de son bureau. Ainsi cet
homme, selon l' opinion de M De R, n' a pas le
droit de parler au chef de son département !
Tu remarqueras que ce porte-clefs est un de
ses gens qu' il a placé ici, son confident, son
favori, etc. : juge des autres.
Adieu, mon amie, si chère, si tendre,
si aimable, si estimable ; je t' assure qu' au
fond de leur coeur ils approuvent ma passion,
et ne s' attendent pas qu' un sentiment si
juste, si sacré, si éprouvé, s' affaiblisse
jamais dans mon coeur. Oh non ! Il en est
l' aliment et la vie. Ménage ta santé, chère
amante. Mon estomac est très-délabré, et
j' ai eu quelques accès de fièvre ; mais la chute
des chaleurs me rend du ressort, et tu peux
n' être pas inquiète. Prends bien garde aux
fièvres d' automne : ne te médicamente pas
trop ; mais sois sobre, et crois que l' hygiène
est la seule vraie médecine. Adieu, ma
Sophie-Gabriel que j' adore.
Gabriel.

p331

à Sophie.
9 octobre 1780.
Je reçois aujourd' hui 7 ta lettre du 1 er, mon
tendre amour ; ainsi tu vois que le bon ange
n' a pas mis ma patience à une aussi longue
épreuve que la tienne. J' imagine qu' il
commence à se douter que ce n' est notre vertu
favorite ni à l' un ni à l' autre ; mais cette fois
il a eu un bon motif (et il n' en a jamais

d' autres), un motif obligeant pour te faire attendre. Il sait mes affaires dans la crise ; il en attendait le dénouement, afin de t' épargner des incertitudes et de te donner une joie pure. Ce dénouement est en effet à peu près décidé ; et sans pouvoir te dire ni le jour ni la semaine où je sortirai d' ici, tu peux du moins regarder l' affaire de ma liberté comme décidée. Mon père a eu à ce sujet une longue conversation avec Dupont, où il a mis infiniment de bonté et de dignité. Après avoir interpellé son honneur sur ce qu' il pensait réellement de moi, sur mes dispositions et mes projets, il lui dit nettement qu' il n' attendait pour m' envoyer chez un de ses amis, que la certitude que M De Marignane, à la nouvelle de ma liberté, ne commencerait pas un procès en séparation. Il est assez singulier

que l' on parle encore d' un tel procès, tandis que l' on assure que Madame De Mir remue ciel et terre auprès de mon oncle et de son père en ma faveur : je ne comprends pas, et je l' ai dit nettement au Bignon, comment un père croit avoir le droit de contraindre sa fille à plaider contre son mari, et comment une fille peut s' y laisser forcer. Mais enfin, mon père, d' après le caractère connu de mon beau-père et de sa belle-fille, n' en est pas moins sage de vouloir tenir cette assurance, d' après laquelle ma réunion avec sa bru, qui, comme tu sens bien, est le vrai but auquel il aspire, devient certaine et peu tardive. Or, sa conversation avec Dupont est déja de vieille date ; on l' a fait rester quelques jours de plus au bois des fossés, afin d' être le porteur de la nouvelle : le 1 er octobre elle n' était pas encore venue ; je ne sais pas si elle l' est depuis. Dupont a dû partir mercredi ou jeudi pour Paris, et doit y être d' avant-hier ou d' hier, auquel cas je le verrai aujourd' hui ou demain : voilà où nous en sommes. C' est à Pompignan, près de Montauban, où je vais sous un autre nom ; dans une magnifique terre de ce M Le Franc de Pompignan, que sa didon, ses poésies sacrées, et les satyres de Voltaire ont rendu si célèbre. Il y a surement quelques singularités dans cette destination, ce changement de nom, etc. Mais au fond, mon père se

p333

conduit dans ce moment à miracles. Il harcèle
son frère, il excite tout le monde à me
servir, il paraît revenu de la meilleure foi du
monde, et cela est bien beau, s' il a
réellement cru l' infernale accusation dont on a osé
me souiller, et que je n' ai apprise qu' avec les
nouvelles ci-dessus. Imagine qu' il y a eu des
ames assez atroces pour écrire à mon père,
dans des lettres signées, que j' avais le projet
d' attenter à sa vie, et qu' on le lui a assez
répété pour que ses amis, non moins
imprudens que les accusateurs sont abominables,
l' aient forcé à quitter dans ses courses du
matin un gros bâton noueux de bois de fer qu' il
portait de toute éternité, comme un
signalement trop reconnaissable... oh ! Quels
monstres nourrit l' espèce humaine ! M B m' a
demandé s' il était vrai que je me fusse
porté à d' aussi effroyables menaces... c' est
la première fois que ce digne ami a navré mon
coeur : cependant je trouve la question assez
simple ; car il est aussi impossible à un
honnête homme d' imaginer qu' on ait inventé une
telle calomnie, que de supposer qu' un fils
ait pu méditer un tel crime. Pour moi, je
desire d' ignorer à jamais l' auteur de cette
accusation ; car je crois que je ne serais pas
maître de ne me pas venger. Mais il faut
convenir qu' un tel coup porté dans le coeur d' un
père y fait une impression profonde qu' il est
bien rare de voir cicatriser. Enfin il s' est

p334

montré père, et ton Gabriel sera bientôt libre.
Hélas ! Tu sens bien que cette liberté sera
très-mutilée ; qu' elle ne peut en aucun sens
le rapprocher de toi pour le moment ; que la
plus extrême prudence, la circonspection la
plus déliée, et pour tout dire, de très-grands
sacrifices sont indispensablement nécessaires
pour ne pas hasarder tout l' espoir de notre
bonheur à venir. Tu sens combien et de
confiance je dois chercher à inspirer, et combien
je m' attends à être observé de près et de plus
d' un côté. Les R seront au guet, M De
Marv ne cherchera qu' un prétexte. Les
Grasse épieront tout pour tout envenimer ;

mon père veillera, et c' est tout simple. Tout nous invite donc à la résignation. Je continuerai de t' écrire par le bon ange, plus souvent, comme tu crois bien, mais sous son inspection, afin que l' on ne puisse me jeter aucun chat aux jambes. Chère amie, je connais trop ta tendresse délicate et désintéressée, l' opinion que tu as de ton amant, et la confiance que tu lui as toujours montrée, confiance dont jamais il ne fut plus digne, car de si longues et si cruelles épreuves centuplent la tendresse, lorsqu' elles ne la lassent pas, pour craindre que tu aies la moindre inquiétude ; tu nous ferais à tous deux une trop grande injustice.
J' ai été interrompu ici par Dupont qui m' a apporté de volumineux plans de conciliation

p335

avec ma mère, que l' on voudrait que je fisse réussir ici, au donjon de Vincennes, par des allées et venues de ce charmant donjon à ce charmant St-Michel. Cela est absurde et fou, et cependant proposé de la meilleure foi du monde ; j' en ai montré tout doucement les inconvéniens, et en même tems j' en ai proposé un bien plus plausible. Il serait question de me laisser à Paris incognito et caché pendant trois semaines, avant que de m' envoyer à ma destination quelconque ; je dis quelconque, parce que, M De Pompignan venant d' avoir une attaque d' apoplexie, il est très-douteux qu' on persiste à m' y envoyer.
Les preuves de Maubeuge et de Remiremont sont les plus fortes de l' Europe. Quant aux honneurs de la cour, il ne faut prouver que de 1400 *inclusivement* . Mais comme cet inclusivement suppose la nécessité de reculer beaucoup dans le xiiie siècle, parce que l' on ne reçoit ni annoblissement, ni robe, etc., et que l' on veut noblesse immémoriale ; comme en outre on ne reçoit que pièces originales, les preuves de la cour sont excessivement fortes. Il est arrivé de là précisément ce que tu dis, c' est qu' on a recouru à la faveur, et que j' ai vu des gens de la plus haute naissance attendre des années entières que leurs preuves fussent faites, tandis que des espèces montaient dans les carosses. Cela me serait arrivé, à moi, si le maréchal de

p336

Noailles d' aujourd' hui, ennuyé des longueurs de Baujon, n' eût fait écrire une lettre de commandement à Chérin d' en finir ; mais il est vrai que mon père n' avait point daigné faire un pas.
Dupont me parlait beaucoup hier des vues d' ambition de mon père sur moi, qu' il croit, dit-il, capable des plus grandes choses comme des plus mauvaises. Il se trompe assurément sur un de ces points comme sur l' autre. Mais enfin je demandais à Dupont pourquoi en ce cas il ne se dépêchait pas, et s' il comptait retrouver toujours une circonstance telle que celle d' être ami du premier ministre, qui est de 1701, et qui dans ce moment est assez malade. à cela Dupont a répondu que mon père était infiniment persuadé que le cardinal de Bernis succéderait ; qu' il était bien plus sûr de M De Bernis, son parent, son ami de tout tems, dont il avait eu les plus précieux secrets, qu' il ne pouvait l' être de M De Maur ; qu' ainsi il croyait que je jouais dans le fait à qui perd gagne. J' ai des raisons particulières de penser que cette spéculation n' est pas bonne. Au reste, je puis me tromper ; mais ce en quoi je ne me trompe point, c' est que je n' ai plus d' ambition, et que si seulement je pouvais faire donner une bonne place à M B et une à D P, qui au reste a de quoi patienter, lui, ce que le premier n' a pas, mes voeux seraient à jamais comblés.

p337

Si ce que ma soeur me mande est vrai, à savoir que ma mère a refusé de souscrire à l' arrangement proposé par sa famille, dans l' assemblée de laquelle mon père n' avait pas voulu avoir un seul représentant, il me paraît qu' elle a tort. Mais c' est en lui donnant raison que je pourrais la ramener.
Madame De R fera, je crois, ce que mon père voudra ; et, si cela est, tout ira bien. Mais il faut que, jusqu' à ma liberté, je ne parle pas beaucoup de ce point, celui de tous cependant qui m' importe le plus. Dupont y veille, et avec un grand intérêt pour toi. Mon père compte proposer à

Madame De R de te l' envoyer : tu feras bien
de ne donner de plein pouvoir à personne,
mais de te prêter beaucoup. Dupont a dit
quelque chose de fort plaisant sur tout cela
à mon père. -mais, disait celui-ci,
Madame De R dit qu' elle a toujours fait
ce qu' elle a voulu de sa fille, quand elle
n' a pas correspondu avec le comte. -eh
bien ! A répondu Dupont, en faisant la
révérence, Madame De R, sauf respect, ne
sait ce qu' elle dit ; car ils n' ont jamais cessé
de correspondre. -mon père a ri, et moi
j' ai dit à Dupont ; mais voyez quelle folie !
Combien de tems faudra-t-il à cette femme
pour être convaincue que sa fille ne veut que ce
que je veux ? C' est donc à moi qu' il faut faire
vouloir ; or très-certainement je voudrai tout

ce que l' on me démontrera être son avantage.
Mais il est vrai que je suis aussi difficile à
tromper sur les intérêts de ce que j' aime,
qu' aisé à induire en erreur sur les miens.
Mon amie, M B voudra bien t' envoyer
un louis, s' il l' a à moi, et nous te
préparerons une pacotille qui ne peut pas te
manquer. Mon état de situation est très-gêné,
parce que j' ai su que l' on me destinait 100
louis de pension, dont 25 payables le jour de
ma sortie, et que l' on ne me donnera pas
indépendamment de cela une seule chemise.
Or je suis tout nud, et, outre quelques
avances que je dois à mon porte-clefs, il faut bien
lui donner une preuve de reconnaissance : il
me faut aussi achever de payer mon écrivain,
pour qui tu me ferais un grand plaisir de
chercher une place quelconque, fût-ce de
clerc de notaire.
Il faut bien que j' emploie quelques louis
à me vêtir, et si M Br ne tirait pas un
paiement du libraire, je serais très-embarrassé.
Mais en en tirant ce que je lui ai
demandé, je ferai aisément face à tout.
Oui, mon bon ange m' a envoyé un jabot
de toi, qui m' a étonné, quelque accoutumé
que je sois aux prodiges de ton adresse. Si tu
veux m' expédier vîte les manchettes, ce sera
assurément de long-tems la plus belle pièce
de ma garde-robe, et dans tous les tems la
plus chère.

p339

Prends bien garde à ces flux de sang, ô mon ange ! C' est une épidémie fort dangereuse et quelquefois très-funeste. C' est heureusement la fin de l' automne qui est le grand remède ; mais je te prie à genoux d' être très-sobre sur la viande et les fruits. La Du S est assez malade, et malgré cela m' écrit de très-longues lettres : c' est une bonne enfant.
Ne me parles ni de cette guerre ni de ses suites qui effraient les ames les plus cuirassées, les plus égoïstes. C' est un trop grand chagrin pour un coeur sensible que de s' arrêter sur la contemplation de tant de maux qu' il ne peut ni soulager ni guérir.
Je t' envoie les deux autres sallons de D P, dont un m' a paru très-supérieur aux autres, je veux dire celui de 1773.
Je suis enchanté que mon cinquième volume t' ait fait plaisir. C' était le plus ingrat de tous. Je crois que cet ouvrage se peut lire du moins, et Bocace n' était pas lisible dans notre langue. Je suis après quelque chose d' un sérieux fort plaisant ; mais je suis tellement écrasé de mes correspondances, que mes yeux et mes forces succombent. Par exemple, il est de fait qu' aujourd' hui j' écris depuis trois heures du matin : il est une heure après-midi, et je n' ai pas dîné, parce que je souffre de l' estomac. Mais enfin nous voyons le terme, car je ne peux pas dire le

p340

but. Je n' en ai qu' un, tu le connais, et j' en suis fort loin encore. Mais que de forces ne donne pas un amour tel que le nôtre, et combien ceux qui ont cru nous décourager, connaissent peu les ressources des coeurs sensibles ! Adieu, mon amante ; tu sais quel est celui qui t' appartiendra à jamais.
Gabriel.
Je crois t' avoir dit dans ma dernière lettre, qu' il n' y a plus rien à craindre de Briançon, et quels nouveaux services nous a rendus à cet égard l' actif et bienfaisant homme qu' à tant de titres nous appelons notre ange tutélaire.
à Sophie.

21 octobre 1780.
Que ta lettre est tendre, chère Sophie !
Qu' elle est bien empreinte de cette douceur pénétrante qui te gagne tous les coeurs ! Qu' elle est bien de toi ! Ah ! Oui, tu es et tu seras toujours toi, c' est-à-dire la plus précieuse des amies, la plus incomparable des amantes.
Tu crois à l' amour éternel de Gabriel !
Ah ! Je ne m' en étonnes pas ; tu portes trop bien au fond de ton ame la conviction que celui qui reçut de tes mains le bonheur n' en peut desirer un autre ; que qui tu aimes ne

p341

saurait aimer ailleurs, et qu' il n' est plus pour moi qu' une femme ; que ton sexe est pour mon coeur composé de toi seule. Il faut que les autres hommes se fassent d' étranges idées de l' amour. Dupont qui connaît toute l' étendue de ma passion, et qui, loin d' en être étonné, s' y intéresse et l' approuve, n' en paraît pas moins fort inquiet que d' autres femmes me fassent faire des folies. Il faut, pour t' expliquer cela, te donner notre état de situation. 1 M De Pompignan revient à Paris, et par conséquent le voyage de Pompignan est rompu. 2 les déesses du Bign ont conçu le projet noble et convenable de se servir de moi pour finir ce triste procès qui divise depuis si long-tems les auteurs de mes jours. Ceci, combiné aux circonstances, a suggéré beaucoup d' idées. D' abord on a voulu que, restant au donjon, mais en sortant pour négocier avec ma mère, je profitasse de l' émotion que doit lui inspirer ma situation actuelle, pour arracher d' elle un accommodement dont le prix fût sa liberté et la mienne.
Il m' a été aisé de faire sentir l' absurdité de ce plan. J' en ai proposé un autre : j' ai dit : laissez-moi trois semaines à Paris, aussi incognito que vous voudrez, sous prétexte de santé, et nous verrons. Ceci a souffert trop de difficultés, parce qu' on prétend que mon père ne peut pas paraître. Cependant le tems courait, et mes amis criaient après ma

p342

liberté provisoire ; alors s' est renouvelée la

liberté provisoire ; alors s' est renouvelée la proposition du voyage en Limousin, dont je me soucie on ne saurait moins, comme tu peux croire ; et, *en pis aller,* celle de me faire donner le château, où, étant à Paris sans y être, je pourrais suivre l' idée de ces dames, et être mis à l' épreuve d' une manière non alarmante pour les Mar, puisque je serai à la même distance d' eux, et toujours sous ordre du roi. Nous avons suivi avidement, mais sans en avoir l' air, cette lueur, qui, après tout, est l' idée la plus raisonnable qu' ils aient encore eue. En conséquence, j' ai écrit ce que j' ai dû écrire ; je tiens la balance, et je paraîs pencher pour le Limousin. Dupont, au contraire, a opté ; et exposant d' abord l' impossibilité d' avoir l' aveu du bailli, la nécessité de s' en passer pour l' obliger lui-même, la certitude qu' il sera le premier à courir au devant de M De Mar si celui-ci songe à la séparation, la vraisemblance que ce dernier n' en fera rien, la difficulté, l' absurdité de croire qu' il le veuille et le puisse sans sa fille, et l' inconséquence qu' il y aurait que celle-ci me tirât de prison pour me faire un procès plus à l' aise : il parle de mon desir d' aller en Limousin, parce que, pour me servir de ses expressions, *je veux à tout prix reconquérir mon beau-frère, et mériter de lui, parce que j' aime ma bonne soeur avec la fureur que je*

p343

mets dans toutes mes affections ; mais il montre l' impossibilité de rien faire de-là à Paris, et le très-grand éloignement de Provence qui ferait tout languir, d' où résulte que l' on doit tenir sur cela rigueur à mes desirs.
au bois des fossés, un géolier fidèle, l' avantage des bons conseils, des bons exemples, la douceur de voir incognito ma soeur à la promenade ou chez D P, l' avantage plus grand d' être aidé des conseils immédiats, des lumières supérieures, *animé de l' ame de nos amies* . Mais l' éloignement de Paris, l' impossibilité d' y traiter que par lettres, la douleur de manquer la seule manière honorable, utile et méritoire de rentrer dans le monde.
au château, les plus grands dangers pour moi. La nécessité d' y marcher sur des oeufs

sans les casser ; dix femmes plus ou moins aimables ; plus ou moins coquettes, plus ou moins intrigantes, qui peuvent être curieuses d' un jeune homme prisonnier depuis trois ans pour cause d' amour ; la certitude que je ne puis me livrer à aucune sans exciter contre moi les murmures, les plaintes des rivales, des maris, des amans, tomber dans les querelles et retomber dans le cachot. *mais s' il résiste à cette épreuve,* dit Dupont, *il est impossible de lui en donner une plus forte ; c' est le placer au feu du réverbère.* et la facilité de venir en fiacre à Paris, d' y voir et la mère et

p344

les jurisconsultes, d' arranger à la fois et les troubles de famille, et le procès de Besançon, de se montrer en tout sage et habile. Voilà le précis des lettres de Dupont, qui compte que l' ambition des femmes de me faire finir le procès me poussera au château, et que si Du Saillant me garde quelque animosité secrète, l' espoir que je succomberai à l' épreuve me poussera au château ; qu' enfin l' impatience de mon père d' en avoir le coeur net et de savoir si je puis vivre au milieu de cinq ou six cornettes, sans faire cinq ou six querelles, me poussera encore au château.
On croit peut-être maintenant que tout cet étalage de prévoyance est de pur costume pour le Bignon... point du tout, voici ce qu' ajoute pour moi le philosophe Dupont. Pardonne la liberté du langage, et songe que c' était à moi qu' il étoit destiné : " songe à présent, malheureux paillard,... etc. "

p346

à toute cette belle prosopopée, j' ai répondu, chère amie, 1 en me mocquant du prédicateur, qui aurait grand besoin de se prêcher lui-même ; 2 en lui envoyant l' alinéa si tendre et si touchant où tu te dis si sûre de moi, et en lui demandant si un homme aimé ainsi pouvait être un homme à femmes ; 3 en l' assurant que toutes les belles de ce pays-ci sont pourvues, et courront d' autant moins après moi, qu' assurément

je ne courrai pas après elle. Mais, je t' en prie, venge-moi un peu.
Voilà, ma douce amie, un long compte rendu de mes affaires. Il paraît qu' elles ne peuvent plus ni ne pas finir, ni traîner long-tems. Je serai assez bien ici, par ce que j' y serai très-près de mon bon ange. Je n' y aurai point assez de distraction pour m' étourdir, et j' y en aurai assez pour ne pas m' ennuyer et pour prendre sur moi de moins travailler. Je tâcherai de monter à cheval, je jouerai la comédie, je ferai mes affaires, et ne *me purgerai point* . Du reste, j' entretiendrai, par le bon ange, mes liaisons de librairie *incognito* , lesquelles nous mettrons à notre aise ; ressource qui m' eût absolument manquée en Limousin, où je n' aurais eu ni livres, ni esprit, ni idées.
Je ne crois pas qu' il soit possible d' arranger le procès de ma mère, si mon père s' obstine à ne point paraître. Enfin nous verrons. Quant à ton accommodement ; je ne me presserai pas ; il faut que tout vienne de mon père. Dupont lui a déja fait sentir qu' il fallait qu' il se concertât avec Madame De Ruffei sur le procès de Besançon. Je ne doute pas un moment que sitôt qu' elle verra que c' est

p347

tout de bon enfin que l' on me tire de ma huche, elle ne l' interpelle. Ainsi, je suis peu inquiet à cet égard, d' autant que j' ai lu ces mots écrits de la main de l' oracle P :
on n' a point écrit depuis le mensonge du chevalier ; si l' on écrit certainement ici nous répondrons convenablement, et de manière à inspirer la confiance.
je serai, ma chère bonne, très-économiquement ici. On me conseillait de faire venir à manger chez moi, parce que, disait-on, je serai prié cinq fois la semaine ; mais tout ce qui approche du coup d' oeil de parasite m' est si odieux, que je ne veux point de cet arrangement. Fontelliau me fournit chez son beau-père un appartement honnête et une nourriture de même pour 900 liv ; c' est donné. Or moi, huché là, j' écrirai des coquetteries à M De Voyer, qui ne peut pas refuser à un homme de ma sorte, au château, par ordre du roi, le premier logement. Mais pourquoi faire, vas-tu me dire ? Comptes-tu

être là mille ans ? Voici le pourquoi : on
garde un logement ici, une fois qu' on l' a,
tant qu' on veut. Or je sais que les délices de
mon ami, M Boucher, sont d' aller passer
avec son aimable femme les fêtes et dimanches
à la campagne. Il aura une clef de cet
appartement. Dupont ferait venir plus
souvent sa femme à Paris, s' il avait de quoi la
loger ; elle trouvera là un pied-à-terre

p348

agréable pour quelques semaines. Tu vois
que mon projet est bon.
Le tien, pour mon écrivain, est excellent,
et j' en profiterai au besoin ; mais si je reste
ici, je le garderai, parce que j' aurai de quoi
l' occuper de reste, et que continuant à loger
et se nourrir chez son père, il ne me sera
point à charge, et me coûtera moins cher
que tout autre copiste, outre qu' il est fort
intelligent, actuellement accoutumé à mon
gribouillage, à mon genre de travail, et que
je veux obliger en lui son honnête homme
de père qui m' est fort attaché.
Mon amour bonne, tu m' inquiètes sur tes
yeux. Je te les ai vus si forts, si bons, toujours
tendres, mais aussi clairvoyans que beaux.
N' écris ni ne lis à la lumière, je t' en conjure ;
éclaire-toi avec de l' huile, si tu peux. Pour
les miens, ils sont perdus sans ressource,
si ma liberté ne me les remet pas.
Pour le fond de ta santé, je vois qu' il est
bon, et nous finissons une saison qui m' a donné
bien de l' inquiétude, te sachant entourée
de maladies épidémiques. Tu as bien fait
de te purger pour éviter les fièvres d' automne.
Je tremblais qu' elles ne devinssent une
habitude, comme il arrive trop souvent,
pour ma tendre amie, dont tant de malheurs,
de privations et de pertes ont bien changé la
constitution. ô amour de Gabriel !
Conserve-toi pour lui !

p349

Je comptais t' envoyer aujourd' hui, ma
minette bonne, un nouveau manuscrit
très-singulier, qu' a fait ton infatigable ami ; mais

la copie que je destine au libraire de M B
n' est pas finie ; et t' ôter à l' avenir l' original,
ce serait l' interrompre pour long-tems. Ce
sera pour la prochaine fois. Il t' amusera :
ce sont des sujets bien plaisans, traités avec
un sérieux non moins grotesque, mais
très-décent. Croirais-tu que l' on pourrait faire
dans la bible et l' antiquité des recherches
sur l' onanisme, la tribaderie, etc. Etc., enfin
sur les matières les plus scabreuses qu' aient
traitées les casuistes, et rendre tout cela lisible
même au collet le plus monté, et parsemé
d' idées assez philosophiques ?
Oh ça, mon bon amour si tendre, tu crois
bien que nous ne te ferons pas attendre la
grande nouvelle ; n' accuse donc pas notre
triumvirat des lenteurs. Au reste, je ne crois
pas qu' elles puissent être bien considérables
encore ; et le jour approche ou l' on pourra
te dire : *l' amitié a brisé les fers de l' amour.*
adieu, ma Sophie, mon bien, mon tout.
Aime ton ami, comme tu en seras toujours
adorée.
Gabriel.

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo